



3 1761 08154206 0

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

31

3720

Lille
1911

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE
(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING).

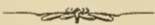
H. Greg — *PUBLICATIONS*
(BULLETIN)

DE LA

111
**SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE**

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

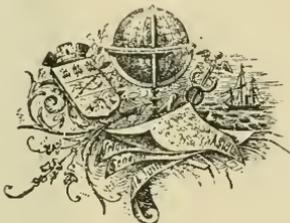
Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895.



1^{ER} SEMESTRE DE 1907



Vingt-Huitième Année. — Tome Quarante-Septième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, rue de l'Hôpital-Militaire, 116,
LILLE.

G
11
556
t. 47-48

621760
26.10.55

DISCOURS

Prononcé le 29 Décembre 1906

SUR LA TOMBE DE

M. QUARRÉ-REYBOURBON, VICE-PRÉSIDENT,

Par M. AUGUSTE CREPY,

Vice - Président.

Au moment où va se fermer cette tombe sur l'homme de bien que regrettent tous les Lillois qui l'ont approché, je tiens, au nom de la Société de Géographie de Lille, à rendre un dernier hommage au vénéré M. QUARRÉ-REYBOURBON, notre Vice-Président et notre Doyen d'âge.



Dans ses « *Adieux à Vichy* » que vous avez pu lire dans notre Bulletin de Novembre dernier, M. Quarré disait : « Ma tâche est finie ou bien près de l'être. » Notre cher Vice-Président, hélas ! ne se trompait pas, et la mort, qu'il entrevoyait sans crainte, n'a pas tardé à nous le ravir, malgré sa robuste constitution qui lui avait permis d'arriver en possession de toutes ses facultés jusqu'à un âge rarement atteint.

M. Louis Quarré naquit à Lille, le 12 Septembre 1824. A 13 ans il débutait dans l'Imprimerie Lefort, rue Esquermoise. En 1857, il reprenait la Librairie Vanackère, située au N° 7 de la Grand'Place et transportait l'année suivante son commerce dans la maison du Soleil

d'Or, que nous connaissons tous. En 1879, il se retira des affaires et put alors se consacrer entièrement à ses chères études et se dévouer aux nombreuses Sociétés savantes de notre ville, aux séances desquelles il était des plus assidus. Il avait toujours sur le métier quelque ouvrage de géographie, d'art ou d'histoire qu'il se plaisait si volontiers une fois terminés, à offrir à ceux qu'il savait devoir s'y intéresser.

D'autres vous diront le nombre et la diversité des travaux scientifiques, littéraires ou artistiques de M. Quarré. Pour moi, je ne veux parler ici que des services qu'il a rendus à la Société de Géographie de Lille.

Il s'y fit inscrire en Février 1881, c'est-à-dire huit mois à peine après sa fondation. Les collègues apprécièrent bientôt son dévouement et son érudition et, le 30 Décembre 1885, l'envoyèrent siéger au Comité d'Études où il fut nommé Archiviste en Janvier 1886, et chacun sait avec quel soin minutieux il fit le classement de nos archives. Mais ces fonctions n'étaient pas suffisantes à son activité et en Janvier 1890, le Comité le nomma Secrétaire-Général-adjoint, poste où il rendit de nombreux services pour la confection de notre Bulletin. Entre temps, avec son aménité courtoise et son inlassable dévouement, il voulut bien, pendant de nombreuses années, classer et préparer les volumes distribués comme prix aux Lauréats de nos Concours.

M. Quarré nous donna souvent, dans un style plein d'humour, des notices très documentées sur les régions qu'il avait visitées et fit à notre Société de nombreuses communications qui furent insérées dans notre Bulletin.

Durant le Congrès des Sociétés savantes de 1893, il reçut, des mains mêmes du Ministre, la rosette d'Officier de l'Instruction publique.

En Janvier 1900, M. Quarré fut élu Vice-Président de la Société de Géographie.

On peut dire qu'il est mort sur la brèche car, il y a huit jours, il présidait encore la conférence de M. Octave Justice.

Aujourd'hui ses Collègues viennent lui dire un dernier adieu et nous garderons tous précieusement le souvenir de cet homme affable et dévoué qui vient de terminer sa carrière et qui va recevoir là-haut la récompense de tout le bien qu'il a fait et de tous les services qu'il a rendus.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 3 Janvier 1907.

Présidence de M. ERNEST NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

Preennent place au Bureau MM. Auguste Crepy, Merchier, Henri Beaufort, Cantineau, Eeckman, Godin, Palliez, Auguste Schotsmans, Vaillant.

Se font excuser MM. Boulenger, Georges Lefebvre, Jules Dupont.

Le procès-verbal de la précédente Assemblée tenue le Jeudi 11 Octobre, soumis à l'Assemblée, ne donne lieu à aucune observation.

Le Président rappelle que l'Assemblée d'aujourd'hui, d'abord fixée au Jeudi 27 Décembre, a dû être reculée par suite du décès de M. Quarré-Reybourbon, Vice-Président de la Société. Cette mort a surpris tous ceux qui, confiants dans la robuste tranquillité de son esprit, oubliaient volontiers ses années et ses souffrances cachées derrière son attitude souriante et son ardeur incessante au travail. M. Quarré-Reybourbon qui avait présidé le Jeudi soir la Conférence a expiré le Mardi 25 Décembre. C'est pour la Société une grande perte comme pour toutes celles auxquelles il apportait son concours dévoué.

Le Président dit qu'il a beaucoup regretté de trouver dans sa propre santé un obstacle insurmontable à lui payer le tribut de sa reconnaissance en l'accompagnant à sa dernière demeure. M. Auguste Crepy, Vice-Président, l'a remplacé en disant au bord de sa tombe toute la peine de la Société, et M. Merchier, Secrétaire-Général, en écrivant un article nécrologique ému dans notre Bulletin de Décembre.

Le Président a reçu des témoignages de regrets en cette occasion de M. Thomas Deman qui, au nom de la Société de Géographie de Dunkerque, lui a adressé un télégramme de condoléances conçu en termes sympathiques ; de M. Octave Justice et de M. le Lieutenant Gérin, dont M. Quarré avait présidé les dernières conférences ; de M. Boulenger, de Roubaix ; de M. Georges Lefebvre, de Tourcoing ; de M. V. Delahodde ; de M. Marcel Delaune ; du Général Avon ; de M. Paul Destombes ; de M. André Lirondelle et de M. le Comte Auguste de Germiny.

La Société, en cette Assemblée, exprime ses condoléances pour la famille de M. Quarré-Reybourbon, dont le souvenir sera entretenu parmi ses membres comme celui d'un homme de bien à qui l'estime de tous est vouée.

Adhésions nouvelles. — Le Comité d'Études a admis 54 nouveaux Sociétaires dans ses deux dernières séances. Leurs noms sont insérés à la suite du présent procès-verbal.

Nécrologie. — Le Président signale la perte éprouvée par la Société, de :

MM. A. Boussemaert.
D^r Caron.
Geiger.
D^r Patoir.

La Société a aussi à regretter la mort de M. François de Mahy. Membre correspondant. Député de la Réunion depuis 1871, M. F. de Mahy n'avait cessé de travailler au relèvement de la France et ensuite à son extension. Nous l'avons vu dépenser sans compter une énergie surprenante pour son triomphe à Madagascar. C'est grâce à son esprit de décision que comme Ministre de la Marine il engagea le pays dans son action. Sans lui la Grande Ile tombait alors dans les mains de l'Angleterre.

Dans ses dernières années, éprouvé par de cruels deuils de famille, il vivait très retiré, ne suivant plus le mouvement que d'un souvenir toujours vivant !

La Société exprime ses regrets pour ses Membres disparus.

Distinctions honorifiques. — Les Membres suivants ont été faits :

Commandeur de la Légion d'Honneur, M. le Général Chamoin.

Chevaliers de la Légion d'Honneur.

MM. Florent Carissimo, à Roubaix.
Vincent Cousin, à Comines.
Claude Guillemaud, à Seclin.
E. Labbé, à Armentières.
François Masurel, à Tourcoing.
Georges Turck, à Lille.
Eug. Vaillant, du Comité d'Études, à Lille.

L'Assemblée leur adresse ses félicitations, particulièrement à M. François Masurel qui, longtemps à la tête de la section de Tourcoing, a toujours été si zélé pour le bien de la Société, et à M. Eug. Vaillant, qui tient une place si honorable dans le Comité d'Études.

Conférences :

Dimanche 21 Octobre. — M. A. Merchier : *Un coin de Flandre en Belgique, Bruges-la-Morte.*

Jedi 25 Octobre. — M. R. P. Trilles : *Un peuple du Congo français : les Fang.*

Dimanche 28 Octobre. — M. Paul Privat-Deschanel : *L'Australie d'aujourd'hui.*

Dimanche 4 Novembre. — M. Valentin Brifaut : *San Francisco et la Californie.*

Jedi 8 Novembre. — M. Eug. Gallois : *Asie Mineure et Syrie.*

Jedi 15 Novembre. — M. Étienne Roze : *Naples et la Sicile.*

Jedi 22 Novembre. — M. G. François : *Le Dahomey.*

Dimanche 25 Novembre. — M. Paul Walle : *Le Chili. — La Catastrophe de Valparaiso.*

Dimanche 2 Décembre. — M. A. Halot : *Le Japon ancien et moderne.*

Dimanche 9 Décembre. — M. l'Abbé L. Legrand : *Une excursion en Kabylie.*

Jeu­di 13 Décembre. — M. le Lieutenant O. Gé­rin : *L'Allemagne du Nord et le Danemark.*

Dimanche 16 Décembre. — M. Daniel Zolla : *Le Far West.*

Jeu­di 20 Décembre. — M. O. Justice : *Le Verdon.*

Concours. — Les corrections ont eu lieu à Lille. Les prix sont attribués par la Commission et particulièrement par M. Cantineau et seront distribués le 27 Janvier prochain. Comme l'a fait remarquer M. Quarré-Reybourbon, le regretté Président de la Commission et M. Godin, Rapporteur, les félicitations de tous ceux qui s'intéressent à la marche de la Société doivent se porter vers les correcteurs et en particulier à M. Merchier, Secrétaire-Général, à M. l'Abbé Lesne, qui ont fait face à un travail considérable pour cet objet.

Le programme des matières pour 1907 paraît dans le Bulletin de Décembre.

Le 28^e Congrès national de Géographie aura lieu à Bordeaux le 28 Juillet 1907, au cours de l'Exposition Maritime internationale organisée sous les auspices de la Ligue Maritime française. Il y aura là un double attrait pour les amateurs de l'expansion française. Nous ne saurions trop engager nos collègues à en profiter.

Don à la Bibliothèque. — Notre collègue M. Fernaux-Defrance a voulu nous laisser une marque de son dévouement en enrichissant notre Bibliothèque de deux Atlas anciens que le Président présente à l'Assemblée et qui constituent de sérieux documents géographiques.

L'Assemblée remercie le généreux donateur de cette nouvelle preuve de son attachement à la Société.

27^e session du Congrès national des Sociétés françaises de Géographie tenue à Dunkerque, à partir du 29 Juillet 1906. M. Merchier, délégué de la Société à Dunkerque, en rend compte avec sa verve habituelle.

Le Président le remercie chaleureusement et déclare ne pas se trouver à la hauteur voulue pour apprécier convenablement ce morceau que tous les membres de la Société liront au Bulletin où il sera publié dès qu'il se pourra.

Élections. — Le Président déclare que sont vacantes dans la Comité d'Études les places de M. Fernaux-Defrance et de M. Quarré-Reybourbon. Ce dernier se trouvant parmi les membres dont le mandat expirait à la fin de 1906, il y a donc deux nouveaux membres à élire ; c'est par là que va commencer le scrutin. Ensuite il y aura lieu de voter à nouveau sur la rentrée des 9 membres sortants en fin de 1906.

Les 2 nouveaux membres élus sont : MM. Decramer, membre de la Commission des Excursions et Félix Fiévet, qui prennent respectivement le rang de M. Fernaux-Defrance jusqu'au 31 Décembre 1907, et de M. Quarré-Reybourbon jusqu'au 31 Décembre 1909.

Les 9 membres sortants, MM. Godin, Houbroun, Général Lebon, A. Levé, Pajot, Palliez, A. Schotsmans, M. Thieffry, Docteur Vermersch, sont renommés pour une nouvelle période de trois ans, soit jusqu'au 31 Décembre 1909.

Le Président se félicite de voir se joindre de nouveaux concours aux anciens pour assurer la durée du succès de la Société.

La séance est levée à dix heures.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DU 11 OCTOBRE 1906.

- | N ^{os} d'ins-
cription. | MM. |
|-------------------------------------|---|
| 4783. | GODEFROY (M ^{me}), 6, façade de l'Esplanade.
Présentés par MM. <i>Villette et Delahodde.</i> |
| 4784. | CARPENTIER (Henri), ingénieur, 12, rue du Sec-Arembault.
<i>Subra et Cléty.</i> |
| 4785. | BOULENGER (E.-V.), 65, rue Colbert, Roubaix.
<i>E. Boulenger et J. Cléty.</i> |
| 4786. | FOBLEN (Désiré), négociant, 25, rue du Chemin de Fer, Roubaix.
<i>E. Boulenger et J. Cléty.</i> |
| 4787. | CREMER, 10, rue Catel-Béghin.
<i>Merchier et Quarré-Reybourbon.</i> |
| 4788. | CHEVREL, élève à l'Institut industriel, 4, rue des Postes.
<i>Merchier et Quarré-Reybourbon.</i> |
| 4789. | GUELORGET, représentant de la Société des Hauts-Fourneaux de Pont-à-Mousson, 12, place Cormontaigne.
<i>J. Langlois et L. Deydier.</i> |
| 4790. | COLLET, commis princ. des Contrib. ind., 159, rue Sadi-Carnot, Haubourdin.
<i>Bichoffé et G. Houbroun.</i> |
| 4791. | FOURNIEZ-DELAHAYE (César), négociant en laines, 17, rue des Arts, Roubaix.
<i>Craveri et Cléty.</i> |
| 4792. | HENNION (M ^{me}), 15, avenue des Magnolias, Cantelen-Lambersart.
<i>L. Carré et E. Designolle.</i> |
| 4793. | DUCATTEAU (Paul), 35, rue Richard Lenoir, Roubaix.
<i>Boulenger et Leburque.</i> |
| 4794. | DELMASURE (Paul), négociant en laines, 150, rue du Collège, Roubaix.
<i>Boulenger et Cléty.</i> |
| 4795. | ARDOIN (M ^{me} S.), 36, rue de Thionville.
<i>D^r Vermersch et J. Delannoy.</i> |
| 4796. | SECRET (Amédée), 63, boulevard Vauban.
<i>Dupont et Graër.</i> |
| 4797. | GUIFFRAY (Commandant) du 43 ^e , 9, rue Henri-Loyer.
<i>Les Capitaines Lesage et Devenne.</i> |

nos d'ins-
cription.

MM

4798. DISTINGEIN (François), propriétaire à Pont-à-Marcq.
L. Depersin et Henri Beaufort.
4799. LELEU-GAREMIN (Jules), négociant, 12, rue des Suaires.
Ladrière et Watrelot.
4800. LESSENS-DAUTREMER, 38, boulevard Gambetta, Roubaix
Boulenjer et Cléty.
4801. TACQUET, directeur des Mines de Meurchin.
Colette et René Giard.
4802. WANNEBROUCQ (Maurice), 26, rue de Bourgogne.
P. Wannebroucq et Dr Béal.
4803. LEGRAND (François), négociant, 57, rue de Fives.
L. Carré et E. Designolle.
4804. AGACHE (Émile), brasseur, rue Raspail, Hellemmes.
Lefebvre-Couplet et Basselart-Waterlot.
4805. PLAISANT-MINET (Adolphe), gérant, 129, rue Barthélemy-Delespaul.
E. Ernoult et Henri Beaufort.
4806. GHÉMAR (Georges), étudiant, 3, rue Désiré-Courcol, Mons-en-Barœul.
A. Legrand et Mailliez.
4807. WATTEL (Floris), représentant, 61, rue d'Artois.
Henri Beaufort et Buisset.
4808. CHATELAIN (M^{lle} Marie), rentière, 74, rue St-Étienne.
M^{me} Herlaud et M^{me} Leclercq-Doignon.
4809. DECROIX (B.), 81, rue de l'Hôpital-Militaire.
Van Troostenberghe et G. Houbroun.
4810. VANDAME (André), 56, rue St-Gabriel.
Georges et Émile Vandame.
4811. DUTRECOQ (M^{lle} Jeanne), 236, rue de Roubaix, Mons-en-Barœul.
Ernest Nicolle et Van Troostenberghe.
4812. HERREMAN (Élie), huissier, 31, rue de la Barre.
Cantineau et Wagnier.
4813. JUN (Théodore), tailleur, 3, rue de Pas.
Carlter et Malvaux.
4814. CREMINADE, rentier, avenue des Marronniers, Croix.
Mayette et Bonvalot.
4815. CHOQUET (Raoul), ingénieur, 48, rue de Cantelieu.
Subra et Cluzet.
4816. BOUCHER (M^{me}), 21, rue de la Bassée.
Beun et Pujot.
4817. HUGOT (Louis), 1, rue d'Holbach.
Delcourt et Caille.
4818. DEWILDE (Émile), 120, rue du Faubourg-de-Roubaix.
Batteur et Boutry.
4819. SCHILLEMANS (Lieutenant-Colonel), sous-chef d'État-Major, 3, rue St-Martin.
Commandant Rauscher et Capitaine Devenne.
4820. VERMERSCH (Docteur), 29, rue de l'Abattoir, Tourcoing.
Georges Lefebvre et Petit-Leduc.
4821. SALEMBIER fils (Léon), négociant, 79, rue de Guisnes, Tourcoing.
Georges Lefebvre et Petit-Leduc.
4822. ROBBE (Urbain), filateur, rue Verte-Feuille, Tourcoing.
Georges Lefebvre et Petit-Leduc.

- | N ^o s d'ins-
cription. | MM. |
|--------------------------------------|--|
| 4823. | JOURDAIN fils (Eugène), fabricant, 71, rue des Piats, Tourcoing.
<i>Georges Lefebvre et Petit-Leduc.</i> |
| 4824. | ROGISTER (M ^{me} Veuve), 28, boulevard Gambetta, Tourcoing.
<i>Georges Lefebvre et Petit-Leduc.</i> |
| 4825. | PIHEN, industriel, 1, passage Fontaine-del-Saulx.
<i>D^r Vermersch et Fenoull.</i> |
| 4826. | KING, Conseil d'Amérique, 97 bis, rue des Stations.
<i>E. Gennevoise et E. Nicolle.</i> |
| 4827. | ROGIER, capitaine au 43 ^{me} , 25, rue Brûle-Maison.
<i>Capitaine Lesage et Lieutenant Courtin.</i> |
| 4828. | WAUQUIER (Georges), constructeur, 67, rue de Wazemmes.
<i>D^r Vermersch et Henri Beaufort.</i> |
| 4829. | BATAILLE, agent général d'assurances, 28, rue Masséna.
<i>Paul et Adolphe Meyer.</i> |
| 4830. | DARRAS (Émile), négociant en fourrures, 22, rue Grande-Chaussée.
<i>Paul et Adolphe Meyer.</i> |
| 4831. | FRANCK (Colonel), directeur du génie, 20, square Ruault.
<i>Commandant Rauscher et Capitaine Dervenne.</i> |
| 4832. | SALOMÉ (Capitaine), officier du génie à la Citadelle.
<i>Goulaert et Aubert, officier du génie.</i> |
| 4833. | EGO, fabricant de pain d'épices, 259, rue de Paris.
<i>Goulaert et Beirnaert.</i> |
| 4834. | CARÈME (Lucien), prof. au Lycée Faidherbe, 197, rue de Lille, La Madeleine.
<i>A. Schotsmans et Henri Beaufort.</i> |
| 4835. | DECLERCQ (M ^{me} Veuve), 2, boulevard Bigo-Danel.
<i>De Kerarmel et Bertin.</i> |
| 4836. | BAL (Fernand), négociant, 28, rue de Paris.
<i>Vaillant et Cantineau.</i> |

LIVRES ET CARTES

REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 11 OCTOBRE 1906.

J. — LIVRES.

1^o DON S.

Une Croisière au Spitzberg, par Eug. Gallois. Paris, Roger, 1906 — Don de l'Auteur.

Mission d'études sur la maladie du sommeil, par Bouvier, Giard et Laveran. — Don de la Société de Géographie de Paris.

- Atti del Congresso coloniale Italiano in Asmara (1905), par Carlo Rossetti. Rome, 1906. — Don de l'Auteur.
- Les Combattants français de la guerre américaine (1778-1783). Imprimerie Nationale, 1905. — Don de M. le Colonel Chaillé-Long.
- Les Provinces équatoriales d'Égypte, par le Colonel Chaillé-Long. — Don de l'Auteur.
- L'Indo-Chine en danger, par Francis Mury. Paris, Charles Lavauzelle, 1906. — Don de l'Auteur.
- Trusts et Cartels, par Alfred Renouard. Cavaillon Mistral, 1907. — Don de l'Auteur.
- Les Chefferies indigènes de l'État Indépendant du Congo, par M. Goblet. Tours, 1906. — Don de l'Auteur.

2° ACHATS.

- New York, comme je l'ai vu, par Charles Huard. Paris, Eug. Rey, 1906.
- Amérique-Australasie au début du XX^e siècle, par Fallex et Mairey. Paris, Delagrave, 1906.
- L'Asie au début du XX^e siècle, par Fallex et Mairey. Paris, Delagrave, 1906.
- Sanctuaires d'Orient (Égypte, Grèce, Palestine), par Ed. Schuré. Paris, Perrin, 1906.
- Crépuscule d'Islam (Maroc), par André Chevrillon. Paris, Hachette, 1906.
- A travers l'Hindo-Kush, par le Prince Louis d'Orléans. Paris, Beauchesne et Cie, 1906.
- Le Guatemala économique, par Ch. Stephan. Paris, Chevalier et Rivière, 1907.
- Nos chasses dans les 5 parties du monde, par Paul Niedick. Paris, Plon, 1907.
- A travers la Banquise du Spitzberg au cap Philippe, par le Duc d'Orléans. Paris, Plon, 1907.

II. — CARTES.

DON.

- 2 Atlas anciens. — Don de M. Fernaux-Defrance.
-

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Dimanche 4 Novembre 1906.

SAN FRANCISCO ET LA CALIFORNIE

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Par M. VALENTIN BRIFAUT,

Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles,
Membre de la Société Royale de Géographie de Belgique.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

La conférence de M. Valentin Brifaut eut un énorme succès. Ses nombreux auditeurs ont unanimement apprécié le charme de sa parole, le talent d'exposition, la précision des détails et l'ordonnance admirable du sujet qu'il traitait. Les vues étaient aussi très judicieusement choisies et très réussies comme exécution.

Les applaudissements nourris qui ont accueilli la fin de cette belle conférence ont suffisamment démontré à l'orateur combien elle fut goûtée de tous.

La Californie qui s'est imposée à notre attention par une catastrophe inouïe et malheureusement non unique en cette année, est un pays neuf, appelé à jouer un grand rôle au point de vue économique.

Cortez en 1536 et Cabrillo en 1542 en découvrirent les différentes parties, mais l'Espagne, devenue rapidement maîtresse de territoires immenses, se trouva dans l'impossibilité absolue de les exploiter tous. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la Californie fut ainsi négligée. C'est seulement à cette époque que des moines franciscains commencèrent la colonisation au nom du gouvernement espagnol. Quand le Mexique se révolta contre l'Espagne, la Californie suivit son exemple. Les moines furent chassés, et les Indiens, devenus quelque peu agriculteurs sous la direction des Pères, reprirent, quand ils se retrouvèrent abandonnés à leurs instincts de race, leurs anciennes habitudes de nomades.

En 1846, quelques Américains, descendus en Californie, en virent suffisamment pour juger de sa future importance et en 1848, les États-Unis, à la suite d'une guerre contre le Mexique, obtinrent la cession de ce territoire qu'ils convoitaient.

L'histoire de la Californie ne commence réellement qu'à cette époque. Jusque-là en effet la possession de ce pays avait été plus nominale qu'effective.

Le développement de cette colonie américaine fut vraiment fantastique et deux années lui suffirent pour prendre rang parmi les territoires de la Confédération.

En 1849 eut lieu la découverte de l'or.

Il se trouva si abondant que le nom de Californie devint le synonyme de *terre de l'or*. La nouvelle ne s'en fut pas plutôt répandue qu'une poussée, un *rush* comme on dit, se produisit, les aventuriers se précipitèrent en masse vers ces richesses que l'on trouvait à fleur du sol ou dans le lit des rivières de ce nouvel Eldorado.

Après avoir donné des résultats merveilleux, le sol californien commença à fournir de moins en moins. Actuellement l'or qui y existe encore demande plus de peine à recueillir et son extraction exige par suite de gros capitaux. Mais à l'âge de l'or a succédé l'âge d'une autre richesse qui ne fait que commencer ; si la terre s'appauvrit à chaque coup de pioche du chercheur d'or, elle gagne au contraire en valeur à être judicieusement cultivée.

Or le sol californien se prête admirablement à toutes sortes de cultures et celle des fruits en général, principalement des oranges, est devenue pour cet État un facteur insoupçonné et toujours grandissant de richesses. Depuis 1870, c'est-à-dire depuis cette nouvelle

adaptation du sol, la production annuelle fut constamment croissante et atteint aujourd'hui le demi-milliard.

La superficie de la Californie est de 516.000 kilomètres carrés, un peu moins que la France par conséquent. La largeur moyenne est de 320 kilomètres et la longueur de 1.650 kilomètres environ.

Sa situation est admirable. D'une part, l'Océan Pacifique tempère la chaleur dans toute la région côtière. D'autre part, deux chaînes de montagnes, parallèles à la côte (la Coast Range et la Sierra Nevada) laissent entre elles deux larges vallées absolument abritées contre les vents du Nord, de l'Est et de l'Ouest. Dans ces vallées, le Sacramento venu du Nord et le San Joaquin de direction opposée, semblent vouloir se précipiter l'un vers l'autre pour venir finalement se jeter ensemble dans la baie de San Francisco.

On pénètre en Californie par la Sierra Nevada. Chacun sait comment sont établis les chemins de fer américains et jusqu'à quel point sont rudimentaires les ponts qui franchissent les abîmes. La traversée de la Sierra est merveilleuse. On y admire de nombreuses forêts et une abondance d'eau que les Californiens surent détourner à leur profit comme on le verra plus loin.

La hauteur des montagnes de la Sierra est très variable. Deux som-



SAN FRANCISCO. FERRY BOAT.

ets dépassent 4.000 mètres. Le mont Whitney a une altitude de 4.618 mètres.

Les principales villes de la Californie sont San Francisco, Sacramento, Monterey, Santa Barbara, Los Angelès et San Diégo.

Sacramento est le siège du gouvernement. Comme capitale, cette ville mérite seulement d'être citée. Son importance économique est peu considérable.

San Francisco est admirablement situé sur une baie qui couvre une superficie de 750 kilomètres carrés. Toutes les flottes du monde entier pourraient y tenir à l'aise. La baie de New York n'a que 100 kilomètres carrés de superficie.

On accède dans la baie de San Francisco, que protègent des vents du large les collines du littoral, par la porte d'Or (golden gate).

Non loin de là se trouve le parc de San Francisco (400 hectares), endroit enchanteur où se trouvent réunies la faune et la flore du pays.

Également Cliff house (la maison de la Falaise), but de promenade très fréquenté. On y voit des phoques s'ébattre nombreux en poussant des vagissements d'enfants et se hissant sur les rochers (*Seal rocks*) pour se chauffer au soleil. Il est défendu de leur faire du mal (ils sont sous la sauvegarde du public), sauf lorsque l'un ou l'autre devient méchant et dangereux.



RUE DE SAN FRANCISCO.

Quant à la ville elle-même, les diverses secousses du sol et les incendies qu'elles déterminèrent, l'ont presque entièrement anéantie.

Il y eut relativement peu de victimes. Nombreux étaient ceux qui se rendaient chaque soir par ferry boats (bateaux à vapeur) vers Oakland, Berkeley et autres villégiatures. Or la catastrophe survint le matin du 18 Avril 1906 avant l'heure de leur retour en ville.

La ville était bâtie en amphithéâtre. Certaines rues ont une pente extraordinairement prononcée, interrompue de temps en temps par quelques paliers.

Les maisons qui les bordaient, semblaient se précipiter avec elles à

l'assaut des collines, circonstance qui fut très favorable à la propagation des incendies dans une ville où beaucoup de demeures étaient en bois. Les flammes montantes trouvèrent toujours dans les maisons voisines encore plus élevées qu'elles, un nouvel aliment.

Les quartiers d'affaires avaient des constructions plus solides, mais comme dans les grandes villes des États-Unis elles étaient de hauteur très variable. Cette juxtaposition d'édifices disproportionnés offre un coup d'œil peu gracieux. Le *Call Building* avait 120 mètres de hauteur; il renfermait de nombreux bureaux (*offices*).

L'Hôtel de Ville qui avait coûté 35.000.000 de francs a été réduit à un état lamentable. Il n'en restait que le squelette formé d'un assemblage de poutrelles d'acier entre lesquelles on avait construit les diverses parties d'une façade qui n'avait pu résister. Ce mode de construction est d'ailleurs adopté aux États-Unis pour tous ces grands *offices Buildings*. Les façades n'y ont aucune charge à supporter.

Les États-Unis se sont fait une certaine spécialité de ces grands incendies! A Baltimore 57 hectares furent absolument rasés par les flammes. L'incendie de Chicago, de beaucoup plus considérable, fut distancé encore par celui de San Francisco qui s'étendit sur une aire deux fois plus grande et le dépassa en horreur.

On a vu comment Chicago est sorti de ses cendres. Cette ville prospère plus que jamais et l'on peut prévoir que sa population dépassera un jour celle des plus grandes villes, même Londres.

Ainsi fera San Francisco. Nul doute que la nouvelle ville surpassera l'ancienne, ses habitants se sont mis à la tâche, nullement découragés comme on pourrait le croire. L'un d'eux ne déplorait cette catastrophe que parce qu'elle obligerait M. Brifaut à renouveler sa collection de clichés!

Au point de vue intellectuel, la Californie se développe singulièrement. On y compte deux Universités.

Celle de l'État (Californian University) est comme les Universités anglaises, composée d'édifices séparés et spéciaux à chaque enseignement et de maisons d'étudiants. On y voit un théâtre grec où l'on joue en cette langue. Le fait qu'il y ait assez d'auditeurs pour suivre les pièces jouées dénote évidemment une certaine intellectualité.

L'autre Université est libre. C'est l'Université Stanford, due à la générosité d'une famille de ce nom en mémoire d'un fils mort à la fleur de l'âge. Elle a coûté au bas mot cent cinquante millions.

De nombreux édifices la composent, des galeries ou cloîtres les relient entre eux, le tout rappelant le style des anciennes missions.

Elle possède encore un musée de peinture, un temple, en ruines maintenant, d'une richesse inouïe, où l'on avait accumulé les bronzes, mosaïques, etc., en mémoire de l'enfant perdu.

Le parc de cette Université est immense et admirable tout à la fois.

Le commerce de San Francisco s'élève annuellement à plus d'un milliard de francs.

A côté de cette prospérité remarquable, il y a deux sujets de crainte pour son avenir.

Des syndicats puissants se sont formés en vue de faire monter les salaires. L'ouvrier a voulu bénéficier lui aussi de cette situation florissante, mais ses exigences augmentant tous les jours, les salaires suivent une marche ascendante. Où s'arrêteront-ils, on se le demande et cette hausse, si elle persiste, ne se fera-t-elle pas au détriment de la prospérité générale ?



BOUTIQUE CHINOISE A SAN FRANCISCO.

Il y a ensuite les Asiatiques en très grand nombre, formant à San Francisco une ville à part dans la ville elle-même. Le (China town)

quartier chinois est en tout point semblable à une ville chinoise. Mêmes temples, mêmes restaurants, etc. — L'illusion est complète.

On y pourra voir des fumeries d'opium, interdites d'ailleurs, mais ce sont les détectives chargés d'exécuter la loi qui sont les premiers à y conduire les étrangers.

Les Chinois vivent dans des taudis et savent se contenter de peu ; ils font aux ouvriers une telle concurrence que ceux-ci ont obtenu contre eux une loi prohibitive.

A moins de permission spéciale nul Chinois n'est admis. Quelques-uns savent pourtant s'y introduire par ruse, cachés dans des cercueils ou des ballots quelconques.

Ils monopolisent surtout deux professions qui ne cadrent pas avec leur saleté traditionnelle, celle de cuisiniers et celle de blanchisseurs !

Les Japonais sont encore plus envahissants, car les Chinois se cantonnent en général dans des professions modestes. Les Japonais au contraire veulent toujours monter plus haut et on a vu tel cuisinier tourner une sauce en étudiant un livre de trigonométrie.

On s'est vite aperçu là-bas que le Japonais était une autre forme de Chinois, mais le gouvernement n'ose pas appliquer contre eux les lois de prohibition. On ne traite plus le Japon comme une nation insignifiante depuis son éclatante victoire.

Les excursions vers le Sud de la Californie s'imposent à tout voya-



MONTEREY, DEL MONTE HÔTEL.

geur. La côte du Pacifique est pour les Américains ce qu'est pour nous

la côte d'Azur. Ce Sud californien est partout admirable et pittoresque. Son climat est extrêmement doux. Celui de la Floride seul peut lui être comparé.

Les riches Américains se rendent en villégiature le long de cette côte privilégiée et plus l'argent y abonde, plus les hôtels y deviennent grandioses et même extravagants.

Les principales stations sont Monterey, Santa Barbara et Los Angelès.

A Monterey se trouve un hôtel splendide, le Del Monte, possédant un parc de 4 à 5.000 hectares, permettant d'y faire sans en sortir une promenade de 17 kilomètres.



L'N GRAND HÔTEL CALIFORNIEN A SAN BARBARA.

Santa Barbara possède aussi son hôtel gigantesque, le De Potter. Dans toutes ces stations fréquentées, s'élèvent des villas particulières au milieu des palmiers, des eucalyptus et autres merveilles végétales. Le style de ces villas rappelle celui des anciennes missions, toutes faites sur le même modèle.

De ces anciennes missions abandonnées, on cherche à restaurer quelques-unes. Il semble que les Californiens en soient fiers, à défaut d'autres vestiges antiques. C'est pour la même raison qu'on montre aux étrangers la première maison de bois ou la première maison de briques qu'il y ait eu dans telle ou telle région. Dans un pays qui n'a

qu'une cinquantaine d'années d'existence il paraît que c'est un titre comme un autre !



SAN GABRIEL MISSION, ENVIRONS DE LOS ANGELES.

Les Indiens ont dû quelquefois aussi regretter les missions, depuis qu'ils ont été refoulés dans les montagnes où ils mènent une vie des plus misérables. Ils sont tombés dans le plus complet abrutissement à la suite de longues privations et de l'abus de l'alcool qu'on leur donnait à dessein.

Un mouvement d'opinion s'est dessiné en leur faveur ayant à sa tête un homme d'un talent remarquable et d'une infatigable activité, M. Charles Lummis. Le Président Roosevelt, très large et très humanitaire comme on sait, a promis de contribuer à

la sauvegarde de ces pauvres Indiens. De dix millions qu'ils étaient il n'en reste tout au plus que deux cent cinquante mille dans tous les États-Unis.

Des mesures ont été prises également pour la conservation des bisons dont la race a presque totalement disparu.

Au point de vue du pittoresque, rien de comparable à la célèbre vallée de Yosemite. Ce n'est pas la Suisse, c'est bien plus désolé mais aussi plus grandiose. Une des nombreuses cascades de cette vallée tombe d'une hauteur de huit cents mètres en trois sauts. Un immense roc, *Captan Rock*, se dresse à pic et surplombe l'abîme à une hauteur vertigineuse. Là abondent les gorges sauvages, là se trouvent les plus vieux arbres du monde : les sequoias.

Le sequoia *Gigantea* est un conifère qui atteint des dimensions fantastiques. Il y en a un entre autres qui mesure 127 m. de hauteur, 10 m. 30 de diamètre et 32 m. 60 de circonférence. Une diligence attelée de quatre chevaux passe facilement dans un tunnel creusé dans le tronc de ce colosse.



LES GRANDS ARBRES (SEQUOIA GIGANTEA).

Chose curieuse, le fruit de cet arbre n'est pas plus gros qu'une noisette !

Le sequoia *Sempervirens* [est non moins imposant et a ceci de particulier que de ses puissantes racines s'élancent de nouvelles pousses qui deviendront à leur tour des troncs tout aussi majestueux. Ces arbres si étroitement unis présentent vraiment l'image d'une famille patriarcale.

Il est défendu de toucher aux séquoias, les Américains ne supporteraient point qu'on y porte la hache.

A côté de ces colosses (*big tress*), il faut noter aussi

comme curiosité les cactus cierges dépassant de beaucoup la taille humaine et qu'on trouve dans le Sud de la Californie.

Los Angelès possède dans son voisinage immédiat des plages très fréquentées, Long Beach, San Pedro, Redondo Beach. La douceur du climat y est telle que même en Janvier on peut y prendre des bains de mer. Les rosiers y fleurissent également toute l'année.

La Californie est riche en sites merveilleux et en minerais de toute nature. Toute la collection des métaux s'y trouve rassemblée dans son sous-sol. Pas un n'y manque.

Quant aux fleurs et aux fruits, ils y viennent en telle abondance qu'aucun pays ne peut soutenir la comparaison avec ce véritable paradis terrestre.

On trouve là-bas cent soixante espèces différentes de fleurs, comprenant d'innombrables variétés.

Les vallées californiennes, recouvertes de dépôts d'alluvions desséchés, ne demandaient qu'à être judicieusement arrosées pour devenir les plus fertiles du monde. Nous avons dit quelles ressources en eau formaient les lacs et les torrents perdus de la Sierra. Grâce à des travaux coûteux, des canaux ayant quelquefois des centaines de kilomètres, ont été creusés pour amener cette eau bienfaisante dans ces terres desséchées. Bien des hectares demanderaient encore à être irrigués. C'est dire que la Californie a encore des ressources en réserve et ce n'est point la place qui manque à ses deux millions d'habitants. Avec une densité égale à celle de la population belge, il y a place pour 120 millions d'habitants.

Le sol autrefois aride est donc devenu d'une fertilité étonnante.

Une espèce de trèfle (l'alfalfa) peut donner jusqu'à six récoltes par an et cela représente une moyenne chaque fois de trois à quatre tonnes de foin par hectare. Cette plante a en outre l'avantage d'amender le terrain qu'elle occupe et de le rendre ainsi propre à d'autres cultures.

Le maïs, le blé, la betterave sont cultivés avec grand profit.

Cependant les champs ne sont pas aussi immenses qu'on a bien voulu le dire. On a été jusqu'à raconter en plaisantant que celui qui partait avec sa charrue pour creuser un seul sillon n'en revenait sûrement qu'avec des cheveux blancs.

A la vérité, on trouve encore quelques propriétés de vingt à vingt-cinq mille hectares. C'est déjà fort beau on le voit !

Elles exigent naturellement un matériel perfectionné, semeuses, faneuses mécaniques, etc.

La betterave fait une redoutable concurrence au sucre de canne. La Californie possède maintenant des raffineries considérables.

Des champs entiers de citrouilles sont aussi à signaler. Pour le reste on s'en tient plutôt à de plus petites cultures, 300 hectares par exemple. Ce système a été reconnu plus avantageux.

L'élevage des moutons, chèvres (*angoras*), bœufs et vaches est prospère, tant pour les viandes de boucherie que pour les produits accessoires qu'il procure.

Les autruches supportent également bien le climat. Elles sont recherchées pour leurs plumes. Certaines fermes peuvent avoir de cent à cent cinquante de ces curieux bipèdes.

Le sol a pris maintenant une telle valeur que des hectares qui

valaient tout au plus une quinzaine de francs il y a vingt ans, ne se vendent pas moins de vingt à vingt-cinq mille francs. Malgré ce prix, la culture des oranges est encore très rémunératrice.

Il manque aux fleurs ravissantes de Californie pour être parfaites le parfum des nôtres, car jusqu'ici on a vainement tenté d'établir en Californie l'industrie des parfums semblable à celle de Nice et de Grasse. En revanche, pour le miel elles donnent des résultats merveilleux : on a recueilli en un seul été cinquante tonnes de miel dans le seul canton de Santa Barbara.

Quant aux fruits, ceux des pays tempérés comme ceux des pays tropicaux y viennent à merveille. Les cerises, les noix, les poires, les pommes . . . , les bananes, les citrons, les oranges . . . l'as un ne manque à l'appel !

Quand le canal de Panama sera creusé, ces fruits amenés sur des bateaux spéciaux feront à coup sûr une invasion chez nous et révolutionneront nos marchés par leurs bas prix. Ils n'auront plus alors à traverser par rail tout le continent américain et à supporter les frais trop lourds de multiples transbordements.

Les vignobles de la Californie produisent quantité de vins qui ne peuvent encore rivaliser avec les nôtres. Il leur manque ce bouquet particulier et ce je ne sais quoi enfin qui les caractérisent. Il y a là évidemment un manque d'expérience et de pratique qui ne s'acquiert qu'avec le temps.

La culture des orangers est le véritable triomphe de la Californie. Elle ne date que de l'année 1870 et déjà des milliers et des milliers d'hectares (21.000 exactement) lui sont consacrés. La Californie a le privilège d'avoir une espèce d'orange sans pépins, d'un goût exquis.

Les prunes d'un très grand rapport viennent immédiatement au second rang après les oranges.

Tout cela est, nous l'avons dit, le résultat d'une savante irrigation. Il suffit pour cela de gravir quelque hauteur pour s'en rendre compte facilement. Le sol californien, contemplé de là-haut, ressemble à un damier irrégulier dont les cases sont tantôt arides et désolées, tantôt couvertes d'une luxuriante végétation suivant que l'eau y abonde ou y fait complètement défaut.

Il semble qu'un pays privilégié à ce point n'avait plus rien à désirer. La nature en bonne mère lui a ménagé encore d'autres ressources.

Le pétrole existe aussi en Californie. Des puits creusés près de Los Angelès en donnent abondamment. Quelques-uns même sont en mer

à quelque distance de la côte. Le pétrole sert à l'éclairage et comme combustible pour les locomotives. La poussière de charbon, si désagréable chez nous, est inconnue là-bas. Il est employé aussi pour l'arrosage des routes. Le faire ici, comme le réclament nos modernes chauffeurs, serait trop coûteux. Après un seul arrosage, le sol des routes prend la consistance de l'asphalte, tout en étant plus élastique. La poussière, cet ancien fléau de la Californie, est enfin vaincue.

Le pétrole a surgi quelquefois du sol d'une façon toute fortuite. La surprise n'en est pas moins agréable pour le propriétaire ainsi favorisé du sort.

De Los Angelès on se rend beaucoup à l'île Catalina pour voir les jardins sous-marins. Cette île, en plein Océan Pacifique, est une station



SANTA CATALINA ISLAND.

balnéaire recherchée pour sa fraîcheur. Pendant la traversée l'on est souvent favorisé de la vue de ces merveilleux poissons volants, bondissant par dessus la crête des vagues. La pêche dans les parages de l'île est vraiment miraculeuse.

Des barques à fond de verre emmènent les touristes avides de contempler le monde sous-marin. Les eaux en cet endroit sont si limpides que l'on peut distinguer le fond de la mer jusqu'à 40 mètres de profon-

deur. Rappelons que près de la côte d'Azur, on ne voit tout au plus qu'à dix ou douze mètres. Une toile est tendue au-dessus des touristes pour empêcher toute réverbération et rien ne s'oppose plus au spectacle qui les attend. A leurs pieds, ils peuvent contempler tout un monde insoupçonné tel qu'a pu l'évoquer notre romancier Jules Verne dans son ouvrage *Vingt mille lieues sous les mers*.

Il y a là de tout : du drame, de la poésie... , que sais-je encore ? Des rocs incrustés de coquillages, des fougères, des algues se balançant gracieusement au gré des flots, des mousses plus fines que la plus fine dentelle et des fleurs merveilleuses évoquant le souvenir des primevères, des pensées, etc... Des épaves parfois, des quilles abandonnées... Et la faune. Toutes les merveilles des mers du Sud ! Des poissons rouges, verts, bleus, argentés aux formes parfois les plus fantaisistes. On en voit flâner comme pour passer le temps. D'autres filent avec rapidité comme appelés à quelque besogne pressée. D'autres recherchent la solitude ou flirtent discrètement, loin de toute agitation. Enfin des colonnes entières évoluent avec un ensemble parfait comme obéissant à des ordres rapidement donnés et tout aussitôt exécutés.

C'est ainsi que l'Amérique se présente à nous avec une intensité de vie extrêmement intéressante à observer. Ce peuple nous offre un ensemble de spectacles moraux et sociaux dignes de toute notre attention.

Admirons enfin cette vitalité de la Californie qui semble renaître déjà et repartir vers un avenir encore plus grand.

Ceux qui ont pu visiter ce pays ne s'en étonneront guère, car ils auront pu apprécier la jeunesse, l'énergie infatigable de ce peuple qu'aucune considération du passé n'a pu retenir et qui peut aller, sans aucune retenue, droit au but qu'il s'est choisi.

Tout y procède de cette fierté, de cet orgueil et de cet amour-propre d'une race qui se croit la quintessence de toutes les autres, veut démontrer en tout sa supériorité et arrive à force de volonté à la faire reconnaître par le monde entier.

II.

Séance du Jeudi 15 Novembre 1906.

NAPLES ET LA SICILE

Par M. ÉTIENNE ROZE,

Publiciste.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. Roze se défend tout d'abord d'être un voyageur savant. Il voyage pour se délasser, mais il vagabonde toutefois avec méthode, butinant de ci de là quelques légendes, bons mots et anecdotes dont il a su émailler son-intéressante conférence.

Toujours à la recherche des plus beaux sites, il excelle à les photographier. Témoins les nombreuses et admirables vues qu'il nous a été donné de voir défiler sous nos yeux.

Nous nous trouvons transportés ainsi à Naples, non sans nous être arrêtés quelque peu à Gènes, Pise et Rome.

Pour rester dans les limites du Bulletin, nous sommes forcés de passer cette partie de la conférence de M. Roze, quoique nous ayons encore à la mémoire bien des détails amusants et des anecdotes piquantes qui mériteraient d'être rapportés ici.

Un voyage en Italie n'a rien que d'attrayant. Une seule chose pourrait effaroucher les personnes superstitieuses, c'est le mauvais œil. On croit encore par là à sa néfaste influence. Aussi craint-on beaucoup celui qui l'exerce, le *jettatore*. Il a généralement le nez arqué, les yeux d'un clair à voir la cervelle au travers.

Heureusement on peut se garder de lui avec certains talismans, certaines amulettes. Les cornes d'un animal quelconque ou des souliers rouges sont très efficaces. Ce sont des moyens peu pratiques, il

est vrai, mais il y a plus simple que cela. Il suffit, par un geste fort connu, de faire les cornes avec les doigts. Le moyen est à la portée de tous.

Des volumes ont été écrits sur ce sujet. On y examine si le jettatore à lunettes est plus redoutable que celui qui porte perruque, si le jettatore à tabatière n'est pas plus à craindre que celui qui porte perruque... Enfin si la réunion des lunettes, de la tabatière et de la perruque ne brise pas la force de la jettatura.

Il y eut jadis un prince qui, pour son malheur ou plutôt pour celui des autres, naquit jettatore. A sa naissance, son père, qui était ambassadeur, fut révoqué. A son entrée à l'école, tous les enfants eurent la coqueluche. Le prince, très intelligent, avait tous les prix. Un jour, un de ses camarades lui prit la première place... Mais ce camarade se cassa la jambe en montant sur l'estrade pour se faire couronner. Il suffisait que le prince vint dans un théâtre pour qu'il arrivât malheur. Ou bien le théâtre brûlait, ou bien c'était le lustre qui tombait sur les assistants. Un jour une cantatrice accepta son bras pour aller au piano. Elle chanta faux, fit des couacs horribles, perdit un engagement brillant et mourut dans la misère.

Mais, nous avons hâte d'arriver à Naples.

Naples est située sur un golfe magnifique et adossée à de verdoyantes collines sur lesquelles une partie de la ville s'élève en amphithéâtre. Le Vésuve la caractérise comme le nez caractérise une figure. Ce nez éternue même quelquefois et c'est plutôt gênant pour ses voisins.

Du couvent Saint-Martin on ne se lasse pas d'admirer le superbe coup d'œil que présente cette jolie ville, quand le temps est beau et qu'elle respire dans un bain de soleil et d'azur. Que le temps vienne à changer et aussitôt cette coquette, en négligé, devient laide et maussade ; on se prend même à la détester.

Gare aux œillades des belles Napolitaines qu'on rencontre le long de la via Parthénone, près du Château de l'Œuf ! Dieu vous en préserve, car elles auraient vite fait, tant elles sont incendiaires, de réduire votre cœur en cendres !

En dehors de ses grandes artères, la ville possède des rues abominables, toujours pavoisées d'oripeaux et de linges qui séchent. Elles sont remplies d'une population grouillante et sale que la vermine ronge à plaisir. Les montres et porte-monnaies de ceux qui s'y aventurent, s'ils n'y prennent garde, sont subtilisés en un clin d'œil. Les logis sont si étroits que les portes en sont toujours ouvertes et laissent voir des

intérieurs peu luxueux. Les familles nombreuses des Napolitains peuvent à peine y tenir, aussi les mères se tiennent de préférence sur la rue toute la journée. Elles tiennent au bras leur plus jeune marmot ou quelquefois l'abandonnent dans une hotte accrochée au mur. Quant aux enfants plus âgés, elles ne s'en occupent guère. Qu'ils partent le plus tôt possible et reviennent tard dans la soirée ou même pas du tout, c'est tout ce qu'elles demandent. Ces enfants vont on ne sait où et vivent on ne sait comment. Ils pullulent véritablement par les rues, se chauffant au soleil, passant leur temps à faire les uns sur les autres la chasse aux habitants qui ornent leurs chevelures.

Au bruit d'un sou tombant sur le pavé, ces gamins arrivent aussitôt par dix, cent, mille. . . . Il en pleut comme des sauterelles.

Les hommes et jeunes gens ne font pas grand'chose. Ce sont les *lazzaroni*. Ils passent leurs journées à se chauffer au soleil comme des lézards. Ils travaillent tout juste pour gagner leur nourriture. Or ils se nourrissent suffisamment avec deux sous et somptueusement avec quatre. On demanda un jour à un lazzarone de porter une valise : « Non, répondit-il, j'ai mangé aujourd'hui. . . . »

On devine quels soldats peuvent faire de tels hommes. Au temps où Naples formait un royaume, le Ministre de la Guerre voulut changer la couleur de l'uniforme. Mais le Roi Ferdinand refusa les crédits demandés avec ce joli mot : « Pourquoi faire ? » *fichez-les en bleu, fichez-les en rouge ou fichez-les en vert, ils ficheront toujours le camp.*

Naples possède beaucoup d'églises, entre autres la cathédrale de Saint-Janvier. Le miracle de ce saint est connu. Deux fois par an, à époques fixes, le sang de ce martyr se met à bouillir. Il ne ferait pas bon d'en douter devant un Napolitain. Quand le fait tarde à se produire, toute la ville est en effervescence, car cela veut dire que l'année sera mauvaise.

A ce sujet, on conte une anecdote irrévérencieuse, mais amusante. Lorsque le Général Championnet occupa Naples on fit courir le bruit que saint Janvier, furieux de voir la ville occupée par les Français, ne ferait pas son miracle. Et en effet lorsque la nuit arriva le sang était toujours desséché. Une révolte était imminente. Alors le Général Championnet fit dire ces simples paroles à celui qui gardait le sang : « Si dans dix minutes le miracle n'a pas eu lieu, vous serez fusillé. . . » et le miracle se produisit.

Le golfe de Naples s'étend du cap Misène à droite à l'île de Capri à

gauche. De Naples au cap Misène, la côte fut le séjour de tout ce que Rome possédait de personnages célèbres. Ils se disputèrent tous les terrains pour y élever leurs luxueuses villas. L'affranchi Pollion qui donnait ses esclaves en nourriture à ses murènes y avait la sienne. Lucullus, ce légendaire gourmet, avait établi son admirable villa à l'extrémité d'un promontoire.

Plus loin vers Baïa était la villa d'Agrippine, mère de Néron. Nombreuses sont les grottes que l'on va visiter par là, les grottes de Séjan, du Chien, de la Sybille de Cumes, etc. . . . , et à ce sujet notons jusqu'à quel point se fait l'exploitation des étrangers. Il faut payer pour tout, payer à chaque instant et **jamais** moins de vingt sous. Malheur à ceux qui se laissent faire, leur bourse est vite aplatie. C'est vingt sous pour entrer dans une grotte, vingt sous pour en sortir, vingt sous pour entendre l'écho, autant pour le faire taire, vingt sous aussi pour faire revenir la voiture qui s'était éloignée à dessein, etc. . . . On cite le cas d'un homme ingénieux qui avait fait creuser un fossé que des tonneaux, chaque matin, venaient remplir d'eau. . . . Il prenait vingt sous pour aider à le traverser. . . . (1).

Du haut du cap Misène on découvre une vue superbe sur tout le golfe de Pouzzoles.

De l'autre côté de Naples, en face, se trouve Sorrente, la patrie du Tasse, où l'accueil fait aux étrangers est moins barbare. Cette cité souriante est sous la protection de nains bienfaisants. Malheureusement ils ne sortent que la nuit et sont toujours vêtus de noir, aussi ne les a-t-on jamais vus !

De Sorrente en retournant vers Naples, on passe à Castellamare aux échappées merveilleuses et au milieu d'une végétation luxuriante : orangers, oliviers, cactus, aloès et vignes dorées y abondent.

Puis *Herculanum* et *Pompéi*, surtout *Pompéi*, dont les ruines ensevelies sous les cendres du Vésuve en l'an 79 et en partie déblayées, nous donnent le spectacle d'une ville antique dont la physionomie est restée intacte au point qu'on oublie les 18 siècles écoulés depuis ce fatal événement et qu'on s'attend presque à en voir revenir les habitants. Il y eut peu de victimes, car presque tous purent s'enfuir à

(1) Tout ceci n'a que la pointe d'exagération nécessaire pour donner du relief aux choses.

temps. Beaucoup d'objets ont été sauvés par leurs propriétaires, mais il en est resté suffisamment pour garnir le musée de Naples.



SORRENTE.

On a même retrouvé une vitre à une petite ouverture. Ceci au moment précis où un savant allemand publiait un ouvrage en cinq volumes pour prouver qu'à cette époque le verre était encore inconnu des anciens.

Les excursions ne manquent donc point aux environs de Naples. Si l'on veut pousser plus loin, on pourra voir *Salerno* entourée de montagnes. Le coup d'œil est joli et plus on s'en éloigne dans le golfe de ce nom, plus le spectacle augmente de grandeur.

Les roches sont si proches de la côte vers le Nord que, faute d'emplacement, les maisons de diverses localités s'étagent curieusement sur le flanc des montagnes et semblent chevaucher les unes sur les autres. Les villes de *Majori*, de *Minori* la Charmante et d'*Annafi* sont dans ce cas. Cette dernière, la perle du golfe de Salerne possède une curieuse cathédrale. Un ancien couvent de Capucins transformé en hôtel la domine. C'est là qu'il fait bon rêver au déclin d'une belle journée.

Au Sud du même golfe sont les ruines de *Pestum*, ce qui reste d'une antique cité déchue. Elles datent de plus de 2.000 ans. Ce sont

les ruines de trois temples : la Basilique, le temple de Neptune et le temple de Cérès. Celui de Neptune presque intact avec ses colonnes



AMALFI.

de 9 mètres de hauteur et de 2 m. 50 de diamètre, produit une impression profonde. Les herbes envahissent peu à peu le tout et seules quelques chèvres animent ces solitudes.

La Sicile fut tour à tour possédée par les Phéniciens, Grecs, Carthaginois, Romains, Goths, Sarrazins, Français, Autrichiens, etc. . . , par tous ceux enfin qui eurent quelque empire sur la Méditerranée. Ce pays se présente sous trois aspects différents, suivant l'époque où l'on s'y rend. Il est uniformément vert pendant la croissance des blés pour devenir pendant leur maturité d'un jaune d'or et finalement d'une teinte grise après la moisson. Pour y aller en été, il faut avoir le tempérament d'un lézard.

Les brigands de la Sicile ont été célèbres, mais il n'y en a plus. Depuis plusieurs années on n'entend guère parler d'attentats. Avec la civilisation et les chemins de fer le métier ne nourrit plus son homme.

On peut par prudence se faire accompagner de gendarmes et se donner l'illusion d'être bien gardé, car au fond leurs armes sont plutôt vieilles et usées.

La Maffia existe toujours. C'est une association, une sorte de société secrète très puissante en Sicile et qui terrorise les populations.

Un propriétaire veut-il vendre son terrain un certain prix, si la Maffia en a envie et offre une somme même ridicule, il lui faudra bien céder tôt ou tard. Un autre acquéreur ou lui-même, s'il s'entêtait, serait vite frappé d'une balle.

Personne n'ose résister à la Maffia. Elle se fait adjuger ce qu'elle veut et impose ses volontés. Un fermier veut-il prendre un domestique, il sera obligé d'accepter le protégé des Maffiosi. Tout autre serait infailliblement exécuté.

La police est impuissante. Personne ne veut témoigner. On ne sait rien, on n'a rien vu. Les Maffiosi pour sauver quelqu'un d'entre eux ont recours aux lettres anonymes, menaces et faux témoignages. Ils ne regardent pas à supprimer ceux qui en savent trop long.

Aussi le volé n'accusera jamais celui qu'il soupçonne et, en règle générale, le Sicilien se mettra toujours du côté du meurtrier, parce que *le mort est mort* et que pour lui il n'y a plus rien à faire.

Certains procès durent des années. Un officier s'éprit un jour d'une jeune fille. Les frères de l'amoureux ne voulaient pas de ce mariage et, pour en finir assassinèrent nuitamment l'officier. Une enquête est ouverte : y a-t-il eu suicide ou assassinat ? Les Maffiosi emploient tous les moyens pour faire conclure au suicide. Ils vont même jusqu'à acheter tous les jurés. Ils leur envoient la moitié d'un billet de mille francs, l'autre moitié devant leur être remise si les accusés sont acquittés. Finalement, après avoir été arrêtée, reprise, renvoyée devant trois Cours d'assises, où les faux témoignages ne se comptent plus, l'affaire se termine, malgré l'évidence des faits, par l'acquittement d'un des frères et la condamnation de l'autre à une peine légère pour meurtre. . . . accidentel.

Mais la Maffia est affaire entre Siciliens seuls ; les étrangers n'ont rien à craindre à cet égard.

Les Siciliens sont religieux. L'un d'eux tua même son confesseur d'un coup de revolver parce qu'il ne voulait pas lui donner l'absolution !

Les enlèvements de jeunes filles sont fréquents, quatre ou cinq par semaine. Ils se terminent heureusement toujours par des mariages.

Les maris sont très jaloux et les femmes ne peuvent guère sortir de chez elles. Aussi les hommes, qui ne veulent pas recevoir d'autres hommes chez eux, ont coutume de se rencontrer dans les boutiques des pharmaciens et des coiffeurs.

Les mouches sont un fléau en Sicile, elles sont innombrables. Les viandes servies à table en sont quelquefois noires au point qu'il semble qu'on vous sert des truffes.

Les charrettes sont curieusement peinturlurées. Tous les panneaux sont illustrés. Les sujets, généralement historiques ou bibliques, peints en couleurs éclatantes et vives, représentent les scènes les plus curieuses : Joseph et Marie, Putiphar, Salomon et la reine de Saba, l'histoire d'Annibal ou d'Amilcare, et ces musées ambulants ne valent que 70 fr. !

Les Siciliens sont superstitieux. Ils ont peur des crapauds, des sorcières. Pour vaincre le mauvais sort ils doivent cracher en l'air en criant trois fois : eau et sel.

Les jeunes filles mettent sous leur oreiller trois fèves, la première intacte, la deuxième à moitié pilée et la troisième décortiquée entièrement. Selon qu'au réveil elles tirent l'une ou l'autre, elles sauront si leur mari sera riche, pauvre ou de modique aisance.

Une jeune fille va-t-elle à la fontaine, si la première personne qu'elle rencontre est un homme, elle se mariera vite. Si c'est une femme, ce sera long et si c'est un prêtre, elle coiffiera sûrement sainte Catherine.

Un chien couché en long annonce le beau temps. S'il est couché en rond, c'est signe de vent et de pluie.

Les morts sont aussi l'objet de curieuses superstitions. Le contact de leur main glacée guérit les dartres et les boutons ; l'aiguille qui a cousu le bouton d'un vêtement qui recouvre un cadavre jouit de la propriété singulière... de faire exempter les jeunes gens du service militaire...

On entre généralement en Sicile par *Messine*. Le détroit de Messine n'a que quatre ou cinq kilomètres de largeur. Les écueils de *Charrybde* et *Scylla* ne sont plus à craindre pour les embarcations modernes.

La Cathédrale de Messine possédait un autographe de la Vierge. Il fut malheureusement détruit par un incendie. Sur le port existe une fontaine où Neptune tend la main comme pour voir s'il ne pleut pas : comment s'en gardera-t-il ? Ce n'est pas son trident qui peut lui servir de parapluie !

A la suite de M. Roze nous nous arrêtons à *Palerme*, la rivale de

Naples. Au temps du royaume des Deux-Siciles les Palermitains accusaient de lâcheté les Napolitains.

Un condamné originaire de Naples devait être exécuté à Palerme. Le Père qui l'assistait à ses derniers moments, également Napolitain, était désespéré : le condamné était vert de peur, ce n'était plus qu'une loque humaine. Il sut le convaincre habilement que l'on ne ferait qu'un semblant d'exécution et la ruse réussit. Rassuré, le condamné fut d'une bravoure sans pareille et commanda lui-même le feu. Il mourut percé de vingt balles tandis que le bon Père demandait à Dieu pardon du mensonge qu'il avait commis pour garder intacte la réputation de Naples.

On visite à Palerme l'église *Santa Maria della Catena*, l'église de la *Martorana*, le cloître Saint-Jean, la Cathédrale, etc., etc. C'est à Palerme que fut donné le signal du massacre des Vêpres Siciliennes où périrent tous les Français en 1282.

Dans les environs se trouvent la grotte de Ste-Rosalie où l'on mariait sans aucune formalité tous les amoureux qui s'y réfugiaient, les Catacombes et le couvent des Capucins.

Près de huit mille morts sont exposés dans des galeries de ce cou-



LES MORTS DANS LES CATACOMBES DU COUVENT DES CAPUCINS A PALERME.

vent. Tous ces cadavres desséchés, revêtus de leurs habits, étiquetés et suspendus le long des murs sont effrayants à voir. On a hâte de

sortir de ce cauchemar et les femmes nerveuses feraient bien de ne pas s'y aventurer.

Montréal et son cloître, sans oublier sa belle Cathédrale.

Ségeste, qui fut une ville prospère et dont il ne reste qu'un temple grandiose dans sa solitude étrange. Cette ville était de fondation troyenne.



LE TEMPLE DE SÉGESTE.

Selinunte, aux temples renversés comme par une rafale. Les colonnes gisent à terre curieusement alignées.

Les débris du temple d'Apollon forment un colossal chaos. Des colonnes avaient trois mètres de diamètre.

Des lézards seuls peuplent ces solitudes. On n'y touche guère, car qui en tue un seul perd certainement un parent dans la huitaine. Mais on les prend vivants, car un lézard vivant, enfermé dans un roseau creux et porté sur la poitrine, guérit la fièvre intermittente. Un lézard à deux têtes possède le privilège précieux de faire connaître les numéros gagnants à une loterie. Enfin le doigt qui a été léché par un lézard à une certaine date de l'année guérit les maux de dents par un simple attouchement sur la gencive.

Agrigente, qui eut jusqu'à un million d'habitants et fut d'une richesse infinie.

Son temple de la Concorde possédait un tableau des Zeuxis. Le temple de Jupiter ou des Géants était de dimensions extraordinaires. Pour juger de la grandeur des colonnes, notez qu'un homme pouvait se loger dans une de leurs cannelures. Toutes ces ruines font une impression énorme.



UNE VIEILLE FEMME A CASTROGIOVANNI.

Castrogiovanni, au centre de l'île, est la ville la plus élevée de la Sicile. Ses prisons ressemblent grandement aux cages des ménageries.

Syracuse, patrie d'Archimède, eut une importance considérable. Les ruines d'un théâtre grec, le plus grand qui ait existé, sont curieuses à visiter. Quarante-six rangées de gradins sont encore intactes.

Aux environs se trouvent les *Latomies*, anciennes carrières où furent renfermés les prisonniers de guerre. Une excavation de 65 m. de profondeur, l'Oreille de Denys, a des propriétés acoustiques merveilleuses. Le tyran Denys de Syracuse pouvait ainsi épier les conversations de ses victimes, même et surtout quand elles étaient faites à voix basse. On perçoit à distance le simple bruissement d'une feuille de papier froissée.

Près de Syracuse, la rivière *Cyanè* de légendaire mémoire, aux bords recouverts des fameux papyrus.

Catane, au pied de l'Etna, a souvent payé cher cette situation privilégiée, témoin le tremblement de terre de 1469.



LA RIVIÈRE CYANÉ.

Thormina, ville également charmante avec son théâtre grec où l'acoustique est parfaite.

Tout près, le cap St-André aux formes antédiluviennes.

Enfin l'Etna dont les éruptions sont terribles. C'est sous sa masse puissante que Jupiter ensevelit le géant Encelade pour le punir de sa révolte, dit la légende. Le sol tremble quelquefois sous les vains efforts qu'il fait pour se dégager.

Les fonds sous-marins peuvent ainsi varier d'un moment à l'autre. Une île apparaît un beau jour aux environs de la Sicile. Les Anglais naturellement y plantèrent leur drapeau. Tout ce qui n'est à personne n'est-il pas, aux Anglais ! Le gouvernement napolitain voulut s'y opposer et la guerre était imminente lorsque le sujet du litige disparut, l'île ayant disparu subitement comme elle était apparue.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE
EN 1906.

V I S I T E

DU

SANATORIUM FAMILIAL DE MONTIGNY-EN-OSTREVENT

Le Jeudi 7 Juin 1906.

Organisateurs : MM. CANTINEAU et BONVALOT.

La Tuberculose, reconnue et toujours étudiée depuis que Pasteur a créé la science bactériologique, est un terrible fléau qui préoccupe et émeut les philanthropes et les patriotes tout autant que les savants. En effet, au point de vue général, on considère la tuberculose comme une cause importante de dépopulation, non seulement directement par les nombreux décès qu'elle occasionne, mais encore par l'hérédité possible et même probable pour les descendants, non pas de la maladie elle-même, mais bien d'une prédisposition à la contracter, comme organisme bien préparé pour la contamination si facile dans les grandes villes.

Les statistiques accusent plus de 150.000 décès par an dus à la tuberculose ; mais combien de cas échappent au recensement, quand la déclaration indique une maladie aiguë des voies respiratoires qui l'a compliquée et qui, dans une foule de cas qu'on ne peut évaluer, a emporté le malade. Combien donc est grand le nombre des tuberculeux puisque souvent ils traînent une vie languissante, pénible, pendant des années, selon les soins plus ou moins complets ou entendus qu'on leur donne. Or tous les contaminés sont à peu près sans valeur, au point de vue social ; car ils ne peuvent concourir efficacement à la prospérité nationale. Le plus souvent même ils sont une charge pour leur

famille ou pour les Sociétés de secours, c'est-à-dire pour le pays lui-même ; et cependant on voit toujours une épidémie, bien que souvent localisée, jeter le trouble dans l'ordre de la vie publique, tandis que, devant le fléau de la tuberculose qui sévit sans relâche, on reste insouciant ; c'est qu'il n'entraîne que lentement et sans bruit vers la tombe, ses malheureuses victimes, attristant et ruinant les familles doucement mais sûrement.

Cependant, quant à la curabilité ou à la prophylaxie, nous savons tous combien maintenant les savants bactériologistes de tous les pays travaillent pour trouver le moyen de sauver les centaines de milliers de malades qui sont aujourd'hui presque sans espoir voués à la mort. Des sentiments humanitaires les poussent au travail et l'ambition stimule leur génie vers une découverte utile aussi glorieuse pour leur pays que pour eux-mêmes.

J'ai parlé, à propos d'une visite à l'Institut Pasteur (Bull. Janvier 1906, p. 22) des recherches faites de vaccins et de sérums pour lutter contre la contagion ou la réceptivité et pour vaincre l'invisible batonnet qui tient leur science en échec : M. le D^r Calmette, l'élève si distingué de Pasteur, que ce savant désigna lui-même, quoiqu'il fut jeune encore, pour organiser l'Institut de Lille, ce qu'il a fait si brillamment, travaille aussi sans relâche à des expériences compliquées et de longue haleine pour combattre le funeste microbe. Bien qu'espérés, d'après les expériences en cours, des résultats favorables paraissent longs à obtenir : dès lors, guidé par les sentiments humanitaires qu'on lui connaît, M. Calmette a pensé qu'il ne fallait pas laisser sans secours et sans espérance de guérison les malheureux déjà frappés et qu'une situation précaire prive de soins entendus. C'est alors et pour eux qu'il a conçu l'idée du *Dispensaire Emil Roux* qu'il a installé tout à côté de l'Institut Pasteur, comme nous l'avons vu en 1905. On y enseigne principalement aux malades les moyens hygiéniques de lutter contre les progrès du mal et de ne pas contaminer ceux qui les entourent, qui les soignent et qui leur sont chers. De plus, le médecin spécialiste qui établit le diagnostic peut guider les bureaux de bienfaisance dans leur action secourable. M. Calmette savait que l'on pouvait faire plus et mieux encore, il croyait que ceux qui sont moins atteints, c'est-à-dire ceux dont l'organisme est assez vigoureux pour lutter contre l'envahissement progressif du microbe destructeur, pourraient arriver à sortir victorieux de ce combat sans merci, par la méthode hygiénique que la science a reconnue si favorable à une guérison plus ou moins durable : je veux dire la suralimentation, le repos et le calme dans un air pur et bien oxygéné : c'est ce qu'un tuberculeux trouve dans un Sanatorium ; c'est ce qui jusqu'à présent constitue la méthode curative ; elle n'est réellement qu'indirecte et relative.

Or, en 1900, avait été constituée la *Ligue du Nord contre la tuberculose*, sous la présidence de M. Th. Barrois, Député et Professeur à la Faculté de Médecine de Lille, pour lutter contre les progrès inquiétants de la tuberculose

pulmonaire dans la population si laborieuse de notre région industrielle. Soutenue d'une façon énergique par M. Vincent, Préfet du Nord, si éclairé et si dévoué dans les questions d'hygiène générale et de solidarité sociale, en même temps que dirigée suivant les conseils des spécialistes du Corps médical, la Ligue décida la création d'un Sanatorium établi d'après les données expérimentales les plus récentes de la science bactériologique. M. le Dr Calmette était tout indiqué par sa science et son expérience pour en être l'organisateur : la loterie tirée le 15 Avril 1904 donna des ressources qui furent suffisantes avec l'appoint de nombreuses souscriptions particulières. M. Hainez, l'Architecte départemental dressa les plans des constructions à ajouter à l'ancien château de M. Lambrecht, acheté avec ses dépendances et une partie du parc, et le Jeudi 5 Octobre 1905, le Président de la République, M. Loubet, inaugura le Sanatorium de Montigny. M. Calmette l'a appelé *familial*, parce que, doué de sentiments touchants et délicats, il a songé que bien des malades guériraient plus facilement si on ne les séparait pas de leur famille, et comme il veut les guérir, il a cherché et trouvé le moyen de leur donner cette joie.



CHATEAU LAMBRECHT. — ADMINISTRATION, SALLE DES FÊTES ET BIBLIOTHÈQUE.

Du reste nous allons voir avec quels soins méticuleux et savants on a installé le Sanatorium en le parcourant sous la conduite de son organisateur.

Partis de Lille à 1 h. 53 nous étions en gare de Douai à 2 h. 46 et à Montigny-en-Ostrevent à 3 h. 03 ; M. le D^r Calmette nous attendait sur le quai pour nous recevoir avec l'affabilité qu'on lui connaît, et bien qu'il n'y ait qu'à traverser le village, c'est-à-dire 8 à 10 minutes de trajet, il avait fait tenir à la disposition des Dames le break du Sanatorium : elles en profitèrent volontiers, le soleil nous gratifiant d'une température déjà estivale.

A notre arrivée à la grille du domaine nous fûmes reçus par M. le D^r Jouvenel, Médecin-Directeur de l'Établissement, et les présentations faites nous commençâmes immédiatement notre visite pour laquelle nous n'avions que deux heures à dépenser. Pour la rendre plus commode, nous nous séparâmes en deux groupes ; les Dames se dirigèrent avec le D^r Calmette vers le pavillon des femmes et le D^r Jouvenel nous guida vers le côté des hommes. C'est qu'en effet la propriété est vaste ; dès qu'on a franchi la grille on se trouve sur un terre-plein qu'entoure une futaie de grands arbres à l'ombre desquels on goûte une douce fraîcheur, tandis qu'à l'extrémité d'une immense pelouse, dans une perspective d'un pittoresque habilement ménagé, on aperçoit l'imposant château (1), majestueusement surmonté d'un toit à lucarnes bien ornées, et flanqué de sveltes et élégantes tourelles aux clochetons effilés. L'aspect de cette demeure, aperçue dans ce cadre de verdure, est bien séduisant et le malade en arrivant doit subir aussitôt le charme des yeux qui lui met au cœur l'espérance de la guérison ; c'est déjà un appoint en faveur du traitement.

Ce séjour qui paraît enchanteur, où l'on se trouve détaché de tout ce qui rappelle les travaux et les soucis de la vie, où l'on peut même les oublier, a été sagement choisi pour les résultats à obtenir. La gaieté, la tranquillité d'esprit ne sont-elles pas de puissants facteurs pour recouvrer la santé et même pour la conserver. L'état de l'organisme et celui de l'esprit doivent se trouver en harmonie pour la santé parfaite ; en soignant l'un il ne faut donc pas négliger l'autre. M. le D^r Calmette, qui apprécie fort cette méthode pour les tuberculeux, a voulu la compléter encore en y ajoutant les joies de la famille dans les attrayantes villas que nous allons visiter tout à l'heure.

Le village de Montigny est situé sur une éminence de sable, et le Sanatorium est installé sur un coteau du même terrain sablonneux et sec, favorable à la santé. La propriété, de forme à peu près régulière, s'étend de l'Est à l'Ouest sur une longueur de près de 600 m. sur 350 m. environ de largeur. C'est un vaste domaine dont le plan général montre vers le centre le Château

(1) Cette vue et les suivantes font partie des clichés pris par M. Cayez, le photographe lillois, pour la collection de cartes postales du Sanatorium ; M. le D^r Calmette a bien voulu donner à la Société, qui lui en est reconnaissante, l'autorisation de les reproduire dans son Bulletin.

où sont établis les services administratifs ; tandis qu'à droite et à gauche, à distance calculée pour l'harmonie pittoresque, ont été élevés deux grands pavillons où est organisée dans chacun d'eux l'existence de 24 malades célibataires, hommes dans l'un vers l'Ouest, femmes dans l'autre vers l'Est. A proximité de chaque pavillon est installée, devant une pelouse fleurie, une galerie abri pour la cure d'air journalière obligatoire, sur des chaises longues. Puis, disséminées dans la partie S.-O. du parc, entre des pelouses et sous le clair ombrage des grands arbres, sont les 24 villas familiales, groupées deux par deux sans communication. Enfin non loin de l'entrée, sur la gauche, est le pavillon des services médicaux, d'observation des malades et de traitement des maladies contagieuses qui pourraient se déclarer ; tandis que sur la droite sont installés dans l'ancienne ferme et dans de nouveaux bâtiments : la machinerie, la buanderie, la vacherie, etc. (Comme on le voit nos deux heures seront bien employées).

Nous entrons au *Château*, de genre Renaissance française par le style, construit en 1856 par M. Ch. Lambrecht, qui fut Ministre de l'Agriculture, puis de l'Intérieur en 1871. Nous y voyons installées une salle de fêtes pour les malades et une bibliothèque de prêt pour leur distraction pendant les promenades ou les jours de pluie. Les volumes prêtés sont désinfectés chaque fois dans un appareil spécial au formol et à la vapeur humide à 60°. Dans le vestibule d'entrée, une plaque de marbre rappelle que l'inauguration du Sanatorium a été faite le 5 Octobre 1905 en présence du Président de la République, M. Loubet, de M. Étienne, Ministre de l'Intérieur, etc. ; une foule de notabilités scientifiques assistaient du reste à cette inauguration qui eut lieu après le Congrès de Paris contre la Tuberculose.

Au 1^{er} étage du Château se trouvent : un cabinet pour le D^r Calmette, une salle de réception où siège aussi le Conseil d'administration, et vers la gauche les appartements du Médecin-Directeur. Au 2^e étage sont les logements du Médecin-adjoint et d'un interne, s'il y a lieu d'en appeler un. Derrière le Château, au-delà d'une vaste pelouse, s'étend le reste de la propriété de M. Lambrecht : ce sont d'immenses bois de rapport, d'une contenance de 66 hectares, où un groupe de Lillois a aménagé une belle chasse avec pavillon de rendez-vous. C'est là un rideau agréable et en même temps très utile contre les vents froids et humides du N. et du N.-O.

Avant le Château et à 50 m. vers la gauche de l'entrée nous avons visité tout d'abord le *Pavillon Sculfort*, du nom de l'ancien Président du Conseil Général, qui lors de l'achat de la propriété fit obtenir une somme importante comme participation ; c'est le pavillon des services médicaux, de consultation, d'isolement des contagieux, et des travaux scientifiques. Il est construit sur un sous-sol élevé et n'a qu'un étage sur rez-de-chaussée ; il est agencé de façon que les 8 chambres d'isolement ne communiquent pas les unes avec les autres et que par une disposition ingénieuse de couloirs, de balcons, de galeries et

d'escaliers indépendants ou extérieurs, les médecins et les infirmiers puissent soigner les différents malades sans contaminer leurs voisins ; c'est une imita-



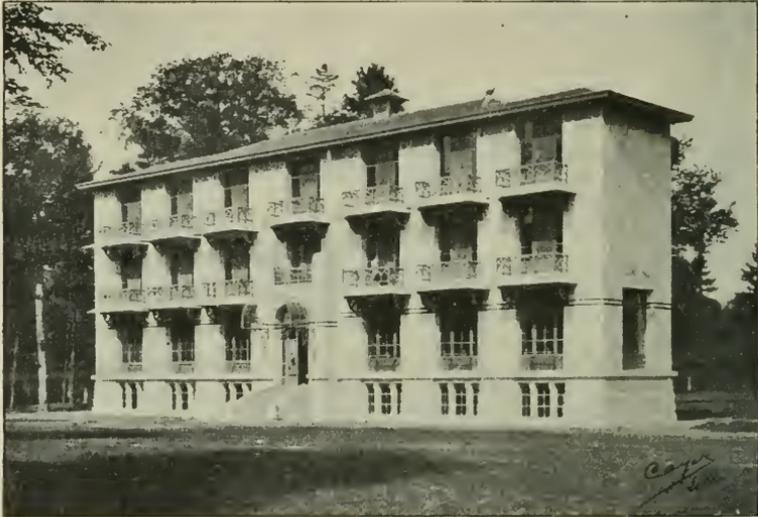
PAVILLON SCLIFORT. — SERVICES MÉDICAUX. MALADIES CONTAGIEUSES.

tion des boxes de l'hôpital Pasteur de Paris. C'est aussi dans ce pavillon que les malades en arrivant, sont diagnostiqués complètement, auscultés, percutés, radiographiés, etc., pour savoir s'ils sont guérissables. condition nécessaire pour leur admission.

Nous visitons les salles d'attente et de consultations, celles d'opérations et de pansements, avec leurs tables et leurs lits. Dans les chambres d'isolement nous voyons les lits en fer à panneaux pleins, tandis que les sommiers sont remplacés par des cordes tendues ; les matelas et les oreillers sont garnis de fibres végétales pour qu'une désinfection absolue soit possible ; pendant que les murs sans angles et peints au ripolin, que le sol cimenté recouvert de xylo-lithe imperméable ne permettent à aucune poussière infectieuse d'échapper à une désinfection méthodique. Nous voyons également, soigneusement installés, les laboratoires d'analyse, de bactériologie, de pharmacie, d'électricité, de radiographie, de pneumographie, de spirométrie, de photographie, etc. Enfin c'est bien là le service médical le plus complet et le mieux agencé que l'on puisse imaginer selon les connaissances scientifiques les plus récentes, surtout au point de vue des investigations nécessaires à un diagnostic sur les différentes manifestations de la tuberculose.

Sur la droite en sortant du Château, c'est-à-dire vers l'O. et un peu en

arrière pour l'harmonie du groupement. nous arrivons au *Pavillon Van Cauwenbergh* des hommes célibataires, en tout semblable à celui des femmes, qui



PAVILLON VAN CAUWENBERGHE. — CÉLIBATAIRES HOMMES.

est vers l'Est et tout à fait séparé et qu'on a appelé le *Pavillon Vincent*, du nom du Préfet du Nord, si compétent dans les questions d'hygiène sociale et qui s'est occupé si efficacement de la création du Sanatorium de Montigny. Dans les deux pavillons identiques il y a place pour 24 malades, et de plus 2 chambres d'acclimatation. Nous entrons au rez-de-chaussée par un perron de huit marches, car il est sur un sous-sol élevé. Tout d'abord il y a un large vestibule sur lequel s'ouvre à gauche un vestiaire où les malades, rentrant de leurs promenades facultatives dans le parc, échangent leurs chaussures humides ou non contre d'autres plus légères, et quittent leurs casquettes et leurs pélerines. Le bâtiment a sa façade au Sud pour l'hygiène des chambres et des salles de séjour ; un large couloir le traverse dans toute sa longueur. Nous visitons encore à gauche une grande salle de réunion destinée aux jeux, ou même au travail pour ceux que le médecin autorise à s'occuper d'une façon rémunératrice. Dans la partie droite du côté Sud nous voyons une salle à manger agréable d'aspect, devant la pelouse aux parterres fleuris ; elle est sobrement décorée de motifs et de festons qui égaient sa peinture claire. Il y a là 4 tables en lave émaillée blanche, pour 6 personnes chacune ; elles sont justement garnies, pour le goûter facultatif, d'assiettes et de tasses portant l'insigne de la Ligue contre la tuberculose : c'est une croix rouge dont les

bras sont doubles comme dans la croix de Lorraine, mais ici les deux traverses sont égales. On fait là quatre repas par jour, dont deux complets, le dîner et le souper. A côté se trouve l'office avec l'élévateur des cuisines qui sont au sous-sol ; il y a aussi une petite salle de correspondance.

De l'autre côté du couloir, c'est-à-dire vers le Nord, sont une salle de bains, une salle de douches chaudes ou froides, des water-closet à chasse d'eau et des salles de débarras. Nous montons au premier étage par un escalier large et fort doux à gravir, il est en ciment armé absolument facile à nettoyer : nous retrouvons la même division en deux parties par un couloir de direction Est-Ouest. Vers le Sud sont deux dortoirs de 6 lits, un de chaque côté d'une chambre médiane située au-dessus du vestibule ; là couche la gérante dont nous verrons plus loin le rôle ; deux lucarnes lui permettent de surveiller les deux dortoirs. A chaque lit de fer est suspendu un sac à mouchoirs sales et chaque malade a son crachoir hygiénique ; chacun aussi a son armoire fermant à clef pour son trousseau : elles sont fixées sur la paroi d'une extrémité de chaque dortoir. De larges fenêtres donnent à profusion air et lumière : elles sont toujours en partie ouvertes, mais garnies de fines toiles métalliques contre les insectes et les poussières et même contre l'action trop directe de l'air. Il y a aussi de larges balcons où peut se faire au besoin la cure d'air.

Sur le côté au N. du couloir, nous remarquons en face de chaque dortoir un lavabo à 6 places distinctes, donnant eau chaude et eau froide à volonté. Il est d'une propreté méticuleuse, facile à surveiller et à nettoyer par un système perfectionné ; toutes les garnitures sont personnelles, gants de crin pour frictions, serviettes propres chaque jour, etc. Tout proche sont les water-closet hygiéniques.

On est ici dans une véritable école pratique de propreté et d'hygiène ; le sac à mouchoirs, le sac personnel à linge sale, le crachoir de poche, etc., sont des moyens de haute lutte contre la contamination. A l'extrémité Ouest se trouve la lingerie et à l'Est est une chambre munie d'un balcon destinée à acclimater les nouveaux malades pour les habituer au régime nocturne de la fenêtre ouverte.

Quelques-uns d'entre nous montent au second étage, sans intérêt puisqu'il est l'exacte répétition de celui que nous venons de visiter ; seulement la chambre du milieu est occupée par un infirmier.

Enfin le sous-sol qui est peu profond contient la cuisine, car chaque pavillon est autonome, la laverie, la salle aux provisions, la cave au vin et à la bière, le réfectoire du personnel, le magasin pour les malles et divers ustensiles, puis la chaudière et l'appareil fournissant au pavillon entier la vapeur à basse pression pour le chauffage et en même temps l'eau chaude nécessaire aux douches et aux bains.

Mais à ce pavillon si bien agencé et installé il faut un complément, c'est la *Galerie de cure* que nous voyons à peu de distance, en belle place, en face de

pelouses et de parterres fleuris, vers l'O. du parc. C'est une large galerie courbe, surélevée d'un mètre, abritée par un toit léger et contenant 26 chaises longues disposées la tête au mur de façon à permettre aux malades de jouir du bel aspect du parc, en perspective choisie. L'orientation face au S.-E. garantit des pluies d'O. et des vents du N., assez fréquents dans notre région ; du reste, des rideaux flottants permettent au besoin de s'abriter en partie, et une armoire que nous voyons à l'extrémité de la construction est pleine de couvertures à utiliser contre le froid. Il faut aux malades plusieurs heures de cure chaque jour ; les saisons en font varier le moment et la durée.

Le pavillon des femmes a également sa galerie de cure d'air exactement pareille à celle-ci.

Nous voici arrivés dans la partie S.-O. du parc où se trouvent les 12 *Villas* de deux habitations qui sont le caractère distinctif du Sanatorium de Montigny appelé familial. En effet ce n'est plus la vie en commun, qui, tout en



VILLA DE DEUX HABITATIONS JUMELLES. — CÔTÉ SUD.

réunissant un certain confortable, une vie agréable, une hygiène parfaite, n'en reste pas moins une manière d'hospitalisation ; ici on a tout à fait la vie de famille, complète, commode et agréable. et par dessus tout, hygiénique et bienfaisante, non seulement pour le malade qu'elle peut guérir mais aussi pour le conjoint et les enfants qui peuvent éviter la contamination tant à redouter dans la vie ordinaire, où on la favorise inconsciemment, surtout pour

le jeune âge en général et plus encore pour les prédisposés par l'hérédité et la manière de vivre.

Les villas qui coûtent 12 à 13.000 fr. chacune se composent de deux habitations jumelles et tout à fait semblables, mais absolument indépendantes ; séparées complètement par un mur mitoyen, et les entrées étant sur les faces opposées, les deux voisins peuvent ne pas se connaître. Blanches, élégantes de forme, assez disséminées à l'ombre des grands arbres pour ne pas se gêner réciproquement, elles forment comme une petite mais coquette agglomération de gens en villégiature. Nous allons pénétrer dans l'une d'elles ; nous remarquons d'abord qu'elles sont toutes orientées de façon à tourner vers le Sud ou le Sud-Est les pièces occupées spécialement par le membre de la famille, père ou mère, qui est en traitement ; du reste chaque bâtiment est élevé sur voûtines afin d'éviter le contact du sol dans la saison humide et de faciliter la circulation de l'air dans le logement. Le rez-de-chaussée, auquel on accède par quelques marches, se compose d'une cuisine carrelée, avec évier et eau sous pression ; d'un water-closet à chasse d'eau ; puis d'une salle à manger fortement éclairée et aérée par une large baie vitrée qui s'ouvre vers le S. sur le petit jardinet. Le premier étage comprend deux chambres : l'une vers le S. est à l'usage du malade ; elle est éclairée par une grande fenêtre à large balcon couvert, sur lequel le malade peut faire à l'aise sa cure de repos sur une chaise longue, aux heures ordonnées ; l'autre prenant jour sur la face de l'entrée est destinée à la personne adulte, ou le membre de la famille qui l'accompagne. Le second étage n'a qu'une seule chambre destinée aux enfants ; au-dessus du malade est le toit, toute occupation pouvant produire un bruit gênant ou même nuisible au repos. Tout le mobilier, linge et vaisselle compris, est fourni désinfecté par le Sanatorium ; la famille arrive munie seulement d'un trousseau peu compliqué dont la composition désignée est obligatoire, le reste est un supplément, libre dans certaines limites. Les aliments nécessaires sont remis chaque jour ainsi que les fournitures ménagères pour toute la famille qui ne peut se composer de plus de cinq personnes payant par personne selon l'âge. Le service du ménage, les soins à donner au malade, ainsi que la préparation des aliments, incombent à la personne qui accompagne nécessairement le malade ; il y a à sa disposition l'éclairage électrique, l'eau sous pression, le charbon et les appareils pour la cuisine et le chauffage, etc.

La gérante préposée aux 24 maisons familiales sert d'intermédiaire pour la fourniture gratuite par l'économiste des choses nécessaires au ménage, ainsi que des denrées alimentaires et des médicaments, suivant les prescriptions du médecin-directeur ; sa compétence ménagère lui permet même de donner d'utiles conseils pour leur bonne et économique préparation avec les soins hygiéniques nécessaires. Il y a là aussi une sorte d'éducation ménagère qui peut avoir une grande utilité pour beaucoup de familles bien disposées à en

recueillir les fruits après la cure effectuée au Sanatorium. Bien des personnes en effet ne savent pas combien sont dangereuses les idées erronées et certaines coutumes répandues dans le public à propos de l'hygiène.

Comme toute villa qui se respecte, chacune de celles-ci porte dans un décor d'ornements et de guirlandes de fleurs, lilas, jasmins, roses, myosotis, etc., le nom d'un savant ou d'un philanthrope dévoué à la lutte contre la tuberculose, ou celui d'un homme politique s'intéressant aux œuvres de mutualité ou de solidarité sociale.

Toutes les constructions nouvelles, villas, pavillons, etc., sont bâties en pisé, bien étanche et très solide, de scories de charbon et de chaux hydraulique ; tous les planchers sont en ciment armé recouvert en xyloélite ; les toits sont en tuiles mécaniques. Toutes les fenêtres sont munies de châssis garnis de toile métallique contre l'envahissement si nuisible des mouches et des moustiques ; toutes les peintures sont à l'huile et en ripolin toujours de tons clairs rehaussés de fleurons et de motifs décoratifs de couleur plus foncée pour détruire l'uniformité des panneaux unis si ennuyeux et si tristes et pour distraire le regard oisif, surtout quand l'hiver avec ses rigueurs a emporté les feuilles des grands arbres et les fleurs des parterres ; il reste cependant pour reposer les yeux les pelouses et le feuillage des sapins et des arbustes toujours verts dont on augmentera le nombre.

Chacun des grands pavillons est chauffé par un calorifère produisant une circulation de vapeur à basse pression ; les villas ont des poêles. Une canalisation donne de l'eau potable dans tous les bâtiments ; l'éclairage électrique est général, mais pour la nuit il y a des veilleuses dans les dortoirs.

Les trois géranthes sont des directrices du service journalier ; il y en a une pour les habitations familiales et une pour chaque pavillon de célibataires ; elles sont les intermédiaires entre les malades et le médecin-directeur pour l'ordre, les soins, la propreté, et la conservation du matériel, et entre les malades et l'économiste pour les aliments et toutes les fournitures. De plus elles sont aptes à donner, comme je l'ai dit, des conseils très utiles aux malades, surtout aux familles qui arrivent.

Pour que l'on puisse s'identifier avec l'utilisation de tous les organes dont nous venons de voir les fonctions, il reste à parler des agencements généraux et des constructions complémentaires que j'ai appelées dépendances et que nous allons visiter vers la droite de l'entrée du parc. D'abord l'eau potable est distribuée abondamment dans tous les bâtiments, villas et pavillons du Sanatorium ; elle provient d'un forage de 45 m. de profondeur, d'où une pompe aspirante et foulante l'envoie dans un réservoir aérien ou *Château d'eau* de 50 m. cubes, curieusement construit, tout en ciment armé ; de là une canalisation complexe la distribue sous pression. L'électricité est produite dans la machinerie centrale pour l'éclairage de tous les bâtiments et du parc. Nous

voions les deux générateurs de 60 m. carrés de surface de chauffe chacun ; le moteur Dujardin à petite vitesse de 75 chevaux de force, les dynamos génératrices du courant et les accumulateurs.

Puis voici une pompe à air et des réservoirs d'air comprimé dont les fonctions sont d'une importance primordiale pour l'assainissement et le débarras des eaux sales de tout l'établissement où se pratique le tout à l'égout avec chasse d'eau d'une façon hygiénique, ce qui est ici d'une nécessité absolue. M. le D^r Calmette, qui a perfectionné si ingénieusement la méthode d'épuration des eaux résiduaires par les lits bactériens, a naturellement fait installer ce système pour les eaux sales provenant de toute la colonie tuberculeuse. Il emploie ici les *éjecteurs Shone* qui refoulent par l'action de l'air comprimé les eaux résiduaires de tous les éviers de cuisine, des bacs de lavage ou du service médical et de tous les water-closet, canalisées dans un système de tout à l'égout séparatif. Ces eaux arrivent d'une façon régulière à la *fosse septique* et aux *lits d'épuration biologique* installés près des dépendances que nous visitons. Le fonctionnement se fait par un système nouveau, dit système continu, à siphon automatique qui offre l'inestimable avantage de supprimer l'ouverture et la fermeture manuelles de vannes à intervalles déterminés. M. Calmette a, du reste, essayé ce système avec succès à l'usine expérimentale que nous avons visitée l'an dernier à la Madeleine (Bull. Janv. 1906, p. 42). Les eaux épurées sont ensuite utilisées pour la fertilisation des jardins potagers. Des réservoirs de chasse automatique assurent le nettoyage périodique des canalisations très complexes.

Nous voici maintenant dans les bâtiments très vastes de l'ancienne ferme du Château : on les a aménagés pour y installer, dans le rez-de-chaussée, les bureaux et les magasins de l'économat, un vestiaire et une salle à manger pour le personnel, tandis que l'économome, le mécanicien et le chef de culture ont leurs logements au premier étage. Toute voisine est la buanderie, où a lieu la désinfection et le lavage mécanique du linge et des literies ; les matelas sont soumis à l'action de l'acide sulfureux dans un cabinet étanche ; le linge est d'abord trempé au lysol, puis passé dans un tambour lessiveur et ensuite dans uneessoreuse après rinçage ; le linge de service est repassé au rouleau et le linge de corps l'est au fer. Nous passons alors rapidement, car l'heure nous presse, à l'écurie et aux remises, puis à la porcherie disposée en une série de compartiments séparés par des cloisons en ciment armé, rendant facile la désinfection. Tous les restes et déchets du service de l'alimentation forment la base de la nourriture des porcs ; tout est utilisé. Nous voici à la vacherie où 8 ou 10 laitières flamandes fournissent à toute la colonie un lait pur et sain, car les vaches qui ont été tuberculineses, sont nourries, soignées et traitées par le personnel du Sanatorium. Elles appartiennent à un fermier auquel on paie tout le lait utilisé à 0 fr. 20 c. le litre et il échange celles dont la production diminue trop. Ce système est avantageux pour le fermier

et donne une grande sécurité pour la valeur et la stérilisation du lait à distribuer aux malades.

Il y a aussi un poulailler très bien situé et agencé pour la production des œufs frais à donner aux malades et aussi pour l'élevage. Il y a de plus une installation spéciale pour la reproduction des cobayes, des souris blanches et même des lapins destinés à une clientèle assurée, les Instituts Pasteur de Paris et de Lille. Ces dernières constructions sont parfaitement aménagées, en bonne orientation, sur un côté d'un vaste jardin potager où sont aussi cultivés les semis et les réserves de fleurs pour les parterres du parc

Tel est le nouveau moyen de lutte contre la terrible maladie qui enlève chaque année à la France tant de milliers de ses enfants ; il nous a paru devoir donner d'excellents résultats, car la cure qui peut durer de trois à six mois n'est tentée que sur des individus souvent reconnus, tout d'abord au Dispensaire Émile Roux et ensuite ici à leur arrivée, d'une constitution assez robuste pour permettre d'obtenir par le traitement une guérison complète ou assez avancée pour qu'elle puisse se terminer plus tard, par l'impulsion donnée, et aussi grâce à l'éducation hygiénique acquise par le malade. Le désir de la Ligue sera ainsi accompli de rendre à la santé des individus d'une bonne valeur sociale et utiles à leur pays par leur travail et par la création de familles ; cela étant le but complémentaire du sentiment humanitaire. Les incurables ne peuvent être que soulagés et aidés par les bureaux de bienfaisance auxquels le Dispensaire les adresse. Quant aux malades dont l'état de fortune permet des sacrifices, ils peuvent suivre personnellement les indications d'un traitement hygiénique absolument nécessaire, et mieux encore, ils peuvent aller s'y soumettre dans des régions dont la température plus douce et plus égale leur est favorable.

Dans tous les cas, les malades reçoivent ici, dans des conditions de prix qui sont onéreuses pour l'œuvre, les mêmes soins médicaux et le même confortable hygiénique que dans les Sanatoriums destinés aux personnes aisées et même riches. Le prix de la pension est de 3 fr. 50 par jour pour les célibataires originaires du département du Nord ; et il y a un certain nombre de demi-bourses départementales permettant d'admettre des indigents dignes d'intérêt au prix de 1 fr. 75, soins médicaux compris avec le logement, la nourriture, l'entretien ; c'est-à-dire toute l'existence, sauf le trousseau. Pour les malades d'autres départements la pension est de 4 fr.

Pour les villas qui sont louées par mois et pour trois mois au moins, meublées et garnies de tout ce qui est nécessaire à la vie ménagère, le loyer est de 50 fr. par mois pour deux personnes, avec 10 fr. de supplément par personne en plus jusqu'à cinq au maximum ; mais le prix de la pension est réduit à 2 fr. 50 par personne et à 1 fr. 50 pour les enfants au-dessous de 12 ans. Il peut être fait une concession sur le loyer pour une personne assurément guérissable et dans une situation peu aisée, si la Ligue possède des

ressources ; mais une Société de secours mutuels peut intervenir et il est souvent de son avantage de le faire, car elle paiera moins pour guérir le sociétaire malade que pour le secourir sans travailler jusqu'à son décès certain, quoiqu'éloigné. Trois mois de séjour sont presque toujours insuffisants pour qu'une cure soit efficace ; elle n'est pas assez avancée pour qu'il n'y ait pas rechute ; il faut compter ici sur un séjour de quatre à six mois pour obtenir une guérison relative et il faut supposer qu'ensuite le malade sera assez sage pour continuer pendant plusieurs années à pratiquer l'hygiène enseignée, afin qu'il y ait guérison complète assurée. Il conservera peut-être même une certaine réceptivité qui l'obligera pour se bien porter à une vie régulière et à de la prudence s'il doit demeurer dans une grande ville. Il faut cependant convenir qu'avec un peu d'énergie et de volonté, des habitudes hygiéniques ne sont pas plus difficiles à pratiquer que d'autres et que ce qui d'abord semble une contrainte ennuyeuse, désagréable même à supporter, devient bientôt indifférent, tout comme une seconde nature ainsi que l'affirme l'aphorisme si connu.

Les célibataires ou isolés ne sont admis qu'à partir de l'âge de 16 ans. Les malades peuvent circuler dans le parc selon leur bon plaisir, mais seulement dans la portion qui est réservée à leur catégorie ; il leur est sévèrement interdit d'en sortir ; parents et amis peuvent les visiter chaque dimanche. Les ressources de la Ligue sont l'importante subvention départementale annuelle, plus les cotisations des membres de la Ligue et les dons des bienfaiteurs. Mais tout cela est insuffisant et les frais de séjour au Sanatorium doivent être couverts, au moins en partie, par les malades ; aussi la Ligue du Nord compte pour seconder son œuvre sur les Sociétés de secours mutuels, les Bureaux de bienfaisance et même sur la générosité des particuliers, patrons ou bienfaiteurs du malade ou philanthropes ; de fait, en guérissant les tuberculeux, outre son mérite humanitaire, elle espère diminuer dans une large mesure les charges de l'assistance publique et mériter la gratitude des institutions sociales et des bienfaiteurs de l'humanité. Nous-mêmes, les Directeurs de l'excursion, convaincus de l'utilité sociale de l'œuvre, nous offrons le modeste reliquat des cotisations perçues pour les frais du voyage, à M. Calmette, qui est Secrétaire-Général de la Ligue contre la tuberculose, pour le remettre à M. Wæhrel, Secrétaire de l'Institut Pasteur, qui en est le Trésorier.

Mais il est près de cinq heures, nous témoignons à M. le D^r Calmette toute notre admiration pour l'installation du Sanatorium et les résultats qu'il doit y obtenir ; nous nous hâtons aussi de remercier bien cordialement M. le D^r Jouvenel de ses renseignements si utiles, lui adressant nos éloges les plus sincères du bel établissement qu'il dirige et pendant que les Dames montent en voiture, nous regagnons pédestrement la gare en l'aimable compagnie de notre savant et si sympathique cicerone qui retourne également à Lille.

De notre visite au Sanatorium, il nous restera un enseignement de la plus haute importance : la constatation de la puissante influence d'une hygiène convenable pour se préserver des maladies infectieuses et même pour obtenir la guérison de certaines d'entre elles ou du moins pour la faciliter. On doit savoir du reste qu'un grand nombre de nos affections résultent d'habitudes nuisibles à l'organisme selon l'âge ou les faiblesses diathésiques.

A 5 h. 02 le train nous emporte vers Douai ; nous y arrivons à 5 h. 13 et tous ceux d'entre nous qui ne connaissent guère la ville descendent pour y jeter un coup d'œil, pendant que nos autres collègues continuent vers Lille en train omnibus pour n'y arriver qu'à 6 h. 23. Nous partons par la place Carnot et la rue St-Jacques, si commerçante et si animée ; nous visitons l'église St-Pierre, rebâtie en partie au XVIII^e siècle, nous y remarquons de nombreux et curieux tableaux ; la grosse tour date du XVI^e siècle. Nous allons voir l'Hôtel de Ville et son joli beffroi à tourelles du XV^e siècle ; puis nous gagnons le nouveau et magnifique jardin public habilement dessiné dans les ondulations d'une partie des anciennes fortifications ; ensuite nous retournons à la gare par les boulevards extérieurs récemment construits. A 6 h. 24 un train rapide nous ramène à Lille pour 7 heures, enchantés de notre raid et bien satisfaits de tout ce que nous avons vu et appris dans notre après-midi.

E. CANTINEAU,

Archiviste de la Société.

LES GRANDES PUISSANCES EN EXTRÊME-ORIENT ET L'INDO-CHINE

M. Harmand, ancien Ministre de France au Japon, s'est exprimé comme suit dans une communication faite au dernier dîner de l'Union Coloniale française, sous la présidence de M. J. Chailley, à Paris, le 28 Novembre dernier :

« Tout le monde parle de la *révolution* qui s'est faite au Japon. Mon avis est que le Japon ne s'est pas transformé, qu'il n'y a pas eu de révolution, que le Japonais est aujourd'hui ce qu'il était autrefois, qu'il a simplement adapté à ses besoins et à sa mentalité le côté mécanique, les instruments, les outils

de notre civilisation, auxquels nous sommes tentés nous-mêmes d'attacher une importance exagérée, et qui ne constituent pas du tout le fond même de notre civilisation. Le Japonais possédait les qualités nécessaires à cette utilisation. Il s'est borné à se servir des armes que nous lui avons fournies, et dont nous lui avons appris le maniement, comme il se servait du sabre et des flèches. Il n'y a pas eu de révolution morale ni intellectuelle. Mais on est obligé de reconnaître qu'il y a eu une évolution dont la rapidité nous confond. Elle nous confond parce que nous ne connaissons pas le Japon, pas plus ou encore moins qu'aujourd'hui nous ne connaissons la Chine.

Le Japon est le résultat d'une *séclusion*, prolongée pendant des siècles, grâce à laquelle les populations qui habitaient l'archipel au commencement, et qui me semblent d'origines assez diverses, se sont trouvées fondues de telle façon que les Japonais en sont arrivés à constituer aujourd'hui la nation peut-être la plus homogène moralement qui soit au monde, et même qui ait existé dans l'histoire.

Cette homogénéité est telle que les Japonais me semblent penser tous de la même façon sur les grands problèmes de leur vie sociale et de leur organisation politique, si l'on veut bien entendre cette opinion sans exagération et sans la pousser à l'absurde. Ils m'apparaissent tous comme ne différaient que par leur degré d'instruction et de culture, de telle sorte qu'un paysan japonais, ayant reçu l'instruction générale et les connaissances nécessaires, peut être appliqué rapidement à n'importe quelle fonction. Je dirais presque, en me servant d'une expression scientifique, qu'ils sont *interchangeables*. Mais il résulte aussi de ces observations que si les Japonais sont tous très intelligents, si leur niveau moyen est assez élevé, ils manquent d'originalité et d'individualisme, et qu'il ne surgit guère, au-dessus du plan de la masse, de ces personnalités éminentes, transcendantes, qui sont capables d'exercer, à un moment donné, une action si puissante sur la marche de tout un peuple. J'ajouterai même qu'il est peu probable qu'il s'en manifeste jamais.

N'oublions pas enfin que tels qu'ils sont, ils représentent l'aboutissement d'une société militaire et féodale, avec les qualités et les défauts d'une pareille sélection.

Au premier rang de leurs qualités, je place leurs facultés d'ordre et de discipline, qualités qui les différencient profondément, pour le dire en passant, des Chinois, dont l'évolution a été tout opposée. Du reste, je défends depuis longtemps cette opinion que, dans le domaine de la politique pratique, les nations pourraient se diviser en deux catégories, celles qui sont capables d'ordre, celles qui en sont incapables.

.....

Mais on a toujours les défauts de ses qualités, et le processus du développement des Japonais a produit chez eux une réelle étroitesse de jugement qui se traduit par une vanité extrême, un exclusivisme rigide, un esprit bureau-

cratique et tâtillon, une paissance de dissimulation dont il est difficile de se faire idée, et dont ils ont tiré, dans leur dernière guerre, des avantages précieux.

Quant à leurs vertus militaires, il est inutile de vous les vanter ; elles sont incomparables et reconnues de tout le monde. En quelques semaines, avec une rapidité surprenante pour les militaires étrangers, il est possible de transformer le dernier des paysans tiré de sa rizière en un soldat complet, d'une sobriété, d'une résistance sans exemple, d'un courage et d'un dévouement héroïques, non seulement ne redoutant pas la mort, mais possédant l'appétit, la joie de la mort, chose qu'il est impossible d'attendre, à un pareil degré, du soldat d'aucune armée européenne, de plus en plus éloigné d'un état d'esprit qui n'est pas sans présenter des côtés presque puérils.

Dans l'ancien Japon, le Japon du Moyen-Age, c'est-à-dire il y a seulement quarante ans, le nombre des *samuraïs* était relativement minime ; mais toute l'admiration du peuple convergeait vers le *samuraï*, l'homme aux deux sabres, l'idéal du reste de la nation. Il semble qu'à présent, en revêtant l'uniforme militaire moderne, tout Japonais endosse également tout l'arsenal des vertus du *samuraï*, soit devenu tel qu'il se l'est représenté dès sa petite enfance.

Tout cela, je le répète, n'implique donc aucune transformation. Le soldat japonais est resté ce qu'il était sous ses chefs féodaux, et il y avait alors des armées, avec leur discipline, leurs règlements rigides, leur loyalisme et leurs vertus chevaleresques ; aussi, dans ce domaine, l'adaptation a été très facile. De même, quoiqu'à un degré sensiblement moindre, dans la pratique des administrations civiles.

Mais là où les Japonais ont tenté d'introduire artificiellement les organismes compliqués de nos sociétés occidentales, le succès a été beaucoup plus contestable ; par exemple pour le parlementarisme. Vous savez qu'il existe, à Tokyo, une Chambre des représentants et une Chambre des pairs. On y trouve des partis qui s'intitulent libéraux, radicaux, nationalistes, etc. . . Mais, en réalité, ces étiquettes n'ont aucune signification, et le système des clans qui a régi si longtemps le Japon s'y continue sous d'autres formes. On n'est pas de tel ou tel parti parce que l'on est guidé par tel ou tel principe différent, mais parce que l'on suit l'impulsion de tel ou tel chef : on est simplement du parti du comte X, ou du vicomte Y ou de Monsieur Z. Le Japon est resté une oligarchie, sous l'égide sacrée, plutôt que sous la direction de l'Empereur.

L'Empereur, me direz-vous, quel rôle joue-t-il dans la constitution, dans le fonctionnement de l'Empire ? C'est là un sujet tellement délicat, l'Empereur est encore un personnage tellement sacré que je me borne à poser ce point d'interrogation sans vouloir essayer d'y répondre. Il est à désirer pour le Japon que l'Empereur conserve ce caractère sacré le plus longtemps possible ; le jour où les Japonais perdraient le respect mystique qu'ils ont pour la personne impériale, le sentiment qui fait de Sa Majesté l'incarnation et

comme la véritable religion du Japon — en employant ce mot avec son acception antique, *religio* —, le Japon serait dangereusement malade.

Une des qualités les plus remarquables du Japonais est encore sa parcimonieuse économie, et c'est encore un legs de l'ancien temps. Avec une somme donnée, le Gouvernement japonais obtient des résultats doubles ou triples de ceux que nous pourrions obtenir dans nos administrations. Le Japonais arrive à réduire sa nourriture et toutes ses dépenses à un minimum qui nous paraît incompréhensible. De même, dans les administrations : rien n'est sacrifié au luxe. Dans l'exploitation des chemins de fer, même simplicité. Mais quels wagons, quels rails, quelles gares, quels ponts ! Le grand chef des Travaux publics en Indo-Chine, M. Guillemoto, venu il y a quelques années au Japon en convalescence, s'en montrait scandalisé, en bon polytechnicien. Sans doute ! Mais personne ne se plaint, tout cela paraît suffisant au public, qui ne réclame jamais, et les voies ferrées servent à leurs actionnaires et au Gouvernement de beaux bénéficiaires. Et il en est ainsi de l'armée. Aussi, le Japon a-t-il pu obtenir les résultats militaires qui ont tant frappé le monde avec des ressources intérieures assez faibles et avec des emprunts qui eussent été pour les puissances occidentales tout à fait insuffisants.

.....

Certes, les ambitions du Japon sont grandes. Mais les Japonais et surtout les hommes dirigeants du Japon sont gens raisonnables, et je ne crois pas aux vastes desseins qu'on leur prête de toutes parts. Il faut en effet distinguer avec soin entre les projets du gouvernement japonais et les aspirations populaires.

Le gouvernement japonais comprend parfaitement que le Japon doit être un empire insulaire, que l'*insularité* doit rester l'une des conditions de sa fortune, et si la conquête — car il faut bien employer cette expression — si la conquête de la Corée a paru, par suite des circonstances, une entreprise nécessaire, de même que l'occupation de la presqu'île de Port-Arthur, il y a certainement au Japon des hommes plus prévoyants que les autres, qui regrettent cette nécessité. Dans cet ordre d'idées, il y aurait beaucoup à dire,

.....

L'Angleterre a atteint le but qu'elle s'était proposé en contractant alliance avec le Japon, c'est-à-dire l'affaiblissement de la Russie, sinon considérée comme son ennemie du moins comme sa rivale avérée en Asie.

.....

Il est certain à mes yeux que la guerre n'aurait pas éclaté en 1904 sans ces deux facteurs : l'alliance anglaise d'une part, et de l'autre l'existence d'une seule paire de rails sur le trajet du Transsibérien. La situation et les dispositions du gouvernement russe n'avaient rien de menaçant pour le Japon, qui pouvait, en tout cas, parfaitement attendre avant d'aborder une aventure où il mettait au jeu infiniment plus que la Russie. Mais le contrat d'assurance avec

la Grande-Bretagne l'avait décidé à la guerre, une guerre qu'il avait étudiée et préparée depuis longtemps dans ses détails et je suis porté à croire que des concessions *in extremis* des Russes n'auraient pas empêché l'explosion dont nous avons été les témoins au commencement de 1904. Mais peut-être la Grande-Bretagne n'est-elle pas loin de trouver que les résultats obtenus dépassent l'objectif qu'elle avait en vue. S'il m'est permis aujourd'hui, ayant reconquis ma liberté, et ne parlant d'ailleurs que comme tout citoyen français pourrait le faire en suivant les événements, de vous dire toute ma pensée, je serais surpris si l'alliance anglo-japonaise était renouvelée, du moins si elle l'était sans de sérieuses atténuations, sous une forme plus tranquillisante pour les puissances possessionnées en Extrême-Orient.

En effet, comme personne de vous ne l'ignore, le triomphe éclatant des Japonais a suscité, dans toute l'Asie Orientale, des aspirations et des idées nouvelles, dont les Anglais ne seront pas les derniers à subir le contre-coup. Je crois donc — et j'espère — que l'alliance pourra prendre une tournure qui nous permettrait d'y entrer, et avec nous quelques autres puissances maritimes.

Le moment n'est peut-être pas fort éloigné où l'Europe et les Etats-Unis sentiront le besoin de consolider ou plutôt de ressusciter leur solidarité. N'oublions pas qu'aux yeux de la masse des Japonais, ce ne fut pas tant le Russe qui fut battu que l'Européen, et je pourrais vous citer à ce propos bien des anecdotes topiques.

Arriver à consolider nos possessions en Asie Orientale, à nous les garantir réciproquement, avec l'accession du Japon dans ce nouveau groupement, voilà un but à désigner à votre diplomatie, but qui lui a étrangement manqué depuis fort longtemps.

L'Angleterre, quoi qu'il arrive, conservera pendant longtemps une situation prépondérante au Japon. Il faudra toujours y compter avec elle, tant par l'effet des services rendus — et ils sont grands — que par le poids qu'elle exerce sur toute l'Asie Orientale, par son immense développement commercial, par son empire de l'Inde et par toutes ses possessions transgangétiques. A nous de saisir les circonstances favorables — et elles paraissent être telles — pour aborder cette question de la garantie réciproque de nos possessions, sous des conditions qu'il ne m'appartient pas de préciser davantage, mais dont chacun de vous peut concevoir l'importance en ce qui concerne l'Indo-Chine.

L'Allemagne se trouve au Japon dans une situation assez singulière, qui n'est peut-être pas du reste restreinte au seul Japon, et qui semble s'étendre de plus en plus dans plusieurs parties du monde, ainsi que tendraient à le prouver les plaintes et le mécontentement des Allemands eux-mêmes. Son

attitude est ambiguë ; d'une part prodigue de bonnes paroles, de promesses, de décorations, faisant parfois preuve d'une déférence trop accentuée pour un grand empire, il lui arrive de suivre par ailleurs une conduite qui ne cadre pas très bien avec ses assurances verbales et ses témoignages d'empressement. Ce flottement entraîne nécessairement une certaine défiance, augmentée, favorisée par ce fait que le Japon ne connaît guère le reste du monde qu'à travers les télégrammes de la presse anglo-saxonne, ne lit les nouvelles de l'univers, pour ainsi dire qu'à travers les besicles anglaises, situation qui, du reste, n'est pas à notre bénéfice. L'occupation de Kiao-tchéou par l'Allemagne n'a pas été non plus sans inconvénients au regard des Japonais,

L'Allemagne a donc à regagner au Japon un certain terrain perdu du côté politique. Elle peut le faire, grâce à son prestige toujours vivace de puissance victorieuse d'une grande nation militaire, grâce à l'appui précieux qu'elle puise dans ses progrès commerciaux et dans sa situation scientifique privilégiée. Dans ce dernier domaine, la place qu'elle tient est importante. Presque tout l'enseignement scientifique, la médecine, la biologie sont entre ses mains, et ce moyen d'influence sur les idées, dans un pays tel que le Japon, m'apparaît comme particulièrement enviable.

Quant aux États-Unis... Il faudrait aussi beaucoup de temps pour présenter leur situation vraie en Extrême-Orient. Ils ont suivi depuis longtemps une politique toute particulière, détachée, quelquefois avec affectation, de celle de l'Europe, comptant — peut-être un peu trop — sur le temps pour affirmer une suprématie qu'ils jugeaient irrésistible dans un avenir rapproché. Antérieurement à la guerre espagnole, leurs visées semblaient avant tout d'ordre commercial ; après, leurs ambitions ont pris un aspect plus vaste. Pendant la guerre russe, leurs sympathies japonaises se sont manifestées de toutes les manières, et pourtant, ils n'ont pas été étrangers, comme on sait, à une paix si décevante pour le Japon.

Les incidents actuels ne sont pas sans vous préoccuper. A mon sentiment, je ne crois pas qu'il y ait là quelque chose de très inquiétant : sans prendre au tragique ces divergences, il faut pourtant les prendre au sérieux, mais à titre plutôt symptomatique.

Pour le moment, ni l'un ni l'autre des gouvernements intéressés ne désire pousser les choses à l'extrême ; après des pourparlers plus ou moins laborieux, ils trouveront bien le moyen de s'arranger. Toutefois... il est certain qu'il se rencontre déjà des Japonais — car il y a tout de même quelques Japonais, fort rares à la vérité, qui montrent assez de confiance à certains Européens pour aborder avec eux de pareils sujets — qui envisagent dès maintenant la possibilité d'une lutte avec les Américains.

En jetant un regard sur une carte, on se rend facilement compte des dangers de l'avenir. Les modifications d'équilibre produites en cette région du

monde par la guerre hispano-américaine, par les succès des Japonais et le grandissement de leurs ambitions, feront un jour passer à l'état aigu la question de la domination du Pacifique, et les rivalités politiques et économiques s'y imposeront avec une telle intensité qu'elles pourraient bien ne se résoudre que par la violence. Mais nous n'en sommes pas encore là. Le percement du Canal de Panama, son état d'avancement, la date de son ouverture joueront dans cette querelle un rôle à suivre de très près.

Et, du reste, quel homme sensé pourrait souhaiter une telle guerre ? A quoi pourrait-elle aboutir ? Une fois l'une des flottes ennemies détruite, l'autre pour le moins fort endommagée, qu'en résulterait-il ? . . . Ni les États-Unis ne peuvent, avec leur état social et militaire, prétendre envahir le Japon, ni les Japonais, malgré leurs vertus guerrières, ne peuvent penser à conquérir sur le territoire américain. Ce serait donc une guerre sans issue, c'est-à-dire une de ces guerres qui contiennent le germe de querelles renaissantes et de conflits indéfinis.

Il faut se rappeler que le Japon est un pays assez pauvre, qu'il n'a pas assez d'argent ni de crédit pour affronter de propos délibéré une si grandiose aventure, qu'il n'en aura pas assez avant longtemps, même en mettant au mieux la réussite de ses projets financiers, fondés sur une transformation industrielle qui ne peut s'accomplir du jour au lendemain. Pour prêter au Japon l'intention d'entrer en lutte ouverte avec les États-Unis, il faudrait une hypothèse singulière : admettre qu'il ait derrière lui le plus formidable et le plus ambitieux banquier du monde, faisant marcher l'armée japonaise pour son compte et pour l'accomplissement de desseins gigantesques. Mais alors, ne risquons-nous pas de tomber dans le roman politique ? . . .

J'arrive maintenant à un paragraphe sur lequel j'aurais beaucoup aimé vous communiquer ma manière de voir, c'est la question de la situation réciproque de la Chine et du Japon.

.

J'en suis aussi sûr qu'on peut l'être par une observation objective, le gouvernement japonais n'envisage pas du tout une main-mise sur la Chine, il ne se propose pas du tout d'exercer sur la Chine une hégémonie effective, ni surtout de transformer la Chine à la japonaise. Il se rend parfaitement compte que ce serait une politique bien imprévoyante que celle qui consisterait à fortifier la Chine, à armer ses masses immenses à l'occidentale, à organiser ses finances en proportion de sa population, etc. Ne serait-ce pas rassembler des verges pour se faire battre ? Une Chine transformée, régénérée, consciente de ses forces les tournerait tout d'abord contre le Japon. Et que pèserait alors le Japon en face de ces 400 millions d'hommes — en admettant que le problème de cette vaste réforme soit bientôt résolu, ce dont je me permets de douter, au moins quant à présent.

Mais l'instinct populaire ne voit pas si loin.

Est-il possible d'empêcher les Japonais de profiter de tous les avantages qu'ils tiennent de leur situation géographique, de leur proximité, de leurs analogies de mœurs, de nourriture, de leur similitude d'écriture, — car si Japonais et Chinois ne s'entendent pas, ils peuvent se comprendre en décrivant leurs caractères dans l'air ou sur le sable — de la supériorité que leur confère une main-d'œuvre déjà beaucoup plus instruite, et de beaucoup d'autres privilèges ?

Les Chinois, de leur côté, tout en n'aimant pas beaucoup les Japonais, et en les redoutant, ne peuvent s'empêcher d'apercevoir immédiatement que les ingénieurs japonais, les maîtres d'école japonais, les techniciens de toute sorte, les professeurs, les instructeurs militaires japonais surtout, sont infiniment plus commodes pour eux, plus maniables, plus confondables avec les Chinois, et enfin et par dessus tout, infiniment plus économiques que les nôtres ?

Pour ces raisons multiples, il y a lieu de s'attendre à voir l'influence japonaise pénétrer de plus en plus largement et profondément dans une Chine désireuse de se lancer dans la vie de réformes dont le triomphe japonais lui a démontré l'efficacité, en prenant les Japonais pour initiateurs. Mais on peut bien être assuré d'une chose, c'est que le jour où les Chinois auraient réussi à s'adapter, dans une mesure suffisante, à l'organisation nouvelle que préconisent chez eux un certain nombre de néophytes, le premier usage qu'ils feraient de leurs forces serait de rejeter, d'éliminer de chez eux les Japonais, par les procédés dénués de douceur conformes à leur caractère et aux antécédents de leur histoire.

Enfin, il convient de bien faire remarquer que le Chinois est fort éloigné de posséder ces qualités d'ordre et de discipline sur lesquelles j'ai insisté en vous parlant des Japonais, et qui m'apparaissent comme indispensables au fonctionnement d'organismes sociaux inspirés des nôtres. Sans doute, il ne faudrait pas exagérer jusqu'à l'extrême la portée de ces observations ; mais, pourtant, il existe, à ce point de vue, entre Chinois et Japonais, des différences bien caractéristiques. Un simple exemple : tous ceux qui ont passé en Extrême-Orient n'ont-ils pas été immédiatement frappés du contraste que présentent une jonque chinoise et une jonque japonaise de l'ancien modèle, qui se fait d'ailleurs assez rare : autant celle-ci est propre, pimpante, bien ajustée, autant l'autre se montre sous un aspect grossier, barbare, sale et confus.

En tout cas, la transformation de la Chine, en raison de sa grandeur, de son hétérogénéité foncière, des formes de son atavisme, etc., demandera beaucoup de temps, et j'estime qu'il nous est loisible, si nous le voulons, de mettre à profit le délai qui nous est laissé pour garantir nos possessions des dangers qui peuvent surgir du côté de la Chine.

En attendant, comme le programme officiel de la politique de toutes les

puissances, y compris le Japon, repose sur le principe de l'intégrité du territoire chinois et de la « porte ouverte », nous y trouvons pour nous-mêmes une sorte de garantie dont nous pouvons tirer encore bon parti en tant que possesseurs de l'Indo-Chine.

De la Russie, pour plusieurs raisons, je ne dirai ce soir que quelques mots. Il ne me paraît pas inutile de vous faire observer, au risque de vous étonner quelque peu, que les relations des Russes et des Japonais, que leurs sentiments réciproques ont beaucoup moins souffert de la guerre qu'on est disposé à le croire, et l'on ne saurait d'ailleurs que s'en féliciter. C'est que la lutte s'est poursuivie sur un territoire qui n'était, en réalité, ni russe, ni japonais. La guerre y a été terrible ; des atrocités diverses y ont été commises, mais ce sont les Chinois et les Mandchous qui en ont subi les horreurs. Par suite, ce sanglant conflit n'a pas laissé derrière lui de ces rancunes tenaces et légitimes, qui persistent si longtemps dans nos guerres de voisinage.

Il semblerait plutôt que le respect réciproque des Japonais et des Russes, que leurs sympathies même, à y regarder de près, en aient bénéficié. Les adversaires d'hier sont capables de se rendre justice après avoir pu comparer leurs qualités et leur valeur. L'oubli est facile au vainqueur. Et quant aux Russes, ils peuvent se résigner, sans regrets inconsolables, à la perte de territoires qu'ils n'ont jamais considéré comme partie intégrante de la Sainte Russie, et rejeter sur les circonstances, avec la conscience d'avoir fait tout ce qu'ils pouvaient faire, l'humiliation de se voir battus par un ennemi jugé tout d'abord trop méprisable. Il est juste d'ajouter que cette guerre excitait dans l'armée russe peu d'enthousiasme. Cette guerre coloniale, à des milliers de kilomètres de la vraie patrie, ne faisait pas naître en l'âme des soldats et de beaucoup d'officiers les sentiments profonds qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même. Ils se faisaient tuer avec l'abnégation un peu passive qui caractérise le Russe, par bravoure naturelle ou par esprit militaire, ou par gloriole, pour prouver qu'ils n'avaient point peur de la mort, et souvent sans utilité. . .

Il serait donc injuste, à mon sentiment, de juger l'armée russe d'après les résultats de la campagne de Mandchourie. D'autres armées, appelées à lutter dans de pareilles conditions, n'eussent peut-être pas été plus heureuses, et persuadé que, dans une guerre européenne, l'armée russe montrerait une tout autre efficacité, je reste — sans parler d'autres raisons — partisan de l'alliance franco-russe.

Mais, pour ne pas sortir de l'Extrême-Orient, il convient encore de considérer que la situation des Russes y conserve une importance de premier ordre ; placée, comme elle l'est, sur le revers de la Chine, avec une ligne frontière immense, la Russie possède la faculté d'exercer sur la Chine en tout temps, une pression difficile à mesurer, plus efficace à coup sûr que l'action de toutes les puissances maritimes obligées de se restreindre aux rivages ; éliminée de ses provinces côtières, mais ayant gardé Vladivostok, la Russie,

surtout après avoir réparé sa faute initiale en doublant d'une seconde voie la « capillarité » du Transsibérien, peut et doit jouer un rôle capital dans toutes les combinaisons d'alliances qui pourront être imaginées en Extrême-Orient.

Notre position, dans le Sud de la Chine, n'est pas sans analogies, toutes proportions gardées, avec celle de la Russie par rapport au Nord. C'est une considération sur laquelle je m'étais efforcé, dans le temps, d'attirer l'attention. Voisins du Yunnan, des Quangs, capables même d'accéder jusqu'au Setchouen en prenant la Chine, par terre, à revers, alors que l'expérience venait de nous démontrer, dans la rivière Ming, le peu d'impression que les actions navales les plus réussies exercent sur la Chine, il y avait, à cette situation privilégiée — et il y a encore — des avantages très précieux, très dignes d'arrêter les réflexions de nos hommes d'État, tant au point de vue de l'Indo-Chine elle-même et de l'utilité de notre entreprise qu'au regard de notre entente avec la Russie, qui n'était encore que dans les nuages.

La Chine est capable, à l'heure présente, de nous réserver tant de surprises que cette parenthèse n'est peut-être pas indigne d'arrêter un instant votre pensée.

J'arrive maintenant à la France et à sa situation au Japon, et vous conviendrez qu'il m'est bien difficile de m'exprimer à ce sujet avec la liberté désirable. Je vous disais tout à l'heure, et non sans amertume, que nous n'avions au Japon aucune espèce de politique, et qu'il importait d'en déterminer une. Il ne peut m'appartenir de l'indiquer plus que je ne l'ai déjà fait.

Notre rôle au Japon est, du reste, un peu par notre faute, beaucoup plus encore par l'effet des circonstances, assez secondaire. Il faut nous garder d'illusions à ce propos, et ne pas s'imaginer que nous y tenions le haut du pavé. Et cela se comprend facilement. Comment, au point de vue économique, pourrions-nous entrer en rivalité sérieuse avec la puissance commerciale des Anglais, avec les perspectives d'avenir que la prospérité des États-Unis, en plein développement, et leur proximité relative, offrent ouvertes aux Américains ? Nous sommes loin, d'autre part, de posséder les avantages que les Allemands puisent dans l'excellente organisation de leur commerce maritime, et quant à l'influence morale, celle des idées et de la langue, comment résister à cette confluence de l'action des deux grands groupes anglo-saxons qui vient s'opérer au Japon même, des ports de Chine, et de la côte américaine du Pacifique ?

Dans les conditions où nous nous trouvons au Japon, il faudrait donc peut-être s'étonner, à quelques égards, de la place que nous y tenons à l'heure actuelle. Ceci est attribuable à notre prestige de vieille nation militaire et civilisatrice, aux ferments de progrès que nous avons répandus sur le monde, à la gloire de la Révolution française et de l'Empire français, victorieux de

l'Europe coalisée, à notre réputation d'élégance et à notre supériorité d'artistes.

En dépit de toutes les causes adverses, les Japonais continuent à porter à notre histoire un très vif intérêt, surtout celle de la Révolution et de la période napoléonienne. J'ai vu des livres japonais, avec des estampes, où le grand empereur, habillé en samouraï, est enchaîné sur son rocher de Ste-Hélène, entouré de gardiens revêtus pareillement de l'armure ancienne, et qui, dans l'esprit de l'auteur et de l'artiste, ne sont pas, évidemment, ceux qui jouent le beau rôle. A un dîner qui fut donné par la Faculté de Droit de Tokio pour célébrer le centenaire du Code Napoléon, le menu était imprimé sur la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen.

Notre action littéraire, sans être à dédaigner, perd du terrain ; le nombre des livres français qui pénètrent au Japon, comparé à celui des livres de langue anglaise, est assez faible ; il en est de même pour les journaux. Mais la langue française se maintient encore d'une manière honorable dans les cercles supérieurs de la société japonaise, dans l'armée, parmi les juristes.

Un autre objectif à poursuivre au Japon, c'est l'introduction des capitaux français, dont la venue est certainement désirée par les financiers et les hommes politiques. Cette question méritant un examen à part, et des développements assez étendus, je ne fais que la mentionner.

J'estime qu'il y a, en ce moment, de très belles et très utiles opérations financières à tenter. Les Japonais manifestent, depuis le rétablissement de la paix, une très grande activité industrielle. Tous comprennent que le seul moyen d'établir leur patrie sur une base financière adéquate à sa situation de grande puissance et aux destinées qu'ils ambitionnent, c'est de développer le commerce et l'industrie, en transformant le Japon, dans toute la mesure du possible, et avec la plus grande rapidité possible, de pays agricole en pays industriel.

Je voudrais à présent répondre à la question que l'on m'a le plus souvent posée depuis mon retour en France : Croyez-vous que le Japon veuille attaquer l'Indo-Chine ? Nos possessions sont-elles menacées par les Japonais ?

En conscience, je ne le crois pas.

Il faut tout d'abord remarquer que, dans toutes les publications, revues, journaux japonais, aucun écrivain sérieux n'a jamais montré une attention particulière à l'Indo-Chine ; cette région échappait évidemment aux préoccupations des Japonais, était en dehors des ambitions immédiates ou lointaines qu'on leur prête. L'idée d'une attaque possible contre nos possessions ne leur était pas venue, et il serait à craindre qu'à force d'en parler, ce soit nous-mêmes qui la fassions naître et prendre corps. Suivant moi, le Japon n'a pas l'intention de conquérir l'Indo-Chine, et si des possessions européennes étaient menacées, ce n'est pas l'Indo-Chine qui viendrait en première ligne ; il y

aurait des objectifs plus rapprochés, plus tentants, plus avantageux, plus conformes aux lignes directrices de la politique japonaise, l'établissement des Allemands à l'entrée du Golfe du Petchili, par exemple, ou encore les Philippines, peut-être même, à la rigueur les archipels qui s'étendent entre les Philippines et les Célèbes, ou bien même, à l'état nébuleux, les Indes Néerlandaises.

.....

L'émotion produite en France, et au dehors, par la publication du pseudo-rapport Kodama est encore présente à la mémoire de tout le monde, et je suppose que vous savez tous à quel incident je fais allusion. Inutile de vous dire que l'inauthenticité de ce *factum*, dès que nous l'avons connu au Japon, n'a pas soulevé l'ombre d'un doute. A part les indices nombreux de fabrication étrangère qu'on y relève au premier coup d'œil, il faut bien mal connaître les Japonais pour croire un instant, qu'un document de cette nature puisse jamais être exposé à la divulgation. Si pareille chose pouvait arriver, que de ventres immédiatement ouverts !

.....

Si je persiste à penser que le Japon n'a pas contre nos établissements de visées de conquête, il n'en est pas moins vrai que, dans une guerre où nous serions impliqués, le Japon ne manquerait pas de tirer de l'infériorité défensive de l'Indo-Chine tout le parti qu'elle lui offre, que toutes les fois que nous serons engagés avec le Japon dans une contestation ou controverse de quelque gravité, cette infériorité pèsera sur notre politique, qu'en un mot, par l'Indo-Chine, dans son état présent, le Japon a barres sur nous.

Cette difficulté n'existerait pas, il faut en convenir, si nous n'avions pas l'Indo-Chine. J'y consens. Mais veuillez, Messieurs, réfléchir à la situation positivement humiliante qui serait la nôtre en Extrême-Orient, si l'enchaînement des circonstances, l'instinct et les besoins de la nation française et la prescience de quelques éminents Français, n'avaient pas transformé notre indécis débarquement de Tourane, puis notre occupation précaire de Saïgon, et notre petite Cochinchine en une grande domination extrême-asiatique, aux portes de ces mers où viennent de s'accomplir de si grands événements, où se rencontreront, se fondront peut-être d'anciennes rivalités et où il en surgira de nouvelles. »

M. Chailley a remercié M. Harmand de sa belle communication, et sur sa demande, M. Paul Doumer a déclaré alors qu'il ne croyait pas lui aussi à un péril imminent de la part du Japon, voisin de l'Indo-Chine sur la carte, mais très éloigné en réalité, puisqu'il faut dix jours de navigation à un transport japonais pour arriver en Indo-Chine. Le Japon n'est pas certainement maître de la mer, notre flotte est supérieure à la sienne et peut s'opposer à tout débar-

quement. Les craintes que l'on affecte sont donc chimériques, notre défense de l'Indo-Chine contre le Japon se trouve dans notre marine.

En ce qui concerne nos troupes indo-chinoises, il faut les grouper en armée manœuvrante ; nous avons aujourd'hui 35.000 hommes qui ne doivent pas constituer seulement des troupes d'occupation, mais bien des corps capables de déplacement et d'action rapide.

Vis-à-vis de la Chine, M. Doumer s'est déclaré plus pessimiste que M. Harmand. La Chine ne manque pas de soldats, et de soldats courageux : ce qui lui a fait défaut jusqu'ici, c'est l'organisation militaire et les officiers ; elle est en train de se les donner. Mais nous avons du temps devant nous et il importe, de notre côté, de bien organiser notre armée en Indo-Chine pour que notre flotte puisse trouver dans cette possession un point d'appui solide. En terminant, M. Doumer a vanté les admirables qualités de résistance des soldats russes, grâce auxquelles s'explique la modération dont ont fait preuve les vainqueurs dans leurs succès.

POUR CARTHAGE

Le dimanche 27 Mai 1906, plus de 2.000 personnes étaient réunies dans le théâtre romain de Carthage, auquel le site merveilleux du golfe de Tunis et les montagnes voisines font un cadre à souhait. Sur l'initiative de son Président, Monsieur le Docteur Carton, une Société savante tunisienne, l'Institut de Carthage, y avait organisé une représentation extraordinaire ; elle obtint un très vif succès, grâce à l'heureuse composition et à la parfaite exécution d'un programme approprié au lieu et au caractère de la solennité.

Le but de cette manifestation artistique était d'attirer l'attention du grand public sur l'affreuse dévastation dont sont l'objet les ruines de Carthage.

La sauvage destruction qui, chaque jour, en fait disparaître quelques lambeaux a déjà été signalée, à plusieurs reprises, sans résultat. Mais actuellement la situation est particulièrement grave. La création d'une station estivale sur l'emplacement des ruines, en augmentant le prix de la pierre à bâtir, a attisé la rage de destruction dans des proportions effrayantes. En quelques mois, de nombreux restes de palais et d'édifices publics, dont les murs avaient encore 4 à 5 mètres de hauteur et qui s'élevaient sur l'emplacement du Forum (qui fut le plus grand marché de la Méditerranée) et du Temple de Cælistis, ont été détruits sous les yeux de l'Administration impuissante. Ces restes couvraient une surface de 2 à 3 hectares.

Demain, c'est tout ce qui reste du centre de Carthage et des seuls points où, à en juger par de récentes découvertes, on avait des chances de retrouver des restes de la cité punique, qui disparaîtra sous le marteau des démolisseurs.

Depuis plusieurs mois, l'Institut de Carthage a lancé d'énergiques protestations contre de tels faits. Mais si des voix plus autorisées, plus puissantes s'élevaient, l'effort énergique et prompt que nécessite la situation actuelle pourrait être immédiatement tenté.

C'est à ceux à qui la France a confié le soin de veiller à ses intérêts, à ceux dont les travaux font sa gloire scientifique, que doit revenir l'honneur et qu'incombe le devoir de sauver ce qui reste des malheureuses ruines.

L'Institut de Carthage et ceux qui l'ont poussé à jeter ce cri d'alarme ne demandent qu'à devenir les auxiliaires locaux du groupement qui, dans la Métropole, entreprendrait d'agir énergiquement.

Il s'agit de conserver un des plus précieux dépôts d'archives — à peine feuilletées. — que nous ait légué l'antiquité, dépôt dont la France, en venant dans ce pays, est moralement comptable vis-à-vis des autres nations et dont elle aura à répondre devant la postérité.

Personne n'a le droit, en présence du danger que courent ces ruines, de donner la préférence à d'autres vestiges plus lointains et en tout cas moins exposés. Toutes les autres ruines peuvent attendre, Carthage ne le peut pas.

L'Institut de Carthage fait un pressant appel au concours de ceux qui portent intérêt à la gloire scientifique de la France.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT POUR LE COMMERCE FRANÇAIS D'EXPORTATION

Siège de la Société : 2, place de la Bourse.

Secrétariat : 3, rue Feydeau, Paris (II^e).

La Société d'Encouragement pour le commerce français d'exportation, fondée en 1884 sous le haut patronage de la Chambre de Commerce de Paris et avec le concours de la généralité des Chambres de Commerce de France, a été déclarée d'utilité publique par décret du 7 Février 1901.

Son but est de contribuer au développement de plus en plus nécessaire de notre commerce extérieur en favorisant les aspirations des jeunes Français désireux de s'utiliser sur les marchés lointains.

Environ 650 de nos jeunes compatriotes ont déjà profité du patronage de la Société et se sont répartis dans toutes les contrées du globe. Les allocations qu'ils ont reçues s'élèvent au total de 442.000 francs.

La Société exerce son action :

1^o Par l'*appui moral* qu'elle donne à ses patronnés en les recommandant à tous ses correspondants et notamment aux Chambres de Commerce françaises instituées à l'étranger, aux Conseillers du commerce extérieur de la France et aux représentants officiels de la France à l'étranger ;

2^o Par l'*appui pécuniaire* qu'elle accorde, à titre d'avances, aux postulants dépourvus de ressources suffisantes. Ces avances sont allouées sous forme de billets de passage gratuits et, au besoin, comme subsides de premier séjour. Exceptionnellement, ces subsides peuvent recevoir une plus large extension, dans des conditions déterminées, en faveur des jeunes gens dont la préparation ou les entreprises sont jugées dignes d'encouragements particuliers.

Toujours disposée à accueillir les demandes qui se produisent avec les justifications indispensables, la Société ne saurait d'ailleurs avoir ni la pensée ni les moyens de substituer son initiative à celle des intéressés ou de s'immiscer dans leurs opérations commerciales.

C'est donc vainement qu'on lui demanderait de participer à la création de comptoirs ou autres établissements, à la recherche de commandites ou de représentations.

Les postulants au patronage de la Société doivent constituer un dossier comprenant :

1^o Une demande adressée au Président de la Société et spécifiant nettement la nature de leurs projets, le pays dans lequel ils ont l'intention d'aller s'établir, les motifs qui le leur ont fait choisir : ils auront, en outre, à indiquer s'ils en connaissent la langue, s'ils y possèdent des relations et s'ils ont pu, à l'avance, s'assurer l'accueil d'une maison de commerce ;

2^o Leur acte de naissance ;

3^o Un extrait, de date récente, de leur casier judiciaire ;

4^o Une pièce établissant leur situation militaire ;

5^o Les certificats des écoles où ils ont fait leurs études, des maisons de commerce où ils ont été employés et tous documents de nature à renseigner la Société sur leurs antécédents, leurs aptitudes, leur énergie et leurs chances de réussite.

Les postulants habitant la province remettront leur dossier à la Chambre de Commerce de leur circonscription, qui, après les avoir fait comparaître, transmettra la demande, avec son avis motivé, à la Société d'Encouragement.

Les patronnés s'engagent d'honneur :

1^o A signaler à la Société tous leurs changements de résidence ou de situation et à se tenir en relations de correspondance suivie avec elle, en s'inspirant d'un questionnaire qui leur est remis au départ ;

2° A rembourser à la Société le montant de ses avances, fût-ce par versements partiels, dès qu'ils seront en mesure de le faire, afin que ces rentrées puissent profiter à de nouveaux postulants ;

3° A favoriser enfin, dans la mesure de leurs forces, la propagation de la langue et de l'influence françaises à l'étranger.

Le tableau suivant indique le nombre des patronnés dirigés sur chaque destination.

Colonies françaises :

Algérie et Tunisie	10	Tonkin	64
Sénégal, Guinée	15	Laos	1
Soudan	2	Annam	3
Madagascar et La Réunion	66	Cochinchine	13
Djibouti	1	Cambodge	2
Antilles françaises et Guyane	8	Nouvelle-Calédonie	14
Inde française	1	Tahiti	2

Total pour les Colonies françaises : 202.

Pays étrangers :

Angleterre	34	Canada	13
Espagne et Portugal	11	États-Unis	19
Allemagne	19	Mexique	32
Autriche	3	Cuba	8
Turquie d'Asie et Perse	7	Haïti	7
Russie d'Asie	1	États de l'Amérique Centrale	12
Chine	14	Colombie	5
Japon	12	Pérou et Bolivie	6
Inde et Possessions anglaises	8	Chili	39
Maroc	1	République Argentine	108
Égypte, Éthiopie	4	Uruguay et Paraguay	10
Possessions portugaises	2	Brésil	18
Gambie	2	Vénézuela	9
Le Cap, Natal et Transvaal	19	Philippines	5
Zanzibar	1	Java	1
		Australie	15

Total pour les pays étrangers : 445.

TOTAL GÉNÉRAL AU 30 JUIN 1906 647

(Pour les pays d'Europe, l'Algérie et la Tunisie, appui moral seulement).

BIBLIOGRAPHIE

UNE CROISIÈRE FRANÇAISE AU SPITZBERG, par Eugène GALLOIS. Paris, Roger, 1906. — *Don de l'Auteur.*

La croisière en question était organisée par la Compagnie des Transports Maritimes, de Marseille. La société la plus aristocratique y prenait part, en Juillet 1906, à bord de « l'Île de France », un grand yacht de plaisance à coque blanche et verte. Il y avait là, outre M. Eugène Gallois, notre conférencier bien connu, des personnalités de marque, professeurs, docteurs, diplomates, un député, deux généraux, et, *rara avis* au Spitzberg, un académicien. En outre, des dames aux toilettes élégantes. Conférences par M. le professeur Nordenskiöld, par le docteur L. Olivier, et autres, bibliothèque à la disposition des touristes, nombreux appareils photographiques avec 48.000 plaques, arsenal avec 78.000 cartouches, cinématographe, musique au salon, bonne cuisine et table copieuse, du champagne, et des parties de bridge, naturellement. L'auteur raconte avec son entrain et sa bonne humeur habituelles. Modestement, néanmoins, il s'excuse, trouve cette vie de bord « un peu terre à terre ». Si j'osais, je trouverais au contraire qu'elle est (pardonnez-moi), tout ce qu'il y a de plus « dernier bateau ».

Inutile de noter ici l'itinéraire avec les escales, aux noms étranges et peu familiers. On naviguait de fjord en fjord, abordant quelquefois, faisant quelques promenades en chaloupe sur le front des glaciers, pour en admirer les dentelures pittoresques. Rien que des rochers, de l'eau et de la lumière, mais quelle lumière, et quelles colorations magiques ! Peu de villages, une végétation rare et pelée. L'arbre le plus haut, au Spitzberg, ne dépasse pas trois centimètres de hauteur.

Outre les distractions esthétiques, figurait au programme une chasse à la baleine. Les baleines, malheureusement, se dérobaient au rendez-vous. On n'en put apercevoir que trois, échouées dans le Bell Sound, où leur carcasse puante servait de pâture à des milliers d'oiseaux. La proie vivante fut remplacée par une conférence cynégétique, et, dans le livre, par une dissertation de M. Gallois sur la vie et les mœurs des baleines. Il y eut bien la chasse aux rennes et aux oiseaux de mer, mais l'auteur nous en parle peu, n'ayant pas pratiqué ce genre de sport.

A lire dans son livre, en revanche, force développements météorologiques, géologiques ou géographiques, qui offrent un certain intérêt de vulgarisation.

La fin du voyage fut un peu assombrie par le mauvais temps, puis par quelques incidents malencontreux. La banquise était proche, il fallait se frayer un passage à travers d'innombrables glaçons. A la face Nord du Spitzberg, mal repérée sur les cartes, le paquebot donna contre une roche et s'échoua à demi. Il y eut 24 heures d'émotion, de sensations vécues, imprévues (enfin !) sur cette côte inhospitalière, pleine de naufrages et de tombeaux. Il fallut faire des préparatifs de campement, allumer des feux, recueillir des œufs d'eider, cuisiner en plein vent, jouer les Robinsons, etc. Le lendemain, un yacht allemand, un croiseur hollandais, vinrent apporter du secours, et « l'Île de France » put être renflouée.

M. Gallois s'accorde avec tous les voyageurs pour reconnaître au Spitzberg un climat salubre, bien ensoleillé. Le froid y est peu sensible. Ce serait un excellent

sejour d'été pour un grand nombre de malades, et aussi de touristes bien portants. L'auteur y rêve. « pour un avenir prochain, des hôtels pareils à ceux des sommets alpins. »

A quand une excursion au Spitzberg, organisée par notre Société de Géographie ?

NEW-YORK COMME JE L'AI VU, texte et dessins
de Ch. HUANT. Paris, Rey, 1906.

Un livre aimable, agréable à lire, et sans aucune prétention. Les dessins abondent, empiètent sur le texte d'une façon fantaisiste. C'est presque, comme le dit l'auteur, « un carnet de croquis *complété* par des notes », le tout conservant la saveur d'impressions et d'esquisses faites d'après nature par un artiste toujours amusé, notant au hasard de ses promenades les choses pittoresques ou caractéristiques, sans souci de psychologie ou de documentation savante. Les dessins sont d'ailleurs exécutés habilement, et curieux pour la plupart : des silhouettes, croquées parfois en pochade d'un trait ironique, des foules en mouvement, des coins de paysages, des perspectives, et aussi, presque à chaque page, sous le ciel sombre et fumeux qu'ils envahissent, les énormes buildings à quinze ou vingt étages, si impressionnants pour l'œil du voyageur européen.

C'est de la diffusion géographique par la lettre et par l'image combinées, à la façon de nos conférences à projections, ce qui constitue presque toujours une méthode d'enseignement excellente.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

AFRIQUE.

La convention éthiopienne (1). — De grands projets s'étaient agités dans ces dernières années autour de l'Éthiopie. L'Italie a tenté d'y établir un protectorat et l'Angleterre de la soumettre à son influence pour avoir toute commodité dans la construction du chemin de fer du Cap au Caire. La France possédait, de

(1) Voir Bulletin de Décembre 1906.

son côté, un arrangement avec la Compagnie du chemin de fer éthiopien qui lui permettait de prétendre pousser une voie ferrée jusqu'au Nil Blanc. Aucun de ces rêves ne s'est réalisé. Pour des raisons qu'il est inutile de rappeler, chacune de ces puissances a successivement renoncé au sien. Mais pour que les ambitions contradictoires qui s'étaient ainsi manifestées ne laissassent point derrière elles quelque occasion de conflit, il importait qu'il fut pris acte de ces renoncements et que ces puissances convinsent entre elles des limites qu'elles entendent désormais fixer à leur action. Les négociations à ce sujet ont été exceptionnellement difficiles et longues ; on n'en aura que plus de plaisir à apprendre que ce point de friction qui subsistait entre trois pays désireux d'avoir des relations amicales vient enfin de disparaître.

Désormais l'Éthiopie ne peut plus être un objet de discorde. Par la convention qui vient d'être signée à Londres, la France, l'Angleterre et l'Italie se sont mises d'accord pour y garantir à l'avenir le *statu quo* politique et territorial. Elles s'interdisent d'intervenir dans ses affaires intérieures et d'y prendre aucune mesure pour la protection de leurs nationaux sans une entente préalable. La prospérité dont l'Éthiopie a joui depuis vingt ans est due à la valeur personnelle du roi Ménélik. Quand sa succession s'ouvrira, le pays est du moins assuré maintenant que ses difficultés intérieures ne seront pas compliquées par des intrigues étrangères.

Ce résultat est un gage de plus pour le maintien de la paix générale. Mais la convention a pour nous un intérêt plus particulier. Si l'on veut apprécier ce qu'elle nous apporte au point de vue français, il faut se rappeler quel est le but que nous devons poursuivre dans cette partie du monde. Ce but, nous l'avons souvent dit, c'est la possession d'un bon port de relâche qui nous est indispensable sur la route de nos colonies de Madagascar et de l'Extrême-Orient. Ce port existe à Djibouti. Mais Djibouti est situé dans une région stérile. Il resterait une création artificielle qu'il faudrait ou entretenir à grands frais ou laisser insuffisamment installée si, au delà du désert qui l'entoure, on n'allait pas chercher un commerce qui puisse lui permettre de vivre d'une vie normale. La possibilité de ce commerce se trouve en Éthiopie. C'est pourquoi nous avons toujours attaché une extrême importance à ce que le chemin de fer de Djibouti à Addis-Ababa reste français, afin que notre port soit certain de ne pas perdre le privilège d'être le débouché de ce commerce.

La convention nous donne satisfaction sur ce point. L'article 6 stipule en effet : « Les trois gouvernements sont d'accord pour que le chemin de fer de Djibouti soit prolongé de Diré-Daoua à Addis-Ababa, avec embranchement éventuel vers Harrar, soit par la Compagnie du chemin de fer éthiopien, soit par toute autre Compagnie privée, française, qui lui serait substituée avec l'agrément du gouvernement français. »

Nous obtenons donc ce qui était essentiel pour nous. Et il convient d'en féliciter notre diplomatie. Ce n'est pas que nous n'ayons payé cet avantage de quelques concessions, mais le prix n'en paraîtra pas excessif. Par l'article 8, nous renonçons au tronçon d'Addis-Ababa au Nil Blanc : notre parti colonial s'était depuis longtemps résigné à cet abandon comme à une nécessité. Nous devons introduire un Anglais, un Italien et un représentant du gouvernement éthiopien dans le conseil d'administration de la Compagnie : du moment que nous ne poursuivons aucun dessein politique, ce n'est pas là un contrôle qui puisse nous gêner, et d'ailleurs on nous accorde qu'en retour un Français sera introduit dans le conseil d'administration des chemins de fer anglais ou italiens qui pourront se construire en Éthiopie. Nous nous interdisons d'établir des différences de tarifs en faveur des marchandises françaises et de frapper le transit d'aucun droit fiscal au profit de la

colonie ou du Trésor français : au point où nos lenteurs et nos fautes avaient laissé tomber l'affaire, il était impossible de songer à un autre régime. Il n'y a qu'une de ces concessions que son imprécision rend un peu inquiétante, c'est le paragraphe de l'article 9 par lequel nous admettons que le gouvernement britannique se réserve de se servir d'une autorisation de Ménélik, en date du 28 Août 1904, pour construire un chemin de fer du Somaliland à la frontière soudanaise. Qu'est-ce à dire ? Verrons-nous renaître, sous le couvert de cette disposition, des projets qui nous ont autrefois alarmés ? N'a-t-on pas laissé subsister ainsi dans la convention un dernier motif de malentendus et de tiraillements ? Il est vrai que par la dernière partie de ce paragraphe les trois gouvernements s'interdisent « de construire, sans entente préalable, aucune ligne pénétrant en territoire abyssin ou devant se raccorder aux lignes abyssines et de nature à faire concurrence directe à celles qui seront établies sous les auspices de l'une d'elles. » S'il faut notre consentement, ce sera à nous à être assez vigilants pour ne pas nous laisser concurrencer à Harrar et à Addis-Ababa. Mais nous aurions autant aimé que cette menace pour l'avenir nous eût été épargnée.

Quoi qu'il en soit, une situation nouvelle commence. La France, l'Angleterre et l'Italie ne se contrecarreront plus en Éthiopie. Il ne sera plus question de la malheureuse idée d'internationaliser le chemin de fer. Nous pouvons ajouter que Ménélik, à qui l'accord avait été communiqué en projet au mois d'Août dernier, vient d'accuser réception de cette communication sans présenter d'objection. Aucune difficulté diplomatique ne s'oppose donc plus à ce que nous poursuivions nos chances de développement économique en Éthiopie. En fait, Djibouti est désormais un port franc. Il s'agit maintenant de l'organiser comme tel. Et alors que le gouvernement a imposé parfois à nos grandes banques coloniales des créations de succursales dans des endroits sans importance, il serait temps d'en faire installer une dans une ville où il se fait dès maintenant pour trente millions d'affaires par an. Nos nationaux l'attendent avec impatience pour échapper à la sujétion d'Aden. Quant au chemin de fer, puisque nous venons de faire un effort heureux pour lui conserver un caractère exclusivement français, il ne nous serait plus possible de le laisser inachevé sans inconséquence. Le succès même qu'il vient de remporter oblige le gouvernement à s'occuper des moyens de le conduire jusqu'à Addis-Ababa.

AMÉRIQUE.

La Guadeloupe station hivernale. — Les relations de l'effroyable tremblement de terre qui vient de désoler la Jamaïque nous ont appris qu'on comptait parmi les victimes un certain nombre d'étrangers. Les Antilles ont, en ces dernières années, acquis parmi les Anglais une grande vogue comme stations hivernales, aussi lira-t-on avec intérêt, sans désirer peut-être le mettre immédiatement à profit, l'article consacré il y a quelques mois par M. Maurice Hamelin à notre colonie voisine de la Guadeloupe :

« La tendance actuelle que l'on constate chez nous à n'envisager nos possessions des Antilles : Martinique et Guadeloupe que sous leur seul aspect économique et politique est extrêmement fâcheuse, et l'on ne saurait trop réagir contre elle. Sans doute, considérées à ce point de vue, ces îles sont loin d'être dans une

situation satisfaisante, et il est absolument nécessaire de s'efforcer d'y remédier au plus vite. Mais ce relèvement économique si désiré ne se trouverait-il pas hâté si l'on voyait dans les Antilles françaises de véritables stations hivernales où touristes et voyageurs fuyant les rigueurs de notre climat d'Europe pendant la mauvaise saison, viendraient se reposer quelques mois, et y sèmeraient leur or en échange ? Pourquoi ne pas suivre dans cet ordre d'idées l'exemple de nos voisins les Anglais ? Il est impossible d'ouvrir un de leurs journaux sans y relever des annonces de croisières ou de voyage d'excursions en Guyane anglaise, à la Jamaïque, et dans toutes les possessions dénommées Indes occidentales britanniques, le tout à des conditions de bon marché des plus avantageuses.

De plus, des publications fort bien rédigées, enrichies de nombreuses illustrations et aux titres alléchants sont répandues par les soins du Comité des Antilles, analogue aux Syndicats d'initiative qui se sont multipliés chez nous grâce à l'influence du Touring-Club. L'un de ces derniers volumes qui renferme un grand nombre de vues et de reproductions photographiques donne les indications les plus complètes sur la géographie de ces possessions, les hôtels, les moyens de transport, les sports qu'on y pratique, les cercles et les clubs, et les endroits les plus intéressants à visiter. C'est en un mot, un ouvrage édité avec le plus grand soin, indispensable aux touristes et aux voyageurs, attrayant pour les simples lecteurs et de nature à provoquer un courant d'émigration passagère vers les pays dont il fait la description. Chez nous, rien de pareil, et c'est une lacune bien regrettable qu'il faut s'efforcer de combler.

Déjà en ce qui concerne la Guadeloupe une tentative intéressante a été faite ; elle émane d'un journal étranger, le *New York Herald*, et le *Courrier de la Guadeloupe* dans des numéros récents, s'est efforcé de répondre aux renseignements demandés, en réunissant dans ses colonnes des indications puisées aux meilleures sources et par suite précieuses à consulter. La Guadeloupe, en effet, bien qu'appauvrie par la crise économique qu'elle traverse, est toujours riche en beautés naturelles, tous ceux qui y ont séjourné vantent à l'envi ses sites enchanteurs, et c'est un plaisir pour eux que de rappeler leurs promenades dans les forêts qui couvrent les pentes des montagnes, au milieu des merveilles de la végétation tropicale. Il n'existe dans l'île ni serpents, ni reptiles venimeux, et c'est sans crainte aucune que l'on peut parcourir les bois, admirer le port des arbres majestueux dont les branches sont parées des fleurs d'orchidées et que des lianes grimpantes et fines entrelacent les unes aux autres en formant comme une voûte de verdure que les rayons du soleil ont peine à traverser.

Le climat est des plus agréables : la température moyenne est d'environ 20 degrés centigrades dans les régions les moins élevées : au camp Jacob et au Matouba, à une altitude variant de 500 à 700 mètres, la moyenne est de 18 degrés. C'est de Décembre à Mai que dure la saison sèche et fraîche, la plus favorable aux excursionnistes et aux touristes. La Guadeloupe se divise en deux masses insulaires séparées par un bras de mer appelé Rivière salée et large de 30 mètres. L'une de ces îles montagneuses, de nature volcanique, s'appelle Guadeloupe proprement dite ou encore Basse-Terre, l'autre plate, de formation calcaire est dénommée la Grande-Terre. Elles seront prochainement reliées par un pont qui remplacera le bac actuel.

La ville de la Basse-Terre, d'après le *Courrier de la Guadeloupe* à qui nous empruntons ces détails, bâtie en amphithéâtre, d'un aspect des plus pittoresques semble vouloir, sauf la ligne de constructions s'allongeant le long du rivage, dissimuler aux regards sous le feuillage de leurs jardinets ses maisons capricieuse-

ment construites et s'élevant d'étage en étage sur les mornes environnants, masquées sous un tapis de verdure se déployant jusqu'au pied même de la Soufrière. Mais la ville, au débarquement, apparaît morne et triste tant elle a perdu de son activité commerciale ! Elle est loin d'être dépourvue de ressources et d'agrément pourant. En particulier, elle renferme trois belles promenades : le cours Nolvos, ombragé de tamariniers séculaires ; le Champ d'Arbaud, aux magnifiques allées de palmistes et de manguiers ; le Jardin Botanique ou Jardin Public. Le voyageur y trouvera, outre des pensions de famille, deux hôtels confortables et bien approvisionnés d'excellente eau potable.

Il y a à la Guadeloupe des vivres en abondance et à bon marché. La viande de boucherie au prix de 90 centimes la livre est de bonne qualité, car les bœufs, acceptés à la tuerie et examinés préalablement par le service de l'inspection vétérinaire, viennent presque tous de l'île de Porto-Rico, réputée pour l'élevage de ces bestiaux. Le mouton se vend au même prix, le porc à 70 centimes et le cabri à 60 centimes. La volaille revient à 1 franc la livre environ. Les poissons de toute taille abondent, ainsi que les tortues, langoustes, écrevisses de mer, les huîtres, les coquillages de toutes sortes, depuis le lambi gigantesque jusqu'aux clovisses minuscules. La morue, qui est dans la colonie la viande du pauvre, se trouve partout et est d'excellente qualité.

À côté des produits coloniaux si variés (bananes, ignames, couscouches, patates, choux-palmistes, avocats, etc.), figurent la plupart des légumes et fruits d'Europe, les uns acclimatés depuis longtemps tels que les aubergines, les tomates, les concombres, les melons, les choux, la laitue, etc., etc., les autres cultivés spécialement sur les hauteurs dominant la ville, tels que la pomme de terre, les petits pois, les haricots, les fraises, les pêches, etc. Cette culture maraîchère prendrait rapidement une grande extension avec l'accroissement du nombre des étrangers. Des lignes télégraphiques et téléphoniques existent partout, et des diligences font un service régulier entre la Basse-Terre, la Pointe-à-Pitre et le Camp Jacob. Les routes bien entretenues permettent la circulation aux automobiles, et de plus, des bateaux à vapeur mettent en communication les villes et les communes de l'île.

Les lignes de paquebots sont les suivantes : la ligne Quebec line entre New-York et les Antilles : deux paquebots par mois ;

La ligne Royal Mail : quatre départs par mois à date fixe ;

La ligne transatlantique : six paquebots par mois.

Le Camp Jacob, situé à six kilomètres de la Basse-Terre et à plus de 500 mètres d'altitude est particulièrement recommandé aux touristes qui veulent séjourner. C'est une charmante localité où les maisons, entourées de beaux jardins, disparaissent au milieu de la verdure. La réputation sanitaire de cet endroit est telle-ment établie que de tout temps on y a envoyé les malades militaires convalescents et qu'on y a établi la résidence du gouverneur.

Les villas ou chalets meublés sont au nombre de 20 à 25, les prix de location sont de 100 à 150 francs par mois, et ceux des petits appartements meublés de 50 à 75 francs. Ces villas et appartements sont presque tous disponibles pendant la saison de l'hiver, de Décembre jusqu'en Mars et ils sont recherchés par les Guadeloupéens pendant les mois de chaleur (Juillet, Août et Septembre) qui constituent la saison de l'hivernage. Les gens de service s'engagent facilement, leurs salaires varient de 12 à 25 francs par mois.

Ajoutons que les amateurs de chasse et de pêche trouveront à la Guadeloupe de quoi satisfaire leurs goûts, le gibier et le poisson étant extrêmement abondants.

Nous n'avons pu, dans cet aperçu forcément sommaire et incomplet, que donner des indications générales, il serait bon qu'un Comité local se constituât pour les

vulgariser et qu'ainsi, un mouvement de voyageurs et de touristes puisse se manifester vers d'anciennes possessions en leur apportant avec la vie et l'animation, une source appréciable de richesses. »

MAURICE HAMELIN.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE ET COLONIES.

La production du Caoutchouc. — D'après les statistiques présentées au Congrès Colonial de Marseille en Septembre dernier par M. Charles Duffart, la production du caoutchouc dans le monde atteint à l'heure actuelle environ 56.000 tonnes, soit 36.800 tonnes pour l'Amérique ; 17.500 tonnes pour l'Afrique et 17.000 tonnes pour l'Asie et l'Océanie. Dans cette production déjà grande, la part de l'empire colonial français est de 6.600 tonnes et nous place au *deuxième rang*. — Notre production s'est accrue d'année en année et s'est toujours maintenue en avance sur celle de la Grande-Bretagne et celle du Portugal. L'Afrique Occidentale, qui fut notre première source productrice, les colonies du Congo français, puis de l'Indo-Chine et de la Nouvelle-Calédonie vinrent apporter un grand appoint. Les caoutchoucs de nos colonies qui s'exportaient d'abord en Angleterre presque exclusivement et un peu en Allemagne, vinrent, de jour en jour, plus abondamment en France. De 317 tonnes qu'atteignaient en 1896 nos importations des colonies françaises, elles avaient plus que sextuplé en 1904, avec 2.378 tonnes, dont près de 1.200 traitées sur le marché bordelais, tandis que les importations directes anglaises de nos colonies n'avaient pas doublé, et que celles de l'Allemagne n'avaient pas triplé.

On connaît peu la consommation du caoutchouc en France. Il y a 36 usines de caoutchouc dont la consommation a atteint en 1905 environ 5.110 tonnes. Ces usines se divisent en quatre grands groupes : celui de Clermont, 3 usines ; celui de Paris et des environs, 20 usines ; celui de la région du Nord, 5 usines ; celui de la région de Lyon et Marseille, 8 usines. Le groupe de Clermont est le plus important, puisqu'il absorbe 2.200 tonnes, les deux cinquièmes de la consommation manufacturière française. Une des usines de ce groupe, spécialisée dans les pneus, occupe 3.000 ouvriers, absorbe par an 1.300 tonnes de produits bruts et fabrique pour 37 millions de produits.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

COMPTE RENDU

DE LA

SÉANCE SOLENNELLE

du Dimanche 27 Janvier 1907.

Dimanche 27 Janvier a eu lieu la Séance solennelle où se distribuent les récompenses de notre Concours.

M. Nicolle présidait, ayant à ses côtés le Général Lebon, Commandant le 1^{er} Corps d'armée et M. Delesalle, Maire de Lille. Il a ouvert la Séance par l'allocation suivante :

MESDAMES, MESSIEURS,

Je ne veux pas commencer cette Séance sans remercier les Autorités qui veulent bien, par leur présence, en relever l'éclat.

Monsieur le Général Lebon, Commandant le 1^{er} Corps d'armée, toujours attentif à tout ce qui nous regarde.

Monsieur le Maire de Lille, toujours prêt à nous témoigner sa sympathie.

Dans une Société de l'âge de la nôtre, le temps marque son passage en nous enlevant les meilleurs de nos collaborateurs. Cette année M. Quarré-Reybourbon, notre Doyen, Vice-Président honoré et aimé, a terminé sa longue carrière. M. Aug. Crepy, me remplaçant dans un devoir que ma santé m'empêchait à mon grand regret de remplir, prononçait sur sa tombe des paroles qui seront recueillies dans le Bulletin de Janvier.

M. Merchier, dans un article nécrologique ému, inséré au Bulletin de Décembre, a montré tout ce que nous perdions. Je ne saurais mieux

faire que de m'y tenir et de vous demander, mes chers collègues, de vous joindre à moi pour adresser à M. Quarré, le nouvel hommage de nos regrets.

Et vous, mes jeunes amis, dont il s'est occupé dans vos Concours avec tant de zèle, en recevant vos prix, reportez votre pensée vers cet homme de bien qu'un effort personnel de toute sa vie avait conduit à la position remplie de dignité à laquelle il était monté.

Il y a huit jours, à cette même place, la Société Industrielle proclamait le mérite d'un ouvrage sur la Flandre de M. Raoul Blanchard, en lui décernant un Prix. Je ne redirai pas les éloges qui lui ont été adressés ; vous allez être juges vous-mêmes, par le court résumé qu'il va vous en présenter, du talent qu'il a mis dans une analyse qui nous touche de si près.

Je m'empresse de lui donner la parole.

C'est alors que M. Blanchard, Professeur à l'Université de Grenoble, mais Lillois par son séjour parmi nous comme Professeur au Lycée Faidherbe, par le choix de sa thèse de Doctorat sur la Flandre, a pris la parole. Il a fait une conférence excellente en tous points, trouvant parfois des accents émus en parlant de cette région qu'il a appris à aimer, nous la révélant pour ainsi dire, grâce à une érudition profonde et, malgré cela, restant accessible à tous, même aux jeunes lauréats qui reconnaissaient leur pays et prenaient plaisir à une leçon qui ressemblait à une récréation. — Voici le résumé de ce qu'a dit M. Blanchard :

LA FLANDRE

Par M. RAOUL BLANCHARD,

Docteur ès-Lettres, Professeur de Géographie à l'Université de Grenoble.

COMPTE-RENDU ANALYTIQUE

M. Raoul Blanchard commence par remercier toutes les Sociétés qui ont bien voulu l'aider à mettre au point son œuvre. Il est impos-

sible, a-t-il ajouté, de rencontrer autant de concours dévoués dans un pays qui n'était pas le sien mais dont il était devenu rapidement l'enfant d'adoption. Il rappelle ce qu'il doit à M. Ch. Barrois, Membre de l'Institut, à M. le Recteur de l'Académie de Lille et à ses nombreux amis personnels MM. Ardaillon, Recteur de l'Académie de Besançon, Paul Carpentier, Avocat à Lille, Petit-Dutaillis, de notre Université, etc., etc. Aucun ne lui a ménagé ni conseils, ni encouragements. M. Blanchard remercie particulièrement la Société de Géographie qui se montra toujours généreuse à son égard.

Les nombreux auditeurs que l'annonce de cette conférence avait attirés ont pu apprécier le réel talent de M. Blanchard et juger dans ses grandes lignes au moins son œuvre trop vaste pour être développée en un seule conférence.

M. Raoul Blanchard a voulu décrire et réhabiliter la Flandre. Cette réhabilitation était-elle bien nécessaire ? Oui, malheureusement, la Flandre passe en beaucoup d'endroits pour un pays peu favorisé, sans pittoresque, au climat déplorable et aux habitants peu aimables. Le conférencier avoue qu'il a eu lui aussi des préventions lors de son arrivée parmi nous ; mais elles se sont bien vite dissipées au contact du pays et de ses habitants. Dans sa causerie, il ne dira rien des habitants, car il serait mal séant de faire leur éloge devant eux ; bornons-nous comme lui à la description du pays.

La Flandre n'est pas, comme on l'a dit, toujours semblable à elle-même, il y a des aspects bien divers au contraire. On y remarque surtout deux régions dissemblables, l'intérieur et la plaine maritime. Un voyage de Lille à Dunkerque suffit pour s'en rendre compte. Jusqu'à Bergues, ce sont des arbres, des prairies, des champs, limités entre Bailleul et Hazebrouck par des hauteurs pittoresques, et puis, tout d'un coup, au delà de Bergues, les arbres font presque complètement défaut. Une campagne toute verte, parsemée de nombreuses rigoles, s'étend à perte de vue. De blanches maisons, petites, aux toits rouges, émergent de cette verdure. C'est ici la Flandre maritime, absolument différente de ce qui a été vu avant Bergues, c'est-à-dire de l'intérieur.

PLAINE MARITIME. — C'est un pays tout neuf, reconquis récemment sur la mer et colonisé depuis peu. Quand les Romains vinrent en Gaule, c'était un pays assez pauvre, au sol noirâtre, tourbeux. Ses misérables habitants ne se livraient qu'à la chasse et à la pêche. Une catastrophe vint et anger la face des choses. Vers le IV^e siècle, au temps des invasions des Barbares, la mer envahit cette partie de la Flandre. Elle ne le fit que lentement, comme l'a établi le grand géologue, M. Gosselet, et déposa pendant quatre siècles le limon fertile qui fait maintenant la fortune de la plaine maritime. Puis la mer s'en alla, comme elle était venue, c'est-à-dire, lentement ou plutôt c'est ce limon déposé, ces alluvions mêmes qui l'ont insensiblement fait reculer. La plaine ne fut plus dès lors qu'un terrain marécageux où peu à peu on prit l'habitude de faire paître des moutons et des bœufs. Enfin les hommes reprirent confiance, finirent par s'y établir eux-mêmes. Grâce aux Cartulaires du temps, on peut suivre pas à pas cette réoccupation du sol reconquis sur la mer.

Mais, grave question, la mer ne reviendrait-elle pas ? Le pays était-il assez défendu ? Comme défenses, nous avons les dunes. A peu près continues, elles forment une barrière mobile, présentant parfois deux kilomètres d'épaisseur. Pour la fixer, surtout aux endroits menacés, on eut recours à une graminée l'*oija* et à des fascinages dont en Hollande, le Waterstadt ou l'administration des Ponts et Chaussées surveille le bon entretien. Où les dunes manquaient de hauteur, il fallut construire des digues avec des pieux et des basaltes amenés à grands frais des bords du Rhin, et renforcer encore ces digues par des épis de même construction. Enfin, comme on le verra bientôt, il y a des tranchées inévitables à maintenir pour l'évacuation des eaux de l'intérieur. Là des écluses durent être solidement établies et maintenues fermées au moment du flux. Malgré ces ouvrages de défense, la mer sut réussir encore en 1906 à Sangatte à dépasser les limites qu'on lui avait assignées.

Les dunes présentent souvent quelques alignements entre lesquels se trouvent des dépressions ou *pannes*, couvertes d'une rude végétation. Ce sol infertile est cependant très habité. Le terrain y est bon marché, aussi pêcheurs et marins y vivent-ils nombreux.

Au delà des dunes s'étend la plaine maritime. Avant de l'aborder, nous mentionnerons la nouvelle affectation du littoral, c'est-à-dire, cette suite de stations balnéaires, aux villas cossues, qui tendent toutes à se souder les unes aux autres. Il n'est peut-être pas loin le temps où

de Dunkerque à Heyst s'étendra un interminable boulevard maritime, bordé sans interruption de ces luxueuses habitations que tout le monde connaît.

Le sol de la plaine maritime se compose d'une terre forte et fertile, mais qui ne pouvait être utilisée sans travaux préliminaires. Ce sol s'était en effet tassé peu à peu et se trouvait en moyenne inférieur au niveau de la haute mer d'environ 0.50 cent. à 1 mètre. Après l'avoir protégé de la mer, il fallait l'assurer contre une irruption des cours d'eau de l'intérieur ou des eaux saumâtres marines qui passent sous les dunes et s'infiltrent dans le sous-sol.

Les rivières furent donc endiguées sur le parcours de la plaine maritime. Puis on établit tout un réseau de rigoles d'assèchement, de *watergangs*, aboutissant à des écluses sur le bord de la mer. Notons en passant, que tout ce réseau a été rendu absolument indépendant des rivières et canaux qui le traversent. Tout ceci est l'œuvre des *wateringoes*, associations de propriétaires intéressés, qui ont résolu d'emblée la question de l'assèchement de la plaine maritime. A la Révolution, l'État voulut se substituer à cette savante organisation, mais le résultat fut déplorable. Aussi Napoléon I^{er} s'empressa-t-il de rétablir l'ancien état des choses. Les écluses ouvertes aux basses mers laissent échapper alors les eaux de la plaine et c'est là l'origine de ces eaux verdâtres, contenues dans ces vastes canaux traversés par la route des bains de mer à Dunkerque. Tout en débarrassant la plaine la décharge de ces eaux entretient constamment la profondeur du chenal lui-même.

Par des vannes, les propriétaires de la plaine soutirent des rivières la quantité d'eau douce nécessaire à leur culture et suffisante cependant pour arrêter la marche ascendante des eaux saumâtres du dessous. Il fallait en somme de l'eau douce, ni trop ni trop peu, et les propriétaires sont arrivés à assurer à peu près parfaitement l'assèchement et l'alimentation en eau de leurs propriétés.

La plaine maritime est une des contrées les plus riches au point de vue agricole. Betteraves, lins, céréales et toutes plantes riches y viennent parfaitement bien. L'élevage s'y fait en grand et approvisionne les grandes villes voisines. Aussi la population de la plaine est-elle des plus aisées qu'on puisse voir. Nous avons dit que des canaux de

navigation traversent cette contrée. Celui de Gand à Terneuzen est même accessible aux navires ayant huit mètres de tirant d'eau, d'où l'importance du port de Gand en Belgique. Il reste encore par ci par là des bas-fonds marécageux là où l'on a extrait la tourbe et des marais primitifs que l'on n'a pas encore asséchés. On connaît ceux qui avoisinent les faubourgs de St-Omer, cultivés cependant par les maraîchers qui ne peuvent se rendre à leurs cultures que dans des barques particulièrement effilées et propres à cet usage.

Les villages ne paraissent pas considérables à première vue. Les églises par leur importance indiquent cependant que les fidèles doivent être assez nombreux. Ils sont en effet fort dispersés. Les grandes fermes sont toutes isolées dans la campagne. Ce n'est guère que le dimanche que les habitants se portent vers le gros du village (*la place*) qui, hors l'église, ne contient que quelques maisons de commerce et des estaminets.

Dans la Flandre zélandaise, les fermes se composent de deux bâtiments : la maison d'habitation et un autre bâtiment fort long souvent, qui contient les écuries, étables, granges et remises. C'est la ferme frisonne comme type.

Partout ailleurs les fermes sont des réunions de bâtiments nombreux et disparates, groupés autour d'une cour, mais non attenants cependant. Le tout est clos de haies ou barricades. Quelques saules apparaissent de ci de là ; quant aux grands arbres il n'y en a pour ainsi dire pas. Les rares échantillons entrevus sont courbés vers le Sud-Est : ils sont littéralement massacrés par le terrible vent du Nord-Ouest.

Où le terrain est en contre-bas les maisons d'habitation sont disposées en rue, sans se toucher cependant, le long des digues pour se préserver des inondations possibles.

Peu de villes sont dans la plaine, mais il y en a surtout sur la lisière même. Là se font les échanges entre l'intérieur et la plaine maritime. La plus curieuse est Bruges qui a conservé des vestiges nombreux de sa grandeur passée. Son importance commerciale était considérable. Elle essaie aujourd'hui de la ressaisir par la construction d'un canal maritime. L'avenir nous dira si elle réussira au gré de ses désirs.

L'INTÉRIEUR. — De la plaine l'horizon vers le Sud semble recouvert d'une épaisse forêt qui contraste singulièrement avec la nudité de celle-ci. Là se trouve l'intérieur qui va nous occuper à présent. Les arbres en effet y sont nombreux, mais dès qu'on en approche la forêt entrevue semble toujours reculer. Elle se réduit en somme à ces nombreux arbres, peupliers du Canada entre autres, qui entourent les pâtures et les propriétés. On leur a fait beaucoup la guerre pour gagner du terrain cultivable, mais il en reste encore suffisamment pour caractériser l'intérieur. N'en faut-il pas d'ailleurs nécessairement sur certains sols trop mobiles pour les fixer en quelque sorte ?

Une autre originalité de l'intérieur réside dans son relief. Plusieurs lignes de collines y courent de l'Ouest à l'Est. La plus importante commence au mont de Watten pour finir par la belle crête de Renaix. Elle comprend le mont Cassel, le mont des Récollets, le mont des Cats, le mont Noir, le mont Aigu, le mont de Kemmel, le mont de Wervicq et les hauteurs de Mouscron. Parmi les autres, citons le Wynendaele, les collines qui vont de Dixmude à Thielt et les collines du pays de Waes. En d'autres régions ces appellations de *monts* sembleraient un peu ridicules. Ce ne sont pas de véritables barrières que ces collines. Elles n'ont arrêté ni les routes qui les escaladent, ni les chemins de fer qui les traversent, ni le malheureux canal d'Ypres à la Lys qui n'est jamais achevé, mais elles sont pittoresques et belles aux yeux des Flamands, c'est tout dire. Aussi les visite-t-on bien souvent. Les habitants se retranchèrent souvent sur ces hauteurs : Cassel était autrefois fortifié et Thielt fut également un ancien oppidum. Ces collines sont surtout sablonneuses. Dans la carrière des Récollets, on remarque des stratifications, voire même une faille, assez pour sembler donner raison aux esprits enthousiastes qui appellent ces collines les *Alpes du Nord*.

Sur le flanc de chacune d'elles pousse une plante qui demande précisément peu d'humidité et beaucoup de soleil : le houblon, cette *rigue* de la Flandre. Le mont Cassel se reconaît à ses moulins, on devine que c'est le faameux vent du Nord-Ouest qui les fait tourner.

L'intérieur ne manque pas d'eau. L'Escaut et ses affluents, l'Aa et l'Yser en font foi. En outre l'eau existe partout, bien que moins apparente. On la trouve toujours à faible distance dans le sous-sol.

Ce pays malgré sa séduction est cependant moins bien favorisé que la plaine maritime. Tantôt son sol est gras et argileux, tantôt il est trop sablonneux. En somme il était partout impropre à la culture

intensive à laquelle il fallut le soumettre pour nourrir les nombreuses populations qui étaient venues s'implanter en Flandre on ne sait trop pourquoi. Les Flamands courageux et patients se sont mis bravement à l'œuvre. Ils ont inventé les engrais, supprimé la barbare coutume de la jachère. Ils ont trouvé l'ordre suivant lequel les plantes doivent se succéder pour ne point se nuire mutuellement, ils ont même trouvé l'art d'obtenir deux récoltes en une année (seigles ou avoines en Juillet, navets et carottes en Novembre).

Et ceci, remarquons-le bien, au XVII^e siècle, sans avoir nos connaissances actuelles en géologie et en chimie agricole. C'était vraiment merveilleux pour l'époque, toute une révolution enfin !

Où, la Flandre est grasse, comme certains le disent, mais ce sont ses habitants mêmes qui l'ont rendue telle.

L'eau se trouvant partout, les fermes de l'intérieur sont aussi disséminées que dans la plaine maritime. Dans l'Est, par exception, où le sol est particulièrement sablonneux, les maisons et fermes forment rues le long des principales routes. C'est que ce sable sèche vite et qu'il est toujours possible d'accéder aux champs de partout.

Les fermes éparses de l'intérieur sont de deux types : l'*Hofstede* au Nord et la cense wallonne au Sud. La première rappelle avec moins de complications la ferme de la plaine maritime. Les trois côtés d'une cour, occupée en partie par le trou à fumier, sont formés par trois bâtiments, la maison d'habitation et les dépendances. Une barrière ferme le quatrième côté. Quant à la cense wallonne, les bâtiments qui forment les quatre côtés de la cour intérieure sont absolument attenants les uns aux autres. Le fermier s'y trouve absolument chez lui. Aux fenêtres de son habitation coquette, les paysans du Midi admireraient ces jolis et frais rideaux qu'ils ne connaissent pas chez eux.

La cour de la ferme possède toujours son trou à fumier, mais tout autour règne un trottoir qui permet d'accéder plus facilement aux étables, granges, écuries, etc. Tel est l'aspect de la ferme wallonne, les bâtiments peuvent être plus ou moins disparates, tous semblables parfois, mais la disposition générale est toujours la même.

On trouve en outre éparses dans la campagne une multitude de maisons, fort longues d'apparence. Ce sont de petites maisons de tisserands qui, outre les pièces nécessaires à la vie commune, en ont besoin d'autres pour leurs métiers à tisser. Ceci explique la longueur inusitée de ces maisons. Autre particularité, elles sont comme enfoncées en

terre. C'est une condition reconnue indispensable pour entretenir l'humidité des fils qu'ils emploient.

La présence des arbres caractérise donc toujours l'intérieur. Sans eux la vallée de la Lys ressemblerait même quelque peu à certaines parties de la plaine maritime.

Partout les fermes se tiennent dispersées, ce n'est que vers le Brabant, le Sud de Lille, etc., qu'elles se groupent définitivement pour former de gros villages. C'est que l'eau n'est plus partout aussi à portée des hommes. Le sous-sol devient crayeux de place en place pour le devenir tout à fait en Picardie. Cette partie Sud de la Flandre est en quelque sorte la transition entre les deux provinces voisines. Où la craie apparaît ce n'est plus la Flandre ou tout au moins ce n'est plus la partie caractéristique. On peut précisément voir un échantillon de Picardie égaré aux portes mêmes de Lille, vers le réservoir des eaux d'Emmerin. La campagne y paraît à nouveau dénudée ; un seul arbre, tout honteux sans doute de s'y trouver, rompt seul, si l'on peut s'exprimer ainsi, la monotonie du paysage.

L'agriculture seule, si perfectionnée qu'elle fut, ne pouvait arriver cependant à nourrir cette nombreuse population. Une industrie s'imposait ; elle se fit d'abord à domicile. Dans ces petites maisons, longues et basses, les ouvriers se mirent à tisser la laine des moutons et le lin du pays. Rappelons à ce sujet la curieuse affectation de la Lys au rouissage même du lin. Entre Armentières et Courtrai, on peut en voir les rives couvertes de bottes de ce textile. Partout des hommes s'y trouvent fiévreusement occupés à charger ou décharger les lourdes caisses de bois (ballons) qui contiennent le lin et sont habituellement maintenues immergées grâce à la surcharge de lourdes pierres. Les fibres gagnent à ce traitement des eaux cette beauté et cette souplesse justement renommées.

Aux halles d'Ypres se vendaient tous les tissus ainsi faits à domicile. A voir cet imposant édifice, on peut toujours juger de l'importance qu'eut jadis en Flandre l'industrie à domicile.

Aujourd'hui cette industrie a perdu son ancien caractère : de familiale qu'elle était, elle est devenue ce que nous appellerons la grande industrie. La transformation se fit au XIX^e siècle. L'exploitation en grand de la houille et l'introduction des machines à vapeur y ont puis-

samment contribué. Non content de tisser les produits du pays, on travailla en même temps le jute des Indes et le coton de l'Amérique et puis peu à peu on fit de l'exportation. Les grands centres textiles sont l'arrondissement de Lille et en Belgique : Gand, Courtrai, Roulers et Renaix. Des travailleurs, on en trouvait facilement dans toutes ces agglomérations importantes.

Malgré cela la transformation n'est pas encore complète. On tisse encore à domicile, mais cette fois pour le compte d'un patron. Dans ces derniers ateliers familiaux on exécute certains ouvrages qui demandent un soin spécial et que l'on ne peut encore confier aux machines.

Cette industrie familiale qui veut résister malgré tout est une preuve de la vitalité et de la ténacité du Flamand. Ainsi encore on fabrique des dentelles à la main en Flandre, alors que cette industrie n'existe plus nulle part. Plus de cinquante mille femmes s'y adonnent et c'est une curiosité de certaines rues de Bruges que la vue de toutes ces dentellières assises à chaque porte et travaillant toutes au carreau.

De la grande industrie, M. Blanchard n'en veut pas parler en pays de connaisseurs. On sait d'ailleurs ce qu'elle est dans le monde entier et nous concluons avec lui :

Non ! La Flandre n'est pas toujours uniformément égale à elle-même et elle ne manque pas de pittoresque ! Admirons surtout les qualités morales de ses habitants ! Le sol ne leur fut nulle part dès l'abord favorable. D'une part, c'était une plaine à défendre contre les eaux de toute nature, d'autre part le sol se trouvait être ou trop argileux ou trop sablonneux. Grâce à un labeur infatigable, ils ont réussi enfin à vaincre la nature. Si le pays n'est pas pittoresque à en rêver, il est de ceux qui s'imposent le plus au respect et à la sympathie de tous.

M. Nicolle a remercié le conférencier en ces termes :

Vos applaudissements, Mesdames et Messieurs, ont montré à M. Blanchard tout l'intérêt que vous aviez eu à entendre le résumé de ses travaux sur notre pays. La région flamande est certes bien connue pour la valeur de ses produits ; M. Blanchard a su en parler avec un charme poétique fait pour séduire ses habitants ; nous l'en remercions sincèrement.

Le Secrétaire-Général, M. Merchier, lit ensuite son rapport sur les travaux de l'année.

MES CHERS COLLÈGUES.

Vous avez un médiocre Secrétaire-Général, toujours distrait (au sens du XVII^e siècle) par des travaux multiples, il remet au dernier moment les besognes les plus sérieuses comme celle du compte-rendu des travaux de la Société de Géographie de Lille. Figurez-vous qu'il s'est mis au travail hier samedi à 9 heures du soir et que son cerveau fatigué s'est montré rebelle à l'effort qu'on lui demandait. Il neigeait, il faisait froid dehors, la pièce était bien chauffée, la porte rigoureusement condamnée étant donnée la gravité du rapport à écrire : Tout doucement l'engourdissement gagna le malheureux rapporteur qui s'endormit avec remords, maudissant la nécessité d'écrire pour la dix-huitième fois les travaux de l'année écoulée : mais il eut tort, car la fortune arrive à ceux qui dorment, ainsi que nous l'apprend La Fontaine. Sans savoir s'il était endormi ou éveillé, il vit paraître devant lui deux hommes vêtus à la mode du XVIII^e siècle, ce qui ne l'étonna pas autrement, car il se rappela que dans des circonstances pareilles Fontenelle avait vu paraître devant lui une délicieuse marquise qui lui dicta cette œuvre intitulée la *pluralité des Mondes*. Il n'eut du reste pas le temps de réfléchir car le dialogue suivant s'engagea entre les deux représentants d'un autre âge :

Dorante. — Où courez-vous ainsi, mon cher Dorylas, pourquoi renoncer au calme des champs Elyséens et revenir sur cette planète détraquée où l'on fait de la politique au lieu de causer des choses de l'esprit et de décider entre M. de Voltaire et Jean-Jacques Rousseau qui disputent sur la moralité du théâtre devant un auditoire de belles dames à paniers et de jeunes seigneurs portant avec grâce l'habit à la Française ?

Dorylas. — Mais vous-même, Dorante, comment se fait-il que je vous rencontre à Lille ?

Dorante. — C'est mon inconstance et mon incertitude d'opinion qui m'ont conduit. Je veux voir comment nos français d'aujourd'hui se comportent au milieu des contradictions qui les entourent.

Dorylas. — Mon ambition est moins haute, j'ai ouï parler d'un jeune professeur de grand talent qui doit demain faire une conférence sur la Flandre devant la Société de Géographie de Lille. J'ai voulu m'offrir ce régal d'entendre parler d'un pays que j'aime bien.

Dorante. — Qu'est-cela ? On ne parlait pas de Sociétés de ce genre sous le Roi Louis XVI.

Dorylas. — Les choses ont marché depuis : Il s'est formé des Sociétés qui

ont la prétention d'instruire l'humanité de tout ce qui la concerne. La Société de Géographie de Lille est une des meilleures : Elle convie ses associés à des conférences sur tout ce qui touche à notre globe sublunaire.

Dorante. — Certes l'ambition est haute et je serais curieux de savoir dans quelle mesure le succès a répondu à cette attente.

Dorylas. — Je suis à même de vous renseigner. Pour ne parler que de l'année qui vient de s'écouler et nous borner à la France, M. Demangeon, un savant professeur de l'Université de Lille, a promené ses auditeurs sur les confins de la Flandre, dans le Cambraisis, l'Artois, la Picardie, et cela, à la satisfaction générale.

Dorante. — Mais c'est de la Géographie de clocher.

Dorylas. — Patience, mon cher sceptique, un autre professeur, et de l'Université de Paris celui-là, M. Haumont a révélé aux Lillois les charmes du Morvan et de la haute Bourgogne, et, s'il a parlé de la France, c'est par dilettantisme, car il connaît à fond les pays d'Orient ainsi qu'il l'a prouvé en racontant son séjour d'un mois dans les pays Serbo-Croates. D'autre part, un tout jeune professeur, M. Marius Gossez, Lillois lui-même, a décrit le pays qui s'étend de Rouen au Havre en opérant le mariage de la poésie avec la Géographie, ce qui lui a valu maint suffrage : M. Boland a fait un voyage au pays de Mireille et M. Justice une excursion dans la vallée du Verdon, ce qui est toujours la Provence qu'aimait tant le marquis de Mirabeau. Après eux M. Farges a parlé des Vallées de l'Aude et de l'Ariège, tandis qu'un jeune sociétaire, M. Bonvalot, initiait ses collègues au charme des Pyrénées.

Dorante. — La belle affaire, vous ne sortez pas de France.

Dorylas. — Vous voilà bien, mon cher Dorante, avec les impatiences de notre XVIII^e siècle, vous voudriez savoir la fin avant d'avoir commencé. Prenez patience et sachez que sur les confins de notre pays M. Le Carpentier a parlé du Grand Duché de Luxembourg : un certain Merchier a bien osé parler de la belle cité de Bruges que nous connaissons mieux que lui, mais il a eu le bon esprit de s'inspirer des anciens, grâce à quoi il a parlé à peu près congrûment. Dans le même ordre d'idées l'abbé Coupé a parlé, non sans charme, de la Belgique pittoresque et de ses monuments. Un officier, le lieutenant Gérin a parlé avec beaucoup de compétence de l'Allemagne du Nord et du Danemark : M. Roze a exposé tout le charme de Naples et de la Sicile, M. Agache a transporté ses auditeurs dans le pays de Minos, dans la Crète ; un membre du Comité d'études, le docteur Eustache, a charmé tout l'auditoire par son récit d'Algésiras — excursion ; (pends-toi Diafoirus !) — Il paraît enfin que les avocats actuels parlent beaucoup mieux que les clercs de la basoche que nous entendions au parlement de Paris, c'est ce qu'il appert d'une fine causerie de M^e Dubron, du barreau de Douai, à propos d'un séjour en Bohême. Madame du Deffand elle-même en eut été charmée ; mais elle eut séché de dépit en entendant Madame Séverin, directrice du collège de

jeunes filles de Roubaix, parler d'Athènes et de l'Acropole : elle eut appelé à la rescousse l'abbé Barthélémy et son voyage du jeune Anacharsis pour sauver l'honneur de notre siècle, je doute cependant qu'elle eut triomphé tant était grand le charme de cette érudition féminine non exempte de finesse.

Dorante. — Peste mon cher Dorylas ! je vous retrouve avec vos idées philosophiques, vous sacrifiez sur l'autel d'une bourgeoise et. . .

Dorylas. — Nous ne sommes plus au XVIII^e siècle et vous allez le voir par la suite des travaux de la Société de Géographie. Vous m'avez interrompu juste au moment où j'allais vous dire que l'abbé David lui avait parlé avec une bonne humeur communicative de la région d'Albanie, ce qui est encore la Grèce. Mais la Société de Géographie a eu d'autres conférenciers qui l'ont promené au travers de toutes les parties du monde : d'abord en Asie où M. Halot lui parla du Japon ancien et moderne tandis que M. Gallois lui montrait l'Asie mineure et que M. de Pouvoirville étudiait devant elle le problème de la défense de l'Indo-Chine, car, si sous notre bon roi Louis XVI, l'ingénieur Ollivier est allé là-bas construire des fortifications à la Vauban pour je ne sais quel magot Chinois, les Français d'aujourd'hui travaillent pour leur propre compte dans l'ancienne Chersonèse d'or du géographe Ptolémée. L'Amérique n'a pas été oubliée car M. Zolla, un savant économiste (un adepte de cette science qu'ont créée ces croquants de Quesnay et de Gournay) est venu parler du Far-West Américain, une région que ne connaissaient pas Washington et ses amis quand nous sommes allés là-bas leur donner un coup de main.

Du reste nos amis ont fait de singuliers progrès là-bas, s'il faut en croire la conférence de M. Mabileau sur les États-Unis d'Amérique.

Mais vous savez peut-être que la bordure de ce continent Américain semble menacée de dislocation, c'est ce que M. Walle est venu exposer dans sa conférence sur le Chili et la catastrophe de Valparaiso, renforcée par celle de M. Brifaut sur la Californie et San Francisco. L'Afrique est à la mode chez nos français d'aujourd'hui ; aussi M. François a-t-il parlé du Dahomey. M. Porquier de l'Ethiopie, tandis que l'abbé Legrand parlait de la Kabylie avec une verve et une sûreté de documentation qui surprisent de vieux africains ; il était moins extraordinaire de goûter ce qu'il y avait d'exact dans l'exposition du R. P. Trilles sur sa mission dans le Congo français et dans son étude sur les Fangs. En Océanie, M. Privat-Deschanel, un vrai charmeur, a révélé tout ce qui avait été fait en Australie depuis le capitaine Cook et notre pauvre compatriote, de Lapérouse.

Dorante. — Parbleu, peut-être les Lillois ont-ils été chez les Hyperboréens.

Dorylas. — Vous ne croyez pas si bien dire, car M. Synnestvedt les a conduits au Spitzberg où Barentz travailla si bien quand nous étions encore de ce monde.

Dorante. — Et qu'a-t-on fait encore à votre Société ?

Dorylas. — Mais un peu d'astronomie avec M. Lainé qui a exposé un curieux système de montre-boussole solaire, juste de quoi vous montrer midi à quatorze heures.

Dorante. — En vérité, les Lillois sont d'heureuses gens et je les envie d'avoir été seuls à entendre tant de belles choses.

Dorylas. — Détronpez-vous, Dorante, leurs voisins n'ont pas été négligés, car ils se sont affiliés à la Société de Lille. C'est ainsi que Roubaix et Tourcoing ont entendu MM. de Pouvoirville, François, Gallois, Halot, Guérin et Justice. Roubaix a partagé avec Lille la conférence de MM. Porquier et Merchier, et si vous retrouvez sur le tableau le nom de Madame Séverin, c'est avec une conférence nouvelle sur Olympie et Delphes, supérieure encore à ce qu'avait été la conférence de Lille, ce qui n'a pas empêché les Roubaisiens d'accompagner M. Dumesnil à travers la Macédoine et M. Tignol à travers la Chine. Ils ont eu leurs conférences africaines avec le lieutenant Lanrezac, qui leur a parlé du cercle de Niore, et M. Millot qui leur a parlé de l'île de la Réunion, tandis que l'Amérique était représentée par M. Ciconda et sa conférence sur l'Uruguay, et M. Damerval avec une conférence sur la République de l'Équateur. On a même agité avec M. Y. Morvran Goblet, la question de la Renaissance celtique de l'Irlande au XX^e siècle. Il y a à peine deux heures que M. Napoléon Lefebvre a terminé une conférence très applaudie sur la Mandchourie. Si Tourcoing a entendu avec Lille le R. P. Trilles, elle a eu le régal d'une jolie causerie d'un publiciste, M. Vanhoucke, sur le trajet de Lyon à Genève, d'une belle conférence de l'abbé Reboux sur la Russie. Je retrouve le nom de Séverin, mais cette fois au masculin, car c'est le Professeur du Lycée de Tourcoing qui a fait une magistrale conférence sur la Corse, et comme il faut toujours parler un peu de l'Afrique, M. César de Givenchy a entr'ouvert devant le public Tourquennois les portes du Maroc, tandis que le lieutenant Lanrezac a parlé des pays Soudanais.

Dorante. — Hélas, notre pauvre Diderot a eu bien tort de se donner tant de mal pour composer l'encyclopédie, il aurait dû laisser ce soin à la Société de Géographie de Lille.

Dorylas. — Peut-être avez-vous raison, dans tous les cas il n'aurait pu organiser les excursions si attrayantes qu'élabore le Comité présidé par Beaufort. Il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses. Jugez-en : Sans sortir de Lille, MM. Godin et Bonvalot conduisent 142 sociétaires à la manufacture des tabacs, le Vice-Président Vermersch et M. Bonvalot en conduisent 79 autres à la fabrique de céruse de M. Expert-Bezançon, à St-André, le chiffre de 132 se retrouve avec M. Godin assisté cette fois de M. Renouard, pour une visite aux Ateliers de Fives-Lille. Avec MM. Prouvost fils et Thiébaud on est à Roubaix pour visiter le grand peignage Amédée Prouvost. Deux aimables guides, MM. Van Troostenberghe et Schotsmans conduisent 40 camarades à Armentières pour visiter l'École professionnelle. Avec le docteur

Vermersch et M. Bonvalot on va à Ennequin visiter les établissements Guilbaut et les carrières ; MM. Cantineau et Bonvalot conduisent au Sanatorium de Montigny, c'est encore M. Bonvalot avec M. Decramer qui conduit la Société à St-Amand. Puis on s'écarte. MM. Godin et Odoux conduisent à la forêt de Mormal ; MM. Van Troostenberghe et Schötsmans conduisent au cap Gris-Nez ; avec M. Thiébaud on va à Compiègne et Pierrefonds. Puis voici venir les excursions à longue portée ; M. Bonvalot assume la responsabilité d'une excursion aux Pyrénées où il tiendra vigoureusement tête aux douaniers ; MM. Beaufort et Xavier Renouard dirigent leurs compagnons sur le Dauphiné et la Savoie avec une sûreté et une maëstria qui ne surprennent personne, quand on connaît la haute compétence de M. Beaufort. Mais M. Beaufort a des lieutenants comme Decramer qui conduisent une longue excursion de Lille à Vienne avec retour par le Semmering et l'Engadine, tandis que MM. Thiébaud et Ravet en conduisent une autre au travers de la plaine Allemande, bien loin au-delà de l'Elbe, jusqu'à Stralsund avec retour par Magdebourg.

Dorante. — Quand aura-t-il tout dit ?

Dorylas. — J'allais m'arrêter quand j'ai vu cette lettre sur la table :

Mon cher Secrétaire général,

Dans la liste des excursions que je vous ai adressée il y a une lacune qui serait une ingratitude, c'est le voyage à la mer des lauréats du prix Danel, le jeudi 24 juin 1906. Ces 10 lauréats ont été à Dunkerque et à Malo-les-Bains sous la conduite de MM. Cantineau et Bonvalot.

Dorante. — Voilà qui est bien et la Société devra se montrer reconnaissante à M. Bonvalot qui, vraiment, se prodigue.

Dorylas. — La Société doit de la reconnaissance à son président qui prépare les conférences, au Comité qui organise ses excursions. Elle a donné 33 conférences, 16 excursions. Elle publie un bulletin mensuel avec de fort belles gravures, et tout cela pour 15 livres par an, avouez que ce n'est pas cher.

Dorante. — Cela me paraît tellement avantageux que lors de notre prochaine réincarnation, je vous propose d'aller tous deux nous faire inscrire comme membres de la Société de Géographie de Lille.

Dorylas. — Cela nous sera d'autant plus facile que nous n'aurons qu'à nous adresser ici devant nous, à ce gros homme, qui, comme dit Strepisade dans la comédie d'Aristophane,

ρη γυυται εν πεντε συστυραις

c'est-à-dire ronfle sous ses 5 couvertures.

Or, je n'avais que ma couverture de voyage étendue sur mes jambes, je bondis sous l'outrage et voulus interpeller mes calomniateurs, mais ils avaient disparu.

Mon feu était éteint et je vis, non sans confusion, que nous étions aujourd'hui. Puis je songeai que les deux causeurs avaient, sans le savoir, fait mon compte-rendu. Cela me rendit indulgent à leur égard, je leur pardonnai la citation d'Aristophane et je transcrivis leur conversation ; il ne me reste plus qu'à réclamer votre indulgence pour les erreurs du phonographe.

Il ne reste plus que la lecture du Palmarès qui est faite par M. Beaufort :

PALMARÈS DES CONCOURS DE GÉOGRAPHIE

Des 10 Juin et 12 Juillet 1906.

JEUNES GENS.

PRIX PAUL CREPY.

BOURSE DE VOYAGE D'UNE VALEUR DE 500 FRANCS

M. Cornaert (Émile), étudiant à Lille. — La plaine rhénane de Bonn à Émmerich, région rhénane et région westphalienne.

MONOGRAPHIES GÉOGRAPHIQUES

SUR L'ARRONDISSEMENT DE LILLE.

La Société a décerné un Prix de 200 francs à M. Gaston Baelen, pour une Monographie de la commune de Wasquehal.

Enseignement secondaire.

1^{re} SÉRIE. — LES PRINCIPALES PUISSANCES DU MONDE, GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Sujet : *Les États-Unis. — Produits naturels. — Expliquer les causes de leur répartition, leur influence sur le développement industriel et sur l'évolution des États-Unis.*

Prix. M. Argence (Paul), Collège d'Armentières.

2^e SÉRIE. — LES COLONIES FRANÇAISES.

Sujet : *La Tunisie*. — Carte.

- 1^{er} Prix. *Prix d'honneur*, offert par M. le Ministre de l'Instruction publique :
MM. Fichelle (Alfred), Lycée Faidherbe, Lille.
2^e — Lefebvre (Théodore) id.

3^e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE.

Sujet : *Les grands groupements de population à la surface du globe :
Raisons qui ont déterminé ces groupements.*

- 1^{er} Prix. { MM. Lamou (Alfred), Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing.
ex-æquo. { Nevejans (Paul), Lycée de Tourcoing.
2^e Prix. Mourez (Pierre), École Jeanne-d'Arc, Lille.
1^{er} Accessit. Glorieux (Palémon), Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing.
° — Vaneufville (Gabriel) id.
3^e Accessit { Garin (Pierre), École Jeanne-d'Arc, Lille.
ex-æquo. { Doumer (Édouard), id.

4^e SÉRIE. — L'ASIE, L'AFRIQUE, L'Océanie.

Sujet : *L'Afrique anglaise*.

- Prix. M. Gounelle (Henri), Lycée de Tourcoing.

Enseignement primaire supérieur.

1^{re} SÉRIE — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE,
MOINS LA FRANCE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE
DE L'ASIE ET DE L'ARCHIPEL MALAIS.

Sujet : *Le Royaume des Pays-Bas. — Les Colonies.*

- Prix Léonard Danel. { *Prix d'Honneur*, offert par M. le Ministre de l'Instruction publique :
à la mer. { Prix. M. Delerue (Henri), École primaire supér. de Fournes.

2^e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'Océanie
(MOINS L'ARCHIPEL MALAIS), DE L'AMÉRIQUE ET DE L'AFRIQUE. —
EXPLORATIONS CONTEMPORAINES.

Sujet : *Les grandes Explorations en Afrique.*

- Prix. M. Delacour (Eugène), École primaire sup. de Fournes.

3^e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE, MOINS LA FRANCE.
— NOTIONS DE GÉOGRAPHIE POLITIQUE. — NOTIONS GÉNÉRALES DE GÉOGRAPHIE
PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'ASIE ET DE L'ARCHIPEL MALAIS.

Sujet : *Le Danube. — Indication des pays traversés, leurs productions.*

- Prix Léonard Danel. { 1^{er} Prix. MM. Vienne (Louis), École primaire supér. de Fournes.
à la mer. { 2^e — Paringaux (Maurice), id.
1^{er} Accessit. Pête (Gaston), id.

2 ^e Accessit.	MM. Dieu (Anthyme),	École primaire supér. de Fournes.
3 ^e Accessit	Wion (Jean),	id.
<i>ex-æquo.</i>	Leclercq (Fernand),	Institut Colbert, Tourcoing.

4^e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE L'OCÉANIE (MOINS L'ARCHIPEL MALAIS), DE L'AMÉRIQUE ET DE L'AFRIQUE. — NOTIONS DE GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.

Sujet : *L'Australie et la Nouvelle-Zélande.*

Prix Léonard Danel.	{	1 ^{er} Prix.	MM. Henniqueau (René),	Institut Colbert, Tourcoing.
Voyage à la mer.		2 ^e —	Dutoit (Élie),	École pr. sup. de Fournes.
	{		MM. Bœuf (Élisée),	id.
1 ^{er} Accessit			Henniqueau (Raymond),	Institut Colbert, Tourcoing.
<i>ex-æquo.</i>	{		Miot (Léon),	École primaire sup. de Fournes.
			Roger (Eugène),	id.
	{		Delesalle (Gaston),	Institut Colbert, Tourcoing.
2 ^e Accessit			Carette (Raymond).	id.
<i>ex-æquo.</i>	{		Joly (Gilbert),	École primaire sup. de Fournes.
			Maycur (François).	id.

Enseignement primaire élémentaire.

1^{re} SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'EUROPE, MOINS LA FRANCE.

Sujet : *L'Espagne et le Portugal.*

Prix Léonard Danel.	{	<i>Prix d'honneur</i> , offert par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie :		
Voyage à la mer.		Grand 1 ^{er} Prix.	M. Laporte (Maurice),	Institut Colbert, Tourcoing.
	{	1 ^{er} Prix.	MM. Gloriant (Louis),	École primaire sup. de Fournes.
		2 ^e Prix	Gallet (Maurice),	id.
	{	<i>ex-æquo.</i>	Moutardier (Marcel),	id.
				id.
1 ^{er} Accessit	{		MM. Dufour (Henri),	id.
<i>ex-æquo.</i>			Drecq (Marius),	id.
	{		Ducoulombier (Fernand),	Institut Colbert, Tourcoing.
2 ^e Accessit			MM. Claisse (Gaston),	École primaire sup. de Fournes.
<i>ex-æquo.</i>	{		Roberget (Marc),	Externat St-Michel.
			Guesdon (Marcel),	École primaire sup. de Fournes.

2^e SÉRIE. — LA FRANCE. — LE DÉPARTEMENT DU NORD.

Sujet : *Les Montagnes de France.* — Croquis.

1 ^{er} Prix.	MM. Vinchent (Jean),	École primaire supér. de Fournes.	
2 ^e —	Ceugniet (Jean),	Externat St-Michel.	
	Duthilleul (Pierre),	id.	
1 ^{er} Accessit	{	Delecour (Maurice),	École de la rue Ternaux, Roubaix.
<i>ex-æquo.</i>		Leleu (Jean),	id.
	{	Cazin (Georges),	École primaire supér. de Fournes.
2 ^e Accessit			Duhayon (Claude),
<i>ex-æquo.</i>	{	Platel (Julien),	École de la Croix-Rouge, Tourcoing.
			Berteloot (René),
3 ^e Accessit	{	Gotttrand (Albert),	id.
<i>ex-æquo.</i>			

JEUNES FILLES.

Enseignement secondaire.

1^{re} SÉRIE. — L'EUROPE MOINS LA FRANCE. — L'ASIE.

Sujet : *L'Empire Russe en Europe.*

Prix d'honneur, offert par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie :

Prix.	Melles Fohlen (Simonne),	Collège de jeunes Filles, Roubaix.
Accessit.	Duforest (Reine),	id.

2^e SÉRIE. — L'AFRIQUE, L'OCÉANIE, ET NOTIONS SOMMAIRES
SUR LES DEUX AMÉRIQUES.

Sujet : *L'Amérique du Sud. — Relief général. — Hydrographie. — Origine
des Populations. — États.*

1 ^{er} Prix.	Melles Tellier (Eugénie),	Collège de jeunes Filles, Roubaix.
2 ^e —	Taisne (Héloïse),	id.
3 ^e —	Dekeyser (Marcelle),	id.

Enseignement primaire supérieur.

2^e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'OCÉANIE
(MOINS L'ARCHIPEL MALAIS), DE L'AMÉRIQUE ET DE L'AFRIQUE. —
EXPLORATIONS CONTEMPORAINES.

Sujet : *Les grandes Explorations en Afrique.*

1 ^{er} Prix.	Melles Lemoine (Hélène),	École Jean Macé, Lille.
2 ^e —	Lesnes (Angèle),	id.
Accessit.	Allavène (Yvonne),	id.

3^e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE, MOINS LA FRANCE.
— NOTIONS DE GÉOGRAPHIE POLITIQUE. — NOTIONS GÉNÉRALES DE GÉOGRAPHIE
PHYSIQUE ET ÉCONOMIQUE DE L'ASIE ET DE L'ARCHIPEL MALAIS.

Sujet : *Le Danube. — Indication des Pays traversés, leurs Productions.*

1 ^{er} Prix.	<i>Médaille Parnot.</i> Melle Glorieux (Zoé),	Institut Sévigné, Tourcoing.
2 ^e —	Melles Dufresnoy (Jeanne),	École Jean Macé, Lille.
3 ^e —	Quesnoy (Marcelle),	id.
1 ^{er} Accessit.	Melles Schlemmer (Emma),	Institut Sévigné, Tourcoing.
2 ^e Accessit.	Lozé (Marthe),	id.
<i>ex-æquo.</i> {	Lasalle (Marie),	id.

4^e SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE L'Océanie (MOINS L'ARCHIPEL MALAIS),
DE L'AMÉRIQUE ET DE L'AFRIQUE. — NOTIONS DE GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.

Sujet : *L'Australie et la Nouvelle-Zélande.*

1 ^{er} Prix.	Médaille Parnot.	Melle Donte (Angèle),	École Jean Macé, Lille.
2 ^e —	Melles	Bogaert (Julie),	id.
1 ^{er} Accessit	{	Diéval (Laure),	id.
<i>ex-æquo.</i>	{	Alavoine (Adèle)	id.
2 ^e Accessit	{	Denorme (Françoise),	Institut Sévigné, Tourcoing.
<i>ex-æquo.</i>	{	Schlemmer (Jeanne)	id.

Enseignement primaire élémentaire.

1^{re} SÉRIE. — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'EUROPE, MOINS LA FRANCE.

Sujet : *L'Espagne et le Portugal.*

Prix d'Honneur, offert par M. le Ministre de l'Instruction publique :

1 ^{er} Prix.	Médaille Parnot.	Melle Drouin (Marguerite),	Institut Sévigné, Tourcoing.
2 ^e Prix.	Melles	Lefebvre (Madeleine),	Institut Sévigné, Roubaix.
1 ^{er} Accessit	{	Leveugle (Madeleine),	id.
<i>ex-æquo.</i>	{	Derulle (Claire),	id.
2 ^e Accessit	{	Prouvost (Marie),	Institut Sévigné, Tourcoing.
<i>ex-æquo.</i>	{	Gruez (Hélène)	Institut Sévigné, Roubaix.
	{	Christmann (Madeleine),	id.
	{	Beys (Yvonne),	id.
3 ^e Accessit	{	Vanoverbecke (Jeanne),	Institut Sévigné, Tourcoing.
<i>ex-æquo.</i>	{	Gilles (Émilienne),	id.
	{	Debossire (Eugénie),	Institut Sévigné, Roubaix.
	{	Bolonis (Jeanne),	id.

2^e SÉRIE. — LA FRANCE. — LE DÉPARTEMENT DU NORD.

Sujet : *Les Montagnes de France.* — Croquis.

Prix d'honneur, offert par M. le Ministre de l'Instruction publique :

Grand 1 ^{er} Prix.	Médaille Parnot.	Melle Flament (Marthe),	École Pasteur, Lille.
1 ^{er} Prix.	{	Melles Nicole (Jeanne),	Institut Sévigné, Roubaix.
<i>ex-æquo.</i>	{	Berteau (Suzanne),	École Pasteur, Lille.
2 ^e Prix	{	Schereschewsky (Lea),	Institut Sévigné, Roubaix.
<i>ex-æquo.</i>	{	Isoré (Zénoïe),	id.
	{	Duchateau (Marguerite),	École Pasteur, Lille.
1 ^{er} Accessit	{	Leveugle (Louise),	Institut Sévigné, Roubaix.
<i>ex-æquo.</i>	{	Guillier (Marie),	École Pasteur, Lille.

2 ^e Accessit	} Duriez (Jeanne), Laffez (Simonne), Quesnoy (Germaine),	École Pasteur, Lille.
<i>ex-æquo.</i>		id.
3 ^e Accessit	} Haas (Madeleine), Bernaert (Lucienne), Duvillers (Suzanne),	id.
<i>ex-æquo.</i>		Institut Sévigné, Roubaix. École Pasteur, Lille. id.

La Fanfare de l'Imprimerie Danel prêtait son concours à la cérémonie et c'est aux sons d'un pas redoublé entraînant que s'est terminée la Séance. On s'est séparé enchanté de la conférence et en constatant une fois de plus la vitalité et la puissance de vulgarisation de la Société de Géographie de Lille.

A. MERCHIER,

Secrétaire-Général.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

SECTION DE ROUBAIX

Séance du Dimanche 7 Novembre 1906.

UNE EXCURSION AUX GRANDS SANCTUAIRES DE LA GRÈCE

OLYMPIE. DELPHES. ÉPIDAURE. ÉLEUSIS

Par M^{me} A. SÉVERIN-BOURGOIGNON,

Directrice du Collège de jeunes filles à Roubaix.

Au printemps de 1905 j'ai eu la bonne fortune de faire en Grèce un voyage d'études à l'occasion du premier Congrès Archéologique tenu

à Athènes. De ce voyage de cinq semaines, suffisant pour prendre contact avec l'antique civilisation des Hellènes, je détacherai, pour vous la raconter, une excursion à quelques-uns des centres les plus célèbres après Athènes : Olympie, Delphes, Épidaure, Éleusis.

L'intérêt de cette visite aux grands sanctuaires nationaux a été de faire sentir ce qui, malgré les divisions et les discordes de l'histoire, a fait la seule unité du peuple grec : ses dieux, ses sanctuaires et ses jeux.

Ce pèlerinage n'est pas chose aisée. Quelques chemins de fer peu nombreux, peu rapides s'offrent au voyageur ; parfois c'est par voiture, par âne, par bateau que s'opère la tournée. D'où la nécessité d'avoir recours au groupement pour faciliter la tâche et de voyager en caravane d'agence. La nôtre avait du moins le mérite d'être bien homogène. Elle était composée de congressistes français, dirigée par un élève de l'École d'Athènes, sous la direction matérielle de... Démosthène. C'est ainsi qu'après une panne à Itéa nous sommes arrivés à la nuit close à la gare d'Olympie. En notre honneur on avait allumé deux brasiers de fête et des torches résineuses éclairaient notre route. Mais la théorie des Congressistes ne ressemblait en rien à celle du passé, avec ses bagages et son encombrement.

A la première heure du jour tout le monde était dehors, poussé par une intense curiosité. Pour l'habitant de la plaine, rien n'est frappant dans ce site que la tristesse ; une colline boisée, un torrent étroit et limoneux, une plaine d'alluvions, tel est l'aspect d'Olympie. Sur un espace de 2 ou 3 hectares, s'étend un véritable champ de pierres grises et blanches. C'est tout ce qui reste du grand sanctuaire national où tous les quatre ans la Grèce entière était rassemblée. Cet aspect est récent. Il y a trente ans un manteau de limon recouvrait uniformément toute la plaine. Notre École d'Athènes avait indiqué l'intérêt de mettre la pioche dans ces alluvions ; des raisons budgétaires s'y étaient opposées. C'est ainsi que l'École allemande a eu l'honneur de remettre au jour les sanctuaires olympiques. Ce fut au prix d'un lourd et délicat travail : l'espace à fouiller est grand comme deux fois la place de Roubaix. Aujourd'hui grâce aux savants, aux artistes et, l'imagination aidant, on peut au pied du Kronos se faire une pâle idée des grandes fêtes du passé.

De nom, tous les Roubaisiens les connaissent, ici où l'on pratique les sports avec fureur ; à Tourcoing, pour clôturer l'Exposition, des jeux olympiques furent donnés. Mais que ces réunions étonneraient et

paraîtraient tristes à un contemporain de Phidias s'il lui était donné d'y assister.

Ces solennités empruntaient le principal de leur éclat à l'idée religieuse. C'était le grand Dieu grec Zeus que l'on venait honorer par des sacrifices et par des jeux. Ces réunions étaient un événement national. Toute guerre devait cesser pendant la durée des fêtes et, de tous les points du monde grec, d'Italie, de Sicile, d'Afrique, d'Asie Mineure, riches et pauvres se rendaient par étapes dans la plaine d'Élide. Le voyage leur était plus facile qu'à nous : c'est en devisant joyeusement, avec des arrêts aux claires fontaines, en couchant à la belle étoile ou sous un toit hospitalier qu'arrivaient tous ces pèlerins après quelques semaines ou plusieurs mois de trajet. Cette Olympie, ils la connaissaient déjà par les récits, pourtant la surprise dépassait l'attente. Le centre d'intérêt était le grand temple de Zeus, puis le sanctuaire d'Héra, puis un fouillis de statues et de colonnes votives.

Avant la fête, le pèlerin parcourait en badaud et en dévot l'enceinte sacrée de l'Altis. Sa première visite devait être pour le Temple où il s'absorbait dans la contemplation du chef-d'œuvre de Phidias. S'il était riche, il offrait un sacrifice sur l'hôtel voisin du temple, après quoi il parcourait toutes les chapelles élevées par la piété des villes et ne manquait pas celle de son pays natal. Dans la foule il coudoyait les chefs les plus illustres des démocraties grecques, les écrivains, les orateurs, les philosophes : Phidias, Périclès et Sophocle... Il assistait à l'arrivée des athlètes, des cortèges envoyés par les villes, telles les Sociétés de gymnastique arrivant à un concours fédéral. Il se dégageait de ces préparatifs une sensation de gaieté, une prodigieuse et bruyante animation. Puis les jeux commençaient. Dans un milieu sportif comme Roubaix, je me hâte d'avouer mon incompetence sur le lancement du disque, la lutte à main plate, le saut, la course... Ces jeux se passaient au stade et à l'hippodrome. La dernière partie de la fête se déroulait de nouveau autour du temple où les vainqueurs recevaient leurs prix, au prytanée où un banquet solennel leur était offert.

La partie la plus précieuse de ce passé est à l'abri dans un musée voisin. Là les savants archéologues ont reconstitué les frontons de l'ancien Temple, là sont conservés deux chefs-d'œuvre : la Victoire de Paionios et l'Hermès de Praxitèle.

Par les pièces qui nous restent des frontons, nous pouvons juger — malgré de réelles beautés — que ces œuvres sont franchement archaïques d'inspiration comme de facture. Paionios nous laisse une

œuvre signée qui appartient à ce groupe de Victoires ailées, messagères des batailles heureuses, une des conceptions les plus gracieuses



OLYMPIE. — VICTOIRE DE PAIONIOS.

et les plus hardies du génie grec. Celle-ci s'envole les ailes étendues tandis que le vent gonfle son ample tunique d'où la jambe gauche s'échappe hardiment jetée en avant. Cette statue est mutilée ; toutefois elle s'impose comme une œuvre magistrale d'une fantaisie puissante mais contenue et d'une plastique très chaste dans son réalisme.

Bien plus profonde encore est notre admiration pour l'Hermès de Praxitèle qui a été retrouvé au pied de sa base, à l'endroit décrit par Pausanias, dans le vieux temple d'Héra. Le fin grain de Paros doré par le temps a toute la chaleur de la vie. Il enveloppe un corps jeune, souple, vigoureux. La tête a un caractère de beauté personnelle et expressive : le dieu-messager a presque disparu pour laisser place à un jeune homme qui s'amuse du geste gourmand de l'enfant Bacchus.

Il est heureux que la visite d'Olympie se termine par le Musée. Le champ de pierres est une occasion d'évoquer le passé ; les statues sont

des réalités qui attestent qu'Olympie fut à la fois un centre religieux et artistique, la vraie capitale de l'Hellénisme.

Avec les ailes d'Hermès ou celles de la Victoire, on atteindrait vite le sanctuaire de Delphes. Notre voyage fut plus long et plus difficile.



OLYMPIE. — HERMÈS DE PRAXITÈLE.

Notre petit vapeur « *L'Assos* », reste d'une splendeur déchue, aborde à Itéa, l'échelle de Delphes. Là c'est le débarquement, les voitures, les mulets, toute la caravane à travers les bois d'oliviers, dans des lacets d'une grande beauté. Nous montons entre les champs consacrés à Apollon avec, toujours, le golfe en vue. Bientôt nous abordons la grande montagne, nous traversons quelques villages où les enfants jettent dans les voitures des paquets de leurs fleurs printanières. L'arrivée à Delphes fut impressionnante, par un beau soleil, dans un calme grandiose. Deux murailles de pierre se rejoignent presque pour laisser un étroit couloir qui réunit Delphes au continent. M. Radet, ancien

membre de l'École d'Athènes, aujourd'hui Doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, évoque à nos yeux, avec une sobriété tout artistique, l'arrivée des Gaulois, leur émerveillement devant les temples, leur frayeur éperdue de l'orage... A nous, Delphes ne se présente plus avec la même beauté : le temps et les hommes ont accompli leur œuvre de destruction. Il faut toute la science des archéologues et la hantise des souvenirs pour donner cette bonne émotion que l'on ressent si fréquemment sur le sol grec. Ici la fouille est française. Au moment où elle fut entreprise, tout un village, Castri, encomrait le terrain. Auprès de Delphes dégagée, une vraie colline de terres rapportées s'est élevée couverte en Avril de fleurs éphémères.

A Delphes, les Grecs venaient demander les secrets de l'avenir. Apollon leur répondait par la bouche d'une fille de Delphes : la Pythie. Neuf fois environ par an placée sur son trépied, mise dans un délire prophétique par des vapeurs sortant du sol, elle répondait aux questions des fidèles. Ces réponses, interprétées par les prêtres, devenaient des oracles ambigus auxquels l'événement donnait toujours raison. Puis le concours des fidèles avait déterminé la création de grands



DELPHES. — LE STADE.

jeux et un stade s'était ajouté à l'ensemble des monuments. Comme à Olympie pour Zeus, le centre était le sanctuaire du Dieu Apollon. Les

cités, les particuliers reconnaissants donnaient des *ex-voto* en rapport avec leurs richesses. La plus curieuse est la chapelle élevée par les Athéniens. Les inscriptions et la hauteur des pierres en permettent, aujourd'hui, la réédification.

Les dévots allaient encore boire l'eau de la fontaine Castalie. C'est là, dit-on, qu'Apollon jouait de la lyre tandis que les Muses dansaient. Elle était la source de l'inspiration poétique. Elle nous servit... simplement à arroser un solide déjeuner pris en plein air par une caravane joyeuse.

Après la fouille, c'est le Musée rendu inévitable, même pour les profanes, à cause d'un orage. Pendant quelques minutes un beau spectacle s'offrit à nous : quelques coups de tonnerre grondèrent dans ces gorges profondes... Apollon se vengeait sans doute de la profanation de son sanctuaire. Le Musée renferme plus de pièces que celui d'Olympie, mais il n'a rien de comparable à l'Hermès. Son bijou est l'Aurige, sorte de cocher en bronze qui devait appartenir à un quadrigé. Là aussi se trouve une colonne dont M. Homolle a essayé la restitution ; il la critique lui-même aujourd'hui, preuve des difficultés mais aussi de la bonne foi et de la sincérité du savant.

C'est une bonne fortune de faire cette visite en compagnie d'anciens « Athéniens » aujourd'hui Professeurs, Membres de l'Institut, Directeurs de musées nationaux : pour eux c'est un bonheur de rappeler leur pénible labeur de manœuvre dans le déblaiement du village, leurs soucis de ne rien briser en piochant, leur émotion aussi et leur joie à la découverte d'une inscription, d'un buste, d'une fondation.

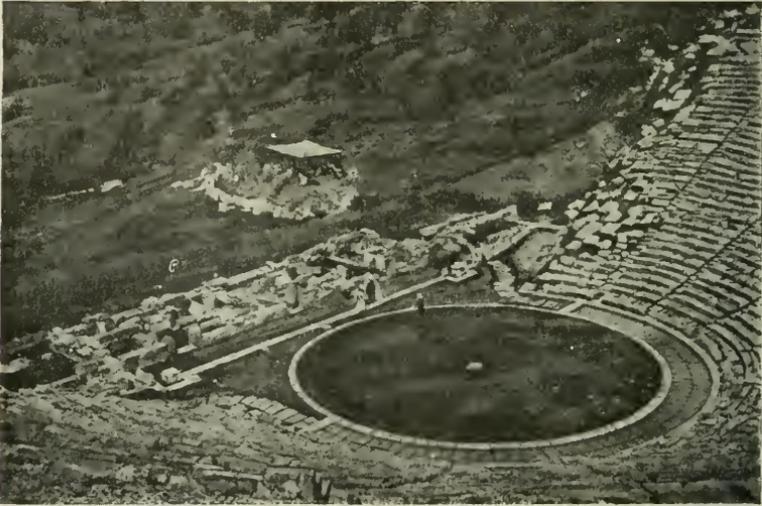
Et en gravissant l'amphithéâtre où s'étagent les chapelles, les temples, les trésors, jusqu'au dernier gradin du stade, on emporte l'impression que Delphes était bien la métropole spirituelle du paganisme.

Des questions d'intérêt général attiraient à Delphes comme à Olympie ; à Épidaure nous trouvons le souci plus étroit de la santé. Ce sanctuaire, où Asclépios, le grand Dieu guérisseur, apparaissait aux malades, est aujourd'hui au milieu d'un désert. Pour l'atteindre il fallut quatre heures de voiture par une route de montagne. Les seuls incidents furent la traversée du misérable village de Lygourio et la rencontre de quelques bergers faisant leur fromage en plein air. Cette route d'ailleurs était délicieuse pendant ces rapides semaines du

printemps grec : les pentes des collines, en général brûlées, étaient toutes vertes piquées des notes plus claires des cystes et des asphodèles.

A Épidaure les fouilles sont grecques. Elles ont été faites par l'épore général des antiquités, M. Cavvadias. Prévenu de la visite du groupe français, il était venu avec sa famille à Épidaure. Son accueil fut cordial. Une tente avait été préparée pour le repas. M^{me} Cavvadias en augmenta le menu d'un délicieux fromage confectionné pour les Congressistes.

L'excursion, commencée en vraie partie de campagne, se continua par une après-midi d'étude sous la direction de M. Cavvadias. Il nous déploya un plan immense pour nous figurer l'ensemble de la fouille qu'il allait nous faire parcourir. La visite commença par le Théâtre.



ÉPIDAURE. — THÉÂTRE.

C'est le mieux conservé de la Grèce. Monter au 52^{me} de ses gradins intacts constitue une vraie ascension. Il est en même temps une merveille d'acoustique : d'une voix normale, un jeune homme déclama quelques vers qui furent nettement entendus des différents points d'une cavea qui pouvait contenir des milliers de spectateurs. L'orchestre que, jusqu'à ces derniers temps, on croyait demi-circulaire est ici en cercle complet. Ce sont les Romains qui, ailleurs, l'ont réduit au demi-cercle. Quant à la scène, elle a été forcément ravagée par le temps, composée qu'elle était d'un mur figurant une façade de palais.

Quelle était la place des acteurs ? C'est le grave conflit qui met aujourd'hui aux prises l'Athénien Cavvadias et Dorpfeld, le Directeur de l'École allemande d'Athènes. Tous deux soutiennent leur cause avec une égale compétence et de sérieux arguments de savants.

Mais ce n'était pas au théâtre que se rendaient la plupart des pèlerins d'Épidaure. A un kilomètre de là, Asclépios avait ses sanctuaires, toute une ville de temples et de dépendances. Sur deux grandes avenues se coupant à angle droit s'élevaient des constructions sacrées dont quelques-unes excitent encore les débats des archéologues, telle la Tholos, sorte de labyrinthe circulaire et souterrain.

C'était la guérison que l'on venait chercher à Épidaure. Les malades connaissaient bien les trois parties du sanctuaire : la source sacrée, le portique et la demeure du Dieu : le temple.

La dévotion sincère à Asclépios est de la période classique, puisqu'une nuit alors suffisait pour le miracle ; à l'époque romaine, le séjour était déjà plus long. Les malades à toute extrémité étaient refusés, le mourant entraîné au-delà de l'enceinte sacrée : la mort étant une souillure. Plus tard une maison de refuge fut construite pour les malades désespérés. Les moyens de guérison, la thérapeutique d'Asclépios est connue, les malades pour remercier le Dieu ayant fait graver des stèles avec l'indication de leur maladie et des remèdes. Deux d'entre elles nous furent traduites par M. Cavvadias. Et tandis qu'il lisait ces plaques commémoratives, l'Épidaure d'autrefois se reconstituait dans notre esprit : la nuit sacrée sous les portiques, l'apparition du Dieu, du serpent guérisseur. A travers les constructions de marbre passaient et repassaient les malades comme à une station thermale ouverte à tous.

Le sanctuaire d'Épidaure nous apparaît donc comme une œuvre philanthropique des Grecs, un foyer de guérisons miraculeuses où la médecine, pourtant, finit par trouver son premier berceau.

A Épidaure, les dévots allaient demander les biens de ce monde, à Éleusis, les pèlerins allaient s'initier à la vie de l'au-delà. Le culte des grands Dieux est en général sec, formaliste, un simple sacrifice suffisait, il ne répondait pas au besoin intime de l'âme qui avait la vague notion d'une vie supra-terrestre. Le culte d'Éleusis y donnait satisfaction. Ce culte avait un caractère local : il était particulier aux gens de l'Attique.

Aujourd'hui nous n'avons plus qu'un vaste espace avec des indications qui suffisent toutefois pour une reconstitution du passé. Sur le sol, des propylées, un dallage, des places de colonnes et de statues nous indiquent la grande salle où se passaient chaque année les Mystères. La légende est gracieuse qui en explique l'origine, et c'est dans un site superbe que se développa le culte des deux Déeses Déméter et Coré.

Le secret a été bien gardé puisqu'aucun écrivain grec n'a donné le détail des cérémonies d'Éleusis. Nous savons seulement qu'on se moquait des dévots de la Déesse et que le retour à Athènes était accompagné des lazzi de la foule.

Cependant des savants contemporains ont essayé de percer ces mystères et, avec l'aide de quelques rares documents, donné une explication très plausible sinon absolument certaine. A Éleusis, disent-ils, les fidèles faisaient une répétition imagée des scènes d'au-delà de la mort. Ils apprenaient à connaître les monstres du passage, notamment le chien Cerbère. Ils prononçaient les paroles sacramentelles qui éloignaient le danger.

Il faut se représenter cette salle le soir, obscure, silencieuse, avec



ÉLEUSIS. — SALLE D'INITIATION.

les grandes ombres des statues et l'apparition solennelle des objets sacrés présentés par les prêtres à la foule des initiés. Ceux-ci ne sont pas de simples spectateurs, mais des pénitents ayant acheté, par l'ob-

servance rigoureuse de prescriptions détaillées et par une sorte de jeûne, le droit de s'asseoir sur les gradins taillés dans le roc. Cette démonstration de la vie future produisait une impression profonde qu'on retrouve en plus d'un auteur.

Après cinq jours d'épreuves, le cortège se formait pour rentrer à Athènes par la voie Sacrée. C'est une des plus belles promenades sinon la plus belle qu'on puisse faire en Attique. C'est à pied comme autrefois que nous avons fait les 20 kilomètres du retour d'Éleusis. Le chemin suit d'abord les ondulations du golfe, puis par un col escalade la colline d'Égaléos. En se retournant le spectacle est superbe : au-delà de la campagne riante qui nous entoure, la mer et la colline prennent contact par des lignes sobres qui sont le charme des paysages attiques. Nous recevons un peu

« Du grand zéphyr qui souffle à Salamine »,

dont l'île, dessinée fièrement, ferme l'horizon. Et c'est une fête des yeux que ce spectacle où le bleu, le vert, le gris et le rose font une gamme riche et sobre en même temps.

A l'ancien pont de Céphise, à l'endroit où les badauds d'Athènes venaient se moquer des pèlerins, une surprise nous attendait. Dans deux chariots arrivaient des groupes de jeunes filles et de jeunes gens chantant, dans le calme du soir, les lentes mélodies de l'Orient. Quelques cavaliers les entouraient ; tous se rendaient aux fêtes nationales, aux illuminations. Pendant un quart d'heure nous pûmes les suivre, mais enfin une fantasia fit disparaître chevaux et chariots dans l'épaisse poussière de l'Attique.

Et comme eux nous rentrions à Athènes pour la fête nationale, fête du Roi et des Congressistes. Sur la colline sacrée de la Grèce, sur l'Acropole, dans le temple de la Sagesse, d'Athéna, simplement, sans aucune pompe eut lieu l'ouverture du Congrès. C'est dans le sanctuaire le plus beau de leur pays que le bon goût des Grecs convoqua les savants du monde entier pour rendre hommage à la race qui, la première, avait su incarner la beauté. Et dans les discours prononcés et sur tous les visages se dégageait cette impression de radieuse sérénité que donne l'étude du génie hellénique qui a su incarner le sentiment religieux dans des formes d'une beauté pure et harmonieuse.

MONOGRAPHIE DE WASQUEHAL

Par GASTON BAELEN.

M. Gaston Baelen vient de faire de la commune de Wasquehal une Monographie que la Société de Géographie de Lille a été heureuse de récompenser comme elle le méritait.

L'auteur a su classer avec beaucoup de méthode les nombreux éléments puisés aux sources les plus autorisées, aussi ce travail, fruit de longues et laborieuses recherches, sera-t-il consulté avec autant de facilité que de profit par ceux qu'intéresse l'histoire locale. M. Baelen ne s'est pas contenté de faire de Wasquehal une étude rétrospective approfondie, il a décrit en outre en détail le Wasquehal actuel avec son industrie, son commerce et ses institutions.

Nous extrayons de ce travail ce qui concerne l'ancienne industrie des étoffes.

L'INDUSTRIE DES ÉTOFFES AUTREFOIS A WASQUEHAL.

Dès le XVI^e siècle, les manufactures de Roubaix, Croix et Wasquehal avaient entièrement abandonné la fabrication des draps, qui avait été le premier aliment de leur industrie pour s'adonner à celles des tripes de velours unies et façonnées (1).

Ils entreprirent bientôt la manufacture des *bourras* (2) et des *futaines* (3).

Malgré l'opposition acharnée des Lillois, qui prétendaient à ce monopole, cette dernière industrie était prospère à Roubaix, à Croix et à Wasquehal au commencement du XVII^e siècle.

(1) Étoffe veloutée en fil et en laine.

(2) Synonyme de *bure*, grosse toile faite d'étoupes et de chanvre.

(3) Sorte d'étoffe dont la chaîne est en fil et la trame en coton.

Une ordonnance des archiducs Albert et Isabelle, gouverneurs des Pays-Bas, en date du 3 Mars 1609, comprit les tripes de velours, les bourras et futaines parmi les étoffes dont la fabrication était permise à Roubaix et dans une partie de son district qui comprenait Wasquehal. Cette ordonnance était ainsi conçue :

Article I^{er}. — « Les villaiges de la chastellenie de Lille ci-après mentionnez, et non aultres, se pourront faire ouvraiges de trippes de velours de grosses étoffes, ascavoir au bourg de Roubaix, de quarante-cinq (douzaines de fils), que l'on dit de quatre cordes, et en dessous, délaissant celles plus fines à ceux des villes de Lille et aultres privilégiées ».

Article II. — « Pareillement l'on pourra, es-lieux ci-après nomez et non aultres, faire des bourrats et futanes. . . . »

Article XVII. — « Les lieux et villaiges de la chastellenie de Lille esquels pourront être faictes tous bourrats et futanes, sont Roubaix, Tourcoing, Watrellos, Mouvaux, Ronq, Neufville en Ferrain, Linselles, Marque en Barœul, Croix et Wasquehal ; mais es-villaiges de Flers, Hem, Lys lez Lannoy, Lers, Toufflers et Sailly se pourront faire tant seulement trippes de grosses étoffes telles qu'est dit ci-dessus ».

A la suite de cette ordonnance, les gens de loi et les manufacturiers des trois chefs-lieux se réunirent pour répartir en trois districts les villages désignés.

Le district de Roubaix fut composé de Roubaix, Marcq en Barœul, Croix, Wasquehal, Flers et Hem.

Mais les manufacturiers de ce district, voyant que les tripes à trois et quatre cordes n'avaient plus la faveur du public, en fabriquèrent de six, sept et huit cordes, malgré le privilège de Lille et des autres grandes villes.

De là des conflits quelquefois sanglants entre les Lillois et nos manufacturiers de Roubaix, Croix et Wasquehal.

Un manuscrit de la Bibliothèque de Roubaix relate que le dernier jour de Mars 1621, les maîtres bourgeteurs de Lille vinrent à Roubaix et environs pour saisir les tripes de velours qu'ils y trouveraient, mais ils furent chassés et en grand danger de perdre la vie.

Les Archives de Roubaix donnent encore les détails suivants sur un exploit semblable du commencement d'Avril de la même année (1) :

Ce jour là, Arnoul Carlier, huissier du grand Conseil de Lille serait venu exploiter avec dix-huit hommes armés dans les villages de Wasquehal et de Croix.

(1) Il est fort probable qu'il s'agit du même fait : les deux dates données concordant presque.

Les habitants furieux l'auraient poursuivi avec ses hommes jusqu'à Roubaix.

Parvenu devant le château de ce bourg, l'huissier aurait déclaré au bailli qu'il venait saisir et confisquer toutes les tripes ayant plus de quatre cordes.

Le bailli lui aurait fait observer qu'il n'avait pas besoin d'amener tant de gens pour cela et lui aurait offert le ministère d'un sergent.

L'huissier, ayant refusé cette offre, serait sorti du château pour procéder avec ses hommes à l'exécution de son exploit. Mais il vit sur le marché une grande foule ameutée par les gens de Wasquehal et de Croix. Pris de peur, il aurait alors menacé la foule de son pistolet.

La foule exaspérée lui aurait alors lancé des pierres, l'aurait poursuivi



ÉGLISE ST-NICOLAS.

jusque près de Lannoy en criant : « Tue ! tue les bougres » et aurait blessé assez grièvement plusieurs de ses hommes.

L'huissier et quatre personnes de sa suite, forcés de se réfugier dans une

maison près de Lannoy, y auraient passé la nuit dans un grenier en grande perplexité et menacés d'être brûlés par les ameutés.

ORIGINE DE LA FABRICATION DES TAPIS A WASQUEHAL.

En 1640, lors du siège d'Arras, il y avait encore dans cette ville quinze cents métiers de tapisserie.

Quelques années plus tard, il n'en restait plus que sept ou huit : maîtres et ouvriers artésiens ayant été ruinés par la guerre.

La plupart se réfugièrent en Flandre et en Hollande, et beaucoup en la ville de Lille et au bourg de Roubaix, où ils fondèrent des établissements qui ne tardèrent pas à prospérer.

Il paraît qu'un certain nombre d'entre eux vinrent exercer leur industrie à Croix et à Wasquehal.

Moins de trente ans après la prise d'Arras, c'est-à-dire quand la Flandre wallonne passa sous la domination de Louis XIV en 1668, les villes de Lille et de Tournai demandèrent à ce prince de confirmer leur ancien monopole exclusif de la manufacture des étoffes et tapis. Mais alors le clergé des trois districts manufacturiers de Roubaix, Tourcoing et Wattrelos, menacés par cette demande des Lillois et des Tournaisiens, intervint en faveur des ouvriers de nos cantons.

Tous les curés des paroisses menacées signèrent une protestation énergique pour être mise sous les yeux du roi.

Celle du pasteur de Wasquehal qui faisait partie du district manufacturier de Roubaix, est ainsi conçue :

« Si la publication de l'interdiction est ordonnée, il n'est pas douteux que la moitié de mes paroissiens n'émigrent dans le Palatinat, en Hollande, en Angleterre, et ainsi ma paroisse serait en quelque sorte déserte, ce que j'affirme, ce 14 Décembre 1669 ».

Signé : Jacques BLAMPAIN, Pasteur de Wasquehal.

Cette courageuse intervention ne fut pas inutile, car par sa lettre du 11 Août 1671, Monsieur Le Peletier de Souzy, intendant de justice, police et finances en Flandres, vint au nom du Roi rassurer les habitants du Plat-Pays, leur affirmant que Sa Majesté n'avait rien de plus à cœur que de les maintenir dans leurs manufactures et de leur faciliter les moyens de les augmenter. »

FABRICATION DES CALMANDES, RAZ DE GENNES ET SERGES DE NIMES.

En 1696, les calmandes (1), les raz de Gennes (2) et les serges (3) de Nîmes étaient devenus le principal aliment de l'industrie de Roubaix, de Croix et de Wasquehal.

En 1726, les manufacturiers de Roubaix, Croix et Wasquehal inventent un nouveau genre qu'ils appellent « calmandille » et qui était surtout destiné à l'Espagne et aux Indes, à cause de sa légèreté.



LA FERME DE GRIMBRY.

Les Lillois essayèrent d'abord de les imiter, mais n'y parvenant pas, ils intentèrent un procès aux fabricants de Roubaix, de Croix et de Wasquehal.

Les Roubaisiens et les fabricants de Croix et de Wasquehal furent soutenus

(1) On appelait « calmandes » une étoffe de laine croisée et solide, unie et lustrée comme le satin, que l'on employait pour robes de chambre ou robes d'été.

(2) On donnait le nom de « raz de Gennes » à plusieurs sortes d'étoffes croisées, fort unies, dont la ville de Gènes eut la première la connaissance et le monopole de la fabrication.

(3) La « serge » était une sorte d'étoffe croisée, fabriquée à quatre marches.

Les serges de certaines villes étaient célèbres et prisées à divers titres. — Ainsi on citait avant toutes autres les serges de Beauvais, de Chartres, de Nîmes, etc.

par le prince de Soubise, marquis de Roubaix, tandis que les Lillois eurent l'appui de la Chambre de Commerce.

Un arrêt du Conseil d'État du 7 Octobre 1732 renvoya les parties devant l'intendant de Flandre.

Les Lillois demandaient que la faculté laissée aux manufacturiers de Roubaix, Croix, Wasquehal, etc., de fabriquer certaines étoffes fût limitée au bourg et paroisse de Roubaix et non étendue aux villages de son arrondissement, parmi lesquels figuraient en première ligne Croix et Wasquehal.

Les gens de loi de Croix et de Wasquehal adressèrent alors au nom des artisans de ces localités, la supplique suivante à l'intendant de Flandre :

« Dans la révolution de la province d'Artois, les fabricants se sont répandus non seulement dans la ville de Lille mais aussi dans les villages des suppliants et ailleurs ; depuis lors les habitants de Croix et de Wasquehal ont fabriqué des étoffes sans discontinuation jusqu'à présent, suivant les réglemens, sans trouble ni empêchement, de mesme que les calmandes (1), depuis qu'elles sont mises en lumière, et à quoi ils sont attachés particulièrement. »

« Cette possession de travailler pour les fabricans de ces paroisses les a toujours fait regarder comme des districts de Roubaix et de l'arrondissement de ce lieu. »

« Les supplians représentent que les peuples et habitans de leurs paroisses sont trop nombreux pour s'appliquer tous à l'agriculture, un quart suffit pour entretenir le labour, et le reste ne s'occupe actuellement qu'à la fabrique des manufactures permises, avec quoi ils paient leurs charges et entretiennent leurs familles, lesquelles sans ce secours seraient réduites à la mendicité et leurs communautés hors d'état d'y subvenir. »

Cette supplique, appuyée par une déclaration des vieillards de Croix et de Wasquehal, attestant qu'à leur connaissance « on a toujours travaillé dans lesdites paroisses toutes sortes d'étoffes, tant « calmandes » que « bourras », « damas (2) », « serges » et autres, sans trouble ni empêchement. . . », fut favorablement accueillie par l'intendant de Flandre, et depuis cette époque (1733), les habitants de Wasquehal ont continué à fabriquer des étoffes de toutes sortes sans être désormais inquiétés..

(1) Calmandes comprend ici calmandes et calmandilles, sortes de calmandes très légères.

(2) « Damas » : étoffe de soie ou de laine, à fleurs ou à dessins et à deux envers, ainsi nommée parce qu'elle se fabriquait originiairement à Damas.

NOTES SUR LE MAROC ⁽¹⁾

COMMENT ON PEUT DÉFINIR LE MAROC. — D'un article de M. Paul Bourdarie, Directeur de la Revue indigène, nous extrayons les notes suivantes :

Si l'on voulait appliquer au Maroc le procédé cher aux Extrême-Orientaux, et qui consiste à enfermer dans quelques mots la définition de tout un vaste pays, on n'aurait que l'embaras du choix entre les figures concrètes et les figures abstraites. Le Maroc pourrait être défini :

Le pays de l'âne. — En dehors des villes, tout Marocain a son bourricot, petit, malingre, mais d'une résistance surprenante. De grands gaillards, paresseusement assis sur le dos de la pauvre bête, l'excitent de temps à autre en lui faisant sentir la plaie toujours à vif du garrot. C'est pitoyable ! L'âne est le serviteur intime de l'homme qui lui décerne un honneur spécial : *Arrah ! sidi ! arrah !* Avancez, Monsieur, avancez, lui dit-il, et le petit animal avance courageusement, escaladant les rudes côtes du pays. Succombe-t-il sous la charge trop lourde et mal équilibrée, l'homme la replace d'un grand effort pendant que le petit âne s'arc-boute sur ses jambes pour la recevoir. Rentré au douar, le maître crache sur le dos de la bête en lui enlevant le bât. Celle-ci paraît même attendre ce geste pour s'en aller joyeuse vers le repas ou le repos.

Le pays du mulet. — Dans ce pays où l'on trouve de fort bons chevaux dont le type pur a dû servir à créer le merveilleux anglo-arabe; c'est la mule qui fait prime. Elle est la monture habituelle des shérifs et des gens du gouvernement. Seule, des animaux de bât ou de selle, elle est à l'abri des mauvais traitements. Un beau cheval vaut 200 douros; une belle mule en vaut 300.

Le pays du chameau. — Ils vont par les rues ou par les routes, de leurs pas lents et mesurés, étranges avec leurs grands cous qui balancent des têtes aux yeux doux. Leurs énormes charges de grains, débordantes à droite et à gauche,

(1) Voir *Bulletins de Septembre et Octobre 1906.*

semblent de petites montagnes en déplacement. Dans les rues étroites, il faut s'aplatir le long des murs blancs pour n'en point être renversé. Sur le grand *Sokko*, dix, quinze chameaux sont souvent accroupis, ruminant béatement.

Pays des plaines dénudées. — Triste est la nudité des plaines et collines marocaines, veuves à peu près de toute végétation arborescente. Rien qui repose la vue. A peine çà et là quelques minuscules jardins, plantés de petits arbres, ceints de murailles en pierres sèches écrasées par les cactus. C'est la caractéristique du Musulman de détruire les arbres ou de n'en point planter. Nomade, il lui faut de grands horizons et de vastes firmanents.

Pays de la saleté. — Elle règne en maîtresse, elle recouvre les hommes et les choses ; elle fait partie du paysage ; elle est une institution sociale. Vêtements crasseux, déchirés, rapiécés ou tombant en loques. Mendians et mendiants, jeunes ou vieux, ulcéreux, aveugles ou . . . bien portants, voués à la mendicité en l'honneur d'un Sidi-Bouzi quelconque, pratiquant avec patience le grattage de leur épiderme, la poursuite de leur vermine. Les autres vont cependant d'une allure fière sous ces vêtements qui ne devraient plus avoir de nom, portant en eux l'orgueil stérile de l'Islam, le mépris du *iouddi* ou la haine du *nazrani*, dont il témoignait en crachant quand leur marche les frôle. Pouilleux sublimes !

Les immondices humaines déposées dans les rues passantes, les amoncellements d'ordures aux portes des villes rendent l'atmosphère irrespirable. Le manque d'hygiène engendre toutes sortes de misères humaines ; les plus forts lui résistent, elle tue les plus faibles. Les familles qui ont une moyenne de huit naissances sont par suite fortement décimées. La survivance moyenne des enfants n'est que de trois.

Pays de la mendicité. — Tout Marocain, sauf de rares exceptions, a l'âme d'un mendiant. Le désir de l'argent légitime toutes les bassesses. Suivant le rang social, la mendicité revêt des formes basses ou prend des manières distinguées. Les mendiants de profession font d'ailleurs de maigres recettes, car les musulmans ne mettent pas grand empressement à remplir le devoir coranique de l'aumône. Ce n'est point dans les paillasses remplies de vermine des mendiants marocains qu'on trouverait cent mille francs.

Le pays du mensonge et de la fourberie. — Celui qui parle ment à son interlocuteur ; il sait par contre que celui-ci agit de même. En sorte que pour tromper un Marocain, il suffirait de lui dire simplement la vérité.

C'est le pays où les caïds que le Sultan invite, avec des démonstrations de confiance et d'amitié, à lui rendre visite, ne savent jamais s'ils ne seront pas jetés en prison pour voir leurs biens confisqués.

Le pays de la cruauté. — Certains journaux de France vitupèrent contre l'emploi du knout en Russie. Ils savent qu'au Maroc on donne jusqu'à 300 coups de corde et que le patient meurt dans les vingt-quatre heures après d'horribles souffrances et pourtant ils se taisent. Pourquoi ?

Le pays du paradoxe. — Il abonde au Maroc, dans les institutions politiques et sociales et dans les mœurs.

Ce n'est guère que dans ce pays que l'on peut voir de vrais brigands s'instituer eux-mêmes gendarmes, faire de l'ordre à force de désordre et en imposer aux représentants officiels du gouvernement réduit à l'impuissance.

Quelques-uns pensent que cet état de choses est voulu. C'est possible et vraisemblable, parce que paradoxal. Dans l'affirmative, il faut constater que la comédie est bien jouée.

LE COMMERCE AU MAROC. — D'un article de M. Ed. Déchaud, paru récemment dans les Annales de l'Institut Colonial de Bordeaux, nous détachons les renseignements suivants :

Genre de commerce à recommander. — Le moment ne semble pas encore venu d'établir au Maroc un commerce à l'image de celui que nous avons l'habitude de voir dans les pays civilisés. Les opérations ne sont encore ni assez suivies, ni assez importantes pour permettre la spécialisation dans un article quelconque. Les négociants qui s'établissent au Maroc doivent donc être disposés à vendre et à acheter toutes sortes de produits.

Comme le fait très justement remarquer M. Auguste Bernard, le commerce du Maroc fonctionne suivant certaines méthodes anciennes, qui ne sont autres que celles inaugurées par les Portugais aux XV^e et XVI^e siècles et que pratiquaient les Européens dans les pays d'outre-mer, notamment à la côte d'Afrique, avant le XIX^e siècle. A l'importation les commerçants font la commission; ils exécutent les commandes qu'on leur donne et font venir au fur et à mesure des demandes de leurs clients; ceux-ci, négociants de la petite ville, censeaux, associés agricoles ou tous autres indigènes en relations avec eux, viennent dans leurs magasins prendre livraison de la marchandise et apportent en échange les produits agricoles de l'intérieur. Il n'y a guère d'approvisionnement à cause des fluctuations du change et du manque de capitaux.

Cette façon de procéder réclame naturellement des connaissances spéciales et une certaine pratique des affaires que peut seule donner l'expérience. Le futur négociant au Maroc devra donc débiter tout d'abord autant que possible, en qualité d'employé dans une maison déjà existante dans le pays. Toute

autre façon de procéder donnerait très probablement des résultats moins certains.

Emplois et employés. — Il est utile de constater tout d'abord que le nombre des emplois disponibles au Maroc est des plus restreints, les maisons de commerce les plus importantes fonctionnant avec très peu de personnel.

Les employés sont de deux ordres : il y a d'abord les Européens ou les israélites, qui travaillent au comptoir principal, et ensuite les Marocains, ou plutôt les israélites indigènes, qui vont détailler les produits dans l'intérieur.

On ne réclame des premiers aucune condition spéciale sauf la connaissance de l'arabe.

Quant aux seconds, ils sont placés sous le régime spécial édicté par la convention de Madrid. Ils prennent le nom de censaux [et échappent, grâce au titre de protégé français qui leur est accordé, à l'action du gouvernement et des agents marocains ; chaque maison de commerce ne peut en avoir que deux au maximum ; ils habitent généralement l'intérieur et mettent la maison en relation d'affaires avec les consommateurs de leurs régions.

Ils rendent des services appréciables et il est regrettable que notre diplomatie n'ait pas montré un désir plus grand d'en augmenter le nombre, à l'exemple de l'Italie, de l'Angleterre ou de l'Allemagne.

Comme on le voit, il y a peu de place dans cette organisation pour nos compatriotes de la métropole, mais il est possible qu'ils puissent, dans un certain nombre de cas, utiliser avantageusement leur activité et leur initiative, en prenant la précaution de bien se renseigner avant de quitter la France.

Langues étrangères. — Une seule langue, l'arabe, est nécessaire, on peut même dire indispensable, à toute personne allant s'établir au Maroc, et aucun employé ne peut espérer trouver d'occupation qu'à la condition de posséder parfaitement le langage courant du pays.

L'espagnol, bien que moins intéressant, est parlé par un grand nombre de personnes, et même par les indigènes. Cette langue peut donc suppléer, dans une certaine mesure, à la connaissance de l'arabe.

Les autres langues ne présentent qu'un intérêt secondaire.

Relations avec les indigènes. — Le seul moyen pour nos importateurs et nos exportateurs de faire, sans danger, des opérations commerciales avec les places marocaines, est de s'adresser aux grosses maisons françaises établies au Maroc, lesdites maisons étant disposées à accepter toutes les affaires faisables qui leur sont proposées. C'est à elles, qui sont bien placées pour connaître la valeur des acheteurs locaux, qu'il appartient de vendre sur place. Cette règle devra être d'autant plus strictement observée, que les ventes — sauf pour le

détail — ne se font jamais au comptant, et qu'il y aurait de grands risques à ouvrir des crédits sans connaître parfaitement la situation du pays.

Cette observation ne s'applique pas, naturellement, aux affaires que peuvent entreprendre les négociants israélites d'Algérie, qui ont de nombreux parents ou amis habitant les ports marocains, et qui sont constamment en état de connaître la situation exacte des petits commerçants, et l'importance du crédit qui peut leur être fait sans danger.

Les Marocains vendent aux commerçants — toujours au comptant — les produits de leurs terres, de leurs troupeaux ou de leurs travaux : céréales, volailles, œufs, laines, bœufs, cumin.

Les transactions se font simplement et ne donnent lieu qu'à de rares différends.

Articles d'importation. — Le Maroc en étant réduit à sa propre production est tributaire de l'Europe pour tous les objets de consommation qu'il ne tire pas de son sol ou de son troupeau.

Les principaux articles d'importation sont les suivants : acier, allumettes, biscuits, bois, bougies, café, cotonnades, ciment, drap et lainage, droguerie, épicerie, faïence, fer, farine, papier, pétrole, riz, sacs en jute et en chanvre, soieries, sucre, thé, tuiles et briques, vins et spiritueux, verrerie et en général tous les produits de l'industrie européenne.

La part de la France est prépondérante pour les sucres, les soieries, les matériaux de construction, la quincaillerie et la farine. Il ne dépend que des industriels nationaux de ressaisir les marchés marocains en ce qui concerne les bougies, le savon et les étoffes de drap.

Les dernières statistiques accusent une amélioration sensible dans la situation de nos importations.

Articles d'exportation. — Bien que la production marocaine ne soit pas très variée, et que d'autre part une réglementation souvent abusive, toujours arbitraire, entrave l'exportation d'un grand nombre d'articles qui trouveraient un facile débouché en Europe, les marchandises exportées atteignent une valeur considérable.

Les principaux produits exportés sont les suivants : amandes sèches, cire, coriandre, fenugrec, fèves, laines, graine de lin, maïs, œufs, peaux de chèvre, de mouton et de bœuf, pois chiches et tapis.

Ces marchandises sont expédiées vers la France, l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis. L'Espagne fait quelques achats de bœufs et de pois chiches.

Il existe de la vigne au Maroc, mais on n'y fait pas de vin. Un essai, tenté à Larache, a donné les meilleurs résultats.

Le pays est très fertile et peut produire en grande quantité les huiles, les

céréales, les vins, les fruits et les légumes. Un avenir prochain le trouvera sans doute mieux armé pour la lutte économique.

Monnaies. — L'organisation monétaire dans ce pays est assez compliquée. Elle se compose de deux systèmes : l'ancien, qui a pour base une unité monétaire de valeur fictive appelée fels (valeur un sixième de centime), et le nouveau système, qui repose sur une monnaie d'argent nationale de frappe récente.

Les unités de paiement dérivées du fels sont les suivantes :

La mouzouna qui vaut 6 fels ou 1 centime.

Le oudjhein » 2 mouzouna ou 2 centimes.

Le derhem » 4 » 4 ' »

Le mthak'el » 40 » 40 »

C'est en somme la mouzouna, ou centime, qui forme la base du calcul monétaire marocain, et c'est d'elle qu'on est parti pour la frappe de la nouvelle monnaie de bronze, qui est décimale et qui comporte des pièces de 1, 2, 5 et 10 mouzouna, ou centimes.

La monnaie d'argent marocaine, appelée hassani ou azizi, suivant qu'elle a été frappée sous le règne du sultan Hassan ou sous celui d'Aziz, se compose de cinq types de pièces valant respectivement 0.25, 0.50, 1.25, 2.50 et 5 pesetas. Cette dernière pièce, appelée douro, est la base de toute transaction ou paiement important. Jusqu'à ces temps derniers, la monnaie marocaine en circulation dans l'Empire — environ 40 à 50 millions — était insuffisante pour satisfaire aux besoins des transactions, mais par suite de frappes nouvelles faites en France, en Allemagne et en Angleterre, le Maroc s'est trouvé avoir en sa possession une quantité de monnaie divisionnaire par trop considérable, et celle-ci a subi de ce fait une dépréciation sensible, qui est venue compliquer la situation déplorable faite au commerce par le change.

La prime du change, par son instabilité et sa mobilité dans les deux sens, dérouté le négociant le plus expert et le plus avisé, et c'est là un des côtés les plus graves de la situation. Dans ces conditions, le négociant qui achète à l'étranger est obligé, tout d'abord, de s'approvisionner par petites quantités, risquant ainsi de manquer d'assortiment et de ne pouvoir répondre à la demande de sa clientèle.

Ensuite, à quel prix doit-il vendre sa marchandise ?

Il n'en sait rien, puisque son voisin et concurrent, qui se pourvoit de la même marchandise, peut se la procurer à un moment où les cours du change ont fléchi, et que le prix de revient, dans ce dernier cas, peut être sensiblement moins élevé que le sien, ce qui permettrait à son concurrent de vendre meilleur marché que lui.

Dès lors que fait le commerçant, de crainte de s'exposer à un déboire ? Il calcule deux marges : 1^o son bénéfice ; 2^o l'aléa sur le change.

D'où il résulte que l'acheteur ou le consommateur paie la marchandise plus cher qu'il ne l'aurait payée si le cours du change avait été fixe, et malgré le sacrifice imposé au consommateur, le commerçant n'est pas tout à fait à l'abri d'un mécompte. D'où il s'ensuit que les opérations commerciales au Maroc sont toujours entachées de spéculation, et que l'aléa qui en résulte pèse sur leur développement.

Il est juste de dire que malgré ses défauts le change a des partisans, car il offre une véritable prime d'exportation à ceux qui font des achats au Maroc avec de la monnaie autre que celle d'Espagne. Mais les bénéfices qui résultent de cette opération ne sont pas aussi importants que pourrait le laisser croire l'élévation ordinaire du change, car cette marge est toujours calculée dans l'opération, dont elle fait partie intégrante.

Le remède à cette situation consisterait à expulser la monnaie espagnole, mais la chose est difficile, car la monnaie française n'a pas et ne peut pas avoir cours dans les usages courants des indigènes, puisqu'elle fait prime et qu'au cours moyen de 35 % qui semble être le plus souvent pratiqué, notre franc vaut 1 fr. 35, et notre pièce de 5 fr. 6 fr. 75 ; mais par contre elle est acceptée partout, même dans le petit commerce, avec la majoration du cours du jour.

Le crédit. — La question du crédit doit être placée au tout premier plan ; elle a été l'objet des préoccupations de ceux qui nous ont précédé ; nous l'avons étudiée à notre tour avec soin, mais d'autres qui viendront après pourront peut-être encore disserter sur les conséquences du régime actuellement adopté pour le mode de paiement des marchandises achetées par les Marocains.

Dans un de ses rapports, M. Douffé, un des hommes qui connaissent le mieux le Maroc, s'exprime au sujet du crédit de la façon suivante, et nous sommes entièrement de son avis :

« On a fait au Maroc, dit-il, une réputation peu méritée ; il passe, en effet, pour un pays où le crédit commercial n'offre aucune sécurité. Or, l'expérience montre que si l'on ne veut faire du négoce qu'avec les maisons marocaines bien assises, le crédit est très sûr. Le principal importateur de Tanger nous a déclaré que depuis trente ans qu'il faisait du commerce au Maroc, ses pertes par suite de non-paiement n'avaient jamais dépassé 0.25 %. Le crédit au Maroc est donc non seulement supérieur, comme sécurité, à ce qu'il est en Algérie, mais aussi sûr que dans n'importe quel pays. Seulement il doit être assez long : l'usage jusqu'ici a été de vendre à quatre mois, de garder les traites en portefeuille, et de renouveler le crédit à l'échéance, en cas de non-paiement. C'est qu'en effet le commerçant musulman, le boutiquier de Fez,

par exemple, n'a aucune idée de ce que c'est que le temps et recule toujours ses échéances, mais il finit toujours par payer. »

Le régime douanier. — Il y aurait quelque audace à appeler régime douanier l'ensemble des mesures faites d'arbitraire qui assurent, dans l'empire du sultan, la perception des droits imposés aux marchandises importées ou exportées.

Le tarif d'importation est composé d'une taxe uniforme à laquelle sont soumis tous les articles de commerce, à l'exception de quelques-uns qui jouissent d'un traitement de faveur, et d'autres dont l'introduction est provisoirement prohibée.

En ce qui concerne le tarif de sortie, les chiffres inscrits au tableau des droits représentent les taxes qui doivent être perçues. Mais celles-ci sont susceptibles d'être modifiées du jour au lendemain.

La taxation se fait, du reste, à la volonté des agents des douanes, qui perçoivent les droits comme bon leur semble, sans base fixe et surtout sans équité. Les importateurs peuvent librement discuter avec eux, non point la quotité de la taxe applicable, mais la nature de la marchandise, son poids et son volume.

Les produits français importés au Maroc sont admis au droit uniforme de 10 % *ad valorem* ou en nature. Mais les tissus de soie pure ou mélangée, les bijoux d'or et d'argent, les pierres précieuses et fausses, les rubis, les galons d'or, toutes les espèces de vins et de liquides distillés, et les pâtes alimentaires, ne paient que 5 % *ad valorem*. Ces marchandises sont estimées sur le pied de leur valeur marchande au comptant, en gros, dans le port de débarquement, en réaux de vellon.

Le tabac paie par quintal (1) :

Tabacs en feuille.....	40 réaux de vellon (2)
Tabac coupé.....	60 »
Tabac élaboré.....	60 »
Cigares et cigarettes.....	100 »

Le tabac à fumer seul peut être introduit et vendu à l'exclusion de toute autre espèce.

Si un marchand est soupçonné de vendre autre chose que du tabac à fumer, il peut être dénoncé à son consul par la personne chargée par le makhzen de surveiller la vente du tabac ; une perquisition est faite chez la personne soup-

(1) Le quintal marocain vaut 50 k. 750.

(2) Le réal de vellon vaut 0 peseta 25.

connée, avec l'autorisation du représentant de sa nation. Si l'on trouve des articles prohibés, ils sont saisis et confisqués ; de plus, le délinquant est puni.

Le tabac ne peut être introduit au Maroc que par le seul port de Tanger ; l'introduction dans tout autre port est considérée comme un acte de contrebande, et le tabac est confisqué.

Sont prohibés à l'importation les articles suivants :

Armes de tout genre, cartouches et tous autres articles de munitions de chasse ou de guerre, poudre, salpêtre, soufre.

PROGRAMME DES EXCURSIONS PROJETÉES EN 1907

Jeudi 14 Mars. — Visite de l'École des Arts et Métiers. — Organisateur : MM. Cantineau et Decramer.

Mardi 26 Mars. — Visite de l'Usine d'Automobiles Peugeot. — Organisateur : MM. Xavier Renouard et Bonvalot. — 50 personnes.

Lundi 1^{er} au dimanche 24 Avril. — Marseille, Nice, Monte Carlo, Gènes, Pise, Rome, Naples, Florence et Turin. — Organisateur : MM. Bonvalot et P. D'Haluin. — 46 personnes.

Dimanche 14 Avril au vendredi 17 Mai. — Vienne, Budapest, Belgrade, Sofia, Constantinople, Brousse, Salonique, Syra, Patras, Athènes, Le Pirée, Naples, Marseille, Paris. — Organisateur : MM. Henri Beaufort et Dr A. Vermersch. — 12 personnes (*dernier délai d'inscription 28 Février*).

Mercredi 24 Avril au mardi 14 Mai. — St-Sébastien, Burgos, l'Escorial, Tolède, Séville, Malaga, Ronda, Gibraltar, Algésiras, Grenade, Cordoue, Madrid, Saragosse, Barcelone, Paris. — Organisateur : M. R. Thiébaud. — 42 personnes.

Jeudi 9 Mai (*Ascension*). — Wissant, Blanc-Nez et Sangatte. — Organisateur : MM. Aug. Schotsmans et H. Vanderhagen.

Dimanche 19 et 20 Mai (*Pentecôte*) — Bruxelles, Musée Colonial à Tervueren, Visite de l'établissement modèle de Pisciculture et du domaine de Freux du baron Goffinet (province de Luxembourg). — Organisateur : MM. Van Troostenbergh et Vaillant. — 30 personnes.

Samedi 8 au lundi 10 Juin (*Fêtes de Lille*). — Rouen, Forêt et Abbaye de Jumièges, Abbaye de St-Wandrille, Caudebec. — Organisateur : MM. O. Godin et Calonne.

— Imprimerie L. Danel. — Organisateur : MM. Aug. Crepy et Henri Beaufort.

Dimanche 16 Juin. — Bailleul, Mont-des-Cats, Mont-Noir. — Organisateur : MM. Xavier Renouard et Dupont. 20 personnes.

Jeudi 20 Juin. — Établissements Walker et l'Indépendante. — Organisateur : MM. Maurire Thieffry et Calonne.

Dimanche 30 Juin. — Gand, Établissement d'Horticulture. — Organisateur : MM. Decramer et D. A. Vermersch.

Dimanche 7 Juillet. — Cassel, Mont des Récollets. — Organisateur : MM. Cantineau et Henri Beaufort.

Jeudi 11 Juillet. — Central Electric de Croix. — Organisateur : MM. Prosper Ravet et O. Godin.

Dimanche 14, 15 et 16 Juillet. — Londres. — Organisateur : MM. Van Troostenberghe et Bonvalot. — 30 personnes.

Dimanche 28 et 29 Juillet. — Anvers. — Organisateur : MM. Decramer et Prosper Ravet.

Samedi 27 Juillet au dimanche 4 Août. — Châteaux de la Loire. — Bordeaux et le Congrès de Géographie. — Organisateur : MM. Vaillant et Dupont.

Dimanche 1^{er}, 2 et 3 Septembre. — Sedan, Bazeilles, Bouillon-sur-Semoy et Grottes de Han. — Organisateur : MM. Decramer et Calonne.

Jeudi 5 au vendredi 13 Septembre. — Nancy, St-Dié, Gérardmer, La Schlucht, Munster, Ste-Odile, Strasbourg, Paris. — Organisateur : MM. Van Troostenberghe et P. Ravet. — 30 personnes.

En Octobre. — Trélon et Vireille. — Organisateur : MM. Henri Vanderhaghen et Aug. Schotsmans.

N. B. Dans le cas où l'inscription nécessiterait une correspondance, s'adresser à M. l'Agent de la Société, 116, rue de l'Hôpital-Militaire, Lille.

RÈGLEMENT.

Toutes les excursions sont organisées par les membres de la Commission des excursions qui, apportant tous leurs soins à l'organisation, supportent les mêmes charges que leurs collègues.

Dans les séances des 3 et 23 Janvier 1907, les dispositions suivantes ont été prises et arrêtées :

ART. 1. — La Commission se réserve le droit de modifier la *Date* et l'*Itinéraire* des Excursions projetées, et de limiter le nombre des Excursionnistes.

ART. 2. — Le Programme détaillé de chaque Excursion sera communiqué aux Sociétaires, au Siège de la Société, rue de l'Hôpital-Militaire, 116. Il indiquera l'itinéraire définitivement adopté et la somme à consigner entre les mains de M. Hachet, Agent de la Société (chaque jour non férié, de 7 h. 3/4 à 8 h. 3/4 du matin et de 4 à 8 heures du soir).

ART. 3. — Les adhésions ne seront admises qu'au Secrétariat de la Société, un mois au plus tôt avant les dates fixées au tableau qui précède.

Aucun Sociétaire ne sera inscrit s'il ne verse directement ou par mandat, au moment où il demande son inscription, la somme déterminée par les organisateurs.

La liste sera close dès que le nombre des adhésions fixé au programme aura été atteint, et au plus tard *10 jours* avant chaque Excursion (les Compagnies de chemin de fer exigeant la remise de la liste des excursionnistes 10 jours avant le départ).

Par exception, les organisateurs de grandes excursions de plus de 10 jours, se réservent le droit d'accepter les inscriptions 2 mois à l'avance, et de les clore lorsque le nombre fixé sera atteint.

Pour les excursions qui comportent des visites industrielles, ou de propriétés et de collections privées, les organisateurs se réservent le droit de refuser l'inscription sans avoir à motiver leur refus.

ART. 4. — Il sera remis à chaque souscripteur une *Carte* distinctive devant servir de signe de ralliement, et, le cas échéant, de justification d'identité. **La possession de cette carte pendant le voyage est indispensable.**

ART. 5. — Les femmes et enfants des Sociétaires peuvent être admis à participer aux Excursions. Toutefois, si les enfants ne sont pas accompagnés de leur père ou de leur mère, ils devront avoir au moins 17 ans.

ART. 6. — Les frais généraux d'organisation sont prélevés sur les cotisations des Excursionnistes à raison de 2 %. Ce prélèvement ne pourra dépasser deux francs par personne. Le reliquat disponible sera versé au Trésorier pour être affecté à un compte spécial dont l'emploi sera fait par la Commission des Excursions après approbation du Comité d'Études.

ART. 7. — Les Excursionnistes qui abandonnent le groupe en cours de voyage perdent tout droit à remboursement et reviennent à leurs frais et risques.

ART. 8. — **Les Membres de la Société qui voudraient bien se charger d'organiser et de diriger des Excursions nouvelles, sont priés de soumettre, par écrit, leurs projets au Président de la Commission des Excursions.**

ART. 9. — Les compte rendus des Excursions devront être remis dans un délai d'un mois, au Siège de la Société, pour être soumis à l'approbation du Comité de révision.

Vu et approuvé par le Comité d'Études,

Le Président de la Société,

ERNEST NICOLLE.

Le Président de la Commission des Excursions,

HENRI BEAUFORT.

DICTIONNAIRE DE GÉOGRAPHIE

Par A. DEMANGEON.

Notre distingué collègue, M. A. Demangeon, Professeur à l'Université de Lille, vient de faire paraître à la Librairie Colin un Dictionnaire manuel illustré de Géographie.

Cet ouvrage, bien que de dimensions restreintes, contient, avec de nombreuses notions de géographie physique et économique, des définitions claires et des données précises sur tout ce qui touche à la géographie, comme : l'atmosphère, les mers, le relief des continents, la géologie, la végétation, les peuples et les races, les explorateurs, etc.

L'auteur a su se garder de l'écueil de cultiver de préférence une branche de la science géographique au détriment des autres, il a assigné à chacune d'elles la part qui lui convient. En de larges efforts de synthèse il a extrait des éléments les plus divers ce qui, dans chaque branche, caractérise le mieux une ville ou un pays.

Tenu au courant des acquisitions les plus récentes de la science et illustré de nombreuses cartes et dessins graphiques, cet ouvrage est bien la description, mise à la portée de tous, de la vie présente de la terre. C'est une véritable encyclopédie géographique appelée à rendre de réels services.

BIBLIOGRAPHIE

UN CRÉPUSCULE D'ISLAM, par André CHEVRILLON. Hachette, 1906.

Ce « Crépuscule d'Islam » pourrait s'appeler moins poétiquement « Un Voyage à Fez », car c'est à l'entour et à l'intérieur de la capitale du Maroc, en même temps une des capitales du monde musulman, que se concentre tout l'intérêt du récit. Sur la route de Fez, — L'Entrée de Fez, — Dans l'ombre de Fez, — constituent les trois grandes divisions du livre. De chapitres, il n'en est pas question, car ce sont là des notes de voyage, écrites au jour le jour, par un observateur minutieux, qui se double d'un artiste merveilleusement raffiné et d'un écrivain de tout premier ordre.

Les routes étant peu sûres au Sud de Tanger, c'est par le petit port d'El Arach que le voyageur aborde le Maroc ; de là son convoi, en pelotons successifs, s'achemine vers Fez. Étapes longues, monotones pour tout autre que lui, à travers le vaste pays sans routes, dans les fleurs, dans la lumière intense, — avec les gîtes par les inoubliables nuits bleues (qu'on se rappelle Pierre Loti). Des dunes à franchir, des caravanes que l'on croise, de petites bourgades marocaines si tristes, si misérables : le tout dépeint, d'ailleurs, dans un style d'un charme, d'une fluidité, d'une plasticité, d'un éclat surprenants. Puis, l'entrée pittoresque à Fez, où l'auteur se rappelle Damas. Et enfin, ce qui constitue surtout l'originalité du livre, viennent les notes intitulées « Dans l'ombre de Fez ». Car il l'a parcourue bien des fois, l'étrange cité, à pied ou à cheval, derrière quelque cavalier maure ; il a même pénétré quelque peu dans ses recoins obscurs, dans son intimité. Mais partout il y a trouvé la décrépitude et la mort, jusque sur le visage des vivants. Les formes

blanches qui passent, on les croit enveloppées d'un suaire. « C'est bien l'Orient le plus sombre que j'aie connu », dit-il. Il compare avec Jérusalem, avec Bénarès, où, derrière certaines immobilités impressionnantes, on sent du moins la vie intérieure; ici tout est mort; nul rêve, un vide de l'esprit absolu et effrayant; sa religion énérvée et formaliste a hébété ce peuple, réduit, pour se sentir vivre, à des frénésies intermittentes de danse, d'extase et d'orgie sensuelle.

« Ayant vu les pays turcs, je savais ce qu'est un peuple malade : ici, vraiment, la mort a commencé. Les cadavres de bêtes encombrant les rues, comme ils encombrant les abords de la capitale; à travers le difficile lacs des venelles, nous marchions à la puanteur comme les bergers à l'étoile ». Image du reste de toute l'administration marocaine, non moins « vétuste et croupissante, et infectée de corruptions ».

Détails incroyables : les gens de Fez même ne connaissent pas le nom des rues, le nom des portes; la nuit tombée, si on s'attarde dans un quartier éloigné « nos Mokhaznis ne savent plus trouver le chemin du retour ». A toute question, on vous répond : « Mn'aref! (je ne sais pas) » Dieu étant le plus savant. Sur la géographie du Maroc, c'est auprès de la mission française que les vizirs se renseignent. C'est encore les Roumis que l'on vient consulter sur la population d'une tribu rebelle qui n'est pas à vingt kilomètres de Fez. On ignore même, à Fez, ce qu'est la population de Fez! Les hommes naissent et meurent sans que l'autorité s'en occupe.

Seul, le quartier juif fait exception à la torpeur et à la saleté générales. On y salue, les enfants envoient des baisers, on y crie bonjour en français; ils sont là dix mille juifs, haïs des musulmans, pleins d'une sympathie pour la civilisation européenne. C'est une joie inattendue pour le voyageur.

A noter, une audience solennelle accordée par de hauts personnages musulmans, des vizirs, des ministres, des princes de la science, dans la salle même qui sert aux conférences diplomatiques. On y accueille l'auteur comme un confrère, avec force cérémonies. On lui demande de prouver que la terre est ronde, et les étoiles habitables. Autre part, une spécialiste lui apprend que l'art est *fini*. qu'il n'y a plus rien à inventer, que « toute la musique peut-être jouée en 120 heures ».

Et néanmoins, il y a dans cet engourdissement des êtres et des choses, sur la terre d'Islam, un charme réel, puissant, inexplicable, dangereux, sur lequel l'auteur revient à chaque instant, et qu'il subit lui-même, comme Loti, comme la plupart des voyageurs venus d'Europe. Et c'est à quoi il songe mélancoliquement, à la veille même de rentrer dans notre humanité ardente, forcée. « notre humanité hors nature ». comme il l'appelle par une sorte de contradiction. Il y a là, à la fin de son livre, quelques pages émouvantes, qu'il faut lire comme il faut lire du reste le livre en entier, pour les beautés sans nombre qu'il contient.

L'EXPANSION COLONIALE AU CONGO FRANÇAIS, par
Fernand ROUGET. Paris, Larose, 1906. — Don de l'Éditeur.

Ce livre a été publié à l'occasion de l'Exposition coloniale de Marseille, où M. Rouget exerçait les fonctions de Commissaire pour la section du Congo français. L'auteur s'intitule en outre Archiviste-Paléographe, Diplômé d'études supérieures

d'histoire et de géographie, et Rédacteur au Ministère des Colonies. De là sans doute, non seulement les connaissances variées, mais la méthode, le souci de précision et d'exactitude dont il a fait preuve dans son livre volumineux. Ce n'est plus un récit épisodique, une monographie plus ou moins étendue, mais une étude complète sur l'état de notre colonie, et pour ainsi dire, une enquête générale sur le Congo français, ce qu'il est, ce qu'il vaut, et ce qu'il doit être.

Alors que la plupart de nos autres grandes possessions, notamment l'Indo-Chine et Madagascar, nous avaient déjà été décrites avec un luxe de documents digne de leur être envié encore par quelques-unes de nos vieilles provinces, il eût été singulier qu'une œuvre analogue ne fût pas entreprise pour le Congo. On peut dire qu'elle l'est aujourd'hui pleinement, grâce à M. Fernand Rouget — et à l'Exposition coloniale de Marseille qui en aura fait naître l'occasion.

Le volume est précédé d'une lumineuse histoire de la formation de notre colonie et de la pénétration française dans le grand bassin équatorial. La description plus moderne et très exacte de la colonie d'aujourd'hui, si vaste et si diversifiée, nous change enfin des antiques monographies d'un minuscule Gabon. Le groupement harmonieux de ces grandes régions en quatre zones différenciées par la substructure du sol et leur aspect géographique, amène ensuite l'auteur à étudier ce qu'il appelle « les conditions de la vie sociale », c'est-à-dire le climat, la flore et la faune, puis les groupements de population répartis dans ces différentes zones, et prépare enfin la conception de l'organisation politique actuelle, savamment exposée, avant tout imposé par le milieu même, géographique et social, dont il vient d'être question.

En dernier lieu, dans ses chapitres sur les « Conditions de la Production et du Commerce, — l'Outillage de la vie économique, — et les Résultats économiques » l'auteur nous apporte un inventaire détaillé et complet des richesses du Congo, et une étude raisonnée sur les moyens pratiques de les mettre en valeur, accompagnée de laborieuses statistiques. A la scrupuleuse traduction des faits, et aux commentaires les plus intéressants de l'œuvre déjà accomplie, il a su joindre des vues d'ensemble très nettes, sur les problèmes si délicats de la colonisation congolaise, l'utilisation et l'évolution du système concessionnaire, l'éducation à la fois humanitaire et pratique de l'indigénat.

Le Congo, il faut bien le dire, jouit auprès d'une partie du public français, et même auprès de certains coloniaux, d'une assez mauvaise réputation. On l'accuse de mal rémunérer les sacrifices en hommes et en argent que lui a faits la métropole, et de nous préparer pour l'avenir bien des mécomptes peut-être. Tel n'est pas l'avis de M. Rouget, non plus que celui d'un colonial bien connu, M. Émile Gentil, dans la courte mais énergique préface consacrée par lui à l'ouvrage. « L'ignorance seule, — affirme-t-il, — a pu donner à ce pays une aussi routinière et détestable réputation. . . Le Congo français, vaste et riche en produits naturels, parcouru de beaux grands fleuves, couvert d'exubérantes forêts, habité par tant de millions d'indigènes primitifs, mais nullement réfractaires, non encore évolués mais nos collaborateurs de demain, doit devenir la plus riche de nos possessions de l'Afrique. . . » Ce serait une lâcheté coloniale d'abandonner le Congo à ses détracteurs », disait Quésime Reclus. Il faut être reconnaissant à tous ceux qui le défendent en le faisant connaître et admirer ».

LE TERRITOIRE FRANÇAIS DE KOUANG-TCHÉOU
(Chine). Notice publiée à l'occasion de l'Exposition coloniale de Marseille, par le gouvernement général de l'Indo-Chine. Hanoï, 1905. — Don, en double exemplaire, de M. Fernand Gautret, gouverneur du territoire de Kouang-Tchéou.

Combien de personnes en France connaissent, même de nom, notre colonie de Kouang-Tchéou-Wan ? Ce petit territoire, situé au Nord-Est de la presqu'île chinoise de Lei-Tchéou, en face de l'île d'Hainan, a été cédé à la France en 1898, et pour une période de 99 ans, en vue de l'établissement d'une station navale avec dépôt de charbon. Il joint aux dispositions naturelles qui en font un vaste et magnifique abri, les conditions favorables à l'installation d'un excellent port de commerce et de transit, point d'aboutissement des voies ferrées du Kouang-Si et de la région méridionale de la province de Kouang-Tong.

Le territoire de Kouang-Théou-Wan est très peuplé. Sur une étendue de 84.244 hectares, c'est-à-dire, à fort peu de chose près (3.000 hectares en moins), la surface de notre arrondissement de Lille, vivent 183.346 indigènes, soit une densité moyenne de population trois fois plus forte qu'en France, où l'on ne compte guère que 71 habitants par kilomètre carré.

Ces habitants constituent d'ailleurs une race *sui generis*, belle, forte et bien constituée, assez fine, « d'un facies presque européen », dit l'auteur anonyme de la notice. Ils sont paisibles, sobres, patients, travailleurs à l'occasion, merveilleusement aptes, comme tous les Chinois, aux affaires commerciales ; au demeurant, paresseux d'instinct, imbus de superstitions grossières, misérables, sales, avec une odeur non moins *sui generis*, et considérant le vol à l'égal d'une religion : il y a un « Bouddha des voleurs », et, si dans les villages, les cambrioleurs, coupeurs de récoltes ou pilleurs d'étables, sont surpris dans leurs nocturnes opérations, « l'affaire se règle à l'amiable, avec force compliments ». Les maladies sont fréquentes chez eux, car ils professent un dédain absolu, à l'égard non seulement de l'hygiène, mais de nos pratiques médicales, à part la vaccine. Il y aurait donc beaucoup à faire dans cette colonie. Je ne cite ici qu'une petite partie des curieuses « mœurs et coutumes » énumérées dans la brochure.

A d'autres points de vue, la notice en question ne saurait, son nom même et son objet l'indiquent, avoir l'ampleur d'une étude approfondie sur une vaste région, comme l'est celle dont nous venons de parler à propos du Congo. Mais elle est claire, bien ordonnée et intéressante, — ce qui est, toujours et partout, la caractéristique de l'esprit français. On trouvera dans ce rapport les indications les plus variées, tant sur la géographie de notre nouvelle possession, que sur les ressources qu'elle offre à l'agriculture, à l'industrie et au commerce, des statistiques sur la pêche et la navigation, des renseignements sur l'organisation administrative du pays, avant et après l'occupation, etc., etc.

Le gouverneur, M. Gautret, est un homme jeune et énergique, il semble plein d'initiative et d'ardeur, si nous en croyons un de nos concitoyens, le Docteur B., revenu d'Extrême-Orient, celui-là même par qui M. Gautret a bien voulu nous transmettre obligeamment ses notices. Notre représentant entretient, paraît-il, d'excellentes relations avec les autorités chinoises. La notice ne porte aucune signature, mais les conclusions en pourraient bien être siennes : « Logé comme un coin dans la Chine méridionale, tête de ligne des voies les plus courtes et les moins onéreuses pour pénétrer dans les grands et riches bassins du Si-Kiang et du Jang-Tzè-Kiang, merveilleusement servi par la configuration de ses côtes, Kouang-

Tchéou-Wan peut être appelé, dans un bref avenir, à jouer un rôle prépondérant dans l'expansion française en Chine. Comme hinterland, notre Territoire a une contrée salubre, au sol fertile, au sous-sol riche en minéral... Le pied est à l'étrier ; il ne dépend que de nous de faire de Kouang-Tchéou-Wan un grand entrepôt français, une des clefs qui ouvriront la Chine à l'activité européenne ».

Et cependant, osons le dire : Une colonie en pleine Chine, c'est peut-être bien aventureux. Les Allemands établis à Kiao-Tcheou commencent comme nous à s'en douter.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE.

Mission Gallois. — Notre collègue M. Eugène Gallois s'est embarqué à la fin de Janvier pour un long voyage d'études sur les côtes de l'Amérique du Sud sous les auspices de la Société de Géographie commerciale de Paris. Les vœux de la Société l'accompagneront.

ASIE.

Le Transsibérien. — A peine les sinistres aboiements du canon avaient-ils cessé de retentir dans les plaines de la Mandchourie qu'avec une énergie incomparable les Russes se remettaient à la besogne et se préoccupaient de perfectionner et de mener à bonne fin leur chemin de fer du Transsibérien.

On ne parlera jamais assez de cette grande œuvre de paix et de civilisation et nous allons examiner l'état actuel de cette ligne gigantesque maintenant qu'un de ses tronçons les plus importants, celui qui relie Kharbin à Port-Arthur, est passé aux mains des Japonais vainqueurs.

Le gouvernement russe n'a pas perdu son temps en vaines lamentations et, tout en agissant en sous main près de la cour de Pékin pour la décider à racheter au Japon cet embranchement qu'il préférerait voir, faute de mieux, entre des mains chinoises, il a pris avec une résolution remarquable la décision suivante : puisque l'accès de la mer libre à travers la Mandchourie méridionale est pour longtemps, sinon pour toujours, fermé aux marchandises russes, les ingénieurs moscovites leur trouveront un nouveau débouché en modifiant de la façon la plus simple du

monde le tracé primitif du Transsibérien. Le point terminus du transit russe ne sera plus Vladivostok, situé trop au Nord et bloqué par les glaces, mais... Pékin que les Russes vont relier à Irkoustk, sur le lac Baïkal, par un embranchement traversant de part en part la Mongolie. Le Transsibérien n'aurait donc plus à utiliser des territoires soumis au contrôle du Japon et une ère de prospérité s'ouvrirait en Chine pour le commerce russe.

De toutes façons, et malgré les facilités que le nouveau traité anglo-japonais procurera au négoce britannique en Extrême-Orient, le Transsibérien ainsi complété portera à la suprématie anglaise dans ces parages un coup qu'il lui sera presque impossible de parer.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement dans les plaines de la Mandchourie que s'est exercée l'activité des ingénieurs russes, et les fertiles contrées de l'Asie centrale qui s'étendent jusqu'à la barrière montagneuse de l'Hindou-Kouch sont sillonnées de voies ferrées appartenant à la Russie.

Les officiers du czar ont poussé avec une activité fébrile la construction de la ligne Orenbourg-Taschkend dont le but est de relier Moscou au fleuve Oxus et qui, sans la mauvaise volonté du gouvernement anglais, qui cherche à ériger sur la frontière de l'Himalya, une sorte de « muraille de Chine », compléterait un réseau monstre allant de Calais à Calcutta, et mettrait la capitale de l'Inde à dix jours de l'Angleterre.

Ces deux voies ferrées, dues à l'initiative russe, ont réveillé l'antique Asie de sa torpeur séculaire et ouvert au commerce du monde entier un champ d'action inépuisable, un marché gigantesque où pourra s'écouler enfin le trop plein de la production européenne.

Sans même prendre le temps de respirer après une lutte aussi épouvantable, les Russes se remettent à l'œuvre avec plus d'acharnement que jamais : ils vont doubler la ligne déjà existante du Transsibérien, de façon à activer le mouvement des trains, et pressent le gouvernement chinois de les aider à achever le tronçon Irkoustk-Pékin.

L'ouverture du canal de Panama et l'organisation par les Compagnies de chemin de fer canadiennes de trains rapides reliant l'Atlantique au Pacifique empêcheront, il est vrai, la Russie de s'arroger le monopole exclusif des transports de marchandises et de voyageurs pour l'Extrême-Orient, mais, malgré les efforts de ses compétiteurs, le Transsibérien n'en restera pas moins le moyen de communication le plus rapide et le plus pratique entre l'Europe, d'une part, la Chine et le Japon de l'autre.

La grande lutte pour l'accaparement du marché sino-japonais sera donc circonscrite, d'ici quelques années, entre la Russie, l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, la première de ces puissances utilisant pour vaincre la voie Saint-Pétersbourg-Irkoustk, Pékin, définitivement outillée et organisée; les deux autres profitant du raccourci que leur ménagera le percement de l'isthme de Panama.

Quant à notre Indo-Chine française elle ne pourra que gagner à cette lutte pacifique entre Russes et Anglo-Saxons, l'ouverture des nouvelles voies de communication devant abaisser, dans une proportion notable, les prix de fret et de passage des Compagnies de navigation qui la desservent.

Il est d'ailleurs plus que probable que notre ligne du Yunnan sera alors reliée avec Pékin d'une façon plus ou moins directe par quelqu'un de ces innombrables embranchements qui s'ébauchent de toutes parts dans l'Empire du Milieu, et que nous pourrions utiliser nous-mêmes, pour le plus grand bien de notre colonie, la

grande voie transasiatique créée de toutes pièces par l'esprit d'initiative et d'audace de nos alliés !

Qui sait si dans une dizaine d'années nous n'entendrons pas retentir à Paris, dans le hall de la gare de l'Est, cet avertissement qui nous semblera alors tout naturel : « Les voyageurs pour Irkoustk, Pékin, Yunnan-Sen, Hanoï, Haïphong, en voiture ! »

Pendant longtemps l'Europe n'a pas daigné s'apercevoir que la Russie était en passe de réaliser un programme d'activité industrielle aussi sagement élaboré qu'adroitement exécuté. Momentanément affaiblie par la guerre de Crimée, elle ne tarda pas à recouvrer toute sa vigueur et, grâce à l'amitié de la France, elle a pu faire éclater les entraves dont l'avait embarrassée le traité de Paris.

Elle a fait de la mer Noire une dépendance moscovite où le pavillon de la Turquie ne flotte qu'avec son autorisation. Des Balkans au Caucase la côte lui appartient et elle a annexé le territoire ottoman situé entre Kars et Batoum. Le Caucase, qui était jadis le repaire de bandes innombrables de brigands irréductibles, a été conquis par les Russes et ouvert au commerce. A Bakou, sur la mer Caspienne, la découverte d'incépuisables réserves de pétrole a enrichi la région tout entière et transformé en une cité opulente et peuplée une ville misérable et décadente.

Dans la Perse septentrionale la totalité de la riche province de Khorassan est devenue pratiquement russe, et les deux rives de la mer Caspienne sont longées par d'importantes voies ferrées.

Quant au Transsibérien, les conséquences commerciales et politiques de cette gigantesque entreprise seront incontestablement d'une importance capitale.

D'immenses régions qui semblaient mortes à tout jamais ont été soudain ouvertes et livrées à l'activité commerciale et à la curiosité avide de l'Europe. L'Asie, qui est le plus vaste et le plus peuplé des continents, est sans rivale au point de vue de la fertilité du sol et de la richesse de ses ressources naturelles.

La résurrection grâce au Transsibérien, du trafic par voie de terre à travers l'étendue vaste continent asiatique portera un coup mortel à la prépondérance dont jouissait en Asie la Grande-Bretagne, par suite de la supériorité de sa marine marchande.

Le canal de Suez lui avait déjà fait beaucoup de mal, car du temps où l'on ne pouvait atteindre l'Asie qu'au prix d'un long voyage par le cap de Bonne-Espérance, l'Angleterre faisait ce qu'elle voulait en Extrême-Orient et n'avait à redouter aucune concurrence.

Solidement installée dans ses possessions de l'Inde, d'où elle pouvait tirer pour maintenir son autorité, des ressources illimitées en hommes et en argent, elle régnait en souveraine indiscutée des mers de l'Inde et de la Chine à la mer Rouge et au golfe Persique et dictait ses volontés à tous les peuples, de Zanzibar au Japon.

Elle fut rudement secouée de sa sécurité par l'ouverture du canal de Suez et l'intrusion simultanée des puissances maritimes de l'Europe, ainsi que par la détermination bien arrêtée de la France, de l'Allemagne et de la Russie, de partager avec elle les richesses de l'Extrême-Orient.

Depuis les événements de la dernière guerre avec la Chine un grand coup a été porté, non seulement à sa suprématie politique, mais à son commerce maritime qui est le secret de sa puissance et de sa prospérité !

On peut maintenant gagner la mer de Chine par une route qui échappe à son contrôle, celle du Transsibérien.

La valeur du trafic avec l'Extrême-Orient est incalculable, et voilà que soudain

s'ouvrent à l'activité commerciale des Occidentaux ces vastes régions du Nord de l'Asie qu'ils avaient considérées jusqu'alors comme fermées au reste du monde.

La Russie pourra, grâce au Transsibérien, détourner rapidement à son profit une grande partie du service des passagers et des communications postales de l'Europe avec la Chine et le Japon.

Quel négociant enverra bientôt par mer une lettre demandant 35 jours pour atteindre Shanghai alors que par le Transsibérien il pourra la faire parvenir en 18 jours, même en 15 jours, à la même destination ? Les grandes Compagnies de navigation qui desservent l'Extrême-Orient commencent à s'alarmer à juste titre, car le danger qui les menace est réel, imminent.

FONTENOY.

(Dépêche coloniale).

AFRIQUE.

Mission de délimitation du Congo-Cameroun. — La mission du Capitaine Cottes, chargée de délimiter la frontière méridionale du Cameroun, de la Sangha à la côte, de concert avec une mission allemande, ayant terminé ses travaux, est rentrée à Bordeaux le 10 Janvier.

Le Capitaine Cottes a donné les renseignements suivants sur les opérations de la mission :

Les travaux ont duré seize mois et se sont poursuivis dans des conditions exceptionnellement difficiles, par suite de la nature ingrate d'un pays couvert de forêts vierges noyées dans les marécages, du climat insalubre et de l'hostilité des indigènes anthropophages, les Nozimous et surtout les Fangs ou Pahouins.

Très fréquemment, la mission a dû faire usage de ses armes.

Les résultats de ses travaux sont des plus satisfaisants. Notre occupation du Gabon est purement nominative. A la faveur de notre inaction, de nombreux commerçants du Cameroun s'étaient installés dans le Gabon septentrional et y régnaient en maîtres. Aujourd'hui que la frontière de la Sangha à la côte est délimitée, ceux-ci devront évacuer des territoires qui constituent la partie la plus riche en produits naturels du sol de nos possessions du Congo.

Les rapports les plus courtois n'ont cessé de régner entre les commissaires des missions allemande et française, le Capitaine Foerster et le Lieutenant Schwartz pour l'Allemagne ; le Capitaine Cottes et l'Ingénieur Michel pour la France.

Ces derniers étaient assistés du Médecin-Major Gravat, du Lieutenant Boisot, de l'officier d'administration d'artillerie Guérin, et des sous-officiers Lepoix, Cervoni, Genty et Giroud.

OCÉANIE.

L'Australie centrale et septentrionale. — Il n'y a guère de régions qui soient aussi peu connues que l'intérieur et le nord du continent australien, qui représentent une surface dix fois aussi étendue que celle de l'Allemagne, et qui sont habités ou plutôt parcourus par 20,000 êtres humains à peine. Si l'on jette un regard sur une carte remontant à une cinquantaine d'années, on ne trouve

d'indications de lieux que le long de la côte Sud et Ouest, tandis que tout le reste du continent porte la suscription : Grand désert. Et ce n'est pas sans effroi que l'on songe au sort de l'intrépide explorateur Ludwig Leichhardt, qui disparut dans le désert avec sa nombreuse expédition, sans qu'on ait jamais pu découvrir la moindre trace de l'endroit où cette caravane a été ensevelie.

Encore de nos jours, assure le Bulletin de la *Société d'études coloniales*, on avait l'habitude de considérer le centre de l'Australie comme un immense désert dépourvu d'eau et où quelques aborigènes menaient une vie misérable. Les rares nouvelles apportées par les explorateurs étaient d'une nature peu encourageante et semblaient confirmer cette opinion. Ce n'est que tout récemment que les idées se sont modifiées au sujet de cette région. Il est incontestable que l'Australie centrale présente au delà de la « limite des pluies » de larges étendues, où l'eau de surface fait absolument défaut et où plusieurs années peuvent se passer sans qu'il tombe une goutte de pluie ; par contre, elle possède d'autres régions qui sont gratifiées de la quantité d'humidité nécessaire, et qui, par suite, se trouvent dotées d'une faune et d'une flore fort riches. Il y a donc lieu de faire une distinction entre les différentes parties du centre de l'Australie.

Il y a quelque temps, M. H. P. Lewis, qui a passé vingt ans dans l'intérieur du pays et qui a traversé différentes fois le continent, a fait, à Adélaïde, une conférence que rapportent les journaux australiens. M. Lewis estime que la valeur de l'intérieur de l'Australie, au sujet duquel règnent, même parmi les savants, des idées très fausses, ne le cède en rien aux autres parties du globe. La région comprise entre Alice Springs et le Tennants Creek (environ du 19° au 24° degré de latitude Sud forme, avec ses vastes étendues de *Mulga Scrub* (acacia aneura), un des meilleurs pâturages de l'Australie. Il dit à ce sujet : « Au cours d'une exploration que je fis en 1885 avec le docteur Chewings pour découvrir les sources de la rivière Finke, j'ai cueilli, dans l'Australie centrale, cinquante herbes comestibles différentes, alors que l'Ouest du Queensland n'en possède qu'une demi-douzaine. Nous possédons, dans le Nord, une énorme étendue de terres qu'il suffirait de rendre accessible pour pouvoir la livrer à l'élevé du bétail. Ceux qui considèrent l'Australie centrale comme un désert ne la connaissent pas. Il serait, tout d'abord, nécessaire de construire une voie ferrée entre Oodnadatta et Pine Creek ; toutefois, si le gouvernement fédéral réussissait à soumettre le territoire du Nord à son influence, cette ligne ne serait jamais construite, « car les États de l'Ouest n'y ont pas intérêt ».

La région connue sous le nom de « Territoire du Nord » est tout aussi peu connue que le centre du continent. Cet immense pays n'est occupé que par 4.000 habitants (non compris les nègres). La moitié en sont des Chinois, un quart des Japonais et des Malais, et le reste, des blancs. Au nombre des fonctionnaires habitant la capitale, Palmerston, il y en a deux d'origine allemande qui ont rendu de grands services à l'administration de l'Australie du Sud. L'un d'eux, M. Holtze, décrit le pays de la manière suivante : « Le Territoire du Nord occupe une place à part entre toutes les contrées situées sous la même latitude. Il offre, en général, l'aspect uniforme qui est propre à l'Australie, c'est-à-dire de grandes forêts d'eucalyptus alternant avec d'impénétrables taillis. Des rivières dont l'eau est abondante, se jettent dans l'Océan Indien ; elles ne sont malheureusement pas navigables pour des bâtiments de quelque dimension, à cause de leurs nombreuses cataractes et de leurs bancs de sable qui se déplacent constamment.

« On rencontre, dans cette contrée, des kangourous, des émeus et des crocodiles — ces derniers n'existent pas dans le Sud — le long de la côte, les tortues géantes abondent. Nous avons un jour remonté la rivière Roger. D'innombrables

bandes de cacatoès noirs et blancs habitent les forêts qui en recouvrent les rives. Ils faisaient, ainsi que les perroquets multicolores, un tel bruit que nous avions peine à nous entendre. L'herbe, qui atteignait un mètre de hauteur, offrait aux pigeons et aux perdrix des cachettes sûres. Les steppes illimités renferment de grands troupeaux de buffles, qui datent de l'époque où eut lieu la première occupation de Port-Dundas. Il est regrettable que ces animaux soient si souvent abattus uniquement pour les dépouiller de leur peau, car leur chair est abandonnée aux oiseaux de proie. A certains endroits où le fleuve s'élargissait en forme de lac, nous avons trouvé une si grande abondance de canards sauvages, d'oies et de poules d'eau que l'on ne parvenait pas à découvrir la surface de la rivière. Nous ne pûmes remonter le courant au delà du 80^e kilomètre, à cause des cascades qui nous barraient le chemin. Tout le pays qui s'étend à plus de 6 à 8 kilomètres des lignes du chemin de fer ou du télégraphe n'a guère été foulé par le pied d'un Européen ».

Le Territoire du Nord offre un intérêt particulier au point de vue des recherches minérales, dont l'extraction pourrait aisément être décuplée. En 1905, le pays a produit pour 2.500.000 francs de métaux, en majeure partie de l'or, de l'argent, du cuivre et du wolfram. Le système actuellement appliqué laisse beaucoup à désirer. On abandonne à des Chinois des mines riches à titre de « tribut », c'est-à-dire que ces mines, inscrites au nom d'un blanc, sont exploitées par des Chinois, sans aucun contrôle, à charge par ces derniers de remettre au propriétaire 10 % du bénéfice. Ces Chinois trouent et creusent le sol comme des taupes et rendent le terrain impropre à toute exploitation rationnelle ultérieure. On procède en ce moment avec beaucoup d'activité à des sondages pour trouver du charbon, dont la découverte serait un bien inappréciable pour le pays.

La pêche des perles, le long de la côte septentrionale, a considérablement perdu de son importance. La flotte qui s'y consacre est beaucoup moins nombreuse qu'auparavant. Le principal endroit où l'on pêche actuellement les moules perlières sont les îles Aru, situées à plus de 600 kilomètres de la côte. Le métier de plongeur est à présent exercé, dans une large mesure, par des blancs.

En ce qui concerne les indigènes, on trouve sur les côtes un certain nombre de métis, qui sont peu utilisables. Dans l'intérieur, on rencontre encore de véritables nègres australiens en nombre assez considérable ; leur degré de développement est plus élevé que celui des tribus de l'intérieur, leurs armes sont différentes, leur manière de combattre plus cruelle, leurs danses et leurs chants plus agréables. Pour le surplus, leur caractère est sournois et rusé. Il y a quelque temps, quatre blancs, qui formaient l'état-major d'un steamer, sont tombés victimes de leur cruauté. Le développement de cet énorme territoire ne fait pas de progrès depuis une série d'années. Ce pays est pour l'Australie du Sud, auquel il appartient depuis 1863, un véritable éléphant, qui lui a coûté déjà environ 50 millions de francs. La ligne de chemin de fer, par exemple, coûte annuellement trois fois autant qu'elle rapporte. Ce serait, malgré tout, une faute de céder ce territoire au gouvernement fédéral, car il n'est pas douteux que c'est une des contrées les plus riches de la terre. C'est l'opinion d'explorateurs, tels que Batedow, D. Lindsay, Spencer, le géologue Brown, etc. Mais aussi longtemps que la voie transcontinentale ne sera pas construite et que la « main-d'œuvre de couleur » sera prohibée légalement, les trésors de cette région resteront inexploités.

RÉGIONS POLAIRES

Expédition arctique américaine. — Nous avons annoncé dans le Bulletin de Novembre dernier le retour du Commandant Peary. Un télégramme parvenu en ce même mois à New-York donne quelques détails sur cette mémorable expédition. Le Commandant s'est trouvé coupé de ses communications au delà du 85° par une tempête de six jours qui rompit la glace et le fit dériver fortement vers l'Est. Il n'en continua pas moins sa route vers le Nord pour atteindre le parallèle de 87° 6' N., ce qui constituait, nous l'avons dit, un nouveau record.

Une remarque intéressante au point de vue de la physique du bassin polaire nous est suggérée par cette indication qui revient plusieurs fois dans ce télégramme : celle de l'obsédante dérivée vers l'Est. C'est la confirmation d'un fait nouveau, présenté d'ailleurs depuis le voyage de Nansen. Toutes les glaces accumulées dans le colossal cul-de-sac de l'Océan Glacial tendraient donc à venir confluer vers les issues s'ouvrant sur l'Atlantique et surtout vers la large porte située entre le Groenland et le Spitzberg. Ce mouvement se produit au Nord de l'Amérique comme au Nord de l'Asie.

Ainsi au Nord de la Sibérie la dérive se produit dans la direction N. W. pour s'incliner au Nord et au Nord-Ouest du Spitzberg, successivement vers l'W. et le S. W., tandis qu'au Nord de la Terre de Grant elle se porte vers l'E., pour s'infléchir au Nord-Est du Groenland vers le S. E. La dérive entre le Groenland et le socle continental doit être, on le comprend, particulièrement forte puis qu'aucun obstacle ne s'oppose plus à son action. Les parages ou les courants peuvent ainsi s'affirmer avec netteté se trouvent sans doute vers le 85°, en sorte que Peary a dû voyager pendant plus de deux degrés sur une banquise l'entraînant sur le courant du Groenland oriental.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE.

Commerce extérieur de la France pendant l'année 1906.

— L'Imprimerie Nationale vient de mettre sous presse le volume des documents statistiques publiés par l'Administration des Douanes sur le commerce de la France pendant les douze mois de l'année 1906.

Les renseignements suivants sont extraits de ce volume :

	1906	1905	DIFFÉRENCES pour 1906
IMPORTATIONS.			
Objets d'alimentation.....	954.092.000	822.915.000	+ 131.177.000
Matières nécessaires à l'industrie	3.336.334.000	3.087.320.000	+ 249.014.000
Objet fabriqués.....	938.999.000	868.673.000	+ 70.326.000
Totaux.....	5.229.425.000	4.778.908.000	+ 450.517.000
EXPORTATIONS.			
Objets d'alimentation.....	731.011.000	780.542.000	— 49.531.000
Matières nécessaires à l'industrie	1.370.854.000	1.337.972.000	+ 32.882.000
Objets fabriqués.....	2.560.626.000	2.410.743.000	+ 149.883.000
Colis postaux.....	381.174.000	337.610.000	+ 43.564.000
Totaux.....	5.043.665.000	4.866.867.000	+ 176.798.000

EUROPE.

Expansion commerciale de l'Allemagne. — Le commerce d'exportation est particulièrement actif. Les progrès du commerce maritime surtout peuvent justement nous faire envie. Les nouveaux tarifs douaniers ne lui ont fait subir aucune diminution. Ils ont plutôt stimulé les industriels qui font en ce moment beaucoup d'affaires avec le Nouveau Monde. Une grande activité règne dans les chantiers de construction. Le nombre des ouvriers qu'ils occupent a augmenté cette année de plus de 6.000, et les Sociétés de navigation donnent de moins en moins de commandes à l'étranger. Le *Vulcan*, de Stettin, va ouvrir une succursale à Hambourg où il a acheté 23 hectares de terrain, tandis que la Société Blohm et Voss s'occupe de construire un nouveau dock flottant de 35.000 tonnes, avec une grue flottante de 150 à 200 tonnes. Le dernier annuaire de la marine (*Nauticus*) nous apprend que de 1895 à 1905, la capacité de transports de la flotte marchande de l'Allemagne a augmenté de 234 %, alors que celle de l'Angleterre n'augmentait que de 47 %. L'Allemagne entre aujourd'hui pour un chiffre de 10 % dans l'ensemble de toutes les marines marchandes du monde.

A noter l'importance que prennent les chalands de mer dans les ports allemands depuis quelques années. Brême et Hambourg ont commencé des services très importants avec la Hollande, la Belgique, la Poméranie et divers ports de la Baltique. Ces chalands, bien construits, ne supplanteront pas évidemment les grands vapeurs de charge, mais ils pourront jouer un rôle précieux dans le développement des transports maritimes.

L'examen du trafic qui se fait par le canal de Kiel mérite aussi d'être signalé. Il y a eu pendant le dernier exercice un mouvement de 326 navires représentant un tonnage de 5.207.000 tonneaux.

La Navigation du Rhin Supérieur. — Les essais de navigation sur le Rhin supérieur entre Strasbourg et Bâle, que nous signalions en 1905, ont continué en 1906 avec le plus grand succès. De 1903 à 1905, M. Knipscheer a réussi à importer à Bâle 2.600 t. de marchandises, surtout du charbon, et à en exporter 1.200 t. d'asphalte, de carbure de calcium, de tourteaux. La Société qu'il dirige, fit alors construire, exprès pour la navigation du Rhin, un vapeur à roues de 800 t. et diverses installations pour la manutention des marchandises à Bâle. Le nouveau vapeur a opéré sans encombre 6 montées et 4 descentes du fleuve. Un vapeur à hélice a même poussé en 1906 jusqu'aux rapides de Rheinfelden. Toutes ces tentatives paraissent avoir suffisamment prouvé que la section Bâle-Strasbourg n'est pas plus mauvaise pour la navigation que la section Strasbourg-Mannheim, dont le trafic a dépassé 600.000 t. dans les dernières années. Fait intéressant, c'est aux abords de Bâle que les conditions du fleuve sont les meilleures, à raison de la netteté du chenal et de la rapidité du courant qui empêche l'ensablement; c'est immédiatement avant et après Strasbourg qu'elles paraissent le plus défavorables. Des corrections, des balisages, des dragages, permettront sans peine d'y remédier. En ce qui concerne les sept ponts de bateaux qui gênent la navigation, l'acte international du 17 Octobre 1868, qui règle la navigation du Rhin, permet d'affirmer que c'est là un obstacle transitoire. Les ouvertures de passage à travers ces ponts ont d'ailleurs été élargies de 20 à 40-50 m. dans l'hiver 1905-1906. Un « Verein für die Schifffahrt auf dem Ober Rhein » s'est formé et rêve non seulement l'établissement de la navigation régulière sur le Rhin supérieur jusqu'à Bâle, mais moyennant divers travaux, jusqu'au lac de Constance; il prévoit même l'utilisation des affluents du fleuve (Aar, Reuss, Limmat) et des lacs suisses jusqu'au pied des Alpes. Ce sont là, à n'en pas douter, des idées de réalisation encore lointaine.

L'importance des vivres étrangers en Angleterre. — Un document officiel sur les importations en Grande-Bretagne des objets de consommation de première nécessité pendant l'année 1905-1906 montre à quel point le pays est tributaire, pour ses vivres, des pays étrangers. Voici le tableau de ces importations :

Gros bétail sur pied	505.129 têtes.
Moutons.....	183.084 —
Porcs.....	150 —
Viande de boucherie.....	18.023.429 qx angl.
Blé et farine.....	114.226.590 —
Autres céréales.....	86.692.628 —

Il est à noter, par contre, que les vivres viennent de plus en plus des colonies anglaises. Dans l'importation des blés et farines de 114 millions de quintaux, 43 millions de quintaux proviennent des colonies, alors qu'en 1904, sur 101 millions de quintaux importés, 1,912 millions seulement avaient été fournis par les colonies anglaises.

Pêcheries maritimes. — L'industrie des pêcheries maritimes dans les eaux scandinaves se transforme profondément avec les progrès de l'automobilisme

appliqué aux bâtiments. En l'espace de deux ans, cette industrie a renouvelé son matériel. Elle aurait même doublé l'amortissement des capitaux engagés en une campagne de cinq mois. On constate une économie appréciable sur le personnel de l'équipage. Deux bateaux ont pu fournir autant de résultats que toute la flottille ancienne.

A F R I Q U E.

Programme des grands travaux publics et emprunt de 75 millions pour l'outillage de la Tunisie. — La Tunisie, de contrée agricole qu'elle était tout d'abord, est en train de devenir un grand pays minier. L'évolution, commencée lors de la découverte des premiers gisements de phosphates, ne fait que s'accroître davantage. Non seulement on en a découvert de nouveaux dans l'Ouest, mais une richesse nouvelle, les minerais de fer, est venue s'ajouter aux anciennes. L'épuisement, prévu à brève échéance, des mines du Luxembourg et du Nord de l'Espagne, donne à ces gîtes une valeur actuelle considérable. On en découvre tout d'abord dans le Djebel Ouenza, puis aux Nefzas et enfin au Nord et au Sud du Kef.

Pour les phosphates, aux grands gisements de Kalâat-es-Senam sont venus s'ajouter ceux de Kalâa-Djerda et le magnifique gisement d'Aïn-Moularès. Tous ces gîtes ont été concédés à diverses Sociétés qui se sont engagées à des dates variant entre 1908 et 1912, à exploiter annuellement 750.000 tonnes de phosphates et 750.000 tonnes de minerais de fer, soit 1.500.000 tonnes en tout.

La Tunisie s'en trouve singulièrement embarrassée. Son outillage, prévu pour un pays agricole modeste offrant quelques perspectives minières, est notoirement devenu insuffisant. La ligne de Pont-du-Fahs à Kalâat-es-Senam et celle de Sousse-Kairouan, prolongée à Sbiha et Aïn-Moularès, vont avoir à subir une surcharge énorme de trafic. Tout est à remanier : les rails trop légers doivent être remplacés ; les croisements sont à augmenter ; il faut multiplier les wagons et locomotives et agrandir les gares, à commencer par celle de Tunis, qui exige une réfection complète.

Or, les ressources ordinaires ne peuvent suffire à ces besoins pressants. Grâce à la remarquable progression de ses excédents budgétaires, la Tunisie a pu doter plus largement certains services publics, mais une somme de 3 à 4 millions est vraiment insuffisante pour l'outillage d'un pays aussi vaste et disposant de trésors qui ne demandent qu'à être exploités. La prospérité actuelle du pays, dont le budget a passé de 18 millions en 1884 à 37 millions de fr. en 1905, pendant que le commerce s'accroissait de 45.5 millions en 1884 à 149 millions en 1905, la solidité de son crédit et la certitude de réussite dans l'exploitation des mines de fer et de phosphates rendent maintenant un emprunt d'État possible et même avantageux.

Un programme nouveau de grands travaux a donc été dressé. Il n'exigera pas moins de 125 millions, dont 75 millions seront demandés à l'emprunt ; le reste, soit 50 millions, sera prélevé sur les excédents budgétaires qu'on a le droit d'espérer presque à coup sûr, après une expérience de vingt années.

Ce programme comporte le perfectionnement du réseau actuel, l'exécution de 430 kilomètres de lignes nouvelles : de Mateur à Nebeur ; des Nefzas à Tabarka ; Menzelbom-Zelfa à Kélibia ; Zaghouan à Bou-Ficha ; Sfax à Bou-Thadi et Tunis à

Teboursouk. Il prévoit en outre la construction de 1,200 km. de routes, un port de pêche à Tabarka, un port du type de Sousse à Gabès, le complément de l'éclairage des côtes, etc. Une mention spéciale doit être faite aux travaux hydrauliques, tant pour les alimentations urbaines que pour les besoins agricoles. Dix millions seront affectés aux dépenses propres de colonisation : achat de terres domaniales à vendre, outillage des centres de colonisation, reboisement, etc. Divers crédits enfin sont affectés aux écoles, à l'office postal et aux bâtiments d'Administration.

C'est en somme un programme complet dont on va aborder l'exécution ; celle-ci remplira une période de douze années et il y a lieu de croire qu'avec la prudence qu'on a mise à en élaborer les bases financières, cette opération ouvrira une ère nouvelle et singulièrement fructueuse dans les destinées économiques de la Tunisie.

III. — Généralités.

La population des principaux pays et des principales villes du globe. — Le *Board of Trade* a publié une intéressante statistique sur la population des principaux pays du globe. Nous en extrayons le tableau ci-après qui établit la comparaison entre les années 1895 et 1905 :

	1895	1905	Augmentation en 1905
Russie.....	125.000.000	141.200.000	16.200.000
États-Unis.....	68.934.000	83.143.000	14.209.000
Allemagne.....	52.279.000	60.605.000	8.326.000
Japon.....	42.271.000	47.975.000	5.704.000
Royaume-Uni.....	39.221.000	43.221.600	4.000.000
France.....	38.459.000	39.300.000	841.000
Italie.....	31.296.000	33.601.000	2.308.000
Autriche.....	24.971.000	27.241.000	2.270.000
Hongrie.....	18.257.000	20.114.000	1.852.000
Espagne.....	18.157.000	18.900.000	743.000
Petites nations.....	57.732.000	54.166.000	6.434.000
Totaux.....	506.577.000	569.469.000	+ 62.892.000

Ainsi qu'on le voit, le chiffre de la population des nations désignées ci-dessus s'est accru de 62.892.000 habitants au cours de la dernière période décennale. Sauf l'Italie qui enregistre un accroissement de 2.308.000 âmes, les deux autres nations latines arrivent péniblement à augmenter : la France de 841.000 habitants, l'Espagne de 743.000. Nous remarquons, d'autre part, que l'Allemagne a vu s'accroître sa population de 8.326.000 habitants, passant ainsi de 52.279.000 en 1895 à 60.605.000 en 1905.

Les chiffres ci-dessus font ressortir une différence de 21.305.000 habitants en faveur de l'Allemagne sur la France. Le royaume de Prusse compte à lui seul 37.293.324 habitants et aura dans trois ans une population égale à celle de la France.

Le taux annuel des naissances, décès, mariages s'établit comme suit pour mille habitants de chacun des pays ci-dessous désignés :

	Naissances.	Décès.	Mariages.
Norvège.....	28.2	14.3	5.8
Suède.....	25.8	15.3	5.9
Danemark.....	28.5	13.9	7.1
Allemagne.....	34.1	19.6	8.0
Hollande.....	31.4	15.9	7.4
Belgique.....	27.1	16.8	8.0
France.....	21.0	19.5	7.6
Suisse.....	27.7	17.8	7.4
Portugal.....	32.1	19.1	6.8
Espagne.....	34.4	25.8	7.7
Italie.....	32.6	20.9	7.4
Autriche.....	35.6	23.8	7.8
Hongrie.....	37.0	24.8	9.1
Royaume-Uni.....	27.6	16.5	14.6

Comparée aux autres pays la France est d'une infériorité notoire. Alors que l'excédent moyen des naissances sur les décès n'est plus que de 19 unités pour 10.000 habitants, il est de 122 en Angleterre et de 148 en Allemagne.

Voici, pour terminer, la population des principales villes du monde :

	Habitants.		Habitants.
Londres.....	4.872.710	Vienne.....	1.675.000
New-York.....	3.437.000	Philadelphie.....	1.294.000
Paris.....	2.714.000	Saint-Petersbourg.....	1.265.000
Berlin.....	2.040.000	Moscou.....	1.039.000
Tokio.....	1.819.000	Buenos-Ayres.....	1.026.000
Chicago.....	1.699.000		

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Dimanche 25 Novembre 1906.

LE CHILI PITTORESQUE

ET LA CATASTROPHE DE VALPARAISO

Par M. PAUL WALLE,
Explorateur.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Après avoir été très en faveur en France, les Républiques de l'Amérique du Sud sont de plus en plus délaissées par nous. Tel est le cas du Chili où après avoir tenu longtemps le second rang nous n'occupons plus que le quatrième, et encore ce rang nous est-il disputé par la Belgique !

Pour combattre cette profonde indifférence, il n'est pas de meilleur moyen que de nous rendre un compte exact des richesses et des débouchés que nous offre toujours le Chili.

A voir les troubles et dissensions de certains États de l'Amérique du Sud, nous en avons conclu trop rapidement à l'instabilité des autres, du Chili en particulier.

Ce pays, au contraire, est un des plus stables de cette partie du

continent américain. Son développement était des plus remarquables, lorsque la terrible catastrophe que l'on sait, est venue enrayer son essor. Nous n'aurons cependant à enregistrer qu'un simple arrêt dans ce développement économique, tant sont abondantes les ressources de ce pays, tant est grande l'énergie de ses habitants.

Des Compagnies anglaises, allemandes, espagnoles et même japonaises desservent le Chili. La France reste en dehors du mouvement, constatons-le avec d'autant plus de regret que l'ouverture relativement prochaine du canal de Panama incite les puissances commerciales à prendre, dès maintenant, de fortes positions sur la côte du Pacifique. C'est précisément à cette heure grave que nous nous effaçons le plus !

La République du Chili, située sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, s'étend du 18° au 56° degré de latitude australe sur une longueur de plus de 4.200 kilomètres. Sa largeur moyenne est tout au plus de 200 à 220 kilomètres. C'est donc une étroite bande de terre, resserrée entre l'Océan Pacifique et la Cordillère des Andes. Cette formidable frontière garantissait en quelque sorte le Chili de toute influence étrangère, aussi a-t-il pu se développer dans la plus complète sécurité. Le long de cette côte interminable se trouvent 56 ports. Les plus importants sont, du Nord au Sud : *Pisagua, Iquique, Antofagasta, Valparaiso, Talcahuano, Valdivia* et *Puerto-Montt*.

Les points de pénétration à l'Est ne peuvent être que les rares cols que présente la Cordillère des Andes, ce que l'on a appelé les ports secs. Encore ne sont-ils bien praticables que pendant la belle saison ! La vraie voie de pénétration au Chili par l'Est sera le chemin de fer Transandin qui ne tardera pas à être achevé. Les rails sont en effet posés de part et d'autre de la Cordillère, il ne reste plus qu'un seul tunnel à creuser. — En outre, le Chili a entrepris la construction d'un autre Transandin, qui traversera les Andes plus au Sud par le col d'Antuco ; les travaux en sont activement poussés.

Enfin pour donner quelque cohésion à cette immense bande de terre, condition essentielle à la prospérité du Chili, il fallait une voie ferrée longitudinale, avec embranchements sur les différents ports. La ligne principale, projetée de *Tacna* à *Puerto-Montt*, aura une longueur de 3.344 kilomètres. La moitié environ, de *Caldera* à *Osorno*, est achevée actuellement et, de ce fait, les communications sont déjà assez importantes.

Les conditions climatériques doivent forcément être diverses dans

un pays s'étendant sur 37 degrés de latitude. A cet égard, on peut diviser le Chili en cinq zones.

La première, celle du Nord, est une contrée excessivement sèche où la pluie est inconnue. Là se trouvent de nombreux et riches gisements de nitrate de soude et de borax.

La seconde zone est déjà moins sèche. Il y pleut quelquefois à longs intervalles. On y rencontre des produits miniers tels que l'or, l'argent, le cuivre, le fer, etc.

La troisième zone jouit d'un climat tempéré. Il y pleut fréquemment pendant l'hiver. La capitale du Chili, Santiago, se trouve dans cette zone très propre à l'agriculture. Des mines y sont également exploitées.

La quatrième zone connaît des pluies très abondantes. On s'y livre à l'exploitation forestière, à la culture et à l'élevage. C'est dans cette région que se trouvent réunis les immigrants ayant répondu à l'appel du Chili. Ils ne sont pas encore nombreux, d'autres pays ayant eu jusqu'à présent leur préférence. Ici, ceux de même nationalité ont cherché à se grouper. On trouve ainsi des colonies allemandes, italiennes et boers. L'importance des Allemands est incontestable et leurs colonies sont très prospères.

Enfin la cinquième zone, le territoire de Magellan, est froide et humide. C'est un pays d'élevage pour les brebis. On y exploite des gisements de charbon et de pétrole. Quelques placers d'alluvions aurifères ont en outre attiré l'attention de ce côté. La Terre de Feu jouit des mêmes avantages.

M. Walle nous fait pénétrer au Chili par le détroit de Magellan. D'une part se trouve l'archipel de la Terre de Feu, habité par les Fuégiens à peine vêtus de peaux de phoque. Ce sont, à coup sûr, les êtres humains les plus disgraciés de la nature. D'autre part, le long des rives septentrionales du détroit, s'étendent les pampas où paissent et vivent de nombreux troupeaux. Là se trouve la ville la plus méridionale du Chili et même du globe, *Punta Arenas*. Elle a pris depuis dix ans un développement considérable. On y compte déjà 20.000 habitants, mineurs, marins et éleveurs. Cette ville est éclairée à l'électricité et comprend quelques édifices. A côté de cela l'herbe pousse dans les rues, il y pleut d'ailleurs huit mois sur douze et souvent on y est flagellé par un vent terrible du Sud-Ouest.

Le détroit de Magellan s'étend sur environ 650 kilomètres avec une largeur souvent moindre de 4 kilomètres et plusieurs angosturas ou

gorges très étroites. Vers sa sortie, c'est-à-dire à l'entrée de l'Océan Pacifique, le panorama devient moins riant. Aux Pampas succèdent les roches nues. Le cap Pilar et l'île des Évangélistes sont des lieux d'épouvante. Les flots de l'Océan Pacifique sont particulièrement agités en ces parages où il ne mérite certes pas le joli nom qu'on lui a donné.

Après avoir longé une multitude d'îles, on traverse l'archipel des Chonos ou de Guatecas, aux îles inexplorées et complètement recouvertes de forêts vierges ; la plus grande d'entre elles est celle de Chiloe qui a toujours été colonisée. Après avoir touché à Lota et Coronel nous arrivons à Valparaiso.

Rien non plus ne vient justifier ce nom là. *Valparaiso* n'est pas la *Vallée du Paradis*, mais c'est certainement un grand port, le rival de San Francisco. La baie de Valparaiso, d'une profondeur de cinquante mètres environ, n'est aucunement garantie et pendant les tempêtes les navires ne peuvent y tenir.

La ville est adossée à des collines (*cerros*) et présente plusieurs grandes artères parallèles à la côte. A vrai dire, elles s'étendent sur des terrains rapportés ou gagnés sur la mer. Des navires ont autrefois jeté l'ancre à l'endroit où se trouvent maintenant les plus beaux quartiers de la ville.

Les tremblements de terre sont très fréquents au Chili, mais causent généralement peu de dommages. Du reste, les constructions, à cause précisément de l'instabilité du sol, sont ordinairement légères et ne comprennent en moyenne que deux étages.

Mentionnons comme tremblements de terre importants ceux de 1575, 1640, 1730, 1822 et 1835, c'est-à-dire un par siècle, deux au XIX^e qui dégénérèrent en catastrophes nationales

La durée ordinaire de ces *tremblures* est de 15 à 30 secondes, leur direction de N.-E. à S.-O. ; les Chiliens et même les étrangers y étaient d'ailleurs tellement habitués qu'ils n'y attachaient pas grande importance. Au premier bruit, tous se rendaient dans la rue et à peine y étaient-ils arrivés que tout était terminé sans grand dommage.

Cette fois c'est une calamité publique qu'il a fallu enregistrer. Le 16 Août, vers 7 heures 55 du soir, deux secousses très rapprochées se sont produites à Valparaiso. La première fut assez courte, la seconde eut une durée de plus de quatre minutes. Tout le monde a lu les détails de cette épouvantable catastrophe. L'exode des habitants, l'obscurité complète, la chaleur étouffante qui régna en ce moment, les clameurs,

les gémissements et le crépitement incessant des maisons qui s'effondraient, tandis que des grondements souterrains augmentaient encore l'épouvante.

On vit tout à coup des lueurs courir partout et surtout le long des hauteurs comme les traînées lumineuses que produiraient le choc de deux câbles électriques, puis un nouveau malheur vint ajouter à l'horreur du désastre. Le feu se mit à tous les édifices et la ville fut en partie anéantie.



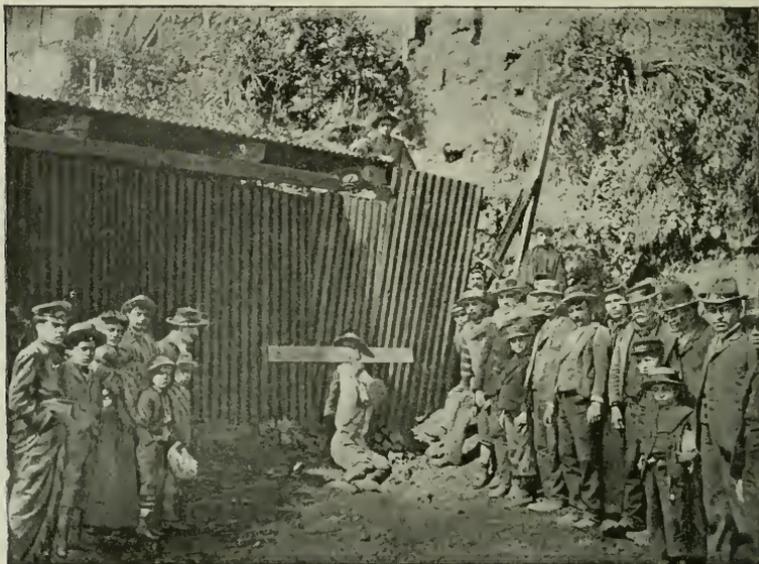
VALPARAISO. — LE THÉÂTRE VICTORIA.

Comme à San Francisco, on eut ensuite le triste spectacle de ces pilleurs d'épaves, fouillant tout, s'attaquant sans pitié aux morts aussi bien qu'aux vivants, véritables bandits contre lesquels on dut sévir d'une façon implacable.

Profitera-t-on de l'occasion pour rebâtir ailleurs la ville de Valparaíso? On a fait remarquer qu'il existait un peu plus au Nord, à *Quinteros*, un port naturel autrement sûr que celui de Valparaíso, mais la force de l'habitude est telle que cette ville occupera malgré tout son ancien emplacement; on se bornera à la construction de quelques bassins intérieurs.

Les cars électriques de Valparaíso étaient conduits, comme ceux de toutes les villes du Chili, par des femmes auxquelles leur uniforme donne une allure crâne et coquette tout à la fois.

Santiago, à l'Est de Valparaiso, fut aussi éprouvé, mais le désastre fut moins grand. La fuite générale de ses habitants par un temps de



VOLEUR EXÉCUTÉ.

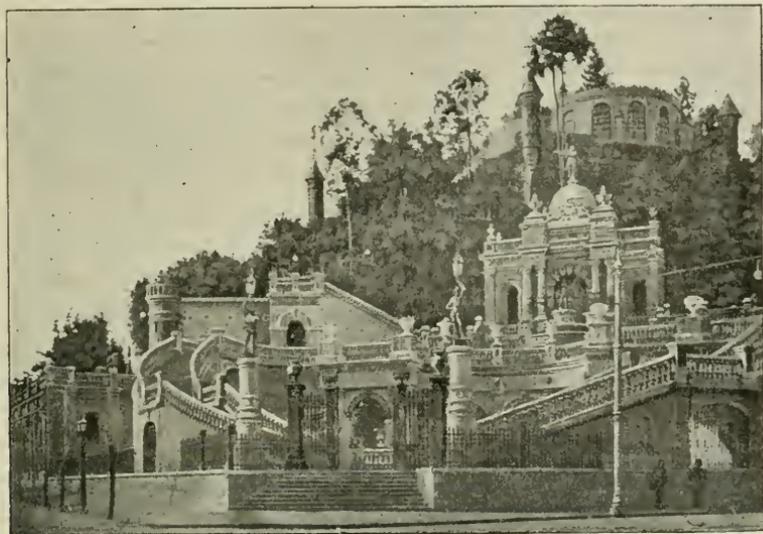
pluie fut lamentable. C'est dans la boue que la population dut attendre le lever du jour. Tout ne fut pas détruit comme à Valparaiso. Des édifices ne furent que lézardés. Le cimetière fut peut-être le plus éprouvé, il n'en reste qu'un inextricable chaos.

La ville est dominée, au centre, par le *cerro Santa-Lucia*, colline, autrefois rocher abrupt, aujourd'hui transformée en une sorte de Fontainebleau.

Peu de Chiliens peuvent prétendre descendre directement des anciens Conquistadors. Les plus vieilles familles de souche espagnole, et celles-ci ne sont pas très nombreuses, descendent de celles qui vinrent s'établir au Chili après le tremblement de terre de 1730. La race actuelle des Chiliens, une des plus policées du Sud Amérique, est le produit de multiples croisements entre les conquérants et les *Changos* et *Promacaues*, Indiens soumis aux Incas qui habitaient le Nord et le centre du Chili.

Les Chiliennes sont-jolies et agréables. Elles portent un costume

spécial (le *manto*), qui contribue encore à les embellir. Le *manto* est une sorte de châle noir qui recouvre la tête et les épaules. Ce costume est même obligatoire dans l'intérieur des églises.



SANTIAGO. — LE CERRO SANTA-LUCIA.

La société se divise en trois classes : l'*aricratia*, les *medio pelo* (mi-poil) et les *rotos* (roturiers).

Les fermiers (hacendados) montés sur leurs chevaux, avec leur manteau spécial et le chapeau à larges bords, font vraiment bonne figure. Autrefois ignorants et routiniers, c'est aujourd'hui des agriculteurs modernes, qui opèrent, dans les travaux agricoles, une véritable transformation.

Pour mettre en valeur leurs propriétés, ils ont recours à l'*Inquilino* et au *Péon*. Le premier a reçu du patron quelques ares de terre qu'il cultive sans avoir à payer quoi que ce soit. Il doit en échange travailler pour lui et reste toujours à sa disposition. L'*Inquilino* n'a en propre que son cheval.

Le *Péon* est un ouvrier à la tâche. Il travaille temporairement jusqu'à ce qu'il ait gagné assez pour faire la fête. On donne aussi au *Péon* et à l'*Inquilino* le nom de *huaso* ou *guaso*, qui est un peu au Chili ce qu'est le gaúcho dans l'Argentine.

Les bouviers *Vaqueros* ont la garde des nombreux troupeaux. Ils ont, en avant d'eux, enfourchée sur leur monture, une sorte de peau qui les protège contre les épines et ils manient le *lazo* avec une habileté remarquable.

Il faut pour en juger les voir au *rodeo*. Une fois par an, ils ont à réunir tous les animaux du domaine qui vivent à l'état sauvage dans les pâturages des vallées andines. C'est à l'aide du *lazo* qu'ils attrapent à la course les plus récalcitrants. Au *rodeo* les animaux sont classés par catégorie suivant le rôle auquel ils sont destinés. On marque au fer rouge les animaux nés dans l'année.

Les propriétés agricoles rapportent bien et sans grand effort. L'*Alfalfa*, sorte de luzerne, est très productive. On en récolte trois fois par an et on en exporte de grandes quantités en balles pressées. Les autres produits agricoles sont consommés au Chili. Presque tous les capitaux chiliens sont placés dans les banques hypothécaires qui rapportent 8 % et dans l'agriculture qui offre avec peu de risques des



VUE DE SANTIAGO.

bénéfices ; cependant presque toutes les grosses fortunes ont été produites par l'exploitation des mines.

Santiago et ses environs jouissent d'un climat méditerranéen. Et

cela presque au pied de la chaîne des Andes aux cimes toujours neigeuses.

Santiago possède de jolis monuments dignes d'une capitale. La ville est traversée par une splendide avenue, l'*Alameda*, d'où l'on jouit de la vue magnifique de la Cordillère. On accède au *cerro Santa-Lucia* par un magnifique portique.

Les ivrognes ne sont point tolérés dans les rues. Les agents de police, dès qu'ils en aperçoivent un, téléphonent et à la minute une charrette vient enlever le malheureux.

À l'extrême Nord du Chili sont les provinces conquises sur le Pérou à la suite d'une guerre longue et coûteuse. Ce sont les provinces de *Tarapaca*, *Atacama* et *Antofagasta*. Là se trouvent les gisements de nitrate, une des grandes ressources du Chili. Le nitrate, produit uniquement chilien, s'y rencontre sous forme d'immenses bancs ayant jusqu'à deux mètres d'épaisseur. On donne le nom de *Caliche* au nitrate brut. La richesse moyenne des caliches varie entre 20 et 65 %



VINA DEL MAR.

de nitrate de soude. On l'en retire sur place par des procédés spéciaux. On exporte ce nitrate par les ports de *Pisagua*, *Antofagasta*, *Caldera*

et surtout par le port d'Iquique. Des hauteurs qui dominent Iquique et ses environs les nitrates sont amenés à bord au moyen de glissières, celle de Caleta Buena par exemple à 728 mètres d'altitude. Cette industrie rapporte au bas mot 40 %. Le Chili en retire aussi grand profit. Le bénéfice d'un tiers de l'exploitation reste dans le pays pour la main-d'œuvre et un autre tiers revient à l'État sous forme de droit de sortie. Quand nous aurons dit que cela constitue la moitié de son budget, on comprendra l'importance de cette industrie pour le Chili.

Revenant vers le Sud, nous trouvons successivement :

Vina del Mar, à un quart d'heure de Valparaiso. C'est le Trouville chilien, renommé par la clémence de son ciel et la beauté de son site où s'épanouit toute la flore des zones tempérées.

Concepcion, une des plus agréables villes du Chili, sur les bords du Bio-Bio, le plus important cours d'eau du Chili. Le Niagara chilien se trouve non loin de là. C'est le *Salta de Laya*, magnifique chute que l'on admire en un certain point du *rio Laya*, un des affluents du Bio-Bio.

Près de Concepcion sont les localités de *Coronel* et de *Lota*, centres miniers d'où l'on extrait la houille. Tout le territoire des environs appartient à trois propriétaires. Il faut voir à Lota le splendide château et le parc immense du milliardaire chilien Ch. Cousiño. Immédiatement au Sud se trouve la zone de colonisation dont il a déjà été parlé plus haut. C'est l'ancienne *Araucanie*.

A ce sujet rappelons qu'un Français de Périgueux nommé *De Tonneins* eut un jour la fantaisie de s'intituler *roi d'Araucanie* et de Patagonie, sous le titre d'*Orelie I^{er}*. Pas plus que l'empereur du Sahara, de récente mémoire, il n'avait le droit de porter le titre qu'il avait pris. Sans doute espérait-il obtenir ainsi un certain crédit pour arriver avec quelques aventuriers à en faire la conquête. Il entreprit de gagner ses États, mais à peine eut-il passé la Cordillère qu'il fut empoigné par de solides miliciens qui le mirent en prison où il put méditer à son aise sur les vicissitudes des choses humaines. Le gouvernement chilien, usant de mansuétude, lui rendit bientôt une liberté dont il ne sut pas profiter.

Les Araucans jouèrent autrefois un grand rôle dans le Chili ; ils résistèrent victorieusement aux Incas et aux Espagnols, mais après 1870 se virent peu à peu relégués dans le Sud.

D'abord on fit tout pour les exproprier, puis on leur fournit de l'alcool autant qu'ils en désiraient pour les faire périr.

Le gouvernement actuel se montre bon pour eux et les défend contre les empiètements et les spoliations dont ils sont victimes de la part de certains propriétaires du Sud. Ils sont aujourd'hui résignés et bien diminués en nombre. Ils sont à peine 35.000 répandus entre le Malleco et le rio Tolteu.

Les Araucans sont paresseux, insolents, aiment l'alcool à l'excès. Ils sont en général polygames et très superstitieux. En fait de divinités, ils croient à de bons et à de mauvais génies, Pillan et Wuancubu. Des bons, ils n'en ont cure. Quant aux mauvais, ils tâchent de les amadouer par des invocations et des libations. Leurs caciques ou chefs de tribus n'oublient pas, lorsqu'ils font des libations, de tremper leurs doigts dans la liqueur et d'en secouer les gouttes dans la direction des volcans qu'ils supposent habités par les mauvais esprits.

Les *Araucans* vivent dans des huttes primitives de forme coniques et recouvertes de paille jusqu'au sol, nommées *ruca*s.



INTÉRIEUR AUCA. — MÉTIER A TISSER.

Le mariage est une sorte de rapt. Les fiancés, aidés de quelques camarades, cherchent à enlever la nuit leurs futures épouses. Celles-ci, aidées des matrones du voisinage, se défendent comme elles

peuvent. Elles élèvent obstacle sur obstacle, mordent, égratignent leurs adversaires et leur jettent même de l'eau bouillante et des tisons enflammés. Une femme est réputée d'autant plus vertueuse qu'elle donne plus de coups à son prétendant.

Les femmes portent sur le dos leur nouveau né, ainsi que son berceau. Pour vaquer à leurs occupations elles suspendent le tout à un arbre ou l'appuient contre un mur.

Ces Indiens se livrent parfois à de véritables saturnales en l'honneur du cahuin, pour lequel ils professent une véritable passion. En ces festivités, chaque invité apporte, qui une poule, qui un agneau, voir même une jument, de quoi se rassasier pendant huit à dix jours. Cela dure jusqu'à ce que tout soit dévoré. Pendant tout ce temps les Araucans se livrent à la danse et aux chants et rendent les plus grands hommages à l'alcool, qui est absorbé en quantité énorme.

Les *Chilotes* sont évidemment de la race araucane. Ils occupent l'île de Chiloé, qui a une superficie de 45.000 kilomètres carrés. L'île est couverte de forêts vierges dont on extrait abondamment l'essence de tannin. Les *Chilotes* sont plus policés que les Araucans. Les femmes font presque tout le travail et manient spécialement l'aviron. Elles portent leur enfant comme les matrones araucanes.

Comme les Araucans pour le cahuin, les Chilotes professent un grand culte pour le *curanto*. Certains jours, en un trou chauffé à blanc, ils entassent toutes sortes de victuailles entremêlées de feuilles aromatiques. Dès que la cuisson est faite, ils se livrent à d'interminables festins, accompagnés de danses et de beuveries.

Pour sortir du Chili, M. Walle nous fait suivre le futur chemin de fer Transandin. La ligne future doit mettre Valparaiso et Santiago en communication directe avec Buenos-Ayres. Elle passera par *Quillota*, *San Felipe* et la coquette ville de *Santa Rosa de los Andès*. De là elle gagnera le col d'Uspallata et passera au moyen d'un tunnel le sommet de granit de la *Cumbre*, à une altitude de 3.178 mètres pour aboutir dans la vallée de las Cuevas et de là, à *Mendoza*, dans la République Argentine.

La voie ferrée existe déjà à travers les Pampas, de Mendoza à Buenos-Ayres. Il ne reste plus actuellement qu'à achever le tunnel pour terminer le Transandin.

Le versant chilien des Andes, beaucoup plus abrupt, a exigé de grands travaux d'art. Il a fallu pour gagner les hauteurs, imaginer un tunnel hélicoïdal. La voie sera à triple crémaillère avec une pente

qui atteint souvent 8 %. Sur le parcours chilien, il sera donné au voyageur de contempler le *Salto del Soldado*, précipice d'un aspect terrifiant qu'un soldat aurait, dit-on, franchi d'un saut. La largeur rend le fait peu probable. — Il apercevra aussi le *luc de l'Inca*, la *vallée de la Désolation* et le plus haut sommet de toute l'Amérique, le *mont Alcencagua* (6.970 mètres),

M. Walle termine cette agréable conférence, dont il nous restera un excellent souvenir, en souhaitant que la France, revenue de son indifférence, prenne une part plus active dans le commerce de la côte du Pacifique, et notamment du Chili, que nous avons le plus grand intérêt à ne pas perdre de vue.

II.

Séance du Dimanche 2 Décembre 1906.

LE JAPON ANCIEN ET MODERNE

Par M. A. HALOT,

Avocat à la Cour d'Appel, Consul Impérial du Japon à Bruxelles.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Nous ne pouvons exprimer qu'un regret après la remarquable conférence de M. A. Halot, c'est de ne pouvoir, faute de place, la reproduire en entier dans notre Bulletin.

La salle de nos séances était comble et jamais auditoire ne fut plus attentif. Captivé par le talent et la parole facile de l'orateur, il ne se

lassait pas de l'entendre et se retira absolument enchanté. Nous adressons à M. A. Halot les remerciements les plus chaleureux pour cette belle conférence dont voici un bien pâle résumé.

Quelles peuvent être les causes psychologiques qui ont amené ce développement d'un peuple, étonnant surtout pour ceux qui, tout récemment encore, connaissaient à peine son existence. Voilà certes un vaste sujet qui demanderait beaucoup de temps pour être traité comme il le mérite.

Quel fut le passé du Japon, c'est ce qu'il nous faut examiner tout d'abord ! Renan l'a dit : les idées d'un grand peuple naissent en même temps que lui.

L'Europe, ou plutôt la civilisation européenne, jadis repliée sur elle-même, tenait toute entre les rives du Bosphore et l'Océan Atlantique. Au delà, c'étaient les Barbares. Puis nous avons vu d'autres contrées nouvelles arriver à force d'énergie à prendre rang dans notre civilisation. Ainsi fit l'Amérique et voici maintenant que le Japon vient de s'imposer à nous après avoir réussi à force de volonté à adopter tous les progrès qui lui paraissaient nécessaires. Ce fut cette fois une évolution en même temps économique et politique.

Ce serait une erreur de croire que le Japon se soit civilisé en ces trente dernières années. Les Japonais étaient civilisés bien avant, ils n'ont fait qu'adopter les progrès matériels des autres peuples par une rapide assimilation. Les perfectionnements modernes et l'emploi des engins destructeurs ne constituent pas en effet toute la civilisation. Autant dire alors que les Français du temps de Louis XIV étaient des sauvages.

Le passé du Japon nous éclairera sur la façon dont son évolution contemporaine a pu se faire, car ce n'est pas la première fois qu'il s'est inspiré de ce qu'on avait fait hors de chez lui. Ainsi nous voyons au VI^e siècle, les Japonais en rapport avec la Chine. Ils en tirèrent tout ce qui leur parût bon et, loin de se montrer imitateurs serviles, ils adaptèrent le tout à leur génie national.

L'histoire du Japon peut donc se diviser en trois périodes séparées par leurs deux grandes influences étrangères que nous venons de

signaler : le Japon primitif antérieur au VI^e siècle, le Japon ancien du VI^e au XIX^e siècle, et le Japon contemporain.

Les premiers habitants du Japon furent les *Aïnos*, tous différents des Japonais actuels. Ils sont trapus et barbus se rapprochant plutôt des blancs du Nord de la Sibérie. Au IX^e et au VIII^e siècle avant J.-C. arrivent dans l'île, des envahisseurs, les uns venant du continent ayant le visage ovale, les yeux bridés et le nez aquilin ; ces traits caractérisent à travers l'histoire les nobles Japonais. Les autres nouveaux venus, d'origine malaise, ont la figure large, le nez épaté et les pommettes saillantes des gens du peuple. Ces divers éléments ont formé dans le creuset des îles nippones, la nation japonaise, comme les Celtes, les Angles, les Saxons, les Danois, les Normands, ont formé dans les îles britanniques la nation anglaise.

Comme les moyens de communication étaient naturellement primitifs, les habitants sont restés forcément confinés dans leurs îles et ainsi s'est développée une civilisation absolument originale, comme n'en peuvent avoir que des insulaires. Aussi le Japon primitif fut-il purement Japonais.

La langue japonaise n'est pas syllabique comme la langue chinoise, elle se rattache au groupe des langues ouralo-altaïques et est donc tout à fait différente de celle du grand Empire.

Au point de vue naturel, le Japon est un pays merveilleux. Il y fait un soleil idéal et il y règne une atmosphère excessivement sereine. Aussi les Japonais ont-ils une admiration sans borne pour leur pays natal. Ils aiment ce soleil, ces fleurs, ces jeux de couleurs et cette mer sans pareille qui les environne de toutes parts. Leurs maisons sont faites pour mieux jouir de cette belle nature : sur trois côtés les panneaux peuvent s'enlever facilement et les Japonais, tout en étant chez eux, y vivent d'une vie tout extérieure. Pour le Japonais, il n'est rien au-dessus du Japon.

Les légendes ajoutent encore à cet amour de la patrie. A l'époque où tout était chaos, un de leurs Dieux, *Izanaghi*, trempa un jour sa lance dans le chaos, des gouttelettes qui en tombèrent, lorsqu'il la retira, naquirent les îles du Japon. Tout est donc divin au Japon, même la terre et les Japonais eux-mêmes ne forment avec leurs Dieux qu'une grande famille. Les Empereurs, chefs de cette famille et tous de la même lignée depuis vingt-deux siècles, sont les descendants de la Déesse *Amaterasu*, Déesse du Soleil. L'amour de la patrie et l'attachement à l'Empereur sont ainsi élevés à la hauteur d'un

culte. Il n'y a guère dans notre Occident, que dans les armées de la première République française que l'on trouve un pareil exemple d'idolâtrie de la patrie. Les Japonais poussent donc tout naturellement le dévouement jusqu'à l'héroïsme. Ils ne craignent point la mort. Elle est pour eux la réunion avec les ancêtres et le sol divin de la patrie.

Les héros sont honorés au Japon. Le culte des Dieux et des esprits est le *Shintoïsme* ou le culte primitif du Japon.

Le Japon est traversé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes d'où se détachent sur la côte des chaînons laissant entre eux de nombreuses vallées. Le *Fouzy Yama* est la montagne sacrée du Japon.

Dans chaque vallée un seigneur régnait en maître absolu, battant monnaie et levant des troupes. C'étaient autant de petits États dans l'État. Des luttes continuelles les divisaient : seule la personne de l'Empereur restait au-dessus de toutes ces querelles, intangible et indiscutée.

L'Empereur avait sous ses ordres un ministre, le *Shogun*, sorte de Maire du Palais, qui en vint peu à peu à exercer tout le pouvoir. Malgré sa situation, le Shogun, toujours respectueux de la tradition, ne songea jamais à supprimer l'Empereur lui-même.

C'est en 670 que nous voyons se former l'embryon du Shogunat quand l'Empereur crée pour l'un de ses parents une place de premier ministre. Au IX^e siècle la charge était devenue héréditaire et ainsi se développa cette double lignée des Empereurs qui régnaient sans gouverner et des Shoguns qui gouvernaient sans régner.

Ce ne fut pas sans lutte il est vrai que se forma toute cette organisation féodale.

Les Shoguns ont rendu d'abord de grands services. Ils avaient obtenu par exemple que les grands seigneurs (Daïmios) se battissent beaucoup moins, institué par là une sorte de trêve de Dieu. La dynastie shogunale des Tokugawas rendit au pays certains services signalés par l'énergie avec laquelle elle y mit de l'ordre.

Les familles des Daïmios avaient des attributions spéciales. Telle fournissait les Impératrices, d'autres formaient la Cour de l'Empereur et il y en avait qui restaient attachées à celle du Shogun. Celui-ci tenait ses vassaux dans une dépendance absolue, leur interdisant même de se rendre à Kioto, la capitale de l'Empereur, tandis que lui-même résidait à Yédo.

En dessous de cette grande noblesse existait une petite aristocratie

militaire, celle des *Samurāi*. Ceux-ci animés du plus pur patriotisme, bien disciplinés et imbus des idées chevaleresques, sont les ancêtres et les véritables créateurs des armées dont nous admirons aujourd'hui les exploits :

« Ce ne sont donc pas les institutions actuelles ni le maniement des armes modernes qui créent le soldat japonais ; il est l'héritier d'un long et glorieux atavisme. Personne mieux que les Français ne peut comprendre cet esprit chevaleresque, car en France ce n'est pas non plus la dernière loi de conscription qui a créé le soldat français. — L'éminent Général Lebon qui me fait l'honneur d'assister à cette causerie et qui jadis apporta au Japon l'appoint de sa science militaire, ne me démentira pas si je dis que les Japonais comptent parmi les premiers soldats du monde ».

Les Japonais ont toujours à la mémoire l'histoire des 47 *ronins*. Ces *Samurāi* auraient cru forfaire à l'honneur de leur caste en ne vengeant pas leur chef lâchement assassiné. Leur tâche accomplie, ils n'en étaient pas moins condamnés à mourir, la conscience tranquille, en s'ouvrant stoïquement le ventre.

Le harakiri était un privilège qui était pour le *Samurāi* un des signes tangibles de sa dignité chevaleresque.

Au milieu du VI^e siècle le Japon subit donc l'influence extérieure. Le Bouddhisme y fut introduit par des missionnaires du continent ; cette religion, toute différente du *Shintoïsme*, n'en fit pas moins de grands et de rapides progrès. Elle était cependant plutôt contraire au caractère japonais, car elle leur enseigne que tout : l'amour, la joie, etc. . . , n'est que douleur en ce monde. Mais les Bouddhistes surent s'imposer par de nombreux bienfaits, en apprenant aux Japonais des arts utiles et des procédés inconnus au Japon. Comme les missionnaires chrétiens, les missionnaires bouddhistes apportaient avec eux une civilisation plus avancée, et purent à juste titre être considérés comme des bienfaiteurs de l'humanité.

Au début les Japonais acceptèrent tout les yeux fermés, puis bientôt ils choisirent en tout ce qu'il y avait de mieux et se l'assimilèrent en tenant compte du génie national. C'est ainsi que l'art au Japon se montra d'abord influencé par la Chine pour arriver peu à peu à prendre un caractère propre et bien national.

La distinction entre les temples *Shinto* et ceux faits après l'introduction du Bouddhisme est très facile à faire. Autant les premiers sont simples et sobres d'ornements, autant les derniers sont d'un raffinement luxueux auquel tous les arts participent. — Pour des yeux japonais, la sobriété des premiers a autant de grandeur et de beauté que la richesse des seconds.

Cet accueil fait aux Chinois prouve déjà les bonnes dispositions des Japonais pour les étrangers. Une autre preuve en est encore l'accueil fait en 1549 à saint François Xavier et ses compagnons. En quelques années, ces missionnaires firent, dit-on, 600.000 adeptes au Japon. Une mission japonaise fut même envoyée par la suite au Pape Sixte-Quint.

En 1598, le Japon chercha aussi à nouer des relations avec les Espagnols établis aux îles Philippines. Des lettres furent échangées à cet effet avec le gouvernement de Luçon. Les Espagnols, méfiants d'abord, finirent par accepter en l'année 1608.

Malgré cela, quelques années après, le Japon rompait avec le monde entier. Le gouvernement shogunal fermait le pays, par crainte des étrangers. Les Espagnols s'étaient montrés arrogants, les missionnaires n'avaient pas été sans commettre quelques maladresses et les Hollandais avaient répandu des propos malveillants à dessein pour écarter tous les concurrents. Les luttes intérieures auxquelles certains chrétiens avaient été mêlés firent naître la crainte du Shogun. Le Japon alarmé n'autorisa plus que les Hollandais à résider dans le pays et encore à *Nagasaki* seulement.

Toutes les religions occidentales furent interdites en même temps que toute influence étrangère et défense fut même faite aux Japonais de sortir du pays. On imposa aux navires des dimensions telles qu'ils ne pouvaient raisonnablement plus s'aventurer au loin.

Pendant ce temps, le Japon, qui avait ainsi coupé volontairement tout rapport avec le monde, était loin de vivre en paix. Les Shoguns Tokugawas avaient des ennemis dans les différentes classes de la population. — La fermeture du pays avait causé une crise économique. — En effet, tandis que la population s'accroissait rapidement, le commerce était arrêté; les récoltes par contre devinrent insuffisantes pour nourrir la population puisque le pays est presque tout en rochers et montagnes et qu'on ne peut cultiver d'une manière fructueuse que les quinze centièmes de sa superficie.

En même temps, l'interdiction de la navigation chez un peuple

essentiellement navigateur, parce qu'il est insulaire, amena tout naturellement un mécontentement général.

Ces mécontentements populaires étaient doublés de l'hostilité de certains seigneurs tenant rancune au Shogun de l'énergie avec laquelle il les dominait. Ces mécontentements toujours grandissants furent encore favorisés par les tendances philosophiques du passé.

Dans les doctrines de Confucius importées autrefois de Chine, on trouve des textes dont l'interprétation permettait au peuple de se révolter contre le tyran, c'est-à-dire le Shogun. D'autre part l'étude du passé shintoïste rappela l'époque où l'Empereur seul commandait. On exhuma les vieilles histoires et on regretta le bon vieux temps.

Enfin la fermeture du pays n'avait pu empêcher la science d'y pénétrer quelque peu. Il restait des encyclopédies et des dictionnaires apportés jadis par les missionnaires ; des livres étaient introduits sous le manteau par les Hollandais, les seuls admis, avons-nous dit, à Nagasaki.

Tout à coup, en 1853, se présenta au Japon une flotte américaine déjà apparue en 1846. Le Commodore Perry venait réclamer le droit pour l'Amérique de faire du commerce au Japon. Le Shogun ne sut comment éluder la question et finit enfin par obtenir un délai d'un an. Le peuple, lui aussi, malgré son désir de nouer des relations extérieures, partageait la crainte du Shogun.

En 1854 le Commodore Perry revint et le Shogun comprenant que toute résistance était inutile, traita avec lui de son propre chef. L'exemple de l'Amérique fut bientôt imité par les autres nations.

Le Shogun avait ainsi ouvert le pays aux étrangers sans consulter l'Empereur. Ce fut un grief nouveau contre lui. Le mécontentement s'accrut et la situation devint bientôt intolérable. L'Empereur, mis au courant, désapprouva hautement le Shogun.

Une guerre civile s'ensuivit entre les partisans de l'Empereur et ceux du Shogun, aussi fidèles à l'Empereur que les premiers, mais persuadés que le souverain était mal conseillé. Elle dura dix années, mais le parti de l'Empereur l'emporta et en 1867 le Shogun démissionna.

L'Empereur, reconnu seul et unique chef, reprit les rênes du gouvernement et le Shogunat fut définitivement aboli. Ce ne fut point une révolution, ni une restauration, mais quelque chose qui tenait de l'une et de l'autre. La féodalité disparut tout à coup, car tous les grands avaient d'eux-mêmes unanimement renoncé à tous leurs anciens pri-

vilèges. Cette sorte de révolution s'était faite aux cris de : « Respect à l'Empereur, expulsion des étrangers ! »

Mais le gouvernement ne se voyant point de force à lutter contre eux, crut qu'il était plus prudent de s'entendre avec les puissances étrangères. Il avait compris que la force primait souvent le droit, il voulut donc être fort.

Un des premiers résultats à obtenir était l'abolition des capitulations imposées par les premiers traités et que les Japonais considéraient comme une humiliation pour leur pays. Grâce aux capitulations, les étrangers ne dépendaient au Japon que de leur consul. Les Japonais en obtinrent la suppression en 1899. Depuis lors, les étrangers sont devenus justiciables des tribunaux japonais.

Une Constitution fut établie au Japon par l'Empereur en 1899. Ces transformations juridiques étaient accompagnées de progrès matériels et pratiques. Pour arriver à être forts et pourvoir aux dépenses militaires, les Japonais devaient créer de nouvelles sources de richesses. En conséquence, ils développèrent chez eux le commerce et l'industrie. Jadis ils étaient agriculteurs, mais ne produisaient pas assez pour les besoins de la population. On importa donc des céréales.

Autrefois les grands ateliers étaient inconnus au Japon. On payait les ouvriers à la journée pour les forcer à produire lentement mais artistement. Maintenant on connaît les grands ateliers et leurs misères. Sous le rapport de l'industrie, les Japonais ont marché à pas de géants.

Nous avons vu que la science n'avait pas été sans se propager au Japon, même quand ce pays fut fermé aux étrangers. Depuis 1867, le mouvement scientifique n'a fait que progresser rapidement. En 1771, un médecin japonais faisait déjà la première autopsie. Les savants japonais rivalisent maintenant avec ceux du monde entier.

Les Japonais sont devenus fabricants et exportateurs à leur tour. Les chiffres suivants en diront plus qu'un long discours :

Les exportations se montaient en 1900 à 143.000.000 yens,
et en 1904 à 248.000.000 yens.

Les produits manufacturés entrent pour 41 % dans cette dernière somme.

Les Sociétés industrielles étaient en 1896 au nombre de 1.367 et on en comptait 2.441 en 1903.

Les capitaux engagés dans ces entreprises figurent en 1896 pour 89.000.000 yens et pour 170.000.000 yens en 1903.

En 1898 il y avait 2.910 usines, et 8.274 en 1903.

Il n'y avait qu'une filature en 1884.

8	»	en 1886.
30	»	en 1890.
80	»	en 1900.

En 1903, les capitaux engagés dans les filatures se montaient à 34.000.000 yens. Elles avaient ensemble un million et quart de broches et occupaient 70.000 ouvriers.

En 1872 fut créée la première ligne de chemin de fer ; en 1904, le Japon possédait 8.500 kilomètres de voies ferrées. Sur ces lignes on transportait par an dix millions de voyageurs et quatorze millions de tonnes de marchandises.

Les transports maritimes se montent à sept millions, dont deux sous pavillon national. Plusieurs lignes de navigation sont japonaises, il y en a deux vers la Chine et une pour chacune des directions suivantes : l'Amérique, l'Europe et Bombay.

Que penser maintenant du péril jaune ? On oublie que le Japon a été autrefois perdu pour le commerce. Que pouvons-nous craindre de son entrée en scène ? S'il est devenu exportateur, n'est-il pas devenu aussi un client ? Ne lui fournissons-nous pas des matières premières, des outils ? Il nous commande des machines, des chaudières, des dynamos, etc. En 1904, le Japon importait pour 1,266.000 de yens de moteurs électriques, 2.291.000 de yens de locomotives, 1.710.000 de yens de chaudières et machines à vapeur. Le Japon s'est créé des besoins nouveaux au profit de tous.

N'avons-nous pas eu autrefois un péril russe et un péril américain ? Qu'en est-il advenu ? Rien en somme, si ce n'est que le monde s'en est trouvé chaque fois élargi.

Sans doute il y a en un pareil moment quelque chose de changé. Il se produit alors une crise inévitable, mais bientôt tout s'arrange et le résultat final est toujours fructueux.

Ainsi en sera-t-il encore, pensons-nous.

Observons de plus qu'entre cette nation nouvelle quant aux relations avec l'étranger, et ses aînées dans le domaine commercial, de nouveaux intérêts sont entrés en jeu. Ils sont plutôt de nature à les garantir de tout choc ultérieur, assurant ainsi la paix du monde et le bien-être général.

III.

Séance du Jeudi 13 Décembre 1906.

TROIS MOIS

DANS

L'ALLEMAGNE DU NORD ET LE DANEMARK

Par M. OCTAVE GÉRIN,

Lieutenant au 66^e régiment d'Infanterie, Licencié en Droit,
Secrétaire de la Société de Géographie de Tours.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. le Lieutenant Gérin a surtout séjourné à Hanovre et c'est de cette ville qu'il nous entretient tout d'abord. Son histoire n'est pas sans quelque intérêt, même pour nous Français. Cette ville fut en effet occupée au XVIII^e siècle par le Maréchal de Richelieu et plus tard par les armées de Napoléon I^{er}. Hanovre fit partie du royaume de Westphalie, créé en faveur de Jérôme Bonaparte, et il est à remarquer combien le souvenir de Napoléon y est resté vivace. Le portrait

du grand Empereur figure aux vitrines des libraires à côté de celui de Guillaume II et aussi sur les murs des chaumières des environs.

Il faut dire que l'administration française du premier Empire se montrait plutôt douce pour cette province et qu'elle s'entendait volontiers avec les administrés pour éluder les sévères prohibitions du blocus continental. Un vieil Hanovrien certifia au conférencier que son grand-père n'avait jamais cessé de recevoir des balles de café de l'Angleterre. Les inspecteurs impériaux inspectaient pour la forme et jamais ne dépassaient la salle à manger. La dernière phase de l'histoire de Hanovre, est l'occupation par la Prusse en 1866; mais les Hanovriens, malgré les quarante ans écoulés, se souviennent toujours de leur ancienne indépendance et tous leurs députés sont élus sur un programme qui réclame une autonomie relative.

Hanovre compte près de 300.000 habitants avec les faubourgs. C'est une plus jolie ville de l'Allemagne avec ses grands quartiers modernes, bâtis à l'américaine et sa forêt transformée en un parc immense qui fait l'admiration des étrangers. Les Français y sont particulièrement bien reçus et y trouvent à chaque instant des gens avec qui ils peuvent converser en notre langue. Il y a plusieurs cercles où les Hanovriens se réunissent pour parler français. Lors de la catastrophe de Courrières ils furent des premiers à organiser une souscription.



HÔTEL DE VILLE DE BRÊME.

M. le Lieutenant Gérin eut ainsi l'occasion d'étudier de près les

mœurs et les choses allemandes et voici ce dont il fut le plus frappé :

L'Allemand est particulièrement fier de sa vie de famille, surtout quand il la compare à la nôtre qu'il a en médiocre estime. Il n'a en effet presque jamais l'occasion de vivre au milieu de nous, car nous n'aimons guère à recevoir les étrangers sous notre toit comme cela se fait couramment en Angleterre et en Allemagne. Il connaît surtout la famille française par nos romans tels que « *l'Assommoir* », de Zola (1) ou encore « *Pot Bouille* », ainsi que par nos pièces de théâtre qui traitent le plus souvent de sujets exceptionnels et visent presque toujours un monde restreint de la société parisienne.

La famille allemande est remarquable par la pureté et la simplicité de ses mœurs, par le respect des enfants pour leurs parents et la bonne entente des époux. Les mauvais ménages et les familles désunies sont des exceptions en Allemagne. Par contre le mari allemand a des habitudes de café que nous n'avons pas ; il est rare que chacun d'eux ne fasse partie d'un *stammtisch* ou table d'habitues autour de laquelle se réunissent, chaque jour, entre cinq et six heures, quelques amis pour boire un nombre respectable de verres de bière jusqu'à huit et neuf heures ; fréquemment, l'Allemand marié reste à dîner à la brasserie. Ce penchant à boire, beaucoup et longtemps, est une caractéristique frappante des mœurs allemandes.

Tacite en parlait déjà dans ses ouvrages sur la Germanie et saint Boniface, l'apôtre de ces contrées, reconnaissait que c'était là le principal obstacle à la conversion des Germains ; avant son arrivée, ils buvaient en l'honneur des Dieux du Paganisme, et ils burent ensuite en l'honneur des nouveaux saints du Paradis chrétien.

Dans Goëthe, Werther se fait aussi adresser quelques réprimandes à ce sujet par sa dulcinée. Bismark, à qui les cuirassiers de Brandebourg présentèrent un jour une coupe d'une capacité extraordinaire, la vida d'un seul trait, et il aimait à raconter cette anecdote qui lui rappelait ses prouesses d'étudiant.

Manger est également une occupation importante et, chez eux, on se souhaite couramment bonjour ou bonsoir par le mot « *mahlzeit* », qui veut dire « Bon appétit, bonne digestion ».

Ils prennent à 7 heures du matin le petit déjeuner et le deuxième à

(1) Zola est beaucoup lu en Allemagne.

10 heures. Ils dînent à midi, prennent une nouvelle collation à 4 heures et souvent à 8 heures.

D'autre part, dans les cafés et les brasseries, on peut manger à toute heure de la pâtisserie ou de la charcuterie.



VIEILLE PORTE FORTIFIÉE A LUBECK.

L'éducation de la jeune fille est tout autre qu'en France. Elle sort constamment sans être accompagnée, comme chez nous, d'un parent ou d'un domestique. Entre 14 et 18 ans, la jeune fille porte un nom assez singulier, celui de *Backfisch*. Les jeunes Allemandes sont romanesques et sentimentales. Elles veulent toutes avoir leur idylle. Leurs adorateurs, *verehrer*, vont les chercher à la sortie de l'école. Les couples font gentiment la causette et tout se passe le plus correctement du monde. L'adorateur, en parlant de sa *backfisch* dit : *ma flamme*. Cela finit rarement par un mariage, mais reste comme un charmant et pur souvenir de jeunesse.

Quant à l'étudiant, il n'a rien de commun avec les nôtres. En général, chacun d'eux fait partie d'une association ou club dont il porte constamment la petite casquette aux couleurs distinctes, et les membres de chaque association vivent dans une grande intimité, en véritables camarades de travail et de plaisirs. Bien entendu, dans ces plaisirs, la bière joue un grand rôle, l'escrime et les combats au sabre tiennent aussi une place importante dans la vie des étudiants; périodiquement chaque association donne des fêtes dans lesquelles,

suivant un cérémonial traditionnel, il est vidé de nombreux bocks et des combats singuliers appelés *menshur* sont organisés. Les adversaires se battent sans masque ; une paire de fortes lunettes protègent seulement les yeux et les blessures sont souvent dangereuses. C'est l'explication des nombreuses cicatrices que tous les anciens étudiants portent sur la figure et dont leurs joues sont plus ou moins couturées.



VIEILLE MAISON A HILDESHEIM.

Une autre épreuve plus sérieuse, c'est le duel au sabre ou *säbelduell* par lequel se règlent toutes les affaires d'honneur entre étudiants et qui se passe assez discrètement, car il est sévèrement interdit par la loi. Les adversaires sont nus jusqu'à mi-corps ; le cou et quelques parties du bras droit sont protégés par des bandes de feutre, mais le visage est entièrement découvert. Ils sont placés à 1 m. 50 l'un de l'autre, un trait est tiré à la craie sous leurs pieds et ils resteront immobiles pendant la durée du combat. Celui-ci consiste en une série de coups de sabre portés en même temps par chaque adversaire, au commandement de l'arbitre. Celui-ci, monté sur une chaise, donne le signal par ces mots : *fertig! los!* (tout est prêt! partez!) — A ces mots, les deux lames s'abaissent, s'entrechoquent et le plus souvent un des combattants est atteint. Si la blessure n'est pas grave, le médecin la tamponne rapidement et le duel recommence jusqu'à ce que l'un des deux adversaires soit hors de combat. Alors seulement

l'honneur est satisfait. L'étudiant blessé reste toujours maître de lui, car la moindre émotion, le moindre trouble l'exposeraient à passer pour un homme sans courage. Au contraire, son sang-froid et son attitude lui permettraient, aux yeux de tous, de sortir plutôt grandi d'une telle épreuve. Pour en terminer avec le duel en Allemagne, il faut dire que les jeunes filles en général voient d'un fort bon œil les étudiants ainsi balafrés et que leurs cicatrices sont des signes très appréciés de beauté virile.



DÉFILÉ D'ARTILLERIE SUR LA PLACE D'EXERCICES.

M. le Lieutenant Gérin raconte ensuite sa visite dans la caserne d'un régiment prussien, à Verdun, avec l'autorisation du Ministre de la Guerre d'Allemagne. Reçu très aimablement par tous les officiers, il put visiter le quartier en détail et devant la courtoise instance de ses camarades étrangers se trouva obligé de dîner avec eux au Casino. Pour donner une idée de la cordialité de la réception, il suffira de dire que le repas avait commencé par les trois *hoch* traditionnels, poussés par tous les convives en l'honneur de l'hôte français, tandis que la musique du régiment, dans la salle à côté, attaquait la *Marseillaise*, suivie bientôt du *Père la Victoire*. Presque toujours, d'ailleurs, les Français sont très bien reçus par les Allemands, et l'on comprend très bien pourquoi lorsqu'on se rend compte de notre influence en Allemagne.

Au XVII^e siècle, toutes les Cours d'Allemagne copiaient celle de

Versailles et parlaient couramment le français. En outre, les émigrations qui suivirent la révocation de l'Édit de Nantes et la Révolution française, contribuèrent beaucoup à propager nos mœurs et notre littérature. Au château de Sans-Souci construit par Frédéric II, l'ami de



LA STATUE DE FRÉDÉRIC II, SUR L'AVENUE DES TILLEULS A BERLIN.

Voltaire, on peut voir encore la chambre où notre grand écrivain vécut longtemps près de son royal ami ; on y montre aussi la bibliothèque du roi, exclusivement composée de livres français, et tous les autographes du grand monarque prussien, y compris son testament, sont entièrement écrits en notre langue.

Il ne faut donc pas s'étonner si nos pièces de théâtre, nos œuvres d'art et nos romans tiennent la première place en Allemagne et il n'est pas rare qu'on y joue nos pièces dans le texte français. Une foule de mots : *adieu, pardon, colossal, net, paquet, machine*, etc., et même de nos expressions sont passés dans la langue allemande et forment un dictionnaire très imposant, malgré les efforts des chauvinistes allemands et de Guillaume II en particulier qui combattent l'invasion des mots étrangers.

Nous ne pouvons qu'être très fiers de cette campagne grammaticale menée contre nous, puisqu'elle est la preuve éclatante de l'influence de nos idées et de notre langue chez ce peuple voisin.

Après avoir fait défiler devant nos yeux des vues de différentes villes d'Allemagne (Berlin, Hambourg, Lubeck, Brême, Brünswick,

Hanovre, Hildesheim), et surtout des clichés représentant diverses scènes de la vie militaire et constituant à coup sûr des documents précieux, le conférencier nous entretient du Danemark où il s'est rendu ensuite.



FIFRES ET TAMBOURS ALLEMANDS REVENANT DE L'ÉCOLE.

Le Danemark, si intéressant et si pittoresque, mérite vraiment d'être plus connu.

La capitale du Danemark compte avec les faubourgs 600,000 âmes. Son port est le véritable entrepôt commercial de toute la Scandinavie.

L'influence française s'y fait sentir également. On parle notre langue dans les salons, magasins et hôtels. Les officiers danois parlent tous plus ou moins le français.

Le Danemark est très avancé en politique. Actuellement les agriculteurs ont acquis une telle prépondérance que le Roi a été forcé de choisir parmi eux son ministère. Au point de vue agricole, ce pays est devenu une véritable « ferme-école » où l'exploitation intensive a donné des résultats merveilleux et chaque année des missions étrangères viennent s'instruire sur place et se rendre compte des procédés de culture. Des quantités considérables de beurre, d'œufs, de bétail sont envoyées en Allemagne et surtout en Angleterre. Les races de chevaux danois sont maintenant très avantageusement connues et l'armée allemande en fait d'importants achats. Ces sources toujours croissantes de revenus n'ont pas tardé à faire de l'agriculteur danois

un propriétaire très aisé et il ne reste plus actuellement qu'un nombre infime de fermiers.



UNE RUE D'HELSINGBORG. — SUÈDE.

Pour finir, quelques clichés de Copenhague, du château de Kronborg et de la ville suédoise d'Helsingborg nous ont été montrés.



FORTERESSE HISTORIQUE DE KRONBORG. — DANEMARK.

Le conférencier résume ensuite ses sentiments personnels : Le Da-

nemark lui laissait le regret de ne pouvoir rester plus longtemps chez un peuple aussi intéressant et aussi sympathique à la France. C'est le seul pays avec lequel nous n'ayons jamais eu maille à partir et Copenhague eut même à souffrir un bombardement en 1802 à cause de sa sympathie pour nous.

D'autre part, l'Allemagne lui donnait l'impression d'un pays aussi bien outillé, aussi menaçant pour la guerre que pour la lutte commerciale et industrielle.

Livré à ses réflexions du retour, dans le rapide de Cologne qui le ramenait à Paris, il se souvenait que pendant les temps florissants de la Grèce, les Athéniens qui revenaient de Sparte poussaient des cris de joie en apercevant les murs de leur chère cité, et le mot si connu d'un voyageur anglais du XVIII^e siècle lui revenait à la mémoire : Tout homme a deux patries : la sienne et puis la France.

LES NEIGES DU NIL

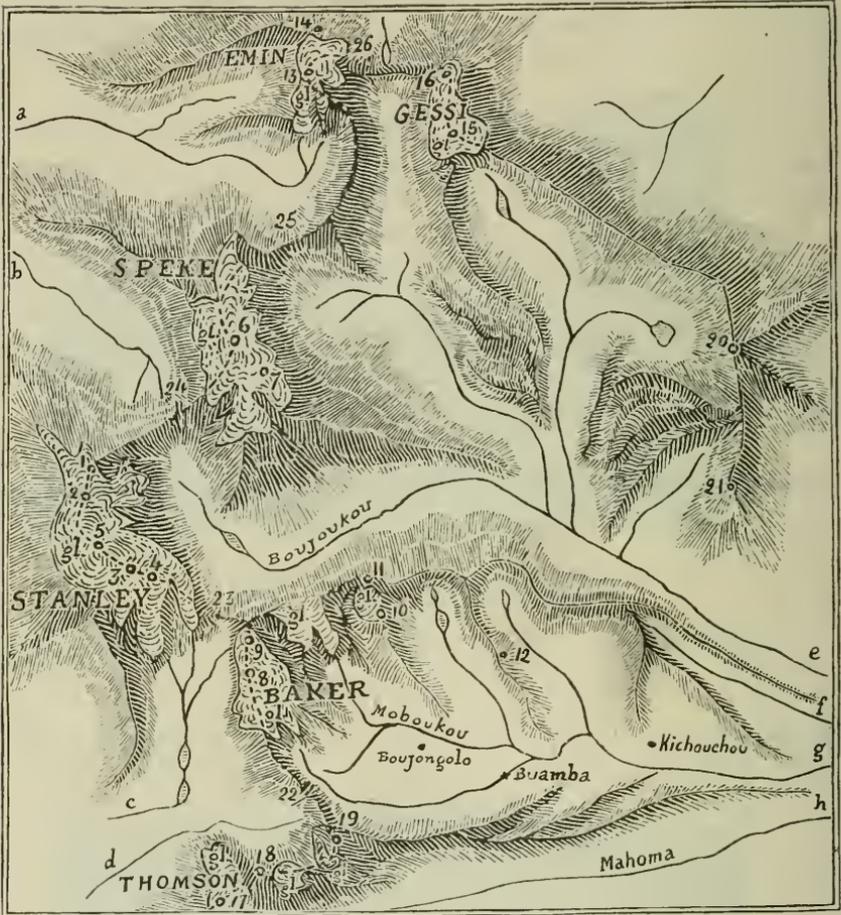
EXPLORATION DU ROUVENZORI

Par le Duc DES ABRUZZES.

Le 12 Janvier 1907, le Duc des Abruzzes a fait au Queen's Hall à Londres, devant la Société Royale de Géographie et en présence de Sa Majesté Édouard VII, le récit de sa mémorable exploration du Rouvenzori. L'assemblée était particulièrement nombreuse et brillante.

Le distingué Président de la Société de Géographie de Londres ouvrit la Séance en présentant à l'assistance le Duc des Abruzzes. Renonçant pour cette fois à ses prérogatives, il voulut laisser au Roi d'Angleterre l'honneur de parler des explorations précédentes de l'illustre conférencier. Il ne put s'empêcher de remercier chaleureusement Sa Majesté de sa gracieuse visite, fait sans précédent, ajouta-t-il, dans les annales de la Société. Jamais en effet

CARTE DE LA CHAÎNE DU ROUVENZORI AU $\frac{1}{100.000}$



..... ligne de faite ; a, b, c, d, cours d'eau qui forment le Boutagou, affluent du Semliki ; e, f, g, h, cours d'eau qui forment le Moboukou, qui se déverse dans le lac Albert-Édouard ; gl, glaciers ; o, pics.

PICS.		COLS.
1. Marguerite.	11. Moore.	
2. Alexandra.	12. Cagni.	22. Freshfield.
3. Elena.	13. Humbert.	23. Scott Elliot.
4. Savoia.	14. Kraepelin.	24. Stuhlmann.
5. Moebius.	15. Yolanda.	25. Cavalli.
6. Victor-Emmanuel.	16. Bottego.	26. Roccati.
7. Johnston.	17. Weissmann.	
8. Édouard VII.	18. Sella.	
9. Semper.	19. Stairs.	
10. Wollaston.	20. Portal Nord.	
	21. Portal Sud.	27. Brèche de Grauer.

Boujongolo { Latitude..... 0° 20' 16" N.
 Longitude..... 27° 41' 44" E. Paris.

depuis sa fondation, elle n'avait eu l'insigne honneur de recevoir un souverain régnant. Édouard VII, qui assistait volontiers aux séances de la Société alors qu'il n'était encore que Prince de Galles, n'y était plus venu depuis son accession au trône d'Angleterre. Pareillement la Reine Victoria, pendant tout le cours de son long et glorieux règne, n'avait jamais honoré de sa visite la Société de Géographie de Londres.

Le problème du Rouvenzori paraît enfin résolu. Nous en sommes redevables au Duc des Abruzzès, qui s'était déjà signalé à l'attention publique par ses explorations précédentes. Il y a dix ans, il voulut tenter l'ascension d'un pic encore vierge, le pic de *Kangchen-Yunga*, le second sommet du monde. La peste survenue aux Indes, l'en ayant empêché, il se tourna dès lors vers l'Alaska et fit le premier l'ascension du mont *St-Elias*. En 1899-1900 eut lieu son admirable expédition au *Pôle Nord*. Nansen y fut quelque peu dépassé et il s'en fallut de peu qu'elle n'atteignît le parallèle où s'arrêta dernièrement le Commandant Peary.

Les premiers Européens qui virent le *Rouvenzori* furent probablement *Baker* et *Gessi*. *Stanley* parvint le premier sur son versant occidental et *Stairs*, son compagnon, gravit même un de ses contreforts. *Stuhlmann*, en 1891, remonta la vallée du Boutagou à l'Ouest jusqu'à une altitude de 4.065 m. *Scott Elliot* essaya d'y parvenir par l'Est et parvint à 3.965 m. dans la vallée du Moboukou. En 1900, *Moore* le premier, et *Johnston* ensuite gravissent le Semper (4.545 m.). Depuis diverses ascensions ont été tentées. On choisit toujours de préférence la vallée du Moboukou, sans dépasser toutefois le record établi par Moore. A l'Ouest, *David* parvint aux glaciers du Moebius. Enfin en 1905 de vrais alpinistes cette fois se mirent de la partie. *Douglas Freshfield* arriva jusqu'au glacier du Moboukou (4.222 m.). Le mauvais temps l'empêcha de pousser plus loin. L'Autrichien *Grauer* atteint la ligne de faite qui domine ce même glacier, tout comme l'avait fait Moore. Tous deux cependant commirent l'erreur de la prendre pour la ligne de faite principale. Vers l'époque enfin du départ du Duc des Abruzzes, *Wollaston*, membre de l'expédition zoologique envoyée sous les auspices du British Museum, effectuait plusieurs ascensions.

Nous passons rapidement sur la première partie du voyage du Duc des Abruzzes : trajet en chemin de fer (1) de *Mombaza* à *Port Florence* (1.030 km) ;

(1) Cette ligne, terminée en 1902, s'élève de la côte jusqu'à une altitude de 2.236 m. pour redescendre ensuite au niveau du lac Victoria (1.124 m.).

traversée en steamer du lac Victoria du point terminus de la ligne à *Entebbe*, où se firent les derniers préparatifs ; parcours d'Entebbe à *Fort Portal* en caravane (290 km) ; puis marche vers le Sud jusqu'au Moboukou par *Duwona* et *Kasongo* ; arrivée à *Ibanda* le 3 Juin 1906 dans la vallée même du *Moboukou*, remontée ensuite jusqu'à *Nakitawa* (2.623 m.), après arrêt à *Bihunga*. C'est de ce point que commence la partie intéressante de l'exploration.

Faisaient partie de l'expédition du *Duc des Abruzzes* : le Capitaine *Cagny*, retenu par les fièvres à Entebbe et le Lieutenant *Winspeare*, tous deux de la marine italienne ; *Cavalli*, Médecin-Major ; *Roccati*, Géologue ; *Sella*, Photographe ; les deux Guides alpins *Ollier* et *Giuseppe Petigax*, de Courmayeur, et des porteurs indigènes au nombre de 220, dont une bonne moitié fut congédiée à *Nakitawa* même.

Le campement de *Nakitawa* fut établi à l'abri d'un immense bloc erratique perché sur le front d'une ancienne moraine qui divise les vallées du *Moboukou* et du *Mahoma*. Vers le Nord s'ouvrait une troisième vallée, dominée par les pics *Portal* et semblant se diriger vers le *Duwoni* (*Speke*). Laquelle choisir ? Le *Duc* était perplexe. Il avait rencontré en effet *Wollaston* à *Fort Portal*. Celui-ci lui avait fait le récit de son ascension au pic qui porte son nom dans le *Kiyanya* (*Baker*). Il ajouta que ce n'en était point le sommet le plus élevé, mais qu'il avait aperçu de là deux pics neigeux plus importants vers le N. W. Étaient-ils reliés au *Kiyanya*, il ne put le dire, mais à tort il les croyait situés à l'Ouest de la ligne de faite principale. Cette opinion était en contradiction avec celle de *Freshfield*, d'où la perplexité du *Duc* qui finalement se décida pour la route paraissant la plus courte, celle du *Moboukou*.

Le 6 Juin, par un temps de pluie et de brouillard, l'expédition se mit en route, suivant tout d'abord la crête de la moraine et se frayant un passage entre les tiges de bambous. Un marécage où les hommes enfonçaient jusqu'aux genoux, rendit leur marche fort pénible. Au bout de quatre heures, ils arrivaient à *Kichouchou* dans un état lamentable (3.000 m.).

Le refuge de *Kichouchou* n'était guère approprié pour des gens absolument trempés. S'ils se trouvaient quelque peu à l'abri sous une énorme roche surplombante qui les garantissait d'une pluie battante, ils n'avaient sous leurs pieds qu'un sol fortement détrempé par les gouttelettes qui ruisselaient nombreuses le long de cette même roche.

Le lendemain une montée de 305 m. le long d'un ravin naturel creusé dans une barrière rocheuse, permit aux explorateurs l'accès d'un plan entièrement boisé. La traversée en fut pénible en raison de l'enchevêtrement des troncs et des branches, mais encore à cause d'une épaisse couche de nombreux troncs renversés et de débris végétaux, restes d'une ancienne forêt enfouie sous la mousse. Puis une nouvelle montée pour aboutir dans une longue vallée entre deux murailles à pic. La végétation y était absolument fantastique. Des buissons d'*hélichrysums*, aux fleurs blanches perpétuelles tapissaient tout le sol

entre les troncs élancés des *lobélias* et des gigantesques *Seneciós*. Un silence absolu régnait en ces solitudes. Seule une cascade à mi-route vers *Buamba* faisait entendre son doux murmure. Au delà, la vallée se relève encore et cette ascension terminée l'expédition arrivait à Boujongolo en partie du moins, car les porteurs, moins enthousiastes, étaient restés à Buamba, de sorte que les explorateurs furent privés pour la première fois de leurs tentes, et passèrent une fort mauvaise nuit. Le refuge de *Boujongolo*, comme celui de Kichouchou, formé par un rocher surplombant, est cependant moins commode à cause des débris rocheux qui en étaient tombés et rendaient le sol fort inégal.

Le 9 Juin, le Duc se mit en route avec ses guides alpins et cinq indigènes pour atteindre la ligne de faite. Il remonta le Moboukou jusqu'au dernier campement de *Grauer*, près du glacier. Puis longeant les rochers à droite, il arriva à la cascade gelée et dut camper à 4.203 m., à cause des nuages qui vinrent recouvrir ces hauteurs. Le lendemain, par un temps superbe, le faite était atteint en trois quarts d'heure par une pente de neige légèrement crevassée. De la plus basse brèche de la crête qui relie le *Kiyanya* (Baker) au pic de *Wollaston*, il put contempler tous les hauts pics de la chaîne du Rouvenzori. Tourné vers le Nord, il vit sous ses pieds un immense précipice et au delà quatre massifs bien distincts : un premier à droite au N. E., deux au centre presque en ligne droite et un autre plus près au N. W. Ce dernier était surmonté de deux groupes de deux pics et le groupe le plus au Nord possédait évidemment les deux plus hauts sommets de la chaîne, ceux que précisément *Wollaston* avait aperçus. Les deux massifs centraux étaient séparés des deux extrêmes par deux hautes vallées qui débouchaient dans une autre plus large et parallèle à la ligne de faite où se trouvait l'explorateur. Cette vallée se dirigeait vers l'Est et fut reconnue peu après pour être celle du *Boujoukou*. Il était presque certain maintenant que la ligne de faite atteinte n'était point la principale. Afin de reconnaître la meilleure route à suivre pour arriver au pied de ces deux plus hauts pics observés, reliés d'ailleurs par un épanlement remarquable, l'ascension du *Kiyanya* fut décidée. Pendant le trajet, les nuages recouvrirent à nouveau les hauteurs. Du sommet, aucune observation ne put être faite, sauf pendant une très courte éclaircie : une dépression apparut au Sud, c'était le col de *Freshfield* entre Boujongolo et le Semliki et c'est tout ce que le Duc put entrevoir ce jour-là. Aussi, après avoir attendu vainement une éclaircie nouvelle, retourna-t-il au refuge de Boujongolo, où la pluie le retint trois jours durant les 12, 13 et 14 Juin.

Enfin dans la nuit du 14 au 15, un vent d'Est balaya l'atmosphère et le matin suivant, le Duc avec ses deux guides et neuf indigènes prit la route du col de *Freshfield* en contournant les pentes les plus méridionales du *Kiyanya*. Le sol était détrempé par les pluies précédentes et sur ces pentes glissantes ou marécageuses les hommes n'avançaient guère. Pour comble de malheur, un épais brouillard ne tarda pas à les envelopper. La descente vers le Semliki fut

Marguerite.
Pic de la Reine Alexandra.
Brèche de Grauer.
Pic Wollaston.

Pic du Roi Edouard.

Pic de la Reine Alexandra.



Glacier Moore

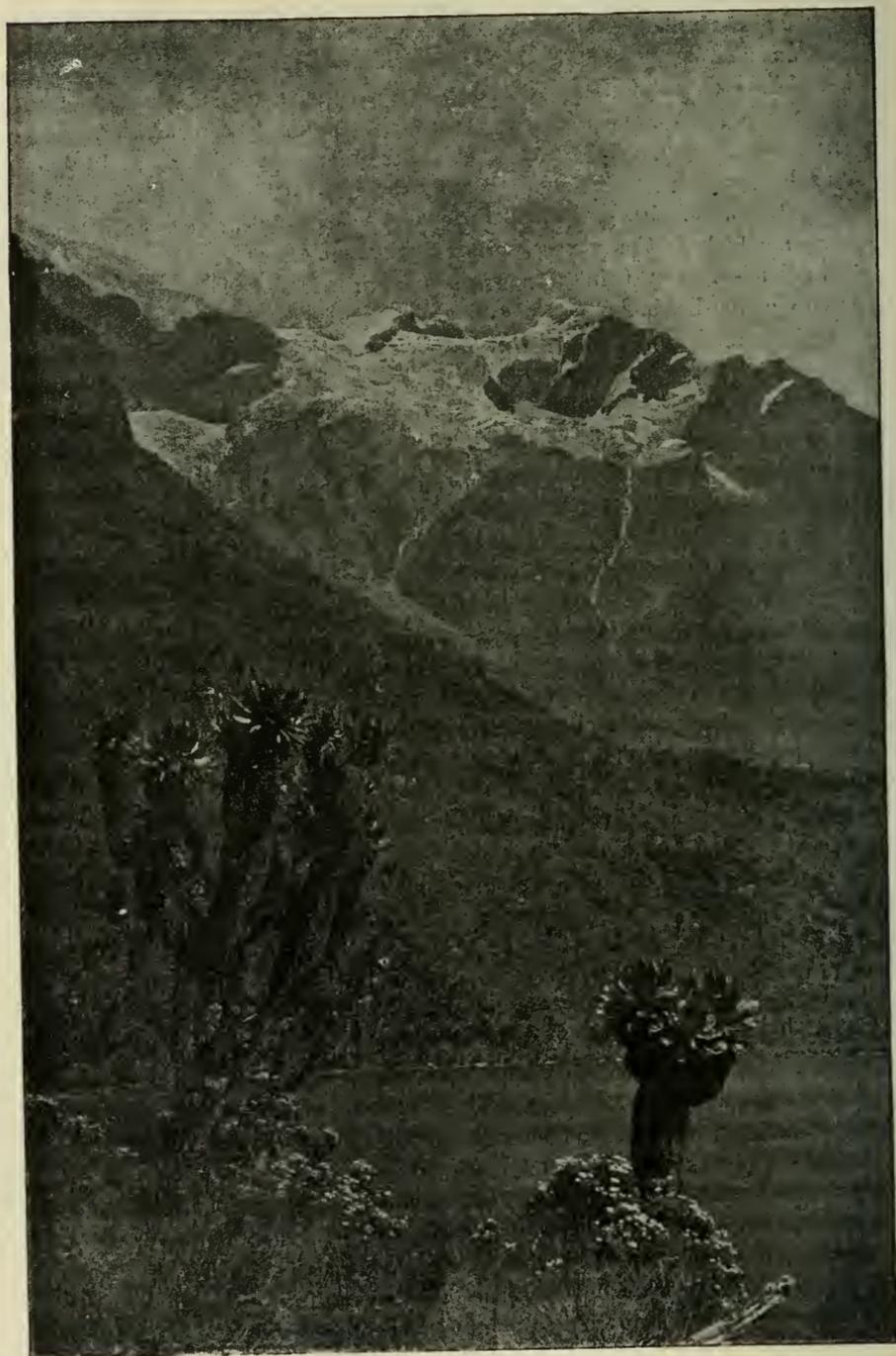
encore plus pénible. Il fallut se frayer un chemin à la hache dans d'épais buissons d'*hélichrysums* et de *senecios*. Des contreforts les obligeaient en outre à de fort longs détours.

A quatre heures, le campement était établi non loin de deux lacs aux eaux fortement agitées par la brise et les ébats des canards sauvages. Sous les feux du soleil couchant, toute l'atmosphère avait pris une délicieuse teinte rosée et en contre-bas à l'horizon, au fond d'une large vallée qui s'étendait vers l'Ouest, la grande forêt du Congo paraissait toute en flamme.

Le lendemain il fallut à nouveau s'ouvrir un chemin dans les buissons environnants. Les indigènes qui avaient déjà quelque peu regimbé la veille, furent particulièrement difficiles ce jour-là. La patience du Duc fut ainsi mise à une rude épreuve. Laissant toujours sur sa droite les flancs escarpés du Baker, dominés de ce côté par le Semper et le Roi Édouard, il remonta la vallée, franchit le col Scott Elliot et campait le 17 Juin au pied du glacier dominé par les deux pics convoités. Le flanc Nord du Kiyanya tombait absolument à pic sur la vallée du Boujoukou entrevue de la brèche de Grauer. Le Douwoni avec son glacier occidental lui faisait face de l'autre côté. La dépression comprise entre le campement et le Douwoni était bien la tête de la vallée du Boujoukou qui coulait parallèlement au faite du Kiyanya avant de s'infléchir vers le Sud. Aucun doute n'était plus possible, la ligne de faite primitivement atteinte par le Duc n'était pas la principale du Rouvenzori.

Le 18 Juin le ciel était peu rassurant, néanmoins l'ascension des pics fut entreprise. Des pentes faciles permirent d'atteindre un glacier en palier et légèrement crevassé. En ce moment le soleil se montra pendant un instant très court et à peine eut-il disparu qu'un vent du Sud-Est s'éleva, augmenta rapidement et couvrit de brouillard les explorateurs pendant la traversée du plateau. La crête méridionale du plus bas pic n'en fut pas moins atteinte et comme la pente de neige était en bonne condition, ils parvinrent en la remontant au sommet même de ce pic à 7 h. 30 du matin.

Restait le pic le plus élevé à gravir. Le brouillard était si intense qu'on ne le voyait pas, bien qu'il fut peu distant. Le Duc et sa suite redescendirent par une pente neigeuse jusqu'à l'épaule qui relie les deux pics et ce passage franchi, l'ascension fut reprise le long d'une pente neigeuse fortement prononcée. Ils arrivèrent au pied d'un escarpement dominé par une sorte de corniche de glace en surplomb. Au-dessous d'elle de curieuses stalactites et des colonnes glacées qui semblaient la soutenir. Une pente de neige presque à pic cette fois leur permit d'atteindre le niveau de la corniche en évitant avec soin les stalactites et les piliers qui en émanaient. La pente était si raide que chacun d'eux touchait presque du front les pieds de celui qui le précédait et recevait parfois sur la tête les éclats de glace détachés par le chef de file qui taillait à la hache les quelques marches nécessaires. Tous eurent un soupir de soulagement en arrivant enfin au point où la pente redevint plus douce. Puis



PICS DE LA REINE MARGUERITE ET DE LA REINE ALEXANDRA
VUS DU LAC BOUJOUKOU.

ils arrivèrent à une cheminée de glace dépassant de quelque peu la taille humaine. En se prêtant un mutuel appui, ils eurent facilement raison de ce dernier obstacle et le succès couronna enfin leurs efforts. A 11 h. 30 m., le drapeau italien, celui-là même que Sa Majesté la Reine d'Italie remit au Duc des Abruzzes, fut déployé sur le plus haut sommet du Rouvenzori, le pic de la Reine Marguerite.

On n'avait jusqu'ici que des données fort incertaines sur le Rouvenzori. Les observations, il faut le dire, n'étaient guère faciles (1). Certaines montagnes portaient parfois plusieurs noms et il était par suite difficile de les identifier. Le Duc des Abruzzes distingue les massifs suivants :

Le principal (*Stanley*), portant les 5 plus hauts pics : Marguerite (5.130 m.), Alexandra, Elena, Savoia et Moebius (4.946 m.) ;

Le Douwoni (*Speke*), surmonté des pics : Victor Emmanuel (4.905 m.) et Johnston ;

Le *Baker* (*Semper*, Kiyanya ou Ngemwimbi), dont les pics sont : le Roi Édouard, Semper, Wollaston, Moore et Cagni ;

L'*Emin* avec ses pics : Humbert et Kraepelin ;

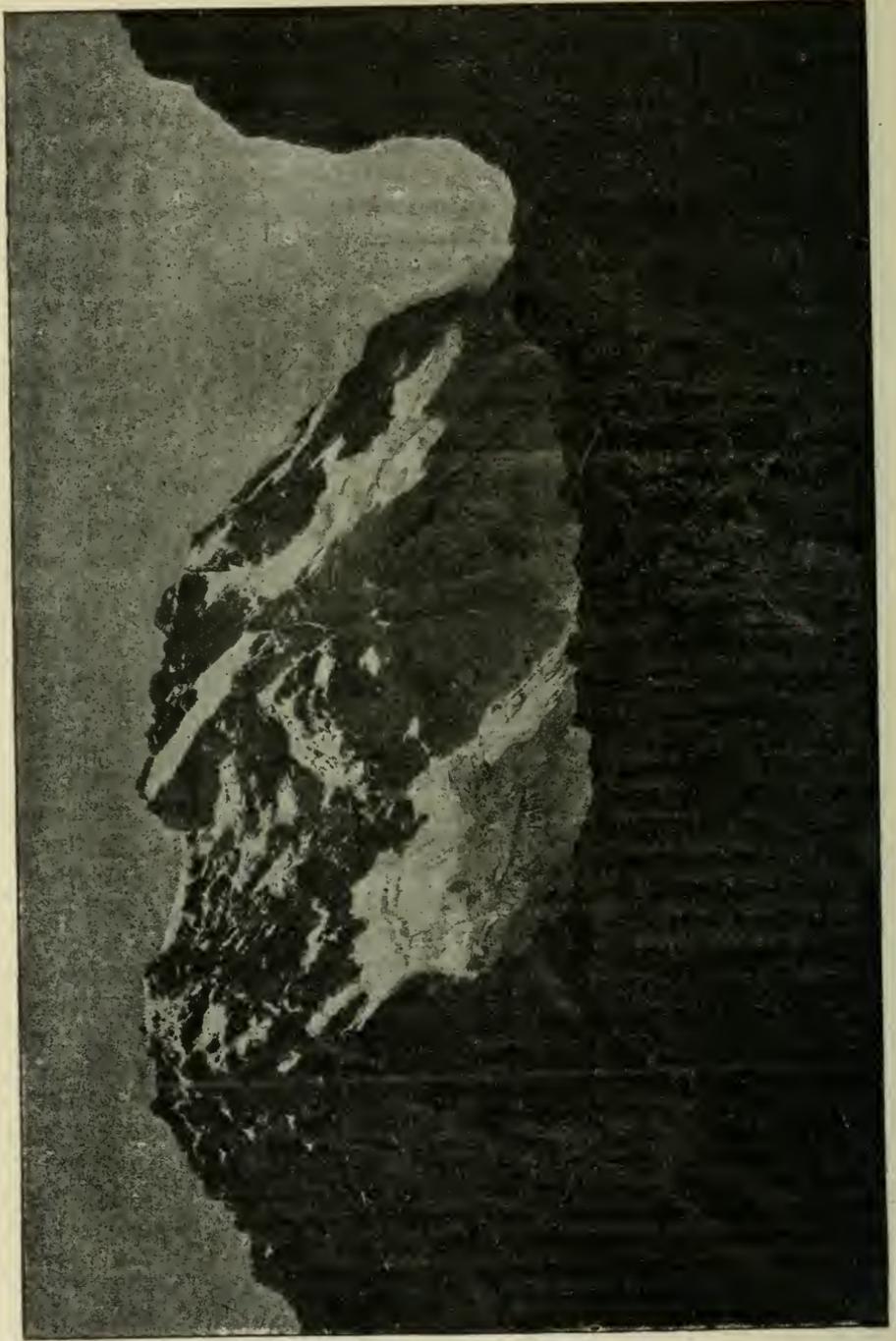
Le *Gessi* dominé par les pics : Yolanda et Bottego ;

Et le dernier (*Thomson*). Principaux pics : Weismann, Sella et Stairs.

Les principaux cols, dont l'altitude varie de 4.200 à 4.320 m., sont les suivants : les cols *Freshfield* et *Scott Elliot*, déjà mentionnés, le *Stuhlmann*, entre le *Speke* et le *Stanley* ; le *Cavalli*, entre le *Speke* et l'*Emin* et le *Roccati*, entre l'*Emin* et le *Gessi*.

La ligne de faite principale passe par tous ces cols successivement et les hauts pics intermédiaires.

(1) Le Rouvenzori mérite bien son nom indigène (*qui fait la pluie*), car il y pleut généralement. Ses sommets sont presque toujours dans les nues. M. Sella, l'habile photographe de l'expédition, s'est plaint de l'extrême rareté des beaux jours. A vrai dire, il n'en existe pas, car, même dans les journées réputées comme belles en cette région, le brouillard ne se lève que pendant l'instant très fugitif qui suit immédiatement le lever du soleil. Le Lieutenant *Behrens*, resté en observation en un point déterminé, assure n'avoir vu le Rouvenzori que sept fois en neuf mois et pendant ce court instant seulement.



PIC DU ROI ÉDOUARD VU DU CAMP ÉTABLI PRÈS DU GLACIER ELENA AU NORD-OUEST DU COL SCOTT ELLIOT.

Le 20 Juin, le Duc des Abruzzes retourna au pic Alexandra et revint par l'Elena et le Savoia. De retour au camp il trouva Cagni, enfin guéri, Sella, Cavalli et Roccati fraîchement arrivés pendant son absence. La besogne fut partagée : Sella et Roccati s'attaquèrent au Baker et le Duc alla visiter tous les pics qui pouvaient l'intéresser, entre autres le Victor-Emmanuel et l'Humbert au Nord de la chaîne. Tous réintégraient le 10 Juillet le refuge de Boujongolo, l'expédition était virtuellement terminée.

Quelques mots pour finir : L'origine du Rouvenzori ne serait pas volcanique. En un seul point seulement, près de Kichouchou, on trouve dans le gneiss quelques veines basaltiques. Les glaciers, à en juger par les moraines rencontrées bien avant Nakitawa, durent être extrêmement importants à l'époque glaciaire. Les vallées du Moboukou, du Mahoma et du Boujoukou étaient alors ensevelies sous les glaces. Les glaciers actuels sont plutôt maigres et continuent encore sensiblement leur mouvement de retraite. Les moins élevés sont ceux du Moboukou (4,173 m.) et du Semper (4.372 m.). Les neiges éternelles se trouvent toutes dans un cercle de 16 km de diamètre. Leur limite fixée à 3.203 m. par la plupart des explorateurs précédents, doit être reportée 196 mètres plus haut d'après le Duc des Abruzzes, d'accord en cela avec David et Freshfield.

A partir de 4.300 m. la pluie se change toujours en neige.

Il n'est pas rare de constater sur les plus hauts sommets une température relativement élevée (5° 5 à 6° 6). En outre elle y change très rapidement. Ces deux causes ont contribué à la formation de ces curieuses corniches de glace qui ont ensuite projeté peu à peu les stalactites et les piliers observés pour la première fois sur le pic de la Reine Marguerite.

Dans les vallées du Moboukou et du Boujoukou (3.050 m. en moyenne), grâce au climat chaud et humide qui y règne, la végétation est vraiment exubérante. Une mousse spéciale couvre tout le sol, les troncs, les tiges et les moindres anfractuosités des rochers. Au-dessus de 3.508 m. on ne trouve plus que de hautes bruyères, des *lobelias* et des *senecios*, mais ce qui commence à prédominer ce sont les mousses, les lichens et les fougères. Les bruyères cessent à 3.660 m. Plus haut apparaissent les immenses et curieux buissons d'*hélíchrysums* qui, avec les *senecios*, se continuent jusqu'aux glaciers. Sur les pics on ne rencontre plus que des mousses, lichens, de rares germinacées et de minuscules plantes phanérogames plus rares encore.

En terminant, le Duc des Abruzzes remercie le gouvernement anglais et les autorités de l'Afrique Orientale anglaise et de l'Ouganda qui l'ont puissamment aidé dans l'accomplissement de sa tâche.

D'UN PÔLE A L'AUTRE

THE « GIGANTIC RAILWAY »

Le *San Francisco Call* vient de publier une intéressante étude sur le gigantesque réseau de chemins de fer panaméricain qui dans un avenir aujourd'hui certain, partira de Dawson City, autrement dit du cercle polaire pour aboutir à Buenos Aires.

Qui de nous n'a rêvé de cette voie ferrée fantastique en regardant une carte des Deux Amériques ?

Mais il nous sembla toujours que la réalisation d'un semblable projet se perdrait dans les brumes d'un avenir trop lointain pour que nous puissions nous y intéresser.

Or cette conception sera une réalité avant le milieu du XX^e siècle. Ce sera l'un des résultats appréciables de la conférence panaméricaine de Buenos Aires.

Et l'on verra dans un quart de siècle au plus les trains aller pour ainsi dire d'un pôle à l'autre, sans que le voyageur soit obligé de changer de wagon.

*
* >

Le trajet sera d'une quinzaine de jours environ, et s'accomplira dans le même wagon-palais. On pourra parcourir ainsi 13.467 milles, soit plus de la moitié de la circonférence de la terre... dans le sens longitudinal.

On partira du cercle polaire pour gagner les luxuriantes équatoriales, on escaladera les monts les plus accidentés et l'on traversera des prairies plus vastes que des mers. Bref on aura parcouru, lorsqu'on sera rendu à destination, une distance qui vaudra celles de la ligne du Cap au Caire et du Transsibérien mises bout à bout, avec une forte rallonge en plus.

Le voyageur qui s'en ira de Dawson City à Buenos-Aires traversera 12 républiques dont les affaires ne pourront que ressentir les bienfaits d'un semblable chemin de fer, civilisateur par définition.

La construction des tronçons qui manquent pour que la ligne de « Pôle à Pôle » soit continue, coûtera environ 200 millions de dollars (un milliard de francs).

*
* *

Chaque pays fournira sa contribution, et l'exploitation de ce transaméricain longitudinal sera effectuée par une demi-douzaine de Compagnies, suivant les zones que la voie ferrée traversera.

Des populations entières émigreront et viendront se fixer au long de son parcours, sans aucun doute. Des villes nouvelles sortiront de terre ; des récoltes énormes seront transportées du Nord au Sud ; la vie passera derrière chaque train qui suivra, dans un sens ou dans l'autre, ce gigantesque ruban de voie ferrée.

Le plus curieux, c'est là constatation qui peut être faite par un chacun, que de cette invraisemblable route nouvelle il reste à peine 4.000 milles à construire !

*
* *

Et le journal américain nous donne un instructif tableau de ce qui est fait, de ce qui se fait actuellement, et de ce qu'il y aura encore à faire.

Pays.	Distances.	Milles construits.	En construction.	A construire.
Canada. De Dawson à Vancouver.....	1.686	»	1.686	»
États-Unis. De Vancouver à San-Francisco.....	1.114	1.114	»	»
De San-Francisco à El Paso..	1.294	1.294	»	»
De El Paso à Mexico.....	1.971	1.971	»	»
De Mexico à la frontière du Guatemala, par Tehuantepec et les Cordillères.....	730	680	50	»
Amérique Centrale.....	1.043	351	100	592
Panama.....	612	»	»	612
Colombie.....	865	20	»	845
Équateur.....	658	126	77	455
Pérou.....	1.785	277	223	1.285
Bolivie.....	541	223	128	190
République Argentine.....	1.168	1.033	135	»
Totaux.....	13.467	7.089	2.399	3.979

On remarquera que toute la partie nord-américaine peut être considérée comme acquise, puisqu'elle est en achèvement.

C'est à partir de Panama, c'est à travers la Colombie, l'Équateur, le Pérou surtout que les efforts devront être *gigantic* — comme le tracé même de l'international chemin de fer.

Mais ces tronçons de ligne, encore qu'ils soient à la charge des gouvernements intéressés, trouveront nécessairement des États plus prospères pour aider à leur mise en œuvre.

Il suffit de lire ce tableau pour deviner que les choses ne resteront pas longtemps dans l'état actuel et qu'on en arrivera bientôt au panaméricain longitudinal rêvé, à ce *gigantic Railway* de Pôle à Pôle.

PIERRE GIFFARD.

LA COLONISATION SAHARIENNE

Les mots *Sahara* et *colonisation* semblent, à beaucoup de personnes, jurer l'un à côté de l'autre. On s'imagine trop volontiers, en France que le Sahara est une immensité désertique, complètement dénudée et desséchée, où le sol est constitué de roches ou de sables mouvants. L'image du Coq gaulois grattant le sable du désert vous revient immédiatement à l'esprit et l'on oublie que le Sahara algérien est constellé d'oasis peuplées et prospères où de riches jardins irrigués produisent, à l'ombre d'une forêt de dattiers, d'excellents légumes et d'abondantes céréales.

Le touriste qui voyage en hiver aux alentours de Biskra, à travers les riches oasis des Zibans, est agréablement surpris de voir, en dehors même des îles de verdure des palmeraies, le long des routes ou des pistes, d'immenses champs d'orge ou de blé. Est-ce là le Sahara aride et incultivable que lui avaient décrit avec complaisance les livres de géographie dans son enfance ?

Depuis quelques années, toute cette région du Sahara septentrional s'est singulièrement transformée. Les Français ne sont pas venus ici en conquérants et en dominateurs pour dépouiller les indigènes et les réduire à un rôle subalterne ; ils ont apporté un des plus grands bienfaits que notre civilisation pouvait donner à ces contrées : l'eau fécondante.

Depuis trente ans nous avons aménagé un grand nombre de sources, nettoyé et réparé d'anciens puits, enfin foré des centaines de puits artésiens. Comme

une fée bienfaisante, la France a fait naître, comme d'un coup de baguette, ces eaux jaillissantes qui ont permis d'étendre les anciennes oasis, d'en créer de nouvelles de toutes pièces.

Avant notre arrivée, les oasis sud-algériennes étaient en pleine décadence ; faute d'eau les arbres se desséchaient, les jardins étaient envahis par les sables. Les indigènes ne creusaient plus de nouveaux puits, le métier de puisatier était trop dangereux. Si l'ouvrier avait échappé à l'enfouissement en creusant un sol meuble qu'il ne boisait pas, il risquait d'être surpris par l'eau jaillissante et d'être rejeté au loin, le corps complètement broyé et déchiqueté.

Les nombreux puits artésiens que nous avons creusés ont ramené la prospérité dans les oasis des Zibans. Ce sont d'abord et surtout les indigènes qui ont profité de ces résultats. Ils ont créé de nombreuses palmeraies dont les dattes ont sur place un débouché considérable, car elles entrent pour une forte proportion dans l'alimentation des Arabes. Les plus belles espèces sont expédiées en Europe où le commerce en devient de plus en plus important.

Quelques Français se sont mis également à l'œuvre, ont mieux utilisé les sources, creusé des puits, planté des dattiers des meilleures espèces, cultivé des céréales dans des champs habilement irrigués, créé enfin une richesse là où il n'y avait rien avant eux.

Mais alors que la colonisation du Tell algérien et même des Hauts-Plateaux attirait l'attention en France et recevait des encouragements officiels, les colons sahariens restaient ignorés ou bien étaient oubliés.

L'organisation administrative de ces contrées n'était d'ailleurs pas très favorable au développement de la colonisation. Ces régions pacifiées depuis vingt-cinq ans étaient encore, par une anomalie étrange, placées sous l'administration militaire. Or on sait que les officiers de bureaux arabes n'ont jamais fait preuve de beaucoup de sympathie pour les colons.

Nous nous rappelons un fait assez caractéristique qui s'est produit il y a quelques années, pendant un séjour hivernal que nous faisons dans une oasis voisine de Biskra et l'une des plus importantes de la région des Zibans. Un puits artésien venait d'y être foré et avait donné des résultats remarquables. Mais l'Arabe, propriétaire du puits et de vastes terrains environnants, avait été grisé par la fortune et avait fait de grandes dépenses en achats d'objets inutiles et luxueux. Il s'était rapidement endetté, à tel point qu'il n'avait plus trouvé à emprunter pour continuer ses plantations et que bientôt sa propriété avait été mise en vente judiciairement. Le commandant militaire de la région vint alors et, dédaigneux des Européens fixés dans l'oasis, alla loger chez un grand marabout de l'endroit. Il réunit les notables indigènes et leur tint en substance ce langage : « Vous savez que le puits artésien et la propriété qui l'entoure vont être vendus aux enchères et que plusieurs Français de Biskra ont l'intention d'en devenir acquéreurs. Afin d'éviter ce malheur (*sic*), il faut

absolument vous unir, vous cotiser, pour acheter cette propriété et ne pas la laisser tomber aux mains d'intrus ».

Nous aimons à croire que la situation est tout autre actuellement. Mais il nous semble que l'on devrait faire un peu plus de propagande au sujet des entreprises que nos nationaux pourraient tenter dans ces régions sahariennes.

Pourquoi n'y favoriserait-on pas l'installation de colons français ? Seraient-ils moins aptes que les Arabes à en tirer parti ? Tous ceux qui ont vu à l'œuvre en Algérie nos colons et les indigènes riront à cette idée.

Est-ce que cette colonisation est moins intéressante, moins rémunératrice que celle du Tell ? Ce n'est pas notre avis et nous avons vu dans les Zibans des petits colons sahariens, propriétaires de jardins de dattiers d'une valeur de 5.000 à 10.000 francs, qui en tiraient des bénéfices que la plupart des colons du Tell leur auraient enviés.

Le climat est peut-être plus pénible que dans le reste de l'Algérie. La température, délicieuse en hiver, devient très élevée en été et, pour notre part, nous avons joui d'une température de 45° à l'ombre au mois d'Août. Toutefois, les Européens fixés dans cette région n'ont pas l'air d'en souffrir et nous en connaissons qui habitent ces contrées depuis huit à dix ans et qui ne songent nullement à les quitter.

Les oasis de la région de Biskra ont, croyons-nous, un très bel avenir. Le nombre des hiverneurs qui viennent chaque année chercher un peu de soleil au seuil du Sahara augmente dans de fortes proportions. Les cultures vivrières et l'élevage du mouton se développent pour répondre aux besoins de l'alimentation des touristes, et la datte devient d'autre part un fruit de plus en plus connu et estimé dans nos villes d'Europe. Il y a place dans le Sahara septentrional pour un grand nombre de petits colons français ; les villages arabes des oasis y perdront peut-être un peu de leur pittoresque, mais l'influence de la France y gagnera.

ED. BUCHÈRE.

BIBLIOGRAPHIE

SANCTUAIRES D'ORIENT, par Édouard SCHURÉ (Égypte, Grèce, Palestine). Paris, Perrin, 1908.

M. Schuré se proclame lui-même aussi anti-universitaire, aussi anti-officiel, et d'ailleurs aussi hétérodoxe que possible. Alors que certains écrivains, dans leurs

enquêtes sur les vieilles civilisations, affichent volontiers à l'égard des croyances et des symboles religieux le détachement supérieur du pur intellectuel (voir, par exemple, « Sanctuaires d'Asie », de M. Chevrillon, neveu et disciple de l'illustre Taine), M. Édouard Schuré apporte, dans les mêmes préoccupations, une conscience et une ardeur merveilleuses. Ce n'est pas seulement, lui aussi, un érudit et un lettré, un poète d'ailleurs, d'un style abondamment imagé, plein et sonore, c'est avant tout une âme d'apôtre, *illuminée*, brûlée par une vive flamme intérieure. Toute son œuvre, déjà longue, déborde du même enthousiasme lyrique, joint à la même hardiesse originale, et à cet égard certains de ses livres ont fait sensation.

Le dernier ouvrage que nous possédions de lui (le seul quelque peu géographique), s'intitule « Les Grandes Légendes de France », sorte de pèlerinage mystique à travers nos gloires, nos monuments et nos souvenirs nationaux, d'Alsace en Bretagne, en passant par la Grande Chartreuse et le Mont Saint-Michel. Cette fois, « poussé par un désir irrésistible », c'est au berceau des religions les plus proches de nous qu'il est allé recueillir « les traces et les symboles parlants de l'antique vérité ». L'Égypte d'abord, la grande source, l'arche, l'aïeule vénérable, car, « seule en sa langue de pierre, l'Égypte a su parler la langue de l'Éternité » ; puis la Grèce « où résident les formes mélodieuses », et enfin, la « cité douloureuse et prophétique », Jérusalem. Il dédie ces souvenirs « à la jeunesse libre qui cherche comme lui la vérité d'un cœur sincère et résolu ». On le voit, il s'agit fort peu, *à priori*, de documents géographiques. Et néanmoins la géographie elle-même, cette mère saine et plantureuse de toutes les sciences, ou plutôt, cet arbre aux racines profondes qui va chercher au loin les sucs les plus divers, ne peut que tirer force et profit même dans un livre de ce genre.

Ce n'est pas que l'Égypte musulmane, avec son carnaval multicolore et cosmopolite, le Caire et ses bazars, ses danses étranges, ses musiques nocturnes, ses couchers de soleil sur le Nil, ses minarets « d'où tombe la voix grêle du muezzin, comme la plainte fatiguée du jour », n'arrêtent quelque temps notre voyageur, car il saisit fort bien, de tout cela, le charme profond et original. De même, les mosquées, les tombeaux des Khalifes, toute la gloire disparue de l'Islam. Mais il n'en est que mieux préparé à aller goûter, dans l'Égypte intérieure, dans l'Égypte ancienne, « le sens éternel et universel des grands symboles qu'elle a laissés au monde ». Il y a là, sur le Dieu-Nil, sur l'Océan du désert, « plus terrible que l'autre, parce qu'il est immobile », sur le Sphinx et les Pyramides, les ruines de Memphis et le colosse de Rhamsès II, Abydos et la religion d'Osiris, Dendérat et le Panthéon Égyptien, etc., bien des pages émouvantes, qui ajoutent aux descriptions déjà connues de savantes considérations historiques sur l'intimité mystérieuse des races d'autrefois. Et quand l'auteur arrive à l'île de Philœ, au drame sacré d'Isis et d'Osiris, peu s'en faut qu'il ne redevienne lui-même un hiérophante de l'ancienne Égypte. Son invocation à Isis « O Isis, âme subtile de l'univers immense », rappelle la fameuse prière que Renan fit à Minerve sur l'Acropole. Elle est presque aussi belle, bien que d'une forme moins purement mélodieuse et surtout moins calmement ironique.

De même la Grèce héroïque et sacrée l'enivre : Olympie, l'Acropole, avec la divine Pallas aux yeux clairs, « génie vivant de la noble cité », et les troublants mystères de Dyonisos. Mais plus encore Eleusis, où il s'arrête longuement. Il a bien vu sa baie, « au bout du vallon creux, apparaître comme un triangle de saphir, borné par l'île de Salamine qui brille au soleil du matin en reflets d'améthyste », mais ce qu'il y décrit surtout, avec force détails, ce sont les fameux mystères de Cérès, dont il va jusqu'à reconstituer le Drame dans toutes ses

parties, avec ses personnages et son texte même. Tout ceci n'est d'ailleurs que la réédition partielle d'un de ses anciens livres, « Les Grands Initiés », où la géographie perd ses droits.

Et enfin, vient l'étude sur la Terre Sainte, moins originale, moins chargée d'érudition, mais vigoureuse et colorée. C'est, avec la description de Jaffa, Jérusalem, Jéricho, le Jourdain, Josaphat, la constatation douloureuse, une fois de plus, des malentendus entre peuples, entre religions, et des rivalités féroces dont cette triste Palestine est le théâtre. De là, appel angoissé vers la « Jérusalem future ». On devine, avec sa chaleur d'âme et son imagination ordinaires, avec son ton volontiers prophétique, avec sa passion de réconcilier toutes les dissidences en une harmonie supérieure, quel parti l'auteur a su tirer de ce sujet éminemment émouvant.

Mission de Segonzac. — EXPLORATIONS AU MAROC, par
Louis GENTIL. Paris, Masson, 1906. In-8°, orné de nombreuses phototypies.

Comme l'indique le titre, M. L. Gentil faisait partie de la Mission de Segonzac, à laquelle il était attaché comme géologue et minéralogiste, et, pour ce fait, éloigné momentanément de la Sorbonne, où il occupe une chaire de géologue. Cette collaboration en sous-ordre ne l'a pas empêché d'agir indépendamment de la Mission, et de diriger lui-même les quatre voyages qu'il a effectués, en l'espace de sept mois, l'un dans le Nord du Maroc, les autres dans le Haut-Atlas.

Ces trois dernières explorations sont, au reste, de beaucoup les plus importantes. Alors que la plupart des autres voyageurs européens se bornaient à parcourir la partie septentrionale du Maroc, M. Louis Gentil a pénétré au Sud, et dans des parages absolument neufs. Il a pu examiner des montagnes, comme le Djebel Sirona, qui n'avaient jamais été approchées ; il a suivi des vallées, comme celles du Haut-Draa et de l'Oued Tifnout, qui n'avaient jamais été parcourues ; il a passé des cols, comme le Tizi n Test et le Tizi n Imoudras, qui n'avaient jamais été franchis. Et il a réussi à repérer ces cols, ces vallées, ces montagnes, bien qu'avec des instruments assez rudimentaires, et malgré la suspicion jalouse dont il était l'objet.

Au point de vue géologique, il a recueilli de nombreux documents, notamment un profil de la partie la plus septentrionale de la chaîne du Rif, et des coupes complètes du Haut-Atlas ; il a rapporté plusieurs centaines de kilogrammes de fossiles et d'échantillons minéralogiques.

Un Européen, un Français, M. Gaston Buchet, l'accompagnait dans son premier voyage (de Tanger à Tetuan par le pays des Andjeras). Ce sont ensuite des Marocains, uniquement, qu'il s'est adjoints comme compagnons de route. Mais pour tous, collaborateurs européens ou indigènes, de même que vis à vis de son chef, M. de Segonzac, ou de tous ceux, savants ou personnages officiels, qui lui ont facilité ses explorations, il se montre plein de gratitude. Et le dicton bien connu, « modeste comme un vrai savant », s'applique non moins complètement à lui. Il appelle son « modeste ouvrage » un « simple récit de voyages » comme s'il s'agis-

sait uniquement de quelque tour de France. Et, cette précaution une fois prise contre les lecteurs trop imaginatifs, il nous relate en effet avec une *simplicité* charmante, en langage ordinaire, les fatigues et les dangers quelquefois très grands auxquels il s'est exposé dans l'intérêt de la science et de son pays. D'ailleurs, pour tout ce qui sort de sa spécialité particulière, il observe mais il se défend de conclure, laissant ce soin à d'autres plus autorisés, nous dit-il.

Il lui a fallu, pour pénétrer dans les régions du Bled es Siba, prendre le costume musulman, la djellaba, comme l'avaient fait ses rares prédécesseurs. Jusqu'ici en effet il n'y a pas d'exemple de caïd qui ait autorisé un Roumi à continuer sa route en pays siba. Le déguisement y est donc nécessaire, au contraire de ce qui arrive en pays maghzen, soumis au Sultan, où la qualité même d'Européen devient une sauvegarde.

D'ailleurs, observe-t-il, en cours de route, « je ne me fais aucune illusion de passer longtemps musulman, je serai tôt ou tard démasqué. . . . Pour ne jamais se trahir il faudrait ne rien faire. Prendre des notes, questionner le long de sa route et chez son hôte, le soir, voilà qui suffit au voyageur pour révéler sa qualité de Roumi ». Au reste, la trahison véritable lui est venue maintes fois de quelques-uns de ses compagnons. Il lui a fallu, pour se tirer d'affaire, user d'énergie, d'intimidation, protester, — mentir. . . . Quel remords pour la conscience d'un savant et d'un honnête homme ! Comme il s'accuse d'avoir dû, implicitement ou non, et quand sa vie était en jeu, « tromper ces braves gens » !

Ces braves gens ! Et en effet, selon lui, les Marocains, les Marocains du Sud surtout, mais même ceux du Nord, quand ils n'appartiennent pas de trop près à la séquelle du Sultan, valent beaucoup mieux que leur réputation. Il a rapporté d'eux « le meilleur souvenir ». Il cite d'eux de nombreux exemples de reconnaissance, de générosité, même de dévouement. Sûr d'avoir été reconnu comme Roumi après son départ de certaines tribus, il s'étonne qu'on n'ait pas songé à le poursuivre, il voit là une preuve de tolérance. Et puis, il attribue à sa qualité de Français les ménagements qu'on a eus pour lui. Car il a pu recueillir, de la bouche même des chefs du Sud de l'Atlas, l'aveu spontané de la réputation de bonté et de désintéressement de la France à l'égard des Musulmans.

« J'avoue avoir ressenti, ce jour-là, une bien douce émotion, parce que les hommes qui parlaient ainsi sont, de tout le Maroc, les plus indépendants peut-être et que, par suite, leur témoignage est empreint de la plus absolue sincérité.

Je me suis alors demandé, non sans un sentiment de fierté, laquelle des nations européennes pourrait apporter, comme la France, d'aussi légitimes revendications morales sur un pays dont les habitants, — pris en dehors de toute passion politique, — accepteraient de s'unir à leurs frères d'Algérie ! »

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE ET COLONIES.

L'éducation des Indigènes en Indo-Chine. — La question de l'éducation des indigènes vient d'être soulevée, à quelques jours d'intervalle, au Conseil colonial de Cochinchine et au Conseil supérieur de l'Indo-Chine. Une fois de plus, les partisans et les adversaires de l'enseignement des caractères chinois se sont trouvés aux prises, et cela dans des conditions qui donnent à ce débat un caractère singulièrement piquant. C'est, en effet, un indigène, M. Diep Van Cuong, qui, au Conseil colonial de Cochinchine, est parti en guerre contre les caractères chinois, tandis que M. Broni, gouverneur général par intérim, prenait leur défense devant le Conseil supérieur de l'Indo-Chine. Il semble qu'il y ait une sorte de paradoxe dans ce renversement inattendu des rôles, qui fait du chef de l'administration française, du représentant pour ainsi dire officiel de la science et des méthodes occidentales, le défenseur de l'esprit de tradition contre l'élu de la population annamite de Cochinchine. Dans tous les cas, l'attitude prise par ce dernier constitue, en soi, un fait intéressant et qui mérite d'être signalé. Il ne faudrait pas, toutefois, s'exagérer l'importance de cette manifestation, encore bien que quelques-uns des collègues de M. Diep Van Cuong aient déclaré s'associer aux idées et aux vœux formulés par ce dernier. On aurait tort, notamment, d'y voir l'expression des sentiments de la masse des indigènes. La substitution du français aux caractères dans l'enseignement est une question qui laisse la population annamite de Cochinchine profondément indifférente et qui ne passionne qu'une partie infime de cette population, une élite, nous le voulons bien, mais une élite extrêmement restreinte par le nombre. Cette remarque a son importance dans un débat où l'un des arguments invoqués consiste précisément à prétendre que la généralisation de l'enseignement du français répond à une aspiration unanime de nos sujets indigènes.

L'absence d'un mouvement d'opinion étendu et profond en faveur de cette réforme ne constituerait pas, il est vrai, à elle seule, une raison suffisante pour la faire repousser. Au regard des indigènes, nous sommes des tuteurs et, à ce titre, nous avons le devoir étroit de ne rien négliger de ce qui peut assurer leur relèvement matériel et moral. Toute la question se ramène dès lors à savoir si, en détruisant l'enseignement des caractères chinois et en le remplaçant par celui du français, nous rendrons les Annamites meilleurs et plus heureux. Nos lecteurs

n'ont pas oublié la réponse qu'y a faite M. Rodier, lieutenant-gouverneur de Cochinchine, dans un discours qui a eu un légitime retentissement et qui montrait le parallélisme singulièrement instructif de la courbe de la criminalité et de celle de la diffusion de l'enseignement du français dans cette colonie. Il en tirait cette conclusion qu'il était grand temps de revenir à l'enseignement des caractères, le seul approprié à la mentalité indigène. C'est contre cette thèse que s'est élevé M. Diep Van Cuong, au Conseil colonial de Cochinchine, dans un discours où la générosité de l'inspiration n'arrive pas à dissimuler la pauvreté de l'argumentation. Ramenée à ses termes les plus concrets, cette argumentation se réduit, en effet, à cette formule : Ce qui est bon pour vous, Français, doit l'être également pour nous Annamites.

On aperçoit sans peine le vice fondamental de ce raisonnement, d'une simplicité vraiment par trop élémentaire, et qui ne repose, à vrai dire, que sur une pétition de principe. Pour qu'il fût décisif, il faudrait commencer par rayer tout le passé de la race annamite, par faire abstraction de tous les facteurs géographiques, ethniques, historiques qui ont concouru à déterminer son caractère, sa manière de penser, ses habitudes de vie. Il faudrait, en un mot, l'isoler théoriquement dans le temps et dans l'espace et la supposer soustraite, par un coup de baguette magique, à toutes les influences de milieu, d'atavisme et d'éducation qui l'ont faite ce qu'elle est.

A ce prix, l'expérience d'une *francisation* en bloc de cette matière neuve pourrait être tentée avec chance de succès. En attendant la réalisation de cette condition impossible, le rêve de M. Diep Van Cuong reste... un rêve, et il est aussi chimérique de prétendre rénover l'âme annamite en un jour par la seule vertu de l'enseignement du français qu'il le serait de vouloir, sur une pièce de monnaie, superposer une empreinte nouvelle à l'empreinte ancienne, sans l'avoir, au préalable, refondue au creuset. L'âme annamite est une médaille frappée, et fortement frappée, à l'effigie chinoise ; c'est celle-ci qui lui donne son relief, sa physionomie et, pour tout dire, sa valeur propre. Pour y substituer la nôtre, il faut attendre que le contact de notre civilisation et la pénétration de nos idées aient peu à peu amolli et comme renouvelé le métal dont cette âme est faite, atténué et usé les contours de l'empreinte que les siècles y ont gravée. Il faut, en un mot, arriver à la transformation de l'âme annamite par la transformation de son ambiance matérielle et morale. Et pour cela, on est obligé de compter avec le temps, quand bien même on ne le serait pas de compter avec les nécessités budgétaires, considération relativement secondaire, soit, mais que les partisans de l'enseignement obligatoire du français en Cochinchine affectent tout de même par trop de traiter comme une considération sans aucune importance. C'est par dizaine de millions, en effet, que se chiffrent la dépense annuelle de cet enseignement une fois organisé.

Aux résultats problématiques et, dans tous les cas, pour longtemps encore superficiels, qu'on peut se flatter d'en obtenir, qu'on compare le bénéfice matériel et moral que la masse de la population retirerait de la même somme employée en routes, en chemins de fer, en canaux, en œuvres d'assistance médicale, et qu'on nous dise si tout l'avantage n'est pas du côté de cette politique utilitaire, pratique, vraiment féconde et à coup sûr celle-là, plutôt que du côté d'un programme de pur appareil, dont la réalisation coûteuse n'aurait d'autre effet que d'arracher violemment l'indigène à son milieu moral naturel pour le replacer dans un milieu artificiel et étranger. Encore une fois, laissons agir le temps, la contagion de notre exemple, et surtout les modifications que l'accroissement de la sécurité, l'augmentation du bien-être matériel, l'amélioration des conditions sanitaires, le développement des moyens de transport et de communication apportent chaque

jour dans les mœurs et dans la mentalité indigènes. Ce sont tous ces facteurs qui, progressivement, mais plus sûrement qu'une rupture brusque avec la tradition, ouvriront les voies et prépareront le terrain en vue de l'accession des Annamites à une formule plus haute de civilisation. Le jour, lointain encore, où cette évolution nécessairement lente aura élevé leur esprit à la hauteur de cette formule, elle trouvera naturellement et d'elle-même son couronnement dans la généralisation de notre langue, qui ne sera plus alors l'instrument douteux d'une transformation à venir, mais la consécration certaine d'une transformation accomplie. Jusque-là, nous persistons à penser avec M. de Lanéssan, avec M. Doumer, avec M. Beau, avec M. Broni, avec le Conseil de perfectionnement de l'enseignement indigène, que le maintien des caractères, forme traditionnelle de l'éducation morale des Annamites, s'impose, dans leur intérêt et dans le nôtre, pour la formation de leur cœur et de leur esprit.

AFRIQUE.

Le Transafricain. — L'entreprise conçue par les Anglais, sur l'initiative de Cécil Rhodes, de relier par une voie ferrée le Nord et le Sud de l'Afrique est beaucoup plus gigantesque et beaucoup plus audacieuse que le Transsibérien.

Les difficultés se sont trouvées si nombreuses et si insurmontables pour relier le Cap au Caire qu'il a fallu renoncer au premier projet d'une voie ferrée sans discontinuité, et qu'il a été indispensable d'utiliser les cours d'eau et surtout les nombreux lacs qui se trouvent sur le parcours.

Les rails sont déjà posés sur 3.000 kilomètres au Nord du Cap et sur environ 2.000 au Sud du Caire; lorsque Cécil Rhodes conçut le Transafricain, la ligne existait déjà jusqu'à Kimberley, soit environ 1.100 kilomètres déjà construits.

Les premières difficultés pour l'établissement d'une voie ferrée continue se sont concentrées aux environs du lac Tanganika; cette région, qui est à 1.200 mètres d'altitude, s'étend sur près de 700 kilomètres sur des rives escarpées, composées de rochers, d'îles et de baies nombreuses nécessitant de nombreux tunnels, viaducs, ponts et travaux d'art, au lieu que la traversée du lac est des plus faciles.

Les voyageurs s'embarqueront à Kituta sur la rive méridionale, reprendront la voie ferrée à Usambara sur la voie septentrionale pendant 150 kilomètres pour se réembarquer sur le lac Kivou, long de 96 kilomètres, puis reprise de la voie ferrée pendant 100 kilomètres jusqu'au lac Albert Édouard.

Là deux tracés sont en présence; l'un par la vallée du Semliki qui se trouve sur le territoire du Congo, le passage sur le territoire britannique présentant des difficultés presque insurmontables; il y avait en effet une rampe de 600 mètres à monter pour en redescendre immédiatement une de 900 mètres excessivement rapide — mais une fois ce difficile passage effectué, on pouvait utiliser le Nil Blanc.

L'autre tracé traverse l'Abyssinie, où le Négus a autorisé la construction du chemin de fer jusqu'à Uganda, où le Nil est utilisable, les bateaux allant entre Rejaf et Khartoum; là les voyageurs ont le choix ou de continuer par eau ou de prendre le chemin de fer qui va de Khartoum au Caire.

On voit quelles transformations une pareille voie va amener dans tout le centre de l'Afrique, quel immense mouvement commercial va se créer, car sur la ligne

principale vont se greffer de nombreux embranchements qui porteront partout l'influence anglaise et amèneront et le développement des villes existantes et la création de nouvelles agglomérations.

Un embranchement a déjà été construit entre Beira et Buluwayo, entre Uganda de Mombaza et le lac Victoria Nyanza, un autre est en construction entre le lac Nyassa et N'Tombi, d'où part un service de bateaux qui traverse tout le Zambèze ; de nombreuses petites lignes seront créées autour de Mafeking et de Bulwayo et à travers toutes les colonies anglaises, afin de centraliser tout le trafic au profit de la grande voie du Cap au Caire.

Pour réaliser cette colossale entreprise, il a fallu parer à des difficultés tout à fait exceptionnelles : on a construit d'immenses réservoirs d'eau qu'il faut remplir pendant la saison des pluies ; on a construit des barrages sur toutes les rivières, pour retenir les eaux.

Les travaux d'art sont très nombreux — en partant de Kimberley, un viaduc de 450 m, de long traverse la vallée de Val River, puis la voie gravit une pente de 1.200 m. pour arriver à Mafeking, et continue à s'élever jusqu'à 1.500 m. pour redescendre à 900 m. jusqu'à Buluwayo — toute cette partie a nécessité quantité de ponts, de viaducs, de réservoirs d'eau, et a été particulièrement coûteuse.

En quittant Buluwayo, la voie se dirige sur le Zambèze et le bassin houiller de Waukie qui est à 720 mètres d'altitude, puis vers Kalomo, capitale de la Rhodésie Nord-Ouest, en traversant une région encore absolument inconnue et couverte d'immenses forêts vierges, à travers lesquelles il est excessivement difficile de se frayer une route.

En quittant Kalomo, elle atteint après un parcours de 450 kilomètres, la Broken Hill mine, qui est réputée la plus riche contrée de l'Afrique du Sud, tant pour ses nombreuses mines diverses que pour ses importantes forêts de caoutchouc.

Une partie de la ligne est déjà exploitée dans l'Afrique du Sud, soit plus de 3.000 kilomètres, entre le Cap et le Zambèze.

Les Anglais, toujours pratiques, n'ont d'abord fait que des constructions légères le long de la ligne ; ce n'est qu'après expérience qu'ils construisent des gares définitives — et très souvent à d'autres endroits que ceux choisis pour les gares provisoires, qui n'avaient récolté aucun trafic, amené aucune population — tandis que sur d'autres points, négligés par le plan primitif, s'élevaient des villages, des embryons de ville.

Les Européens ne trouveront pas sur le Transafricain des vitesses de 100 kilomètres à l'heure ; la vitesse normale est actuellement de 50 kilomètres ; les voitures de toute classe sont conformes aux derniers perfectionnements et offrent, par conséquent, tout le confortable voulu.

Les conséquences économiques de la réalisation du grand projet de Cecil Rhodes seront considérables ; l'ouverture de la grande voie du Cap au Caire amènera certainement dans l'industrie et dans le commerce de grandes modifications ; l'Angleterre va trouver une nouvelle source de richesses, et deviendra presque absolue maîtresse du continent africain, dont elle canaliserà toute la production.

RÉGIONS POLAIRES.

Voyage du Capitaine Amundsen. — Explorer les régions environnant le Pôle magnétique Nord et effectuer pendant deux ans des observations

minutieuses dans ces régions, afin de déterminer à nouveau ce Pôle, tel fut le but principal du Capitaine Amundsen. Il s'était proposé en outre de traverser dans toute son étendue le fameux passage du Nord-Ouest. Il fallait pour cela un bateau de petites dimensions qui put pénétrer plus aisément dans ces détroits resserrés, peu profonds et la plupart du temps obstrués par les glaces. Le *Gjøa*, solide sloop de 47 tonneaux, pourvu jusqu'à la quille d'un paraglace, gréé de fils de fer et muni, outre sa voilure, d'un moteur à pétrole de 13 chevaux, remplissait admirablement cette condition.

Aussi le Capitaine Amundsen le choisit-il pour son expédition. Le 16 Juin 1903, il quittait Christiania et parvint à l'île de Beechey par le cap Farvel, la baie de Baffin et le détroit de Lancaster. Ayant reconnu, chemin faisant, que le Pôle magnétique se trouvait plus au Sud, il continua sa route par le détroit de Peel, la baie occidentale du détroit de Bellot et, après avoir longé la côte occidentale de la terre Boothia Felix, alla jeter l'ancre au fond de la baie de Pettersen sur la terre King William, à l'entrée du port où l'expédition devait séjourner dix-neuf mois et qui allait devenir *Port Gjøa*. Deux incidents marquèrent cette deuxième partie du voyage accomplie par des brouillards continus : la boussole refusa d'obéir près de l'île de Prescott et le feu se déclara le 31 Août dans la cale de la machine. Heureusement on put le maîtriser à temps et éviter un effroyable désastre, car il y avait à bord 20.000 litres de pétrole et une quantité considérable de matières explosibles.

Port Gjøa se trouvait à environ cent milles du Pôle magnétique. Divers observatoires furent construits sur la pente de collines couvertes de mousses et les observations s'y firent sans interruption du 2 Novembre 1903 au 31 Mai 1905. L'objet de ces travaux était de déterminer aussi exactement que possible l'emplacement du Pôle magnétique.

Outre les mesures absolues, les éléments magnétiques (déclinaison, intensités horizontale et verticale) ont été enregistrés photographiquement par une série d'appareils de variations. Au moyen de reconnaissances continuelles entre la station et la terre Boothia Felix, M. Amundsen a pu constater, en mesurant la déclinaison, que le Pôle n'était pas un point fixe mais au contraire un point en mouvement continu. Comment s'opère ce mouvement ? L'explorateur espère que ses multiples observations jetteront un peu de lumière sur ce problème encore inconnu.

Pendant le séjour de l'expédition à *Port Gjøa*, le Lieutenant Hansen et le Sergent Kistvedt firent le relevé cartographique de la côte orientale de la terre Victoria.

Après avoir ainsi vécu près de deux ans dans de sombres réduits par des températures variant de -30° , dans les journées estivales, à -62° en hiver, n'ayant pour toute distraction que le voisinage de quelques Esquimaux sympathiques, l'expédition reprit sa marche vers l'Ouest traversant les détroits de Dolphin et de l'Union. Seulement elle était partie trop tard et dut bientôt, bloquée par les glaces, se résigner à un troisième hivernage près de King-Point. Quand l'hiver fut passé, rien ne s'opposa plus au passage de l'expédition qui atteignit enfin le 30 Août 1906 le détroit de Behring.

Nouvelle croisière du Duc d'Orléans. — Le Duc d'Orléans se prépare à faire un nouveau voyage d'études dans les régions polaires. Son navire,

la *Belgica*, qui se trouve à Ostende, va être mis en état et pourvu des appareils scientifiques nécessaires. Le Duc a donné l'ordre de tout apprêter pour la seconde quinzaine d'Avril. Comme lors de sa première expédition dans les régions polaires du Nord, la *Belgica* sera commandée par M. de Gerlache.

Une nouvelle expédition antarctique. — Le Lieutenant Ernest-Henri Shackleton, qui fit partie de l'expédition antarctique du Capitaine R.-F. Scott, à bord du « *Discovery* », en prépare actuellement une nouvelle, précisément dans les mêmes parages. Il compte quitter la Nouvelle-Zélande à la fin de Janvier ou au commencement de Février 1908. Cette fois le navire, quel qu'il soit, vapeur ou baleinier, ce point n'a pas encore été fixé, ne fera que conduire les membres de l'expédition aux quartiers d'hiver du *Discovery* et retournera ensuite vers un point d'attache pour ne revenir que l'année suivante. Les explorateurs, au nombre de douze tout au plus, attendront en ce point le printemps et se sépareront alors en trois groupes. Le premier se dirigera vers l'Est et par la banquise se rendra à la terre du Roi Édouard VII, nouvellement découverte, avec mission d'en suivre la côte vers le Sud principalement. Un deuxième groupe ira vers l'Ouest et après avoir franchi la chaîne de montagnes qui court parallèlement à la côte, prendra pour point de direction le Pôle magnétique Sud. Quant au troisième groupe, il poussera franchement vers le Sud, suivant la même route que l'expédition précédente.

Les traîneaux seront cette fois attelés de *poneys de Sibérie* qui peuvent traîner chacun jusqu'à 1.800 livres de vivres tout en n'en consommant que dix par jour. Un chien ne peut traîner que 50 kilogs tout au plus et consomme deux livres de nourriture pendant le même temps. Un poney remplacera donc facilement dix-huit chiens, tout en consommant relativement beaucoup moins. Il pourra fournir facilement en outre une étape de 32 à 40 kilomètres par jour. Le groupe du Sud aura de plus à sa disposition un car automobile avec lequel M. Shackleton espère atteindre le parallèle 82° 16' Sud, d'où il se dirigera en traîneau avec ses seuls poneys, tout aussi frais et dispos que s'ils venaient de quitter les quartiers d'hiver. Tous les 160 et même tous les 240 kilomètres, si la surface glacée se montre facilement praticable, des vivres seront déposés pour être recueillis et consommés au fur et à mesure au retour.

En Février 1909, le navire reprendra les explorateurs et selon ce qu'il vaudra, le Lieutenant Shackleton retournera à la Nouvelle-Zélande ou se dirigera plus à l'Ouest vers la terre de Wilke pour en relever soigneusement la côte.

Un cinématographe et un phonographe seront même emportés par l'expédition, de sorte que nous pourrons entendre et voir les fameux pingouins comme si nous étions près d'eux.

Nous souhaitons bonne réussite au Lieutenant Shackleton, qui a la ferme intention de pousser jusqu'au Pôle pour être utile à la science et non pour la simple satisfaction de battre un précédent record.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE ET COLONIES.

Dix années de progrès à la Côte d'Ivoire. — Parmi nos colonies de la Côte Occidentale d'Afrique, la Côte d'Ivoire est incontestablement celle qui a marché le plus régulièrement et le plus sûrement dans la voie du progrès. C'est également celle dans laquelle l'Administration supérieure a pu avoir de la suite dans les idées, n'ayant pas été changée depuis plus de dix ans ; cette circonstance n'a pas été sans effet sur la bonne situation que nous constatons aujourd'hui.

La population de la colonie est d'environ 1.500.000 habitants. En 1896 les recettes atteignaient 1.278.169 fr. et les dépenses 1.037.171 fr. La valeur des importations était de 4.638.413 fr., celle des exportations de 4.701 131 fr. soit un total de 9.539.544 fr.

Au 31 Décembre 1904, les recettes montaient à 3.943.457 fr., les dépenses à 3.389.000 fr., le mouvement total du commerce était de 29.323.315 fr., soit vingt millions d'augmentation.

Les pistes ou chemins ont été améliorés dans toute la colonie ; ils ont maintenant un développement de plus de 3.200 kilomètres. Quant aux lagunes, merveilleux canaux naturels qui assurent le présent et l'avenir immédiat de la colonie, elles ont un développement de 400 kilomètres. La côte de cette longue et étroite mer intérieure partout accessible aux vapeurs est riche en produits immédiatement exploitables et susceptibles d'une mise en valeur agricole.

C'est en majeure partie aux lagunes que la colonie doit, non seulement de payer toutes ses dépenses sans demander un sou à la France, mais encore quelques excédents budgétaires qui, sagement employés, lui permettront de compléter son outillage économique et d'assurer l'œuvre de la pénétration progressive vers le Soudan et le Niger.

C'est au fond d'une de ces lagunes qu'a été créé récemment le port en eau profonde d'Abidjan, tête de ligne du chemin de fer de pénétration vers Kong et le Niger, dont la construction se poursuit régulièrement.

Le réseau télégraphique et téléphonique qui n'était que de 200 kilomètres en 1896, atteint aujourd'hui 2.462 kilomètres, et le nombre des bureaux ouverts est passé dans le même temps de 4 à 35.

La population européenne s'est, de son côté, élevée d'une centaine de personnes à près de cinq cents (302 civils et 173 militaires fin 1905).

L'exportation consiste en produits naturels du pays qui sont principalement les

huiles et amandes de palme, le caoutchouc, l'acajou. De 440.000 fr. en 1896, l'exportation du caoutchouc atteint maintenant près de sept millions. Quant à l'agriculture européenne elle reste stationnaire : à l'unique plantation de 132 hectares de caféiers existant en 1896 se sont ajoutées seulement quelques petites plantations de cacaoyers et quelques essais d'acclimatement d'arbres à caoutchouc. On commence à examiner les possibilités cotonnières des régions Nord de la colonie.

En résumé, en dix ans, la Côte d'Ivoire s'est développée du simple à plus du triple.

G. LAFOREST.

Projet de chemin de fer au Congo français. — Depuis les premiers jours du Congo français, suivant l'idée émise par M. de Brazza, qui prônait la construction d'une voie ferrée entre Loango et Brazzaville, de nombreux projets ont été formés dans ce sens. Aucun n'eut de résultat pratique jusqu'en ces derniers temps. Cette question de voie ferrée a été soulevée à nouveau par M. Gentil. Celui-ci proposa en 1905 l'étude d'une voie remontant le cours de l'Ogoué et rejoignant un point quelconque du Likuala, affluent du Congo. Cette étude fut faite en 1905 et 1906 par le Capitaine Cambier.

Celui-ci reconnut que la route de l'Ogoué était bien plus avantageuse que toutes celles qui furent préconisées plus au Sud et ce, à cause d'une plus grande facilité de construction et de la possibilité d'une exploitation plus rémunératrice. Le point terminus serait sur le Gabon, facilement navigable, ce qui permettrait en outre de relier avec l'intérieur le centre important de Libreville. La ligne toucherait à N'Djolé où l'Ogoué cesse d'être navigable, puis remonterait le cours de l'Ivindo et, traversant la ligne de faite, se dirigerait sur Makua, où le Likuala devient navigable. Ce tracé est tout à fait pratique, malgré les quelques difficultés qu'il présente, surtout dans sa partie moyenne. Sur le Gabon, Owendo, situé un peu à l'Est de Libreville, est le meilleur point de départ. De là, pour atteindre N'Djolé, la ligne contournerait l'extrémité orientale des monts de Cristal. Au delà de N'Djolé nous avons pour atteindre l'Ivindo à choisir entre deux routes : ou suivre la rive droite de l'Ogoué, ou passer plus au Nord par la vallée de l'Okano, affluent de ce fleuve. La traversée de la ligne de faite à une altitude de 745 mètres ne présente aucune difficulté spéciale, pas plus d'ailleurs que le plateau forestier situé à l'Est de celle-ci. D'après l'estimation du Capitaine Cambier, la dépense totale ne dépasserait guère cent millions pour cette ligne de 830 kilomètres d'étendue. La principale œuvre d'art à exécuter serait le pont de l'Ivindo (320 m.) sur cet affluent de l'Ogoué.

L'Emprunt de l'Afrique Occidentale Française. — La Chambre des Députés a adopté, sans discussion, le projet de loi autorisant un emprunt de 100 millions pour exécuter divers travaux en Afrique Occidentale. Rapporté par M. Lucien Hubert, ce projet ne pouvait donner lieu à des objections. L'Afrique Occidentale a emprunté, en 1903, 65 millions avec lesquels elle a amorcé une série de travaux qui doivent être continués ou complétés. Ces travaux comportent surtout, à la demande de M. Roume, Gouverneur général, des compléments de voies

ferées. Sur les 100 millions, 78 millions serviront aux chemins de fer de la Guinée, de la Côte d'Ivoire, du Dahomey et de la ligne Kayes-Niger au littoral.

Sur les 22 millions demeurés libres, 11 seront employés au port de Dakar, à l'amélioration du réseau navigable des bassins du Sénégal et du Niger, au port de la Côte d'Ivoire, à des installations à la baie du Lévrier, etc., et 10 millions 1/2 à l'assistance médicale, aux constructions militaires, aux lignes télégraphiques. L'Afrique Occidentale est dès aujourd'hui financièrement pourvue pour assumer les charges de ce nouvel emprunt, qui sera, d'ailleurs, consacré, on le sait, à des dépenses productives.

Émigration des Iles Saint-Pierre et Miquelon. — Le Ministre des Finances a lu récemment à la Chambre une statistique d'où il ressort que les exportations de Saint-Pierre et Miquelon ont diminué de 65 % depuis vingt ans, que la population de ces îles a baissé de 25 %, et que la flottille de pêche a diminué de 45 % depuis cinq ans. C'est donc une crise économique très violente que traverse depuis plusieurs années notre colonie de Saint-Pierre et Miquelon. Cette crise, écrit la *Quinzaine Coloniale*, est due :

1^o A l'application du *Bait-Act.*, loi qui, on se le rappelle, gêne nos nationaux pour se procurer la boîte nécessaire à la pêche ;

2^o A un tarif douanier, trop élevé pour un pays qui n'a pas de relations directes avec la métropole ;

3^o A la convention franco-anglaise de 1904, par laquelle la France a abandonné le *French-shore* presque sans compensation ;

4^o A la très mauvaise campagne de pêche en 1906 ; nombreuses goëlettes perdues (17) et quantité insuffisante : 1.100 quintaux par navire contre 1.225 en 1905.

Ces divers facteurs ont amené un mouvement d'émigration hors Saint-Pierre et Miquelon, qui a donné certaines inquiétudes à l'administration locale.

Ce mouvement, dirigé vers le Canada sur les côtes de la Nouvelle-Écosse et les rives du Saint-Laurent, a revêtu un caractère inquiétant, parce qu'aux quelques centaines de pêcheurs qui, chaque hiver, partent hiverner au Canada, s'étaient joints, un grand nombre d'ouvriers et de manœuvres, découragés par le manque de travail par suite de la réduction de l'armement local et partaient au Canada sans esprit de retour, chercher fortune.

Cette émigration n'a pas eu heureusement les conséquences prévues par les journaux de Montréal et la presse anglaise. Elle s'est trouvée, au contraire, rapidement arrêtée, parce que, si les salaires sont au Canada plus élevés qu'à Saint-Pierre, le travail y est plus pénible et les conditions d'existence infiniment plus chères.

Aussi les émigrés attirés au Canada, sous de fallacieuses promesses, ont-ils été vivement déçus dès leur arrivée. Beaucoup de ceux, dont les ressources n'étaient pas épuisées, ont regagné Saint-Pierre ; les autres y reviendront assurément bientôt, au printemps, ou dès qu'ils le pourront.

De cette crise il ressort un enseignement, c'est que, quand la majeure partie

d'une population songe à émigrer, les conditions économiques dans lesquelles elle vit, sont mauvaises. Le *Bait-Act*, le tarif douanier imposé à un pays (improductif, sous la dépendance économique du Canada et des États-Unis, et sans aucun service direct avec la Métropole), sont, tout autant que la mauvaise pêche, des causes de ruine pour le commerce local.

Contre les mauvaises pêches, aucun remède ; mais Saint-Pierre, port de relâche naturel de tous les navires pêchant sur les bancs, ne doit pas, par des taxes sur la navigation trop élevées, perdre la clientèle dont il a un absolu besoin. M. l'Administrateur des Établissements de Saint-Pierre et Miquelon l'a fort bien compris en abaissant, par un arrêté du 3 Novembre 1906, la taxe de 1 fr. 35 par tonne à 0 fr. 50, pour les navires faisant relâche (réparant leurs avaries, prenant de l'eau, des provisions, ou débarquant des malades).

Une telle mesure aura d'heureux effets, on peut l'espérer, et ramènera vers Saint-Pierre tous les navires pêcheurs français ou étrangers éloignés par les droits quasi-prohibitifs de Saint-Pierre et s'approvisionnant à Saint-Jean. Elle ne solutionne qu'une partie de la crise actuelle sans la résoudre entièrement.

Flore de la Guinée française. — Depuis la période récente d'expansion française en Afrique occidentale, nous ne connaissons guère en dehors de Chevalier, de botaniste ayant parcouru nos possessions, aussi doit-on féliciter hautement tous ceux qui, par leur situation, obligés de demeurer dans ces régions, se sont improvisés naturalistes. M. H. Pobéguin, administrateur en chef des Colonies est de ce nombre. Collectionneur sagace, il n'a pas voulu laisser uniquement un herbier entre les mains des techniciens, et il lui a plu d'en tirer un ouvrage important, qui est la première œuvre d'ensemble que notre littérature possède sur les plantes de la Guinée (*Essais sur la Flore de la Guinée française*, Paris, 1906, Challamel, éditeur, 1 vol. in-8°, 390 pages avec 80 planches hors texte).

Naturellement dans quelques descriptions et pour certaines expressions impropres, le botaniste s'apercevra que l'auteur n'était pas un scientifique, mais M. Pobéguin a le soin dans sa Préface d'en prévenir le lecteur ; aussi tel qu'il est, ce livre mérite d'attirer l'attention. On y trouve après un coup d'œil sur la géographie, et des considérations générales sur la flore et les produits agricoles et forestiers, une série de notes très précieuses sur une centaine d'arbres des plus communs, dont les échantillons existent au Jardin colonial de Nogent. Un peu plus loin, M. Pobéguin nous montre les essais faits pour l'introduction des végétaux utiles et dit « que l'esprit de suite en fait de cultures maraîchères et autres a complètement fait défaut aux colonies (nous ne le savons que trop).

La plus grosse partie du volume est réservée à une énumération des plantes récoltées par l'auteur, et classées par familles, celles-ci dans l'ordre alphabétique. Beaucoup malheureusement sont indéterminées, mais portent les numéros de l'herbier que l'on peut consulter au Muséum d'Histoire naturelle. L'ouvrage se termine par plusieurs tables très bien comprises qui en rendent la consultation facile, et il est bon d'ajouter que les 80 planches *presque toutes du plus haut intérêt documentaire*, ajoutent considérablement à sa valeur scientifique.

EM. PERROT.

Le Cardamome au Tonkin. — On sait qu'il existe trois sortes principales de Cardamomes, produites par des espèces botaniques assez distinctes pour ne pas appartenir toutes au même genre : le Cardamome de Malabar (*Elettoria Cardamomum*) le Grand Cardamome (*Elettaria major*) et le Cardamome en grappes (*Anomum Cardamomum*).

La plus estimée est la première et l'Inde avec Ceylan en exportent en Europe annuellement plus de 150.000 kilog. De plus, la consommation asiatique est énorme, c'est pour cela que la découverte de la plante productrice à l'état sauvage dans le Haut-Tonkin est des plus intéressantes ; elle est due à M. Eberhardt, docteur ès-sciences, le botaniste de la mission scientifique permanente de l'Indo-Chine (*Bull. Muséum*, 1906, VI, 424).

E. P.

EUROPE.

Développement du port de Hambourg. — La flotte maritime de Hambourg, qui s'est accrue en 1906 de 55 navires jaugeant 93,000, a atteint le 1^{er} Janvier de cette année, avec ses 602 vapeurs d'une capacité de 1.168.000 tonneaux et ses 457 voiliers, allèges et chalands de 265.000 tonneaux, le total formidable de 1.119 navires jaugeant ensemble 1.433.000 tonneaux. Et ce développement doit s'accroître en 1907, puisqu'au 1^{er} Janvier dernier la flotte de Hambourg avait en chantier 37 navires d'une capacité de 226.000 tonneaux.

Dans ces chiffres formidables, la puissante Compagnie *Hamburg-Amerika* tient une large place. Non contente d'avoir mis dernièrement en service des paquebots de 22.000 tonneaux, comme l'*Amerika*, et de 25.000 tonneaux, comme le *Kaiserin-Augusta-Victoria*, elle vient de commander aux chantiers de Herland et de Wolf, à Belfast, un nouveau vapeur qui doit surpasser les énormités précédentes. Ce paquebot, qui doit, dit-on, porter le nom de *Europa*, assurera le service Hambourg à New-York, filera 19 nœuds et doit loger 550 passagers de première classe, 350 de deuxième, 1.000 de troisième et 2.350 de pont avec un personnel de 500 personnes, soit 4.750 hommes ! Cet énorme paquebot possèdera, comme le *Kaiserin-Augusta-Victoria*, ascenseurs, gymnase, jardin d'hiver, un restaurant Ritz et, assure-t-on, un tennis, une vaste piscine et un luxueux aménagement de bains turcs !

Le Conseil d'administration de la *Hamburg-Amerika-Linie*, réuni le 24 Janvier dernier dans le palais de la Compagnie à Hambourg, constatait pour l'année 1906 un bénéfice net de 40 millions de francs permettant, en consacrant des sommes importantes aux fonds d'amortissement et de réserve, de servir aux actionnaires un dividende de 10 %.

Nouvelle Station maritime en Allemagne. — L'Amirauté fait les préparatifs nécessaires pour changer la ville de Sonderburg, dans l'île de Ulsen, à l'entrée du détroit du Petit-Belt, en une station maritime de premier

ordre. L'École supérieure des Cadets y sera transférée; elle est actuellement à Kiel. Plusieurs vaisseaux de guerre de première classe y stationneront, notamment le nouveau croiseur « *Scharhost* » (11.600 tonnes), le cuirassé de ligne « *Schwaben* » avec un équipage de 660 hommes, les croiseurs « *Nymphe* » et « *Ondine* », comptant chacun 949 hommes.

ASIE.

Le Charbon au Japon. — D'après le *Bulletin Économique de l'Indo-Chine*, la production du charbon au Japon n'a cessé de faire des progrès pendant ces quinze dernières années; elle est passée progressivement de 3.201.000 tonnes en 1891 à 11.630.000 tonnes en 1905, comme l'accusent les chiffres comparatifs ci-dessous :

Années.	Production en tonnes.
—	—
1891.....	3.201.000
1892.....	3.201.000
1893.....	3.346.000
1894.....	4.302.000
1895.....	4.810.000
1896.....	5.059.000
1897.....	5.229.000
1898.....	6.749.000
1899.....	6.775.000
1900.....	7.488.000
1901.....	9.027.000
1902.....	9.701.000
1903.....	10.088.000
1904.....	10.723.000
1905.....	11.630.000

Les préfectures où la production a été la plus forte sont celles de Fukuoka, Hokkaido et Joham, qui sont représentées respectivement par les chiffres suivants : 7.510.000, 1.170.000 et 1.049.000 tonnes.

AFRIQUE.

Le commerce du Maroc en 1906. — La statistique du commerce du Maroc en 1906 vient d'être dressée à l'aide des renseignements fournis par le contrôle des douanes marocaines, par nos agents consulaires et par le service de la douane algérienne.

Elle constate les résultats suivants, comparés à ceux de 1905 :

PAYS.	1905	1906	EN PLUS.	EN MOINS.
France et Algérie	36.467.996	42.807.663	6.339.667	»
Angleterre	23.240.372	24.549.848	1.309.476	»
Allemagne	7.332.151	7.182.780	»	149.371
Espagne	3.163.093	3.865.894	702.801	»
Belgique	2.103.144	2.564.009	460.865	»
Italie	1.837.021	1.675.118	»	161.903
Autriche	475.627	484.804	9.177	»
États-Unis	2.953.896	977.963	»	1.975.933
Portugal	119.722	55.206	»	64.516
Pays-Bas	60.460	19.407	»	41.053
Égypte	708.842	587.801	»	121.041
Turquie	»	48.271	48.271	»
Suède et Norvège	10.055	100.932	90.877	»
Russie	»	15.427	15.427	»
Autres pays	170.514	134.776	»	35.738
Totaux	78.642.893	85.069.899	6.427.006	»

Deux faits remarquables apparaissent dans ce tableau.

Le premier est la progression du commerce avec la France. Elle avait déjà été considérable en 1905 et nous avait placés au premier rang avant l'Angleterre. Elle l'est davantage encore en 1906. Notre part a dépassé la moitié du total d'affaires fait par le Maroc.

Le second est que le mouvement du commerce avec l'Allemagne ne répond point à l'effort politique de cette puissance. Il était en baisse en 1905. Il l'est encore en 1906.

III. — Généralités.

La production mondiale de la Houille. — La production de la houille dans le monde a fait, depuis quelques années, des progrès considérables.

Voici quelle a été la production des principaux pays pendant les trois années 1903, 1904 et 1905 :

	1903	1904	1905
États-Unis G. T.	319.068.000	314.563.000	350.821.000
Grande-Bretagne	230.334.000	232.428.000	236.129.000
Allemagne.....	114.763.000	118.874.000	119.340.000
France	33.668.000	32.964.000	34,778.000
Belgique.....	23.415.000	22.395.000	21.506.000

Les chiffres ci-dessus ont été fournis par le *Board of Trade Anglais* ; ils comprennent le lignite et donnent pour le monde entier un total de 840 millions de tonnes.

Si l'on considère la production par habitant, on voit que l'Angleterre vient en tête avec 5 1/2 G. T., suivie par les États-Unis avec 4 1/2 gross tons, puis, dans l'ordre, 3 G. T. en Belgique, un peu plus de 2 G. T. en Allemagne et 1 G. T. en France.

Quant au prix moyen par tonne, il a été le suivant dans les principaux pays pendant les trois années :

	1903	1904	1905
États-Unis	6-7 d.	5-10 3/4	5- 08
Grande-Bretagne.....	7-8	7- 2 1/2	6-11 1/2
Allemagne.....	8-9	8- 8 1/4	8- 9 1/2
France.....	11-5 1/2	10-10 1/2	—
Belgique.....	11-6 3/4	10- 8	—

C'est la France dont le prix de revient est le plus élevé, puis vient la Belgique ; les États-Unis détiennent le dernier rang.

La production mondiale du Fer en 1906. — La production mondiale du fer pour 1906 vient d'être publiée ; elle accuse une augmentation sensible sur celle des précédentes années.

Ce mouvement ne paraît pas devoir s'arrêter encore et il paraît intéressant de constater les progrès accomplis dans la consommation de cette matière depuis 1870.

Voici d'ailleurs la marche de la production depuis 36 ans, établie par période quinquennale :

Années.	Production (en tonnes).
1870.....	12.000.000
1875.....	13.700.000
1880.....	18.000.090
1885.....	19.000.000
1890.....	27.000.000
1895.....	29.000.000
1900.....	40.400.000
1906.....	59.000.000

Le chiffre de la production en 1905 est exactement de 58.975.000 tonnes se répartissant comme suit :

Pays.	Production (en tonnes).
États-Unis.....	25.500.000
Allemagne.....	12.490.000
Angleterre.....	10.450.000
France.....	3.227.000
Belgique.....	1.340.000
Canada.....	628.000
Autres pays.....	5.340.000
Total.....	58.975.000

Le Cuivre en 1906 et 1907. — Dans leur rapport sur l'année 1906, MM. James Lévis et fils signalent la hausse continue et sans précédent survenue dans les prix du cuivre à la suite des immenses besoins de la consommation provenant de l'usage de plus en plus répandu de l'électricité comme lumière et comme force motrice.

Par contre, la production a diminué au Chili et aux États-Unis par manque de main-d'œuvre

De ces faits, les prix du cuivre ont augmenté de 32 %. Le cours a monté pendant le courant de l'année de liv. st. 25 10 sh. à liv. st. 105 5 sh. Et si on prend les prix extrêmes pratiqués en 1906, on trouve un écart de liv. st. 35 10 sh. par tonne, le cours le plus bas ayant été en Janvier de liv. st. 74 et le plus haut en Décembre de liv. st. 109 10 sh.

La grande hausse ne commença qu'en Août et continua d'une façon persistante, encouragée d'abord par les tremblements de terre au Chili qui faisaient craindre d'être privé de la production importante de ce pays, puis par les achats considérables faits par les États-Unis où régnait une activité industrielle beaucoup plus grande que les années précédentes. Le cuivre devint rare.

La production du cuivre aux États-Unis a été supérieure de 5 3/4 % à celle de l'année précédente — celle de tous les autres pays a augmenté également; le Japon, 20.514 tonnes; l'Australie, 8.082 tonnes; l'Espagne, 6.830 tonnes; le Mexique, 1.000 tonnes. Le Chili, le Cap et le Pérou ont produit un peu moins..

L'ensemble de la production est estimée par MM. Lévis à 730.000 tonnes contre 708 000 en 1905 — et 540.000 en 1901.

Les États-Unis ont consommé 65.308 tonnes contre 61.409 en 1905; l'Angleterre, 19.960 tonnes, soit un tiers de plus qu'en 1905; la France, 7.709 tonnes, soit 16 % de plus qu'en 1905; l'Allemagne, 28.232 tonnes, soit 21 % de plus qu'en 1905.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 11 Avril 1907.

Présidence de M. ERNEST NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

Preennent place au Bureau MM. le Docteur Vermersch, Henri Beaufort, Fiévet, Godin.

Se font excuser MM. Boulenger, Auguste Crepy, Cantineau, Général Lebon, Pajot.

Le procès-verbal de la précédente Assemblée, du 3 Janvier 1907, n'est l'objet d'aucune observation des membres présents.

Adhésions nouvelles. — 37 Membres ont été admis dans les séances du Comité depuis la dernière Assemblée. La liste en figure à la suite du présent procès-verbal.

Bureau de la Société. — Le Comité d'Études, dans sa Séance du 18 Janvier, a élu le Bureau pour la présente année. Il est ainsi composé :

MM. Ernest NICOLLE	Président.
Auguste CREPY	} Vice-Présidents.
Docteur VERMERSCH	
Albert MERCHIER	Secrétaire-Général.
Jules DUPONT	Secrétaire-Général-Adjoint.
E. VAILLANT	Secrétaire du Comité.
Henri BEAUFORT	Trésorier.
Auguste SCHOTSMANS	Trésorier-Adjoint.
Georges HOUBRON	Bibliothécaire.
E. CANTINEAU	Archiviste.

MM. E. BOULENGER et G. LEFEBVRE, Présidents des sections de Roubaix et de Tourcoing, sont de droit Vice-Présidents de la Société.

Le Président, en son nom personnel comme au nom de ses collègues du Bureau, anciens et nouveaux, assure l'Assemblée de tout son dévouement à la bonne marche de la Société.

Nécrologie. — La Société a à déplorer la perte des Membres suivants :

MM. Paul Croin.
Narcisse Deren.
Fernand Durand.
Alexandre Harlée.
Hié-Delemer.
Victor Jansens.
Fernand Jean.
Émile Lainé.
Lecoïnte des Iles.
Alexis Mouquet.

Le Président exprime la part sympathique que lui-même et la Société prennent à la douleur des familles de ces regrettés collègues.

Distinctions honorifiques. — Le Président signale les nominations suivantes :

MM. le Général Chamoin, *Commandeur de la Légion d'Honneur.*
le Recteur Georges Lyon, *Officier* » »
le Docteur Combemale, *Chevalier* » »
Gousin-Devos, » » »
Paul Carpentier, *Officier de l'Instruction Publique.*
le Général Lebon, » » »
Bonvalot, *Officier d'Académie.*
Lepot, » »

Il dit également qu'une *Médaille* a été décernée par la Société des Sciences à M. Cantineau, Archiviste, pour ses recherches et ses découvertes archéologiques sur le mont et la ville de Cassel.

Il se fait l'interprète de tous ses collègues pour rendre l'hommage qui est dû à ces Membres distingués.

Conférences. — Les suivantes ont eu lieu :

- Dimanche 6 Janvier. — M. Haumont : *Coins de Morvan et de Bourgogne.*
Jeudi 10 Janvier. — M. Gossez : *De Rouen à la Mer. — L'âme du paysage.*
Dimanche 13 Janvier. — M. Boland : *Au Pays de Mireille.*
Jeudi 17 Janvier. — M. Lecarpentier : *Le grand Duché de Luxembourg.*
Jeudi 24 Janvier. — M. Synnestvedt : *L'Avenir du Spitzberg.*
Dimanche 27 Janvier. — M. Blanchard : *La Flandre.*
Dimanche 3 Février. — M. le R. P. Trilles : *Comment on civilise un anthropophage.*
Jeudi 7 Février. — M. Henry : *La Crise serbe.*
Dimanche 10 Février. — M. Lorin : *La Question marocaine après Algésiras.*
Jeudi 14 Février. — M. l'Abbé Taquet : *Quatre cents Jours en Palestine.*
Dimanche 24 Février. — M. l'Abbé David : *Le Caucase.*
Jeudi 28 Février. — M. Richard : *La Mer Rouge et les principales routes maritimes vers l'Extrême-Orient.*

Dimanche 3 Mars. — M. Réginald Kann : *Les Philippines et Formose.*

Jeudi 7 Mars. — M. de Pouvoirville : *La Race néo-latine et l'Algérie en 1907.*

Samedi 9 Mars. — M. le Marquis de Beaufront : *L'Espéranto.*

Dimanche 10 Mars. — M. le Docteur Joubin, sous la présidence de S. A. S. le Prince Albert 1^{er} de Monaco : *L'Industrie ostréicole en France.*

Mercredi 13 Mars. — M. Sauvage : *Le Ski et le récent Concours international de Briançon.*

Mercredi 13 Mars. — M. Cuënot : *Autour du Mont Blanc.*

Jeudi 14 Mars. — M. Lennel : *Calais.*

Dimanche 17 Mars. — M. Collin : *Un Voyage au travers des Vosges lorraines, alsaciennes et comtoises.*

Jeudi 21 Mars. — M. Tignol : *A travers la Chine.*

Dimanche 24 Mars. — M. Louis Jaray : *Impressions d'un Voyage d'études en Autriche-Hongrie.*

Excursions. — Deux de celles du programme de cette année n'ont pu avoir lieu : la Visite de l'École des Arts-et-Métiers, remise à plus tard sur la demande de M. Corre, par suite d'une circonstance sanitaire qui disparaîtra bientôt si les souhaits de la Société sont exaucés ; le Voyage à la Côte d'Azur et en Italie qui n'a pas rencontré le nombre voulu d'adhérents.

La Visite à l'Usine d'Automobiles Peugeot a été accomplie à sa date, le Lundi 26 Mars, par 49 personnes, sous la direction de MM. Xavier Renouard et Bonvalot.

Dimanche prochain, 14 Avril, va partir un groupe de 20 personnes pour Vienne, le cours du Bas-Danube, Constantinople, Brousse et la Grèce, sous la direction entendue et dévouée de MM. Henri Beaufort et le D^r A. Vermersch. Le Président accompagnera de ses vœux cette importante expédition, certain d'avance de son succès vu l'expérience de ses organisateurs.

Congrès Colonial français. — Aura lieu à Paris du 10 au 16 Juin. Les renseignements sont à la disposition des Sociétaires au Secrétariat.

28^e Congrès National des Sociétés françaises de Géographie. — Le Président rappelle que cette réunion aura lieu du 28 Juillet au 3 Août à Bordeaux et invite ses collègues à prendre connaissance des documents déposés au Secrétariat à ce sujet.

Médaille du Congrès de Dunkerque. — Ce magnifique souvenir du Congrès de l'an dernier est parvenu à la Société. Il figure dans sa Bibliothèque, document précieux destiné à rappeler les charmes de ce Congrès.

La même réunion a donné lieu à un compte rendu très détaillé par M. Guénot, Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Toulouse, dépeignant la région du Nord sous des couleurs favorables ; le Comité d'Études a envoyé à la Société de Toulouse l'ouvrage sur la Flandre de M. R. Blanchard et a reçu ses remerciements exprimés par une aimable lettre de M. Guénot.

74^e Congrès Archéologique de France à Avallon (Yonne). — Cette réunion, à

laquelle la Société sera représentée par M. Eeckman, aura lieu cette année du 11 au 19 Juin. Nos collègues trouveront au Secrétariat, les conditions de la participation dont le Président les engage à profiter. La Société a reçu le compte rendu du Congrès de 1906, dont la lecture serait un encouragement à participer à celui de 1907.

Communication sur une Excursion en Dauphiné et en Savoie, par notre collègue M. Lesens, ancien magistrat. — Cette lecture, abrégée, de la spirituelle relation qui paraîtra dans un prochain Bulletin, est très goûtée de l'assistance, ce que constate le Président en quelques mots de remerciement adressés à M. Lesens.

Démission du Général Avon du Comité d'Études. — Le Général ayant quitté Lille pour habiter Paris nous a adressé sa démission de Membre du Comité d'Études, pour lequel son départ est une perte sous tous rapports, comme le Président le lui a exprimé.

Élection. — En remplacement, l'Assemblée élit M. le Commandant Delaunoy. Le Président se félicite de voir le Commandant destiné à faire jour à son tour la Société de ses sages avis et de son aptitude géographique.

La séance est levée à dix heures.

**MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DU 3 JANVIER 1907.**

- | N ^{os} d'ins-
cription. | MM. |
|-------------------------------------|--|
| 4837. | PETITPREZ, dessinateur en tissus, 20, rue Neuve.
Présentés par MM. <i>Convain et Georges Danel.</i> |
| 4838. | FOURNIER (Achille), rue de la Carnoye, Lambersart.
<i>Ad. Lefèvre et J. Debiève.</i> |
| 4839. | HOCQUE (Firmin), ingénieur, 35, rue Stappaert.
<i>Henri Beaufort et Prosper Ravet.</i> |
| 4840. | DE SAINTE-CLAIRE, capitaine au 16 ^e chasseurs, 37, rue de Turenne.
<i>Capitaine Bigot et Lieutenant Delestraint.</i> |
| 4841. | GADENNE (Paul), 4, square Morisson.
<i>P. Dufour et Eugène Bernard.</i> |
| 4842. | JONCQUEZ, négociant, 1 bis, rue de Valmy.
<i>P. Dufour et Eugène Bernard</i> |

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

4843. FELDMANN (Général), hôtel militaire, place aux Bleuts.
Général Lebon et Général Robert.
4844. LESTIENNE (Alfred), négociant, 121, rue d'Arras.
Merchier et Eycken.
4845. LEBRUN (Melle), 106, rue du Faubourg-de-Douai.
Van den Heede et Grolez.
4846. DUFOUR (Henri), directeur d'école, 30, rue Durnerin.
Merchier et Lesne.
4847. CREVEL, 9, boulevard Louis XIV.
Malvault et Ad. Lefebvre.
4848. SIX (JULES), notaire, 41, rue Royale.
H. Leloir et Paul Pannier.
4849. VANDAMME (Paul), 23, rue du Gros-Gérard.
Émile Vandame et André Vandame.
4850. PETIT (Charles), propriétaire, 5, rue de Turenne.
Vaillant et Rattel.
4851. PETIT (Georges), propriétaire, 28, rue de Turenne.
Vaillant et Rattel.
4852. LAMBLIN (Victor), propriétaire, à Marcq-en-Barœul.
Desrumaux-Lehembre et Thiébaud.
4853. VITTU (Lucien), 16, rue Gounod.
Henri Beaufort et Dr Vermersch.
4854. CRISTIN (Henri), commerçant, 116, rue de la Barre.
Eug. Vaillant et Cantineau.
4855. DERAET (César), négociant, 24, rue des Chats-Bossus.
Eug. Vaillant et Goudaert.
4856. BOULENGER (Melle L.), 98, rue de Lille, St-André.
Macaïgne et Lallement.
4857. DUMOULIN, calandreur, 11, rue du Gard.
Paul Facq et Georges Houbron.
4858. AUSSINE, directeur de l'école Ozanam, rue St-Gabriel.
De St-Martin et Baurin.
4859. CAROW (Édouard), 98, rue Manuel.
Crevel et Malvault.
4860. MOUQUET (Charles), 28, boulevard Vauban.
Soulisse et Goubet.
4861. SCRIVE (Gustave), assurances, 22, rue de l'Arc.
Auguste Crepy et Scrive (Gustave) père.
4862. LECHIEU (Alfred), imprimeur, 97, rue des Stations.
Walker et le Dr Vermersch.
4863. LOMBARD, chef des Ateliers de l'École des Arts-et-Métiers, boul. Louis XIV.
Delannoy et Jules Cocard.
4864. JOURET (Gustave), industriel, à Forest par Hem.
Albert Mullier et Maurice Thieffry.
4865. FLEURYCK (Achille), pharmacien, 116, rue de Villars, Denain.
G. Lesens et Henri Beaufort.
4866. BAZIN (Joseph), ingénieur, 14, rue Alphonse-Mercier.
Allantaz et Debraucière.
4867. KEITH (Jones), 17, boulevard Victor-Hugo.
Paul Six et François Bonvalot.

- N^{os} d'ins- MM.
cription.
4868. BILLOIRE (Paul), vins et spiritueux, rue de Cambrai.
De Myttenaere et Guelton.
4869. BONTE (Albert), employé, 11, rue du Trichon, Roubaix.
Clèves et H. Desrousseaux.
4870. LEBORGNE (Victor), fabricant, rue de Lille, à Lannoy.
Henri Beaufort et F. Leborgne.
4871. LEGRAND (Fernand), propriétaire, Consul de Serbie, 59, rue de la Barre.
Dr Vermersch et Henri Beaufort.
4872. DESREUMAUX-GODIN, négociant, 46, quai de la Basse-Deûle.
Ernest Nicolle et Godin.
4873. BOURDON, directeur des Travaux municipaux, 25, rue Virginie-Ghesquière.
Delannoy et J. Cocard.

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 3 JANVIER 1907.

J. — LIVRES.

1^o DONS.

- Huit années du Bulletin de la Société de Géographie de Lille. — 1899-1906. — Don de M^{me} Decroix-Cuvelier.
- Asie-Mineure et Syrie, par Eug. Gallois. Guilmoto, Paris, 1907. — Don de l'Auteur.
- Souvenirs de Norvège, par Jules Ronjat. Allier frères, Grenoble 1906. — Don de M. Ernest Nicolle.
- La plus belle Maison de Vienne, par Jules Ronjat. Ogeret, Vienne, 1906. — Don de l'Auteur.
- La Banquise et la Côte Nord-Est du Groënland, par le Commandant de Gerlache. Don de l'Auteur.
- La Vérité sur le Congo. Lebègue, Bruxelles, 1907. — Don de la Chambre de Commerce belge de Lille.
- Annuaire statistique 1905 publié par le Ministère du Travail. Paris, Imprimerie Nationale, 1906. — Don du Ministère du Travail.
- La Région du Guir-Zousfana, par le Lieutenant Poirmeur. Paris, 1906. — Don du Comité du Maroc.

- Les Conditions d'existence à Tanger. Paris, 1906. — Don du Comité du Maroc.
Notes sur Mogador, par M. Pobeguïn. Paris, 1905. — Don du même.
Mission Buchet. Rapport sommaire. Paris, 1905. — Don du même.
Les Associations agricoles au Maroc, par Vaffier-Pollet. Paris 1906. — Don du même.
Oujda. — Rapport du Capitaine Mougin. Paris, 1906. — Don du même.
Dictionnaire manuel illustré de Géographie, par Albert Demangeon. Paris, Armand Colin, 1907. — Don de l'Éditeur.
Expédition antarctique française (1903-1905) commandée par le D^r Jean Charcot. 6 volumes. Paris, Masson et C^{ie}. — Don du Ministère de l'Instruction Publique.
Célébration du 200^{ème} Anniversaire de la naissance de Benjamin Franklin, publiée par l'American Philosophical Society. Philadelphie, 1906. — Don de la dite Société.
La Montagne. Revue mensuelle du Club Alpin français. Année 1906. — Don de M. Ernest Nicolle.

2° ACHATS.

- Le Français au Pôle Sud, par J.-B. Charcot. Paris, Flammarion.
Trois Mois au Kouang-Si. Paris, Delagrave.
-

JJ. — CARTES.

DON.

- Mazagan. Plan levé en 1905 par la Mission hydrographique du Maroc. — Don du Comité du Maroc.
Mazagan-Azemour. Plan levé en 1905 par la Mission hydrographique du Maroc. — Don dudit Comité.
Carte du Mogador. Plan levé en 1905 par la Mission hydrographique du Maroc. — Don du Comité du Maroc.
Rio Pilcomayo exploracion 1905-1906. Mapas, Buenos-Aires, 1906. — Don de M. Gunardo Lange, ingénieur.
-
-

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du 9 Décembre 1906.

UNE EXCURSION EN KABYLIE

Par M. l'Abbé LOUIS LEGRAND,

Licencié ès-Lettres.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Malgré les multiples attractions offertes ce jour-là au public lillois, un nombreux auditoire se pressait dans notre salle des séances, où M. l'Abbé Legrand devait parler de la Kabylie. Quoi qu'en ait dit le conférencier vraiment trop modeste, on ne pouvait traiter mieux que lui ce sujet intéressant. Il fut en effet exposé avec un réel talent et avec tant de clarté que tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre ont cru voyager avec lui et ont joint au charme de l'excursion le profit d'une étude approfondie sur l'une de nos possessions africaines.

Grâce à la moderne facilité des communications, le monde arabe n'est plus fermé pour nous, et la Kabylie qui jusqu'à nos jours avait défié toute invasion étrangère, ouvre aujourd'hui ses forêts et ses montagnes aux pacifiques conquérants que lui envoie chaque jour la civilisation européenne.

Toutefois cette excursion, toute classique qu'elle paraisse, ne fait pas nécessairement partie d'un voyage en Algérie. C'est plutôt en hiver que l'on visite notre colonie africaine et ce n'est pas un pays d'hivernage que la Kabylie. Il faut, pour escalader ses cimes, attendre que le soleil ait fait fondre les neiges qui les recouvrent ; il faut aussi devancer l'époque où ses rayons trop ardents feraient fondre à leur tour ceux qui ne sont pas familiarisés avec ces températures excessives.

Par sa conformation géographique, par l'originalité de ses habitants, par ses mœurs, ses coutumes, son histoire, la Kabylie est, sans contredit, la partie la plus caractéristique de l'Algérie. Des paysages aussi grandioses que ceux des Pyrénées et des Alpes, des tableaux pleins de fraîcheur et de poésie primitive, des populations étranges qui, par leur langue, leur costume, leur façon de vivre, nous transportent dans un monde préhistorique et nous donnent le spectacle d'une humanité différente de la nôtre ; voilà les sensations neuves et fortes qui se succèdent dans l'âme du voyageur.

LA PETITE KABYLIE. — La petite Kabylie ou Kabylie des Babors, comprend toute la région montagneuse qui borde la Méditerranée entre Constantine, Sétif et Bougie. Elle a pour limites, à l'Ouest, la voie ferrée qui va de Bougie à Beni-Mansour, à l'Est, la vallée de l'Oued-el-Kébir. Son massif principal est la chaîne des Babors dont les sommets atteignent 2.000 mètres. De magnifiques forêts, caractérisées par le chêne-liège, le cèdre et le sapin de Numidie, en revêtent les hautes pentes et les contreforts en gradins qui s'en détachent vers la mer. On y trouve de belles exploitations forestières. Les villes les plus importantes sont : Bougie, Sétif et Djidjelli, et c'est entre ces trois points que se trouvent les plus beaux sites de la région, particulièrement les gorges du *Chabet-el-Akra*.

La petite Kabylie fut un des derniers remparts de la domination arabe. Sa soumission fut enfin assurée par la campagne de St-Arnaud, en 1851 et celle du maréchal Randon en 1853. Encore fallut-il recommencer la conquête en 1871.

Sétif est le point de départ de l'excursion du Chabet. C'est une ville fort peu intéressante et de formation toute française, malgré sa vieille origine. Quelques vestiges de la domination romaine ou byzantine, quelques belles promenades, des casernes, des marchés très animés,

et c'est tout. Sans les plantes exotiques qui ornent les jardins, sans les Arabes et les Kabyles qui circulent dans les rues, le voyageur pourrait se demander s'il a traversé la Méditerranée.



Cliché de M. H. Ponchain.

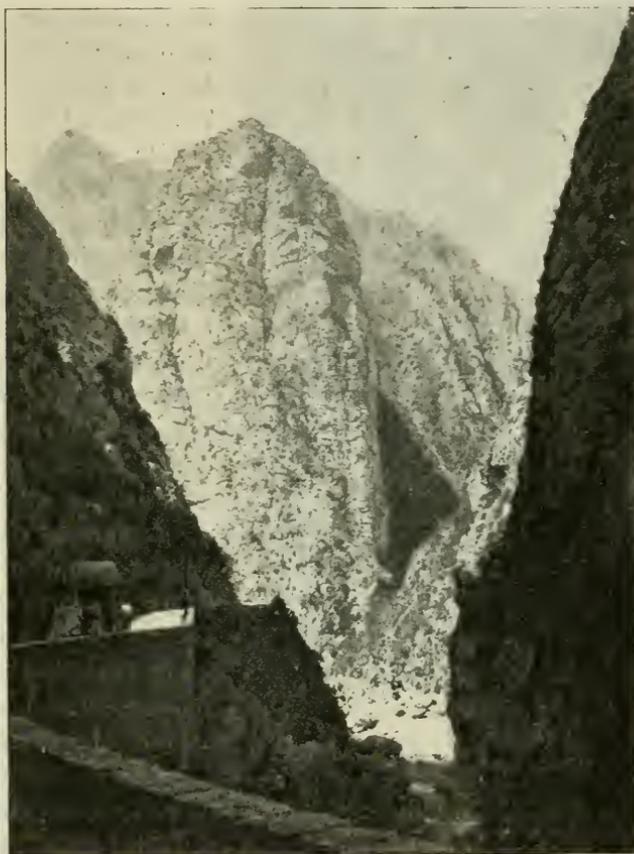
GORGES DU CHABET. DILIGENCE.

Ce qui n'a pas perdu son parfum d'antiquité, c'est la diligence qui va de Sétif à Bougie, dans laquelle s'entassent pêle-mêle, choses, bêtes et gens. . . .

Il y a 111 kilomètres de Sétif à Bougie et cette distance se parcourt en 12 heures. La première partie de la route est peu intéressante; elle serpente indéfiniment entre des rampes dénudées et monotones que dominent les sommets neigeux du Babor et du Tababor. On rencontre bientôt l'*Oued Agrioun* qu'on suit jusqu'à Kerrata, petit village situé au pied des hautes montagnes qui forment l'entrée des gorges.

Là commence cet immense défilé qui, sur une longueur de sept kilomètres, serpente entre deux énormes rochers à pic, si rapprochés l'un de l'autre que parfois ils laissent à peine au torrent un étroit passage, si élevés aussi qu'il faut se renverser en arrière pour contempler le ciel. Ce site sauvage rappelle l'entrée du désert de la Grande-Chartreuse, mais l'éclatante lumière qui l'éclaire lui donne un caractère tout africain. A peine a-t-on fait quelques pas qu'on est

frappé d'admiration, écrasé par la grandeur du spectacle. A droite et à gauche d'immenses murailles de rochers dressent leurs parois abruptes à une hauteur de 1.500 à 1.800 mètres. Leur couleur sombre ajoute encore à la splendide horreur du paysage. Aussi, est-ce avec raison que les Arabes ont donné à ce passage le nom de *Chabet el Akva* "les gorges de l'angoisse". Au-dessus du ravin, au fond duquel le torrent bondit en rugissant, la route a été creusée en corniche ou même en tunnel dans les escarpements de la montagne. Des pigeons nichent dans les anfractuosités des rochers et des singes y font de la



Cliché de M. H. Pouchain.

LE DRA-KALAOUI.

gymnastique aérienne tandis que des vautours planent au-dessus de l'abîme. Pendant le long parcours des gorges l'intérêt ne cesse aucun

instant. Ici se dresse un énorme rocher, le *Dra Kalaoui* ou “pain de sucre”, plus loin c’est un pont courbé de sept arches hardiment jeté à une grande hauteur d’un côté du défilé à l’autre et d’où le coup d’œil est merveilleux. Au fur et à mesure que l’on approche de la sortie le site devient moins sauvage et les arbres sont plus nombreux. La rivière s’est élargie et serpente au milieu des bosquets d’oliviers, de lentisques et de lauriers roses. Les montagnes ont des lignes plus harmonieuses et des contours plus élégants.



GROTTE DE DAR-EL-OUED.

La route continue à suivre l’Oued Agrioun dans un décor dont le charme se renouvelle à chaque instant. A partir de Souk et Tnin elle se bifurque et suit la côte de part et d’autre. D’un côté elle se prolonge en corniche ou en tunnel dans la direction de Djidjelli, surplombant l’Océan à une hauteur parfois vertigineuse. C’est à quelque distance de là que se trouve la merveilleuse grotte de *Dar-el-Oued*. De l’autre côté du golfe, la route se dirige vers le cap Aokas, éperon abrupt qui se dresse à 24 kilomètres en face de Bougie et d’où l’on jouit d’une vue splendide. De là on contourne le rivage à travers une plaine plantée

de vignobles.

Bougie ou Bedjaïa, l’antique Saldœ des Romains est une ville déchue en train de renaître. Adossée aux flancs du Djebel Gouraya, elle est protégée contre les vents de l’Ouest et du Nord par un rempart de 700 mètres, ce qui lui permet d’offrir une anse absolument sûre aux vaisseaux marchands d’Europe; de là son importance commerciale dans l’antiquité. Elle compte aujourd’hui environ 15.000 habitants.

L'ancienne ville a laissé peu de souvenirs. Ce qui fait le charme de cette ville c'est sa position, c'est le panorama unique qu'elle offre aux yeux du voyageur. Bâtie en amphithéâtre sur les pentes du Gouraya, elle a pour cadre un nid de verdure tandis qu'à ses pieds s'étale un golfe d'une poésie incomparable.

Les environs de Bougie abondent en promenades intéressantes parmi lesquelles se recommande en premier lieu l'ascension du *Gouraya* (660 m.); la baie de *Sidi-Yahia* avec les magnifiques jardins qui la surplombent, le cap *Bouak*, la vallée des singes et surtout le cap *Carbon* offrent également au voyageur de jolies excursions. Le cap Carbon constitue l'extrémité N.-E. du Gouraya ; c'est une sorte de dôme aux pans abrupts et dénudés de 220 m. d'élévation, couronné d'un sémaphore et d'un phare de premier ordre.

GRANDE KABYLIE. — La grande Kabylie ou Kabylie du Djurjura est certainement la région la plus remarquable de l'Algérie. Elle se distingue de la petite par un massif montagneux plus élevé, un sol plus tourmenté et en même temps plus cultivé et par des populations plus originales et plus denses. C'est un vaste amphithéâtre tourné vers la mer entre l'*Oued Sahel* à l'est et l'*Oued Isser* à l'ouest. Le Djurjura est la partie centrale de la gigantesque barrière qui la limite au sud. Entre elle et la mer se trouve le véritable massif kabyle. Il est formé de plusieurs contreforts détachés de la chaîne principale, séparés par de profonds ravins et composés de plusieurs mamelons coniques. Sur chacun de ceux-ci un village est posé comme un nid d'aigle sur un rocher. Au nord de ce massif se trouve la plaine du *Sébaou* relativement étroite et séparée elle-même de la mer par une chaîne dont les crêtes ondulent entre 900 et 1.200 mètres. Sous cet aspect varié la Kabylie offre au voyageur un triple intérêt : dans la zone escarpée du Djurjura, dont les plus hautes cimes dépassent 2.000 mètres, les amateurs d'alpinisme peuvent donner satisfaction à leurs goûts ; dans le massif kabyle, on jouit de panoramas pittoresques au possible et on observe en outre des populations fort originales et, dans la partie orientale de la région côtière, on parcourt des sites forestiers d'un charme incomparable.

Deux routes bien carrossables partant de Tizi-Ouzou traversent l'une le massif Kabyle et l'autre la plaine pour aboutir à Bougie. Des

voitures confortables permettent de faire assez facilement la majeure partie de l'excursion.

Pour se rendre de Bougie à Fort-National, on peut prendre d'abord le train jusqu'à *El-Kseur*, joli village algérien dominant la fertile vallée de la Soummam. Le reste de la route se fait en voiture.

La route commence à monter, en serpentant les premières pentes du massif Kabyle, d'où la vue s'étend sur le golfe de Bougie et le massif imposant des Babors.

Elle traverse ensuite une région forestière la plus riche et la plus pittoresque de toute l'Algérie. Ce sont les superbes boisements de *Taourirt-Ighil* et d'*Akfadou*, véritables forêts vierges. Les sangliers y sont communs et on a quelque chance de rencontrer des panthères. Sur plus de 50 kil., la forêt se continue ainsi exubérante et grandiose. Partout de magnifiques points de vue, partout de hautes futaies, des collines accidentées.

On arrive ainsi au village plus important d'*Azazga*, chef-lieu du haut Sébaou. *Azazga* est entièrement français et n'a rien d'africain si ce n'est le souvenir d'un bandit fameux : *Areski ben Bachir*, qui pendant plusieurs années fut la terreur du pays. Il ne fallut pas moins d'un corps expéditionnaire pour le traquer à travers les forêts voisines. Il fut enfin saisi et exécuté sur la place d'*Azazga*.

La route qui va d'*Azazga* à Fort-National descend d'abord la vallée du *Sébaou* qu'elle traverse. Lorsque l'on a passé de la rive droite à la rive gauche, il faut, durant plusieurs heures, remonter les pentes des mamelons successifs qui montent à l'assaut de Fort-National. Rien de bien saillant dans ce long trajet, à part la rencontre de nombreux enfants en haillons des " *moutchatchou* " sales, déguenillés, qui poursuivent votre voiture en criant : « Sourdi, Missieu, sourdi, donar sourdi », ou : « Jette un sou, macach papa, macach maman, tous morts, jette un sou ». A les en croire, il n'y aurait que des orphelins dans le pays.

Plus on monte, plus s'étend le panorama. D'un côté la vallée du *Sébaou* se prolonge à perte de vue, de l'autre se découvre le massif Kabyle avec ses innombrables côteaux couronnés de villages et couverts de riantes cultures ou d'épaisses forêts.

Fort-National est le chef-lieu d'une commune de 9.000 âmes dont 380 européens. Ce n'est qu'une forteresse bâtie à 920 m. de hauteur. Une citadelle avec enceinte particulière a été établie au point culminant ; c'est le " réduit " situé à 974 m. et qui domine tous les environs.

Chaque village à portée du canon a été repéré, de sorte que l'artillerie pourrait détruire en quelques heures les maisons de 60.000 kabyles. D'ailleurs pour éviter toute surprise une compagnie d'infanterie y est toujours consignée.

Fort-National est donc une place d'une importance capitale au point de vue stratégique.

Comme le disent les indigènes, c'est « une épine dans l'œil de la Kabylie ». Cette forteresse a été construite sur le territoire de la puissante tribu de Aït-Iraten qui avait été l'âme de la résistance, entre les Aït-Fraouen et les Beni-Yenni : ces diverses tribus appartiennent à la grande famille des *Zouaoua*, dont nous avons tiré le nom de zouaves.

Durant la formidable insurrection de 1871 les Kabyles coalisés essayèrent de s'en emparer. La petite garnison composée de 700



MARCHÉ DE FORT-NATIONAL.

hommes soutint, durant deux mois un siège héroïque contre des multitudes d'indigènes ; elle fut sauvée par l'arrivée de nos troupes.

Fort-National est véritablement « l'œil de la Kabylie », car c'est le

plus bel observatoire qui existe pour embrasser du regard toute la région. Le panorama dont on jouit de la citadelle est merveilleux.

Fort-National est le meilleur centre d'excursions de la Kabylie. Une des plus intéressantes est celle qui va de Fort-National à Michelet puis au col de Tirourda, avec retour par les villages des Beni-Yenni et de Taourirt-Amokran. Elle est superbe la route de Michelet, tant par le travail d'Hercule qu'elle exigea que par les points de vue qu'elle offre au voyageur, et cette œuvre gigantesque, qui mesure 20 kil., fut accomplie en 15 jours.

En sortant de Fort-National par la porte orientale on trouve un vaste terrain ombragé de magnifiques chênes verts : c'est l'emplacement du marché qui s'y tient tous les mercredis, comme l'indique le nom primitif de la ville : Souk-el-Arba. De Fort-National à Michelet la route bordée de précipices court en corniche, tantôt sur le flanc nord, tantôt sur le flanc sud d'une étroite arête, d'où l'on domine d'un côté la vallée du Sébaou, de l'autre le massif Kabyle. A mi-chemin se trouve la crête d'Icheriden où furent livrés en 1857 et en 1871 les deux combats décisifs qui assurèrent la soumission de la Kabylie.

Michelet, chef-lieu de la commune mixte du Djurjura, est une petite ville entièrement française. Construite à 1080 mètres de hauteur, elle offre un panorama qui peut rivaliser avec celui de Fort-National. Au delà d'un espace peuplé et cultivé, se dressent, formant le plus singulier contraste, les pics déserts et incultes du Djurjura. Toute la chaîne développe un mur de rochers presque verticaux sur 40 kilomètres de longueur. Son altitude moyenne dépasse 2.000 mètres. Les plus hauts sommets sont les pics d'Haidser et de l'Akouker, et surtout le *Lella-Khedidju* qui mesure plus de 2.300 mètres.

De Michelet, la grand'route se poursuit jusqu'au *col de Tirourda* et permet au touriste d'escalader sans fatigue les plus hautes cimes de l'Atlas. L'ascension se fait plus commodément cependant à dos de mulet.

Le col de Tirourda, haut de 1.700 mètres, est le point culminant de la route et il forme en même temps l'extrémité orientale du Djurjura proprement dit. Au-dessus du col se dressent les deux pitons escarpés de l'*Azeroun-Tirourda*, à 1.962 mètres et de l'*Azeroun-Tohor* à 1884 mètres. On peut en faire l'ascension et on y jouit d'un merveilleux panorama. Celui que l'on aperçoit du col même de Tirourda n'est pas beaucoup moins étendu, à la condition que la vue n'en soit pas masquée par les brouillards fréquents dans ces régions. L'Algérie tout

entière se découvre de ces hauteurs : on dirait un plan en relief développé sous les yeux du voyageur.

Au delà du col la route descend rapidement les pentes du versant méridional pour aboutir à Tazmalt et Maillot, dans la vallée de l'Oued Sahel.

Si intéressante que puisse être cette route, il est préférable cependant de revenir sur ses pas jusque Michelet et de regagner Fort-National par les villages kabyles des Beni-Yenni, ce qui permet



TAOURIRT-AMOKRAN, VILLAGE KABYLE.

d'étudier de près les populations indigènes. Cette tribu des Beni-Yenni compte environ 7.000 habitants, répartis entre plusieurs villages dont les trois principaux sont *Aït-el-Hassen*, *Aït Mimoum* avec son école française, et *Aït-el-Arbat* qui possède également une école dirigée par les Pères Blancs. Les Beni-Yenni sont fort industriels. A côté des professions, difficilement compatibles avec l'ordre public, de recéleurs et de faux-monnayeurs, ils exercent avec succès celles d'armuriers et d'orfèvres. Ce sont les produits de leur art qui se vendent à Alger, sous le nom d'objets kabyles.

Des Beni-Yenni à Fort-National, le chemin descend et remonte une série de pentes et de talus, traverse l'Oued au fond d'une



FEMME KABYLE A LA FONTAINE.

gorge étroite et à 3 kilomètres de Fort-National atteint le village de *Tuowirt Amokran*, un des plus curieux de la Kabylie. C'est là que se fabriquent les poteries originales dont les femmes se servent pour aller à la fontaine; ce sont des amphores grossières, mais de forme gracieuse, ornées de dessins noirs et rouges.

La route qui relie Fort-National à Tizi-Ouzou ne manque pas de pittoresque. *Tizi-Ouzou*, chef-lieu d'arrondissement de 27.000 habitants et centre de commerce important, est une ville parfaitement insignifiante.

Ce récit terminé, M. l'Abbé Legrand compléta sa conférence par une très consciencieuse étude ethnographique du peuple kabyle. Successivement il passa en revue les différents types qui composent la race, montra son esprit d'indépendance, analysa ses institutions, ses mœurs, ses vertus et ses vices, ses industries et ses ressources.

II.

Séance du Dimanche 16 Décembre 1906.

LE FAR - WEST

Par M. D. ZOLLA,

Professeur à l'École libre des Sciences Politiques.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. D. Zolla est de ceux qu'on aime toujours à entendre. Son succès parmi nous a été tout aussi vif que les années précédentes et les

applaudissements nourris de son nombreux auditoire l'ont suffisamment démontré.

M. D. Zolla avait pris cette fois pour sujet le Far West Américain. Qu'entend-on au juste par cette expression ? Far West veut dire en anglais l'ouest éloigné, l'ouest lointain. Se trouve-t-il à 500, 1.000 ou 3.000 kilomètres des côtes de l'Océan atlantique, car il y a 6.000 kilomètres aux Etats-Unis entre les deux océans ? La question est en réalité difficile à résoudre. Ce Far West en effet se déplace tous les jours et chemine en quelque sorte vers l'ouest. Ce qui était le Far West il y a dix ans, est maintenant en pleine civilisation. Toutes les industries y prospèrent et l'on rencontre le confort moderne, voir même un théâtre, là où l'on ne trouvait autrefois que déserts, peaux rouges et bisons.

Le Far West se trouve actuellement vers le milieu des Etats-Unis à 2.500 kilomètres de la côte de l'Océan atlantique. Il pourra encore se déplacer vers l'ouest où dans son voisinage immédiat se trouvent encore des territoires incultes et déserts.

Il n'est point aussi difficile de se rendre au Far West qu'on pourrait le croire. Bien avant sa colonisation, les américains, toujours pratiques, avaient établi des moyens de communication. La région du Far West est en réalité couverte d'un important réseau de chemins de fer. Que l'on jette les yeux sur cette partie du territoire des Etats-Unis et l'on s'en rendra immédiatement compte. Le Far West actuel correspond aux Etats suivants : les deux Dakotas, le Nébraska et la partie occidentale du Minnesota. Nous y trouvons comme grand centre la ville de Saint-Paul et comme débouchés les villes de Duluth et de Chicago. La suite des lacs américains, Supérieur, Michigan, Huron, Erié et Ontario, reliés par des canaux à l'Hudson, constituent en effet un autre moyen de communication facile et économique entre le Far West et New-York (1). Peut-on rêver pour les produits de cette région plus grandes facilités de transport que n'en offre cet admirable réseau de chemins de fer et de voies fluviales ?

Ainsi a été rendue possible la colonisation de vastes solitudes plus

(1) Du Far-West à Liverpool et au Havre par cette voie le coût du transport est de 1 fr. 50 à 1 fr. 80 par quintal métrique.

grandes que la France. Chemins de fer et populations ont toujours eu aux Etats-Unis un accroissement rapide et proportionnel. On y compte actuellement 181.000 kilomètres de voies ferrées, alors que par exemple il n'y en avait encore que 30.000 en 1860.

Que peut-on songer à faire au Far West ? Pour le moment deux choses seulement : produire des *grains* et élever du *bétail*. Aussi n'y compte-t-on que des villes de grains et des villes de viande. Ces deux produits sont vendus aux Etats-Unis ou exportés dans le monde entier.



UNE RUE DANS UN VILLAGE DU FAR-WEST.

Quel peut être l'aspect de ces campagnes ? C'est ce que M. D. Zolla a voulu voir par lui-même. Il y a perdu même, avoue-t-il, quelques-unes de ses illusions. Que n'a-t-on pas dit du Far West américain ? Il y a de ces choses qu'il faut mettre décidément au rang des légendes. On a parlé de terres vierges produisant sans effort, sans le moindre labour, sans impôts, des quantités prodigieuses de grains à encombrer tous les marchés du monde. On a parlé de procédés de culture, perfectionnés et mis en pratique sur des milliers et des milliers d'hectares appartenant à un même propriétaire. Il semblerait, à ces récits, qu'une fée bienfaisante ait passé par là et n'ait eu qu'à toucher de sa baguette le sol américain. La réalité est tout autre. Sans doute il y a de ces spéculateurs qui se sont taillé de superbes domaines et emploient réellement tous les perfectionnements mécaniques modernes, mais ils

sont l'infime exception. Les colons pour la plupart sont arrivés sans aucune ressource aux Etats-Unis. C'étaient de pauvres diables de Russie, de Hongrie, d'Autriche, d'Italie, dénués de tout. Ils cultivent maintenant 50, 60, 100 hectares au plus. Ce sont des cultures médiocres dont les résultats sont plus médiocres encore. L'énorme production du Far West ne s'explique que par la superficie considérable de terrains cultivés et par le peu de difficultés que cette colonisation a rencontrées.

Le Far West est une plaine immense, uniformément plate sans aucun monticule. On peut la parcourir pendant des journées entières en voiture *buggy* sans rencontrer la moindre colline. C'est une sorte de cuvette remplie de terre végétale, une sorte d'ancien lac desséché. Ce sol d'alluvion n'est pas comme on l'a dit, d'une fertilité inépuisable, mais peut du moins donner sans effort quelques bonnes récoltes et quelques médiocres ensuite. Une herbe abondante y pousse spontanément et le colon est certain d'en tirer dès la première année le peu de blé et de fourrages dont il a besoin pour sa propre exploitation.

Les colons reçoivent des terres, pour une somme insignifiante. Presque tous cultivent comme dans notre pays et emploient la charrue et autres instruments aratoires en usage dans nos petites fermes ; en



MODESTES FERMES DES COLONS DU FAR-WEST.

un mot aucune de ces ingénieuses machines agricoles. Quant au résultat, quinze hectolitres à l'hectare ! Ce serait médiocre ici et même

détestable. Nos cultivateurs du Nord jugeraient désastreuses de pareilles récoltes. Ce résultat maigre en soi, multiplié par le nombre considérable d'hectares cultivés, arrive cependant à produire un ensemble formidable et de nature à troubler nos marchés européens. La concurrence des blés américains a été la cause de maintes crises agricoles.

La terre du Far-West n'a donc pas cette fertilité étonnante si vantée. Sans doute, en quelques endroits privilégiés, un sol plus fécond, travaillé par des gens plus habiles, peut donner d'excellents résultats, mais en général il est certain que la récolte par unité de surface est des plus médiocres.

Néanmoins, grâce aux facilités offertes aux colons, au peu de frais et d'efforts qu'ils ont à faire, ils peuvent même avec ces maigres résultats arriver à gagner quelque argent.

Ces colons sont des gens très humbles. Leur maison n'a rien de luxueux, les granges et hangars sont presque misérables. Aux lettres et fragments d'inscriptions visibles sur les planches des enclos ou cloisons, on reconnaît qu'ils ont eu recours à de vieilles caisses pour les établir.

Leurs mœurs sont simples et leur vie est des plus rudes. Ils ont beaucoup à souffrir, surtout par les grands froids qui règnent pendant plusieurs mois.



ÉLÉVATOR.

Voilà ce que sont individuellement ces terribles concurrents. Chez

eux rien ne respire la richesse, rien ne décèle des moyens d'action bien puissants. Leur nombre seul fait leur force.

Leurs récoltes sont achetées sur place par des courtiers qui dirigent les grains vers les *élevators*, magasins placés à proximité d'une route, d'un chemin de fer et surtout d'un des lacs mentionnés plus haut. Pareils magasins renferment chacun jusqu'à 25.000 hectolitres. De ces élevators aux bateaux, les grains s'écoulent par des sortes de caniveaux. En deux heures de temps le chargement d'un bateau est effectué et un autre lui succède.

Voilà la vérité à côté de la légende et de la poésie.

Reste à savoir comment ces gens, dénués de tout à leur arrivée, peuvent parvenir à se procurer le nécessaire. C'est là le point intéressant. Quand ils arrivent, ils trouvent des protecteurs admirables et, il faut le dire, intéressés. Des agents, représentants de gros capitalistes, font une sélection, prennent chacun dix, vingt, trente de ces nouveaux arrivants et leur donnent tout ce dont ils ont besoin : maison, chevaux, outils, grains à ensemercer et de l'argent permettant d'attendre la première récolte. Grâce à la collaboration de ces hommes qui cherchent à prêter à gros profit, des milliers et des milliers de fermes ont pu s'élever. C'est l'union du capital et du travail qui est cause de ce déve-



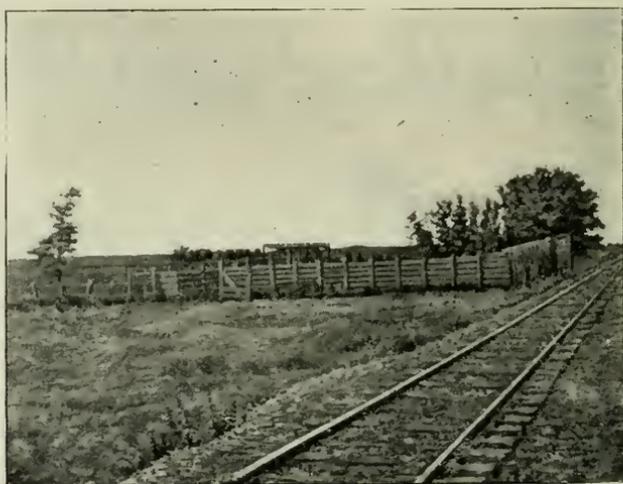
ÉLÉVATOR.

loppement prodigieux. Les colons pour les raisons que nous avons dit plus haut et n'ayant que des goûts modestes à satisfaire, arrivent faci-

lement à rembourser les sommes empruntées et parviennent presque tous à une certaine aisance.

Nous possédons nous aussi des territoires immenses en Asie et en Afrique, mais nous ne pouvons y envoyer des Français. Ce serait plutôt criminel, car ils succomberaient nécessairement aux fatigues, insolation, fièvres, etc., auxquelles on s'expose dans ces climats meurtriers. Pourquoi n'aiderions-nous pas les indigènes de nos capitaux, à l'exemple des Américains ? Ils sont parfois si surabondants chez nous. Au lieu de les prêter à des insolubles, nous pourrions ainsi faire vivre nos colonies pour notre honneur et à notre plus grand profit. Voilà la grande leçon de choses que nous donne l'Amérique. A nous de la mettre à profit.

L'élevage est la seconde source de richesse du Far-West. Dans ses vastes solitudes où la sécurité (1) est, il faut le dire, absolue, paissent de nombreux troupeaux sous la garde des *Cow-boys*. Les moutons sont vifs et pétulants. Les bœufs sont plutôt maigres et ne peuvent rivaliser



UN EMBARCADÈRE POUR LE BÉTAIL.

avec les nôtres. Encore ici c'est le grand nombre qui joue un rôle important.

(1) Il n'y a rien à craindre de la part des Peaux-Rouges, Sioux ou Gros-Ventres. On ne trouve guère plus d'Apaches qu'à Paris.

Quand est venu le moment de les sacrifier, on les conduit dans un enclos situé à proximité d'une ligne de chemin de fer. Il y en a en pleine campagne de distance en distance. Un train viendra s'y arrêter et le bétail ira s'y entasser par une rampe aménagée à cet effet dans l'enclos même. Toute l'installation est rudimentaire, c'est le provisoire qui ne dure pas comme en France. Une ville peut surgir tout-à-coup en cette même place si les circonstances sont favorables, si surtout une mine vient à être exploitée dans le voisinage. Des mangeoires sont aménagées dans ces trains de bestiaux qui comportent quelquefois une soixantaine de wagons. Ils sont dirigés vers Chicago, par exemple.

Là, le bétail est parqué sur une vaste étendue de terrain, divisée en compartiments nombreux par des cloisons *Stock yards*. Les victimes sont ensuite poussées une à une dans le couloir fatal. Chacune d'elles se présente à son tour devant un premier ouvrier fort et robuste qui lui assène un terrible coup de massue. L'animal, frappé à mort ou étourdi tout au moins, est alors saisi par les pieds de derrière et fixé rapidement à une chaîne sans fin qui l'amène devant un deuxième ouvrier qui l'égorge, un troisième qui l'éventre, un quatrième qui le dépouille de sa peau, etc, etc. En dix-huit minutes exactement l'animal est entièrement dépecé et ses différentes parties sont rangées et classées par catégorie. Tout se passe avec la plus grande propreté possible, rien qui puisse donner lieu aux appréhensions manifestées tout récemment. C'est évidemment peu agréable à voir et à sentir !

Dans un seul de ces établissements, on sacrifie en une journée 4.000 bœufs, 18.000 moutons et 20.000 porcs. Cette rapidité vertigineuse est due à la division du travail. Des wagons frigorifiques emportent des quartiers de viande dans toute l'Amérique. On en exporte aussi en Europe, le reste est expédié partout sous forme de conserves.

Les Américains du Far-West, comme tous leurs compatriotes du reste, font preuve d'une activité physique extraordinaire. Ils veulent toujours agir, brasser des affaires. Dans les rues ils courent plutôt qu'ils ne marchent, comme s'ils allaient prendre possession d'un héritage. Ces hommes enfiévrés, aux mœurs un peu rudes, se montrent parfois d'une sensibilité extrême. Ils ont eu l'idée d'installer de place en place des vasques remplies d'une eau claire et limpide où les

chevaux altérés peuvent trouver quelque réconfort en méditant sur la bonté des Américains.



UNE ATTENTION TOUCHANTE.

Les Sociétés protectrices des animaux qui n'ont pu encore empêcher chez nous les courses de taureaux n'existent cependant pas chez eux.

Les Américains ne s'adonnent jamais à la rêverie et à la nonchalance ; même vieux, ils veulent marcher, agir jusqu'au dernier souffle. Ils n'ont aucun respect pour l'oisiveté. Chez nous quand on dit d'un jeune homme qu'il ne fait rien, on peut presque lire sur la physionomie des auditeurs l'admiration qu'ils éprouvent pour le jeune fortuné. Au contraire l'Américain penserait immédiatement que c'est un incapable, tout simplement parce qu'il ne sait rien faire.

Par contre, ils estiment quelquefois beaucoup trop ceux qui sont favorisés d'un heureux coup du sort. Par suite des nombreux exemples de l'instabilité des fortunes aux Etats-Unis, on y respecte toujours son semblable même le plus pauvre, car qui sait s'il ne sera pas millionnaire demain. Quoiqu'il en soit, on en revient enchanté et vraiment saisi d'admiration pour cette activité infatigable sous toutes les formes du travail.

III.

Séance du Jeudi 20 Décembre 1906.

LE VERDON

Par M. OCTAVE JUSTICE,

Publiciste.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

C'est la troisième conférence qu'il nous était donné d'entendre de M. Octave Justice. Son succès parmi nous est toujours aussi vif, car il excelle vraiment, tant par ses clichés admirablement choisis que par son talent particulier, à nous décrire les beautés de la terre de France. Cette fois, il nous a entretenus du département des Basses-Alpes, trop peu recherché par les touristes, trop peu connu encore et dont il semble presque qu'on pourrait dire qu'il vient à peine d'être révélé.

D'une superficie de 698.418 hectares, cette partie de la haute Provence, frontière de l'Italie, est essentiellement montagnaise ; pays d'aspect sauvage et pauvre et l'un des moins peuplés de France, contrastant ainsi singulièrement avec cette région du Nord, si dense de population et si puissamment active, à l'opposite de laquelle il se trouve par sa latitude. C'est que, fait remarquer le conférencier, la dépopulation est la conséquence fatale de la médiocrité agricole et du manque d'industrie. Ce n'est pas que les Basses-Alpes soient dénuées de ressources naturelles : mais l'insuffisance des moyens de transport et des voies de communication a, jusqu'à présent, empêché de les mettre en valeur et paralysé les exploitations agricoles, les tentatives d'élevage ; le déboisement a contribué à appauvrir le sol ; les ressources pittoresques et touristiques commencent d'hier tout au plus

à être appréciées, soupçonnées. Les Basses-Alpes sont restées méconnues des voyageurs, des artistes et des mondains qui recherchent les impressions neuves et suggestives : nulle part ailleurs cependant ils ne les trouveraient aussi nombreuses et aussi captivantes !

Ce département confine, à l'Est, aux grandes Alpes depuis la tête de Toillies jusqu'au massif de l'Enchastraye. Là se trouvent le col du Lautaret et le col de l'Argentière, par où passa François I^{er} en 1515, avant la bataille de Marignan.

De la tête de Toillies part la chaîne du Parpaillon qui sépare la Durance de son affluent l'Ubaye.



Cliché de M. Michel.

LE MASSIF DU PELAT. — VUE PRISE DU CHEMIN DU LAC D'ALLOS (1).

Du massif de l'Enchastraye se détache une autre chaîne qui, au pic des Trois Évêchés, se bifurque en deux rameaux : les monts de la

(1) Les remarquables projections qu'on a admirées au cours de la conférence de M. Justice, ainsi que les clichés qui illustrent ce compte rendu, sont dûs en majeure partie à la maîtrise photographique de M. Michel, Professeur au Collège d'Apt, et à l'obligeance de M. Frotabas, le dévoué Président du Syndicat d'initiative de Beauvezer et du Verdon, auxquels le conférencier tient à rendre hommage et à adresser publiquement ses remerciements.

Blanche entre l'Ubaye et la Bléone et les monts du Cheval Blanc entre la Bléone et le Verdon.

Ainsi sont bien délimités les trois principaux affluents de gauche de la Durance.

Du pic des Trois Évêchés au massif de l'Enchastraye, on voit s'ériger le Pelat (3.053 m.), le Grand Cheval de Bois (2.844 m.) et le col de la Foux ou d'Allos (2.250 m.). — On peut dire en général que les cimes de ce système orographique culminent entre 2.000 et 2.600 mètres et atteignent souvent 3.000 dans le voisinage des grandes Alpes.

Citons notamment comme crêtes dominatrices, d'abord, au-dessus des grands glaciers de Marinet. l'*Aiguille-de-Chambeyron* (3.400 m.); le *Brec-de-Chambeyron* (3.388 m.); le *Grand-Rubren* (3.541 m.); le *Brec-de-l'Homme*; le *Pelvat*; *Roche-Blanche*; la *Tête-de-Malacosta*; les *Dents-de-la-Louve*; la *Tête-de-la-Frema*; la *Tête-de-Moïse*; la *Tête-de-Lautaret*, etc.; le col de *Lonjet*, le col de *Lautaret* ou de *Chabrière*, le col de *Mary*, le col de *Larche* ou de *Largentière*, échelonnés du Nord au Sud entre la France et l'Italie; *Font-Sainte* (3.370 m.); le *Punestrel* (3.253 m.); la *Mortice*, la *Farnareita*, le *Grand-Bérard*, le *Grand-Lombard*, la *Sonaille* entre Durance et Ubaye; le *Chevalier* (2.889 m.); *Ventebrun*, les *Terres-Pleines*, le *Chapeau-du-Gendarme*, le *Pain-de-Sucre* entre l'Ubaye et le Bachelard; puis disséminés entre les bassins de l'Ubaye, du Verdon, de la Bléone, de la Blanche, de l'Asse, du Var, outre le *Pelat*, déjà cité, le *Cimet*, la *Siolane*, le *Puy-de-la-Sèche*, *Roche-Close*, *Cheval-Blanc*, le *Grand-Coyer*, etc.

Dans l'arrondissement de Forcalquier, à droite de la Durance, le relief est de moindre importance. Rattachés aux montagnes de la Drôme et de Vaucluse, notamment au Ventoux, le point culminant, ce sont les monts de Lure et de Luberon. Le pic de Lure, au Nord-Est de Saint-Étienne-les-Orgues, atteint 1.827 m.

Dans cette tempête de ressauts aux violences figées par les siècles, parmi ces remous chaotiques abondent les gouffres, les lacs, les gorges effroyables ou sublimes, les sites pittoresques.

Ce pays d'apparence ingrate et misérable est doté de véritables trésors naturels, d'un écrin prestigieux. La houille blanche y prodigue le jet de son énergie; on y trouve la pierre, des minerais, du charbon, de l'anthracite.

La culture des truffes et des fruits, déjà heureusement entreprise, ainsi que l'élevage, l'agriculture, l'industrie du beurre et du fromage

y donneraient, avec l'initiative des capitaux, l'entente, l'énergie et la persévérance de l'exploitation, des résultats rémunérateurs.

Mais le pays a été et est encore appauvri par le déboisement traditionnel et systématique. Rien n'est plus absurde que ces criminelles pratiques de déforestation, communes hélas ! à presque tous les pays de montagnes ! Les bergers — une grande partie de la population est essentiellement pastorale — sont les grands coupables. Ils incendient des hectares de forêt, ils commettent d'incalculables ravages pour obtenir quelques lambeaux de plus de pâturage pour les troupeaux. La vigilance et l'action de l'Administration sont impuissantes à leur faire entendre raison.

Le conférencier esquisse le tableau pittoresque, coloré et si peu connu, de l'exode annuel des troupeaux, lorsqu'aux fortes chaleurs, ils quittent la Camargue, hommes, femmes, enfants, centaines et milliers de moutons, pour remonter la Durance et le Verdon et aller chercher vers la région des hautes cimes les pacages, d'où ils ne redescendent qu'aux temps précurseurs de l'automne. C'est pour eux surtout qu'on déboise et que persiste la dévastation annuelle si pernicieuse au pays !

Les arbres une fois sacrifiés et le sol dénudé, ce n'est pas seulement la forme et la beauté des contrées qui ont disparu ; mais, conséquence extrêmement grave, un danger qui a été institué. Rien n'arrête plus les eaux sur les flancs abrupts, le long des rochers, aux pentes des gorges et des vallées. A chaque fonte des neiges, à chaque orage, les ruissellements torrentiels entraînent le peu qui subsistait encore de terre végétale, rongent et creusent les ravines, arrachent des blocs, les précipitent, les roulent dans les bas-fonds. Les eaux, dont rien n'atténue l'impétuosité, délitent, minent, usent, entament les hautes falaises et déterminent de véritables trombes de pierres et de gravats, dont la chute modifie sans cesse le thalweg des cours d'eau, encombre et stérilise les vallées, détruit les essais agricoles des plaines. Une autre conséquence fatale du déboisement est le développement de la sécheresse et la disparition des sources. De là en majeure partie la misère agricole de ces pays ; de là l'aspect d'une mélancolie si triste, d'une sauvagerie farouche des déclivités dénudées qui dominant presque tous les cours d'eau ; de là leur régime torrentueux, terrible et dévastateur. Le nom de Rabious, donné à l'un de ces torrents, est assez significatif : *L'Asse ! bien fol est qui la passe*, dit le proverbe. Et le proverbe n'a que trop raison !

Dans les Basses-Alpes, tout a un aspect imprévu, tourmenté. Les

touristes y pourront admirer à souhait pics, ruée des eaux, précipices. La faune et la flore y sont très intéressantes ; l'air, d'une pureté parfaite et d'une tonicité vivifiante, est salubre entre toutes les atmosphères réputées. Si toute la partie élevée de la région tient de la Suisse par le climat et la végétation, dans certaines parties, du côté de Quinson et sur les côteaux riants de Manosque, on jouit de la douceur des zones méditerranéennes et l'on voit les roses épanouir leur profusion près de l'olivier et d'arbustes plus frileux.

Rapidement en des descriptions attachantes, des images d'un coloris vif et sincère, des souvenirs attrayants, le conférencier nous fait parcourir les parties les plus notables du département.

Sisteron, petite place de guerre sur la Durance, dont la citadelle, qui couronne un roc dressé comme un bastion naturel, commande le passage et ne fut pas sans inquiéter Napoléon, au retour de l'île d'Elbe. A cette époque, une seule voie permettait de passer la Durance, le pont de la Baume. Des connivences facilitèrent cette traversée scabreuse. L'évacuation voulue du fort ouvrit à l'Empereur le libre passage. Aujourd'hui un viaduc double le pont de la Baume et les trains du chemin de fer y circulent pour les services des lignes de Grenoble à Pertuis, Aix-en-Provence, Apt, Salon et Avignon.

Digne, chef-lieu du département, sur la Bléone. Cette ville très ancienne comprend deux parties, deux quartiers séparés par le boulevard Gassendi. A voir la Cathédrale, la statue de Gassendi, etc. ; ensuite l'Établissement thermal, aux sources abondantes, d'une vertu remarquable, mais dont l'installation par trop primitive laisse à désirer. La Bléone a un cours de 75 kilomètres et son régime est celui de tous les affluents de gauche de la Durance. Son cours, impétueux et redoutable dès qu'un orage l'a grossi, suit une succession de chutes, d'étranglements, de gorges, de ravins et d'oasis de verdure, lorsque les parois de roc dilatent leur étreinte et permettent aux eaux de s'étendre plus calmes, de s'attarder et de colmater leur limon.

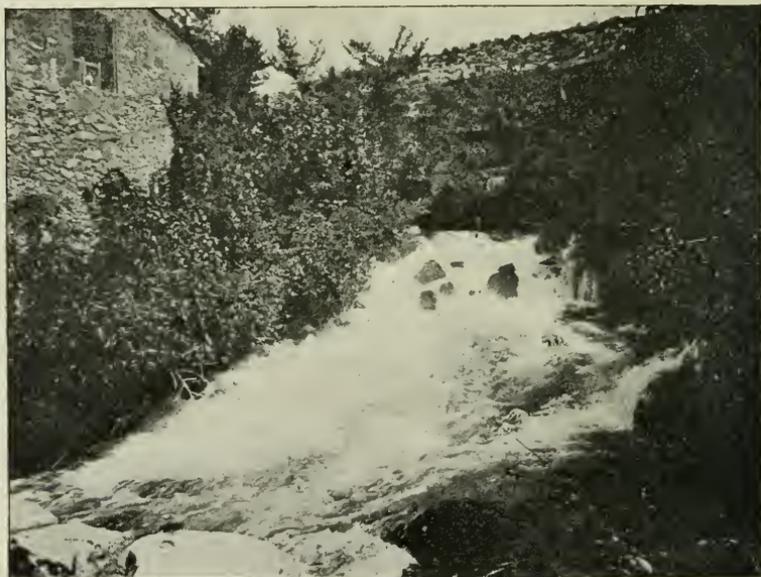
Le Bès, affluent de droite de la Bléone, descendu de la montagne de la Blanche, traverse à Verdaches de belles cluses, défilés profonds entre deux murailles de roches presque verticales, de 300 mètres, et arrose des villages pittoresques comme celui de Barles.

De Digne à Riez par Mézel, on atteint après la traversée de l'Asse le plateau de Riez et Valensole, analogue et symétrique à celui de

Canjuer, dont il n'est sans doute que la continuation, coupée par le Verdon. Immense étendue caillouteuse battue aigrement par le mistral et par les souffles de l'Alpe, il est entièrement cependant complanté d'amandiers, dont les récoltes sont un des produits appréciables du pays.

Riez est une agréable petite ville. De l'ancienne Cité gallo-romaine il reste quatre belles colonnes, le Panthéon ou Rotonde, la Chapelle Sainte-Maxime, l'ancienne Cathédrale et l'ancien Palais épiscopal.

En reprenant le cours de la Durance pour redescendre jusqu'à Manosque, de même que non loin de Riez certains territoires exploitent avec succès les truffières artificielles, on remarque notamment sur la rive gauche, aux Mées et à Oraison, dans des terrains de colmatage conquis ingénieusement et patiemment sur la rivière, d'admirables et très lucratives cultures d'arbres fruitiers. Manosque, elle-même, charmante petite ville aux monuments et aux vestiges archéologiques d'un



Cliché de M. Leroy.

FONTAINE-L'ÉVÊQUE.

grand intérêt, est entourée de vergers et de jardins aux végétations opulentes et de magnifiques plantations d'oliviers.

De Manosque on traverse la Durance pour gagner Quinson et le Verdon. A Quinson, beau travail d'art, en souterrain, pour la prise d'eau destinée à alimenter la ville d'Aix. De ce bourg, on remonte le Verdon vers Fontaine-l'Évêque et l'on pénètre dans des contrées vraiment merveilleuses.

Le site de Fontaine-l'Évêque, dans le Verdon même, est des plus attractifs. Issue du grand Plan de Canjuers, la source — la plus abondante sans doute de France, car aux plus basses eaux elle ne donne pas moins de 3.500 litres à la seconde — jaillit en cascade au milieu de végétations vigoureuses.

De Fontaine-l'Évêque, le trajet sous les hauts peupliers, le long d'un ruisseau cristallin, est une promenade délicieuse, jusqu'aux Salles, proche du château de Chanteraine et du village, perché en nid d'aigle, d'Aiguines, où l'industrie est celle de la fabrication de menus objets en racines de buis ou de bruyère.

Un peu en amont des Salles, un pont sur le Verdon permet d'aller visiter le bourg de Moustiers, illustré naguère par ses faïenciers, artistes incomparables dont les chefs-d'œuvre sont devenus à peu près introuvables dans leur authenticité. On peut en admirer quelques beaux spécimens dans la chapelle de Notre-Dame de Beauvois, bâtie au fond d'une crevasse entre deux rocs distants de 227 mètres, entre la cime desquels est accrochée et tendue, portant une étoile argentée, une chaîne, *ex-voto* séculaire d'un Chevalier de Blacas.

Du pont des Salles à Rougon on peut suivre sur les hauteurs le cours du Verdon et plonger de temps en temps un regard à des profondeurs vertigineuses. On marche en pleine splendeur pittoresque. C'est une succession d'étranglements, de ressauts, d'abîmes, de cuvettes, où l'eau se précipite avec furie. A partir de la *Mescla* (mêlée des eaux) ou confluent de l'Artuby, qui vient apporter au Verdon ses eaux et celles des sources de la ravissante vallée de Thorenc, jusqu'au pont de Carejuan, au-dessous de Rougon, c'est l'émoi solennel ; sur une longueur de 21 kilomètres, le grand cañon, de temps immémorial exploré et considéré comme inviolable, faufile sa faille formidable et tragique entre des murailles de roc à pic, dépassant parfois 500 et 600 mètres. Parmi les rocs polis par le courant, les blocs énormes où l'écume se heurte et rebondit rageusement, l'eau glauque, glaciaire se rue avec des luisances d'acier, des reflets d'émeraude et d'aiguemarine. D'en-haut, de la route de la Palud, par exemple, le long des crêtes qui suivent les sinuosités du fantastique couloir, c'est le ver-

tige. En-bas, si l'on a osé se risquer à dévaler le précipice, parmi les anfractuosités, en s'agripant aux racines et aux buissons ou en s'aidant



Cliché de M. Leroy.

VUE PANORAMIQUE PRISE DE LA ROUTE DE LA PALUD.

des crampons plantés dans le roc par les ramasseurs de buis, c'est l'écrasement. On reste haletant, effaré ; avant de chercher à expliquer et à comprendre, on admire, on reste muet et rêveur ; et l'on confirme la déclaration d'E. Reclus « qu'il n'est pas d'exemple plus remarquable sur la terre d'entaille par les eaux dans l'épaisseur des roches ».

Grâce à l'intrépidité et à la science de l'éminent hydrologiste, M. Martel, le grand cañon du Verdon a laissé pénétrer son mystère. Chargé en 1905 de l'étude géologique et hygiénique de Fontaine-l'Évêque, dont on a projeté d'amener les eaux à Marseille, il tint à opérer la reconnaissance de la grande gorge réputée impénétrable. Déjà l'Ingénieur M. Janet, son savant collaborateur, avait tenté le passage ; son canot Berthon creva sur un roc et les naufragés faillirent payer cher leur hardiesse. C'était en 1893. Des Ingénieurs suisses avaient pareillement échoué dans la même tentative. M. Evelin et quelques explorateurs audacieux avaient, il est vrai, réussi à parcourir quelques parties de la faille, mais sans dépasser le point dangereux, le pas de l'*Embus*. Accompagné de M. Janet, de son aide habituel Armand, de

M. Le Couppey de La Forest, de dix auxiliaires des villages de Rougon et de la Palud, avec le concours de M. Tessier, Ingénieur des travaux de l'usine hydro-électrique du Galetas, et de son personnel, M. Martel parvint, au risque de la vie, à opérer la traversée entière du cañon en trois jours et demi. Dès le premier rapide, un des trois canots en toile fut mis hors de service ; M. Janet et ses aides durent continuer la descente à pied, c'est-à-dire dans l'eau jusqu'au ventre, au milieu des rocs ; et en cinq endroits, le gouffre étant trop profond, le courant ou les remous trop violents, il fallut établir un va-et-vient des deux canots pour leur permettre d'avancer. La première nuit, on campa dans la cabane de l'Escalès ; la seconde, sous un auvent de roches ; la troisième, après de multiples et terribles épreuves de chavirement, de chutes périlleuses dans les cascates, de portages terrifiants sur les pentes abruptes au-dessus du torrent, dût être passée à la belle étoile, grelottants, trempés, autour d'un feu de broussailles. Les deux derniers bateaux étaient crevés à leur tour.

« La hauteur des escarpements, écrit M. Martel, n'est jamais inférieure à 300 mètres. Elle atteint par places 600 et 700 mètres ; et les cimes montagneuses qui forment les gradins supérieurs de la vallée la dominant même de 900 à 1.100 mètres. La largeur du fond est parfois inférieure à 10 mètres. La dénivellation totale du courant est de 153 m., soit une pente de 7,33 pour 1.000, supérieure à celle du Rhône entre sa source et le lac de Genève et à celle du Tarn en Lozère. La vitesse de l'eau, au bas étiage, n'est jamais inférieure à 2 mètres par seconde ».

« Je ne comprends pas encore comment nos porteurs ont pu franchir sans accidents, bateaux sur l'épaule, tous les obstacles naturels. Il y a des places, je le répète, où la clue n'a pas 10 m. de largeur, pareille alors aux *Klamme* du Fier, du Trient, de l'Aar. A chaque tournant, des voûtes surplombent en *baumes* creusées par les remous, avec des reflets verts étincelants ; le courant s'y brise en tourbillons dangereux, difficiles à éviter. Deux d'entre eux furent bien près de nous être funestes ; d'abord à Le Couppey et Blanc, lors de la rupture du premier bateau, que put seule retenir l'adresse d'Armand à jeter la corde propice ; puis à moi-même, exactement au même endroit ; enfin, beaucoup plus bas, à Armand, à son tour, qui, sous mes yeux, fut retourné dans l'eau avec sa barque, qu'il sut cependant tirer avec lui-même du courant furieux ».

« Le grand cañon du Verdon est une incomparable merveille, ce

que je connais de plus admirable en France, beaucoup plus grandiose et plus extraordinaire que les cañons des Causses et de l'Ardèche ».



Cliché de M. Leroy.

UNE DES GORGES ENTRE LE PONT DE CARGUAN ET ROUGON.

Comment expliquer la puissance d'un tel travail d'érosion et ses formidables effets? Par l'incalculable poussée des eaux ruées sur une pente raide, — où rien, pas un arbre, pas un buisson, — n'amortit leur élan, et d'une pareille altitude, comme une avalanche à laquelle la frénésie de la chute donne la force brisante et pénétrante d'un projectile. La rupture, en outre, est facilitée par la nature des roches que perfore, scie et tranche le courant et par leur structure, soit en raison de la cassure des plissements, des fissures et des affaissements plus ou moins vastes qui en ont résulté; soit action mécanique constante, aggravée, au moment des orages, par suite du déboisement, les ruissellements pluviaux, rapidement changés en trombes, arrachant, entraînant et transformant les masses rocheuses en engins de sape et de dislocation; soit usure lente des parties friables de telles couches, aidée par les effets du gel et du dégel et par ceux de l'intensité solaire et de la sécheresse pendant l'été; soit écroulement de zones inférieures, dont le cours du Verdon offre en maints endroits le spectacle; soit, enfin, ou plutôt simultanément, comme le démontre le directeur de la *Nature*, abon-

dance des diaclases verticales dans les calcaires du jurassique supérieur, morcellement fissural et surtout cavernement des fonds calcaires, engouffrement des eaux dans les *embus*, canalisations souterraines naturelles, suivies peu à peu de crevasse totale. « En deux points au moins, écrit M. Martel, ce n'est pas seulement sous des amoncellements de blocs disjoints et éboulés que le Verdon disparaît ; au pas de l'*Embus* et au Grand-Cavalet, il passe complètement *sous la roche en place*, sur plusieurs décamètres de longueur : il y a là *perte absolue* à travers les assises fissurées du calcaire, qui n'ont pas encore été emportées, et plusieurs des écroulements constatés au fond de la gorge paraissent ne pas remonter à une époque reculée. Il en résulte qu'il faut, de ce chef, reprendre en considération (sans trop le généraliser cependant), le rôle des affaissements de passages souterrains, de véritables effondrements de cavernes que j'ai indiqués comme l'un des facteurs du creusement des cañons ».

« Du reste, nous avons reconnu, au confluent de l'Artuby, où les dislocations préexistantes font tourner brusquement la rivière à angle droit, une pente naturelle qui capture une partie de l'eau du Verdon. L'approfondissement par voie d'affouillement souterrain se continue donc activement de nos jours. Car il y a certainement dans le lit d'autres pertes que nous n'avons pu que pressentir. D'ailleurs le travail de creusement mécanique doit s'opérer encore sur une puissante échelle, lors des crues terribles (6 m. c. à 1.429 m. c. par seconde) qui entraînent après les orages d'énormes troncs d'arbres et des quartiers de rocs animés d'une colossale force de percussion. Les blocs roulés ou sculptés par le courant, les chapelets de marmites, les rainures, les saillies, les perforations, les baumes découpées à même le lit et les rives du torrent constituent la plus abondante et démonstrative collection de preuves du travail effectif des eaux courantes et de la justesse de la théorie des tourbillonnements émise par M. J. Brunhes. C'est un vrai musée des actions hydrauliques, mécaniques et chimiques ».

L'éminent géologue ajoute et conclut : « C'est la confirmation absolue et définitive de la déchéance hydrologique des terrains calcaires, de leur dessèchement progressif, par l'effet surtout des captures ou dérivations souterraines que nous y avons trouvées encore à l'œuvre ».

« Ainsi pour le spectateur comme pour le savant, le grand cañon du Verdon est un des plus importants phénomènes naturels connus. C'est un joyau de plus ajouté à l'écrin déjà si riche des curiosités de notre

belle patrie, un des plus splendides et instructifs fragments de la France inconnue ».

Après cette merveille on pourrait croire que nulle surprise et nul émerveillement n'attendent plus le touriste. M. Justice nous prouve le contraire, en nous faisant parcourir avec lui les contrées admirables qui s'échelonnent dans le haut cours du Verdon, devers Barcelonnette et jusqu'au lac d'Allos.

C'est, blottie au pied d'un roc haut de 180 m., Castellane-la-Vaillante, fidèle au souvenir de sa Jeanne Hachette, Judith Audran, dont les exhortations et l'exemple enflammant les courages la sauvèrent lors du siège qu'elle soutint contre Lesdiguières, en 1586. Ce sont, non loin de Castellane, les *Cadières* de Brandis. On donne ce nom de cadières à un ensemble de rochers découpés, couronnant une montagne et donnant au regard l'illusion des tours d'une forteresse du Moyen-Age. Ce sont de surprenants et admirables obélisques naturels.

Barcelonnette, où le conférencier nous conduit en excursion ravissante, est par excellence la petite ville moderne et coquette, réunissant le confortable des grandes Cités avec le charme de la plus agréable campagne alpestre. Bâtie sur l'Ubaye, dans une belle vallée que dominent les cimes du Grand-Bérard, du Pain-de-Sucre et de Roche-Pointue, possédant des restes de fortifications, une remarquable flèche gothique, le monument historique de la Tour de l'Horloge, une fontaine monumentale avec le buste de Manuel par David d'Angers, Barcelonnette doit à ses fils mexicains, ces *Barcelonnettes* (comme on les appelle) qui vont, de tradition, s'enrichir à Mexico dans le commerce et qui tous fidèlement, après fortune faite, reviennent *au pays*, cette propriété, ce confort, ce luxe, ces excellents hôtels, ces villas, ces châteaux et ces parcs.

La région que traverse le haut Verdon et qui se partage entre les arrondissements de Castellane et de Barcelonnette est un véritable écrin prestigieux de sites qui rivalisent de pittoresque et d'attractive beauté : Saint-André-de-Méouilles, d'où l'une des lignes du réseau des Chemins de fer du Sud de la France part pour aboutir à Digne ; Thorame-Haute ; Beauvezer, la Station d'été par excellence de la vallée du Verdon ; les gorges de Saint-Pierre, cluse de un kilomètre de longueur, sinuant à 200 mètres de profondeur entre des parois à pic ; Villars-Colmars, oasis, au confluent de la Chasse et du Verdon, sur une montagne boisée ; la belle forêt de mélèzes, dite de l'Ours, et la forêt de Monnier ; les gorges de Chasse formées par le torrent de ce nom, qui

se précipite du hameau de Chasse, aux environs duquel s'ouvre la grotte de Denjuan, dont le boyau s'allonge étroit et, dit-on, inexplo-



Cliché de M. Michel.

VILLARS-COLMARS.

nable, à une distance inconnue, sous la montagne de Molière ; Colmars, chef-lieu de canton, à 1.250 m. d'altitude, dominé par le Fort de France ; la cascade de la Lance, dont le jet de plus de 20 mètres tombe avec un bruit terrifiant, écume, rebondit, disperse ses embruns au fond d'un gouffre qu'entourent de gigantesques masses de roches noires stratifiées, hautes de plus de 100 mètres à pic ; les deux aiguilles énormes de la *Roche-Cline*, que contourne la route d'une beauté sauvage ; Allos, centre de tourisme comme Beauvezer, à 1.500 m. d'altitude, enfoui sous la neige de Novembre à Avril, l'été villégiature de dilection pour l'alpiniste ; la forêt de Valsibière ; la cascade du Chaudoulin, torrent aux eaux frigides, déversoir du lac d'Allos ; ce lac, enfin, étalant la féerie de sa nappe moirée de tous les reflets de la pure lumière sur une vastitude de 1.500 m. en longueur et de 600 m. en largeur, à 2.239 m. d'altitude.

D'Allos, de Beauvezer et du Verdon, on peut, si l'on veut, redescendre vers le littoral, soit en allant rejoindre à Entrevaux et Puget-Théniers la ligne du chemin de fer du Sud de la France, jusqu'à Nice ;

soit en allant, par le Logis-du-Pin et la Station de Thorenc, jusqu'à Grasse et à Cannes. Mais avant de dire adieu aux Basses-Alpes,



Cliché de M. Michel.

LE LAC D'ALLOS.

M. Octave Justice tient à faire remarquer qu'outre l'impression d'un pays admirable, tel qu'en certaines parties il surpasse en magnificence et en imprévu les contrées les plus réputées, de cette excursion on emporte certainement deux convictions dont la leçon s'impose à l'esprit : la nécessité, l'indispensabilité rigoureuse du reboisement ; ensuite, l'importance de plus en plus grande et la puissance féconde de ce nouveau facteur de prospérité qui s'est affirmé souverainement depuis quelques années : le *Tourisme*.

Il convient de tenir compte de plus en plus de cet élément de développement économique, l'attraction des sites, les ressources naturelles, climats et paysages, et de s'attacher à les mettre en valeur, à en tirer le plus grand profit possible pour chaque province et pour le pays tout entier. Efforçons-nous donc de faire ce que font si heureusement nos concurrents helvétiques. Instituons-nous les propagandistes et les protecteurs des Stations et des sites pittoresques dans toutes les parties du territoire français ; il n'en est pas une qui n'ait sa beauté. Ce sera faire œuvre utile et louable ; car en même temps que préparer un

nouvel apport à la prospérité publique ce sera contribuer à généraliser le bien-être et à le faire pénétrer avec l'activité et le progrès jusqu'aux recoins les plus lointains et précédemment les plus déshérités ; car magnifier le travail, les souvenirs et la splendeur de chaque région c'est ajouter une irradiation à la couronne de gloire de la France.

COMMUNICATION

AUX BORDS DU RHIN

Par M. ÉMILE CORNAERT,

Lauréat de la Fondation Paul Crepy en 1906.

C'est par Aix-la-Chapelle que nous avons commencé notre voyage en Allemagne. Partis de Verviers vers 10 heures et demie du matin, nous traversons la jolie vallée de la Vesdre et les verdoyants plateaux de l'Ardenne : nous voyageons ainsi pendant une heure. Mais, quand nous descendons à Aix, nos montres françaises sont en désaccord avec l'horloge allemande : elle marque douze heures vingt-cinq ! Nous nous mettons à l'heure, et — pour trois semaines — nous voilà Allemands.

A Aix-la-Chapelle cependant, la ville de Charlemagne, on oublie facilement que l'on est en terre étrangère, au moins près des monuments qui rappellent le grand Empereur. Sur la « place du Marché » s'élève une statue en bronze de Charlemagne. « L'Empereur à la barbe fleurie », d'ordinaire majestueux dans un ample manteau impérial, est ici serré dans un pourpoint et des chausses qui le font ressembler à un équilibriste évoluant au-dessus d'une fontaine. L'Hôtel de Ville, en face, est bâti sur l'emplacement de l'ancien palais impérial : c'est un grand édifice aux murs noircis par le temps, flanqué de deux tours élevées ; entre les fenêtres carrées de la façade se détachent de nombreuses statues d'empereurs allemands. Près de l'Hôtel de Ville s'est formée, autour de « la Chapelle », la Cathédrale. Depuis le neuvième siècle, chaque époque a vu s'y ajouter des constructions nouvelles : la

rotonde byzantine est du neuvième siècle ; les pignons romans qui l'achèvent



DOM A AIX-LA-CHAPELLE.

sont du douzième et le toit à seize pans qui la surmonte est du seizième ; c'est au quatorzième qu'on ajouta le chœur gothique et quelques chapelles ; la chapelle hongroise, où est placé le trésor, date du dix-huitième ; enfin le clocher a été bâti au dix-neuvième siècle. L'ensemble forme un spectacle fort bizarre. A l'intérieur, on remarque surtout la rotonde, divisée en une partie centrale et un pourtour à deux étages : au premier de ces étages se voit le fameux « trône du couronnement », assemblage élémentaire de quelques plaques de marbre élevé sur des degrés. En somme, la Cathédrale, sans être fort belle, est du moins curieuse.

En dehors du Rathaus et du Dom, rien à Aix-la-Chapelle

ne conserve le souvenir du passé. C'est une belle ville moderne où des rues régulières s'alignent entre des maisons neuves, où de larges boulevards s'étalent à l'ombre des platanes et des marronniers : aujourd'hui, c'est au riche Casino de l'Elisenbrunnen et à la Grande Gare que se concentre la vie d'Aix-la-Chapelle.

Au Nord d'Aix, la plaine, avec ses pauvres cultures, n'est guère intéressante. La monotonie n'est rompue qu'au passage de Rheydt et de München-Gladbach, qui se rattachent au bassin industriel de Viersen et Crefeld : partout de hautes cheminées ; sans cesse des sifflements de machines à vapeur ; le long de la voie s'accumulent des barres de fer ou de larges plaques de métal forgé. Mais à peine le train a-t-il quitté la gare de Gladbach que de nouveau se déroule la plaine monotone et déserte. — Dans les gares, tous les employés et la plupart des ouvriers portent la casquette ronde et plate, élargie dans le haut, avec la visière rabattue qui cache le front : dans quelques jours, nous n'y ferons plus attention, mais cela nous change vraiment des habitudes françaises. — Voici Neuss avec le « canal du Nord » : il n'est guère animé. Seuls quelques radeaux de bois, venant de la Hohe-Venn, descendent lentement

vers Düsseldorf. Enfin, nous apercevons le Rhin, le « Vater-Rhein », le fleuve majestueux qui développe librement la large nappe de ses eaux au milieu d'une plaine où le regard cherche en vain les collines qui pourraient le contenir ; une activité intense semble le faire vivre : les vagues légères portent doucement les petits voiliers et les chalands trainés par les remorqueurs.

Düsseldorf, avant le dix-neuvième siècle, n'était connue que par son école de peinture. Aujourd'hui, c'est avant tout une ville industrielle et commerciale. Les vaisseaux peuvent y remonter directement de la mer ; en outre, il fallait un port à la région industrielle d'Elberfeld-Barmen : ce fut Düsseldorf. Certaines industries se sont développées près de ce port lui-même, et Düsseldorf est devenue ainsi une place industrielle de première importance par ses fonderies, ses aciéries, ses filatures et ses distilleries. En 1814, la ville avait 14.000 habitants ; elle en compte aujourd'hui 260.000. La marque de cet essor rapide se découvre aussitôt qu'on avance dans la ville : elle se compose surtout de quartiers neufs avec des rues bien tracées. Outre l'Académie des Beaux-Arts et la riche « Alléestrasse », il faut voir, à Düsseldorf, le pont du Rhin : deux arches de 180 m. chacune, puis deux autres d'une quarantaine de mètres rejoignent les bords en laissant de chaque côté de larges quais. C'est un ouvrage « kolossal », qui donne bien la caractéristique de cette ville industrielle.

De Düsseldorf à Cologne, nous traversons en trente-cinq minutes la plaine uniforme des bords du Rhin. Au loin se découpent sur l'horizon les deux flèches de la Cathédrale ; plus près de nous, voici les cheminées de Mülheim ; sur les multiples voies du chemin de fer, une accumulation de pièces de fer et de machines achevées annonce la grande ville. La ligne traverse les fortifications de Deutz, l'ancienne tête de pont de la rive droite, passe sur le pont fixe de plus de quatre cents mètres et entre en gare. Ici, la gare est un monument qui mérite d'être admiré : sous les halls grandioses s'étendent des quais immenses ; partout règne un mouvement continu. C'est un vrai palais de moderne civilisation.

Aussitôt sortis de la gare, nous voici en face de la Cathédrale. Au premier abord, comme devant tous les monuments qu'on entend toujours louer sans réserve, on est un peu déconcerté : le côté Nord qui se présentait à nous est d'une simplicité extrême, et puis, franchement, les flèches ne nous semblaient pas « finies » : elles sont légères assurément, mais, un peu plus hautes, elles seraient bien plus élégantes. Mais, quand on a fait le tour de l'édifice, quand on a vu le merveilleux portail du Sud et la façade, alors on admire sans plus hésiter. Lorsqu'on pénètre dans la nef, on se sent soulevé par la hardiesse et l'élanement des colonnes et de la voûte. Les hommes semblent là bien petits, les nefs immenses semblent même un peu vides. Mais que de vie, que de mouvement dans cette forêt de pierres, où les arcs-boutants et les galeries superposées s'entrecroisent sans confusion, où jaillissent des fusées de colon-

nettes, de tourelles et de pointes légères : tout, dans cette étonnante Cathédrale, s'élançe comme pour escalader le ciel.

Le Dom est bâti au centre de l'ancienne ville, formée par les quartiers voisins du Rhin. Les rues basses et tortueuses serpentent à travers une foule de monuments remarquables : on dirait que l'ancienne Colonia Agrippina a hérité des Romains un goût très vif pour les grandes constructions. Il faut signaler l'Hôtel de Ville, avec sa tour gothique, haute et massive, et son élégant portique de la Renaissance ; le Gürzenich, édifice destiné jadis aux hôtes de distinction, qui renferme des salles immenses. Mais Cologne est surtout la ville des églises : la plupart datent du Moyen-Age. Quelques-unes sont bâties sur des fondements romains et leur construction remonte au quatrième ou au cinquième siècle : Ste-Marie-au-Capitole qui occupe l'emplacement du Capitole romain ; St-Géréron, église composée d'un porche carré, d'une nef décagone gothique et d'un long chœur romain ; Ste-Ursule, St-Séverin, Ste-Cécile ; d'autres églises sont aussi très intéressantes : le Grand St-Martin avec sa tour majestueuse ; St-Pantaléon, reconstruit avec les débris du pont de Constantin ; l'église des Apôtres, dont les trois absides rondes sont tout à fait remarquables.

Au milieu de tous ces monuments d'un glorieux passé, une foule active s'empresse, allant vers le Rhin ou vers la gare ou vers les quartiers nouveaux où se sont établies les usines. Cologne est devenue une ville industrielle et commerciale de tout premier ordre. Après une longue décadence, elle s'est réveillée au dix-neuvième siècle, au bruit des machines à vapeur, au mouvement de la civilisation moderne. Les richesses restées d'autrefois dans beaucoup de familles devaient faciliter les transactions commerciales par la création de puissants établissements de crédit. Cologne devait aussi, par sa position, devenir un centre important de communications : le Rhin porte ses bateaux de Mayence à Rotterdam ; elle rayonne par voies ferrées sur la Hollande, la Belgique, la France, l'Alsace-Lorraine, Berlin et Hambourg. Toutes les branches d'industrie s'y rencontrent : filatures, lainages, soieries, fonderies, distilleries (on en compte trente d'eau de Cologne). Aussi la ville s'est considérablement agrandie : sa superficie a plus que doublé ; les quartiers nouveaux se sont développés en demi-cercle autour de l'ancienne ville, aujourd'hui étroitement serrée contre le Rhin ; les « Ringe » forment autour de la ville une ceinture de magnifiques boulevards. La population compte 430.000 habitants. Par son commerce, son industrie et sa puissante réserve monétaire, Cologne est une des villes les plus importantes d'Allemagne.

En partant de Cologne vers le Sud, nous voyons défilér devant nous les quartiers de la ville neuve. Et toujours, au-dessus d'eux, comme une fière protectrice, apparaît la Cathédrale séculaire. Elle s'éloigne peu à peu, mais longtemps encore, même après que l'immense cité a disparu, on distingue ses deux flèches aériennes ; puis, lentement, elle s'efface, s'évanouit ; on

croirait qu'elle cesse d'être matérielle, et là-bas, dans le léger brouillard qui la voile, il semble que quelque chose s'agite encore : l'âme de la merveilleuse Cathédrale.

Autour de nous, s'étend une plaine fertile, où alternent des vergers et des plants de vigne. A l'horizon, se dessinent les hauteurs qui s'approchent lentement du Rhin pour aller, au-delà de Bonn, l'enfermer dans un étroit défilé. — Bonn a son Université et une belle Cathédrale romane de proportions harmonieuses. Près du nouveau pont sur le Rhin, un des plus beaux du fleuve, se trouve l'« Alte-Zoll », ancien bastion transformé en un petit square : la statue d'Arndt s'y dresse, portant cette inscription : « Le Rhin fleuve de l'Allemagne, et non frontière de l'Allemagne » ; et là, devant le fleuve qui semble leur sourire sous la caresse d'un chaud soleil, des écoliers viennent chanter avec enthousiasme die « Wacht am Rhein ». — Au Sud-Est, se détachent nettement les formes tourmentées des Siebengebirge. C'est de ce côté que nous nous dirigeons.

Nous entrons maintenant dans un pays nouveau. Au Nord de Bonn, nous avons vu la plaine quaternaire, fertile et monotone, où le Rhin étalait librement ses eaux ; au Sud, nous pénétrons dans le massif schisteux, qui s'allonge depuis l'Ardenne jusqu'au bassin de la Fulda et de la Weser ; le fleuve s'y est taillé un couloir étroit, où ses eaux se précipitent d'obstacle en obstacle. Près de Bonn, les collines voisines du fleuve nous offrent encore de jolis bouquets d'arbres et de larges plants de vigne ; de-ci, de-là, piquées dans la verdure, se dressent de jolies villas. Au delà, les vertes collines se transforment en murailles abruptes et la riante vallée en un sombre défilé.

Sur la rive droite du fleuve se tassent les Sept-Montagnes, ensemble de cônes et de plateaux d'origine volcanique, faits de basalte et de trachyte. Ce massif imposant flanque le plateau schisteux comme une forteresse. D'ailleurs plusieurs de ses sommets furent jadis hérissés de châteaux-forts : des ruines couronnent le Drachenfels, le sommet le plus connu du massif. On monte au Drachenfels de Königswinter ; l'ascension est facile. Au sommet, les pans de murailles qui subsistent semblent ne faire qu'un avec le roc, et l'on croirait que c'est la montagne elle-même qui s'est brisée. Presque sous nos pieds, à 320 m. plus bas, le Rhin roule ses eaux entre les îles de Grafenwerth et de Nonnenwerth ; en amont, on le voit sortir des collines resserrées pour aller s'étaler complaisamment dans la vaste plaine. — Du Drachenfels, une bonne promenade sous des bois de hêtres, de bouleaux et de sapins nous conduit au Grand-Œlberg : il domine, à 464 m., toute la contrée. De là, toute l'étendue des Sept-Montagnes se déroule sous nos yeux comme une carte : les pics alternent avec les dômes, les larges plateaux avec les profondes vallées. Et toujours, comme fond du tableau, le Rhin. — « Vater Rhein », nous dit une inscription — qui s'enveloppe mystérieusement d'un brouillard, à travers lequel un soleil brûlant fait scintiller son ruban argenté. — Jadis, dans le frais vallon du

Heisterbach, au bas de l'Œlberg, existait un couvent cistercien : le monastère a disparu, mais il en reste encore, isolé dans une prairie, le joli chevet du chœur de l'église : c'est une ruine très curieuse.



RUINES AU SOMMET DU DRACHENFELS.

Remontés sur la rive droite du fleuve jusqu'à Leutesdorf, nous passons, sur un radeau primitif, de l'autre côté à Andernach, vieille petite ville assise à l'abri de son donjon et de son église à quatre tours. Elle est bien pittoresque avec ses vieilles maisons entre lesquelles on a percé tant bien que mal des rues fort peu régulières : on se sent bien en dehors des routes internationales, et loin des régions industrielles plus riches et plus affinées. C'est la montagne qui manifeste ici son influence : Andernach, malgré ses 9.000 habitants, ressemble bien plus à un village de l'Eifel qu'à une ville de la plaine du Rhin.

A l'Ouest d'Andernach s'ouvre la vallée de la Krüft. Des volcans la bordent, autour desquels sont exploitées de nombreuses carrières de basalte : Niedermendig, village connu aussi pour sa bière excellente, est le centre de cette exploitation. De Niedermendig, une route sans ombre qui monte entre de nombreuses carrières, nous conduit au Laacher-See. Ce lac de 330 hectares est le plus grand de l'Eifel. Arrivés au sommet de la route, nous nous trouvons sur la bordure d'un cercle entouré de six volcans : au milieu de ces sommets couverts de bois sombres, la nappe du Laacher-See, comme un miroir, reflète le ciel bleu ; dans un coin bien calme l'abbaye de Maria-Laach élève son imposante église. — L'Eifel, vers l'Ouest, se présente à nous comme une suite de hautes plaines plus ou moins uniformes, auxquelles des

sommets de basalte et un grand nombre de lacs donnent un aspect tout particulier. De fertiles vallées, comme celle de l'Elz que nous suivons, entaillent la surface du plateau, mais les hautes terres sont couvertes de bois ou de cultures fort maigres. — Les lacs les plus connus du massif sont les « Dauner maare ». Parmi les lacs de l'Eifel, les uns paraissent établis dans d'anciens cratères ; les autres sont dus à des affaissements du sol, déterminés par des explosions volcaniques : les lacs de Daun sont de ces derniers. Tous trois étalent la nappe polie de leurs eaux autour du chauve Mäuseberg, qui domine toute la contrée. Entouré d'abrupts couverts de bois, le plus petit, le Gemünder maar, brille comme un miroir enchâssé dans un sombre encadrement.

Au bas de la montagne, près du lac de ce nom, est assis le village de Schalkenmehren : c'est le type du village de l'Eifel. Il est bien isolé : dans la campagne, pas une maison ; à peine çà et là, une hutte pour les gardiens des troupeaux de porcs. Le village lui-même est bâti à la diable : les maisons en torchis, plus ou moins bien équilibrées, sont jetées les unes près des autres sans aucun ordre. Inutile de chercher là une rue : on passe comme on peut à travers les fumiers et les mares où barbotent pêle-mêle les canards et les enfants. En tout et pour tout, une auberge, fort basse. Quant aux habitants, à en juger par les airs étonnés qu'ils prennent, il est à croire qu'ils ne voient guère d'étrangers. Schalkenmehren connaîtra bien le confort et la civilisation, plus tard. . . Enfin, malgré le fumier et les mares bourbeuses, nous finissons par sortir de ce « trou », et nous voilà à la campagne.

Les champs offrent peu d'animation : à peine çà et là, dans les fonds plus fertiles, quelques paysans apparaissent, occupés à la fenaison. La seule céréale vraiment abondante est l'avoine ; peu ou point de blé, fort peu de seigle. Il n'y a point de chevaux : tous les attelages sont formés par des bœufs. De temps à autre, de petits bois, en dehors desquels on n'aperçoit pas un arbre, viennent rompre la monotonie de la vaste plaine à l'horizon sans limites. Parfois, la terre végétale disparaît complètement, et les feuillettes de schiste affleurent par la tranche, et la route est striée d'une multitude de petites rigoles. Les villages, qu'ils soient plus ou moins grands, se ressemblent tous. Bien au Sud de Daun, nous atteignons le Pulver-Maar, un lac cratéiforme : sa profondeur atteint 95 m., et en certains endroits le fond est incertain : après le lac de Laach c'est le plus grand de l'Eifel et assurément un des plus beaux. Son bassin presque circulaire, boisé de trois côtés, se creuse entre des bords formés de sable volcanique, qui dans l'eau prend l'apparence de poudre noire (Pulver). De la rive restée découverte, comme pour servir de point de vue, l'ensemble offre un beau spectacle. — L'Eifel s'étend, au Sud, jusqu'à la Moselle. Sans doute, la région n'est pas riante, mais il y a un réel intérêt à observer ces vastes campagnes accidentées, mais sans abrupts, où l'on ne voit pas un arbre en dehors de quelques bouquets de bois, pas une maison en

dehors des bourgs. — Avant d'arriver à Bertrich, nous entrons au Häskeller (cave aux fromages) : c'est une grotte à colonnes de basalte, composées de sphéroïdes aplatis ; on dirait des fromages de Hollande. A côté, une jolie cascade, enfermée entre des sommets boisés, brise ses eaux sur des rochers jetés dans le plus grand désordre au-devant de son cours. Bertrich est une jolie station balnéaire blottie au bord de l'Uesbach. Une belle route ombragée part de là vers la Moselle : elle longe l'agréable torrent qui, dans ses multiples détours, tantôt fait étinceler les innombrables facettes de ses eaux, tantôt se recueille à l'ombre des sommets qui l'encadrent. Après quelques kilomètres d'une course vagabonde, l'Uesbach se jette dans l'Alf. Puis, les vignes apparaissent.

Nous entrons dans la vallée de la Moselle. Près de Cochem, la rivière fait une courbe de vingt kilomètres que le chemin de fer coupe par un tunnel. Cochem est connue surtout pour son beau château, récemment reconstruit. Tout le long de la vallée, sur la rive Nord, les vignobles s'étalent au soleil ; en général, le versant opposé est couvert de bois, mais dans le moindre petit coin tourné vers le soleil on voit grimper quelques pieds de vigne. Les principaux crus sont ceux de Cobern et de Winningen. Sur les sommets se dressent encore des ruines de châteaux-forts : nous passons devant ceux de Treis, de Wildenburg, de Gondorf ; à Cobern, près des ruines de Nieder — et d'Oberburg, s'élève, bien conservée, l'élégante chapelle gothique de St-Mathias. Presque toutes ces forteresses commandaient le débouché d'une vallée latérale. Enfin, la rivière, dégagée, s'épanouit au milieu d'une belle plaine, dont la ligne sombre d'Ehrenbreitstein barre l'horizon.

Assise sur les hauteurs que découpent en pointe la Moselle et le Rhin, dominée par le rocher fortifié d'Ehrenbreitstein, la ville de Coblenz est placée dans un site superbe. Ce n'est pas cependant une belle ville : place de guerre avant tout, elle offre un aspect simple et sévère. La ville ancienne, avec l'intéressante Cathédrale Notre-Dame, s'étend au bord de la Moselle. Coblenz était longtemps restée enfermée dans ses murailles ; mais, depuis le démantèlement, des quartiers neufs se fondent et la ville presque doublée s'étend vers le Sud, du côté du Rhin. Les Rhein-Anlagen, belles promenades au bord du fleuve, conduisent à l'église St-Castor, basilique romane qui offre du côté du Rhin un coup d'œil pittoresque. Près de là, s'élève le monument de Guillaume I^{er} : au sommet, la statue équestre de 14 mètres de haut, accompagnée d'un Génie de 9 mètres, tenant la couronne impériale : ce groupe repose sur un socle de 22 mètres, dressé au milieu d'un hémicycle haut de 18 mètres. C'est un beau spécimen du « kolossal » allemand : au delà du Rhein, quand on a prononcé les mots « kolossal » et « wunderschön », tout est dit : il faut admirer. En tous cas, les Allemands peuvent être fiers de ce monument : il est d'une remarquable énormité. — En face se dresse menaçant le roc fortifié d'Ehrenbreitstein, que les Allemands disent imprenable. Le rocher et la

forteresse sont un cadre heureux pour le monument de Guillaume. Le « kolossal » monument de l'Empereur ne se comprendrait pas sans ce décor sévère, mais vraiment grandiose.



FORTERESSE D'EHRENBREITSTEIN A COBLENZ.

Un peu au Sud de Coblenz s'ouvre la vallée de la Lahn. C'est une agréable rivière que la Lahn : encore plus encaissée que la Moselle, elle fait au moins autant de détours. Comme les hauteurs voisines du Westerwald sont fort pauvres, — le terrain est le même que dans l'Eifel, — les habitants se pressent nombreux dans cette fraîche et fertile vallée. Je ne citerai qu'une vieille petite ville très pittoresque, Limburg, dont les rues accidentées s'alignent entre des maisons à pignon peintes en vert ou en rouge. La Cathédrale, bâtie au point le plus élevé de la ville, est un bel édifice du style de transition, remarquable surtout par sa position : du rocher abrupt au-dessus de la rivière, elle surgit fièrement élevant vers le ciel ses nombreuses tours. — En rejoignant la vallée du Rhin, nous descendons à Ems. Enfermée entre des collines escarpées, Ems allonge sur les deux bords de la Lahn, au milieu d'une abondante verdure, ses maisons blanches et ses villas. Le Kurhaus, avec ses corps de bâtiments d'époques différentes, est assez curieux. Dans les environs, il y a de belles promenades : en dehors de la vie mondaine, ce doit être le seul intérêt d'Ems. La ville n'a rien de caractéristique, ni de bien intéressant.

(A suivre).

POMPEI, SAINT-PIERRE, OTTAJANO

Sous ce titre, M. A. Lacroix, Membre de l'Institut, Professeur au Muséum d'Histoire naturelle, a publié une conférence faite sous les auspices de la *Revue Scientifique*, complément de celle qu'il nous a donné en Mars 1905 sur « *Les Éruptions de la Montagne Pelée* » (Bulletin T. 44, Oct. 1905, p. 227), nos lecteurs en verront volontiers l'extrait suivant. Ils y retrouveront toute la science et toute la clarté de l'éminent professeur :

« Quand les particularités de l'éruption de la Montagne Pelée ont été mises en lumière, bien des géologues se sont demandé si le phénomène destructeur des Antilles ne pouvait pas aider à mieux comprendre l'anéantissement des victimes du Vésuve. Nul, plus que moi, n'a été hanté par cette question. Je ne puis me rappeler sans émotion notre arrivée dans la rade silencieuse de Saint-Pierre. Le spectacle qui s'offrit alors à mes yeux me donna aussitôt l'impression de quelque chose déjà vu.

Sans doute, la ville détruite était sur le bord même de la mer, au lieu d'en être quelque peu distante, comme Pompéi, mais n'était-ce pas la même baie aux eaux bleues, située au Sud du volcan, dont la masse puissante se dressait devant moi ? Mesurant des yeux cette Montagne Pelée, embrumée par une colonne menaçante de vapeurs volcaniques, il me semblait voir le Vésuve, un jour d'éruption, se dressant à une distance presque égale (Pompéi se trouve à environ 10 kilomètres du sommet actuel du Vésuve, les premières maisons de Saint-Pierre, à 7 kilomètres, les dernières à 9 kilomètres environ du vieux cratère de la Montagne Pelée) s'élevant à une même hauteur, sur un soubassement de même étendue.

Je ne pouvais chasser de mon esprit ce souvenir que Saint-Pierre, comme Pompéi, avait été une ville d'affaires et de plaisir ; qu'ici, comme là, les malheureuses victimes, couchées dans la cendre, ne s'étaient guère préoccupées de la nature de leur dangereux voisin, endormi depuis des siècles, que pour en mourir.

Et cette hantise me poursuivait, jusque dans les moindres choses ; l'un des premiers objets qui frappa mes yeux, sur le port de Saint-Pierre, fut un lambeau de papier, flottant contre un pan de mur, léché par l'incendie. C'était un débris d'affiche, appelant aux urnes les électeurs pour le prochain

dimanche, qu'ils ne devaient point voir. Singulières élections que celles-là, qui ne purent avoir lieu, parce que tous les électeurs avaient subitement et simultanément disparu ! Les archéologues, en déchiffrant les *graffiti* des murs de Pompéi, ne nous ont-ils pas appris que quelques-unes des dernières pensées des Pompéiens furent également pour des luttes du Forum ?

Aussi, dès qu'à mon retour en France, j'ai eu achevé la mise en œuvre des observations recueillies à la Martinique, ai-je voulu, alors que mes yeux étaient encore pleins des spectacles tragiques des Antilles, aller revoir les villes mortes de la Campanie. J'ai consacré à cette tâche l'été et l'automne de 1905 ; j'ai repris, les Lettres de Pline à la main, le chemin du cap Misène et de Stabies, interrogé les ruines de Pompéi et les moulages des cadavres, auxquels l'esprit inventif de Fiorelli a fait revoir le jour, après dix-huit siècles d'ensevelissement.

En parcourant le Vésuve, dans tous les sens, je ne me doutais guère qu'un violent réveil du volcan allait, quelques mois plus tard, apporter le poids d'une sanglante démonstration expérimentale à la thèse que je me proposais d'exposer dans la conférence que j'avais promise au directeur de la *Revue Scientifique*, — je ne me doutais guère que j'allais bientôt revoir ces verts coteaux d'Ottajano, disparaissant alors sous les vignes aux grappes mûres, transformées en un désert de cendres blanches, en un vaste champ de désolation et de mort.

J'ai pu montrer que la ville de Saint-Pierre et ses habitants ont été anéantis par un phénomène, nouveau pour le volcanisme, ou plutôt pour la première fois scientifiquement établi, celui des Nuées ardentes.

Le même phénomène a-t-il causé la destruction de Pompéi ? Voilà la question nettement posée.

L'anéantissement total de Saint-Pierre et de tous ses habitants par une nuée ardente, descendant directement du sommet du volcan dans la plaine en roulant sur le sol et constituant l'acte unique, presque instantané, d'un paroxysme, reste sans analogue.

La destruction de Pompéi et d'un vingtième au plus de ses habitants est le résultat d'un phénomène différent, ayant eu une durée relativement longue (quelques jours) ; c'est un ensevelissement progressif par des projections lancées dans l'espace, et retombées à la surface du sol à la façon de la grêle ou de la pluie.

L'éruption de la Montagne Pelée ne peut donc apporter aucun jour nouveau sur le mécanisme de l'antique catastrophe, qui s'explique rationnellement par l'un des phénomènes les plus habituels du volcanisme : l'éruption récente du Vésuve, en détruisant en partie Ottajano et San Giuseppe, est venue d'ailleurs le démontrer d'une façon en quelque sorte expérimentale.

Ainsi, d'un côté, presque instantanéité de la destruction sous l'influence de

matériaux brûlants, violentes actions mécaniques s'exerçant dans une direction horizontale, sans aucun mouvement du sol ; de l'autre, écrasement lent, ensevelissement progressif par des matériaux froids, actions mécaniques s'exerçant de haut en bas, aidées par des tremblements de terre : tels sont les caractères différentiels de ces deux catégories de phénomènes destructeurs, — de ces deux façons distinctes de mourir sous l'action d'un volcan.

A côté de ces différences, il faut cependant relever, dans les trois cas, une particularité commune, qui présente un intérêt général au point de vue volcanologique.

La zone ravagée par ces trois éruptions consiste en un secteur dissymétrique, n'intéressant qu'une partie seulement du massif volcanique.

Le jet destructeur, qu'il ait consisté en une nuée ardente roulant sur le sol, comme à la Martinique, ou en flots de *lapilli* lancés dans l'espace, comme au Vésuve, est sorti, non pas d'une de ces ouvertures orientées verticalement, dont on se plaît généralement à admettre l'existence dans un volcan en éruption, mais d'une bouche orientée obliquement.

A la Montagne Pelée, la répétition du phénomène m'a permis de préciser, sans ambigüité possible, la position de cette bouche, s'ouvrant sur les flancs du dôme de lave récente.

Au Vésuve, aussi bien en 1906 qu'en 1879, il me paraît impossible d'échapper à une conclusion du même ordre (bouche oblique à l'intérieur du cratère) ; il est invraisemblable que le vent, seul, ait été capable de déterminer une orientation aussi parfaite et aussi complète d'un jet destructeur d'une telle importance et d'une semblable durée. En ce qui concerne l'éruption récente, tandis qu'Ottajano, situé à 5 kilomètres du cratère (Nord-Est), était couvert de 0 m. 70 de *lapilli*, l'Observatoire vésuvien, qui n'en est distant que de 2 kil. 3 (Nord-Ouest), ne recevait qu'une quantité insignifiante de ces mêmes projectiles. Ce que l'on sait de l'étroite distribution des ponces de Pompéi n'est pas moins net.

D'ailleurs, il semble que ce soit là une particularité souvent réalisée dans les anciennes éruptions du Vésuve et, si elle n'a pas frappé, c'est, sans doute, parce qu'elle n'a généralement pas entraîné, au cours de celles-ci, de graves dommages. (Il faut noter, cependant, qu'au cours de l'éruption de 1779, Ottajano a subi des dégâts qui doivent, sans doute, être expliqués de la même façon). Monticelli et Covelli ont, en particulier, indiqué qu'une bouche oblique, orientée vers le Sud, a fonctionné lors de l'éruption de 1822 ; l'année précédente, ils avaient étudié, de près et en grand détail, sa position dans le cratère et sa structure ».

BIBLIOGRAPHIE

ASIE-MINEURE ET SYRIE, Sites et Monuments,

par M. Eugène GALLOIS, chargé de Missions par l'Instruction publique. —
Don de l'Auteur.

Ce livre n'est pas, comme on pourrait le croire, un de ces récits de voyage auxquels nous a habitués l'infatigable globe-trotter qu'est M. Gallois, mais bien une œuvre de réflexion et d'étude, un recueil méthodiquement composé, au moyen de souvenirs, de notes, de lectures, et destiné à un but de vulgarisation. C'est, en quelque sorte, une série de promenades familières à travers l'histoire et l'archéologie, à laquelle la géographie sert simplement de lien, de fil conducteur. Du reste, l'organisateur de ce voyage supposé s'abstient de faire passer son fil par les endroits trop connus. C'est ainsi qu'après une longue énumération, forcément un peu sèche, de ces merveilles charmantes et trop ignorées que sont les « Iles », il ne nous parle de Constantinople, avec ses nombreux faubourgs asiatiques, que pour la saluer au passage, écourté sa description de Smyrne et de Damas, villes décidément trop européanisées, et laisse en dehors de son programme Jérusalem et la Palestine. Ne nous en plaignons pas. Tant de voyageurs et d'artistes nous ont déjà décrit ces mêmes régions, sans compter les guides Cook, les prospectus de chemins de fer et les réclames d'hôteliers !

De la variété et du bric-à-brac pittoresque, des scènes de mœurs, de la musique arabe et des danses du ventre, tout cela est en effet très curieux, mais quel intérêt autrement puissant, sous son apparente sévérité, que celui qui se dégage des vieilles pierres et de la poussière des générations, des aspects de la nature et des enseignements de l'histoire ! En nous les faisant connaître, M. Gallois a cru travailler « à l'accomplissement d'un devoir social », ambition fort honorable quand on songe à tout ce que cette terre a vu naître et mourir d'œuvres et de civilisations. « Il y a peu de pays où plus d'histoire se soit pressée en moins d'espace », dit l'historien allemand Curtius, cité par M. Gallois ; et un autre savant ajoute : « Si un grand nombre de vestiges historiques se trouvent à la surface du sol, ses entrailles en recèlent bien d'autres qui se sont enfoncés sous leur propre poids et celui des siècles ». Et pour tous tous qui oublions si vite nos humanités classiques, la lecture de quelques-unes de ces pages ressemble à une reprise de possession de nous mêmes, à je ne sais quel frais retour vers les souvenirs de notre enfance. Voici, cités presque au hasard : Pergame et ses ruines nombreuses, Sardes et le bon vieux roi Crésus, possesseur du Pactole, Éphèse et le temple de Diane, une des sept merveilles du monde, Halicarnasse et le tombeau de Mausole, Tarse, où Antoine rencontra Cléopâtre, Nicée, où se tint un Concile fameux, Sinope, Trébizonde, que sais-je ! Ici coulent des fleuves qui furent eux-mêmes des dieux : Le Granique, le Scamandre, le Cydnus, le Simoïs, l'Hermos, le Méandre ; ici ont respiré des hommes qui s'appelaient César, Alexandre, Mithridate, Pompée, Homère, Hérodote, Pythagore, Saint-Paul, Godefroy de Bouillon, Barberousse, et

tant d'autres ! Et tous ces paysages d'Asie-Mineure, avec leur lumière, leur silence, leur gravité douce, si bien appariée elle-même aux ruines qui les solennisent !

Quel dommage que nous possédions à ce sujet si peu de livres d'une science et d'une ampleur véritables ! Celui de M. Gallois est de proportions modestes, mais il suffit pour éveiller et satisfaire notre curiosité d'une façon aimable, ce qui a bien son importance.

Le volume se complète par des considérations économiques et politiques d'ordre varié, notamment sur les richesses, encore presque insoupçonnées, que contiennent le sol et le sous-sol de l'Asie-Mineure, sur le développement des routes et des chemins de fer, et sur le rôle que les diverses grandes Puissances, la France plus spécialement, sont appelées à jouer dans la Péninsule.

MES CHASSES DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE,

par Paul NIEDICK. Paris, Plon, 1907.

Tous les enfants, grands ou petits, aiment les belles aventures de chasse, celles surtout qui ont pour cadre des paysages exotiques, et qui, par les dangers qu'elles présentent, exigent une audace et un courage exceptionnels. Ils trouveront ici de quoi satisfaire leur curiosité, sans sortir pour cela, d'ailleurs, du vaste domaine de la géographie.

M. Niedick a parcouru pendant sept ans, la carabine en main, les latitudes les plus diverses à la poursuite de tous les gros gibiers. Il est allé au Japon chasser le faisan sur les hauteurs, ce qui lui a permis occasionnellement de gravir la fameuse pyramide du Fujiyama ; à Ceylan et dans l'Inde, il a tiré l'ours, le buffle, l'éléphant, le crocodile, le tigre et la panthère ; en Australie, il a forcé à cheval le daim, le cerf et le kangourou ; l'Afrique Orientale lui a offert son contingent de gnons, zébres, sangliers, antilopes et hippopotames ; il a chassé l'élan à Terre-Neuve et dans l'Alaska, le wapiti et l'ours-grisly dans les Montagnes-Rocheuses, le rhinocéros et le lion au Soudan, l'ours, le mouflon et le renne dans l'Extrême-Nord du Canada. Au reste, de nombreuses gravures nous représentent, tantôt des spécimens de ses trophées cynégétiques, tantôt l'auteur lui-même, la crosse au pied, à côté du cadavre de quelqu'une de ses victimes. La plupart de ses aventures nous sont contées d'une façon vive et pittoresque, avec, çà et là, une certaine pointe de bonne humeur, toute gasconne, dirais-je volontiers... si l'auteur n'était de pure race allemande.

D'ailleurs, dans sa préface, il se dit véridique, et prétend n'avoir rapporté que des faits exacts, « au risque même d'être çà et là accueilli du lecteur par un hochement de tête ». Voilà donc les incrédules avertis, et quelque peu désarmés.

Mais, mieux que l'attrait de coups de fusil merveilleux, ou que le frisson en face de dangers conjurés à l'avance (nous le savons fort bien, sans quoi l'auteur serait-il vivant pour nous les raconter ?) On pourra puiser dans le livre des renseignements abondants sur la faune majeure des cinq parties du monde, en particulier sur les mœurs de telle ou telle espèce dont nos zoologistes n'ont pu nous donner jusqu'ici qu'une description incomplète, faute de les avoir saisies sur le vif et dans des conditions de liberté et de milieu suffisants. Cerfs, tigres, éléphants ou autres, le chasseur a

pu en effet, en ses nombreux affûts de nuit et de jour, surprendre leurs mouvements et leurs attitudes les plus variés. Ceci rappelle les très curieuses photographies au magnésium, prises par un autre Allemand, M. Schillings, reproduites en Juillet 1906 par l'*Illustration*, et consignées dans un livre au titre significatif : *Mit Blitzlicht und Buechse*. Les Anglo-Saxons, grands amateurs de chasse comme de zoologie, ont poussé également fort loin leurs recherches en ce genre. Leurs récits de chasse formeraient toute une bibliothèque. Nous ne pourrions guère mettre sérieusement en parallèle que les deux beaux et épais volumes de M. Édouard Foa, sur ses chasses dans le continent noir.

Faut-il désirer que les Nemrods et sous-Nemrods de ce genre se multiplient ? Oui évidemment, s'il s'agit de l'extermination des grands fauves carnassiers ; non, en ce qui concerne les animaux plus inoffensifs. L'auteur le remarque lui-même, la protection du gibier tend heureusement à devenir universelle. Chose assez piquante, c'est précisément parmi les chasseurs invétérés, parmi ceux qui ont leurs trophées innombrables accrochés aux murs, qu'on rencontre les plus ardents partisans de la protection. « Amis de la nature », ils considèrent l'animal comme « un de ses admirables produits ». C'est pourquoi, « si l'on veut réaliser quelque progrès, il faut ôter, et plutôt aujourd'hui que demain, la carabine des mains de l'indigène... En outre, il faut agir avec la dernière énergie contre les blancs sans scrupule, qui, uniquement préoccupés de leur intérêt momentané, causent par leurs méfaits un préjudice incalculable pour l'avenir ». Voilà qui est fort bien dit. On ne saurait mieux cracher au plat, une fois repu soi-même, pour en déguster les autres.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE ET COLONIES.

Madagascar ; les enterrements Betsiléos. — Voici à peu près comment se passent les enterrements betsiléos :

Vanité ou superstition, les Betsiléos tiennent par-dessus tout à réunir le plus de monde possible à leurs enterrements. Ils ont donc inventé une foule de moyens pour attirer un grand nombre d'assistants. C'est si bien pour eux le point essentiel

que dans certaines régions on ne fait pas les cérémonies lorsque le riz est trop cher, mais on attend l'époque qui suit la moisson. De même en temps d'épidémie l'on renvoie la réunion à des jours meilleurs.

Quand un Betsiléó vient de mourir, la famille envoie des messagers dans toutes les directions vers les parents ou alliés du défunt pour les inviter à l'enterrement. Les mêmes messagers ou d'autres personnes sont chargés d'acheter les lambas destinés à envelopper le cadavre. Pendant ce temps, on fait constater le décès par un voisin. Un des proches parents s'approche du défunt pour lui fermer les yeux. Il dépose une pièce de monnaie, quelquefois une piastre (5 fr.), sur la langue, lui serre la bouche avec un linge et lui couvre le visage. On le ligote aux reins, aux genoux, aux pieds, et on le lave.

Ainsi préparé, le corps est disposé sur une simple natte ou sur un lit du côté Est de la chambre. On le couvre des lambas disponibles, auxquels seront ajoutés ceux qu'on a fait acheter, en ayant soin de mettre les plus précieux à l'extérieur; certains font des dettes et se ruinent même pour avoir des lambas de haut prix. Un autre lamba est tendu en forme de rideau en avant du mort pour le cacher; on le soulève quand les parents viennent faire leur visite de condoléance et présenter leur offrande à celui qui conduit le deuil.

Les personnes présentes dans la chambre sont assises à l'Ouest de la case, la face tournée vers le rideau. On ne doit jamais laisser le mort seul.

Ces premières dispositions prises, les parents, qui ont d'abord soigneusement retenu leurs larmes, éclatent tout à coup en sanglots. Bientôt ce sont des lamentations parlées, de vrais discours où l'on exagère les qualités du défunt, où l'on exprime la douleur de l'avoir perdu. Et l'on apprend ainsi dans le voisinage qu'un tel est mort.

Dès lors on commence à se réunir pour les cérémonies : les invités venant de loin arrivent peu à peu. Bientôt se fait une agglomération plus ou moins considérable suivant l'importance du personnage. Les joueurs de grosse caisse, les fifres, les tambours ne tardent pas à paraître et à se faire entendre. On les a appelés et loués chèrement parce qu'ils sont très utiles pour réunir le peuple, ou bien ils sont venus d'eux-mêmes offrir leurs services dès qu'ils ont appris qu'il y avait un mort. En même temps se présentent des chanteurs et des danseurs. On amène près du hameau un ou deux troupeaux de bœufs, dont quelques bœufs de combat, pour faire savoir à la foule qu'il y aura combat de bœufs et qu'on distribuera de la viande. Enfin une bande d'hommes est envoyée pour ouvrir le tombeau. Ils font ce travail avec plus ou moins d'entrain suivant le repas et le rhum qu'on leur partage.

Le tombeau betsiléó a généralement la forme d'un grand cube de pierre plus large que haut et dont les quatre faces sont constituées par des roches plates superposées. Quelques-uns sont en pierres soigneusement taillées. C'est sous ce cube extérieur ordinairement placé sur une colline, en haut des montagnes ou même au sommet des rochers que se trouve le caveau de famille. On y accède par une tranchée en pente comblée en temps ordinaire de terre molle et que l'on dégage au moment d'un enterrement.

L'ordonnateur des funérailles doit prendre toutes ses dispositions pour que l'enterrement se fasse d'après les us et coutumes. Ce doit être un personnage d'autorité.

A la tombée de la nuit on sert un copieux repas aux musiciens, chanteurs, danseurs, danseuses et proches parents. Ce repas est suivi d'une distribution de rhum. L'ordonnateur rassemble alors tous les assistants et leur adresse un discours où il

dit entre autres choses : « Le jour ne meurt pas aujourd'hui, car notre cher parent est mort, et maintenant vous pouvez vous livrer aux réjouissances accoutumées, vous tous mariés et surtout non mariés ». Aussitôt commencent la musique, les chants et les danses. Tous les désordres deviennent autorisés. « Amusons-nous, disent les Betsiléos, pendant que nous sommes en vie, car lorsque nous serons morts, nous serons dans le repos ».

Le *fiandravanana*, c'est-à-dire l'ensemble de tous ces désordres, a lieu toutes les nuits avant et parfois même après l'enterrement.

Au point du jour l'ordonnateur fait un nouveau discours pour remercier les assistants. Il les invite à rester jusqu'à la fin de l'enterrement et promet de fournir les repas nécessaire ; il donne le salaire convenu aux joueurs et danseurs et annonce le combat de bœufs.

Ce combat est dans le genre de ceux qui sont usités en Espagne. Le parc où sont enfermés les troupeaux pendant la nuit sert d'arène. Les spectateurs se massent sur le talus circulaire qui l'entourne. On va chercher des bœufs de combat dont quelques-uns ont parfois une vraie réputation. Le bœuf pénètre dans l'enceinte et des jeunes gens munis d'amulettes se présentent pour combattre, c'est-à-dire pour agacer la bête en évitant ses coups. Les assistants jettent de la monnaie pour exciter les lutteurs.

Les combats de bœufs sont dangereux pour les combattants qui, assez souvent, sont grièvement blessés, mauvais pour les assistants qui y perdent plusieurs jours. La distribution de rhum ne cesse pas ; plus ou moins abondante selon les moyens et la générosité de l'ordonnateur.

Quand tout est prêt pour l'ensevelissement, c'est-à-dire quatre jours après la déclaration de mort, le corps est mis dans une bière en bois, ou dans une pirogue *ad hoc* pour les riches, ou simplement dans une natte entourée de bandelettes pour les personnes de condition plus modeste. Le tout est fixé fortement sur un brancard.

On ne peut faire l'enterrement ni le matin, ni à midi, de peur d'affliger le mort et de se le rendre défavorable. Il faut garder chez soi le cadavre le plus tard possible. Donc vers la fin de la journée, des jeunes gens se présentent pour porter le défunt, d'autres désignés d'avance conduisent en filanjane les parents du défunt, et le cortège se dirige par le chemin le plus long vers le tombeau. Tout cela se passe au milieu de chants, de danses et de tapage. Les femmes pleurent ou font semblant de pleurer en se lamentant, les autres rient, crient et se bousculent.

Lorsqu'on est parvenu au tombeau, on boit du rhum, on offre au mort de la viande rôtie. Le chef des funérailles avec une ou deux personnes descend vers la porte du caveau et l'une de ces personnes, tournant le dos au caveau, frappe du talon la porte en disant : « Ouvrez-nous, nous vous amenons votre parent. Il nous a quitté pour habiter avec vous, recevez-le et ne le laissez pas aller seul ». La pierre qui ferme l'ouverture est alors enlevée et l'ordonnateur des funérailles entre dans le tombeau pour voir le corps des ancêtres et désigne l'endroit où doit être déposé le défunt. Il fait un signe, le corps est descendu, on découvre la tête voilée jusque-là, on replace la pierre, et la tranchée qui mène au tombeau est de nouveau comblée.

Pendant ce temps, d'autres personnes se sont occupées à tuer les bœufs non loin du tombeau. Tous les assistants, l'ensevelissement terminé, se dirigent de ce côté et s'accroupissent autour des victimes. Trois hommes désignés se lèvent pour le *kabary*. Celui qui se tient au milieu prend la parole pour faire l'histoire du défunt, dire la maladie qui l'a enlevé, remercier les assistants, lire la liste de ceux

qui ont offert une cotisation, indiquer ensuite ceux à qui on doit distribuer de la viande. Les deux acolytes viennent au secours de l'orateur pour lui souffler les noms. Parfois ils ajoutent quelques mots.

Le discours fini, on distribue la viande. Naturellement tapage et désordre... La nuit arrive, on recommence les réjouissances nocturnes.

Deux jours après on continue encore ces orgies pour chasser l'âme du défunt. Les Betsiléos, en effet, croient que celle-ci hante le tombeau et ses alentours, or il faut à tout prix que cette pauvre âme reste tranquille dans le sépulcre et ne s'avise plus de venir troubler les vivants. Si l'enterrement a été bien conduit, il y a tout lieu d'espérer que l'âme se tiendra en repos.

Donc pour achever de contenter le mort, ou tue un autre bœuf, on boit du rhum et on continue le *fiandravanana*. « Va-t'en, dit-on à l'âme, ta demeure n'est plus ici, car c'est la demeure des vivants, tes parents ne sont plus ici, ils sont là-bas, dehors, va-t'en ! »

Et l'on se disperse enfin.

Une semaine après, nouvelle cérémonie. Les parents se réunissent. On porte au tombeau un peu de rhum et de viande cuite. Celui qui est chargé de l'offrande doit aller droit devant lui sans tourner la tête; arrivé près du sépulcre, il s'adresse aux âmes des ancêtres : « Gardez bien votre enfant, leur dit-il, ne le laissez pas circuler, ne le laissez pas aller vers les troupeaux des vivants, vers leur bien, etc. ».

Tout est terminé.

Les marques de deuil sont l'habit violet, bleu foncé et noir. Les femmes dénouent leurs tresses et portent leurs longs cheveux divisés en deux énormes touffes ébouriffées. Les hommes laissent croître les leurs en désordre. Il y en a qui ne se baignent plus tant que dure leur deuil. Enfin on porte le lamba d'une certaine manière en le laissant retomber par devant des deux côtés.

Tous ces usages ne sont pas universellement suivis; il y a bien quelques variantes, mais tel est du moins l'aspect général des enterrements betsiléos.

ASIE.

Le Traité Franco-Siamois. — Voici l'analyse article par article du traité franco-siamois :

A la suite d'opérations de délimitation entreprises en exécution de la convention du 13 Février 1904, le Gouvernement français et S. M. le Roi de Siam, désireux d'une part d'assurer le règlement final de toutes les questions relatives aux frontières communes de l'Indo-Chine et du Siam par un système réciproque et rationnel d'échange, désireux d'autre part de faciliter les relations entre les deux pays par l'introduction progressive d'un système uniforme de juridiction et par l'extension des droits des ressortissants français établis au Siam, ont décidé de conclure un nouveau traité dont les dispositions sont les suivantes :

Par l'article 1^{er}, le Siam cède à la France les territoires de Battambang, Siem-

Rap et Sisophon, dont les frontières seront définies par un protocole de délimitation ultérieur.

Par l'article 2, le Gouvernement de la République cède au Siam les territoires de Dan Sai et de Kratt, dont les frontières seront également définies par un protocole ultérieur, ainsi que toutes les îles situées au Sud du cap Lemling jusques et y compris Kokut.

L'article 3 stipule que la remise de ces territoires aura lieu de part et d'autre dans un délai de vingt jours après la date à laquelle le présent traité aura été ratifié.

Aux termes de l'article 4, une commission composée de fonctionnaires français et siamois sera nommée dans un délai de quatre mois après la ratification du traité en vue de délimiter les nouvelles frontières.

L'article 5 règle la question de la protection consulaire. Il dispose que tous les Asiatiques, sujets et protégés français, qui se feront inscrire dans les consulats de France au Siam, après la signature du traité, par application de l'article 2 de la convention du 13 Février 1904, seront justiciables des tribunaux siamois ordinaires.

En même temps, la juridiction des cours internationales siamoises, dont la réorganisation était prévue par l'article 12 de la convention du 13 Février 1904, sera, dans des conditions à déterminer, étendue dans tout le royaume siamois aux Asiatiques, sujets et protégés français, visés par les articles 10 et 11 de la même convention et actuellement inscrits dans les consulats de France au Siam.

Ce régime prendra fin et la compétence des cours internationales sera transférée aux tribunaux siamois ordinaires après la promulgation et la mise en vigueur des codes siamois (code pénal, code civil et commercial, code et lois d'organisation judiciaire).

Enfin l'article 6 stipule que les Asiatiques, sujets et protégés français, jouiront dans toute l'étendue du royaume de Siam des droits et prérogatives dont bénéficient les nationaux du pays, notamment du droit de propriété, de libre résidence et de libre circulation. Ils seront soumis aux impôts et prestations ordinaires. Ils seront exemptés du service militaire et ne seront pas assujettis aux réquisitions et taxes extraordinaires.

Ce traité, signé à Bangkok le 23 Mars 1907, n'a pas eu la même fortune que le traité du 7 Octobre 1902 : et il faut l'en féliciter. Rarement acte diplomatique avait été aussi mal accueilli que ce traité de 1902. L'accueil fut même si mauvais que le Gouvernement français renonça à le soumettre à la ratification des Chambres. Les négociations reprirent après la signature. Et le 15 Février 1904, un nouveau traité fut conclu qui, lui, fut approuvé par le Parlement, mais qui, de l'avis de plusieurs personnes compétentes, ne pouvait être considéré que comme une solution d'attente.

Trois ans, depuis lors, ont passé. M. Dutasta, chargé d'affaires de France à Bangkok, et M. Klobukowski, notre ministre, indiquèrent tour à tour les desiderata qu'il était opportun de satisfaire. Toute une partie des arrangements de 1902 et 1904 était bonne et ne devait pas être remise en cause : c'était le cas pour la cession à nous consentie des provinces de Melouprey et de Bassac ; c'était le cas pour l'indépendance reconnue vis à vis du Siam au roi de Luang-Prabang ; c'était le cas aussi pour les stipulations secondaires d'ordre économique — hypothétiques, il est vrai — qui visaient des constructions de voies ferrées. Mais bien des causes de litige subsistaient. D'abord le roi du Cambodge, notre protégé, se plaignait que

son royaume restât amputé des provinces de Battambang, de Sim-Reap et de Sisophon. Ensuite, le Siam ne se résignait pas à la perte de Kratt qui nous avait été remis en échange de Chantaboun ; il ne se résignait pas davantage à voir la France, par sa présence dans le territoire de Dansai (boucle du Mékong), lui fermer toute communication entre le bassin du Haut-Ménam et celui du Mékong. Enfin les stipulations relatives non à la protection, mais à la juridiction des sujets et protégés français au Siam apparaissaient comme un moyen de pression entre nos mains et, du même coup, désarmaient le Gouvernement siamois en face des prétentions de certaines puissances, notamment du Japon, pour qui le droit de protection et de juridiction est un prétexte à une intervention continue dans les affaires intérieures du Siam.

M. Pichon, dans les instructions remises par lui à M. Collin de Plancy, notre nouveau Ministre à Bangkok, à la fin de 1906, avait très sagement marqué son désir d'aboutir à une solution moins précaire. Dès son arrivée à son poste, M. Collin de Plancy constata que ce désir était plus vif encore du côté du Siam que du nôtre. La négociation — amorcée par celle d'un emprunt conclu il y a deux mois — s'engagea aussitôt. Elle fut menée à Bangkok et aussi, par intermittences, à Paris. Et le préambule du traité qui en est sorti exprime très heureusement l'esprit dans lequel elle a été conduite. Il est dit dans ce préambule que les deux gouvernements souhaitent « d'une part assurer le règlement final de toutes les questions relatives aux frontières communes de l'Indo-Chine et du Siam par un système réciproque et rationnel d'échange, d'autre part faciliter les relations entre les deux pays par l'introduction progressive d'un système uniforme de juridiction et par l'extension des droits des ressortissants français établis au Siam ». Il est impossible de résumer plus brièvement les stipulations compensatrices auxquelles on s'est arrêté.

Tout d'abord, nous rendons au Siam Dansai et Kratt. Kratt, quand il nous fut cédé en 1904, fut dénoncé par une partie de la presse comme un point sans intérêt. Il est probable que les mêmes journaux estimeront aujourd'hui qu'il présente une valeur de premier ordre. Ce sont là jeux de polémique auxquels il ne faut pas s'attarder. Kratt n'aurait eu de valeur que comme débouché du bassin du Grand Lac, — de ce bassin qui désormais sera français, puisque les riches et fertiles provinces de Battambang, Seam-Reap et Sisophon, conquises naguère sur le Cambodge, nous sont rétrocédées. Mais ce débouché, il est clair qu'à la suite du traité du 23 Mars, c'est du côté de Pnom-Penh qu'il le faudra chercher. Un chemin de fer Battambang-Pnom-Penh répondra à tous les besoins et drainera vers Saïgon le commerce de cette belle région. Au point de vue territorial, au point de vue politique, au point de vue économique, nous gagnons donc incontestablement au change. Pourquoi le Siam s'y est-il prêté ? Parce que Dansai et Kratt sont peuplés d'habitants de pure race siamoise et que leur réunion à la France était une cuisante blessure pour un amour-propre national qu'on doit respecter chez les autres quand on le ressent soi-même.

En matière de juridiction, nous faisons au Siam des concessions analogues dans leur principe à celles qu'autrefois nous avons accordées au Japon. Nous l'avons dit, ces concessions sont plus avantageuses au Siam qu'onéreuses pour nous. Car elles l'affranchissent, en matière internationale, des entraves que lui imposait la clause de la nation la plus favorisée. Nous avons d'ailleurs obtenu la contre-partie qu'on réclame toujours en pareil cas, c'est à savoir l'extension des droits de nos ressortissants, notamment en matière de propriété, de résidence et de libre circulation dans toute l'étendue du royaume. C'est là évidemment de notre part un acte de foi dans la loyauté du Siam et dans la probité de ses méthodes administratives.

Mais rien n'autorise à douter de ses intentions sincères. Et notre légation, au surplus, est là pour veiller aux intérêts de nos nationaux et de nos protégés. Il ne faut pas s'étonner qu'une évolution de ce genre s'accomplisse dans nos relations avec tous les pays asiatiques. On ne peut pas prétendre à la fois qu'ils s'euro-péanisent et qu'ils restent, vis à vis de l'Europe, dans un état d'infériorité juridique. Le phénomène est général. Il faut l'accepter, — en tâchant d'en bénéficier. C'est ce que nous avons fait.

Au total donc, bon traité, qui est bien accueilli des deux parts et qui a chance par conséquent de rester pour longtemps la loi des contractants.

Le Temps.

La Chine nouvelle. — La Chine est bien changée depuis quelques années ! Elle est maintenant dans une fiévreuse agitation pour se transformer. Les examens publics ont été supprimés. C'est une grosse affaire pour les lettrés. Partout on établit des écoles dans les villes, dans les gros bourgs, et même on veut qu'il y en ait dans tous les villages où il y a plus de 100 familles. Pour faire les frais, on a vendu, d'après un ordre de la Cour, toutes les terres qui appartenaient aux pagodes.

Les soldats sont habillés à l'euro-péenne. On voit des galons magnifiques aux manches et sur les casquettes des officiers. La Chine désire ardemment se mettre sur le même pied que le Japon, son voisin, dont la gloire guerrière enivre l'esprit chinois.

C'est par milliers que la Chine envoie des élèves étudier au Japon. On vient de décider que les nouveaux mandarins avant d'aller en charge iraient d'abord au Japon passer quelque temps, pour apprendre la manière de gouverner.

Que dire des chemins de fer, des fils télégraphiques qui menacent de couvrir le sol chinois ? Grâce à la poste, les communications deviennent beaucoup plus faciles. Les journaux et les nouveaux livres se multiplient. Les livres de J.-J. Rousseau ont été traduits en chinois.

On n'oublie pas les femmes. Les grands mandarins ne cessent de publier des proclamations pour les exhorter à se débarrasser les pieds (1). A Pékin, Tientsin et autres endroits, des Universités féminines ont été fondées.

La police à l'euro-péenne va être établie dans tous les villages. Le code pénal est mitigé, etc.

La situation en Mandchourie. — Conformément aux stipulations du traité de Portsmouth, les troupes russes et japonaises ont évacué la Mandchourie, et il ne reste plus que les forces destinées à la protection du chemin de fer.

Depuis l'évacuation de Moukden, les territoires qui étaient entre les mains des Japonais ou entre celles des Russes ont été graduellement remis aux mains des autorités chinoises.

L'administration chinoise a déjà envoyé des troupes à Hei-Lung-Kiang pour y prendre la place des Russes ; elle a l'intention d'y maintenir un corps de troupes

(1) On connaît la coutume chinoise, de mutiler les pieds des femmes, dès leur plus jeune âge.

d'occupation, bien discipliné et important. L'administration mandchoue sera réorganisée ; puis on déclarera, d'une façon définitive, quelle sera la répartition des troupes.

AMÉRIQUE.

Lettre de M. Charpentier en voyage au Pérou. — Le Président a reçu de M. H. Charpentier-Franchomme, parti pour une exploration minière dans l'Amérique du Sud, d'intéressantes nouvelles qu'il s'empresse de communiquer à ses collègues.

J'ai été reçu à mon passage à Lima par M. Eulojio Delgado, Président de la Société de Géographie qui, sur votre aimable recommandation, m'a fait l'accueil le plus gracieux. Je vous remercie encore de votre aimable introduction.

Je n'ai fait qu'un court séjour à Lima et je me suis tout de suite avancé vers l'Ouest dans la Cordillère, où je compte continuer jusqu'à la fin de ce mois mes explorations, surtout intéressantes au point de vue minier, car ce pays est d'une grande richesse en cuivre, plomb et argent. Malheureusement les Péruviens ont jusqu'à ce jour employé pour leurs besoins personnels et beaucoup pour leur luxe, l'argent qu'ils retiraient de leurs mines, sans songer à développer les travaux ni à augmenter leur matériel, de sorte que les exploitations existantes sont assez



Ma première étape dans la montagne en Février 1907, *Tambaraque*, 3.500 m. d'altitude, à 100 kil. à l'Est de Lima.

rudimentaires, sauf celles du Cerro de Pasco que je visite depuis deux jours et qui ont été développées par des Américains du Nord. Je repars dans la Sierra dans trois jours.

Rudimentaire est aussi la civilisation de ces contrées où les Indiens vivent aujourd'hui comme il y a quelques centaines d'années. Il faudrait le talent d'un chroniqueur ou d'un conférencier pour vous dire de quelle façon primitive vivent ces malheureux sous des huttes, dans les montagnes que je viens de parcourir en restant presque continuellement entre 4.300 et 5.100 m. d'altitude.

Le Pérou central aura besoin de quelques chemins de fer coûteux et difficiles à établir, pour s'ouvrir à la civilisation. Et encore n'ai-je pas poussé mes explorations jusqu'aux régions voisines du Brésil, où l'on pénètre difficilement et où les peuplades indiennes vivent à l'état sauvage, sans contact avec les habitants de la côte.

États-Unis. — La fin du conflit scolaire nippo-américain.

— Le conflit nippo-américain semble définitivement réglé. Les autorités scolaires de San-Francisco ont en effet télégraphié à M. Roosevelt qu'elles annulaient la réglementation tendant à affecter à des écoles spéciales les enfants japonais de moins de seize ans. En conséquence, le Président des États-Unis a signé un ordre rendant effectif l'amendement au bill sur l'immigration qui interdit l'entrée sur le territoire de l'Union de coolis japonais non munis de passeports.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

EUROPE

Belgique. — Le commerce en 1906. — Les importations de 2.909.939.000 francs en 1905, se sont élevées à 3.075.565.000 fr. en 1906, soit, en plus, 165.626.000 fr. ou 5,7 %.

Les exportations de 2.192.657 fr., en 1905, sont montées à 2.441.182.000 fr. en 1906, soit une augmentation de 248.525.000 fr. ou 11,3 %.

Les droits de douane perçus en 1905 s'étaient élevés à 55.572.351 francs, ils atteignent 56.286.275 fr. en 1906, soit une majoration de 713.924 fr.

Les vins français avaient atteint, en bouteilles et en fûts, en 1905, une valeur de 26.271.000 francs et en 1906, leur valeur s'élève à 28.144.000 francs, soit, en plus, 1.873.000 francs.

Les importations françaises, en 1905, s'étaient élevées à 427.996.000 fr. — elles atteignent, en 1906, 432.617.000 fr., soit une augmentation de 4.651.000 fr. — alors que les exportations belges vers la France passent de 352.297.000 francs à 413.744.000 fr. en 1906 ou 61.447.000 fr. d'augmentation.

D'autre part, l'Allemagne, dont les importations en Belgique s'élevaient à

318.694.000 fr. en 1905, voit ce chiffre s'élever à 348.574.000 fr., soit 29.880.000 fr. d'augmentation et les exportations de Belgique vers l'Allemagne progressent de 495.668.000 francs à 535.485.000 francs ou 37.817.000 francs d'augmentation pour 1906.

Le commerce général entre la France et la Belgique s'élève à 846.391.000 fr. et entre celle-ci et l'Allemagne, le chiffre atteint 884.059.000 fr. Ainsi que nous l'avions prévu, nous perdons la première place.

AFRIQUE.

Canal de Suez. — Voici quel a été le mouvement maritime du canal depuis l'année 1899 :

Années.	Nombre de navires.	Tonnage net.	Tonnage moyen par navire.
—	—	Tonnes.	Tonnes.
1899.....	3.607	9.895.630	2.740
1900.....	3.441	9.738.152	2.830
1901.....	3.699	10.843.840	2.920
1902.....	3.708	11.248.313	3.040
1903.....	3.701	11.907.288	3.220
1904.....	4.237	13.401.835	3.160
1905.....	4.116	13.134.404	3.190
1906.....	3.975	13.445.736	3.380

Ce tableau est bien suggestif. Il témoigne d'une progression régulière et particulièrement brillante. Le nombre des navires a tant soit peu diminué en 1906, mais la compensation se trouve dans une augmentation sensible du tonnage. Et c'est dans ce fait qu'il faut chercher une explication à la diminution des navires. Beaucoup ont été retirés de la navigation au profit de nouveaux venus d'un tonnage supérieur.

De 1905 à 1906, l'augmentation est énorme. Aussi, en présence de la situation créée par la progression de la jauge moyenne, la Compagnie procède à l'approfondissement du canal ainsi qu'à son élargissement.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Dimanche 6 Janvier 1907.

COINS DE MORVAN ET DE BOURGOGNE

Par M. E. HAUMANT,

Ancien Vice-Président de la Société, Professeur à la Sorbonne.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

La Société eut ce jour tout à la fois la bonne fortune de revoir son ancien Vice-Président et le délicat plaisir de l'entendre. L'éloge de M. Haumant n'est plus à faire. Son talent a pu être apprécié ici même maintes et maintes fois et il a pu juger dans les quelques instants qu'il a passés parmi nous, quel bon souvenir nous avons conservé de lui.

Le Morvan est une région relativement peu cultivée. C'est un pays plutôt pauvre, mais non sans intérêt. Géologiquement le Morvan constitue une des parties les plus anciennes du coin du globe que nous occupons; ses granits en sont la preuve manifeste. Au point de vue militaire, c'est une région où nos armées pourraient, en cas d'échec sur la frontière, se reformer facilement. Son importance économique

est fort restreinte ; elle approvisionne de bois à brûler la grande agglomération parisienne où les bûches se rendent à la dérive par les affluents de la Seine, l'Yonne et l'Armançon. Mais M. Haumant veut cette fois se borner à la description des sites et monuments qu'il a rencontrés dans un de ses récents voyages. Nous ne ferons que les énumérer en observant rigoureusement l'itinéraire suivi.

Les *Laumes*, sur la ligne de Paris à Dijon. C'est un centre d'excursions fort intéressantes. A deux kilomètres de cette localité, vers le Sud, se dresse un plateau abrupt, surmonté de la statue gigantesque de Vercingétorix. C'est le *mont Auxois*, qui commande les vallées de la Brenne et ses deux affluents, l'Oze et l'Ozerain. Un escalier en rondins, œuvre du Touring-Club de France, en facilite l'ascension. Le T. C. F. qui fit partout œuvre utile, s'est particulièrement dépensé pour la Bourgogne. Cette association ne mérite vraiment que des éloges. Son seul tort à nos yeux est de porter — on ne sait pourquoi — un nom anglais.



ALISE SAINTE-REINE. — VUE DU MONT AUXOIS.

Étagés sur le flanc du Mont Auxois se trouvent les villages d'Alise et de Sainte-Reine. Ce dernier nom rappelle la sainte qui — selon la légende — fut martyrisée par ordre de l'empereur Olibrius qui avait voulu l'épouser malgré son vœu de chasteté. Quant au nom d'Alise, il donna toujours à penser aux érudits que sur le Mont Auxois devait se trouver l'emplacement même d'Alésia. Une autre localité du Doubs, Aldise, lui disputait cet honneur. La question est définitivement tranchée aujourd'hui. Le Mont Auxois répond parfaitement à la description même de Jules César. Des fouilles, faites sous Napoléon III, ont

déjà permis de retrouver quelques travaux d'approche et de circonvallation des Romains. Quantité de pièces de monnaie romaines ou gauloises, toutes précisément de l'époque de Vercingétorix, ont été retrouvées dans la plaine et sur le flanc de la montagne.



ALISE SAINTE-REINE.
LA STATUE
DE VERGINGÉTORIX.

Vercingétorix, bloqué dans la ville, avait appelé à son aide une multitude de Gaulois et dans cette lutte suprême pour l'indépendance nationale il fut définitivement vaincu. Monté sur son cheval de bataille, couvert de ses armes, il dut descendre des hauteurs d'Alésia pour se rendre à Jules César qui l'envoya à Rome pour servir à son triomphe. Il y fut mis à mort après six années de captivité.

Voilà pourquoi on a érigé en ce lieu la statue du dernier défenseur des Gaules. Elle domine véritablement ce site tragique. Une critique cependant : cette statue est celle d'un Gaulois quelconque, ce n'est pas celle du chef des Arvernes, tel que nous pouvons le concevoir. Elle n'en est pas moins imposante et a vraiment très grand air.

En face du Mont Auxois, de l'autre côté de l'Ozerain, s'élève une montagne absolument conique, surmontée d'une antique cité fortifiée dont les tours font rêver à quelques gravures de Gustave Doré. Cette cité semble vraiment hors d'atteinte, on y arrive pourtant, c'est *Flavigny*, aux rues presque désertes, aux maisons beaucoup trop vastes pour sa faible population. Il faut dire que le Parlement de Bourgogne y siégea quelquefois et ses membres s'y étaient fait bâtir des demeures dignes de leur importance. Flavigny fut donc un autre Dijon dans la montagne même. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ville agonisante. Qu'en restera-t-il dans quarante ans ? L'église de Flavigny possède de superbes stalles en bois, rapportées des Flandres par les Ducs de Bourgogne. Des débris d'une célèbre abbaye subsistent encore à Flavigny. Le fabricant d'anis de ce nom en a fait restaurer une partie et a réuni dans un petit musée les résultats des fouilles qu'il fit pratiquer. A vrai dire, la ville entière est un véritable musée d'antiquités. Aussi est-elle

très intéressante à visiter, malgré toute la tristesse que l'on éprouve en la parcourant.

Un endroit plus gai est le château de *Bussy Rabutin*, que l'on atteint en contournant le Mont Auxois au delà de l'Oze et de l'Ozerain. Le château, flanqué de quatre tours, fut la résidence du comte de Bussy Rabutin. Bussy, né sous Louis XIII, était devenu mestre de camp à 27 ans sous Louis XIV. Certain vendredi saint, en une orgie, il chanta des couplets scandaleux, puis composa, pour plaire à la marquise de Montglas, sa maîtresse, une histoire amoureuse des Gaules qui le mena tout droit à la Bastille. Il n'en sortit qu'en 1666 pour être définitivement banni sur ses propres terres où il passa le reste de ses jours. Bussy, pour se distraire, se composa une galerie célèbre qui reporte le visiteur en plein XVII^e siècle. Dans une des salles du château sont reproduites toutes les résidences royales du grand siècle. Des emblèmes et des devises ont trait à Bussy lui-même. Ainsi l'escargot avec sa devise : *Je me replie sur moi-même*, et le bûcher avec cette légende : *Je brillerais, si l'on m'entretenait*, se rapportent bien à la situation faite au comte par son exil. Une sirène ou encore une hirondelle avec sa devise : *Elle fuit les hivers*, font allusion l'une aux attraits séducteurs, l'autre à l'inconstance de la marquise de Montglas. Une autre salle contient les portraits de tous les hommes de guerre. Bussy y figure naturellement. Du reste on le retrouve partout dans son ancienne



CHATEAU DE BUSSY-RABUTIN.

résidence. Plus loin on montre la chambre et le lit de M^{me} de Sévigné. Il faut se défier de cette légende. Probablement elle ne s'y rendit

jamais : elle connaissait trop bien son galant cousin pour cela ! Le parc magnifique, bien ombragé, contient également quelques pièces curieuses, entre autres : un remarquable reliquaire. La visite de Bussy-Rabutin n'en est pas moins réconfortante : c'est gai et pimpant. Cela respire encore la vie du grand siècle. Quel contraste avec Flavigny, la fin d'un monde !

Semur, sur l'Armançon, affluent de l'Yonne, avec ses murs et son donjon ressemble encore à une ville du Moyen-Age. On en verrait sortir de nobles seigneurs tout armés et de nobles dames sur leurs palefrois que l'on n'en serait guère étonné. Aussi est-on comme surpris en y entrant de ne voir que la figure d'un simple employé d'octroi. De là pour gagner Saulieu, il faut gravir le plateau du Morvan. Aux marnes argileuses succède le granit rouge. Le pays semble là-haut plutôt pauvre, les villages se font rares au milieu de landes quelque peu bretonnes. Enfin l'on y rencontre des forêts touffues et quantité d'étangs étincelants au soleil.

Saulieu possède deux églises : Saint-Saturnin et Saint-Andoche. Les habitants de la plaine ont fini par surnommer les gens de Saulieu et de tout le plateau *Andoches*. Cela fit le tour de la France et c'est de là qu'est venue, peut-on croire, pour les gens gauches et indécis, l'appellation d'andouille.

Vers le lac des Settons le pays devient de plus en plus sauvage. Les chênes sont plutôt chétifs et la terre est si stérile que les habitants ont fui ces lieux déshérités. Le lac des Settons, d'une superficie de 400 hectares, est un réservoir créé afin de faciliter dans les moments de sécheresse le flottage des bûches sur la rivière qu'il alimente. Ce n'est donc pas un lac de montagne. Ses rives sont plutôt plates et ses eaux peu limpides. Nombreux sont cependant les touristes qui s'y rendent dans la belle saison.

De la population du Morvan, on n'a pas toujours fait beaucoup d'éloges. Les Bourguignons disaient couramment : *En Morvan, pas de bon vin, pas de bonnes gens*. Les Morvandiaux sont un peu rudes, comme les montagnards le sont souvent, mais tout de même sympathiques. Au Sud, ils sont plus souvent petits et bruns ; au Nord, au contraire, ils sont blonds et de taille plus élancée.

La descente du plateau par la vallée de l'Arroux, affluent de la Loire, est agréable. On n'a qu'à se laisser aller le long de cette pente

longue de près de quarante kilomètres pour atteindre *Autun*, l'ancienne *Augustodunum*. De loin cette ville en amphithéâtre a vraiment un caractère imposant. On y pénètre par une antique porte romaine, monumentale mais en bien fâcheux état. La ville moderne ne compte pas ; la ville du Moyen-Age avec sa Cathédrale St-Lazare vous transporte en pleine époque du style *roman*. Elle contient quelques œuvres d'art, comme le martyre de saint Symphorien et une statue du Président Janin, le magistrat pondéré qui sut empêcher en Bourgogne la répétition des massacres de la Saint-Barthélémy. De la ville romaine, il reste des traces nombreuses et dispersées. Telle tour est soi-disant le reste d'un temple de Janus. La porte de l'Arroux et la porte Saint-André sont également de remarquables vestiges de la domination romaine. Augustodunum était bien plus grand que l'Autun actuel. On peut dire que des cultures recouvrent actuellement les deux tiers de l'antique cité. Autun fut alors pour tout l'Occident le centre du bibelot, sorte d'article de Paris (statuettes, objets émaillés s'y faisaient à profusion). Mais en cela, Augustodunum n'avait fait que succéder à une cité disparue qui avait exercé auparavant cette même industrie.



AUTUN. — VUE GÉNÉRALE.

Cette cité fut *Bibracte*, qui fut en même temps un grand centre politique. Bibracte était situé au sommet du Mont Beuvray.

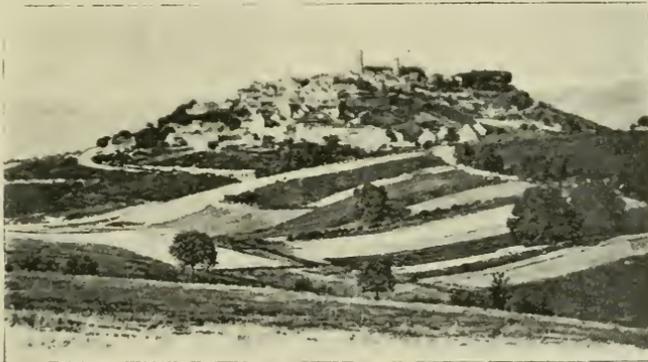
Ce mont de neuf cents mètres d'altitude seulement n'en domine pas moins toutes les hauteurs environnantes. Certains jours on peut voir de son sommet la Loire elle-même. De l'ancienne cité, il ne reste que quelques débris et substructions, mais des ateliers d'orfèvrerie et

d'émaillage ont été retrouvés, lors des fouilles, presque intacts. On devait venir de fort loin pour s'approvisionner à Bibracte des produits de son industrie et la *fête du Beuvray*, sorte de foire qui se fait encore périodiquement sur son sommet désert, ne peut s'expliquer que comme un reste d'une ancienne coutume. Une chapelle dédiée à saint Martin occupe l'emplacement du temple de la *déesse Bibracte*.

Château-Chinon sur l'Yonne, pittoresquement étagé sur les pentes d'une montagne, réserve au voyageur bon œil et bon accueil. De certaines terrasses on jouit d'une jolie vue sur le Nivernais avec ses pâturages et ses champs fertiles que Rosa Bonheur a si fidèlement reproduits. Près de la ville, la vallée de l'Yonne renferme quelques beaux dolmens souvent visités.

A Lormes, une pierre tombale rappelle le souvenir du chevalier Hugues de Lormes qui combattit vaillamment à Bouvines. Ce héros est bien oublié de nos jours !

Tel n'est point le cas de Vauban qui lui, naquit tout près de *Lormes* au modeste village de *Saint-Léger* en 1633. Tout enfant il gardait un troupeau d'oies comme on en rencontre quelquefois sur les routes du Morvan. On reconnut bien vite à sa vive intelligence qu'il était capable de tout autre chose, on l'instruisit et il devint l'homme célèbre que nous connaissons. La citadelle de Lille est son chef-d'œuvre. Il excel-



VEZELAY. — VUE GÉNÉRALE.

lait à s'emparer des places de guerre et à les rendre imprenables dès qu'il les avait prises. Rendons ici hommage à celui qui osa protester

contre la révocation de l'Édit de Nantes et fut toujours le défenseur des humbles. Il fut pour cela disgracié à la fin de sa carrière et c'est à *Bazoches*, non loin de Saint-Léger, qu'il vint passer le reste de ses jours. Ses restes reposent dans l'église de cette localité. Son château, flanqué de quatre tours, renferme des plans de forteresse et l'on montre la fenêtre près de laquelle il écrivit la *dîme royale*.

À l'Est se trouve la vallée de la Cure qu'alimente le lac des Settons. En descendant le cours de cette rivière, les touristes trouveront certainement de très jolis points de vue. *Chastellux*, avec son château et son viaduc ne les laissera point indifférents. Plus bas, au village de *Saint-Père*, une église à la nef élégante provoquera sans aucun doute leur admiration. Elle fut construite au XIII^e siècle par les moines de *Vezelay*. C'est un magnifique spécimen du style ogival de cette époque.

Vezelay du reste n'est pas loin, dominant de loin le village de Saint-Père et la vallée de la Cure. C'est une ville sévère, entourée de murs, en laquelle on pénètre comme à Flavigny par une de ces vieilles portes que la végétation et les touffes de giroflées sauvages envahissent. Les rues en pente sont étroites et bordées de maisons fortifiées. La basilique de la Madeleine domine tout cet ensemble. Viollet-le-Duc qui l'a restaurée l'attribue à quelque architecte byzantin, car son style n'est nullement gothique. Quoiqu'il en soit, cette basilique produit une impression profonde. Sa nef qui n'est guère plus grande que celle de Notre-Dame de Paris, paraît immense. Sans doute doit-elle cette apparence à la nudité qu'on lui trouve et qui donne à tous une sensation de vide. Autre particularité, la nef est précédée d'un *narthex*, vaste vestibule qui servait aux catéchumènes.

Cette basilique était une dépendance de la célèbre abbaye de *Vezelay*. Des pèlerinages en l'honneur des reliques de Marie-Madeleine y avaient été institués, les offrandes affluaient de toutes parts et l'abbaye s'enrichit rapidement. Aussi *Vezelay* avait pris bientôt une importance exceptionnelle. Saint Bernard y vint prêcher la deuxième Croisade et décida Louis VII à prendre la croix. Plus tard encore, Richard-Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste et saint Louis s'y croisèrent. De la vaste terrasse, ombragée de vieux marronniers et à pic sur la vallée, on domine toutes ces pentes qu'occupèrent alors les armées des Croisés. Quand le jour décline et qu'on entend bruire le vent dans la vallée embrumée on croirait entendre encore, avec un peu d'imagination,

les vagues rumeurs de toutes ces foules armées qui l'ont occupée autrefois.

S'il faisait bon de vivre autrefois sous la crosse, il fut un temps où les gens de Vezeley eurent à s'en plaindre. Un moine, fort de son



VEZELAY. — L'ÉGLISE.

droit, frappa un jour un peu trop brutalement un paysan pris en faute et lui creva même les yeux. Tous les vassaux prirent fait et cause pour lui, appelèrent à leur aide le comte de Nevers et finirent par chasser les abbés. Les maisons fortifiées datent de cette époque, bourgeois et paysans s'y retranchèrent tout le temps que dura cette lutte intestine. L'abbé Pons de Montvoisier réfugié à Cluny recourut à l'excommunication contre les révoltés et put enfin rentrer à Vezeley avec ses moines, grâce à la haute protection des rois de France. Pendant les guerres de religion, l'abbaye fut pillée par les huguenots et l'église convertie en grenier à fourrage. Après cette tourmente l'abbaye connut des jours tranquilles jusqu'à la Révolution qui la supprima : Théodore de Bèze, le célèbre historien de la Réforme est né à Vezeley.

Cette ville est entièrement déchue, elle partage le sort de toutes celles qui n'ont point voulu ou pu se régénérer par l'industrie.

C'est vers l'époque de la fête de Sainte Reine qu'il est préférable de visiter le Morvan. On la célèbre en effet le premier samedi de Septembre. La fête du Beuvray tombe en Mai, c'est évidemment trop tôt pour une excursion. Tel est le conseil donné par M. Haumant qui, tout en trouvant le pays parfois quelque peu sauvage, lui reconnaît cependant une originalité saisissante. Ses ruines antiques et ses monuments encore existants sont un témoignage réconfortant de l'activité de nos ancêtres.

II.

Séance du Jeudi 10 Janvier 1907.

DE ROUEN A LA MER

L'AME DU PAYSAGE

Par M. MARIUS GOSSEZ.

De Rouen au Havre, une grande ligne de dislocation coupe la péninsule crayeuse de la Haute-Normandie en ouvrant à la Seine une large voie d'accès à travers le massif de la craie.

Le fleuve y décrit de larges boucles avant d'atteindre la Manche en un estuaire encombré d'alluvions.

Ces alluvions forment, le long de la route que nous allons suivre, une double bande de riches paysages.

Tour à tour, des prairies remontent les longues croupes inclinées des rives, d'où les taillis des bois voisins déferlent, ou bien ces pâtu-

rages s'arrêtent brusquement devant la muraille abrupte d'une falaise blanche.

Chaque jour, durant la belle saison, un bateau traverse ce paysage, soit qu'il descende ou qu'il remonte le fleuve. C'est lui qui nous conduira de Rouen au Havre, de Rouen à la Mer.

Les six heures que dure à l'ordinaire ce trajet ne sont pas monotones : les bords souriants de la Seine présentent des villages dans les pommiers, des vallons feuillus ; les quais des villes se mirent au fleuve que des îles parsèment ; les oiseaux traversent d'une ombre rapide sa surface ; et les souvenirs de tout ordre, légendaire, historique et littéraire, si abondants ici, peuplent la mémoire.

La littérature est toute remplie de la description des paysages que nous allons parcourir. Au premier rang des romanciers, Flaubert et Maupassant n'ont pu vivre sur ces bords sans aimer et sans décrire quelques sites qui leur furent familiers.

Puis nous interrogerons, chemin faisant, d'autres écrivains, des maîtres comme Hugo, à qui la Seine porta un coup fatal, des inconnus aussi, s'il s'en présente.

En tous cas, je me propose de demander leur aide à ceux qui, mis en relation avec la nature qui nous occupe, ont cherché à la comprendre, en ont dégagé les aspects caractéristiques, et, pour ainsi parler, ont communiqué avec l'âme du paysage que nous allons traverser.

Or, nul mieux que Jean Revel ne peut nous conduire au long des flots de l'Estuaire, car nul mieux que Jean Revel ne s'est attentivement penché vers cette terre, et vers ce flot, avec autant d'amour et d'affection filiale.

Parler de l'Estuaire et omettre Jean Revel, ce serait évoquer Bruges et oublier Georges Rodenbach.

Vraiment, il sera notre meilleur guide, car toute son œuvre est imprégnée de l'âme de ce paysage, de l'amour pour le fleuve qui nous emporte, d'un sentiment de reconnaissance affectueuse pour cette terre (1).

La route « De Rouen à la Mer » est quelque peu tortueuse ; c'est le

(1) M. Paul Toutain a publié sous le pseudonyme de Jean Revel une douzaine de volumes dans la Bibliothèque Charpentier, dont les principaux : *Chez nos Ancêtres*, 1888 ; *Les Hôtes de l'Estuaire*, 1904 ; *Terriens*, 1906, etc.

chemin des écoliers, mais ne sommes-nous pas pardonné de l'avoir suivi : c'était pendant les dernières vacances.

Il forme deux parties distinctes : les Boucles, les méandres de la Seine d'une part, et de l'autre : l'Estuaire.

La première, de Rouen à Quillebeuf, toute pleine d'une verdure, sur laquelle tranche la blanche falaise ; sur la rive droite, comme sur la rive gauche, le fleuve, dans les parties concaves de ses rives, longe de très près le pied de la haute muraille. A peine, entre lui et cette falaise, laisse-t-il un petit espace en plate-forme pour placer quelques villes ripuaires : Rouen, La Bouille, Duclair, Caudebec. . .

Dans les portions convexes de ses courbes, au contraire, les alluvions ont formé de larges plaines, cultivées ou livrées à l'élevage, entre les derniers buissons des forêts et la rivière : grasses pâtures, surtout développées à l'Ouest des convexités, parce que, dans ces portions, les alluvions marines s'ajoutent aux apports fluviaux.

Après Quillebeuf, le fleuve s'élargit : c'est l'embouchure ; les alluvions et les travaux humains l'ont transformée par endroits, mais elle est largement ouverte dès qu'on a dépassé le cap de la Roque et le cap du Hode. On entre en mer entre les bancs dangereux d'Amfar et du Ratier.

Les grandes forêts : Roumare, Mauny, Brotonne, Maulévrier, dominaient toute la falaise dans la première partie de la route ; après Quillebeuf et l'entrée du Canal de Tancarville, elles disparaissent ; les villes sont sur le plateau : Lillebonne et Saint-Romain ; ou bien, comme Montivilliers et Harfleur, sur les petites vallées des derniers affluents ; mais si le paysage perd en délicatesse, il gagne en grandiose : les horizons se reposent sur les hautes côtes normandes, au Nord et au Sud : sur celle de grâce et celle d'émeraude, au delà de Harfleur et de Honfleur.

Mais je voulais surtout évoquer des paysages et faire à leur propos quelques lectures ; nous allons suivre notre voyage, en son détail. Puissé-je inspirer le goût de le recommencer en réalité.

Il est quelques six heures ou sept heures d'un matin gris d'été, lorsque nous suivons les rues et les quais de Rouen, encore brumeux. Nous allons vers la Seine par le pont Boieldieu. Les passants se hâtent déjà, pour le travail de la journée et les affaires, sans souci des hautes silhouettes de la Cathédrale, droites devant l'horizon.

A Rouen, nous ne manquerons certes pas de rencontrer les lazzaroni du lieu. Ils se reposent déjà — ou encore — en attendant l'apparition

de leur patron divin : ce sont, assis nonchalamment sur un banc du pont, les « soleils », qui goûtent l'éternel farniente ; compagnons de la joie et de la misère, ils vivent de nonchalance et d'aumône. Seigneurs de la loque et du mégot, vrais enfants de ce climat pluvieux et doux, aux hivers sans grande rigueur. Il nous faut saluer leur traditionnelle présence.

Mais, puisque voici le quai, embarquons-nous sur le « *Félix Faure* », le bateau proche d'une des mouches qui descendent le courant, jusqu'à Dieppedalle ou la Bouille. . . .

Nous laissons derrière nous le faubourg Saint-Sever, l'île Lacroix, et, en fond de paysage, la côte Sainte-Catherine, brusque colline à pic sur Rouen, à l'Est, et après laquelle nous apercevons, dans un repli, Bonsecours accablé d'un gâteau de Savoie, honneur tardif rendu à Jeanne d'Arc. . . Toute proche est la tombe de Hérédia, dans ce même Bonsecours, mais elle regarde vers l'amont, vers Paris. . . .

L'animation règne sur les quais, qui nous suivent. Ici un vapeur dépose ses marchandises sur le débarcadère ou dans les péniches et les bélandres qui doivent transporter sa cargaison et remonter le fleuve ; ailleurs les débardeurs déchargent leurs sacs, et, pour prouver qu'ils n'ont rien de commun avec les « soleils » de la petite Provence (on nomme ainsi les endroits chaudement exposés des quais), les ouvriers roulent des troncs d'arbres, ou bien transportent, pour les embarquer, des poutres de bonne taille.

Ils ont, du reste, du pain sur la planche, ou mieux du vin ! Les tonneaux encombrant les quais et vont être livrés bientôt aux travailleurs.

Population active et turbulente, prompte aux grèves, et surtout aux petits conflits, trop adonnée à l'alcool, hélas ! La Seine-Inférieure est le premier des grands consommateurs d'alcool et Rouen se signale à sa tête.

Devant nous, entre les lignes géométriques du Pont-Transbordeur, nous voyons maintenant le mont Saint-Aignan, la côte de Canteleu, qui semblent barrer le fleuve, et nous manquons presque de nous heurter à la nacelle de ce même pont que les rives se renvoient régulièrement d'un mouvement alternatif.

Cette fois nous voici sortis du port, laissant à l'arrière la tour des hauteurs de l'eau fluviale, les docks et la croupe du Mont-Riboudet qui domine une petite vallée et l'embouchure du ruisseau de Cailly.

A mesure que l'on s'éloigne le panorama de la ville se découvre dans le soleil qui se lève au loin, les villas des côtes croulent dans la

verdure comme des fruits hors d'un panier entr'ouvert; églises et cathédrales profilent déjà leurs clochers comme de hautes manchettes en broderies espées.

Ou bien, s'il pleut, et il pleut souvent, l'aspect change :

« Voici Rouen, ville pesante,
Accroupie au lit étroit de ses falaises blanches
Et qui sommeille au bord du fleuve,
Avec ses vieux habits d'orfroi, comme une veuve ;
Voici Rouen, la ville aux cathédrales,
Et sa grosse horloge qui n'est pas neuve,
Et son vitrail de Saint-Julien,
Et sa flèche ogivale,
Au campanile aérien,
Qui monte au niveau des côtes de Darnetal,
Sa flèche où le ciel gris s'appuie,
Et qu'on dirait coulée en verre sous la pluie... »

En ces rythmes, qui ont au moins le mérite d'être inédits, mon ami, le poète Philéas Lebesgue résumait une impression de pluie sur la ville normande, vue dans son ensemble, par un jour maussade.

Tel est souvent dans la brume, ce port fluvial que nous quittons maintenant. « C'est notre Manchester » [un Manchester plus artistique et plus joyeux] dont le Havre serait assez bien le Liverpool. Au Havre accostent les grands cargo-boats, auxquels leurs trop vastes dimensions ou le manque de temps ne permettent pas la remontée de la Basse-Seine. Mais les navires qui ne calent pas plus de 8 mètres peuvent remonter jusqu'à Rouen et transborder sur les chalands et les péniches les marchandises qui doivent remonter vers Paris et le centre de la France par voie d'eau », car le lit de la Basse-Seine a été considérablement amélioré depuis vingt ans.

La ville n'est bientôt plus qu'un lointain décor. Nous sommes en face de Canteleu. Mais ce décor est si poétique, que peintres et écrivains se disputèrent pour l'exprimer. Une aquarelle des frères Lecomte, deux jeunes artistes rouennais, en a dégradé les tons légers, tandis que Maupassant consacrait à ce site gracieux quelques pages, au début du « *Horla* », un de ses contes, et les développait dans un paysage de « *Bel Ami* » : les héros du roman ont suivi la route sinueuse qui accompagne la courbe du côteau, et ils regardent, derrière eux, vers Rouen.

« On dominait l'immense vallée, longue et large, que le fleuve clair

parcourait d'un bout à l'autre avec de grandes ondulations. On le voyait venir de là-bas, tâché par des îles nombreuses, et décrivant une courbe avant de traverser Rouen. Puis la ville apparaissait sur la rive droite, un peu noyée dans la brume matinale, avec des éclats de soleil sur ses mille clochers légers, pointus ou trapus, frêles et travaillés comme des bijoux géants, ses tours carrées ou rondes coiffées de couronnes héraldiques, ses beffrois, ses clochetons, tout le peuple gothique des sommets d'églises que dominait la flèche aiguë de la Cathédrale, surprenante aiguille de bronze, laide, étrange et démesurée, la plus haute qui soit au monde.

« Mais en face, de l'autre côté du fleuve, s'élevaient, rondes et renflées à leur faite, les minces cheminées d'usines du vaste faubourg Saint-Sever.

« Plus nombreuses que leurs frères les clochers, elles dressaient jusque dans la campagne lointaine leur longue colonne de briques et soufflaient dans le ciel bleu leur haleine noire de charbon.

« Et la plus élevée de toutes, aussi haute que la tour de Chéops, le second des sommets dus au travail humain, presque l'égale de sa fière commère la flèche de la Cathédrale, la grande pompe à feu de la Foudre semblait la reine du peuple travailleur et fumant des usines, comme sa voisine était la reine de la foule pointue des monuments sacrés.

« Là-bas, derrière la ville ouvrière, s'étendait une forêt de sapins ; et la Seine ayant passé entre les deux cités, continuait sa route, longeait une grande côte onduleuse, boisée en haut et montrant par place ses os de pierre blanche, puis elle disparaissait à l'horizon après avoir encore décrit une longue courbe arrondie. On voyait des navires montant et descendant le fleuve, trainés par des barques à vapeur, grosses comme des mouches et qui crachaient une fumée épaisse. Des îles étalées sur l'eau s'alignaient toujours, l'une au bout de l'autre, ou bien laissaient entre elles de grands intervalles comme les grains inégaux d'un chapelet verdoyant ».

Nous découvrons toute la vallée de la Seine vers le Sud, si nous regardons à l'opposé sans quitter la route qu'avec Maupassant nous suivions tout d'abord, à mi-côte entre le village de Canteleu qui borde la forêt de Roumare et le village de Croisset, sur la rive devant laquelle nous allons arriver.

Toujours la falaise à pic près du chemin qui la sépare seule du fleuve. Sur ce rivage, aux maisons de plaisance, hélas, font concurrence les

dernières usines dont les cheminées fusent entre les replis de terrain. Mais l'industrie tente un effort pénible pour s'acclimater sur cette rive, son sol naturel est le bord opposé, la rive basse des faubourgs manufacturiers.

Sur le bord se lève ce qui reste de la Maison du bon Flaubert, ce petit pavillon blanc encore encastré dans l'usine avoisinante. Mais la conquête de l'industrie sur l'art aura été brève ; cette usine est aujourd'hui en démolition et doit bientôt disparaître.

Du reste, l'usine a déjà reculé pour faire place au musée Flaubert, installé dans ce petit pavillon que l'on a restauré, et autour duquel Jean Revel a fait courir un jardin, et l'allée des tilleuls où le Maître de « *Salambo* » et de « *Madame Bovary* » aimait à se promener, qu'il appelait son « gueuloir » parce qu'il y récitait tout haut les tirades les plus formidables, les plus « hénéârmes » — comme il disait, — qu'il finissait d'écrire. . . .

Un respect nous étreint devant ce cher Croisset dont Gustave Flaubert gardait partout le souvenir, même durant un voyage lointain sur le Nil :

« J'ai quelque part, écrit-il, une maison blanche dont les volets sont « fermés, maintenant que je n'y suis plus. . . . J'ai laissé le grand « mur tapissé de roses et le pavillon au bord de l'eau. Une touffe de « chèvrefeuille pousse en dehors sur le balcon de fer. A une heure du « matin, en Juillet, par le clair de lune, il y fait bon venir voir pêcher « les caluyots ».

Et, comme jadis, nous l'imaginons au balconnet de fer fleuri, de chèvrefeuille ; il y fumait sa pipe avant de retourner à « la Bovary » et il y rêvait de toute son âme, la nuit, sous les étoiles.

Il aimait à répéter que Pascal s'était assis à cette place, selon la légende ; que, sur cette route, l'abbé Prévost, qui habita ce logis, avait vu passer la toute gracieuse Manon et le pauvre chevalier des Grioux. . .

Mais n'est-ce pas aussi en ce lieu qu'il composa ses chefs-d'œuvre, que Maupassant écrivit bien des pages, que Flaubert le reçut comme tous ses amis les littérateurs du XIX^e siècle finissant : les Sand, Gauthier, Bouilhet son frère chéri, les Goncourt, Tourguenief, Jules Lemaître et Zola, tous les autres qui l'ont aimé. . . .

A Croisset il était véritablement devenu légendaire et son ami, Ch. Lapierre, le directeur du *Nouvelliste de Rouen*, a raconté l'impression qu'il faisait dans le joli village :

« A chaque escale des bateaux à Croisset, les passagers se mon-

« traient, à travers la baie ouverte dans le jardin, par des barreaux, « ce grand Gaulois à moustaches épaisses et tombantes, revêtu, l'été, « de sa houppelande légère rayée, qui, les mains dans son large pan- « talon serré à la taille par une cordelière, les examinait, de son « côté, avec une curiosité narquoise. Il avait remarqué, plusieurs « dimanches de suite, vers dix heures du matin, une famille composée « du père, de la mère, de deux petits garçons, qui, assis sur le parapet, « le contemplait comme un phénomène. Il me les avait montrés et « j'avais reconnu un ancien confiseur de la rue du Grand-Pont ; et « comme Flaubert se montrait intrigué de cette persistance, j'avais « imaginé de lui dire qu'il était un but de promenade, une récréation. « Dans la semaine quand un des enfants se montrait indiscipliné, la « mère lui disait : « Si tu n'es pas sage, on ne te mènera pas voir « dimanche M. Flaubert ». Cette explication l'avait fort amusé, et il « l'avait écrite à quelques-uns de ses amis ».

Au reste, la mémoire de Flaubert n'est pas disparue de Croisset, où l'on lit encore cette enseigne curieuse, et véridique, d'un cabaret :

« Restaurant, tenu par Colange, ex-cuisinier de Monsieur Gustave « Flaubert ».

La rive gauche qui fait face au pavillon de Flaubert, n'est guère poétique. Le port de Rouen s'est étendu jusque-là : Petit-Quevilly et Grand-Quevilly sont les faubourgs industriels et laids, où l'espace est disputé par des dépôts de pétrole fort importants et les chantiers de construction navale de Normandie qui se sont établis ici. L'instinct pratique a triomphé du pittoresque, et, à défaut de paysage, les Rouennais peuvent venir contempler le lancement de quelque nouveau bateau devant Croisset-Canteleu. La côte de Canteleu tout entière avec ses pâturages et ses bosquets forme le fond du tableau.

La rive industrielle est basse, bordée de hauts peupliers qui longent des pâturages ; aspect tout à fait caractéristique du paysage d'alluvion que nous rencontrerons tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, tout le long du voyage. Les paysages restent pareils, sur la même rive, vers Petit-Couronne : rideaux de verdure, champs et pâturages et au loin, la « côte », la falaise où commence la forêt. C'est à Petit-Couronne que l'on montre la maison d'été de Pierre et Thomas Corneille, dont on a fait aujourd'hui un pieux musée de leurs souvenirs. Elle offre le type habituel des maisons rurales en Normandie : pisé avec croisillons de bois, et ses couleurs tranchées s'opposent à la verdure des pommiers environnants. Grand-Couronne dans un pli de terrain s'en-

veloppe d'arbres ; mais notre bateau ne voit que de loin ces villages rassemblés autour des clochers, dans la verdure où se perdent leurs maisons.

Depuis Croisset, on longe, en effet, des îles toutes plantées de fleurs et de bosquets, si nombreuses en de certains points de la Seine, que le fleuve paraît emporter dans son cours des prairies et des jardins...

Les villas fleuries emplissent aussi Dieppedalle sur la rive droite près des falaises, nues ou boisées tour à tour. Nous ne pouvons manquer de remarquer au passage le « Couvent de Sainte-Barbe », fondé à la fin du XV^e siècle par les Pénitents de Saint-François, demeure qui fut successivement : couvent, prison, pensionnat... et dont l'église est taillée à même le roc.

Le Val-de-la-Haye fait suite. Les Rouennais y ont établi leurs villégiatures d'été. Au pied des bosquets, à l'orée du bois de Roumare, dans leurs « cours » de pommiers, fermes, chalets et villas s'échelonnent devant le fleuve. Presque tous ont renoué la vieille architecture cauchoise d'antan, mais en l'amplifiant pour en faire de commodés résidences.

Tout aussi rustiques les entrées de ces chalets, au larnier couvert de chaume d'où dégoutte souvent la pluie, au toit en jardinet aérien de glaïeuls, de crocus et d'iris mauves ou jaunes.



VAL DE LA HAYE. COLONNE DU RETOUR DES CENDRES DE NAPOLÉON.

Auprès d'une chaumière normande de même style cauchois, mais d'apparence plus primitive, se lève une stèle, commémorative du retour des cendres de l'Empereur. A l'endroit où se dresse cette médiocre colonne, les restes de Napoléon I^{er} furent portés de « la Normandie »

sur « la *Dorade* » au milieu des salves du canon. Aujourd'hui l'aigle ne plane que sur la chaumine.

En face, les alluvions de la rive opposée s'étendent encore, très larges, devant Grand-Couronne et Moulineaux. Au Sud, finissent ces terrains récents, tandis que l'on découvre l'ensemble majestueux d'une courbe du fleuve ; le sol est encore tout imprégné d'eau, et la plupart des crues de la Seine viennent le recouvrir et le féconder.

La petite ville de la Bouille s'est établie dans cette anse, juste au tournant de la Seine, surplombée vers l'Ouest par des buissons qu'interrompent les roches à vif de la craie.

Ici, en tout temps, s'arrête le service des bateaux de voyageurs ; et les excursionnistes descendent d'ordinaire pour « déguster à l'aise la « fameuse matelote d'anguilles qui jouit d'une réputation culinaire bien établie » (1).

En dépit des détails anciens de ses rues, tout le charme de la Bouille est dans ses environs. Ici, par des chaussées, et des chemins creux en lacis, on monte vers la forêt de la Londe et vers Moulineaux d'où s'ouvrent nombreuses les échappées sur la vallée entière.



LA SEINE A LA BOUILLE.

La côte redescendue, le fleuve nous emporte le long de la berge gauche, bordée de villas toutes en fleurs, tapissées de roses et de jasmins derrière de hauts portails en verdure.

(1) Georges Dubose : *Les Environs de Rouen*.

La falaise est creusée, un peu plus loin, par de vastes grottes, ou plutôt par des carrières dont on retire la pierre qui servira à construire et à consolider les digues et les quais de la basse Seine. Des barques à fond plat emportent au loin ces matériaux des carrières de Caumont qui contemplant les paysages que nous allons traverser.

Sur la rive droite, en sa convexité encore tout humide d'alluvions détrempées d'eau et parsemées de ruisseaux, de mares et d'oseraies, se baigne le pays des environs de Sahurs, où nous mène une drève admirable, plus haute qu'une nef de cathédrale, et qui se poursuit vers le château de Marbeuf et sa chapelle du vœu. C'est d'un souhait chrétien et royal qu'il s'agit. Anne d'Autriche fut exaucée en ces lieux par la naissance du futur Louis XIV. La reine avait promis une statue de la Vierge, en argent massif, et qui serait du poids qu'aurait le nouveau-né ! Elle fit le don, mais, pendant la Révolution, celui qui en avait la garde cacha si bien la statue et garda si bien le secret que plus jamais on ne put la découvrir depuis. . . .

Nous sommes sur le domaine des sires de Marbeuf. La beauté du paysage et je ne sais quel vent de lyrisme fit naître un poète dans leur famille ; Pierre de Marbeuf, écuyer, ne manqua donc point d'écrire une ode sur la Vierge envoyée par la Reine, et on lui doit, en outre, un éloge agréable de la Normandie :

Sa jupe d'un vert satin
La vêt jusqu'au brodequin,
De divers filets bordée ;
La Seine en plusieurs replis
Va. passementant les plis
De l'onde en argent brodée ;
Elle a en mains pour laurier
Une branche de pommier
Que les fruits appesantissent. . . .

et le poète ajoute, autre part :

. . . . je juge aux pommiers qui sont en Normandie
Que la terre autre part n'a point de paradis.

Entre la forêt de Roumare qui s'éloigne et la forêt de Mauny qui s'approche, nous remontons vers le Nord parallèlement au chemin suivi entre Rouen et la Bouille : pays d'alluvions à droite, pays de falaises et de buissons à gauche.

Et tout au Nord de cette course, nous arrivons à la Bellevue d'Hénouville, d'où il nous est aisé d'embrasser un vaste panorama. La Seine, dont le frère aîné des Corneille, Antoine, le curé d'Hénouville, fit cet éloge en vers, traverse les prairies. Antoine Corneille décrit :

Les collines par ondes, en formes de sillons,
Les tours et les détours de l'agréable Seine.
Qui coule en serpentant dans cette large plaine,
Les vaisseaux qu'elle porte en son vaste canal,
Son onde qui paraît un liquide cristal....
.... L'œil en se promenant découvre huit clochers
Dont les noms par hasard terminés tous en « ville »
Semblent servir de rime à celui d'Hénouville (!!!)

La vallée s'incline vers l'Ouest ; aussitôt la falaise reparaît d'un côté et l'alluvion de l'autre. Nous découvrons les premières maisons de Duclair, bourg agricole, et réelle patrie des canetons rouennais qui voient ici le jour, et peu après la mort à la suite de quelques mois de barbotage.

La falaise forme une avancée de craie blanche à l'Ouest de Duclair. On la nomme ici « Chaise de Gargantua ». Nul doute que le père de Pantagruel n'ait été attiré par la renommée gastronomique du lieu et le fumet des canetons à la rouennaise ! Il faut imaginer aussi que les



LA CHAISE DE GARGANTUA.

gens de Duclair ont songé à lui offrir jadis quelque volatile monstre en holocauste !....

Nous décrivons vers le Sud, puis l'Ouest, puis le Nord une nouvelle boucle parmi les pâturages normands ; glissons entre de petits villages, tels que le Landin, et bientôt, entre les arbres, montent les hautes tours de Jumièges. Sans dire l'histoire de l'Abbaye, aujourd'hui en ruines, l'un des plus mélancoliques témoins des temps enfuis et dont les restes romantiques font rêver au milieu de cette riche nature d'alentour, on doit au moins rappeler que c'est ici qu'après leur supplice, les fils de Clotaire II vinrent échouer et que Flaubert tenté par la beauté de leur histoire, projeta d'en écrire la légende, comme il avait fait pour celle de « Saint Julien l'Hospitalier ». Des débris encore imposants de la demeure monastique arrêtent le visiteur qui entre aussi au manoir de Jumièges, seul restauré, et où s'est installé le propriétaire du lieu.

Passé Jumièges, nous retrouvons, proche de la rive, l'une de ces forêts qui, de toutes parts, enveloppent la vallée depuis la sortie de Rouen : ce furent la forêt de Rouvray, celle de Roumare, puis les forêts de la Londe, de Mauny, de Jumièges et bientôt ce seront celles de Brotonne, du Trait, de St-Vandrille et Maulévrier.

Nous en pouvons contempler la végétation si diverse, imposante au rond-point de la forêt de Roumare avec les hauts fûts des sapins émondés, plus loin en taillis de chenaies clairsemées, en sous-bois et en promenades. Jean Revel a décrit la plus belle et la plus antique, la domaniale forêt de Brotonne, et il a réussi à fixer la variété des saisons à travers les branches murmurantes :

« Cette forêt, c'est tout un monde... plus, c'est toute une histoire. Je me sens parfois reporté très en arrière, chez les Carnutes, avec les Druides ».

« Nul pays n'est aussi riche en antiquités, en souvenirs archéologiques. J'ai retrouvé l'emplacement exact d'Arelaune, cette métairie royale où Brunehaut et Mérowig abritèrent leurs tragiques amours. Je te montrerai le carrefour où Hilpéric terriblement lutta contre son frère, retranché en une forteresse faite d'arbres abattus... »

« C'est une cathédrale autrement belle que toutes architectures humaines... L'image sacerdotale est saisissante et de toutes les minutes : le soir principalement, lorsque le couchant est rouge, les chênes se dressent, véritables alignements qui dessinent entre leurs avenues somptueuses d'étincelantes verrières. Les troncs couronnés de frondaisons, forment ainsi avec leurs cimes emmêlées, cent voûtes

ogivales. J'éprouve alors le désir de prier; je voudrais [tomber à genoux, en effusion.... Il me semble que je suis bon, doux, humble de cœur. Quelle sérénité en ces minutes vespérales, si chargées de pénétrante émotion! Aux aurores, aux midis, les blonds sous-bois, comme les couverts, paraissent lancéolés de rayons et coups de lumière....

« Et le matin, comme ma sylve est charmante en son éveil! Dans nos halliers et gaulis de jeunes chênes, le jour vient de poindre éclairant un reste de nuit verte et mouillée. La rosée brille à la pointe des herbes, aux ramures des fougères, aux clochettes de la digitale. Toiles d'araignées, fils de la Vierge que tressèrent les artistes nocturnes apparaissent couverts de ce demi-givre solidifié qui s'appelle « l'aiguail ». Étincelant parvis, semis diamanté, cristallerie féérique semée d'arcs-en-ciel....

« Adorables les jours d'automne! Hêtraies et quinconces paraissent vêtus de feuilles jaunies, cuivrées, aux couleurs vives et variées de l'aniline : on dirait que la création a revêtu vêtements d'indienne claquante....

« Je caresse mes yeux extasiés aux lointains pleins de roseurs languissantes ou perdus dans des brumes plombées. Autour de moi, c'est le fard et le vermillon; c'est la pourpre des merisiers, le brun Van-Dyck des noisetiers, la rouille de l'orme, le jaune d'or des peupliers, les tons roux des chênes, la sépia des hêtres.... un peu partout, dans le bouleau, le tremble et la charmille, éclatent l'ocre, la garance, le safran : bouquet d'artifice, violente agonie des sèves.... »

Et bientôt, « sous l'âpre bise, le bois s'effeuille » et s'envolent « tous ces petits chiffons végétaux, cette dépouille qui tourbillonne et tombe ».

C'est un semblable paysage qui vit se construire, se ruiner, se reconstruire à maintes reprises cette abbaye bénédictine de St-Vandrille, aujourd'hui ruinée comme Jumièges.

A propos d'une de ces constructions, nous retrouvons l'intervention diabolique que la naïveté populaire du Moyen-Age met toujours en scène pour expliquer l'origine des vastes édifices dont la construction semblait, autrement, impossible.

L'architecte désespéré par la lenteur des travaux, aurait, suivant la légende, imploré le secours du démon et passé avec lui un traité, par lequel il troquait son âme contre l'achèvement à date fixe de son abbaye, mais sans qu'il y manquât un seul détail, un seul morceau;

l'honnête démon tint parole. Mais l'une des statues de saints qui ornaient la nouvelle demeure des moines, prise de pitié, quitta sa niche et se réfugia dans la forêt ! L'architecte, qui était certainement normand, ne manqua pas d'en arguer que l'œuvre n'était point parachevée et refusa son âme. Et le diable — ce qui prouve que c'était un honnête homme de diable — fut berné, comme à son ordinaire.

Les ruines de St-Vandrille s'élèvent dans la verdure, mais assez loin de la rive. Et l'on n'aperçoit point de la rive le cloître, célèbre par ses galeries intérieures, le détail de ses décorations et dont la porte du lavabo n'est pas le moindre ornement.

La forêt de St-Vandrille se continue par celle de Maulévrier, qui surmonte, du haut d'une croupe boisée, Caudebec où nous arrivons ; petite ville qui n'a pas trois mille âmes, mais dont l'incomparable situation et le pittoresque archaïsme attirent la foule des touristes : « C'est un lieu de relache pour les bateliers et un petit centre pour les villageois des environs », vraie bourgade provinciale où il n'est pas rare de voir « flamber le cochon » en plein midi sur la grand'place ou sur le quai ! (1)

Du fouillis des toits, se détache la flèche ouvragée de Notre-Dame à la fois « charmante et grandiose » ! Le fouillis du détail ne nuit pas à l'élégance générale et cependant on peut y lire, ciselées dans la pierre, une série de paroles à « la louange de Notre-Dame la Vierge »...

« Le portail de forme circulaire se divise en trois porches couronnés de grandes arcatures » d'un style ultra-flamboyant qui annonce la proche Renaissance et sa surcharge d'ornements.

Mais tout le Caudebec gothique n'est pas dans son église. On le retrouve à chaque rue : tel le vieil hôtel Henri IV du plus pur style, dont la porte s'est si bien conservée... mais qui sert maintenant d'écurie. Tels ces vieux logis des vieilles rues, dont la Normandie foisonne et qui nous ramènent au quai.

Toute la vie de ces petites villes ripuaires est sur le quai, mais à Caudebec, l'intérêt est doublé deux fois par jour : la barre, — le mascaret aux équinoxes — remonte la Seine.

Tout à l'heure, notre bateau entier fut en émoi : nous approchions de Caudebec : « la barre ! la barre ! » On se bouscule, on se précipite,

(1) D'après Antony Valabrègue.

une dame m'écrase, une petite vague qui lèche le quai, houp! nous sautons..... et c'est fini!

Le flot est calme devant le port, puis on signale la barre qui survient en lèchant le quai; vapeurs et barques dansent, honnêtement. C'est ainsi d'ordinaire, mais aux équinoxes, le phénomène est plus important: le flot marin survient avec la force d'un cheval lancé à toutes brides, il bondit en écumant. La rivière reste agitée d'une série de remous, d'étèles, et secoue les amateurs qui ont essuyé le feu du mascaret.... et essuient maintenant l'eau dont ils ruissellent!

Puis tout rentre dans l'ordre et se calme.

A Caudebec, la rive droite est élevée; de l'autre côté, le fond du paysage sur l'alluvion, avec ses peupliers en ligne, accompagne les riches pâturages.



TANGARVILLE. HUTTE DANS LES FALAISES.

Jean Revel, dans « Les Hôtes de l'Estuaire », son chef-d'œuvre, n'a point manqué de faire intervenir le mascaret. Il montre Guillaume-le-Conquérant, qui tente la fortune, surpris par l'ouragan; ailleurs, c'est Brutus qui assiège le Calidu, l'ancien Caudebec, devant lequel sa flotte sera anéantie. Et César viendra punir la révolte, raser la ville rebelle avant d'aller plus loin bâtir un port aujourd'hui ensablé, tout là-bas, dans les terres: Lillebonne, Insulabona ou Juliobona. Et, pendant le combat que Brutus livre sur le fleuve aux habitants du Calidu, se produit le phénomène.

Villequier nous ramène à des temps moins archéologiques. Nous longeons toujours la falaise, où quelques habitations, aujourd'hui

abandonnées, se construisirent à même la craie, et arrivons aux villas si gracieuses de ces bords fleuris de mille et mille fleurs :

Oh ! quand donc aurez-vous fini, petits oiseaux
De jaser au milieu des branches et des eaux ?
Que nous nous expliquions et que je vous querelle !
Rouge-gorge, verdier, fauvette, tourterelle,
Oiseaux, je vous connais, je vous entends....

chanta d'abord Victor Hugo, en des vers quelque peu mièvres. Hélas ! un drame se cachait sous ces jolies : un soir, le bateau qui porte la jeune Léopoldine Hugo et son jeune mari, Charles Vaquerie, le bateau mal lesté fut pris par une de ces voltes de vent, si brusques et si fréquentes en Basse-Seine, et fit naufrage ; les jeunes époux, le vieux pilote, jusqu'au mousse, tout disparut et l'on sait les vers « à Villequier » :

Villequier, Caudebec et tous ces frais vallons
Ne vous entendront plus vous écrier : « Allons !
Le vent est bon, la Seine est belle »...
Comme ces lieux charmants vont être pleins d'ennui.
Les hardis goëlands ne diront plus : « C'est lui ! »
Les fleurs ne diront plus : « C'est elle ! »...
Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur sa tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Auprès de la petite église, les jeunes gens reposent, là où, plus tard, leur frère, Auguste Vaquerie, voulut aussi dormir.

Villequier disparaît à la poupe, tandis que nous laissons à gauche les bois de Vieux-Port, à droite, les immenses pâturages de Norville, Saint-Maurice d'Ételan, où bondissent les chevaux, où rêvent les grands troupeaux de ruminants, tantôt groupés en une masse mouvante, tantôt répandus dans l'immense pâturage, épaisses et riches alluvions, sur plusieurs kilomètres de longueur, depuis le fleuve jusqu'à la falaise ; là une route les longe, où fuient les automobiles et trottent les voitures, tandis que le bord opposé trempe dans la Seine ; le fleuve ne manque point d'y monter en fréquentes et vaseuses incursions.... Mais depuis longtemps déjà, blême dans le soleil, quelle est cette lagune, où brillent des tours et des clochers ? Nous allons la toucher bientôt.... Mais non ! la distance reste longue ; j'ai déjà senti

ailleurs cette nostalgique impression. Dans nos îles de Zélande, avant d'aboutir par l'Escaut et les canaux à Ziérikzee, on voit de même, longtemps, sur la mer, monter la tour du Karnemelksvaart.

Ce fut alors le même mirage ensoleillé... L'attente est moins lente, cependant ; voici Quillebeuf, le Quillebeuf des Vikings, des Northmen, qui ancrèrent ici leurs barques.

Dernier hâvre où les vieux Danois
Jetaient l'ancre, après les tournois.
Sur l'Océan et les Baltiques,

chante le poète Théophile Féret, né en ce lieu ; Quillebeuf, ville des pilotes, station avancée du Roumois dans l'Estuaire, ville toute en façade sur l'eau.

Depuis Rouen, il n'y a plus de pont ; la rivalité entre Rouen et le Havre n'a point permis qu'on en établît encore ; un bac de distance en distance traverse le fleuve ; grands bacs à vapeur d'ordinaire : l'un d'eux aborde ici. Spectacle bien curieux que l'arrivée des passants, des « horsains » comme on dit ; et les spectateurs indigènes que crayonne Jean Revel ne sont pas moins intéressants.

« Sur le quai, l'animation familière :

« Pêcheurs en surouët jauni, chapeau de taffetas gommé rabattu sur la nuque, jambes emmitouffées dans des chausse en laine tricotée, lamaneurs ou passeurs en justaucorps bleu, pilotes avec leurs casquettes de loutre nouées à l'occiput, chasseurs en hautes bottes d'égoutiers à reversis, gentilshommes du marécage, chevaliers de la vase, femmes à démarche traînante, bas sans chaussons dans des sabots claquants.

« Voici des gamins engagés dans de vertigineuses courses, à l'extrême bord du parapet au pied duquel coule la Seine. D'autres se tiennent en équilibre sur la barre d'appui qui surplombe le fleuve.

« Par des escaliers ménagés aux échancrures des quais, par des marches de fer cramponnées au granit, on débarque le poisson qui fut tout à l'heure pêché sur les bancs de l'estuaire ou dans la Manche. Plus loin, des mousses et novices procèdent à l'étalage des filets, trémats, diables, seines et appelets.

« Devant la mairie et le télégraphe, le quai s'élargit en esplanade ; là gisent sur le flanc, embarcations des Travaux, canots de pêche, barques de sauvetage, chaloupes, yoles et norvégiennes.

« Appuyé au plat bord de son « bachot », voyez ce « péqueux » qui

regarde une fille. Portant à la main droite un broc lourd, celle-ci passe écartant en forme de balancier son bras gauche. . . Le « péqueux » la trouve jolie, cette tâcheronne : il a raison. . .

« Le « Tout Quillebeuf » semble sorti des maisons : travailleurs, promeneurs, flâneurs, sont égaillés au bord de la Seine : spectacle mouvant avec ses navires ; vision qui passe et qui reste à la fois.

« Les gens d'ici contemplant leur fleuve sans se lasser : ils vivent aux fenêtres, penchés aux contrevents, quand ils n'arpentent pas le quai. Leur Seine, ils ont toujours l'œil dessus : elles les attire. Les pilotes en particulier, ont leur façon à eux, hostile et ardente, de regarder la « Barre », cette vieille ennemie deux fois par jour renaissante. Comme la crête des vagues, leurs fixes prunelles luisent.

« Le Bac effectue sa traversée de Port-Jérôme à Quillebeuf. En ce mouvement de va-et-vient, il ressemble à telle grosse sarcelle dont les pattes palmées formeraient un sillon.

« Là-bas, sous « la corvette », bateaux cailloutiers, gabarres et gribanes glissent sur la rivière, calme ainsi qu'un bain de mercure : leurs rames semblent des pattes d'insectes qui marcheraient sur l'eau en l'égratignant.

« Le défilé des navires ne cesse point : l'un d'eux monte, crachant l'eau à intervalles réguliers — jets de salive. . . on dirait ! »

Après Quillebeuf, nous suivons le dernier tournant du fleuve qui s'élargit encore ; derrière la digue, nous laissons le marais Vernier, marécage devenu polder, vaste poche gagnée sur l'ancien estuaire, qui s'étend au pied du Roumois, entre Quillebeuf et l'embouchure de la Risle.

« C'est ici le marais Vernier. Le pays tout entier baigne dans les buées qui s'élèvent de la Seine, des fossés, des flaques. Sous des arbres fantômaux paît maint troupeau de vaches en train de prendre son premier déjeuner d'herbe et de rosée », dit Jean Revel, et il complète ailleurs le paysage :

« Arrivés au bord de la falaise, ils ont devant eux trente lieues carrées de bancs et d'alluvions. A gauche s'étale l'Estuaire, éblouissant sur les eaux. A droite l'énorme territoire du Marais-Vernier se découvre d'ensemble, couvert de moissons jaunes, au milieu desquelles reluit le lac connu sous le nom de « Grand-Mare » ; avec les ruisseaux, les crevasses tordues qui forment ses prolongements, cette petite Mer Morte ressemble, de loin, à quelque animal informe, posé

à terre, très brillant : on dirait un poulpe de mercure, étalant ses tentacules et ses pattes. »

Mais au Nord, un cap brusque s'élève. C'est le « Nais de Tancarville », au pied duquel vient s'amorcer le canal qui conduit sans danger aux bassins du Havre ; les navires et chalands évitent ainsi l'entrée par l'embouchure dangereuse.



TANCARVILLE. LE CHATEAU.

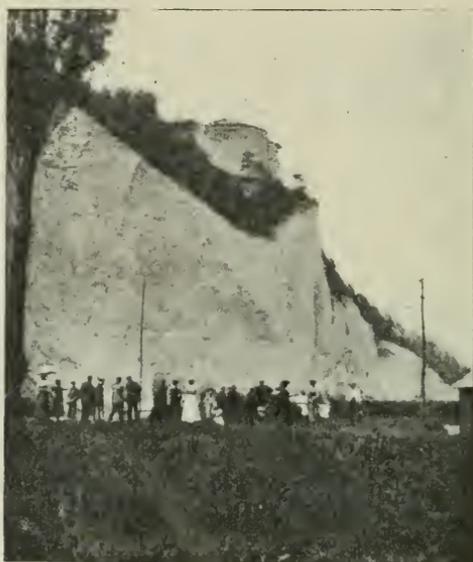
Un vaste château domine, dressé sur la falaise. Et à son pied recommencent les alluvions que traverse le canal et que les courants marins augmentent chaque jour : nouveaux pâturages pour les troupeaux normands.

Jadis l'Aiguille Gante, la pierre géante, les surplombait, antique pierre aux légendes, énorme champignon blanc, qu'on détruisit en Juin 1904, pour en utiliser les matériaux à la construction du quai Nord qui sépare le port du Havre de la Seine : l'utilitarisme vandale ne respecte rien.

Une vieille tradition veut qu'ici, un valet s'éprit de la fille de son seigneur ; le maître accepta de bailler au manant la belle en mariage, s'il réussissait à tourner, sur l'étroite surface, son char attelé de quatre chevaux. Mais la pierre était large de huit à douze mètres seulement, le goujat prit mal ses distances : attelage et conducteur, tout s'engouffra dans le fleuve !

Des pasteurs habitent encore les huttes primitives du pied de ces falaises, bergers qui gardent les bestiaux sur les grasses alluvions.

Mais tandis que nous regardons vers la côte, le navire pousse en avant son chemin. Nous sommes en plein Estuaire, en mer pour mieux



TANGARVILLE. LA PIERRE GANTE AVANT LA DESTRUCTION.

dire, entre le cap du Hoc et la pointe de la Roque, levés comme deux défenseurs à l'entrée du pays.

Grandiose se développe l'Estuaire, il forme un large entonnoir entre ses rives écartées. Et lorsque Jean Revel, du haut des falaises, contemple son fleuve natal, il ne peut s'empêcher de le célébrer en phrases lyriques :

« Me voici arrivé aux limites du plateau roumois. Devant moi, à mes pieds, s'étend l'Estuaire natal.

« Qu'il est beau contemplé de ces hauteurs ! Tous les plis de terrain, toute ondulation de la contrée, je les embrasse, je les réunis en un même appel de mes lèvres, un même baiser de mes yeux, un même geste enveloppant de mes bras élargis...

« A l'Ouest, Honfleur allonge sa silhouette de cuirassé, dont les sabords sont figurés par les alignements électriques du Poudreux, de Saint-Clair, de Saint-Sauveur...

Au Sud, entre la Risle et Honfleur, le rivage est formé de longues digues : « Les digues de la Risle... bordent l'alluvion. Derrière les levées trapues, par delà cette muraille crénelée de joncs, de roseaux,

de saules, d'oseraies, on devine une région menaçante, interdite, faite de criques, de fondrières, de plaines enlisantes, de pièges ; on évoque un pays que hantent les bêtes rampantes et très rudimentaires de la création . . . C'est un repaire et un terrain de chasse pour les échassiers, les piseaux du Nord . . . C'est un cimetière aquatique où pourrissent les carènes des navires jadis naufragés ».

Le port d'Honfleur s'ouvre là-bas, entouré de vieilles maisons normandes, et la côte se continue plus loin toujours ! Admirables les printemps sur cette côte ! Ils eroulent en frondaisons roses de pommiers effeuillés dans la mer ; les pâturages descendent dans le flot, où roulent, à l'automne, les pommes et les fruits.

Là-bas vécut Baudelaire, là-bas sont nés Henri de Régnier, Alphonse Allais ; et la jeune poétesse Lucie Delarue-Mardrus a vu, là-bas, le jour.

Sur la rive septentrionale, la vase englue le phare du Hoc, qui regarde les eaux pauvres de la petite Lézarde, dernier affluent de la Seine. Très loin, les anciens ports, les villes mortes : Montivilliers tout là-bas, et aujourd'hui dans un repli agricole du plateau cauchois : Harfleur, souverain port de Normandie ! Oh ! Souverain découronné ! :

Harfleur, sous la bleue échancrure des monts,
Veuf de la mer, s'enlise aux trahisons du fleuve,
Pleurant les nefs d'antan et les verts goémons . . .

dît encore Féret, Harfleur, victorieux des Anglais ! Maintenant bourg champêtre qui groupe ses maisons de la Renaissance au pied du plus svelte des clochers normands.

Ainsi la terre peu à peu gagne, et l'embouchure avance toujours vers l'Océan :

« Au temps des Romains, Lillebonne était le port d'attache de la flotte de la Manche ; son port se combla, et, au Moyen-Age, Harfleur prenait sa place. A l'époque de François I^{er}, Harfleur disparaissait comme port maritime et il fallut, plus à l'Ouest, chercher un nouveau « hâvre ». Aujourd'hui même, un drainage continuél de la rade et du chenal empêche seul le Havre d'être à son tour obstrué ! »

Nous allons chercher devant Honfleur la passe d'entre les banes du Ratier et d'Amfar, que jalonnent, au milieu du sabat des flots, des sortes de grands balais plantés, brindilles en l'air, dans le sable tout proche.

Au loin, Villerville et Trouville luisent, dans la brume bleue de la

côte d'émeraude, au soleil du joyeux été... Et le cap de la Hève se profile au Nord, plus loin que le Havre, terme de notre voyage.

Une dragueuse travaille là-bas, et tout près de nous, défilent les bateaux qui sortent du port : un petit yacht, puis un pêcheur. D'autres entrent devant nous : ce vapeur et ce yacht de plaisance déjà dans les jetées...

Nous passons rapidement devant la ville : Saint-Adresse, toute fleurie, domine les vieux quartiers, le boulevard maritime surmonte les gros galets de la plage et les épis préservateurs.

Au fond, se profile maintenant la côte Sud de l'Estuaire, toute bleue dans l'horizon.

Tout près de nous les gamins s'ébattent sur le bord et s'aspergent en une mimique joyeuse... Nous pénétrons enfin dans le port.

Au mois d'Août 1906, on construisait encore la digue, achevée maintenant, du nouveau port de pleine eau, où les navires de tout tonnage pourront entrer sans attendre le flux...

Nous accostons au débarcadère...

Les six heures du voyage se sont effectuées au travers des côteaux boisés et gracieux, d'abord ; sur la mer ensuite, bordée par les lignes sobres et belles des nobles rives.

Mais, outre l'agrément du voyage, retirerons-nous quelque leçon de notre excursion ?

Je le pense. Si nous voulons songer à la richesse de ce pays et aussi à l'histoire ; ces bords ont vu descendre bien des conquérants : Vikings, Anglais ; la terre féconde et gracieuse les attira ; ils y vinrent toujours, mais la race aborigène se les assimila, ou bien elle finit par les rejeter de son sein. Leur pouvoir, lorsqu'ils triomphèrent, ne fut qu'apparent et dura peu ; le climat vainquit le vainqueur après l'avoir affaibli. La Normandie sut profiter de la victoire. Telle fut la destinée des envahisseurs que le pays absorba pour finir ! Comment auraient-ils résisté aux rives qui viennent d'étaler leur puissance et leur délicatesse sous nos yeux.

Jean Revel, qui est un penseur en même temps qu'un romancier, l'a compris, et il a résumé cette opinion en une page qui me semble définitive :

« Contrée trop douce, à la vie trop facile, à l'air trop clément, ce 45^{me} degré, cette équidistance du Pôle et de l'Équateur, ces côtes heureuses où s'éploient des courants attiédés, ainsi qu'un éventail, tout cela comporte une propension à l'arrêt des énergies envahissantes.

Lors des grandes migrations, cette nature conquiert vite ses envahisseurs et les conserva toujours. Enveloppante et charmeresse, pareille création les séduit toujours, les atténue et les exténue.

« En cette atmosphère modérée, moyenne, ne voit-on que tous les besoins s'amoindrissent, que les passions, ces principes d'action, perdent leur ressort, ralentissent leur rythme d'effort et d'écart ?

« Les nouveaux arrivants qui bornent ici leur course à la poursuite du bonheur, se sentent aussitôt pénétrés et subordonnés par le climat : ils s'approprient au milieu, s'adaptent à l'ambiance où bientôt ils se fondent et disparaissent. Gagnant en harmonie, leur type perd en force.

« Le rôle séculaire de la Neustrie a toujours été cela. Notre pays représente un jardin de transplantation où les races viennent s'épanouir, briller d'un suprême éclat avant de s'étioler. Il est fait pour des espèces déjà perfectionnées. Et, s'il pousse vite à l'éclosion des facultés géniales, il peut, par contre, produire sur des organismes insuffisamment évolués, tel développement trop précoce qui aura pour conséquence un prompt déclin ».

Et telle fut, en effet, la destinée traditionnelle de la race normande, l'emprise de l'âme normande sur le conquérant.

COMMUNICATION

AUX BORDS DU RHIN

Par M. ÉMILE CORNAERT,

Lauréat de la **Fondation Paul Crepy** en 1906.

(Suite et fin) (1).

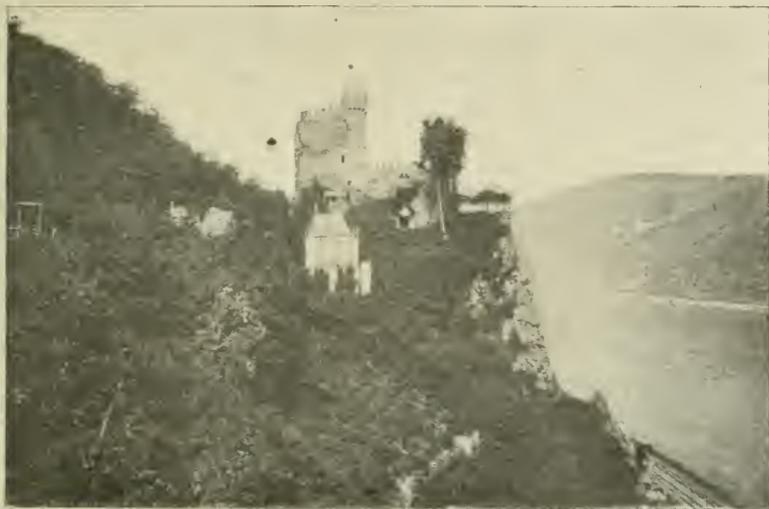
De Coblenz à Bingen s'étend l'extraordinaire coulée du « Rhin héroïque ». L'entrée du défilé est commandée par le beau château de Stolzenfels qui,

(1) Voir *Bulletin d'Avril* 1907.

reconstruit, semble prêt à affronter une nouvelle série de siècles. Le Rhin se resserre progressivement en amont. Près de Braubach, le château-fort de Marksburg hérissé, par dessus l'épais massif de forêts, la crête d'un rocher qui dévale presque à pic dans le Rhin. Le fleuve dessine une série de méandres. Sur une rive élargie, Boppard, entourée de quelques murailles du quatrième siècle, montre sa curieuse église romane dont les voûtes se terminent en ogives. Les rochers se rapprochent encore, et se dressent comme pour se précipiter dans le fleuve ; et là-haut, les vieux murs de Liebenstein et Sterrenberg, encore solides, semblent insulter au temps ; plus loin, la Souris et le Chat se surveillent toujours menaçants. Plus loin, le roc forme une large terrasse où se dressent les ruines grandioses du Rheinfels : cette forteresse fut une des plus redoutables de la contrée ; jadis, elle résista victorieusement pendant quinze mois à vingt-six villes qui s'acharnaient contre elle. Les Français l'ont fait sauter sous Louis XIV. La petite ville de St-Goar s'adosse à cette montagne : c'est un centre de pêche et un port important. — Les pentes se raidissent à nouveau, et, au loin, un noir rocher s'élève à 200 m., et plonge, sous les eaux, à des profondeurs insondables. Devant cette sombre masse, les vers de H. Heine reviennent à la mémoire : « Que peut donc signifier cette tristesse qui m'envahit » ; et là-haut, une femme qui agite son mouchoir blanc rappelle l'enchanteresse de jadis ; les passagers imprudents, oublieux de l'écueil, allaient s'y briser et s'abîmaient dans les flots. — Nous avançons toujours en plein dans le mystère et la poésie : tous ces rochers, toutes ces vieilles pierres ont une voix et nous redisent au passage leurs brillantes légendes ou leurs sombres histoires. Les villages se serrent au bas des montagnes, toujours dominés par les châteaux. Au-dessus de Caub, le château de Gutenfels commande à la fois le Rhin et la Steeg ; en face, la Pfalz élève au milieu des eaux sa puissante carapace. — Les bords du fleuve se couvrent de vignes. Voici le principal entrepôt des vins du Rheingau, Bacharach, entourée depuis le Moyen-Age de solides murailles ; à mi-côte se dessinent les élégantes arcades de St-Werner ; au sommet, le château de Stahleck, assiégé et pris huit fois par les Français pendant la guerre de Trente Ans, et détruit par eux en 1689 : ses tours altières et ses murs de granit scellés dans le roc sont encore un objet de stupeur. — Au milieu des vignobles, voici enfin toute une série de châteaux somptueusement reconstruits. Riches et beaux, ils intéressent bien moins que les ruines grandioses qui conservent sous leur manteau de lierre plus de mystère et de poésie. Les bords se resserrent une dernière fois, les eaux bouillonnent sur des écueils à fleur d'eau, au milieu desquels la Maeuseturm semble prolonger les rochers des deux rives : le bateau, aujourd'hui, passe sans encombre devant la tour du Péage.

Maintenant, au milieu d'un paysage riant, nous nous éloignons de ces souvenirs et de ces légendes. Sur les pentes du Niederwald grimpent les vignobles

du Rudesheim. Au sommet, au milieu des bois, la Germania triomphante élève orgueilleusement, en face du Rhin qu'elle garde, la couronne impériale



CHATEAU DE RHEINSTEIN.

ceinte de lauriers. — La plaine s'étend à perte de vue, toujours couverte de vignobles. Dans la campagne sont disséminés des villages aux toits rouges, de petits châteaux blancs et parfois de petites villes. Le Rhin enserre quelques îlots, les Auen, plantés de peupliers. Après un grand coude du fleuve, nous débarquons à Mayence.

Le seul monument intéressant de la ville est la Cathédrale. On y a travaillé du dixième au dix-huitième siècle : aussi tous les styles s'y rencontrent, roman, gothique, byzantin et rococo. Les deux chœurs, à chaque extrémité, donnent à la Cathédrale un caractère original. Contre chaque pilier a été dressé un monument funéraire : quelques-uns, pas exemple ceux d'Albert de Brandeburg et de Diether d'Isenburg, sont d'une remarquable beauté. En somme, il y a trop de disparate dans cette Cathédrale pour qu'elle soit vraiment belle.

En arrivant à Francfort, encore une gare immense, dans la large Kaiserstrasse tout de suite on trouve les caractères de la très grande ville : un mouvement continuel de personnes, de voitures, de tramways ; de chaque côté de la rue s'alignent de riches maisons et de grands magasins. Rien ne manque à Francfort du luxe et du confort de la vie moderne : théâtres, jardin des Palmiers, très grands hôtels et musées. Parmi les musées, il faut citer l'Institut Staedel, qui renferme de beaux tableaux flamands et allemands, les Archives aussi,

où sont exposées des collections d'anciens costumes et d'anciennes armes de Francfort. La ville a conservé un bon nombre de monuments historiques. Le plus récent est le temple protestant de Saint-Paul, où se réunit en 1848 et 1849, l'Assemblée Nationale : c'est une salle ronde où une tribune tient lieu d'autel ; des plaques d'argent indiquent les places des députés les plus notables. Non loin de là s'élève la maison de Goëthe, aux trois étages en saillie les uns sur les autres : c'est aujourd'hui un petit musée. Sur le Ross-mark un même monument réunit les statues de Gutenberg, de Schäffer et de Fust, sans doute pour rappeler que le banquier francfortois ruina Gutenberg. La Cathédrale, très vaste, est intéressante, moins peut-être par sa valeur architecturale que par les souvenirs historiques qu'y évoquent les belles fresques de Steinle. Les constructions du Römer, l'Hôtel de Ville, semblent



LE RÖMER A FRANCFORT.

résumer l'histoire de Francfort : c'est un ensemble de douze maisons anciennes, auxquelles, dans ces dernières années, on a ajouté de vastes annexes dans le style Renaissance et le style baroque. Les unes, bâties en style gothique, ont de hauts pignons avec redans ; d'autres ont de belles façades en bois sculpté. Les annexes sont magnifiques et témoignent de la richesse de la ville.

Francfort a toujours été un centre d'affaires important. Jadis, ses foires attiraient des foules considérables. Ville libre et impériale, elle fit toujours profession d'une large tolérance : toutes les initiatives s'y développaient librement. Les avantages de sa situation se sont accentués au contact de la vie économique moderne : elle se trouve dans la plaine du Rhin là où le sillon

de la Nahe et du Mein coupe la vallée : une foule de voies ferrées y convergent, venant de Cologne et de la plaine industrielle, de Hambourg, de Berlin, du Danube et de l'Autriche, de Bâle et la Suisse, de Strasbourg et la France. Cette situation centrale et la richesse de la ville en ont fait un grand marché financier, et la Bourse de Francfort est presque aussi importante que celle de Berlin.

Au Sud de Francfort, après Darmstadt, ville très ordinaire où il y a quelque industrie, on arrive en face de l'Odenwald. Une coupure très nette sépare la plaine de la montagne. La plaine quaternaire, couverte de riches cultures, s'étend au loin sans le moindre relief. A notre gauche, sans aucune transition, se dressent les masses arrondies du granitique Odenwald.

Le Mélibocus est le point culminant de cette bordure. Nous y montons de Zwingenberg, petite ville qui a un château (« natürlich »). La montée est très raide, mais nous finissons tout de même, à travers les pierres éboulées, — c'était plus intéressant que la route de voitures, — par arriver au sommet. De là, on jouit d'une très belle vue : la montagne s'élève au-dessus de la plaine comme une muraille, et au delà des riches campagnes on aperçoit le Rhin ; à l'Est, l'Odenwald s'étend en dos arrondis, entre lesquels des lignes sombres de sapins révèlent de petites vallées. — Le soir venait, il fallait descendre. Histoire de changer, de ne pas suivre les chemins battus, nous nous mettons en tête de descendre à travers bois : « puisqu'on descend, on ne se trompe pas de chemin ». Nous voilà donc partis : mais bientôt notre marche est une véritable course ; nos cannes enlèvent les mottes de terre et glissent sur le granit : nous courons, nous sautons, risquant de nous casser le cou, mais riant l'un de l'autre ; nous descendions toujours sans savoir où nous aboutirions, mais « puisque on descend. . . . ». Enfin, nous tombons au milieu d'une dizaine de tailleurs de pierre, encore plus surpris que nous : l'entrée du chantier était interdite ; ils se doutèrent bien que nous n'étions pas disposés à comprendre des remontrances. et, tout en nage, nous partîmes vers la gare. A la tombée de la nuit nous étions à Heidelberg.

Bâtie au débouché du Neckar dans la vallée du Rhin, Heidelberg est en partie étalée au bord de la rivière et le reste grimpe sur les hauteurs qui enserrent le Neckar. C'est une des villes les plus joliment situées de toute l'Allemagne. Le château qui domine la ville attire tous les ans des milliers de touristes. Il existait là un château-fort au treizième siècle ; reconstruit au seizième, c'était le chef-d'œuvre de la Renaissance en Allemagne. Les Français le firent sauter en 1688. « Pour l'étendue et la situation, ce sont les ruines les plus grandioses de toute l'Allemagne » (Baedeker). Notre visite commença par la terrasse de la Molkenkur, qui surplombe le château : de là toutes les parties de l'édifice se distinguent parfaitement ; pendant que nous y étions, les rayons intermittents du soleil donnaient au grès rouge dont il est construit, des reflets mauve et doré qui en rendaient l'aspect féerique. — Un

petit sentier descend de la Molkenkur au château. Avant d'entrer, on passe devant la Tour fendue, dont les murs de six mètres cinquante tinrent bon contre la poudre des Français : au lieu de voler en éclats, elle se brisa par le milieu et un fragment considérable tomba dans le fossé où il est encore couché comme un bloc de rocher. Un pont jeté sur ce fossé nous conduit, sous la Tour du Guet, dans la cour du château. — L'irrégularité de l'ensemble trahit le manque de plan ; mais le spectacle n'en est que plus pittoresque. A droite, au-dessus d'un puits, s'élève une voûte couverte de feuillage, supportée par des colonnes de granit apportées du palais de Charlemagne à Ingelheim. A gauche, le Ruprechtsbau, construction gothique très simple : dans les caves se montre le fameux « tonneau de Heidelberg », qui peut contenir plus de 280.000 bouteilles ; près du tonneau étaient dressées des tables archi-combles : et un orchestre jouait la *Matchiche* ! Au fond de la cour, le Friedrichsbau, complètement restauré, présente trois étages d'ordres différents (dorique, toscan, ionique) heureusement proportionnés. A droite, l'Otto-Heinrichsbau, est un édifice d'une merveilleuse richesse d'ornementation ; au-dessus d'un double perron, de belles cariatides supportent l'entablement



UNE AILE DU CHATEAU D'HEIDELBERG.

d'une porte magnifique. Un passage entre ces deux derniers bâtiments conduit à une terrasse extérieure suspendue à la façade du château au-dessus de la vallée : tout le long de la rivière, voici la ville groupée sur le versant de

la montagne en un défilé où les flèches des églises jettent des taches noires au milieu des toits rouges ; dans la ville, l'Université six fois séculaire et sa riche bibliothèque ; le vieux pont, décoré de statues, franchit le Neckar ; et sur le versant opposé de la montagne, en face de la ville, s'étend un demi-cercle de terrains cultivés, où les vertes prairies et les champs dorés de colza jettent une note gaie qui tranche sur la couleur sombre des forêts voisines ; et au loin, jusqu'au bout de l'horizon, le Neckar déroule ses eaux en courbes étincelantes.

De Heidelberg, nous nous rendons au lac de Constance. La belle nappe verte de ses eaux ne se distingue de la rive que par le mouvement de ses vagues légères. Sur le bord suisse, des collines vont rejoindre les Alpes d'Appenzell, que l'on aperçoit dans le lointain. La rive allemande, au contraire, est toute boisée et l'horizon est coupé au bord du lac : au milieu de cette verdure sont blottis de rians villages ; de-ci de-là, perdues dans la campagne, se détachent, piquées dans les bosquets, de petites maisons blanches aux toits rouges.

Constance est située au Nord-Ouest du lac, à l'endroit où en sort le Rhin. Une élégante flèche gothique signale au loin sa Cathédrale, mais près de l'édifice on éprouve une déception : cette jolie flèche est posée sur une tour massive, sans aucune ornementation. L'intérieur cependant fait une belle impression : la nef principale, très simple, est d'un beau style roman. Sur les quais, l'entrepôt renferme la salle, aujourd'hui ornée de fresques, où le Concile élut le Pape Martin V et condamna Jean Huss.

Au delà de Constance, la ligne suisse traverse un pays très intéressant : à droite, l'Untersee brille autour de la sombre île de Reichenau, qui découpe sur le ciel sa vieille église abbatiale. Le Rhin sort du lac, très large encore, puis les collines se rapprochent : sur leurs flancs apparaissent des prés, des vignes et d'innombrables vergers : les maisons se perdent au milieu des arbres fruitiers. A Neuhausen, le fleuve, déjà puissant, rencontre une ride jurassique : il bondit par dessus l'obstacle en formant « la plus belle cataracte de l'Europe ». Ses eaux forment trois cascades en tombant de rochers d'inégale hauteur : dix-neuf mètres à gauche et quinze mètres à droite ; mais en comptant tous les rapides on peut évaluer leur hauteur totale à trente mètres. Au milieu des tourbillons d'écume qui se précipitent, deux énormes rochers se dressent, qui divisent la chute en deux parties ; sans cesse le vent enlève au-dessus de la cataracte un nuage de poussière d'eau qu'il emporte à de grandes distances. — Dès lors, le fleuve est constamment encaissé entre des montagnes arrondies, couvertes d'une chevelure de bois. A Laufenburg, il se heurte à

des roches gneissiques sur lesquelles il tourbillonne au bas d'un château en ruines.

Bâle est bâtie sur les bords du Rhin, à l'endroit où il change de direction. La gare et les quartiers neufs, sur la rive droite, sont reliés à la vieille ville par un pont reconstruit récemment. La Cathédrale de Bâle est très belle : la tour cependant est trop massive, toutefois elle est surmontée de deux flèches très élégantes. Nous ne savions pas que c'était un temple protestant ; mais il fallut payer pour entrer : c'était un indice infallible. Le vide du prêche produit une profonde impression de tristesse, surtout dans une si belle Cathédrale : dans le chœur, pas d'autel, mais une chaire et des bancs ; nulle part, aucun ornement. A côté du « münster », un cloître gothique très vaste, où subsistent en grand nombre des socles de statues, conduit à la Pfalz, haute terrasse au bord du fleuve : vers l'amont on voit les montagnes bleues enserrer le Rhin pour le dérober bientôt aux regards ; vers l'aval, le fleuve longe les maisons étagées en gradins et disparaît bientôt en changeant de direction.

Non loin de Bâle, la vallée de la Wièse ouvre un chemin vers l'intérieur de la Forêt-Noire. Nous suivons d'abord la « ligne stratégique », qui relie l'Allemagne du Sud à la Haute-Alsace sans toucher au territoire suisse. Les montagnes, de chaque côté de la rivière, sont couronnées de noires forêts de sapins ; jusqu'à mi-hauteur, elles sont couvertes de pâturages où résonnent, sonores, les clochettes des vaches ; parfois la ligne des hauteurs se brise pour laisser voir une profonde entaille, un torrent qui tombe dans la rivière. Par Schopfheim, nous arrivons à la jolie ville de Totnau. La route de voitures seule continue vers le Titi-See en passant au bas du Feldberg : elle avance entre les montagnes, tantôt à peine plus élevée que le lit de la Wièse, tantôt dominant de beaucoup le torrent. Les villages s'allongent, au bord de la route, en deux rangées de maisons. — Toutes ces maisons de la Forêt-Noire se ressemblent : construites en bois, elles ont un étage, où l'on habite en hiver ; au niveau de cet étage, une sorte de balcon court tout autour de la maison ; le toit, fait de plaquettes de sapin en bardeaux descend fort bas et abrite toute la maison. — Le long du chemin, au murmure du torrent se mêle le souffle enroué des moteurs qui actionnent les scieries : partout on exploite le bois, surtout les sapins et les hêtres, dont les forêts couvrent les sommets voisins.

Un sentier nous conduit, après deux heures d'ascension, au sommet du Feldberg. Au Nord et à l'Est on voit le massif granitique s'abaisser doucement et faire place à de larges plateaux gréseux ; au Sud, les sommets argentés des Alpes d'Appenzell, de Zug et de Berne se découpent sur le ciel bleu ; à l'Ouest, on devine les Vosges méridionales au delà de la plaine effondrée du Rhin ; au bas du Feldberg, les entailles profondes des torrents brisent de tous les côtés les masses de granit ; immédiatement au bas du mont, encadré d'une verdure sombre, brille le Feldsee. — Ce lac se décharge

dans le Titisee par la vallée du Seebach, que l'on a appelée « l'Arcadie badoise ». Le nom peut être prétentieux, mais le coin est charmant. Le Titi-See lui-même est une grande nappe sans couleur, aux rives plates, mal ombragées ; sa réputation ne se justifie que par les promenades des environs.

Sur la route du Titi-See à Fribourg nous rencontrons bientôt à gauche la Dreisam : nous sommes dans le Lœffeltal ; la vallée commence à se resserrer pour devenir bientôt une gorge étroite, après que la rivière entaillant le roc à vif est descendue rapidement en plusieurs bonds, qui sont autant de belles cascades, à une centaine de mètres plus bas. Dans le Val d'Enfer, où nous sommes parvenus, moins vite que la rivière, par une route en lacets, nous cheminons entre de hautes murailles escarpées, couvertes de sapins. Le fond de la vallée n'est pas toujours assez large pour contenir à la fois la rivière, la route et le chemin de fer : la voie ferrée court sur le versant de la montagne et la route, tantôt à droite, tantôt à gauche de la Dreisam, a dû par endroits être taillée dans le roc. Cette route fut inaugurée en 1770, à la venue en France de l'archiduchesse Marie-Antoinette, fiancée au futur roi Louis XVI ; elle est connue aussi par la retraite fameuse de Moreau poursuivi par l'archiduc Charles. Au Hirschsprung (saut du Cerf), l'endroit le plus resserré, un cerf se dresse au sommet des rochers : au-dessus de nos têtes, les noirs rochers à pic laissent à peine entrevoir une bande de ciel bleu ; et dans ce site sauvage là Dreisam, toujours semillante, murmure quand même sa chanson. — Bientôt nous respirons plus à l'aise : peu à peu la vallée s'élargit et nous sortons du Höllental par le Himmelreich (royaume du Ciel), pour déboucher dans un vaste amphithéâtre de bois et de vignobles, au fond duquel s'élançe vers le ciel la flèche de Fribourg.

Cette jolie ville est adossée à une colline, le Schlossberg, d'où l'on contemple un paysage comparable à celui qui se déroule au pied du château de Heidelberg. Les toits bariolés de jaune, de noir et de rouge reflètent une lumière éblouissante ; puis, au delà de la plaine apparaissent, estompés d'un léger brouillard, les sommets pointus du volcanique Kaiserstuhl ; tout près de nous, la Cathédrale semble vivante dans sa membrure légère. Cette Cathédrale est d'une ornementation très riche : vu du Schlossberg, le chevet de l'abside offre un ensemble merveilleux d'arcs-boutants et de colonnettes. La partie la plus remarquable est la tour : ses trois étages, très simples, se succèdent sans transition brusque et la flèche, étonnante de légèreté avec ses découpures capricieuses, s'élève à 116 m. de hauteur. L'intérieur renferme une chaire finement travaillée, faite d'un seul bloc de pierre ; dans le transept droit, se déroule une curieuse frise romane qui représente des animaux d'après les fables du Moyen-Age. — Sur la place de la Cathédrale s'élève le Kaufhaus, charmant édifice du quinzième siècle : au-dessus d'un portique à colonnes ressort, au premier étage, un balcon flanqué de tourelles. La ville a gardé du Moyen-Age une foule de souvenirs très curieux : l'Hôtel de Ville,

les deux portes Schwabentor et Martinstor. Dans la rue principale, la Kaiserstrasse, une élégante fontaine gothique donne à toute la ville un cachet



FRIBOURG EN BRISGAU. — LA CATHÉDRALE.

archaïque et original. — Fribourg a toujours eu une grande importance commerciale : c'est le grand marché entre la plaine et la montagne, et à ce marché on voit défiler une foule de costumes tous plus pittoresques les uns que les autres. La gare est tête de ligne pour le chemin de fer qui relie, par la Dreisam, le plaine du Rhin à celle du Danube ; enfin, elle se trouve sur la route très importante de Bâle vers Appenweier, Mannheim et Francfort.

Après avoir quitté Fribourg, nous retrouvons la plaine du Rhin, toujours

fertile et monotone, avec ses mêmes cultures depuis le Jura jusqu'au Taunus. La voie traverse le Rhin après Kehl : le fleuve est déjà large ; ses eaux très rapides se brisent contre les piles de deux ponts très rapprochés : vers l'aval, des îlots de gravier se sont accumulés et constamment des dragueuses déblaient le cours du fleuve. — Depuis trois semaines, nos promenades rayonnaient autour de ce fleuve, et ce n'est pas sans quelque mélancolie que nous traversions le « Vater-Rhein » pour la dernière fois.

A Strasbourg, encore une de ces gares monumentales comme les Allemands savent en construire, mais ce sont moins les besoins du commerce que les nécessités de la stratégie qui ont inspiré cette œuvre : c'est une idée de guerre qui a dicté les plans : sur les quais immenses de cette gare on pourrait débarquer rapidement et sans désordre des effectifs énormes. Strasbourg est une place de guerre de tout premier ordre : quatorze forts enveloppent la place et forment un camp retranché, défendu par 40.000 fantassins, 8.000 artilleurs, 1.000 hommes du génie avec au moins 1.000 pièces de canon. — Strasbourg pourrait aussi devenir un centre économique de grande importance. Outre les voies ferrées, les canaux de la Marne au Rhin et du Rhône au Rhin facilitent les relations avec la France. De Strasbourg, par les lignes de la Forêt-Noire, on atteint facilement le lac de Constance et l'Autriche ; par Karlsruhe, on pénètre dans l'Allemagne centrale. Surtout, le Rhin pourrait être une merveilleuse voie commerciale. Depuis 1878, les Strasbourgeois ont porté tous leurs efforts du côté du Rhin : mais toujours ils se sont heurtés à l'opposition intraitable des Badois, qui veulent maintenir Mannheim dans sa situation privilégiée et ont même fondé, sans succès d'ailleurs, le port de Kehl. Néanmoins, les Strasbourgeois sont arrivés à faire draguer le fleuve et ont fondé une « Compagnie strasbourgeoise de navigation » : le succès a couronné leurs efforts et le mouvement du port dépasse un million de tonnes.

Malgré les embellissements modernes de la ville, la Cathédrale reste le monument principal de Strasbourg. Elle fut commencée au onzième siècle par le chœur et la crypte qui sont d'un beau style roman ; au treizième, on ajouta les nefs gothiques ; un grand artiste, Erwin (qui n'était probablement pas de Steinbach) construisit la façade. Cette façade est ce qu'on a toujours le plus admiré : vers le soir, sous les rayons du soleil qui la frappent directement, les statues, les colonnettes, les clochetons, les rosaces, les arabesques, toute la délicate dentelle des fines nervures ressortent en un relief admirable. Le portail latéral du Sud est décoré de belles sculptures, dont deux statues très fines de la Synagogue et de l'Église. A l'intérieur, le triforium et les fenêtres rappellent l'abbatiale de Saint-Denis. La chaire est une œuvre très délicate du quinzième siècle. Dans le bras droit du transept est située la fameuse horloge astronomique, que des centaines de curieux viennent voir à midi. Sur la tour principale, qui a 66 m., s'élève une flèche de 76 m.,

du haut de laquelle on embrasse d'un coup d'œil étendu toute la plaine alsacienne, de Baden au Kaiserstuhl et de la Forêt-Noire aux Vosges. — Du Moyen-Age, Strasbourg a conservé aussi la belle église St-Pierre-le-Jeune, le temple St-Thomas et quelques maisons près de la Cathédrale.

Le château, la belle promenade de Broglie et les palais qui la bordent rappellent le dix-huitième siècle français. Une troisième période a commencé sous la domination allemande : elle est caractérisée par des constructions monumentales, comme l'Université, le Palais de l'Empereur, le Palais de la Délégation provinciale (Landesausschuss), la nouvelle Poste et différentes églises. Les vainqueurs se plaisent, semble-t-il, à mettre leur marque sur la ville. Est-elle imprimée bien profondément ? En tous cas, il est bien émouvant d'entendre à Strasbourg, dans une rue pauvre, un accordéon ou un violon jouer, assez bas, comme à mi-voix, notre *Marseillaise*.

De Strasbourg nous allons vers Sarrebourg, Metz, puis Trèves. En traversant la ligne des Vosges, on observe aisément en cette région la dissymétrie du massif : venant du Rhin, on entre brusquement ; à l'Ouest, au contraire, on voit pendant longtemps des plateaux qui se raccordent à de grandes hauteurs avec la chaîne de bordure et descendent lentement vers la Lorraine. De Sarrebourg à Metz, le relief est encore sensible, mais il n'y a plus de vraies montagnes ; les forêts sont plus rares et moins étendues ; le moindre coin de terre est mis en valeur. Dans les marnes irisées se sont creusés de nombreux étangs, entourés presque tous d'un joli cadre de verdure, ils mettent dans cette campagne un peu de fraîcheur et de variété.

Ici nous sommes entourés de souvenirs de 1870 et les noms que l'on nous crie aux gares, Remilly, Courcelles, Peltre, résonnent douloureusement à nos oreilles. Metz est une ville ancienne aux rues étroites et tortueuses ; elle a conservé des coins originaux, comme la place St-Louis bordée d'arcades ou la rue aux Murs et la rue des Tanneurs ; sa Cathédrale est un beau monument gothique. — Metz est devenue, entre les mains des Allemands, la forteresse principale de cette frontière, et chaque année les travaux de défense sont encore renforcés.

Au delà de Metz, la Moselle serpente au milieu de grasses prairies et de belles cultures ; de chaque côté des collines calcaires portent d'abondantes forêts. Elle traverse Thionville, centre important de métallurgie. Plus loin, elle passe à Igel, où se voit un des monuments les plus intéressants de l'époque romaine, en deçà des Alpes : c'est une colonne en grès, haute de 23 m., qui sert de monument funéraire à la famille des Secundinii : elle est ornée de bas-reliefs assez bien conservés, empruntés à la mythologie ou à la vie des Secundinii ; une reproduction du monument est conservée à Trèves, au Musée provincial, où sont réunis une foule de souvenirs de l'époque romaine et du Moyen-Age.

Dans un cadre germanique, Trèves est une ville gallo-romaine. La facilité

et l'importance des communications, la beauté du site, la fertilité du sol en avaient fait, dès les premiers temps de l'Empire, une ville importante : plus tard, les Empereurs y résidèrent. De l'ancien palais impérial subsistent de vastes ruines, des salles gigantesques à ciel ouvert, et de longues galeries souterraines. A dix minutes de là, on voit les restes d'un vaste amphithéâtre, moitié creusé dans le roc, moitié construit de main d'homme ; trente mille spectateurs pouvaient y tenir : aujourd'hui il sert de cour à une brasserie. Il ne reste pas grand chose des bains : leurs substructions ne dépassent guère le sol ; mais on y reconnaît sans peine bain chaud, bain tiède, bain froid, calorifères, etc. La basilique, construite au temps de Constantin, servit de bourse, de cour de justice, de caserne : aujourd'hui c'est un temple protestant. La Cathédrale, qui date peut-être du quatrième siècle, est un véritable musée d'histoire : roman, gothique, renaissance, rococo, moderne, tous les styles y sont représentés. Au Moyen-Age, une très belle église circulaire, Notre-Dame, s'est accolée à cet édifice.

Tout le passé de Trèves semble se retrouver dans la « Porte Noire », rempart à l'époque romaine, église et forteresse au Moyen-Age, aujourd'hui curiosité sans cesse visitée. C'est un reste de l'enceinte romaine, bien conservé, mais noirci par le temps. Deux tours puissantes, l'une de deux, l'autre de trois étages, flanquent les angles. Devant ce monument, on ne peut se défaire d'une impression qu'un voyageur notait naguère : « L'épaisseur du massif est percée de deux entrées en arcades contiguës. Je songeais, en voyant s'y engager un parti de cavalerie allemande, aux cohortes romaines qui défilèrent sous ces vieilles voûtes ; le cliquetis du fer, le piétinement des chevaux semblaient éveiller des échos lointains. Par là aussi s'engouffrèrent les cohues échevelées des barbares : Germains de tout poil, Francs, Normands, Huns sauvages, accourus des bouts de l'horizon. Quand cette marée déferla furieuse contre les blocs de la Forêt-Noire, l'édifice était inachevé : les ouvriers l'abandonnèrent devant l'ennemi trop tôt venu. Et depuis, la houle tombée les flots aplanis, la Porte-Noire demeure, témoin immuable et hautaine dérision des hommes et des choses qu'elle a vus passer. (P. Jousset).

Elle demeure aussi pour attester ce qu'ont d'artificiel et d'impuissant, dans ces pays, les forteresses les plus solides, même construites par des peuples essentiellement guerriers. Quoi que l'on fasse, les bords du Rhin, surtout au Nord et au Sud du massif schisteux, seront toujours une région de passage. Jadis, dans leurs migrations en masse, les peuples empruntèrent cette voie, et malgré les résistances ils la traversèrent toujours. Aujourd'hui, les faits économiques, qui sont comme la condition nouvelle de la vie des peuples, font de ces pays des régions d'un transit intense ou des régions de production, d'une richesse remarquable, qu'elles soient en Allemagne et en Belgique ou en Allemagne et en France, car à la façon des peuples qui se déplacent l'activité économique ne connaît pas les frontières arbitraires.

NOTES SUR LE MAROC

A O U J D A

Depuis l'insurrection fomentée par le prétendant en 1902, la voie directe d'Oujda à Fez par la trouée de Taza est coupée. Pour se rendre de la capitale à la ville frontière, il faut accomplir un long détour en s'embarquant à Tanger pour prendre terre à Saïdia, puis côtoyer le territoire algérien jusqu'à destination. Cette route a vu passer les renforts envoyés à la garnison d'Oujda, les convois de munitions, plus rarement la solde des troupes, enfin les fonctionnaires chargés par le makhzen d'aller gouverner la ville et les territoires qui en dépendent.

Dans chaque cité marocaine de quelque importance, les fonctionnaires nommés par le gouvernement central sont au nombre de trois : l'amel, l'amin et le cadî.

L'amel ou pacha est le gouverneur militaire en même temps que le préfet de la province ; il y représente la personne du sultan et gouverne en son nom. Sa compétence s'étend à toutes les branches de l'administration à l'exception de la justice et de la perception d'une partie des impôts.

Le traitement régulier de l'amel d'Oujda est fixé à 600 fr. par mois, plus 300 fr. de frais de service et certaines indemnités destinées à l'entretien des employés d'ordre secondaire. Ce sont là des appointements plus que modestes et qui ne permettraient à l'amel que de végéter difficilement s'il ne parvenait à se procurer par ailleurs des ressources plus importantes. En principe, les contributions qu'il est chargé de recouvrer et dont les plus importantes sont la dime des récoltes et les impôts prélevés sur les tribus de la province, doivent être expédiés à Fez. Mais il y a loin, au Maroc, de la théorie à la pratique, et l'absence de tout contrôle effectif permet au délégué du sultan de conserver pour son propre usage la plus grande partie de ces fonds et de n'envoyer au makhzen que quelques rares sacs de douros accompagnés d'une comptabilité fantaisiste.

En outre, lorsqu'il se sent suffisamment appuyé par les forces militaires dont il dispose, le pacha ne se fait pas faute d'extorquer à ses administrés des contributions extraordinaires en espèces ou en nature. Néanmoins il convient

que la différence entre les perceptions et les envois d'argent à la Cour ne soit pas trop forte ; il faut éviter également de pressurer à un trop haut degré les indigènes, ce qui pourrait amener des réclamations ou même des troubles capables de provoquer la révocation du gouverneur. Chaque fois que celui-ci sent une résistance dangereuse et constate des velléités d'insoumission, il rend la main et diminue ses exigences, quitte à les renouveler lorsque la situation paraît plus favorable. Il y a là un jeu de bascule perpétuel qui demande beaucoup de tact, de prudence et de fermeté et où excellent les fonctionnaires marocains.

Les divers éléments qui servent de coefficients à ces délicats calculs sont la richesse des habitants, leur degré de passivité, le loyalisme et la valeur de la force armée, enfin l'éloignement de Fez. A ce dernier titre, Oujda, nous l'avons vu, jouit d'une situation presque unique dans l'empire. Aussi, le poste de gouverneur y a été réservé à un des favoris du sultan, ancien chaouch (chambellan) du palais, descendant d'une de ces tribus demi-nègres du Tafilalet, qui après avoir placé sur le trône la dynastie actuelle, lui ont fourni depuis deux siècles les serviteurs les plus dévoués.

L'amin d'Oujda, quoique jouissant de prérogatives beaucoup moins étendues que l'amel, est titulaire d'un poste presque aussi lucratif. Les revenus gouvernementaux les plus importants, notamment les droits prélevés sur l'importation des marchandises et les fonds versés par les adjudicataires des monopoles, entrent dans sa caisse.

Les droits de douane portent sur toutes les denrées qui pénètrent dans la ville, à l'exception de la laine, du bois et du sel. Les objets imposés sont soumis à deux tarifs distincts et cumulatifs. Le premier est prélevé au moment où les marchandises passent les portes de l'enceinte ; on l'appelle droit *hafer*, littéralement « droit du sabot », parce qu'il frappe le poids des charges introduites sans tenir compte de la qualité des articles qui les composent ; cet impôt varie suivant qu'il s'agit d'une charge de chameau, de mulet ou de bourriquot. Lorsque les importateurs ont acquitté cette première taxe, ils dirigent leurs denrées sur le bâtiment central de la douane, où les agents de l'amin perçoivent le droit *acher* ou dîme se montant à 10 % *ad valorem* des marchandises.

L'estimation de cette dîme est laissée au jugement de l'amin, qui l'établit de manière à en tirer le plus de bénéfice possible.

Les marchands aisés qui ont su se bien faire voir par des cadeaux ne payent presque rien, tandis que les petits négociants et surtout les juifs et les étrangers voient leurs biens sévèrement taxés. Un de nos compatriotes qui s'installa à Oujda l'hiver dernier et avait négligé de faire présent à l'amin d'un miroir monumental qu'il convoitait, fut obligé d'acquitter pour un grand nombre d'objets des droits supérieurs à leur valeur intrinsèque.

L'amin est également chargé d'encaisser le produit des concessions sui-

vantes que le gouvernement accorde à des particuliers par adjudication :

	Moyennant par mois.	
1° Abattoir et marché aux bestiaux.....	Fr. 416	»
2° Vente du kif et du tabac à priser	166	»
3° Vente du café.....	2.000	»
4° Criée et ventes aux enchères	104	»
5° Pressurage des olives.....	10	%

En outre, le service des douanes perçoit quelques impôts de moindre importance, tels que certaines patentes, les redevances acquittées par les propriétaires d'immeubles situés à l'intérieur de la kasbah, etc.

Sur l'ensemble de ces recettes sont prélevés : les appointements de l'amel, du personnel de la douane et des autres fonctionnaires ; en y ajoutant quelques menues sommes versées à des individus comme pensions ou consacrées à l'entretien des édifices publics et religieux, on obtient un total de dépenses de moins de 5.000 francs par mois, alors qu'on estime le seul produit des recettes douanières proprement dites à 15.000 francs environ.

Ces gros excédents sont plus que probablement divisés en trois parts inégales dont la plus petite prend la route de Fez, la seconde est versée à l'amel et la plus forte reste le partage de l'amin. On comprend donc que cette dernière charge, comme celle de l'amel, soit conférée à une des personnes de l'entourage immédiat du sultan. Le cadî, qui rend la justice et tient les registres de l'état-civil, est, au contraire, choisi parmi les notables de la ville ; c'est un personnage de beaucoup moindre importance, car sa situation ne lui permet pas de remplir sa cassette particulière comme le font ses deux confrères.

En somme, ces trois fonctionnaires, avec l'aide d'un petit nombre d'employés subalternes, suffisent à gouverner la ville. Théoriquement, les citoyens n'acquittent aucune contribution directe, mais en fait, ils sont soumis aux décisions arbitraires de l'amel. Telle est la situation qui s'est présentée aux autorités militaires françaises le 29 Mars dernier.

Les correspondances télégraphiques ont déjà fourni de nombreux renseignements sur les mesures les plus apparentes qu'ont prises les officiers chargés de la partie politique de notre démonstration à Oujda. On sait comment les prisonniers ont été libérés, les rues nettoyées, le dispensaire et le bureau de poste créés. L'esprit de conciliation vis-à-vis des indigènes a été poussé presque jusqu'à l'exagération.

Les autorités ont enlevé du sommet de la mosquée le poste optique qui y avait été installé le premier jour ; elles ont recherché les propriétaires des deux champs où les troupes avaient commis quelques légers dégâts et les ont

indemnisés avant qu'ils songeassent à demander quoi que ce soit. La distribution des eaux courantes a été réglée avec le plus grand soin. Les troupes ne détournent les canaux d'irrigation que pendant le quart de la journée et en laissent la disposition aux indigènes pendant tout le reste du temps.

Toutes ces dispositions, excellentes sans doute, seront pourtant d'une portée bien inférieure à celles que nous avons prises à l'égard de l'administration proprement dite et de l'emploi des fonds publics. La France occupant la ville pour une durée de temps que seuls les événements ultérieurs pourront déterminer, il était impossible, pendant notre présence à Oujda, de permettre aux agents du makhzen de continuer le régime de bon plaisir qu'ils ont mis en vigueur jusqu'ici. D'autre part, le corps expéditionnaire n'a ni le droit ni le désir de révoquer les fonctionnaires marocains et de créer de toutes pièces un nouvel état de choses. Ces considérations ont amené l'autorité militaire à maintenir les services existants en faisant contrôler leur fonctionnement par des officiers, à juxtaposer en quelque sorte notre administration à celle de l'amel.

Un officier d'état-major est chargé de recevoir les réclamations des habitants et de surveiller les agissements du représentant du sultan ; cet emploi exige d'ailleurs jusqu'à présent fort peu de travail, car le malheureux pacha n'est pas encore revenu de sa stupéfaction et s'est retiré sous sa tente, comme Achille, en affectant de ne prêter aucune attention à ce qui se passe autour de lui.

Le contrôle de l'administration des finances a été confié à un interprète militaire, qui a trouvé au début, de la part de l'amin, la même attitude boudeuse et la même force d'inertie. Les sentiments hostiles de ce fonctionnaire sont fort naturels puisque du nouvel état de choses résulte pour lui une ruine complète. Pour obtenir sa charge il avait dû obtenir la faveur du ministre en fonctions moyennant de forts pots de vin que l'on évalue à au moins 25.000 fr., et comme il n'est entré en charge qu'il y a deux mois et ne touche régulièrement que 450 fr., on voit quel marché de dupe le malheureux trésorier a conclu. L'amin a commencé par refuser toute espèce de renseignement en alléguant qu'il avait expédié à Fez, le jour même de notre arrivée, les documents et les pièces d'archives concernant l'administration des douanes. Depuis trois jours, il s'est résigné à son sort et on peut le voir de nouveau, dans la chambre qui lui sert de bureau, évaluer avec un désintéressement forcé les marchandises que de longues caravanes viennent empiler dans la cour ensoleillée du bâtiment des douanes. En face siège l'interprète français qui recueille les fonds, tient la comptabilité, et pour plus de sûreté, couche dans le local où se trouve le coffre-fort.

L'emploi des fonds ainsi perçus constitue la plus notable différence entre les administrations française ou marocaine. On continue à solder d'après le tarif officiel les traitements des fonctionnaires, mais les excédents ne servent

plus à augmenter la fortune personnelle de l'amel et de l'amin. Ces fonds sont destinés à profiter directement aux habitants ; on en a déjà consacré une partie aux travaux de voirie et à l'établissement tout récent d'une infirmerie indigène où le médecin de la mission soigne un superbe hydropique du corps duquel il a retiré plusieurs litres de liquide. On songe à réparer ensuite le minaret de la mosquée, qui s'effrite lamentablement, à agrandir les bains maures, en un mot à pourvoir dans une large mesure aux besoins matériels et moraux de la population.

Il est probable que cette méthode d'administration nous conciliera les indigènes autant qu'il est possible pour des chrétiens de se concilier des musulmans. La tâche, en ce qui concerne les tribus des environs, est infiniment plus compliquée et plus difficile.

RÉGINALD KANN.

VOYAGE DE M. EUGÈNE GALLOIS

DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

Notre collègue envoie au Président des nouvelles que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs qui suivent avec grand intérêt l'infatigable *globe-trotter* dans ses pérégrinations.

A bord du steamer « la Plata », côte chilienne, le 4 Avril 1907.

... Ce n'était pas sans une certaine et juste curiosité que j'arrivais à Panama ou mieux tout d'abord à Colon. Je trouvais la ville fondée par Aspinwal, dont la statue regarde l'Atlantique, agrandie, je pourrais ajouter améliorée, car de suite on sent la main des Américains, dont l'activité semble s'être dépensée en ce point comme en tant d'autres, mais avec cette certaine allure de sans gêne qui leur est propre ; la ville, dont la voirie se poursuit avec son développement, s'accroît et surtout s'assainit, ce dont elle avait tant besoin. Les magasins s'y multiplient, mais ils sont bien souvent ouverts par des Chinois.

Au passage, à travers l'isthme par ce chemin de fer américain, dont le

transit est si considérable, mais dont l'installation laisse tant à désirer, je revois des traces de l'œuvre française du Canal en de véritables villages en bois, pour certains abandonnés aujourd'hui ; j'apercevais, hélas, de ces dépendieuses machines gisant enfouies sous la brousse, de longues rames de wagons disparaissant sous la végétation tropicale, . . . que sais-je encore, . . . tristes souvenirs évoquant la malheureuse affaire où tant de capitaux français avaient été enfouis. . . . Mais je ne pouvais m'empêcher de constater l'activité américaine se traduisant par des travaux de toutes sortes, auxquels près de 30.000 hommes sont employés. La grande majorité est nègre, mais on compte cinq à six mille Européens, Espagnols et Italiens surtout, du rendement de travail desquels on semble satisfait. S'ils sont beaucoup plus payés, ils produisent aussi bien davantage et seraient même plus productifs pour l'Administration. De plus, maintenant ils résistent assez bien au climat, grâce aux mesures prises en vue de l'assainissement pour lequel rien n'est négligé. Les efforts en ce sens portent aussi sur Panama, dont la voirie a été bien améliorée, où d'intelligentes expropriations ont été faites, et qui se développe surtout dans la zone du Canal, cette partie concédée aux Américains et où ils sont maîtres absolus. Au surplus, la jeune République de Panama leur devait bien cela, car elle n'aurait su exister sans le concours des États-Unis, lesquels entendent bien n'avoir jamais de soucis à redouter de ce côté, comme l'a clairement déclaré le Président actif de l'U. S. A.

Ce n'était pourtant pas de gaieté de cœur que je devais prolonger mon séjour dans le port dont l'importance s'accroîtra encore par l'ouverture du Canal, ouverture dont on ne saurait fixer même approximativement la date. . . , mais bien parce qu'il me fallait attendre un bateau dont le départ était remis chaque jour sous un prétexte quelconque. Enfin j'ai quitté sans regret la Boca (le port réel de Panama) pour la côte du Pacifique.

La première escale, digne d'être citée, devait être Guayaquil, une grande ville de 70.000 habitants située sur le beau et large fleuve du Guayas, le seul cours d'eau réellement intéressant de toute la côte du Pacifique. Premier port de l'Équateur, Guayaquil est en même temps celui de la capitale, Quito, ville relativement moins importante, une des cités les plus élevées qui soient au monde, comme on le sait ; malheureusement 265 kilomètres les séparent et ce n'est encore qu'en partie que l'on peut franchir cette distance en wagon, il reste encore quelques heures à faire, en automobile (c'est un automobile français) il est vrai. Seulement Guayaquil, d'où s'expédient les fameux chapeaux de paille fine connus sous le nom de « Panama », est un endroit des plus malsains, infesté de moustiques et où la fièvre jaune est en permanence. Et nous avons dû y passer quatre interminables journées. . . .

Je n'entrerai pas dans l'énumération fastidieuse des escales qu'il a fallu faire pour gagner le Pérou et le Chili ensuite, série de petites villes, parfois simples bourgades aux modestes maisonnettes, souvent cabanes de bois ou

même plus primitives paillottes dont la couleur grise se confondait avec celle du sol, sable la plupart du temps. C'est assez dire au résumé l'intérêt, fort relatif, au point de vue du pittoresque s'entend, de la côte Ouest-nord et moyenne de l'Amérique du Sud. Le littoral péruvien, long de plus de deux mille kilomètres, est en général élevé et peu découpé. L'aspect en est monotone et triste par l'âpreté du paysage, ce qui ne saurait surprendre si l'on songe que pour la majeure partie c'est une région désertique ou peu s'en faut. Des collines sablonneuses s'élèvent souvent directement du rivage mais sont dépassées par des montagnes aux silhouettes plus ou moins lointaines, contre-forts de la chaîne maîtresse des Cordillères, qui ne se signale guère qu'aux approches de la frontière chilienne et seulement encore par quelques blanches cimes dépassant 6.000 mètres d'altitude.

Sur de grandes longueurs la côte se dresse brusquement en falaises, véritables murailles, et particulièrement dans le Nord. On comprend combien, dans ces conditions, l'accostage laisse à désirer, le navire ne peut s'approcher et les mouillages sont parfois difficiles à tenir, rendant les opérations délicates et même dangereuses, malgré l'existence de warfs coûteux.

Le seul port réel est celui de Callao et encore est-il absolument insuffisant, mais la rade est vaste et bonne.

Il n'est éloigné que de trois lieues de la capitale, Lima, distance rendue insignifiante par la rapidité et la fréquence de tramways électriques.

Quant à Lima, c'est une grande cité de plus de 150.000 habitants, où règne une grande activité. Bien tracée avec ses rues droites qui malheureusement pèchent par l'étroitesse, elle est égayée par quelques jardins publics et possède un joli parc bien planté. Nantie abondamment d'églises et de couvents, elle ne présente aucun édifice qu'on puisse signaler en conscience, car on ne peut appeler monument la construction qui abrite le Président de la République et les Ministères. On songe du reste à élever en son lieu et place un édifice dont le plan et l'exécution sont confiés à un architecte français. Pour ce qui est des théâtres, il vaut mieux n'en pas parler.

Pendant longtemps les Français établis dans le commerce tenaient le haut du pavé, malheureusement il faut bien constater qu'ils ont été supplantés par des Italiens, des Anglais ou des Américains, et en ces derniers temps par des Allemands.

Néanmoins l'instruction de l'armée a été confiée à une commission d'officiers français et l'allure du militaire s'en ressent. Du reste, il n'est pas jusque dans le costume que l'on retrouve cette influence.

Si j'ai dit que l'aspect du pays d'une façon générale était peu réconfortant, il ne s'en suit pas que le Pérou soit un désert. Tant s'en faut au contraire. On trouve en effet de verdoyantes vallées et sur les plateaux de vastes espaces sont susceptibles d'être mis en valeur. Enfin ce pays, plus vaste que la France et habité par une population à peine supérieure à celle de Paris, est capable

de nourrir des millions d'individus, sans compter qu'il possède des richesses minières de premier ordre et en abondance, pour l'exploitation desquelles il manque surtout des capitaux.

J'avais bien songé à monter sur les plateaux élevés de la Bolivie, mais le temps me manquait, d'autant plus que l'accès en est relativement peu aisé, les chemins de fer de pénétration n'étant pas encore terminés, bien que la ligne d'Antofagasta à La Paz promette de l'être bientôt.

Poursuivant ma route je descendais donc sur le Chili, duquel je vous entretiendrai dans ma prochaine lettre.

EUGÈNE GALLOIS.

BIBLIOGRAPHIE

TROIS MOIS AU KOUANG-SI, souvenirs d'un officier en mission.
Avec 16 photographies hors texte. Paris, Delagrave, 1907.

Un livre tout à la fois sérieux et attrayant, allégrement écrit et vigoureusement documenté. Ce qui suit n'est d'ailleurs que le résumé des idées générales présentées par l'auteur lui-même dans sa préface.

Le Kouang-Si est voisin de notre Tonkin sur une trop grande étendue pour que nous puissions nous désintéresser de ce qui s'y passe.

Chacune des commotions politiques, malheureusement fréquentes, qui l'agitent, à son immédiate répercussion sur nos possessions indo-chinoises, son état sanitaire même importe à notre colonie. Il apparaît donc comme nécessaire de connaître, non seulement la situation matérielle du pays, mais encore et surtout sa situation morale, l'état d'esprit des populations, le caractère des mandarins, leurs procédés administratifs (trop souvent brutaux et sommaires), leurs dispositions à notre égard, connaissance d'autant plus utile que nos relations avec le Kouang-Si sont destinées à devenir plus fréquentes.

En effet, lentement mais progressivement, cette province subit notre pénétration économique. L'Indo-Chine unifiée a pris conscience d'elle-même. Malheureusement, sa situation, devenue excellente à l'intérieur, reste menacée au point de vue extérieur. Le péril japonais, signalé et prévu par bien des esprits perspicaces, est toujours là qui nous guette.

De plus en plus d'ailleurs, l'action des grandes puissances se fait sentir en Extrême-Orient. L'Angleterre monte à l'assaut des plateaux tibétains, moins peut-être pour s'y maintenir que pour éviter le péril de la compétition russe; en même temps, par Shang-Haï et la vallée du Yang-tsé, le pavillon anglais progresse au centre de la Chine.

Les États-Unis ont coupé la distance en deux en s'installant aux Philippines,

d'où ils surveillent le Japon. La flotte offensive qu'ils ont sur chantier leur assurera la prépondérance dans le Pacifique au jour prochain où elle pourra franchir l'Isthme de Panama.

L'Allemagne progresse pied à pied dans le Chau-Toung, vaste province qui s'ouvre pour absorber la surproduction de ses usines.

Quelle sera la part de nos fils dans ce morcellement économique de la Chine ? Notre situation privilégiée au Sud de ce vaste Empire et les relations de bon voisinage que nous entretenons avec les provinces limitrophes nous permet d'espérer que, de ce côté, un champ magnifique s'offre à notre activité. Le Kouang-Si est l'une de ces provinces.

Sans doute, la pénétration économique de la France ne saurait s'y dessiner aussi rapide que vers le Yun-Nan, où une ligne ferrée est déjà en train de s'établir, amorce elle-même des lignes futures du Sé-Tchouen. D'autre part, on tend à réunir des capitaux pour une entreprise du même genre vers l'Est, dans la région côtière du Kouang-Toung. Ce sont là des projets qui réclament bonne et prompte réalisation, avant d'engager l'avenir.

« Entre ces deux pincés qui se tendent à l'Orient et à l'Occident se place le Kouang-Si, âpre et montagneuse province, ruinée par la guerre civile, terrorisée par la piraterie, épuisée par les exactions des mandarins, dépeuplée par la misère, mais dont les vallées fertiles, le riche sous-sol, la nombreuse population qu'elle a nourrie jadis sont un sûr garant de la prospérité qu'elle saurait retrouver sous une administration régulière ».

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE ET COLONIES.

Le Territoire militaire du Niger en 1906. — Avant de remettre le commandement du Territoire militaire du Niger au lieutenant-colonel Cristofari, M. le lieutenant-colonel Lamolle a adressé aux troupes du Territoire l'ordre ci-après résumant les principales opérations effectuées dans les trois régions du Territoire pendant l'année 1906 :

Le lieutenant-colonel commandant le Territoire est heureux de porter à la connaissance de tous les principaux faits qui ont marqué la pénétration dans les confins sahariens du Territoire au cours de l'année 1906 :

Le 8 Mai 1906, Taoudénit, à 700 kilomètres au Nord de Tombouctou, et à 150

kilomètres de la frontière algérienne, a été visité pour la première fois par nos troupes ; le capitaine Cauvin avec le lieutenant Cortier, trois sous-officiers européens et cinquante-trois tirailleurs méharistes, parti en Mars de Tombouctou est arrivé par Bou-Djéhiba et Araouan.

Le 20 Mai, à Gattara, la jonction a été opérée entre un échelon du même détachement et une fraction des troupes algériennes commandée par le lieutenant-colonel Laperrine ; nos méharistes sont ensuite rentrés à Tombouctou le 19 Juin ayant fourni un parcours total de 1.680 kilomètres.

Le 7 Juillet, Agadez, à 460 kilomètres au Nord de Zinder, a été occupé d'une façon permanente. A cet effet, s'y sont rencontrés deux détachements partis simultanément vers le 20 Juin, l'un de Djadjidouna (lieutenant Masse, 2 sous-officiers européens et 30 tirailleurs méharistes), l'autre de Tahoua (lieutenant Garnier de Laroche, avec 1 sous-officier européen et 30 tirailleurs méharistes).

Le 16 Juillet, Bilma, à 650 kilomètres au Nord de N'Guigmi, a été occupé d'une façon permanente : le lieutenant Crépin, avec 1 sous-officier européen et 30 tirailleurs méharistes, parti le 13 Juin de Gouré et arrivé par Termitt ; un poste a été construit.

Le 15 août, la route Djadjidouna-Bilma a été parcourue pour la première fois par nos troupes : le commandant Gadel, avec le lieutenant Leblond, l'aide-major de la Jarrige, 2 sous-officiers européens et 30 tirailleurs méharistes, partis le 21 Juin de Zinder et le 13 Juillet de Djadjidouna.

Le 12 Septembre, l'oasis de Djébalou, à 900 kilomètres au Nord de N'Guigmi a été visitée et reconnue pour la première fois par nos troupes : le commandant Gadel, avec les mêmes officiers et sous-officiers et 41 tirailleurs méharistes ; au cours de cette reconnaissance, un rezzou d'Adjeurs qui avait attaqué le détachement a été mis en fuite après un engagement très vif à Orida, le 13 Septembre.

Le 14 Septembre, l'ancienne route Songhaï-Gao-Agadez a été reconnue sur sa première section Sao-Ménaka (261 kilomètres de parcours nouveau) par le capitaine Pasquier, avec le lieutenant Vallier et 43 tirailleurs, parti de Gao le 1^{er} Septembre, après reconnaissance du pays Oulliminden, poussée jusqu'à Ténékar, nos méharistes sont rentrés à Gao ayant fourni un parcours total de 800 kilomètres.

Le 3 Octobre, la même route a été reconnue sur sa deuxième section Ménaka-Agadez (582 kilomètres, dont 571 de parcours nouveau) : le capitaine Laforgue, avec 22 tirailleurs méharistes, parti de Tahoua le 20 Août et en atteignant directement Ménaka le 1^{er} Septembre pour en repartir sur Agadez, effectuait liaison virtuelle avec le précédent détachement devant parvenir à Ménaka treize jours plus tard.

Le 12 Octobre, à Hérouane, à 720 kilomètres au Nord de Zinder, une jonction a été opérée entre nos troupes et un détachement d'In-Salah commandé par le lieutenant Cloc ; le lieutenant Nasse, avec le lieutenant Théral (récemment venu de Zinder), le lieutenant Garnier de Laroche et 60 tirailleurs méharistes, parti le 4 Octobre d'Agadez, a fait la reconnaissance de la plaine de Talak, avant de gagner Hérouane (où l'a rejoint le capitaine Laforgue), et est rentré ensuite à Agadez ayant fourni un parcours total de 600 kilomètres.

D'Octobre à Décembre. — Les troupes de Tahoua qui avaient été portées à Agadez ont rallié le premier de ces postes où elles sont parvenues le 5 Décembre ayant ainsi fourni un total de : le détachement du capitaine Laforgue 2.000 kilomètres ; le détachement du lieutenant Garnier de Laroche 1.400 kilomètres.

Les capitaines Lefebvre et Chambert (qui avaient précédemment procédé, selon les ordres de la région, à l'organisation des détachements de leur poste mis en

route) ont assuré de Zinder et de Gouré l'envoi du ravitaillement d'Agadez et de Bilma.

Le commandant Gadel, avec le lieutenant Leblond, l'aide-major de la Jarrige et 33 tirailleurs méharistes, parti le 5 Novembre de Bilma est rentré le 3 Décembre à N'Guigmi, ayant ainsi fourni depuis son départ en Juin un parcours global de 2.100 kilomètres.

En résumant ce qui précède, la campagne méhariste de 1906 se traduit comme suit :

Par tous ceux de ses postes qui bordent la zone désertique, le Territoire a fait dans celle-ci de la pénétration à grande envergure.

Les reconnaissances de ces unités méharistes ont fourni un parcours global de 10.000 kilomètres ; elles ont en trois points sensiblement atteint ses frontières septentrionales près desquelles deux jonctions ont été opérées avec l'Algérie.

Les nomades ont vu nos troupes circulant dans les régions qu'ils croyaient nous être inaccessibles, occupant deux postes nouveaux à 500 kilomètres au Nord de notre précédente ligne, ils ont senti notre force et nous avons vu leur faiblesse.

Ces résultats font honneur aux officiers et aux troupes qui les ont obtenus.

Sans préjudice des propositions individuelles, justes récompenses des principaux services rendus, le lieutenant-colonel commandant le Territoire tient à exprimer collectivement son entière satisfaction et ses félicitations pour le dévouement, l'intelligence, le travail et l'endurance qui ont été déployés à tous les échelons, par les Européens comme par les indigènes.

Partout où il a inspecté des fractions de méharistes, il a vu des tirailleurs alertes, se façonnant de plus en plus à leur monture et, quoi qu'on ait pu croire au début, arrivant à s'intéresser à elle.

Il faut marcher avec persévérance et conviction dans la voie suivie jusqu'ici : progressivement et par l'expérience, l'usure des animaux deviendra plus lente, et les détails se perfectionneront.

Nos Sénégalais, toujours braves soldats et déjà méharistes passables, vont constituer bientôt une troupe qui restera très différente des méharistes algériens, mais aura ses qualités propres.

Et sur la frontière saharienne commune ils pourront sans désavantage se rencontrer avec ces derniers pour assurer de concert, et chacun dans ses limites respectives, la police du désert et la transformation des nomades.

Guinée. — Le Gouverneur général a inauguré le 26 une section nouvelle du chemin de fer de Conakry au Niger.

Les travaux qui vont maintenant jusqu'à la rivière Koukoure, atteindront vers la fin de l'année le col de Kouni, près de Timbo ; des études ont été entreprises pour fixer sur ce point le lieu d'une gare centrale et un emplacement pour la capitale de la Guinée.

Les prévisions permettent d'espérer que la voie de Conakry au Niger sera complètement établie en 1910.

ASIE.

L'Explorateur Sven Hedin au Tibet. — L'exploration du Tibet par le Suédois Sven Hedin, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs au moment

où elle fut projetée, se poursuit actuellement dans les conditions les plus favorables. Les nouvelles qu'a adressées l'explorateur, dans une lettre partie de Shigatse à la date du 20 Février, sont parvenues à Londres tout récemment, et le *Times* constate toute l'importance que présente ce document au point de vue de l'étendue des connaissances que nous possédons déjà sur la géographie tibétaine.

On sait que le gouvernement britannique refusa à Sven Hedin l'autorisation de passer par l'Inde pour pénétrer dans le Tibet. Ce fut là, tout d'abord, une amère déception pour l'explorateur qui dut modifier les plans de son voyage ; mais, ainsi qu'il le remarque dans la lettre sus visée, il n'eut pas, dans la suite, à regretter ce changement d'itinéraire, en raison des précieuses découvertes géographiques qu'il fut à même d'effectuer dans les régions, pour la plupart inconnues, qu'il dut traverser.

Sven Hedin pénétra dans le Tibet par le Nord-Ouest ; auparavant, il réussit à organiser une excellente caravane d'hommes et d'animaux sous la conduite d'un chef expérimenté, nommé Mohammed Tsa. Il n'y eut aucune perte d'hommes durant la longue traversée du Chang-tang, mais, par contre, l'expédition y perdit 36 mules et 58 poneys et les animaux qui survécurent n'étaient plus que de véritables sacs d'os et de peau.

Le haut plateau de l'Asie centrale fut atteint par un défilé situé à 19.500 pieds (6.825 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Lorsqu'ils furent parvenus dans le Ling-zi-Thang et l'Aksai Chin (Désert Blanc), les voyageurs rencontrèrent un excellent terrain gazonneux qui leur permit d'établir leur camp dans les meilleures conditions possibles et de s'approvisionner d'eau en abondance. Le pays étant relativement uni, les marches s'effectuèrent sans trop de difficulté.

C'est en cet endroit que se déroule le magnifique panorama que présentent les chaînes parallèles des montagnes de Kouen Lun, et de l'autre, les ramifications du système du Karakorum.

Poursuivant sa marche d'abord à l'Est, puis au Sud-Est, Sven Hedin évita autant que possible la région déjà visitée par les explorateurs précédents, notamment par Wellby, Dutreuil de Rhins, Deasy et Rawling. Il atteignit le lac Lighton, un des plus grands et des plus attrayants qu'il ait vus au Tibet. A ce moment fut renvoyée une partie de la caravane.

Deux excursions furent effectuées sur ce lac, dans un bateau pliant qui faisait partie de l'équipement de l'expédition. Sven Hedin opéra plusieurs sondages et, bien qu'il eût à sa disposition une corde de sondage de 220 pieds (67 mètres) de long, il ne put à deux reprises atteindre le fond. Deux autres lacs très peu profonds furent rencontrés et explorés dans la même région.

Sven Hedin parvint ensuite à l'un des camps du capitaine Deasy et fut ainsi à même de contrôler ses observations cartographiques avec celles de l'explorateur anglais.

Les véritables fatigues du voyage commencèrent lorsque l'expédition, après avoir franchi la route parcourue par Wellby, pénétra dans les vastes régions inconnues situées entre les régions explorées par Bower et Dutreuil de Rhins. Il arriva que la caravane, surprise dans les hautes montagnes par une tempête de neige, perdit en deux jours 11 mules et 2 poneys. Le nombre des animaux de transport diminuait rapidement car, s'il y avait abondance d'eau, l'herbe était rare et faisait même souvent complètement défaut. Les hommes durent alors transporter eux-mêmes une partie des bagages.

Cependant, la situation s'améliora en avançant vers l'Est. C'est alors que l'expédition remarqua, pour la première fois depuis son entrée au Tibet, des signes

d'activité humaine, révélés par l'existence de plusieurs mines d'or qui ne sont, toutefois, exploitées que pendant la saison d'été.

Les premiers êtres humains qu'elle rencontra furent une troupe de nomades qui se montrèrent très bienveillants et auxquels elle acheta un certain nombre d'excellents yaks.

Sven Hedin ne put parvenir à identifier le point où l'expédition traversa la route suivie par le colonel Bower, mais il pense avoir suivi le bord du lac auquel Dutreuil de Rhins donna le nom de Lac Ammonia. Après avoir traversé une route qu'il avait déjà prise en 1901, l'explorateur se dirigea vers le Sud et se trouva de nouveau dans un pays difficile, ayant à franchir un certain nombre de vallées étroites et de défilés élevés. Il passa la Noël à Dumbokcho et eut à subir un froid intense. Des tempêtes de vent et de neige, venues du Sud-Ouest, soufflaient chaque jour et le thermomètre descendit jusqu'à 35° centigrades au-dessous de zéro.

Lorsqu'il atteignit les bords du lac Ngantse-Cho, du côté Nord, les hommes et les animaux étaient complètement épuisés. Nous rappellerons que le Ngantse-Cho fut découvert par Nain Singh que Sven Hedin considère comme un explorateur audacieux, mais dont les cartes ont été reconnues contenir certaines inexactitudes, particulièrement dans la partie Sud de ce lac.

Le Ngantse-Cho étant recouvert de glace, Sven Hedin le parcourut pendant quelques jours en traîneau ; il en traça la carte et reconnut que sa profondeur maximum était d'environ 33 pieds (10 mètres). Il fut obligé de stationner quelque temps en cet endroit, des cavaliers étant venus le trouver dans son camp, avec des ordres pour arrêter sa marche, faute de s'être procuré un passeport à Lhassa. Il dut attendre l'arrivée du Gouverneur de Naksang qu'il reconnut pour être celui qui l'avait déjà empêché d'avancer en 1901. Ce fonctionnaire voulut tout d'abord renvoyer l'expédition à l'Ouest et au Nord Ouest, mais il revint peu après sur sa décision, et Sven Hedin put continuer son voyage vers le Sud, après avoir acheté quelques poneys et yaks. Il est curieux de remarquer que, dans l'intervalle, il avait pu recevoir de l'Inde, *via* Gyangtse et Shigatse, un courrier assez volumineux.

Dans sa marche vers le Sud, l'expédition rencontra une région très difficile, depuis le Ngantse jusqu'au Tspano ; elle eut à traverser quelques défilés à une hauteur de 19.000 pieds (5.795 mètres). L'un de ces défilés est le Sela La, compris dans la chaîne de montagnes gigantesques qui forme le versant entre le Ngantse-Cho et le Dangra-Yum-Cho, d'un côté, et le Haut-Brahmapoutre, de l'autre. Au point de vue géographique, ce défilé présente un grand intérêt, car il marque un point sur la frontière, entre la région des plateaux avec ses bassins, et les eaux qui trouvent leur écoulement dans l'Océan Indien.

Les espaces laissés jusqu'alors en blanc sur la carte de cette région ont été remplis par Sven Hedin d'un véritable labyrinthe de montagnes et de rivières.

Entre toutes ces passes, l'expédition a traversé des rivières qui s'écoulent à l'Ouest jusqu'au My-tspano, lequel à son tour suit la direction du Sud et déverse ses eaux dans le Brahmapoutre.

De la dernière passe, nommée *La Roch* et d'où les voyageurs purent jouir d'un magnifique point de vue sur la vallée du Brahmapoutre, la descente s'effectua jusqu'au village de Ye où les indigènes se montrèrent encore très hospitaliers. Après avoir suivi vers l'Est, le cours du Brahmapoutre pendant trois jours, Sven Hedin arriva le 9 Février à Shigatse, puis il établit son camp dans l'un des jardins situés du côté Sud de la ville.

Dans la première partie de son exploration, Sven Hedin a pu collectionner 230 spécimens de roches, composer un grand nombre de cartes indiquant en détail la configuration des pays qu'il a traversés et dessiner environ 700 panoramas,

dont plusieurs en couleurs. Il a obtenu des nomades toutes les informations désirables concernant les routes, le climat, le mouvement des tribus, le nombre de bétail et de yaks en leur possession. Il s'est également livré à de nombreuses observations astronomiques et météorologiques qui seront étudiées avec soin au retour de l'expédition.

A.-R. B.

AMÉRIQUE

L'évanouissement du Colorado. — Il s'est produit en 1906, à l'embouchure du Colorado, aux frontières californiennes des États-Unis et du Mexique, un phénomène géographique extraordinaire, d'origine d'ailleurs artificielle, et qui a dégénéré peu à peu en véritable et insurmontable catastrophe.

Voici ce que nous en apprennent le *Scientific american* (27 Décembre 1906 et 6 Avril 1907), et le professeur Erdmann, dans le numéro de Février 1907 des *Petermann's Mittheilungen* :

A une époque préhistorique, le golfe de Californie où débouche le fleuve rouge (Colorado), si célèbre par son grand cañon, s'étendant 250 km. plus loin dans l'intérieur des terres. Progressivement les dépôts de l'embouchure ont comblé l'estuaire et isolé au N.-O. une dépression dite *Imperial Valley*, représentant le fond de l'ancien golfe et qui, à la fin du XIX^e siècle, était desséchée jusqu'à 91 mètres au-dessous du niveau de la mer. Le lac salé, qui pendant longtemps occupa ce creux, s'était en effet peu à peu évaporé, découvrant une steppe salée avec quelques oasis (India, Merce, Salton), que traversait le chemin de fer Sud-Pacifique (San-Francisco, Los Angeles, El-Paso, Nouvelle-Orléans). Après les très fortes pluies seulement le Colorado débordait par dessus sa rive droite (en 1891, par exemple), envoyant de l'eau jusqu'au lac Salton. Pour rendre la région colonisable, pour l'irriguer et la fertiliser, les ingénieurs américains, dès 1891, eurent l'industrielle mais dangereuse idée de pratiquer, dans la rive droite du fleuve, en aval de Yuma (et déjà sur le territoire mexicain), une saignée, une prise d'eau qui déversât une partie du courant (par l'ancien bras du fleuve, dénommé canal d'Alamo) dans la dépression du N.-O. D'abord on avait songé à faire la saignée dans la roche en place, ce qui eût été prudent ; mais les fonds ayant manqué on se résigna, en 1901, à couper à même la rive molle des alluvions, ce qui devait provoquer un désastre. Ainsi on créa un canal, fini en 1904, qui franchissait le seuil alluvionnaire, déposé par le fleuve même ; entre la dépression et le golfe ce seuil atteint 12 mètres d'altitude. Tout d'abord le résultat fut excellent ; les rigoles d'irrigation firent surgir comme par enchantement 12.000 colons, des cultures, fermes, voies ferrées : le désert de sel devenait une région des plus fécondes. Soudain débuta la catastrophe : de Juin à Août 1905, à travers le seuil argileux et détrempe, le canal s'agrandit tout seul de plus en plus large et profond. A la fin du premier semestre 1906, le Colorado n'envoyait plus une seule goutte d'eau à la mer. La capture, ainsi déchainée, était complète, et le lac Salton, au fin fond de la dépression continentale, croissait à vue d'œil ; en Octobre 1906, M. Erdmann lui trouva une surface de 1.224 km². Le 12 de ce mois, la ligne de chemin de fer, déjà reportée à l'Est une première fois, était proche de la submersion dans sa nouvelle position : toute la dépression se ravinaït avec une rapidité d'érosion formidable. De Janvier à Octobre, la surface du lac s'était élevée de 12 mètres (de — 77 à — 65 mètres). et le fond demeurait à — 87 ; sa longueur avait passé de 56.500 mètres à 72.000

mètres, sa largeur extrême de 18 à 26 kilomètres, sa surface de 650 à 1.224 km², son volume de 3.900 millions de mètres cubes à 18.860 millions, et le produit de son évaporation quotidienne avait vingtplié ! Donc le Colorado, cessant tout apport vers le golfe de Californie, s'évanouissait positivement dans le nouveau lac Salton. Les conséquences de cet événement sur la prospérité locale naissante, sur l'augmentation de salure du golfe de Californie, sur la dissolution ou l'alluvionnement du sous-sol salin dans la dépression (où l'industrie du sel est ruinée), sur la destruction des quatre cinquièmes de la ville mexicaine de Mexicala, sur la disparition de 80 kilomètres de voie ferrée, sont incalculables. Si on n'en enraye pas les effets, la dépression peut, en quelques années, se remplir jusqu'au niveau de la mer voisine, l'ancien golfe de 250 kilom. peut se reformer, tout un prospère territoire de colonisation sera submergé ! Or, jusqu'en Octobre 1906, tous les efforts pour rendre le Colorado inférieur à son ancien lit avaient échoué ; le canal toujours grandissant défilait tout endiguement. Le 4 Novembre 1906, un suprême effort pour sauver la voie ferrée parut réussir. Mais, au milieu de Décembre, une crue du fleuve rompit de nouveau tous les obstacles et, depuis, l'inondation continue à monter.

A l'heure actuelle, on ne sait comment arrêter la modification de la carte géographique en ce point du globe terrestre ! 17.500.000 francs de travaux sont en cours pour le tenter une fois de plus. Réussiront-ils ?

E.-A. MARTEL.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et statistiques.

FRANCE ET COLONIES.

Canal du Nord. (1) — On a procédé récemment à l'expropriation des premiers terrains coupés par le tronçon d'Arleux à Péronne (45 kil.) et les travaux de construction du canal viennent de commencer. Les ingénieurs ont rencontré première difficulté : l'abaissement sensible du niveau des eaux dans les marais d'Arleux, Palluel et Écourt-Saint-Quentin qui a provoqué les plus vives protestations des habitants de ces communes, pour qui la pêche et la chasse au marais constituent une source de revenus très importante.

Pour faire droit à ces justes réclamations et obvier en partie à cet inconvénient, l'Administration des Ponts et Chaussées fait construire une écluse sur la rivière qui réunit les marais au nouveau canal, au lieu dit « Le Pont des Prussiens », entre Arleux et Palluel.

Un nouveau marché de Caoutchouc. — Ce nouveau marché vient d'être créé au Havre. Des négociants français, frappés de l'extension remarquable

(1) Consulter Supplément au Bulletin de Février 1903. Conférence de M. La Rivière.

du marché de caoutchouc d'Anvers, due en grande partie à un nouveau procédé commercial, la *vente par inscriptions*, ont voulu tenter la même expérience en France.

C'est par le Havre que s'importe, dans notre pays, la plus grande quantité de caoutchouc, soit 5.700 tonnes sur environ 6.000 qui se consomment annuellement en France. Or il n'existait pas au Havre de marché proprement dit. Ce port est cependant admirablement placé pour la concentration de ce négoce ; il est l'avant-port de Paris, à portée de la partie la plus peuplée et la plus industrielle de notre pays et de plus desservi par 42 lignes de navigation. C'est donc le Havre qu'il fallait choisir pour essayer d'y retenir une bonne partie des 5.700 tonnes de caoutchouc qui ne faisaient qu'y transiter au profit d'autres places étrangères.

La nouvelle méthode commerciale adoptée au Havre sauvegarde à la fois l'intérêt des vendeurs et des acheteurs. Dans la vente par inscriptions, l'acheteur qui a réellement besoin d'un lot de caoutchouc, est obligé, s'il veut l'obtenir, de consigner dans un pli cacheté l'offre la plus élevée qu'il puisse faire. Avec la *vente aux enchères publiques*, pratiquée encore à Bordeaux, le jeu de l'offre et de la demande peut donner lieu à des surprises au préjudice des vendeurs ; avec la *vente par inscriptions*, si l'intérêt des vendeurs est sauvegardé, celui des acheteurs est loin d'être sacrifié ; plus de transactions de gré à gré entre deux ventes, plus de favoritisme et de manœuvres souterraines, plus de marchandages et de pertes de temps. Le résultat des soumissions cachetées est proclamé au jour dit et c'est ainsi qu'on a vu à Anvers se traiter pour plus de cinq millions de francs de caoutchouc en moins d'une demi-heure.

La première vente par inscriptions eut lieu au Havre le 21 Septembre 1906. Les résultats des six premiers mois sont les suivants :

Ventes par inscriptions des

21 Septembre 1906.....	59 tonnes de caoutchouc.
25 Octobre »	34 » »
23 Novembre »	157 » »
18 Décembre »	100 » »
30 Janvier 1907.....	119 » »
27 Février »	102 » »

Comparons ces résultats avec ceux de Bordeaux. Il s'y est négocié en

1899.....	175 tonnes de caoutchouc.
1900.....	239 » »
1901.....	235 » »
1902.....	678 » »
1903.....	1.113 » »
1904.....	1.182 » »
1905.....	1.330 » »

Le nouveau marché du Havre, avec sa moyenne un peu supérieure à 100 tonnes par mois, semble pouvoir pour sa première année, atteindre, sinon dépasser 1.200 tonnes, résultat qui n'a été obtenu à Bordeaux qu'en ces derniers temps au bout de sept ans. Ceci est de bonne augure et méritait d'être signalé.

Notons que presque tout le caoutchouc vendu au Havre provient de nos colonies, principalement du Congo. Notre marine marchande va maintenant bénéficier du

transport de nos caoutchoucs, alors que jadis ils étaient surtout confiés à des navires étrangers. Le Havre commence à retenir une partie de nos sortes congolaises, dont jadis l'écoulement se faisait surtout à Anvers. Nos principaux acheteurs sont actuellement des Anglais, Allemands, Russes et Américains, et c'est un résultat très appréciable que d'avoir enlevé cette clientèle à des marchés étrangers.

Le Port d'Alger. — Le service sanitaire vient de faire paraître dans son bulletin bi-mensuel, la statistique du mouvement de la navigation dans le port d'Alger pendant l'année 1906, à peine écoulée.

De cette intéressante statistique, il résulte que le mouvement total de l'année 1906 a été de 5.519 navires entrés et de 5.502 sortis. Le tonnage des navires, entrées et sorties comprises, a été de 12.014.191 tonneaux. Les droits sanitaires se sont élevés à 107.063 fr. 41. Le nombre des passagers débarqués et embarqués a été de 137.010, non compris 4.819 touristes venus pour visiter Alger et ses environs. Le nombre des relâcheurs s'est élevé à 1.812.

La provenance des 5.519 navires entrés est la suivante :

114 d'Amérique; 433 d'Extrême-Orient; 338 hors d'Europe; 1.967 d'Europe; 1.096 de la France; 1.571 du cabotage algérien (navires côtiers français).

Le mouvement de 1905 a été de 5.344 à l'entrée et de 5 322 à la sortie, formant un tonnage total de 11.209.806. Les droits sanitaires se sont élevés à 96.265 fr. 88; le nombre des relâcheurs a été de 1.734.

L'augmentation s'est produite sur les navires anglais et allemands.

Tunisie. — Le *Journal Officiel* de la Régence publie les résultats définitifs du recensement de la population effectué le 16 Décembre dernier.

Voici quelle était, à cette date, la répartition par nationalités de la population européenne civile :

Français	34.610
Italiens	81.456
Maltais	10.330
Espagnols	600
Grecs.....	683
Divers.....	1.516
Total.....	128.895

Rappelons que la population française en Tunisie, non compris l'élément militaire, était de 9.973 individus en 1891, de 16.207 en 1896 et de 24.201 en 1901.

EUROPE.

Angleterre. — Le Commerce en 1906. — Les statistiques publiées par le *Board of Trade* témoignent de l'état de prospérité commerciale qui a signalé pour la Grande-Bretagne l'année 1906.

Les exportations de certains produits anglais que beaucoup de personnes suppo-

saient devoir être gravement compromises par la nouvelle convention sur les sucres n'ont pas ralenti leur marche ascendante, ainsi que le démontre le tableau suivant :

	Biscuits.	Conserves de fruits.	Eaux gazeuses.
	—	—	—
	Valeurs en livres sterling.		
1903.....	848.295	801.067	137.331
1904.....	858.192	812.213	150.384
1905.....	956.938	894.242	180.736
1906.....	1.005.073	1.036.460	210.614

Les chiffres relatifs aux exportations de cotonnades prouvent que le mouvement « Swadeshi » provoqué au Bengale par le partage de cette province indienne a ralenti dans une faible proportion seulement l'importation dans cette province des produits manufacturés. Le tableau comparatif ci-dessous permettra d'en juger :

	Cotonnades en pièces.	
	1905	1906
	—	—
Présidence du Bengale	1.279.677.000	1.209.310.900
Présidence de Bombay	908.639.100	910.147.900
Présidence de Madras.	131.145.200	146.277.600
Présidence de Birmanie	72.527.700	86.051.300

Les exportations de sel à destination de l'Inde sont passées de 193.316 tonnes en 1905 à 20.464 tonnes en 1906. Celles des articles de quincaillerie à destination du même pays sont également en accroissement.

La puissance d'achat des colonies sud-africaines a été sensiblement diminuée par l'incertitude qui a trop longtemps duré relativement au régime des nouvelles colonies. Sur cinquante articles divers la diminution n'est pas moindre de 5 1/2 % du total.

Il est vrai que les importations, dans ces colonies, de cotonnades, et de vêtements confectionnés anglais, sont venues compenser par partie la perte ci-dessus. L'importation du premier de ces articles est passée de 778.000 livres en 1905 à 933.200 en 1906, celle du second de 1.967.900 livres à 2.126.400 livres.

L'industrie cycliste et automobile se développe en Angleterre, mais pas encore assez cependant pour que les exportations dépassent les importations.

Pour les trois dernières années, le mouvement d'importation et d'exportation des moteurs s'est traduit comme suit :

	1904	1905	1906
	—	—	—
Automobiles importés	5.378	5.622	5.771
Cycles importés.....	979	1.700	1.747
Automobiles exportés	701	1.078	1.380
Cycles exportés.....	770	688	739

A F R I Q U E.

Le Commerce de l'Égypte. — Le commerce de l'Égypte pour l'année 1906, s'établit comme suit : les importations se sont élevées à 622.500.000 fr., contre 559 millions en 1905, soit une augmentation de 63.500.000 fr. Les exportations ont atteint 645 millions, contre 527.800.000 fr. en 1905, soit un surplus de 117.200 000 fr. en faveur de 1906.

Étant donné que la douane déduit 10 % de la valeur des marchandises exportées, l'année 1906 accuse une exportation totale de 709.300.000 fr., qui excède les importations de 86.856.000 francs.

Les exportations de l'Égypte pour la Belgique ont augmenté de 10.410.000 francs.

A M É R I Q U E.

Le Chemin de fer de Tehuantepec et les Ports maritimes de Salina-Cruz et de Coatzacoalcos. — A la fin de mois de Janvier dernier, en présence de quatorze représentants de nations amies, le général Porfirio Diaz, Président de la République mexicaine, proclamait l'ouverture officielle de la ligne ferrée de l'isthme de Tehuantepec, ainsi que celle à la navigation mondiale des ports terminus de Coatzacoalcos, sur le golfe du Mexique, et de Salina-Cruz, sur le Pacifique.

Les avantages que présente la route de Tehuantepec sur celles du Nicaragua et de Panama pour le transit d'Europe en Chine, au Japon et en Californie sont considérables : cette route abrège les distances et économise des frais de combustible aux navires qui, au lieu de se rendre à Colon, adoptent la voie de Tehuantepec.

La distance d'un océan à l'autre est de 125 milles ; la voie ferrée traverse une contrée où la chaleur est très supportable et où l'état sanitaire est bien supérieur à celui de l'isthme de Panama ; l'isthme de Tehuantepec est bien cultivé et produit en abondance café, cacao, tabac, canne à sucre, etc. : les forêts renferment des essences rares et des bois de construction.

La construction de la ligne ferrée est une œuvre remarquable, et celle des deux ports terminus a occasionné de gigantesques travaux : commencés en 1894, ils font le plus grand honneur aux ingénieurs et au gouvernement mexicain. Ces ports sont bien outillés et d'un accès facile ; là où il n'existait, il y a quelques années, qu'un misérable village, s'élève une ville dont le développement n'est pas douteux.

Tant que le canal de Panama ne sera pas achevé — et la date de cet achèvement paraît encore bien éloignée — le commerce d'Europe trouvera un avantage considérable à prendre la route de Tehuantepec de préférence à celle de Panama ; les ports américains du Pacifique bénéficieront également de cette nouvelle route, qui procure une sérieuse économie de temps et d'argent aux navires transporteurs.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Dimanche 13 Janvier 1907.

AU PAYS DE MIREILLE

ARLES ET LES BAUX, MISTRAL CHEZ LUI;
LA CAMARGUE ET L'ÉTANG DE BERRE

Par M. HENRI BOLAND,

Président d'honneur de la section de la Corse du Club Alpin français,
Délégué au Service des Voyages du Touring Club de France.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. H. Boland est de ceux qui ont pris le plus à cœur la noble tâche de faire connaître la France aux Français. Nous sortions souvent de chez nous en quête de sensations qu'il nous était loisible de trouver dans notre belle patrie. Nulle part on ne rencontre un ensemble aussi grand et aussi varié et nous commençons enfin fort heureusement à nous en rendre compte. Nous avons été pour ainsi dire initiés aujourd'hui à une partie moins connue de la terre provençale d'une façon si charmante et en même temps si humoristique que nous avons gardé un agréable souvenir de cette remarquable conférence.

Le nom de Provence évoque immédiatement le souvenir de la Côte d'Azur, de ce merveilleux littoral, fascinant entre tous, mais est-ce bien là toute la Provence? La seule, la vraie Provence, est celle du Félibrige, des cours d'Amour, du roi René, celle enfin qui a conservé ses mœurs et ses coutumes anciennes, tandis que l'autre a perdu toute son originalité en devenant cosmopolite au contact de tous ces étrangers qui les uns la visitent et les autres l'exploitent. N'y voit-on pas des hôteliers suisses ou allemands ou des cochers d'origine italienne? Nous laisserons donc de côté pour cette fois cette partie de la Provence pour faire connaissance avec l'autre : le pays de Mireille, l'originale création du grand poète Mistral.

Son climat laisse quelque peu à désirer l'hiver. On connaît de réputation ce terrible mistral, ce vent du Nord qui souffle parfois dans la vallée du Rhône avec une rare violence. On disait autrefois couramment en Provence que ce pays avait trois fléaux : son Parlement, le Mistral et la Durance. Si posséder un Parlement est un fléau, la Provence avait ceci de commun avec beaucoup de nos États actuels! Le mistral avec ses effluves glacées a du moins le mérite d'assainir tout ce qu'il touche. L'hygiène est si peu observée dans le Midi! Quant à la Durance, au lit caillouteux, aux crues si soudaines, elle s'est, ma foi! bien assagié déjà. Les canaux, greffés sur elle, ont commencé à fertiliser la Crau elle-même, cette vaste plaine parsemée d'innombrables cailloux, en partie recouverte maintenant de cultures, pâturages et même de vignobles.

La Provence entière (Bouches-du-Rhône, Var et Vaucluse) n'est qu'une partie bien réduite de la *Provincia*, la colonie romaine par excellence. Le pays de Mireille est la partie la moins visitée de la Provence. A peine l'entrevoit-on du rapide *Côte d'Azur* et cependant elle mérite bien qu'on y séjourne quelque peu.

M. H. Boland nous mène d'abord d'Avignon à Arles, l'ancienne capitale de la Provence. Après avoir quitté l'antique ville papale, redevable aux souverains Pontifes de sa belle enceinte et de son imposant château des Papes, on traverse bientôt la Durance. Nous avons parlé de ses crues subites pour lesquelles son lit devient insuffisant. Il faut en rapporter surtout la cause au déboisement que l'on cherche enfin à combattre. La plaine y est intéressée, la montagne en souffre elle-même. Il est temps d'y remédier avant qu'il soit trop tard.

BARBENTANE. — Ce nom est bien méridional! On s'arrête à cette

petite ville surtout pour voir la Montagnette. M. Boland y comptait voir un de ses amis. Il était justement parti à la chasse. On avait signalé la veille un lièvre dans la montagne, le même peut-être que l'on signale depuis le temps du roi René ! et nos citadins, y compris le chef de gare, s'étaient mis en campagne. Nos chasseurs du Nord au moins s'en vont avec un carnier vide qu'ils rapportent bien garni ; ceux de là-bas emportent au contraire un carnier plein de provisions pour le ramener complètement vide !

La Montagnette est un avant-goût du petit massif des Alpilles. Rien qui ressemble là aux montagnes déjà vues, c'est un véritable morceau de l'Attique égaré en Provence. Nous en reparlerons d'ailleurs et mentionnons pour le moment la curiosité de l'endroit, le fameux couvent de St-Michel de Frigolet, qui eut à subir le siège mémorable que l'on sait.

De Barbentane on peut se rendre également à Château-Renard. Les primeurs de l'endroit sont très renommées aux halles de Paris. Les restes d'un vieux château, bâti sur un massif calcaire, dominant toute la ville.

TARASCON. — A ce nom, tous les voyageurs qui vont d'Avignon à Arles se penchent instinctivement aux portières comme si le grand Tartarin allait de nouveau apparaître. Nul n'oserait cependant en parler ! La gare sur son viaduc, est exposée à tous les vents. Curiosités : l'église Sainte-Marthe et le donjon dominant le Rhône, de son rocher à pic. N'oublions pas la Tarasque, cette bête apocalyptique en carton peint, promenée aux jours de grande liesse, en souvenir d'un monstre dompté par sainte Marthe, qui en délivra le pays. Le Rhône à Tarascon n'est déjà plus aussi impétueux, il ressemble désormais à un fleuve de plaine.

De Beaucaire à Tarascon
l' a qu'un pont, mai es long.

Ce pont qui relie les deux villes rivales est particulièrement difficile à passer, quand vient à souffler le mistral.

Beucaire, avec son donjon, a perdu beaucoup depuis l'apparition des chemins de fer. Il s'y tenait autrefois une foire importante, renommée dans toute l'Europe. On y venait même d'Asie et d'Égypte et l'on montre encore des apprentis déserts qui servaient à loger alors plus de

50.000 étrangers. On émettait couramment jadis des traites payables en la foire de Beaucaire.

Arrivons à ARLES où l'on trouve la curieuse juxtaposition des trois arts grec, gothique et romain. On y admire le cloître et la cathédrale de Saint-Trophime, au clocher si finement travaillé et les restes du



ARÈNES D'ARLES.

théâtre antique, des arènes où 26.000 spectateurs pouvaient prendre place et de ces Aliscamps (Champs-Élysées) où païens et chrétiens, même de localités éloignées, tenaient tant à dormir leur dernier sommeil. Par ce qui en reste à la suite des empiètements regrettables des ateliers de la Compagnie du P. L. M., on peut juger encore de ce que fut la richesse de ce lieu de sépulture.

La beauté des Arlésiennes est justement renommée. C'est une beauté gréco-romaine, bien entendu, et non synonyme de joliesse, gracilité et mièvrerie.

Le théâtre antique vit le triomphe de Mistral lors d'une représentation de Mireille devant une foule débordante d'enthousiasme et quand le maître, après la représentation, eut chanté la « Coupe sainte » à la demande générale, ce fut un véritable délire qui empoigna toute l'assistance.

L'œuvre de Mireille a plus fait pour la Provence et la gloire de Mistral que tous les autres poèmes. C'est une œuvre d'amour et de



ARLÉSIENNES.

beauté, vraiment géniale et appelée à l'immortalité. Elle fut saluée par Lamartine à qui du reste elle fut dédiée. Voici la dédicace du célèbre poème provençal :

Te counsacre Mireio : es moun cor es moun amo,
Es la flour de mis an,
Es un rasin de Crau qu'émé touto sa ramo
Te porge un païsan.

« Je te consacre Mireille : c'est mon cœur et mon âme, c'est la fleur de mes années ; c'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles, t'offre un paysan »

Mistral, le fondateur du Félibrige, est l'homme de la terre provençale où il est reconnu comme maître et vénéré comme un roi. Il doit son immortalité à sa fidélité à sa Provence. Sa maison à Maillanne est un véritable musée local, une reconstitution d'une maison noble où tous les meubles et objets rappellent le pays.

Parmi les félibres qui marchèrent sur les traces du maître et se sont signalés par leurs ouvrages, citons entre autres Romanille, le poète d'Avignon, Aubanel, et Félix Gras. Leurs œuvres remarquables ont été traduites dans toutes les langues et certaines ont déjà vu leur vingt-ième édition. Des chaires de langue provençale ont été créées dans des Universités américaines, alors que les nôtres veulent l'ignorer et la qualifient de vulgaire patois.

D'Arles, il est facile de rayonner. C'est de là que l'on se rend d'ordinaire au massif des Alpilles, en Camargue et à l'Étang de Berre.

Le massif des Alpilles dont les sommets les plus hauts ne dépassent guère 500 mètres d'altitude, n'en est pas moins remarquable par ses sites admirables, ses vallons secs ou *gaudres*, ses rochers troués comme



ANTIQUES DE SAINT-REMY.

des éponges et ses chênes Kermès. Un véritable coin de Grèce en vérité, impressionnant et magique, lorsqu'il est inondé de cette éclatante lumière qui rehausse toutes choses sous le ciel bleu de Provence.

SAINT-REMY est une petite ville assise en plaine, à l'entrée des défilés des Alpilles. Elle remplace l'ancienne ville gallo-romaine de Glanum, dont il ne reste que deux monuments sur le plateau des Antiquités : un arc de triomphe et un mausolée. La ville de Glanum fut détruite par les Visigoths vers l'an 480. A en juger par ses substructions, elle dut avoir une importance considérable. Saint-Remy se recommande encore à l'attention du touriste par son cloître de St-Paul et surtout parce qu'elle a conservé ses anciennes coutumes. On y peut assister en la fête de Saint-Éloi à la curieuse procession à la fois profane et religieuse qui se déroule dans ses rues. On y verra les tambourinaires, la chapelle de St-Éloi curieusement enjolivée traînée par un cheval superbement harnaché et, dans le cortège et l'assistance, ces vieux costumes provençaux qui se font de plus en plus rares et qu'il nous faut tâcher de conserver malgré tout.

Dans le même massif se trouve la ville fantôme des BAUX. — Cette



LES BAUX.

ville qui eut autrefois de six à sept mille âmes n'est plus qu'un amas de ruines. Elle a été classée tout entière parmi les monuments historiques. Rien d'impressionnant comme une promenade dans ses rues désertes et la vue fantastique des curieuses processions se déroulant à

certaines fêtes, notamment le 15 Août, dans ce paysage uniforme. Non loin de là, est le Val d'Enfer, qui porte bien son nom. On y visite la curieuse grotte des Fées décrite dans une scène de Mireille.

Au retour de cette excursion ne pas oublier d'arrêter à Montmajour où se trouvent les restes d'une abbaye du temps de Charlemagne.

D'Arles on peut, avons-nous dit, se rendre en Camargue. Cette île située entre les bras du Rhône a été formée par les alluvions mêmes du



DANS LES CHAMPS DE LA CAMARGUE.

fleuve. La Tour de St-Louis sur le bras oriental du Rhône qui fut baignée autrefois par la mer s'en trouve maintenant distante de huit à neuf kilomètres. La Camargue est une sorte de Far-West américain où se fait en grand l'élevage des bestiaux. Grâce à de sages irrigations d'eau douce le sol de la Camargue se transforme peu à peu. Une partie en est déjà livrée à une culture intensive et prospère.

En Camargue a lieu un pèlerinage très célèbre. Il attire tous les ans, les 24 et 25 Mai, aux Saintes Maries de la mer une foule innombrable. L'église des Saintes Maries, bâtie comme une forteresse pour résister aux attaques et incursions des Sarrazins, possède trois sanctuaires superposés. La crypte qui renferme le tombeau de Sara, l'abside moyenne où se réunissent les fidèles et la partie supérieure où sont déposées les châsses des saintes : Marie Jacobé et Marie Salomé. Le pèlerinage annuel est double en quelque sorte. D'une part, ce sont des Bohémiens de tous pays qui viennent vénérer dans la crypte leur



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DES SAINTES MARIES DE LA MER.

patronne Sara. On devine déjà ce que peut avoir d'original le spectacle de cette foule bigarrée et des innombrables roulottes qui se trouvent réunies là en cette occasion. Les Bohémiens profitaient naguère de la circonstance pour élire leur reine dans la crypte. D'autre part, ce sont les catholiques qui viennent encore en plus grand nombre pour prier

dev nt les reliques des saintes dont les châsses sont solennellement descendues devant eux. L'affluence est telle en cette petite localité, qu'il est parfois bien difficile de trouver de quoi se sustenter.

M. Boland eut à pareille fête une aventure bien amusante.

Comme il exprimait devant un Sous-Préfet la crainte de ne pouvoir se restaurer, celui-ci lui dit à brûle-pourpoint : cela tombe très bien vraiment, un télégramme me rappelle justement à la Sous-Préfecture et je pars sur le champ. J'ai commandé à dîner dans un hôtel de la localité, profitez-en. Je suis encore inconnu de mes administrés d'ici, le plus strict incognito est recommandé, vous n'avez qu'à dire en entrant : c'est moi qui viens pour le dîner spécialement retenu. Comment ne pas profiter de pareille aubaine ! M. Boland, après avoir remercié le Sous-Préfet, se rendit à l'hôtel, en imposa à tout le personnel et tout se passa comme il le désirait. Cependant l'hôtelier ne sut retenir sa langue et le secret fut discrètement dévoilé. Comment expliquer sans cela les gendarmes qui vinrent se poster devant l'hôtel et dont la vue commença à troubler quelque peu le pseudo Sous-Préfet !

A peine fut-il sorti que les gendarmes lui emboîtaient le pas et derrière eux une foule toujours grossissante de curieux intrigués. Impossible de les dépister, la position devenait embarrassante. De guerre las, M. Boland qui voulait à tout prix voir la cérémonie religieuse, s'en alla sonner au presbytère au grand scandale de son escorte. Il espérait s'y faire octroyer une bonne place dans l'église. Il n'y en avait plus de disponible depuis longtemps. Il ne lui restait plus qu'un moyen de satisfaire sa curiosité, ce fut d'accepter l'offre du curé, c'est-à-dire, de faire partie du lutrin. Bientôt après, nos bons gendarmes ahurris, n'en croyant pas leurs yeux, virent ce qu'on n'avait jamais vu jusqu'à ce jour sous la troisième République, un Sous-Préfet revêtu d'un surplis et chantant à gorge déployée comme un chantre vulgaire ! On devine dans quel état d'esprit se trouvaient les malheureux représentants de la loi !

Après la cérémonie, M. Boland se hâta vers la gare, toujours suivi comme de juste, et au moment du départ du train, cette foule qui s'était contenue jusqu'alors s'écria avec ensemble : Vive le Sous-Préfet ! Vive la République !

L'affaire eut un épilogue. Quinze jours après, le véritable Sous-Préfet était appelé au Ministère pour s'expliquer sur sa conduite aux Saintes Maries de la mer. Une petite feuille locale l'avait dénoncé à la vindicte publique. Le Sous-Préfet n'y comprenait absolument rien. M. Boland

lui donna la clef du mystère. Tous deux se rendirent au Ministère où tout s'expliqua. Le Ministre ne fit qu'en rire naturellement et, loin de sévir, il retint même nos deux amis à déjeuner.

M. Boland termine par quelques mots sur l'Étang de Berre. D'une superficie de 15.630 hectares, cette vaste nappe bleue que beaucoup de voyageurs au passage du rapide prennent pour la Méditerranée est réellement belle à voir. On pourrait la comparer aux lagunes de Venise, mais quel beau port de refuge on ferait là avec quelques travaux d'approfondissement ! Pour le moment, l'Étang de Berre ne sert qu'à la pêche, à vrai dire fort fructueuse. Tout autour se trouvent une infinité de localités intéressantes.

La principale est MARTIGUES, divisée en trois quartiers : Jonquières,



MARTIGUES. — QUARTIER DE FERRIÈRE.

l'Île et Ferrières. Chacune de ces parties de la ville actuelle avait son administration distincte et son drapeau. L'une avait un drapeau rouge, une autre en avait un blanc, tandis que la troisième pavoisait en bleu. Quand ces trois quartiers furent enfin réunis en une seule commune, Martigues se trouva posséder notre drapeau national bien avant son adoption en France.

Telle est cette Provence inconnue qui ressemble si peu à la Côte d'Azur et qui est trop peu visitée. A M. Boland, nos meilleurs remerciements pour nous l'avoir si bien décrite.

II.

Séance du Jeudi 17 Janvier 1907.

LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

UNE RELIQUE DES TEMPS PASSÉS,
LE LUXEMBOURG, L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE,
LE LUXEMBOURG AGRICOLE ET PITTORESQUE

Par M. GEORGES LECARPENTIER,

Licencié ès-Lettres et en Droit,
Diplômé d'Études supérieures d'Histoire et de Géographie,
ancien Élève diplômé de l'École des Sciences politiques.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Le Grand-Duché de Luxembourg, malgré le nom qu'il porte, est réellement bien petit. Il n'égale même pas en superficie notre département du Rhône. Il est cependant par son passé digne de toute notre attention. Le Luxembourg a toujours été intimement lié à notre histoire, depuis l'intervention de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, mort héroïquement pour notre cause sur le champ de bataille de Crécy jusqu'au conflit survenu à son sujet entre la France et la Prusse en l'année 1869.

Le Duché de Luxembourg, situé au Nord-Est de la France, couvre une superficie de 260 kilomètres carrés environ et sa population se monte à 250.000 habitants. Ce n'est qu'un débris infime de ce que fut autrefois l'ancien Duché.

Au commencement de l'histoire, il nous apparaît comme le terrain de rencontre des races celtique et germanique dont la fusion était faite à l'époque de la conquête romaine. Trèves était en quelque sorte la capitale de toutes les régions avoisinantes. Sous les Francs, le

Luxembourg fut indépendant et lors du partage de l'empire de Charlemagne, ce pays échut à Lothaire avec la Lorraine. A cause précisément



LUXEMBOURG.

de cette situation moyenne, le Luxembourg donne lieu à des luttes incessantes entre la France et l'Allemagne. Nos voisins d'Outre-Rhin prétendent toujours avoir plus de droits que nous sur ce pays. Ils invoquent la similitude des langues. On y parle en effet une sorte de *platt deutsch*, mais on pourrait leur répliquer qu'ils n'en comprennent pas un traître mot. La langue luxembourgeoise qui ne s'écrit pas, comprend quatre dialectes tous inintelligibles aux Allemands. Politiquement parlant, il faut reconnaître que le Luxembourg a dépendu longtemps de l'Allemagne.

Une forteresse élevée par les Romains, telle fut l'origine de la ville de Luxembourg. Un certain Sigefroi, comte de Verdun, qui chassait souvent par là, obtint de l'abbaye Saint-Maximin de Trèves dont elle dépendait, l'autorisation de s'y établir en échange de quelques droits. Ses successeurs, querelleurs et pillards, en vrais seigneurs féodaux, agrandirent successivement leurs domaines et l'un d'eux finit par prendre le titre de comte. L'empire allemand était électif et un jour un comte de Luxembourg devint empereur. Jean de Luxembourg, roi de

Bohême, qui vint mourir glorieusement à Crécy, était précisément son fils.

Quatorze ans après le Comté de Luxembourg devint Duché. Louis XI, le rassembleur de terres, voulut aussi s'en emparer, mais il échoua dans sa tentative. Entre temps, le Duché passa dans les possessions de la Maison de Bourgogne pour appartenir ensuite comme elles à l'Espagne, puis à l'Autriche.

Sous Louis XIV, le maréchal de Créquy s'empara de Luxembourg avec l'aide de Vauban. Le roi y fut acclamé par les habitants qu'il avait délivrés de nombreuses exactions. Nous rappellerons que vers cette époque, un prince de Montmorency, maréchal de France, épousait une héritière de la famille ducale de Luxembourg et put ainsi prendre le



LUXEMBOURG.

titre de Duc de Luxembourg, sous lequel il est plutôt connu. Le palais occupé actuellement par le Sénat, porte du reste son nom. Le traité de

Ryswick nous ravit Luxembourg après treize ans d'occupation. La ville, reprise pendant la guerre de la Succession d'Espagne, fut à nouveau abandonnée au traité d'Utrecht. Enfin en 1795 nous reprenions cette ville après un siège de huit mois. Les Français cette fois furent moins bien reçus. Nos idées révolutionnaires effrayèrent les habitants qui se soulevèrent et la révolte fut noyée dans le sang. Napoléon pacifia le pays qui devint sous notre domination le département des Forêts avec Luxembourg comme chef-lieu. En 1814, les Alliés vainqueurs s'entendirent pour démembrer la France. Pour les provinces du Rhin cela fut facile, mais à qui attribuer les anciens pays bas espagnols ? On fit, contre leur gré, de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg, un État unique qui ne tarda pas à se disloquer. En 1830, Belges et Hollandais se prirent de querelle et une partie du Luxembourg s'unit à la Belgique, tandis que l'autre prit fait et cause pour la Hollande. Le traité de Londres laissa à la Belgique la partie wallonne du Luxembourg et ce qui restait du Duché fut attribué à titre personnel à Guillaume III, roi de Hollande. Le Duché avait ainsi perdu la moitié de ses habitants et les deux tiers de son territoire, mais les diplomates qui sont un peu des pince-sans-rire, décidèrent que par compensation, il s'appellerait désormais Grand-Duché. En attribuant le Luxembourg à Guillaume III, on avait voulu le rendre à la famille de Nassau dont il était membre. Or il avait été stipulé bien avant cette époque entre les membres de cette famille qu'au cas où la branche de Guillaume n'aurait pas d'héritier mâle, le Luxembourg passerait à une autre branche. C'est ainsi qu'à la mort de Guillaume III qui ne laissait qu'une fille, la reine de Hollande actuelle, le Grand-Duché échut au Duc Adolphe de Nassau, dépossédé de ses États par la Prusse depuis 1866.

Le Grand-Duc Adolphe est mort l'année dernière. Son fils lui succède, mais il a déjà cinquante ans et n'a malheureusement que des filles qui, si l'on s'en rapporte à la loi salique qui a toujours régi jusqu'à présent le Grand-Duché, ne pourront lui succéder. Pour parer à cette éventualité, les Luxembourgeois sont fermement décidés à abolir l'ancienne loi de succession.

Le Luxembourg a été déclaré neutre en 1867.

Si auparavant on avait consulté ses habitants par un plébiscite, peut-être nous auraient-ils acceptés avec plaisir, mais maintenant l'occasion est à jamais perdue : ils se sont bien trouvés de leur indépendance et ne voudraient plus changer.

L'armée du Luxembourg se compose de 135 hommes, chiffre qui est suffisant pour le rôle qu'elle a à jouer.



PONT FORTIFIÉ SUR L'ALZETTE ET PORTE DE DIEKIRCH.

Le Grand-Duc est une sorte de monarque constitutionnel. Il a le pouvoir exécutif et règne avec ses quatre Ministres, un Conseil d'État de 15 membres et une Chambre de 41 Députés. Il s'en faut de une à deux voix pour déplacer la majorité, aussi les luttes sont-elles toujours très vives. Sont électeurs, ceux qui paient au moins dix francs d'impôts. Les élections se font en un seul jour : le premier tour le matin et s'il y a ballottage, le second tour a lieu dans l'après-midi.

La justice se rend en français : débats, plaidoiries et jugements se font tous en notre langue, de sorte que les condamnés n'y comprennent absolument rien.

Au point de vue économique, il règne dans le Luxembourg une

grande unité de vues. Ce pays est très avancé et marche sur les traces du Danemark, notamment au point de vue agricole.

Une partie est tout en forêts (l'Ardenne), mais l'autre est excessivement bien cultivée. Les routes sont bordées d'arbres fruitiers. Ce ne sont pas cependant les fruits qui font la richesse du pays, c'est surtout la culture, l'élevage du cheval et des bêtes à cornes. Les minerais de fer sont aussi une des grandes ressources du pays. Les gîtes et hauts-fourneaux de Luxembourg se trouvent le long de notre frontière de l'Est. Le charbon y fait absolument défaut.

Mentionnons surtout l'usage général au Luxembourg des coopératives agricoles extrêmement florissantes. Elles fournissent de beurre, de lait et de fromage les grandes villes d'Allemagne, où tous les produits du Luxembourg entrent en franchise, ce pays étant compris dans le Zollverein. — Chaque fermier apporte à sa coopérative le lait qu'il a pu recueillir et reçoit sa part des ventes effectuées, au prorata non seulement de la quantité fournie, mais aussi de la qualité.



LA LAITERIE COOPÉRATIVE.

Telles sont les ressources du Luxembourg qui lui suffisent amplement. La dette n'est que de cinq à six millions, les impôts sont légers Il y en a même très peu sur les articles de consommation.

En résumé, ce pays devient de plus en plus prospère et il est dans une situation économique des plus favorisées.

Le Luxembourg a conservé quelques-unes de ses anciennes coutumes. Voici les deux plus curieuses pratiquées chez les catholiques qui sont en majorité dans ce pays :

C'est premièrement la dévotion à saint Crispin. Le bon saint est transformé par les Luxembourgeois en véritable porc-épic. Souffre-t-on d'une maladie quelconque en quelque partie du corps, vite on s'empresse de piquer une épingle sur la partie correspondante du saint pour en obtenir la guérison. Mais c'est surtout la procession d'Echternach qui mérite particulièrement d'être mentionnée. Ce pèlerinage se fait en dansant trois pas en avant et deux en arrière au son d'une musique



QUARTIER OUVRIER SUR L'ALZETTE ET ÉGLISE ST-MATHEU.

entraînante. Il paraît avoir été institué autrefois pour obtenir la guérison d'un mal très fréquent au Moyen-Age, la danse de Saint-Guy.

Tel qu'il est, le Luxembourg est un pays heureux qu'il convient d'admirer et d'imiter. Un voyage de ce côté est des plus instructifs et des plus pittoresques.

Rien de plus remarquable que la ville de Luxembourg. C'est le Gibraltar terrestre, sorte de presqu'île entre les vallées de la Pétrusse (1) et de l'Alzette. Son importance stratégique était en effet considérable, ce qui reste de ses anciens remparts en donne encore une idée. Cette ville n'a que faire maintenant de tous nos systèmes de défense, il y a mieux : l'amitié des voisins. Le Luxembourgeois nous estime beaucoup, mais il veut rester ce qu'il est. Il veut vivre en bon voisin, plaise à Dieu que nous n'en ayons jamais d'autres !

III.

SECTION DE TOURCOING

Séance du Dimanche 3 Mars 1907.

LE MOUTON MÉRINOS

LA LAINE ET LES VIANDES CONGELÉES EN AUSTRALIE

Par M. PAUL PRIVAT-DESCHANEL.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. Paul Privat-Deschanel, Professeur agrégé de l'Université, chargé de mission du Gouvernement, qui avait déjà fait le Dimanche 28 Oc-

(1) Le pont en maçonnerie qui mène de la gare à la ville est l'œuvre d'un Français, M. Séjournée. C'est une arche unique de quatre-vingt-dix mètres de portée qui franchit la vallée de la Pétrusse à une hauteur de 70 mètres au-dessus de cet affluent de l'Alzette.

tobre 1906, une communication à la Société de Géographie de Lille (1), a fait le Dimanche 3 Mars 1907, devant la section de Tourcoing, une conférence sur le mouton mérinos, la laine et les viandes congelées en Australie. Nous en extrayons quelques détails intéressants sur l'industrie, encore assez mal connue en France, des viandes frigorifiées.

L'Australie, avec ses 72 millions de moutons (elle en a eu jusqu'à 106 millions en 1891) est avant tout un grand pays producteur de laine, sans parler des produits accessoires habituels, corne, suif, etc. Mais le mouton australien est élevé aussi en vue de la viande, soit pour l'Australie, où sa consommation est considérable, soit pour l'Europe et l'Amérique. Les animaux destinés à la boucherie ne sont pas en général des mérinos; ils appartiennent à des races anglaises importées: Lincoln, Leicester, Border Leicester, Romney Marsh, South Downs, Shropshire Downs.



UN COIN DE LA GRANDE PRAIRIE DU BASSIN DU DARLING.

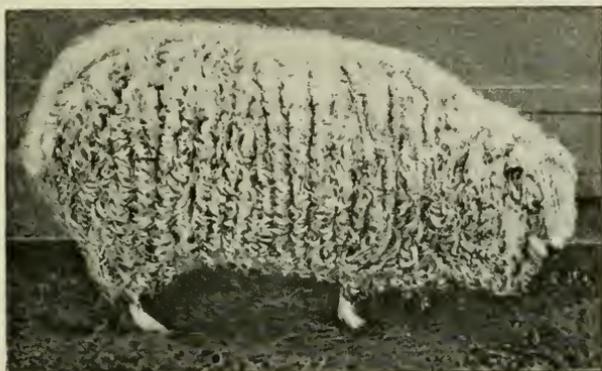
Ce n'est pas sans peine que les grandes villes australiennes sont approvisionnées en viande. Les troupeaux ont à parcourir parfois des centaines de kilomètres pour atteindre le chemin de fer. Ils n'y arriveraient pas, dans un pays très sec et presque désertique, si les gouvernements n'avaient, le long des chemins (*stock routes*), créé des abreu-

(1) Le résumé analytique de cette communication a été publié dans le Bulletin de la Société de Décembre 1906.

voirs publics (*public watering places*), composés essentiellement d'une citerne, qu'alimente le plus souvent un puits artésien ; tout autour sont des *réserves* en prairies où les moutons peuvent paître et se reposer.

Une fois arrivés au chemin de fer, les animaux sont embarqués dans des wagons-bergeries à deux étages, pouvant contenir de 200 à 250 bêtes et fermés seulement par un grillage pour assurer l'aération ; sans cette précaution, beaucoup d'animaux périraient.

On les débarque aux environs des grandes villes, où sont de vastes marchés. Le plus important est celui de Flemington, près de Sydney.



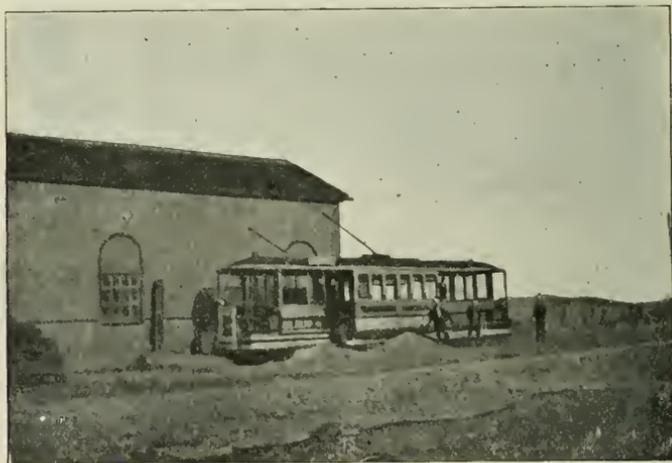
TYPE DE MOUTON AUSTRALIEN.

La plus grande partie des moutons de boucherie est destinée à l'exportation, soit comme bétail sur pied, soit à l'état de conserves salées ou de viande fraîche congelée. L'industrie des conserves salées et de l'extrait de viande est encore assez peu développée ; de même les transports d'animaux vivants sont assez restreints, parce que les bêtes souffrent beaucoup de la traversée de la zone tropicale et que, d'autre part, habituées à la vie libre de la brousse, elles dépérissent quand elles sont mises au fourrage sec. Par contre, l'industrie des viandes congelées (*frozen meat*) a pris une extension colossale.

Depuis les transformations produites dans le commerce par la vapeur et l'emploi des moyens de transport à grande vitesse et à grande capacité, aucune révolution n'a eu des conséquences comparables à celles qu'ont amenée, il y a une trentaine d'années, les applications industrielles du froid. On a pu dès lors transporter ce que les Anglais appellent les *perishable goods*, c'est-à-dire les viandes, le beurre, le fromage, les fruits, le miel, les œufs.

Les premiers essais de transport de viande gelée remontent à 1870. Cette année, un Français, M. Tellier, organisa, au moyen du navire *Le Frigorifique*, un service régulier entre la République Argentine et Bordeaux. L'Australie est entrée dans la même voie en 1880, année durant laquelle elle exporta 400.000 carcasses; ses progrès furent rapides; car, en 1900, elle atteignit le chiffre de 1.024.000 carcasses, chiffre qui n'a guère varié depuis lors.

La congélation s'effectue dans des usines appelées *freezing-works*, appartenant à des particuliers, à des Sociétés ou même aux Gouvernements coloniaux. Rien qu'en Nouvelle-Galles, il y en a plus de 20, à Sydney, à Bourke, centre de la région d'élevage, et dans le riche district pastoral de la Riverina. Toutes les viandes y sont manipulées : bœuf, veau, lapins, poulets, dindons, poissons, etc. Mais le mouton occupe de beaucoup la première place.



USINE FRIGORIFIQUE.

Ces usines frigorifiques sont des bâtiments percés de très peu d'ouvertures. Quelques-unes en sont même complètement dépourvues; ce sont d'énormes cubes de brique; on y pénètre par le toit, auquel on accède par un ascenseur extérieur; grâce à cette disposition, l'air froid reste au fond de l'usine, qui est un véritable puits.

Le froid y est produit par le procédé bien connu de la détente de l'ammoniaque liquéfiée. Le gaz ammoniac, liquéfié sous pression, est envoyé dans de gros tuyaux de fonte, qui courent sous le plafond des

chambres. En repassant à l'état gazeux, l'ammoniaque prend au milieu ambiant une énorme quantité de chaleur, ce qui suffit à abaisser la température à — 18 ou — 20 degrés. La viande et les autres produits de conservation difficile deviennent alors inaltérables ; on a pu garder du beurre pendant un an et des moutons pendant dix ans.

Les chambres frigorifiques sont isolées au moyen de murs très épais et de grosses portes de bois ; souvent les cloisons sont formées d'une double paroi de planches, dont l'intervalle est rempli de coton pilé ou de liège granuleux.

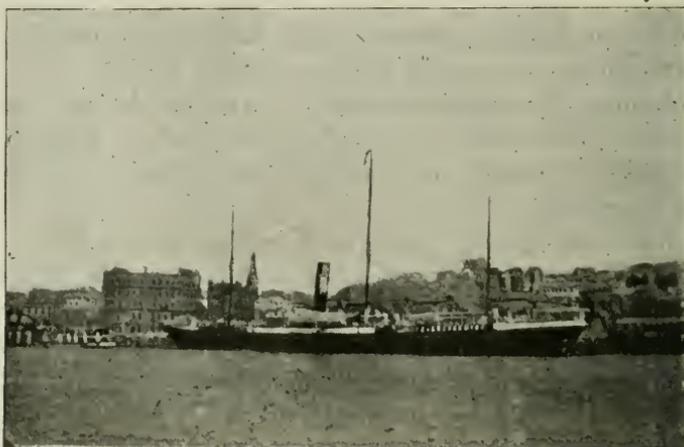
Une fois congelées les viandes sont transportées au port dans des wagons spécialement aménagés, aux épaisses parois de bois massif. Dans certaines usines, situées le long des bassins, le chargement se fait directement dans des chalands, au moyen d'une chaîne sans fin munie de tablettes sur lesquelles on pose les *carcasses*.

Des navires frigorifiques vont d'Australie en Europe ou en Amérique. On en compte 80, dont 66 vapeurs, jaugeant de 4.000 à 7.000 tonneaux et représentant une capacité totale de transport de 2.500.000 moutons ; au taux de trois voyages par an, ils peuvent transporter dans l'année 7.500.000 animaux. Les petits se chargent de 25.000 et les grands de 70.000 *carcasses*. Deux grandes Compagnies anglaises se consacrent surtout à ce commerce, la *Shaw Savill Albion C^o* et la *New Zealand Steamship C^o*. Leurs navires se rendent en Australie, Tasmanie et Nouvelle-Zélande, par le cap de Bonne-Espérance, et reviennent en Europe par le cap Horn et la Plata, où ils complètent, si besoin est, leur chargement. Le voyage dure 40 jours ; il est plus long que par Suez ; mais la traversée de la zone tropicale est plus courte, et on peut profiter presque tout le temps des grands vents d'Ouest de l'hémisphère austral.

Presque toutes les expéditions australasiennes sont destinées à l'Angleterre. Ce pays a reçu, pour la dernière année dont les statistiques complètes sont données, 5.048.000 moutons gelés, dont 2.409.000 venant de la Nouvelle-Zélande, 1.615.000 de l'Argentine, 1.024.000 de l'Australie et de la Tasmanie. La viande gelée y compte pour 9 à 10 % dans la consommation totale de la viande.

L'expédition, faite par un commissionnaire-exportateur, est reçue en Angleterre par un consignataire, qui procède à la vente, moyennant commission. En comptant les frais de congélation et d'embarquement, le fret et l'assurance, les frais de dégelage et de magasinage, on trouve que la livre coûte, de Sydney à Londres, 22 centimes. C'est là un prix

de revient trop élevé et le bénéfice est médiocre. En effet, la viande congelée, qui perd toujours une partie de son goût, se vend moins cher



NAVIRE CHARGEANT LES VIANDES CONGELÉES DANS LE PORT DE SYDNEY.

que la viande fraîche. Dans ces dernières années, le prix courant à Londres ne dépassait pas 35 à 40 centimes la livre, alors que le mouton anglais ou écossais se traitait sur le pied de 60 à 65 centimes.

La perte de saveur de la viande par la congélation complète a incité les industriels à perfectionner les procédés en usage, en limitant la congélation à la surface. A côté de la viande *gelée* (*frozen meat*), il existe aujourd'hui la viande *glacée* (*chilled meat*). La carcasse doit seulement être refroidie brusquement et maintenue à — 2°. Ce système, employé en Australie depuis 1896, a donné de bons résultats. La seule précaution nécessaire est que le transport, par bateaux [et chemins de fer, s'effectue dans l'air sec et stérilisé. Dans le procédé du D^r Perkins, utilisé en Amérique, c'est le surplus de l'air du frein Westinghouse qui fournit le milieu sec indispensable.

Les perspectives de l'industrie de la viande congelée sont très encourageantes. Le nombre des moutons, qu'on nourrit aujourd'hui, en temps de sécheresse, au moyen de la luzerne cultivée par l'irrigation, augmente rapidement. D'autre part, la France et l'Allemagne commencent à suivre l'exemple de l'Angleterre et à consommer la viande gelée ; de nombreuses glaciers y existent déjà et des wagons frigorifiques circulent sur certains réseaux. Le Nord Deutscher Lloyd a pourvu certains de ses navires d'installations appropriées.

Nous ne devons d'ailleurs pas nous dissimuler que le développement des envois de viande australienne, très utile aux consommateurs des villes, ne peut que faire subir une crise pénible à nos éleveurs. Après la baisse du blé, il faut prévoir la baisse des prix du bétail. Mais le mouvement sera plus lent et moins grave que pour le blé, car la consommation de la viande est susceptible de s'accroître presque indéfiniment avec le bien-être général, tandis que l'importance relative du pain dans l'alimentation tend plutôt à diminuer un peu quand l'aisance augmente.

LES NOUVELLES LIGNES DES ALPES ORIENTALES ET LE PORT DE TRIESTE

Depuis 1901, on travaille en Autriche à la réalisation d'un grand programme de voies ferrées, dont l'achèvement, prévu pour 1908, entraînera sans doute un complet remaniement des relations entre le port de Trieste et toute la région des Alpes orientales, ainsi qu'un essor économique nouveau de tous les territoires occidentaux de l'Empire.

Jusqu'à présent les communications n'étaient assurées entre Trieste et Vienne que par une ligne unique (la « Südbahn »), contournant, par Laibach, Marburg et Graz, la chaîne des Karawanken, et franchissant, entre Bruck et Vienne, le col du Semmering. D'un autre côté, il n'existait pas de relations directes entre les vallées du versant Nord des Alpes autrichiennes (Danube, Salzach, Enns) et Trieste ; en sorte que le Tyrol, Salzbourg et la Haute-Autriche dépendaient économiquement, soit de Gênes et Venise, soit surtout des ports allemands, Brême et Hambourg.

Le programme de voies ferrées (*Investitionsvorlage*), dont une partie ont été inaugurées en Juillet 1906, par l'archiduc héritier François-Ferdinand, comprend quatre lignes nouvelles qui pourraient être réduites rationnellement à trois : celle du Wochein et des Karawanken, celle du Pyhrn et celle des Tauern.

La ligne du Wochein, aujourd'hui inaugurée, relie directement Trieste à la vallée de la Save qu'elle atteint à Assling, en traversant, au lieu de les tourner, les Alpes Juliennes le long du cours de l'Isonzo. Elle se continue,

depuis cet été, par la double ligne des Karawanken, formant une fourche qui relie d'une part Villach, d'autre part Klagenfurt à Assling. De Klagenfurt, dans la vallée de la Drave, une voie ferrée déjà existante gagne Bruck par la vallée de la Mur. Ainsi se trouve constituée une ligne maîtresse qui rattache à peu près directement Vienne au fond de l'Adriatique, parce qu'elle traverse, au lieu de la tourner, la chaîne des Karawanken.

Cependant, à partir de Bruck, la nouvelle ligne se raccorde à la Südbahn et se trouverait toujours sous la dépendance du col de Semmering si l'on ne l'avait pas complétée par une autre ligne permettant de gagner Vienne en venant de Trieste par un tracé nouveau. Cette ligne utilise un tronçon déjà existant entre Sankt-Michael (près de Leoben) et la vallée de l'Enns, par les vallées de la Liesing et de la Palten, et gagne la vallée de la Steyr et le Danube à travers le massif montagneux du Pyhrn. Par cette ligne du Pyhrn, il est donc possible, de Sankt-Michael, d'arriver à Vienne, en empruntant des voies liées aux basses vallées ou traversant les montagnes en tunnel, par la vallée de l'Enns, Steyr, Amstetten et Sankt-Pölten. Une voie entièrement indépendante a donc été créée et permet de suppléer, le cas échéant, la ligne du Semmering. Elle offre en outre l'avantage de couper droit vers Linz, vers Budweis et la Bohême, et de rapprocher sensiblement les foyers d'industrie de la Bohême, Prague, Pilsen, Eger, du grand port adriatique. De Trieste, les distances sont raccourcies de 111 km. vers Prague et Budweis, de 120 km. vers Pilsen, de 142 km. vers Linz, de 198 km. vers Eger, Leipzig et Nuremberg.

La ligne des Tauern est la plus difficile de toutes ; elle doit, en effet, traverser de part en part le massif cristallin des Tauern, vers son extrémité orientale, entre le Möll Thal et la vallée de Gastein ; elle reliera ainsi, par un tunnel qu'on creusera entre Mallnitz, près d'Ober-Vellach, et Bökstein, non loin de Wildbad Gastein, la vallée de la Drave à celle de la Salzach. Cette voie ferrée, qu'on espère achever en 1908, sera, entre celle du Brenner et celle du Semmering, une des grandes routes des Alpes, mais elle offre cette particularité de n'être en rien prédestinée par la nature, à la différence de la plupart des autres voies ferrées des Alpes, qui sont venues doubler une route naturelle. Il est difficile de prédire dès maintenant les effets de cette nouvelle percée sur les relations du versant septentrional des Alpes orientales ; il semble pourtant qu'ils doivent être très profonds, et que Trieste, comme il est arrivé pour Milan et Gênes après l'ouverture du Gothard, attirera à elle, pour une part non négligeable, le trafic du *Vorland* alpin. Dès maintenant, la Bavière se préoccupe d'aménager des lignes d'accès à la voie des Tauern. Il est plus malaisé de prévoir les résultats de la lutte avec les ports du Nord pour les débouchés du Wurtemberg et de la Souabe ; mais sans doute en ces pays, Trieste l'emportera au moins sur Gênes et sur Venise.

Si l'on ajoute à tous ces travaux neufs un remaniement complet des tarifs, on s'expliquera la situation nouvelle préparée au port de Trieste dans l'économie des relations de l'Europe centrale. D'abord, comme on l'a vu, il y a désormais une nouvelle voie de communication entre Vienne et Trieste, et indépendamment de tout raccourci de distance, ce fait est très important, car la « Südbahn » se montrait manifestement insuffisante ; le commerce d'importation de nombre d'articles, café, jute, coton, sucre, s'opère surtout en hiver, alors que les neiges peuvent gêner la circulation sur la ligne du Semmering ; il languit en été. D'autre part, il y avait souvent surcharge de la ligne, encombrement de wagons dans certaines gares et pénurie ailleurs. La nouvelle voie recueillera, dans les moments de presse, le surplus de l'autre ligne ; grâce à un encombrement moindre, les débarquements se feront plus rapides ; les wagons pourront être mis plus vite à la disposition des expéditeurs et l'intensité du trafic y gagnera considérablement. A Vienne, les expéditions pourront s'effectuer par toutes les gares de l'État et non plus seulement au Südbahnhof. Outre l'arrivage plus abondant des articles actuels du commerce, il y a lieu de prévoir que ces conditions nouvelles engendreront un courant d'importation de produits actuellement peu représentés : les fruits et les primeurs de Dalmatie et d'Afrique, les fleurs d'Italie, etc. C'est moins grâce au raccourcissement des distances que par une meilleure organisation du trafic et une plus grande rapidité des relations que Vienne paraît devoir profiter des lignes nouvelles et fournir à Trieste un accroissement de commerce.

Trieste est-elle préparée à tirer parti de cette remarquable convergence des voies ferrées de l'Europe centrale vers ses entrepôts et son port ? Il semble que non. Sans doute, la place se trouve dans un remarquable état de prospérité ; ses relations prennent de jour en jour plus d'extension ; dans l'espace de quatre ans, son tonnage a passé de 4.570.000 tx (1901) à 6 millions de tx (1905). Mais à l'heure actuelle, selon la *Neue Freie Presse*, « la superficie du port est trop petite, les hangars n'offrent pas de place suffisante pour contenir les marchandises qui arrivent, les wagons stationnent devant les hangars et ne se vident que péniblement ; enfin, on ne peut vider les hangars, parce que le port est trop petit et que l'embarquement prend beaucoup de temps dans un petit port ». Trieste souffre du même mal que Gênes ; ses installations ne sont plus à la hauteur de son trafic. C'est la situation inverse de celle que présente Marseille, dotée d'un port admirable, pourvue de tout l'espace et de tous les engins nécessaires, mais insuffisamment reliée à l'arrière-pays. Trieste pourrait également devenir ce qu'elle est très peu aujourd'hui, un port de transit pour les personnes, mais il faut pour cela qu'elle soit reliée à Alexandrie et au Levant par des lignes de bateaux plus rapides, en même temps que ses voies ferrées disposent de meilleurs express qu'aujourd'hui. Ce sont là des *desiderata* aisés à corriger.

A l'heure actuelle, on travaille activement à la transformation du port, et, fait significatif, le capital allemand et les entreprises de navigation allemandes, qui avaient jusqu'à présent négligé Trieste, commencent à s'y intéresser et songeraient même, paraît-il, à en faire le port d'attache d'une ligne nouvelle.

MAURICE ZIMMERMANN.

LA QUESTION DU CHEMIN DE FER DE BAGDAD

LE RACHAT PAR LES ALLEMANDS DU MERSINE-TARSOUS-ADANA

Nous avons annoncé, lorsqu'il s'est produit, le fait déplorable que fut le rachat par les Allemands du chemin de fer de Mersine-Tarsous-Adana. Cette opération financière, qui se réalise d'ailleurs très vite et sans bruit, a fait partie des efforts des Allemands pour s'emparer de tout ce qui peut intéresser l'entreprise du chemin de fer de Bagdad, la grande œuvre sur laquelle doit s'appuyer toute l'action de l'impérialisme germanique en Asie-Mineure.

Voici un bref résumé de ce qu'était l'affaire du Mersine-Tarsous-Adana.

Ce chemin de fer fut concédé en 1883 à MM. Mehmed Nihad Bey et Costaki Theodoridès. La ligne est entrée en exploitation en 1886. Les concessionnaires en effet ne tardèrent pas à trouver une Société ottomane qui se chargea de construire le chemin de fer et dont les capitaux furent fournis par un groupe anglo-français. Le capital social est ainsi constitué :

8.250 actions représentant	4.125.000 francs.
Obligations émises	5.296.000 francs.

Depuis le commencement de la mise en exploitation, les recettes ont suivi une marche ascendante. En 1898 elles produisaient 7.260 francs par kilomètre; en 1900, 7.780 francs et en 1904, 9.587 francs. La moyenne des frais d'exploitation était bien inférieure. Elle a été, pour les onze dernières années, de 2.980 francs, soit en chiffres ronds, de 3.000 francs par kilomètre.

*
* *

Il est à remarquer que cette ligne, contrairement à l'usage général établi en Turquie, et d'après lequel la durée des concessions de tous les chemins de

fer est de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'a été concédée que pour une durée de cinquante ans. Cette concession expirera donc en 1933, date à laquelle le gouvernement deviendra gratuitement propriétaire de la ligne et de toutes ses dépendances. Il ne sera tenu de rembourser à la Compagnie que la valeur du matériel et des approvisionnements fixée à dire d'expert. Toutefois le gouvernement impérial s'est réservé le droit de rachat après 30 ans, il aura donc la faculté d'user de ce droit en 1913.

En outre, le chemin de fer Mersine-Adana à voie normale, c'est-à-dire à un écartement de 1 m. 44, est la seule ligne à voie large existant en Turquie et ne jouissant d'aucune garantie de l'État, ne recevant aucune subvention ni pour la construction ni pour l'exploitation.

Ceci s'explique uniquement par les vastes projets qui furent conçus par la Compagnie à l'époque où elle se chargea d'établir dans des conditions si anormales cette petite ligne de 67 kilomètres pour l'importance de laquelle le gabarit normal de la voie était si disproportionné. Jamais sans doute on n'aurait construit un tel chemin de fer sans garanties ni subventions et pour une durée inférieure de 50 % à celle des autres concessions faites dans l'empire ottoman, si les promoteurs de l'affaire n'avaient eu l'idée que la ville de Mersine, ou l'admirable port naturel de Youmourtalik situé à proximité, étaient tout désignés par leur situation géographique pour devenir la tête de la voie ferrée qui, traversant la Mésopotamie, aboutirait au golfe Persique. En réalité, on passait sur les conditions désavantageuses de la concession Mersine-Adana avec l'idée que l'on était en possession de la tête de ligne du chemin de fer de Bagdad qui semblait alors devoir normalement aboutir au golfe d'Alexandrette. On sait comment les Allemands ont dissipé ces rêves. Ils sont parvenus à persuader au gouvernement de la Porte qu'il était stratégiquement et politiquement indispensable de faire traverser toute l'Anatolie au chemin de fer projeté de Bagdad et de ne pas se borner à le faire aboutir sur la rive méditerranéenne la plus voisine de la vallée de l'Euphrate. Au début, les Allemands représentés par M. de Kaulla n'abordèrent pas la question dans ses grandes lignes. Ils se contentèrent de poser un jalon pratique en obtenant en 1888 l'exploitation de la ligne Haidar-Pacha-Ismid (92 kilomètres de longueur), déjà construite en 1871 par l'Etat et mal exploitée par ce dernier. M. de Kaulla obtint immédiatement après la prolongation de cette ligne jusqu'à Angora (486 kilomètres), mais, plus heureux que le groupe franco-anglais de Mersine-Adana, les Allemands, d'ailleurs énergiquement soutenus par leur diplomatie à Constantinople, obtinrent une large garantie de l'Etat, une concession de quatre-vingt-dix-neuf ans, et la gestion par la dette publique ottomane des dîmes affectées à cette garantie, ce qui accordait une sécurité parfaite aux capitaux qui devaient être engagés dans cette entreprise. Cette ligne d'Angora ne pouvait, en raison de l'opposition de la Russie au passage du Grand Central d'Asie-Mineure à proximité de la frontière trans-

caucasienne, servir de premier tronçon au chemin de fer de Bagdad. Mais les Allemands, ne renonçant pas à leur grande entreprise, obtinrent en 1893 la concession du chemin de fer jusqu'à Koniah (445 kilomètres). Dès ce moment il devenait vraisemblable que le groupe anglais de Mersine-Adana serait désormais dans l'impossibilité de lutter contre le groupe allemand pour obtenir la ligne du golfe Persique, et en effet la « Deutsche Bank » se faisait donner en 1903 la concession de la ligne de Bagdad et du golfe Persique (2.600 kilomètres).

*
* *

A partir de ce moment, le Bagdad-Bahn a naturellement le désir d'absorber la petite ligne Mersine-Adana qui devait servir de débouché commercial pratique à son futur chemin de fer sur la Méditerranée. Et en même temps que ce désir naissait naturellement, le découragement se mettait dans la petite Compagnie anglo-française qui voyait se dissiper le grand rêve en vue duquel elle s'était constituée. On peut se demander même si ce rêve n'avait pas à plusieurs reprises absorbé complètement son administration, puisque, malgré la différence que nous avons relevée entre les recettes et les dépenses de l'exploitation, le cours de ses actions et de ses obligations subit des fluctuations considérables, et le paiement des coupons fut à plusieurs reprises différé.

Profitant de cette situation inégale, le groupe allemand manœuvra avec une grande habileté. Il commença par acheter à des prix très bas les actions du Mersine-Adana qu'il pouvait trouver sur le marché ; il en avait ainsi réuni, il y a deux ou trois ans, 2.500 sur les 8.200 constituant le capital social. Il semble avoir réussi alors à s'assurer des concours dans la Compagnie même. Quoi qu'il en soit, en une quinzaine de jours il se procura 2.000 titres rachetés à l'entrepreneur Croisot. Il en trouva encore 600 autres à Constantinople. Les Allemands, poursuivant en même temps quelques achats partiels, se trouvèrent bientôt en possession de 6.500 titres. Maîtres de la situation ils traitèrent avec la minorité des actionnaires qui continuaient à représenter l'ancien groupe anglo-français. Le directeur français de l'affaire fut renvoyé, et le Mersine-Adana devint par conséquent une simple annexe de la grande entreprise allemande d'Asie-Mineure. La diplomatie française parut bien s'émouvoir un instant, mais ce ne fut qu'un feu de paille, et aujourd'hui les Allemands n'ont plus d'autre préoccupation à avoir que de se demander comment ils tireront parti, au bénéfice du Bagdad-Bahn, de la petite ligne qu'ils ont achetée.

*
* *

La concession du Mersine-Adana reste en effet ce qu'elle était, c'est-à-dire

qu'elle expire en 1933 et la Société reste ottomane. Elle continue à ne bénéficier d'aucune garantie de l'État, et à être même rachetable en 1913. Cependant les Allemands espèrent arriver à faire prolonger la concession et peut-être à obtenir des garanties en répandant partout le bruit que la ligne est mal construite, qu'ils l'ont acquise en très piteux état du groupe anglo-français, qu'elle doit être l'objet d'un grand nombre de réfections et qu'il est indispensable de creuser un bon port à son extrémité sur la mer. Toutes ces dépenses, déclarent-ils, ne sauraient être faites par une Compagnie ne jouissant d'aucune garantie et dont la concession doit expirer à brève échéance. A vrai dire, si, d'ici 1913 aucune solution n'étant intervenue et la diplomatie allemande ayant perdu un peu de terrain à Constantinople, le gouvernement ottoman voulait racheter le chemin de fer, il ferait une très bonne opération. Il aurait, en effet, à payer pendant vingt ans à partir de 1913 une annuité équivalente à 50 % de la moyenne des recettes perçues pendant les cinq dernières années. Si nous tablons sur une moyenne de 10.000 francs au maximum, ce serait, en raison de 67 kilomètres à 5.000 francs, une somme totale de 335.000 francs. L'opération serait très avantageuse pour l'État turc parce que, moyennant 3.000 francs par kilomètre, comme nous l'avons vu, il assurerait l'exploitation de la ligne, ce qui lui laisserait un excédent de 2.000 francs par kilomètre pendant vingt ans, soit une somme de 134.000 fr. par an, ou, au bout de vingt ans, 2.680.000 francs. C'est même cette situation qui pourra peut-être retarder la réalisation des projets du Bagdad-Bahn sur la ligne de Mersine-Adana.

Mais, en attendant, les intérêts français en ont été exclus. C'est un événement auquel on ne saurait assister sans le déplorer. On peut vraiment se demander quelle décadence s'est produite ces dernières années dans notre force d'expansion, alors que nos moyens financiers et les facultés du marché de Paris ne sont nullement diminués.

UN JEUNE MÉNAGE CHASSEUR EN AFRIQUE

Le Petit Bleu, de Bruxelles, a interviewé le major anglais Powell-Cotton, rentré, il y a trois mois, d'un long voyage au Congo, dans l'Ouganda et l'Est-Africain, et qui est à Bruxelles depuis peu.

Pendant près de deux ans, le major Powell-Cotton a battu la brousse africaine ou vécu des mois entiers en pleine forêt pour y satisfaire ses goûts passionnés de grand chasseur.

Parti de Khartoum le 2 Novembre 1904, il avait remonté le Nil jusqu'à Kéro, frontière de l'enclave congolaise, puis jusqu'à Mahagi, sur le lac Albert. De là, il s'était enfoncé dans la profondeur de la grande forêt aruwimienne par Iremu et Mowambi.

Après cinq mois d'aventures cynégétiques, le major avait repris la route de l'Est et avait traversé toute l'Afrique orientale anglaise, du lac Albert-Édouard à Mombassa, pour rejoindre sa fiancée qui l'attendait dans ce port. Les fiancés s'étaient alors rendus à Nairobi, capitale de la colonie anglaise de l'Est-Africain, afin d'y célébrer leur mariage ; et comme voyage de noces, les deux époux avaient repris la route du Congo et parcouru la région de l'Aruwimi jusque Avakubi et les rives de la Lindi.

Tout en nous esquissant à grands traits le vaste itinéraire de cet exceptionnel voyage de noces, où M^{me} Powell-Cotton faisait le coup de feu contre les antilopes, tandis que son mari s'attaquait aux variétés les plus diverses, depuis l'éléphant et le lion jusqu'aux rongeurs et aux chats sauvages, le major nous a dépeint les difficultés énormes qu'offre une incursion dans la forêt vierge.

Les routes les mieux déblayées y deviennent impraticables en quelques jours, soit par suite de la crue des torrents à la saison des pluies, les ravages des ouragans, ou les dévastations des éléphants. A chaque instant, les chemins sont obstrués d'arbres énormes, brisés ou déracinés ; et pour assurer une voie libre de deux mètres de largeur, il faut créer un chemin d'une cinquantaine de mètres — assez large, par conséquent, pour que la chute des arbres n'y forme point d'insurmontables barricades.

Aussi est-ce un vrai travail des Danaïdes que les agents de l'État, chargés de l'entretien des routes, ont à faire en ce pays que l'humidité de la forêt rend particulièrement malsain.

M^{me} Powell-Cotton a subi pendant quelques semaines l'effet pernicieux et débilitant de ce climat humide ; mais elle s'en est rapidement remise.

La voici précisément qui vient à nous, élégante et gracieuse, ayant retrouvé toute la fraîcheur du teint. Elle est enchantée du voyage, du charmant accueil qu'ils ont trouvé au Congo et des péripéties parfois dramatiques de leurs parties de chasse. C'est elle qui nous raconte, en souriant, l'aventure de son mari terrassé par un lion qu'il venait de blesser, déchiré au dos et à la nuque par les griffes du fauve, sauvé presque par miracle et soigné comme un frère par le commandant Bastien. Le major Powell avait reçu 17 blessures.

A part ces « incidents » inévitables, le pays est très sûr, nous ont déclaré M. et M^{me} Powell-Cotton. Ils ont, en effet, voyagé à leur guise pendant des mois, avec dix hommes d'escorte, emmenés par eux de l'Uganda et qu'ils avaient eu la permission de garder en territoire congolais.

Entre Beni et Mowambi, ils ont traversé une région en révolte par suite de l'assassinat d'un blanc, dont le meurtrier s'est enfui et tenait à ce moment

la brousse, ayant groupé autour de lui un certain nombre d'indigènes. Partout ailleurs, la situation est excellente, la récolte de caoutchouc s'y fait sans la moindre difficulté, et nulle part, M. et M^{me} Powell-Cotton n'ont découvert le moindre indice de mauvais traitements et, à plus forte raison, d'atrocités.

Quant aux rapports de frontière entre Belges et Anglais, ils sont des plus affables, à ce point que les Anglais célèbrent la fête de Léopold II et la date commémorative de la création de l'État Indépendant et que les Belges fêtent avec les Anglais la date de naissance du roi Édouard. La vraie « entente cordiale », nous dit M^{me} Powell-Cotton.

Ajoutons qu'au cours de ses nombreuses chasses, le major Powell a abattu six animaux très rares : une sorte de bœuf sauvage, un antilope dow, un rongeur noir appelé l'ituri ratel, un chat-tigre, une espèce de singe peu connu et un « rhynohocyon sthulmanni », que nous signalons respectueusement sous son nom scientifique, ne connaissant pas l'autre.

Nombre de dépouilles de bêtes abattues par le major Powell sont destinées au musée de Tervueren, que le major et sa femme ont visité et qu'ils ont beaucoup admiré.

LE COMMERCE DU MAROC

LA COLONIE FRANÇAISE

Depuis que le Maroc est entré, envers et contre tous, dans la zone d'attraction civilisatrice européenne où, grâce à son voisinage méditerranéen et algérien, la France joue le premier rôle, il se produit vers ce pays un mouvement d'immigration intéressant, très lent il est vrai, mais constant et progressif.

Les Français sont un peu plus d'un millier à Tanger et 400 ou 500 dans le Nord et sur la côte Ouest : au total, on en compte environ 1.500 dans le Maroc occidental, soit la population d'un chef-lieu de canton, mais population vivante, active et qui forme le premier noyau de la colonie française au Maroc. En quatre ans, cette colonie a pour ainsi dire quadruplé ; elle est en majeure partie d'origine algérienne, tout au moins la plupart de ses membres

ont-ils fait un apprentissage algérien avant de s'embarquer pour Tanger. Cette première étape par l'Algérie est presque indispensable pour ceux qui viennent exercer une profession, un métier, un commerce au Maroc. Le contact des races latine, juive et musulmane exige une accoutumance nécessaire que le Français acquiert presque sans s'en douter en Algérie. Transplanté au Maroc, il se retrouve dans un milieu identique où seules des différences de détail le surprennent au début.

*
* *

La colonie française peut se répartir en sept classes : les fonctionnaires, les personnes qui exercent une profession libérale, les commerçants en gros, les employés, les petits commerçants, les ouvriers et les éleveurs-agriculteurs.

Les fonctionnaires sont très peu nombreux, et on peut même dire insuffisants, remarque qui paraîtra anormale à ceux qui savent au contraire combien large est généralement l'administration française dans la répartition des emplois. Les consulats et surtout la légation de France, sont surchargés de travail et ne peuvent satisfaire, malgré leur bonne volonté, aux besoins d'un public toujours impatient, désireux d'être vite servi et d'abréger dans la mesure du possible les formalités administratives qu'il est nécessaire de remplir en différentes circonstances. En dehors de la carrière consulaire, de la poste, du service de l'emprunt marocain et de la Banque d'État, il n'existe pas d'emplois publics pour les Français. Ceux donc qui aspirent à s'établir au Maroc devront se garder de s'illusionner sur les chances qu'ils auraient d'y trouver une place de fonctionnaire.

Les médecins sont suffisants. Seules, deux ou trois localités manquent de médecins français. Les autres professions libérales sont représentées par deux avocats et un certain nombre de chargés de missions temporaires ou permanentes, en vue d'inventorier le Maroc dans tous ses détails.

Les Banques, quelques Compagnies industrielles, des négociants importateurs et exportateurs, des propriétaires immobiliers représentent le gros commerce, constituent l'agglomérat d'intérêts importants nécessaire à la solidité d'une colonie et autour duquel gravitent des intérêts plus modestes.

*
* *

Les Banques et les grosses maisons de commerce font vivre un certain nombre d'employés qui, avec les commerçants de détail et les ouvriers, constituent la « petite bourgeoisie » de la colonie, l'opinion moyenne, le véritable bloc français au Maroc, destiné à s'accroître et à prospérer dans l'avenir. Ce sont ces modestes qui, groupés, représentent l'énergie française au service de la conquête pacifique du Maroc et qui, l'année dernière, étaient tristement

surpris, lorsque les polémiques de certaine presse parisienne leur apprenaient « que les seuls intérêts français au Maroc étaient ceux de la grosse finance et des capitalistes ».

Les ouvriers français sont en général des ouvriers d'art (maîtres maçons, ébénistes, mécaniciens, ajusteurs), car la concurrence marocaine et espagnole ne permet pas aux « manœuvres » ni aux journaliers ordinaires de trouver à s'employer utilement dans le pays.

Les éleveurs-agriculteurs sont encore fort peu nombreux ; ils opèrent dans la région du Maroc où il y a le plus de sécurité, c'est-à-dire le *Rarb*, entre Fez et Tanger. On en compte également quelques-uns à Rabat, à Casablanca, à Saffi. Il est à remarquer que ces véritables « colons » sont presque tous des Français. Ils montrent la voie à leurs compatriotes dans une sphère d'activité qui est appelée à un grand avenir, car elle constitue la véritable richesse du Maroc.

*
* *

Les Français qui arrivent au Maroc se répartissent dans les différentes localités habitables pour des Européens ; certains centres, comme Tétouan, sont cependant négligés par eux ; on ne s'explique guère pourquoi. Les ports espagnols de la côte rifaine ne les attirent pas non plus. A Ceuta, il passe de temps à autre des commerçants français, mais il n'en est point qui résident dans cette ville. Il est vrai qu'ils seraient sujets à de nombreuses tracasseries. Les Français n'ont pas le droit, par exemple, de pénétrer sur la presqu'île intermédiaire et le territoire marocain.

A Melilla, où l'autorité militaire est plus tolérante et où le voisinage de l'Algérie influe peut-être sur des relations plus cordiales, on compte une quinzaine de commerçants français-algériens établis sur place et correspondant avec Oran ou Marseille.

Quant aux Français et aux Européens fixés dans les localités algériennes qui avoisinent la région frontière, fût-ce à Oudjda, ils comptent évidemment comme résidents algériens. En dehors des troupes d'occupation, tous sont commerçants de gros et de détail ou colons. On compte 600 Français à Marnia, une cinquantaine à Adjeroud-Port Say, une centaine à El-Aricha et Berguent, 300 dans la région de Méchéria, 400 dans celle d'Aïn-Sefra, 300 à Beni-Ounif, une centaine à Colomb-Béchar.

Si on tient également compte du mouvement de voyageurs et de commerçants qui s'est produit ces derniers temps dans la région de Tlemcen, Marnia et Oudjda, c'est donc, en dehors des effectifs militaires, une population d'environ 2.000 Français qui s'échelonne sur la lisière des territoires marocains et qui profiteront de plus en plus des échanges commerciaux algéro-marocains. Ces 2.000 Français, qui sont en fait des résidents algériens et qui

collaborent à l'expansion économique de l'Algérie vers le Maroc, viennent s'ajouter à leurs 1.500 compatriotes qui, « de l'autre côté », à 400 et 500 kilomètres de distance, sur la périphérie occidentale, participent avec eux au développement de l'influence et des intérêts français dans ce pays d'Islam qui s'entr'ouvre.

CH. RENÉ-LECLERC,

Délégué général du Comité du Maroc à Tanger.

VOYAGE DE M. EUGÈNE GALLOIS

DANS L'AMÉRIQUE DU SUD ⁽¹⁾

Nouvelle lettre de l'aimable voyageur, qui nous fait espérer une conférence pour la prochaine saison.

Buenos Aires, 16 Mai 1907.

. Comme dans mes précédents voyages..., vous le voyez, je vous adresse donc quelques notes qui pourront peut-être intéresser nos collègues lecteurs du Bulletin.

Dans ma dernière lettre je vous parlais, s'il m'en souvient, du Pérou et du Chili, plus particulièrement, aujourd'hui c'est de la République Argentine, de Buenos Aires spécialement, et quelque peu de l'Uruguay ou mieux de Montevideo que je désire vous entretenir, non pas que j'aie la prétention d'avoir découvert ces pays, pas plus au reste que les précédents, mais ce sont encore quelques renseignements généraux, puisés aux meilleures sources et des impressions personnelles que je veux communiquer. En effet, j'ai été bien accueilli partout, jusque par des personnages officiels, grâce aux lettres de recommandation des Sociétés de Géographie de Paris et de la Commerciale.

Mais je ne saurais passer sous silence ce voyage pittoresque, par terre, du

(1) Voir Bulletin de Mai 1907, p. 318.

Chili à l'Argentine, la traversée, classique il est vrai, de la Cordillère des Andes, bien que mon collègue Walle vous en ait peut-être parlé. Ce passage se fait d'ordinaire facilement aujourd'hui et je l'ai accompli, je dois ajouter, dans les meilleures conditions, favorisé par un temps superbe ; il n'en est pas de même à toutes les époques, même à celles réputées bonnes, car les tempêtes de neige sévissent parfois avec violence. Au surplus les accidents survenus sont là pour le prouver et des malheureux ont péri en diverses circonstances, surpris par la bourrasque, n'ayant pu gagner un des abris, bien modestes il faut le constater, qui ont cependant été érigés en divers endroits.

Par un petit chemin de fer, faisant suite à la ligne aboutissant à Los Andes, et muni sur partie de son parcours d'une crémaillère, on monte de la côte 800 mètres à celle de 2.200 m. à Juncal. Puis là on trouve voitures et chevaux ou mulets, et la caravane, plus ou moins importante, se met en route suivant ou coupant les interminables lacets d'une route relativement assez bonne. Près d'un endroit dit le Portillo, on approche un lac (de l'Inca) serti entre des blancs sommets dentelés. On a dépassé 3.200 m. et enfin on atteint le col (la Cumbre) à près de 4.000 mètres. Il n'est pas rare que des voyageurs soient incommodés par le mal des montagnes (mal de tête, mal de cœur, etc.)... Sur l'étroite plateforme du col se dresse un Christ géant (une trentaine de mètres avec le socle) s'appuyant sur sa croix et semblant répéter aux deux pays-limitrophes l'admirable formule « pax hominibus bonæ voluntatis ». De ce belvédère superbe la vue plonge d'un côté dans les sombres profondeurs de l'abîme d'où il semble que l'on soit sorti, tandis que le regard embrasse la partie haute de la triste vallée de Las Cuevas, sorte d'antichambre de l'Argentine. Enfin au Nord se dresse majestueuse la blanche et colossale pyramide du géant de la Cordillère sud-américaine l'Aconcagua avec ses 7.000 mètres... La descente, à la vérité, est tellement rapide qu'elle est quelque peu vertigineuse et l'on ne peut s'empêcher d'avoir un léger frisson d'angoisse en songeant aux conséquences d'un tournant mal pris, d'un cheval venant à tomber, d'un geste maladroit du cocher ; le précipice est là et rien ne saurait vous arrêter dans une chute fatale de quelques centaines de mètres. A Las Cuevas on reprend, après avoir payé cher un déjeuner mauvais, une autre petite ligne ferrée qui conduit à Mendoza où vous attend le train pour Buenos Aires, en traversant pendant plus de vingt heures la monotone pampa. Il est bon d'ajouter que l'on pousse activement les travaux du tronçon destiné à souder les deux bouts, mais il présente des difficultés, nécessite des travaux d'art coûteux, ce qui laisse entrevoir encore une durée de quelques années avant son achèvement complet.

Bref, nous voici donc à Buenos Aires, car on ne saurait insister sur cette plaine argentine si intéressante à certains points de vue, mais si désespérément monotone pour un touriste...

Naturellement ce n'est pas ici qu'il convient de rappeler quelques notions

géographiques, même sommaires, sur la République Argentine, ce pays jeune et vaste, plein de promesses et d'espérances. On ne doit pas oublier que grand comme six fois la France, il ne compte guère plus de cinq millions d'habitants, ce qui est une belle progression. si l'on remarque qu'il n'en avait qu'un million il y a environ un demi-siècle et deux il y a une trentaine d'années. Et cependant il pourrait, on le conçoit sans peine, en nourrir un chiffre respectable de millions. — Enfin, il a l'avenir pour lui, c'est le cas d'ajouter. L'élément blanc domine et a été fourni surtout par l'émigration qui se poursuit toujours en de respectables proportions, dans lesquelles on voit figurer la France avec dix à quinze mille sujets annuellement.

Cette colonie de Français se chiffre par une centaine de mille, dont trente-cinq à quarante mille pour Buenos Aires seule. Il faut observer que l'élément espagnol et l'italien nous dépassent encore, mais nous venons en bon troisième rang ; jusqu'à nouvel ordre du moins. Puis viennent Allemands, Russes, etc..., et il faut signaler l'élément syrien, dont le chiffre atteindrait trente mille. Depuis longtemps l'État ne donne plus de concessions, mais de temps à autre il fait des lotissements et des ventes publiques. Les prix du sol sont naturellement très variables, . . . il n'est pas besoin d'insister ; mais dans la province de Buenos Aires, en particulier, les bonnes terres se payent maintenant cher, et l'époque n'est plus où l'on pouvait acquérir à vil prix d'immenses domaines. Le morcellement particulier se poursuit en présence des plus values, mais néanmoins il subsiste encore surtout dans le Sud de vastes propriétés, dont la plupart sont aux mains de Sociétés qui servent à leurs actionnaires des dividendes fort rémunérateurs. La dissémination de la propriété est déjà presque dans les proportions de celle des États-Unis, soit environ cinquante hectares en moyenne, alors qu'elle est de huit hectares en France. Rien que dans ces dernières années, les ventes du Domaine se sont élevées à environ un milliard et demi de francs pour cinquante millions d'hectares. C'est environ le triple qui est utilisé aujourd'hui, dans la proportion d'un tiers pour la culture et deux tiers pour l'élevage. Le nombre des moutons dépasse du reste cent millions ; celui des bêtes à cornes atteint presque le tiers, sans parler des millions de chevaux, mulets, etc. . . . Aussi ne faut-il pas s'étonner de la création de ces grandes usines frigorifiques où l'on congèle la viande. usines que nous avons visitées avec grand intérêt et que nous voudrions voir approvisionner nos marchés, permettant l'usage de la viande à quantité de ménages de petites bourses. . . .

Quant à Buenos Aires, dont nous ne saurions entreprendre ici une description détaillée et peut-être oiseuse, que l'on se figure une immense ville au périmètre supérieur à celui de Paris, quoi que n'étant peuplée que d'un bon million d'habitants. Établie sur un sol relativement plat elle est divisée en damier, les rues se coupant à angle droit, ce qui donne des longueurs démesurées aux voies avec un numérotage invraisemblable. Heureusement que des

tramways la sillonnent en tous sens, sans parler des voitures et des automobiles. Jusqu'ici cette ville aux constructions basses pour la plupart, n'a pas encore enfanté ces caravansérails, sortes de Tour de Babel qui semblent vouloir toucher le ciel. Que Dieu l'en préserve et qu'elle laisse cela aux Yankee ! Ce qui la pare, par contre, ce sont ces taches plus ou moins importantes de verdure, parcs ou squares, généralement bien plantés et entretenus ; certains sont vastes, d'autres pittoresques et ont des charmes qu'on ne saurait nier, surtout avec leur variété de plantations, principalement d'essences exotiques. Il est même un parc, Palermo, vaste de centaines d'hectares, dont la municipalité est justement fière. Au surplus le grand metteur en scène, M. Bouvard, successeur de M. Alphand, l'embellisseur de Paris, a été appelé ici en consultation . . .

Pour ce qui est des monuments à proprement parler, aucun ne saurait prétendre, dans le religieux comme dans le profane, vouloir rivaliser avec nos édifices. Le palais du Parlement est d'assez grandes proportions, ainsi que le Palais de Justice et l'Opéra, mais ils ne sont pas encore terminés et on ne saurait porter de jugement exact.

Buenos Aires est maintenant un port et un grand port, puisque son tonnage actuel dépasse dix millions, et cependant ses avant-ports et bassins ne suffisent plus au mouvement ; un agrandissement s'impose.

On connaît de réputation le beau climat relativement tempéré de l'Argentine moyenne et c'est là un important coefficient de développement pour le pays.

Enfin, pour terminer, nous dirons que nous avons trouvé Montevideo bien en retard sur sa voisine. La ville ne comportant guère qu'un tiers d'habitants aurait pu, profitant de sa situation à l'estuaire du Rio de la Plata, devenir un grand port, grâce à sa rade, mais ce n'est que dans ces dernières années que l'on a songé à vouloir la doter d'un vrai port. On y travaille activement, du reste, et ce sera là une nouvelle œuvre française, comme ce port de Rosario qui dépasse les espérances qu'on avait cru devoir fonder sur sa valeur. L'Uruguay est pourtant un petit État qui devrait être prospère. Le terrain ne lui manque pas et il est relativement assez peuplé avec son million d'habitants, dans lequel figure une dizaine de milliers de Français, pour la majeure partie installés à Montevideo même.

E. GALLOIS.

VOYAGE DU CAPITAINE AMUNDSEN

VERS LE POLE MAGNÉTIQUE BORÉAL ET LE PASSAGE DU NORD-OUEST

Nous avons vu dans le Bulletin de Mars dernier que le Capitaine Roald Amundsen était rentré de sa longue expédition dans les régions arctiques, ayant heureusement rempli le double but qu'il s'était proposé. Depuis, M. Amundsen a fait le récit détaillé de son voyage devant la Société Royale de Géographie de Londres. Nous en extrayons pour nos lecteurs les principaux passages.

Le Capitaine R. Amundsen, après avoir fait choix du « *Gjøea* », navire de pêche construit en 1872 dans le Hardanger, lui fit subir quelques transformations nécessaires. L'équipage fut réduit au strict minimum, en raison du peu de place disponible à bord. De plus, en cas d'accident, il eut été plus facile de pourvoir à la subsistance d'un petit groupe que d'un grand.

Outre son chef, l'expédition comprenait six hommes, à savoir :

Le Lieutenant de vaisseau de la marine danoise, Godfred Hansen, commandant en second, chargé en outre des observations astronomiques et géologiques. Il était aussi chirurgien, photographe, électricien et expert dans le maniement des explosifs ;

Anton Lund, premier officier, très versé dans la navigation à travers l'Océan arctique ;

Helmer Hansen, avait été successivement cultivateur, pêcheur et enfin marin dans les régions polaires. Il remplit les fonctions d'officier en second ;

Le Sergent Peder Ristvedt, premier machiniste et aussi forgeron, horloger, ferblantier, armurier, etc. ;

G. Juel Wiik, deuxième mécanicien, adjoint aux observations magnétiques. Il est mort là-bas au champ d'honneur ;

Enfin Adolf Henrik Lindström avait déjà pris part à l'expédition du « *Fram* » comme cuisinier. La cuisine polaire n'avait pas de secret pour lui, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi zoologiste et botaniste, quand ses fourneaux étaient éteints.

Le départ de Christiania eut lieu le 16 Juin 1903. La traversée de l'Océan atlantique fut heureuse, bien qu'on eût prédit que le « *Gjøea* » y trouverait

son tombeau. Le 9 Juillet les premières glaces furent rencontrées près du cap Farvel, au Sud du Groenland. A partir de ce moment et le long de la côte occidentale du Groenland, il fallut lutter contre un vent du Nord persistant, mais, à quelque chose malheur est bon, ce vent contraire chassait les glaces vers le Sud et préparait ainsi la voie à l'expédition. Le 24 Juillet, l'île Disco était en vue et le lendemain le « *Gjoeu* » jetait l'ancre à Godhavn, où le Capitaine Amundsen et ses compagnons reçurent le meilleur accueil et trouvèrent tous les approvisionnements qui leur étaient destinés. Après avoir fait diverses observations magnétiques et astronomiques ils en repartaient le 31. Le 8 Août ils se trouvaient devant l'île Holm, à l'entrée de la redoutable baie de Melville. La glace n'était pas trop résistante, mais un brouillard épais les gêna beaucoup jusqu'au 13 où il se dissipa. Le 15 Août l'encre de l'expédition danoise du Groenland près du rocher de Dalrymphe, où les capitaines des baleiniers écossais, Milne et Adams avaient laissé un important dépôt pour l'expédition. La traversée de la baie de Baffin se fit heureusement par un temps calme, car le navire était très surchargé. Le pont était encombré de lourds et nombreux colis et il y avait 18 chiens à bord, dont 12 embarqués à Godhavn. Le 20 Août, le « *Gjoeu* » entra dans le détroit de Lancaster, dont la rive septentrionale est extrêmement désolée. Le 22 Août arrêt à l'île Beechey, également morne et désolée. Les ruines d'une station et les cinq tombes de Franklin et de ses compagnons n'ajoutent pas non plus à la gaieté du paysage. Les observations magnétiques qui y furent faites prouvèrent que le pôle magnétique se trouvait plus au Sud. La route fut reprise le 24 par le détroit de Peel, c'est-à-dire vers le Sud. La glace était toujours praticable, mais le brouillard était intense. A l'île Prescott, premier incident : la boussole qui depuis quelque temps était un peu paresseuse, refusa totalement d'obéir. Un Lâton eut valu tout autant et cette navigation d'un nouveau genre au milieu des brouillards était vraiment étrange. Voici ce qu'on entendait dire couramment à chaque relève du quart : « De quel côté vous dirigez-vous ? » « Vers le Sud, répondait-on, mais il se pourrait bien que ce soit vers le Nord que nous allons effectivement », et en passant la barre au nouvel arrivant le timonier disait : « Continuez ainsi ». Et l'on continuait ainsi sans y voir et sans savoir si l'on était sur la vraie route.

Le 28 Août, l'expédition se trouvait à l'endroit où la « *Pandora* » fut arrêtée par les glaces et un peu plus tard, le même jour, à l'entrée occidentale du détroit de Bellot que Mac Klintock avait essayé en vain de franchir. Puis commença la navigation le long de la côte Ouest de Boothia Felix. Le 31 Août, le navire toucha le fond pour la première fois, mais il put être heureusement dégagé. Après cette alerte, l'expédition ancrâ près d'une île basse, ne voulant plus désormais naviguer pendant la nuit. Celle-ci n'était point écoulée que le feu prit à bord, circonstance grave dans un navire contenant vingt mille litres de pétrole. Après bien des efforts, l'incendie fut définitive-

ment vaincu. Le lendemain nouvel échouage. Cette fois tous les efforts furent vains. Une tempête survint par bonheur et le « *Gjoea* » put sortir, toutes voiles dehors, de sa mauvaise position sans autre avarie que la perte de sa faussé quille. La tempête, à un instant calmée, reprit bientôt de plus belle et dura jusqu'au 9 Septembre, où l'expédition aborda au fond de la baie Peterson sur la terre du Roi Guillaume. Le mouillage qui allait être sa résidence pendant deux ans fut baptisé « Port Gjoea ». Par une chance inouïe cet emplacement, situé à cent milles environ du pôle magnétique, se trouvait être excessivement favorable aux observations. On n'aurait pu guère en trouver de meilleur. Des observatoires furent construits sur les pentes des collines avoisinantes et le 2 Novembre le travail de la station fixe put être commencé. Nous n'entrerons point dans le détail des méthodes employées pour la détermination du pôle magnétique. Elles sont trop savantes pour être décrites ici. Grâce à leurs études préparatoires et à la perfection des instruments apportés, les membres de l'expédition reconnurent que ce pôle magnétique n'était pas un point fixe, mais au contraire un point en mouvement continu. Comment s'opère ce mouvement ? C'est ce que leurs multiples observations permettront sans doute de déterminer.

Pendant leur séjour de dix-neuf mois au « Port Gjoea », ils eurent la visite de quelques Esquimaux. Il en vint d'abord, le 29 Octobre, qui se donnaient le nom d' « Oglouli » et qui considéraient la côte de l'Amérique du Nord, du fleuve Back jusqu'à la presqu'île Adélaïde, comme leur terrain de chasse. Ils se familiarisèrent rapidement avec les membres de l'expédition, mais disparurent tous un peu avant Noël, à l'exception de trois qui restèrent à Port Gjoea pendant la période la plus froide de l'hiver. R. Amundsen et ses compagnons apprirent, sous leur direction, à construire des huttes de neige qui fournissent des abris beaucoup plus chauds que les tentes, lorsque la température tombe à 30° au-dessous de zéro.

Le 29 Février 1904, en vue de préparer une expédition vers le pôle magnétique, R. Amundsen partit en traîneau avec un compagnon pour aller déposer des vivres dans l'Est, mais il n'avancait guère. Le soir la température s'abaissa à 57 degrés au-dessous de zéro et il passa la nuit dans une hutte de neige construite en une heure de temps. Le lendemain, voyant qu'il faisait encore moins de chemin que la veille, il retourna à Port Gjoea. Le 16 Mars suivant, en voulant reporter son dépôt plus loin, il rencontra des Esquimaux « Netchjilli » campés dans le détroit de Rae. Ceux-ci ne différaient en rien des Oglouli et l'aiderent même dans la construction d'une hutte de neige. A deux jours de marche de là, Amundsen rencontra des Esquimaux « Itchjouachtorvik », qui ne lui inspirèrent aucune confiance et lui volèrent quelques outils pendant la nuit.

Le 6 Avril, départ pour une nouvelle expédition dans l'Est. Le temps était beau, mais il y avait encore 30 degrés de froid. Amundsen et son compa-

gnon, habitués depuis deux mois à des températures excessivement basses, transpirèrent ce jour-là comme sous les tropiques. Ils approchèrent du pôle magnétique suffisamment pour leurs observations, mais durent rentrer plus tôt faute de vivres. Des Esquimaux « Itchjouachtorvik » avaient fait main basse sur leur dépôt de provisions laissé en arrière. En été 1904, le Lieutenant Hansen partit à son tour pour aller établir un dépôt de vivres, près du cap Crozier, à cent milles de la station, en vue d'une expédition qu'il projetait au printemps suivant le long de la côte de la terre Victoria.

L'hiver de 1904 fut précoce et le renne devint rare. Des Esquimaux leur apportèrent toutefois à la station de la viande de renne en quantité suffisante qu'ils troquaient contre du bois et du fer. Une famille d'Esquimaux, de la tribu Kinepatou, venant de la baie d'Hudson et survenue le 20 Novembre, informa Amundsen de la présence de deux navires dans cette dernière baie. C'étaient l'« Arctic », du gouvernement canadien, l'ancien « Gauss » de l'expédition antarctique allemande, et le baleinier américain « Era ». Le chef de cette famille parlait assez bien l'anglais et se chargea d'aller porter un courrier à ces navires et d'en apporter la réponse. Le 20 Mai 1905 il était de retour, ayant accompli sa mission.

Enfin le Lieutenant Hansen et le Sergent Ristvedt partirent le 2 Avril 1905 pour faire le lever de la côte orientale de la terre Victoria. Le dépôt établi l'année précédente avait été détruit par les ours, mais ils purent abattre en cours de route des rennes, des phoques et des ours, ce qui leur permit de prolonger la durée de leur expédition pendant 84 jours. Cette expédition fut très fructueuse : elle rapporta la carte de la côte Est de Victoria jusqu'au 72^{me} degré de Lat. N.

Au mois de Juin 1905, les observatoires furent démontés en vue d'un appareillage prochain. Le départ eut lieu le 13 Août, dès que les glaces le permirent. Le Capitaine Amundsen voulut effectuer entièrement le passage du Nord-Ouest. Après avoir passé une région de hauts fonds, il arriva le 21 Août au détroit de Dolphin et de l'Union. Là, l'expédition commença à respirer. Le 26 Août elle rencontrait un baleinier américain, le « Bonanza ». On devine la joie qu'ils ressentirent à retrouver de leurs semblables. Le 3 Septembre nouvel arrêt, la glace forçait l'expédition à un troisième hivernage près de King's point, mais le plus fort pour eux était passé. Ils avaient-là à leur disposition du bois de dérive à volonté, du poisson autant qu'ils en désiraient et des lièvres par milliers. De plus, ils n'étaient plus seuls, le baleinier hivernait avec eux. Ils se construisirent une barraque en bois et les observations furent reprises.

Du 20 Octobre au 12 Mars 1906, le Capitaine Amundsen fut absent. Il avait fait route vers le Sud pour porter le courrier du « Gjoea ». Quand il revint tout allait bien, mais peu après Wiik tombait malade le 26 Mars pour mourir le 31 à la grande douleur de tous ses compagnons. Le 11 Juillet eut lieu

cette fois le départ définitif et le retour fut effectué sans incidents, sauf un léger arrêt près de l'île d'Herschel, occasionné encore par les glaces. Le 30 Août le détroit de Behring était franchi et la première traversée du fameux passage du Nord-Ouest était un fait accompli.

Le Capitaine Amundsen qui eut l'honneur de l'effectuer le premier s'est vraiment caractérisé dans la préparation de cette expédition. Il apprit d'abord à faire des observations magnétiques avant d'acheter ses instruments, et en dernier lieu il s'occupait de l'achat du « *Gjøea* », faisant en somme tout le contraire des autres explorateurs, qui pensent d'abord à se procurer un navire sans s'occuper encore du reste. R. Amundsen a exécuté son plan aussi bien qu'il l'avait préparé. Il aurait pu tenter le passage du Nord-Ouest beaucoup plus tôt, ç'eût été en somme plus apprécié du public, mais il préféra s'astreindre à rester deux ans, séparé du monde, en un endroit déshérité pour se donner tout à la science. Le passage du Nord-Ouest, il l'aurait sacrifié plutôt que de ne pas remplir la grande tâche qu'il s'était proposée. La fortune fit bien de l'en récompenser en lui permettant de le faire par surcroît. Jamais expédition ne fut faite avec de si faibles moyens et aucune n'a présenté un aussi admirable caractère, suivant l'observation de l'Amiral anglais Hamilton.

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

STATUE A ÉLEVER A LAMARCK

Le Président a reçu de M. Charles Barrois, Membre de l'Institut et Professeur à l'Université de Lille, et de M. le Dr L. Joubin, Professeur au Muséum d'Histoire naturelle, à Paris, dont tous les membres se rappellent la belle conférence de la saison dernière, l'avis d'une Souscription ouverte pour élever une Statue à Lamarck. Comme le dit M. Barrois, une reproduction de cette œuvre figurera à l'Université de Lille. Les membres désireux de rendre à cet illustre savant le témoignage de la gratitude de la génération présente pour l'initiateur de la connaissance des transformations survenues sur notre globe au cours des âges, trouveront une liste de souscription ouverte au Secrétariat.

Les Professeurs du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, désireux de rendre un hommage solennel à leur illustre prédécesseur, le naturaliste philosophe LAMARCK, prennent l'initiative d'une souscription internationale afin de lui élever une statue dans le Jardin des Plantes.

Ils vous demandent de prendre part à cette manifestation scientifique qui a pour but de rendre une tardive justice à l'immortel auteur de la Philosophie zoologique, au savant qui, en Zoologie, en Botanique, en Géologie, en Météorologie, fut un précurseur génial, au grand penseur dont les conceptions sont la base des idées modernes sur l'évolution du Monde organisé.

D^r L. JOUBIN.

Les Professeurs du Muséum d'Histoire naturelle :

Ed. Perrier, *Directeur* ; L. Vaillant, *Assesseur* ; A. Mangin, *Secrétaire* ; Arnaud ; H. Becquerel ; Boule ; Bouvier ; Bureau, *Professeur honoraire* ; Chauveau ; Costantin ; Gaudry, *Professeur honoraire* ; Gréhant ; Hamy ; Joubin ; Lacroix ; Lecomte ; Maquenne ; S. Meunier ; Van Tieghem ; Trouessart.

Les villes conservent pieusement le souvenir de ceux de leurs enfants qui ont contribué à les rendre plus puissantes, plus grandes, plus honorées. Elles transmettent leur nom aux jeunes et leur montrent leur image : c'est pour eux, un exemple, pour elles, la gloire.

Une occasion s'offre à tous ceux qui dans les départements du Nord honorent le culte de leurs grands hommes, de contribuer à rendre plus populaires dans notre région, les traits d'un savant né chez nous, peu connu chez nous cependant, bien que célèbre dans le monde entier, comme naturaliste, comme philosophe, comme précurseur, et comme l'un des penseurs les plus originaux et les plus hardis qu'ait produit notre sol.

Les Professeurs du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris, désireux de rendre un hommage solennel à leur illustre prédécesseur Lamarck ont pris l'initiative d'une souscription, afin de lui élever une statue dans le Jardin des Plantes, à Paris, où il a élaboré ses immortels travaux. Nous estimons que cette statue a sa place marquée dans l'Académie de Lille, où Lamarck est né. Il en constitue la gloire la plus haute. Nous venons vous inviter au nom de l'Université de Lille à prendre part à cette souscription.

C'est à Bazentin, village situé entre Albert et Bapaume, que naquit Lamarck en 1744, et ce fut chez les Jésuites d'Amiens qu'il fit ses études. A 17 ans il s'engageait aux grenadiers du régiment de Beaujolais, qui se battaient en Allemagne ; après la guerre, il s'adonna exclusivement à la science qui devait l'illustrer « autrement qu'une compagnie d'infanterie ». Devenu

Professeur au Jardin des Plantes, il écrivit de 1778 à 1829 de nombreux ouvrages d'histoire naturelle, qui ont été tour à tour, et à juste titre, critiqués et loués.

Aujourd'hui le temps les a jugés. Faucheur impitoyable, dans le champ qu'avait ensemencé Lamarck il n'a laissé debout que quelques plantes; mais elles sont devenues des arbres, que chaque Printemps charge de fruits nouveaux.

De ce nombre, sont ses théories sur la variabilité de l'espèce sous l'influence des agents extérieurs, sur l'unité fondamentale du règne animal, sur la descendance des êtres, qui chaque année produisent une récolte nouvelle entre les mains des naturalistes et des philosophes. Ses conceptions servent non seulement de base aux idées modernes, elles ont fourni une méthode aux sciences d'observation.

Une autre théorie féconde de Lamarck fut celle de l'incommensurabilité du temps en géologie : il avait compris dès 1802, qu'il n'y avait point de révolutions en géologie, et que des actions lentes mille fois séculaires rendaient compte beaucoup mieux que des perturbations violentes des prodigieux changements dont notre planète a été le théâtre. Cette notion est devenue le fondement de la géologie et de la *géographie* actuelles.

Par l'originalité, la grandeur, la fécondité de certaines de ses idées Lamarck s'est fait un nom impérissable, il est réellement une de nos gloires locales.

La souscription ouverte pour lui élever une statue, dans la maison où il enseigna, ne saurait trouver plus de sympathies que dans la région qui le vit naître, et nous venons demander leur nom et leurs cotisations à tous ceux qui dans les départements du Nord ont la religion du souvenir. Le Comité de souscription s'est engagé à nous donner une reproduction du buste de Lamarck, qui sera mise à la place d'honneur dans l'Université de Lille.

Ch. BARROIS,

Membre de l'Institut.

VOYAGES ORGANISÉS PAR LE COMITÉ DUPLEIX

Le Comité Duplex, que fonda en 1894. le célèbre explorateur G. BONVALOT, s'efforce avec succès, — on le sait — de faire connaître nos Colonies et de donner à la France des jeunes hommes instruits et pratiquement armés pour la lutte de la vie.

Fidèle à ces traditions, le Comité vient d'organiser pour l'été et l'automne

de cette année, deux grands voyages, qui sortent de la banalité des excursions de tourisme habituel et répondent bien aux idées modernes d'instruction pratique.

Le premier de ces voyages se fera au mois d'Août. Il est destiné aux jeunes gens qui veulent compléter leur éducation industrielle, par l'étude sur place des grands centres producteurs des États-Unis. M. Maillot, délégué du Comité et le vulgarisateur en France des ouvrages de Carnegie, leur fera visiter successivement New-York, Brooklyn, Long Island, Jersey City, Philadelphie, Washington, Pittsburg, Chicago, le Lac Michigan, les Chutes du Niagara, le Lac Ontario, Kingston, Toronto, les mille îles et rapides du St-Laurent, Montréal, Mont Royal, Québec, les Chutes de Montmorency, Albany, descente de l'Hudson et aussi les contrées productrices de coton. On reprendra la mer à New-York. Ce voyage est combiné de façon à permettre des arrêts intéressants dans tous les centres industriels agricoles et manufacturiers des États-Unis et du Canada, sans cependant durer plus d'un mois. Son prix est fixé à 2.200 fr. en classe mixte et à 2.500 fr. en 1^{re} classe.

Le second s'adresse aux hommes faits, aux chasseurs, aux amateurs d'émotions fortes et inédites, en même temps qu'aux hommes d'études industrielles et économiques. Il aura pour théâtre un pays jusqu'ici vierge de caravanes de touristes, et est combiné cependant de façon à assurer aux participants toute sécurité et tout confortable. Les voyageurs sous la direction de M. Le Barlier, ancien chargé de missions en Afrique Occidentale, délégué par le Comité Dupleix, parcourront toute la vallée du Sénégal. Dakar, St-Louis, Podor, Matam, Bakel, gagneront celle du Niger et suivront la voie Kayes, Kita, Bamako, Koulikoro, puis passant par Segou, Sansanding, Mopti, iront jusqu'à Tombouctou la mystérieuse, en faisant de nombreuses escales dans tous les centres indigènes ou civilisés et sur les meilleurs terrains de chasse. — Ce voyage a été étudié et combiné de façon à donner aux participants, tous les plaisirs de la chasse aux gros animaux, Éléphants, Hippopotames, Panthères, Lions, Caïmans, Cobas, Bœufs sauvages, Antilopes, etc., ainsi qu'au moyen gibier si abondant sur les fleuves, Pintades, Marabouts, Canards armés, Aigrettes, etc., etc., tout en leur permettant de faire de très intéressantes études Ethnographiques industrielles et commerciales. Ils verront les ressources minéralogiques et agricoles de ces vallées du Sénégal, du Niger et de leurs affluents si riches en or, en coton, en autres industries indigènes; ils parcourront ces pays qui ne demandent qu'à être travaillés d'une façon intelligente, pour devenir une source de prodigieuses richesses pour la France; ils vivront quelques jours de la vie des explorateurs et des grands voyageurs. Ce programme peu banal est séduisant. Ajoutons que le prix du voyage est de 5.600 francs, ce qui est peu, si l'on pense aux sommes énormes qu'il fallait dépenser il y a quelques mois encore, pour franchir

semblables distances et parcourir ces contrées hier encore fermées à la civilisation.

Les adhésions à ce voyage sont reçues au Comité Dupleix, 26, rue de Grammont, qui envoie à toute personne en faisant la demande tous les renseignements.

CONCOURS

INSTITUÉ

PAR LA LIGUE COLONIALE FRANÇAISE

Le concours comportera trois prix :

Un premier prix de 500 francs, don de M. Rondet-Saint ; un second prix de 300 francs, un troisième de 200 francs donnés par la Ligue.

L'objet du concours est le suivant :

LES COLONIES FRANÇAISES.

Ce que chacune d'elles produit, consomme, exporte.

I. — *Ce qu'elle produit :*

- a) Produits du sol, du sous-sol et des eaux ;
- b) Productions industrielles.

II. — *Ce qu'elle consomme :*

- a) Consommation des produits indigènes ;
- b) Consommation de produits français ;
- c) Consommation de produits étrangers ;
- d) Comment développer la consommation des produits français par les indigènes.

III. — *Ce qu'elle exporte :*

- a) Exportation des produits indigènes bruts ou manufacturés ;
- b) Pays où ils s'exportent : part de la France, part de l'étranger ;
- c) Ce qui nuit à l'exportation de ces produits en France et à l'étranger.

Conclusion : Part du commerce colonial français (exportation et importation) en France et dans le monde.

Ce qu'elle devrait être en France.

Les travaux soumis doivent avoir au maximum l'étendue d'une brochure de 48 à 64 pages in-8°.

Style clair et précis, capable d'être compris de tous les lecteurs. Pas de phrase. Peu de chiffres. Descriptions courtes et claires, surtout des produits indigènes peu ou mal connus. Beaucoup d'illustrations.

Les manuscrits doivent porter une devise, transcrite avec le nom, la qualité et le domicile de l'auteur sur une lettre placée dans une enveloppe scellée.

Cette enveloppe sera remise avec le manuscrit au Secrétariat de la *Ligue Coloniale Française*, 19, rue Saint-Georges, au plus tard le 31 Décembre 1907, date de la fermeture du concours.

Tout citoyen ou ressortissant français peut prendre part au concours.

Un jury nommé par le bureau de la Ligue décernera aux travaux jugés les meilleurs :

Un 1^{er} prix de 500 francs.

Un 2^e prix de 300 francs.

Un 3^e prix de 200 francs.

Les manuscrits primés deviendront la propriété de la Ligue qui pourra les publier en tout ou en partie en une ou plusieurs brochures, dans l'intérêt de la cause coloniale.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE ET COLONIES.

Alger-Tunis. — Alger, Tunis, deux capitales sœurs, deux villes admirables en pleine croissance, débordantes de vie, enfiévrées d'affaires et de spéculations et cependant aimables, charmantes, captivantes. Alger, véritable capitale de l'Afrique française du Nord, la ville à la fois la plus européenne et la plus française de l'Afrique avec ses 85.000 Français ou naturalisés bien groupés, auxquels s'ajoutent 30.000 étrangers et autant d'indigènes musulmans ; Tunis, que l'importance de sa

population (130.000 musulmans et israélites et 50.000 Européens) place au troisième rang sur le continent africain, immédiatement après le Caire et Alexandrie.

Je n'avais pas revu Alger depuis quelques années et quoique m'étant tenu au courant de ses progrès, j'ai été émerveillé de son magnifique essor. Aucun obstacle n'arrête la ville française dans sa croissance, ni la montagne qu'elle entaille et nivelle, ni le roc qu'elle creuse à coups de mine, ni la mer qu'elle comble pour y établir des quais et endigue pour se protéger contre ses colères rageuses ; travaux cyclopéens qui feraient l'étonnement du dieu Hercule si l'Antiquité, qui émerge partout du sol africain nous le rendait un instant.

Le gros commerce, l'industrie, les services de la guerre et de la marine se sont naturellement emparés des parties basses et plates pour s'y établir à proximité du chemin de fer et du port ; les maisons de rapport et les villas s'étagent aux flancs de la montagne. La démolition des fortifications, inutile et gênante barrière, a doté Alger d'un quartier neuf largement tracé, bien bâti, dont la principale voie a vraiment grand air. Il y a longtemps déjà que l'on avait conçu ces projets de transformation et notre confrère Marechal, directeur du nouveau quotidien algérien « *l'Afrique française* », a dans ses archives un plan établi par son père il y a 40 ou 50 ans qui diffère peu de celui réalisé aujourd'hui. Mais que d'argent économisé et de difficultés évitées si les travaux eussent été entrepris dès cette époque ! Mais ne nous attardons pas en vains regrets. Le dérasement des fortifications a fort heureusement soudé le vieil Alger, qui étouffait dans son étroit corset de pierres, aux villes neuves, aérées, verdoyantes de l'Agha et de Mustapha. C'est dans ce quartier que s'édifient les hôtels monumentaux de la Poste et de l'Administration des Douanes et que se trouvent déjà les Ecoles supérieures, l'Ecole secondaire de la Ligue de l'Enseignement, l'Hôtel de la « *Dépêche algérienne* » construit et meublé dans le style arabe le plus brillant, les Bureaux de la « *Revue Nord Africaine illustrée* », ceux de « *l'Illustration Algérienne* », etc.

A l'Ouest d'Alger, du côté de Bab-el-Oued, la transformation n'a pas été moindre ; les terrains militaires abandonnés par le génie et le comblement d'un ravin ont permis de tracer des places et des rues dont les hautes et luxueuses constructions contrastent avec les anciennes maisons basses du faubourg et modifient complètement l'aspect de ce quartier auquel sa population en majorité espagnole, avait imprimé un cachet d'une grande originalité.

Enfin, le nouveau « Boulevard de la mer » qui borde la falaise dans la partie Ouest de la rade et se peuple de riches villas enfouies dans la verdure et les fleurs pourra bientôt soutenir la comparaison avec les plus réputés dans ce genre de l'autre côté de la Méditerranée.

Maintenant, la ville européenne enserre plus étroitement l'ancienne cité des deys, elle la pénètre même par de larges percées qui ont éventré le dédale encore pittoresque des ruelles voûtées et dont les hautes mais banales constructions dominent et écrasent les antiques et plus modestes demeures indigènes aux blanches terrasses, trop exposées maintenant aux regards inquisiteurs des infidèles. Beaucoup regrettent cette mutilation ; ils auraient voulu conserver intacte la ville arabe et que la ville française se développât à côté, comme il a été fait à Tunis et presque partout en Tunisie, où les deux civilisations voisinent en se respectant.

Un des charmes d'Alger, et non des moindres, est la grande facilité des promenades ombrées et agréables. Sans parler de la campagne qui est fort belle, de la pittoresque et célèbre vallée des Consuls, du ravin de la Femme sauvage, connu des touristes, etc., on trouve dans la ville même, principalement de l'Isly à Mustapha, des routes et des chemins sinueux, plantés d'arbres touffus, semés de riches villas mauresques ou de style italien et d'où, de partout, la vue embrasse un des

plus beaux panoramas du monde : la rade avec son profil de hautes montagnes aux cimes longtemps neigeuses et le port toujours en mouvement. Car Alger, on ne doit pas l'ignorer, est depuis quelques années passé, pour le mouvement des navires, au troisième rang des ports français.

L'essor de Tunis a été encore plus rapide, plus superbe. En moins de 25 ans, nous avons édifié en dehors des murs, dans les terrains vagues qui s'étendaient entre la cité arabe et la mer, une magnifique ville européenne de cinquante mille habitants, qui s'accroît régulièrement chaque année de 200 maisons et de 1.400 âmes. Cette ville nous l'avons dotée d'un port, ornée de belles promenades, pourvue de bonne eau, éclairée au gaz et à l'électricité, sillonnée de tramways nombreux, pourvue de tous les organes nécessaires à la vie des cités modernes. A Tunis, la vie européenne est plus concentrée qu'à Alger et l'avenue de France, celle de la Marine avec leurs nombreux et beaux cafés inondés de lumière et leurs orchestres, gardent jusqu'à une heure avancée une animation comparable à celle des boulevards de Paris.

Mais rien que l'épaisseur du rempart sépare deux civilisations et par la porte de France vous entrez sans transition en plein Orient, en plein pays des mille et une nuits ; vous êtes chez le marchand de Bagdad qui vous regarde passer d'ailleurs sans étonnement et vous accueille toujours avec la plus noble politesse.

Le développement d'Alger et de Tunis n'est pas factice ; il est dû à des causes durables ; il est la conséquence naturelle de leur situation géographique, qui fait de ces villes la porte de sortie des productions d'une arrière contrée riche en produits de toutes sortes, richesses latentes, insoupçonnées d'une race endormie et que le génie de la France a su découvrir et utiliser.

G. LAFOREST.

(Bulletin de Renseignements Coloniaux).

AMÉRIQUE.

Les Forêts pétrifiées de l'Arizona. — M. J. Durand publie dans la *Nature* le très curieux article suivant de géographie paléontologique. Il faut féliciter, écrit-il, le gouvernement américain de s'être décidé à prendre sous sa protection la fameuse forêt pétrifiée de l'Arizona, cette merveille naturelle du Nouveau-Monde.

En eux-mêmes, les arbres pétrifiés ne constituent pas une rareté. On en trouve un peu partout, même en France. Les environs du Caire en présentent de remarquables exemples. Des fouilles récentes en ont mis à jour en Algérie et en Tunisie de beaux spécimens. Mais on ne saurait rien comparer de cela à ce qu'offre le désert de l'Arizona. Ce ne sont pas des cas isolés qu'on y rencontre, mais bien une forêt entière, qui occupe le fond d'une vallée longue de plusieurs lieues, large de près d'un kilomètre, profonde de quinze à vingt mètres.

La région est désertique ; les pentes de cette vaste excavation ne présentent qu'une végétation rachitique ; le sol est constitué par du sable et de la glaise, et des débris de pétrifications jonchent sa surface.

On trouve des bois de toutes grosseurs, de toutes dimensions. Çà et là se dressent des buttes formées de troncs pétrifiés que de brusques changements de température firent éclater, les réduisant en fragments dont la longueur varie entre 0,65 mètres et 7 mètres.

Les pièces les plus remarquables sont, à coup sûr, les troncs qui ont bravé, au

cours des âges, les intempéries des saisons ; on en cite plusieurs qui ont une longueur de 70 mètres, avec un diamètre moyen de 1 m. 35. Un d'entre eux est désigné sous le nom de Petrified Bridge. Ses deux extrémités, qui forment pont, reposent sur les bords d'un précipice assez profond. On l'appelle aussi le « mât de calcédoine » ou le « pont d'agate ».

Réellement, ces végétaux fossiles ont subi une pétrification si complète que leur cœur s'est transformé en agates et en calcédoines, dont la valeur marchande est considérable. On comprend dès lors que les États-Unis se soient préoccupés de protéger ces merveilles naturelles contre la rapacité de certains industriels.

Les savants américains croient que ces arbres pétrifiés appartiennent à une espèce de conifères qui a disparu depuis longtemps de la surface de la terre. D'après eux, le sol de l'Arizona actuel subit, à une période fort reculée, une dépression qui amena l'invasion des eaux de l'Océan.

Les arbres qui couvraient le sol subirent des destinées diverses. Les essences les plus légères furent emportées au loin par les courants ; les autres, plus denses que l'eau salée, jonchèrent le sol et, peu à peu, le sel et le sable les enveloppèrent d'une couche compacte.

Des centaines de siècles plus tard, le sol se souleva et les eaux se retirèrent. Un nouveau travail des forces naturelles commençait. Sous l'action du froid, de la chaleur, de la pluie et des inondations, le revêtement se désagrégea lentement, et la forme des arbres se dessina de nouveau, sous les débris de leurs cuirasses multi-séculaires.

Ajoutons que de récents travaux ont permis de reconnaître que cette vallée avait été jadis habitée par une population qui avait atteint un degré de civilisation assez avancé. On y a trouvé, en 1901, les vestiges de temples dédiés au Soleil.

FREDÉRIC LEMOINE.

OCÉANIE.

Aux Nouvelles-Hébrides. — Port-Vila — Un correspondant du *Manchester Guardian* a eu récemment l'occasion de se rendre aux Nouvelles-Hébrides dont il a surtout visité la capitale, Port-Vila. Il a rapporté de cette intéressante excursion le souvenir d'un pays vraiment enchanteur et d'une flore exceptionnellement abondante, ainsi qu'on en peut juger par le résumé que nous donnons ci-dessous.

Le port, qui a la forme d'un vaste fer à cheval, est bordé de collines boisées dont la masse verdoyante n'est interrompue que par de rares éclaircies ; dans l'intérieur de la brousse, au milieu du feuillage sombre, on voit briller par intervalles, à la lumière du soleil matinal, les toitures blanches de quelques maisons disséminées.

Au delà du ruban que trace le rivage, par dessus les eaux bleues, les maisons se groupent plus étroitement et l'on aperçoit, au milieu, le drapeau tricolore français. Celui de l'Union Jack se trouve hissé dans un endroit à droite de la baie. Ces deux morceaux d'étamine marquent les résidences respectives des gouvernements français et anglais aux Nouvelles-Hébrides.

La seule route de Vila, qui est, d'ailleurs, fort belle, conduit derrière les maisons qui bordent le rivage et se déroule, en passant par la jungle, jusqu'aux plantations éloignées et aux villages des indigènes.

La description que l'on peut faire de cette jungle, si exacte soit-elle, reste fort

au-dessous de la réalité. De grands arbres touffus ombragent le sentier étroit qui passe au travers. Des vignes en fleurs forment entre leurs branches un réseau brillant; de hauts cocotiers dressent leurs panaches de feuillage partout où ils peuvent se frayer un passage dans l'épaisseur des arbres de la forêt. Le taillis est dense, vigoureux et infiniment varié.

Les volubilis s'enroulent autour des arbustes et des buissons. Les fougères et les mousses tapissent le sol et poussent sur le tronc grisâtre des arbres. Des grappes mûres de bananes sont suspendues sous les longues feuilles gracieuses et languissantes des bananiers. Les bords du chemin sont remplis de fruits à pain et de pommes à crêpe. On aperçoit des fleurs fugitives, rouges, bleues, vertes, orange; ce sont de brillants perroquets qui passent rapidement à travers la brousse, en poussant des cris aigus.

On parvient ensuite à un bouquet d'orangers. Les oranges, très grosses, charnues et juteuses, d'un parfum exquis, sont la propriété de tout le monde.

Plus loin, la route traverse quelques plantations appartenant à des Français. Les champs cultivés sont entourés de palissades recouvertes d'un vert feuillage. A l'intérieur des clôtures, il existe des cultures de maïs magnifique, dont les tiges ont de douze à quinze pieds de hauteur. En cet endroit, il est facile de se rendre un compte exact de la fertilité du sol et du climat de serre chaude dont les îles sont gratifiées. Dans un champ, en effet, on peut voir le maïs très haut, dont les épis d'or, mûrs, percent leur enveloppe; dans un autre, ce sont de tendres pousses vertes, d'un pied de hauteur; enfin, un troisième ne contient que des semences de maïs. On cultive, en outre, dans ces plantations, le café, la canne à sucre et le melon d'eau.

Au delà des plantations coule sur un lit de sable fin une petite rivière qui vient des montagnes de pourpre de l'intérieur.

C'est au mois de Juillet dernier que le représentant du *Manchester Guardian* a pu visiter toutes ces merveilles. C'était, dit-il, un jour d'hiver, mais un jour d'hiver aux Nouvelles-Hébrides avec une température de 30° c. à l'ombre. Le ciel bleu éclairait la cime des arbres et l'on respirait partout le parfum embaumé des Tropiques. de ce pays où, semble-t-il, il ne doit jamais y avoir que des après-midi.

A.-R. B.

RÉGIONS POLAIRES.

Le Commandant Peary au Pôle Nord. — Nous trouvons dans la *Dépêche Coloniale* les intéressants détails que nous reproduisons :

« C'est le 1^{er} Juillet prochain que le Commandant Peary doit partir de New-York pour accomplir sa troisième mission au Pôle Nord.

Les préparatifs de départ sont d'ores et déjà en pleine activité. Le Commandant a surveillé lui-même, ces jours derniers, les réparations du voilier *Roosevelt*, qui, rentré à New-York la veille de Noël dernier, se trouve maintenant dans un bassin de radoub. Construit sur le modèle des baleiniers écossais, ce bateau est fortifié d'une triple carcasse et d'un double plancher. Sa coque est en bon état; ses charpentes, malgré la pression reçue dans les banquises arctiques pendant dix-sept mois, n'ont conservé que peu de traces de cet effort. Il aura toutefois besoin de nouvelles chaudières. La souscription des fonds nécessaires pour subvenir aux dépenses de l'expédition a réuni à peine la moitié de la somme de 500.000 francs qui avait été demandée.

Malgré cela, l'explorateur a pris toutes ses dispositions pour s'embarquer à la date fixée. Quelles que soient les conditions dans lesquelles il pourra se trouver dans les banquises arctiques, il espère atteindre un point sur la rive septentrionale du Groenland, où il pourra hiverner jusqu'au commencement de Février, époque à laquelle il entreprendra son périlleux voyage en traîneau à travers les banquises polaires.

Du Nord de la Terre de Grant, l'explorateur n'a pas l'intention d'aller au Pôle Nord en ligne droite, mais bien de se diriger dans la direction du Nord-Ouest ; il compte sur le vent, et aussi sur les glaçons flottants pour le pousser à l'Est, vers le l'île.

Lors de son dernier voyage, l'explorateur aurait pu, assure-t-il, atteindre son but sans un retard de quinze jours qui l'obligea à modifier ses calculs et à épuiser ses provisions. Lorsque le 21 Avril 1905 il reconnut qu'il était parvenu jusqu'au 87° degré 6' de latitude Nord, et qu'il avait battu le record du « plus près du Pôle », il décida néanmoins que le but, bien que tout proche, n'était pas encore atteint. Il était pourtant impossible d'aller plus loin. Le traîneau était presque vide ; les quelques chiens vivant encore n'étaient plus que de simples squelettes. On dut même en tuer pour se nourrir. Sur les 120 chiens emmenés, 40 seulement rejoignirent le *Roosevelt*.

La nouvelle expédition ne comprendra que 20 personnes, parmi lesquelles se trouvent le Capitaine Barlett et les officiers qui faisaient partie des voyages précédents ; ce chiffre est très suffisant, observe le Commandant Peary, car plus petite est l'expédition, plus grandes sont les chances de réussir.

Les Esquimaux et leurs chiens contribueront au succès de l'entreprise. D'après les dernières statistiques, les Esquimaux sont au nombre de 207, disséminés tout le long du détroit de Smith. Ils seront embarqués sur le *Roosevelt* à son passage le long de la côte occidentale du Groenland. Leurs femmes et leurs enfants viendront avec eux ; les femmes sont, en effet, indispensables pour faire des vêtements avec les fourrures obtenues à la chasse et pour réparer les traîneaux.

En ce qui concerne la durée de l'exploration, la distance de 1.000 milles environ, depuis les bords de la Terre de Grant jusqu'au Pôle, en revenant à la côte à travers les banquises, doit être effectuée pendant douze ou treize semaines, de Février à Juin. D'une façon précise, le voyage sera effectué entre le milieu de Février et le mois de Juin, avant la débâcle des glaces.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE ET COLONIES.

La Houille en France. — Depuis six ans, la consommation de la houille en France reste à peu près stationnaire, autour de 48,5 millions de tonnes. On était à 48.800.000 tonnes en 1900 ; on s'est retrouvé à 48.200.000 tonnes en 1903 et à

48.669.000 tonnes en 1905. La courbe qui, jusque-là, s'élevait régulièrement et à peu près continuellement depuis 19 à 20 millions de tonnes en 1884, conformément à l'allure ordinaire de tous les graphiques semblables et aux matières de première nécessité, est devenue brusquement horizontale et celle de la production l'a suivie parallèlement (34 à 35 millions de tonnes). Ce résultat de statistiques auxquelles on peut ajouter foi, vu les moyens d'information précis dont on dispose pour les établir, offre quelque chose de particulièrement paradoxal en présence de l'essor économique actuel dans le monde entier et même à un degré moindre en France. L'une des causes paraît être dans le très grand et très nouveau développement de la houille blanche dans le Sud-Est et dans l'Est (Bouches-du-Rhône, Alpes-Maritimes, Isère, Ain, Doubs, Jura, etc.). Le problème pratique que se posaient les économistes pour le jour où la houille manquera, commence donc à recevoir sa solution prévue et rationnelle.

Mouvement commercial des Colonies françaises.

L'IMPORTATION DES TISSUS DANS NOS COLONIES. — (COMPARAISON
DES ANNÉES 1896-1905).

Colonies.	1896	1905
	Francs.	Francs.
Sénégal	10.280.130	19.210.119
Guinée	2.072.951	6.158.942
Côte d'Ivoire.....	972.584	3.805.603
Dahomey	1.867.769	3.714.686
Congo	1.506.179	3.398.176
Réunion	2.880.169	1.639.453
Madagascar.....	7.142.921	13.927.745
Mayotte	»	215.106
Côte des Somalis.....	»	4.400.471
Inde.....	541.665	563.467
Indo-Chine	19.143.502	40.212.948
Saint-Pierre et Miquelon.....	626.424	535.471
Guadeloupe	1.524.775	1.269.185
Martinique.....	2.130.355	1.497.605
Guyane.....	846.178	1.137.217
Nouvelle-Calédonie	1.151.681	1.448.282
Tahiti	731.878	561.046
	<hr/> 53.419.161	<hr/> 103.665.612

INDO-CHINE.

L'amélioration de la situation commerciale constatée depuis le commencement de l'année s'est poursuivie de façon sensible dans le courant du mois de Mars.

Le commerce extérieur réalise une valeur de 41.917.385 francs, en excédent de 5.400.000 francs sur la période précédente.

Si la situation du courant des importations est demeurée à peu près stationnaire, les opérations de sortie, en revanche, témoignent d'une activité exceptionnelle. Celle-ci est presque exclusivement limitée aux expéditions de la Cochinchine qui,

dans la hausse de 5.462.908 francs, entre pour une part de 5.209.601 francs ; le mouvement du port de Saïgon est à ce point remarquable que les limites du port de commerce ont été insuffisantes à contenir la flotte commerciale et qu'il a fallu autoriser des débarquements exceptionnels en dehors de cette zone pour satisfaire toutes les convenances commerciales.

Quatre-vingts navires se trouvaient, vers la fin de Mars, échelonnés sur la rivière et 120.000 tonnes de riz sortaient, pendant le mois, de la colonie, dont 20.000 tonnes à destination de la France et 100.000 vers l'étranger.

La valeur des exportations a progressé de 12 millions depuis le 1^{er} Janvier : le mouvement des entrées n'a pas encore répondu à cette sensible amélioration du trafic de sortie, mais la balance des deux mouvements ne saurait plus longtemps maintenir un écart aussi considérable et on peut compter voir, parallèlement, progresser, dès la prochaine période, les résultats du commerce d'importation.

Rien de particulier n'est à signaler dans les opérations du cabotage qui ne relève que des variations inappréciables dans le mouvement des entrées : à noter toutefois une augmentation de près de 3 millions dans les résultats des sorties.

Le Commerce du Congo français. — De notre correspondant de Brazzaville :

Le mouvement commercial de l'ensemble des possessions du Congo atteint en 1906 un total de 29.246.259 francs, en augmentation de près de 5 millions sur le chiffre de 1905 et de 8.152.000 francs sur la période quinquennale.

Le chiffre des importations et des exportations est exposé ci-après :

	1905		1906		TOTAUX du Commerce.		DIFFÉRENCE pour 1906.	
	Importations	Exportations	Importations	Exportations	1905	1906	En plus.	En moins.
Libreville.....	1.331.235	1.454.833	1.752.952	2.689.031	2.786.068	4.441.983	1.655.915	•
Cop Lopez.....	2.665.918	2.919.760	2.700.765	3.601.298	5.585.678	6.302.063	716.385	•
Sette Cama.....	520.099	896.259	399.428	862.439	1.416.358	1.261.867	•	154.491
Loango.....	674.600	495.583	1.098.166	489.474	1.170.183	1.587.640	417.457	•
Brazzaville.....	4.133.308	9.220.296	5.225.349	19.427.357	13.353.604	15.652.706	2.299.102	•
TOTAUX.....	9.325.160	14.986.731	11.176.660	18.069.599	24.311.891	29.246.259	5.088.859	154.491
								En plus pour 1906..... 4.934.368

Le Crin végétal en Algérie. — L'industrie du crin végétal a pris, en Algérie, dit M. Herteman, conseiller du commerce extérieur, une telle extension, que bon nombre de ceux qui ont défriché leurs terres pour planter de la vigne se prennent à regretter d'en avoir arraché les palmiers nains.

D'une plante autrefois utile et considérée en Algérie comme une broussaille nuisible, l'industrie a su tirer un produit dont l'emploi s'est généralisé, qui remplace avantageusement le crin d'origine animale et qui est l'objet d'une demande importante de la part des tapissiers, matelassiers, des fabricants de harnais ou constructeurs de voitures, des Compagnies de chemins de fer et des pays étrangers qui n'ont pas hésité à l'utiliser pour la literie militaire.

Alors que le crin de cheval est facilement attaqué par les mites, les fibres du palmier nain restent inaltérables à la vermine et, outre les usages précités, l'industrie en fait encore des tissus et même des chapeaux.

C'est une industrie éminemment algérienne. L'indigène récolte la matière première, la feuille du palmier nain, qu'il porte à l'usine où les nouvelles peigneuses à vapeur, qui ont remplacé en beaucoup d'endroits l'ancien peignage à la main, la transforment en crin végétal, lequel est ensuite filé et cordé généralement à la main.

Le crin végétal brut en cordages vaut de 9 à 12 francs les 100 kil. ; ce prix double presque si on teint le crin en noir.

Il existe en Algérie de nombreuses fabrications de crin végétal disséminées un peu partout. Le département d'Alger, grâce à la nature supérieure de ses palmiers nains, fournit un crin végétal de meilleure qualité que celui du département d'Oran. Les cordes se font remarquer par leur longueur, la souplesse, la nervosité et l'élasticité de leurs fibres.

ASIE.

Les progrès du Siam.

Ainsi que la plupart des groupements sociaux et politiques de l'Asie-indochinoise, le Siam est surtout un delta ; comme en Birmanie, en Cochinchine, au Tonkin, il s'est formé de bonne heure sur les alluvions basses du Ménam une agglomération humaine dense, dont la valeur est exprimée par la présence d'une des plus grandes villes de l'Indo-Chine : Bangkok. De la boue des rizières sort le grain qui nourrit le cultivateur, attire le marchand chinois et l'Européen, stimule des transactions sur lesquelles une minorité dirigeante prélève des impôts et, par conséquent, organise son administration. Au delà des limites du delta, le Siam fut longtemps incertain de ses destinées ; il a soutenu, avec des vicissitudes diverses, des luttes traditionnelles contre ses voisins du Cambodge ; il s'est avancé, mais par à-coups et sans méthode persévérante, sur les plateaux à jungles qui encadrent le Ménam et le Mékong moyen ; il a poussé à l'Est, au delà même du Mékong, quelques raids capricieux qui portèrent parfois ses avant-postes, en pays à peine soumis, jusqu'à la crête de la chaîne annamitique, d'où l'on découvre la mer de Chine.

Faute de voies de communication artificielle, les rois de Siam ne lançaient guère leurs armées que le long des fleuves : la dépression centrale qui va de Bangkok à Pnompenh, et dans le fond de laquelle se versent les lacs cambodgiens, est une route naturelle jalonnée des batailles ; de même la vallée du Ménam, avec cette circonstance intéressante qu'elle constitue aussi la route la plus facile de la côte

indo-chinoise vers le Mékong de Vien tian, de Luang-Prabang et les pays Chans couverts de forêts de tek. Par là, le Siam a pu nouer des relations économiques dont il gardait la direction, et souvent imposer une vassalité aux petits souverains des bassins peuplés intermédiaires entre Bangkok et Luang-Prabang ; par là, un commerce nouveau s'est superposé à celui du delta ; les bois de tek n'avaient besoin, pour devenir marchands, que de descendre le courant du fleuve, guidés au passage de deux ou trois rapides. Tandis que le riz fournit à peu près les quatre-cinquièmes de l'exportation du Siam, le tek compte pour un dixième, et l'on voit qu'il reste 10 % seulement pour toutes les autres marchandises. Une des nouveautés principales du nouveau régime siamois est précisément de diversifier de plus en plus la liste des produits d'exportation.

Le riziculteur du Ménam est un paysan qui n'a pas le sens ni le goût du commerce ; il sème en pépinière, repique, suit l'inondation annuelle plutôt qu'il ne la dirige, récolte et procède à un battage rustique ; souvent il ne va pas jusqu'à décortiquer lui-même le riz nécessaire à sa subsistance et aux semailles prochaines ; il le rachètera plus tard au Chinois acheteur de son paddy, et qui déjà, dans bien des cas, le tient captif de dettes anciennes ; ce fellah d'Extrême-Orient ressemble, par son imprévoyance, son dédain pour les progrès culturaux, à ceux de l'Égypte et de l'Inde ; ce n'est, économiquement parlant, qu'un instrument de travail aux mains de civilisés supérieurs, — ici des Chinois —, qui accaparent tout le profit net de sa production. De là, au Siam, l'importance essentielle du Chinois ; patient et sobre, aisément au fait des coutumes et des langues locales, le Chinois s'implante aussi promptement autour de Bangkok qu'à Cholon, il est soutenu par ses compatriotes déjà établis, par les compagnons des « Congrégations » auxquelles il est toujours affilié, de sorte que tout immigrant chinois, même sans aucun avoir personnel, représente un *organisme de relation* : tout le commerce du riz dépend du Chinois, contre lequel la concurrence européenne, dispendieuse et moins informée, n'a que peu de chance de succès.

Les négociants chinois tenaient à vivre aussi indépendants que possible de la justice siamoise, parce que celle-ci fut longtemps rendue par des tribunaux sans autorité morale, par des juges que n'effrayaient point l'arbitraire ; c'étaient donc des clients tout désignés pour une juridiction consulaire non siamoise, et voilà pourquoi la France avait là-bas, en un pays où ses intérêts directs sont minimes, — trop minimes encore — un rôle politique à jouer comme protectrice légale des négociants chinois. Le roi de Siam, et l'aristocratie qui l'entoure, supportaient impatiemment cette autonomie des plus actifs résidents de Bangkok. Désireux de l'abolir, ils ont fini par choisir le seul moyen vraiment efficace, qui consistait à réformer la justice siamoise ; puis, par des concessions compensatrices en matière territoriale, ils ont obtenu la prochaine extinction de la protection française. Cette réorganisation de la justice siamoise, rédaction et publication de codes, instruction et recrutement des magistrats, est présentement en cours, et des avis français, notamment, ont été sollicités par le roi de Siam pour la mener rapidement à bien : c'est l'une des « grandes pensées du règne » et peut-être celle dont l'avenir du Siam sera le plus profondément marqué.

Parallèlement, le roi de Siam poursuivait la restauration financière et administrative de ses États. Aujourd'hui, la situation des finances siamoises est très prospère ; le trésor royal n'est plus confondu avec celui de l'État, ce qui est un acheminement vers le régime de la « liste civile » ; le budget ordinaire, en recettes et dépenses, se balance maintenant autour de 80 millions de francs et chaque année un budget extraordinaire d'une quinzaine de millions, sur ressources spéciales, pourvoit à des dépenses spéciales aussi, surtout d'outillage économique et militaire. Le Siam a pu,

depuis 1905, faire appel au crédit dans les conditions honorables consenties aux emprunteurs les plus sérieux ; il a maintenant une dette publique de 100 millions de francs, au taux de 4 1/2 ; les fonds siamois se classent facilement sur les places européennes ; le dernier emprunt (71 millions) a été souscrit avec le concours de la Banque française de l'Indo-Chine, de la Hongkong and Shanghai Bank, et de la Deutsche Asiatische Bank (Janvier 1907). Les charges de cette dette ne pèsent pas trop lourdement sur la population, en raison des progrès de la culture du riz et de la hausse générale des transactions : le commerce extérieur du Siam est en progression notable, surtout aux exportations ; celles-ci atteignaient en 1905 presque exactement 150 millions de francs.

Les fonds d'emprunt sont affectés de préférence à des travaux publics, irrigation et chemins de fer. Nous savons, par notre expérience d'Indo-Chine, combien une « politique hydraulique » est nécessaire à la vie des deltas, qui redoutent également l'excès et la disette de l'eau ; le développement des irrigations et des drainages est immédiatement suivi de celui des rizières et de longtemps, aux portes de la fourmillière chinoise, il n'y a pas à craindre une surproduction du riz ; d'ores et déjà, le delta du Ménam fait une concurrence sensible à notre Cochinchine. Quant aux chemins de fer, ce sont des instruments surtout politiques, destinés à rattacher administrativement à Bangkok des provinces intérieures, dont la dépendance était jusqu'ici restée toute nominale ; le Siam exploite présentement 650 kilomètres de voies ferrées ; 350 sont en construction. L'extension de ce réseau est un des moyens de la « siamisation » du haut pays, que poursuivent avec ténacité des fonctionnaires spécialement élevés autour du palais royal ; elle a permis déjà la formation de dépôts militaires et de quelques garnisons permanentes. De plus en plus, l'autorité fondée par la famille royale sur la possession du delta de Bangkok rayonne dans l'arrière-pays ; sûr désormais de son bon voisinage avec la France et l'Angleterre, attentif à équilibrer auprès de lui les conseils étrangers dont il sait tout le prix, le roi peut se rendre le témoignage qu'il laissera une œuvre derrière lui.

HENRI LORIN.

(Dépêche Coloniale).

AMÉRIQUE.

L'Exportation du Blé canadien. — Parlant de la récolte du blé et du surplus exportable, la *Semaine commerciale* de Québec estime que sur la récolte de blé de l'Ouest, de l'année dernière, 55 millions 509.720 minots ont été expédiés vers l'Est par les ports de Fort-William et de Port-Arthur. Du 1^{er} Septembre 1905 au 31 Août 1906, on a inspecté à Winnipeg 65 millions 849.940 minots de blé. La différence, soit en chiffres ronds 10.000.000 de minots, serait alors la quantité importée aux États-Unis par les meuniers de Minneapolis et de Saint-Paul pour mélanger avec des blés américains. Comme l'Ouest américain a, cette année, une récolte très abondante, il est probable que la demande de blé canadien ne sera pas aussi forte cet hiver ou au printemps prochain. Sur les 84.000.000 de minots de blé de la récolte de 1905, il y a donc 65.000.000 de minots d'exportés, soit 77 pour cent. En appliquant la même proportion à la récolte de 1906, que l'on évalue à 94.000.000 de minots, nous aurons, dans l'Ouest, cet automne, plus de 72 millions de minots de blé disponibles pour l'exportation.

Les Mines canadiennes. — Les mines de charbon du Canada occupent une superficie de 97.200 milles carrés non compris les terrains connus mais pas

encore exploités. Il existe des régions houillères à la Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick, au Manitoba et dans le Nord-Ouest, dans les Montagnes Rocheuses, dans la Colombie-Anglaise. Les terrains houillers de la Nouvelle-Écosse couvrent une superficie d'environ 635 milles carrés. L'épaisseur des couches est énorme dans cette région. Ainsi au Cap Breton, elles mesurent 25 à 60 pieds ; à Pictou, 70 pieds au moins, et à Cumberland, pas moins de 30 pieds. Si on réduit d'un quart l'étendue exploitable, c'est-à-dire qu'on la fixe à 300.000 acres à la place de 405.400 et qu'on estime l'épaisseur moyenne des lits à 25 pieds donnant 1.000 tonnes de charbon à l'acre par pied d'épaisseur, la quantité totale de houille de la Nouvelle-Écosse serait de sept milliards de tonnes. Il n'existe pas de terrains carbonifères connus entre la Nouveau-Brunswick et le Manitoba. On estime approximativement à 15.000 milles carrés les terrains de cette nature dans le Manitoba.

La troisième région carbonifère est celle des Montagnes Rocheuses ; elle n'a que quelques milles d'étendue, mais on y trouve du charbon de première qualité. Les lits de la passe du Nid au Corbeau sont très riches, et on y rencontre plusieurs veines d'anthracite d'excellente qualité.

La quatrième région carbonifère est celle de la côte du Pacifique, on estime sa superficie à 13.700 milles carrés. Dans ce chiffre sont compris les dépôts d'anthracite de l'île de la Reine-Charlotte dont le produit peut se comparer avantageusement à l'anthracite de Pensylvanie.

En 1903, le Canada a exporté du charbon pour 452.434 dollars, dont 4.644.064 dollars aux États-Unis.

Le Blé dans l'Argentine. — La *Revista del Rio de la Plata* vient de publier une estimation officielle de la récolte des blés de la République, en comparant les deux récoltes 1906/07 et 1905/06 au point de vue rendement et superficie.

Dans la province de Buenos Ayres, la superficie cultivée a été de 2.213.258 hectares contre 2.320.000 en 1905/06, le rendement en tonnes est évalué, pour cette année, à 2.330.000 contre 2.018.400 en 1905/06 ; la province de Santa-Fé s'inscrit avec 1.483.413 hectares contre 1.415.634, le rendement a été de 645.000 tonnes contre 673.396 ; Cordoba a cultivé 1.462.540 hectares contre 1.196.700, le rendement obtenu a été de 745.000 tonnes contre 690.495 ; l'Entre Rios a emblavé 332.960 hectares contre 296.020, le rendement a été de 340.000 tonnes contre 141.497 ; enfin, les Pampas et les autres territoires ont étendu leurs cultures sur 195.000 hectares contre 161.985, et ils ont obtenu un rendement de 170.000 tonnes contre 148.443 en 1905/06.

En somme, si l'on réunit ces divers totaux, on arrive, pour l'Argentine entière à une étendue cultivée de 5.692.171 hectares contre 5.390.349 il y a un an, avec un rendement de blé de 42.300.000 quintaux contre 36.723.310 en 1905/06.

Le blé récolté a été, comme on le sait, reconnu d'excellente qualité et son poids spécifique a atteint en maints districts 84 kilos à l'hectolitre. L'éta lon déposé dans les places de Buenos-Ayres et de Rosario pèse 80 kilos. Si l'on établit une moyenne de 78 kilos à l'hectolitre, on arrive pour la récolte de la Plata à un rendement total en hectolitres de 54 à 55 millions environ, qui permettront à l'Argentine d'occuper une place encore plus brillante que l'année dernière dans la liste des pays surproducteurs.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER SEMESTRE DE 1907.

Grandes Conférences.

	PAGES.
V. BRIFAUT. — San Francisco et la Californie (compte rendu).....	14
ÉTIENNE ROZE. — Naples et la Sicile (compte rendu).....	28
RAOUL BLANCHARD. — La Flandre (compte rendu).....	78
M ^{me} SÉVERIN-BOURGOIGNON. — Une excursion aux grands sanctuaires de la Grèce	97
PAUL WALLE. — Le Chili pittoresque (compte rendu)	141
A. HALOT. — Le Japon ancien et moderne (compte rendu).....	153
OCTAVE GÉRIN. — Trois mois dans l'Allemagne du Nord et le Danemark (compte rendu).....	162
M. l'Abbé L. LEGRAND. — Une excursion en Kabylie (compte rendu).....	212
D. ZOLLA. — Le Far-West (compte rendu).....	222
OCTAVE JUSTICE. — Le Verdon (compte rendu).....	231
E. HAUMANT. — Coins de Morvan et de Bourgogne (compte rendu).....	269
MARIUS GOSSEZ. — De Rouen à la mer	278
HENRI BOLAND. — Au pays de Mireille (compte rendu).....	333
GEORGES LECARPENTIER. — Le Grand-Duché de Luxembourg (compte rendu)..	344
PAUL PRIVAT-DESCHANEL. — Le Mouton mérinos (compte rendu).....	351

Communications.

HARMAND. — Les grandes Puissances en Extrême-Orient et l'Indo-Chine.....	54
X. — Pour Carthage	66
X. — Société d'encouragement pour le commerce français d'exportation.....	67
GASTON BAELEN. — Monographie de Wasquehal.....	108
X. — Notes sur le Maroc	114
DUK DES ABRUZZES. — Exploration du Rouvenzori	171
PAUL GIFFARD. — D'un Pôle à l'autre	182
ED. BUCHÈRE. — La colonisation saharienne.....	184
ÉMILE CORNAERT. — Aux bords du Rhin.....	245, 301
A. LACROIX. — Pompéi. St-Pierre. Ottojano	254
RÉGINALD KANN. — Notes sur le Maroc	314
EUGÈNE GALLOIS. — Voyage dans l'Amérique du Sud.....	318, 368

MAURICE ZIMMERMANN. — Les nouvelles lignes des Alpes Orientales.....	357
X. — La question du chemin de fer de Bagdad.....	360
X. — Un jeune ménage chasseur en Afrique.....	363
CH. RENÉ-LECLERC. — Le commerce du Maroc.....	365
X. — Voyage du Capitaine Amundsen.....	372
CH. BARROIS. — Statue à élever à Lamarck.....	376
Voyages organisés par le Comité Duplex.....	378

Concours.

Concours institué par la Ligue Coloniale française.....	380
---	-----

Excursions.

E. CANTINEAU. — Visite du Sanatorium familial de Montigny-en-strevent....	40
Programme des Excursions projetées en 1907.....	122

Procès-verbaux.

Assemblée générale du 3 Janvier 1907.....	7
Séance solennelle du 27 Janvier 1907.....	77
Assemblée générale du Jeudi 11 Avril 1907.....	205

Nécrologie.

AUGUSTE CREPY. — Discours prononcé le 29 Décembre 1906 sur la tombe de M. Quarré-Reybourbon, Vice-Président.....	5
---	---

Bibliographie.

G. HOUBRON. — Une croisière française au Spitzberg, par Eugène Gallois.....	70
» New-York comme je l'ai vu, par Charles Huart.....	71
J. DUPONT. — Dictionnaire de géographie, par A. Demangeon.....	124
G. HOUBRON. — Un crépuscule d'Islam, par André Chevrillon.....	125
» L'expansion coloniale au Congo français, par Fernand Rouget.....	126
» Le territoire français de Kouang-Tchéou, publié par le Gouver- nement général de l'Indo-Chine.....	128
» Sanctuaires d'Orient, par Edouard Schuré.....	186
» Explorations au Maroc (mission de Segonzac), par Louis Gentil.....	188
» Asie-Mineure et Syrie, par Eugène Gallois.....	257
» Nos chasses dans les cinq parties du monde, par Paul Niedick.....	258
» Trois mois au Kouang-Si, par un officier en mission.....	321

Faits et Nouvelles géographiques.

I. — GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE. — EXPLORATIONS ET DÉCOUVERTES.

France.

Mission Gallois.....	129
----------------------	-----

France et Colonies.

	PAGES.
L'éducation des Indigènes en Indo-Chine	190
Madagascar. Les enterrements Betsiléos	259
Le territoire militaire du Niger en 1906.....	322
Guinée	324
Alger-Tunis.....	381

Asie.

Le Transsibérien	129
Le Traité Franco-Siamois	262
La Chine nouvelle.....	265
La situation en Mandchourie.....	265
L'explorateur Sven Hedin au Tibet.....	324

Afrique.

La convention éthiopienne.....	71
Mission de délimitation du Congo-Cameroun.....	132
Le Transafricain.....	192

Amérique.

La Guadeloupe station hivernale.....	73
Lettre de M. Charpentier en voyage au Pérou	266
États-Unis. La fin du conflit scolaire nippo-américain	267
L'évanouissement du Colorado.....	327
Les forêts pétrifiées de l'Arizona.....	383

Océanie.

L'Australie centrale et septentrionale	132
Aux Nouvelles-Hébrides. — Port-Vila.....	384

Régions polaires.

Expédition arctique américaine	135
Voyage du Capitaine Amundsen.....	193
Nouvelle croisière du Duc d'Orléans	194
Le Commandant Peary au Pôle Nord	385

II. GÉOGRAPHIE COMMERCIALE. — FAITS ÉCONOMIQUES ET STATISTIQUES.

France.

Commerce extérieur de la France en 1906	135
Canal du Nord	328
Un nouveau marché de caoutchouc.....	328

France et Colonies.

La production du caoutchouc.....	76
Dix années de progrès à la Côte d'Ivoire.....	196

	PAGES.
Projet de chemin de fer au Congo français.....	197
L'emprunt de l'Afrique Occidentale française.....	197
Émigration des îles Saint-Pierre et Miquelon.....	198
Flore de la Guinée française.....	199
Le Cardamone au Tonkin.....	200
Le Port d'Alger.....	330
Tunisie.....	330
La houille en France.....	386
Mouvement commercial des Colonies françaises.....	387
Le commerce du Congo français.....	388
Le crin végétal en Algérie.....	389

Europe.

Expansion commerciale de l'Allemagne.....	136
La navigation du Rhin supérieur.....	137
L'importance des vivres étrangers en Angleterre.....	137
Pêcheries maritimes.....	137
Développement du Port de Hambourg.....	200
Nouvelle station maritime en Allemagne.....	200
Belgique. Le commerce en 1906.....	267
Angleterre. Le commerce en 1906.....	330

Asie.

Le charbon au Japon.....	201
Les progrès du Siam.....	389

Afrique.

Programme des grands travaux publics et emprunt de 75 millions pour l'outillage de la Tunisie.....	138
Le commerce du Maroc en 1906.....	201
Canal de Suez.....	268
Le commerce de l'Égypte.....	332

Amérique.

Le chemin de fer de Tehuantepec (Mexique).....	332
L'exportation du blé canadien.....	391
Les mines canadiennes.....	391
Le blé dans l'Argentine.....	392

III. — GÉNÉRALITÉS.

La population des principaux pays et des principales villes du globe.....	139
La production mondiale de la houille.....	202
La production mondiale du fer en 1906.....	203
Le cuivre en 1906 et 1907.....	204

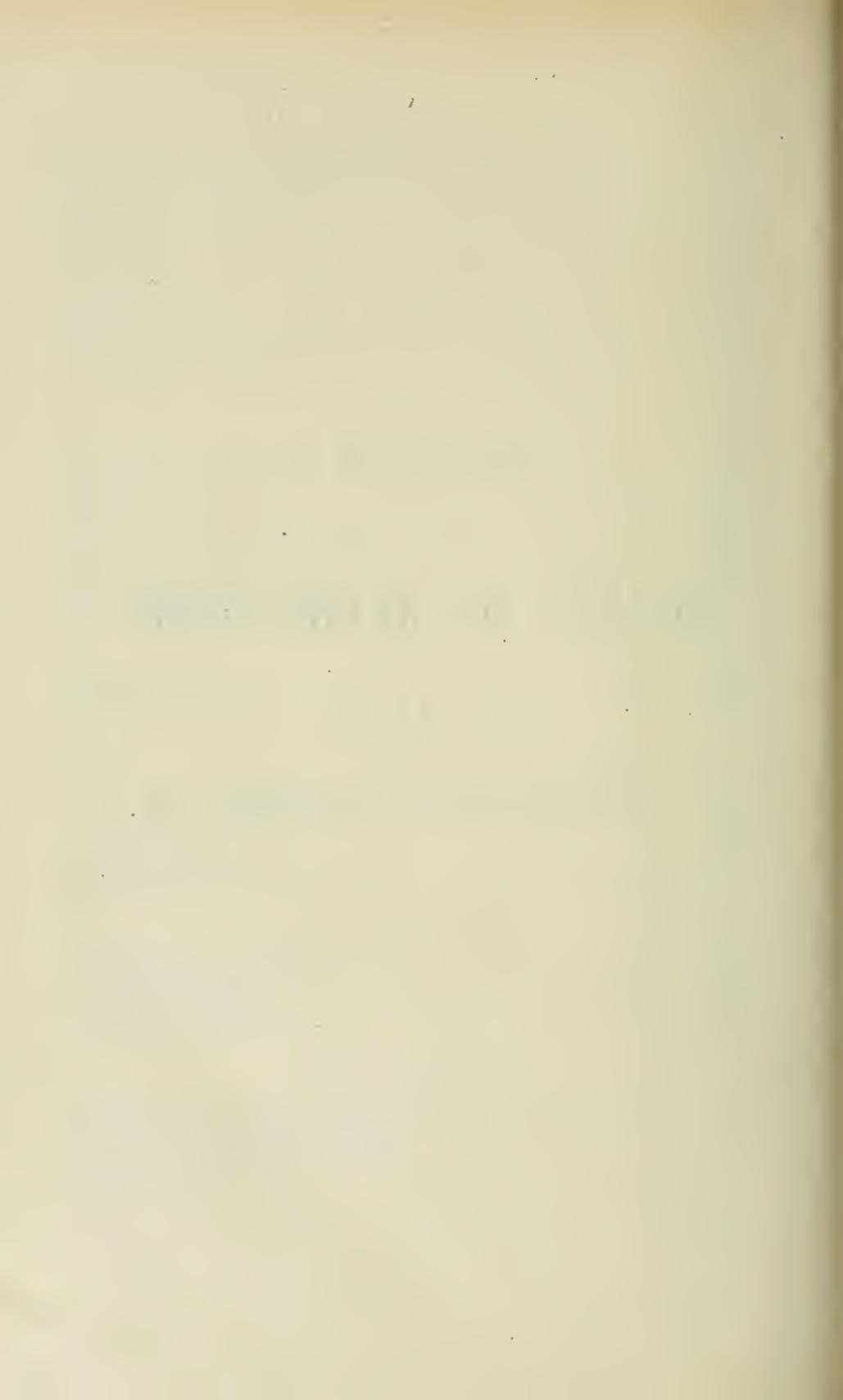
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING).



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

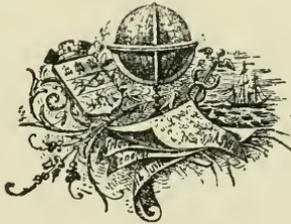
Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895.



2^ME SEMESTRE DE 1907

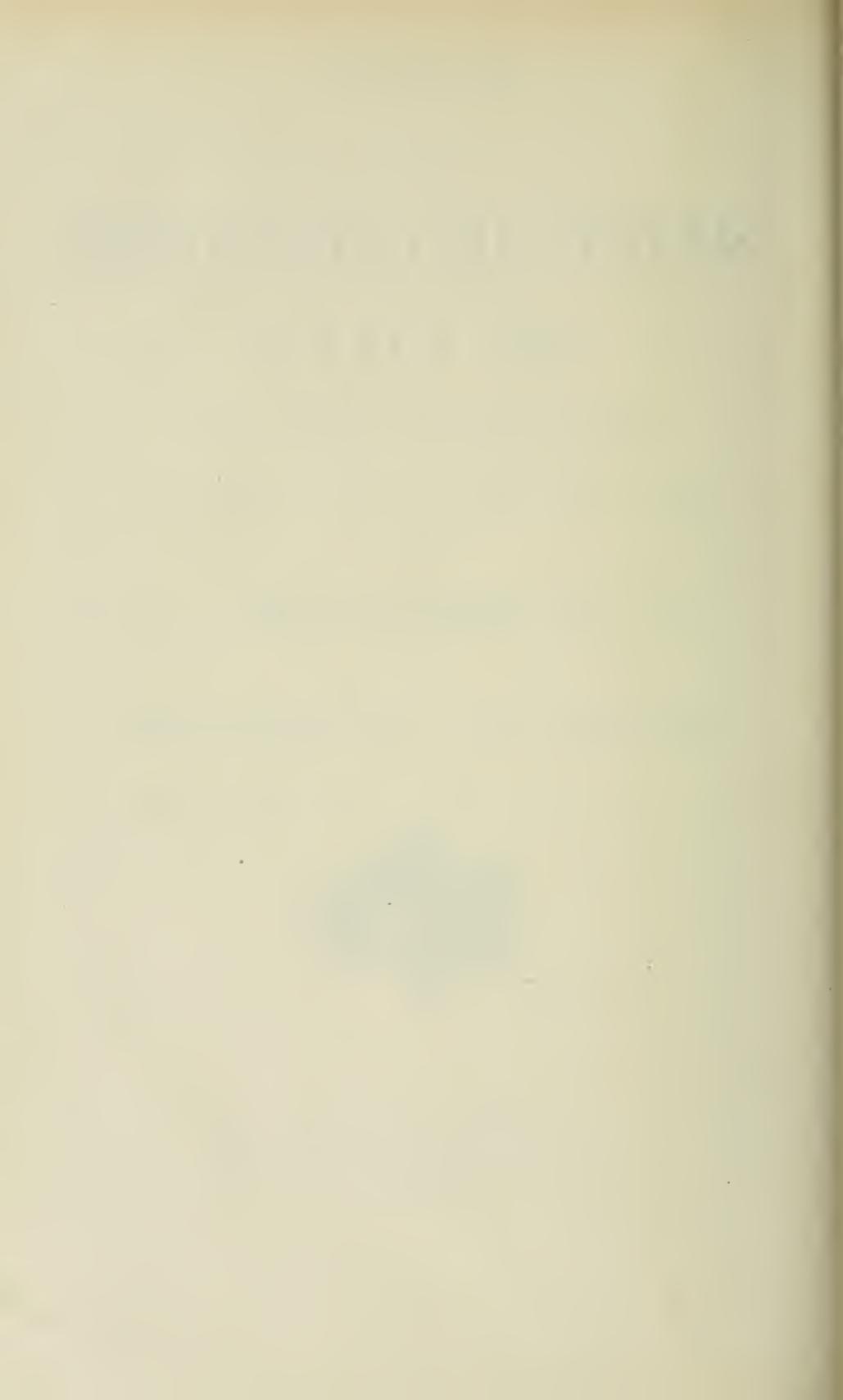


Vingt-Huitième Année. — Tome Quarante-Huitième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

**116, rue de l'Hôpital-Militaire, 116,
LILLE.**



GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Dimanche 3 Février 1907.

UN PEUPLE DU CONGO FRANÇAIS : LES FANG

CROYANCES ET RELIGION (*Suite*)

Par le R. P. TRILLES,

Missionnaire au Gabon.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

La première conférence du R. P. Trilles nous a présenté les Fang, tels qu'ils apparaissent aux explorateurs qui ne font que passer. Ceux-ci, incapables de causer eux mêmes avec les indigènes et de les questionner, ne connaissent de la mentalité de cette tribu intéressante que ce que l'interprète veut bien leur dire, c'est-à-dire presque rien. Au contraire, le missionnaire qui, pour les besoins de sa cause, doit nécessairement prendre contact avec ceux qu'il veut civiliser, est plus à même de nous renseigner sur leur état d'âme.

Pour bien connaître les Fang, il faut donc se faire admettre chez eux, (l'épreuve du couteau (1) est parfois une des conditions de l'admis-

(1) Voir Bulletin de Décembre 1906, page 368.

sion), puis vivre de leur vie et causer familièrement avec eux. Nous avons vu également comment on pouvait devenir le frère de sang de quelque personnage influent. C'est une fort sage précaution, on n'en saurait trop prendre avec les membres de cette tribu farouche. Le R. P. Trilles apprit ainsi à connaître l'âme de ce peuple.

Les Fang croient à une divinité supérieure qui, après avoir tout créé, s'est retirée dans un olympé inaccessible d'où elle ne se soucie plus guère de ses créatures. On la nomme Nzame. Des esprits, bons et mauvais, s'occupent seuls des humains. Comme toutes choses ont leur bon ou leur mauvais côté, leurs effets ou propriétés différents, les Fang en ont conclu à l'existence des bons et des mauvais génies, sans se rendre compte que ces choses sont nuisibles ou non suivant qu'ils en usent trop ou trop peu. Comme ils ne craignent en somme que les mauvais génies, ils cherchent à se les rendre favorables. De là l'influence des féticheurs ou sorciers qui se donnent à eux comme les intermédiaires obligés entre les hommes et les génies.

Le noir veut-il par exemple se mettre à l'abri des balles, vite il va trouver le féticheur réputé pour cela et lui l'offre, pour les sacrifier à l'esprit des batailles, une chèvre ou même deux, ce qui est beaucoup mieux. Le sacrifice accompli, le féticheur remet un reste de la victime offerte, portion d'os, de cuir, de poil, que le noir enferme dans une étoffe quelconque et s'en va confiant dans son efficacité. Croit-il en l'amulette elle-même ? Ce serait faire grossière erreur que de le croire. L'amulette n'est pour le noir qu'un signe (sorte de sacrement) qu'il porte ostensiblement pour rappeler au génie qu'il a fait un pacte avec lui et en attend sa protection dans le danger. *Efanéga*, peut-il dire, *souviens-toi*, ô génie, que je t'ai donné quelque chose ; j'en porte la marque sur moi. Si tu ne me gardes pas, tu n'as aucun pouvoir. Si l'amulette lui a porté bonheur, le noir trouve cela tout naturel ; si le contraire arrive, ou bien il reconnaîtra qu'il n'a pas fait une offrande suffisante, ou bien encore il s'en prendra au féticheur lui-même : ce sont les aléas du métier.

Les féticheurs se reconnaissent toujours à un détail quelconque de leur coiffure ou de leur accoutrement. Ils ont des insignes : bâtons de commandement, cornes d'antilope et ceintures pour certaines fêtes. Quand ils meurent, on ne les enterre pas comme les autres, mais on les enferme dans le tronc spongieux et facile à creuser d'une superbe malvacée arborescente, l'*Adausania digitata*.

Pour devenir féticheur ou sorcier, il faut une longue initiation pen-

dant laquelle on apprend à connaître certains secrets ainsi que la vertu des plantes et des poisons. Puis le futur néophyte doit passer trente jours sans nourriture au milieu d'une forêt, n'y faisant usage que de breuvages excitants. La dernière épreuve est terrible, un prisonnier est sacrifié devant tous les sorciers réunis qui en boivent d'abord le sang. Le cadavre est ensuite couché dans une fosse et le futur sorcier doit s'étendre sur lui et rester bouche contre bouche pendant trois jours consécutifs. Après cette épreuve, les os du cadavre réduits en cendres servent à la confection des amulettes.

Les féticheurs ont chacun leur spécialité. Il y en a qui sont guérisseurs et si parmi eux il en est qui usent de subterfuges, d'autres ont des remèdes qui mériteraient d'être connus de tous. Un compagnon du Père Trilles qui avait eu le pied transpercé par une grosse épine, a été guéri en une nuit par l'un d'eux après application d'un onguent spécial et a pu fournir le lendemain une course de trente kilomètres. D'autres féticheurs se posent en devins. Le R. P. Trilles sut faire dire à l'un d'eux ce qu'il avait fait et en apprit même la mort de son père qu'il ignorait encore au moment de la consultation.

Tous ces féticheurs jouissent d'une grande influence sociale. Leurs fétiches sont très recherchés. Il y en a aux portes de chaque case qui sont censés la préserver de tout mal. On consulte ces sorciers sur toutes sortes de choses. Un mari, ayant doute sur la vertu de sa femme, consulte son féticheur et s'en rapporte à son jugement. L'infidèle est condamnée suivant les cas à la bastonnade ou bien aux entraves en usage chez les Fang. En cas de crime, c'est un féticheur qui doit trouver le coupable. Les sorciers viennent en de curieux costumes procéder aux funérailles de leurs adeptes. Les Fang croient à l'immortalité de l'âme qui après la mort se rend dans un séjour bienheureux ou en un lieu de souffrances où elle expie par le feu. Pour eux l'âme a quitté le corps quand les yeux sont devenus ternes, car c'est elle qui constitue le brillant de l'œil. Des féticheurs conduisent en les précédant les guerriers en campagne. Ils adoptent en cette occasion un costume spécial.

Les femmes restées seules au village exécutent des danses particulières. En pareille occasion, le R. P. Trilles a assisté à un fait vraiment extraordinaire. Un sorcier avait disposé au milieu d'un cercle une tête de mort et quelques os. Il a pu voir à un moment donné, pendant que le sorcier faisait ses incantations, les os danser et venir toucher la tête de mort qui se tourna ensuite vers trois cases différentes. Tout le

monde avait dès lors compris que les trois guerriers partis de ces cases étaient morts au combat. On considéra la chose comme tellement certaine que le deuil fut pris immédiatement par chacune de leurs épouses. Il fut bientôt constaté au retour des guerriers que la tête avait parfaitement désigné les absents. Ce fait est absolument inexplicable, pour le moment du moins, et il n'est pas le seul. En voici d'autres :

Dans l'épreuve du couteau, comme on l'a vu, le sorcier en provoque la chute s'il le juge nécessaire, en touchant un pieu à sa portée. En pareille occasion le R. P. Trilles simulait une surdité de ce côté pour forcer le sorcier à s'écarter du pieu fatal. Un féticheur s'aperçut un jour de la ruse et voulut prouver au R. Père que par sa seule volonté il provoquerait la chute du couteau. Une chèvre fut choisie pour victime, bien que le sorcier eut préféré un esclave. Il ne se croyait sûr de son fait qu'en ce cas seulement. Néanmoins il avait consenti à opérer sur l'animal désigné. Il va sans dire que le Révérend Père avait tenu à fixer solidement le couteau avec une forte corde. Au commencement le sorcier ne put rien malgré ses incantations, mais il les redoubla bientôt, conjurant son esprit de ne point l'abandonner devant un étranger, qui pourrait le tourner en dérision, et le couteau tomba effectivement sur la victime. La corde avait été brisée.

Autre fait encore plus curieux. Il est une cérémonie particulière en usage au moment où des jeunes gens sont admis définitivement au rang des hommes faits. Une perche assez longue est posée en son milieu sur la fourche d'un arbre par exemple, figurant en quelque sorte les fléaux d'une balance.

Les jeunes gens prennent place à califourchon à l'une des extrémités et le sorcier les soulève tout en chantant et en attirant à lui l'autre bout. Tout à coup ses incantations redoublent et c'est ici que commence le merveilleux, car on peut le voir tout à coup abandonner des deux mains la perche qui malgré sa charge n'en reste pas moins à leur portée, comme obéissant à une attraction mystérieuse. Et de fait, la perche reste toujours à la même distance de ses mains, soit qu'il les élève ou qu'il les abaisse, elle suit toujours ostensiblement ces divers mouvements. Le R. P. Trilles, pour mieux s'assurer de la réalité du fait, s'avisa de passer rapidement une main entre la perche et le sorcier et ne remarqua rien, si ce n'est une légère tendance de celle-ci à se relever quelque peu, comme s'il avait affaibli pendant ce court instant la force d'attraction mystérieuse de l'opérateur.

Y a-t-il intervention diabolique dans les diverses pratiques de ces

sorciers ou agissent-ils d'après des lois naturelles que nous ignorons encore ? Attendons, avant de nous prononcer.

Enfin parmi les sorciers, il en est qui sont supérieurs aux autres. Il va sans dire qu'ils ont pour parvenir à cette haute situation à supporter de plus rudes épreuves encore que les autres. Ils doivent, par exemple, subir en public l'épreuve des guêpes. Une calebasse qui en contient est appliquée sur leur poitrine mise à nu et ils doivent savoir en supporter les cuisantes piqûres sans proférer une seule plainte pendant toute la durée de l'épreuve. Ils ont aussi à sacrifier une vie humaine comme les sorciers inférieurs et dans les mêmes conditions, mais en outre dans ce cas il faut que la victime leur soit parente au premier degré : mère, sœur ou fille. Ces grands sorciers sont d'une approche difficile, car ils ne veulent admettre en leur présence que leurs adeptes.

Malgré l'influence dont ils jouissent, ils n'arrivent pas cependant à contrecarrer entièrement celle des missionnaires. Ceux-ci, malgré tout, en s'adressant à l'enfance, en pratiquant des bonnes œuvres et surtout en soignant les malades, sont arrivés à faire œuvre utile. Le noir est vraiment notre frère arrêté seulement dans son stade évolutif. Lui tendre la main et le relever, tel est le devoir de tous ceux qui travaillent là-bas à l'ombre de la croix ou du drapeau.

II.

Séance du Jeudi 7 Février 1907.

LA CRISE SERBE

Par M. RENÉ HENRY,

Lauréat de l'École des Sciences politiques et de l'Académie française,
Auteur de *Questions d'Autriche-Hongrie et Question d'Orient.*

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. René Henry commence par nous dire quelques mots de l'École des Sciences politiques à qui nous sommes redevables, ajoutons-le, du

choix de plusieurs conférenciers dont les communications ont toujours été très goûtées. Cette École a été fondée en 1871 par M. Émile Boutmy, membre de l'Institut, qui dans un but de relèvement voulut créer une élite, une tête de peuple enfin. Les commencements furent modestes et maintenant l'École est prospère, comblant ainsi une grande lacune dans la haute éducation française. M. Boutmy n'est plus, mais il a trouvé en M. Anatole Leroy-Beaulieu, également de l'Institut, un successeur digne de lui. L'École est ouverte à tous sans distinction d'opinions et prépare ses élèves aux plus hauts emplois de l'État, aux charges diplomatiques, au Conseil d'État, à la Cour des



BELGRADE. — STATUE DU PRINCE MICHEL.

Comptes. M. René Henry eut une heureuse inspiration de nous parler ici le premier de cette admirable École « née d'une espérance indomptée

au sein d'un grand deuil national, génératrice d'hommes et de citoyens » (1).

Ce qui se passe des monts de Bohême au golfe Persique doit être le sujet de nos préoccupations constantes. Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Europe centrale pour être frappé de l'importance de la nation allemande. Son action économique et politique va toujours s'étendant par l'Autriche-Hongrie, les Balkans, la Turquie, l'Asie-Mineure, atteint les monts Taurus et ne tend rien moins qu'à pénétrer par le chemin de fer de Bagdad jusqu'aux mers asiatiques. C'est le fameux *Drang nach Osten*, la poussée allemande vers l'Est. Ceci n'est pas un simple supposition, mais bien une réalité si évidente, qu'elle a certainement contribué à notre entente cordiale avec l'Angleterre que les visées de l'Allemagne importunent beaucoup. Ce qu'il faut bien se dire, c'est que les commerçants allemands préparent la voie aux diplomates. C'est une des deux méthodes des pangermanistes : à côté de la manière forte et brutale à la Bismark, la main mise lente, sans bruit et en douceur. Cette seconde tactique est exposée avec toute sa terrible grandeur dans *le Maître de la Mer* par l'Américain Archibald Robinson. L'Anglais Jarvis et lui, tous les deux apôtres de la race anglo-saxonne, voudraient voir leurs compatriotes coloniser dans la région du Tchad. M. Jarvis objecte les droits théoriques de la France.

« N'est-ce que cela ? s'écria M. Robinson. Ces droits ne m'embarras-
« seront guère. Si je fais charger mes soldats nouveaux, mes dollars !
« Ils coloniseront mes bons petits soldats ! Quand j'y posséderai tout,
« bateaux, sol et mines ; quand j'y aurai construit tout de mes deniers,
« ports, villes et routes, que m'importeront les décrets de Paris, inutiles
« chiffons de papier ; peu m'importera la couleur du drapeau arboré
« pour peu de temps sur mon bien, ou celle des uniformes qui habille-
« ront les pantins dont je ferai mouvoir les ficelles. J'aurai un suzerain
« lointain, soit ; mais les eaux, les terres, les forêts, les marchandises
« seront miennes : miennes aussi la langue et les idées de mes employés,

(1) Partie de l'inscription gravée sur la médaille, chef-d'œuvre de Roty, offerte au regretté M. Boutmy, en la fête du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'École.

« Et si l'on prétendait m'évincer des établissements créés par mon
« argent, me troubler dans mes droits d'honnête commerçant, toute
« ma nation se lèverait pour me défendre, toute notre race derrière ma
« nation. N'est-ce pas ainsi, cher Monsieur, que vous acquérez les pays
« où l'on a l'imprudence de molester un sujet britannique ? »



BELGRADE. — CERCLE DES OFFICIERS.

Rapprochons de cela ces quelques paroles extraites du discours de l'Empereur Guillaume II au lendemain des dernières élections législatives en Allemagne :

Merci de tout cœur, Messieurs, pour cette manifestation. Elle prouve que tous, vous avez conscience d'avoir accompli votre devoir de patriotes et que le mot de notre chancelier : « L'Allemagne sait monter à cheval quand elle veut » est vrai. Je suis fermement convaincu que si toutes les classes sociales, toutes les confessions continuent à rester

étroitement unies, alors nous ne monterons plus seulement à cheval, mais nous foulerons aux pieds de notre monture, tous les obstacles qui se dresseront devant nous.

Contre ce *Drang*, cette poussée qui s'est particulièrement accentuée depuis une quinzaine d'années, il y a heureusement deux barrières possibles. L'une se formera peut-être en Autriche-Hongrie où une évolution ne tardera pas à se faire, et l'autre peut se constituer quelque jour par l'union des Jougos-Slaves (Slaves du Sud), c'est-à-dire de ces Slovènes, Croates, Serbes, Bulgares et Macédoniens dont les aspirations ont été méconnues en 1878, lorsque les puissances réunies à Berlin ont eu à statuer sur le sort de chacune de ces nationalités.



LES CASEMATES DE LA CITADELLE OU FURENT ENFERMÉS SOUS LE ROI MILAN
LES HOMMES AUJOURD'HUI AU POUVOIR.

A la fin de Décembre dernier de nombreux journaux annonçaient qu'une révolution était sur le point d'éclater à Belgrade, que le roi Pierre Karageorgewitch allait être détrôné comme son prédécesseur, que son fils était fou, etc. — Le *Temps* envoya aussitôt M. René Henry en Serbie. Non seulement l'avenir de ce royaume est intéressant au point de vue européen, mais au point de vue français nous ne pouvions

pas ne pas tenir compte de ce qu'il se rapprochait de plus en plus de nous : il venait de commander des canons au Creusot et allait contracter un emprunt sur la place de Paris. M. René Henry constata la non révolution.

Le conférencier arriva à Belgrade le jour même fixé par les journaux pour cet important événement. Il était huit heures du soir, la ville était illuminée et si l'on pouvait percevoir quelques coups de feu, ils provenaient des Macédoniens qui faisaient parler la poudre pour fêter Noël à leur manière. Dans les cafés bondés de monde des orchestres se faisaient entendre. Il ne se passait rien d'anormal en somme.

Le lendemain et les jours suivants, M. Henry poursuivit son enquête. Des correspondants de tous pays s'étaient abattus sur Belgrade comme une nuée de sauterelles. L'un d'eux, comme M. *Blount* dans *Michel Strogof*, avait même retenu pour lui seul une cabine téléphonique moyennant trois cents couronnes. Il avait sagement fait provision de saucisses pour se sustenter sans quitter la place. Il put ainsi communiquer à ses commettants tout ce qui lui passa alors par la tête, et des journaux ont le lendemain reproduit les nouvelles les plus abracadabrantes.

M. Henry alla trouver le chef du ministère, M. Patchich, que l'on disait dans les journaux être en complet désaccord avec le roi. Ce sont des calomnies sans fondement, lui répliqua le ministre, et nous en connaissons même la source. C'est si peu vrai, ajouta-t-il, que je viens d'avoir une longue visite du roi. Puis le conférencier voulut voir le leader de l'opposition pour ne négliger aucune espèce d'information. Il revint de cette visite convaincu qu'il n'y avait rien de grave dans la situation. L'opposition n'était pas absolument mécontente et ne cherchait aucunement à renverser le roi. Radicaux et indépendants sont tous d'accord sur les questions de principes. Il n'y a que les questions de personnes qui les divisent à proprement parler. Nos adversaires et nous, déclara le leader de l'opposition à M. Henry, nous voulons être les soutiens de la dynastie, nous ne cherchons pas à renverser le roi. Nous approuvons le ministre Patchich dans sa politique extérieure. Nous sommes avec lui pour la Russie et, en cas de conflit avec l'Autriche, nous le soutiendrons et le défendrons toujours.

Le roi est bien vu, il passe pour un libérateur aux yeux du peuple serbe, lassé de la tyrannie des Obrenovitch. De ce côté il n'a rien à craindre, l'ancienne dynastie n'ayant pas laissé d'héritier direct.

Quelle est donc l'origine de tous les bruits tendancieux qui couraient sur la Serbie ? En Europe centrale des gens préparaient une interven-



MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

tion prochaine dans les affaires de ce peuple qui commençait à ne plus céder aux premières sommations viennoises.

L'Autriche croyait tenir toujours les Serbes dans une étroite dépendance. La Serbie, en partie englobée par sa puissante voisine, n'avait trouvé de débouchés que chez elle jusqu'à présent. Les Serbes qui ne pardonnent pas à l'Autriche l'occupation de la Bosnie, souffraient en silence de cette dépendance. Ils voulurent enfin regimber. La Skoup-tchina (Assemblée législative serbe) s'entendit avec la Sobranié (Assemblée législative bulgare) pour la conclusion d'un traité de commerce. Cela n'avait pas de grandes conséquences, vu le peu d'affaires conclues entre ces deux pays, mais cela n'en blessa pas moins l'Autriche qui

constatait par là une velléité d'indépendance de la part de la Serbie. Puis la Skouptchina voulut commander en France les canons que l'Autriche voulait absolument fournir. Puis vint la question de l'emprunt. L'Autriche voulut s'imposer et ferma ses frontières aux produits serbes sous de fallacieux prétextes, pour montrer à la Serbie qu'elle ne pouvait se passer d'elle. Les Serbes usèrent de représailles de leur côté et boycottèrent les produits autrichiens. Ce fut pour la Serbie une crise passagère, jusqu'à ce qu'elle eût enfin trouvé de nouveaux débouchés. Ils sont maintenant assurés : le blé s'exporte au Nord, le bétail en Égypte et en Italie et les prunes un peu partout. Des maisons françaises achètent maintenant en Serbie les porcs du pays et favorisent ainsi les exportations serbes.



PAYSANS DES ENVIRONS DE BELGRADE.

Autrefois tout passait par l'Autriche, ainsi s'explique la colère de ce pays qui a vu s'affranchir résolument son ancien vassal économique et diplomatique.

Les auteurs de l'intrigue anti-serbe ont également essayé de brouiller entre eux Serbes et Bulgares. Ils ont fait répandre en Serbie le bruit

que le Consul serbe avait été massacré à Sofia par les Bulgares, mais la nouvelle fut vite reconnue fausse et l'Autriche en est pour ses frais d'imagination.

Le conférencier jette alors un coup d'œil d'ensemble sur le *Drang nach Osten*. La poussée allemande va-t-elle bousculer les éléments de résistance ou se trouver endiguée ? Les élections de Mai en Autriche vont faire entrer au Parlement une majorité de Slaves. Les Jougo Slaves dans les Balkans tentent de se grouper contre leurs adversaires communs. Ce n'est plus une utopie et l'intérêt de la France est de surveiller attentivement les événements. Nous devons agir prudemment pour empêcher la reconstitution d'un empire immense, comme le fut celui de Charles-Quint. Que de temps n'avons-nous pas combattu autrefois en pareille circonstance !

Empêcherons-nous la formation d'une Allemagne plus grande ou nous résignerons-nous à n'être à côté d'elle que la modeste chaloupe suivant dans son sillage un cuirassé immense ?

III.

Séance du Dimanche 10 Février 1907.

LA QUESTION MAROCAINE

APRÈS ALGÉSIRAS

Par M. HENRI LORIN,

Professeur de Géographie coloniale à l'Université de Bordeaux.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

La question marocaine ne pouvait manquer d'attirer un grand concours d'auditeurs. C'est devant une salle comble que M. Henri

Lorin a pu l'exposer dans ses grandes lignes d'une façon claire et brillante qui a charmé tout le monde. M. H. Lorin est de ceux qui ont le mieux étudié la question. Il a d'ailleurs suivi tous les épisodes de la conférence à Algésiras même, c'est tout dire.

Il n'y a pas, à l'heure actuelle, pour notre politique, de question plus grave que celle du Maroc.

Au point de vue géographique, le Maroc est comme la Tunisie un complément de notre Algérie. Du cap Bon aux Canaries, ce sont les mêmes alignements montagneux entre lesquels Romains et Arabes se sont successivement avancés. On peut dire du Maroc que c'est l'Algérie où il pleut. Depuis 1830, c'est-à-dire depuis que nous sommes installés en Algérie, nous avons reconnu l'indissoluble unité que présentent ces trois régions de l'Afrique du Nord. La prévoyance de Jules Ferry nous a valu la Tunisie ; quant au Maroc, nous n'avons pas su profiter de nos avantages en temps opportun. Aujourd'hui il nous faut agir avec prudence, sans abdiquer aucun de nos droits. Nous y avons même commencé une sorte de pénétration pacifique, la seule pratique à l'époque actuelle. Notre prépondérance avait du reste été reconnue par les deux puissances les plus intéressées, les seules même qui eussent eu vraiment quelques droits à faire valoir suivant la doctrine de Monroë. Nous avons donc traité dans ce sens avec l'Angleterre (Avril 1904) et avec l'Espagne au mois d'Octobre de la même année, et, sûrs de l'appui de ces deux puissances, nous pensions pouvoir suivre librement la politique de pénétration que M. Delcassé a pratiquée pendant six ans avec la plus grande opiniâtreté. Déjà un consortium de banques françaises avait obtenu un emprunt et le droit pendant 35 années d'être seul à en émettre d'autres. En échange, le Maroc lui abandonnait 60 % des recettes douanières effectuées dans les ports. Il y avait là un véritable embryon d'administration française, c'était un premier pas. Telle était notre situation à la fin de 1904, lorsqu'il fut décidé d'envoyer une mission à Fez pour s'entendre plus complètement avec le Sultan. — Il ne s'agissait point, comme on l'a faussement prétendu, de *tunisification*, ce serait absurde. Ce qu'on voulait régler, c'était surtout la police des ports et l'établissement d'une banque marocaine. Le chef de la mission, M. Saint-René Taillandier, se rendit donc à Fez à la fin de 1904. Le Sultan hésita et chercha à gagner du temps en convoquant une assemblée des notables. Pendant ce temps, les Russes éprouvaient défaites sur défaites et l'empereur allemand débarquait à Tanger (30 Mars 1905).

Cette arrivée de Guillaume II à Tanger en pareil moment a singulièrement compliqué les choses. Cette démarche correspondait à une situation mondiale. L'empereur voulut à coup sûr reconnaître la valeur de l'entente franco-anglaise. Que sont en effet les intérêts allemands au Maroc (10.000.000 de francs d'affaires par an) contre ceux de la France et de l'Angleterre qui en font respectivement 40 millions et 38 millions de francs ? La situation au commencement de 1905 se trouva fort tendue, nous étions en bien mauvaise posture et le Sultan songea naturellement à en profiter. A l'instigation de l'Allemagne, il demanda que fut réunie le plus tôt possible une Conférence pour régler toutes les questions pendantes. Il comptait beaucoup sur les rivalités des puissances convoquées. C'était en somme un moyen dilatoire tout trouvé.

Quand le principe d'une Conférence eut été admis, on finit par s'entendre sur ce qu'on discuterait ou non. Cette Conférence se fit à Algésiras et dura du 16 Janvier au 7 Avril 1906 inclusivement. Après bien des complications, voire même des menaces de rupture, elle nous accorda à peu près tout ce que nous réclamions lors de l'envoi de notre mission à Fez. Le principe de l'indépendance et de l'intégrité du Maroc fut reconnu tout d'abord.

Les autres questions à résoudre étaient les suivantes : Organisation de la police, répression de la contrebande des armes, création d'une banque d'État, rendement et création des impôts, douanes, services et travaux publics. Cependant, d'un commun accord, tout ce qui concernait notre frontière oranaise fut exclu de la Conférence, tellement étaient évidents nos droits de ce côté.

La ville d'Algésiras, choisie pour cette Conférence, ne s'était jamais trouvée à pareille fête. Cette ville de 15.000 habitants est divisée en deux parties distinctes par le rio *Miel*. Les plénipotentiaires logés à l'Hôtel Reina Cristina devaient la traverser tous les jours pour se rendre à la salle affectée à la Conférence (salle de l'*Ayuntamiento* ou du Conseil municipal). Pour les équipages diplomatiques, le vieux et unique pont était par trop insuffisant, aussi un nouveau fut-il édifié à cette occasion. C'est là que vécurent plusieurs mois nos graves diplomates dans une contrainte perpétuelle il faut croire, car le jour où l'acte d'Algésiras fut signé, ils en furent tellement satisfaits qu'ils se livrèrent à de véritables gambades et à des farces de collégiens.

Citons quelques noms : le *duc d'Almodovar* (Espagne), Président, homme affable qui fit preuve du plus grand tact pendant toute la durée

de la Conférence ; Sir *Arthur Nicholson* (Angleterre), au regard malin derrière son lorgnon, qui déplorait surtout le temps perdu ; le marquis *Visconti Venosta* (Italie), très vénérable avec ses cheveux blancs ; le comte *Cassini* (Russie) ; *Rudowitz* (Allemagne), etc. La France était représentée à la Conférence par deux hommes de valeur : *Paul Révoil* et *Eugène Regnault*, le premier ayant fait de longues études en Asie-Mineure et résidé ensuite en Afrique, très séduisant causeur, souple, ferme, et sachant toujours ramener les Allemands au point de départ, l'autre travailleur acharné, connaissait tout au point que tout le monde lui demandait conseil.

Deux questions étaient surtout épineuses : la police des ports et la banque marocaine, on les réserva pour la fin par crainte de les aborder. Les autres questions plus faciles, comme le règlement des douanes et des impôts, la répression de la contrebande des armes, etc., furent relativement vite expédiées. En les étudiant, les diplomates se sont convaincus de plus en plus de cette vérité élémentaire que la France était la plus intéressée dans toutes les questions à résoudre.

Pour les services et travaux publics on établit le principe de la porte ouverte. En entendant cette expression, les deux délégués marocains, *El Arbi Ellorès* et *El Mokri*, demandèrent tout à coup s'il s'agissait de la porte de la salle. Ils n'étaient après tout que des figurants dont les Allemands tenaient les ficelles.

Il fallut bien cependant aborder les deux fameuses questions.

La première, la police des ports, fut tour à tour reprise et abandonnée. Les Allemands nous opposaient des arguments dilatoires et ont failli même réussir. Une police franco-espagnole fut proposée le 17 Février par M. Révoil. Le 3 Mars un vote eut lieu. Toutes les puissances étaient pour nous, sauf l'Autriche indécise, l'Allemagne et le Maroc. Puis les Allemands finirent par accepter la police franco-espagnole, mais en ce moment survint notre crise ministérielle. Ce jour-là nos meilleurs amis doutèrent de nous. On s'évitait et les Allemands travaillaient en coulisse pour se rétracter. Enfin un soir on apprit la formation d'un nouveau Ministère et quand on sut que le nouveau Ministre voulait la même chose que son prédécesseur, que rien n'était changé en France, on put dire que la Conférence était pratiquement terminée. Il faut avoir vécu là-bas ces heures pénibles pour comprendre à quoi nous expose quelquefois notre instabilité ministérielle. Les dernières semaines se passèrent en marchandages. Chacun voulait donner peu et recevoir beaucoup. On discutait sur des pointes d'aiguilles, mais

l'accord était fait sur le fond, et le 7 Avril l'acte final d'Algésiras fut signé par les délégués de tous les États représentés à la Conférence.

La question diplomatique résolue, demandons-nous ce qu'est le Maroc. C'est un État féodal égaré dans le Finistère africain. Les Marocains sont sédentaires et très indépendants. Au-dessus d'eux règne un Sultan, au pouvoir surtout religieux et percevant, quand il le peut, le denier du culte. Le pouvoir du Sultan dépend surtout de lui-même. Suivant qu'il est ferme ou non, le pays soumis à son autorité croît ou diminue et par contre le pays insoumis *Siba* décroît ou s'étend. Actuellement le *Siba* est presque tout le Maroc et ceci à la suite des folies commises par le Sultan. Le moment était donc bien choisi par nous pour le protéger et refaire l'unité de son empire. Nous avons même chance d'être écoutés quand survint le sauveur allemand. Aujourd'hui il a la confiance du Maroc, mais son temps passera. Le gros danger est qu'il se constitue un État musulman au Maroc, prête-nom d'une autre puissance. Pour nous, gardons-nous de céder quoi que ce soit devant le Sultan, il faut qu'il nous croit décidés à tout.

Comment nous laisse cette Conférence ? Nous avons perdu le droit d'être rigoureux avec le Maghzen, c'est vrai, mais sur la frontière algérienne nous sommes chez nous. Nous y avons des troupes spéciales admirablement dirigées par le Général Liautey. Par là nous pouvons exercer sur le Maroc une action efficace et il ne faut pas qu'une politique pusillanime nous retienne de ce côté.

Nous avons gagné la reconnaissance de la thèse française pour la police et la banque d'État.

La police sera faite dans les ports par des sujets marocains sous la direction d'officiers français ou espagnols et au nom du Sultan. Un inspecteur général, pris dans l'armée suisse, a été désigné par la Conférence. Il est chargé de dresser chaque année un rapport en deux exemplaires.

Quant à la banque, elle a tous les privilèges des banques d'État. Son capital initial a été divisé en autant de parts qu'il y eut de puissances représentées à la Conférence, plus deux parts supplémentaires à la France en échange des droits antérieurement acquis par le consortium des banques françaises qui en-faisaient abandon à la nouvelle banque d'État. Nous avons donc trois parts et, en comptant toutes celles des

Etats qui nous sont dévoués, nous avons en somme la majorité et il y a beaucoup de chances pour que le directeur de la banque soit Français.

Depuis, que s'est-il passé ? Les Marocains ont vu qu'on ne débarquait pas. L'anarchie et le pillage ont repris de plus belle. Vassaux et prétendant ne pensent qu'à s'enrichir. Ceci ne fait que confirmer la nécessité d'une police bien faite.

Les Allemands continuent toujours leur politique. Ils s'avancent avec vigueur. Déjà ils ont envoyé à Fez une mission composée surtout d'officiers. On y compte même un ingénieur de la maison Krupp. Il ne faut pas nous laisser devancer. Nous sommes d'accord avec l'Espagne. M. Révoil à Madrid continue notre politique. Nous pouvons nous appuyer sur Londres, l'entente bat son plein. Il est difficile d'avoir la signature de l'Angleterre, mais enfin nous l'avons. Ménageons l'alliance russe, notre alliée n'est que momentanément affaiblie. A Berlin la tâche est plus complexe. Notre ambassadeur M. Jules Cambon doit persuader à nos voisins que nous n'avons aucune animosité contre eux, qu'au Maroc notre prépondérance s'impose tellement qu'on n'en doutait plus à la fin de la Conférence et que nous souhaitons ardemment trouver ailleurs un terrain de transaction.

Nos agents doivent avoir désormais l'appui du gouvernement et de l'opinion publique. Que des Sociétés s'offrent là-bas pour tous travaux ou services mis en adjudication, les encouragements ne leur manqueront pas. Pour les particuliers, il est encore trop tôt, vu l'insécurité du pays. N'oublions pas que ce sont des Français qui ont été en quelque sorte les découvreurs du Maroc, qui ont au péril de leur vie relevé les côtes et fait l'inventaire des richesses du pays. Laisserons-nous improductifs tous leurs travaux ? Non, n'est-ce pas, eh bien ! continuons alors notre œuvre politique par une action ferme à Fez, notre œuvre économique en nous intéressant en masse à toutes les entreprises qui s'offrent à nous, et enfin notre œuvre sur l'opinion publique qu'il faut gagner à notre cause. C'est la tâche que s'est imposée le Comité du Maroc, ce doit être celle de tous. On ne saurait s'en désintéresser sans manquer aux destinées mêmes de notre pays.

VOYAGE DE M. EUGÈNE GALLOIS

DANS L'AMÉRIQUE DU SUD (1)

Sous l'Équateur, 20 Juin 1907.

Après avoir accordé quelques jours à Montevideo, la capitale de l'Uruguay. Cité de 300.000 habitants, bien percée, mais laissant à désirer surtout en ce qui touche les promenades publiques. Et située sur une vaste baie malheureusement ouverte ; elle ne possédait pas jusqu'à ce jour un port convenable. Des Français l'en ont doté.

Renonçant, pour divers motifs, à aller au Paraguay, comme j'y avais songé, je me suis rembarqué pour le Brésil, auquel j'ai accosté après avoir essuyé un coup de « pampero » peu agréable. . .

Débarqué à Santos, ce grand port d'où s'expédie le café par millions de sacs, je n'ai pas voulu séjourner en ce lieu, jadis foyer de fièvre jaune, où des équipages entiers de navires étaient décimés, aujourd'hui bien assaini, mais toujours chaud et désagréable, et, malgré le pittoresque du cadre, je suis monté, sans m'arrêter, à St-Paul. La route est, au reste, des plus pittoresques, le chemin de fer à crémaillère grimpe à travers la forêt vierge sur les flancs de cette sorte de plateau qui constitue l'État de St-Paul. On passe la cote de 800 mètres. . . La ville de St-Paul est une jeune mais déjà grande cité de 300.000 habitants, établie sur un sol fort accidenté. Elle n'offre rien de particulier si ce n'est une certaine animation dans le centre. Elle possède un réseau de tramways électriques et est tête de ligne d'un certain nombre de voies ferrées de pénétration. Grâce à un concours imprévu mais heureux de circonstances, j'ai pu pousser une pointe dans l'intérieur et aller visiter des plantations de cafés et de cannes à sucre. Malheureusement ce pays est en proie à une crise économique par suite de la surproduction et de l'avilissement des cours de ces produits. . . Il faut espérer que ce malaise n'est que passager et que la prospérité reflourira, car c'est là une terre pleine d'avenir où il y a encore place pour de nombreux colons. . . malgré les innombrables et redoutables serpents des espèces les plus variées qui pullulent dans la brousse épaisse et même dans les exploitations. Je descendais ensuite sur Rio de

(1) Voir Bulletin de Juin, p. 368.

Janeiro. La distance à franchir est de 500 kilomètres ; et le parcours n'est pas sans intérêt, surtout à la descente du plateau, qui ménage de jolis et pittoresques paysages.

Quelques journées me restaient avant le passage du bateau qui devait me rapatrier et je les ai bien utilisées à la visite de la ville et de ses environs.

Ce n'est pas ici que je puis entreprendre de vous décrire en détail la capitale brésilienne... Je vous en dirai deux mots ne pouvant m'empêcher de vous communiquer quelques impressions toutes fraîches.

Il faut d'abord rappeler sa situation géographique. Rio est construite sur les bords et non loin de l'entrée d'une vaste baie de plus de 25 lieues de tour, — agrémentée par des îles et îlots variés de taille et d'aspect, et encadrée par des chaînons montagneux aux silhouettes capricieuses et des plus pittoresques. La ville elle-même est des plus accidentées, coupée de « *morros* », tertres verdoyants de hauteurs variées entre lesquels les maisons semblent se glisser, se cachant parfois au fond de vallons descendant de la montagne que couronne le belvédère incomparable du Corcevado, d'où la vue s'étend immense sur la mer, la rade, la ville et le paysage environnant. De ce point élevé (plus de 700 mètres) on a l'impression d'être dans la nacelle d'un ballon captif. Un funiculaire nous conduit à cet observatoire.

Depuis quelques années Rio a voulu faire peau neuve et en fait elle a réussi, d'abord à faire presque totalement disparaître la fièvre jaune, grâce aux travaux de voirie, d'assainissement. Elle a aéré la vieille ville avec ses rues étroites, perçant des voies nouvelles larges, comme la fameuse *Avenue Centrale* garnie de constructions plus ou moins luxueuses, mais dont l'architecture laisse malheureusement plutôt à désirer en général. Quelques édifices publics promettent, comme l'Opéra et la Bibliothèque... On va construire de grands marchés modernes... Bref la ville promet d'être une belle cité, d'autant plus qu'elle offre, avec ses quais plantés, d'incomparables promenades. Elle possède encore des parcs, des squares, à la luxuriante végétation exotique, et où vivent en liberté des quadrupèdes et volatiles... Les églises ne manquent pas, mais elles n'offrent rien de particulièrement saillant ; plus originaux sont de vieux couvents, perchés sur les hauteurs...

Bientôt enfin des quais outillés et avec docks seront aménagés pour les besoins de la navigation.

Les environs fourmillent en excursions... Parmi les plus célèbres il faut citer le col de la Tijuca, plus éloignées celles de Petropolis, Thérézopolis et Vincoo Fribourg, stations d'altitude des plus justement appréciées. La route qui conduit aux unes comme aux autres est des plus pittoresques, et ménage des coups d'œil superbes, sans parler du charme pittoresque des promenades sur la rade...

Enfin on boit à Rio une eau cristalline délicieusement fraîche.

Telle m'est apparue Rio en belle saison.

E. GALLOIS.

L'ÉMIGRATION OFFICIELLE EN FRANCE

Ce serait une erreur que de représenter comme insignifiante l'émigration française, car chaque année, il y a environ 30.000 personnes qu'un courant d'émigration entraîne hors de France. Les départements qui fournissent le plus d'émigrants sont les Hautes et Basses-Pyrénées, la Seine, la Gironde, la Haute-Garonne, les Bouches-du-Rhône, la Savoie, etc., etc. Les populations basques qui tiennent la tête du mouvement vont dans la République Argentine, celles des Basses-Alpes au Mexique, et il est à noter combien l'émigration dans nos possessions est peu importante : de 1857 à 1891, sur 285.873 émigrants enregistrés officiellement, 151.122 sont allés dans l'Amérique du Sud, 59.304 aux États-Unis et 2.758 seulement en Afrique. On sait qu'en Angleterre, on constate le même phénomène, et l'émigration aux États-Unis représente près du double et presque le triple de celle vers les autres possessions du Canada, de l'Australie et du Cap réunies.

Il y a là, sans doute, un phénomène général, puisqu'en Allemagne et en Italie où l'émigration est très forte, ce ne sont pas non plus leurs propres colonies qui en bénéficient. L'enquête sur les résultats de la colonisation officielle de 1871 à 1895 en Algérie confirme ces chiffres ; elle nous apprend, en effet, que pendant cette période de vingt-quatre ans, il a été installé dans les périmètres de colonisation 13.301 familles françaises comptant 54.314 personnes, ce qui donne une moyenne annuelle inférieure à 2.700 personnes. Celles-ci proviennent, non des départements riverains de la Méditerranée, mais des régions montagneuses du Sud-Est et du Plateau Central : Hautes-Alpes, Ardèche, Drôme, Aveyron, Tarn, Ariège, les deux Savoies, le Vaucluse. En Corse, l'émigration s'accroît et elle a tendance actuellement à prendre le premier rang.

Ainsi que l'explique le rapport officiel, si les Basses-Pyrénées, avec leur traditionnelle émigration basque, les Basses-Alpes avec leurs classiques « Barcelonnètes », le Puy-de-Dôme, le Cantal, la Creuse, connus pour leur nomadisme, apportent si peu au peuplement algérien, c'est que des courants déjà établis emportent ailleurs tous les éléments susceptibles de déracinement. L'Est, où l'émigration avait été si forte au début, ne fournit plus qu'un faible contingent depuis que son développement industriel s'est accru ; le Nord, l'Ouest et le Centre, riches et de vie facile émigrent peu. Toutefois, ajoute le rapport, la publicité faite depuis 1902 par l'affiche, le livret, les conférences,

les missions sur place, semblent avoir élargi les cadres de ce recrutement spontané et provoqué les demandes de régions jusqu'ici indifférentes.

C'est là une constatation de la plus haute importance, car elle montre qu'une administration soucieuse peut, par des moyens appropriés, provoquer l'émigration, la faire naître là où elle n'existe pas encore et la diriger d'une manière utile et efficace. L'exemple de l'Algérie le prouve, car au début le peuplement s'est effectué spontanément surtout en ce qui concerne les Alsaciens-Lorrains. En 1874, le gouvernement général inaugura le système du programme annuel ; c'était une feuille imprimée portant l'indication des centres à peupler avec tous les renseignements utiles, d'un tirage réduit, envoyée seulement dans tous les chefs-lieux de département ainsi qu'à toutes les personnes qui en faisaient la demande. En 1892, on y ajouta une carte sommaire de l'Algérie.

C'est à cette époque que fut créé l'*Office de l'Algérie*, réorganisé en 1902 et qui, tout en s'occupant de la participation de l'Algérie aux expositions et aux concours, ainsi que de la publication de statistiques commerciales de nature à faciliter l'exportation des produits algériens, est chargé d'assurer le recrutement des concessionnaires dans la métropole. C'est l'*Office de l'Algérie* qui instruit toutes les demandes de concessions et vérifie si toutes les conditions de statut personnel, de compétence et de ressources sont bien remplies. Le concessionnaire admis bénéficie du voyage gratuit sur mer et d'une réduction de moitié sur les chemins de fer. Cette émigration officielle algérienne est tout entière aujourd'hui à la charge du budget de l'Algérie, et il est utile de faire observer qu'elle se trouve encouragée par le système des concessions gratuites de ferme ou de village, tel qu'il résulte du décret du 13 Septembre 1904.

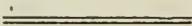
En Tunisie, des efforts sont faits depuis quelques années en vue de développer la colonisation officielle et l'attribution de terres aux émigrants ; un Comité consultatif de la colonisation a été créé à la fin de l'année 1903 auprès de la Direction de l'agriculture et du commerce à Tunis. Un Office, relevant de cette même Direction, a été installé en 1904 dans le but de recevoir les offres et les demandes d'emploi et de faciliter le placement des immigrants français. On sait, de plus, qu'il existe à Paris, depuis 1906, un bureau de renseignements, dont le budget de la Régence supporte tous les frais.

A côté de lui existe un *Office Tunisien* d'hivernage et de colonisation, fondé par M. Lecore-Carpentier, à Paris, en 1905, et qui complète, d'une façon fort heureuse, l'œuvre de propagande officielle.

.

MAURICE HAMELIN.

(Dépêche Coloniale).



LA COLONISATION SUR LES HAUTS-PLATEAUX ALGÉRIENS

LE SERSOU

Les géographes divisent l'Algérie en trois zones distinctes : le Tell, les Hauts-Plateaux et le Sahara. Il y a quelques années encore on croyait que seul le Tell pourrait être colonisable par des Français ; d'ailleurs les superbes vignobles qui y ont été plantés attiraient tous les regards et ont apporté, certes, dans cette contrée une richesse inouïe qui malheureusement semble bien menacée à l'heure actuelle par la mévente des vins.

Les Hauts-Plateaux étaient considérés comme des steppes ; c'étaient tout au plus des pays de parcours pour les troupeaux de moutons des tribus nomades. Quant au Sahara, il invoquait tout de suite l'image du désert aride et désolé, du pays de la soif et des tourbillons de sable qui ensevelissent les caravanes.

Dans un précédent article (1), nous avons montré que le Sahara n'est pas un pays aussi pauvre qu'on se l'imagine d'ordinaire ; les nombreuses et fertiles oasis de la région de Biskra prouvent que lorsqu'on sait utiliser les sources ou forer des puits artésiens, on peut créer des palmeraies très rémunératrices, et que les colons qui s'occupent de plantations et de cultures de dattiers obtiennent de très jolis bénéfices.

Les idées que l'on avait jusqu'à ces dernières années en France sur les Hauts-Plateaux algériens doivent également se modifier. L'élevage du mouton et la récolte de l'alfa ne constituent plus les seuls procédés de mise en valeur de ces vastes contrées. Il s'est produit assez récemment une véritable révolution dans l'agriculture des Hauts-Plateaux, de telle sorte que, dans la région de Tiaret par exemple, le prix de l'hectare est passé de 50 à 300 et même 400 francs. Ce n'est point qu'on y ait introduit une plante nouvelle, c'est la culture du blé transformée rationnellement qui a produit ces résultats.

Lorsque l'Arabe était le seul agriculteur sur les Hauts-Plateaux, il n'emblavait que peu de terres en céréales et ses récoltes étaient des plus aléatoires. Labourant fort sommairement avec son araire primitive, respectant toutes les touffes de buissons ou de mauvaises herbes, il n'ameublissait pas sérieusement le sol et, sous l'influence du moindre sirocco les racines du blé se trouvaient desséchées. Il n'y avait ainsi qu'une récolte tous les cinq ou sept ans.

(1) Voir le Bulletin de Mars 1907, p. 184.

Or les premiers colons qui vinrent se fixer dans ces régions n'obtinent pas des résultats sensiblement meilleurs pour la culture des céréales dans cette partie de l'Algérie ; ils se contentèrent de remplacer l'araire arabe par la charrue française, mais alors que dans le Tell, qui est relativement plus humide, cette simple substitution de charrue avait amené une forte augmentation du rendement en blé à l'hectare, il n'en fut pas de même sur les Hauts-Plateaux. Lorsque l'année était très favorable au point de vue des pluies, les Arabes, malgré leurs instruments primitifs, obtenaient d'aussi bons rendements que nos colons et les années de sécheresse étaient à peu près aussi préjudiciables aux uns qu'aux autres. Dans ces conditions, la colonisation ne semblait pas pouvoir se développer dans les Hauts-Plateaux qui furent alors considérés comme des pays uniquement propices à l'élevage du mouton.

Toutefois les colons de la région de Sidi-bel-Abbès, à la limite du Tell et des Hauts-Plateaux, expérimentèrent un nouveau mode de culture des céréales. Ils obtinrent rapidement des rendements beaucoup plus importants et moins aléatoires et furent alors les promoteurs en Algérie de l'excellente pratique agricole des labours préparatoires de printemps. Chaque année, l'agriculteur ne sème en céréales que la moitié de ses terres, laissant l'autre partie au repos, mais au lieu de l'abandonner simplement en friches, il y effectue des labours profonds au printemps. Ainsi les dernières pluies, au lieu de s'écouler à la surface du sol, sont retenues et imbibent le terrain ; en même temps celui-ci se trouve ameubli et nettoyé des mauvaises herbes. A l'automne le colon sème son blé et laboure à nouveau, en recoupant les premiers sillons ; il enterre aussi ses graines à 15 centimètres, ce qui les met à l'abri des oiseaux, des fourmis et de la sécheresse, si les pluies viennent à tarder.

Le sol, travaillé et ameubli, emmagasine mieux l'humidité, les racines des plantes y pénètrent plus profondément et sont mieux à l'abri de la sécheresse. Aussi y a-t-il toujours une récolte.

Parfois le colon utilisera ses terres occupées par les labours de printemps ; il fera de la *jachère cultivée* ; il plantera en lignes espacées des fèves, des pois, des haricots. Ces cultures butées contribueront au nettoyage et à l'ameublissement du sol. Certains agriculteurs, au contraire, préfèrent effectuer deux labours préparatoires, obtenant encore de meilleurs rendements en céréales.

La culture devient ainsi plus intensive, et bien que l'on ne se serve qu'exceptionnellement de fumier, les colons comptent en général sur un rendement moyen de 10 à 12 hectolitres de blé à l'hectare.

D'ailleurs, les céréales ne sont pas les seules productions rémunératrices des Hauts-Plateaux, la pomme de terre et la betterave semblent y réussir. L'élevage intensif, avec provisions de fourrages ou luzernières irriguées pour la saison sèche, y donne actuellement de beaux bénéfices. Les cultures d'arbres fruitiers y auront certainement un très bel avenir. Déjà, dans une région des Hauts-Plateaux constantinois, dans le Hodna, on plante de nombreux abrico-

tiers, pruniers, pommiers et nous espérons que, bientôt les fruits séchés d'Algérie viendront remplacer en France les produits californiens qui sont importés chaque année pour des sommes considérables.

Enfin, il est une question importante à envisager, c'est que le climat est sensiblement plus sain sur les Hauts-Plateaux que dans le Tell. La fièvre y est rare. La température y est froide en hiver et en été elle n'est jamais aussi élevée que dans les vallées encaissées de la région côtière ; les nuits, d'ailleurs, y sont fraîches et permettent un repos réparateur.

Ce sont ces diverses considérations qui ont poussé le gouvernement algérien à créer de nouveaux centres de colonisation officielle sur les Hauts-Plateaux, et c'est vers la région du Sersou que se sont portés ses principaux efforts. Cette vaste région est située au Sud d'une ligne passant par Tiar-et-el-Haad et Berrouaghia. C'est une immense plaine, légèrement mamelonnée comme la Brie vers le Nord, mais plate comme la Beauce dans sa partie méridionale.

Avant que l'État n'eût songé à porter de ce côté les efforts officiels de la colonisation, des exploitations agricoles privées s'y étaient déjà installées. Des Français courageux, disposant de quelques capitaux et de connaissances techniques, étaient venus s'y fixer, avaient acheté des terres aux indigènes et avaient construit des fermes qui sont devenues très importantes.

Au cours d'un récent voyage dans la région septentrionale du Sersou, nous avons eu l'occasion de voir deux de ces grandes exploitations. L'une d'elles, située à quelques kilomètres du village officiel de Vialar, à égale distance de Teniet-el-Haad et de Tiar-et-el-Haad, a été créée par MM. Pouillot, il y a, croyons-nous, environ vingt-cinq ans, et elle comprend actuellement dix mille hectares répartis entre plusieurs fermes.

L'autre, la ferme Bourlier, occupée actuellement par un ancien élève de l'Institut agronomique, M. Langlois, se trouve à la limite des départements d'Alger et d'Oran, à peu de distance de Trumelet et les terres qui en dépendent, s'étendent sur huit mille hectares. Ce sont les céréales qui ont fait la fortune de ces superbes domaines ; mais la création et le développement de semblables entreprises ne se sont pas effectués sans de grosses difficultés, et il faut rendre hommage à l'énergie et à l'opiniâtreté de ces hardis pionniers qui auraient pu jouir d'une vie facile en France et qui sont venus dans ce pays sans voies de communication pour y créer une œuvre de colonisation véritablement admirable.

Mais si les grandes exploitations y ont si bien réussi, est-ce que la petite colonisation y obtiendra aussi de semblables résultats ?

L'État commença timidement à créer quelques villages officiels et offrit des concessions gratuites d'une cinquantaine d'hectares. On peut trouver que ce chiffre est un peu faible ; le succès eût été sans doute plus certain avec des propriétés de 80 à 100 hectares. Toutefois les centres que nous avons visités

nous ont paru très prospères. Les villages, déjà anciens, de Bourbaki, de Vialar et de Trumelet, qui ont eu des débuts pénibles il y a une dizaine d'années, sont actuellement en pleine activité et en complet développement. Les centres nouveaux de Taine et de Liébert prennent déjà fort bonne tournure et bien que les concessions n'aient été accordées que l'été dernier, la plupart des colons sont déjà arrivés avec leur famille, ont fait construire ou ont construit eux-mêmes leur habitation, labouré et ensemencé une partie de leurs terres.

Le peuplement métropolitain de ces deux villages — un tiers des concessions étant toujours réservé à des agriculteurs algériens — a été effectué pour la presque totalité avec des Savoyards. Leur recrutement a été fait avec beaucoup de soin dans leur pays d'origine par un très actif et très intelligent chargé de mission du gouvernement algérien, M. Glorieux, Savoyard lui-même et ancien professeur au Lycée d'Alger. Ces villages de Taine et de Liébert se sont trouvés peuplés beaucoup plus rapidement que les autres et par des éléments bien supérieurs. Ce sont de vrais agriculteurs qui ont été choisis, travailleurs et sobres, et ce qui est très appréciable, chargés d'une nombreuse famille; chaque concessionnaire a une moyenne de sept à neuf enfants.

Les résultats que commencent à donner ces deux villages, où Savoyards et Algériens apportent leurs qualités particulières, montrent combien les missions de propagande comme celle dont M. Glorieux est chargé peuvent rendre de services à l'œuvre de colonisation. Le peuplement régional des villages algériens, en groupant dans un même centre des agriculteurs d'une même région de la France, diminue leur dépaysement et les attache davantage à une région où ils retrouvent des personnes ayant la même mentalité et les mêmes habitudes qu'eux. C'est d'ailleurs pour cette raison que la colonisation du Canada, constituée surtout avec des cultivateurs normands, a été si vivace et a donné des résultats si remarquables.

On critique trop souvent les procédés administratifs de la colonisation algérienne, pour qu'il ne nous ait semblé de toute justice de mettre en évidence les résultats excellents qu'elle obtient dans certaines régions. Le plateau du Sersou est vaste, il y a encore de la place pour de nouveaux villages français et pour des familles savoyardes recrutées par M. Glorieux. Souhaitons que le gouvernement algérien persévère avec une égale énergie et un égal bonheur dans l'œuvre de colonisation qu'il y a entreprise, et dans quelques années se trouvera constituée dans ces contrées, actuellement peu peuplées, une nouvelle et riche province française qui sera renommée par ses blés, ses arbres fruitiers et aussi par sa population laborieuse.

ED BUCHÈRE.

(Dépêche Coloniale).

EXPÉDITION FRANÇAISE AU POLE SUD

COMMANDÉE PAR LE DOCTEUR CHARCOT

BUT ET MOYENS APPROUVÉS PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES

C'est vers le Pôle Sud que les grandes nations européennes dirigent maintenant tous les efforts de leurs expéditions scientifiques polaires, et il est nécessaire que la France s'associe à l'œuvre pacifique de la conquête de ce monde nouveau dont l'importance au point de vue scientifique est incontestable.

Lors de la dernière expédition antarctique française que j'ai organisée et que j'ai eu l'honneur de commander, les circonstances exigèrent une préparation hâtive et les ressources mises à la disposition de l'expédition furent extrêmement modestes et insuffisantes ; néanmoins, m'appuyant sur l'opinion des savants qui ont bien voulu s'intéresser aux travaux de cette expédition et contribuer à leur mise en valeur, je crois pouvoir affirmer que les résultats scientifiques portant sur la géographie, la physique du Globe, l'histoire naturelle, l'océanographie, la biologie, etc., furent considérables.

Nous avons pu obtenir que la publication de ces travaux fût assurée par le gouvernement sous la direction de deux Commissions dont les membres étaient choisis parmi les savants les plus compétents à l'Académie des Sciences, au Bureau des Longitudes, à l'Université. Ils rempliront de six à huit gros volumes et un Atlas de cartes. Déjà un premier volume de 436 pages a paru et quatre autres vont suivre dans le cours de l'année 1907.

Ce premier succès, la conviction profonde que j'ai, et qui est basée sur l'opinion des savants de tous pays et sur ma propre expérience, de l'immense travail scientifique portant sur presque toutes les branches de la science, qui reste à accomplir dans les régions encore totalement inconnues de l'Antarctique, m'ont décidé à chercher à organiser une nouvelle expédition.

Préparée avec plus de soins et de temps, guidée par l'expérience, aidée par un état-major et un équipage rompu aux difficultés de ces travaux, je crois pouvoir affirmer que les résultats de cette nouvelle expédition, continuation de la précédente, contribueraient à augmenter le patrimoine scientifique de

notre pays. Mais ces résultats ne pouvaient être obtenus qu'à la condition que les savants veuillent bien nous diriger et nous indiquer les études que nous devons surtout entreprendre et le sens et les moyens que nous devons adopter pour les mener à bien.

Je me suis adressé à l'Académie des Sciences, qui nomma une Commission composée de MM. Bouquet de la Grye, Mascart et Perrier, chargée de rédiger un rapport sur les résultats de la dernière expédition et sur l'utilité d'une nouvelle expédition. Le 4 Février, l'Académie des Sciences réunie en comité secret a écouté le rapporteur M. Bouquet de la Grye et à la suite de la lecture de ce rapport extrêmement favorable et élogieux, l'Académie affirmant l'incontestable utilité scientifique et patriotique de cette expédition qu'elle désire voir aboutir, m'a accordé son haut patronage et a nommé une Commission spéciale composée de MM. Bouquet de la Grye, Mascart, Gaudry, Bornet, Perrier, Guyou, Muntz, de Lapparent, Roux, Giard, Bouvier, Lacroix, chargée d'étudier et d'élaborer le si vaste programme scientifique de la nouvelle expédition antarctique française.

Le Ministre de l'Instruction publique a bien voulu également approuver officiellement notre projet et, désirant voir réussir notre œuvre, nous assure le concours de son ministère.

BUT DE L'EXPÉDITION. — Une étendue dépassant la superficie de l'Europe et de l'Australie réunies reste actuellement totalement inconnue dans l'Antarctique; l'expédition que j'organise a pour but l'exploration méthodique et scientifique d'une région aussi vaste que possible de cette partie du monde. Au cours de cette expédition essentiellement scientifique, seront entreprises des études portant sur la géographie, la physique du Globe, l'histoire naturelle, la paléontologie, etc., etc., suivant le programme qui nous sera fourni par la Commission nommée à cet effet par l'Académie des Sciences.

En même temps et sans détriment l'un pour l'autre, des raids seront accomplis suivant les circonstances, soit par mer, soit sur le continent, afin de pénétrer le plus possible dans l'inconnu. Je pars en effet de ce principe, qu'à la condition toutefois de ne pas sacrifier exclusivement à la gloire d'une haute latitude atteinte, les études scientifiques qui seules peuvent expliquer et compenser les dépenses relativement élevées de l'expédition, ces raids sont d'une importance considérable, non seulement pour la gloire du pays que représente l'expédition, mais également au point de vue scientifique pur, car, accomplis par de bons observateurs, ils fournissent des notions qui, même superficielles, peuvent seules permettre ultérieurement des études scientifiques plus méticuleuses.

SECTEUR D'ÉTUDE CHOISI. — Il est actuellement à peu près certain que deux expéditions anglaises, l'une commandée par le lieutenant Shackleton,

l'autre par Scott, partiront assez prochainement pour l'Antarctique, et se dirigeront vers la muraille de Ross, continuant leurs efforts dans le secteur déjà étudié par l'expédition de la *Discovery*. D'autre part, le docteur Bruce se propose également de repartir pour la mer de Weddell. continuer les études commencées par sa précédente expédition à bord de la *Scotia*.

Nous sommes parfaitement d'accord avec les commandants de ces différentes expéditions, et il est certain que nos expéditions ne pourront que bénéficier d'études accomplies dans ces conditions d'entente. Il semble également qu'une expédition belge dirigée par M. Arctowski soit en préparation. Le programme de celle-ci, publié depuis plusieurs années et longuement exposé au Congrès de Bruxelles, se rapporte à une exploration circumpolaire. Il n'y a aucun doute que nous ne puissions nous mettre également d'accord avec le commandant de cette expédition.

Le secteur dans lequel nous nous sommes engagés en 1903-1905, compris entre les longitudes 60° et 140° Ouest, se trouve complètement libre. C'est dans cette région que je désire conduire la nouvelle expédition pour les diverses raisons suivantes :

1° L'intérêt incontestable qui réside à élucider le problème de la Terre Alexandre I, seulement entrevue par Bellinghausen, Evensen de Gerlache et nous-mêmes, et sur laquelle on ne possède aucune notion, ne sachant même pas si elle se continue ou non avec la Terre de Graham ; l'ignorance totale de ce qui se passe à l'Ouest de celle-ci et l'importance qu'il y aurait à rattacher la Terre de Graham à la Terre Édouard VII ;

2° La possibilité de l'existence d'une muraille semblable à celle découverte par Ross et permettant une exploration étendue du plateau tant vers le Sud que dans l'Ouest ;

3° La très riche moisson scientifique recueillie par l'expédition du *Français* malgré ses faibles ressources, et l'importance inappréciable à persister dans des études commencées et à les continuer, sans compter l'avantage considérable de s'attaquer à une région déjà explorée par nous-mêmes et dont nous connaissons déjà les difficultés et les points faibles ;

4° Il faut enfin faire entrer en ligne de compte les bonnes relations créées par notre précédente expédition avec la République Argentine, sur l'appui et au besoin le secours de laquelle nous pourrions presque sûrement compter.

MOYENS D'ACTION. — Nous considérons qu'une somme de 800.000 francs, comprenant la construction d'un navire, serait suffisante, mais il est certain qu'une somme supérieure permettrait de donner à l'expédition une étendue beaucoup plus vaste et la faciliterait considérablement. C'est ainsi qu'un second navire, servant de tender, chargé du ravitaillement, abandonnant le premier navire au moment de l'hivernage et venant le retrouver au printemps

suivant, serait d'un avantage considérable. Mais, à son défaut, nous pourrions peut-être obtenir de la République Argentine un ravitaillement éventuel et le dépôt de charbon en des points tels que Port-Lockroy ou Port-Charcot.

Quoi qu'il en soit, nous n'envisageons dans le présent rapport qu'une expédition dont les ressources ne dépasseraient pas 800.000 francs.

Navire. — Nous avons fait et fait faire par des personnes compétentes, depuis notre retour de l'Antarctique, une étude approfondie tant en Angleterre qu'en Norvège des navires d'exploration polaires sur les navires eux-mêmes, dans les chantiers auprès des constructeurs, et également auprès des chefs des dernières grandes expéditions polaires. Différents plans étudiés et rectifiés par nous-mêmes nous ont été soumis et sont actuellement discutés par des personnes compétentes, et nous sommes en pourparlers avec des chantiers pour la construction éventuelle.

Je puis déjà soumettre aux personnes que cela pourrait intéresser une partie de ces plans, qui doivent nous donner un navire auxiliaire parfaitement adapté à la navigation dans les glaces, pouvant résister aux fortes pressions, très marin et naviguant bien soit à la voile, soit à la vapeur. Les soutes contiendront un approvisionnement de charbon relativement considérable, des vivres pour deux hivernages et un matériel important. Les dimensions cependant resteront assez restreintes par suite des ressources de l'expédition, mais également pour permettre de naviguer avec plus de sécurité le long des côtes et de chercher un abri dans les petites anses.

Ce navire sera muni de tous les appareils nécessaires pour les études que nous nous proposons d'entreprendre : treuils à vapeur, machine à sonder, à draguer, etc. Il sera pourvu également d'un grand laboratoire.

Les aménagements seront suffisamment confortables pour que les savants de l'expédition puissent se livrer à leurs travaux dans les meilleures conditions possibles.

Le navire sera pourvu d'embarcations suffisantes pour la navigation habituelle et, en plus, d'un canot à moteur spécialement agencé ainsi que de deux baleinières norvégiennes, de deux prams et de plusieurs doris, qui peuvent être d'une très grande utilité et qui, placées les unes dans les autres, sont peu encombrantes.

Traineaux. — Nous emporterons un certain nombre de traîneaux (dits traîneaux Sverdrup) de 3 m. 35, 2 m. 74 et 2 mètres construits en Norvège et destinés à être traînés soit à bras, soit par des chiens. Ceux-ci seront achetés à la République Argentine qui élève dans l'île Anno Nuevo une race de chiens sibériens et groënlandais, ce qui nous permettra d'éviter l'habituelle et grande mortalité de ces animaux au passage des Tropiques.

Nous emporterons en outre des traîneaux automobiles, si les essais en cours

poursuivis séparément par deux grands établissements sont satisfaisants, comme tout semble l'indiquer. Ces traîneaux inutilisables sur la grande banquise, peut-être peu utilisables sur la banquise côtière, pourront au contraire, rendre d'énormes services sur les plateaux de glace que nous sommes presque certains de rencontrer. Notre séjour dans l'Antarctique nous a, en effet, permis de constater le début de semblables formations glaciaires dans les nombreux cas où la configuration du terrain le permettait. Nous avons pu, d'autre part, arriver à la conviction que les grands icebergs tabulaires ne proviennent et ne peuvent provenir que de plateaux similaires à celui de Ross. Or, ces icebergs innombrables dans l'Antarctique et en particulier, aux environs de la Terre Alexandre 1^{er} ne peuvent provenir exclusivement de la muraille de Ross même ; il est donc plus que probable qu'ils doivent provenir de plateaux que nous rencontrerons dans la région que nous explorerons et que nous pourrions parcourir avec une facilité relative, grâce aux traîneaux automobiles. Mais je tiens à indiquer d'ores et déjà que ces traîneaux ne *seront pas* des instruments de transport à grande vitesse, mais simplement des véhicules mécaniques, robustes, transportables, le cas échéant, à bras d'homme, pouvant remorquer des charges assez considérables à une vitesse à peine supérieure à celle des chiens, mais ayant sur ceux-ci des avantages qui sautent aux yeux.

Matériel destiné à la navigation dans les glaces et aux raids. — Mon expérience personnelle, mes enquêtes durant ces deux dernières années en Angleterre, en Écosse et en Norvège, me permettront de munir l'expédition des engins les plus simples, les plus robustes et les mieux adaptés à l'exploration projetée (scies à glace, explosifs, ancres à glace, skis, raquettes, tentes, sacs de couchage, cuisines portatives, etc., etc.).

Vivres. — Je crois pouvoir affirmer (et les résultats le prouvent) qu'aucune expédition n'a été plus soigneusement et plus largement montée en vivres que la nôtre. Je m'adresserai donc aux mêmes maisons, françaises, anglaises, allemandes, américaines et argentines suivant la liste conservée, et que je tiens à la disposition des personnes qui peuvent être intéressées par cette question. Je n'apporterai de modifications que dans certains détails d'emballage.

La liste des vivres sera établie pour une durée de deux années à partir du moment où l'expédition quittera Ushnaia.

Vêtements. — Les vêtements seront de même provenance que ceux employés dans notre expédition précédente avec quelques modifications et additions dictées par l'expérience.

J'adopterai la même literie (matelas en kapok, sommiers élastiques en lames de bois), tant pour l'équipage que pour l'état-major.

Équipage. — L'équipage comprenant : chef mécanicien, chauffeurs, cuisinier, maître d'hôtel, patron, maître d'équipage et matelots, sera de seize hommes, auxquels seront adjoints éventuellement deux ou trois guides des Alpes. Je me suis déjà assuré le concours de neuf hommes ayant appartenu à mon ancien équipage, tous les autres seront des volontaires que j'aurai à choisir parmi une cinquantaine qui se sont déjà inscrits.

État-major. — L'état-major sera constitué sur le même principe que celui de l'expédition de 1903-1905 et comprendra deux officiers de marine, un capitaine au long cours, un géologue, deux zoologues, un ingénieur et moi-même. Je me suis déjà assuré le concours de quatre de mes collaborateurs de l'expédition précédente.

TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE L'EXPÉDITION. — L'Académie des Sciences, accueillant favorablement le projet que j'ai eu l'honneur de lui soumettre, a bien voulu nommer une Commission composée de MM. Bouquet de La Grye, Mascart, Gaudry, Bornet, Perrier, Guyou, Müntz, de Lapparent, Roux, Giard, Bouvier, Lacroix, chargée d'étudier et d'élaborer le si vaste programme scientifique de la nouvelle expédition antarctique française. Nous nous conformerons à ce programme et emporterons les instruments désignés par cette Commission.

Nous nous entendrons également avec les autres expéditions antarctiques étrangères afin de faire profiter la science d'observations simultanées.

PROGRAMME D'EXPLORATION. — Le navire de l'expédition quittera au printemps les terres Magellaniques et ira directement recueillir des échantillons de fossiles au Mont Bransfield et à l'île Seymour, dans les gisements reconnus si riches par l'expédition du docteur Nordenskjöld. Ces collections seront ramenées de suite si le temps nous le permet à Ushnaia, sinon elles seront mises en sécurité à un des ports d'accès facile découverts par nous (Port Lockroy ou Port Charcot), où elles pourront être reprises facilement, soit par nous-mêmes au retour, soit par le bateau de ravitaillement ou même par le navire argentin qui, tous les ans, va relever le poste météorologique établi dans les Orcades du Sud.

Nous prendrions ensuite comme point de départ l'île Wandel où notre dernière expédition hiverna en 1904 et nous rendant à la Terre Loubet nous commencerions nos travaux dans la région inconnue située au Sud de cette terre. J'espère, en profitant du chenal où nous fûmes arrêtés par un échouage, et en prenant les précautions dictées par l'expérience, pouvoir gagner ainsi la latitude de la Terre Alexandre I^{er} et peut-être contourner celle-ci. Il est impossible à partir de ce moment de fixer un itinéraire qui ne peut que dépendre des circonstances. Nous nous efforcerons toutefois de relier la Terre

Alexandre 1^{er} à la Terre Édouard VII. Quoi qu'il en soit, l'expédition hivernera à terre, au point le plus favorable reconnu par elle pendant cette première campagne d'été.

Pendant l'hivernage, en même temps que les travaux scientifiques seront poursuivis sur une base fixe par une partie de l'état-major, des raids seront dirigés le long des côtes et dans l'intérieur des terres avec le double objectif de poursuivre nos propres études scientifiques et en même temps de pousser le plus loin possible dans l'inconnu et *vers le Sud*, afin de rapporter des renseignements généraux sur ces régions, ainsi que sur les conditions d'exploration qui pourraient être utilisés par les savants qui nous succéderaient.

Pendant l'été de l'année suivante, l'expédition continuerait ses investigations par une campagne de navigation autant que possible vers l'Ouest, mais subordonnée aux circonstances et aux conditions impossibles à prévoir.

En principe, la durée maximum de l'expédition partie des terres Magellaniques et retour serait de dix-huit mois, mais les approvisionnements prévoieraient un second hivernage au cas où celui-ci serait devenu obligatoire par les circonstances.

(*Dépêche Coloniale*).

LIGUE COLONIALE FRANÇAISE

(Siège social : 19, rue Saint-Georges, PARIS).

Le Président a signalé au Comité d'Études, cette création nouvelle et digne du suffrage de tous ceux que les colonies intéressent.

La Ligue comprend des membres qui paient une cotisation de 5 francs et des adhérents à 1 franc par an, avec faculté de racheter la cotisation annuelle par le versement unique de 100 francs pour les membres et de 20 francs pour les adhérents.

Tout membre rachetant sa cotisation par une somme de 500 francs au moins, recevra le titre de *Bienfaiteur* de la Ligue.

M. le Général Lebon, commandant le 1^{er} corps d'armée, a accepté de faire partie du Comité directeur de la Ligue.

M. Nicolle, Président de la Société, a été désigné comme Vice-Président.

Voici l'appel aux bonnes volontés de tous formulé par le Président de la Ligue :

A tous les hommes de labeur et de bonne volonté qui, à un titre quelconque, travaillent à la prospérité de nos colonies et s'intéressent à leur sort, la « Ligue Coloniale Française » adresse un appel que leur patriotisme ne saurait manquer d'entendre.

Elle leur dit : Unissez-vous, pour que la force qui résultera de cette union assure, dans les conditions les plus solides et les plus larges, le succès de la cause à laquelle vous avez déjà apporté l'appoint de vos dévouements individuels. Unissez-vous pour que, du rapprochement de vos esprits et de l'association de vos énergies, notre empire colonial reçoive l'impulsion nécessaire à son entier développement.

La tâche à laquelle vous êtes conviés est aussi utile que belle. Elle consiste à créer en France un foyer d'ardentes sympathies pour notre domaine d'outre-mer et à stimuler le zèle de tous ceux qui peuvent consacrer à l'avenir de ce domaine une activité souvent en peine de s'employer dans les cadres encombrés de la vie métropolitaine.

Vous serez, vous les coloniaux militants, les premiers à en éprouver l'heureux effet. Quand vos généreuses initiatives seront soutenues comme elles méritent de l'être, quand, en quittant la France, vous aurez la certitude d'y laisser derrière vous des amitiés fidèles, attentives aux efforts que vous allez tenter sur des terres lointaines, vous vous sentirez à la fois plus hardis et plus forts, et, de cette confiance en vous-mêmes, le pays recueillera le bénéfice le plus précieux.

Ainsi, après tant d'autres, vous éprouverez les bienfaits de la solidarité.

Cette solidarité, c'est, tenant en un seul mot, tout le programme de la « Ligue Coloniale Française ». Créer entre tous les coloniaux un lien aussi étroit que permanent, faire d'eux une sorte de grande famille dont tous les membres, en quelque lieu du monde qu'ils se trouvent, se prêteront mutuellement aide et assistance, tel est le but qu'elle se propose.

Et ce but, elle le place sous l'égide de la tradition morale qui est le patrimoine de notre race, c'est-à-dire sous l'invocation directe de l'esprit de progrès et d'humanité que la France n'a jamais cessé de symboliser aux yeux du monde. Le travail dans la paix, telle est sa devise. La « Ligue Coloniale Française » ne comprend l'œuvre colonisatrice que comme une œuvre d'émancipation, de moralisation et de relèvement de la personne humaine par le labeur fécond qui est la première condition de sa dignité.

En servant ainsi la cause de l'humanité, la France servira aussi la sienne. Et c'est là ce qu'il importe de faire comprendre clairement à tous.

Aujourd'hui, la politique coloniale est devenue pour tous les peuples une nécessité. Les petites nations ne sont grandes que par elle. et les grandes ne

peuvent maintenir leur puissance qu'en ouvrant, sur un globe où la place devient de plus en plus précieuse, le plus vaste champ possible à l'activité sans cesse accrue de leurs citoyens.

Depuis des siècles, la Hollande doit sa prospérité et son indépendance à un empire colonial qui centuple son domaine et ses ressources. L'industrielle Belgique, la première nation d'Europe au point de vue de l'activité économique, fonde sur le Congo ses plus belles espérances. La libre Angleterre domine le monde par ses colonies et compte sur elles seules pour continuer à assurer l'indispensable essor à son génie commercial et maritime. L'Empire allemand, tardivement entré dans la politique d'expansion mondiale, mais puissamment aidé par sa merveilleuse « Ligue Coloniale Allemande » *Deutsch Colonial Gesellschaft*, lutte, on sait avec quelle discipline et quelle ardeur, pour assurer les débouchés nécessaires à son activité industrielle et navale. Les États-Unis eux-mêmes, malgré l'immensité d'un territoire grand à lui seul comme l'Europe entière, cherchent des colonies et proclament les Amériques intangibles. Enfin, n'est-ce pas par des guerres économiques et coloniales que le Japon, l'Empire du Soleil-Levant, s'est récemment placé au rang des grandes puissances ?

Et c'est un tel moment que la France choisirait pour méconnaître l'importance d'un empire d'outre-mer que la prévoyance de ses plus grands hommes d'État, le dévouement et l'héroïsme de ses explorateurs et de ses soldats lui ont si méritoirement conquis ?

Cela ne peut pas être. Le rôle de la « Ligue Coloniale Française » sera de veiller à ce que cela ne soit pas.

C'est pourquoi, gardienne vigilante de nos plus belles traditions nationales, défendant le patrimoine séculaire que les générations qui se succèdent ne doivent plus se transmettre qu'en voie de croissante prospérité, la « Ligue Coloniale Française » invite toutes les intelligences, toutes les énergies à collaborer à son œuvre patriotique.

Que tous les partisans de la cause coloniale répondent à son appel et lui adressent leur adhésion. C'est faire acte de bons citoyens que de s'unir pour le bien du pays qui ne fait qu'un avec celui de « la plus grande France ».

EUGÈNE ÉTIENNE,

Président du Comité Directeur.

Les statuts de la Ligue, déposés au Secrétariat, sont à la disposition des membres de la Société.

BIBLIOGRAPHIE

L'AURORE AUSTRALE, par M. BIARD D'AUNET.
Paris, Plon, 1907.

Cet ouvrage est le résumé des observations faites par l'auteur pendant son séjour en Australie de 1893 à 1905. Il repose sur une documentation très étendue dont l'effort nous échappe, M. Biard d'Aunet ayant pris soin de ne nous en présenter qu'un abrégé facile à lire, clair, et visant par là à produire, comme il le dit lui-même, « une impression plus vive ». Il n'est pas jusqu'au titre de l'ouvrage qui ne sollicite l'attention d'une manière heureuse. Précautions utiles pour secouer le lecteur français de son indifférence habituelle, surtout quand il s'agit de quelque chose d'aussi lointain que l'éveil d'un peuple situé à nos antipodes, en plein Océan Pacifique.

Notre ignorance à l'égard de l'Australie est regrettable. L'importance d'un pays par rapport à nous ne doit pas se mesurer à la distance. La politique de toutes les grandes puissances étant devenue mondiale, rien de ce qui se passe hors de chez elles ne doit leur rester inconnu, à plus forte raison quand il s'agit d'un pays vaste, riche d'avenir et déjà orgueilleux de ses destinées, avec lequel le voisinage de nos colonies océaniques nous oblige d'ailleurs à entretenir des relations tout au moins diplomatiques. C'est le cas de l'Australie.

Cette terre, quinze fois plus vaste que la France, est dix fois moins peuplée. Ses quatre millions d'habitants, d'origine britannique, assemblés depuis deux générations, constituent aujourd'hui une nation distincte, très libre d'allure, conséquence de son origine sociale et de son milieu géographique, et chez laquelle on retrouve déjà fort peu des caractéristiques mentales de l'ancien élément européen. C'est ce que l'auteur nous démontre fort bien dans les premiers chapitres de son livre, consacrés à la vie intellectuelle, sociale, économique et politique de l'Australie. Société encore rudimentaire, jeune, inexpérimentée, incohérente et maladroite dans quelques-unes de ses conceptions, orgueilleuse et un peu brutale dans ses manifestations collectives, mais franche et hardie, et empreinte du reste, quand on l'étudie d'un peu près, d'une certaine cordialité de bon augure, au demeurant, « un corps sain et robuste ». On sait que le socialisme est à peu près triomphant en Australie. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de cette question, non plus qu'à décrire ici le fonctionnement de la Constitution australienne, longuement étudiée par l'auteur. Bornons-nous à dire que, suivant lui comme d'autres qui l'ont observée, la nation est « assez jeune pour que les leçons de l'expérience puissent, avant d'être trop rudes, lui devenir profitables. A cet âge heureux, les évolutions sont aisées, et toutes les puissances vitales concourent instinctivement vers un but unique : grandir ».

Grandir : les richesses du sol de l'Australie lui en font un devoir et une espérance, bien que toute cette valeur matérielle soit peu ou mal exploitée encore, et que le budget national manque d'équilibre.

Une question qui nous intéresse plus directement, c'est celle qui se rapporte à

l'état d'esprit des Australiens vis à vis du commerce européen dans le Pacifique, des questions polynésiennes, et en particulier de nos colonies, à nous, dans ces régions lointaines. La question des Nouvelles-Hébrides, déjà, à vivement passionné l'opinion et les pouvoirs australiens, — indice d'ambitions politiques assez inquiétantes. Notre commerce d'exportation est, lui aussi, menacé en Océanie, et par la concurrence européenne, et par nos traités avec l'Australie, laquelle « a l'avantage de l'indépendance sans en avoir les charges, ni surtout les risques » Nos acheteurs de laine sont cependant les meilleurs clients de l'Australie, qui semble ne pas en tenir compte.

Et l'auteur termine son travail par ces considérations mélancoliques : « Si nous ne prenons part comme associés, fournisseurs, clients ou concurrents des Australiens, au mouvement qu'ils ont créé, quand il ne nous restera aux antipodes que des intérêts dits politiques, nos établissements seront commercialement annexés. Il faudrait alors se résigner à les céder au meilleur prix, puisqu'ils ne seraient que des charges inutiles.

La France ferait bien de regarder ce qui se passe là-bas. Il en est peut-être encore temps ».

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE ET COLONIES.

Développement de la politique indigène. — L'intéressant mouvement qui tend à appeler les indigènes à une participation plus grande aux affaires coloniales se généralise. Le gouvernement anglais a fait connaître son intention de nommer deux Hindous au conseil de gouvernement de l'Inde. Nous avons récemment introduit des membres musulmans dans la conférence consultative de Tunisie. Et le courrier nous apporte le texte des deux arrêtés par lesquels M. Beau, le gouverneur-général de l'Indo-Chine, vient d'organiser un comité consultatif au Tonkin.

Paul Bert avait fait le premier essai d'une institution de ce genre il y a vingt ans. Peut-être était-elle prématurée à cette époque et est-ce la raison pour laquelle elle n'avait pas vécu. Une partie du territoire n'était pas encore soumise ; la partie que nous avons commencé d'occuper était en proie à la piraterie ; les souvenirs de la conquête, encore tout frais, entretenaient des sentiments de haine dans la population ; celle-ci ne nous connaissait pas encore et n'ayant aucune confiance en nous

n'avait aucun désir de collaborer avec nous. Aujourd'hui les choses ont complètement changé. Une paix complète règne dans tout le pays ; des relations nombreuses, soit dans les administrations, soit dans les entreprises privées, se sont établies entre Annamites et Français et le peuple conquis n'a plus pour nous ni les craintes ni l'aversion d'autrefois. Mais ce qui est surtout nouveau, c'est que cette collaboration, qui leur répugnait autrefois, les Annamites la désirent aujourd'hui. Nous avons déjà signalé quel engouement s'est emparé d'eux pour notre culture et pour nos méthodes. Les manifestations s'en multiplient. Aux élections municipales d'Hanoï qui viennent d'avoir lieu, on a vu avec étonnement les indigènes, qui s'en étaient désintéressés jusqu'alors, s'en occuper activement, opposer des listes les unes aux autres et formuler des programmes dans lesquels ils réclamaient des écoles, des hôpitaux et une organisation de l'assistance médicale. Ayant reconnu notre supériorité, au moins pour ce qui concerne les connaissances scientifiques, ils ont de nous cette idée nouvelle que nous avons beaucoup de choses à leur apprendre, et ils se tournent vers nous comme vers des éducateurs possibles.

M. Beau reprend donc le projet de Paul Bert dans des conditions infiniment plus favorables et plus opportunes. Le comité consultatif indigène sera composé de trois sections : une section des agriculteurs, une section des commerçants et une section des races du Tonkin non annamites. Les membres des deux premières sections seront élus par les notables. En raison de l'état encore fort arriéré des races non annamites, ceux de la troisième seront jusqu'à nouvel ordre désignés par les résidents de leur province. Quand les sections délibéreront séparément, aucun fonctionnaire n'assistera à leurs séances ; elles choisiront elles-mêmes leur président. Quand elles s'assembleront en réunion plénière, le résident supérieur du Tonkin les présidera. Le gouverneur général a désigné comme questions sur lesquelles le comité sera dès maintenant consulté : l'enseignement, l'assistance médicale, les sociétés coopératives, les caisses de prévoyance et de dépôt, l'organisation des prêts agricoles, la colonisation du haut pays au moyen de colons tirés des provinces du delta. On sait en effet que tandis que le delta est surpeuplé, le haut pays, dévasté autrefois par les pirates chinois, est vide, et que c'est une des grosses questions du Tonkin que d'y ramener des habitants.

En même temps qu'il créait cet organe central, M. Beau a réorganisé les commissions consultatives de notables que M. Doumer avait instituées en 1898 au chef-lieu de chaque province. Ces assemblées étant composées de membres choisis par le résident, péchaient par trop de docilité. Ces membres seront désormais élus et auront par conséquent plus d'indépendance.

Les innovations de ce genre ne vont pas sans causer des appréhensions. On a vu quelle opposition passionnée l'admission des indigènes à la conférence consultative a soulevée parmi les colons tunisiens. On demande : « Quand vous aurez instruit les indigènes et que vous les aurez initiés aux affaires publiques, croyez-vous qu'ils continueront à supporter notre domination ? Et alors qu'arrivera-t-il ? » Dieu le sait, comme disent les Arabes. Mais ce qui nous paraît certain, c'est qu'il ne nous est pas possible d'avoir une autre politique à l'égard des indigènes. En premier lieu, quand on a affaire à des races aussi intelligentes et aussi anciennement civilisées que la race annamite, — aussi capable de donner des avis sensés sur ce qu'elle désire et sur ce qui lui convient, — est-il un meilleur moyen de les bien administrer que de les consulter, et serait-il sage de se priver des renseignements qu'elles peuvent fournir ? D'autre part, même si, contre toutes nos tendances nationales, nous voulions nous opposer à l'effort des indigènes pour améliorer leur sort, est-ce que nous pourrions y parvenir ? Lorsqu'ils ont entrevu quelle force l'homme tire de l'instruction, les empêcherons-nous de s'instruire ? Lorsqu'ils ont

compris les avantages de l'association, les empêcherons-nous de s'associer ? Et parce que le bien-être leur ouvre l'esprit et leur donne le désir d'avoir leur part dans la vie publique, les empêcherons-nous de s'enrichir ? Non. Le mieux est donc de prendre nous-mêmes la direction du mouvement et de la garder. C'est en étant bienfaisante que notre domination se rendra nécessaire et acquerra d'autres chances de durée que celle qu'elle tient de la force.

Seulement, la direction de ce mouvement est une œuvre difficile. Si nous encourageons les espérances de nos sujets, nous nous engageons par là à les contenter. C'est pourquoi nous voudrions que des mesures comme celles que vient de prendre le gouverneur de l'Indo-Chine et auxquelles nous applaudissons fussent rattachées par le gouvernement français à un plan d'ensemble dans l'exécution duquel on réglerait dans un même esprit toutes les questions se rattachant au relèvement des indigènes : instruction, assistance médicale, crédit et prévoyance, représentations et admission aux emplois publics.

Temps.

Une conséquence du traité franco-siamois. — Voilà le traité franco-siamois ratifié. Il va donc entrer en vigueur. Nous avons dit qu'il rend au Cambodge, et par conséquent à notre Indo-Chine, les trois riches et peuleuses provinces de Battambang, de Siem-Reap et de Sisophon. L'acquisition n'est pas de mince importance au point de vue économique, mais elle a encore un autre intérêt sur lequel un groupe de savants, d'artistes et de personnalités indo-chinoises appelle l'attention : c'est qu'elle met en notre possession quelques-uns des plus beaux monuments de l'Asie, quelques-unes des merveilles architecturales du monde. Par une bizarrerie de l'histoire, l'art hindou n'est arrivé à son apogée que dans ses rejets les plus lointains. Ses plus belles sculptures sont à Java, où elles ornent le Boroboudom ; mais ses plus vastes et ses plus impressionnants édifices sont dans ces anciennes provinces que le Cambodge va recouvrer. M. Finot, qui a été directeur de l'École française d'Extrême-Orient, et qui a visité les deux pays, l'a expliqué dans le *Bulletin du Comité de l'Asie française*, ni les grands temples du sud de l'Inde, ni les ruines trop vantées d'Ankrâdhapoura, à Ceylan, ne peuvent soutenir la comparaison avec les restes magnifiques d'Angkor, la capitale du vieil empire cambodgien. Ces restes ne sont plus tout à fait inconnus du public. Par les moulages et les réductions exposés au musée du Trocadéro, un Parisien peut prendre une idée de ces immenses constructions à plans carrés, dont les silhouettes pyramident vers leur centre, dont les tours sont couronnées par d'énormes faces de dieux sculptées sur les quatre côtés, et dont les murs sont revêtus d'une invraisemblable profusion de bas-reliefs et d'ornements.

Qu'allons-nous faire de ces ruines ? On peut dire qu'elles font partie du patrimoine général de la civilisation. Elles témoignent de l'une des façons dont la beauté a été comprise. Elles constituent un document que rien ne pourrait suppléer pour l'histoire de l'imagination humaine. Du moment qu'elles deviennent nôtres, nous en sommes responsables comme d'un dépôt. Les laisserons-nous à l'abandon comme le faisaient les Siamois ? Un comité qui vient de se former sous le nom de « comité d'Angkor pour la conservation des antiquités indo-chinoises », pense que cette indifférence ne serait pas honorable pour notre pays. Et il se propose de faire les démarches nécessaires pour arriver à organiser leur conservation.

L'étendue même des monuments exclut toute idée de restauration et même de consolidation. Il y faudrait de trop grandes sommes. Mais on peut faire deux choses. Etablir un service de gardiens qui empêcheraient les bâtisseurs actuels de

s'y approvisionner de pierres, les touristes d'en emporter les sculptures, et les arbres de la forêt qui les a envahis d'en disloquer les murailles; et les rendre accessibles aux voyageurs de plus en plus nombreux qui visitent l'Extrême-Orient, de manière à les mettre au rang de ces grandes curiosités que tout homme instruit désire avoir vues. Jusqu'ici y aller est une véritable exploration avec campement dans la broussaille. Il suffirait de restaurer une chaussée d'une douzaine de kilomètres qui reliait autrefois Angkor au Grand-Lac et de construire une hôtellerie pour en faire un voyage d'agrément.

Il serait fort désirable aussi que de bonnes reproductions de ces monuments fussent publiées afin que les savants pussent les étudier à loisir. L'histoire du Cambodge présente une énigme fort intéressante à déchiffrer. Il semble qu'une colonie hindoue y soit arrivée vers le VIII^e siècle par mer, apportant aux indigènes, qui sont d'une race intellectuellement assez médiocrement douée, une religion plus élevée et des cadres sociaux. Ces étrangers ont gouverné le pays jusqu'au XIV^e siècle et l'ont conduit au degré de prospérité extraordinaire dont Angkor reste la preuve. Puis ils ont disparu, et les indigènes sont retombés dans leur médiocrité, en sorte que ce qu'on appelle la civilisation khmer, du nom de ces indigènes, ne serait pas du tout khmer. Dans quelles conditions ces événements se sont-ils produits? On le sait fort mal encore. Des inscriptions l'apprendront peut-être, et en tout cas les bas-reliefs monteraient ce qu'était cette vie d'autrefois. Il y en a plusieurs kilomètres carrés.

Les ambitions du comité sont donc de celles que l'on peut sans témérité se promettre de réaliser. Sans doute il se trouvera des particuliers pour contribuer à son œuvre. Mais de son côté le gouvernement ne saurait s'en désintéresser. Il paraît difficile d'appliquer brusquement aux trois provinces recouvertes le régime fiscal de l'Indo-Chine, dont on sait combien il est vexatoire. On s'exposerait à des soulèvements. A titre au moins transitoire, elles devront avoir un régime spécial et par conséquent un budget particulier. Le comité demandera qu'un crédit soit inscrit à ce budget pour la conservation d'Angkor. Et l'on s'étonnerait qu'il ne fut pas écouté.

Le Temps.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE ET COLONIES.

Compagnie générale Transatlantique. — Le mouvement général des passagers, des marchandises, des colis postaux et des valeurs en 1906, comparé à celui de 1905, donne les chiffres suivants :

	1905	1906
Mouvement des passagers (nombre).....	310.877	339.807
— des marchandises (tonnes).....	838.772	1.145.831
— des colis (nombre).....	11.486.146	11.851.346
— des espèces et valeurs en francs ..	192.982.981	120.766.300
— des colis postaux (nombre).....	975.856	1.011.041
Nombre de voyages	1.071	1.081

Ce sont principalement les lignes du Havre à New-York qui ont procuré les plus-values les plus importantes : les passagers de toutes classes ont été en augmentation et le tonnage des marchandises transportées s'est également beaucoup accru.

La « Provence » a continué sa brillante carrière.

Ses qualités de stabilité et de vitesse, jointes au confort et au luxe de ses aménagements, en font un paquebot de tout premier ordre, très justement recherché de la clientèle, malgré l'excessive concurrence qui s'exerce sur la ligne de New-York.

Du reste, la vitesse et la régularité de marche de ce paquebot ont été reconnues dans un document officiel publié aux États-Unis (*Report of the Superintendent of foreign mails*) qui établit que, pendant le dernier exercice qui a pris fin au 30 Juin dernier, c'est par « La Provence » que se sont effectués en moyenne les trajets les plus rapides pour le transport des courriers entre New-York et Paris.

Ce paquebot, ainsi du reste que « La Lorraine » et « La Savoie », ont été munis des appareils de télégraphie sans fil à longue distance, ce qui permet non seulement de recevoir des communications en permanence de la terre, mais encore d'organiser un service d'informations publié dans un journal imprimé quotidiennement à bord.

Le matériel naval se composait, au 31 Décembre 1906, de 58 navires jaugeant ensemble 205.014 tonneaux, développant une puissance de 230,450 chevaux et déplaçant au maximum de charge 317.628 tonneaux.

Chemins de fer de l'Indo-Chine et du Yunnan. — M. le baron Hély d'Oissel vient de présider l'assemblée de la *Compagnie française des Chemins de fer de l'Indo-Chine et du Yunnan*.

Au sujet de la ligne du Tonkin, le rapport lu à la réunion expose que l'exploitation du réseau tout entier, soit 395 kilomètres, a eu lieu à partir du 1^{er} Avril 1906.

Les recettes totales se sont élevées à 4 millions 011.857 fr. 49.

La recette kilométrique annuelle ressort à.....	10.156 65
Elle était, en 1905, de	8.407 16

La pauvreté des récoltes, conséquence des inondations de 1905, a empêché le développement du trafic en 1906. Le nombre des voyageurs a été moindre qu'en 1905 : le tonnage total des marchandises transportées n'a été supérieur que de 10 %. Cependant, la sécheresse de l'été dernier, en causant la baisse des eaux du Fleuve Rouge, a amené sur la ligne une plus grande partie des marchandises de transit, telles que : à la montée : filés de coton, tissus, pétrole, huiles, tabac, sel, etc. ; à la descente : étain brut, thé, opium.

Mais la notable augmentation du chiffre total des recettes en francs est due principalement à l'augmentation des distances parcourues et à la hausse de la piastre.

Les transports en service, — c'est-à-dire ceux qui sont effectués pour les besoins de la construction de toutes les lignes de l'Indo-Chine et de celle du Yunnan et pour les besoins de l'exploitation du réseau, — fournissent en 1906, une très grosse part de la recette, un quart environ.

Les transports pour la construction, de beaucoup les plus considérables, sont aujourd'hui à peu près terminés ; ils ont influencé, dans une mesure moindre, la

recette des cinq premiers mois de 1907. D'autre part, le cours de la piastre a baissé. Cependant la moyenne mensuelle des recettes atteint 369.000 francs. Le courant de trafic de transit semble s'établir et se développer. Aussi ces résultats permettent-ils, malgré tout, de fonder de sérieuses espérances sur le développement des relations économiques avec le Yunnan et les provinces limitrophes dans l'avenir.

Voici quelques chiffres statistiques sur l'exploitation :

NOMBRE DE VOYAGEURS TRANSPORTÉS :

	1906	1905
Européens	55.716	44.353
Indigènes.....	1.377.318	1.387.761
Totaux	1.433.234	1.432.114

NOMBRE DE TONNES DE MARCHANDISES TRANSPORTÉES :

En 1906	127.308
En 1905	115.761

NOMBRE DE TÊTES D'ANIMAUX TRANSPORTÉES :

En 1906	8.847
En 1905	11.547

PARCOURS KILOMÉTRIQUE DES TRAINS :

	En 1906	En 1905
Voyageurs..... Kil.	660.333	542.259
Marchandises.....	346.520	217.770
Totaux	1.006.853	760.009

Au cours de l'année 1906, les circonstances ont été favorables à l'exécution des travaux de construction de la ligne du Yunnan, et des progrès notables ont été réalisés.

A la vérité, dit le rapport, les difficultés techniques se sont confirmées, notamment par suite de la nature de certains des terrains rencontrés, qui sont plus ou moins instables, et dont la traversée exige un cube de terrassements supérieur aux prévisions normales.

Si en Chine les services de justice et de police n'ont pas beaucoup mieux que précédemment assuré la sécurité, si l'accaparement des moyens d'action nécessaires à l'entreprise n'a point complètement cessé, si les oppositions, ouvertes ou déguisées, n'ont point toutes désarmé, il n'est pas moins vrai cependant que par le fait de l'arrivée de la locomotive à Laokay, de la ferme volonté d'aboutir manifestée par le gouvernement français et notre Compagnie, de la persistance des chantiers et de leur développement, de la solidarité chaque jour accrue entre les intérêts de l'entreprise et ceux du pays qui en vit à cette heure, les obstacles à notre pénétration économique vont s'abaissant d'une façon relative, mais continue de jour en jour.

C'est ainsi que, en premier lieu, la section de Yembay à Laokay nous ayant été remise par le service des travaux publics, le 1^{er} Février 1906, de ce jour les facilités de ravitaillement et de déplacement ont été considérablement accrues, et, par suite, les conditions matérielles et morales de la construction, dans la section voisine, ont été profondément améliorées.

En second lieu, les avances autorisées par le gouvernement ont permis de faire dans le recrutement des coolies, des efforts nouveaux et décisifs. En exceptant la période des fêtes du Têt, l'effectif des travailleurs a varié de 21.000 dans la mauvaise saison, à 35.000. Jusqu'alors on n'avait pu dépasser le chiffre de 20.000. L'effectif a même atteint, dans les dernières semaines de Décembre 1906, 40.000 et même 47.000 hommes.

La disette — qui, à certain moment, a vivement préoccupé les autorités chinoises et notre Société de construction — a entraîné un renchérissement considérable du riz ; et les transports du riz qui ont occupé et occupent encore un grand nombre d'animaux de bât, ont retardé et renchéri les transports de ciment et autres matériaux.

Enfin, l'année a été exceptionnellement sèche ; et ce fut une circonstance très favorable ; le nombre des jours de travail utile a été plus considérable ; l'état sanitaire a été beaucoup plus satisfaisant ; l'effrayante mortalité constatée les années précédentes dans la vallée du Namti a été ramenée à des chiffres normaux.

.....

Nous comptons ouvrir à l'exploitation avant la fin de l'année courante, la section de Laokay à Lahati (71 kilomètres), en dépit d'un gros accident survenu dans le Namti à un train de l'entreprise, accident qui témoigne des aléas et des charges inévitables dont sera toujours grevée l'exploitation en amont de Yenbay. Quoi qu'il en soit, nous comptons également qu'à la fin de l'année 1908, sauf circonstance impossible à prévoir, la locomotive atteindra Mongtze (kilomètre 176), et enfin au commencement de 1910 — c'est-à-dire dans le délai prévu tout d'abord, — Yunnanfou.

La richesse minière du Tonkin. — Les premiers ingénieurs qui débarquèrent au Tonkin, au lendemain de la conquête, et même la plupart des hommes actifs (officiers, administrateurs, fonctionnaires des divers services), qui parcoururent les mamelons et les forêts de la haute région, acquirent vite la conviction que le sous-sol, dans ces parages, renfermait de sérieuses richesses.

Malheureusement, les troubles du temps de la piraterie ne permirent pas à des prospecteurs armés pour cette tâche ingrate de faire les recherches indispensables. Et même quand le pays fut définitivement pacifié, ce qui date d'hier, l'éloignement de la zone montagneuse, la seule intéressante à ce point de vue, et surtout l'absence de moyens de transport commodes rebutèrent encore bien des volontés. Il faut, en effet, un certain courage aidé d'une santé vigoureuse, pour s'aventurer dans des contrées à peine habitées, mal ou pas ravitaillées et où la fièvre peut surprendre et terrasser, loin de tout centre, de tout secours, le plus énergique des aventuriers.

D'autre part, les indigènes, fort longtemps, ne voulurent pas entendre parler de recherches minières. Les vieux racontaient volontiers qu'autrefois les Chinois, maîtres du Haut-Tonkin, avaient creusé des puits pour extraire du plomb, du cuivre, de l'argent, et qu'on voyait encore, *dans la montagne*, de nombreux vestiges de leurs travaux. Mais aussitôt ils ajoutent quelque histoire de génie vengeur,

interdisant l'accès de ces fouilles à tout mortel et terrassant les chercheurs assez téméraires pour troubler les immortels dans leur solitude.

Peut-être ces fables avaient-elles été semées parmi la population par des Célestes jaloux de se réserver le monopole de l'extraction ; peut-être aussi s'étaient-elles constituées de toutes pièces dans des esprits naturellement superstitieux, subissant inconsciemment la domination vague d'une nature grandiose, trop souvent meurtrière. Toujours est-il que personne n'osait seulement indiquer le chemin vers les trous souterrains, *dont on ne revient pas*.

Néanmoins, grâce aux premiers travaux de topographie exécutés par les commandants des postes militaires, quelques Européens ne tardèrent à pouvoir se diriger à travers les provinces supposées les plus riches en gisements. Le service des mines, le service géologique, envoyèrent eux aussi, des missions d'études dans le Haut-Tonkin.

Rapidement, les recherches furent couronnées de succès : on constata non seulement que le sous-sol pouvait être exploité, mais qu'il l'avait été par les Chinois. En même temps, les indigènes, convaincus de l'inanité de leurs craintes, puisque les génies gardiens des mines n'exterminaient pas les prospecteurs français, commencèrent à montrer un peu moins de répugnance à dépasser les limites du Delta.

A l'heure actuelle, bien qu'on soit loin encore d'avoir complètement inventorié ses richesses, on a la certitude matérielle que le sous-sol de la haute région tonkinoise recèle de la calamine, du plomb, du cuivre, de l'argent. On poursuit activement les recherches ; on prend des périmètres ; on fait même les premiers essais d'exploitation.

Des ingénieurs sont venus qui, après avoir reconnu sur place l'avenir des entreprises de cette nature, sont partis chercher des capitaux en France ou y constituer des Sociétés. Attendons que leurs démarches soient couronnées de succès.

Tout, d'ailleurs, nous fait croire à leur réussite ; si les Chinois, avec leurs procédés tout à fait primitifs, sont venus à bout d'un travail d'extraction pour lequel ils étaient mal outillés, c'est qu'ils se trouvaient en présence de gisements relativement riches et faciles à exploiter : nous savons, en effet, que leurs moyens d'action devenaient impuissants, dès que leurs galeries étaient envahies par l'eau ou manquaient simplement d'air. Donc, même sur leurs brisées, des ingénieurs français pourront retrouver fréquemment des filons très incomplètement mis à nu, sans compter leurs chances de découvertes absolument neuves, après des études sérieusement et savamment menées.

Un autre obstacle s'oppose encore, pour le moment du moins, à une mise en valeur immédiate et complète. C'est la cherté des transports. Les voies fluviales sont nombreuses ; deux chemins de fer traversent le Tonkin, du Sud au Nord ; mais que de régions minières, et non des moindres, auxquelles n'aboutissent que de mauvaises routes, parfois de simples sentiers ! Voilà pourquoi, sans doute, le centre de Tuyên-quang, situé sur la Rivière Claire, a vu percer les premières et les plus importantes galeries, à quelques centaines de mètres à peine de la ville. Tout autour, il s'en ouvrira certainement d'autres, à brève échéance, car les recherches se poursuivent avec ardeur, avec d'autant plus d'ardeur que certaines ont abouti déjà.

D'autres provinces, celle de Bac-kan et de Thai-nguyên, par exemple, sont également sillonnées en tous sens par les prospecteurs.

Encore une source de richesses pour notre pays, auquel l'agriculture et le commerce promettent par ailleurs un avenir brillant. Souhaitons que toutes les espérances se réalisent, que tous les labeurs portent leurs fruits, et que toutes les

énergies trouvent leur récompense, dans ce Tonkin trop longtemps décrié, mais qui ne tardera pas à forcer l'attention des capitalistes et des hommes d'affaires de la métropole.

C. H.

Dépêche Coloniale.

ASIE.

Le Chemin de fer de Pékin à Hankow. — Un rapport du ministère chinois des travaux publics donne d'intéressants renseignements sur l'exploitation de la ligne ferrée Pékin-Hankow en 1906. Les recettes, voyageurs et marchandises, se sont élevées à 16.250.000 francs, les dépenses à 5.000.000 de francs en chiffres ronds. D'autre part, le remboursement de l'emprunt et les intérêts payés à la Compagnie belge ont absorbé environ 5.200.000 francs. Tous frais payés, les bénéfices nets ont atteint 3.500.000 francs environ. En 1905, les recettes de cette ligne ferrée s'étaient élevées à environ 12.000.000 de francs.

AMÉRIQUE.

Le commerce des Bananes au Costa-Rica. — Les bananes qu'on voit de plus en plus sur nos tables, parmi les fruits du pays, ont sauvé le Costa-Rica de la ruine qui le menaçait, par suite de la baisse des cafés. Leur culture y a doublé depuis vingt-cinq ans et en 1905 le Costa-Rica a exporté 7.283.000 régimes de bananes qui, évalués à 2 fr. 50 chacun, représentent une valeur de 18.207.500 fr.

Tous les pays qui bordent le golfe du Mexique et la mer des Antilles produisant également des bananes, le grand marché des États-Unis est déjà suffisamment approvisionné. Aussi, la « United Fruit Co », qui achète et exporte toutes les bananes du pays, a-t-elle cherché un débouché en Europe et son essai sur l'Angleterre, qui remonte à quatre ans, a parfaitement réussi. Dès à présent, il part chaque semaine de Limon (port sur l'Atlantique), à destination de Manchester et de Bristol, de grands vapeurs rapides, munis de réfrigérateurs, qui font la traversée en 16 ou 17 jours ; ils portent jusqu'à 55.000 régimes de bananes par voyage. En présence de ces heureux résultats, la Compagnie désire étendre ses affaires aux marchés de France et d'Allemagne.

Pour faciliter le paiement de ses grosses dépenses, la « United Fruit » a introduit au Costa-Rica en 1905 une somme de 1.800.000 fr. en or et billets américains qui s'échangent au pair contre la monnaie du pays (étalon d'or). La Compagnie possède actuellement près de 10.000 hectares cultivés en bananes et les particuliers qui lui vendent leurs fruits en cultivent une quantité à peu près égale.

Le Costa-Rica est actuellement le pays du monde qui exporte la plus grande quantité de bananes. La culture de ces fruits y est faite scientifiquement, avec les plus grands soins et c'est là que nos planteurs devraient venir étudier et s'instruire avant d'entreprendre de grandes plantations dans une de nos colonies. Ils éviteraient ainsi beaucoup de pertes de temps et d'argent.

LISTE DES CONFÉRENCES

FAITES A LILLE, ROUBAIX ET TOURCOING

DE JANVIER 1900 A DÉCEMBRE 1906

CONFÉRENCES DE LILLE

CONFÉRENCES FAITES EN 1900

A L'HOTEL DE LA SOCIÉTÉ

Jeudi 4 janvier. — M. le D^r BONNAFY, Membre du Conseil supérieur de Santé de la Marine.

Notre Armée aux Colonies; mortalité dans l'occupation et dans les expéditions coloniales. (Projections). (Bull. juillet 1900, p. 5).

Lundi 15 janv. — M. A. TCHOBIANIAN.

L'Arménie et les Arméniens. (Bull. juillet 1900, p. 37).

Dim. 21 janv. — **Séance solennelle annuelle.**

M. A. MERCHIER, Secrétaire-Général de la Société.

La Société de Géographie de Lille; 20 ans de Présidence de M. Paul Crepy. (Bull. février 1900, p. 73, portrait).

Jeudi 25 janvier. — M. J. RONJAT, Membre du Club Alpin français.

La Vallée du Rhône, de Lyon à Avignon. (Projections). (Bull. octobre 1900, p. 205, carte).

Lundi 29 janv. — M. Georges BLONDEL, Professeur à l'École des Hautes Etudes commerciales, Chargé de missions.

Le développement de la Marine allemande. (Projections). (Bull. août, p. 98).

Dim. 4 février. — M. E. HAUMANT, Professeur de Langue et Littérature russes.

Un Voyage de vacances : à Constantinople et au Caucase. (Projections inédites).

Jeudi 8 février. — M. P. VAN HOUCKE, Homme de lettres.

Deux Années au Tonkin. (Projections).

Jeudi 15 février. — M. A. CHÉRADAME, Chargé de missions en 1897 et 1898.

Un Danger extérieur : la France et la question d'Autriche. (Projections). (Bull. septembre, p. 170).

Dim. 18 février. — M. le Commandant DUBOIS, du corps d'État-Major à Madagascar.

Trois ans à Madagascar : géographie, ethnologie, colonisation. (Projections inédites).

Jeudi 1^{er} mars. — M. A. MERCHIER, Secrétaire-Général.

La Nouvelle-Calédonie : géographie, climat, productions, Canaques, forçats et libérés. (Projections).

Dim. 4 mars. — M. H. ARCTOWSKI, Géologue attaché à l'expédition antarctique belge.

La « Belgica » dans la région polaire antarctique. (Projections inédites).

Jeudi 8 mars. — Le R. P. A.-M. ÉVRARD, s. j. Missionnaire du diocèse de Trincomaly.

Ceylan : le Touriste, le Chasseur, le Travailleur, la question religieuse. (Projections). (Bull. septembre, p. 163, avec carte, et Bull. novembre 1901, p. 358).

Jeudi 15 mars. — M. J. SAURIN, ancien Professeur au Lycée de Tunis, Colon.

En Tunisie : l'invasion italienne et la colonisation française. (Projections). (Bull. septembre, p. 141).

Dim. 18 mars. — M. P. BERRET, Professeur au Lycée Faidherbe.

Le Dauphiné des Dauphins. (Projections inédites). (Bull. février 1901, p. 114).

Jeudi 22 mars. — M. Maurice MAQUET, Membre des Clubs Alpains français et suisse.

A travers les Alpes, de Genève à Chamonix. (Projections inédites).

Jeudi 29 mars. — M. KUSS, Ingénieur des Mines.

L'Australie occidentale et ses mines d'or. (Projections inédites).

Dim. 1^{er} avril. — M. Eugène ÉTIENNE, Député d'Oran.

L'Algérie, organisation, voies de pénétration. (Projections). (Bull. octobre, p. 233. A. M.).

Jeudi 26 avril. — **Assemblée trimestrielle.**

M. Napoléon LEFEBVRE, Professeur à l'Institut Turgot à Roubaix.

Promenade en Russie. (Bull. novembre, p. 277).

Dim. 29 avril. — M. Marcel DUBOIS, Professeur de Géographie coloniale à la Sorbonne.

L'opinion publique et la Marine en France. (Projections).

Jeu. 3 mai. — M. E. BERTAUX, Agrégé des Lettres, ancien Membre de l'Ecole française de Rome.

L'Italie méridionale, les régions et les hommes avant et après l'Unité. (Projections inédites).

Dim. 13 mai. — Le Commandant du génie Maurice HOUDAILLE, Chef de la mission d'études du chemin de fer.

Le Port et le Chemin de fer de la Côte d'Ivoire. (Projections inédites). (Bull. août 1900, p. 75, avec carte).

Vend. 27 juillet. — **Assemblée trimestrielle.**

M. E. HAUMANT, Vice-Président de la Société, Professeur de Russe à l'Université.

Les Russes à l'Exposition d'après le livre humoristique de V. A. Leikine.

Jeu. 11 octobre. — M. LEYMARIE, ex-Lieutenant de milice au Congo, commandant l'escorte de la mission Léontieff.

La Mission Léontieff en Abyssinie.

Dim. 14 octobre. — M. E. SALONE, Professeur au Lycée Condorcet, Membre correspondant.

Le Maroc. (Bull. décembre 1900, p. 233).

Merc. 17 octobre. — **Assemblée trimestrielle.**

M. G. HOUBRON, Bibliothécaire de la Société.

Zigzags étymologiques à travers la Flandre. (Bull. novemb. 1900, p. 286).

Vend. 26 octobre. — M. Eug. GALLOIS, Explorateur, Chargé de mission en Indo-Chine. (Bull. janvier 1901, p. 35).

La France d'Asie : Cochinchine, Annam, Tonkin, Cambodge, Siam.

Lundi 5 nov. — M. Pierre CESTERBY, Professeur de Langue française à l'Ecole navale et à l'Etat-Major général au Danemark.

Le Danemark tel qu'il est ; Histoire d'un petit peuple. (Bull. avril 1901, p. 290).

Dim. 11 nov. — M. le Commandant James PLÉ d'infanterie de marine.

Le Dahomey actuel, ses ressources, son avenir, souvenirs de missions.

Jeu. 15 nov. — M. A. LECLÈRE, Ingénieur en chef des Mines, Chargé de mission.

Les gisements de houille et divers métaux des provinces chinoises voisines du Tonkin. (Bull. juin 1901, p. 397).

Dim. 25 nov. — M. P. LABBÉ, Explorateur.

L'Ile de Sakhaline, les forçats russes et les indigènes.

Jeu. 29 nov. — M. A. MERCHIER, Secrétaire-Général de la Société.

Les Colonies françaises à l'Exposition de 1900, au Tro-adéro. (Bull. janvier 1901, p. 14).

Mercr. 5 déc. — M. MEYS, de l'« *Illustration* ».

Deux Jours à l'Exposition Universelle de 1900 (1^{re} partie).

Dim. 9 décemb. — M. A. BONNEL DE MÉZIÈRES, Explorateur. (Conférence lue par M. COLRAT DE ROZIER, son compagnon).

Ethnologie et commerce des régions du M'Bomou et du Bahr-el-Ghazal.

Jeudi 13 déc. — M. MEYS, de l'« *Illustration* ».

Deux Jours à l'Exposition Universelle de 1900 (2^e partie).

Mercr. 19 déc. — **Assemblée trimestrielle.**

M. SIX, Professeur au Lycée Faidherbe.

Les Voies romaines dans la région du Nord. (Bull. avril 1901, p. 303).

Dim. 23 déc. — M. Ch. LEMIRE, Résident honoraire de France, Membre correspondant de notre Société.

Les Châteaux de Barbe-Bleue, les sires de Rais et de Richemont.

Jeudi 27 déc. — M. le Lieutenant AVELOT, du 31^e régiment d'infanterie, Chargé de mission au Congo français.

Dans la Boucle de l'Ogôoué. — Brigade topographique de l'Ogôoué. — Ngoumié. (Bull. octobre 1901, p. 225).

CONFÉRENCES FAITES EN 1901

A L'HOTEL DE LA SOCIÉTÉ

Dim. 6 janvier. — M. FOUGÈRES, ancien Membre de l'École française d'Athènes. Maître de Conférences à la Sorbonne.

Un Voyage en Arcadie. (Projections). (Bull. juillet 1901, p. 5).

Mercr. 9 janvier. — M. D'HALLUIN Maurice, Étudiant en Médecine.

Un Voyage à Oberammergau, Munich et Vienne. (Projections inédites). (Bull. décembre 1900, p. 361 et août 1901, p. 77).

Dim. 13 janvier. — M. R. GAUTHIOT, Professeur au Lycée de Tourcoing.

En Russie, le pays Lituanien. (Projections inédites).

Mercr. 16 janvier. — M. RONJAT Jules, Membre du Club Alpin français.

Les Montagnes de la Grande-Chartreuse. (Projections).

Jeudi 24 janvier. — M. DELHORBE, Secrétaire-Général du Comité de Madagascar, Membre du Conseil supérieur des Colonies.

Un Voyage à Madagascar. (Projections inédites).

Jeudi 31 janvier. — M. Pierre RAMBAUD, Préparateur au Muséum de Paris, Chargé de mission au Sénégal.

Le Sénégal. (Projections inédites).

Dim. 3 février. — **Séance solennelle annuelle.**

M. E. LEVASSEUR, Membre de l'Institut, Membre d'honneur de notre Société.

L'influence des Voies de communication au XIX^e siècle.

Jeudi 7 février. — M^{me} Jeanne DE MAYOLLE.

A travers la Sicile, mœurs et coutumes. (Projections).

Lundi 11 février. — Le R. P. DE BECQUEVORT, S. J., Missionnaire en Extrême-Orient.

Retour de Chine. (Projections).

Sam. 16 février. — M. ARDAILLON, Professeur agrégé de l'Université, Membre de notre Comité d'Etudes.

Les Principes de la Géographie moderne. (Projections), (Bull. avril 1901, p. 269).

Vend. 22 février. — M. Henri BOLAND, Rédacteur aux Guides Joanne, Président d'honneur de la section corse du Club Alpin français.

Au Pays de la vendetta, la Corse pittoresque, (Projections).

Jendi 28 février. — M. le Résident BONIN, Chargé de mission.

Deux ans et demi à travers la Chine et l'Asie centrale. (Project. et carte).

Dim. 3 mars. — M. Fernand FOUREAU, Chef de la mission saharienne.

D'Algérie au Congo par l'Air et le Tchad. (Projections et carte). (Bull. mai 1901, p. 346).

Lundi 11 mars. — M. Georges KAISER, Ingénieur, Professeur de Géographie industrielle et commerciale à l'Université de Louvain.

La Roumanie et les Roumains. (Projections inédites).

Sam. 16 mars. — M. GUILLOT, Membre d'honneur et ancien Secrétaire-Général de notre Société, Professeur au Lycée Charlemagne.

Partage politique des pays asiatiques d'Extrême-Orient en 1900. (Projections). (Bull. septembre 1901, p. 157).

Jeudi 21 mars. — M. Georges SIX, Professeur de Géographie au Lycée de Lille, Membre de notre Comité d'Etudes.

L'Eifel, région montagneuse de la rive gauche du Rhin. (Projections). (Bull. novembre 1901, p. 317).

Jeudi 11 avril. — Le Rév. P. J. N. PIONNIER, S. M. Provicair des îles.

Les Nouvelles-Hébrides. (Projections inédites).

Dim. 14 avril. — M. M. MAQUET, Secrétaire de la section du N. du Club Alpin français. Membre du Club Alpin suisse.

Grindelwald et le massif de l'Oberland. (Projections inédites).

Dim. 21 avril. — M. E. HAUMANT, Agrégé d'Histoire et de Géographie, Professeur de Littérature russe à l'Université de Lille, Vice-Président de notre Société.

Un nouveau Peuple, les Sibériens. (Projections).

Jeudi 25 avril. — M. DEREIMS, Chef des travaux pratiques de Géologie à la Sorbonne, Membre de la mission Blanchet.

La Mission Paul Blanchet dans le Sahara occidental et l'Adrar Tmor. (Projections).

Dim. 28 avril. — M. Albert MÉTIN, Chargé d'une mission autour du monde par l'U. de Paris.

France, Australie, Amérique : études géographiques et économiques. (Projections inédites)

Merc. 1^{er} mai. — **Assemblée trimestrielle.**

Le D^r (Bahram-bey) ACHOUNDOFF.

Notes sur la vie persane.

Vend. 26 juillet. — **Assemblée trimestrielle.**

M. E. HAUMANT. Professeur de Littérature russe.

La question d'une Langue internationale.

Vend. 27 sept. — M. René GARNIER, Avocat à la Cour d'Appel d'Alger et Secrétaire de la Société de Géographie, Chargé de mission.

L'Algérie en 1901. (Projections).

Dim. 13 octob. — M. A. MERCHIER. Professeur agrégé au Lycée de Lille, Secrétaire-Général de notre Société.

Un Voyage au Tonkin. Projections.

Dim. 20 octobre. — M. Hugues LE ROUX.

Ménélick et nous ; exploration du Ouallaga. (Projections). (Bull. février 1902, p. 122).

Jeudi 21 octobre. — **Assemblée trimestrielle.**

M. QUARRÉ-REYBOURBON. Vice-Président de la Société.

Un Manuscrit géographique du XVIII^e siècle. (Bull. déc. 1901. p. 385).

Dim. 10 nov. — M. F. DE CHEVILLY, ancien Officier.

Causerie sur l'Espagne du Nord, mœurs et coutumes. (Projections). (Bull. septembre 1902, p. 141).

Vend. 15 nov. — M. le Lieutenant CARPEAUX, du 4^e régiment d'infanterie coloniale.

Le Moyen-Niger et le Dahomey. Projections inédites).

Jeudi 21 nov. — Le R. P. SÉBIRE, de la Congrégation du St-Esprit, Missionnaire, Directeur de l'Ecole apostolique de Lierre (Belgique).

Les Sénégalais ; mœurs, coutumes, religions. (Projections).

Dim. 24 nov. — M. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT. Ministre plénipotentiaire de France, Député de la Sarthe, Membre de la Conférence de la Haye. Membre de la Cour permanente d'arbitrage international et des Amis de l'Université.

Les résultats de la Conférence de La Haye : Chine, Turquie, Transvaal.

Vend. 29 nov. — M. C. DELHORBE. Secrétaire-Général du Comité de Madagascar.

La Colonisation à Madagascar; ce qu'on y a fait, ce qu'on peut y faire. (Projections).

Lundi 2 déc. — M. Jules GAY, Agrégé de l'Université, ancien Membre de l'École française de Rome.

L'Italie meridionale, son état actuel, causes de la crise économique. (Proj.).

Dim. 8 décemb. — M. Albert MÉTIN. Agrégé de l'Université. Chargé d'une mission autour du monde par l'U. de Paris.

L'Inde anglaise; la vieille société, les nouveaux maîtres. (Projections inédites).

Jeudi 12 déc. — M. Edmond PALMIÉ. Délégué de la Société nationale du grand Canal maritime de l'Océan à la Méditerranée.

Le Canal des Deux-Mers. (Projections). (Bull. mai 1902, p. 335).

Jeudi 19 déc. — M. Rob. GAUTHIOT. Professeur agrégé au Lycée de Tourcoing.

Au Pays des Haffs, le long de la Baltique. (Projections inédites).

Samedi 21 déc. — **Assemblée trimestrielle.**

M. le Dr A. VERMERSCH, Membre du Comité d'Études.

Binche et son Carnaval. (Bull. décembre 1901, p. 393).

Dim. 29 déc. — M. Ém. DAIREAUX, Voyageur et Publiciste.

La République Argentine depuis dix ans; l'élevage, la laine, les grandes cultures.

CONFÉRENCES FAITES EN 1902

A L'HOTEL DE LA SOCIÉTÉ

Dim. 5 janvier. — M. Eug. SOIL. Vice-Président de la Société historique et archéologique de Tournai.

En Espagne, l'art arabe, Cordoue, Séville. Tolède, Grenade. (Projections).

Dim. 12 janvier. — Mgr DE SAUNE. ancien Élève de l'École polytechnique et Officier d'artillerie, Evêque de Rizonte (Madagascar).

L'Éducation du Malgache. (Projections). Bulletin octobre 1902, p. 225).

Jeudi 16 janvier. — M. le Comte Henry DE LA VAULX, Vice-Président de l'Aéro-Club de Paris.

L'Aéronautique et le Méditerranéen; l'intérêt des ballons sphériques; l'aérostation maritime. (Projections). (Bull. avril, p. 245).

- Jeudi 23 janvier. — M. E. HAUMANT, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille, Vice-Président de notre Société.
Dans les Vosges perdues. (Projections). (Bull. mars, p. 181).
- Jeudi 30 janvier. — M. Ch. DIEHL, Professeur à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut.
Damas et la Syrie du Nord. (Projections).
- Dim. 2 février. — **Séance solennelle annuelle.**
M. Gaston DESCHAMPS.
Les Universités aux États-Unis en 1901. (Bull. octobre, p. 205).
- Jeudi 13 février. — M. A. MERCHIER, Professeur agrégé au Lycée Faidherbe, Secrétaire-Général de notre Société.
Le Congrès de Nancy, excursions à Domremy et dans les Vosges méridionales. (Projections). (Bull. mai, p. 359, et juin, p. 393).
- Jeudi 20 février. — M. J. CLÉTY, Avocat, Secrétaire de notre section de Roubaix.
L'Île de Jersey. (Projections).
- Jeudi 27 février. — M. Andre SIEGFRIED, Licencié ès-Lettres.
Son Voyage aux États-Unis, étude de questions ouvrières. (Projections).
- Jeudi 6 mars. — M. Gaston DONNET, Envoyé spécial du journal *le Temps* en Extrême-Orient.
A travers la Corée et le Japon. (Projections).
- Dim. 9 mars. — M. LOÏCQ DE LOBEL, Explorateur.
L'Alaska, le Klondike, le Transalaska sibérien. (Projections inédites). (Bull. juillet, p. 5).
- Jeudi 13 mars. — M. J. PATOUILLET, ancien Professeur au Lycée Faidherbe, Professeur au Lycée Michelet.
L'Est de la Russie d'Europe, Nijni-Novgorod et la Volga, Kazan et les populations allogènes. (Projections). (Bull. décembre, p. 341).
- Dim. 16 mars. — M. le Lieutenant de Vaisseau DYÉ, ancien Officier de la mission Marchand Congo-Nil, Officier d'ordonnance en Chine du Général Voyron.
La Chine, les Boxers, la Campagne internationale 1900-1901. (Projections inédites).
- Lundi 24 mars. — M. Gaston BORDAT.
Voyage autour du Golfe Persique, en Mésopotamie et en Perse. (Projections, avec carte). (Bull. novembre, p. 280).
- Jeudi 17 avril. — M. l'Abbé J. COUPÉ, Aumônier de la prison centrale de Gand.
Excursion aux Gorges du Tarn en septembre 1901. (Projections inédites).
- Dim. 20 avril. — M. René PINON, Agrégé d'Histoire et de Géographie, Rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes*.
Le Maroc contemporain et la question marocaine. (Projections).

Jeudi 24 avril. — M. COLLENOT, Voyageur.

Son Voyage en Mandchourie avec M. Georges Ducrocq, notre concitoyen.
(Projections).

Vendredi 9 mai. — **Assemblée trimestrielle.**

M. E. NICOLLE, Président de notre Société.

23^e Congrès des Sociétés françaises de Géographie à Oran, 1^{er} avril 1902.
(Bull. mai et juin 1903, p. 443 et 502).

Mercr. 14 mai. — M. Maurice MAQUET, Membre des Clubs Alpins français et suisse.

Le Massif de l'Oisans et la Meije. (Projections inédites). (Bull. février 1903, p. 163).

Mercr. 4 juin. — **Séance solennelle** au profit des Sinistrés de la Martinique.

M. G. HOUBRON, Bibliothécaire de la Société.

Pour nos frères de la Martinique. (Poésie). (Bull. juillet, p. 80).

M. A. MERCHIER, Professeur au Lycée Faidherbe et à l'École supérieure de Commerce.

La Martinique, les Antilles volcaniques. (Project.). (Bull. juillet, p. 84).

Jeudi 24 juillet. — **Assemblée trimestrielle.**

M. G. HOUBRON, Bibliothécaire.

Le Toit de l'Europe, la Liberté chez les Grisons. (Bull. janvier 1903, p. 13).

Dim. 12 octobre. — M. Eugène GALLOIS, Explorateur, Membre fondateur de notre Société.

La France dans le Pacifique, les Antilles et les Guyanes. (Project. inédites).

Vend. 17 octob. — M. Octave JUSTICE, Vice-Président du Syndicat des Vulgarisateurs scientifiques.

Le Mexique, sa production, son avenir.

Merc. 22 octob. — M. Paul BOURDARIE, Chargé de missions.

Le Congo français, explorations, culture, élevage, concessions. (Project.).

Jeudi 30 octob. — M. G. PARMENTIER, ancien Professeur au Lycée de la Pointe-à-Pitre.

La Guadeloupe à vol d'oiseau. (Projections inédites).

Jeudi 6 nov. — **Assemblée trimestrielle.**

M. QUARRÉ-REYBOURBON, Vice-Président.

Promenade à l'Exposition de Géographie d'Anvers. (Bull. juin 1903, p. 490).

Dim 9 novemb. — M. le Marquis DE SEGONZAC, Explorateur.

A travers le Maroc inconnu. (Projections).

Jeudi 13 nov. — M. Adolphe COMBANAIRE, Ingénieur.

Le Bornéo inconnu. (Projections inédites). (Carte distribuée).

Merccr. 19 nov. — M. J. THOULET, Professeur à la Faculté des Sciences de Nancy.

La Campagne océanographique de 1901 de S. A. S. le Prince de Monaco, aux îles du Cap Vert. (Projections inédites).

Dim. 23 nov. — M. A. MÉTIN, Agrégé de l'Université, Examineur de l'École navale.

L'Égypte contemporaine. (Projections).

Jeudi 27 nov. — Le R. P. DELAHAYE, des Pères Blancs.

Le Sahara algérien, Oasis : Biskra, Touggourt, Ouargla, Gardaïa, El-Gobu, M'zabites. (Projections inédites).

Jeudi 1^{er} déc. — M. l'Abbé CROS, Directeur de l'Œuvre de la colonisation par les orphelins à St-Ambroix (Gard).

Description de l'Orphelinat ; but, organisation, résultats.

Jeudi 11 déc. — M^{me} Jeanne DE MAYOLLE.

Au Pays des Fiords : Copenhague, Gottembourg, Stockholm, Christiania ; mœurs. (Projections).

Merccr. 17 déc. — M. Maurice MEYS, de l'*Illustration*, Membre du Club Alpin.

Aux Pyrénées, la Conquête du Mont Perdu. (Projections inédites).

Dim. 21 déc. — M. le Capitaine LENFANT, de l'artillerie coloniale, Chargé de mission.

Le Niger, sa vallée, ses richesses. (Projections inédites). (Cartes distribuées). (Bull. mars 1903, p. 217).

Vend. 26 déc. — **Assemblée trimestrielle.**

M. G. LA RIVIÈRE, Ingénieur en chef de la navigation.

Le Canal du Nord. (Brochure supplément au Bull. février 1903).

Lundi 29 déc. — M. le Capitaine Octave MEYNIER, de l'État-Major colonial.

La France dans l'Afrique centrale ; Mission Joalland-Meynier. (Projections). (Bull. mai 1903, p. 414, avec carte).

CONFÉRENCES FAITES EN 1903

A L'HOTEL DE LA SOCIÉTÉ

Dim. 4 janvier. — M. le Lieutenant Camille AVON, de l'escadron des spahis du Tchad.

Du Congo au Tchad. (Projections inédites). (Carte).

Jeudi 8 janvier. — M. Ch. VAN CASSEL, Membre de missions en Afrique, Rédacteur au Ministère des Finances.

La Haute-Guinée, son avenir agricole. (Projections inédites et carte). (Bull. juin, p. 481).

Dim. 11 janvier. — M. F. FARJON, Président de la Chambre de Commerce et de la Société de Géographie de Boulogne.

Le Port de Boulogne-sur-Mer. (Projections). (Bull. novembre, p. 300).

Merc. 14 janvier. — M. David LEVAT, Ingénieur des Mines, Chargé de mission.

L'Œuvre des Russes en Asie centrale. (Carte de la Bouckharie et Project.).

Jeudi 22 janvier. — M. DE VALENCE, Délégué des Œuvres de mer à Terre-Neuve en 1902.

Terre-Neuve, les Marins, le Bateau-Hôpital des Œuvres de mer. (Projection inédites).

Dim. 1^{er} février. — **Séance solennelle annuelle.**

M. J. CHARLES-ROUX, ancien Député, Président du Comité de Madagascar, etc.

Madagascar et notre Marine marchande. (Bull. août, p. 73).

Dim. 8 février. — M. le Comte F. d'HUMILLY DE CHEVILLY, ancien Officier.

Six Mois en Colombie. (Projections inédites).

Merc. 11 février. — M. Camille ENLART, Membre de la Société nationale des Antiquaires.

L'Ile de Gotland et ses Monuments du Moyen-Age. (Projections).

Dim. 15 février. — M. E.-J. SOIL DE MORIAMÉ, Président de la Société historique et archéologique de Tournai.

Les grandes Villes de la Russie d'Europe. (Projections inédites). (Bull. avril, p. 309).

Vend. 20 février. — M. Henri LORIN, Professeur de Géographie coloniale à l'Université de Bordeaux.

Dans l'Atlantique : Açores, São-Tome, St-Paul de Loandu, Ste-Helène. (Projections inédites).

Vend. 27 février. — M. BOULLAND DE L'ESCALE, Syndic de la Presse coloniale.

France et Siam. (Projections et Carte du Siam).

Jeudi 5 mars. — M. Eug. ROBUCHON, Explorateur.

De Montevideo à Oruro à pied, bassin du Haut-Amazone, Bolivie. (Proj.).

Dim. 8 mars. — M. Paul BERRET, Professeur au Lycée Faidherbe, Membre du Club Alpin et de notre Société.

Les sept Merveilles du Dauphiné. (Projections inédites). Bull. septembre 1904, p. 153).

Dim. 15 mars. — M. V. DUBRON, Avocat à la Cour d'Appel de Douai.

Rome. — Instantanés.

Jeu*di* 26 mars. — M. le D^r A. LOIR, Chargé de mission par l'Institut Pasteur.

Cinq Mois en Rhodésie. (Projections). (Bull. septembre, p. 141).

Dim. 29 mars. — M. le D^r J.-B. CHARGOT.

Aux Iles Feroë, en Islande et à l'Île Jean Mayen; sa future expédition arctique. (Projections inédites).

Vend. 3 avril. — M. le Commandant LEFÉBURE, des grenadiers belges.

Un Séjour en Suède. (Projections).

Dim. 19 avril. — M^{me} TURQUAN.

De Lyon aux Portes de Fer par l'Adriatique. (Projections). (Bull. octobre, p. 217).

Jeu*di* 23 avril. — M. le Capitaine SAUVAGE, de l'État-Major du 1^{er} corps d'armée, Attaché à l'État-Major de l'expédition en Chine 1900-1901.

La Chine et les Alliés. (Projections et Carte).

Dim. 26 avril. — M. ROB. GAUTHIOT, Professeur au Lycée de Tourcoing, Membre de notre Société.

Le Golfe de Finlande. (Projections inédites).

Jeu*di* 30 avril. — **Assemblée trimestrielle.**

M. G. HOUBRON, Bibliothécaire de notre Société.

La Floriculture à travers le monde, à propos de l'Exposition horticole de Gand. (Bull. août, p. 110).

Jeu*di* 7 mai. — M. Maurice MAQUET, Président de la section N. du Club Alpin français.

Le Grépon et les Aiguilles de Chamonix. (Projections inédites).

Sam. 11 juillet. — **Assemblée trimestrielle.**

M. le D^r A. VERMERSCH, Secrétaire du Comité.

Souvenirs d'un Voyage en Espagne en avril 1903. Burgos, Malaga, Tolède. (Bull. septembre, p. 144).

Dim. 11 octobre. — M. le D^r J. TARIBLE, Membre de notre Société.

Une Excursion en berline dans l'Arceyron. (Project.). (Bull. décembre, p. 377).

Jeu*di* 15 octob. — M. l'Abbé F. DIERCKX, Docteur ès-Sciences naturelles, Professeur à Louvain.

Les Volcans de Java. (Projections inédites).

Dim. 18 octob. — M. A. MERCHIER, Professeur au Lycée Faidherbe, Secrétaire-Général de notre Société.

Étude sur le Berry à la suite de George Sand. (Projections). (Bull. février 1904, p. 93).

Dim. 25 octob. — M. (Magnus) SYNNESTVEDT, Chancelier de la Légation de Suède et Norvège à Paris.

L'avenir économique de la Péninsule scandinave. (Projections). (Bull. janvier 1904, p. 13).

Jeudi 29 octob. — **Assemblée trimestrielle.**

M. G. HOUBRON, Bibliothécaire de notre Société.

Le Type féminin des Flandres, essai d'ethnographie. (Bull. février 1904, p. 118).

Jeudi 5 novemb. — M. le D^r R. LE FORT, Chirurgien des hôpitaux, Membre de notre Société.

Excursion en Égypte, par la Grèce et le Sud de la Russie en hiver. (Projections inédites).

Dim. 8 novemb. — M. Alf. DUMONT, Maire de Dunkerque.

Flâneries dans St-Petersbourg. (Projections inédites).

Jeudi 12 nov. — M. Jean BRUNHES, Chargé de cours à l'Université de Lille, Professeur à l'Université de Fribourg.

La Culture en plein Désert, la Conquête du Sahara par les puits artésiens. (Projections).

Lundi 16 nov. — M. Eug. GALLOIS, Explorateur, Membre fondateur de notre Société.

Sénégal, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey, Gabon, chez la famille Béhanzin. (Projections inédites).

Dim. 22 nov. — M. Marcel DUBOIS, Professeur de Géographie coloniale à la Sorbonne.

Pourquoi il faut à la France une forte Marine. (Projections). (Bull. mars 1904, p. 153).

Jeudi 26 nov. — M. Paul LABBÉ, Explorateur, Chargé de mission.

Sibérie, Japon, Mandchourie. (Projections).

Dim. 29 nov. — M. le D^r EUSTACHE, Membre de notre Comité d'Études.

En Andalousie : Grenade et l'Alhambra. (Projections inédites).

Jeudi 3 décemb. — M. le D^r MACLAUD, Président de la Commission française de délimitation de la Guinée portugaise.

La nouvelle Frontière de la Guinée française. (Projections inédites et carte). (Bull. mars 1904, p. 163).

Dim. 6 décemb. — M. Francis MURY, ancien Commissaire des Colonies.

La Mission Auguste Pavie en Indo-Chine. (Projections inédites). (Bull. mai 1904, p. 307).

Jeudi 10 déc. — M. le Vicomte DE MATHUISIEULX, Explorateur.

Son Voyage en Tripolitaine ; premier Européen pénétrant dans le pays. (Projections inédites). (Bull. juillet 1904, p. 79).

Mercr. 16 déc. — M. Ern. LOCHET, Agrégé d'Histoire, ancien Inspecteur de l'instruction publique aux Colonies, Chargé de mission au Maroc.

France et Maroc, les relations entre les deux pays. (Projections).

Dim. 20 déc. — M. Gervais COURTELLEMONT, Explorateur, Chargé de missions.

La France dans l'Asie nouvelle ; l'Indo-Chine et le Yunnan. (Projections inédites).

Mercr. 23 déc. — M. J.-B.-B. PREVOST, Député, Conseil du Roi de St-Jérôme (Canada).

Le Canada français, son origine, son épopée, sa constitution, ses développements. (Projections).

Lundi 28 déc. — **Assemblée trimestrielle.**

M. l'Abbé LESNE, Professeur à la Faculté libre des Lettres.

Aux environs de Naples : Misène, Cumès, Lac Avernè.

CONFÉRENCES FAITES EN 1904

A L'HOTEL DE LA SOCIÉTÉ

Jeudi 7 janvier. — M. Sylvain A. EICHARD, Naturaliste.

Six Mois sur la Côte orientale d'Afrique : le Bassin du Roufidji, jusqu'à l'Île Bazarouto. (Carte et Project. inédites). (Bull. juin 1904, p. 365).

Dim. 10 janvier. — M. Jean PLICHON, Député du Nord.

L'Égypte, les transformations de l'Est africain. (Projections). Bull. avril 1904, p. 229).

Jeudi 14 janvier. — M. Lucien TIGNOL, Chargé de missions.

Tures et Bulgares. (Projections inédites).

Jeudi 21 janvier. — M. Émile BRUMPT, Docteur ès-Sciences, Membre de la mission.

La Mission du Bourg de Bozas à travers l'Afrique tropicale. (Projections inédites). (Carte).

Dim. 31 janvier. — **Séance solennelle annuelle.**

M. ÉMILE HAUMANT, Maître de Conférences à la Sorbonne, Membre d'honneur de notre Société.

La Géographie de la France d'après un livre récent.

Jeudi 11 février. — M. Maurice MEYS, de l'*Illustration*, Membre du Club Alpin.

La Corse et les Corses, de Calvi à Ajaccio. (Projections inédites).

Jeudi 18 février. — M. ERNEST BEURDELEY, ancien Directeur des affaires politiques au Dahomey.

Le Dahomey et son Chemin de fer. (Projections).

Dim. 21 février. — M. Paul VAN HOUCKE, Rédacteur à l'*Écho du Nord*.

La Côte d'Azur, de Marseille à Vintimille. (Projections inédites).

- Jedi 25 février. — M. Charles DUFFART, Publiciste géographe.
Le Déboisement et les Voies de navigation intérieure. (Projections).
- Dim. 28 février. — M. Thomas DEMAN, Avocat, Président de la Société de Géographie de Dunkerque.
Dunkerque et son Port. (Projections).
- Jedi 3 mars. — M. le D^r JAGOT-GUILLARMOD, Membre des Clubs Alps français et suisse.
Un Record dans l'Himalaya : jusqu'à 7.000 m. vers le Pic K₂ (8.620 m.).
(Projection inédites).
- Dim. 6 mars. — M. le D^r EUSTACHE, Membre de notre Comité d'Études.
En Andalousie : Cordoue, Séville, Gibraltar. (Projections inédites). (Bull. juillet 1904, p. 5).
- Jedi 17 mars. — M. l'Abbé Joseph COUPÉ, de Gand.
En Forêt Noire : de Heidelberg aux chutes du Rhin. (Project. inédites).
- Dim. 20 mars. — M. le Chanoine L. BAYARD, Docteur ès-Lettres, Professeur aux Facultés libres.
En Croisière : de Cnosse à Troie et au Mont Athos. (Projections inédites).
- Dim. 27 mars. — M. Anatole LE-BRAZ, Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes.
La Bretagne, la terre et la race. (Projections).
- Jedi 7 avril. — M. Gaston BORDAT, Explorateur, Membre de notre Société.
L'Australie, les débuts d'une nation nouvelle; l'Australie et la France aux Nouvelles-Hébrides. (Proj. inédites). (Bull. novembre 1904, p. 301).
- Dim. 10 avril. — M. Alb. MERCHIER, Professeur agrégé au Lycée Faidherbe, Secrétaire-Général de notre Société.
Le Monde civilisé en Extrême-Orient; le Conflit russo-japonais. (Project.).
- Merc. 13 avril. — M. E.-A. MARTEL, Vice-Président de la Société de Géographie de Paris.
L'Irlande : la Chaussée des Géants, les Rivières souterraines, Gouffres et Cavernes. (Projections inédites).
- Dim. 17 avril. — M. S. M. CRESSATY, Syrien, ancien Élève et lauréat du Collège français de Damas.
Intérêts de la France en Syrie. (Project.). (Bull. octobre 1904, p. 225).
- Jedi 28 avril. — **Assemblée trimestrielle.**
M. G. HOUBRON, Bibliothécaire de notre Société.
Les grandes Épidémies et leurs Routes actuelles. (Bull. mai 1904, p. 322).
- Merc. 27 juillet. — **Assemblée trimestrielle.**
M. R. THÉRY, Secrétaire-Général adjoint, Délégué de la Société au Congrès.
Le Congrès de Géographie de Tunis. (Bull. septembre 1904, p. 180).

Dim. 16 octobre. — M. Albert MERCHIER, Professeur agrégé au Lycée Faidherbe, Secrétaire-Général de la Société.

L'Ardenne française : Meuse et Semoy. (Projections). (Bull. mai 1905, p. 274).

Jeu. 20 octobre. — **Assemblée trimestrielle.**

M. le Dr A. VERMERSCH, Secrétaire de la Société.

Notes et impressions d'un Voyage en Écosse. (Bull. janvier 1905, p. 13).

Dim. 23 octobre. — M. Maurice MAQUET, Membre des Clubs Alpins français et suisse et de notre Société.

L'Alpe homicide et les Montagnes de Zermatt. (Projections inédites).

Jeu. 3 nov. — M. P. CLOAREC, Lieutenant de Vaisseau de réserve, Professeur à l'École libre des Sciences politiques.

Les grandes Marines du Monde. (Project.). (Bull. janvier 1905, p. 39).

Dim. 6 novemb. — M. E. GUIMET, Fondateur-Directeur du Musée Guimet.

Les Antiquités de la Syrie et de la Palestine. (Projections). (Bull. mars 1905; p. 135).

Vendr. 11 nov. — M. Eug. GALLOIS, Explorateur et Publiciste.

En Chine, (vallée du Yang-tsé-Kiang), au Japon. (Projections).

Jeu. 17 nov. — M. MONCHARVILLE, Professeur à l'École française de Droit, au Caire.

Son Voyage à l'Est du Jourdain. (Projections inédites). (Bull. avril 1905, p. 197).

Dim. 20 nov. — M. Magnus SYNNESTVEDT, Docteur en Droit, Chancelier de la Légation de Suède et Norvège à Paris.

La Nature scandinave, le pays et la race. (Projections). (Bull. juin 1905, p. 333).

Jeu. 24 nov. — M. le Dr Otto NORDENSKIÖLD, Chef de l'expédition antarctique suédoise.

22 Mois dans les glaces antarctiques, hivernages à Snow-Hill et à l'Ile Paulet. (Projections). (Bull. mars 1905, p. 147).

Dim. 4 décemb. — M. le Dr EUSTACHE, Professeur à la Faculté libre de Médecine, Membre de notre Comité.

Sorrente et l'Ile de Capri; la Grotte d'Azur. (Projections inédites). (Bull. juillet 1905, p. 27).

Vend. 9 décemb. — M. Francis MURY, ancien Commissaire des Colonies, Explorateur.

La Corée, la Mandchourie et les Khoungouses, rivalité des races. (Projections). (Bull. février 1905, p. 86).

Dim. 11 déc. — M. P. BERRET, Professeur agrégé au Lycée Hoche à Versailles, Membre correspondant de notre Société.

Le Rhône dauphinois. (Projections).

Vendr. 16 déc. — M. le Commandant James PLÉ, de l'infanterie coloniale, ancien Commandant du cercle de Tombouctou.

Le Soudan nouveau. (Projections inédites). (Bull. février 1906, p. 87).

Vendr. 23 déc. — M. Raoul BLANCHARD, ancien Élève de l'École normale supérieure, Agrégé d'Histoire et de Géographie.

Le Jura. (Projections inédites). (Bull. septembre 1905, p. 141).

Jedi 29 déc. — **Assemblée trimestrielle.**

M. E.-V. BOULENGER fils, Délégué au Congrès de New-York.

Le 8^e Congrès international de Géographie aux États-Unis ; Excursions au Canada et au Mexique. (Bull. juillet 1905, p. 5).

CONFÉRENCES FAITES EN 1905

A L'HOTEL DE LA SOCIÉTÉ

Dim. 8 janvier. — M. P. VAN HOUCKE, Rédacteur à l'*Echo du Nord*.

Cinq Jours à Amsterdam, Rotterdam, La Haye et à l'Île de Marken. (Projections inédites).

Jedi 12 janvier. — M. P. BOURDARIE, Explorateur Publiciste, Délégué de l'Association cotonnière coloniale.

La Question du Coton au point de vue français. (Projections). (Bull. avril 1905, p. 216).

Jedi 19 janvier. — M. Adrien DE MORTILLET, Membre de la mission de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange.

Sur les hauts Plateaux de la Bolivie. (Projections inédites).

Dim. 29 janvier. — **Séance solennelle annuelle.**

M. Franz SCHRADER, Directeur des travaux cartographiques de la Maison Hachette, lauréat de l'Institut.

Les Océans et l'Humanité.

Jedi 2 février. — M. Maurice MEYS, de l'*Illustration*, Membre du Club Alpin.

Voyage aux Pyrénées, les Monts maudits, le Néthou. (Projections inédites).

Jedi 9 février. — M. H. ARCTOWSKI, Membre du Congrès international de Géographie de Washington.

Impressions de Voyage aux États-Unis. (Projections inédites).

Jedi 16 février. — M. J. RONJAT, Membre du Club Alpin français.

Les Montagnes norvégiennes. (Projections). (Bull. août 1905, p. 80).

- Dim. 19 février. — M. D. ZOLLA. Professeur à l'École libre des Sciences politiques.
La Bosnie-Herzégovine, souvenirs de mission. (Projections). (Bull. août 1905, p. 92).
- Jeu. 23 février. — M. André JOUANNIN. Secrétaire-Général du Comité de l'Asie française.
La Mésopotamie, les richesses de l'antique Chaldée. (Project. inédites).
- Dim. 26 février. — M. E.-V. BOULENGER fils. Délégué au 8^e Congrès international de Géographie aux États-Unis.
Le Congrès, le Canada oriental, les États-Unis, le Mexique et Cuba. (Projections inédites). (Bull. juillet 1905, p. 5).
- Jeu. 2 mars. — M. G.-J. ISACHSEN. Capitaine commandant.
La 2^e Expédition polaire norvégienne du « Fram ». (Projections inédites). (Bull. septembre 1905, p. 148).
- Dim. 5 mars. — M. le Vicomte Robert DE CAIX, du journal des *Débats*, Membre du Comité du Maroc.
La France au Maroc. (Projections). (Carte).
- Jeu. 9 mars. — M. P. MÜLLENDORF. Explorateur, en mission pendant la révolte des Herreros.
Le Sud-Ouest africain allemand. (Projections inédites). (Bull. octobre 1905, p. 207).
- Jeu. 16 mars. — M. l'Abbé J. COUPÉ. Aumônier de la prison centrale de Gand.
De Schaffouse à Salzbourg par l'Arberg. (Projections inédites).
- Dim. 19 mars. — M. O. KANN, ancien Officier détaché à la 2^e armée japonaise en 1904.
En Mandchourie avec les Japonais, Bataille de Liao-Yang. (Projections inédites). (Bull. octobre 1905, p. 216).
- Jeu. 23 mars. — M. le Commandant B^e SYLVAIN, de la marine haïtienne, en mission en Ethiopie.
L'accord nécessaire des Blancs et des Noirs en Afrique. (Projections). (Bull. mars 1906, p. 133).
- Dim. 26 mars. — M. A. LACROIX. Membre de l'Institut, Chef de la mission scientifique de la Martinique.
Les Éruptions de la Montagne Pelée. (Projections inédites). (Bull. octobre 1905, p. 227).
- Dim. 2 avril. — Mgr PASCAL, Vicaire apostolique de Saskatchewan.
L'Ouest canadien et son développement. (Projections). (Bull. novembre 1905, p. 295).
- Jeu. 6 avril. — M. P. PATÉ, Voyageur et Publiciste.
Rome dans l'Antiquité et dans le Présent. (Projections inédites).
- Dim. 9 avril. — M. D.-Alf. AGACHE. Membre de l'Alliance française.
Les Montagnes rocheuses, chez les Mormons, le Lac Salé, le Yellowstone park. (Bull. novembre 1905, p. 306).

Jeu- di 13 avril. — M. Ch. BERCHON, Explorateur.

Six Mois à Cuba; Santiago, culture et industrie, la Havane. (Projections inédites).

Dim. 30 avril. — M. ZARSKI, Photographe.

Constantinople et la Turquie d'aujourd'hui. (Projections inédites).

Jeu- di 4 mai. — **Assemblée trimestrielle.**

M. Alex. ECKMAN, Secrétaire-Général honoraire de la Société.

La Pénétration en Afrique par les chemins de fer.

Jeu- di 27 juillet. — **Assemblée trimestrielle.**

M. Alb. MERCHIER, Secrétaire-Général.

L'Allemagne économique.

Jeu- di 12 octob. — M. l'Abbé PERRON, Curé de Pont-de-Poitte (Jura).

Le Jura central, ses aspects et ses produits. (Projections inédites noir et couleur). (Bull. mars 1906, p. 140).

Dim. 15 octob. — M. A. CORTA, Prêtre lazariste à Madagascar.

Le Sud de Madagascar, mœurs, esprit des indigènes, la révolte. (Projections inédites). (Bull. octobre 1905, p. 337).

Jeu- di 19 octob. — M. Yann-Morvan GOBLET, Examinateur à l'Institut commercial de Paris.

L'Irlande au XIX^e siècle. (Proj. inédites). (Bull. décembre 1905, p. 346).

Dim. 22 octob. — M. le Dr J.-B. CHARCOT.

L'Expédition antarctique française dont il était le chef. (Projections inédites). (Bull. avril 1906, p. 197).

Jeu- di 26 octob. — M. Eug. GALLOIS, Explorateur.

Aux Oasis d'Algérie et de Tunisie. (Projections inédites). (Bull. décembre 1905, p. 354).

Lun- di 30 octob. — **Assemblée trimestrielle.**

M. Ernest NICOLLE, Président de la Société.

Le Congrès national de Géographie de St-Étienne. (Bull. décembre 1905, p. 371).

Dim. 5 novemb. — M. Georges MORAEL, Président de la section dunkerquoise de la Ligue maritime.

Dunkerque, ses industries maritimes. (Projections). (Bull. janvier 1906, p. 13).

Dim. 12 nov. — **Fête solennelle du 25^e Anniversaire a l'Hippodrome.**

M. E. GUILLOT, Professeur, Membre d'honneur et ancien Secrétaire-Général de la Société.

Historique de la Société. (Bull. novembre 1905, p. 274).

Jeu- di 16 nov. — M. l'Abbé C. CHEVALIER, ancien Professeur de Philosophie à Alexandrie (Egypte).

Le Caire pittoresque, mœurs, coutumes et aspects. (Cinématographe et Projections inédites). (Bull. mars 1906, p. 152).

Jeu'di 23 nov. — M. Octave JUSTICE, Publiciste.

Autour du Cheïron, Vallées du Var et du Loup. (Projections). (Bull. juin 1906, p. 345).

Dim. 26 nov. — M. P. VAN HOUCKE, Rédacteur à l'*Écho du Nord*.

Lyon, Genève, la Perte du Rhône à Bellegarde, le Tour du Lac Léman. (Projections coloriées inédites).

Jeu'di 30 nov. — M^{me} F. BULLOCK-WORKMAN, Officier de l'Instruction publique, Médaillée du Club Alpin.

Premières Explorations des Glaciers de Hoh-Lumba et de Sosbon dans l'Himalaya. (Projections inédites). (Bull. mai 1906, p. 275).

Dim. 3 décemb. — Mgr P.-M. REYNAUD, Évêque de Fussulan.

La Chine nouvelle. (Bull. février 1906, p. 100).

Jeu'di 7 décemb. — M. R. PAILLOT, Docteur ès-Sciences.

Le Limousin. (Projections inédites). (Bull. juin 1906, p. 358).

Jeu'di 14 déc. — M. le Lieutenant de Vaisseau G.-E. SIMON, Chef de la mission hydrographique du Haut-Mékong.

L'Œuvre française sur le Haut-Mékong de 1893 à 1905. (Projections). (Bull. avril 1906, p. 209).

Jeu'di 21 déc. — M. P. CLOAREC, Lieutenant de Vaisseau, Directeur de la Ligue maritime française.

Les grands Ports de guerre et de commerce de la France. (Projections). (Bull. avril 1906, p. 221).

Dim. 24 déc. — M. J.-G. BONDOUX, Artiste Peintre, Attaché à la Délégation du Ministre en Pesre.

A travers la Perse, l'Œuvre française. (Projections inédites). (Bull. mai 1906, p. 286).

Jeu'di 28 déc. — **Assemblée trimestrielle.**

M. A. MERCHIER, Secrétaire-Général.

Les États-Unis économiques. (Bull. mars 1906, p. 162).

CONFÉRENCES FAITES EN 1906

A L'HOTEL DE LA SOCIÉTÉ

Dim. 7 janvier. — M. le Dr EUSTACHE, Professeur à la Faculté libre de Médecine.

Dans la Région des Puy's. (Project. inédites). (Bull. juillet 1906, p. 5).

- Jeudi 11 janvier. — M. M. MEYS, de l'*Illustration*, Membre du Club Alpin.
Son Voyage en Norvège. (Projections inédites).
- Vend. 19 janvier. — M. le Lieutenant DE LANREZAC, de la 1^{re} compagnie des
gardes frontières du Sahel.
Le Pays soudanais ; la terre, ses ressources, l'âme soudanaise. (Projections
inédites). (Bull. juin 1906, p. 379).
- Dim. 21 janvier. — M. G.-L. JARAY, de l'École libre des Sciences poli-
tiques, Auditeur au Conseil d'Etat.
Le Brésil contemporain, l'avenir d'un État latin d'Amérique. (Projections).
(Bull. juillet 1906, p. 25).
- Jeudi 25 janvier. — M. C. DE GIVENCHY.
Les Portes du Maroc de Figuig à Mogador. (Projections inédites, avec
carte). (Bull. août 1906, p. 95).
- Jeudi 1^{er} février. — M. EDI. DAIREAUX, Avocat, Propriétaire en Argentine.
La Transformation pastorale et agricole de la République Argentine.
(Projections).
- Dim. 4 février. — M. le D^r FOLET, Doyen honoraire de la Faculté de
Médecine de Lille.
Venise. (Projections inédites). (Bull. août 1906, p. 81).
- Dim. 11 février. — M. D. ZOLLA, Professeur à l'École libre des Sciences
politiques.
Richesses de la Terre de France. (Projections). (Bull. août 1906, p. 105).
- Jeudi 15 février. — M. HENRI DOUXAMI, Maître de Conférences à la Faculté
des Sciences de Lille.
Le Désert de Platé ; Montagnes de la Haute-Savoie entre l'Arve et le Giffre.
(Projections inédites). (Bull. novembre 1906, p. 285).
- Dim. 18 février. — **Séance solennelle annuelle.**
M. Léopold MABILLEAU, Membre correspondant de
l'Institut.
La Civilisation aux États-Unis d'Amérique. (Bull. septembre 1906,
p. 149).
- Jeudi 22 février. — M. l'Abbé M. DAVID, Professeur à l'Institut St-Jean
à Douai.
L'Albanie et la Chaîne du Pinde. (Projections inédites). (Bull. octobre
1906, p. 224).
- Dim. 25 février. — M. G. PORQUIER, Chargé de mission.
L'Éthiopie et la Question éthiopienne. (Projections inédites). (Bull. sep-
tembre 1906, p. 163).
- Dim. 4 mars. — M. A. DEMANGEON, Professeur à la Faculté des Lettres.
Le Cambrésis, l'Artois et la Picardie. (Projections).
- Jeudi 8 mars. — M. l'Abbé COUPÉ, Aumônier à la prison centrale de Gand.
La Belgique pittoresque et monumentale. (Projections inédites).

Dim. 11 mars. — M. L. FARGES, Secrétaire-Général des Syndicats d'initiative du Sud-Centre.

L'Aude et l'Ariège; Géographie et Ethnographie. (Projections). (Bull. septembre 1906, p. 176).

Jeu. 15 mars. — M^{me} SÉVERIN-BOURGOIGNON, Directrice du Collège de jeunes filles de Roubaix.

Athènes, Promenade en Attique. (Projections).

Dim. 25 mars. — M. V. DUBRON, Avocat à la Cour d'Appel de Douai.

Promenades en Bohême. (Projections inédites).

Jeu. 29 mars. — M. Alb. DE POUVOURVILLE, Membre du Conseil supérieur des Colonies.

La Défense de l'Indo-Chine. (Projections inédites). (Bulletin octobre 1906, p. 236).

Dim. 1^{er} avril. — M. le Dr EUSTACHE, Professeur à la Faculté de Médecine.

Algésiras. (Projections inédites). (Bull. novembre 1906, p. 297).

Jeu. 5 avril. — M. D.-Alf. AGACHE, Professeur au Collège libre des Sciences sociales.

La Crète, Histoire et Géographie, Archéologie, les Révolutionnaires. (Projections inédites). (Bull. octobre 1906, p. 242).

Dim. 8 avril. — M. E. HAUMANT, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Un Mois en pays Serbo-Croate. (Projections).

Jeu. 17 mai. — **Assemblée trimestrielle.**

M. Em. LAINÉ.

La Montre-Boussole solaire. (Avec Planche de figures).

Jeu. 11 octobre. — **Assemblée trimestrielle.**

M. BONVALOT, de la Commission des excursions.

Voyage aux Pyrénées : le Pays Basque, le Béarn, le Bigorre. (Avec cartes). (Bull. novembre 1906, p. 308).

Dim. 21 octobre. — M. A. MERCHIER, Secrétaire-Général de la Société.

Bruges-la-Morte. (Projections).

Jeu. 25 octobre. — Le R. P. TRILLES, Missionnaire au Gabon.

Les Fang, au Congo français, race, mœurs, coutumes. (Projections inédites). (Bull. décembre 1906, p. 360).

Dim. 28 octobre. — M. P. PRIVAT-DESCHANEL, Professeur agrégé, Chargé de mission.

L'Australie d'aujourd'hui, l'élevage, les mines d'or, les villes, la société. (Projections inédites). (Bull. décembre 1906, p. 370).

Dim. 4 novemb. — M. Valentin BRIFFAUT, Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles.

San Francisco et la Californie, Impressions de voyage. (Projections inédites). (Bull. janvier 1907, p. 14).

- Jendi 8 novemb. — M. E. GALLOIS, Explorateur. Chargé de missions.
La Turquie d'Asie; Asie-Mineure et Syrie. (Projections inédites). (Bull. décembre 1906, p. 381).
- Jendi 15 nov. — M. Étienne ROZE, Publiciste.
Naples et la Sicile. (Projections inédites). (Bull. janvier 1907, p. 28).
- Jendi 22 nov. — M. G. FRANÇOIS, ancien Chef de cabinet du gouverneur du Dahomey.
Le Dahomey. (Projections).
- Dim. 25 nov. — M. P. WALLE, Explorateur et Agent commercial.
Le Chili, la Catastrophe de Valparaiso. (Projections). (Bull. mars 1907, p. 141).
- Dim. 2 décemb. — M. A. HALOT, Avocat, Consul impérial du Japon à Bruxelles.
Le Japon ancien et moderne. (Projections). (Bull. mars 1907, p. 153).
- Dim. 9 décemb. — M. l'Abbé L. LEGRAND, Licencié ès-Lettres.
Une Excursion en petite et en grande Kabylie. (Projections inédites). (Bull. avril 1907, p. 212).
- Jendi 13 déc. — M. le Lieutenant Octave GÉRIN, Secrétaire de la Société de Géographie de Tours.
Trois mois dans l'Allemagne du Nord et le Danemark. (Projections). (Bull. mars 1907, p. 162).
- Dim. 16 déc. — M. D. ZOLLA, Professeur à l'École libre des Sciences politiques.
Le Far West. (Projections). (Bull. avril 1907, p. 222).
- Jendi 20 déc. — M. Octave JUSTICE, Publiciste.
Le Bassin du Verdon. (Projections). (Bull. avril 1907, p. 231).
- La 37^e réunion pour l'**Assemblée trimestrielle** du 27 décembre a été remise au 3 janvier, à cause du décès de M. Quarré-Reybourton survenu le jour de Noël après trois jours de maladie.
-
-

CONFÉRENCES DE ROUBAIX

CONFÉRENCES FAITES EN 1900

Samedi 13 janv. — M. A. TCHOBANIAN.

L'Arménie, son histoire, sa littérature.

Samedi 27 janv. — M. E. HAUMANT, Professeur de Littérature russe à l'Université.

De Marseille au Caucase. (Projections).

Samedi 10 févr. — M. P. VAN HOUCKE, Rédacteur à l'*Écho du Nord*.

Deux années au Tonkin. (Projections).

Samedi 3 mars. — M. H. ARCTOWSKI, membre de l'expédition

De la Belgica dans la région antarctique. (Projections).

Samedi 10 mars. — M. J. CARRÈRE, Homme de lettres.

Le Canal des Deux Mers. (Projections).

Samedi 17 mars. — M. J. SAURIN, ancien Professeur au Lycée de Tunis.

L'invasion italienne et la Colonisation française en Tunisie. (Projections).

Samedi 27 oct. — M. GALLOIS, Publiciste.

La France d'Asie. (Projections).

Samedi 3 nov. — M. P. ÆSTERBY de Copenhague.

Le Danemark. (Projections).

Samedi 10 nov. — Le Commandant James PLÉ.

Le Dahomey actuel.

Samedi 17 nov. — M. Napoléon LEFEBVRE, Professeur à l'Institut Turgot.

Promenade en Russie. (Projections).

Samedi 24 nov. — M. P. LABBÉ, Chargé de mission.

Au Pays des Kirghiz. (Projections).

Samedi 1^{er} déc. — M. A. MERCHIER, Professeur au Lycée Faidherbe.

Les Colonies françaises à l'Exposition de 1900. (Projections).

Samedi 8 déc. — M. NOIROT.

La Guinée française.

Samedi 22 déc. — M. Ch. LEMIRE, Résident honoraire de France.

Au Pays de Barbe-Bleue. (Projections).

CONFÉRENCES FAITES EN 1901

Samedi 19 janv. — M. Em. HAUMANT, Vice-Président de la Société.

La Mer Noire et les Russes.

Samedi 26 janv. — M. C. DELHORBE, membre du Conseil supérieur des Colonies.

Madagascar. (Projections).

Samedi 9 févr. — M^{me} J. DE MAYOLLE.

Mœurs de Cuba. (Projections).

Samedi 16 févr. — M. Maurice D'HALLUIN, Étudiant en Médecine.

Munich, Oberammergau, Vienne; Voyage de la Société en 1900. (Project.).

Samedi 23 févr. — M. Henri BOLAND, Rédacteur aux *Guides Joanne*, Président de section du Club Alpin français.

La Corse pittoresque. (Projections).

Samedi 9 mars. — M. Napoléon LEFEBVRE, Professeur à l'Institut Turgot.

La Chine et les Chinois. (Projections).

Samedi 23 mars. — M. Albert MÉTIN, Agrégé de l'U., Chargé d'une mission autour du monde (1898-1900) par l'U. de Paris.

La France et le monde anglais et américain. (Projections).

Samedi 26 oct. — M. le Lieutenant AVELOT du 31^e régiment d'infanterie, Chargé de mission du Ministère des Colonies.

Dans la boucle de l'Ogooué, opérations de la brigade topographique de l'Ogooué Ngounié. (Projections).

Samedi 9 nov. — M. F. DE CHEVILLY, ancien Officier.

Causerie sur l'Espagne. (Projections).

Samedi 16 nov. — M. le Lieutenant Carpeaux, du 4^e régiment d'infanterie coloniale.

Le Moyen-Niger et le Dahomey. (Projections inédites).

Samedi 23 nov. — M. L. AUGÉ DE LASSUS, membre de la Société des Amis des Monuments parisiens.

De Damas à Palmyre; le Désert de Syrie et les ruines prodigieuses qui le jalonnent. (Projections).

Samedi 30 nov. — M. Raymond COLRAT DE MONTROZIER, Explorateur.

Le Régime des concessions au Congo ; l'organisation économique de l'Afrique centrale. (Projections).

Samedi 7 déc. — M. Paul BUFFET, artiste Peintre.

L'Abyssinie et la cour du Négus. (Projections).

Samedi 14 déc. — M. Napoléon LEFEBVRE, Professeur à l'Institut Turgot.

Le nouveau Japon. (Projections). *Distribution des prix de Géographie commerciale.*

Samedi 21 déc. — M. A. MERCHIER, Professeur au Lycée de Lille, Secrétaire-Général de la Société.

Le Tonkin. (Projections).

Samedi 28 déc. — M. Robert GAUTHIOT, Agrégé de l'Université, Professeur au Lycée de Tourcoing.

En Hongrie : du Danube aux Carpathes. (Projections).

CONFÉRENCES FAITES EN 1902

Samedi 18 janv. — M. le Comte Henry DE LA VAULX, Vice-Président de l'Aéro-Club de France.

L'Aéronautique et le Méditerranéen. (Projections).

Samedi 25 janv. — M. René PINON, Agrégé d'Histoire, Rédacteur à la *Revue des Deux Mondes.*

La France et le Maroc. (Projections).

Samedi 8 févr. — M. E. HAUMANT, Professeur à l'Université de Lille, Vice-Président de la Société de Géographie de Lille.

Souvenirs d'excursions en Lorraine et en Alsace. (Projections).

Samedi 22 févr. — Le R. P. SÉBIRE, 12 ans Missionnaire au Sénégal, actuellement Directeur de l'École apostolique de Liège.

Les Sénégalais ; leurs mœurs, coutumes et religions. (Projections).

Samedi 1^{er} mars. — M. le Dr Jean BINOT, Chef de laboratoire à l'Institut Pasteur.

Voyage à l'île Bourbon ; l'éclipse totale de soleil du 18 mai 1901. (Project.).

Vendr. 14 mars, — M. le Lieutenant de Vaisseau DRYÉ, Officier d'ordonnance du Général Voyron, ancien Officier de la mission Marchand.

La Chine après les Boxers, et l'expédition internationale 1900/01. Relations commerciales. (Projections).

- Samedi 18 oct. — M. Paul BOURDARIE, Chargé de missions.
Le Congo français, populations, colonisations. (Projections).
- Samedi 25 oct. — M. Eug. GALLOIS, Chargé de missions.
Nouvelle-Calédonie, Antilles et Guyane. (Projections).
- Samedi 8 nov. — M. le Marquis DE SEGONZAC, Explorateur.
A travers le Maroc inconnu. (Projections).
- Samedi 22 nov. — M. Jules CLÉTY, Avocat, membre du Comité.
La Hollande: (Projections).
- Samedi 29 nov. — M. LOÏCQ DE LOBEL, Explorateur.
L'Alaska, le Klondyke, Esquimaux, Indiens, le Trans-Alaska sibérien.
(Projections).
- Samedi 6 déc. — M. Napoléon LEFEBVRE, Professeur à l'Institut Turgot
(Distribution des Prix).
L'Amérique, la civilisation américaine, son avenir. (Projections).
- Vendredi 12 déc. — M^{me} Jeanne DE MAYOLLE.
Au Pays des Fiords : Copenhague, Gothembourg, Stockholm, Christiania.
(Projections).
- Samedi 20 déc. — M. C. AULAGNON, Explorateur.
La Sibérie. (Projections).

CONFÉRENCES FAITES EN 1903

- Samedi 17 janv. — M. Henri BOLAND, Président d'honneur et Délégué de la section de la Corse du C. A. F.
Les îles Baléares : mœurs, histoire et paysages. Projections).
- Samedi 24 janv. — M. P. VAN HOUCKE, Rédacteur à l'*Écho du Nord.*
Aux Pyrénées : Lourdes, Pau, Canterets, Luchon, Gavarnie, etc. (Project.).
- Samedi 31 janv. — M. A. MERCHIER, Professeur au Lycée Faidherbe, Secrétaire-Général de la Société.
La Martinique. (Projections).
- Samedi 7 févr. — M. F. DE CHEVILLY, ancien Officier.
Six mois en Colombie. (Projections).
- Samedi 14 févr. — M. Paul LABBÉ, Chargé de missions.
Les Régions du Lac Baïkal et du Fleuve Amour ; Japon et Mandchourie.
(Projections).
- Samedi 21 févr. — M. Henri LORIN, Professeur de Géographie coloniale à l'Université de Bordeaux.
A travers la Tunisie. (Projections).

Samedi 28 févr. — M. BOULLAND DE L'ESCALE, Syndic de la Presse coloniale.

France et Siam.

Samedi 7 mars. — M. R. GAUTHIOT, Agrégé de l'Université, Professeur au Lycée de Tourcoing.

Le Golfe de Finlande. (Projections).

Samedi 4 avril. — M. Camille AVON, Lieutenant aux spahis soudanais.

Du Congo au Tchad. (Projections).

Samedi 24 oct. — M. SYNNESTVEDT, Chancelier de la Légation de Suède et Norvège à Paris.

La Scandinavie au point de vue économique et géographique. (Projections).

Samedi 7 nov. — M. A. MERCHIER, Secrétaire-Général de notre Société.

Un Coin de Normandie. (Projections).

Samedi 14 nov. — M. Eng. GALLOIS, Explorateur.

Sénégal, Guinée, Dahomey, Gabon, chez la famille Behanzin, Abomey. (Projections).

Samedi 21 nov. — M. le Dr G. TARIBLÉ, membre de notre Société.

Une Excursion en berline dans l'Aveyron. (Projections).

Samedi 28 nov. — M. Paul LABBÉ, Chargé de missions.

Souvenirs d'un baigneur russe ; île de Sakhaline. (Projections).

Samedi 5 déc. — M. F. MURY, ancien Membre de la mission Pavie.

L'Épopée Auguste Pavie pendant trente ans en Indo-Chine. (Projections).

Samedi 12 déc. — M. Gaston DONNET, correspondant du journal *Le Temps*.

De l'Atlantique au Pacifique : Brésil, République Argentine, Chili. (Projections).

Samedi 19 déc. — M. Gervais COURTELLEMONT, Explorateur.

La France en Indo-Chine et au Yunnan. (Projections).

CONFÉRENCES FAITES EN 1904

Samedi 23 janv. — M. Alf. DUMONT, Maire de Dunkerque.

La Russie. (Projections).

Samedi 30 janv. — M. P. VAN HOUCKE, Rédacteur à l'*Écho du Nord*.

La Côte d'Azur, de Marseille à Vintimille. (Projections inédites).

Samedi 13 févr. — M. J. PLICHON, Député du Nord.

L'Égypte et les Transformations de l'Est africain. (Projections inédites).

- Samedi 20 févr. — M. E. BEURDELEY, Rédacteur au Ministère des Colonies.
Le Dahomey et son Chemin de fer. (Projections).
- Samedi 5 mars. — M. le Dr JACOT-GUILLARMOD, Membre du Club Alpin.
Un Record dans l'Himalaya ; au-delà de 7.000 m.
- Samedi 26 mars. — M. E. PROUVOST.
La Tunisie du Nord ; la propriété française. (Projections inédites).
- Samedi 22 oct. — M. Napoléon LEFEBVRE, Professeur à l'Institut Turgot.
Promenade au Pays breton. (Projections inédites).
- Samedi 5 nov. — M. E. GUIMET, Fondateur du Musée Guimet à Paris.
Les Antiquités de la Syrie et de la Palestine. (Projections).
- Samedi 12 nov. — M. E. GALLOIS, Explorateur.
En Extrême-Orient, en Chine et au Japon.
- Samedi 19 nov. — M. Ém. DAIREAUX, Prop^{re} dans l'Amérique du Sud.
Industries pastorale et agricole en Argentine. (Projections).
- Samedi 26 nov. — M. P. BERRET, Professeur au Lycée Hoche à Versailles.
Les Merceilles du Dauphiné. (Projections).
- Samedi 3 déc. — M. le Comte S. M. CRESSATY, Exportateur.
Les Intérêts français en Syrie. (Projections).
- Samedi 10 déc. — M. F. MURY, Rapporteur général du Congrès colonial (1904).
Le Japon, les Khounghouses en Mandchourie. (Projections inédites).
- Samedi 17 déc. — Commandant J. PLÉ, de l'infanterie coloniale.
Le Soudan nouveau : St-Louis, Tombouctou, Bobo Dioulasso. (Projections).

CONFÉRENCES FAITES EN 1905

- Samedi 21 janv. — M. A. MERCHIER, Secrétaire-Général de la Société.
Un Raid dans les mers polaires du Sud. (Projections).
- Samedi 28 janv. — M. P. VAN HOUCKE, Rédacteur à l'*Écho du Nord*.
Cinq jours à Amsterdam, Rotterdam, La Haye et l'île de Marken. (Projections inédites).
- Samedi 4 févr. — M. M^s SYNNESTVEDT, Chancelier de la Légation de Suède et Norvège.
La Scandinavie, le pays et la race. (Projections).
- Samedi 11 févr. — M. E.-V. BOULENGER fils, Délégué au Congrès international de Géographie de 1904.
Rapport, Excursion à travers les États-Unis, au Mexique et à Cuba. (Projections inédites).

Samedi 18 févr. — Capitaine G.-I. ISACHSEN, Cartographe de l'expédition du *Fram*.

La 2^e Expédition polaire norvégienne du Fram. (Projections inédites).

Samedi 25 févr. — M. A. JOUANNIN, Secrétaire-Général du Comité de l'Asie française.

L'Arabie et la Mésopotamie. (Projections inédites).

Samedi 11 mars. — D^r EUSTACHE, Professeur à la Faculté libre de Médecine.

Sorrente, Capri et la Grotte d'Azur. (Projections inédites).

Samedi 21 oct. — D^r J.-B. CHARCOT, Explorateur.

Son Expédition antarctique. (Projections inédites).

Samedi 28 oct. — Eug. GALLOIS, Chargé de mission.

Oasis algériennes et tunisiennes.

Samedi 4 nov. — H. BOLAND, Publiciste.

Au Pays de Mirville ; le poète Mistral, Arles, la Camargue et l'Étang de Berre. (Projections inédites).

Samedi 18 nov. — M. G. SIMON, Lieutenant de Vaisseau.

L'Œuvre française sur le Haut-Mékong de 1893 à 1905. (Projections inédites).

Samedi 25 nov. — M. Octave JUSTICE, Publiciste.

La Vallée du Var et les Alpes maritimes. (Projections inédites).

Samedi 2 déc. — M. Alb. MÉTIN, Professeur à l'École des Hautes Études Commerciales.

Le Canada, de Montréal au Pacifique. (Projections inédites).

Samedi 16 déc. — M. P. VAN HOUCKE, Rédacteur à l'*Écho du Nord*.

De Lyon à Genève, la Perte du Rhône, le Lac Lemán. (Projections inédites coloriées).

Samedi 23 déc. — M. J.-G. BONDOUX, de la Délégation des Beaux-Arts.

A travers la Perse. (Projections).

CONFÉRENCES FAITES EN 1906

Samedi 6 janv. — M. Évariste G. CICANDA, Consul général de l'Uruguay.

L'Uruguay. (Projections).

Samedi 13 janv. — M. Jacques-Louis DUMESNIL, Homme de lettres.

A travers la Macédoine, races. (Projections).

Samedi 20 janv. — Lieutenant J. LANREZAC.

Le cercle du Nio'o (Soudan), pays tel qu'il est. (Projections).

- Samedi 27 janv. — M. A. MERCHIER Secrétaire-Général de la Société.
Les Antilles volcaniques, tremblement de terre. (Projections).
- Samedi 10 févr. — M. A. DE POUVOURVILLE, du Conseil sup. des Colonies.
La Défense de l'Indo-Chine. (Projections inédites).
- Samedi 17 févr. — M. A. DAMERVAL fils, de Roubaix, ex-Attaché à la Mission géodésique française de l'Équateur.
La République de l'Équateur. (Projections inédites).
- Samedi 24 févr. — M. G. PORQUIER, Chargé de mission.
L'Éthiopie et la question éthiopienne. (Projections inédites).
- Samedi 13 oct. — M. Lucien TIGNOL, Chargé de missions.
La Chine, mœurs, sites et monuments. (Projections).
- Samedi 27 oct. — M. A. MILLOT, Rédacteur au Min. Inst. Pub. Arts et Cultes.
L'Île de la Réunion. (Projections).
- Samedi 3 nov. — M. FRANÇOIS, Rédacteur au Ministère des Colonies.
Le Dahomey. (Projections).
- Samedi 10 nov. — M. Eug. GALLOIS, Chargé de missions.
L'Asie-Mineure et Syrie. (Projections).
- Samedi 17 nov. — M^{me} SÉVERIN-BOURGOIGNON, Directrice du Collège de Roubaix.
En Grèce, Delphes, Olympie, Épidaure, etc. (Projections).
- Samedi 24 nov. — M. YANN MORVRAN-GOBLET, de l'Inst. comm. de Paris.
Renaissance celtique de l'Irlande au XX^e siècle. (Projections).
- Samedi 1^{er} déc. — M. A. HALOT, Consul du Japon à Bruxelles.
Japon ancien et moderne. (Projections inédites).
- Samedi 15 déc. — Lieutenant Oct. GÉRIN, du 66^e, Licencié en Droit, Secrétaire de la Société de Tours.
Trois mois en Allemagne du Nord et Danemark. (Projections inédites).
- Samedi 22 déc. — M. Oct. JUSTICE, Publiciste.
L'Aude pittoresque. (Projections inédites).
- Samedi 29 déc. — D.-Alf. AGACHE, Professeur au Collège libre des Sciences sociales.
La Crète autrefois et aujourd'hui. (Projections inédites).
-
-

CONFÉRENCES DE TOURCOING

CONFÉRENCES FAITES EN 1900

- Dim. 14 janvier. — M. Archak TCHOBANIAN.
L'Arménie, son histoire, sa littérature.
- Dim. 4 février. — M. Camille GUY, du Ministère des Colonies.
Le Transvaal et les Boers.
- Dim. 11 février. — M. Georges BLONDEL, Professeur à l'École des Hautes
Etudes Commerciales.
Le Progrès économique de l'Allemagne.
- Dim. 25 février. — M. Paul VAN HOUCKE, Rédacteur à l'*Écho du Nord*.
Deux années au Tonkin. (Projections inédites).
- Dim. 11 mars. — Le R. P. A. SÉBIRE, Missionnaire au Sénégal.
La France au Sénégal. (Projections).
- Vendr. 20 avril. — Le R. P. Alph. ÉVRARD, Missionnaire.
La chasse, le travail et la religion à Ceylan. (Projections).
- Dim. 7 octobre. — M. P. LABBÉ, Chargé de missions en Russie.
Le Transsibérien, de Moscou à Vladivostok. (Projections).
- Dim. 21 octobre. — M. E. GALLOIS, Chargé de mission.
La France d'Asie. (Projections).
- Dim. 4 novemb. — M. P. CESTERBY, Professeur de français à l'École Navale
Danoise.
Le Danemark tel qu'il est, son histoire. (Projections).
- Dim. 25 novemb. — M. E. HAUMANT, Professeur de Littérature russe à
l'Université de Lille.
Constantinople et le Caucase. (Projections inédites).

- Dim. 2 décemb. — Le Commandant James PLÉ, de l'infanterie de marine.
Le Dahomey actuel, son avenir, souvenir de missions. (Projections inédites).
- Dim. 16 décemb. — M. A. MERCHIER, Professeur au Lycée de Lille.
L'Exposition coloniale de 1900. (Projections inédites).
-

CONFÉRENCES FAITES EN 1901

- Dim. 13 janvier. — M. le Dr CARTON, méd.-major au 19^e chasseurs à cheval.
Le Bedouin : scènes de la vie nomade. (Projections).
- Dim. 27 janvier. — M. DELHORBE, Secrétaire-Général du Comité de Madagascar à Paris.
Un Voyage à Madagascar. (Projections).
- Dim. 10 février. — M^{me} Jeanne DE Mayolle.
La Sicile. (Projections).
- Dim. 24 février. — M. Henri BOLAND, Président d'honneur de la section Corse du Club Alpin français.
Au pays de la vendetta ; la Corse pittoresque. (Projections).
- Dim. 10 mars. — M. R. GAUTHIOT, Professeur au Lycée de Tourcoing.
En Russie, le pays Lituanien. (Projections).
- Dim. 20 octobre. — M. Georges SIX, Professeur au Lycée de Lille.
L'Eifel, région montagneuse de la rive gauche du Rhin. (Projections).
- Dim. 3 novemb. — M. A. MERCHIER, Professeur agrégé au Lycée de Lille, Secrétaire-Général de la Société.
Un Voyage au Tonkin. (Projections).
- Dim. 17 novemb. — M. le Lieutenant CARPEAUX, du 4^e régiment d'infanterie coloniale.
Le Moyen-Niger et le Dahomey. (Projections).
- Dim. 1^{er} décemb. — M. Jules GAY, Agrégé de l'Université, ancien Membre de l'Ecole française de Rome.
L'Italie méridionale, son état actuel, les causes de la crise économique. (Projections).
- Dim. 15 décemb. — M. Edmond PALMÉ, Délégué de la Société nationale du grand Canal maritime de l'Océan à la Méditerranée.
Le Canal des Deux Mers. (Projections). *Son intérêt économique et national, sa possibilité.* (Projections).
-

CONFÉRENCES FAITES EN 1902

- Dim. 12 janvier. — M. E. HAUMANT, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille, Vice-Président de la Société de Géographie.
Dans les Vosges ; Souvenirs de Lorraine et d'Alsace. (Projections).
- Dim. 26 janvier. — M. René PINON, Agrégé d'Histoire, Rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*.
Le Maroc et la question marocaine. (Projections).
- Dim. 23 février. — M. Georges SIX, Agrégé d'Histoire, Professeur au Lycée Faiderbe, Membre du Comité d'Etudes de la Société.
Les Européens en Chine. (Projections).
- Dim. 9 novemb. — M. A. MERCHIER, Professeur agrégé d'Histoire et Géographie, Secrétaire-Général de notre Société.
Les Antilles volcaniques ; la Martinique. (Projections).
- Dim. 23 novemb. — M. l'Abbé Paul REBOUX, Supérieur honoraire.
Un Mois en Tunisie. (Projections).
- Dim. 7 décemb. — M. A. MÉTIN, Agrégé de l'Université, Examinateur de l'École Navale.
L'Égypte contemporaine. (Projections).
- Dim. 14 décemb. — M^{me} DE MAYOLLE.
Au pays des fiords : Copenhague, Gothenbourg, Stockholm, Christiania, mœurs et coutumes.
-

CONFÉRENCES FAITES EN 1903

- Dim. 18 janvier. — M. J. CLÉTY, Avocat, Secrétaire de la section de Roubaix.
La Hollande. (Projections).
- Dim. 25 janvier. — M. DE VALENCE, Délégué des Œuvres de Mer à Terre-Neuve en 1902.
Les Marins de la Grande Pêche, le Bateau-Hôpital des Œuvres de mer. (Projections).
- Dim. 8 février. — M. le Capitaine LENFANT, de l'artillerie coloniale, Chargé de mission.
Le Niger, sa vallée, ses richesses. (Projections).

Dim. 22 février. — M. HENRI LORIN, Professeur de Géographie coloniale à l'Université de Bordeaux.

De Moscou à l'Oural. (Projections).

Dim. 1^{er} mars. — M. BOULLAND DE L'ESCALE, Syndic de la Presse coloniale.

France et Siam. (Projections).

Dim. 22 mars. — M. V. DUBRON, Avocat à la Cour d'Appel de Douai.

Rome instantanée. (Projections).

Dim. 8 novemb. — M. A. MERCHIER, Professeur au Lycée Faidherbe, Secrétaire-Général de notre Société.

Étude sur le Berry à la suite de George Sand. (Projections).

Dim. 15 novemb. — M. EUG. GALLOIS, Explorateur.

Sénégal, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey, chez la famille Behanzin. (Projections).

Dim. 29 novemb. — M. P. LABBÉ, Chargé de mission.

Sibérie, Japon, Mandchourie. (Projections).

Dim. 13 décemb. — Le R. P. FR. DIERCKX, D^r ès-Sciences naturelles, Professeur à l'Université de Louvain.

Les Volcans de Java. (Projections).

Dim. 27 décemb. — M. GERVAIS-COURTELLEMONT, Explorateur, Chargé de mission.

La France en Indo-Chine et au Yunnan.

CONFÉRENCES FAITES EN 1904

Dim. 10 janvier. — M. P. VAN HOUCKE, Rédacteur à l'*Écho du Nord*.

La Côte d'Azur ; de Marseille à Vintimille. (Projections inédites).

Dim. 7 février. — M. Alf. Dumont, Maire de Dunkerque.

La Russie. (Projections).

Dim. 21 février. — M. F. MURY, ancien Commissaire des Colonies.

L'Épopée Auguste Pavie, 30 ans en Indo-Chine. (Projections inédites).

Dim. 6 mars. — M. le D^r JACOT-GUILLARMOT, Membre du Club Alpin.

6 mois dans l'Himalaya, à plus de 7.000 m. ((Projections inédites).

Dim. 20 mars. — M. E. BEURDELEY, Rédacteur au Ministère des Colonies.

Le Dahomey et son Chemin de fer. (Projections inédites).

Dim. 13 novemb. — M. E. GALLOIS, Explorateur.

La Chine et le Japon. (Projections).

CONFÉRENCES FAITES EN 1905

- Dim. 15 janvier. — M. A. MERCHIER, Secrétaire-Général de la Société.
Dans l'Ardenne, de Mézières à Givet; la Meuse et la Senois. (Projections inédites).
- Dim. 29 janvier. — M. P. VAN HOUCKE, Publiciste.
Cinq jours à Amsterdam, Rotterdam, La Haye et l'Île de Marken. (Projections inédites).
- Dim. 12 février. — M. A. DE MORTILLET, Membre de la mission Gréqui-Montfort.
Les Hauts-Plateaux de la Bolivie. (Projections inédites).
- Dim. 19 février. — Le Capitaine G.-I. ISACHSEN, Cartographe de l'expédition.
La 2^e expédition polaire norvégienne du Fram. (Projections inédites).
- Dim. 26 février. — M. A. JOUANNIN, Secrétaire-Général du Comité de l'Asie française.
La Mésopotamie, les richesses de l'antique Chaldée. (Projections inédites).
- Dim. 12 mars. — D^r EUSTACHE, Professeur à la Faculté libre de Médecine.
Sorrente, Capri, la Grotte d'Azur. (Projections inédites).
- Dim. 15 octobre. — Abbé PERRON, Curé de Pont-de-Poitte (Jura).
Le Jura central, géographie, production, tourisme. (Projections coloriées).
- Dim. 29 octobre. — M. Eug. GALLOIS, Explorateur.
Les Oasis d'Algérie et de Tunisie. (Projections inédites).
- Dim. 26 novemb. — M. O. JUSTICE, Publiciste.
Autour du Cœiron, Vallées du Var et du Loup. (Projections).
- Dim. 17 décemb. — M. Ch. DELERUE, Sous-Ingénieur des Ponts et Chaussées.
L'histoire de nos Voies de communication.
- Dim. 31 décemb. — M. P. VAN HOUCKE, Publiciste.
De Lyon à Genève, la Perte du Rhône, le Lac Léman. (Projections coloriées).
-

CONFÉRENCES FAITES EN 1906

- Dim. 14 janvier. — M. Paul VAN HOUCKE.
Séjour à Genève.

- Dim. 21 janvier. — Lieutenant LANREZAG.
Aux Pays soudanais.
- Dim. 4 février. — M. DE GIVENCHY.
Les Portes du Maroc.
- Dim. 18 mars. — M. l'Abbé Paul REBOUX.
La Russie.
- Dim. 21 octobre. — Le R. P. TRILLES.
Le Congo français.
- Dim. 28 octobre. — M. DE POUVOURVILLE.
La Défense de l'Indo-Chine.
- Dim. 11 novemb. — M. E. GALLOIS.
Turquie d'Asie.
- Dim. 25 novemb. — M. G. FRANÇOIS.
Le Dahomey.
- Dim. 16 décemb. — M. O. GÉRIN.
Trois mois dans l'Allemagne du Nord et Danemark.
- Dim. 23 décemb. — M. O. JUSTICE.
Les Basses-Alpes.
-
-

NOMENCLATURE DES EXCURSIONS

FAITES PAR LA SOCIÉTÉ

DEPUIS LE 1^{er} JANVIER 1900 JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1906

EXCURSIONS EXÉCUTÉES EN 1900

- Mardi (Gras) 27 février. — MM. V. DELAHODDE et FERNAUX.
Bailleul, cortège du Carnaval.
- Jeudi 22 mars. — MM. FERNAUX et V. DELAHODDE.
Établissements de constructions mécaniques de MM. Dujardin et C^{ie} à Lille. (*Bull. septembre*, p. 188. DELAHODDE).
- Mardi 24 avril. — MM. P. RAVET et R. THIÉBAUT.
Verreries de Fresnes. — Établissements de St-Amand.
- Mardi 24 et vendredi 27 avril. — MM. CANTINEAU et O. GODIN.
Visites de l'Institut Pasteur de Lille.
- Jeudi 26 avril. — MM. D^r A. VERMERSCH et PALLIEZ.
Visite des Établissements Cousin-Devos à Haubourdin. (*Bull. septembre*, p. 183. D^r VERMERSCH).
- Jeudi 7 juin. — MM. FERNAUX et CALONNE.
Visite aux Mines de Bully-Grenay. (*Bull. octobre*, p. 246. X...).
- Dimanche 6 au mardi 8 mai. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et CALONNE.
Bruges, cortège historique du St-Sang. — Ostende. (*Bull. juin 1901*, p. 411 et 425. V. PIGACHE).
- Mardi 22 mai. — MM. FERNAUX et VAN TROOSTENBERGHE.
Établissements Gratry à Halluin. — Tuilerie de Pottelberg à Courtrai. (*Bull. septembre*, p. 186. VAN TROOSTENBERGHE).
- Mardi 29 mai. — MM. V. DELAHODDE et VAN TROOSTENBERGHE.
Bailleul, les Serres de MM. A. Cordonnier et fils. — Ypres. (*Bull. octobre*, p. 239. DELAHODDE).

- Lundi 4 juin. — MM. D^r VERMERSCH et H. BEAUFORT.
Bergues, cortège du Millénaire de St-Winoc. (*Bull. août*, p. 114.
D^r VERMERSCH).
- Dimanche 10 juin. — MM. FERNAUX et H. BEAUFORT.
Le Mont de Lenclud, la Vallée de l'Escaut.
- Mardi 12 juin. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et CALONNE.
Armentières : Établissements Dulac, Mahieu, Duhot frères et École
professionnelle.
- Mercredi 1^{er} août au dimanche 19. — MM. H. BEAUFORT et P. DESTOMBES.
Munich. — La Passion à Oberammergau. — Vienne. (*Bull. décembre*,
p. 361).
- Le jeudi 21 juin. — MM. G. HOUBRON et DEHÉE conduisent à Cassel et à
Dunkerque les lauréats du Prix Danel de 1899.

EXCURSIONS EXÉCUTÉES EN 1901

- Du 13 au 24 février. — MM. PALLIEZ et DEGRAMER.
Paris. — Lyon. — Marseille. — Cannes. — Nice. — Monaco. —
Monte-Carlo. — Menton. — Vintimille. — Gênes et Turin. (*Bull.*
juin, p. 235. H. BRUNEAU).
- Jeudi 7 mars. — MM. CANTINEAU et GODIN.
L'Institut de Géographie, Musée d'histoire de l'Art. (*Bull. août*, p. 114.
CANTINEAU).
- Jeudi 18 avril. — MM. D^r VERMERSCH et DEGRAMER.
Seclin : Église et Hospice. — Réservoir de l'Arbrisseau. (*Bull. mai*,
p. 370. D^r VERMERSCH).
- Jeudi 25 et vendredi 26 avril. — MM. CANTINEAU et Ch. DERACHE.
L'Institut Pasteur de Lille.
- Dimanche 28 avril. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et THIEFFRY.
Gand : les Ruines de St-Bavon et Exposition d'Horticulture. (*Bull.*
juillet, p. 51. BULTINGAIRE).
- Jeudi 2 et vendredi 3 mai. — MM. PALLIEZ-COLIN et A. MULLIER.
Usine Franchomme et Fauchille à Marcq-en-Barœul. (*Bull. juillet*,
p. 54. N. S.).
- Mardi 7 mai. — MM. VAILLANT et P. D'HALLUIN.
Aciéries d'Isbergue. — Aire-sur-la-Lys.
- Mardi 11 juin. — MM. D^r VERMERSCH et Ch. DERACHE.
Douai : Société de traction électrique : Filature de M. de Bailliencourt.
Aniche : Glacière. Verrerie et Produits chimiques.

Mardi 14 mai. — MM. Van TROOSTENBERGHE et CALONNE.

Établissements J. Casse fils et C^{ie}.

Jeudi 23 mai. — MM. V. DELAHODDE et O. GODIN.

Établissements Peugeot. (*Bull. septembre*, p. 204. J. FAUVARQUE).

26 mai au 2 juin (Pentecôte). — MM. DECRAMER et ROLLIER.

Luxembourg, Diekirch, Echternach, Trèves, Grottes de Han. (*Bull. décembre*, p. 401. CANTINEAU).

Samedi 1^{er}, 2 et 3 juin. — MM. DESTOMBES et Ch. DERACHE.

Solre-le-Château, Cousolre, Liessies, Trélon, Eppe-Sauvage. (*Bull. janvier 1902*, p. 73. F. DIDRY).

Vendredi 14 au 20 juin. — MM. O. GODIN et CALONNE.

Rouen, le Havre, Honfleur, Trouville, Dives, Cabourg. (*Bull. avril 1902*, p. 301. Alf. PITON).

Dimanche 23 juin. — MM. D^r VERMERSCH et DEHÉE.

Tournai, Mont St-Aubert. (*Bull. septembre*, p. 207. D^r VERMERSCH).

Jeudi 20 juin. — MM. E. NICOLLE et Ch. DERACHE.

Réservoirs d'Emmerin; Filature, Église et Hôpital de Seclin. (*Bull. décembre*, p. 424. E. N.).

Dimanche 7 juillet. — MM. FERNAUX et H. BEAUFORT.

Luceux. Forêt. Ruines du Château, Hôtel de Ville. (*Bull. octobre*, p. 280. Em. THÉODORE).

9 au 13 juillet. — M. ROLLIER.

Bruxelles, Rotterdam, La Haye, Scheveningue, Amsterdam, Ile de Marken.

Du 5 au 24 août. — MM. H. BEAUFORT et A. CREPY.

Lyon, Avignon, Théâtre d'Orange, Causses du Tarn, etc. (*Bull. octobre 1902*, p. 232. Ch. PRÉVOST).

Le jeudi 27 juin. — MM. FERNAUX et SIX conduisent à Cassel et à Dunkerque les lauréats du Prix Danel de 1900.

EXCURSIONS EXÉCUTÉES EN 1902

Jeudi 6 mars au 6 avril. — MM. Th. ROLLIER et J.-B. SAVARY.

Algérie et Tunisie.

Jeudi 10 avril. — MM. THIEFFRY et PALLIEZ-COLIN.

Filature de coton de MM. LORTHOIS frères à Canteleu.

Lundi 21 avril. — MM. CANTINEAU et G. DEHÉE.

École nationale des Arts et Métiers de Lille. (*Bull. septembre*, p. 178. E. CANTINEAU).

- Jeudi 24 avril et 2 mai. — MM. V. DELAHODDE et P. VILAIN.
Manufacture des Tabacs, la Basilique de N.-D. de la Treille.
- Vendredi 25 et lundi 28 avril. — MM. CANTINEAU et G. DEHÉE.
L'Institut Pasteur de Lille.
- Dimanche 4 mai. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et THIEFFRY.
Bruxelles : Palais de Justice, Hôtel de Ville, les Serres royales de Laeken. (*Bull. juillet*, p. 53, D^r SCHMITT).
- Jeudi 15 mai. — MM. D^r VERMERSCH et DERACHE.
L'École d'Agriculture de Wagnonville et la Ferme Fiévet de Masny. (*Bull. juin*, p. 444, D^r A. VERMERSCH).
- Lundi 19 au 28 mai. — MM. DECRAMER et CANTINEAU.
Rouen, Mont St-Michel, St-Malo, Jersey, Guernesey et Cherbourg. (*Bull. juillet 1903*, p. 19, DECRAMER).
- Jeudi 22 mai. — MM. D^r VERMERSCH et THIEFFRY.
Hospices de Lille, Richesses artistiques. (*Bull. novembre*, p. 292, X...).
- Dimanche 1^{er} au 5 juin. — MM. GODIN et DECRAMER.
Pierrefonds, Chantilly, St-Cloud, Sèvres, Château de Versailles. (*Bull. décembre*, p. 364, J. FAUVARQUE).
- Mardi 3 juin. — MM. THIEFFRY et VAN TROOSTENBERGHE.
Institut des Sourds-et-Muets à Ronchin. (*Bull. novembre*, p. 314, A. FERRAILLE).
- Vendredi 6 au 17 juin. — MM. R. THIÉBAUT et P. RAVET.
Luxembourg, Metz, Strasbourg, Baden-Baden, Bâle, Schaffouse, Stuttgart, Francfort et Cologne.
- Mardi 10 juin. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et CALONNE.
Amiens, Établissements Deneux frères à Hallencourt (Somme). (*Bull. novembre*, p. 320, VAN TROOSTENBERGHE).
- Jeudi 12 et 26 juin. — MM. D^r VERMERSCH et P. VILLAIN.
L'Asile de Lommelet à Marquette. (*Bull. décembre*, p. 374, G. HOUBRON).
- Dimanche 15 juin. — MM. D^r VERMERSCH et HOUBRON.
Champ de bataille de Bouvines. (Causerie de M. HAUMANT).
- Mardi 17 juin. — MM. VAILLANT et CRAVERI.
Usines de M. Eugène Motte à Roubaix.
- Dimanche 22 juin. — MM. D^r VERMERSCH et G. DEHÉE.
Mons : Procession du « Car d'or », Combat du Lumeçon. (*Bull. décembre*, p. 380, D^r VERMERSCH).
- Samedi 2 au 30 août. — MM. BEAUFORT et HAUMANT.
Cologne, Nuremberg, Pragne, Krakan, Kiew, Moscou, la Foire de Nijni-Novgorod, Kazan, Moscou, St-Petersbourg, Berlin.
- Le jeudi 12 juin. — MM. CANTINEAU et SCHOTSMANS conduisent à Cassel et à Dunkerque les lauréats du Prix Danel de 1901.
-

EXCURSIONS EXÉCUTÉES EN 1903

Jeu*di* 5 mars. — MM. O. GODIN et FERNAUX-DEFRANCE.

Établissements de construction Le Gavrian, Crepelle et Garand successeurs. (*Bull. avril*, p. 386. F. D.).

Du 16 avril au 4 mai. — MM. D^s A. VERMERSCH et EUSTACHE.

Bordeaux, Biarritz, St-Sébastien, Burgos, Madrid, Tolède, Séville, Saragosse, Barcelone, Nîmes, Paris. (*Bull. octobre*, p. 235, D^r A. VERMERSCH).

Dimanche 19 avril. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et H. BEAUFORT.

25^e Exposition internationale d'Horticulture à Gand.

Lundi 11 mai. — MM. D^r A. VERMERSCH et H. BEAUFORT.

Visite de la Faïencerie Debruy*n* à Fives. (*Bull. mai*, p. 464. D^r VERMERSCH).

Mardi 12 mai. — MM. E. NICOLLE et P. VILLAIN.

Usine électrique des Tramways ; Institut catholique des Arts et Métiers. (*Bull. juillet*, p. 70. E. NICOLLE).

Mardi 19 mai. — MM. J. FAUVARQUE et V. DELAHODDE.

Métairie de Landas et Établissement avicole de M. Plaideau à Gruson.

24 et 25 mai. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et E. CADO.

Rouen ; Société anonyme de St-Étienne de Rouvray (coton). (*Bull. juin* 1904, p. 381. LAVOLÉE et P. V.).

Jeu*di* 28 mai. — MM. D^r VERMERSCH et M. THIEFFRY.

Visite de la Citadelle de Lille. (*Bull. janvier* 1904, p. 44. S. M.).

30 mai au 6 juin. — MM. O. GODIN et P. DESTOMBES.

Mont St-Michel, Jersey, St-Malo, Rennes, Le Mans, Chartres, Paris (*Bull. juin* 1904, p. 387. PLANQUART).

Lundi 1^{er} juin. — MM. D^r VERMERSCH et CANTINEAU.

Dunkerque, V^e centenaire de N.-D. des Dunes. (*Bull. mars* 1904, p. 187. CANTINEAU).

Jeu*di* 4 juin. — MM. P. D'HALLUIN et THIEFFRY.

Usine de Libercourt ; Mines d'Ostricourt.

Jeu*di* 18 juin. — MM. D^r VERMERSCH et THIEFFRY.

Hospice général, Stappaert, Comtesse, Ganthois et Baes. (*Bull. décembre*, p. 429. D^r VERMERSCH).

1^{er} au 10 juillet. — MM. THIÉBAUT et P. RAVET.

Gand, Middelbourg, La Haye, Amsterdam, Marken, Utrecht, Maestricht, Liège.

Dimanche 5 juillet. — MM. CANTINEAU et FERNAUX.

Cassel et Mont des Récollets.

- 20 juillet au 3 août. — MM. DECRAMER et CADO.
Bâle, Zurich, Lucerne, le Righi, Goeschenen, Interlaken, Lausanne,
Vernayaz, Chamonix, Genève.
- Dimanche 9 août. — MM. G. HOUBRON et D^r VERMERSCH.
Courtrai, Cortège historique de la bataille de 1302.
- 7 au 25 août. — MM. H. BEAUFORT et A. CREPY.
Reims, Nancy, le Donon, Ste-Odile, St-Dié, Gérardmer, la Schlucht,
Munster, Colmar, Mulhouse, Ballon d'Alsace, Belfort, Neufchâtel,
le Loch, Lac des Brenets, Saut du Doubs, etc.
- Dimanche 23 août. — MM. O. GODIN et A. MULLIER.
La Forêt de Mormal. (*Bull. janvier* 1904, p. 47. LE BRETON).
- 6 et 7 septembre. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et CADO.
Reims : Exposition. — Épernay : Caves Mercier. (*Bull. juillet* 1904,
p. 47. HÉBERT).
- Dimanche 22 novembre. — MM. A. CREPY et THIEFFRY
Visite du nouveau Grand Théâtre de Lille avant l'inauguration avec
M. Hainez, l'Architecte.
- Le jeudi 25 juin. — MM. FERNAUX et CANTINEAU conduisent à Calais, San-
gatte et au Cap Blanc-Nez les lauréats du Prix Danel de 1902.

EXCURSIONS EXÉCUTÉES EN 1904

- Jeudi 25 février. — MM. CANTINEAU et SIX.
Institut de Géographie, Institut de Papytologie et Musée d'histoire de
l'Art. (*Bull. mai*, p. 332. CANTINEAU).
- Jeudi 14 avril. — MM. A. CREPY et FERNAUX-DEFRANCE.
Visite des Mines de Lens. (*Bull. septembre* 1904, p. 201. J. DUPONT).
- Jeudi 14 avril. — MM. D^r VERMERSCH et CANTINEAU, avec le concours de
M. V. DE SWARTE.
Visite des Musées du Palais des Beaux-Arts. (*Bull. juin* 1904, p. 397.
G. HOUBRON).
- Jeudi 21 avril. — MM. Ch. DERACHE et FERRAILLE.
La Distillerie de M. René Collette à Allennes-les-Marais. (*Bull. juillet*
1905, p. 49. Ch. DERACHE).
- Mardi 17 mai. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et VAILLANT.
Cambrai : Collège, Hôtel de Ville. — Beauvois : Filature et Tissage.
Bull. octobre 1904, p. 265. VANDENBOSCH).

Lundi 23 mai. — MM. O. GODIN et A. SCHOTSMANS.

Le Mont Noir, le Mont Rouge, Ypres et Mont de Kemmel. (*Bull. juin 1904*, p. 401. PELTIER).

Jeudi 2 juin. — MM. D^r VERMERSCH et THIEFFRY.

Hospices de Lille : la Charité et St-Sauveur. (*Bull. décembre 1904*, p. 395. D^r VERMERSCH).

Dimanche 5 juin. — MM. BEAUFORT et D^r A. VERMERSCH.

Tournai, Péruwelz. — Condé.

Dimanche 19 juin. — MM. O. GODIN et Alb. CALONNE.

La Forêt de Mormal.

Dimanche 26 juin. — MM. H. BEAUFORT et D^r A. VERMERSCH.

600^e anniversaire de la bataille de Mons-en-Pévèle en 1304. (*Bull. décembre 1904*, p. 401. G. HOUBRON).

26 juin au 9 juillet. — MM. DECRAMER et FERRAILLE.

Vichy, Cusset, Charmeil, Randan, Busset, Thiers, Clermont-Ferrand, Royat, la Bourboule, le Mont Dore, Nevers, Paris. (*Bull. juin 1905*, p. 350. CANTINEAU).

Mardi 5 juillet. — MM. E. VAILLANT et CRAVERI.

Visite des Établissements Motte à Roubaix.

Mercredi 13 au 17 juillet. — MM. R. THIÉBAUT et P. RAVET.

Bruxelles, Liège, Spa, La Gileppe, Grottes de Han, Dinant, Vallée de la Meuse.

25 au 28 juillet. — MM. Léon GOUBE et A. CALONNE.

Charleville, Longwy, Pont-à-Mousson, Metz et Luxembourg.

5 au 24 août. — MM. H. BEAUFORT et A. CREPY.

Genève, Chamounix, Martigny, Zermatt, Glacier du Rhône, le Grimsel, Interlaken, la Jungfrau, Lucerne, le Righi, Zurich, Bâle, Langres. (*Bull. avril 1905*, p. 223. J. LEROY).

6 et 7 septembre. — MM. DECRAMER et F. BONVALOT.

Coucy-le-Château, Compiègne, Pierrefonds. (*Bull. septembre 1905*, p. 175. J. LOVINY).

22 au 30 septembre. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et CALONNE.

Paris, Nancy, Épinal, Gérardmer, la Schlucht, St-Dié, Paris. (*Bull. juillet 1905*, p. 52. PAUL PAULY).

Le jeudi 16 juin. — MM. A. CREPY et A. SCHOTSMANS conduisent à Dunkerque, Malo et Rosendael les lauréats du prix Danel de 1903.

EXCURSIONS EXÉCUTÉES EN 1905

Jeudi 16 février. — MM. A. FERRAILLE et F. BONVALOT.

Visite des nouvelles Prisons cellulaires de Loos.

Vendredi 24 mars. — MM. THIEFFRY et DELEPLANQUE.

Visite du Mont-de-Piété.

Jeudi 6 avril. — M. DECRAMER.

Aux Mines de Bruay (P.-de-C.). (*Bull. septembre 1905*, p. 180. P. LAROCHE).

Dimanche 16 avril au 5 mai. — MM. DECRAMER et CANTINEAU.

Paris, Modane, Turin, Gènes. Rome, Naples, Capri, Sorrente, Pompéi, Florence, Venise, Milan, Pavie, Lacs de Côme, Majeur, de Lugano et des 4 Cantons, Bâle. (*Bull. juillet 1906*, p. 35. CANTINEAU).

Jeudi 6 mai. — MM. THIEFFRY et DELEPLANQUE.

Visite des Abattoirs de Lille.

Dimanche 14 mai. — MM. F. BONVALOT et A. CALONNE.

St-Omer et ses environs. (*Bull. septembre 1905*, p. 184. Ém. LAINÉ).

Vendredi 19 et vendredi 26 mai. — MM. A. FERRAILLE et CANTINEAU.

Visite de l'Institut Pasteur et de l'Usine d'épuration biologique des eaux. (*Bull. janvier 1906*, p. 22. CANTINEAU).

Dimanche 21 mai. — M. FERNAUX-DEFRANCE.

Luceux ; ruines du Château historique.

Mardi 23 et mercredi 24 mai. — MM. A. PALLIEZ et A. MULLIER.

Visite des Établissements Franchomme et Fauchille à Marcq (Delespaul-Havez).

Dimanche 28 mai. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et CALONNE.

Le Nouvion, Domaine de Guise, Château de Condé.

Jeudi 1^{er} juin. — MM. A. SCHOTSMANS et CALONNE.

Le Caillou qui bique, Bavaï. (*Bull. octobre 1905*, p. 239. P. LAROCHE).

Dimanche 4 juin. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et BEAUFORT.

Les Courses militaires d'Ypres.

Samedi 24 au 27 juin. — MM. BONVALOT et FERNAUX.

Chantilly, Paris, Fontainebleau. (*Bull. novembre 1905*, p. 366. FERNAUX).

Jeudi 6 juillet. — MM. D^r A. VERMERSCH et A. FERRAILLE.

Visite des Établissements horticoles de MM. VAN DEN HEEDE frères à St-Maurice. (*Bull. octobre 1905*, p. 247. F. DIDRY).

Mardi 11 Juillet. — MM. A. FERRAILLE et F. BONVALOT.

Visite de l'Établissement Geslot et Voreux, rue du Bas-Jardin à Lille. (*Bull. novembre 1905*, p. 319. P. LAROCHE).

Dimanche 23 juillet. — MM. FERNAUX et F. BONVALOT.

Le Mont de Lenclud.

Jeudi 27 juillet. — MM. DECRAMER et CANTINEAU.

Forges et Usines de Denain-Anzin ; Verrière Houtard. (*Bull. avril* 1906. p. 234. P. LAROCHE).

Vendredi 4 au 23 août. — MM. H. BEAUFORT et A. CREPY.

Lourdes, Canterets, Bagnères de Bigorre, Luchon, Toulouse, Albi, Carcassonne, Axat, Puycerda, Ax-les-Thermes, Perpignan, Barcelone Narbonne, Paris. (*Bull. mai* 1906. p. 296. A CREPY).

Le jeudi 15 juin. — MM. A. CREPY et FERNAUX conduisent à Calais et Sangatte les lauréats du Prix Danel de 1904. (*Bull. octobre* 1905. p. 243. A. CREPY).

EXCURSIONS EXÉCUTÉES EN 1906

Mardi 6 mars. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et A. SCHOTSMANS.

L'École professionnelle d'Armentières.

Jeudi 22 mars. — MM. O. GODIN et F. BONVALOT.

La Manufacture des Tabacs. (*Bull. juin* 1906, p. 394. G. HOUBRON).

Jeudi 29 mars. — MM. Amédée PROUVOST fils et R. THIÉBAUT.

Société anonyme de Peignage de laines à Roubaix.

Jeudi 17 mai. — MM. D^r A. VERMERSCH et BONVALOT.

Fabrique de Céruse de M. Expert-Besançon et Hospice des Incurables à St-André.

Jeudi 31 mai. — MM. O. GODIN et Xavier RENOUARD.

Ateliers de la Compagnie de Fives-Lille.

Samedi 2, 3 et 4 juin. — MM. VAN TROOSTENBERGHE et A. SCHOTSMANS.

Wissant, Gris-Nez, Blanc-Nez. (*Bull. septembre* 1906, p. 192. V. LORIDAN).

Jeudi 7 Juin. — MM. CANTINEAU et F. BONVALOT.

Sanatorium de Montigny-en-Ostrevent. (*Bull. janvier* 1907. p. 39. CANTINEAU).

Dimanche 10 juin. — MM. O. GODIN et ODOUX.

La Forêt de Mormal.

Mardi 12 au jeudi 28 juin. — MM. THIÉBAUT et P. RAVET.

Munster, Brême, Hambourg, Kiel, Lubeck, Stralsund, Rügen, Berlin, Hanovre, Cologne.

Jeudi 21 juin. — MM. DECRAMER et BONVALOT.

Société amandinoise de Faïencerie ; Établissement thermal de St-Amand.

Dimanche 1^{er} au lundi 16 juillet. — M. F. BONVALOT.

Bordeaux, Biarritz, Pau, Lourdes, Gavarnie, Luchon, Toulouse, Carcassonne. (*Bull. novembre 1906*, p. 308. F. BONVALOT).

Mardi 10 au dimanche 29 Juillet. — M. DECRAMER.

Bâle, Munich, Salzbourg, Linz, Vienne, le Semmering, Inspruck, Zurich, Bâle.

Samedi 14 et 15 juillet. — M. R. THIÉBAUT.

Compiègne et Pierrefonds.

Lundi 30 juillet. — MM. BONVALOT et D^r A. VERMERSCH.

Champignonnière d'Ennequin, Établissement Guilbaut, les Souterrains. (*Bull. décembre 1906*, p. 388. WICART).

Dimanche 5 au mercredi 22 août. — MM. BEAUFORT et Xavier RENOARD.

Grenoble, Gap, Vallouise, Briançon, le Lautaret, Bourg d'Oisans, La Béarde, Grenoble, Chambéry. Aix-les-Bains.

Le jeudi 14 juin. — MM. CANTINEAU et BONVALOT conduisent à Dunkerque et Malo-les-Bains les lauréats du Prix Danel de 1905. (*Bull. octobre 1906*, p. 254. CANTINEAU).

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Jeudi 14 Février 1907.

QUATRE CENTS JOURS EN PALESTINE

Par M. l'Abbé GAËTAN TAQUET,

Professeur au Collège St-Joseph,
ancien Élève de l'École pratique d'Études bibliques de Jérusalem.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Nul n'était plus autorisé à nous parler de la Terre Sainte que M. l'Abbé Taquet qui y séjourna si longtemps. Sa conférence très documentée eut grand succès parmi nous. Nous en donnons ci-dessous un compte-rendu forcément écourté et omettant à dessein toute la première partie, c'est-à-dire le trajet de Marseille à Jaffa et à Jérusalem, nous pénétrerons avec lui dans l'antique cité.

L'impression bourgeoise qu'auraient encore pu conserver les plus récalcitrants disparaît au sortir de la gare. Qu'on la considère au point de vue profane ou religieux, on ne se défend pas d'un certain frisson à la vue de Jérusalem. Ceux qui disent n'y avoir trouvé que déception se trompent. Quand on a passé 400 jours dans la ville Sainte et qu'on a pu à loisir interroger la poussière des ruines, le murmure des antiques inscriptions et les vieilles habitudes des gens, il n'y a plus de place

pour la déception. Quelques heures à Jérusalem découragent, c'est vrai ; mais un séjour prolongé vous rive à la vieille et sainte cité.

Jérusalem offre l'aspect de toutes les cités arabes : terrasses et coupes. A signaler la mosquée d'Omar et la grande synagogue.

Avant de nous faire visiter la première en détail, M. l'Abbé Taquet tient à nous faire voir le modeste couvent qui l'abrita pendant treize mois : *Saint-Étienne*, le siège de l'École pratique d'Études bibliques,



ÉCOLE BIBLIQUE EN EXCURSION.

fondée et dirigée par les Dominicains français, ouverte à toutes les religions et à tous les pays. Dans les limites du couvent se trouve une magnifique basilique qui recouvre l'emplacement de celle qui fut bâtie en 460 par l'impératrice Eudoxie. Les dimanches et jours de fête, le drapeau français flotte fièrement sur la terrasse crénelée du couvent.

Il est deux autres coins de terre française qu'il nous faut encore saluer : *Notre-Dame de France*, vaste monastère et hôtellerie pouvant abriter plus de 400 pèlerins et avant tout *Sainte-Anne*, le quartier officiel français, gardé par les Pères Blancs du Cardinal Lavigerie. Le Consul de France y préside, ayant à ses côtés les autorités turques, la distribution des prix aux élèves du grand et du petit séminaire grec catholique.

Les chrétiens voudront ensuite voir le *Cénacle*, où des gens mal informés vénèrent le tombeau du roi David et surtout le *Saint-Sépulcre*,

le vieux sanctuaire des Croisés avec sa façade mutilée, toute fleurie de sculptures et son beau portail à deux baies dont l'une murée. Cette



PARVIS DU SAINT-SÉPULCRE.

porte unique donnant accès à l'église et même aux quatre couvents adjacents, latin, grec, arménien et copte, est confiée à deux gardiens musulmans. L'un possède la clef et l'autre le droit d'ouvrir et cette division des pouvoirs remonte jusqu'à Saladin. Au centre de la coupole se trouve l'édicule renfermant le tombeau du Christ, détaché de la colline dans le flanc de laquelle il avait été taillé. L'intérieur du monument a gardé sa disposition : l'atrium, l'entrée de la chambre sépulcrale et la couche funèbre.

Muni d'une autorisation du pacha, on peut pénétrer dans l'enceinte sacrée de la *Mosquée d'Omar*, bâtie sur l'emplacement de l'ancien Temple. Le *Haram es-Chérif* remplace l'esplanade du Temple et supporte la Mosquée d'Omar et sa succursale la *Mosquée el Aksa*. L'enceinte sacrée musulmane est le lieu le plus saint de la terre pour les musulmans après La Mecque et Médine. Elle a la forme d'un trapèze irrégulier de 500 mètres de longueur sur 300 de largeur. Pour un

chrétien il y a péril à y pénétrer. Au centre de la Mosquée d'Omar se trouve le *Sakrah*, énorme rocher naturel. C'est l'autel des holocaustes de l'ancienne loi. La cavité qui se trouve au-dessous, le *Puits des Ames* des musulmans, n'est autre que le conduit souterrain qui conduisait à la vallée de Josaphat le sang des victimes.



RABBIN JUIF.

Après la prise de Jérusalem par Titus en 70, le temple fut transformé en capitol. Puis il était devenu peu à peu le réceptacle des ordures de la ville, lorsqu'en 638 le calife Omar éleva ce prodige qui s'appelle la Mosquée d'Omar, chef-d'œuvre de légèreté, d'élégance, de luxe et d'harmonie. L'ensemble du monument est byzantin. Il faudrait des heures entières pour en détailler les beautés. Ce n'est plus qu'une sorte de musée, et la Mosquée officielle où s'effectue le culte musulman est la *Mosquée el Aksa*. Précédée d'un porche composé de 7 arcades, longue de 80 m. sur 50 de largeur, cette Mosquée est un temple parasite dont les colonnes et chapiteaux sont autant de pieux larcins. Dans le fond de cet édifice se trouve le *Nūmbar* ou chaire de vérité et à sa gauche le *Mirhab*, sorte de niche qui indique la direction de La Mecque. Tout près, sont les deux colonnes du Salut ne laissant entre elles qu'un étroit passage qu'il fallait autrefois franchir pour gagner le ciel mahométan, car un pacha de Jérusalem a cru devoir rayer ce moyen radical du catéchisme musulman.

Le sol des rues est graisseux parce que jamais nettoyé par les Arabes et moins encore par la pluie du ciel. Aussi faut-il y marcher avec prudence. Les juifs n'ont guère changé, on les prendrait toujours pour des contemporains de Mathusalem.

Jérusalem offre certainement un vaste champ d'études captivantes. Les élèves de l'École biblique ne se font pas faute d'étudier toutes ces ruines vénérables. Quoi de moins banal que de se faire descendre au fond d'un puits ou de suivre en rampant une tranchée à la recherche d'un temple païen, d'une église des Croisés, de murs salomonéens ou des gigantesques escaliers qui du temps de David conduisaient au temple de Jérusalem. Cela vaut la peine de gravir la colline d'Ophel pour voir de près les murs de la sainte cité. Certaines pierres ont dix mètres de long, c'est à se demander comment on a pu les y placer. Les appareils de pierre sont différents et distinctifs au point de faire reconnaître de suite l'origine des diverses parties de ces murailles. Elles dominent ici la lugubre *Vallée de Josaphat ou des Tombeaux* qui sépare la ville du village de *Siloé* aux constructions orientales et aux excavations, toutes taillées dans le roc où vivent bêtes et gens.

L'École biblique se déplace aussi facilement et avec elle nous suivrons les deux itinéraires suivants : de Jérusalem à Saint-Jean d'Acre et de Jérusalem à la mer Morte.

Quoi de plus solennel et de plus poignant qu'une caravane à travers les replis désolés de la Palestine ! En trois heures de chevauchée, on atteint au Nord la fontaine d'*El Bîrch*, qui fut toujours de temps immémorial la première étape des caravanes. La route est unique et il n'est guère prudent de s'en écarter. De larges dalles striées la déterminent d'ailleurs suffisamment. Que ceux qui sciemment s'en écarterent n'oublient pas qu'il ne faut jamais provoquer l'Arabe et qu'en cas d'imprudence commise il ne faut rien perdre de son sang-froid et trouver assez d'aplomb pour dominer tout agresseur. Le conférencier nous a montré comment il s'était lui-même trouvé à deux doigts d'une mort cruelle, sous le poignard des Arabes. Continuons notre route et gardons-nous d'être difficiles. Il faut s'attendre à coucher sous la tente, à préparer au besoin ses repas avec les provisions emportées. Elles ne sont d'ailleurs pas bien chères, par exemple : huit poulets, 30 œufs, 25 pains et un

grand panier de raisins pour la modique somme de 4 fr. 50, commission payée !! Pour boisson, de l'eau soutirée à une mare infecte !

A deux jours de chevauchée, le *Puits de Jacob* ou de la Samaritaine, un peu au delà de *Silo* qui garda durant trois siècles le Tabernacle et l'Arche d'Alliance, où se fit le partage de la Terre promise, etc... Les ruines s'y entassent les unes sur les autres comme à Jérusalem. Dans ce pays-là on ne prend point la peine de déblayer, on bâtit sur les ruines des prédécesseurs ou des vaincus.

Au delà le pays est peu sûr. Les musulmans ne se font pas faute de molester les chrétiens. Une remarque curieuse : jamais un musulman ne portera la main sur un homme en prière, fût-il d'une autre religion. Pour eux la prière est sacrée et c'est un spectacle édifiant de les voir se livrer à leurs dévotions, le visage tourné vers La Mecque.

Naplouses, non loin du puits de Jacob, est l'ancienne Lichem. Au temps de Josué, six tribus se trouvèrent un jour réunies sur les pentes du *Garizim* et les six autres sur le versant opposé de l'*Ebal*, répondant alternativement aux bénédictions et aux malédictions que prononçaient dans la vallée intermédiaire les prêtres et lévites rassemblés autour de l'Arche.

Puis *Sébastyé*, où le diacre Philippe fit de nombreuses conversions. On n'y voit plus maintenant que des gens à mine rébarbative, ayant tout à la fois la haine du nom chrétien et la crainte des descendants de Bonaparte. Sa mosquée possède évidemment des colonnes et des chapiteaux soustraits à la Basilique qui l'avait précédée. Celle-ci recouvrit elle-même les ruines d'une église du VI^e siècle. Tout cela facilement reconnaissable aux substructions de la Mosquée actuelle.

A signaler encore la Colonnade d'Hérode, reste de l'Hippodrome et divers tombeaux, entre autres celui de saint Jean-Baptiste.

Naïm, localité sans importance maintenant, est située près du *Thabor*, au pied duquel se sont livrées de nombreuses batailles depuis Gédéon jusqu'au général Bonaparte. Si le *Thabor* est relativement peu élevé, ce n'est pas peu de chose de le gravir cependant par 50 et 60 degrés de chaleur. En mémoire de la *Transfiguration de Notre Seigneur* une Basilique y fut élevée au IV^e siècle. Puis sur ses ruines couvents et forteresses s'y succédèrent. De tout cela il ne reste que des ruines intéressantes à étudier. Depuis le milieu du siècle dernier, les P.P. Franciscains ont obtenu l'autorisation de s'y fixer.

Nazareth, gracieuse avec ses maisons blanches, mais bien sale et crasseuse. Ses rues sont glissantes comme en temps de verglas. On y

remarque la Fontaine où la Vierge allait puiser chaque jour et un marché véritablement bien approvisionné. La raison en est que les Nazaréens, contrairement à leurs congénères de Palestine, sont de bons cultivateurs. Sans doute les procédés de culture sont restés primitifs. Leurs charrues sont toujours des pièces de bois recourbées et taillées, traînées par des ânes, des chameaux ou même.... des femmes. Ces dernières sont si peu de chose là-bas ! Jamais un Arabe n'annoncera par exemple la naissance d'une fille. Quoi qu'il en soit, le pays est bien cultivé et si on en faisait autant partout, la Terre Sainte serait encore le pays où coulent le lait et le miel. Quand les Arabes font quelque chose, n'en demandez pas trop ! Quant aux Bédouins, ce ne sont que des nomades, connaissant tous les replis du pays et ne vivant que de rapines. C'est de ces derniers qu'il faut toujours se méfier en cours de route.

A *Caïffa*, on revoit la Méditerranée. Tout près le *Carmel* avec son



COUVENT DU CARMEL.

monastère, véritable forteresse. Une statue de la Vierge, don des pèlerins du Chili, y surmonte une colonne de granit. Le Carmel est aussi la montagne du prophète Élie. Sa statue se trouve dans une grotte. Elle est en grande vénération chez les Arabes qui viennent de loin pour la caresser.

Enfin *Saint-Jean d'Acre*. La route qui y conduit du Carmel le long de la côte est des plus pittoresques. Curiosités : Le Dieu Persan, vieillard à barbe blanche, tout vêtu de blanc, et dont l'éternité remonte à 1830 ; le marché de Saint-Jean d'Acre sur l'emplacement d'un ancien couvent des Dominicains du XIII^e siècle ; les canons de Napoléon et enfin la mosquée de Djezzar Pacha, bâtie vers 1780 par le Pacha Ahmed, surnommé Djezzar (Boucher). — La Mosquée est bâtie avec les ruines de Tyr et de Césarée.

Il faut environ huit heures pour aller de Jérusalem à la mer Morte et au Jourdain par le désert de Juda que l'on ne peut traverser sans escorte par ordre du Pacha de Jérusalem. On y rencontre des gens à mine rébarbative, aux intentions les plus subversives. La route se prête



ROUTE DE JÉRICO.

largement d'ailleurs à de trop faciles embuscades. Ce chemin unique conduit à Jéricho en six heures. On passe près du couvent grec de la Quarantaine, assez gentiment perché sur la montagne. Il est d'accès peu facile ce véritable nid d'aigles où vivent ces moines grecs observant un jeûne austère et continu. De là-haut on domine les trois *Jérichos*, l'antique que le prophète Élie défendit de rebâtir, la Jéricho d'Aristobule et, entre les deux, la Jéricho actuelle, suite de huttes

infectes auprès desquelles la modeste auberge d'un Arabe catholique paraît presque un palais. Cet Arabe, Ibrahim, a fait ses affaires à



COUVENT GREC DE LA QUARANTAINE.

l'Exposition de 1889 avec sa confiture de Caroubbe. De là on se rend au Jourdain et à la mer Morte par le ravin du *Kelt*, difficile à traverser au moment des crues. En dehors des torrents, on ne peut s'imaginer rien de plus aride, de plus calciné et de plus aveuglant que le désert de Juda.

Enfin apparaît comme une immense plaque d'acier la mer Morte. Resserrée entre des montagnes, elle n'a aucune issue. Longue de 78 kilomètres, large de 18 kilomètres et profonde de 350 mètres, elle se trouve à 392 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Elle reçoit le Jourdain et cependant diminue plutôt qu'elle n'augmente. On le reconnaît aux couches de craie qui recouvrent ses bords. On calcule que le soleil y vaporise au moins six millions et demi de tonnes d'eau par jour. De Jérusalem du reste, on distingue nettement les épaisses couches de vapeur qui émanent de cette nappe d'eau. Les eaux de mer sont supportables comparées à celles de la mer Morte : c'est une infection et une brûlure. Ses eaux font même tache d'huile. Parfois on y

voit surnager des blocs de bitume et d'asphalte détachés du fond à la suite de tremblements de terre.

Quand et comment a-t-elle été formée ? Nous savons qu'au temps de Loth elle n'existait pas encore. — Il y avait là une vallée remplie de puits de bitume. — Sodome et Gomorrhe se trouvaient adossées aux flancs des montagnes avoisinantes. Le feu du ciel s'est un jour communiqué aux puits de bitume, y fit couler comme le plomb les deux malheureuses villes voisines et quand le feu s'éteignit la vallée était devenue la mer Morte.

Autant le lac asphaltite est mort, autant le Jourdain est vivant. Impétueux comme le Rhône en Février, il est le fleuve biblique par excellence par les souvenirs qu'il rappelle, principalement par le baptême du Christ. Dès le V^e siècle des moines vinrent s'établir dans des grottes voisines ou y élevèrent des monastères. Celui de Saint-Jean-Baptiste offre aujourd'hui au voyageur un peu d'eau et surtout un peu d'ombre. C'est un monastère grec, imposant d'allure et semblable à une vraie forteresse, sage précaution dans un pays où voleur en arabe se dit *arabi*.

Aucun pays n'est comparable à la Palestine par les souvenirs du passé. Le nombreux auditoire qui eut le plaisir d'entendre M. l'Abbé Taquet, a pu se rendre compte du charme particulier de ce vieux pays et de l'influence que notre belle France y exerce toujours.

II.

Séance du Dimanche 3 Mars 1907.

DEUX COLONIES NOUVELLES LES PHILIPPINES. FORMOSE

Par M. RÉGINALD KANN,
Ancien Officier.

A la fin du XIX^e siècle le Japon s'annexait Formose (1895), et les États-Unis prirent possession des Philippines (1898). Ces deux pays en

sont ainsi à leurs débuts de colonisation et il n'est pas sans intérêt pour nous de voir quelle fut la politique coloniale de ces nouveaux venus et quels résultats ils ont obtenus jusqu'à présent.

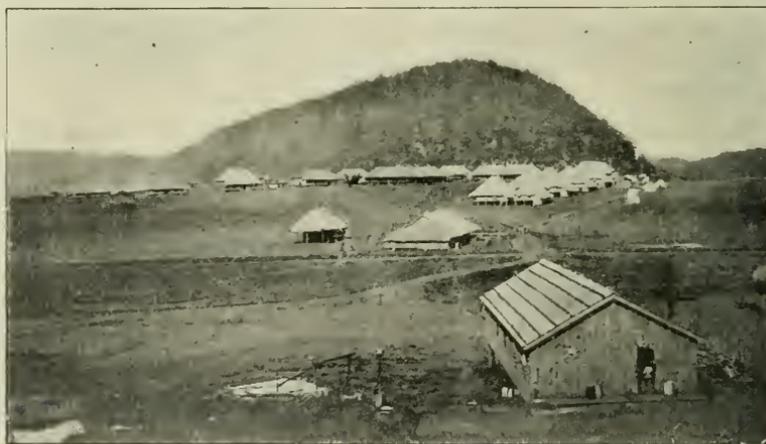
LES PHILIPPINES.

L'œuvre des Américains aux Philippines a été diversement jugée. Alors que les uns disent qu'ils n'ont rien fait, les autres la louent sans réserves. Les Philippines ont été pendant trois siècles sous la domination espagnole exercée par des moines. Tout alla bien d'abord, mais pendant le troisième siècle les moines se montrèrent trop exigeants et le mécontentement était général lorsque les Américains entrèrent en scène. Depuis 1896 même existait aux Philippines un mouvement insurrectionnel qui, au moment où cette colonie passa sous la domination des États-Unis, s'étendait sur la plus grande partie du territoire. Ce changement de maître ne fit aucunement cesser cette révolution. Le Président Mac Kinley avait déclaré au début de la guerre hispano-américaine qu'il n'entreprenait point une guerre de conquêtes et les Philippines croyaient réellement que le premier acte des États-Unis serait de déclarer leur indépendance. Les Américains trouvèrent au contraire que ceux-ci n'étaient pas assez civilisés pour se diriger eux-mêmes et voulurent rester provisoirement pour les éduquer. C'était du reste l'opinion de beaucoup d'Américains d'accord en cela avec Mac Kinley. Depuis les idées ont changé et maintenant on est plutôt partisan aux États-Unis de la domination absolue. Or les Philippines voulaient avoir immédiatement leur indépendance, aussi les nouveaux occupants eurent-ils à soutenir contre eux une véritable guerre avant de pouvoir établir en 1901 un gouvernement civil qui réorganisa la colonie.

Les administrateurs américains se trouvèrent en présence de grandes difficultés et, ce qui les paralysa le plus, ce fut l'incertitude dans laquelle ils se trouvèrent bientôt au sujet de leur propre situation. Deux partis s'étaient formés aux États-Unis au sujet des Philippines. Les démocrates reprochaient aux républicains de vouloir accaparer ces îles. Lequel de ces partis allait prévaloir ? Voilà ce qui préoccupait gravement les administrateurs. En 1902 une Constitution fut élaborée : une commission législative de huit membres (cinq Américains et trois Philippines) fut instituée pour diriger cette colonie. Le gouverneur civil est président de droit de cette commission. Il est assisté d'un vice-gou-

verneur et de quatre ministres : Intérieur, Commerce et Police, Finances et Justice, Instruction publique, membres de droit de ladite commission.

Les commencements furent pénibles. Aux révoltes s'ajoutèrent d'autres calamités : disette, maladies. Il fallut créer des ressources. On sait que les Américains ne sont pas partisans des emprunts. Un seul fut fait et servit à racheter les biens ecclésiastiques. On usa beaucoup des droits de douane et encore plus des impôts. La taxe foncière fut particulièrement élevée et trouvée vite exorbitante, attendu que les terres ne produisaient pas en proportion. Aussi les Américains devinrent vite impopulaires parmi les cultivateurs qui ne travaillaient que pour payer la taxe. Ensuite l'emploi des fonds laissait beaucoup à désirer : les administrateurs étaient grassement payés et beaucoup de dépenses étaient inutiles pour les Philippins. Elles profitaient plutôt aux Américains : on fit des travaux au port de Manille pour en faciliter l'accès aux navires de guerre ; on exécuta à grands frais un chemin de fer pour permettre aux hauts fonctionnaires d'aller prendre le frais sur le plateau élevé de Baguio. Enfin troisième grief, on fit entrer des Philippins dans la milice, ce qui les mit souvent en présence de leurs frères



CAMP KEITHLEY (MINDANAO) POUR TROUPES AMÉRICAINES.

insurgés. On employa même la torture contre les récalcitrants et on fit même des essais de camps de concentration comme à Cuba.

Tout cela empêcha les insulaires de voir et d'apprécier les améliorations apportées chez eux. Certaines libertés leur étaient octroyées, mais c'est surtout par l'instruction publique que les Américains ont fait œuvre utile. Il est vrai que démocrates et républicains étaient d'accord sur ce point. Pour les uns comme pour les autres l'instruction des Philippines était conforme au but désiré.

2.800 écoles primaires furent fondées et confiées à 800 instituteurs américains et 3.195 indigènes. Des écoles supérieures ont été également créées, de sorte qu'il n'est pas téméraire de dire que les Américains ont plus enseigné en huit ans que les Espagnols en trois siècles.

Au point de vue économique, la crise persiste toujours aux Philippines. On y travaille peu, le sucre périclité, l'indigo ne réussit plus, le tabac diminue de qualité. Seules les cultures du chanvre et du cocotier sont en légère progression.

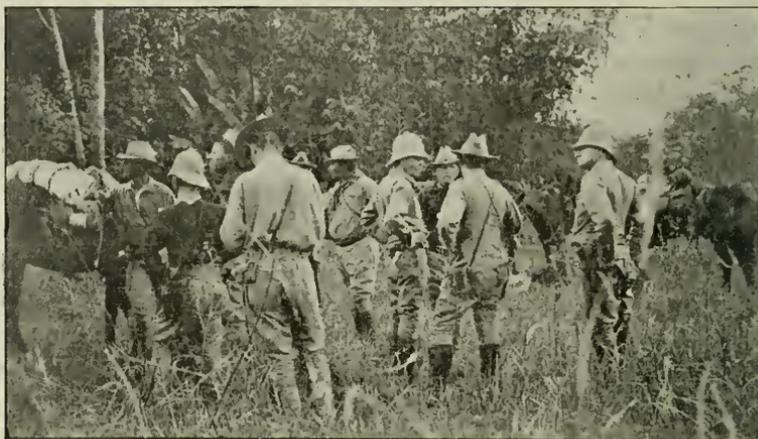
Les derniers indigènes qui aient résisté aux Américains sont les Moros (Malais musulmans), qui ont la haine du blanc quel qu'il soit. Ils habitent principalement les îles de Mindanao et de Jolo. Leur dernier



PASSAGE A GUÉ DE LA RIVIÈRE MALAIG.

centre de résistance fut précisément cette dernière île. Au nombre de huit cents les insurgés s'étaient réfugiés sur le mont Dajo dans un cratère éteint au Sud du lac Lanao. Une expédition fut organisée contre

eux sous les ordres du Général Wood. — Il fallut emporter d'assaut les ouvrages qu'ils avaient établis au bout des trois uniques sentiers



OFFICIERS EN RECONNAISSANCE FAISANT HALTE AU PIED DE LA MONTAGNE.

abrupts qui menaient au sommet du cratère. Ces derniers révoltés se firent exterminer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre.

FORMOSE.

Une image fort répandue au Japon représente toutes les colonies européennes de l'Extrême-Orient implorant le secours de ce pays. C'est que le Japon se croit en effet appelé à devenir l'émancipateur de tous les peuples de race jaune. Il est donc intéressant pour ceux-ci et pour nous, qui possédons l'Indo-Chine, de voir à l'œuvre les Japonais dans l'île de Formose. C'est un point stratégique de premier ordre qui commande ce qu'on peut appeler la route du riz. L'île, primitivement repaire de bandits, fut conquise par les Chinois. L'Amiral Courbet l'occupa un moment en 1884 pour forcer la Chine à traiter. Enfin, après la guerre sino-japonaise, Formose passait au pouvoir des Japonais qui en firent une condition absolue de la paix.

Il y a quatre ports dans cètte île : Tamsuï, Tai-Wan, Taihoku (Takao) et Kelong. Ce dernier seul a été transformé par les Japonais qui vou-



PORTE CHINOISE A TAÏHOKU.

lurent en faire une base navale. Pour les autres, ils n'ont rien fait. Pas plus d'outillage qu'auparavant.

Les Japonais ne pouvant se rendre les populations de l'île favorables pensèrent un moment à y faire venir leurs compatriotes en masse, mais après quelques essais ils y renoncèrent. Ceux qui devaient répondre à l'appel étaient décimés par la maladie. Le gouvernement japonais résolut alors d'exploiter Formose tout en maintenant les habitants en respect. Le Général Kodama fut nommé gouverneur et exerça une véritable dictature. L'insurrection fut réprimée et ensuite la police fut augmentée pour prévenir tous nouveaux désordres. En outre ces policiers, qui se conduisent en vrais petits rois, ont à défendre ceux qui sont soumis contre les aborigènes qui occupent la partie orientale de l'île (1). Ils sont d'ailleurs féroces, ces sauvages de Formose. Leur plus

(1) Les Chinois n'ont jamais occupé que la partie occidentale de l'île de Formose. Jamais ils n'ont pu réduire les aborigènes qui occupent tout l'Est de l'île. Il y a bien au Sud aussi des tribus sauvages, mais elles sont de mœurs plus douces.

agréable distraction est la chasse aux têtes. Plus ils en récoltent, plus ils sont considérés dans leurs tribus. Lassés de les combattre isolément, les Japonais ont créé toute une ligne continue de postes les englobant et se resserrant peu à peu. Ils ont même essayé contre eux des barrières de fils de fer électrisés, non sans s'y faire prendre quelquefois eux-mêmes. Tout cela a exigé pas mal d'argent et il fallut recourir aux impôts, d'où grief contre eux.

L'île n'a jamais été aussi tranquille. L'agriculture prospère, les mines sont bien exploitées et le commerce a doublé depuis l'occupation japonaise. Il est vrai que l'on pourrait dire aussi que c'est le Japon qui en profite le plus. Tout ne va pas encore au gré des conquérants. Les ressources manquent. La mère-patrie épuisée depuis la guerre russo-japonaise n'envoie plus de subsides. Les travaux du port de guerre sont arrêtés. Il reste toujours quarante kilomètres de voies à poser pour terminer une ligne de chemin de fer établie depuis l'occupation. C'est un Decauville qui relie provisoirement les deux tronçons



DECAUVILLE PRÈS DE KOROTON.

achevés. Des coolies poussent les wagonnets et quand il y a trop de pente les voyageurs en sont réduits à descendre pour faciliter le mouvement.

Quant à l'instruction publique, les Japonais, contrairement aux Américains, cherchent plutôt à l'endiguer. Certes ils ont fait des écoles

primaires, mais ils se sont bien gardés d'en créer de supérieures. Ils agissent à Formose comme en pays conquis. Les Chinois n'ont pas le droit de couper leurs nattes par exemple. Plusieurs ont été expropriés sans aucune indemnité. Telle ville est devenue entièrement japonaise d'apparence à la suite d'expropriations de ce genre.

Les îles Pescadores sont également dans la dépendance de Formose.



CIMETIÈRE FRANÇAIS AUX ÎLES PESCADORES.

Dans l'une d'elles se trouve un cimetière français où reposent en paix le grand Amiral Courbet et ses braves, morts victimes de leur dévouement à la patrie.

En résumé, il semble à première vue que les Japonais aient mieux réussi dans leur colonie que les Américains aux Philippines. Le peu que ceux-ci ont fait est cependant durable et si l'expérience continue quelque peu, il n'y a pas de doute que l'œuvre américaine, plus civilisatrice, ne l'emporte de beaucoup sur l'œuvre japonaise.

III.

Séance du Mercredi 13 Mars 1907

donnée sous les auspices de M. LEVÉ,
Président de la section lilloise du Club Alpin français.

LE SKI

Par M. ED. SAUVAGE,

Ingénieur en chef des Mines, Vice-Président du Club Alpin français.

La marche sur la neige meuble est pénible ; elle devient même impossible quand on enfonce trop profondément. Les raquettes, en augmentant la surface d'appui, atténuent ces inconvénients, mais leur emploi n'est pas toujours commode et on leur préfère aujourd'hui, en général, le ski.

Le ski donne une grande surface d'appui grâce à sa longueur, qui dépasse souvent deux mètres, tandis que la largeur est faible, ce qui permet de rapprocher les pieds. Pour que la portée soit effective sur toute la surface, le ski est légèrement bombé vers le milieu de sa longueur, de sorte que, non chargé, il ne repose sur un sol plan qu'aux deux extrémités ; sous le poids du skieur il devient horizontal.

L'avant est relevé de manière à passer au-dessus de la surface de la neige, dans laquelle le reste du ski s'enfonce, de quelques centimètres au plus, sauf dans le cas de neiges exceptionnellement molles. De plus, le ski posé sur le sol et regardé par dessus s'amincit en pointe à l'avant. La forme de l'avant, déterminée par empirisme, a une grande importance pour le bon glissement du ski : l'arrière, coupé carrément, s'enfonce dans la neige et s'oppose dans une certaine mesure au glissement rétrograde quand on monte les pentes.

La largeur du ski n'est pas uniforme ; elle est un peu plus grande

vers l'avant, dans la partie voisine de la pointe relevée : cet élargissement facilite la circulation en courbe. Un ski à bords parallèles aurait tendance à rester encastré dans l'ornièrre qu'il creuse dans la neige, et dévierait difficilement de la ligne droite. C'est une disposition comparable, en principe, à la *voie* donnée aux scies. Toutefois, pour éviter le défaut de stabilité qui pourrait résulter de cet élargissement, on a creusé sur la face inférieure du ski une petite gorge semi-circulaire, qui règne sur toute la longueur et assure un guidage rectiligne sans opposer d'obstacle appréciable aux déviations voulues.

En coupe transversale, perpendiculairement à la longueur, la section du ski est soit rectangulaire, soit légèrement bombée à sa partie supérieure ; cette section va d'ailleurs en s'amincissant vers les extrémités.

On voit que, sous son apparence simple, le ski est un appareil fort bien étudié, conformément aux lois de la résistance de la matière ; son aspect confirme une règle esthétique bien connue, l'élégance et la beauté résultent de la parfaite appropriation d'un objet à sa destination.

L'attache du ski au pied a une grande importance ; de nombreux systèmes d'attaches ont été employés. L'avant du pied doit être solidement relié au ski, tandis que le talon peut se soulever librement ; il faut surtout que, transversalement, le pied ne puisse se déplacer sur le ski, pour que le skieur dirige à volonté la pointe de son ski, sinon la direction devient incertaine. On demande en outre que l'attache soit simple et légère, qu'elle puisse se réparer en cours de route et qu'il soit facile de mettre et d'ôter le ski, en tenant compte des conditions d'emploi, du grand froid qui resserre et durcit les courroies et les sangles. Les attaches préférées aujourd'hui comportent deux rebords métalliques qui encastrant exactement la pointe du pied, avec une courroie qui passe derrière le talon ; parfois la fixation est complétée par une petite semelle flexible fixée au ski par sa partie antérieure et rattachée à la chaussure.

Le bois employé à la confection des skis est souvent le frêne, qu'on se contente de vernir. Les Norvégiens le peignent en noir, parfois en rouge, avec filets blancs.

La marche en terrain plat, sur lequel on fait glisser les skis, ne présente pas grande difficulté. La montée est moins commode, à cause de la facilité du glissement en arrière. Suivant la nature de la neige il y a une limite de pente que le skieur le plus habile ne peut remonter directement ; les pentes plus raides sont prises en lacets. On a combiné bien des systèmes de freins pour empêcher le glissement en arrière ; le plus

simple est la peau de phoque fixée à demeure sous les skis. Mais les bons skieurs ont tendance à dédaigner ces aides.

La descente est le grand plaisir du skieur : sur les pentes suffisamment inclinées, on prend bien vite une vitesse très grande, trop grande même parfois au gré du débutant, qui garde difficilement l'équilibre. Il est vrai que les chutes dans la neige ne sont nullement dangereuses, à la condition bien entendu d'éviter les terrains semés d'obstacles ou de précipices.

La skieur habile a d'ailleurs dans des conversions brusques dénommées arrêts de Télémarm et de Christiania, le moyen de s'arrêter instantanément même sur les pentes raides. On peut aussi freiner avec le bâton, mais cela n'est pas recommandable : on doit d'abord s'exercer sans bâton ; plus tard on prendra les deux petits bâtons des Norvégiens, qui servent surtout à se pousser en plat et à la montée.

Enfin le grand triomphe du skieur est dans le saut, exercice admirable et fort difficile, qui permet de franchir d'un bond sur une pente, des longueurs de 20, 30 et même 40 mètres. Pour le saut, on établit sur la pente une petite plateforme horizontale, sur laquelle le skieur, parti de plus haut, arrive en vitesse. Alors, au moment précis où la pointe de ses skis atteint le bord de la plate-forme, il s'enlève sur les jarrets, et décrit dans l'espace une parabole qui rejoint la pente beaucoup plus bas ; à ce moment, ses skis doivent être parallèles au sol ; il fléchit fortement sur ses jarrets en touchant terre, et reprend sans chanceler sa glissade qu'il termine d'habitude par un bel arrêt de Télémarm ou de Christiania.

Dans les courses faites à skis, on rencontre quelquefois des terrains qui obligent à retirer les skis et à les porter sur l'épaule, soit que le sol soit dénué de neige, soit que des pentes de neige soient profondément gelées, soit qu'on ait des rochers à gravir ; c'est le moment où on trouve un peu encombrant cet admirable instrument.

Depuis quelques années, l'emploi du ski s'est beaucoup développé en Allemagne, en France, en Italie, en Suisse, dans les régions montagneuses, principalement dans les Alpes. Les troupes alpines s'y exercent beaucoup ; les Clubs alpins et diverses Sociétés sportives l'encouragent. Les services que rend le ski sont très grands ; ce n'est pas seulement un instrument de plaisir sportif, mais le ski transforme les conditions de l'existence dans les régions où les neiges d'hiver rendaient les communications trop difficiles ou même impossibles. La circulation, avec les skis, y devient plus facile et plus rapide souvent qu'en été ; le seul

point auquel le skieur doit porter une attention spéciale en certains endroits est le danger d'avalanche.

Une seule considération s'opposait au développement du ski parmi les populations pauvres des montagnes, le prix assez élevé que le commerce demande pour ces appareils. M. le capitaine Riaz a imaginé un procédé de fabrication simple et efficace, au moyen de formes en bois, grâce auquel on peut, dans des villages alpins, fabriquer à bas prix d'excellents skis. Pour faciliter cette fabrication, le Club Alpin français distribue le matériel nécessaire pour la fabrication aux communes où il peut être utile. On ne peut guère douter que, grâce à ces efforts, l'usage du ski ne devienne général dans nos montagnes, surtout quand les enfants et les jeunes gens d'aujourd'hui, qui s'exercent avec passion à son emploi, auront atteint l'âge d'homme.

L'exemple des Norvégiens nous prouve d'ailleurs qu'il ne faut pas une bien longue période pour que le ski devienne un sport national et pour former des skieurs de première force. Quand nous voyons des habitants de Christiania exécuter dans nos Alpes ces sauts admirables, et manœuvrer sur leurs skis avec une aisance incomparable, nous sommes tentés de croire que cette adresse est le résultat d'un long atavisme. C'est une erreur : le ski existait bien depuis longtemps en Norvège, mais oublié au fond des campagnes ; il n'y a que 25 à 30 ans qu'on a commencé à le cultiver à Christiania, et, lors de ce début, les habitants de cette ville n'étaient pas plus experts que les Lillois et les Parisiens il y a cinq ou six ans.

Cet exemple est des plus encourageants, spécialement pour nos jeunes gens, auxquels on ne saurait trop recommander cet exercice passionnant.

Le succès colossal obtenu l'hiver dernier par le concours international de skis, organisé par le Club Alpin français au Mont Genève, montre l'intérêt qu'excite ce sport nouveau en France ; le nouveau concours, qui aura lieu en Janvier prochain à Chamonix, sera sans doute encore plus brillant, et la petite ville alpestre ouvre tous ses hôtels, pensant qu'ils seront remplis par les curieux qu'attirera cette grande manifestation.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE
EN 1906 ET 1907

I.

EXCURSION DANS L'ISÈRE,
LES HAUTES ALPES ET LA SAVOIE

DU 5 AU 22 AOUT 1906.

Organisateurs : MM. Henri BEAUFORT et Xavier RENOARD.

Le départ avait été fixé au dimanche 5 Août à 7 heures du matin. Avant l'heure indiquée, les excursionnistes, fidèles au rendez-vous, étaient réunis dans la salle des Pas-Perdus. Après les présentations vite faites, l'express nous emmène rapidement vers Paris, où liberté complète fut laissée à chacun de nous pour le reste de cette première journée.

LUNDI 6 AOUT. — Nous nous rendons à la gare du P.-L. M. où nous prenons place dans l'express qui part pour Lyon à 7 h. 15 du matin. Nous traversons une contrée verdoyante et boisée. Après Melun, voici Fontainebleau et sa magnifique Forêt, puis Moret et son viaduc. Au delà de Montereau, nous remontons la vallée de l'Yonne au milieu de sites pittoresques. Puis nous passons à Sens, Joigny et Laroche et remontant la vallée de l'Armançon, nous passons à Tonnerre et à Montbard, patrie de Buffon. Après un arrêt aux Launus pour déjeuner, nous reprenons notre marche. La voie franchit des tranchées, des viaducs, des tunnels dont l'un, celui de Blaisy a 4.400 mètres de long et pénètre ainsi dans le bassin du Rhône. Nous arrivons à

Dijon où il y a un quart d'heure d'arrêt. Le train franchit ensuite l'Ouche, puis le canal de Bourgogne. A notre droite s'étendent les fameux vignobles de la Côte d'Or. Nous passons à Beaune, puis à Châlon-sur-Saône et à Mâcon ; la vallée de la Saône que nous descendons devient de plus en plus pittoresque aux approches de Lyon. Nous atteignons enfin la gare de Lyon-Perrache, où nous devons changer de train. Nous y arrivons avec un tel retard qu'il fallut renoncer à faire un petit tour en ville pour ne pas manquer la correspondance. Le départ pour Grenoble eut lieu à 4 h. 45. Après avoir franchi le Rhône, nous entrons dans l'Isère. La voie traverse une plaine monotone et, après avoir franchi plusieurs tranchées, descend à Bourgoin, dans la verdoyante vallée de la Bourbre, que nous continuons à parcourir jusqu'à La Tour du Pin, dans un site qui rappelle la Normandie. Puis la voie s'élève sur un plateau d'où l'on commence à apercevoir les sommets du massif de la Grande Chartreuse et les cimes neigeuses de la chaîne de Belledonne. Le chemin de fer franchit par une forte rampe la ligne de séparation entre la Bourbre et l'Isère pour atteindre la station de Grand Lemps et nous jouissons dès lors d'une belle vue sur les montagnes calcaires du massif de la Grande Chartreuse et sur celles de la rive gauche de l'Isère. A Rives, nous franchissons la Fure sur un viaduc de 42 m. de haut et de 273 m. de longueur. Le paysage devient encore plus beau à mesure que nous approchons des montagnes. — Nous descendons sur Voiron, mais la nuit approche.

Tandis que les cimes empourprées se détachent sur le fond bleu du ciel, leurs parois blanchâtres semblent refléter les lueurs d'immenses feux de Bengale de coloris plus ou moins intenses et le crépuscule couvre les pentes d'un voile violet d'abord léger et transparent, mais qui va s'épaississant de plus en plus. Le chemin de fer descend une forte pente jusqu'à Moirans et nous descendons dans la vallée de l'Isère que nous remontons jusqu'à Grenoble.

MARDI 7 AOUT. — Visite de Grenoble. L'ancienne capitale du Dauphiné compte 70.000 habitants. Renommée autrefois pour sa malpropreté, cette ville est maintenant complètement transformée. Elle nous a paru au contraire d'une propreté remarquable. Le débit des sources de Rochefort qui l'alimentent permet de distribuer mille litres d'eau par jour et par habitant. La situation de Grenoble à la jonction des belles vallées de l'Isère et du Drac, est des plus pittoresques. L'Isère divise la ville en deux parties inégales. La partie la plus petite est resserrée entre le fleuve et le mont Rachais, dernier contrefort du massif de la Grande Chartreuse, dont les falaises calcaires portent le fort Rabot et, plus haut, celui de la Bastille. Sur la rive gauche s'étend la plus grande partie de la ville, au-dessus de laquelle apparaissent les crêtes dentelées des Alpes Dauphinoises, dont la blancheur fait paraître plus bleu l'azur d'un ciel qui rappelle l'Italie.

Nous parcourons successivement la place Grenette, centre de la ville, le

jardin de ville ou ancien jardin de l'Hôtel du Connétable de Lesdiguières, dont une partie sert de Mairie. Nous visitons ensuite les quais de l'Isère jusqu'au rond-point de la Bastille, où aboutissent plusieurs boulevards, entre autres le magnifique Cours Saint-André, large de 42 mètres, qui s'étend en ligne droite sur plus de huit kilomètres jusqu'à Pont-de-Claix ; puis au delà de l'ancienne porte de France, l'Esplanade d'où l'on jouit d'une belle vue sur la route de Lyon et le Casque de Néron, montagne isolée dont la forme arrondie rappelle vaguement celle d'un casque. Bien que peu élevée (1.305 m.), son ascension est dangereuse et a causé déjà plusieurs accidents. Plus près, à droite, est le mont Jalla, partie du Rachais, qu'on appelle aussi la Montagne aux Ciments. Les roches à ciment, extraites des carrières, sont transportées par un funiculaire du mont Jalla aux fours établis près de l'Esplanade. La fabrication des ciments est, après celle des gants, la principale industrie de Grenoble. Nous rentrons dans la ville proprement dite et nous parcourons successivement la place de la Bastille, le boulevard Gambetta et l'avenue de la Gare, quartiers neufs. Les rues de France, Montoye, la Grande-Rue, la place St-André, où se trouvent la statue de Bayard mourant et l'église St-André, bâtie en 1220, ancienne chapelle du Château des Dauphins. En face de cette église est le Palais de Justice, commencé sous Louis XI et achevé sous François I^{er}, ancien Hôtel du Parlement du Dauphiné, l'édifice le plus intéressant de Grenoble. La façade est surtout de la Renaissance. L'intérieur est orné de fort belles boiseries. On y remarque surtout les panneaux sculptés par Paul Jude, artiste allemand, de 1521 à 1524, avec une cheminée gothique en bois, ornée de statues et un retable du même artiste ; puis, dans la salle de la première chambre de la Cour d'Appel et celle des Audiences solennelles, des lambris et plafonds de bois exécutés en 1666 par Guillebaut, artiste grenoblois. Par la rue du Palais, nous atteignons la Cathédrale, enclavée à droite et à gauche dans des maisons, bâtie en briques à l'exception de la façade du portail de style roman, au-dessus de laquelle s'élève une lourde tour carrée du XII^e siècle. Sur un des côtés du chœur est un magnifique ciborium ou tabernacle en pierre sculptée de style gothique flamboyant, haut de plus de 14 mètres et large de 2 m. 50, datant de 1457, malheureusement privé des statues qui le décoraient autrefois. Devant la Cathédrale s'élève le monument du Centenaire de la Révolution. La rue Carnot, la place Ste-Claire et la rue du Lycée nous conduisent sur la place de la Constitution, ornée d'un square où se trouvent la Préfecture, l'Hôtel de la Division militaire, le Palais de l'Université, l'École d'Artillerie et le Musée-Bibliothèque, beaux édifices de construction moderne. Sur la place Vaucanson s'élève la statue du célèbre constructeur d'automates, né à Grenoble, et près de là, à l'extrémité du square des Postes, est un monument dans le style Kner, érigé à la mémoire de Doudart de Lagrée, né près de Grenoble et premier explorateur du Mé-Kong. Enfin nous traversons pour retourner à l'hôtel, la place Victor-Hugo où se

dresse la statue du fameux compositeur dauphinois : Berlioz. Après le déjeuner, les excursionnistes suivent en tramway électrique le beau cours St-André qui les conduit à Pont-de-Claix, à 8 kil. de Grenoble. De là à pied, nous nous dirigeons vers le vieux pont de Claix, sous lequel coule le Drac, affluent de l'Isère. Ce pont bâti en dos d'âne était une des sept anciennes merveilles du Dauphiné. Construit en 1611 par le Connétable de Lesdiguières, il devait sa célébrité à l'ampleur de son arche unique, de 46 m. d'ouverture, dont la clef de voûte domine le torrent de 16 m. On dit que Mandrin, le fameux brigand, cerné au pont de Claix en 1754 et sur le point d'être pris, se jeta du haut du parapet dans le Drac et réussit ainsi à se sauver à la nage. Un pont moderne, qui possède lui, par contre, la plus grande arche surbaissée qui existe en France (52 m. d'ouverture) a été construit tout auprès pour permettre d'abaisser le niveau des voies d'accès. Du haut du vieux pont, la vue s'étend sur la vallée du Drac, le massif de la Grande Chartreuse au Nord, le plateau de St-Nizier, le village de Seysinet, pittoresquement placé sur une éminence qui domine le Drac et le rocher de Comboire, près du fort de même nom, au-dessus desquels se profilent les escarpements du Moucherotte (1.906 m.) ; puis du côté opposé, sur l'entrée de la vallée de la Romanche, avec le massif de Taillefer, enfin le signal de Notre-Dame de Vanlx (1.713 m.), qui domine au Sud la vallée du Drac. Nous regagnons Pont-de-Claix après une courte promenade sur la rive du Drac et tentons à Grenoble par le car électrique.

MERCREDI 8 AOUT. — Nous prenons à 6 h. 1/2 le tramway électrique qui remonte la vallée supérieure du Grésivaudan jusqu'à Chapareillan à 41 kil. plus loin. Cette magnifique vallée, le plus beau jardin de la France d'après Louis XII, protégée contre la rigueur des vents du Nord, est couverte de cultures variées qui contrastent singulièrement avec la majesté sévère des hautes montagnes qui les dominent. Au milieu de la plaine serpente l'Isère miroitant au soleil comme un immense ruban bleu. Nous quittons Grenoble par le pont de l'Île Verte et suivons la nouvelle route de Chambéry. La vue s'étend très belle en arrière sur Grenoble et sa ceinture de montagnes ; en avant sur la vallée du Grésivaudan et les falaises calcaires du mont St-Eynard (1.359 m.) et de la Dent de Crolles (2.066 m.), limitant à gauche le massif de la Grande Chartreuse. Le tramway dessert d'abord le gros bourg de la Tronche. A gauche, contre le St-Eynard, le Château féodal de Bouqueron (XI^e siècle), où habita Louis XI alors qu'il n'était encore que le Dauphin Louis II. D'Alembert y séjourna pareillement. C'est aujourd'hui un établissement d'hydrothérapie. Plus loin c'est le village de Corenc sur la route du Sappey et de la Grande Chartreuse, dominé par le fort du mont St-Eynard, le couvent de Corenc et celui de Montfleury. Après Meylan, la ligne rejoint l'ancienne route de Chambéry et dessert Montbonnet-St-Martin, relié par un pont suspendu sur l'Isère au bourg industriel de Domène à 4 kilomètres de là.

La vue s'étend à droite sur la chaîne de Belledonne et l'on voit apparaître au-dessus de la Grande-Lance de Domène (2.813 m.) et du glacier de Freydane, les trois pics neigeux de Belledone, dont le plus élevé (2.981 m.), d'une blancheur que fait paraître plus éclatante le bleu intense du ciel. A droite, les escarpements de la Dent de Crolles limitent la vallée. A St-Ismier, nous quittons le tramway pour aller chercher un peu plus loin le car alpin qui doit nous conduire au plateau de St-Pancrasse. Le car trop exigü ne pouvait nous contenir tous et il fallut requérir une carriole de renfort, non sans beaucoup parler. Nous gagnons la base de la montagne à travers des champs parsemés d'arbres à fruits et nous nous engageons alors sur une route en lacets au milieu de vignes en espaliers contre des supports en bois et suffisamment espacés pour permettre entre elles la culture à la charrue. Plus haut nous trouvons une région boisée, puis des prairies émaillées de fleurs et puis encore une série de corniches et des tunnels. Pendant le trajet, nous jouissons de vues très intéressantes sur la Dent de Crolles, dont la masse surgit derrière le plateau de St-Pancrasse. La vallée du Grésivaudan apparaît à nos pieds de plus en plus lointaine. Après avoir contourné un profond ravin où coule le ruisseau de Bernin qui forme la cascade du Craponoz, nous atteignons après deux heures de montée le pittoresque village de St-Pancrasse, à environ mille mètres d'altitude, dominant de 750 m. la vallée du Grésivaudan et dominé lui-même de près de mille mètres par le sommet de la Dent de Crolles auquel il est adossé. La route se poursuit à peu près horizontalement jusqu'à St-Hilaire du Touvet, coquet village sur le ruisseau de Montfort qui tombe en cascade dans la vallée du Grésivaudan, au milieu de verdoyantes prairies émaillées de nombreuses clématites blanches et parfumées. Nous descendons à l'hôtel Tournoud où nous dinons assez copieusement en une salle rustique aux persiennes bien closes à cause de la chaleur extrême. Après le repas, le soleil était si cuisant qu'il fallut renoncer à la promenade projetée. Ce n'est que lorsque la chaleur fut devenue moins forte que nous pûmes visiter le village et suivre le versant de la montagne par un sentier bordé de noi-etiers. L'heure du départ arrivée, nous remontons en voiture et nous atteignons le village de St-Bernard, 881 m. d'altitude, près d'une profonde échancrure dans laquelle coule le ruisseau de la Terrasse, qui se précipite dans la vallée sous forme d'une double cascade. Nous apercevons, au delà des montagnes qui s'étagent à l'horizon, les cimes majestueuses du Mont Blanc. Nous redescendons ensuite par une route aux nombreux lacets dans la vallée du Grésivaudan où nous reprenons, après avoir traversé la Terrasse, le tramway qui doit nous ramener à Grenoble. Sur le trottoir et devant plusieurs maisons de la Terrasse, comme aussi en d'autres villages du plateau de St-Pancrasse, nous avons pu voir des femmes occupées à la confection des gants de peau. Les machines à découper et à coudre coûtent environ 300 francs chacune. Une ouvrière habile peut, en travaillant chez elle en dehors des heures consacrées aux soins du ménage,

gagner un franc à un franc vingt-cinq centimes par jour. Dans un atelier, elle peut gagner davantage. Dans les montagnes les gants sont encore confectionnés à la main. Ces gants sont livrés cousus au fabricant qui doit y faire mettre des boutons, teindre les coutures et glacer la peau. La fabrication des gants est la principale industrie de Grenoble ; elle occupe 66 fabricants et environ 24.000 personnes dans la région. Six fabriques d'agrafes et de boutons, onze mégisseries et vingt-cinq teintureries forment les annexes de cette industrie dont la production annuelle atteint 1.200.000 douzaines, représentant une valeur de 35.000.000 de francs. Nous traversons Crolles, Bernin, longeons le flanc du coteau des Ecoutoux, dominant comme un promontoire toute la vallée et offrant un superbe panorama sur les montagnes de Laus, du Moucherotte au Grand Arc (2.289 m.) dans le Vercors, jusqu'au Taillefer dans l'Oisans en passant par le mont Aiguilles, l'Obiou et sur les Banges en Savoie. Aux Ecoutoux aboutissent les lignes de transport de force électrique venant de Lancey, supportées par d'énormes pylônes. Nous laissons à gauche St-Nazaire, relié par le pont de la Bâthie à Lancey, où se trouvent l'usine électrique et d'importantes papeteries. C'est là qu'on utilisa, dit-on, pour la première fois « la houille blanche » pour la production de l'électricité. La voie franchit ensuite le torrent de Manival, aux crues parfois subites et formidables, qui descend à droite d'un cirque d'érosion où de nombreux barrages ont dû être effectués pour en atténuer les ravages. Nous atteignons enfin St-Ismier pour refaire ensuite en sens inverse le trajet déjà parcouru dans la matinée. Nous rentrons à 8 heures en ville fatigués par l'extrême chaleur, mais pleinement satisfaits de notre excursion.

JEUDI 9 AOUT. — Nous prenons à 8 heures du matin le train pour Embrun, laissant à Grenoble le plus gros de nos bagages. La ligne que nous parcourons est des plus intéressantes, tant par ses nombreux ouvrages d'art que par les aspects pittoresques et variés qu'elle présente. En effet, jusqu'à Veynes, à 110 kil., les montagnes se succèdent sans interruption. Nous comptons pour le moins 28 tunnels, 6 ponts et 14 viaducs. Nous arrivons à Veynes à 11 heures et quart où nous déjeunons au buffet. Nous remontons dans le train qui nous emmène vers Embrun.

Il fait extrêmement chaud dans notre wagon, resté en plein soleil pendant notre déjeuner, aussi cette partie du trajet fut-elle particulièrement pénible. Nous passons à Gap, après avoir traversé un viaduc à deux rangs d'arcades de 52 m. de hauteur, puis à la Bâtie-Neuve-le-Lans, centre d'un pèlerinage deux fois séculaire de N.-D. du Laus, à Chorges, ancienne capitale des Caturéges, à Savines sur la Durance, au pied du Grand Morgon (2.326 m.) et arrivons à Embrun, pittoresquement assise sur un roc escarpé qui domine la rive droite de la Durance, au Sud du mont St-Guillaume. Trois membres du Club Alpin français nous attendent et nous font visiter l'ancienne place forte déclassée en

1822 et démantelée depuis lors, aux maisons resserrées les unes contre les autres autour de son antique Cathédrale.

Elle compte 3.500 habitants, non compris un bataillon de chasseurs alpins. L'édifice le plus remarquable est l'église Notre-Dame, ancienne Cathédrale du XII^e siècle, avec une belle tour carrée reconstruite en 1860 sur le modèle de l'ancien clocher datant du XIV^e siècle et qui, par une singulière disposition, est tenu en équilibre sur l'angle Sud de la façade, tandis que sa voûte est appuyée dans l'intérieur de l'église sur un seul pilier qui supporte aussi les orgues au buffet richement sculpté, don de Louis XI. On y remarque le porche où se fait sentir l'art Lombard et sous lequel se trouvait autrefois la vierge noire N.-D. du Réal, objet d'un pèlerinage célèbre au Moyen-Age, une rosace du XV^e siècle, un maître-autel en mosaïque, des stalles en bois sculpté, dont celle réservée aux rois de France et qu'occupa particulièrement Louis XI. La grille en fer forgé qui entoure le chœur a été donnée par ce dernier. Quelques dames se joignent à notre groupe et nous suivent dans la sacristie. Elles appartiennent à la famille des membres du Club Alpin d'Embrun et sont venues nous rejoindre à l'église ayant appris qu'il y avait des dames parmi nos excursionnistes. C'était de leur part une délicate attention. La sacristie renferme un bel autel du XVII^e siècle, une bannière de la même époque, un tryptique de 1518, une vierge en marbre attribuée à Pierre Puget et un trésor extrêmement riche. Aussi le Musée de Cluny aurait offert cent mille francs pour deux chasubles du XV^e siècle. Citons encore un ostensorio du XVIII^e siècle en vermeil, pesant près de 5 kil. et ayant coûté 5.500 livres et quatre antiphonaires à enluminures gothiques, etc., etc. En face de la Cathédrale est l'ancienne maison du Prévôt du XIV^e siècle. Dans la rue de l'Archevêché se trouve la tour brune, grosse tour carrée à créneaux et mâchicoulis du XI^e siècle dominant l'Archevêché, transformé en caserne. Un peu plus loin nous traversons la promenade du Roc, terrasse plantée d'arbres d'où l'on jouit d'une belle vue sur la vallée, sur les montagnes boisées qui bordent la vallée de l'Ubaye, sur le grand Morgan, dernier sommet de l'arête séparative des vallées de l'Ubaye et de la Durance et à gauche sur l'entrée de la Combe de Tucyras. On nous dit qu'au pied de la promenade du Roc foisonnent les vipères. Nous repartons vers la gare et passons dans la grande rue devant une maison du XIV^e siècle, ancien hôtel des Gouverneurs. Nous montons dans le train pour Briançon après avoir remercié les personnes qui nous ont accompagnés, emportant le meilleur souvenir de l'accueil qu'elles nous ont fait. Une heure plus tard, vers 5 heures, nous descendons à la station de Largentière-La Bessée. La commune de Largentière doit son nom à des mines de plomb argentifère. Un car alpin nous attend à la gare. La route que nous suivons traverse la Durance et remonte le promontoire qui se prolonge entre la Vallouise et la Durance. En le gravissant, nous apercevons en contre-bas à droite les restes de la muraille des Vaudois, ou rempart de la Bathie, qui

barre la vallée entre la Durance et la Gyronde à un kilomètre de la jonction de ces rivières. Toujours montant, nous franchissons le Seuil de la Bathie, sorte de plateau d'où l'on commence à voir la vallée de la Gyronde. Plus loin nous passons au-dessous des Vigneaux, dont le nom rappelle d'anciens vignobles aujourd'hui disparus et remontons le cours de la Gyronde qui coule en contre-bas de la route. Puis à notre gauche s'ouvre la vallée de l'Onde qui remonte vers le pic de Bonvoisin (3.560 m.) et qui est arrosée par le torrent de l'Onde, dont la réunion avec le Gyr forme la Gyronde. Un peu plus loin à gauche voici Vallouise dans la vallée du Gyr. La vue est ici invinciblement attirée en avant par la masse imposante du Pelvoux qui dresse ses deux sommets principaux séparés par un long couloir de glace au-dessus d'un entassement de montagnes neigeuses contournées par les vallées de la Gyronde et d'Ailefroide. La Vallouise qui s'étend des moraines du glacier Noir et de l'arche de glace du glacier Blanc jusqu'à la vallée de la Durance est une des parties les plus pittoresques des Alpes dauphinoises. Elle servit longtemps d'asile aux malheureux sectaires qui furent enfin surpris et égorgés pour la plupart par les soldats de la Palud. Laissant Vallouise à gauche, nous atteignons par la vallée du Gyr le Poet où nous descendons à l'hôtel Rolland. Il est un peu primitif, mais il y fait propre. Le repas fut suffisamment copieux, mais le morceau de résistance — résistance est le mot propre — ne se laissa point entamer, malgré tout l'acharnement qu'on y mit. Le liquide, puisé au torrent voisin, avait tout l'aspect d'un lait de chaux fortement dilué. Quant aux mouches, il y en avait partout, jamais nous n'en vîmes autant dans le cours de notre voyage. Elles sont très incommodes et nous obligèrent même à abrégier notre séjour dans la salle à manger.

VENDREDI 18 AOUT. — Après une nuit passée dans des chambres blanchies à la chaux, et sommairement meublées, nous allons en partie à Ailefroide, tandis que d'autres se contentent d'une promenade à pied dans la vallée du Gyr. Nous suivons le Gyr et longeant la chaîne calcaire qui s'étend du pic de Montbrison à celui de la Condamine (2.936 m.), traversons le hameau du Sarret aux chalets grossièrement construits, puis plus loin St-Antoine, récemment rebâti à la suite d'un incendie. On arrive ensuite au confluent des torrents d'Ailefroide et de l'Eychauda, dont la réunion forme le Gyr. Le paysage environnant cette entrée des vallées supérieures est très pittoresque. Torrents et cascades descendent de ressauts élevés; à travers la verdure du versant méridional on aperçoit les eaux de la Pisse, qui bondissent en nombreuses cascates. Enfin le Pelvoux (3.954 m.) y apparaît grandiose et son énorme masse nous cache même la Barre des Écrins, plus élevé que lui de 149 mètres, aussi a-t-il donné son nom au massif tout entier. Nous remontons l'Ailefroide par un mauvais sentier très caillouteux, ayant de-ci de-là de beaux aperçus des gorges d'Ailefroide, nous franchissons le torrent de St-Pierre,

issu du glacier Blanc et atteignons le chalet-hôtel d'Ailefroide, construit en 1897 sur un petit plateau au pied des rochers de Pellissier, contreforts du Pelvoux. De là on jouit d'un beau panorama : au Sud-Ouest, sur la crête des Bœufs-Rouges au delà du glacier de Sélé ; au Nord-Est, sur la chaîne des Arcas, le clocher de Clouzis (3.400 m.) et plus près la Tête de la Draye (2.250 m.) ; puis au Sud-Est, sur la Tête d'Amont. Après un séjour d'une heure, nous regagnons le Poet, sans autre incident que la chute d'une excursionniste désarçonnée. La venue subite d'un chien hargneux avait suffi à causer ce petit malheur, qui n'eut aucune conséquence grave, ajoutons-le. Après le déjeuner nous allons visiter Vallouise qui n'offre guère d'intéressant que sa petite église du XV^e siècle. Les idiots et les crétins sont nombreux dans la Vallouise, nous en avons rencontré plusieurs, vieillards déjà malgré leur jeunesse. Nous regagnons ensuite vers six heures la station de Largentière où nous montons dans le train pour Montdauphin. Arrivés à destination, nous montons dans un car alpin. Nous passons au pied de rochers formidables aux parois à pic sur lesquels est bâtie la petite ville forte de Mont-Dauphin (328 habitants, plus la garnison) à l'altitude de 1.045 m., au confluent du Guil et de la Durance. En contournant la place, nous pouvons nous engager dans la vallée de Queyras, qui s'étend du col de Valante près le mont Viso jusqu'à Mont-Dauphin. Nous arrivons à la nuit tombante à la petite ville de Guillestre qui présente encore quelques restes d'un rempart du XVI^e siècle et nous nous rendons par une petite rue étroite et misérable à l'hôtel Imbert, situé sur une petite place ornée d'une fontaine en marbre rouge de Guillestre. Un dîner plantureux nous attend après lequel nous avons hâte d'aller nous reposer des fatigues de la journée.

SAMEDI 11 AOUT. — Nous sommes réveillés plus tôt que nous ne l'aurions voulu par un vacarme assourdissant. Toute la gent emplumée de la basse-cour et les mulets qui stationnent devant l'hôtel en sont la cause. Nous en profitons pour faire une promenade matinale dans cette petite ville accidentée de la Guillestre, située au pied de la Tête de Cugulet (2.528 m.). Elle comprend deux parties : le faubourg de Ville-Vieille qui remonterait aux Gallitæ, peuplade gauloise, et la ville haute construite au XIII^e siècle par des habitants de Roma, chassés de leur ville par la Durance. On en voit du reste encore les ruines entre Embrun et Mont-Dauphin. On y remarque une colonne érigée à la mémoire du général baron Albert, né à Guillestre (1771-1822), la maison de l'intendant de La Valette, qui contient un petit musée minéralogique et archéologique, et l'église en marbre rouge du pays avec son porche ou Réal qui rappelle celui de N.-D. d'Embrun. — Vers huit heures nous remontons en voiture pour parcourir la vallée du Queyras. La route remonte d'abord sur les pentes du Cugulet d'où elle domine le Guil à une grande hauteur et l'on a en arrière une belle vue sur la Durance et le Pelvoux. A un tournant,

au promontoire du Saut du Prêtre, une automobile lancée à toute vitesse réussit à ne pas nous heurter et s'arrête heureusement sur l'extrême bord d'un ravin très profond. De telles routes ne se prêtent vraiment pas à une circulation rapide et on aimerait voir ailleurs ces nouveaux véhicules. La Suisse a pris contre les chauffeurs des mesures draconiennes, aussi se rabattent-ils, nombreux maintenant dans nos montagnes. Nous traversons le hameau de la Maison du Roi, qui tire son nom d'une petite auberge, ainsi appelée parce qu'elle abrita un jour Louis XIII (1629). En retour, ce roi donna à son propriétaire et à toute sa famille une sauvegarde. L'auberge appartient encore à un de ses descendants. Après avoir franchi le Guil, la route descendue au niveau du torrent, remonte la Combe de Queyras, gorge étroite qui se déploie sur plus de 6 kilomètres entre des roches qui s'élèvent parfois à une grande hauteur. Le fond de la gorge est entièrement occupé par la route et le Guil qui roule ses eaux limpides sur un lit de cailloux blancs parsemés de débris de marbres rouges et verts. Après avoir franchi plusieurs fois le Guil on pénètre dans une vallée large et verdoyante pour parcourir ensuite une nouvelle gorge étroite et sombre dominée par des rochers à pic. Nous laissons à gauche la vallée d'Arvièux et la route s'élève par des lacets jusqu'à un défilé entre le Rocher Roux et celui de l'Ange Gardien, d'où nous apercevons devant nous Château Queyras avec son vieux fort, fièrement campé sur son roc. Nous déjeunons à Château Queyras, hameau de 200 habitants, non compris la garnison du fort et continuons ensuite à remonter le Guil. Nous laissons à droite Ville-Vieille, au confluent du Guil et de l'Aigue-Blanche, plus loin nous traversons Aiguilles, où l'on remarque des villas et de luxueuses constructions qu'ont fait bâtir des habitants du pays, émigrés en Amérique à la suite d'un terrible incendie et revenus riches au pays natal. Toutes les maisons et les rues sont pavoisées, car c'est demain la fête des moissons et à cette occasion aura lieu une exposition des produits fabriqués par les habitants du Queyras et des industries d'hiver dans les Alpes. L'affiche annonce encore une *gymkhana*, sorte de réunion mondaine où chaque invité vient accompagné d'un animal apprivoisé qui devra faire montre au public de ses talents de société. Nous devons renoncer à voir cette solennité, car notre itinéraire est fait et n'admet point de changement en cours de route et nous voici toujours remontant la vallée du Guil. Nous voyons la forêt de Marasson, objet d'un litige qui dura plusieurs siècles entre Aiguilles et Abriès. Nous arrivons dans cette dernière localité où nous avons peine à nous loger. Il y règne une grande animation en raison des troupes en manœuvres qui se sont cantonnées à Abriès.

DIMANCHE 12 AOUT. — Abriès est une commune de 654 habitants, située à 1.552 mètres d'altitude. Nous visitons l'église romane dont le porche n'existe plus. Deux lions en pierre bleue en sont les seuls vestiges. Par des

rues étroites et en pente nous gagnons la halle publique, vieille et malpropre, sur les murs de laquelle on peut lire de curieuses sentences, par exemple : Un seul Dieu tu adoreras et aimeras comme toi même. — Partout faites poids et mesures, car de telle mesure que vous mesurerez, il vous sera mesuré, 1609. — Après le déjeuner, promenade en voiture dans la haute vallée du Guil. Au delà de Ristolas, nous atteignons la Monta, dont les chalets sont si rapprochés de part et d'autre d'une rue fort étroite que nous craignons de les voir accrochés au passage par nos voitures. Au hameau de l'Échalp nous gagnons à pied l'Alpe de la Médille, un riant plateau, d'où nous jouissons d'une belle vue sur le mont Viso (3.841 m.), tout entier situé en Italie. Sa masse noire, aux lignes abruptes, est surmontée d'un glacier aux neiges étincelantes au-dessus duquel se dressent deux cimes altières. Après l'avoir contemplé quelque temps, malgré le froid qui règne sur ce plateau, nous regagnons nos voitures à l'Échalp et rentrons à Abriès.

LUNDI 13 AOUT. — Nous quittons Abriès un peu après le départ des troupes alpines et rejoignons à Aiguilles encore pavoisée la colonne des chasseurs alpins en culotte blanche, vareuse et béret bleu. Nous les dépassons à notre tour, mais pendant que nous faisons halte à Château-Queyras, les troupes nous ont rejoints et défilèrent en bon ordre devant nous aux sons d'un pas-redoublé. Nous abandonnons ensuite la route de Guillestre un moment suivie pour entrer dans la vallée d'Arviex. Au delà de Brunissard, au bout de cette vallée, nous commençons une longue montée sur une route étroite aux nombreux lacets et dépourvue de parapets. Des hauteurs où nous sommes la vallée d'Arviex ressemble à un immense damier aux cases vertes et jaunes figurant des prairies ou des champs de céréales. Le chemin monte de plus en plus, les chevaux sont exténués. Tantôt ils s'arrêtent, tantôt ils se cabrent, lorsqu'ils sentent le fouet et la prudence nous oblige à descendre de voiture et de faire à pied le reste de la route. Nous tournons ensuite dans une sorte de cirque aride et sauvage sous un soleil implacable. On ne rencontre pas même un oiseau dans cette solitude. Nous atteignons enfin le col d'Isoard (2.388 m.) entre l'Arpelin et le clot de la Cime (2.734 m.). Du col, belle vue en arrière sur la Font Sancte, la plus haute cime du Queyras et en avant sur le sommet du Chaberton, fortifié par les Italiens. Nous redescendons environ 80 mètres jusqu'au refuge national, l'un des six refuges dus à la libéralité de Napoléon I^{er}. Il est très mal entretenu et nous sommes bien aises de pouvoir absorber en plein air le déjeuner froid que nous avons emporté d'Abriès. Nous l'arrosons d'un vin mousseux d'Asti. Nous descendons ensuite le versant Nord de la montagne, d'aspect verdoyant, traversons le Laus au confluent du Bléton et du Blétonnet, sous le pic de Rochebrune (3.324 m.), Cervières à la jonction du Bléton et de la Cerveyrette, puis après un coude brusque le défilé qui précède le petit hameau de Terre-Rouge et ensuite une gorge étroite, d'aspect

sauvage entre des parois à pic et dénudés. A gauche s'étendent les hauteurs de la Grande Maye et à droite celles du Gonthran, couronnées de forts avancés de Briançon où nous arrivons par le faubourg Ste-Catherine. Il n'y a plus qu'à gravir péniblement l'Avenue de la République qui monte vers la haute ville, pour gagner notre hôtel sis à mi-côte.

(A suivre).

II.

EXCURSION A CASSEL

Le 7 Juillet 1907.

Le mauvais temps des jours précédents avait découragé les plus zélés excursionnistes, aussi est-ce en petit nombre que, sous la direction de M. Henri Beaufort, nous nous embarquons pour Cassel.

« Audaces fortuna juvat ». Ce dicton fut vrai une fois encore, car après quelques moments de crainte causée par le passage de gros nuages, le soleil se montra vers midi, plus beau parce que plus désiré.

A la descente du train nous trouvons notre second Directeur, M. Cantineau, l'aimable et érudit cicerone qui guidera nos pérégrinations sur la pittoresque colline.

En route donc pour Cassel par le chemin le plus long afin de jouir plus longtemps du panorama splendide qui se déroule à nos pieds. Nous laissons de part et d'autre de ravissantes propriétés : citons entre autres le château de M. Dujardin, jadis habité par le Bailli de Cassel, que les révolutionnaires exécutèrent à Paris en Septembre 1793. Cette habitation est entourée d'un parc où nous pouvons admirer quatre petits étangs s'échelonnant le long du coteau. C'est qu'en effet une source alimente le plus élevé et l'eau se déverse successivement dans les nappes inférieures où des carpes centenaires se laissent vivre dans la plus paisible quiétude à l'abri des pêcheurs indiscrets.

Tout en devisant et nous contant mutuellement nos impressions sur le paysage, nous parvenons au sommet du mont après avoir traversé certaine

petite ruelle nous rappelant, par une série de petits ponts nous regardant de haut, des souvenirs de voyages passés.

Nous voici en ville : visitons-en les curiosités. Toujours guidée par M. Cantineau qui nous renseigne sur toutes choses avec force détails historiques ou légendaires, notre petite compagnie pénètre dans l'église, construction du XII^e siècle, restaurée dernièrement et dotée par souscription d'un orgue assez coquet où sainte Cécile et le roi David pincent à l'envi la lyre et la harpe.

Nous jetons un coup d'œil en passant sur l'église des Pères Jésuites dont la façade rappelle d'une manière frappante notre église Saint-Étienne, et sur l'Hôpital construit en 1015. Il y a dans la cour de cet édifice une vaste citerne ayant la forme d'une croix. Chose remarquable, cette citerne est en même temps un puits, comme on peut en juger par une rigole située dans le fond et par où l'eau monte. La présence de sources sur la colline nous explique pourquoi Cassel est habité.

Nous poursuivons vers la butte du Castellum, le plus haut point du mont où se trouvaient la Collégiale de Saint-Pierre et la Citadelle, dont on ne trouve plus trace. Elles sont aujourd'hui remplacées par un Casino, quelques hôtels et un moulin, le tout encadré d'un gentil jardin tout parsemé de fleurs, formant comme une couronne de souvenir autour d'un monument commémoratif rappelant au passant que Cassel fut témoin de trois batailles et qu'il y eut des vainqueurs et des vaincus.

Nous sommes à 172 mètres d'altitude. Tout autour de nous s'étend un panorama splendide : Hazebrouck et ses clochers, plus loin Isbergues dont la fumée et les vapeurs évoquent les aciéries et les forges, Aire, Saint-Omer, Poperinghe et la frontière Belge. Un rayon de soleil déchirant les nuages nous découvre au loin une ligne blanche : ce sont les Dunes de Dunkerque.

Par un temps exceptionnel, on peut, dit-on, apercevoir les côtes d'Angleterre, ce qui fait que les Cassellois se vantent de voir de leur ville quatre royaumes : les royaumes de France, de Belgique, d'Angleterre et le royaume des Cieux.

On ne se lasserait de regarder et d'admirer, et tandis qu'accoudés au rustique balcon qui surplombe la route, nous rêvons en contemplant cette nature si calme et si reposante, les échos d'une joyeuse fanfare nous rappellent brusquement à la réalité : c'est qu'en effet il y a concours de tir à l'arc, aussi tous les disciples de saint Sébastien s'y sont donné rendez-vous. Le cortège s'avance, on salue le drapeau et l'on rend les honneurs ; puis commence le tournoi. Nous admirons un instant l'adresse des tireurs qui prennent place dans l'arène à l'appel de leur nom par un héraut à la voix de Stentor, et après un dernier regard sur les plaines verdoyantes qui nous entourent, nous redescendons vers la ville pour visiter le Musée.

Petit de taille mais grand d'intérêt, peut-on dire de ce Musée, car il

contient une foule de choses curieuses qui permettent de reconstituer une grande partie de l'histoire de Cassel depuis Robert le Frison, dont on peut voir une pierre tombale, jusqu'au Général Vandamme.



GRAND-PLACE DE CASSEL.

Ce Général, enfant de Cassel, était toujours là quand Napoléon avait besoin d'un hardi coup de main et c'est de lui que ce dernier disait : « Si j'avais deux Vandamme dans mon armée, j'en ferais fusiller un » Il sous entendait : parce que j'en aurai peur.

Le premier objet qui se présente à nos regards est une pompe à incendie de la fin du XVIII^e siècle. Cet instrument, perfectionné pour l'époque, puisqu'il fut envoyé à Lille pour y combattre un incendie, nous apparaît maintenant bien primitif auprès de nos puissantes pompes à vapeur.

Nous voyons aussi, entre autres curiosités, toute une série d'animaux empaillés, poissons extraordinaires, oiseaux des pays chauds, papillons aux mille couleurs ; quantité de fossiles provenant de la Sablière du Mont des Récollets que nous visiterons tantôt ; enfin une collection bien fournie de pièces de monnaies, surtout de pièces romaines. « Ça sent le gallo-romain », aurait crié le héros de La biche ; nous, profanes, nous ne voyons que du métal dans ces petits objets qui feraient les délices des numismates et des archéologues.

Mais nos estomacs réclament : le temps d'acheter quelques traditionnelles

cartes illustrées qu'on jette à la poste et la cloche du dîner nous appelle à table. Notre promenade a servi d'excellent apéritif, car nous faisons honneur au déjeuner qui nous est servi dans les salons de Belle-Vue de l'Hôtel du Sauvage. Au dessert, M. Beaufort porte un toast à notre cicerone : « C'est une occasion pour moi, dit-il, de rendre un juste hommage à l'incessant dévouement de M. Cantineau à la Société de Géographie, au nom de laquelle je parle ». M. Cantineau répond qu'il éprouve toujours un vif plaisir à être utile aux membres de la Société, il lève son verre à la prospérité de notre association, aux directeurs, aux membres présents et à ceux que le temps incertain a retenu chez eux.

Cependant il faut suivre le programme. Nos forces sont réparées et il est deux heures et demie quand nous nous remettons en route pour le Mont des Récollets. Phébus a l'air de nous sourire ; il n'en faut pas davantage pour déraïdir complètement les jambes. « Prenons les petits sentiers, nous dit M. Cantineau, car on peut toujours suivre les grandes routes quand on n'a pas de guide ». C'est maintenant que nous, gens des villes industrielles, bruyantes et fumeuses, nous trouvons du charme à parcourir ces chemins ombragés où le parfum des fleurs champêtres se mêle au gazonillis des oiseaux qui sortent le nez du nid pour voir ces indiscrets visiteurs.

La route n'est pas bien longue et nous atteignons vite la Sablière. Voici des fossiles : nummulites, tunulithes ; plus loin voilà des grès ferrugineux et des puddings, des débris de coquillages qui nous permettent de croire qu'à une époque lointaine tout ce pays était couvert par la mer. Il faut encore monter un peu pour atteindre le sommet ; commence alors un véritable labyrinthe au milieu des buissons qui nous frappent la figure de leurs branches enchevêtrées. Surtout ne nous perdons pas. Quelques coups de jarret et nous voici au haut de la colline : Cassel est devant nous, nous en distinguons parfaitement les édifices. Le panorama de ce matin se renouvelle avec, en plus, la clarté d'un soleil radieux qui nous fait oublier les courtes pluies de la matinée.

L'heure avance malheureusement ; nous nous hâtons de regagner Cassel où nous remercions une dernière fois notre aimable guide qui n'a cessé de nous intéresser par ses récits et ses anecdotes. Nous quittons Cassel enchantés de cette charmante journée, regrettant seulement la courte durée des beaux jours.

E. WICART fils.

Roubaix, le 10 Juillet 1907.

LA POPULATION ISRAËLITE

DU MAROC

Comme chez tous les peuples, la population israélite, au Maroc, joue un rôle très important dans l'évolution économique et commerciale du pays. Et ce rôle est d'autant plus caractérisé que la proportion des individus d'origine juive qui habitent le Maroc est considérable, si on prend comme point de comparaison, les deux pays voisins, l'Algérie et la Tunisie.

On estime à 65.000 le nombre des israélites qui habitent les localités du littoral marocain entre Tétonan et Mogador, et à 85.000 environ ceux qui vivent dans les agglomérations urbaines de l'intérieur du pays, depuis les bourgades de 2.000 habitants jusqu'aux capitales comme Merrakech où, sur 75.000 habitants, on compte 16.000 juifs. Cela porterait à 150.000 le chiffre des israélites *citadins*.

D'autre part, les rabbins et les notables juifs qui connaissent le mieux le Maroc affirment que le nombre des fractions paysannes judéo-berbères, qui mènent dans les montagnes la même existence que les Rifains ou les Chleuh, est également de 150.000 individus environ. Il sera difficile, avant de longues années, de vérifier cette assertion, puisque l'intérieur du Maroc est inaccessible et fermé aux voyageurs, mais si on songe qu'il n'est pour ainsi dire pas, dans les collines du Rif, dans les massifs du Moyen-Atlas, dans les chaînes du Haut-Atlas, dans les oasis de l'Extrême-Sud, de village, de hameau où on ne trouve quelques familles d'origine ou de langue berbère pratiquant le judaïsme, on se rendra compte que ce chiffre de 150.000 juifs *fellahs* n'est pas exagéré.

*
* *

Il y aurait donc au Maroc, en chiffres ronds, 300.000 israélites contre un peu plus de 5 millions de musulmans, soit en moyenne 60 israélites pour 1.000 musulmans. J'ai dit que cette proportion était considérable. En Tunisie, en effet, on compte seulement 40 israélites sur 1.000 musulmans, et en Algérie il n'y a que 57.000 israélites contre 4.700.000 indigènes musulmans, soit 12 contre 1.000.

En Algérie et en Tunisie, l'influence de la population juive sur les destinées commerciales de ces deux pays est bien déterminée. Elle a fait naître d'après concurrences, des jalousies, des polémiques, même des révoltes, si on se rappelle les troubles antisémites algériens. Or, si on considère que, dans le chiffre total de la population indigène, la proportion des israélites est cinq fois plus forte au Maroc qu'en Algérie, on peut en conclure facilement que la participation de ces éléments au commerce du pays est encore plus considérable, tant dans son rôle actuel que dans ses conséquences.

Étant donné que la majorité des juifs citadins s'adonne au commerce et s'en assimile toutes les branches, jusques et y compris les multiples détails du trafic européen, il ne faut pas se dissimuler que l'importance numérique de cette catégorie de population urbaine constitue un des principaux obstacles à l'immigration dans les villes du Maroc de commerçants français et européens.

Le négociant musulman est routinier ; il se renferme dans certaines spécialités, qu'il n'abandonne que dans les cas d'extrême nécessité. L'israélite, au contraire, est prêt à tout faire, dans le domaine du négoce et des branches qui s'y rattachent. Et cette faculté d'assimilation, qui est peut-être plus vivace au Maroc qu'ailleurs, lui donne une incontestable supériorité locale. L'Européen, dans ces conditions, a affaire à forte partie, et ses efforts, dans la lutte pour la vie, doivent être d'autant plus énergiques que la concurrence est rude et habile.

*
* *

Les israélites du Maroc se répartissent en deux catégories bien distinctes : les juifs originaires d'Espagne, chassés de ce pays par l'Inquisition durant le XV^e et le XVI^e siècles, établis dans toutes les villes du littoral, et les juifs autochtones, habitant l'intérieur du Maroc depuis une époque très ancienne, souvent antérieurement à l'islamisme.

Les israélites espagnols sont appelés *roumi* (Européens) par leurs coreligionnaires autochtones. Il existe, d'ailleurs, entre l'une et l'autre catégorie, une sorte d'antagonisme latent, qui se caractérise par un mépris réciproque. Les Judéo-Espagnols de la Côte appellent les Judéo-Berbères des villes et des tribus de l'intérieur, *forasteros* (étrangers, barbares). Tout en ayant entre eux des relations suivies, grâce à leur commune religion et leur affinité non moins commune pour le commerce, *roumis* et *forasteros* restent sur une certaine réserve, s'observent et ne se mélangent pas.

Les juifs indigènes parlent l'arabe ou le berbère comme langue maternelle, mais leur instruction hébraïque est très développée ; leurs rabbins sont fort instruits, et certains d'entre eux ont écrit des ouvrages de jurisprudence mosaïque qui font loi dans les communautés juives. Ils sont très fiers de ce qu'ils appellent une « supériorité intellectuelle » sur leurs coreligionnaires

des ports et sont, de plus, très attachés à leur costume national : longue houpelande noire ou grise, serrée à la taille par une ceinture, et calotte noire. Ce costume leur est d'ailleurs imposé par les musulmans dans l'intérieur du pays.

Ces israélites d'origine berbère sont intelligents et, malgré tout, facilement assimilables. Dans les villes comme Fez et Merrakech, où l'Alliance Universelle Israélite a pu installer des écoles, on constate que les enfants font des progrès très rapides et qu'ils perdent assez vite les préjugés que leur ont inculqués leurs familles. Par contre, dans les localités sans écoles, et surtout dans les tribus montagnardes, les groupements juifs restent très superstitieux, très fanatiques, et englobent dans leur haine commune tout ce qui n'est pas judéo-berbère.

On trouve, dans cette catégorie, des commerçants ordinaires, des prêteurs sur gages, des colporteurs, des petits artisans, des paysans qui cultivent des jardins pour leur propre compte, et d'autres qui sont les véritables *serfs*, attachés à la glèbe des indigènes musulmans. Dans les grandes villes, et même dans les localités modestes, il y a toujours un faubourg spécial réservé aux juifs, entouré de hautes murailles et fermé de portes massives : c'est le *Mellah*.

Les juifs indigènes, quoique méprisés par les musulmans (auxquels ils rendent d'ailleurs leur mépris), font partie inhérente de leur existence. La souplesse, l'habileté financière dont ils font preuve ont amené les maîtres du pays à les considérer comme indispensables aux besoins de la vie courante. Leurs notables sont d'ailleurs assez adroits pour être toujours en excellents termes avec les représentants de l'autorité marocaine. Ces bonnes relations sont entretenues par des services rendus, par des prêts en argent notamment.

*
* *

Les *Roumis*, israélites de Tétouan, de Tanger et des villes de la Côte, constituent la Société juive la plus connue, la plus étudiée du Maroc, parce qu'elle est en contact permanent avec les Européens, et qu'elle est elle-même européenne.

La langue maternelle des Judéo-Espagnols est le castillan, qu'ils ont conservé tel que le parlaient leurs pères chassés d'Espagne, avec un certain nombre d'archaïsmes et d'expressions qui ne s'emploient plus à Madrid. Ils ont aussi des intonations particulières qui frappent tout de suite les oreilles habituées au véritable accent espagnol.

Le type de ces israélites se rapproche plutôt du type ibérique que du type sémite. Les Européens nouvellement débarqués à Tanger s'y trompent, et tant la physionomie que le langage leur font prendre les Judéo-Espagnols habillés à l'euro-péenne pour des Espagnols.

Les rigueurs qui pèsent encore sur les juifs de l'intérieur du Maroc ne sont plus de mode dans les villes de la Côte. Les israélites n'y sont pas tenus de vivre uniquement dans le *Mellah*, ils peuvent porter le costume qui leur convient, monter à cheval, et ne sont pas obligés enfin de marcher déchaussés dans les quartiers arabes.

Au surplus, les Judéo-Espagnols constituent dans les ports une sorte de colonie européenne, presque latine, à part. Leur immigration a devancé de trois siècles celle des *chrétiens* qui commence seulement, et elle a su prendre les bonnes places, drainant à peu près tout ce que le Maroc était susceptible d'offrir comme marché d'importation et d'exportation, dans l'état primitif où il se trouvait et dont il sort à peine.

L'Alliance Israélite Universelle n'a pas eu à sortir de la barbarie ces éléments déjà à demi civilisés. Elle n'a fait que les perfectionner et leur a fourni, avec une instruction européenne, des armes nouvelles pour conserver au Maroc la situation que leurs ancêtres avaient su y acquérir, pour augmenter même cette situation.

Supposons ces israélites cantonnés comme auparavant dans leurs études hébraïques et se bornant à parler l'espagnol et l'arabe (que leur contact avec les indigènes les a obligés à apprendre). Ils seraient tenus, comme les musulmans, de se cantonner dans certaines professions et dans le petit commerce indigène. Au lieu de cela, ainsi que nous l'avons vu précédemment, le Judéo-Espagnol est non seulement petit débitant et petit courtier, mais encore exportateur et importateur en gros ; il est non seulement changeur et prêteur à la petite semaine, mais encore banquier et commanditaire ; on le trouve partout, employé ou patron, dans les assurances, dans les agences maritimes, dans les maisons de gros ou de détail, dans les adjudications, les monopoles et les industries. A sa connaissance des langues espagnole et arabe se joint celle du français, qu'il apprend dans les écoles de l'Alliance, et parfois celle de l'anglais, qu'on lui a enseigné dans un collège de Gibraltar ou dans sa famille, s'il est apparenté, comme c'est souvent le cas, à un israélite gibraltarien.

Ajoutons que la plupart de ces Judéo-Espagnols sont protégés anglais, espagnols, français, allemands, italiens, américains, et que plusieurs d'entre eux ont obtenu une naturalisation. La plupart sont donc à l'abri de l'arbitraire et des exactions de l'autorité marocaine. Ces privilèges leur créent les mêmes droits que les Européens dont ils sont les co-nationaux, et ils ont sur eux cet avantage appréciable d'une connaissance parfaite des mœurs et coutumes du pays, des musulmans et des procédés commerciaux locaux.

*
* *

Depuis quelques années, il se dessine chez les Judéo-Espagnols du Maroc un mouvement d'émigration, intéressant à étudier, vers les Républiques de

l'Amérique du Sud. Cette émigration n'est d'ailleurs que transitoire. En général, ce sont les jeunes gens pauvres qui prennent ce parti. Ils ont constaté que, pour réussir au Maroc, il fallait, comme dans tous les pays primitifs, posséder un petit capital à faire fructifier avec le plus d'ingéniosité possible. Les premiers d'entre eux qui sont partis se sont fixés pendant quelques années dans des pays en pleine période d'exploitation et de développement, comme l'Argentine. Ils se sont fait passer sans difficulté pour Espagnols, et leur ingéniosité leur a permis d'amasser un petit pécule, qu'ils ont rapporté au Maroc, et dont ils usent en général pour faire construire des maisons. Cet exemple a encouragé d'autres jeunes gens qui, eux aussi, sont allés en Argentine pour essayer d'y amasser un capital, qu'ils viendront ensuite mettre en valeur au Maroc.

Telles sont les caractéristiques de cette population travailleuse, sobre, solidaire, particulièrement dans les classes moyennes. Les Judéo-Espagnols, et avec eux un certain nombre de juifs indigènes européenisés, tendent de plus en plus à faire oublier leur qualité de « sujets marocains » et à constituer une véritable « colonie » homogène et uniforme, qui sera la « colonie israélite » du Maroc, à côté de chacune des colonies européennes qui se coudoient dans ce pays. Sorte de groupement clérical, cette colonie est déjà et sera de plus en plus un curieux amalgame de familles appartenant à des nationalités très diverses. Elle tiendra une place importante dans les éléments *dirigeants* qui participeront à la mise en valeur du pays.

On ne peut que regretter une chose : c'est la difficulté avec laquelle la naturalisation française est accordée aux israélites marocains qui la sollicitent. Le voisinage de l'Algérie, leur parenté avec un grand nombre de familles qui habitent la colonie voisine, la langue française qu'ils s'assimilent de plus en plus, sont autant de raisons qui ont poussé plusieurs israélites du Maroc à essayer d'obtenir, mais en vain, cette naturalisation. Il semble qu'une mesure d'exception aurait pu, en la circonstance, différencier le Maroc des autres pays étrangers, et attirer à nous, sinon tous les israélites, du moins les meilleurs d'entre eux.

CH. RENÉ-LECLERC,

Délégué général du Comité du Maroc à Tanger.

LA CHINE NOUVELLE

On a beaucoup parlé, depuis quelques mois, de l'évolution de la Chine. Celle-ci paraît être, en effet, sérieusement entrée dans la voie du progrès et de

la civilisation occidentale. La manifestation la plus éclatante de cette orientation nouvelle de la cour de Pékin a été l'envoi aux États-Unis et en Europe de la mission chargée d'étudier les divers systèmes de gouvernement des grandes nations étrangères et dont on se rappelle la venue en France. Depuis lors, des dépêches d'Extrême-Orient nous avaient fait connaître des projets de réformes et de constitution parlementaire qui ne tendraient à rien moins, s'ils étaient réalisés, qu'au bouleversement des séculaires institutions chinoises. Qu'y a-t-il derrière cet engouement soudain pour des innovations auxquelles les fils de Han paraissaient jusqu'ici si violemment réfractaires ? Quelles réalités correspondent exactement à tous ces décrets qui prétendent faire, en si peu de temps, du vieil empire céleste, une nation moderne ? Il importe d'autant plus d'être fixé à cet égard que l'on sent bien quelles conséquences incalculables ne tarderait pas à avoir une telle transformation de « l'autre moitié du monde ». Recueillir des renseignements précis sur une question si importante, c'est justement le but de mon retour dans ce pays que je n'avais pas revu depuis la guerre russo-japonaise.

J'avais hâte de reprendre contact avec les foules jaunes, curieux de leurs aspects nouveaux et de ce que l'on pouvait immédiatement percevoir de leur modification. Et j'avoue tout de suite que cette impression tout artificielle de changement, je ne l'ai eue, dans ce début de voyage, qu'à Pékin. A Singapour, à Hong-Kong, en Cochinchine, qui sont les vestibules de la Chine, j'ai retrouvé, parmi le grouillement de l'immigration, le type du Céleste à demi européenisé et que l'on connaît depuis longtemps déjà sous l'amusant sobriquet de *John Chinaman*. C'est un gros commerçant, un armateur ou un banquier, souvent richissime et à la tête d'entreprises considérables. Il a généralement une large face glabre et placide, mais aux yeux singulièrement aigus derrière les lunettes rondes à monture d'écaille ou d'or. Il est coiffé d'une cape dernier cri, chaussé à l'anglaise, et avec cela vêtu du costume national, le tour de tête rasé, la chevelure brune et luisante nattée en une longue tresse que prolonge coquettement, jusque près du sol, un fin cordonnet de soie. Il représentait, à lui seul, jusqu'à ces derniers temps, l'action civilisatrice apparente de l'Europe dont toute l'influence se bornait à faire porter des bottines et des chapeaux d'Europe à quelques douzaines de Chinois. Mais cela ne peut pas même être retenu comme un premier symptôme de la formidable dé cristallisation dont nous commençons à suivre les phases.

A Shanghai, durant mon rapide passage, je n'ai pas eu davantage le sentiment d'un changement quelconque. Sur le bund des concessions où le *business* international a édifié ses palais d'une opulence brutale, j'ai retrouvé la même mêlée pouilleuse de coolies qui, pliant sous les bâtons de bambou, vont et viennent des steamers aux entrepôts, dans un énorme bourdonnement de ruche. Et dans les rues, c'était toujours, traversée par les chaises à porteurs, les pousse-pousse, la roulotte grinçante du pauvre et le coupé du riche com-

prador, la même singulière foule de séminaristes à tresse. Habillé d'une longue robe de cotonnade ou de soie, sous une courte lévite sombre, une sorte de barette ronde surmontée d'une boule de corail couvrant sa tête, le visage rasé jusqu'à l'intérieur des narines, émacié souvent par l'abus de l'opium, impassible et comme absorbé par des pensées austères, l'allure rituelle et la main agitant un éventail, le fils du Ciel a en effet quelque chose à la fois de sacerdotal et de féminin. Les tout jeunes, aux yeux vifs pleins de malice, aux traits mièvres et presque trop délicats contrastant avec l'attitude grave et compassée à laquelle on les habitue dès la plus tendre enfance, font l'effet de petits clercs nitouches, futés et gracieux.

Le soir, tout ce monde circulait dans Foochowroad, où les rues déversent sans discontinuer un tel flot humain, où les maisons de thé, les fumeries, les maisons plus secrètes et les concerts tout bruissants de gongs et de cymbales sont si nombreux que l'on a la sensation d'une ville où pas un mètre carré n'est perdu pour la fête. Il y a trois ans, j'y vis un spectacle absolument identique, et c'est ainsi en effet, inlassablement, tous les soirs. Le Chinois offre au plaisir comme à la douleur plus de résistance.

Dans ces quartiers, situés sur les settlements internationaux et qu'ils ont peu à peu envahis, les Célestes auraient pu, semble-t-il, depuis un demi-siècle, prendre le goût des côtés pratiques de notre civilisation. Pourtant, tout près de là, ils ont conservé intacte leur vieille cité, avec ses rues gluantes de déjections, ses ruisseaux infects et son effroyable vermine de mendiants, de lépreux et d'ulcéreux rongés de gangrène.

A Chéfou, une escale de deux heures m'a permis de faire les mêmes observations. C'est encore l'affreux cloaque d'où la verte colline des Consulats s'élève comme une fleur sur un fumier.

Ces choses méritaient d'être notées, car si, dans les ports qui sont depuis longtemps en contact avec l'Europe, le Chinois conservait sa prodigieuse indifférence pour les améliorations les plus élémentaires, on pouvait se demander ce qu'il en était dans l'intérieur du pays et ce qu'il adviendrait de réformes autrement difficiles.

A Pékin, du moins, mon impression a été tout autre. Il y a eu là vraiment, depuis la dernière guerre, une transformation complète. Quand j'y arrivai, en Mai 1904, il pleuvait et je me souviens qu'à peine sorti du quartier des Légations, en entrant dans Hatamen, l'une des plus grandes voies de la capitale, mon pousse-pousse dut entrer dans une boue fétide où il enfonça jusqu'au moyeu. Les principales artères de la cité tartare n'étaient d'ailleurs que des tranchées profondes dont le sol, creusé de sillons par les roues des voitures massives du pays, ressemblait plutôt à une terre de labour qu'à une chaussée urbaine. Et c'étaient aussi des dépotoirs, car des boutiques et des maisons, perchées de chaque bord, sur de hauts talus, les habitants, de temps immémorial, y jetaient leurs ordures.

Dans la cité chinoise, la voie triomphale, qui par la porte Shien-Men va du palais impérial au temple du Ciel, et qui avait été jadis superbement dallée, ravinée de trous énormes, était presque impraticable. Les tonneaux d'urine avec lesquels on l'arrosait quotidiennement, en rendaient l'atmosphère irrespirable. On n'apercevait du reste, de tous côtés, qu'un invraisemblable amoncellement de détritrus, au milieu desquels le Chinois, qui y vivait à l'aise, apparaissait comme un être hallucinant. Par contre, les magasins de ce quartier aux émanations pestilentielles rutilaient, de la base au faite de leurs façades, de somptueuses dorures et d'orfèvreries compliquées. Et cela faisait un surprenant mélange de grandeur et de décrépitude, d'art précieux et d'humanité en décomposition, qui pouvait être pris pour le saisissant symbole de la Chine.

Il faudra renoncer désormais à ce pittoresque de cauchemar. En deux années d'efforts continus, sous la direction d'un homme énergique, le ministre Sin Tché Cheung, maintenant vice-roi à Moukden, la capitale de l'Empire du Milieu a été nettoyée de sa couche séculaire d'immondices ; ses rues ont été refaites au rouleau, éclairées à l'électricité, entretenues par une voirie irréprochable, surveillées très correctement par des policemen dressés dans une école spéciale, sous les ordres, bien entendu, d'officiers japonais. Quand on lui aura donné l'eau, des égouts et des tramways — il en est actuellement question — elle n'aura plus rien à envier à nos villes occidentales.

Dieu merci, malgré cette adaptation aux nécessités modernes, Pékin a gardé toute sa savoureuse originalité. C'est toujours le centre d'une civilisation et d'une société profondément différentes des nôtres et si anciennes qu'il faut, pour trouver des analogies, remonter aux premiers temps de la Grèce et de Rome. L'habitation, la vie familiale, les mœurs et nombre de scènes et de tableaux furtifs, tout nous reporte vers un passé vertigineux. Ainsi peut-on rencontrer à tout instant dans les rues, assis dans sa chaise à porteurs, escorté de toute une suite de clients ou de valets à pied et à cheval, tel quelque consul ou tribun antique, un haut personnage de la cour, dont on aperçoit au passage, derrière le rideau qu'il soulève du doigt, la face lourde, cruelle et raffinée de Vitellius asiatique. Et quelle chose troublante de penser que tout ce qui nous entoure, et qui vit et qui grouille intensément, est coulé dans un moule bien antérieur à Pompéi même, dont nous ne revoyons pourtant jamais le squelette sans une indescriptible émotion !

Que le peuple innombrable des fils de Han, figé dans un cadre social qui n'a plus d'âge, adopte ainsi d'un seul coup les formes actuelles de la vie occidentale, auxquelles nous ne sommes parvenus que par des siècles d'évolution

incessante et toute une série de révolutions, c'est en vérité une tentative inouïe. Il y faudrait, dans tous les cas, des hommes de génie, des organisateurs d'une envergure napoléonienne. J'ai donc en, dès mon arrivée à Pékin, la curiosité bien naturelle de voir quelques-uns de ceux qui ont entrepris cette tâche gigantesque. Ces visites m'étaient du reste indispensables, pour établir, au début de cette enquête, la thèse réformiste officielle. Elles m'ont été grandement facilitées par le bienveillant appui du très distingué et très obligeant ministre de France, M. Bapst. Voici les impressions que j'en ai rapportées.

J'ai vu d'abord le prince Sou, récemment nommé ministre de l'intérieur et gouverneur de Pékin. Malheureusement il ne me reste de cette première entrevue qu'un souvenir burlesque. Je savais que le prince ne parle que le chinois, mais je ne m'en étais pas inquiété, car on m'avait dit qu'il avait auprès de sa personne tout un jeu d'interprètes. Le renseignement était inexact, en sorte que lorsque nous nous sommes trouvés assis de chaque côté d'une petite table garnie des classiques cigarettes égyptiennes et de deux coupes de champagne, nous n'avons pu que nous regarder. Le nouveau ministre est un homme d'une cinquantaine d'années, court et replet, avec une figure grasse toute souriante, tellement souriante que les yeux disparaissent presque entre deux petits bourrelets de chair. Plein de bonhomie, il fit de vains efforts pour causer. Puis comme il n'y avait décidément pas moyen, il se rabattit sur le seul mot français qu'il connût et il me dit, à plusieurs reprises, en s'inclinant chaque fois : « Merci, merci ». Connaissant le terme équivalent chinois, j'ai pu lui répondre, en m'inclinant à mon tour : « Tossié, tossié ». Et nous nous sommes quittés dans un éclat de rire.

Ce que j'ai appris par la suite m'enlève tout regret de cette conversation manquée. Le prince Sou ne doit, paraît-il, son élévation présente qu'à sa qualité de membre de la famille impériale. Il lui a suffi, pour prendre tournure d'homme informé des choses d'Occident, d'avoir de tout temps accueilli, dans le souci de ses propres intérêts compromis par les charges d'un clan très nombreux, une collection variée de brasseurs d'affaires cosmopolites.

Je pouvais espérer mieux du duc Tsé, ministre des finances, par lequel j'ai été reçu ensuite. Le duc Tsé, qui appartient aussi à la famille impériale, fut le chef de la grande mission envoyée l'an dernier en Europe. Il est donc de ceux qui paraissent devoir jouer un rôle considérable dans l'évolution de la Chine. Il semblerait même assez logique qu'il en soit la cheville ouvrière. Mais hélas ! c'est sans doute un modeste et un silencieux, tellement silencieux, le regard morne et vide, que l'on finit par douter vraiment qu'il ait quelque chose à dire. Au cours de la réception assez longue qu'il m'a faite, je l'ai vainement pressé de questions sur les réformes financières.

.....
Avec Lien Fang, l'un des vice-présidents du waï-wou-pou, j'ai été plus heureux. Lien Fang a fait autrefois quatre années d'études à Paris et il a,

depuis, accompagné Li Hung Chang en Europe. Il possède parfaitement notre langue, il connaît nos habitudes d'esprit, notre goût pour l'investigation désintéressée.

Voici ce qu'il m'a dit d'abondance et sans que j'aie en besoin de l'interroger, dès qu'il a su l'objet de ma visite :

— On a beaucoup travaillé et on travaille encore sans arrêt à la préparation des réformes. Mais la plupart de celles-ci ne sont pas encore au point. Il importe d'aller lentement et sagement. On ne pourrait, en effet, changer la Chine d'une manière brusque et si radicale, sans provoquer peut-être des révoltes. Il faut donc agir progressivement. C'est ainsi que l'on a fait pour l'opium. On ne l'a pas interdit absolument. On a seulement fermé les fumeries publiques. Ceux qui voudront fumer chez eux payeront un impôt. Les fonctionnaires de plus de soixante ans auront la même licence. Ceux de cinquante ans ont un congé de cinq mois pour se déshabituer. Les autres ont dû opter entre leur emploi et l'usage de la drogue. Nous espérons arriver ainsi à la suppression complète dans une période de dix ans.

« La réforme la plus importante, celle de laquelle dépendent toutes les autres, car on ne peut rien faire sans argent, c'est la réforme des finances. Il faut avant tout rétablir un budget solide, mais c'est précisément le plus difficile, parce qu'on touchera aux intérêts des fonctionnaires, à de très anciennes coutumes. Il est donc indispensable de modifier les modes de recrutement et de paiement des mandarins. C'est une question très délicate et qu'on ne peut résoudre d'un seul coup, partout à la fois. On a commencé par le Petchili, de même d'ailleurs que pour tout le reste. C'est ainsi que dans cette province, comme à Pékin, on applique le nouveau code pénal, qui supprime les châtiements corporels, la torture, la solidarité familiale et la graduation de la peine de mort.

« Une réforme très importante, celle de l'enseignement, est appliquée partout. On a ouvert, dans tout l'empire, des écoles de divers degrés, avec des programmes adaptés aux nécessités modernes. On ne se borne plus à apprendre aux jeunes Chinois des textes de littérature nationale : on leur enseigne une langue étrangère, les sciences, l'histoire, la géographie, etc. Il ne peut être de longtemps question d'établir l'instruction primaire obligatoire, mais cela viendra à son tour.

» Au point de vue militaire, on a réorganisé l'armée à l'européenne et les dernières manœuvres ont donné d'excellents résultats. Nous continuerons jusqu'à ce que notre pays soit pourvu d'un solide instrument de défense. Le sentiment patriotique et le goût des armes deviennent du reste très vifs. Je vous citerai le cas de mon fils aîné, que je voulais diriger vers la carrière diplomatique et qui a voulu être officier. J'ai longtemps maintenu ma

volonté, mais la sienne a été si forte que j'ai finalement dû céder. Il est à présent élève à l'école militaire des nobles, à Pékin.

« Vous le voyez, a-t-il ajouté, en finissant, et avec un sourire où il y avait un peu de mélancolie, la vieille Chine a beaucoup changé ».

Non seulement, comme le dit Lien Fang, la province du Petchili est le terrain d'expériences que l'on a choisi pour les réformes, mais c'est là qu'elles ont été en grande partie conçues. Son vice-roi, Yuan Chi Kaï, est le véritable initiateur du mouvement actuel.

.
J'ai eu, en compagnie de l'aimable colonel suédois Munthe, aide de camp du vice-roi, un assez long entretien avec le tao-taï Liang, le bras droit de Yuan Chi Kaï.

Liang Men Ting, qui est un homme petit, vif, à la parole rapide et précise, fait partie, avec Liang Toun Hien, le nouveau ministre à Washington, Tong Chaoy, gouverneur de Moukden, et Tchao, directeur du chemin de fer du Nord, de ce groupe de Cantonais élevés en Amérique, et que Yuan Chi Kaï a poussés vers les hautes situations. A Pékin, on reconnaît leurs capacités, on les utilise, mais on les tient malgré tout en suspicion, à cause de leur origine méridionale et de leur long séjour à l'étranger. Ils ont à se garder plus que les autres et je m'en suis aperçu aux propos exagérément optimistes que le tao-taï m'a tenus.

Il ressortirait, en effet, de ce qu'il m'a dit, que toutes les réformes sont appliquées dans le Céleste Empire. Enseignement, justice, armée, création de municipalités qui sont un acheminement vers les institutions parlementaires, bureaucratie nouvelle, tout est fait. Et comme je demandais alors :

— Les fonctionnaires n'achètent donc plus leurs charges ?

Le petit tao-taï a pris un air très indigné pour me répondre :

— Mais cela ne s'est jamais fait, Monsieur, nos lois l'interdisent absolument.

Ces assertions, qui s'expliquent très suffisamment par la nécessité où Liang se trouve de ne pas donner barre sur lui, sont tout de même intéressantes en ce qu'elles sont parfaitement en harmonie avec le bluff énorme que le gouvernement chinois pratique, depuis deux années, à la face du monde. Missions officielles d'études dans les pays étrangers, projets de constitution, grandes manœuvres, rachat des chemins de fer, tout cela constitue, en vérité, une façade très impressionnante et qui a pu faire croire déjà à la modernisation complète de la Chine. Mais un long séjour ici n'est pas nécessaire pour s'apercevoir qu'il y a encore Lien loin de ces projets superbes à la réalité.

JEAN RODES.

(*Temps*).

46^e CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

A LA SORBONNE, A PARIS, 21 AVRIL 1908

La Société a reçu de M. le Ministre de l'Instruction publique l'invitation pour ses Membres d'assister à ce Congrès et des renseignements sur les questions qui y seront traitées.

Ces documents sont déposés au Bureau de la Société où les Membres peuvent les consulter.

Les Mémoires doivent parvenir avant le *30 Janvier prochain* au 5^e bureau de la Direction de l'Enseignement supérieur, au Ministère de l'Instruction publique.

BIBLIOGRAPHIE

A TRAVERS LA BANQUISE, DU SPITZBERG AU CAP PHILIPPE, par le Duc d'Orléans. Ouvrage accompagné de dix planches en couleurs, de deux cartes et de quatre cents gravures. Paris, Plon, 1907. — *Envoi de l'Éditeur.*

Comme les deux cousins se ressemblent peu ! J'entends par cette désignation, d'une part, le Duc Philippe d'Orléans, auteur du présent livre, de l'autre, le regretté Prince Henri d'Orléans, bien connu par les relations de ses nombreux voyages. Henri d'Orléans fut un méditatif, un homme d'étude, entraîné à l'action par amour-propre de grand seigneur. Il était remarquablement timide, au fond. Beaucoup d'entre nous se rappellent encore le mince et froid jeune homme, aux yeux bleus perdus de rêve, qui, il y a quelque dix ans, vint nous lire d'une voix trop peu distincte pour la foule nombreuse qui l'entourait, ses notes de voyage aux pays d'Extrême-Orient. On remarquait dans son beau livre « *L'Âme du Voyageur* », qui fut le dernier en date, certaines résonances un peu tristes. *L'Illustration* reproduisit comme autographe de lui, au moment de sa mort, la phrase célèbre de l'Ecclésiaste qu'il s'était appropriée : « Vanité des vanités, tout est vanité », devise peu géographique, oserai-je dire, mais bien humaine, et qui semblerait montrer en lui le nomade désabusé des spectacles du monde, ou peut-être d'une gloire impor-

tune — sorte de Prince Hamlet usé par une tâche trop lourde, craignant la suspicion autour de lui, sur la terre où on lui permettait de vivre, se renfermant en lui-même, ce qui ne l'a pas empêché, toujours comme son prédécesseur de la légende, de dire tout haut ce qu'il avait à dire, et, au besoin, de le répéter courageusement devant une épée. Il y avait en lui un grand charme d'élégance, de distinction et de modestie.

Le Duc Philippe d'Orléans n'a pas dans l'âme de ces nuances et de ces incertitudes. Son livre semblerait le prouver. On sait qu'il partit pour une exploration polaire, en Mai 1905, à bord de la *Belgica*, avec le Commandant de Gerlache et un état-major expérimenté. Or, il nous déplaît un peu, je le dis franchement, de le voir au début donner simplement en guise de préface le rôle de son équipage, précédé de son nom en grosses lettres : Monseigneur le Duc d'Orléans. On lui chercherait volontiers querelle de s'être fait, tout comme un petit Guillaume II, protraiturer au frontispice du livre, en casquette d'amiral, et moustaches retroussées. Et puis il dit tout le temps : Je décidai ceci, — j'ordonnai au commandant telle manœuvre, — tel officier me dit : Monseigneur, etc. Éprouve-t-il quelque saute de vent, quelque légère déconvenue de chasse, il est tantôt « furieux », tantôt « résigné... à sa manière ». Au docteur qui le félicite de « dominer ses impulsions », il avoue qu'il songe d'abord à répondre par l'allongement de quelques coups de poing.

On relèverait bien des anecdotes semblables dans son livre. Et puis, comme sans doute les hommes de son équipage, peu à peu, à le mieux connaître, on s'habitue à ces façons impérieuses, à cette brusquerie d'allures. Il est petit-fils de rois, il est jeune, il a du sang, quelque chose de chevaleresque, une fougue naturelle qu'il lui faut bien dépenser. Alors, il voudrait commander. Il a lui aussi la passion des voyages, — bien entendu. Il a celle de la chasse, et il en use abondamment : son livre est plein d'exploits éynergétiques de toutes sortes ; il y mentionne même la capture assez dangereuse, à deux reprises, d'ours vivants, dont l'un orne actuellement, à Paris, le Muséum d'histoire naturelle.

Il y a, dans tous ces récits d'aventures, une entrain, une alacrité, un relief d'expressions, qui feraient plaisir rien que par eux-mêmes. S'il est impatient, d'humeur triste, angoissé parfois au milieu des effroyables solitudes du pôle, devant la banquise, sous la brume, la moindre chose aussi, un rayon de soleil inopiné, une course rapide dans la neige, la capture d'une proie passionnante, suffit à le mettre de belle humeur, — et avec lui tout l'équipage. D'ailleurs, il aime ses compagnons, il en parle avec une camaraderie affectueuse, il signale volontiers, au jour le jour, leurs actes d'endurance, d'énergie, de dévouement. Oh, il ne les flatte pas, mais il ne se flatte pas lui-même davantage. S'il parle des services, très réels d'ailleurs, rendus par lui à la science, il le fait simplement, en peu de mots, comme d'une chose toute naturelle, et sans exagérer son rôle aux dépens de ses collaborateurs. Et puis, il n'aime pas les abstractions. La science pour lui, c'est avant tout « la science de son pays », la seule réalité vivante, c'est la Patrie, et il a ses raisons, lui l'exilé, pour en parler plus qu'un autre.

Voici, page 303 : « La France ! Pas plus que les sables brûlants de l'Afrique, ou la jungle de l'Inde, les glaces de la Banquise n'ont pu chasser un instant son souvenir ». Et ce qu'il écrit quand, à vingt milles au nord du cap Bismarck, sur la côte orientale du Groënland, dans des parages inexplorés avant lui, il vient de découvrir la « Terre de France », les « Iles Françaises » et le cap Philippe, ainsi baptisé par ses compagnons !

« Il est impossible de décrire l'émotion qui m'a étreint le cœur à ce moment. Après vingt années d'exil, je me trouvais sur un sol où j'avais planté moi-même le drapeau de mon pays. Et au seuil d'une contrée où nul n'a encore pénétré, je pou-

vais saluer cette terre du nom de « Terre de France ». Je m'imaginai que c'était vraiment le sol français que je foulais. . . . Il faut avoir subi l'exil et savoir ce que coûtent vingt ans de cette affreuse torture pour comprendre ce que peut ressentir en un pareil moment un cœur d'où rien n'a pu chasser la hantise de la patrie absente, cette éternelle blessure dont chaque jour augmente la souffrance. Enfin, je ne puis traduire ce que je ressentais ! J'étais ému aux larmes en regardant flotter les trois couleurs et en même temps j'étais heureux ».

Qu'on m'excuse de m'être laissé entraîner à ces citations. A peine ai-je parlé du voyage lui-même, encore moins des documents scientifiques qui en ont été rapportés. Après avoir commencé par un autre que lui, je n'ai pu que critiquer assez sottement, admirer ou plaindre l'homme, l'écrivain ; je renverrai au livre lui-même pour l'instruction des lecteurs.

A TRAVERS L'HINDO-KUSH, par le Prince Louis d'ORLÉANS et BRAGANCE. Avec cent dix-huit illustrations et trois cartes. Paris, Beauchesne, 1906. — *Envoi de l'Éditeur.*

« En avant ! » — « Noblesse oblige » — et « Bon sang ne peut mentir ». Les princes de la famille d'Orléans pourraient revendiquer pour leur compte ces vieilles devises aristocratiques. C'est ainsi qu'en Septembre 1905, au moment où le Duc Philippe revenait de son expédition arctique, son frère Louis d'Orléans et Bragance achevait, sur les blanches terrasses du château d'Eu, de colliger pour la publication les manuscrits d'un voyage en Asie-Centrale, et songeait sans doute à quelque nouveau départ. En effet, le séjour d'une résidence même princière doit mal convenir à un jeune homme vigoureux, actif, qui goûte peu les plaisirs mondains, n'éprouve pour la chasse elle-même qu'une inclination relative (c'est lui qui nous l'apprend) et a connu déjà la passion, l'enivrement des grandes aventures. La mer est trop près d'ailleurs, — à une lieue à peine, — cette mer de Normandie bien connue des princes dont je parle, et d'où leurs farouches ancêtres, les Robert ou les Guillaume, partirent si souvent pour des expéditions, vers les Iles lointaines. . . .

Le livre que nous devons à l'obligeance de l'éditeur, et probablement de l'auteur lui-même, est de la fin de 1906 (j'aurais dû en parler plus tôt). Quant au voyage, il a été effectué voici longtemps déjà, pendant l'année 1902. L'écrivain a donc mis à rédiger ses notes et à se relire lui-même, la sage lenteur que préconisait Boileau. Il y paraît à l'élégance littéraire de la forme, qui n'est pas d'ailleurs sa seule qualité, car il y joint des dons personnels de grâce, d'observation et de coloris. L'inconvénient de cette publication tardive, c'est que certaines pages du livre semblent déjà un peu démodées, — par exemple : les remarques de l'auteur sur les progrès des Russes en Afghanistan, et sa prévision d'un duel prochain, inévitable, entre l'ours moscovite et le léopard britannique. Mais, comme il le dit lui-même, avec Skobelev : « Ce qui était vérité hier peut toujours le redevenir demain ». Son livre n'en offre pas moins, outre le pittoresque, un grand nombre d'observations personnelles, dont la géographie et la science des mœurs comparées peuvent tirer profit. La région décrite est grandiose, variée dans ses climats et dans ses aspects, et les races qui l'habitent, juxtaposées mais sans aucun mélange entre elles, en contact parfois hostile, ne s'y ressemblent pas davantage : sorte de mosaïque de

peuples, un peu dure à l'œil, en quelque sorte, mais des plus bizarres et des plus intéressantes.

L'auteur quitta les Indes le 1^{er} Avril 1902, en prenant comme point de départ Srinagar, capitale du Maharajah de Cachemire, traversa l'Himalaya au col de Kilik (altitude de 4.900 mètres), visita Gilgit, Hunza et le Pamir oriental, atteignit Kashgar dans le Turkestan chinois, et de là, par des routes et des moyens plus faciles, gagna les avant-postes russes, traversa le Ferghana, et revint en Europe par les pays transcaspiens. Il lui fallut, pour ce trajet assez long, ne pas ménager ses fatigues, abandonner tout mode de transport et bientôt le cheval lui-même, escalader parfois, comme dans le val de Hunza, d'arides pentes rocheuses, sous une température d'étuve, enfoncer jusqu'aux genoux dans la neige des Pamirs à 6.000 mètres d'altitude, traverser des rivières à gué, loger sous des yourtes kirghizes et, une fois dans les villages, subir des promiscuités et des familiarités gênantes de la part de populations bien intentionnées sans doute, mais sales, abruties parfois, et volontiers chapeardeuses. Il eut d'ailleurs pour lui venir en aide, les recommandations et les protections des autorités les plus hautes, tant du côté anglais que du côté russe, et même du côté chinois, où l'avaient précédé des émissaires indiens, — privilège qu'il devait sans aucun doute à sa qualité de voyageur princier, et que le commun des mortels n'obtiendrait que fort malaisément.

Au reste, il ne faut pas se figurer pour cela que la traversée de l'Hindo-Kush présente encore, à l'heure qu'il est, de bien grosses difficultés, que les vallées y soient le repaire de brigands farouches, et qu'on ne trouve dans les Pamirs que des solitudes glacées, dénuées de communications et de ressources. On peut y avoir le choix des routes, et quelques-unes sont relativement faciles, décrites déjà par des voyageurs, et suivies chaque été par des caravanes. Seulement, au moment du départ du Prince, les Afghans barraient quelques-unes de ces routes, et il a voulu d'ailleurs n'explorer que les sentiers les moins battus, jouer, comme l'on dit, les difficultés. L'établissement — possible — de relations meilleures entre les populations qui l'habitent, rendra cette abrupte et sévère région plus accessible aux voyageurs de l'avenir.

G. HOUBRON.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE.

A l'Observatoire du Pic du Midi. — De grands travaux d'installation sont en cours d'exécution en ce moment même, à l'Observatoire national du pic du Midi, dans les Pyrénées, sentinelle scientifique vigilante qui guette les

intempéries à près de 3.000 mètres d'altitude. L'œuvre utile de son fondateur, le général de Nansouty, a porté ses fruits. La station qui fut installée si haut, avec autant de persévérance et de désintéressement que de courage, est en train de devenir une véritable petite ville scientifique. Cet établissement si remarquablement placé fonctionna pendant longtemps presque uniquement en vue des observations météorologiques. Mais il était à prévoir que pour utiliser complètement cette situation exceptionnelle au sein d'une atmosphère déjà raréfiée, exempte surtout des brumes et des poussières qui opacient les couches inférieures, les observations astronomiques y seraient aussi grandement favorisées. On y procède en effet depuis nombre d'années déjà, et les travaux de M. Marchand, directeur de l'Observatoire, et de ses collaborateurs ont montré tout le parti que l'on pouvait en tirer.

Frappé de ces avantages, l'Observatoire de Toulouse a entrepris, à côté des bâtiments du premier établissement, la création d'une fort belle installation astronomique. Les constructions nouvelles qui étaient nécessaires sont presque terminées à côté de l'ancien Observatoire météorologique. Les travaux ont été pénibles et coûteux, étant donné les circonstances. Une maison d'habitation a été construite pour les astronomes de Toulouse, qui auront comme instrument un magnifique équatorial abrité sous une grande coupole de 8 mètres de diamètre — dont le gros œuvre est achevé depuis le mois dernier — et qui sera sans doute complètement aménagée cette année. La montée des matériaux nécessaires aux constructions est déjà particulièrement pénible. Que penser de l'ascension de l'instrument lui-même ! Là nous nous trouvons en présence de grosses pièces métalliques qui ne peuvent se morceler à la convenance du transporteur, et qui, avec leur emballage, se présentent sous forme d'énormes caisses, dont le poids est considérable.

Il faut hisser, traîner tout cela, par la montagne, sur des sentiers difficiles, dont la réfection est d'ailleurs nécessaire sur de longs parcours, car ces tracés sillonnant des pentes vertigineuses, sont à peine assez larges pour le passage d'un homme : tels quels ils conduisent jusqu'au sommet du pic pour la commodité des ravitailleurs et des touristes. Donc, depuis l'année dernière, ces caisses sont en marche. C'est dire que pendant le mois d'Août 1906 on a pu leur faire gravir la moitié du chemin : elles ont passé l'hiver remisées dans la Cabane du Club alpin, à l'hôtellerie du col de Sencours, et depuis le milieu d'Août 1907 elles sont de nouveau en ascension avec un retard qui provient de la grande quantité de neiges amoncelées encore dans les hautes régions. Tout ce transport, par voie de traction humaine ou animale, et qui demande les plus grands efforts, combinés avec les plus grands soins, s'effectue sous l'habile direction du chef d'escadron d'artillerie Lallemand et du capitaine d'artillerie Aubertin, ayant sous leurs ordres une section d'artillerie du régiment de Tarbes. Un campement pittoresque s'est organisé sur les flancs de la montagne ; les conditions de l'existence sont difficiles et les fatigues à endurer sont rudes. Aussi ne saurait-on être trop reconnaissant à nos braves soldats du service qu'ils rendent à la science en amenant à bon port le bel instrument qui couronnera le pic du Midi. Les pièces seront rendues là-haut à la fin de cet été, et il faut espérer pour l'année prochaine la mise en place définitive de l'appareil, composé d'un télescope de cinquante centimètres de miroir, accolé à une lunette de vingt-cinq centimètres d'objectif dont on doit attendre les meilleurs résultats.

AFRIQUE.

Voyage du Dr Wollaston de Mombaz au Congo. — Le Dr A. F. R. Wollaston, qui a fait partie de la mission du British Museum au Rouwen-

zori, est récemment revenu de l'Afrique centrale qu'il a traversée, avec M. D. Carruthers, de Mombaz, sur l'océan Indien, jusqu'à l'embouchure du Congo, en parcourant sur une partie du trajet, des régions inconnues.

Tandis qu'après l'exploration du Rouwenzori, les autres membres de la mission revenaient en Angleterre par la côte orientale d'Afrique, MM. Wollaston et Carruthers gagnèrent le lac Albert-Édouard, où ils passèrent la frontière congolaise de l'Ouganda.

L'expédition pénétra alors dans la région montagneuse et volcanique du Mfumbiro, contrée sauvage, pénible et extrêmement aride. Les indigènes de cette région n'avaient jamais vu de blancs ; M. Grogan, pendant sa traversée africaine du Cap au Caire, n'avait fait que passer à proximité. Le voyage fut rendu très difficile par la difficulté d'obtenir des nègres des aliments et par le manque d'eau.

Les volcans, dont le plus élevé a 4.270 mètres, sont pour la plupart éteints ; néanmoins l'expédition put voir les ravages causés par l'éruption de l'un d'entre eux, qui avait eu lieu l'année précédente. Du sommet de l'une des montagnes descendait une traînée de lave qui s'était frayée un vaste chemin à travers la forêt et avait tout dévasté sur son passage.

Sur les sommets, couverts de forêts de bambous très denses, vivent, suppose-t-on, des pygmées qui passent leur vie à piller les villages situés plus bas. L'expédition ne parvint pas à les voir pendant les cinq semaines de son séjour en ces lieux. On pense qu'ils seraient assez différents des pygmées des forêts congolaises et qu'ils formeraient une race distincte.

Les pentes des volcans éteints sont habitées par une population très dense, d'un physique agréable, qui se nourrit principalement de lait et de miel. Dans un village, les explorateurs virent trois cents ruches d'abeilles.

Le Dr Wollaston est descendu de là vers le lac Kivu, qui est rempli d'îles et entouré d'une superbe chaîne de montagnes. La population est nombreuse. Là, entre les frontières des possessions allemandes de l'Est et l'État indépendant se trouve une bande de territoire de 240 kilomètres dont la possession reste à débattre. Il y a un blockhaus allemand et un fort belge ; Belges et Allemands vivent d'ailleurs dans les meilleurs termes.

Du Kivu l'expédition est allée au lac Tanganyika par la vallée inexplorée du Russissi. De là au Manyema s'étend une région cruellement désolée par la maladie du sommeil. Les gens mouraient par milliers, lors du passage de l'expédition, sans aucun secours médical, souvent le long de la route. Presque tous les villages offraient un spectacle révoltant, celui d'indigènes chassant les malheureux atteints par le mal. Les voyageurs eurent beaucoup de peine à se procurer des vivres dans le Manyema.

Après des difficultés considérables, l'expédition atteignit les eaux supérieures du Congo à Kasongo, en Février, et descendit le fleuve en caïot jusqu'à Ponthierville, en haut des Stanley-Falls, où elle rejoignit le train pour Stanleyville.

GUSTAVE REGELSPERGER.

La mission du Capitaine Arnaud à travers le Sahara. —

On sait que le Capitaine Arnaud avait été chargé d'aller étudier, dans le Sahara algérien, l'organisation des compagnies de méharistes qui y ont ramené une sécurité à peu près complète. Parti de Colomb-Béchar avec un détachement de spahis et de cavaliers de la compagnie saharienne, le capitaine Arnaud est arrivé au Dahomey à Cotonou le 23 Juin, 127 jours après, ayant parcouru 4.200 kilomètres,

dont 1.200 par un itinéraire nouveau. Le lieutenant Cartier, second de la mission, avait d'ailleurs obtenu de prolonger son séjour dans l'Adrar des Iforas, et il est arrivé à Gao le 15 Juin.

Partie de Colomb-Béchar, la mission atteignit Adrar (Touat) à 570 kilomètres, le 4 Mars, par la Zousfana et la Saoura. Après avoir étudié sur place le fonctionnement des compagnies sahariennes, ce qui constituait l'objet principal de la mission, elle quitta In-Salah (380 kilomètres d'Adrar) le 18 avec un détachement de méharistes, commandé par le Capitaine Dinaux, de la compagnie du Tidihelt, qui partait en tournée dans le Sud de l'Aunese, de l'autre côté du Tanezroufte. Le 3 Avril elle atteignit le Hoggar à In-Amjel et y séjourna du 7 au 13 dans la région de Tis-Eudid-Abalessa, ayant parcouru à méhari depuis In-Salah 700 kilomètres, dont 280 par un itinéraire nouveau entre Mâader-Arok et In-Amjel par le puits de Oussader, non encore reconnu. Le 28 Avril elle effectua sa jonction à Timiaouine avec les deux détachements de méharistes soudanais commandés par les capitaines Cauvin et Pasquier et venus de Bamba et de Gao à sa rencontre. Depuis le Hoggar la mission avait couvert plus de 500 kilomètres, dont 350 d'un itinéraire nouveau entre Silet et In-Ouzel à travers le Tanezrouft, par le point d'eau permanent d'Adjelman-Tamada, non encore reconnu.

Tandis que le lieutenant Carlier séjournait dans l'Adrar pour y étudier à fond le pays et continuer la série des observations astronomiques commencées au Hoggar, le capitaine Arnaud gagna directement le Niger à Gao, où il arriva le 22 Mai, avec le capitaine Pasquier et quelques hommes, ayant parcouru 590 kilomètres d'un itinéraire nouveau passant par le massif de Dorest et par les puits d'Asnou-Mellen et coupant l'itinéraire suivi en 1905 par M. Gautier au point de Kidal.

On sait la température du mois de Mai dans ces régions : 45 à 48° dès une heure du matin et jusqu'à trois ou quatre heures. Aussi cette partie de l'itinéraire fut assez pénible. Toutefois le détachement léger put s'abreuver tous les quatre ou cinq jours, bien qu'on fût à la fin de la saison sèche, et on atteignit sans difficultés le Niger à Gao.

De Gao, dans une pirogue d'acier d'abord, puis à cheval, le capitaine Arnaud gagna par Kondy et Parakou le point terminus actuel du chemin de fer du Dahomey, qui est à Agouagou, sur la rive droite de l'Ouémé, à 520 kilomètres du Niger et à 220 de la côte.

C'est à Timiaouine que les troupes algériennes qui accompagnaient la mission Arnaud rencontrèrent celles qui dépendent du gouvernement général de l'Afrique occidentale. Le spectacle fut une compensation suffisante aux fatigues de la mission. Cette rencontre de la plupart des races de notre empire africain causa à nos soldats indigènes une espèce d'enthousiasme mêlé d'étonnement. Les Kabyles venus d'Algérie étaient stupéfaits d'entendre parler leur langue par les Touareg du Niger.

Les gens du Tell aussi bien que les Chaambas de la compagnie saharienne unissent leurs lentes et monotones chansons aux chants bruyants des Bambaras et des Toucouleurs ou aux cris stridents des Monis de la boucle. Et ce fut ce jour-là un peu la revanche du noir qui fut traité en frère d'armes par ces mêmes marchands d'esclaves que nous avons transformés en gendarmes et qui jadis les conduisaient à la suite de leurs chameaux, le carcan au cou. Mais bien des illusions également se sont envolées quand on a vu le gros Moussa, amenokal des Hoggar, ou Firhoum, le chef des Oallimiden, venir s'incliner en signe de soumission devant le chef d'annexe ou le commandant de cercle. Ce n'était pas là l'idée qu'on se faisait de ces fiers Touareg !

Au point de vue géographique, outre les études militaires dont la mission était

chargée, elle a pu exécuter de nombreuses observations astronomiques, non seulement sur les itinéraires nouveaux levés et parcourus, mais encore sur des itinéraires qui n'avaient été levés jusqu'ici qu'à la boussole. D'autre part le séjour du lieutenant Cartier dans l'Adrar lui a permis de compléter et de recouper de nombreux renseignements qu'il avait déjà recueillis grâce à l'intermédiaire du père de Foucault, sur les Iforas. Il a également pu déterminer astronomiquement la position des points d'eaux importants et lever de nombreux itinéraires, ce qui, avec les itinéraires antérieurs, notamment celui de M. Gautier, lui permettra d'établir une carte d'ensemble précise de toute cette région montagneuse.

Ce long voyage effectué sans incidents prouve les rapides progrès accomplis par la pacification et la pénétration au Sahara. Ces résultats sont dus à la création de troupes spéciales, composées de nomades et adaptées au pays. La sécurité sera complète dans notre hinterland saharien le jour où les confins du désert, de la baie du Levrier au Kanem, seront dotés d'une semblable organisation.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE ET COLONIES.

Le Commerce des Colonies en 1906. — Nous ne connaissons pas encore tous les résultats, mais grâce aux renseignements que nous possédons déjà, nous pouvons déjà nous faire une idée de ce qu'a été l'année 1906 au point de vue économique. Nous passerons en revue nos différentes colonies.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE (Sénégal, Haut-Sénégal et Niger, Guinée française, Côte d'Ivoire et Dahomey).

La situation se présente comme suit :

		Part de la France.
Importations	92.488.526 francs.	42,7 %
Exportations	70.958.394 »	53,3 %
Commerce total	163.446.920 »	48 %

Soit une augmentation de 10.371.549 fr. sur 1905 et 16.802.087 sur la moyenne quinquennale 1901-1905. La part de la France est de 42,7 % de l'importation et 53,3 % de l'exportation.

Exportations. — Au Sénégal, forte augmentation due à une récolte d'arachides supérieure et surtout à une élévation du cours de ce produit. Dans le Haut-Sénégal et Niger, augmentation régulière, principalement en caoutchouc. Même progrès en

Guinée, grâce à l'ouverture du chemin de fer, actuellement au tiers de son parcours. Augmentation encore qui porte principalement sur le caoutchouc et ensuite sur l'huile et les amandes de palme. Au Dahomey, on peut considérer le léger progrès obtenu comme satisfaisant après la crise grave que ce pays a traversée pendant trois ans. Dans cette progression figurent les huiles et amandes de palme, le maïs, le coton et le beurre de karité. Ces trois derniers produits sont d'une exploitation nouvelle et sont peut-être destinés à sortir le pays de l'ornière de la monoculture.

Importations. — Légère augmentation au Sénégal. Dans le Haut-Sénégal et le Niger, par suite de l'importation considérable de matériel pour travaux publics en 1905, les progrès de 1906 sont peu apparents, mais ils n'en sont pas moins très réels. Pour la même raison, la légère diminution de la Côte d'Ivoire n'est que purement fictive. Ici comme en Guinée, le chemin de fer ne fera qu'améliorer la situation. Au Dahomey, les importations ont été contrariées par les mesures quaranténaires dues à la fièvre jaune.

GABON. — Nous notons :

Importations...	5.951.311 francs.	soit	759.459 fr.	en plus qu'en 1905
Exportations...	7.642.714	»	»	1.876.279
				»
Total.....	13.594.025	»	»	2.635.738
				»

A l'exportation. Augmentation considérable pour le bois d'Okoumé. Les autres articles en plus-value sont les autres bois, l'acajou excepté, l'ivoire, le cacao en fèves, le caoutchouc et le piassava. A l'importation, les augmentations les plus notables portent sur les objets d'alimentation, la parfumerie, les confections, les tissus, etc.

CONGO FRANÇAIS. — Les résultats ne sont pas encore exactement connus. On sait seulement que les progrès sur l'année précédente sont des plus importants. Les sorties de bois et de caoutchouc sont en hausse constante. On paraît en avoir fini avec la période de tâtonnement.

MADAGASCAR. — Rien encore de précis. Cependant l'année 1906 marquera un progrès et une nouvelle étape dans l'exploitation des richesses de l'île. La colonie ne fait que se relever de la crise sérieuse de 1901-1903, due à l'importance irraisonnée des importations hors de proportion avec ses besoins. Malgré l'amélioration due aux exportations et aux découvertes minières, il convient d'être encore prudent. Le retard apporté à la législation minière a nui quelque peu au développement de cette colonie.

MAYOTTE ET DÉPENDANCES. — Aucun renseignement. Peut-être cette colonie n'a-t-elle pas établi plus de documents que l'année précédente, lacune grave à combler.

CÔTE DES SOMALIS. — Si son chemin de fer nous cause des soucis, il n'en contribue pas moins à son essor considérable. En 1906 nous avons :

Importations.....	13.976.829 francs.
Exportations.....	20.272.714 »
	»
Total.....	34.249.543 »

Soit 4.100.598 fr. en plus qu'en 1905 et 13.026.261 fr. en plus par rapport à la période quinquennale 1901-1905. Ceci est dû à notre chemin de fer qui draine vers notre colonie tout le trafic de l'Abyssinie. Pour conserver notre situation acquise, il faut donc que la question du chemin de fer soit solutionnée au plus tôt, de manière à le faire pénétrer au cœur même de l'Éthiopie.

RÉUNION, GUADELOUPE ET MARTINIQUE. — Ces vieilles colonies sont aujourd'hui ruinées par la crise sucrière dont elles souffrent depuis vingt ans. Les prix de vente du sucre de betteraves sont devenus inférieurs au prix de revient actuel du sucre de canne. Le seul remède serait de créer d'autres cultures : cacao, café, coton, etc., comme cultures secondaires et continuer à fabriquer le sucre de canne avec un matériel nouveau qui réduirait sensiblement son prix de revient.

	RÉUNION.		GUADELOUPE.		MARTINIQUE.	
		Part de la France.		Part de la France.		Part de la France.
Importations	11.673.665 f.	75,5 %	12.867.069 f.	64,3 %	16.907.852 f.	54,9 %
Exportations	12.547.972 »	96,7 %	15.434.609 »	98,8 %	18.812.130 »	94,6 %
Commerce total ...	24.221.637 f.	86,4 %	28.301.678 f.	81,6 %	33.720.012 »	74,8 %

La Réunion perd 3.393.981 fr. sur 1905 et 10.393.981 fr. sur la période quinquennale. C'est pour elle un éroulement considérable. Son commerce général montait à 111 millions en 1860 !

Pour la Guadeloupe, c'est une perte de 774.212 fr. sur 1905 et de 3.513.263 fr. sur la moyenne quinquennale. On y fait toutefois de sérieux efforts pour développer le cacao et le café.

A la Martinique, légère augmentation de 891.418 fr., mais la perte sur la moyenne quinquennale est de 2.473.257 fr. Le léger progrès constaté est dû au relèvement du cours des rhums.

SAINT-PIERRE ET MIQUELON. — Depuis 1898, c'est une chute régulière, particulièrement accentuée depuis que nous avons renoncé au French Shore. De plus, les habitants de Terre-Neuve refusent de vendre à nos pêcheurs la boîte indispensable.

	Part de la France.	
Importations	5.202.439 francs.	49,2 %
Exportations.....	7.086.180 »	92,8 %
Total	12.288.619 »	71 %

270.213 fr. en moins qu'en 1905 et diminution de 5.068.874 francs sur la moyenne de la période 1901-1905.

GUYANE. — Sa situation paraît actuellement sous un jour favorable. L'exploitation aurifère est sa seule richesse. Les chiffres officiels du commerce sont loin d'être ceux de la réalité, par suite de la contrebande qui s'exerce par la Guyane hollandaise. Une police plus sévère s'impose. D'autre part, l'introduction de dragues pour l'exploitation aurifère pourra augmenter sensiblement les sorties du précieux métal.

ÉTABLISSEMENT FRANÇAIS DE L'INDE. — Le commerce de 1906 a été le suivant :

		Part de la France.
		—
Importations	6.604,850 francs.	25,1 %
Exportations	26.775.097 »	27,1 %
	<hr/>	
Total	33.379.947 »	26,1 %

162.257 fr. de diminution sur 1905 et 329.942 fr. d'augmentation sur la période 1901-1905. La situation continue à être dans un état satisfaisant.

INDO-CHINE. — La récolte de riz, moins forte qu'en 1902, a été cependant moins mauvaise qu'en 1904 et 1905. Les autres cultures progressent et les recherches minières se poursuivent activement. L'ouverture du chemin de fer jusqu'à Laokay a déjà sensiblement accru le transit avec le Yunnan. Il y a en Indo-Chine de nombreux éléments de progrès qui amèneront fatalement un plus grand développement commercial. Pour 1906, nous relevons :

Importations	220.685.000 francs.
Exportations	176.896.000 »
	<hr/>
Commerce total	397.582.000 »

NOUVELLE-CALÉDONIE. — Cette colonie traverse une crise grave. La petite colonisation est très éprouvée. Les bas cours des marchés d'Europe ne permettent pas de vendre le principal produit de la Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire le café. Beaucoup de pieds arrivés à la septième année se mettaient à dépérir, d'où diminution des récoltes en quantité et en qualité. Les mineurs ont d'autre part restreint leur production depuis quelques années. On peut espérer cependant un relèvement.

En 1906, nous avons :

		Part de la France.
		—
Importations	10.412.220 francs.	59 %
Exportations	9.209.637 »	29 %
	<hr/>	
Total	19.621.857 »	44 %

Soit 2.175.178 fr. de moins qu'en 1905 et une moins-value de 4.062.202 fr. sur la moyenne 1901-1905.

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'OcéANIE. — Les chiffres sont les suivants :

		Part de la France.
Importations	2.746.283 francs.	13,6 %
Exportations	3.716.801 »	12 %
	6.463.084 »	12,8 %

C'est une augmentation de 372.354 fr. sur l'année précédente et une diminution de 945.481 fr. sur la période 1901-1905. L'augmentation porte sur les exportations qui ont progressé de 654.232 fr., alors que les importations, se ressentant de l'appauvrissement dû à la crise des années précédentes, diminuaient.

Dans l'ensemble, il y a lieu d'espérer que le commerce de nos colonies présentera un notable progrès par rapport aux années précédentes. Si quelques-unes ont subi des crises fort graves, les progrès faits dans les autres compensent largement les pertes subies.

Le Riz en Indo-Chine. — La très intéressante étude qu'on va lire, et qui, en quelques pages, résume toutes les données essentielles relatives à la production et au commerce du riz en Indo-Chine, est due à M. Brenier, le distingué directeur général adjoint de l'Agriculture, des Forêts et du Commerce de cette colonie.

De tous les produits indo-chinois, le plus important de beaucoup est le riz, qui forme la base de la nourriture des 46.000.000 d'habitants de l'Indo-Chine française et constitue la dominante dans l'exportation de la colonie (917.000 tonnes comme moyenne de la dernière période quadriennale, 1901-1904, d'une valeur, moyenne aussi, de 100 millions de francs) (1).

Le riz se rencontre dans toute l'Indo-Chine, mais ses deux centres principaux de culture sont le delta du Mékong (et du Donnai) en Cochinchine, et celui du fleuve Rouge (et du Thai-binh) au Tonkin. Il faut encore signaler les deltas de Song-ma (province de Thanh-hoa), et du Song-ca (provinces de Nghé-an et de Hatinh), dans le Nord-Annam; et, dans une bien moindre mesure, les bords du Mékong (provinces de Takéo et de Prey-veng, surtout au Cambodge) (2).

Les seuls chiffres — suffisamment approximatifs, mais inférieurs à la réalité — que nous possédions sur les superficies cultivées en riz, nous sont fournis par les

(1) Il s'agit de l'export du riz sous toutes ses formes : paddy (riz non décortiqué), riz cargo (mélange de balle et de riz décortiqué, pour assurer la conservation, pendant de longs transports, de ce dernier), riz blanc (décortiqué), brisures de riz et farines. C'est l'exportation du riz blanc qui domine. Tous les chiffres cités sont extraits des statistiques officielles des douanes de l'Indo-Chine.

(2) Les provinces de Battambang et de Siem-reap sont de gros centres de production de riz qui vont se faire traiter à Cholon.

registres d'impôt pour le Tonkin et pour la Cochinchine. Les statistiques de l'Annam et du Cambodge sont encore trop peu sûres pour qu'on puisse les citer :

Cochinchine	1.200.000 hectares environ.
Tonkin	900.000 — —

Il faut noter que l'avenir se présente bien différemment dans les deux deltas. Un simple coup d'œil sur l'admirable carte au 1/25.000 du service géographique de l'Indo-Chine, convainc de suite le plus profane qu'il n'y a plus grande extension à espérer pour la culture du riz dans le delta tonkinois, sauf pour quelques assèchements et quelques gains sur les lais de mer. Le travail qui s'impose est un travail de régularisation (construction, consolidation ou rectification de digues, prises d'eau ou barrages, etc.) pour éviter des inondations, ou des sécheresses, également désastreuses. Mais, presque toute la terre disponible est déjà utilisée, et la densité de la population est telle dans le bas Tonkin — elle dépasse, dans certaines provinces, 350 habitants au kilomètre carré — (France, 76 habitants au kilomètre carré en moyenne), que le disponible pour l'export sera toujours relativement faible.

En Cochinchine, au contraire, la moitié à peine du delta est mise en valeur, et si, dans la plaine des Jones notamment, les travaux d'aménagement (drainages surtout) seront assez coûteux, il reste encore dans l'Ouest (provinces de Rach-gia, Cantho et Bacliên surtout) d'immenses superficies facilement exploitables. Ce qui manque le plus, c'est la main-d'œuvre. La Cochinchine est actuellement, après la Birmanie, le plus gros pays exportateur du riz du monde entier (plus de 800.000 tonnes dans les bonnes années) (1). Mais le Siam nous suit de près depuis deux ans, et les grands travaux d'aménagement des eaux qui vont être commencés dans la vallée du Ménam, et dont l'effet se fera certainement sentir dans quelques années, nous imposent un effort sérieux si nous voulons maintenir notre rang.

Les indigènes de Cochinchine ne distinguent pas moins de 350 variétés de riz, à en juger par les différents noms qu'ils leur donnent. Ce critérium est évidemment tout à fait insuffisant, et la direction de l'Agriculture et du Commerce, ainsi que les services locaux d'Agriculture, se préoccupent d'essayer de mettre un peu d'ordre dans cette confusion actuellement inextricable. Mais le nombre de facteurs dont il faut tenir compte pour une classification rationnelle est si grand et quelques-uns sont si importants, que ce sera une œuvre de longue haleine. Rien ne serait plus dangereux, par exemple, que de ne pas tenir compte des observations séculaires des indigènes sur la hâtivité ou non de certaines variétés (riz de trois mois, de six mois, riz dits « de saison » en Cochinchine, et riz tardifs), sur leur convenance pour certains sols ou certaines dispositions topographiques du terrain (paddys pour rizières inondées, mi-inondées, ou complètement sèches, riz flottants, etc.), sur leur valeur industrielle et commerciale (couleur naturelle du grain, résistance à la meule, forme du grain, etc.). La composition chimique variable est également à considérer à certains points de vue.

Au point de vue commercial pratique, on distingue, à l'heure actuelle, sur le marché de Cholon (faubourg industriel de Saïgon), trois variétés de paddys et riz : le *go-cong* (grain rond, demandé surtout en Europe), le *vinh-long* (grain long, le plus abondant), et le *bai-veau* (demi-long, très demandé en Chine, où il est considéré, avec raison, l'analyse chimique l'a prouvé, comme plus nourrissant.

(1) Birmanie, de 1.500.000 à 1.800.000 tonnes.

Les rendements d'un hectare de rizière sont naturellement excessivement variables suivant les terrains, les saisons, etc. C'est ainsi qu'en Cochinchine certaines rizières de l'Est ne rendent pas plus de 800 à 1.000 kilos de paddy à l'hectare, tandis que dans certaines terres très riches de l'Ouest, le rendement peut atteindre et même dépasser 3.500 à 4.000 kilos. Une moyenne très raisonnable, dans une bonne terre moyenne de Cochinchine, est de 2.000 à 2.200 kilos à l'hectare. Au Tonkin, il serait prudent de ne pas compter sur plus de 1.500 à 1.800 kilos. Il est vrai que beaucoup de rizières, bien placées, au Tonkin (la moitié environ du bas delta), peuvent fournir deux récoltes de riz : une au cinquième mois (Mai) et l'autre au dixième mois (Novembre); mais, dans ces terrains privilégiés; le sol, moins fertile, rend moins, en fin de compte, que dans les belles terres vierges de l'Ouest de la Cochinchine. Le poids moyen d'un hectolitre de paddy est de 60 kilos (blé marchand, bien propre et bien sec : 75 kilos).

La balle de paddy — qui sert de combustible dans les grandes décortiqueries de Cholon — représente environ 20 % du poids de la graine. D'après des renseignements fournis par les propriétaires de ces décortiqueries, il faudrait environ 1.300 kilos de paddy pour fournir une tonne de riz « cargo » 20 % (1), forme sous laquelle a lieu la majeure partie de l'export, et 1.666 kilos de paddy pour donner une tonne de riz blanc. Les huit grandes rizeries de Cholon — dont six appartiennent à des Chinois et deux à des Sociétés anonymes dont les capitaux sont, surtout allemands — traitent, dans les bonnes années, environ 1 million de tonnes de paddy. Elles se plaignent, comme nos rizeries françaises d'ailleurs, de l'irrégularité des grains, de leur peu de résistance à la meule et du trop grand nombre de grains rouges. Le Service de l'Agriculture, l'Administration locale et la Chambre de Commerce de Saïgon s'efforcent de remédier à ces inconvénients par le choix des semences (concours rizicoles), l'introduction d'engrais phosphatés, et l'amélioration des procédés de récolte (épuisement des rizières au moment de la maturité) et de magasinage; mais les progrès sont lents.

Ce qui n'empêche pas les exportations de riz de progresser. Nous avons cité tout à l'heure le chiffre moyen de la période 1901-04 : 917 tonnes (riz sous toutes ses formes). Si nous prenons le détail de l'année 1904 (965.000 tonnes), supérieure à l'année moyenne par conséquent, mais en somme normale (2), les statistiques du Service des Douanes et Régies nous fournissent les chiffres suivants pour l'export global :

PROVENANCES.

Cochinchine (et Cambodge pour une part indéterminable, ainsi que le transit venant de Battambang) . . .	870.800 tonnes.
Tonkin	92.700 —
Annam (3)	2.100 —
Total	965.600 —

(1) Nous rappelons qu'on appelle riz « cargo 20 % » du riz décortiqué mais non blanchi contenant 20 % de balle.

(2) Au contraire, les exportations de 1903 (579.000 tonnes) et de 1905 (578.000 tonnes) sont anormalement faibles à cause de mauvaises récoltes. L'exportation maxima a été de 1.115,500 tonnes en 1902.

(3) L'export maximum de l'Annam (export direct, car il en sort en cabotage), a été de 7.500 tonnes en 1900.

DESTINATIONS.

France.....	224.000 tonnes.
Colonies françaises.....	19.000 —
Hong-Kong (y compris l'export du Tonkin et celui de l'Annam qui vont exclusivement à Hong-Kong).....	345.000 —
Philippines.....	183.000 —
Chine (direct) et Japon.....	76.000 —
Indes néerlandaises.....	44.000 —
Pays d'Europe.....	34.000 —
Singapour.....	10.000 —
Autres pays (d'Asie principalement).....	30.000 —
	<hr/>
Total égal.....	965.000 — (1)

L'exportation de 1904 vers la Métropole a été anormalement forte (moyenne période 1901-1904 : 170.000 tonnes ; minimum (1903) : 89.700 tonnes (2). Cela tenait à la fois aux faibles envois de 1903 et à la hausse du maïs, pour certains emplois, duquel on a cherché à utiliser le riz. Mais il est certain que la demande métropolitaine devient de plus en plus régulière. Nos riz, qui, pour la consommation, ne peuvent malheureusement, à cause de leur moins belle apparence et de leur moindre résistance au polissage, lutter que très difficilement contre les belles sortes d'Italie, de Java, du Japon, de Birmanie, etc., trouvent ou trouveraient leur emploi dans l'amidonnerie, la féculerie, la nourriture des volailles, la fabrication de l'alcool et de la bière.

Le plus fort débouché pour nos riz est l'Extrême-Orient (voir les chiffres ci-dessus). La destination principale est Hong-Kong, où vont exclusivement les riz du Tonkin et de l'Annam. Il y a quelques années, ils étaient réexportés de ce port vers la Chine méridionale : Canton, Amoy, Souateou, Fou-tchéou. Depuis deux ans surtout, ils vont principalement au Japon. Le marché des Philippines ne sera, il faut le craindre, que temporaire ; les Indes néerlandaises constituent un débouché beaucoup plus sûr, — la Chine aussi, le jour où sa transformation industrielle causera une augmentation certaine de sa population, déjà énorme (3), qu'il faudra nourrir.

De même que les rendements, les prix sont naturellement très variables, suivant les années et les marchés. Sur le marché centralisateur de Cholon, au cours de l'année 1905, le prix du picul de paddy de 68 kilos (unité de vente) a varié de 2 piastres 02 en Février à 2 piastres 72 en Septembre. Il était de 2 piastres 05 à la fin de Décembre. Il est nécessaire de rappeler que la piastre locale est soumise aux fluctuations du change. Elle valait 2 fr. 30 en Avril 1905, et 2 fr. 60 (et même 2 fr. 65) à la fin de l'année. Aux prix de change moyens de 1905, les 100 kilos de paddy valaient environ 8 francs sur le marché régulateur de Cholon. On voit que c'est une matière première alimentaire bien meilleur marché que le blé, qui vaut environ le double, sur les marchés les plus libres.

(1) Les dizaines ont été négligées partout. Il est probable que les 30.000 tonnes de la rubrique « autres pays » étaient surtout destinées au Japon.

(2) 1905 : 139.400 tonnes

(3) 340 millions d'hommes, au bas mot.

Les Jardins d'essais de la Martinique — Depuis plusieurs années, le Conseil général de la Martinique, admirablement secondé par l'administration locale, a donné une orientation nouvelle à l'agriculture dans cette colonie si belle et si fertile. Le système préconisé et appliqué jadis des primes aux cultures, n'ayant donné aucun résultat, fut supprimé et remplacé par des Jardins d'Essais situés dans les centres agricoles et sur des propriétés domaniales.

A la tête de chaque jardin, relevant directement du chef du service agricole, se trouve un agent de culture qui est logé et payé par le service local. Il a pour mission, avec l'aide d'ouvriers des champs, de constituer des pépinières de toutes sortes, de les entretenir et de tenir une comptabilité très simple des graines semées, des plantes livrées et des sommes dépensées à cet effet. Les semis se font soit en nœuds de bambous, soit en caissettes, soit en pleine terre. Et quand les plantes sont prêtes à être transplantées, elles sont livrées gratuitement à tous ceux qui en demandent et qui justifient de leur qualité de propriétaire terrien.

Ces jardins sont au nombre de trois, et tout récemment l'Assemblée locale a décidé la création d'un quatrième à Préfontaines, dans le Sud de l'île. Le plus important de tous est incontestablement le *Jardin d'Essais de Tivoli*. Placé à quatre kilomètres du chef-lieu, ayant à sa tête un homme laborieux et compétent, il fait l'admiration de tous ceux, et ils sont nombreux, qui vont le visiter. Ses nombreuses pépinières sont constituées avec art et bon goût. Ici, l'on rencontre des milliers de plants de cacaoyers en nœuds de bambous prêts à être livrés. Là, ce sont des caféiers greffés plantés dans des caissettes de 50 chacune. Plus loin, des mahoganys, des canéfiériers, des poivriers, des bois d'Inde, des acajous. Plus loin encore, se trouvent les arbres fruitiers sélectionnés, les orangers, les manguiers greffés, les avocatiers, les pommiers, les pruniers, les cerisiers, les châtaigniers. Enfin, les plantes d'ornements avec une variété nombreuse de palmiers, d'orchidées, de rosiers, de bégonias, etc., terminent cette nomenclature un peu sèche des plants que contient le Jardin d'Essais de Tivoli.

Les autres jardins, ceux de la Tracée, de la Montagne du Vaublin, de Préfontaines, sont moins importants parce que créés après celui de Tivoli, mais rendent aussi de grands services. Les livraisons annuelles se chiffrent par dix et quinze milliers de plants environ pour chaque jardin — et nul doute que ce chiffre ne soit dépassé d'ici peu.

Car l'on assiste en ce moment, à la Martinique, à un retour vers la campagne si délaissée jadis. C'est presque de l'engouement. Tout le monde veut planter et l'administration locale, d'accord en cela avec les pouvoirs publics, profite de ce bon mouvement. Grâce aux plants gratuitement fournis par les jardins, des cacaoyères, des caféières sont constituées, des essences de rapport sont mises en terre et la monoculture de la canne semble être laissée aux grands propriétaires et aux usiniers.

Le Département lui-même n'est pas resté étranger à ce mouvement. En accordant à la Martinique une subvention de 5.000 francs, qui doit être renouvelée chaque année, il a prescrit la constitution de pépinières de caoutchouc. Déjà, avant cette généreuse libéralité, des essais de cette culture avaient été entrepris et avaient donné d'excellents résultats. Ils ont pu être poursuivis sur une échelle plus vaste, grâce à cette augmentation de ressources. Des boutures sont mises en terre dans toutes les forêts domaniales, et les particuliers attendent impatiemment l'époque à laquelle il leur sera possible d'obtenir des plants avec lesquels ils se proposent de couvrir le sommet des mornes et les gorges fraîches de leurs habitations. Puisse ce mouvement vers l'agriculture augmenter. Puissent surtout le Conseil général et l'administration locale se montrer plus généreux dans la fixation des prévisions de

dépenses des Jardins d'essais ! Et ils auront bien mérité de la Martinique agricole, pour laquelle on ne saurait jamais consentir trop de sacrifices !

J. ACHARD.

(Dépêche Coloniale).

III. — Généralités.

La Marine marchande en 1906. — L'Office de statistique universelle d'Anvers publie la statistique suivante de la marine marchande du monde

	Vapeurs.	Voiliers.	Tonnage.
Grande-Bretagne.....	9.803	10.455	10.055.670
Etats-Unis.....	8.051	12.836	5.834.012
Allemagne.....	1.545	»	1.622.430
Norvège.....	1.360	5.355	1.433.094
France.....	755	1.420	1.107.090
Japon.....	1.445	3.997	1.034.458
Italie.....	485	5.205	1.018.807
Russie.....	745	2.293	833.819
Suède.....	952	2.035	635.733
Espagne.....	440	»	430.996
Pays-Bas.....	268	»	338.438
Autriche-Hongrie.....	311	»	328.435

Le tour du monde en quarante jours. — Le lieutenant-colonel anglais Burnley-Campbell vient d'établir le record du tour du monde en quarante jours avec l'horaire suivant : départ de Liverpool le 3 Mai à 7 h. 20 du soir, arrivée à Québec le 10 Mai à 3 heures de l'après-midi et départ de cette ville deux heures après pour arriver à Vancouver le 14 Mai à 5 heures du matin. A midi et demi, le bateau pour le Japon emportait le colonel qui débarquait à Yokohama le 26 à l'aube. Après un déjeuner bien gagné et paisible, le globe-trotter se remettait en route, passait le 28 à Tsuruga et arrivait à Vladivostok le 30 Mai à 9 h. 15 du soir. Le train transsibérien était sous pression ; il le prit, et se trouvait à Irkoutsk le 4 Juin. Le 10 Juin, Moscou vit le voyageur pendant quelques heures, attendant avec anxiété le départ de l'express de Berlin. Il s'y trouvait le 12 ; le 13, à 11 h. il quittait Ostende, et le même jour, à 2 h. 50, arrivait à Douvres. Il avait achevé sa course autour du monde, n'ayant qu'une malle, un gladstone-bag, s'étant rasé tous les jours avec un rasoir mécanique, et ayant dépensé 3.750 francs.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Dimanche 24 Février 1907.

LE CAUCASE

Par M. l'Abbé MAURICE DAVID,

Professeur de Rhétorique à l'Institution Saint-Jean, à Douai.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

La crise révolutionnaire qui a secoué l'Empire des Czars après les désastres de Mandchourie n'a été peut-être nulle part plus vive que dans la grande et belle province du Caucase. De l'Est à l'Ouest, de Bakou à Batoum se sont multipliés les pillages, les incendies, les massacres, suivis de représailles et de répressions sanglantes. C'est dans cette région, qui commence à peine à se relever de ses ruines, que nous a conduits M. l'abbé David ; il nous l'a montrée telle qu'elle était, telle qu'il l'a vue avant les sinistres événements de 1905 ; et le rapprochement entre les prospérités d'autrefois et les catastrophes actuelles donnaient un charme de plus à sa très intéressante conférence.

La relation du voyage de M. l'abbé David peut se diviser en deux parties : 1^o d'Odessa à Vladikavkas par Koutaï, Tiflis et le Kasbek ; 2^o de Tiflis à Bakou par l'Arménie Russe.

Sans perdre de temps aux bagatelles de la porte, le conférencier résume les détails géographiques indispensables, et nous conduit à

Odessa, le grand port russe construit sur la mer Noire par le duc de Richelieu. Rapidement il nous montre la ville, les bassins immenses et les docks — incendiés depuis par les émeutiers. Puis, c'est Sébastopol, attachante à la fois par sa situation pittoresque et ses glorieux souvenirs ; et, au pied du Tchakyr-Dag, la côte d'azur criméenne. D'escale en escale, le vapeur qui fait le service de la mer Noire arrive à Novo-Rossysk, entrepôt des blés du Caucase et de la Russie méridionale. Plus loin, sur le littoral qu'habitent les Abghases, les moines de Novifafon ont bâti une succursale du mont Athos, monastère immense qui abrite près de 600 moines.

En souvenir des Argonautes, M. David débarque à Poti, à l'embouchure du Rioni. La ville s'élève en plein marécage ; les maisons sont construites sur pilotis, des piliers de briques les surélèvent et les préservent des inondations. Le port, relié à Tiflis par une voie de chemin de fer, a beaucoup perdu de son importance depuis l'annexion de Batoum à la Russie (1).

Le sol est très fertile, et produit en abondance le maïs, le thé, la ramie, la vigne. L'eau potable y est assez rare, et précieusement conservée dans des bouteilles ou des outres. Le vin se conserve également dans des outres faites de peau dont les poils sont à l'intérieur. Aussi les caves de marchands de vin ont-elles de prime abord un aspect assez répugnant. On fait assez bien de vin en Kakhétie et en Iméréthie ; comme en Crimée, on emploie des étiquettes sur lesquelles on peut lire les noms de « Bordeaux » et de « Bourgogne », suivis il est vrai de ces mots « du Caucase », ou « de Crimée », mais en si petites lettres qu'on pourrait s'y méprendre.

Le Rion n'est autre que le Phase des anciens, et la province qu'il traverse est l'antique Colchide. La Toison d'Or est-elle un mythe solaire ou la transformation légendaire d'un fait ? Toujours est-il que le Rion a longtemps roulé des paillettes d'or ; pour s'en emparer, les riverains plongeaient, dans les eaux du fleuve, des peaux de mouton garnies de leur laine qui arrêtaient les paillettes au passage. Entre ces toisons dorées et la Toison d'Or, le rapprochement est facile, sinon permis.

(1) Batoum devait être adjugé aux Russes en même temps que le Caucase au traité d'Andrinople. Il ne le fut pas, par suite d'une erreur — une faute d'orthographe plus ou moins volontaire — dans la rédaction de ce traité.

La ville de Koutaïs, capitale de la province du même nom, occupe l'emplacement d'un des châteaux de Jason; elle est coquettement étagée sur les rives escarpées du Rion; sa population offre un curieux



TYPES DE KOUTAÏS.

mélange des différentes races qui occupent cette partie du Caucase : Tcherkesses, Mingréliens, Abghases, Imérétiens, etc. Ce sont les restes des populations, en grande partie remplacées par les Cosaques et les fonctionnaires.

On sait, en effet, que la conquête du Caucase fut longue et sanglante; de nombreuses révoltes — celle de Schamyl surtout, retardèrent l'occupation russe. Tcherkesses et Tchetchènes, Adighés, Lesghiens défendirent leur patrie avec l'énergie que donnent le désespoir et le fanatisme.... — Insaisissables dans leurs forêts et leurs montagnes, ils firent aux envahisseurs une terrible guerre d'escarmouches et de surprises. Pour en finir, Woronzoff et Baratinsky imaginèrent d'envelopper les rebelles dans un réseau de blockhaus. Ces malheureux se trouvèrent peu à peu resserrés en des espaces trop restreints, et furent décimés par la misère et les maladies. Défense leur était faite de sortir, et une prime par tête de Circassien fut donnée aux Cosaques pour encourager leur vigilance. Après 30 ans d'une lutte sans merci, les Tcherkesses, décimés, firent leur soumission, et demandèrent pour la

plupart à s'expatrier. Plus de 200.000 s'acheminèrent vers l'exil ; 100.000 environ périrent en route ; le reste s'établit en Asie-Mineure.

Les autres vécurent côte à côte avec leurs vainqueurs. Ils ont conservé leur costume national, adopté d'ailleurs par le Cosaque : bottes molles, bonnet en peau de mouton (papaç'i), tunique de dessous (bechmet), grande capote garnie, sur la poitrine, de cartouchières ; à la ceinture, kondjar.

A quelques verstes de Koutaïs, vers le Nord, se trouve le couvent de *Ghélati*, perché sur une hauteur comme la plupart des couvents orthodoxes. C'est un lieu de pèlerinage très fréquenté. On y remarque de



ÉGLISE DE GHELATI.

vieilles peintures de style byzantin, aux couleurs vives, aux détails scrupuleusement étudiés, mais compassés et sans vie ; de riches icônes, dont l'une, toute en or, garnie de pierres précieuses, de camées et d'émaux, est estimée deux millions.

Les églises du couvent de Ghelati sont des spécimens un peu délabrés mais très intéressants du style géorgien. Ce style, dérivé du byzantin, comme le russe, diffère cependant sensiblement de celui-ci. Les églises russes ont la forme d'une croix grecque, aux quatre branches égales, et sont surmontées de coupôles arrondies ou de dômes bulbeux. Le plan des églises géorgiennes se rapproche davantage de la croix latine ;

le transept est en outre couronné d'une lanterne à 8 ou 12 pans que recouvre un toit conique.

*
* *

Tiflis, capitale de la Géorgie, est une ville très pittoresque : elle est bâtie en amphithéâtre dans un cirque de collines rocheuses qui atteignent 3 et 400 mètres. La Koura, qui la traverse, s'est creusé un lit dans le roc entre de hautes parois, et des habitations ont été construites jusqu'au *ras* de cet effrayant précipice. De la Koura, les maisons à toits plats, en terrasses, dans un joli désordre, montent à l'assaut des collines que domine le vieux château-fort. C'est, dit la légende, la résidence de la reine Tamara, la souveraine du XII^e siècle, restée populaire



VUE DE KOUTAÏS.

dans tout le Caucase, à qui l'on attribue tout ce qui, pendant 4 ou 500 ans, s'est fait de grand, de noble ou d'utile dans la province.

La population est composée de Russes, Arméniens, Géorgiens et Persans ou Tartares, qui ont leurs quartiers séparés avec leurs églises, leurs mosquées, leurs bazars.... Aucune entente n'est possible entre eux, et la police a fort à faire pour maintenir l'ordre. Ici, la révolution ne fut pas seulement politique, elle eut un caractère économique et religieux. Les Arméniens ont accaparé tout le commerce, la banque, et

pratiquent l'usure; beaucoup de débiteurs ont vu, dans l'émeute, un moyen facile d'annuler les créances, en supprimant les créanciers. D'autre part, le fanatisme des Tartares musulmans les précipite contre les Arméniens orthodoxes, et transforme en guerre sainte ce qui ailleurs n'est qu'une révolution politique ou sociale.

De Tiflis à Vladikawkas, le trajet se fait en voitures de poste. Des relais de 50 à 60 chevaux se trouvent toutes les 19 verstes. Il faut être muni d'une autorisation (*podorojni*) pour utiliser ce mode de locomotion, et encore faut-il une permission spéciale du gouverneur pour être rapidement servi.

La traversée du Caucase est des plus intéressantes...., l'archéologue étudie avec plaisir la vieille église géorgienne de Nischket, ou le monastère fortifié de St-Georges-Anamour; le touriste est émerveillé par les beautés grandioses de la Chaîne Caucasique. La route *Groussine*, voie militaire construite par le prince Voronsof, s'élève jusqu'à 2.432 mètres d'altitude au col de la Krestovaïa-Gora; un peu plus loin, elle est dominée par la masse sévère et imposante du Kasbek. Ce sommet, le plus élevé de la chaîne après l'Elbrouz, est une admirable pyramide de granit (5.044 m) qui rappelle le mont Cervin. La mythologie grecque y cloue Prométhée, la légende circassienne y place le tombeau de la reine Tamara. La reine Tamara, dit-on, y fut déposée, recouverte d'un blanc linceul de neige, et fut enlevée au ciel par les anges.

La route suit ensuite la vallée du Terck et le paysage devient, pendant la descente, de plus en plus sauvage. Les villages (aouls) sont formés de maisons en retrait les unes sur les autres, et des tours les dominent qui en font de véritables forteresses. Plus loin, enfin, on entre dans les fameuses *Gorges de Dariel*, les *Portes Sarmates* des anciens, si resserrées qu'il n'y a place, au fond, que pour le Terck, et la route suspendue aux flancs mêmes d'énormes rochers à pic. Rien de plus fantastique, rien de plus impressionnant que cette traversée grandiose à la sortie du Caucase, après laquelle la route géorgienne semble naturellement avoir perdu tout intérêt.

*
* *

Dans une seconde partie de sa conférence, M. David nous conduit de Tiflis à la Caspienne par le chemin des écoliers, c'est-à-dire par l'Arménie russe. C'est un pays admirable et accidenté. Les maisons établies

sur les flancs des hauteurs ont des toits en terrasses qui continuent, à s'y méprendre, les terrains cultivés et les pâturages auxquels elles s'appuient; il n'est point rare d'y voir des chèvres et des vaches. Parfois, il arrive au voyageur de se trouver, sans le savoir, au-dessus d'une de ces maisons troglodytes. Près d'elles, ou plutôt sur le toit, s'élève un tas du combustible en usage dans le pays : de la bouse de buffles desséchée.

Dans les plaines, on rencontre des Kurdes nomades, vivant sous la tente.



CAMPMENT A DELYAM (ARMÉNIE RUSSE).

Le voyageur ne trouve pas, dans ces régions, à se loger bien confortablement; souvent, dans les postes, il doit se contenter d'un lit très élémentaire : c'est une sorte de plateforme en bois; pour matelas, une couche de peinture, parfois un tapis, quand il y en a dans le poste; l'oreiller est une planchette inclinée à 45°.

ÉRIVAN, la capitale de l'Arménie russe, est une ville orientale très curieuse. Une végétation assez luxuriante donne quelque fraîcheur dans cet endroit exposé aux ardeurs d'un soleil intense. Érivan, centre commercial important, est sans cesse sillonné de caravanes de chameaux. Des Persans les conduisent, qui ont la barbe teinte en rouge;

leur crâne, rasé du front à la nuque, avec des touffes de cheveux sur les tempes, s'abrite sous un énorme papach en peau d'agneau.

La principale mosquée offre un plan assez original. Autour d'une cour plantée d'arbres, rafraîchie par des bassins d'eau limpide, s'élèvent des loges pour les imans. Aux extrémités du quadrilatère, en



MOSQUÉE A ÉRIVAN.

face l'une de l'autre, se trouvent deux sortes de chapelles surmontées d'une coupole persane. Les murs extérieurs, les coupoles, les minarets, sont couverts de tuiles et de briques vernissées, aux couleurs variées et chatoyantes.

L'ancien palais des Khans, aujourd'hui abandonné et en ruines, laisse encore deviner les splendeurs d'autrefois. Il possède, en particulier, une salle de réception ornée de peintures, dont le plafond est constellé d'une infinité de petits miroirs.

Non loin d'Érivan, le mont Ararat dresse, sur l'azur du ciel, sa double pyramide neigeuse.

Dans les environs également se trouvent le pittoresque lac bleu ou lac Goktcha et le couvent d'*Echmiadzin*, où réside le *Catholicos*, patriarche universel des Arméniens.

Les sources de naphte de la presqu'île d'Apchéron ont donné à Bakou son importance et sa fortune. On distingue à Bakou, la ville blanche, habitée par les Russes et les Tartares, et la ville noire, industrielle.

Dans la ville blanche, quelques monuments curieux : la Cathédrale orthodoxe (brûlée en 1905), la Tour de la Demoiselle, sur laquelle Dumas a brodé une légende aussi poétique que fantaisiste, et le Palais des Khans, du style persan le plus pur, en mauvais état malheureusement. On y visite la salle où jadis les Khans de Bakou rendaient la justice ; au milieu, sous une dalle de marbre, se trouve un puits profond où l'on précipitait la tête et le corps des suppliciés.... Ce puits communique, dit-on, avec la mer.

La ville noire, qui porte bien son nom, renferme les usines où l'on distille le naphte. Les plus importantes sont celles des frères Nobel.

Les puits d'extraction, qui alimentent ces usines, se trouvent à 5 ou 6 verstes de là, à *Balakhony*. Il y a là une véritable forêt d'échafaudages particuliers (derricks) recouvrant chacun un puits de sondage ou d'extraction. Ici la révolution a fait rage pendant six mois, et plus de 400 puits sur 600, ont été incendiés par des émeutiers inconscients. Il faudra bien du temps pour tout rétablir.

Au début de l'exploitation, on trouvait le pétrole à 30 mètres de profondeur, maintenant, il faut aller beaucoup plus bas, à 250 et 300 mètres au moins. Autrefois, il fallait transporter le pétrole à Batoum au moyen de bêtes de somme, actuellement on emploie à cet usage des wagons-citernes ; mais il y a mieux. Une ligne de tuyaux (pipe-lines), avec réservoirs intermédiaires et pompes de refoulement, relie maintenant Bakou à Batoum qui se trouve à une distance de neuf cents kilomètres, et permet d'envoyer directement le pétrole aux bateaux-citernes. Cette nouvelle installation vient d'être terminée.

Parfois, le pétrole jaillit lui-même de certains puits ; il est alors prudent d'éteindre tous les feux, car les incendies sont terribles en ces parages.

Non loin de Balakhany s'élève la petite ville de Sourakhany, où l'activité volcanique est encore plus manifeste. Il suffit d'enfoncer quelque peu une canne dans le sol pour en faire sortir des gaz inflammables. Ce phénomène étrange n'avait pas échappé aux anciens, mais ils le considéraient avec un respect mêlé de terreur, comme une manifestation de la Divinité. Un temple avait été érigé en cet endroit au

« dieu du Feu, et, habilement captée par les prêtres, la vapeur mystérieuse s'échappait en mille flammes, tandis que, prostrés la face contre terre, les Guébres, accourus en pèlerinage, adoraient le feu sacré.



LE TEMPLE DU FEU A SOURAKHANY.

Aujourd'hui le temple existe encore, mais il a bien perdu de son antique splendeur. Les fidèles ont oublié la route qui y conduit ; seules quelques inscriptions, des *Graffiti* sans intérêt, attestent la vénération des pèlerins d'autrefois.

Le feu sacré s'est éteint, les prêtres ont disparu, et les vapeurs mystérieuses servent à alimenter des fours à chaux et une fabrique de bougies. Ceci a tué cela.

Et le touriste passe mélancolique en songeant aux grandeurs déchues il allume sa cigarette au feu sacré des Parsis et se hâte de regagner des lieux moins désolés, moins déserts, où la mort et l'oubli n'ont pas encore fait leur œuvre.

II.

Séance du Jeudi 7 Mars 1907.

LA RACE NÉO-LATINE ET L'ALGÉRIE EN 1907

Par M. ALBERT DE POUVOURVILLE,

Secrétaire-Général des Congrès Coloniaux Français,
Membre du Conseil Supérieur des Colonies.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. Albert de Pourville tient tout d'abord à nous convaincre que l'on travaille quelque peu dans les bureaux des Ministères. Tous nos lecteurs ont encore présent à l'esprit le souvenir de son intéressante conférence de l'an passé sur « la Défense de l'Indo-Chine ». M. de Pourville nous avait entretenu à ce sujet du projet de M. le Comte Récopé, qui se faisait fort au moyen de vedettes lance-torpilles d'assurer rapidement et sans grosses dépenses la sécurité de cette colonie lointaine. Ce projet n'est point resté depuis dans les cartons, une première vedette lance-torpilles a été construite et essayée à Rouen. M. de Pourville a eu la satisfaction de monter sur ce premier exemplaire, qui s'est réellement bien comporté sur la Seine. D'autres essais auront lieu ultérieurement à Cherbourg, cette fois en pleine mer, et si la réussite est complète, nous verrons bientôt notre colonie indo-chinoise dotée d'engins puissants et nous serons nous-mêmes débarrassés des terribles soucis que nous avons à son sujet.

Toute proche que soit l'Algérie et bien qu'il soit plus facile par suite de la défendre, son avenir préoccupe à juste titre tous ceux qui ont

quelque peu étudié la question algérienne. Devant l'arrivée incessante et nécessaire malheureusement, d'éléments étrangers dans nos possessions du Nord de l'Afrique, n'allons-nous pas y voir notre influence diminuer peu à peu et laisserons-nous d'autres récolter ce que nous avons semé à grand'peine et au prix des plus grands sacrifices.

A quelles conditions peut-on en effet enrichir un pays occupé ? Une colonie ne peut rendre tous les services que l'on est en droit d'en attendre qu'après avoir été peuplée et elle ne le sera que si elle est convenablement irriguée. Le peuplement rapide de l'Algérie et son irrigation doivent donc être l'objet de tous nos efforts.

Or l'Algérie n'est pas convenablement irriguée, c'est même son défaut fñcier. Les Romains l'avaient parfaitement compris. Aussi n'avaient-ils pas manqué de faire les travaux nécessaires pour y remédier. Nous en trouvons la preuve dans ces aqueducs dont il reste ici et là de notables vestiges. A nous, héritiers des Romains, de les imiter. Sachons capter et drainer les eaux de sources et de pluies pour les distribuer judicieusement et comme ce n'est après tout qu'une question de capitaux, nous pouvons, si nous le voulons, arriver au but souhaité, partout où ce sera nécessaire. Rien n'empêchera plus alors le sol de produire de quoi nourrir de nombreux habitants. Il ne restera plus qu'à lui fournir une population adéquate et c'est ici que le problème devient intéressant.

Comment pourrons-nous peupler notre grande colonie africaine, provoquer enfin cette expansion nécessaire à la prospérité du pays ?

Il y a trois manières de le peupler ou de susciter son effort expansif : 1^o Augmenter le rendement de la race indigène ; 2^o Faciliter l'émigration de la race métropolitaine ; 3^o Favoriser l'émigration d'autres peuples.

En Algérie, nous ne pouvons pas compter sur la race indigène. C'est la conclusion générale de tous ceux qui ont étudié la question. Ni les Berbères, ni les Kabyles, ni les Arabes ne sont appelés à prendre un grand développement.

Les Berbères qui peuplent les plaines sont absolument stationnaires ; les Kabyles ont une légère tendance à s'accroître et encore ceci n'a lieu que lorsque le mouton se vend bien, la natalité chez eux semble se régler sur la vente ou la mévente de ces moutons ; quant aux Arabes, ce sont les conquérants. Ils ont toujours voulu dominer et ils ont partagé le sort commun à tous les peuples conquérants. Les Arabes, qui ont perdu depuis quatre-vingts ans leur raison d'existence, sont en

diminution constante. Que ceci nous soit une leçon ! Si nous aussi, nous voulons dominer, nous verrons aussi notre prépondérance diminuer peu à peu. Sachons faire de ces indigènes des coopérateurs intéressés et ne les traitons pas comme des esclaves, mais bien comme des associés dévoués à notre cause et à la leur par réciprocité.

Pouvons-nous compter sur nos compatriotes pour peupler la colonie ? Non, malheureusement. Les Français peuvent être d'excellents colons, quoi que l'on ait dit, la preuve en a été suffisamment faite, mais ils n'aiment pas émigrer. Quand on habite un pays doux comme le nôtre, on comprend que ses habitants n'aiment guère à le quitter. S'il en est qui s'y décident, ce sera, croyez-le bien, avec la ferme intention d'y revenir. Interrogez les meilleurs colons, que répondront-ils à peu près généralement ? Je m'y trouve bien et j'y reste parce que j'y trouve la vie plus facile, mais quand j'aurai fait ma petite affaire, je rentrerai en France, mon pays natal. Il y a donc des Français en Algérie, mais pas assez pour le bien. Nous ne pouvons faire que les Français quittent la France, il faut pour cela des nécessités historiques ou des circonstances exceptionnelles, aléatoires en un mot.

On est bien en France, on y reste. Une seule contrée chez nous émigre, c'est la Bretagne. Le Breton émigre surtout vers Paris, à tel point que l'on a cherché à empêcher ce mouvement. D'autres Bretons encore, catholiques et anti-anglais, s'en vont au Canada quand ils se décident à émigrer. Ils y vont tout simplement parce qu'un de leurs proches parents y a été et les Compagnies anglaises les transportent pour rien. Peu de Compagnies françaises en feraient autant pour nos colonies !

On a essayé, quand la sardine n'a pas donné, de diriger l'émigration bretonne vers le golfe de Gabès en Tunisie. On offrit aux émigrants bretons le transport, l'outillage, une maison et un demi-hectare par tête d'enfant, mais tout fut inutile. Ceux qui eurent même des avances, s'empressèrent de les boire.

Aussi le rapporteur chargé de cette question peut-il ainsi tirer cette conclusion : Il serait plus facile de faire passer les sardines en Bretagne que des Bretons en Tunisie !

Il faut vraiment des nécessités historiques, avons-nous dit, pour forcer le Français à émigrer. C'est ainsi qu'après la conclusion du traité de Francfort, de nombreux Alsaciens-Lorrains ont pu se résoudre à se rendre en Algérie. Ils se sont établis en petite Kabylie, de Palestro

à Bougie. Certains de leurs villages, tels que Colmar, Mulhouse, Strasbourg, etc., leur rappellent la patrie absente. C'est là surtout qu'on trouve ainsi au milieu de populations brunes, les blonds cheveux et les yeux bleus qui distinguent leur race.

D'autres de leurs compatriotes qui ne veulent point servir l'Allemagne émigrent encore. Quand ils ont fait leur service dans la légion étrangère, ils n'ont pas d'autre parti à prendre qu'à s'établir en Algérie. Ce sont des excellents colons, mais ils sont en nombre infime.

Puis nous avons encore d'anciens fonctionnaires et officiers retraités qui s'établissent principalement à Blidah et à Médéah. Ce n'est point avec cela en définitive que nous pourrons peupler l'Algérie. Reste donc le troisième moyen, faire appel aux étrangers, canaliser en les favorisant les courants d'émigration qui nous viennent de l'Italie et de l'Espagne. L'Espagnol trop à l'étroit chez lui émigre volontiers en Oranie. L'Italien se trouve mieux en son pays, mais trop surchargé d'impôts, il se dirige de préférence vers la Tunisie. On ne peut guère trouver de gens plus aptes à s'acclimater en Algérie. Les Italiens avaient depuis longtemps jeté les yeux sur la Tunisie, heureusement nous sommes arrivés avant eux. Quant au Maroc, nous avons voulu secouer l'arbre trop tôt.

N'avons-nous point à craindre de voir l'Algérie et la Tunisie submergées par ces éléments étrangers ? Nous avons songé déjà à y porter remède. C'est ainsi qu'on avait pensé à y attirer des Germains et des Anglo-Saxons pour contrebalancer l'influence des Espagnols et des Italiens. Heureusement que cela n'a pu se faire, autrement la question marocaine eut été plus difficile à résoudre. Un peuple s'adresse surtout à son instinct pour émigrer. Jamais les races du Nord ne pourront s'acclimater en Algérie. Leur existence nationale leur interdit absolument de vivre en un pays qui n'a rien de commun avec leur origine. Sans doute il nous est venu des gens du Nord et il en viendra encore, mais ce ne sera qu'aléatoire, parce que contre nature. Ils sont en fort petit nombre, établis dans les ports ou dans des usines.

Seuls ceux de race néo-latine qui ont bien des points communs avec nous, pourront donc concourir efficacement au peuplement de l'Algérie-Tunisie. Que nous le voulions ou non, ils n'en viendront pas moins. Tout ce que nous pourrions faire contre eux n'aboutirait qu'à créer des milieux hostiles et ferait de chacun d'eux des ennemis irréconciliables. Soyons prudents avec eux, ils arriveront peu à peu à aimer leur patrie d'adoption, où ils trouveront plus de facilités d'existence sous un

gouvernement en définitive plus libéral. La chose n'est donc pas insurmontable.

Pouvons-nous espérer avoir avec tous ces éléments divers une race bien française ? Non, car il n'y a qu'une seule méthode pour atteindre ce but, le mariage entre Français et Françaises. Pour avoir en effet nos qualités il faut s'y frotter tout le temps. Il est impossible à des étrangers d'acquérir la qualité de Français dans un pays où il n'y en a pas beaucoup. De plus, nous ne pourrions y avoir une race latine pure. L'élément du Nord, si petit qu'il soit, empêchera d'obtenir ce résultat. Nous aurons en Algérie une race algérienne, française par création, latine par son origine et africaine par ses mœurs et ses habitudes. Ce sera une race vraiment originale, et ceci n'est point une simple supposition, car cette race existe déjà et peut être étudiée sur place. Nous avons déjà vu à l'œuvre des générations nées dans le pays même. La nouvelle race, troublée dans sa petite enfance commune, commence enfin à s'assagir. Depuis quatre ans l'Algérie est indépendante pour son budget local et toujours il y a eu excédents de recettes, et ce magnifique cadeau de l'indépendance financière, elle le doit à M. Caillaux ! Elle en avait exprimé le désir par ses Conseils généraux et méritait d'ailleurs d'avoir enfin son autonomie. Il faut que l'Algérie soit indépendante, responsable, mais il la faut toujours respectueuse de la métropole.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que ce sera un refuge tout trouvé pour nous quand viendra l'Attila jaune, mais nous dirons que quand une colonie est aussi proche de la métropole que l'Algérie, leurs battements respectifs n'en peuvent être que plus vifs et plus en harmonie et nous ne nous trompons pas en affirmant que l'Algérie sera notre héritière un jour et maintiendra en Afrique l'hégémonie française. La nouvelle race algérienne sera la première à sortir de ses limites et c'est sur les enfants de cette race que nous devons compter pour une poussée vers le Maroc, poussée ethnique cette fois, qu'aucune puissance ne pourra empêcher. Voilà son rôle futur. Facilitons son existence, sachons n'en faire qu'un bloc homogène et la France pourra ainsi présider au développement de ce peuple neuf. L'Algérie est la colonie la plus douce, la plus gracieuse et la plus ardente qui soit au monde.

III.

Séance du Mercredi 13 Mars 1907,

Sous les auspices de la Section lilloise du Club Alpin Français,
Présidence de M. A. LEVÉ.

AUTOUR DU MONT BLANC

Par M. CUËNOT,

Membre de la Direction centrale du Club Alpin Français.

Projetant son ombre sur trois États, visible à plus de soixante lieues de circonférence, on peut se demander pourquoi le MONT BLANC n'a été connu que plus de dix-huit siècles après notre ère. Il est vrai que depuis, le Géant de nos Alpes a fait et sans tarder, valoir tous ses droits : sa beauté a inspiré un culte profond, enthousiaste ; sa cime fut le temple auguste où la science s'abrita ; ses colères ont suscité des actes d'héroïsme, de dévouement sublime.

Le Mont Blanc, celui dont le poète a dit :

« L'œil ose à peine atteindre à sa cime sereine,
Tant il est avant dans les cieux »

le Mont Blanc a été conquis par l'homme.

L'homme s'y est montré grand, généreux, épris d'art et de science, dans un grand élan d'amour vers ce ciel plus proche que la Montagne fait plus beau. Il n'y a pas encore inscrit ses faiblesses et ses vices. Là haut du moins ! Et cependant de St-Gervais à Chamonix, sur la voie ferrée nouvellement établie, les trains circulent sans cesse ; une foule barriolée cosmopolite s'y presse, se déversant, à l'instigation des agences Cook, comme un torrent dévastateur sur l'ancien Prieuré.

Les hôtels se multiplient, ramenant à leur mesure cette nature grandiose, avec leurs pierres blanches, leurs titres pompeux, cette valetaille

galonnée et obséquieuse, ces cellules étroites où s'entassent les descendants de Monsieur Perrichon, les disciples de Tartarin.

SAUSSURE ne voit plus à l'appel de BALMAT, la coupole radieuse du Mont Blanc, cadre nécessaire à ce monument de bronze : une bâtisse prétentieuse s'interpose entre eux et la Montagne vaincue. Un Casino accompagne les somptueux hôtels ; les rues sont encombrées de mulets, de bicyclettes, d'automobiles ; des lunettes braquées vers les cimes permettent à une foule avide d'émotions de suivre les péripéties d'une ascension et Dieu sait que la Montagne enchaînée a parfois de terribles réveils !

On flirte dans toutes les langues, on joue au tennis, on se rencontre dans les tea rooms ou chez le confiseur à la mode. Le Mont Blanc ! La Nature ! On n'y pense pas mais on porte des souliers ferrés qui résonnent haut sur les trottoirs, on s'affuble de lunettes ou de voiles bleus, d'alpenstocks sur lesquels sont gravés de mémorables exploits : la Cascade du Dard, la Mer de Glace, quelquefois le Chapeau ou la Flégère. . . ., prétexte à pick-nicks.

C'est là ce que l'on appelle aujourd'hui aller au Mont Blanc.

Ma première visite à Chamonix date de 1876 ; dans ce paisible village on pouvait, à loisir, faire ses dévotions à la Montagne. Ma première pensée fut, lorsque j'y arrivai, au mois d'Août 1904, de chercher, au delà de ce tumulte et de cette foule, un gîte plus paisible.

Le courrier d'Argentière me permit de quitter Chamonix le soir même. Sur la route pittoresque que dominant le *Brévent*, l'*Aiguille du Dru* et l'*Aiguille Verte*, que déforment déjà les travaux du chemin de fer en construction de Chamonix à Martigny (par Salvan), se succèdent, presque sans interruption, des stations estivales copieusement envahies : les Praz, les Bois, les Tines, Lavancher, les Iles, Argentière enfin, où plus une place ne reste disponible.

Le Planet nous attire perché sur un monticule, tel un château-fort qui commande la vallée de l'Arve ; Trélechamp nous sourit avec la ceinture de ses gazons, le rideau dentelé, plus sombre, de ses pins et fièrement étalée cette chaîne du Mont Blanc qui s'avive d'un rayon rose au-dessus de la vallée déjà noyée d'ombre. Mais là aussi les touristes sont en ordre serré et nous parvenons au col des *Montets* (1.462 m.),

un désert encombré de rocs erratiques sur lesquels se jouent d'abondantes touffes de rhododendrons.



ARGENTIÈRES : VUE PRISE DU PLANET.

Voici enfin *Vallorcine* (1.212 m.), la dernière commune française sur le chemin de Martigny — un peu plus de 500 habitants — le long du torrent de l'Eau Noire, descendant du col des Montets et grossi de l'eau de Bérard. La vallée s'oriente du Sud (Chamonix) au Nord-Est (Martigny) enserrée, au Sud par le col des Montets — au-dessus duquel on aperçoit le massif du Mont Blanc — ; au Sud-Ouest par les *Aiguilles Rouges*, l'*Oreb* et l'*Aiguille de Lorix* encadrant la vallée de Bérard que prolongent vers le Nord le Perron et le Bel Oiseau ; au Nord-Est par la *Dent de Morcles* dominant la vallée du Rhône ; à l'Est par les contreforts boisés masquant le col de Balme et enfin par les Aiguilles Vertes et du Dru au Sud-Est.

A l'Hôtel-Pension Bellevue, nouvellement installé, nous recevons une très cordiale hospitalité qui fait oublier les salles à manger dorées et cosmopolites de Chamonix.

Notre première excursion sera le *Buet* (3.109 m.). De Vallorcine on ne soupçonne pas, au fond de la vallée étroite de Bérard, les formes caractéristiques de cette montagne, ses assises de pierre gigantesque, son front chauve.



LE BUET.

Les Frères DE LUC, le 20 Septembre 1770, après trois tentatives périlleuses, en prirent possession au nom de la science. S'il fut le second, sur le sommet tant convoité, Bourriet eut du moins ce mérite de montrer la voie la plus facile, celle qui mettait, par Vallorcine, Chamonix en relations avec le Buet ; il lui fallut aussi livrer maints assauts et la Montagne ne se rendit qu'à la seconde sommation.

Le 10 Août, à 5 heures du matin, je remonte la rive droite de l'*Eau de Bérard*, qui bondit furieuse et d'un saut hardi, le long d'une muraille verticale, se laisse tomber tout à coup avec un fracas de tonnerre. Le sentier flâne à travers la forêt, contourne les bases tourmentées de l'Oreb (2.655 m.), puis conduit (S.-O.) à une vallée sauvage encombrée de pierres, tachetée de nevés, à l'extrémité de laquelle s'aperçoit le refuge de la *Pierre à Bérard*. Il nous a fallu, de Vallorcine, 1 h. 25 pour atteindre la cabane ; deux heures suffiront pour

gagner de là la cime du Buet par la *Table du Chantre* et le *Château Pictet*, abri aujourd'hui en fort mauvais état.

Des nuages se sont massés à l'Orient, le brouillard flotte autour des cimes, mais le soleil plus fort parvient à le déchirer, le panorama est merveilleux (montagnes de la Savoie, du Dauphiné, de l'Oberland).

Le sommet très large, dénudé, surplombe la sauvage et profonde vallée d'Entre-Ève (E.). A l'Ouest du col d'Anterne, à la vallée de Fonds, la brume persiste, les sommets bleus surnagent au-dessus du moutonnement des vagues grises. Portée par les nuages, s'étale fièrement la coupole souveraine du Mont Blanc.

Nous reviendrons au col des Montets et à Vallorcine par le Brévent (6 h. de la Pierre à Bérard), la Flégère (2 h.) et le chemin du Plan des Aiguilles Rouges (2 h. 1/2), stations classiques, pour contempler le massif du Mont Blanc.

Mais il faut nous rapprocher de ces glaciers en faisant une excursion sur le glacier d'Argentière, frayer de plus près avec ces Grandes Aiguilles si attirantes par la hardiesse de leurs lignes.

A travers l'encadrement d'un rideau de sapins où, s'élevant comme les flèches d'une cathédrale au-dessus des chalets bruns, apparaissent à Vallorcine les Grandes Aiguilles ; enveloppées de mystère, au matin, sous le voile bleu qui doucement les noie d'ombre, fières, hautaines dans l'azur éclatant, au soleil de midi ; tragiques, le soir, sous la robe d'or et de pourpre dont les revêt le couchant. Mais pour comprendre tout ce jaillissement de pierres, il faut aller les voir au col des Montets (1.462 m.), en arrière de ce premier plan sauvage que forment des blocs de roches étrangement posés par l'avalanche.

Depuis les Charmoz, elles sont là toutes étalées : le Grépon, les Blaitières, l'Aiguille du Plan, l'Aiguille du Midi, un hérissément vertical de pointes avec le vertige de leurs couleurs et le défilé de leurs arêtes où la neige parfois s'accroche et surplombe l'abîme. Une colossale cristallisation de pierres et de glaces, comme le dit Victor Hugo, « ville d'obélisques, de colonnes, de pyramides, bâtie par des fées pour des âmes et des esprits ».

Sans perdre de sa beauté, le spectacle s'humanise, quelques mètres plus bas, à Trelechamp : la voûte des sapins, les tapis de gazon et de mousse, les eaux murmurantes, les chalets agrestement posés, font

valoir encore le caractère grandiose de ce monde titanesque : l'Aiguille Verte (4.127 m.), l'Aiguille du Dru (3.754 m., 3.733 m.), se déploient majestueusement au-dessus du glacier d'Argentière ; le glacier du Tour étincelle à travers le rideau dentelé des conifères.

On compte une heure et quart de Vallorcine à Argentière ; de là on atteint en 2 h. 1/4 sur la rive gauche du glacier le Pavillon de Lognan (2.043 m.), petite auberge (11 lits), qui constitue un merveilleux centre d'excursion. De ce point de départ on se rend au *Jardin d'Argentière* (2 h. 3/4), une pente rocheuse — entre le glacier du Chardonnet et celui des Améthystes — avec quelques plaques de gazon qu'émaillent des fleurs alpines.

La vallée de glace est resserrée sous la menace proche des Aiguilles Vertes, des Courtes (rive gauche), des Triolets, du Mont Dolent et des Aiguilles Rouges du Mont Dolent (au fond). Entre ces Aiguilles Rouges et le Tour Noir célébré par Javelle, s'ouvre sur la rive droite le col d'Argentière (3.516 m.), permettant d'aller d'Argentière à Orsières (vallée de la Drause sur la route du Grand St-Bernard) en 14 heures. Mais un autre col, d'un trajet un peu moins long (10 h.), qui prélude aussi à la *Haute Route* entre Chamonix et Zermatt, le col du Chardonnet (3.325 m.) — entre l'Aiguille du Chardonnet (3.822 m.) et l'Aiguille d'Argentière (3.907 m.) — donne également accès à Orsière, par le glacier de Sabinaz.

Enfin du Pavillon de Lognan on gagne le col du Tour par le col du Passon, le Chapeau, le Montenvers, par le col des Grands Mulets (3.241 m.).

Du haut de l'Aiguille de Loriaz (2.754 m.), qui par sa ligne fière nous appelle, nous défie, nous irons encore contempler dans toute son ampleur le massif du Mont Blanc. L'une de ses pointes, la moins haute (au Sud) fut gravie, pour la première fois, par le chasseur Joseph Vouillat en 1894, suivant dans sa course un chamois le long de rives vertigineuses.

Par un matin radieux, le 13 Août, nous gravissons vers 4 heures, le sentier des Chalets de Loriaz sous la forêt profonde. Du côté de la Suisse le ciel est embrasé : des bandes carminées, des écharpes mauves, des flèches d'or se fondent sur un ciel vert tendre, qu'estompe doucement la ligne dentelée de la Montagne. Et près des Chalets de Loriaz (1 h.) sur l'Alpe émaillée d'arnicas d'or, de gentianes, cobalt et pourpre, où paissent plus de 150 vaches, nous voyons apparaître tout d'un coup la coupole rose du Mont Blanc.

Quel magnifique emplacement pour un hôtel avec les ascensions, proches de l'Aiguille de Loriaz, du Perron, les courses faciles à Émoison et à Barbenne par le col du Vieux, à Sint par le col du Genevrier.

Cependant sur des pentes d'éboulis assez raides et sous un soleil déjà ardent nous montons jusqu'au col de la Terrasse (2.639 m.).

Du col de la Terrasse on longe avec quelques zigs-zags (versant O.) l'arête N.-O. de l'Aiguille de Loriaz jusqu'à la pointe terminus (2.754 m., 3 h. 25 de Vallorcine). Le panorama se déploie dans toute son ampleur et c'est un contraste saisissant que ce hérissément sombre des Aiguilles Rouges au premier plan (E. S.-E.), cet entassement chaotique d'éboulis dans la vallée d'Entre-Éve, dominé par le front sourcilieux du Buet (S.-O.) et le sommet de ces coupoles de glace, la grâce jeune, sous la jeune lumière, de ces glaciers du Prieuré ! si longtemps appelés Monts-Maudits, du Valais, de l'Oberland Bernois ; des vagues bleues qui se perdent à l'horizon des vallées profondes sillonnées de rubans clairs : toutes les montagnes de Fins-Hauts et de Sixt (N.-O. et O.) d'un gris d'argent pailletées çà et là d'un reflet d'or.

Nous descendrons à peu près verticalement dans la vallée d'Entre-Éve à travers des éboulis et des rochers qu'il faut tourner ou le long duquel il faut se laisser glisser. Une rive étroite avec quelques mauvais pas nous élève au-dessus de la vallée que creuse le torrent du Nant ; viennent ensuite les pâturages et la forêt et en deux heures nous nous trouvons — avant le déjeuner — à l'Hôtel de Vallorcine.

Le 15 Août, dès 5 h. 1/2, la cloche de l'église paroissiale (au hameau de Sizebais) appelle les fidèles à la première messe. La plus grande partie se rend à la grand'messe qui doit être précédée d'une curieuse procession autour de la vieille église, bâtie comme une forteresse avec des contreforts massifs et le versant incliné de ses toits pour résister aux avalanches qui, depuis 1272, plusieurs fois, la menacèrent et même l'emportèrent.

La population vit de la culture du sol — malgré les périls de son exploitation, de l'industrie forestière ou pastorale —, de vignes situées sur les confins de Martigny, de la confection d'un miel réputé ; en hiver quelques-uns vont à la Côte d'Azur contracter un engagement dans les hôtels, d'autres fabriquent quelques menus objets en bois. Ils sont sobres, réservés et, quoique hospitaliers, se comportent, néanmoins, vis à vis de l'étranger avec une certaine fierté. Leurs mœurs sont simples, les vieilles coutumes tendent à disparaître, à peine trouve-t-on encore

la survivance de quelques pratiques pittoresques à l'occasion du mariage, lorsque la jeune épousée entre dans la maison conjugale et qu'elle doit



VALLORCINE : CHAPELLE DES NANTS.

parlé avec sa belle-mère avant d'obtenir la louche (*poche*), symbole d'autorité. Des barrières de rubans qu'il faut franchir en payant d'un cadeau offert aux gars du pays, son passage formant ainsi un pittoresque obstacle à la fiancée qui va contracter mariage hors de la commune.

Avec la civilisation, dont le nouveau chemin de fer activera les progrès, il ne restera bientôt plus rien de tout ce passé.

De nombreuses excursions ou promenades nous retiendraient encore à Vallorcine : au col de Balme (2.202 m., 1 h. 3/4), la course classique, à la Tête Noire (2 h.) et à Trient (2 h. 45), au col de la Forclaz (3 h. 30) et à Champex, par Bovines, au Chatelard (1 h.), à Fins-Hauts (2 h. 1/2), à Salvan (4 h.), à Barberine (3/4 d'heure), avec sa cascade, et plus haut sur l'Alpe célèbre, le cirque sauvage formé par les parois calcaires et neigeuses de la Tour Sallières, du mont Ruan, du pic de Tanneverge, de la pointe de Finivaz, du Perron et du Beloiseau.



MONT BLANC VU DU COL DE BALME.

Mais le Souverain nous attend : depuis le col de Balme, par de là les créneaux dentelés, les flèches hardies de Charmoz et du Grepon, des Aiguilles de Blaitières et du Plan au-dessus des glaciers des Bossons et de Taconnay qui le prolongent et le grandissent jusqu'au fond de la vallée, soutenu par cet arc-boutant formidable dont les reliefs s'accusent aux arêtes du Dôme du Goûter, des Bosses, du Mont-Maudit, du Mont Blanc du Tacul, le Mont Blanc a développé sa taille gigantesque. Il s'est étalé si fier, si provocant !

Une voiture me conduit d'Argentière à Chamonix le 19 Août, en

une heure et demie. Grâce aux soins du Docteur PAYAT, le dévoué Président de la section de Chamonix du Club Alpin Français, un guide de premier ordre, le bon géant Jules Burnet, qui s'est signalé maintes fois par son courage et son sang-froid, un porteur excellent, son beau-frère, Albert Demarchi, m'attendent. Dès 1 h. 1/2 je gravis à travers les Forêts des Tissours un chemin embaumé qui conduit à Pierre-Pointue (2 h. de Chamonix) en laissant, à travers les aiguilles de pin d'un vert sombre, passer la vision éblouissante des séracs des Bossons.

Jusqu'aux *Grands-Mulets* (5 h. de Chamonix), après la halte traditionnelle au Pavillon de Pierre-Pointue, le passage rapide sous le couloir de l'Aiguille du Midi d'où descendent les avalanches, la traversée mouvementée de la jonction sillonnée de crevasses, hérissée de séracs à vif, par suite d'un soleil dardant et prolongé, enfin l'escalade des échelles, la route est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire.

Le refuge des Grands-Mulets (3.057 m.) se dresse à l'extrémité d'un rocher isolé battu par une mer de glace dont les vagues onduleuses se redressent, se replient, puis montent encore à l'assaut de la forteresse imprenable.

Sur un ciel d'or et de pourpre dont la lueur fulgurante avive les étoiles de neige et fait flamboyer, d'un dernier reflet, les parois rocheuses du premier plan, les Aiguilles Rouges, le Brévent, les Fiz, s'enlèvent, masse violette, tunique améthyste rayée de flammes carminées. La Montagne a frémi comme au passage d'un dieu.

Cette vision ne dure qu'un instant ; le soir a déjà mis sur la vallée son ombre bleue ; ainsi que des étoiles, des étoiles terrestres, apparaissent au fond du gouffre les lumières de Chamonix. Et tandis qu'en bas, dans la nuit, tout s'apaise et s'endort, la voix de la Montagne rugit là-Haut ; des avalanches de neige se précipitent du Mont-Maudit et le vent fait rage autour de la Cabane.

Un excellent repas nous prépare à un sommeil réparateur. Mais aux Grands-Mulets le sommeil n'est jamais long : le réveil sonne à 1 h. 1/4 et à 2 h. 1/4 ; nous montons silencieusement les pentes glacées qui conduisent dans la direction du Dôme, jusqu'au grand mur de glace allant du Rocher Pitschna aux rochers inférieurs de l'arête Nord du Dôme.

A 4 h. 10 nous arrivons au Petit Plateau ; le jour se lève et fait frissonner les crêtes vives des séracs du Dôme, la Montagne tressaille, mais il fait encore très froid : le thermomètre marque — 4° au départ des Grands-Mulets, il s'est abaissé jusqu'à — 10° au sommet du Mont

Blanc. A 5 h. 1/4 (3 h. des Grands-Mulets) le Grand Plateau est atteint, cette vaste plaine que domine, en demi-cercle, à droite le Dôme du



CABANE DES GRANDS MULETS.

Goûter, à gauche le Mont-Maudit, en face la calotte du Mont Blanc, ce plateau sinistre qui est comme le cimetière de glace du Géant de nos Alpes. La Montagne vaincue, mais jamais soumise, a en effet, de terribles réveils lorsque le brouillard tourbillonne au-dessus de la cimaise fantastique, ou jusque sur les arêtes terminales surplombant le gouffre immense, frappées par la foudre et balayées par l'ouragan.

C'est là aussi que se bifurquent les routes de Chamonix par les Grands-Mulets : au centre l'ancien passage par les Rochers Rouges, celui de Jacques Balmat et de Saussure, que la catastrophe du D^r Hamel en 1820 (un missionnaire de la science) fit bientôt abandonner ; plus à l'Est la route du Corridor et du Mur de la Côte, qu'un des survivants de ce drame, le guide Joseph-Marie Coultet suivit pour la première fois en 1827 ; enfin, vers l'Ouest, la route des Bosses du Dromadaire. Balmat avait reculé devant elle, mais découverte vers 1847, grâce aux efforts du guide Marie Coultet dit Montelet, elle fut inaugurée en 1859 par la caravane du Révérend Charles Hudson.

Cette route est aujourd'hui le chemin d'ascension le plus fréquenté. Du Grand Plateau, après une pente revêche, on gagne, par la selle neigeuse (col du Dôme), qui s'ouvre au Sud du Dôme du Goûter et en remontant la ligne de faite, l'Observatoire Vallot (4.362 m.), la Cabane des Bosses (6 h. à 4 h. des Grands-Mulets) ; le vent y souffle avec rage et empêche de stationner sur la terrasse du Refuge.

Après un repos d'une heure et un repas réconfortant, nous prenons l'arête qui franchit les Bosses du Dromadaire et contourne le rocher de Tournette pour atteindre enfin la cime (9 h., 5 h. 1/2 des Grands-Mulets, haltes déduites), à l'Observatoire Janssen.

A la suite d'une journée orageuse, le ciel est sans nuages, et le merveilleux panorama qu'a dessiné avec précision et talent mon collègue et ami l'ingénieur Imfeld, se découvre jusqu'à l'extrême horizon. Le regard plonge sur cinq États, tour à tour baignés de lumière ou noyés d'ombre. C'est un entassement de pierres écroulées les unes sur les autres, une ondulation de glaciers se déroulant en une masse frissonnante, une mer à peine hérissée de quelques vagues (du N. au S.) ; la Dent du Midi, la Jungfrau, le Weisshorn, le Grand Combin, le Cervin, le Mont-Rose, la Grivolée, le Grand Paradis, le Evanna, le Mont-Viso, la Dent Parrachée, les Écrins, le Rateau.

Il n'y a plus ni mesures ni proportions, la ligne la plus fière s'étale, le relief le plus accentué s'écrase, les cimes se courbent, les gouffres bleus se relèvent, les vallées profondes ressemblent à des rubans verts, les fleuves de glace, si gigantesques d'en bas, se déroulent comme des lacets d'argent ; les villes forment des taches fuligineuses qui se devinent à peine sur le vaste damier.

Et de tout ce tumulte humain, de cette vie qui nous agite, de cet effort qui nous dresse, de ces passions qui nous soulèvent, rien ne monte là-Haut ! Dans la vallée tout évolue, tout se transforme en un perpétuel devenir. Là-Haut, tout demeure, tout reste immuable.

Et comme Élisabeth, l'héroïne de la *Mort Blanche*, on peut dire :

« Ici s'arrondit, au-dessus des églises et des montagnes, le vrai temple et quand nous serons descendus, nous saurons que nous y avons été et que nos yeux ont contemplé Dieu ! »

Encore une heure d'admiration, de recueillement et nous commençons la descente sur Chamonix ; le vent oblige à prendre quelques précautions le long de l'arête escarpée des Bossons. A 10 heures, départ du sommet, à 11 h., Cabane Vallot. J'étais tenté de suivre la route de St-Gervais (Col de Voza, Glacier de Tête Rouge, Aiguille et Dôme du

Goûter), mais nous avons laissé un compte à régler aux Grands-Mulets et il faut faire honneur à sa parole, surtout à 3.000 mètres. Un léger repas (on mange souvent, quoique peu aux grandes altitudes), puis départ de la Cabane à 11 h. 1/2; arrivée aux Grands-Mulets à midi 3/4. Par suite de la chaleur nous enfonçons profondément.

« Le soleil ruisselant en lame sur la neige
A changé en cratère la glacière ».

A 2 h. 15 nous reprenons la descente; à 4 h. 1/2 le Pavillon de Pierre-Pointue nous offrait une hospitalité fort appréciée (pendant 3/4 d'heure), à 5 h. 45, notre gîte d'étape, Chamonix, était atteint.

Je venais à peine d'y parvenir que les nuages montant du fond de l'horizon se condensent; les brouillards envahissent le Grand Plateau et bientôt, sous une nuée épaisse disparaît la calotte du Mont Blanc. La foudre éclate et presque sans répit, durant trois jours, tombe une pluie d'orage; la Montagne est ensevelie sous un linceul gris.

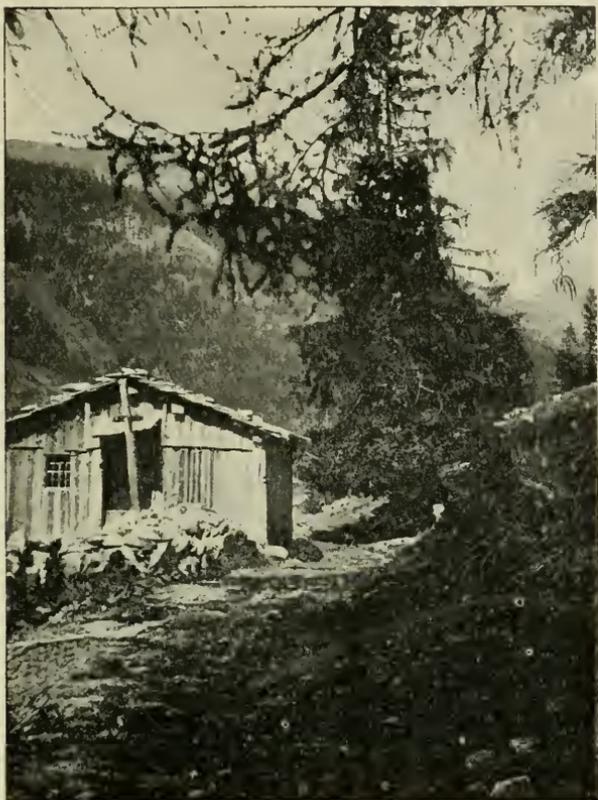
Je ne devais plus, cette année-là du moins, revoir le Mont Blanc qu'à travers un rideau de nuages, un instant déchiré pour laisser passer la vision fantastique agrandie encore par le mystère qui nous dérobaient les assises de pierre, les contreforts de glace de la cime géante. Et sur le chemin du retour, aux dernières pentes du col d'Anterne, que je traversais pour gagner Sint, je songeais à cette première impression inaltérable et féconde que fit le Mont Blanc sur l'âme enthousiaste de Durier, son historien le plus écouté :

« Un sommet d'un blanc rose très vif, sur un fond de ciel bleu d'une douceur infinie; son élévation, sa couleur si pure, le brouillard qui l'encadrait semblaient le détacher entièrement de la terre ».

Vision de poète, dira-t-on, et cependant, ce n'est pas pour sa beauté que le Mont Blanc fut désiré et voulu; c'est la *curiosité scientifique*, armant ses premiers explorateurs, qui a attiré là-Haut, Horace Benedict et Saussure. Par une suprême coquetterie, le Mont Blanc n'a voulu se livrer qu'à un savant. C'est au nom de la science déjà, que, quelques années auparavant, les frères de Luc, bientôt suivis de Pictet, avaient pris possession du Buet. Dans cette main mise, l'artiste, le poète Bourrit ne fut qu'au second plan.

Tandis qu'ailleurs les escalades romantiques et enthousiastes marquent la première période de l'alpinisme, la conquête de la Montagne n'est d'abord, à Chamonix, qu'un moyen de lui arracher son

mystère pour reconstituer un fragment de l'histoire des mondes. Après Saussure qui continua ses expériences, grâce à un séjour prolongé au



VIEUX CHEMIN DU COL DES MONTETS.

Col du Géant, Martin Bravais et Le Pileur les répètent en 1844 au Grand Plateau, puis au sommet même du Mont Blanc, Tyndall, Pitschner, Violle, Lortet et Marcel, au prix de quelles difficultés vaillamment supportées, enrichissent le domaine de la science par leurs observations. Ce furent les grandes expéditions, mais Rumfort, Dolomieux, Forbes, Agassiz, Élie de Beaumont, Lory, Daubrée, Chauveau, Alphonse Favre et tout récemment, Janssen et Joseph Vallot ont aussi apporté leur contribution — et la moisson fut féconde sur les routes

glacées du Mont Blanc — à cet extraordinaire développement scientifique qui demeure la gloire du XIX^e siècle.

De par sa défaite, la *Montagne-Roi* fut consacrée *Montagne-Science*; Souverain, les hommages de ses sujets ne montaient pas jusqu'à lui; Temple, les savants de tous les peuples sont venus y célébrer le culte désintéressé de la science. Elle est comme un symbole, comme une synthèse des temps modernes.

Ce temple de la science sera lui-même profané. En terminant sa 4^e édition du « *Mont Blanc* », Durier ajoute :

« Je ne crois pas que le Mont Blanc subisse jamais le sort dont est menacée la Jungfrau. Je ne crois pas qu'il ait à redouter la profanation des chemins de fer à crémaillère, des funiculaires ou des ascenseurs... En tous cas je ne pense pas que le moment soit proche et sans doute je ne le verrai pas. J'ai dit la Montagne qu'on gravit dans le péril et la peine, je ne dirais pas celle qu'on fera, et c'est assez pour moi, que le Mont Blanc ait deux Observatoires, sans qu'il soit doté d'une Gare-Terminus ».

Hélas le moment est venu où la profanation va s'accomplir !

Nous ne sommes pas de ceux qui entendent réserver la Montagne à une élite privilégiée. Par nos efforts, par le but même que poursuit cette puissante association du Club Alpin Français, nous voulons que profite de ses bienfaits une clientèle élargie, mais sans insister sur les difficultés de l'entreprise ou le péril de son exploitation commerciale, il nous sera permis de dire que l'on s'abuse singulièrement à croire que la Montagne conservera toute sa valeur, pour ceux qui, tout d'un coup, se trouveront, sans préparation et sans effort, transportés sur les plus hautes cimes.

J'admets les chemins de fer pour la moyenne montagne. Mais, ces géants de pierre et de glace qu'on voudrait asservir en y plantant, comme des crampons, des voies ferrées, ne s'abandonnent qu'à ceux qui savent les vaincre et les mériter; l'effort fait leur prix plus encore que le spectacle qui se déroule de là-haut, de trop haut souvent !

Nous les aimons, ces cimes glorieuses, parce qu'elles sont la meilleure école d'énergie physique et morale et parce qu'à triompher de leurs difficultés, à tourner leurs obstacles, nous devenons plus forts, plus dignes du nom d'homme.

IV.

Séance du Dimanche 24 Mars 1907.

IMPRESSIONS
D'UN VOYAGE D'ÉTUDE EN AUTRICHE-HONGRIE

Par M. GABRIEL LOUIS-JARAY,

De l'École libre des Sciences politiques,
Auditeur au Conseil d'État, Lauréat de l'Académie française.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Il se passe actuellement en Autriche-Hongrie un phénomène bien digne d'attirer toute notre attention. En pleine paix, ce pays se transforme peu à peu et l'on peut considérer comme terminée la première phase de cette évolution dont la portée européenne n'échappera à personne. Nous allons assister bientôt à la seconde partie, la plus importante et la plus féconde par les résultats qu'elle ne peut manquer de produire. Au mois de Mai prochain des élections vont avoir lieu en Autriche sous une forme absolument nouvelle en ce pays. Le suffrage, au lieu d'être restreint comme il l'a toujours été jusqu'à présent, sera désormais universel, direct et secret. C'est une transformation complète et grosse de conséquences.

L'Autriche-Hongrie n'est pas en effet un pays unitaire comme la France, c'est une mosaïque de nations diverses. La question du suffrage universel dans ces conditions est particulièrement délicate.

Voyons d'abord comment est constituée l'Autriche-Hongrie, en un mot dans quel milieu va se faire cette prochaine expérience. Nous distinguerons en Autriche-Hongrie quatre régions hautes et quatre régions basses.

Régions hautes : 1^o A l'Ouest, entre les Alpes et la ligne de Vienne à Trieste, s'étend une première région habitée par des Slaves et des Allemands ; 2^o Dans l'arc de cercle formé par les Carpathes se trouvent des Slaves et des Roumains ; 3^o Dans les Alpes dinariques et jusqu'à la Drave habitent des Jougo-Slaves ou Slaves du Sud (Slovènes, Croates (1) et Serbes) ; 4^o Le quadrilatère de Bohême est occupé au centre par les Tchèques et sur le pourtour par les Allemands.

Régions basses : 1^o Le Nord des Alpes (Allemands) ; 2^o Le Nord des Carpathes (Polonais et Ruthènes) ; La plaine Hongroise (Hongrois, Serbes, Bulgares) et 4^o La côte de Dalmatie (Italiens et Slaves).

Ceci suffit pour donner une idée de l'extrême complexité que présente l'étude des problèmes posés. Il n'y a pas seulement comme chez nous quelques grands partis politiques et sociaux. En Autriche-Hongrie chaque parti se subdivise en autant de fractions distinctes que de nationalités. Il y a des socialistes allemands, tchèques, polonais, ruthènes, roumains, magyars, italiens, serbo-croates par exemple, aux aspirations diverses, autrement dit, le nombre des partis que l'on pourrait rencontrer dans un pays unitaire comme le nôtre se trouve en Autriche-Hongrie multiplié par le nombre même des nationalités.

En ce pays il faut donc étudier une à une chaque province. Les deux États même qui forment l'Autriche-Hongrie sont tout aussi différents l'un de l'autre que l'Allemagne et la France. On voit comment il était difficile d'y introduire quelque chose de nouveau.

Ainsi les Allemands, quoique moins nombreux, avaient acquis la prédominance parce qu'ils étaient de beaucoup les plus actifs et aussi les plus fortunés. Ils s'opposaient naturellement à l'introduction du suffrage universel qui leur fera perdre leur situation prépondérante. Également les aristocrates, bien qu'ils aient beaucoup perdu de leur influence depuis dix ans, étaient encore assez puissants pour s'opposer à cette innovation.

Eh bien malgré tout, le Parlement autrichien a voté le suffrage universel direct et secret. Pour être électeur dans une localité, il suffit désormais d'y être domicilié depuis une année au moins avant l'élection.

Cette transformation est due à l'action lente du temps. Depuis dix ans

(1) Serbes et Croates ont la même langue. Les premiers se servent des caractères russes tandis que les seconds emploient les caractères latins. Les Serbes sont orthodoxes et les Croates catholiques.

surtout Tchèques et socialistes s'agitaient et réclamaient le suffrage universel, voyant en lui un moyen d'augmenter leur influence. L'Empereur l'avait promis à la Hongrie et l'on peut même dire que c'est lui qui a le plus contribué à son établissement en Autriche, car pour des raisons particulières ce suffrage n'est pas encore admis en Hongrie.

Pourquoi l'Empereur l'a-t-il voulu ? Parce qu'il a vu naître et se propager les troubles causés par les Slaves ou les socialistes et qu'il ne désire rien tant que d'achever tranquillement sa carrière. Puis l'Empereur a été impressionné en voyant le plus grand autocrate européen, le Czar, obligé de céder aussi rapidement sous la menace des bombes et des attentats, et préféra l'imiter de bonne grâce. Enfin, il a cru que ce suffrage universel serait un élément de force pour l'État et un moyen de pacification dans les querelles nationales. Il prévoit ainsi que socialistes et catholiques y gagneront en influence sans danger pour l'État, car il sait qu'ils ne sont point révolutionnaires et compte sur leur loyalisme éprouvé. C'est enfin un élément pacificateur. N'en a-t-il pas été toujours ainsi ? Partout où le suffrage universel a été introduit, il est devenu par la force des choses un élément conservateur.

Néanmoins les luttes de nationalité, si elles perdent par ce moyen de leur acuité, n'en subsistent pas moins. Nous en avons déjà maintes preuves.

Par exemple, le socialisme aurait bien voulu se former en Autriche en dehors de toutes nationalités et il n'en a pas moins dû céder devant les fortes aspirations nationales de ses partisans : il a dû finalement prendre une forme fédérative sous laquelle restent bien tranchées les unions des socialistes de chaque nationalité. Le même phénomène s'est présenté dans la formation des syndicats.

Le judaïsme est encore un élément certain de troubles futurs. On pouvait se demander à quelle nationalité allaient se rattacher les juifs autrichiens ? Leur préférence est pour l'Allemand plus cultivé à leurs yeux et dont la langue a beaucoup d'analogie avec leur jargon. Ils ont suivi longtemps leur goût pour les Allemands, mais depuis quelques années ce sentiment s'est modifié. Ils ont une tendance nationaliste à leur tour, ils rêvent enfin au Sionisme, c'est-à-dire à la reconstitution d'un nouveau royaume de Sion au sein même de l'Autriche. Ils se disent hautement de la nation juive avant tout, mais de culture allemande, polonaise, etc.

Ce mouvement particulariste se constate chez les Juifs de l'Est. Sans doute il y a de nombreux Juifs également dans l'Ouest, mais ce ne sont

que des bourgeois tandis qu'en Galicie nous trouvons des Juifs de toutes conditions, riches, de moyenne condition ou pauvres, bourgeois et prolétaires, une masse enfin ayant ses pratiques, ses écoles, sa langue et ses traditions. Avec cette tendance au Sionisme nous sommes loin de l'assimilation rêvée. En résumé le nationalisme s'est plutôt développé partout, même chez les Juifs.

La pacification de l'Autriche ne sera donc que partielle.

En Hongrie, le suffrage universel ne sera pas encore introduit. Les magyars s'y sont opposés. Ils ont jusqu'à présent la majorité et ne tiennent aucunement à être éliminés. En Hongrie tous les riches sont magyars ; en dessous d'eux il n'y a que des paysans. Or, c'est ici qu'un problème grave se pose. Nous ne trouvons pas en Hongrie toute la gamme des classes sociales comme dans l'Europe occidentale. En haut se trouve l'aristocratie magyare, noblesse terrienne et, uniquement au-dessous d'elle, une masse de paysans et de journaliers agricoles (ces derniers au nombre de plus de deux millions). A part quelques exceptions, les paysans possèdent trop peu de terre pour leur suffisance ; quant aux ouvriers agricoles ils ne possèdent même point un pouce de terrain. Tout cela constitue une masse formidable qui a vraiment *faim de la terre*, suivant l'expression consacrée.

Puis la politique est entrée en jeu. Les nobles magyars (1) veulent l'autonomie absolue, avoir leur armée propre ; mais l'Empereur, en tant que Roi de Hongrie, ne le désire pas. Aussi s'est-il adressé à l'opposition, à cette masse enfin. Le ministère le suivit dans cette politique. Aux uns, on promet le partage de toutes les terres et à ceux qui en possédaient quelque peu, on dit : vous garderez vos biens et nous ferons rendre gorge aux autres. Nous n'en voulons qu'aux gros propriétaires. En résumé, pour infirmer les magyars, on agit par en bas et c'est ainsi que la lutte sociale a été instaurée en Hongrie par le trône lui-même. C'est une partie terrible qui va se jouer prochainement en Hongrie. Elle est dangereuse pour les uns comme pour les autres. Qui réussira ?

En résumé, dès que l'on a dépassé Vienne pour se rendre vers le

(1) Le comte de Zichy, mort récemment, a dépensé la plus grande partie de sa fortune pour faire triompher le nationalisme hongrois.

Nord, le Sud ou l'Est, on a bien vite la sensation de se trouver dans un milieu nouveau à différents points de vue.

Au point de vue social : on trouve diverses nationalités nettement caractérisées et opposées les unes aux autres : Roumains, Serbes, Hongrois, Bulgares, Tchèques, etc. . . . Dans certaines parties de l'Empire, en Hongrie, par exemple, une structure particulière, c'est-à-dire cette division en deux classes uniques et ennemies : les riches en haut et les pauvres en bas, source de graves conflits futurs. Chez les Serbes et les Bulgares au contraire, nous ne voyons encore qu'une basse classe, une démocratie naturelle dont quelques individus commencent à émerger.

Au point de vue politique : la liberté n'est pas encore sérieusement établie dans aucune de ces régions si diverses.

Enfin au point de vue économique, toutes présentent le même phénomène. Ces populations qui étaient surtout agricoles jusqu'à présent, aspirent à créer chacune une industrie nationale.

Là, où toute la terre est accaparée par un petit nombre de gros propriétaires, la masse des petits paysans et des ouvriers agricoles se voit forcée ou d'émigrer sans esprit de retour ou de vivre de peu. C'est là l'origine des révoltes agraires dont il est si souvent question dans les journaux depuis quelque temps. Il en est résulté une hausse formidable du prix des terres (elle atteint 50 %), parce que les habitants de ces pays veulent en acheter à tout prix.

Que nous réserve l'avenir ? Le grand problème posé est de savoir comment les classes dirigeantes sauront résoudre la question agraire.

LE TOMBEAU DE L'AMIRAL COURBET

Une erreur s'est glissée dans le compte rendu de la conférence de M. Réginald Kann (Bulletin d'Août, p. 113), sur Formose. On lui fait dire que l'Amiral Courbet repose dans le cimetière français des Pescadores, près de ses compagnons d'armes. C'est par inadvertance ; l'Amiral Courbet est inhumé à Abbeville, son pays natal, sous un monument remarquable dû au talent du sculpteur Fontaine.

L'Amiral allait souvent au cimetière des Pescadores, il y était deux jours avant sa mort.

Ce cimetière est confié à la surveillance et à l'entretien des Japonais

par une convention internationale, renouvelable par périodes. Les Japonais voulaient la dénoncer, mais on s'est arrangé.

Les Chinois et les indigènes respectent beaucoup ce lieu de repos de nos compatriotes, leurs anciens adversaires, parce que, disent-ils, l'Amiral *Coupa* était un homme juste.

Cette rectification est due à notre excellent collègue, M. Charles Lemire, Résident honoraire de France, auteur d'une description du cimetière des Pescadores et des monuments de Courbet à Abbeville et à Paris, sur la place qui porte son nom. Ce dernier est l'œuvre de Falguière et de Mercier.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1906 ET 1907

I.

EXCURSION DANS L'ISÈRE, LES HAUTES ALPES ET LA SAVOIE

DU 5 AU 22 AOUT 1906.

Organisateurs : MM. Henri BEAUFORT et Xavier RENOARD.

Suite et fin (1).

MARDI 14 AOUT. — Nous visitons Briançon, place forte de 1^{re} classe, située à 1.336 m. d'altitude à la porte de Pignerol. Avec sa triple enceinte et ses nombreux forts, elle commande la route du mont Genève. 300 soldats et 250 douaniers suffirent à la défendre en 1815 contre les Alliés. Dans la basse

(1) Voir Bulletin d'Août, page 118.

ville et au faubourg Ste-Catherine sont établies plusieurs industries, dont la plus importante est le peignage des déchets de soie. Nous voyons dans la haute ville, son église édiflée sur un bastion, ses vastes casernes et sa vieille citadelle à la Vauban. De la place de la Paix qui forme un angle au-dessus de la vallée de la Durance on jouit d'une vue admirable. La grande Gargouille, principale artère de la ville, n'est guère plus large que les autres. Toutes du reste sont fortement inclinées, sans trottoirs et pavées de simples cailloux. L'aspect en est très original. Remarqué sur une maison de style Renaissance les inscriptions : « Cherches et vos troveres, 1575. — Entres à la petit porte (*sic*) ». D'un bastion nous voyons en contre bas le pont d'Asfeld, d'une seule arche de 40 mètres d'ouverture franchissant la Durance à 56 mètres de hauteur. Après le déjeuner, nous allons en voiture au col du mont Génèvre en compagnie de M. le capitaine Mercier, en garnison à Besançon et parent de M. Beaufort. Jusqu'au village des Alberts, nous passons dans des gorges ou défilés pittoresques entre des hauteurs fortifiées, puis nous gravissons une rude montée aux nombreux lacets par un soleil brûlant. La route s'engage ensuite sur l'autre versant et nous apercevons à un tournant le clocher du Mont Génèvre, village de 293 habitants, situé à 1.860 m. d'altitude sur le col de ce nom entre le Signal de Chenaillet (2.634 m.) et le Rocher de l'Alpet (2413 m.). Il y règne un vent froid, d'autant plus sensible que la chaleur était très forte sur le versant que nous avons quitté. L'hospice est en partie transformé en gendarmerie et le reste est loué à un hôtelier. Le col est dominé par le Mont Janus (2.514 m.) et son fort, dont les communications avec Briançon doivent être en hiver bien difficiles. En face se trouve le fort italien du Chaberton. Nous ne pouvons faire moins que d'aller en Italie, elle est si voisine ! Sur la route un obélisque nous rappelle que la route suivie a été construite sous Napoléon I^{er}. Le capitaine Mercier qui nous accompagne depuis Briançon ne peut nous suivre au delà de la frontière. Il veut bien se charger de garder nos appareils photographiques qu'il est prudent de ne pas emporter en Italie. Dès que nous avons mis les pieds dans la vallée de la Doire, nous sommes surveillés de loin et bientôt des gendarmes italiens nous accostent et nous font subir un petit interrogatoire. On nous laisse passer, mais nous n'en sommes pas moins surveillés. Nous arrivons à Clavières où se trouve le bureau des douanes italiennes, au delà la vallée de la Doire prend une pente plus accentuée, mais nous ne pouvons songer à aller jusqu'à Césanne, distant encore de 6 kilomètres. Le retour sur Briançon s'effectue rapidement et nous rentrons à l'hôtel où nous offrons des fleurs à M^{me} B., à l'occasion de sa fête et M. Renouard lui exprime au nom de tous notre gratitude pour la sollicitude avec laquelle elle n'a cessé de s'intéresser au bien-être de chacun depuis que nous voyageons de concert.

MERCREDI 15 AOUT. — Nous entrons dans la fertile vallée de la Gui-

sanne entre la Croix de Toulouse et le Signal de Prorel. Nous passons plus loin au pied du Signal du St-Chaffrey, longeons à droite les pentes du Grand Arca (2.869 m.). Voici maintenant Chantemerle, puis la Chirouze et Ville-neuve avec le hameau de la Salle. Au delà du Guibertès nous apercevons à l'Ouest le pic central de la Meije, qui se penche en surplombant au-dessus du glacier des Étançons. Nous traversons ensuite Monetier-les-Bains au pied de la Croix de Ste-Marguerite. A gauche, s'ouvre une jolie vallée et l'on aperçoit le Dôme (3.200 m.) et le glacier de Monetier. Devant nous se profile au loin dans l'échancrure du Galibier l'aiguille méridionale d'Arves. La route continue au pied des contreforts du Grand Galibier (3.242 m.) au milieu d'un paysage aride. S'élevant de plus en plus elle s'engage dans deux tunnels, dont le premier de 400 mètres est éclairé par quatre ouvertures latérales. Nous laissons à droite la route du col du Galibier, la plus haute de France (2.550 m.). Au delà du torrent de la Roche Noire descendu du Pic des Trois Évêchés (3.120 m.) nous atteignons le col du Lautaret (2.075 m.), entre les vallées de la Guisanne et de la Romanche. Le site est imposant, mais le froid nous oblige à nous couvrir, bien que le soleil brille. La flore du Lautaret est réputée une des plus riches des Alpes et depuis 1898 un jardin alpin y a été créé par l'Université de Grenoble. Du col, belle vue à l'Ouest sur le Pic Gaspard (3.884 m.) et le Pic de l'Homme. La route descend ensuite dans la vallée de la Romanche. La vue s'étend sur la terrible pente nord de la Barre des Écrins, point culminant du Pelvoux (4.103 m.), sur le pic de Neige Cordier et la grande Ruine (3.754 m.). Après avoir traversé le tunnel des Ardoisières, long de 700 m., éclairé nuit et jour à l'électricité et un autre de 280 m., nous entrons dans la Grave, bâtie en amphithéâtre contre le Signal de même nom en face de la Meije. Nous contemplons le grandiose spectacle qu'elle nous offre. Elle ressemble à une immense muraille crénelée, aux parois à pic formidables, surmontée de trois pics dont les sommets se profilent au-dessus des immenses glaciers du Tabuchet. Après le déjeuner visite du village et de sa petite église et de l'ancienne chapelle voisine des Pénitents. A quatre heures nous partons pour Bourg-d'Oisans. Laisant à droite les trois aiguilles d'Arves, nous franchissons le torrent du Guâ, au pied de la cascade des Fréaux, qui tombe de 80 m. de haut et nous nous engageons dans l'étroit et sauvage défilé appelé la Combe de Malaval. Puis la vallée se rétrécit de nouveau, à peine assez large pour la route et le torrent. Nous passons devant la cascade de la Pisse, qui tombe du plateau de Paris d'une hauteur de 200 m., puis nous franchissons la Romanche et au delà du hameau du Dauphin, le tunnel du Chambon à la sortie duquel la route s'engage dans un défilé sauvage aux parois rougeâtres et à pic. Au sortir de cette gorge, on laisse à gauche la route du col de l'Alp de Venosc et on traverse le tunnel de l'Infernet, un peu éclairé par trois larges ouvertures latérales. Puis la vallée s'élargit et la route contourne le plateau de la Rivoire. Sur des hauteurs en apparence

inaccessibles, on aperçoit quelques maisons des Balmes, hameau de la commune d'Auris, rappelant d'anciennes mines d'or. Après avoir franchi un tunnel, nous descendons la Rampe des Commères et arrivons aux Alberges, ayant laissé sur notre gauche l'entrée de la vallée du Vénéon. Un peu plus tard nous entrons à Bourg-d'Oisans, au pied du Signal de Prégental (1.944 m.). Ce bourg d'Oisans dut à sa situation plus élevée qu'aujourd'hui de n'être pas submergé en 1181 lors de la formation du lac St-Laurent, à la suite du barrage accidentel de la Romanche, causé alors par des éboulements subits. En face du Bourg d'Oisans sont les cimes neigeuses des grandes Rousses (3.473 m.). Après le dîner nous faisons une promenade dans les rues animées du bourg et assistons à un concert donné par des joueurs de cor.

JEUDI 16 AOUT. — Par le chemin suivi la veille, nous regagnons l'entrée de la vallée du Vénéon où nous nous engageons. Cette vallée s'élève graduellement à une grande hauteur dans le massif granitique de l'Oisans ou du Pelvoux. Au centre de ce massif se trouve la Barre des Écrins, sommet le plus élevé. La route passe au hameau des Gauchoirs sur un torrent qui descend du lac Lovitel. A droite s'élève le grand Rochail (3.070 m.). Au delà du hameau des Ougiers, la vallée se rétrécit entre des pentes escarpées. On aperçoit à droite l'Aiguille de Vénosc qui domine le village du même nom, bâti dans un cirque abrité. De ce petit village on voit aussi les neiges et les sommets dénudés de la Roche de la Muzelle (3.459 m.). Un peu plus loin, au bourg d'Arud, la cascade de la Pisse est en vue. Après quoi le paysage change tout à fait d'aspect, la vallée se rétrécit et toute trace de végétation disparaît. Les voitures passent au pied d'énormes blocs inclinés de façon inquiétante. Un de ces blocs, tombé en travers du torrent et appuyé sur un autre, forme un pont naturel au-dessus du Vénéon. Il y a là un entassement de débris titaniques qui forme le clapier de St-Christophe. C'est un spectacle d'une grandiose sauvagerie. Au sortir du Clapier, les voitures s'arrêtent pour permettre de jouir du spectacle pittoresque : à gauche le Vénéon se précipite sur les rochers ; à droite le plan du lac, asséché en ce moment ; au fond de la vallée, les cimes et les glaciers des Fétoules, appartenant au massif du Pelvoux. La route s'élève parmi les éboulis jusqu'au hameau des Puys, près de la cascade de Lanchâtre, entre le Soruller et l'Aiguille de Lanchâtre (2.574 m.). Puis elle gravit une forte rampe d'où l'on aperçoit les Têtes de Laranoure (3.326 et 3.341 m.) et les Aiguilles du Canard et des Arias. Plus loin, un grondement nous annonce l'approche du Torrent du Diable, que franchit un pont d'une seule arche. Nous contemplons un moment le spectacle impressionnant de ce torrent qui, descendu du glacier de la Selle (3.602 m.), se jette avec fracas dans une gorge étroite et profonde. Puis nous arrivons à St-Christophe en Oisans, où finit la route carrossable. St-Christophe est à 1.470 m. d'altitude et il faut encore s'élever de 268 m. pour atteindre la Bérarde, où se

rendent après le déjeuner la plupart des excursionnistes à pied ou montés sur des mulets, par un chemin impossible, aux pentes raides entrecoupées de paliers. Dans les passages difficiles, il leur fallut descendre même de leur monture. Ils rencontrent chemin faisant la belle cascade de la Mariande, le village de la Lavey dominé par l'Aiguille d'Olan (3.383 m.) et la superbe cascade de la Lavey, la Combe des Étages, où l'on aperçoit le pic Lory (4.083 m.), le second sommet des Écrins et au delà de deux torrents le pauvre hameau des Étages, au milieu d'un paysage encore plus sauvage. Quatre heures après leur départ de St-Christophe, les excursionnistes atteignent le petit hameau de la Bérarde, au confluent du torrent des Étançons et du Vénéon, dans un site grandiose. C'est le dernier hameau de la vallée et l'on n'en peut sortir qu'en franchissant l'un des cols qui, à travers les glaciers, conduisent aux vallées environnantes : Vallouise, Romanche ou Valgaudemar ou en revenant en arrière, ce que nous avons fait d'ailleurs le jour suivant.

VENDREDI 17 AOUT. — Ceux qui n'avaient point cru devoir suivre jusqu'au bout les plus intrépides avaient passé la nuit précédente à St-Christophe. En attendant le retour des autres, ils s'élevèrent au-dessus de la route du Bourg d'Arud, sur une terrasse d'où ils jouirent d'une vue superbe sur l'Alpe du Pin, dominée par la grande Tête de Loranoire (3.341 m.) et l'Aiguille des Arias (3.401 m.). De retour au village de St-Christophe, ils vont voir au cimetière qui entoure la petite église les tombes de deux alpinistes, morts victimes de la Meije : l'Autrichien Szigmondy et le Français Ernest Thorant. Un peu avant midi les excursionnistes qui avaient passé la nuit à la Béra de au chalet-hôtel Tairraz rentrent à St-Christophe, contents de leur excursion, regrettant seulement que le brouillard les ait empêchés de pousser jusqu'au glacier de la Pilatte, dans la haute vallée du Vénéon. Après le déjeuner nous regagnons tous ensemble Bourg d'Oisans, où nous prenons place dans un tramway. Nous suivons avec lui la Romanche, passons au pied du massif du Taillefer, puis atteignons la Roche-Taillée près Allemont. Puis la vallée se rétrécit. Au pont de l'Aveynat débouchent deux ravins, l'Infernet à gauche et la Vendène à droite ; ils amènent en temps d'orage une telle quantité d'eau dans la vallée de la Romanche qu'elle a souvent occasionné de terribles inondations. C'est ici qu'un éboulement survenu au XII^e siècle, barra la Romanche et forma le lac de S-Laurent. La vallée devient plus étroite et plus sauvage. Nous entrons dans la pittoresque gorge du Livet. Le village de ce nom est situé au pied du grand Galbert (2.543 m.). On y aperçoit l'usine qui fournit l'éclairage électrique à Grenoble, sis à 36 kilomètres de là. Jusqu'à Gavel la route continue dans une gorge parsemée d'énormes rocs éboulés. Nous traversons ensuite la Séchilienne, qui possède un vieux château flanqué de deux tours en face de la Maladraie (2.144 m.). A droite on aperçoit la cime de la montagne de Chamrousse (2.255 m.). Au delà des hameaux du

Péage et du Chaudron. nous entrons enfin dans la ville industrielle de Vizille. Le château de Vizille fut bâti par le Duc de Lesdiguières au XVII^e siècle et devint la propriété de Claude Périer, l'ancêtre des Casimir Périer. Il possède un fort beau parc. Un peu plus loin, nous prenons à la gare de Jarrie-Vizille le train qui nous ramène à Grenoble.

SAMEDI 18 AOUT. — Bien que cette journée dût être consacrée au repos, nous décidâmes tous de nous rendre à la Grande Chartreuse. Depuis l'expulsion des Chartreux, le monastère a perdu son principal attrait. Aussi le nombre des visiteurs partis de Grenoble est-il tombé de 25.617 en 1901 avant le départ des religieux à 15.727 en 1905. Néanmoins la beauté du site mérite toujours une visite. Nous prenons avec un car alpin la route de Lyon. longeons à droite le Casque de Néron et gagnons par une forte pente au delà de St-Martin-le-Vinoux, St-Robert et de Fontanil le petit bourg de Voreppe. Là nous pénétrons dans la vallée de la Placette. La route s'élève alors présentant de beaux points de vue sur les montagnes de Lans et la vallée de l'Isère. puis successivement sur la grande Aiguille de Chalais et la grande Sûre. Après le col de la Placette la route descend rapidement jusqu'à la jonction de la route de Voiron et l'on atteint ensuite St-Laurent du Pont dans la vallée du Guiers mort. L'église et l'hôpital ont été construits avec des dons des Chartreux. Nous remontons ensuite le Guiers mort et traversons Fourvoirie où les Chartreux distillaient leur fameuse liqueur connue depuis 1842. Ils en fabriquaient en dernier lieu 1.900.000 litres par an. Au delà d'une fabrique de limes, la voiture s'engage dans une gorge entre des rochers escarpés garnis de sapins. C'est l'entrée du désert, ancien domaine des Chartreux. La vallée était si étroite en cet endroit que le général des Chartreux fit tailler dans les rochers un chemin en encorbellement, élargi depuis. La végétation est intense, malheureusement des usines à ciment établies à droite de la route couvrent partout les arbres de poussière. Nous traversons le pont St-Bruno, dominant le Guiers de 42 m. de hauteur et le franchissant d'une seule arche de 20 mètres d'ouverture. Au delà le chemin s'élève à une grande hauteur. Nous croisons le pic de l'Aillette, pyramide isolée surmontée d'une croix. Après avoir passé trois tunnels, nous pénétrons dans une gorge plus large mais aussi plus sauvage. L'horizon est borné par de hautes falaises aux formes bizarres. A droite on aperçoit le col de la Cochette, par où l'on peut descendre dans la vallée de l'Isère par le village de la Monta. S'éloignant alors du Guiers mort la route traverse une belle forêt au sortir de laquelle on aperçoit le grand Som (2.033 m.) surmonté d'une croix qui domine la Grande-Chartreuse. Le monastère occupe une superficie de cinq hectares renfermé entièrement dans une enceinte emmurillée. Il se compose de deux corps de bâtiments, dont les toitures très inclinées ont une superficie de 40.000 mètres carrés. Les six clochers de hauteur différente produisent un effet très original. Auprès du monastère se trouve

l'ancienne hôtellerie où logeaient les dames auxquelles l'entrée du couvent était interdite. La Grande-Chartreuse, fondée par saint Bruno en 1085, vint à compter jusqu'à 206 succursales. Depuis l'expulsion des religieux elle a perdu son principal attrait. Avec eux ont disparu la bibliothèque, les plans et vues des autres monastères, les tableaux de la vie de saint Bruno, les portraits des généraux de l'ordre et de tant d'autres illustres personnages, la statue de saint Bruno, etc., si bien que la visite de ce couvent vide et dénudé n'offre plus qu'un intérêt rétrospectif. La Grande-Chartreuse a été trop souvent décrite pour que nous nous y arrétions ici. Nous l'avons parcourue rapidement sous la conduite d'un gardien officiel fort pressé de réciter la leçon apprise pour en finir au plus vite. Au retour nous prenons sous-bois une route qui laisse à droite la route de St-Laurent du Pont, nous passons à la ferme du couvent et franchissons le Guiers mort, descendu de la Dent de Crolles. Puis nous atteignons le Diat, hameau de St-Pierre de Chartreuse, bâti en espalier sur les pentes du col du Cucheron. Au delà commence une montée qui continue monotone au pas des chevaux pendant deux heures. En face de nous, Chamechaude (2.087 m.), le point culminant du massif.

Nous traversons ensuite une superbe forêt de sapins avant d'atteindre le col de la Porte (1.352 m.), entre Chamechaude et le Charmant-Som. Au delà du col nous descendons rapidement au Sappey, village entouré de sapins et centre de villégiature. La route descend dans la vallée de la Vence pour remonter à travers une gorge boisée au col de Vence, entre le St-Eynard et le mont Pellioux, l'un des sommets du Rachais. Après avoir franchi le col, nous découvrons un admirable panorama qui nous dédommage amplement de la monotonie du retour jusqu'ici. La vue s'étend sur Grenoble, la vallée de l'Isère et le massif de Belledonne, au delà sur les sommets du Haut-Dauphiné, le Pelvoux, les Grandes-Rousses, les montagnes de la Maurienne et de la Tarentaise. C'est un spectacle inoubliable, après quoi la descente vers Grenoble, faite d'ailleurs à une allure fort rapide, ne présente plus qu'un intérêt secondaire. Nous y rentrons par le riant village de Corenc et par la Tronche.

DIMANCHE 19 AOUT. — Nous quittons définitivement Grenoble à 8 h. 1/2 du matin et une heure et quart après nous descendons en train à Pontcharra. Les points de vue ne nous manquèrent point pendant le trajet : les massifs de la Grande-Chartreuse et de Belledonne, Gières qui dessert Uriage-les-Bains, Domène à l'entrée de la gorge du Doménon, Lancey, le château de Vorze. Teucin et son château, Goncelin avec la tour carrée de Montpansard et sur une hauteur dominant la vallée de l'Isère le château Bayard, en ruines, où naquit en 1476, le chevalier Sans-Peur et Sans-Reproche. A Pontcharra nous laissons nos bagages à la consigne pour nous rendre en tramway à Allevard-les-Bains. La voie s'engage bientôt dans une gorge étroite et pittoresque, où coule le Bréda. A Détrier nous prenons au Sud, remontant la vallée du Bréda

au pied de la montagne de Brame-Farine (1.231 m.), qui sépare cette vallée de l'Isère et nous sommes bientôt à Allevard, ville d'eaux réputée et cité industrielle (soieries, hauts-fourneaux, forges et aciéries alimentées par les mines de fer voisines de la Taillat). Son principal attrait pour le touriste, c'est sa situation qui en fait un centre d'excursions variées. Le vieux bourg est assez délabré, le quartier commerçant près de l'église a déjà un aspect plus propre et plus moderne. Les hôtels et villas sont groupés autour de l'établissement thermal et du Casino. Le château du XVIII^e siècle n'a de remarquable que son parc. Nous nous rendons par la ville au pont de la gorge du Bréda et laissant à gauche le chemin des forges, nous montons un chemin pierreux de pente très prononcée qui mène à un sentier fermé par une barrière. Un gardien y perçoit un droit d'entrée. Ce sentier descend en serpentant vers le torrent que l'on suit ensuite quelque temps au milieu des rochers. Franchissant alors le Bréda qui se précipite en cascade sur un pont fort étroit, on pénètre dans un défilé se rétrécissant entre les rochers à pic et les eaux du torrent. Plus avant il est impossible de pénétrer plus loin, il n'y a plus place que pour le torrent lui-même. On y aperçoit de loin le glacier du grand Gleyzin (2.789 m.) qui l'alimente. Cet endroit pittoresque a été surnommé le Bout du monde.

En revenant de là, nous profitons de notre passage devant l'établissement thermal pour le visiter. Fondé en 1837, il a une source d'eau sulfureuse iodée et gazeuse qui s'emploie en bains, en boisson et surtout en inhalations pour le traitement des maladies de l'appareil respiratoire, diathésiques ou inflammatoires. Au sortir de l'établissement nous traversons le parc planté de beaux arbres et nous allons déjeuner au fond du parc au grand hôtel des Plantes. A quatre heures nous étions de retour à Pontcharra et prenions le train pour Chambéry. Entrés en Savoie, nous avons à gauche le mont Granier et au Nord la Dent de Nivolet, surmontée d'une gigantesque croix dorée. Nous atteignons Ste-Hélène du Lac au bord d'un petit lac de 39 hectares, en face de Chapareillan, point terminus du tramway électrique de Grenoble. Ensuite on franchit l'Isère et l'on jouit d'une belle vue sur sa haute vallée et le Mont Blanc. Puis on atteint Montmélian, jadis fortifiée et on arrive à Chambéry. Nous laissons là nos bagages à la consigne et allons rapidement visiter la ville. L'ancienne capitale de la Savoie, située sur les rives de deux petits affluents du lac du Bourget, possède outre ses vieux quartiers aux rues étroites, d'autres percées toutes modernes mais manque beaucoup d'animation. Nous passons au Palais de Justice devant lequel se trouve la statue du jurisconsulte Antoine Fabre (1557-1614), le Musée-Bibliothèque en face et le Château, ancienne résidence des ducs de Savoie. Il n'a plus guère d'ancien que trois tours, la façade sur la place et le chevet de la Ste-Chapelle. C'est aujourd'hui la Préfecture et le siège de la division militaire. A l'intérieur de l'enceinte se trouve une terrasse aux arbres séculaires. Un très beau portail gothique orne le

sommet du grand escalier qui en permet l'accès aux promeneurs. En face du château les statues des deux frères Joseph et Xavier de Maistre. Autres curiosités encore : la rue de Boigne avec ses maisons à hautes arcades comme dans certaines villes d'Italie, Turin et Bologne par exemple, l'Hôtel de Ville, la Cathédrale St-François, du XV^e siècle, avec sa crypte du XI^e siècle. Le monument de Boigne ou fontaine des Éléphants, colonne en marbre surmontée de la statue en pied du général de Boigne sur un piédestal massif, d'où sortent à demi quatre éléphants en bronze qui jettent l'eau par leur trompe. Chambéry renferme de nombreux établissements de bienfaisance dûs en partie à la générosité de ce général qui, au service d'un maharajah s'était acquis aux Indes une fortune considérable. — Retournant vers la gare nous pûmes encore admirer une statue de jeune savoyard, serrant dans ses bras le drapeau, œuvre de Falguière. A 6 h. 25 nous partons de Chambéry et vingt minutes après nous descendons à Aix-les-Bains. Là, par une allée en pente très accentuée nous gagnons le grand hôtel des Bergues et de New-York où nous logeons. Après le dîner, nous allons écouter la musique dans le beau parc du grand Cercle. Puis nous pénétrons dans l'intérieur de l'établissement où a lieu, dans un immense salon, un bal très animé, tandis que dans d'autres tout aussi luxueux se pressent déjà les joueurs autour des croupiers, mais pressés de nous reposer, nous ne nous y attardons pas.

LUNDI 20 AOUT. — Le matin promenade en ville. Aix-les-Bains, station balnéaire et centre de villégiature mondaine déjà à la mode au XVIII^e siècle, est située dans une plaine entourée de montagnes, contreforts du Revard (1.545 m.), en face du lac du Bourget. Abrisée par la muraille du Revard, elle jouit d'un climat généralement chaud tempéré par les brises du lac. La ville s'est beaucoup développée. Le parc est bien ombragé. A l'une de ses extrémités se trouve la gare du chemin de fer de Revard, qui fut le premier chemin de fer à crémaillère de France. Cette petite ligne conduit au sanatorium de Pugny-Corbières, sur un petit plateau de 600 m. d'altitude et plus haut sur le plateau du Revard. L'Hôtel de Ville d'Aix-les-Bains est l'ancien château du marquis d'Aix, datant du XVI^e siècle. Derrière se trouve l'établissement thermal, alimenté par deux sources de 45 à 47 degrés. Elles sont usitées pour le traitement des rhumatismes et maladies de peau et des suites de fractures ou de contusions. Devant l'établissement thermal s'élève l'Arc de Campanus, de l'époque gallo-romaine, de 9 mètres de haut sur 7 de large, ancienne porte d'un monument funèbre, érigé par un certain Pompeius Campanus à sa famille. La prospérité d'Aix tient peut-être plus à ses cercles où l'on joue beaucoup qu'à la vieille réputation de ses eaux. Aix possède deux Casinos : le Grand Cercle et la Villa des Fleurs, de création plus récente.

Parmi les excursions nombreuses que l'on peut faire dans les environs, la principale est celle du lac du Bourget et à l'Abbaye d'Hautecombe. Nous par-

tons par le tramway à air comprimé au Grand Port où se trouve l'embarcadère des bateaux à vapeur. De là on aperçoit au Nord du lac le donjon démantelé de Chatillon où Lamartine écrivit « Le Lac ». A l'extrémité opposée est le village du Bourget, au pied du Mont du Chat (1.497 m.) qui borde la rive occidentale du lac. — Celui-ci s'étend sur une longueur de 16 kilomètres et une largeur de 3 à 5. Le bateau s'en va directement à l'Abbaye d'Hautecombe, desservie par les moines Bernardins de l'Ordre de Cîteaux. La chapelle de l'abbaye a servi du XII^e au XVIII^e siècle de lieu de sépulture aux princes de la maison de Savoie et se trouve encore sous le patronage des rois d'Italie. Sa décoration est lourde et sa richesse est excessive. Les statues et monuments funèbres du pourtour rappellent le Campo Santo de Gênes par leur beauté, le fini des détails et aussi parfois leur réalisme d'un goût discutable ; c'est ainsi qu'un prince mort empoisonné est représenté avec le visage contracté et les mains crispées par les affres de l'agonie. Tout cela est vu fort hâtivement, car le bateau ne fait escale à Hautecombe que pendant trois quarts d'heure. De là le bateau nous mène à l'extrémité du lac et par le canal de Savières nous arrivons à Chanaz. Après nous avoir laissé quelque temps contempler le cours impétueux du Rhône, le bateau nous ramène à Aix où nous pouvons encore assister à l'arrivée d'une course d'automobiles. Le soir nous assistons à un magnifique feu d'artifice au parc du Casino et ensuite à un acte de *Carmen* à la Villa des Fleurs.

MARDI 21 AOUT. — A 7 h. 1/2 du matin, nous prenons le train pour Annecy. La voie remonte d'abord la vallée du Sierroz et dessert Grisy-sur-Aix où il y a une cascade, puis Albens, station au delà de laquelle se trouve à droite le Semnoz (1.704 m.), qui s'étend à l'Ouest du lac d'Annecy et la Tournette (2.352 m.) à l'Est de ce même lac. Après Rumilly la ligne traverse le Chéron sur un viaduc et s'engage dans le pittoresque défilé du Fier, dans lequel on franchit 10 viaducs et 2 tunnels. — Après la station de Lovagny-Gorges du Fier, point de départ pour la visite de ces fameuses gorges où le Fier s'est creusé dans une faille calcaire un long et étroit passage à 90 m. de profondeur, on a une belle vue sur les montagnes qui englobent Annecy, le Semnoz, la Tournette et la Tête de Parmelan au Nord (1.855 m.) Encore un tunnel de 1.200 m. de longueur et un viaduc sur le Fier et nous sommes à Annecy. Nous nous rendons en tramway au bord du lac et prenons place sur le « *Mont Blanc* » pour faire le tour du lac. Son aspect est ravissant avec ses eaux d'un bleu intense au soleil et d'un bleu sombre et tirant sur le vert à l'ombre. — Avec l'encadrement de ses rives verdoyantes où s'étagent les villages et les villas, il ressemble à un miroir liquide de saphir et d'émeraude. Sa longueur, 14 kilomètres sur 1 à 3 et demi de large. Nous allons d'abord vers l'Est, puis ensuite vers le Sud. Derrière nous, nous laissons Annecy avec son jardin public et l'île des Cygnes ; dans le lointain la gigantesque muraille

du Parmelan. Près du lac on voit la montagne de Veyrier, les Dents de Lanfon et plus avant le massif de la Tournette à l'Est ; la longue croupe du Semnoz à l'Ouest et la montagne du Charbon qui encadrent le paysage au Sud. Le bateau fait escale à Chavoire, hameau près duquel est la maison en ruines qu'habita Jean-Jacques Rousseau, à Veyrier, à Menthon-St-Bernard, où se trouvent d'anciens thermes romains transformés en établissement de bains et non loin du vieux château où naquit en 923 saint Bernard de Menthon, fondateur des hospices du Grand et du Petit St-Bernard, à St-Jorioz et à Talloires, la plus importante des localités riveraines du lac, patrie de Berthollet. Talloires est séparé de Menthon par le roc de Chères sur lequel se trouve le tombeau de l'historien Taine. Puis le bateau s'arrête à Duingt, à l'entrée de la seconde partie du lac, la plus petite, que nous masquaient auparavant le roc de Chères et la presqu'île de Duingt. Le bateau ne s'arrête plus qu'au Bout du Lac, petit hameau situé près de la gare de la Thuile, sur la ligne d'Annecy à Albertville, après quoi, il nous ramène à Annecy en desservant les mêmes stations qu'à l'aller. Après le déjeuner, visite rapide de la ville. Entourée de belles promenades, elle est d'aspect fort attrayant. La vieille ville a des rues bordées de vieilles maisons à arcades, des passages voûtés et des canaux qui la sillonnent pittoresquement. Le monastère de la Visitation renferme les châsses de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. L'église N.-D. de Lusse a un clocher roman garni d'échauguettes. La cathédrale gothique, St-Pierre-es-Liens est du XVI^e siècle. Un peu plus loin est le palais de l'Isle, en forme de proue, ancienne maison fortifiée des comtes du Génevois, datant du XIII^e siècle. Derrière ce palais, une rampe conduit à l'ancien château-fort, avec ses tours carrées à mâchicoulis du XIV^e et du XVI^e siècles, transformé en caserne. L'église St-Maurice, l'Hôtel de Ville qui renferme un musée contenant surtout des antiquités et une bibliothèque avec des manuscrits et des autographes de saint François de Sales, de J.-J. Rousseau, du jurisconsulte Favre, une statue du président Carnot, le jardin public sur une presqu'île entourée par le lac, la petite île des Cygnes, avec la statue de Berthollet, la magnifique promenade du Paquier, aux arbres séculaires, la Préfecture et la statue de Germain Sommelier, l'un des ingénieurs qui percèrent le mont Cenis et l'inventeur de la machine perforatrice à air comprimé. Dans les environs se trouve sur une colline Annecy-le-Vieux, où a été fondue la plus grosse cloche qui existe en Europe, la Russie exceptée, « La Savoyarde », bourdon de 18.000 kilog. destiné à la Basilique de Montmartre. Nous ne poussons pas jusque-là et après avoir jeté un dernier regard sur le lac, nous regagnons Aix-les-Bains. Avant le dîner, les excursionnistes se réunirent dans un salon de l'hôtel pour offrir à notre directeur, M. Beaufort, un petit souvenir. M. Renouard le prie, au nom de tous, d'agréer tous nos remerciements pour le dévouement avec lequel il n'a cessé de diriger l'excursion. Après le dîner, la plupart des excursionnistes vont se reposer de

bonne heure, tandis que quelques intrépides vont au grand Cercle assister à une représentation d'opéra.

MERCREDI 22 AOUT. — Nous partons pour Culoz à 7 h. 20. La ligne passe entre la rive étroite du lac du Bourget et le mont Gigot. Nous revoyons à gauche la Dent du Chat et l'Abbaye d'Hautecombe. Les eaux du lac sont aujourd'hui troubles et agitées par de grosses vagues. Nous traversons plusieurs tunnels, dont l'un de 1.300 m. de long. La voie continue à longer le lac jusqu'à Chatillon et atteint Culoz où nous changeons de train. Cette fois c'est le retour définitif. Nous changeons encore à Ambérieu, déjeunons au buffet de Mâcon, restons un quart d'heure à Dijon, juste le temps de nous dégourdir les jambes avant de monter dans l'express de 1 h. 30 qui doit nous ramener à Lille seulement dix heures plus tard. A partir de Dijon nous n'avons plus à descendre en cours de route et nous soupions dans le wagon-restaurant entre Châlons-sur-Marne et Reims. Il est près de minuit quand nous entrons en gare de Lille où nous prenons congé de nos compagnons de route. emportant chacun le meilleur souvenir de ce voyage en tous points réussi et dont la gaité, la bonne humeur et l'entente qui n'ont cessé de régner parmi nos excursionnistes ont contribué encore à en augmenter le charme.

G. LESENS.

II.

EXCURSION DES LAURÉATS DU PRIX DANIEL DE 1906

A CASSEL ET A DUNKERQUE

Le Jeudi 27 Juin 1907.

Directeurs : MM. A. SCHOTSMANS et E. CANTINEAU.

Les lauréats ont eu cette année l'avantage de faire connaissance avec deux localités particulièrement intéressantes, deux villes n'ayant pas leurs pareilles dans notre département. Pour des amateurs de géographie ce n'était pas mince chance !

Le 27 Juin, partis de Lille à 7 h., le train les déposait à 8 h. dans la gare de Cassel située sur le territoire de Bavinchove, au pied du Mont qu'ils avaient déjà aperçu un instant avant d'arriver à Hazebrouck. L'escale ne doit pas être de longue durée et on se hâte de partir vers la ville ; on y monte par une route ombragée passant près du village d'Oxelaere, côtoyant près fleuris ou moissons verdoyantes qui séparent les parcs des quatre châteaux garnissant ce côté du Mont. C'est allègrement, avec l'agilité de leurs quinze ans, qu'ils grimpent la rampe fort raide qui conduit à l'extrémité de la rue de Lille. Par un détour de trois minutes, ils jettent un coup d'œil sur le cimetière pour observer un énorme et intéressant monolithe en poudingue ferrugineux à silex, variété de grés tertiaire sur lequel on leur donne des détails intéressants. De là aussi, ils regardent curieusement le Mont des Récollets, avec ses flancs éventrés par une vaste sablière dont on n'est séparé, de là, que par une vallée d'à peine un kilomètre, mais il faudrait disposer d'une heure de plus pour pouvoir aller la visiter. Nous gagnons ensuite le centre de la ville par un sentier serpentant sur le flanc Nord du Mont qui est d'un pittoresque accidenté tout à fait ravissant. Là, il faut encore grimper avec effort le raidillon qui nous mène près de l'église et sur la grand'place fort encombrée de voitures et de boutiques foraines, le jeudi étant jour de marché.

Là aussi se trouve l'Hôtel du Sauvage et tous les yeux en cherchent vivement l'enseigne ; c'est qu'il est 9 h. 1/2 et le déjeuner de 5 1/2 ne peut plus être chez nos jeunes gens qu'un lointain souvenir. Quelques pains bien fourrés de viande froide et arrosés d'un bon petit vin blanc, rendent bien vite tout le groupe attentif à nos explications, après toutefois un achat de postales illustrées.

Nous grimpons d'abord par un escalier pittoresque sur la butte du *Castellum*, le point culminant du Mont que les Romains avaient fortifié il y a 2.000 ans et qui resta la citadelle si disputée jusqu'à la paix de Nimègue (1678) où elle devint définitivement française, après la victoire de Monsieur, Philippe d'Orléans, sur Guillaume d'Orange, stathouder des Pays-Bas (1677). Là se trouve une pyramide commémorative des trois célèbres batailles historiques de Cassel, de 1071, 1326 et 1677 ; nous en indiquons les faits tout en montrant les endroits où elles furent livrées. Nous sommes ici à 173 m. 50 d'altitude et non 158 m., suivant la rectification opérée en 1905, d'après les observations scientifiques d'un membre de notre Société (voir Bull. Mai 1904).

Après avoir aperçu au loin les tours et les clochers de Dunkerque (30 km), de St-Omer et de Bergues (20 km), de Poperinghe, d'Hazebrouck, d'Aire-sur-la-Lys (10 à 15 km), etc., etc. ; vu l'horizon au N. bordé par les blanches dunes de la Mer du Nord, vu l'énorme panache de vapeur et de fumée des Aciéries d'Isbergue tout au S. ; et le Mont des Cattes avec son monastère vers l'Est, tandis que, près de nous, le légendaire moulin de la butte tourne avec fracas ses grandes ailes activées par un vent violent, nous dégringolons par la

porte voûtée de l'ancienne citadelle jusque sur la Place, en face de la porte d'Aire encore crénelée et armoriée. A notre gauche se trouve l'Hôtel de Ville de 1634, où se trouve le musée communal ; nous jetons un coup d'œil rapide sur les curiosités locales qu'il renferme, poteries et monnaies romaines, coquillages fossiles, objets se rapportant à l'histoire de la ville, etc., etc., qui intéressent assez vivement nos jeunes gens. Nous voyons ensuite la Mairie, l'Église, le Collège, etc. Déjà il est 11 h. 10, il faut partir ; un chemin raccourci à travers jardins et pâtures nous descend en une course rapide vers la gare et à 11 h. 47 nous roulons vers Dunkerque.

En route, nous montrons à nos compagnons, comme Cassel domine toute la plaine, toujours visible comme repère d'orientation, même de Dunkerque. Ils regardent en passant la vieille tour carrée et un vaste hospice tout neuf à Arnèke, puis l'ancien et curieux château d'Esquelbecq dont on aperçoit la tourelle. Bientôt, voilà Bergues, dont le beffroi magnifique et fort ancien attire les regards en même temps que la tour de l'Église dont le couronnement a un cachet particulier. Nous faisons alors remarquer aux lauréats de géographie le changement d'aspect du paysage, le sol n'est plus le même ; les prairies abondent davantage et les champs ont en partie disparu dans la plaine maritime dont les cataclysmes marins ont modifié la nature et la forme du sol. Les arbres si nombreux jusqu'à présent deviennent rares, le vent de la mer empêche leur croissance et ceux qu'on entretient difficilement le long des grandes routes témoignent par leur cime fortement courbée vers le S.-E., de la direction habituelle des rafales qu'ils ont à supporter.

Enfin voici Dunkerque, il est 12 h. 17 et nous nous dirigeons hâtivement vers l'hôtel où nous devons faire une sérieuse provision de forces pour la seconde partie du voyage. Nous voyons en passant la Sous-Préfecture, les deux flèches de l'église St-Martin, le sombre Palais de Justice ; puis voilà la commerçante rue Alexandre III ; nous sommes arrivés.

Le repas fut d'autant meilleur que l'on avait faim ; il était du reste copieux et bien servi ; au champagne (oh ! une coupe seulement), on leva son verre à la mémoire vénérée de M. Léonard Danel, le Mécène connu de tous les Lillois, le fondateur du voyage à la mer annuel pour 10 lauréats de notre Société ; puis on but à la prospérité de la Société et à la santé de son dévoué et si estimé Président. Ensuite les 10 lauréats se cotisèrent pour envoyer à Madame Paul Crepy-Danel un télégramme de remerciements et de reconnaissance.

Nous voilà donc tous encore prêts et dispos pour une nouvelle exploration. En sortant de l'hôtel nous offrons quelques postales illustrées à nos jeunes convives, qui, sacrifiant à la mode, se hâtent de les expédier à leurs parents et amis ; puis utilisant la vigueur acquise nous gravissons rapidement les 300 marches qui nous mènent au sommet du beffroi. Cette ascension est bien le clou de la visite de Dunkerque au point de vue géographique. En effet,

nous avons là sous les yeux un panorama circulaire qui est la carte en relief naturelle, du port, de la ville et des environs, c'est-à-dire que nous prenons la connaissance générale du pays. Vers le N. la vaste plaine liquide miroite, teintée d'un beau vert émeraude s'accroissant jusqu'au vert sombre à l'horizon lointain, c'est la mer du Nord ; vers le S., au contraire, il y a un océan de prairies, de champs et de bosquets, panorama pittoresque que décorent au loin les clochers de Bergues et le Mont Cassel. Près de nous, nous décrivons le port aux jeunes touristes, le chenal, les bassins et les darses où flottent les grands cargo-boats en chargement ou en déchargement ; puis les môles et les quais dont les 8.000 mètres sont encombrés de marchandises, de grues, de wagons, de hangars et d'entrepôts ; là s'effectue chaque année un trafic de plus de 3 millions de tonnes de marchandises par 5 à 6.000 navires d'un tonnage parfois considérable, avec l'aide de 40 kilom. de voies ferrées garnissant tous les quais qu'ils raccordent à la gare et à la batellerie.

Nous montrons une vaste construction surmontée d'un campanile, c'est le *Bâtiment central* où siège la Chambre de Commerce et où sont réunies toutes les administrations qui coopèrent au mouvement du port ; nous expliquons l'importance de cette centralisation de tous les services. Sur la gauche est la *Machinerie hydraulique* qui actionne tout l'outillage, grues, écluses, etc. A droite, deux grandes cheminées indiquant la machinerie d'épuisement des *Cales de radoub*, les plus belles de France ; un peu plus loin, le *Phare* découpe sa blanche silhouette sur la belle couleur verte de la mer. Enfin, derrière les fortifications apparaissent les dunes qui se prolongent vers St-Pol ; nous y voyons circuler les wagons occupés sur des rails volants aux premiers travaux du nouvel agrandissement projeté du port qui, après leur achèvement, fera de Dunkerque le Marseille du Nord avec 15 à 18.000 mètres de quais. Nous reportant à droite vers le N. nous montrons le *Chenal* qui a 130 m. de large entre les estacades et 210 m. entre les talus de pierre où on le nomme *Avant-Port* ; la longueur totale est de 2.250 m., de l'entrée jusqu'au *Bassin du Commerce*. Il a une profondeur d'environ 10 m. entre marées, du reste la *grande Écluse du Nord*, dite écluse Trystram, que nous indiquons à l'entrée de l'avant-port a 210 m. de long sur 25 de large, avec la côte de 10 m. 90 de hauteur d'eau en marée. Les plus grands navires peuvent donc maintenant accéder facilement dans le port de Dunkerque, pratiqué seulement il y a un siècle par les modestes goëlettes de pêche.

Sur la droite de l'avant-port on voit les vastes chantiers de constructions maritimes de la *Société des Chantiers de France*, qui construit des navires de 150 m. de long et dont l'outillage permet toutes les réparations. Là, les fortifications nous séparent de la plage que l'on aperçoit décorativement garnie par le *Kursaal*, le *Casino* et une longue suite d'élégants chalets alignés le long du quai-promenade. C'est *Malo*, c'est *Rosendael*, c'est *Zuydcoote*, etc., peuplant le vaste désert de sable où Turenne gagna jadis la *Bataille des Dunes*

(1658), si célèbre par ses péripéties militaires et par ses résultats politiques qui firent de Dunkerque une ville espagnole, puis française, ensuite anglaise le même jour.

Mais plus près de nous, à portée de la main, nous avons le campanile élevé du magnifique *Hôtel de Ville*, chef-d'œuvre de notre concitoyen L. Cordonnier ; nous en disons à nos jeunes lauréats les beautés intérieures que nous ne verrons pas. Plus près encore, nous dominons l'*Église St-Éloi* et toute la ville avec la belle statue de *Jean-Bart*, à l'allure énergique qui, sur la place d'Armes, est pour les Dunkerquois une sorte de palladium au point de vue patriotique, comme la statuette de N.-D. des Dunes l'est au point de vue religieux. Cependant nous venons d'apercevoir dans l'arrière-port la flottille de la *défense mobile* et nos jeunes gens demandent pour voir de près les torpilleurs, nous accédons volontiers à leur désir et nous descendons les longues spires de l'escalier bien plus rapidement que nous ne les avons montées. En deux minutes nous sommes au quai et sous la conduite d'un fusilier marin détaché du corps de garde nous visitons dans ses détails l'un de ces petits bâtiments, si terribles adversaires des grands cuirassés par l'engin d'apparence modeste et bénigne que ce David porte seulement en double exemplaire contre Goliath.

Mais le temps s'écoule avec une vitesse désespérante et il faut rogner sur le programme projeté ; nous mettons aux voix la visite pédestre du port, avec celle d'un cargo-boat ou une promenade à la plage pour clôturer la journée ; nous pensons bien qu'on voudra gambader, mais nous voulons laisser le plaisir séduisant de pouvoir choisir. En effet, c'est avec une joie non dissimulée que tous votent pour aller à la plage. On veut prendre ses ébats sur le sable qu'on a vu de la tour et toucher la mousse blanche qui borde la plaine liquide, si imposante dans le calme d'aujourd'hui par son immensité et parfois si grandiose dans ses irrésistibles accès de fureur ; et bientôt le tramway nous emporte vers le rivage.

En route nous montrons la façade de l'*Hôtel de Ville*, ornée de statues historiques, la *Tour du Leughenaer*, dont le feu éclaire le chenal, puis l'*Église anglicane*, la *Chapelle des Dunes*, dont la Vierge est si vénérée des marins, le *Monument de la Victoire* (1893), dont l'allégorie campée au sommet a une pose d'une étonnante hardiesse d'équilibre, dans un geste admirable pour rappeler le souvenir de la levée du siège de Dunkerque après la victoire d'Hondschoote en 1793. Enfin les fortifications franchies, nous descendons du tramway presque sur la plage. Après une courte minute d'extase, tout le groupe s'emballé en une course folle que l'eau seule peut arrêter. C'est la mer ignorée, c'est la mer désirée ! La grande charmeuse les fascine, ils sont heureux ! Et l'on joue avec la vague que l'on taquine, avec le crabe que l'on captive et l'on s'engage dans les lagunes et si loin et si loin que la mer montante emprisonne presque nos imprudents dans dix centimètres de profondeur d'eau. Inquiets, ils s'arrêtent et nous regardent ; nous les attendions là. Tout

à coup malgré le bruit des vagues, ils entendent un bref commandement : otez tines ! otez settes ! à l'eau, à l'eau ! Stupéfaits une seconde, ils comprennent vite, poussent un hurrah, et en un clin d'œil déchaussés, les plus prompts traversent à pieds mouillés le détroit qui nous sépare d'eux ; ils le passent, le repassent, tant et si bien avec une joie délirante, que les voir nous rend heureux. Mais rien ne peut durer, même les choses les plus agréables ; cinq heures sonnent et la journée de plaisir est close ; on se souviendra longtemps du voyage à la mer de la Société de Géographie ! Du reste, on possède comme souvenir des mouchoirs mouillés, du sable dans les bottines et des coquillages pêle-mêle avec des petits crabes dans les poches ; c'est la plage tout entière qu'on emporte.

A 5 h. 40, le train prend sa course vers Lille et nos lauréats, joyeux de leur heureuse journée, n'ont qu'un désir, la recommencer si le sort et leur savoir le permettent encore l'an prochain.

E. CANTINEAU,
Archiviste de la Société.

LA SITUATION AU MAROC (1)

Les massacres de Casablanca n'auront surpris que ceux qui s'obstinaient à traiter la question du Maroc comme un débat entre chancelleries européennes : de la manière la plus brutale, la plus cruelle, ils ont fait la preuve éclatante que « l'empire chérifien » n'est pas une puissance comparable à l'Allemagne ou à la France. Au cours de la Conférence d'Algésiras, déjà, nous avons relevé plus d'un symptôme de cet étonnement des diplomates à découvrir un pays et un état social dont ils ne soupçonnaient pas auparavant la décevante complexité ; de là à se persuader qu'il faut, au traitement de convalescence — ou de renaissance — du Maroc, une formule spéciale, il n'y a qu'un pas ; nous croyons, et c'est la nouveauté intéressante de ces dernières semaines, que les derniers hésitants ont aujourd'hui franchi ce pas.

Nous n'aurons garde d'insister sur le passé, jugeant fort inutile de démontrer et de critiquer des erreurs qui nous semblent présentement prescrites : l'Acte d'Algésiras, en entourant l'action française au Maroc de garanties

(1) Cet article constitue la suite du résumé de la conférence sur le Maroc par M. Henri Lorin analysée dans le Bulletin de Juillet (p. 17).

internationales qui laissent subsister l'essentiel de nos droits particuliers, ne pouvait tenir compte que des situations dont il fut contemporain, et rien n'est plus mobile que la situation politique du Maroc ; suivant que le sultan est plus ou moins fort. question de caractère, de richesse et... de chance, le Maghzen est puissant comme la monarchie française de Louis XI, ou débile comme celle de Charles-le-Chauve ; il y a là un élément local, extrêmement incertain, en face duquel une diplomatie avisée doit s'armer surtout de patience et de souplesse. Cette vérité objective s'affirme de plus en plus aux yeux de tous, depuis que le Maroc retient l'attention des chancelleries et s'empare d'un rang éminent dans l'actualité.

L'Europe le connaît donc aujourd'hui, morcelé entre plusieurs souverains rivaux. Abd-ul-Aziz, le sultan légitime, à peu près prisonnier dans Fez de ministres dont il n'est pas sûr. Raisuli et le Rogui dans le Nord, Moulay Hafid, frère d'Abd-ul-Aziz, proclamé sultan dans le Sud. à Marrakech, mais sans que l'on sache exactement en quelle mesure l'ont aidé et le soutiennent les grands caïds des alentours, notamment celui de Glaoui. A Tanger, où vit la colonie européenne la plus nombreuse, l'insécurité ou du moins l'inquiétude sont générales : vainement les habitants demandent aux officiers des troupes marocaines régulières. puis au sultan lui-même, d'assurer la protection de leurs personnes et de leurs biens ; le Maghzen n'a plus d'argent pour payer ses agents de police, il n'a littéralement plus d'armée et, quand Abd-ul-Aziz requiert son représentant à Tanger de lui envoyer des renforts à Fez, force est de lui avouer que les *mehallas* se sont fondues et qu'on pourrait à peine réunir quelques douzaines d'hommes pour les lui expédier...

Au milieu d'une pareille anarchie, tous les ferments de désordre s'épanouissent ; le Maroc d'aujourd'hui est un merveilleux bouillon de culture pour tous les excès du brigandage et du fanatisme. Un jour c'es' le docteur Mauchamp qui succombe à Marrakech, quelques semaines après de modestes travailleurs qui sont lâchement assassinés, — tous soldats tombés sur le champ de bataille... Et vraiment, quand l'Europe apprend, un peu mieux chaque jour, que ce pays, libéralement doté par la nature, est appelé à des destinées économiques brillantes, elle s'irrite de constater aussi que tant de richesses demeurent stériles, du fait d'habitants arrêtés à un stade de notre moyen âge. Les divisions amorties par la Conférence d'Algésiras ont certainement prolongé l'anarchie marocaine, en entretenant les espérances de ceux qui en vivent ; mais elles ne sauraient durer sans aggraver, au détriment commun de tous, des troubles d'autant plus dangereux que tous les voisins du Maroc sont plus avancés dans la civilisation moderne. Ce nous est un très vif plaisir de constater qu'elles s'apaisent, parce que, l'esprit de parti s'effaçant des discussions ouvertes, les réalités marocaines se dégagent des nuées adventices qui les avaient naguère obscurcies.

Irons-nous jusqu'à dire que la phase européenne de l'affaire du Maroc soit

désormais close ? Ce serait dépasser sensiblement notre pensée ; nous estimons seulement que le point critique en est franchi, et que nous sommes maintenant dans la période de détente ; les entrevues de souverains, de ministres, d'ambassadeurs qui se sont multipliées pendant le mois d'Août ont précisé les attitudes, atténué les malentendus, rapproché les bonnes volontés. Il ne nous appartient pas ici de rechercher si elles seront le prélude de changements, plus ou moins nuancés, dans les relations internationales ; mais pour l'objet précis qui nous occupe, c'est-à-dire pour le Maroc, on n'en peut méconnaître la très haute importance. Une note officieuse allemande, à la suite des conversations du chancelier de Bülow et de M. Jules Cambon, à Norderney, a dit en propres termes : « La France n'a pas besoin, de la part de l'Allemagne, d'un autre appui que celui que nous lui donnons actuellement, en lui laissant, dans un sentiment de *collègue européen*, sa liberté d'action ». Voilà certainement le mot le plus caractéristique qui ait été écrit depuis Algésiras ; il prouve que la question tend à se poser sur le terrain marocain, exclusivement.

Là, nous devons l'envisager sous deux aspects, règlement pratique de notre coopération avec l'Espagne, relations à établir avec le Maghzen ; de l'un et de l'autre côté, nous avons pour guide l'Acte d'Algésiras. En ce qui concerne notre action commune avec l'Espagne, les assassinats de Casablanca nous ont forcés à compléter des arrangements que la Conférence n'avait pas prévus. Une partie de la presse espagnole a vivement déconseillé au gouvernement toute démarche vigoureuse, et démontré le péril d'une aventure marocaine où l'on engagerait l'Espagne par solidarité avec la France ; c'est là, d'après nous, le fait de politiciens à courtes vues, qui n'ont pas réussi d'ailleurs à convaincre le ministère ni le souverain : l'Espagne se résignera-t-elle à n'avoir éternellement que des *présides*, en marge du Maroc, ou voudra-t-elle jouer, dans les régions où la diplomatie lui a ménagé des privilèges, un rôle moins passif et plus digne de son ancien renom ? C'est ainsi qu'il convient de poser la question et, en conformant leur conduite aux stipulations d'Algésiras, Alphonse XIII et ses ministres savent saisir au passage une chance d'avenir national.

Quant à nous, Français, qui avons pris à Algésiras l'engagement de respecter l'autorité du sultan et l'intégrité de ses États, nous nous trouvons, devant l'incohérence politique du Maroc actuel, en présence de devoirs extrêmement délicats ; le châtimement des tribus voisines de Casablanca n'est qu'un épisode, et c'est ainsi que l'opinion doit le considérer ; les assassins de nos ouvriers, ceux du docteur Manchamp sont peut-être des adversaires du sultan de Fez autant que des chrétiens eux-mêmes. On dit aujourd'hui qu'Abd-ul-Aziz, convaincu qu'il est entouré d'ennemis, ne verrait de salut que dans une entente cordiale avec la France et tel serait bien, à notre avis, le parti le plus sage qu'il pût prendre. Mais il est fort probable que ce souverain, qui a toujours été dominé par des influences de palais, est maintenant ballotté entre

des cotteries concurrentes ; sa liberté, sa vie même seraient menacées qu'il n'en faudrait pas s'étonner, car l'histoire du Maroc fourmille de révolutions de ce genre. Et comment respecterions-nous l'autorité du sultan, le jour où de fait le sultan n'existerait plus ?

Peut-être nous appartient-il de retarder la date de cette déchéance et de sauver, en effet. Abd-ul-Aziz ; puis, d'accord avec lui, nous essaierions de restaurer progressivement l'autorité du Maghzen jusqu'aux limites diplomatiques de l'empire chérifien. Mais il faut que nous ayons dès maintenant une politique marocaine définie, complète et dotée des moyens financiers qui lui sont indispensables ; il ne s'agit pas d'expédition guerrière ni de conquête ; l'expérience algérienne nous a suffisamment édifiés sur les vices de cette méthode ; dans le cadre général de l'Acte d'Algésiras, nous pouvons reprendre aujourd'hui le programme de la « pénétration pacifique », étant entendu qu'en tous les pays du monde et plus qu'ailleurs au Maroc, les gendarmes sont des soldats gardiens de la paix.

HENRI LORIN.

LES TRANSFORMATIONS DES PORTS MARITIMES DE LA BELGIQUE

Les pouvoirs publics de la Belgique ont, en ces dernières années, entrepris de grands travaux, en vue d'agrandir les ports maritimes du royaume et d'y aménager de nouvelles installations mieux appropriées aux besoins de la navigation actuelle. Ces travaux sont en voie d'exécution dans certains ports et complètement achevés dans d'autres.

A Anvers, on a procédé à des extensions. Ce port se compose de deux parties : 1^o les quais de la rive droite de l'Escaut ; 2^o les huit bassins situés au Nord de la ville. Les quais du fleuve, grâce à des travaux récents, ont aujourd'hui un développement de 5.500 mètres. Ils sont encore prolongés en amont par les nouvelles installations pour les pétroles, établies au Sud, hors des fortifications. Autrefois, c'était sur les quais de l'un des bassins que les navires pétroliers déposaient leurs barils. Depuis que le transport des pétroles se fait en vrac dans des navires-citernes, il n'est plus nécessaire de disposer de terre-pleins adjacents aux quais. Aussi a-t-on construit à quelque distance de l'Escaut six *tonks* rectangulaires, et, sur le fleuve même, un simple appontement muni de conduits par lesquels les navires peuvent refouler le pétrole dans les réservoirs. Ces travaux sont entièrement achevés. — Quant aux

bassins, leur nombre vient d'être porté à dix. Deux nouveaux bassins, qui auront ensemble une superficie de 28 hectares et un mouillage de 9 mètres, ont été creusés au Nord de ceux déjà existant, hors des fortifications et sont sur le point d'être terminés. L'un d'eux sera prolongé vers le Nord et transformé en bassin-canal. Sa longueur pourrait atteindre, au besoin, 6 kilomètres et neuf darses obliques lui seraient adjointes sur la rive Est. Déjà le gouvernement a autorisé le creusement des deux premières darses et les expropriations des terrains nécessaires ont commencé. — Ajoutons que le fameux projet de la « grande coupure », c'est-à-dire du détournement de l'Escaut vers l'Est de manière à couper la boucle qu'il forme en aval de la ville, n'est pas abandonné. Si l'on réalisait toutes ces entreprises grandioses, la longueur des quais de l'Escaut atteindrait 14 kilomètres et la surface d'eau des bassins, qui est actuellement de 92 hectares couvrirait 493 hectares. Il n'est pas dit que tous ces agrandissements seront superflus, car le mouvement maritime du port croît sans discontinuité depuis le milieu du XIX^e siècle. En 1906, Anvers a été visité par 6.495 navires de mer jaugeant 10.865.448 tonneaux ; c'est déjà le double des chiffres de 1895 !

A Ostende, d'importants travaux d'extension viennent d'être exécutés. Deux nouveaux bassins ont été creusés : l'un réservé à l'importation des bois du Nord et spécialement aménagé pour le déchargement de cette marchandise ; l'autre réservé aux navires de commerce autres que ceux chargés de bois et ceux des services réguliers. Ils ont été inaugurés en Septembre 1905. L'ancien port reste toujours réservé aux paquebots-poste. Les nouvelles créations vont être complétées par l'établissement de cales sèches, gares, voies ferrées, grues, hangars, etc. Ostende, qui depuis quinze ans tend à capter les relations rapides de Londres avec une bonne partie du continent et l'Orient, sera ainsi en mesure de réaliser de nouveaux progrès (1). En 1906, ce port a reçu 1.803 navires jaugeant 978.386 tonneaux.

Le petit port maritime de Gand se transforme complètement. Cette ville est reliée à la mer du Nord par un canal de 32 kilomètres, qui débouche à Terneuzen : mais ce canal est divisé en deux biefs et n'a qu'un mouillage de 6 m. 50. Lorsque les travaux en cours seront terminés, il aura, avec une largeur plus grande, un mouillage de 8 m. 75 et un seul bief. Il sera traversé par des ponts mobiles et fermé, à Terneuzen, par une écluse, qui seront manœuvrés par l'électricité ; sur toute sa longueur il sera éclairé. On espère que ces travaux seront terminés en 1908. Il faut ajouter que la ville de Gand

(1) Depuis quelques années, Ostende expédie à Londres de grandes quantités d'œufs, de légumes, de volailles, etc. Les denrées quittent le port à deux heures du soir et sont vendues le lendemain à quatre heures du matin, sur les marchés de Billingsgate et de Covent-Garden.

a fait creuser un nouveau bassin sur lequel cinq darses obliques viendront se greffer. Ce bassin, ainsi que l'une des darses adjacentes, sera mis à la disposition du commerce à la fin de l'année. Les anciens bassins occupaient 30 hectares ; quand les travaux actuels seront achevés, l'ensemble des darses et des bassins aura une superficie de 115 hectares. Enfin, on perfectionne tout l'outillage. Ces améliorations semblent déjà produire leur effet : l'année 1906 marque un progrès sensible du port de Gand : 1.167 navires jaugeant 827.481 tonneaux ont visité les bassins au lieu de 1.047 unités et 733.584 tonneaux en 1905.

A Bruxelles, on opère des transformations analogues. Là aussi, l'ancien port maritime communique avec la mer par un long canal, le canal de Bruxelles au Rupel, long de 28 kilomètres, coupé par cinq écluses et possédant un mouillage de 3 m. 20. Ce canal, comme celui de Terneuzen, va se trouver transformé : en 1909 il n'aura plus que trois écluses au lieu de cinq, et son tirant d'eau sera de 6 m. 50. Le nouveau port maritime, auquel il aboutit, vient d'être creusé au Nord de la capitale entre les gares de Schaerbeek et de Laeken. Il comprend un bassin maritime long de 900 mètres, et un avant de port long de 2 kilomètres. En outre, deux bassins pour la batellerie ont été construits et l'un d'eux reliera le port au canal de Charleroi. Ces travaux, qui sont près d'être achevés, ouvriront plus largement Bruxelles au cabotage maritime. Ils sont complétés par un immense entrepôt public à cinq étages, qui est entièrement terminé. Les entrées au port de Bruxelles se sont chiffrées en 1905 pour 1.993.155 tonneaux, dont 103.010 représentaient la part de la navigation maritime. — En 1825, le mouvement total, entrées et sorties, avait été de 8.407 tonneaux seulement.

A Bruges, un port maritime a été entièrement créé. Il y avait bien déjà, dans cette ville, un port en relation avec la mer par le canal de Bruges à Ostende ; mais ce port n'avait que de faibles dimensions et le canal, long de 22 kilomètres, n'avait qu'un mouillage moyen de 4 m. 40. Le port actuel comprend trois bassins ayant une profondeur de 8 mètres et reliés, d'une part, par une écluse à l'ancien canal Bruges-Ostende et, de l'autre, directement à la mer du Nord par un nouveau canal, qui est d'un seul bief, long de 10 km. et qui offre aux navires un mouillage de 8 mètres. A son embouchure, à Zeebrugge, a été enfin construit un port en eau profonde formant une rade de 138 hectares, accessible à toute heure de la marée et offrant des mouillages de 11 m. 50 (1). Le nouveau port de Bruges et le canal, ont été livrés à la navigation le 29 Mai 1905. Aussitôt le commerce maritime international de

(1) *Le Port de Zeebrugge et le Canal maritime de Bruges*, in *Le Mouvement géographique*, Bruxelles, n° du 30 Juin 1907 (avec un plan des installations du port de Zeebrugge et du débouché du canal maritime).

la ville est accru, passant de 4.900.000 francs en 1904 à 8.600.000 francs en 1905, bien que durant cette dernière année le nouveau port n'ait servi que pendant sept mois. Cette année même, tout récemment, la ville de Bruges a célébré avec magnificence l'inauguration définitive de l'ensemble des installations.

Cet ensemble de transformations, auxquelles il sera encore possible de donner plus d'envergure, resserreront les relations économiques de la Belgique et de quelques-uns de ses centres industriels avec le reste du monde. Le commerce du royaume, qui ne cesse de croître depuis l'indépendance, en recevra encore un nouvel élan.

L. PERRUCHOT.

(Géographie).

La Société de Géographie de Lille ne pouvait rester indifférente à ce qui se passait si près d'elle, aussi un groupe important de ses membres, cinquante-cinq, a-t-il pris part aux fêtes de l'inauguration des ports de Bruges, le 28 Juillet dernier, sous la direction intelligente et dévouée de MM. Van Troostenberghe et Calonne.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

AFRIQUE

Traversée du Sahara par la mission Arnaud-Cortier. — M. R. Chudeau, lui-même explorateur du Sahara, publie dans la *Géographie*, une note intéressante sur cette nouvelle traversée accomplie par le capitaine Arnaud et le lieutenant Cortier, de l'infanterie coloniale. Partis d'In-Salah le 18 Mars, avec le capitaine Dinaux, ces officiers arrivaient le 28 Avril à Timiaouin, dans l'Adr'ar des Ifor'ass, où ils rejoignaient les détachements de Gao et de Bemba, commandés par le capitaine Pasquier et le capitaine Cauvin. A Timiaouin la mission se disloquait : après un séjour d'une quinzaine dans la région pour régler quelques affaires indigènes, le capitaine Dinaux rentrait au Tidikelt ; le capitaine Arnaud gagnait rapidement Gao, où il parvenait le 22 Mai, et rejoignait Dakar par le Niger et le Dahomey, tandis que le lieutenant Cortier s'arrêtait dans l'Adr'ar'.

Les résultats de cette nouvelle exploration sont multiples. Ils s'ajoutent heureusement à ceux du P. de Foucauld, et des expéditions du colonel Laperrine et de M. Villate en 1904, du capitaine Dinaux et de l'auteur de l'article en 1905, du lieutenant Voinot en 1906, pour la connaissance des habitants de ces régions désertiques et de leurs dialectes et comme renseignements géographiques et géologiques.

La réunion de près de deux cents méharistes à Timiaouin, en montrant une fois de plus la mobilité de nos troupes et la parfaite entente de l'Algérie et de l'Afrique occidentale française, a été d'un puissant effet sur les nomades, habitués à profiter des désaccords et des querelles de leurs « amenokal ».

L'organisation des méharistes du Sud algérien, résultat de longs essais et de tâtonnements parfois pénibles, est actuellement devenue excellente ; l'Afrique occidentale n'a pas encore la même pratique du désert et il importe de lui éviter les erreurs du début. Bien que les méharistes soudanais aient déjà rendu de signalés services, il y a lieu d'attendre beaucoup de bien de la mission spéciale que M. le gouverneur général Roume avait confié au capitaine Arnaud, et qui consistait dans l'étude détaillée des compagnies montées de l'Extrême Sud Algérien. Pour les égaler, les difficultés seront grandes : les méhara du Nord du Soudan n'ont ni l'énergie, ni l'endurance de ceux de l'Abaggar et il faudra sans doute quelques années encore pour que l'on soit assez sûr de la fidélité des Maures et des Berbères du Sud pour oser recruter les méharistes uniquement parmi les nomades. Habitués dès l'enfance au chameau, animal délicat et exigeant, ils sont cependant seuls en état d'en tirer un bon parti sans en perdre un trop grand nombre ; en même temps leur hérédité et leur éducation leur permettent de supporter sans trouble et sans défaillance des incidents souvent pénibles, parfois inquiétants, comme la perte de la piste ou le manque d'eau, incidents inévitables dans la vie au désert.

Dans l'Ouadaï. — Nous avons reçu la nouvelle du raid du capitaine Devedeix, dans l'Ouadaï.

L'intrépide chef d'escadron de spahis, à la tête de quarante-neuf cavaliers seulement s'est avancé jusqu'à environ 220 kilomètres de la capitale des Ouadaïens qui, on le sait, sont pour nous et les Touareg, nos protégés, de dangereux voisins.

Le capitaine Devedeix rapporte, de son incursion sur la terre ennemie, d'intéressants renseignements ; il en a étudié la topographie et l'ethnographie. Il a pu, en outre, constater que le sultan de l'Ouadaï devient de plus en plus impopulaire parmi ses propres sujets ; il pourrait bien quelque beau jour être détrôné au profit du prétendant Acyl, qui a l'appui de la France.

Ce coup d'État nous serait particulièrement favorable — si toutefois Acyl, parvenu au pouvoir, conservait à notre égard les mêmes bons sentiments — car l'agitation constante de l'Ouadaï est, pour nos possessions du Tchad et du Congo un souci d'autant plus grand que les indigènes de cette région sont de courageux et d'habiles guerriers.

Au cours de sa marche, le capitaine Devedeix a infligé aux noirs plusieurs défaites dont ils garderont le souvenir.

Sénégal-Niger. — M. le lieutenant de vaisseau Millot, chef de la mission hydrographique du Niger, rentre en France avec ses deux collaborateurs, MM. les enseignes de vaisseau Golay et Viort. Ils viennent de faire, de Tombouctou à Gao, soit un parcours de 400 kilomètres, une importante reconnaissance du grand fleuve de l'Ouest-Africain et d'étudier ses conditions de navigabilité. Le Haut-

Niger jusqu'à Tombouctou avait été, ces dernières années, l'objet de semblables études, qui avaient eu pour résultat de démontrer que cette partie du fleuve n'était accessible qu'à des bateaux d'un très faible tirant d'eau. De la frontière du territoire militaire à Gao, le Niger peut livrer passage à des embarcations plus profondes.

La mission Millot avait commencé ses travaux en Janvier dernier. On voit qu'elle les a poussés activement.

RÉGIONS POLAIRES.

La recherche du Pôle Nord en ballon. — L'explorateur américain Wellman abandonne, pour cette année du moins, le projet qu'il avait fait d'aller au pôle Nord.

Les membres de l'expédition Wellman sont arrivés à Tromsø à bord du *Frithjof*. Tous sont en bonne santé.

Ils racontent que le 2 Septembre dernier ils ont fait une ascension d'essai avec leur dirigeable *America*, mais qu'une suite d'incidents mit le ballon hors d'état de service.

M. Wellman avait décidé de tenter une sortie déjà depuis deux jours. A six heures du matin on fit des préparatifs de départ. Le temps était calme, mais il tombait un peu de neige.

On devait partir à midi, ce qui fut fait.

Le steamer *Express*, mouillé près du port d'attache de l'*America* et qui était sous pression, prit le dirigeable à la remorque et à deux heures de l'après-midi, le Smeerenberg Sound était traversé. On coupa alors la remorque du ballon qui se dirigeait vers le Nord et dont le moteur et les hélices fonctionnaient très bien. D'après le *New-York-Herald*, il paraît même que l'*Express* ne pouvait suivre l'*America*.

On sait que c'est à l'industrie française que Wellman a fait appel pour la partie mécanique de son aérostat et que le moteur a été fourni par la Société Lorraine de Dietrich, qui a construit spécialement pour l'explorateur américain un moteur à 4 cylindres de 70 chevaux très régulier, ne tournant pas trop vite, pesant 400 kilos avec toute la machinerie et l'outillage. Les hélices actionnées par le moteur sont en acier et donnent 380 tours à la minute.

Le ballon commençait à s'éloigner lorsque soudainement un coup de vent arriva et une tempête de neige entraîna l'*America* vers le Sud-Est dans la direction de Foul Bay. Le dirigeable dont l'équipage n'était plus maître et donnait des signes de détresse disparut aux yeux de l'équipage de l'*Express*.

Le contingent de l'expédition qui était resté à terre au hangar de l'*America* fut prévenu. On se mit à la recherche du ballon que l'on parvint à retrouver à 6 kil. 1/2 du port et qui avait difficilement atterri sur le haut d'un glacier.

Aucun des passagers heureusement n'était blessé. On mit quatre jours pour ramener au hangar le ballon dégonflé et très endommagé, ainsi que toute la mécanique absolument brisée.

M. Wellman décida alors de partir pour Tromsø avec les membres de son expédition, laissant à son hangar seulement quelques hommes.

M. Wellman a déclaré qu'il ferait encore une tentative en Août prochain avec un nouveau dirigeable, qu'il ferait construire, dit-on, en Allemagne.

L'expédition Arctique William Bruce. — Il y a de sérieuses raisons de craindre que l'expédition arctique sous la conduite du docteur William Bruce, l'océanographe d'Édimbourg, n'ait été victime de quelque catastrophe.

Le docteur Bruce était parti en compagnie du capitaine Isachsen et de plusieurs Écossais pour faire des recherches scientifiques sur la Terre du Prince Charles. Là, il avait organisé une nouvelle expédition qui devait s'accomplir partie par eau et partie par terre.

Ces faits ont été connus à Berlin par l'intermédiaire de l'*Express*, le navire que le *Lokalanzeiger* avait envoyé au secours de l'explorateur Wellman. Le docteur Lerner, chef de l'état-major de l'*Express*, a reçu une lettre du capitaine Isachsen, disant que le docteur Bruce, en compagnie de deux hommes, nommés Carew et Ross, était parti en bateau pour explorer la côte Nord de la Terre du Prince Charles, et qu'on attendait vainement son retour depuis le 28 Août.

Craignant un malheur, car l'expédition du docteur Bruce n'avait de vivres que pour huit jours, le docteur Lerner fouilla avec l'*Express* toute la côte Nord de la Terre du Prince Charles. Arrivé au cap Sitol, sur la côte occidentale, il aperçut au loin, dans l'intérieur des terres, un drapeau rouge qui flottait sur la pointe d'un rocher. S'étant rendus jusqu'à cet endroit, les Allemands trouvèrent un traîneau, un foyer fait de quelques pierres et des restes d'oiseaux de mer qui avaient dû servir à la nourriture du docteur Bruce et de ses deux compagnons. Mais il fut impossible de découvrir la moindre trace des explorateurs.

Après avoir déposé des lettres dans une bouteille, près du drapeau, les Allemands rejoignirent l'*Express*. On craint que les explorateurs écossais n'aient été victimes de quelque accident de bateau, car la côte rocheuse est très dangereuse pour la navigation.

Expédition du capitaine Mikkelsen. — Le capitaine Mikkelsen et M. Leflengwell, qui étaient mardi à Dawson-City, de retour de l'expédition polaire dans laquelle on les croyait perdus, ont avisé la Société américaine de Géographie que l'expédition a parcouru 500 milles sur la mer gelée, au Nord de l'Alaska, traversant deux fois la terre ferme. Différents sondages allant jusqu'à 2.000 pieds ont été pris au cours des explorations, mais sans révéler aucun indice de l'existence de terres non découvertes en remontant au Nord. Le capitaine Mikkelsen et ses compagnons feront l'an prochain de nouvelles séries d'explorations et des recherches scientifiques dans la mer de Beaufort.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE ET COLONIES.

L'extension du port de Marseille. — Devant les besoins toujours croissants de la navigation, la Chambre de Commerce avait été amenée à se précoc-

cuper d'une nouvelle extension des ports de Marseille. A cet effet, la création dans l'anse de la Madrague d'un bassin faisant suite à celui de la Pinède et où viendrait aboutir le canal de jonction de Marseille au Rhône avait été envisagée. Après entente avec M. l'ingénieur en chef du service spécial maritime, un avant-projet en ce sens a été dressé par ce haut fonctionnaire et soumis par lui, le 4 Décembre 1906, à M. le Ministre des Travaux publics.

Ce projet comporte la création d'un bassin d'une longueur de 680 mètres, d'une largeur de 500 mètres et d'une profondeur de 11 m. 50, permettant ainsi l'accès de notre port, non seulement aux navires passant par le canal de Suez, mais aussi aux plus grands paquebots naviguant sur toutes les mers du monde.

Le bassin serait limité au Sud par la traversée de la Pinède, à l'Ouest par la digue du large se prolongeant de 300 mètres au delà de la nouvelle passe d'entrée. Il s'rait partagé par un môle d'une longueur de 275 mètres et d'une largeur de 120 mètres, appelé môle G.

La dépense prévue pour l'exécution de ce travail est de 32 millions, dont la moitié serait assumée par l'Etat, l'autre moitié restant à la charge de la Chambre de Commerce de Marseille.

Après étude de la question par le Conseil supérieur des Ponts et Chaussées, M. le Ministre des Travaux publics, par une décision en date du 23 Août 1907, vient de prendre en considération cet avant-projet et l'a soumis à l'examen d'une Commission nautique. M. le Ministre prescrit aussi qu'en vue de réduire au minimum les délais pour l'accomplissement des formalités administratives, il soit procédé simultanément à des conférences mixtes entre les divers services intéressés, ainsi qu'à l'enquête d'utilité publique.

Ces résultats seront accueillis avec une vive satisfaction par le commerce marseillais, qui attend avec impatience la création d'un nouveau bassin, dont le besoin se fait, depuis quelques années, si vivement sentir.

Le recensement de l'Algérie. — Il avait été publié il y a quelques mois des chiffres provisoires sur le recensement opéré en Algérie le 4 Mars 1906. Les résultats complets viennent de paraître au *Bulletin officiel* du gouvernement général. Nous en relevons ci-après les détails principaux.

Le total des habitants a été trouvé de 5.231.850, population comptée à part (armée, prisons, hospices, etc.) comprise. L'augmentation est considérable sur le recensement de 1901 qui n'avait donné qu'un total de 4.739.331, mais elle n'est pas due uniquement à l'excédent des naissances et aux apports de l'émigration. Pour la première fois a été comprise la population des oasis sahariennes récemment annexées et qui s'élève à 59.729 âmes. A la prendre en bloc et sans distinguer les causes d'accroissement, la population de l'Algérie a plus que doublé en un demi-siècle. Le premier recensement complet avait été fait en 1856 et avait donné 2.495.761 habitants.

On sait que la colonie se divise administrativement en deux grandes régions : Territoire du Nord comprenant le Tell et les hauts plateaux ; on y compte 4.785.759 habitants. Territoire du Sud comprenant tout le Sahara algérien. Ce n'est pas le désert absolu, puisqu'on y compte encore 446.091 habitants. Ceux-ci sont presque tous indigènes. Il n'y a en effet dans les territoires du Sud que 5.333 Européens.

La population indigène totale est de 4.501.900. La population européenne, non compris l'armée et la population comptée à part, est de 680.263. La population urbaine est surtout européenne. On ne trouve dans les chefs-lieux des communes

que 297.677 indigènes contre 531.749 Européens. En revanche les Européens sont rares dans les campagnes, on n'en compte que 148.514, contre 4.180.111 indigènes. Il s'agit là de ce que le recensement appelle la population éparsée. En réalité, le chiffre de 148.514 ne donne pas une idée de la population agricole, car beaucoup de colons habitent dans les chefs-lieux des communes et figurent par conséquent dans la population agglomérée.

Les 60.223 Européens se partagent en 514.065 Français et 166.198 étrangers. Les recensements antérieurs présentaient une grave lacune. Les Français sont de plusieurs origines ; les tableaux ne les répartissent point par catégories, en sorte qu'on ignorait quelle était l'importance exacte des diverses provenances. Une loi de 1889 a décidé que les enfants nés de parents étrangers sur le sol national deviendraient Français à l'âge de vingt ans s'ils ne revendiquaient pas expressément leur nationalité. C'est ce qu'on a appelé la naturalisation automatique. Le nombre des étrangers étant proportionnellement très grand en Algérie, il était intéressant de savoir combien il y avait de naturalisés parmi les Français. On disait que cinq mille étrangers étaient chaque année ainsi francisés, mais on ne le savait pas avec précision. On le saura désormais. Le recensement de 1906 a en effet enfin distingué les différentes catégories de Français.

Sur les 614.065 personnes qui ont été recensées comme françaises, 278.976 sont d'origine française pure nées en France ou en Algérie, 64.645 sont des israélites naturalisés par le décret de 1870, 21.646 sont des étrangers naturalisés par mesure particulière, 97.950 sont des étrangers qui ont été naturalisés automatiquement par l'effet de la loi de 1889, et 50.798 sont des étrangers âgés de moins de vingt ans, nés en Algérie, qui seront donc naturalisés automatiquement à leur tour et que l'on peut par conséquent considérer dès maintenant comme faisant partie de la famille française.

Les 166.198 étrangers comprennent 117.475 Espagnols, 33.153 Italiens et 6.217 Anglo-Maltais.

Si l'on rapproche le recensement fait en Tunisie de celui de l'Algérie, on voit que le peuple nouveau qui est en train de se former dans l'Afrique du Nord se compose dès maintenant de 809.332 Européens, sur lesquels 313.586 Français d'origine, 235.009 naturalisés et 260.557 étrangers. Parmi les étrangers, les Espagnols et les Italiens sont en proportions presque égales, 118.075 Espagnols fixés surtout dans les provinces d'Oran et d'Alger, 114.483 Italiens fixés surtout dans la province de Constantine et en Tunisie. Après eux mais bien loin derrière viennent les Maltais, au nombre de 16.547 fixés surtout, eux aussi, dans la province de Constantine et en Tunisie.

L'Algérie compte aujourd'hui deux villes de plus de 100.000 âmes : Alger qui en a 145.280 et Oran qui en a 101.109. A Alger, l'élément français domine ; il compte pour 89.791 habitants parmi lesquels 50.996 Français d'origine. A Oran, les Espagnols présentent une agglomération de 23.071 personnes. Les Français sont 57.447 sur lesquels 21.906 seulement sont d'origine française.

Viennent ensuite comme villes ayant plus de 10.000 âmes : Constantine, 57.247 ; Bône, 41.226 ; Tlemcen, 37.598 ; Blida, 31.193 ; Sidi-Bel-Abbès, 26.461 ; Philippeville, 24.775 ; Mascara, 21.587 ; Mostaganem, 20.270 ; Sétif, 19.941 ; Bougie, 16.573 ; Médéa, 15.242 ; Orléansville, 13.220.

III. — Généralités.

Le record des Transatlantiques. — Le nouveau grand transatlantique anglais *Lusitania*, dont le voyage devait établir le record de la vitesse contre les transatlantiques allemands et passionne tout le monde en Angleterre et aux États-Unis, a accompli la traversée de Liverpool à New-York, soit 2.780 milles, en 5 jours 54 minutes.

Il a donc filé en moyenne 23 nœuds 01 à l'heure, contre 21 nœuds 81 par le *Lucania* (allemand) et 23 nœuds 36 par le *Deutschland*. Ce dernier a couvert la distance entre Plymouth et New-York, qui est de 2.973 milles en 5 jours 7 heures 38 minutes.

Le record de vitesse reste donc encore détenu par les Allemands avec le *Deutschland*, mais les Anglais comptent bien arriver à le battre. Dans la dernière journée de navigation du *Lusitania*, en effet, la moyenne de vitesse a atteint 24 nœuds 7.

A son arrivée à Sandy-Hook, le *Lusitania* a été salué par tous les sémaphores et par les sifflets et les sirènes de tous les bâtiments se trouvant dans le port ; il a été l'objet d'une magnifique ovation de la part d'une nuée d'embarcations pavoisées qui l'ont escorté.

Le *Lusitania* est jusqu'ici le dernier mot de l'architecture navale. Il dévore à chaque voyage, aller et retour, 12.500 tonnes de charbon, représentant le chargement de vingt-cinq trains de vingt wagons et la quantité de houille que consomme pour se chauffer une ville de 100.000 habitants. Ses quatre cheminées de 48 mètres de haut sont plus larges que le tube du Métropolitain de Paris.

Ses quatre turbines motrices représentent une force de 70.000 chevaux. Le *Lusitania* a un déplacement de 45.000 tonnes. Il pourrait transporter sur une courte distance une armée de 20.000 hommes, et chargé complètement de farine, il pourrait assurer une ration d'une livre de pain à toute la population des Îles Britanniques pendant une semaine. Ce bâtiment pourrait donc être d'un grand secours pour le ravitaillement de l'Angleterre en temps de guerre.

Le transatlantique français *Provence*, parti du Havre le 7 Septembre, la veille du départ du *Lusitania* de Queenstown, l'a devancé dans le port de New-York, après une traversée qui a duré 5 jours 20 heures, ayant filé 22 nœuds 08 en moyenne. Il a partagé, avec le léviathan anglais, les honneurs de la journée.

Le « *Charles-Roux* », récemment livré pour la Compagnie transatlantique à Saint-Nazaire, navire à turbines, dépassera peut-être ces records.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Dimanche 10 Mars 1907,

Présidée par S. A. S. le Prince ALBERT I^{er} de Monaco.

UNE APPLICATION DE L'OCÉANOGRAPHIE

L'INDUSTRIE OSTRÉICOLE EN FRANCE

Par M. le D^r L. JOUBIN,

Professeur au Muséum d'Histoire naturelle
et à l'Institut océanographique fondé par le Prince de Monaco à Paris.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. Nicolle, Président de la Société de Géographie, ouvre la séance en souhaitant d'abord la bienvenue au Prince de Monaco, le bienfaiteur de la science océanographique, le maître sous lequel elle s'étend par les encouragements donnés aux savants les plus renommés et les recherches personnelles effectuées au cours de nombreux voyages à travers les mers. Il rappelle ensuite, au milieu des applaudissements, que le 25 Avril 1906 le Prince de Monaco a fait don à la France de l'Institut océanographique de Paris, avec le Musée de Monaco, ses laboratoires, ses collections, ses aquariums et dépendances, le dotant en outre d'une somme de quatre millions destinée à en assurer le parfait fonctionnement, ajoutant, par la noblesse des termes de la lettre de

donation, plus de prix encore aux quinze millions ainsi consacrés à une science dont les débuts montrent déjà l'importance.

Puis il présente le Dr Joubin, collaborateur du Prince, qui jette tant d'éclat dans son œuvre parisienne et qui a si bien rempli les intentions de l'initiateur dans la mise en train de l'Institut océanographique. S'excusant alors d'avoir déjà trop empiété sur la Présidence du Prince, il termine en regrettant de ne pouvoir dire tout le bien qu'il pense de l'action de S. A. S. envers notre pays et la science qui en profite dans une large mesure.

Puis, sur l'invitation de M. Nicolle, lecture est donnée par M. le Docteur Vermersch, Vice-Président, de la lettre suivante de M. le Baron Jules de Guerne, Président de la Société de Géographie de Paris :

Mon cher Président,

Je regrette bien de ne pouvoir me rendre à votre aimable invitation. La grippe me retient à la chambre et me force à m'associer seulement de loin à la solennité scientifique organisée par la Société de Géographie de Lille.

Avant même de devenir autonome, le groupe géographique lillois manifestait déjà sa sympathie aux océanographes. Et je n'en veux pour preuve que la réception si cordiale faite en Septembre 1881, au nom de la Société, par votre regretté prédécesseur, à deux jeunes naturalistes que l'amour désintéressé de la science avait entraînés dans les voies de l'exploration.

Notre distingué collègue, Théodore Barrois et moi, revenions de Laponie après y avoir pratiqué en mer, sur le « *Coligny* », en compagnie du Professeur Georges Pouchet, de nombreux sondages, dragages et prises de températures. Depuis et heureusement, au grand profit de la science, S. A. S. le Prince de Monaco vint fournir à quelques-uns de nos compatriotes, et à beaucoup d'étrangers, le moyen de continuer et d'entreprendre des études qu'il est extrêmement difficile de poursuivre sans de puissants moyens d'action.

Le Prince, auquel la Société rend aujourd'hui l'hommage le plus mérité, s'est trouvé entraîné lui-même aux recherches originales, si pleines d'attraits.

On l'a vu depuis vingt ans persévérer dans cette voie féconde, étendant ses programmes d'études et le champ de ses explorations avec une

ampleur qu'admirent tous les hommes de science. Aux voyages, aux instruments nouveaux de recherche, s'ajoutent des laboratoires et un musée magnifique.

Travailleur convaincu de la première heure, je me réjouis aujourd'hui du progrès accompli et si je rappelle maintenant ces souvenirs déjà lointains, c'est pour mieux indiquer la valeur de l'hommage rendu au Prince de Monaco par la Société de Géographie de Lille. Celle-ci ne sacrifie pas en effet simplement à l'actualité, mais fidèle à son but, elle continue d'encourager, comme elle l'a fait dès son origine, les études géographiques sous toutes leurs formes, s'efforçant d'honorer aujourd'hui avec le plus d'éclat possible la science de la mer en l'un de ses représentants les plus autorisés.

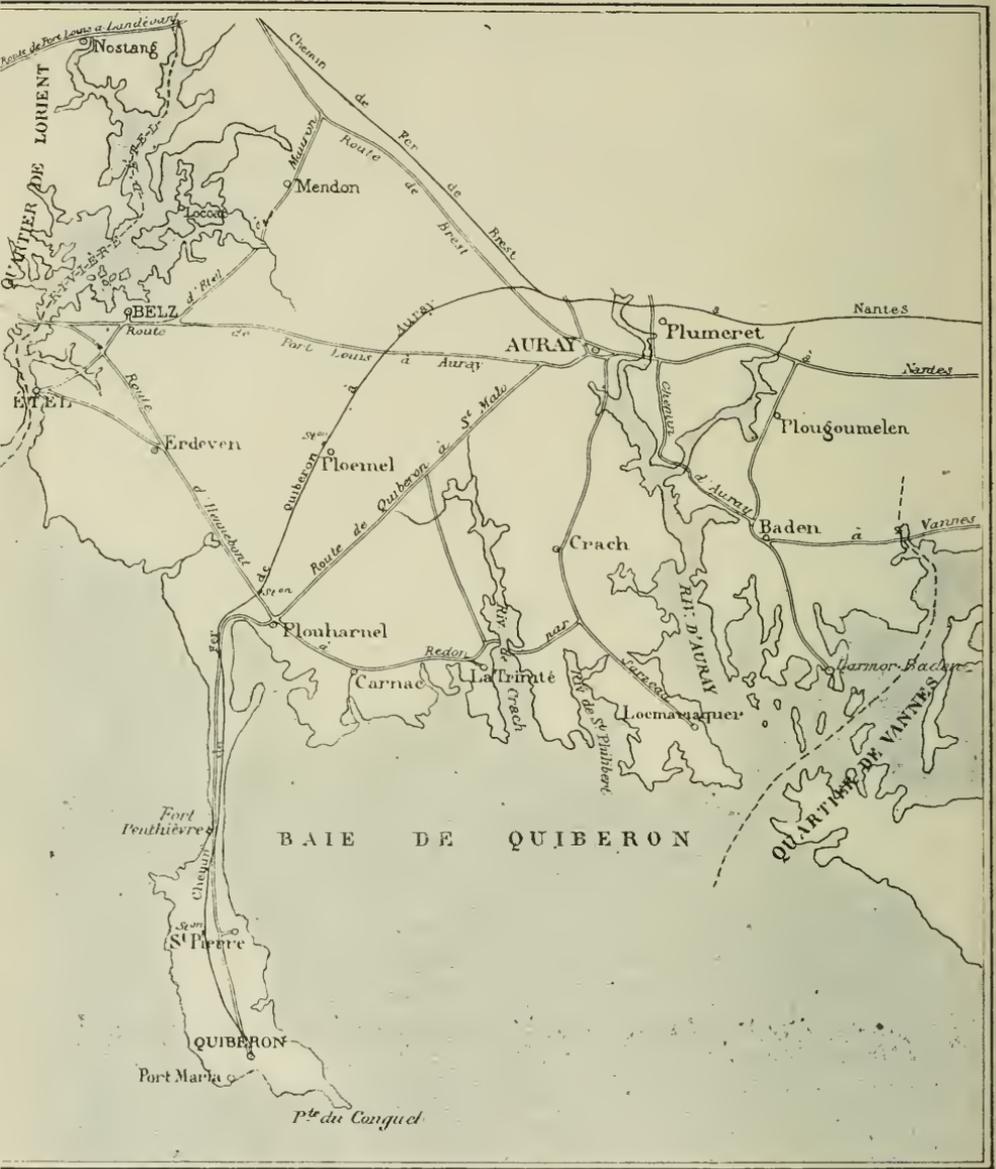
Veuillez excuser l'étendue de cette lettre, mon cher Président. Retenu au coin du feu par la grippe, loin des cyclones d'antan, la plume est le seul moyen dont je puisse disposer pour prendre part à votre fête océanographique. Mes applaudissements *écrits* se joignent à ceux de tous nos collègues pour saluer, au nom de la Société de Géographie, le Président d'honneur de la séance du 10 Mars.

Croyez, mon cher Président, à mes sentiments bien dévoués.

Signé : JULES DE GUERNE.

Le Prince de Monaco se lève alors et commence par se déclarer très touché de l'accueil chaleureux qui lui est fait, puis en termes éloquents, d'une concision remarquable et d'une simplicité charmante, il nous définit l'océanographie, le but qu'elle poursuit, ses moyens d'action, les relations étroites qui relient cette science à beaucoup d'autres et le chemin déjà parcouru par elle jusqu'à l'heure présente.

Il ne put taire alors, et pour cause, ses études personnelles, ses divers voyages à travers les mers, tout ce qu'il fit enfin pour le développement de cette science à laquelle il consacre tous ses instants et toute son influence, mais ce fut dit avec une modestie qui l'honore encore davantage. Il remercie tous les savants collaborateurs qui l'ont, dit-il, puissamment aidé dans l'exécution de sa tâche et rejette sur eux une partie de ses propres mérites. Puis il termine son discours, interrompu plusieurs fois par les applaudissements nourris de l'assistance, en donnant la parole à M. le D^r Joubin, l'un de ses plus dévoués, et il faut l'ajouter aussi, l'un de ses plus compétents collaborateurs. Nous donnons ci-dessous le résumé de sa conférence :



STATIONS OSTRÉICOLES DU MORBIHAN (1).

(1) Nous devons cette carte et les autres illustrations de cette conférence à l'extrême obligeance de M. Ollivier, Directeur de la *Revue générale des Sciences*, qui a bien voulu nous prêter les clichés qui ont servi à illustrer l'article du Dr Joubin paru dans cette revue au commencement de l'année.

L'industrie ostréicole en France est extrêmement importante. M. le Dr Joubin qui a dressé la carte de nos côtes à ce point de vue évalue à 52.000 le nombre des gisements. On a beaucoup médité en ces derniers temps de ces intéressants mollusques, mais bien à tort cependant, comme il est démontré plus loin. Ayons au moins envers eux la reconnaissance du ventre.

Nous avons sur nos côtes deux espèces d'huîtres. La première, la plus estimée, est l'huître dite ordinaire (*ostrea edulis*); l'autre, la *portugaise*, est de moindre qualité. Quant au *pieu de cheval*, ce n'est qu'une huître ordinaire parvenue à un âge avancé. Il n'y a pas lieu de craindre que le voisinage d'huîtres portugaises ait une influence néfaste sur les ordinaires. Il est en effet prouvé qu'aucun croisement n'est possible entre les deux espèces et de plus elles se tiennent à des niveaux différents. Ainsi l'huître ordinaire ne se trouve qu'en dessous du zéro des mers jusqu'à 30 et 40 mètres de profondeur au maximum, tandis que les portugaises vivent à un niveau plus élevé.

Les huîtres sont très prolifiques. Chacune d'elles peut en produire entre sa première et deuxième année, de 1.500.000 à 2 millions, et ceci pendant vingt années consécutives, soit au total quarante millions d'individus.

Les huîtres vivent en bancs. Il n'y avait même autrefois qu'un seul et unique banc (1) du Danemark à l'Espagne, mais on a tellement dragué sans discernement, surtout après l'établissement des chemins de fer, qu'il n'en reste plus que de maigres fragments épars le long de nos côtes.

Aussi fallut-il songer à le reconstituer. Les premiers essais ont été très coûteux et n'ont donné aucun résultat pratique. Des savants, naturalistes et océanographes, ont à leur tour cherché un remède à la situation et ils ont trouvé et même retrouvé, pourrait-on dire, des procédés connus des Romains, il y a dix-huit cents ans et dont le secret avait été perdu depuis lors.

Une nouvelle industrie a remplacé avantageusement la drague et on ne procède plus guère autrement en France. Nos principaux centres d'exploitation sont : Arcachon, Marennes, les Sables d'Olonne, le Morbihan, Tréguier, Saint-Waast, Courseulles, Étretat, Boulogne, etc. Rien de préférable aux rivières à marée pour la culture des huîtres.

(1) Pareil banc existe aux États-Unis, mais une législation très sévère ayant veillé à sa conservation, il est toujours continu le long des côtes américaines.

Ainsi appelle-t-on ces estuaires de Bretagne, véritables petits fjords que les eaux de l'Océan viennent immerger et abandonnent successivement.



VUE D'UN PARC OSTRÉICOLE DANS LA RIVIÈRE D'ÉTEL. LES PREMIERS PLANS SONT OCCUPÉS PAR DES CAISSES OSTRÉOPHILES ; DERRIÈRE ET AU-DESSUS D'ELLES EST UN GRAND PARC D'ÉTALAGE CONTENANT ENVIRON DEUX MILLIONS D'HUÎTRES.

Quant aux petites rivières qui s'y déversent, leur débit est trop maigre pour qu'elles puissent submerger tous ces fjords. Elles apportent, paraît-il, l'eau douce en proportion voulue et font de ces rivières à marée des stations ostréicoles de premier ordre, telles sont les rivières d'Auray, de la Trinité, de Tréguier, etc.

Le dragage n'est plus autorisé que deux jours au plus par an et pendant une heure seulement. A Tréguier même, on ne peut draguer qu'un seul jour de l'année et seulement pendant quarante-cinq minutes. C'est un curieux spectacle de voir ces jours-là la flottille rassemblée de ces innombrables embarcations (plus de huit cents à Cancale) qui attendent le signal convenu, un coup de canon, pour profiter de la permission. Un autre coup et c'est fini pour l'année. La loi est stricte à cet égard. Malgré le peu de temps accordé la récolte est toujours fructueuse, à en

juger par la charge excessive de beaucoup de ces embarcations, prêtes à couler.

Il est toujours permis après les hautes marées de recueillir les huîtres apportées par le flot. C'est ainsi que les Cancalaises vont de temps à autre en faire une maigre récolte, car on en rencontre ainsi relativement peu.

Voyons maintenant comment procède l'industrie ostréicole.

A l'époque où les huîtres se reproduisent, elles prennent à l'intérieur un aspect laiteux, puis le liquide blanchâtre qui lui donne cette apparence, devient gris et se transforme finalement en une sorte de cendre constituée par une infinité de petites huîtres (1). A un moment donné, par un effort de contraction, l'huître mère rejette violemment hors de ses valves tous ces embryons qui, munis de cils vibratils, s'en vont à la recherche d'un endroit favorable pour se fixer à leur tour. Tout petits qu'ils soient, ils n'en sont pas moins exigeants. Il leur faut un endroit solide, propre, sans vase, sans parasites et calcaire. C'est ici que l'industrie ostréicole leur vient judicieusement en aide. Il a fallu faire de nombreux essais pour arriver à trouver le procédé actuel.

On prend et juxtapose des tuiles chaulées, on recouvre cette rangée d'une nouvelle et ainsi de suite, de façon à constituer une pile de 20 à 24 tuiles. Un gros fil de fer passé successivement dans les trous, faits à dessein dans chacune d'elles, permet de lier fermement la pile entière.

Puis profitant d'une marée extrêmement basse, on va déposer le plus loin possible toutes ces piles qui forment toutes ensemble des sortes de ruches. Puis des grosses pierres sont posées par devant pour qu'elles puissent se maintenir en place pendant tout le temps de l'immersion.

La pose des ruches doit être faite rapidement et en temps utile : 1^o rapidement, car on ne peut disposer que de deux heures tout au plus pendant deux ou trois jours au moment des syzygies ; 2^o en temps utile, c'est-à-dire, avant le moment de la reproduction des huîtres, cependant pas trop tôt, car les tuiles placées dans ces conditions seraient vite occupées par des animaux parasites ou recouvertes d'une couche vaseuse. L'expérience a démontré que ce procédé satisfait pleinement à toutes les exigences des jeunes huîtres.

Au mois de Mars, on rentre les ruches et on gratte chaque tuile pour

(1) Ceci se passe précisément pendant les mois sans *r*. Les huîtres sont alors peu agréables, aussi a-t-on coutume de n'en point consommer pendant cette période.

en détacher les huîtres qui peuvent alors avoir au plus un centimètre et quart de diamètre. On en a compté, par exemple, 138 sur un décimètre carré.



VUE D'UN PARC DANS LA RIVIÈRE D'AURAY CONTENANT DES COLLECTEURS FORMÉS DE TUILES EN TAS OU RUCHES.

Ces petites huîtres se vendent au poids aux ostréiculteurs. Comme elles sont encore trop faibles, ceux-ci les mettent dans des boîtes grillagées (1) pour les mettre à l'abri de leurs ennemis, dont les crabes sont les plus sérieux. Au bout d'un an il n'y a plus de danger à les abandonner dans les parcs où elles continuent à se développer.

Un fait curieux et encore inexpiqué a été remarqué par les ostréiculteurs. Il arrive un moment où les huîtres s'arrêtent dans leur développement. Pour les secouer de leur torpeur, il faut absolument

(1) Cela demande une grande mise de fonds, car il en faut beaucoup et de plus elles se détériorent très facilement par la rouille.

les bousculer en les remuant violemment et ce n'est qu'après cette sorte de coup de fouet que la croissance continuera à se faire.

Les huîtres ont des ennemis. Nous avons cité le crabe très expert à les vider avec ses pinces. Autres ennemis : le bigorneau perceur et les étoiles de mer leur causent beaucoup de tort. Les paysans croyaient en finir avec les dernières en les coupant en plusieurs morceaux, ils les multipliaient au contraire. Il a fallu du temps pour le leur faire comprendre. Il faut s'en débarrasser par le feu.

Quand les parcs s'ensavent, on a recours à quelques bigorneaux d'une espèce particulière qui ont vite fait de nettoyer les huîtres. Seulement quand ce résultat est acquis, il faut s'empresse de les retirer, autrement nos bigorneaux n'ayant plus rien à faire s'en prendraient aux huîtres elles-mêmes.

Dans ces parcs les huîtres se nourrissent d'infusoires à en gagner une hypertrophie du foie. Ceci explique les malaises d'estomac que peuvent causer les huîtres absorbées en trop grandes quantités. Ce n'est pas un empoisonnement comme on le pourrait croire, le pâté de foie gras cause les mêmes effets.

Les huîtres ne sont aucunement dangereuses par elles-mêmes, les accidents constatés ne sont dus qu'à un manque de soin ou parce qu'elles ont été exposées trop longtemps à l'air (1). Il faut habituer celles-ci à rester fermées et on y arrive par une sorte d'éducation. Toutes celles qui veulent s'ouvrir sont retirées de l'eau quelques instants et pareillement à chaque récurrence. Quand elles ont constaté à leurs dépens l'inconvénient de rester ouvertes, elles se gardent de recommencer. C'est ce qui se fait sur toutes les côtes de la Manche et de l'Atlantique, aussi les huîtres de cette provenance savent-elles voyager constamment fermées. Jamais il n'est arrivé quoi que ce soit avec ces huîtres là.

Ce qui a motivé la campagne menée contre les huîtres est maintenant expliqué. Les huîtres ont pullulé en ces derniers temps dans l'étang de Thau. Il y en avait des épaisseurs de dix à douze mètres. On a dragué alors avec furie et les sujets pris étaient en telle quantité qu'on ne savait les écouler assez vite. Des huîtres sont restées ainsi assez longtemps ouvertes hors de l'eau, d'autres ont été mises dans le port de Cette où

(1) On ne devrait point non plus mettre en vente, comme cela s'est vu quelquefois, des huîtres refusées au chemin de fer par le destinataire pour cause de retard.

vient déboucher l'égout collecteur de cette ville. Il n'en fallait pas tant pour contaminer les huîtres, et c'est ce qui a causé les différents cas observés. Il ne faut pas en accuser les huîtres qui n'ont été dans le cas que les véhicules du mal.



VUE D'UN PARC DE LA RIVIÈRE D'AURAY CONTENANT DES COLLECTEURS A PLATEAUX.

Conclusion, ne mangez des huîtres que modérément et veillez à ce qu'elles soient toujours bien fraîches, ce sera toujours le cas des huîtres qui seront restées longtemps fermées.

Les huîtres vertes des huîtres ordinaires soumises à un engraissement spécial. Cette couleur est due à de petites diatomées absorbées en grande quantité, c'est si l'on veut une marque de fabrique.

Et l'huître d'Ostende? Elle n'existe pas. C'est tout simplement une huître de Marennes, d'Arcachon ou d'ailleurs qui a séjourné quelque temps à Ostende dans un parc quelconque. Il en est même qui n'ont vu que la gare d'Ostende. L'huître dite d'Ostende peut se préparer partout.

Ses valves sont polies par un procédé bien simple qui consiste à remuer souvent à la pelle les huîtres parquées. Elles s'usent ainsi par frottement les unes contre les autres et gagnent ce poli qui est la marque spéciale de ces huîtres de provenance française tout simplement.

L'huître portugaise n'a d'autre valeur que celle du transport, tellement cette espèce pullule. Il y a quarante ans, il n'y en avait point sur nos côtes. Un jour, le patron d'un bateau qui s'en était procuré quelques-unes en Portugal les rejeta en vue de nos côtes ne les trouvant plus assez fraîches pour sa consommation. Ces quelques huîtres ont suffi pour donner naissance à de puissants bancs de portugaises sur nos côtes. Sans doute, comme nous l'avons dit plus haut, ces huîtres médiocres ne peuvent nuire à la qualité des nôtres, mais elles occupent inutilement une place qui pourrait être mieux utilisée. Elles empiètent par trop sur les autres, c'est ce qu'on peut leur reprocher.

M. le Dr Joubin termine en répétant qu'il y a en France 52.000 concessions accordées aux veuves d'inscrits maritimes ou aux marins retraités et déplore à ce point de vue la campagne injuste menée par certains journaux. Il en est résulté une mévente qui a nui énormément aux intérêts de tous ces braves gens. Leur cause méritait d'être défendue et cette réhabilitation des huîtres par M. le Dr Joubin a été hautement appréciée et saluée par de nombreux applaudissements.

M. Nicolle termine la séance par ces paroles :

Mesdames, Messieurs,

Vous avez entendu ce que disait S. A. S. de la conférence que nous venons d'entendre et du talent de M. Joubin.

Je ne reviendrai pas sur des paroles hautement autorisées, je ne pourrais que les affaiblir en tentant d'y ajouter le suffrage d'un profane.

Je demande la permission à notre Président de ne parler encore que dans le but de le prier d'accepter un témoignage de notre reconnaissance sous la forme d'une Médaille qui, par la date qu'elle porte, le fera se souvenir de l'honneur fait par lui à la Société de Géographie de Lille, en venant prendre la première place dans cette séance pour nous mémorable.

II.

Séance du Jeudi 14 Mars 1907.

CALAIS

SON RÔLE DANS LES RELATIONS ÉCONOMIQUES A TRAVERS LES AGES

Par M. LENNEL,

Professeur au Collège de Calais.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Calais mérite bien toute l'attention des personnes qui s'intéressent aux questions économiques. Le renouveau d'entente cordiale remet du reste cette ville dans l'actualité. L'ancienne pomme de discorde est devenue aujourd'hui le lien des deux nations voisines.

Si glorieux que fut le passé de Calais, c'est tout de même le passé et nous n'en dirons rien. Nous rappellerons seulement que Calais a d'abord été un port naturel. Après le retrait de la mer quelques lagunes restèrent de ce côté du détroit, quelques pêcheurs, disons même des pirates, vinrent s'établir sur les bords de l'une d'elles, telle est l'origine de Calais. Ce retrait de la mer est dû surtout aux ensablements contre lesquels les Anglais essayèrent de lutter lors de leur longue occupation. A notre tour nous luttons encore pour en préserver l'accès du port. Les Anglais, maîtres de Calais, en firent un grand entrepôt commercial. Toutes les laines de provenance anglaise y passèrent. Aussi, vu son importance, avaient-ils renforcé notablement les premières fortifications de la ville. Ils espéraient la conserver à jamais, en quoi ils furent bien déçus !

Au XVII^e siècle le port n'avait guère changé, de nouvelles fortifications remplaçaient les anciennes. Il existait déjà un service régulier pour les passagers entre la France et l'Angleterre.

Au cours du XVIII^e siècle, le port s'ensable de plus en plus, mais Calais fut alors négligé pour Dunkerque. On allongait toujours les jetées pour parer à cet inconvénient.

A la Restauration, le port était toujours exactement le même, toujours la même crique sans eau à marée basse. Comme le trafic s'accroissait sans cesse, on songea à faire de nouveaux bassins. Vers l'année 1840, on divisa à cet effet la crique en deux. On fit en outre un quai de marée pour faciliter à toute heure l'embarquement des passagers et marchandises sur les paquebots.



LA GARE MARITIME .

A partir de 1848, le nombre des passagers commence à devenir important. Déjà le port paraissait insuffisant. C'est en 1816 que l'on vit à Calais le premier bateau à vapeur et deux ans après, il y eut un service régulier assuré par les nouveaux paquebots à vapeur. Plus tard, on voulut rendre la traversée confortable et l'on songea à créer de nouveaux types contre le mal de mer. On vit alors des paquebots allongés et surélevés avec salons suspendus à des chaînes. On en fit même un avec deux coques accolées et des salons suspendus entre elles, mais ces systèmes n'ont guère eu de succès.

Vers 1889 le port était tellement encombré, de bois du Nord notam-

ment, qu'il fut jugé absolument insuffisant. Comme le tonnage allait toujours s'augmentant, on creusa à l'Est, sur l'ancien front des fortifications, après déclassement, un port magnifique cette fois. Actuellement le port de Calais se compose d'un chenal, d'un avant-port divisé en deux, suivi à l'Est par le bassin Carnot et à l'Ouest par l'ancien que l'on améliore encore. Quant à la ville, depuis l'adjonction de Saint-Pierre, elle compte aujourd'hui 65.000 habitants.

L'accès du port est très facile. Il n'y a pas de bancs au large comme à Dunkerque ; c'est un inconvénient, car de pareils bancs détermineraient une rade sûre pour les navires. C'est d'autre part un avantage puisqu'il n'y a pas de détours à faire pour éviter ces bancs à la sortie du chenal. Il existe cependant deux seuils, mais il y a toujours assez d'eau au-dessus, six à huit mètres, pour que presque tous les navires puissent les franchir à tout moment. Seuls les grands steamers doivent attendre tout au plus trois heures. Les paquebots n'ayant qu'un faible tirant d'eau n'ont par conséquent pas à s'en préoccuper. En somme, ce sont des conditions remarquables pour un port tel que Calais, port de passage tout indiqué entre la France et l'Angleterre. Calais est en effet situé à vingt-huit kilomètres de Douvres et, comme nous l'avons vu, on peut entrer dans son port à toute heure.

Le chenal a 150 mètres de largeur. L'avant-port a le long de la gare maritime 570 mètres de quais permettant l'accès des paquebots, quelle que soit la hauteur des eaux. Cinq d'entre eux peuvent donc s'en approcher en même temps. La Compagnie du Nord en possède deux « Le Nord » et le « Pas-de-Calais ». Les autres sont anglais et il est reconnu par tous les passagers que les paquebots français sont les plus réguliers. Le dernier type est à turbine. Quant à la durée de la traversée, elle a été notablement abrégée. Au lieu de durer sept à huit heures comme autrefois, elle n'est plus que d'une heure en moyenne (de 55 minutes à une heure 10 minutes). Ces facilités causèrent une recrudescence de voyageurs. On en voit de toutes les parties du monde. Les Calaisiens ne purent-ils pas se croire un jour à Bénarès quand ils virent embarquer une longue théorie d'Hindous se faisant suivre de leur Dieu Bouddha et du vase de cuivre rempli de l'eau du Gange !

Naturellement le confortable ne fut pas négligé pour satisfaire les plus difficiles. Pour accélérer l'embarquement, on installa une grue électrique, enlevant d'un coup un demi-wagon. En dix minutes tout est prêt.

En somme, Calais est un port naturel de passage, sa gare maritime

est une des plus confortables qui existent. Si les percées alpines lui on enlevé la malle des Indes au profit d'Ostende, ce port n'en est pa



GRUE DE 50 TONNES.

moins le mieux outillé pour le service des voyageurs. Des voitures directes pour l'Espagne, Saint-Petersbourg et Constantinople s'y trouvent toujours.

Nombre de voyageurs entre Douvres et Calais :

En 1885	1890	1895	1900	1906
190.000	262.000	253.000	316.000	339.000

Le service quotidien entre Douvres et Calais est souvent dédoublé. Il existe encore d'autres services réguliers : un sur Londres, un autre sur Hull et enfin un dernier sur Leeds.

Quelles sont surtout les marchandises qui passent de Calais en Angleterre ? Ce sont surtout des marchandises de luxe ou qui exigent un transport rapide, comme par exemple les primeurs, les fruits. Or toute

marchandise de ce genre qui se trouve à Calais à huit heures du soir peut être vendue le lendemain matin sur le marché de Londres.

On expédie ainsi annuellement en Angleterre par le port de Calais :

Volailles, lapins, etc.. .. .	3.335.000 kilogs.
Œufs	1.073.927 »
Lait.....	1.000.000 litres.
Légumes.....	630.000 kilogs.
Fruits	5.243.000 »
Vins de Champagne.....	2.000.000 bouteilles.

En outre un nombre respectable de bouteilles de Bordeaux et de Bourgogne, une quantité énorme de tissus de Roubaix et de Tourcoing, des dentelles calaisiennes, etc. On expédie également de Calais pour l'Angleterre environ 40.000 tonnes de foin chaque année.

Mentionnons aussi à l'exportation les câbles sous-marins fabriqués à Calais même. Cette ville possède en effet la seule usine de ce genre qui existe en France. Le procédé d'embarquement de ces câbles est assez original. Ils passent directement du sous-sol de l'usine voisine à la cale du navire en chargement où ils s'enroulent successivement.

Pour Liverpool les frets sont particulièrement avantageux.

Il arrive à Calais des laines, moins cependant qu'à Dunkerque. Ce sont surtout des laines qui ont été vendues aux enchères à Londres. Des lins de Russie sont parfois arrivés à Calais.

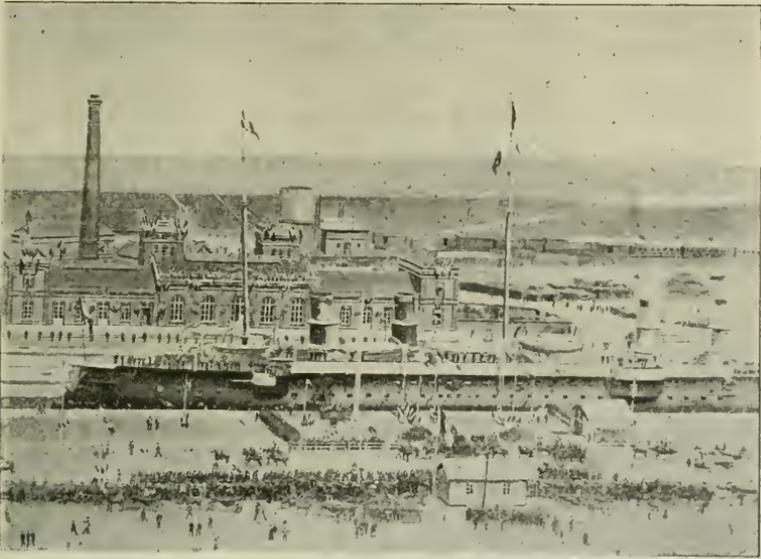
Pour les bois du Nord, c'est au contraire le premier port de France. C'est surtout sur le quai de l'Est qu'on les décharge. On importe ainsi 213.000 tonnes de bois, dont 97.000 de bois régulier. Or Dunkerque n'en reçoit en tout que 130.000 tonnes. Tous ces bois proviennent de Russie, de Suède et de Norvège.

On a commencé à importer les pétroles en 1904. Quatre réservoirs ont été construits pour les recevoir. Ces *tanks* peuvent contenir ensemble 60.000 hectolitres.

L'ancien bassin, celui de l'Ouest, auquel on travaille actuellement, sera essentiellement réservé pour les pétroles. Dans trois mois tout sera en état et une usine pour le traitement de ces huiles minérales va même être créée à proximité.

Le nouveau bassin de l'Est, le *bassin Carnot*, sera donc affecté à presque tout le trafic. De grandes écluses dont les lourdes portes sont mues par une machinerie hydraulique spéciale, y donnent accès. Le fait

que le croiseur *Guichen* les a franchies démontre suffisamment que le bassin Carnot est accessible aux grands navires.



LE CROISEUR GUICHEN DANS LES ÉCLUSES. — ARRIVÉE DE M. LOUBET.

Le bassin Carnot a une superficie de 12 hectares avec 1.500 mètres de quais et 60.000 mètres carrés de terre-pleins. L'outillage est un des plus modernes et des meilleurs qui existent en France ; néanmoins malgré toute sa perfection il est encore insuffisant. La plus grande grue est de 40 tonnes. Un navire de 3.300 tonnes a pu être déchargé en 93 heures, ce qui est déjà remarquable.

Calais possède une belle cale de radoub qui peut satisfaire les plus difficiles.

Pour abriter les marchandises de toute nature qui transitent par Calais de beaux hangars ont été construits le long des quais. Le hangar Fournier est fort vaste, il a une superficie de 8.000 mètres carrés. Il y a aussi à Calais un vaste entrepôt pour les sucres qu'on a cherché à grouper là surtout pour l'exportation. Le trafic des sucres a beaucoup baissé par suite de la législation nouvelle.

Le port fluvial est aussi de quelque importance. On y embarque des produits agricoles, des bois, des charbons de Bruay, de Marles, des

matériaux de Lessines et de Tournai, etc. En somme il y a là aussi un trafic très important.

Voici le mouvement du port d'après quelques chiffres officiels :

1895	1900	1906	
—	—	—	
410.102	491.749	689.619	tonnes (marchandises).
2.111	2.188	2.267	navires.
550.593	819.075	836.818	tonnage des navires.

Eh bien ! Calais n'est pas du tout ce qu'il devrait être. Trop de préjugés règnent encore sur ce port ! Il faudra les démolir l'un après l'autre.



UN DES HANGARS. — ENTREPÔT DES SUCRES.

Nous ajouterons que Calais n'est pas un grand port de pêche. C'est cependant le hareng qui fit sa fortune première. Calais doit cette infériorité précisément à sa grande prospérité industrielle. On y gagne à l'usine de si beaux salaires que la pêche est jugée fort peu rémunératrice. Il faut dire aussi que le prix de transport du poisson sur Paris est trop élevé. Pour une mesure de harengs valant 2 francs, il est de 0 fr. 95. Dans ces conditions il est impossible de lutter.

De Calais, en 1905, il a été expédié 3.733.000 kilogs de poissons, dont 1.026.000 kilogs sont passés par le minck.

La ville elle-même se divise en trois parties : le Courgain, l'ancienne ville et la nouvelle.

Le Courgain est le quartier des pêcheurs et marins. Sa population est vraiment typique, un peu rude, mais pourtant très honnête. En parcourant les rues de ce quartier mal odorant, on y trouve un vague air de Marseille ou de Naples.

Quant à l'ancienne ville, elle se trouve éclipsée par la nouvelle, dont la renommée est légitimement acquise. Elle la doit à son industrie des tulles. C'est une des premières villes du monde sous ce rapport. Il en sort des produits merveilleux qui rivalisent avec les anciennes dentelles à la main. Les machines travaillent rudement mais font finement les choses. M. Lennel nous donne ici d'intéressants détails sur la fabrication des tulles, qu'à regret nous sommes forcés d'écourter. Nous apprenons ainsi qu'un bon métier vaut de 25.000 à 30.000 francs et, détail curieux, un ouvrier consciencieux peut l'acquitter en trois ans. C'est que les salaires sont très élevés à Calais. Il est commun de gagner cinquante francs à la semaine. Les bons ouvriers vont même jusqu'à 120 et 150 francs par semaine. La moyenne journalière est de 10 francs



LA PLAGES ET LE CASINO.

à Calais. Il n'est pas de ville où il soit plus facile de changer de classe.

On y fait pour cent millions d'affaires en tulles. On en a exporté en Amérique pour trente millions en 1905 et quarante-cinq millions en 1906. Le nombre des métiers est de 2.200, des ouvriers 30.000 et des ouvrières 20.500, tout cela réparti en 59 usines de tulles seulement. Les propriétaires d'usines ne sont pas eux-mêmes fabricants, ils ne font que louer des places et la force motrice.

Depuis quelques années on a introduit à Calais le métier à broderies pour concurrencer Plauen en Allemagne et cela a déjà donné des résultats très appréciables.

La Maison Vendroux, de Calais, dont les biscuits sont si estimés, confectionne aussi les pâtes alimentaires. Elle est la première du Nord pour le macaroni et le vermicelle.

De la plage, située près de l'ancien fort du Risban, nous dirons peu de chose. Elle manque de villas, le Génie militaire s'opposant toujours aux constructions modernes, comme en beaucoup d'autres endroits. La plage est fréquentée par des Anglais et les Calaisiens eux-mêmes. C'est une plage de famille en somme. On n'y fait point de luxe.

Il fallait bien dire aussi quelque chose de la grande question du jour, du tunnel sous-marin. Qu'en pensent les Calaisiens ? Franchement ils n'en sont pas enthousiastes. Ce tunnel ne leur dit rien qui vaille pour leur port. Cependant ils ne sont pas assez particularistes pour en empêcher la réalisation. Ils se sacrifieront au besoin pour le bien général.

Les Anglais sont loin aussi d'en être tous partisans. Certaines de leurs objections sont même ridicules. L'Angleterre tient à sa marine, elle tient à sa ceinture d'argent. Néanmoins une jonction par rails servirait le monde entier. Or elle peut être réalisée aussi par les Ferry-boats... N'y en a-t-il pas qui fonctionnent parfaitement sur le lac Michigan, autrement long que le Pas-de-Calais. Il en est question pour Calais, non pour les voyageurs mais pour les marchandises. Toutes les études sont faites, les capitaux sont réunis et les Chambres anglaises approuvent ce projet. La plus grande difficulté réside dans l'embarquement des trains sur les Ferry-boats. Il faut qu'il puisse se faire quel que soit le niveau de l'eau, c'est-à-dire, à toute heure du jour ou de la nuit. Or il existe à l'usine de Fives-Lille un projet tout préparé

qui résoudrait complètement le problème. Le tunnel coûterait quatre cents millions et demanderait plusieurs années, tandis que les Ferry-boats pourraient fonctionner dans dix-huit mois et à moins de frais. Ce système serait pour le port préférable au tunnel ; c'est le sentiment de la Chambre de Commerce de Calais.

Quel que soit l'avenir, nous avons tout lieu de croire qu'il sera fécond pour Calais. Son rôle historique est depuis longtemps terminé, il est maintenant surtout économique. Il y a là pour le Nord de la France un grand élément de prospérité qu'il suffit seulement d'utiliser.



ÉCLUSES DU BASSIN DE BATELLERIE.

La conférence de M. Lennel eut beaucoup de succès. Nul mieux que lui ne pouvait traiter ce sujet, car nous n'apprenons rien à personne en disant que le conférencier a fait sur ce port un travail important, hautement apprécié de la Chambre de Commerce de Calais.

III.

Séance du Dimanche 17 Mars 1907.

UN VOYAGE AU TRAVERS DES VOSGES LORRAINES, ALSACIENNES ET COMTOISES

Par M. E. COLLIN,

Secrétaire-Général du Syndicat d'initiative des Vosges et de Nancy.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

Les Vosges offrent aux touristes les plus grandes facilités. Point n'est besoin de guides pour les visiter. Partout des poteaux indicateurs désignent les chemins et sentiers à suivre. On trouve aux meilleurs endroits des tables d'orientation, des bancs, des chalets forestiers et des belvédères. Aussi les Vosges sont-elles plus hospitalières que jamais et, à cet égard, cette région aux vieilles mœurs naïves et bonnes, où l'on sent partout le bien-être et la joie de vivre, a su conserver son bon renom d'autrefois.

Avant d'aborder le massif vosgien on traverse les hauts plateaux de la Faucille et du Bassigny dans lesquels se creusent de verdoyantes vallées et d'où jaillissent les sources bienfaisantes de Vittel, de Contrexéville, de Martigny, qui donnent des eaux minérales froides, de Bourbonne, de Bains-les-Bains, de Plombières, de Luxeuil, qui donnent des eaux minérales d'une température variant de 25 à 72°.

Le massif vosgien forme un immense triangle. Une chaîne de granit à l'Est et deux chaînes gréseuses au Sud et à l'Ouest en dessinent les trois côtés. Le premier s'étend des ballons d'Alsace et de Servance jusqu'au Donon. Sur le massif des Ballons se soude le deuxième côté appelé la chaîne des Vosges méridionales ou Grandes Faucilles. Quant

au troisième côté, il part du Donon pour aboutir au Noirmont, un des sommets des Grandes Faucilles, après s'être abaissé et relevé successi-



LE PATINAGE SUR LE LAC DE GÉRARDMER.

vement pour laisser libre passage à la Meurthe, à la Vologne et à la Moselle qui descendent des sommets de la chaîne de l'Est.

La chaîne granitique est la plus intéressante. Ses montagnes sont les plus anciennes, sinon les plus belles de notre chère France. Une révolution unique et formidable a suffi pour les former. Elles appartenaient au même massif que la Forêt Noire avant la formidable fracture dans laquelle la large vallée du Rhin a trouvé place. Le versant oriental de la chaîne granitique s'abaisse subitement en pentes abruptes et en escarpements rocheux qu'appuient de courts contreforts, tandis que, du côté de l'Ouest, sur le versant lorrain, ce ne sont que longs contreforts, disposés en éventail et présentant un fouillis de sommets et de vallées. Les vallées de la Meurthe, de la Moselotte et de la Vologne, affluents de la Moselle, en marquent les principales divisions comme de grandes artères naturelles où viennent encore aboutir d'autres vallées transversales. Aussi monts et vallées sont tellement enchevêtrés sur ce versant lorrain qu'il y a là pour le tourisme un champ d'excursions vraiment inépuisable. Les grandes artères étant pourvues de bonnes routes et de chemins de fer, les Vosges sont facilement accessibles en toutes leurs parties. Le relief des Vosges est profondément accentué et de vastes forêts en garnissent les pentes tandis que les crêtes découvertes et gazonnées constituent, au-dessus des forêts, ce que l'on appelle la zone

des Chaumes, d'où l'on domine et découvre le massif vosgien vers tous les points de l'horizon.



LE LAC DE LA MAIX.

Suivons d'abord la vallée de la Meurthe en prenant *Nancy* comme point de départ. La capitale de la Lorraine est une ville de science, d'art, d'industrie et de commerce; elle est une des plus grandes de France et passe pour une des plus jolies de l'Europe. Elle se recommande assez d'elle-même sans que nous nous y arrétions davantage. Nous allons rencontrer successivement après Lunéville rempli, comme Nancy, des souvenirs du roi Stanislas de Pologne :

Baccarat, renommée par sa cristallerie, qu'il n'est malheureusement pas permis de visiter.

Raon-l'Étape, entre les côtes de Repy et de Beauregard qui marquent

l'entrée des Hautes Vosges et du bassin supérieur de la Meurthe. Immédiatement à gauche s'ouvre la belle vallée de Celles, arrosée par la Plaine, affluent de la Meurthe.

Cette admirable vallée est bordée à l'Est par la chaîne du Grand Brocart et à l'Ouest par la chaîne de Pierre Percée. Elle se termine au massif du Donon. Bientôt un chemin de fer, remplaçant l'antique patache, permettra de remonter facilement la vallée de Celles (1). Bien qu'elle ait perdu son commerce de graines, celui des bois y est toujours fort prospère. Partout de nombreuses scieries débitent les arbres des montagnes. Quant à la force motrice elle ne coûte rien, il est si facile de la demander aux nombreux cours d'eau qui descendent des hauteurs ! Remontant le cours de la Plaine, nous rencontrons :

Celles-sur-Plaine, d'où l'on va voir les ruines imposantes d'une ancienne forteresse, Pierre Percée, ainsi nommée du puits profond qui y fut creusé dans le rocher.

(1) Le chemin de fer, d'une longueur de 25 kilomètres, a été mis en exploitation en Juillet 1907.

Allarmont, Vexaincourt, Luvigny, aux clochers tous construits sur le même type qui caractérise toute la vallée de Celles.

Enfin *Raon-sur-Plaine* et *Raon-les-Léau*, près de la frontière et que nous avons pu conserver, non sans de grands efforts de diplomatie. L'exploitation forestière y est très active.

La route de Raon-sur-Plaine à Schirmeck en Alsace, par le col du Donon, a été en 1870 une des grandes routes de l'invasion. On la suit pour faire l'excursion du Donon. Du col au sommet du Donon on compte une heure de marche. En un certain endroit avant de l'atteindre, on peut y voir bien tranché, la démarcation entre les Vosges granitiques et les Vosges gréseuses.



AU SOMMET DU DONON.

Les Gaulois ont habité de part et d'autre du Donon, son nom celtique l'indique suffisamment. On a trouvé sur son sommet des restes de constructions romaines, dont une partie se trouve encore réunie en un petit temple élevé en cet endroit, tandis que le reste a été transporté au musée d'Épinal.

Pour retourner à la Meurthe, prenons la vallée du Rabodeau, qui est aussi un de ses affluents. Du col du Donon à la maison forestière du *Prayé*, il faut marcher, car il est impossible de circuler soit en voiture, soit à bicyclette sur le chemin abrupt et mauvais.

De Prayé, il n'y a plus qu'à descendre le cours du Rabodeau. Non loin de Prayé se trouve le joli petit lac de la Maix, situé au milieu d'une immense forêt. La chapelle élevée sur ces rives est un lieu de pèlerinage très célèbre. On y invoque une Vierge noire pour en obtenir la pluie en temps de sécheresse ou du soleil en remplacement des pluies diluviennes.

Le Rabodeau passe ensuite à *Moussey*, d'où l'on aperçoit un sommet isolé, le Mont, rappelant un peu les dômes d'Auvergne, seul exemple dans les Vosges.

Plus bas se trouvent *Sénonès, Moyenmoutier, Étival*, dont les monastères étaient autrefois célèbres. Aujourd'hui, sauf les églises restées affectées au culte, leurs bâtiments ont été transformés en établissements industriels. On y travaille la laine et le coton.

N'oublions pas de mentionner la petite vallée des Ravines, entre celles de la Plaine et du Rabodeau. Il y règne une solitude profonde, le silence y est absolu pour peu qu'on s'éloigne des quelques scieries établies en cette vallée.

Revenus à la Meurthe, nous la remonterons jusqu'auprès de sa source.



LE CLOÎTRE DE SAINT-DIÉ.

Saint-Dié se présentera tout d'abord à nous. C'est un joli centre d'excursions. Son cloître ogival, sa cathédrale et une petite église de style roman méritent une visite. Sur la place principale s'élève, devant sa maison natale, la statue de Jules Ferry.

Fraize est un centre commercial et industriel important au delà duquel la vallée de la Meurthe prend le nom de vallée du *Valtin*. Ici se terminent les Vosges industrielles et commencent les Vosges agrestes et pastorales. La végétation est des plus luxuriantes aux alentours du *Valtin*, qui réunit tout ce qu'on peut désirer dans le domaine de la nature pour devenir une station estivale de cure d'air.

Au *Grand Valtin* se termine la vallée de la Meurthe. Il n'y a plus qu'à franchir à l'Ouest la crête du massif de Sérichamp pour descendre à *Gérardmer*. Pendant la descente on jouit d'une belle vue sur le lac de Longemer que traverse la Vologne venue du lac de Retournemer, en aval de la cascade de Charlemagne. D'après les légendes du pays, le grand Empereur aimait beaucoup à chasser et à pêcher dans ces parages.

On franchit ensuite le Saut des Cuves où l'on voit, non loin de la Pierre de Charlemagne, la Vologne se précipiter en mugissant entre de

sombres rochers et l'on arrive en remontant la Jamagne, affluent de la Vologne, à Gérardmer « la perle des Vosges ».



VUE DE GÉRARDMER.

C'est un grand centre de villégiature, agréablement situé sur le lac du même nom. De nombreuses villas ont été élevées sur ses rives. Là se trouve le nouveau Gérardmer opposé à l'ancien. Les Géromois des temps passés croyaient beaucoup aux sorciers et jalouaient quelque peu leurs voisins les Valtinais.



LA VOLOGNE A KICHOMPRÉ.

Nombreuses sont les excursions à faire aux environs.

Ramberchamp, non loin du lac, où l'on va entendre un écho célèbre, dont on apprend, par l'abbé Grégoire, le célèbre conventionnel, qu'il savait toutes les langues.

La *Bresse*, dans la vallée de la Moselotte, où l'on parvient de Gérardmer par le col de Grosse Pierre. Cette localité originale, fort jalouse autrefois de son indépendance, n'était soumise qu'à la juridiction de sa municipalité qui avait le droit de justice sans appel. Ses juges-paysans ne manquaient pas d'à-propos. Un jour, un avocat venu de Remiremont ayant voulu leur en imposer en multipliant les citations latines, ils le frappèrent d'une amende et remirent l'affaire à huitaine pour lui donner le temps d'apprendre à plaider en français.

En remontant les vallées qui aboutissent à la Bresse on atteint des gorges profondes entre des hauteurs presque inaccessibles. Dans une de ces gorges se trouve le joli petit lac de Lispach ; dans une autre, le lac de Blanchemer. Si l'on suit en amont de la Bresse, la vallée la plus importante, qui porte le nom de vallée de Vologne et dans

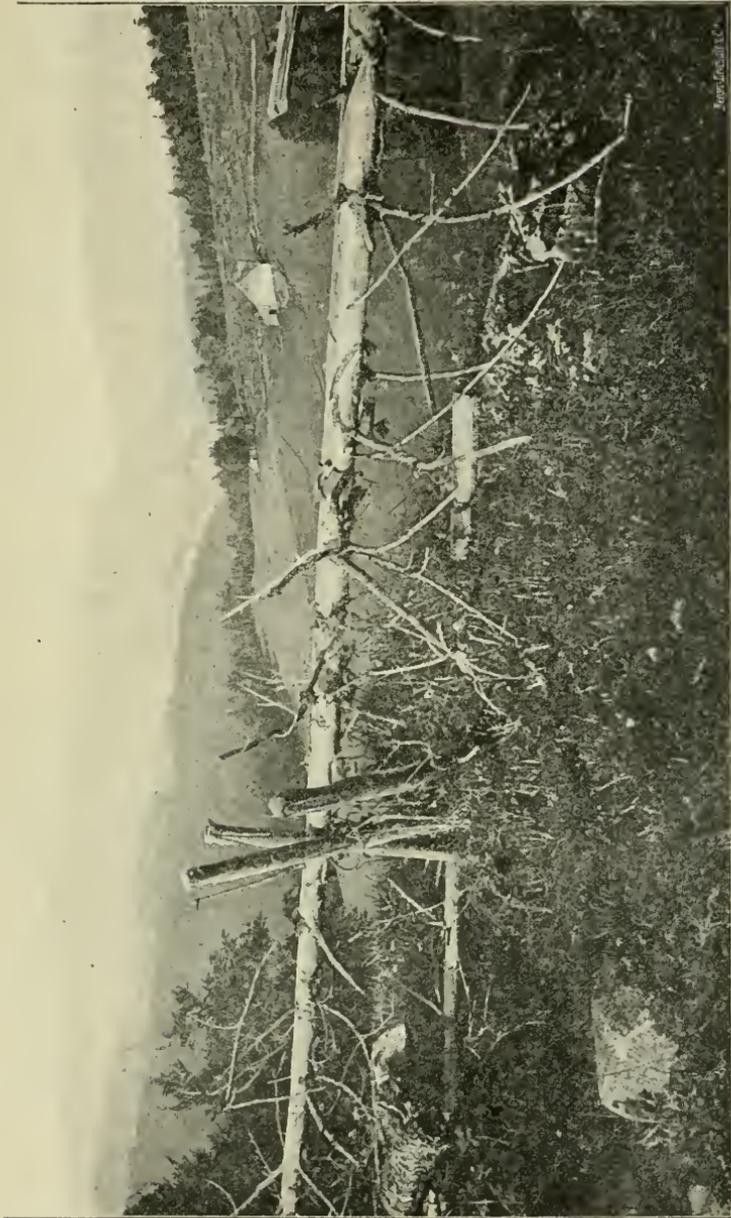


LE TUNNEL DE LA ROCHE DU DIABLE.

laquelle coule la Moselotte, on rencontre bientôt un ruisseau qui est le déversoir du lac des Corbeaux. Un chemin forestier conduit à travers la forêt au lac des Corbeaux, qui est le plus élevé des Vosges et qui en forme un des plus beaux sites. De là, on peut par la *Vieille Montagne* et le col de Bramont atteindre la ligne des crêtes et des Hautes Chaumes qui conduit au Holmeck et à la Schlucht.

Ce Hohneck, s'il n'est point le plus haut sommet des Vosges, en est véritablement le roi. De ses vastes flancs s'épanchent vers les quatre points cardinaux la Meurthe, la Moselotte, la Vologne et

la Fecht. Son sommet domine les *Hautes Chaumes* situées entre le Rothernbach et le col de la Schlucht. Il ne faut pas manquer de parcourir au moins en partie la ligne des Chaumes, région sereine par excellence où



SUR LES HAUTES CHAUMES.

W. P. G. S. 117.

L'on jouit à chaque pas de toute la splendeur des horizons. C'est la terre bénie des botanistes qui peuvent y faire ample moisson. Les Hautes Chaumes sont recouvertes d'une masse spongieuse, faite de mousses et de gazon, toujours imprégnée d'eau. On y enfonce parfois une canne dans toute sa longueur sans trouver la moindre résistance. De Mai à Septembre les Chaumes sont habitées par des pâtres chargés d'y surveiller les troupeaux qu'ils y ont amenés. Ces pâtres portent le nom de *marçaires*. Ils logent en des chalets bas, faits de planches, où ils confectionnent les fromages de Géromé et de Munster. En hiver, ces chalets disparaissent sous des amoncellements de neige et il n'y a guère alors de lieux plus propices pour les sports usités en cette époque de l'année : le ludje et le ski.

En suivant la crête vers le Nord on atteint la Schlucht, ancien col étroit fréquenté seulement autrefois par les contrebandiers et les schlitteurs. Une nouvelle route y a été aménagée, réunissant les deux versants, et parcourue aujourd'hui par des tramways électriques entre Gérardmer et Munster en Alsace.

Au delà de la Schlucht, les Chaumes reprennent pour se poursuivre jusqu'au col du Bonhomme. Le Thanet les domine. Par elles, on se rendra au lac Noir et à son voisin, le lac Blanc, si joli dans son encadrement de rochers.

La vallée d'Orbey, toute proche, mérite également une visite. Deux petites villes alsaciennes très curieuses s'y trouvent, ce sont les antiques cités de Kaisersberg et de Ribeauvillé. De belles ruines témoignent de leur splendeur passée. Kaisersberg fut une ville libre et Ribeauvillé au caractère antique si caractérisé, est formé de trois villes voisines ayant eu chacune leur enceinte particulière. Les seigneurs de Ribeauvillé possédaient sur les hauteurs voisines les trois châteaux de Saint-Ulrich, de Girsberg et de Hohrappolstein, dont les ruines sont remarquables. Les deux premiers sont séparés par un précipice. On raconte que deux frères habitaient l'un le Girsberg et l'autre le Saint-Ulrich. Ce dernier, pour réveiller son frère avait coutume de lancer une flèche dans un volet de son appartement. Or il arriva qu'un jour le seigneur de Girsberg, réveillé de bonne heure, eut la malencontreuse idée d'ouvrir son volet au moment où la flèche y parvenait et fut tué sous le coup.

Allez dans les Vosges où vous attendent des spectacles inoubliables et parfois grandioses. Allez vous réjouir de la vue de ces beaux lacs, de ces sombres forêts, de ces jolies vallées et respirer à pleins poumons sur ces hautes Chaumes qu'on ne saurait trop vanter. Vous vous sen-

tirez heureux de vivre quelque temps au milieu de ces Lorrains si fidèles et si attachés au sol natal et il vous sera en même temps, comme vous l'avez vu, fort facile d'aller saluer au delà de la frontière d'autres amis encore, nos frères d'Alsace.

A eux, notre dernière pensée !



LE THÉÂTRE DU PEUPLE A BUSSANG.

IV.

Séance du Jeudi 21 Mars 1907.

A TRAVERS LA CHINE

MŒURS, COUTUMES, SITES ET MONUMENTS

Par M. LUCIEN TIGNOL,

Chargé de Missions.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

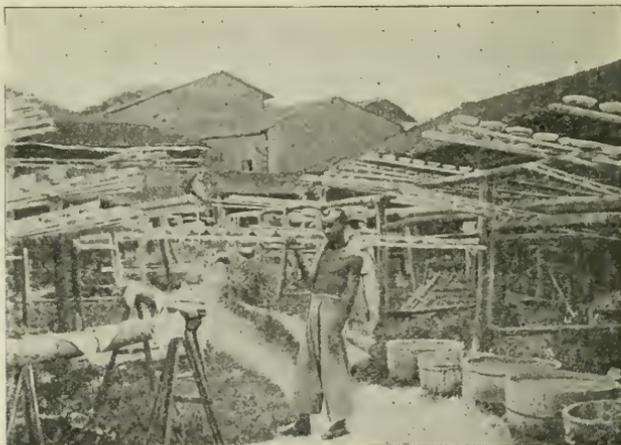
M. Lucien Tignol prévient tout d'abord son nombreux auditoire qu'il n'eut en Chine aucune aventure sensationnelle et se demande même ce

qu'il pourrait bien dire de ce pays si souvent découvert et si remarquable jusqu'à présent par sa fixité et son inaltérable immuabilité. Laissant volontairement de côté toute question politique, il se contente de nous parler de la Chine au point de vue pittoresque. Sa conférence fut goûtée de tous et trouvée fort intéressante.

Sur la route de Chine, de Marseille à Chang-Haï, M. Lucien Tignol passe très rapidement. Quelques escales cependant méritent une mention particulière ; ainsi *Singapour* offre déjà au voyageur européen un premier aperçu du monde chinois. Beaucoup de Célestes sont venus s'y fixer et l'on peut s'y faire une idée juste de ce qu'est l'immigration chinoise.

Hong-Kong, ville située sur un îlot rocheux et montagneux, a été totalement transformée par les Européens. On y est en Extrême-Orient et cependant on se croirait encore à Londres. Tout le confort moderne existe en cette ville, rien n'y manque.

Remontant ensuite le cours du Si-Kiang, nous arrivons à Canton, capitale du Kouang-Toung, ville qui fut longtemps indépendante et dont l'aspect est extrêmement original. Des milliers de gens naissent, vivent et meurent sur ces bateaux qui encombrant la rivière de Canton.



UNE FABRIQUE DE POTERIES A KINTETCHEN.

C'est un fouillis inouï de sampans au travers duquel il est bien difficile de se faire un passage. La concession européenne se trouve sur l'île de

Chamine. Par sa propreté, elle forme vraiment contraste avec la ville chinoise aux rues étroites et tortueuses. Les étalages n'y sont guère brillants. Les enseignes constituent le seul luxe des boutiques de Canton. Rien qui tente les acheteurs. On fait dans cette ville des articles de soie et toutes sortes de bibelots. Tout cela ne sort pas de grandes usines, mais de simples ateliers familiaux. Le Chinois est actif et industriel et un peu de riz lui suffit. Quelques fonderies existent à Canton. Nos compatriotes y sont peu nombreux, sept ou huit seulement ; toutefois ils font un chiffre d'affaires fort important. L'école Pichon et une mission catholique française sont aussi installées à Canton. Les populations du Sud de la Chine sont un peu bruyantes et la ville est parfois visitée par d'audacieux pirates. Que serait-ce si elle n'avait point son vice-roi, qui sait se montrer très énergique à leur égard !

Nous pénétrons ensuite dans le Fo-Kien, province la plus originale par ses mœurs. Fou-Tchéou, sa capitale, est une ville moins impor-



VUE DE LA PAGODE DE L'ARSENAL DE FOU-TCHÉOU.

tante que Canton. Notre commerce n'y est aucunement représenté. Cette ville, justement renommée pour ses laques, possède une école de français et un arsenal, dit l'arsenal français pour la part que nous avons prise à son érection. A Fou-Tchéou, les excursions sont nombreuses. On va surtout visiter le grand couvent bouddhique de Kushan. Pour s'y rendre, il faut suivre des talus de terre gluante élevés entre de nombreuses rizières. On passe parfois sous certains portiques élevés en

l'honneur de veuves fidèles. Elles ne sont pas rares en Chine. L'ascension de la montagne sur laquelle s'élève le fameux couvent est fort pénible pour les porteurs de chaise auxquels ont recours les Européens. Au sommet tout y respire la fraîcheur, c'est vraiment un endroit propre à la méditation. Les bonzes sont des plus accueillants. Après avoir porté quelque attention à l'étang sacré du monastère, on visite surtout le temple où l'on peut voir un Bouddha gigantesque, toute une kyrielle de dieux alignés et le fameux poisson contre les femmes stériles.

Enfin nous voici à *Chang-Haï*, sur la large rivière de ce nom, où se rencontrent des navires de toutes les nations. La ville possède plusieurs kilomètres de quais, de beaux hôtels modernes. Rien n'y manque, pas même les automobiles qui écrasent tout aussi bien que chez nous de malheureux mortels. On paie 78 francs par Chinois écrasé, c'est le tarif adopté là-bas. Ceux qui viennent à Chang-Haï pour voir la Chine sont franchement déçus. De riches Chinois ne craignent point là du moins d'afficher un luxe inouï. Ils ont bâti de beaux hôtels sur des terrains qu'ils se sont empressés d'acquérir à cet effet. Cependant la Chine s'y reconnaît à certains détails. On peut y rencontrer ainsi la brouette chinoise et les chanteuses de rues y montrent toujours leurs petits pieds. Malgré tous les édits cette mode barbare existe encore partout, sauf à Canton. On ressent toujours une impression douloureuse à voir marcher les victimes de cette ancienne coutume. Les pieds ne sont guère changés ainsi en lys d'or, comme c'est en Chine la croyance populaire. La ville chinoise de Chang-Haï est sale et repoussante. Sur la place principale se trouve une mare où les habitants vont puiser leur eau d'alimentation. Près de ce soi-disant lac se trouve une célèbre maison de thé. Il règne toujours tout autour une animation de véritable foire. Chang-Haï possède un collège des Jésuites, un observatoire et un champ de course modèle.

De Chang-Haï partent de nombreux bateaux pour remonter le Yang-Tse-Kiang. Plusieurs Compagnies chinoises, allemandes, anglaises, japonaises et une française desservent une partie des villes baignées par ce fleuve, qui n'a pas moins de 5.300 kilomètres de longueur, dont 3.000 sont navigables. Le Yang-Tsé-Kiang ou fleuve Bleu, dessert un riche bassin. Ses bords sont fertiles. Il est le fleuve bienfaisant, tout l'opposé du Houang-Ho (fleuve Jaune), le devastateur par excellence.

En remontant le Yang-Tsé-Kiang, nous rencontrons Nankin, ancienne capitale de la Chine, bien déchue maintenant. On ne sait même plus où fut l'emplacement de sa fameuse tour de porcelaine. C'est de là

que l'on se rend au tombeau des Ming. Un chemin étroit et dallé, aux coudes parfois fort brusques y conduit. Une tortue symbolique sur-



SUR LE HOUANG-HO (FLEUVE JAUNE) CONSTRUCTION D'UN PONT DE 3 KILOMÈTRES
PAR LES INGÉNIEURS FRANÇAIS DE LA LIGNE FRANCO-BELGE.

montée d'une stèle en marque le commencement. Des animaux grossièrement taillés, tels que lions, dromadaires, etc., se trouvent deux par deux et se faisant face, de distance en distance, le long de cette route. A ces animaux font suite des statues géantes de guerriers. Quant au tombeau lui-même, il est plutôt en ruine.

Les paysages du Yang-Tsé sont vraiment merveilleux. Parfois des chaînes de montagnes en viennent resserrer les rives. Quelques sommets sont couronnés de forts modernes munis de canons Krupp. Un peu avant d'atteindre le déversoir du lac Poyang, on rencontre le Petit Orphelin, aiguille rocailleuse très pittoresque de 60 mètres d'élévation, fichée au milieu du fleuve. Un peu plus loin sur l'une des deux rives, en face de l'émissaire du lac Poyang se trouve le Grand Orphelin, autre rocher non moins curieux à contempler. Un peu plus en amont se trouve Kiu-Kiang. Le lac et ses affluents amènent au Yang-Tsé tous les produits de la riche province du Kiang-Si.

Nanchang, capitale de cette région, est une ville assez propre, entourée de hautes murailles. Il y a là une mission des Lazaristes très importante. Elle fut très durement éprouvée et cela d'une façon imprévue. Ses relations avec les autorités étaient excellentes quand tout d'un coup

un revirement se produisit et des massacres s'ensuivirent. Ce peuple chinois est toujours énigmatique. La Chine ne semble désirer ni notre civilisation, ni nos progrès. La force seule la tient en respect et cepen-



LES MURS DE NANCHANG.

dant l'Allemagne propose le retrait des troupes européennes ! Comme Nanchang, King-te-tchin est en communication avec le Yang-Tsé par le lac Poyang. Cette localité est le centre de la fabrication de la porcelaine. Elle n'occupe plus maintenant que 300.000 ouvriers, ce qui est encore quelque chose. Il régna chez eux dernièrement une grande effervescence. Ils ne se plaignaient pas des salaires, mais du riz. Ils brisaient tout et c'est alors que pour faire diversion on les excita contre les étrangers. Les ateliers n'ont rien de luxueux.

Le rôle de la femme en Chine est assez difficile et présente une étrange contradiction. Ainsi le fils vénère sa mère, mais parlant de son épouse il dira : « ma puante compagne », ou encore : « il faut écouter sa femme et ne pas la croire ». Le mari peut renvoyer sa moitié pour en prendre une autre. Cependant les femmes ne sont pas malheureuses et il n'est pas rare que des veuves se suicident. Les enfants sont gais et rieurs. Les garçons reçoivent des noms de ce genre : Olivier qui va fleurir, Mérite naissant, etc. ; les filles : Parfum rare, Lune argentée, etc. Ces dernières ne sont pas aussi souvent abandonnées qu'on veut bien le dire. On a exagéré et les nombreux cadavres trouvés sur les routes étaient simplement les dépouilles de filles de famille pauvre abandonnées après

leur décès, la coutume étant chez les déshérités de la vie de ne pas enterrer leurs morts.

Continuant de remonter le Yang-Tsé, on rencontre le centre de Hankéou, dont l'importance s'est accrue depuis qu'un chemin de fer relie cette ville à Pékin. La nouvelle ligne qui s'étend sur 1.200 kilomètres traverse des plaines très fertiles. Les Chinois sont vraiment de grands agriculteurs. Ils transforment leurs champs presque en jardins. Ils ont vite compris l'utilité d'un chemin de fer dans un pays où toutes les routes sont en mauvais état. Aussi les trains franco-belges sont-ils toujours bondés. Le grand obstacle à l'établissement de cette ligne fut le capricieux Hoang-Ho qu'un pont de 3.100 mètres franchit maintenant. Des cimetières chinois ont souvent obligé la voie ferrée à des détours. Elle passe près d'un parc impérial très curieux. C'est là que l'on voit de ces arbres torturés comme les aiment les Chinois et ces ponts inutiles, simplement édifiés pour l'ornementation, et autres marques d'un goût particulier.



UNE DES PORTES DE LA VILLE CHINOISE A PÉKIN.

Pékin, la capitale de l'empire, se compose de trois villes distinctes : la ville chinoise, la ville tartare et la ville impériale absolument interdite. De hautes murailles les limitent chacune. Comme monuments on y voit le temple du Ciel et celui de la Terre, que l'on ne peut visiter que depuis 1900. Ces monuments seraient beaux si les jardins étaient mieux entretenus. Ce qu'il y a de réellement remarquable, c'est la

cathédrale de Pétang dans la ville tartare. De la ville interdite on ne voit que ce qui émerge au-dessus des murailles, des kiosques divers entourés de verdure. Les rues de la ville tartare sont larges, droites et régulièrement tracées. Ce qui les dépare ce sont les flaques et marécages que l'on rencontre partout au milieu de ces chaussées. On dit que tout cela va changer bientôt. Les spectacles de la rue sont curieux à Pékin : ici c'est un cortège de mandarins, là un enterrement, plus loin un cortège nuptial. Partout des vagabonds dépenaillés, affublés d'oripeaux, des pousse-pousse fort exigeants et toujours contents finalement de ce qu'on leur donne, des mendiants, misérables lépreux, sans vêtements (et notez que le thermomètre descend souvent à -25° en hiver). Ils forment une corporation et ont chacun leur quartier à exploiter. Des criminels condamnés à la cangue sont exposés devant le lieu de leur crime. D'autres sont dans des cages, la tête dehors, le cou passé dans une ouverture juste suffisante. Sous les pieds un monticule fait de cailloux les maintient tout d'abord au niveau convenable. Chaque jour on retire quelques-unes de ces petites pierres et alors commence le lent supplice du malheureux qui finit par périr étranglé, si entre temps il ne meurt pas de faim. Le gouvernement ne veille pas à la nourriture des condamnés, les passants peuvent leur donner à manger, s'ils le veulent. Les Chinois se sont montrés d'ailleurs très inventifs pour supplicier leurs semblables. Citons quelques-uns de ces supplices qu'un édit impérial défend maintenant d'appliquer : l'huile bouillante, les tenailles, la cloche qui tinte perpétuellement sur la tête et ne tarde point à rendre fou le condamné. Ceux qui portaient la main sur les mandarins étaient littéralement découpés en morceaux.

Il y a encore comme curiosités à Pékin la tour du Tambour, la tour de la Cloche au son si parfait. On attribue sa vertu au sacrifice d'une jeune fille qui se jeta par dévouement dans le métal en fusion lorsqu'on la fit. Le temple de Confucius avec son beau portique en faïences multicolores. Rien cependant qui sorte de l'ordinaire, tout obéit en Chine à des règles invariables. Par exception aucun Boudha à l'intérieur, rien que des tablettes rappelant le plus sage des philosophes.

De Pékin, on va en excursion au pont de Palikao ou encore à la montagne aux treize collines qui abritent les tombeaux des Ming. La route qui y mène est en sable rouge, elle traverse des plaines désertes et infertiles. On pousse en même temps alors jusqu'à la grande muraille érigée autrefois pour arrêter les invasions de l'extérieur. Cette immense muraille a 8 mètres de hauteur sur 6 de largeur et suit pendant de nom-

breux kilomètres toutes les sinuosités du sol. Des millions d'ouvriers y ont travaillé :

Revenons à Hankéou et reprenons notre navigation. On laisse à gauche une région minière qui va bientôt prendre de l'importance. Le trajet est monotone, le fleuve sans être étroit n'est déjà plus aussi vaste. On voit au passage des pêcheurs avec leurs cormorans, dont l'éducation



ALLÉE DU TOMBEAU IMPÉRIAL A NANKIN.

exige beaucoup de patience. — A Itchang cesse la navigation à vapeur. Au delà se trouvent de dangereux rapides enfermés dans d'étroits et sombres défilés. On les passe en jonques aux basses eaux. Les crues sont excessivement fortes dans les gorges du Yang-Tsé. Les eaux s'élèvent à un certain moment à plusieurs mètres au-dessus d'une maisonnette bâtie sur un pont en dos d'âne, que M. L. Tignol a vu en cours de route. Les naufrages sont fréquents. Quand les sinistrés ne sont pas assez riches pour acheter une autre embarcation, ils s'établissent aubergistes sur les lieux mêmes du sinistre. Là viennent se rafraîchir et fumer leurs confrères plus heureux ou ces misérables pouilleux, véritables bêtes de somme humaines qui hâlent tout le jour les jonques sous la conduite et les cris de leurs chefs qui les battent impitoyablement.

A la sortie des gorges le Yang-Tsé s'élargit. Le plus grand centre du Yang-Tsé supérieur est Tchoung-King dans la province du Setchouen. Cette dernière était autrefois considérée comme devant nous revenir de

plein droit. On en parla beaucoup. Nous avons fait là de beaux édifices : un hôpital immense, un bureau de poste, une école et un consulat. L'administration fit grandement les choses, mais les résultats n'ont pas couronné ses efforts. Ils sont plutôt maigres. Quelques-uns de nos compatriotes s'y sont rendus, ils ne furent guère aidés. Deux maisons françaises seules prospèrent. Quant à notre école elle ne compte que 7 élèves au lieu de 150 qu'elle pourrait contenir. Des négociants chinois sont venus à leur tour et ils en sortent bien avec moins de frais généraux. Ils voient qu'ils peuvent faire sans nous et que point n'est besoin d'apprendre le français dans un pays où nous avons si peu d'influence, de là l'abandon de notre école.

Le péril jaune, qu'on ne l'oublie pas, sera surtout économique. Notre situation sans être prospère peut s'améliorer si nous le voulons. Il ne faut pas se décourager et prendre position pendant qu'il en est temps encore.

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le compte rendu de la Conférence de Monsieur Sauvage sur le Ski qui a paru dans le Bulletin du mois d'août. A la page 117, c'est le Capitaine Rivaz et non Riaz qu'il faut lire.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

EN 1907

EXCURSION A LONDRES

Sous la Direction de MM. VAN TROOSTENBERGHE et BONVALOT.

14, 15 ET 16 JUILLET 1907.

Le dimanche 14 Juillet, jour de la Fête nationale, la Société de Géographie de Lille offrait à ses membres une excursion de quelques jours à Londres.

C'est tout joyeux qu'au nombre de 70 nous prenions d'assaut les compartiments réservés de l'express de 11 h. 30 du matin. Inutile d'annoncer que le soleil s'était mis de la partie, puisqu'il est de tradition qu'il favorise toujours de ses gais rayons les sorties de notre Société. Comme un général attentif, M. Van Troostenberghé avait distribué à chacun de nous son livret de coupons. Aidé de l'aimable M. Bonvalot, il fut pour toute la compagnie un bienveillant Directeur d'excursion, que jamais ne fatiguaient les multiples demandes d'une si nombreuse assistance.

Le trajet jusque Calais parut bien court, car aux membres d'une même Société, il était agréable de converser avec des voisins qui, pendant plusieurs journées, semblaient ne former qu'une seule famille.

Le steamboat « *Le Nord* », paquebot à aubes, nous attendait pour nous transporter en une heure et demie, par une mer très calme, à Douvres, que nous atteignîmes presque en même temps que la malle d'Ostende. Notre train était à quai, et des wagons spéciaux nous avaient encore été réservés. Après une attente qui parut assez longue, car nous étions le long du Pier sans pouvoir rien distinguer, le train se mit en route pour Folkestone, Shorncliffe, Ashford d'où, d'une seule traite, en traversant de vertes prairies où paissaient de nombreux moutons, et en brûlant la gare de Chislehurst où mourut Napoléon III, nous gagnâmes la station de Cannon-Street pour, en côtoyant l'immense brasserie de Barclay et Perkin's, descendre enfin à Charing Cross vers 5 h. du soir.

Là des omnibus nous attendaient pour nous transporter à St Ermin's hôtel, Caxton Street, où se fit vivement et intelligemment la distribution des chambres. Partout une installation pratique procure un confort réel, et pour nos repas une grande salle nous était attribuée. La nourriture y était préparée plutôt à la française, bien qu'une selle d'agneau sauce menthe nous ait donné un spécimen du goût des insulaires et la confirmation de la supériorité de notre cuisine nationale.

Sitôt le dîner terminé, par groupes, et pour se dégourdir les jambes, nous nous promenâmes en ville, à travers les rues peu éclairées, car à cause de l'observation du repos dominical, tous les magasins sont fermés. Nous passons donc la soirée soit à Monico, soit à la brasserie de l'Europe, soit au grand café Royal ou encore à Frascati.

LUNDI 15 JUILLET. — Comme les voitures se font attendre, nous nous rendons à pied à la Cathédrale catholique Westminster, bâtie dans le style byzantin. Elle est imposante, bien que la nudité de ses murs intérieurs vienne atténuer l'impression première d'une grandiose structure. Quelques chapelles complètement terminées donnent une idée de ce que sera l'édifice quand il sera achevé ; les murs y sont recouverts de plaques de marbre, les colonnes sont en marbre et même en onyx, tandis que la voûte est ornée de mosaïques. C'est en

porphyre que sont les fonts baptismaux, mais la chaire de vérité semble écrasée, malgré les incrustations de mosaïques et métaux dans le marbre qui la compose.

A notre retour les voitures étaient encore absentes. Enfin vers 10 heures trois grands mail-coachs, ayant chacun un guide nous permettent de commencer notre promenade du matin. Nous partons par Whitehall pour gagner le Strand, puis, après Fleet Street, nous obliquons par Faringdon vers le marché à la viande de Smithfield où nous admirons la quantité de bœuf, mouton, etc, nécessaire à l'estomac de tout bon Anglais. Nous retournons par le Bartholomeus hospital (ancienne et riche fondation de bienfaisance) à l'ancienne Prison de Newgate, dont la rue du même nom nous amène à la Poste Centrale. Par la rue Cheapside où le terrain coûte jusque 6.200 fr. le mètre carré, et King Street nous parvenons au Guildhall, qui est l'Hôtel de Ville de la Cité. Nous en visitons la grande salle avec de vieux vitraux, la salle des peintures avec des tableaux parmi lesquels l'un représente la visite du roi Louis-Philippe au lord maire ; puis la salle du conseil municipal richement décorée avec son enceinte circulaire, où nous pénétrons, ce qui nous donne le loisir de toucher le fameux marteau qui rend exécutoires les sentences du lord maire ; ensuite le bureau particulier de celui-ci, enfin la Bibliothèque qui conduit au Musée.



MANSION-HOUSE.

Remontés en voiture, nous atteignons rapidement la Banque d'Angleterre, voyons Mansion House où réside le lord maire et visitons la Bourse.

L'intérieur se compose d'une cour rectangulaire, entourée d'arcades. Les murs sont décorés de panneaux rappelant des événements relatifs à ce monument.

Le carrefour du boulevard Montmartre de Paris ne donne qu'une pâle idée de l'intensité du va-et-vient de ce quartier, et c'est incompréhensible qu'il n'y survienne aucun accident.

Par King William Street nous arrivons au Pont de Londres, d'où l'on jouit d'un joli point de vue sur la Tamise, le Marché aux poissons, la Douane, tandis que de nombreuses et hautes mâtures nous indiquent l'emplacement de différents docks. Ici la circulation est inouïe : sur ce célèbre pont il passe journellement, paraît-il, 110.000 personnes et 22.000 voitures !

Tout autre est le quartier que nous parcourons sitôt après. Sur la rive gauche ce n'était que fastueux hôtels, brillants magasins, maisons de banque ou de corporation, tandis qu'ici nous ne voyons qu'entrepôts et maisons ouvrières. Bientôt nous retraversons la Tamise sur le non moins fameux pont de la Tour, avec sa passerelle fixe à une cinquantaine de mètres au-dessus de l'eau, et son tablier mobile pour laisser passer les grands navires. Nous atteignons enfin la fameuse Tour de Londres, qui, première demeure des rois normands, devait devenir une forteresse, puis une prison.

A peine entrés nous voyons la porte des traîtres, par où passaient les



BUCKINGHAM-PALACE.

condamnés d'État avant l'exécution ; puis nous gagnons la Tour Blanche, où, par la chapelle St John, nous atteignons les salles renfermant la collection

d'armes et d'armures anciennes, qui est vraiment remarquable. Nous grimpons ensuite à la Tour de Beauchamp, dont les murs ont reçu l'inscription d'illustres prisonniers. Enfin, dans la Tour de Wakefield, nous admirons les joyaux de la Couronne, avec les insignes des divers ordres honorifiques de l'Angleterre.

Mais l'heure du déjeuner avance, et nous sommes assez loin de l'hôtel. Nous y parvenons pourtant assez rapidement par Cannon et Queen Victoria Street, puis en longeant la Tamise dans le joli Victoria Embankment, où nous voyons le magnifique Temple, le Somerset House, le Cecil Hôtel et l'Aiguille de Cléopâtre. Nous retombons au Parlement, proche de St Ermin's Hôtel.

Sitôt après le déjeuner nos voitures nous amènent sur la belle place de Trafalgar, à la National Gallery. Les diverses écoles y sont représentées par des chefs-d'œuvre qui ont pu coûter très cher, mais qui ne peuvent rivaliser avec les toiles de notre Louvre. Par suite de l'humidité du climat, nous devons noter que dans les divers Musées visités tous les tableaux sont protégés par des glaces.

Nos voitures, par le Pall Mall, nous conduisent ensuite au Mall, grande route plantée d'arbres magnifiques, qui nous mène au Palais Buckingham, résidence royale, dont nous côtoyons le jardin pour atteindre près de la statue



ARC ET STATUE DE WELLINGTON.

de Wellington la gentille entrée de Hydepark, immense jardin, genre Bois de Boulogne. Nous en suivons le côté Sud, pour descendre au splendide

monument élevé au Prince Albert, époux de la reine Victoria. De loin cet édifice ne présente pas l'importance que de près il offre aux regards émerveillés par la profusion de marbre, de bronze, de mosaïque qui y ont été prodigués. Dans le soubassement se dressent les statues en marbre des artistes les plus renommés du monde en peinture, en architecture, en sculpture et en musique, tandis que sous un dais, les dominant tous, trône en bronze doré le Prince consort.

De là nos voitures nous mènent par Queen's Gate au Musée d'Histoire naturelle, où nous fîmes une visite très intéressante, et qui demanderait plus de temps que l'heure unique que nous y passâmes, car tout y est à contempler, tant est bien compris chaque classement ; ainsi les oiseaux avec leurs nids, leurs œufs, ont des poses caractéristiques. Les grands carnivores sont reconstitués entièrement, d'après la méthode paléontologique de Cuvier, selon un fémur, une mâchoire ou tout autre organe découvert soit dans les mines, soit dans les océans. A noter également la collection complète des tortues et des éléphants.

Puis nos voitures nous transportent un peu plus loin à l'église catholique de l'Oratoire, rappelant les églises d'Italie par la disposition de ses marbres et de ses dorures et par son pavé en mosaïque.

Enfin nous regagnons l'hôtel en revenant par Piccadilly, longue rue sillonnée au moment de notre passage par de nombreuses voitures à chevaux fringants. Cette jolie artère, où s'élèvent de nombreux et riches clubs, et de grands magasins, peut être comparée aux Champs-Élysées de Paris à l'heure du Bois.

Pour beaucoup d'entre nous la soirée se passa à l'Alhambra, à l'Empire Théâtre ou au Palais des Variétés.

MARDI 16 JUILLET. — A l'heure indiquée nos voitures nous attendent pour nous transporter par la même route que lundi à midi, c'est-à-dire le long de la Tamise, jusqu'à la Cathédrale St-Paul. C'est une imposante construction rappelant St-Pierre de Rome, mais en plus petit, et servant de Panthéon à d'illustres Anglais, dont les monuments funéraires décorent cette église protestante. Parmi ces mausolées nous devons surtout citer ceux de l'Amiral Nelson et du Duc de Wellington. Plus modeste est celui de Gordon, mais sur son sarcophage s'étalent des fleurs naturelles, témoignage d'un durable souvenir, puisqu'il est mort en 1885. Nous sommes bientôt obligés de cesser notre visite car des offices commencent, et nous assistons à la psalmodie en anglais du Paster noster.

Nos voitures par Holborn viaduc, qui relie la Cité à Oxfort-Street au-dessus d'un vallon de 8 mètres, nous mènent ensuite au British Muséum, où se trouve une très intéressante collection de manuscrits (entre autres de Napoléon I^{er}, de Marie-Antoinette, de Louis XIV, etc.). C'est avec plaisir que

nous avons parcouru les galeries grecques et romaines, et admiré la reconstitution du fameux temple de Diane à Éphèse, du Parthénon d'Athènes, du



CATHÉDRALE SAINT-PAUL.

Mausolée érigé par Artémise à son époux Mausole, enfin les antiquités égyptiennes, avec de nombreuses momies, parmi lesquelles, paraît-il, serait la fameuse Cléopâtre.

En remontant Oxford Street nous arrivons bientôt à Hertford House, qui contient la fameuse collection Wallace. L'on sent ici le triomphe de l'école française et nous nous intéressons bien mieux qu'à la National Gallery. C'est un vrai petit Louvre, et les jolis meubles Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, nous font regretter la perte de tant de merveilles enlevées à la France pendant la tourmente révolutionnaire. Ce Musée contient également une galerie d'armes vraiment artistiques. Notons que les 6 deniers réclamés à l'entrée sont versés aux œuvres de bienfaisance.

Nous retournons à l'hôtel par Regent Street, rue très animée bornée de brillants magasins.

Après le déjeuner à la fourchette, nous allons visiter l'abbaye de Westminster, qui contient les tombes des familles royales et les mausolées des grands hommes non enterrés à St Paul. C'est le Campo Santo de Gênes, mais les monuments sont dans une église au lieu d'être sous une colonnade. Malheureusement nous n'avons pu que traverser rapidement le transept, car les offices allaient commencer. Nous nous dirigeons donc de suite vers le cloître

pour visiter la salle du Chapitre. C'est ici que du XIII^e au XVI^e siècle eurent lieu les séances de la Chambre des Communes, qui depuis siège au Parlement.



ABBAYE DE WESTMINSTER.

N'oublions pas les pigeons, qui font partie intégrante de tout monument public à Londres. Nous en voyons partout, au Guildhall, à St Paul, à Westminster, excepté à la Bourse. Là sans doute se font plumer des pigeons d'autre espèce.

Chacun profite des dernières heures à passer à Londres, pour se rendre soit au Jardin zoologique, à Regent's Park, soit pour des emplettes chez Whiteley, chez Harrod ou Robuison. A 6 h. 1/2 nous étions tous réunis à St Ermin's Hôtel pour notre dernier repas, à l'issue duquel, en termes choisis, M. Guilly remercie les organisateurs du succès de l'excursion.

Nous nous retrouvons vers 9 heures à Charing Cross, en majeure partie, car un tiers de la Société préféra revenir un autre jour. Notre express fila directement jusque Douvres, où le steamboat « *Pas-de-Calais* » nous attendait. Le départ eut lieu vers 11 h. 1/2 pour n'arriver à Calais qu'à 2 h. 1/4 du matin, par suite d'une avarie à la machine. Mais le temps était superbe, le ciel tout étoilé, si bien que ces heures nous semblèrent exquises, les yeux charmés par les lumières de Folkestone, Douvres et Calais, tandis que les phares du cap Gris-Nez et du cap Foreland fouillaient l'horizon d'une alternance rythmique. Le train nous attendait à Calais-maritime et vers 4 heures nous descendions en gare à Lille.

Cette petite excursion ne nous a donné qu'un aperçu de la ville de Londres, mais bien plus que les distractions offertes par cette ville immense, la franche



TOUR DE L'HORLOGE AU PARLEMENT.

gaîté de gentils compagnons et l'aimable sympathie de charmantes dames nous firent trouver trop courtes les quelques journées de notre déplacement.

J. CLAEYS.

GOLFE PERSIQUE ET CHEMIN DE FER DE BAGDAD

C'est dans un étroit rapport avec la situation politique et économique du Golfe Persique qu'il faut envisager la question du chemin de fer de Bagdad. On peut même dire qu'elle ne saurait être tranchée avant que la maîtrise du golfe ne soit un problème résolu. En prenant l'initiative de l'établissement d'une grande voie ferrée à travers l'Asie Mineure, l'Allemagne avait raison de compter sur l'amitié de la Sublime-Porte et sur sa situation économique crois-

sante en Orient. Mais le retard apporté à la réalisation de cette gigantesque entreprise ne peut être attribué uniquement, comme beaucoup l'ont voulu faire, à la difficulté de réunir les capitaux énormes qu'elle nécessite ; il tient plus spécialement et plus profondément au peu d'action que les Allemands exercent sur toute la partie du trajet s'étendant entre Bagdad et la mer indienne. Et l'importance du Golfe Persique, non seulement ne pouvait être dédaignée, mais devait être considérée comme le principal atout. L'Angleterre, en occupant Koweït à l'extrémité du tracé, au point même où le chemin de fer germain devait rejoindre les eaux d'Asie, n'avait-elle pas renouvelé le plus simplement du monde la manœuvre qui lui avait si bien réussi quand, nous laissant le dur labeur du percement du canal de Suez, elle s'était contentée d'occuper les points stratégiques, Aden et Périm, préparant ainsi sans effort notre future expropriation.

Mais bien plus que la possession de la mer Rouge pour le canal de Suez, la domination du Golfe Persique est nécessaire à qui veut exercer une emprise économique sur l'Asie Mineure.

L'occupation de Périm et d'Aden par les Anglais ne nous a pas empêchés de faire le canal, tandis que l'Allemagne a vu ses projets tenus en échec dès qu'elle a tenté de les mettre à exécution.

La mer Rouge, en effet, n'a en soi aucune valeur, au lieu que placé entre trois grands empires : Inde, Turquie, Perse, le Golfe Persique est le lieu d'échanges traditionnel du monde occidental et du monde oriental. C'est la voie historique des marchands qui trafiquent des épices, de l'or, des pierres, des parfums, des huiles précieuses, des brocarts d'argent et d'or, c'est aussi la route des navigateurs, celle que suivit Marco-Polo.

Mieux que la Mer Érythrée, qui baigne des côtes arides, au dur profil granitique, où souffle sans cesse un khamsin desséchant, la Mer Persique, avec ses ports nombreux, ses terres riches où règne un climat voluptueux et où s'éclaire une merveilleuse végétation, est favorisée par les éléments. De hautes civilisations ont pris naissance et se sont développées sur ses bords, des races puissantes y ont vécu, de grandes richesses y sont accumulées. Il suffit du coup de l'aguette de la civilisation occidentale pour que, comme en Égypte, à Constantinople, en Asie-Mineure, en Algérie, les vieilles cités secouent la poussière des siècles, les hommes viennent au progrès et à la civilisation. Et alors quelle splendide prospérité sur ces rivages encore tout vivants de l'épopée musulmane et bruissants des légendes de la princesse Schéhérazade.

L'effort de l'Allemagne était voué aux lenteurs, aux difficultés de toutes sortes, tant que sur les bords mêmes du golfe la puissance germanique serait restée sans action. L'idée de réunir l'Asie Mineure à l'Asie Majeure, idée grandiose et d'une réussite certaine, si toutes les nations exerçant une part d'influence de l'Est à l'Ouest y avaient contribué, devenait une entreprise folle pour une nation dont l'emprise économique et politique ne dépassait pas les

côtes méditerranéennes. Un chemin de fer ne peut devancer l'œuvre de domination ; il ne la précède pas, il la suit, il lui aide. L'exemple récent de Casablanca n'est-il pas une frappante démonstration de ce fait ? Et le Transsibérien aurait-il pu même être conçu, s'il ne venait pas confirmer une dure et lente conquête ? Nos chemins de fer africains suivent nos soldats et donnent à notre colonisation un caractère de permanence et de solidité. Mais tenter la mainmise sur un pays où l'on ne possède ni nationaux, ni entreprises commerciales, ni banques, vouloir exercer une réelle autorité chez un peuple dont tout vous est étranger et inconnu, croire qu'il suffira d'arriver avec des rails pour être aussitôt le maître, voilà une conception entièrement illusoire.

L'échec était certain. L'Allemagne s'est heurtée tout de suite à l'hostilité des chancelleries, et à la méfiance des hommes d'affaires du pays, à l'obstruction indigène. Et forcément, il devait venir un moment où, s'arrêtant sur les positions conquises, et abandonnant provisoirement la marche en avant, elle allait reprendre les choses par le commencement, gagner du temps, beaucoup de temps pour tâcher de faire d'abord la conquête économique, à tort négligée par sa diplomatie. Il lui fallait, en un mot, après avoir été indifférente à l'égard des éléments indispensables à la position de la question, en arriver à une conception moins théorique, moins philosophique, moins nuageuse, c'est-à-dire plus réelle des faits. Elle n'y pouvait manquer.

Le gouvernement de Berlin a fini par se rendre compte que ce chemin de fer qu'il voulait sien ne peut l'être, ne saurait l'être, si d'abord l'Allemagne ne venait à exercer en Mésopotamie et sur le Golfe Persique, la même influence qu'elle a su s'acquérir sur les côtes méditerranéennes de la Turquie d'Europe. C'est cette influence, et plus exactement cette prépondérance qu'il lui faut désormais acquérir et le plus rapidement possible. Aussi n'avons-nous éprouvé nulle surprise à la lecture des télégrammes annonçant que l'action diplomatique allemande, en vue d'obtenir du chah de Perse l'autorisation pour la Deutsche National Bank de créer des succursales dans les principales villes de l'Empire persan, avait abouti. L'effort de la Wilhelmstrasse devait être en rapport avec la grandeur du projet. Déjà depuis quelques mois l'attention des milieux informés était appelée sur le voyage de M. Guttman en Perse et l'arrivée du directeur de la très importante banque à Téhéran.

Ainsi, du jour où il en est venu à comprendre la nécessité d'agir dans le Golfe Persique même, pour réaliser son fameux chemin de fer, le peuple allemand a aussitôt manifesté sa volonté méthodique et formelle de se créer une place dans une mer jusque-là dédaignée. Et en dépit de l'opposition qu'il rencontre de la part des maisons russes et anglaises, malgré la résistance des milieux indigènes, l'agent financier allemand aura tôt fait de fonder les succursales projetées à Téhéran, Hamadan, Kermanschah et dans les ports du golfe, à Bouchir, à Bender-Abbas, à Bassorah. Naturellement, un certain désarroi s'est manifesté dans le monde des affaires, non seulement en Perse,

mais en Mésopotamie, et tous craignent pour les situations acquises et redoutent la concurrence allemande, servie par une décision ferme et des moyens d'action puissants. S'il faut en croire certaines correspondances de Bassorah et de Bagdad, les établissements de crédit de ces deux villes s'émeuvent de la fondation de banques allemandes. Le plus clair de leurs bénéfices résulte du transit important qui existe entre l'Irak-Arabi et Téhéran, Kermand-schah, Hamadau et différentes localités du Golfe Persique. Or, ils craignent « que la Deutsche National Bank, qui est réputée dans l'Orient méditerranéen pour son activité et son esprit d'entreprise, ne réussisse à les supplanter, surtout énergiquement secondée comme elle l'est par la diplomatie allemande ». Ces appréhensions, il faut bien le reconnaître, sont très fondées et « il est infiniment probable, déclarent les *Débats*, que le nouvel établissement financier s'élèvera sur les ruines de ceux qui disposent de capitaux moins importants et dont l'initiative est moins entreprenante ».

Pour ma part, je crois M. Guttmann plus habile : il fera son possible pour ne pas entrer avec les banques locales dans un conflit qui éterniserait la lutte et retarderait l'heure où l'influence allemande pourra se croire suffisamment assise dans le Golfe Persique et la Mésopotamie pour ne plus rien redouter. Et son but semble être bien plus probablement de forcer les banques anglaises et russes à lier partie avec lui.

Quoi qu'il en soit, il y a maintenant, comme on l'a dit, un facteur nouveau dans la politique persane. Mais il était bon de montrer qu'il y avait aussi et surtout un élément nouveau dans l'affaire du chemin de fer de Bagdad.

Ch. DE MILLON.

LA COLONISATION ANNAMITE

Sur l'initiative bien inspirée de M. l'inspecteur des services civils Outrey, il vient d'être tenté en Cochinchine un essai de colonisation par des Annamites.

Jusqu'à ce jour, on avait préconisé le peuplement des terres vierges de l'Indo-Chine par les Chinois, les Javanais et même les Hindous, mais personne n'avait parlé de la possibilité de créer un mouvement colonisateur indigène. C'était trop simple, ou tout au moins on ne croyait pas possible la création de ce mouvement.

Bien qu'étant d'une même race et parlant la même langue, les Tonkinois et Cochinchinois ne sympathisent pas ensemble. Ils ont pourtant les mêmes

mœurs, les mêmes coutumes et les mêmes lois, mais cela ne les empêche pas de vivre en frères ennemis. Il faut en chercher la cause dans l'histoire et peut-être même remonter plus haut que l'ont fait certains auteurs qui ont vu, dans cette aversion, la conséquence naturelle des luttes séculaires qui divisèrent l'Empire d'Annam en deux royaumes.

Les querelles intestines qui déchirèrent l'Empire y sont sans aucun doute pour quelque chose, mais les deux dynasties, celle des *Nguyèn* et celle des *Lò*, se disputant l'hégémonie dans l'Empire et se considérant mutuellement comme des usurpatrices, ne sont-elles pas plutôt une preuve que la mésintelligence régnait déjà dans la grande famille annamite et que le peu de sympathie qui existe actuellement n'est que l'atténuation très prononcée des rancunes d'autrefois ?

Les provinces du Sud furent conquises par les Annamites sur les Chams et sur les Khmers ; les premiers qui habitèrent ces contrées nouvellement conquises furent sans aucun doute des soldats et des aventuriers. Puis on en fit un lieu de déportation et d'exil, de sorte que le noyau de la population de la Cochinchine fut, très probablement, composé d'individus peu estimés de leurs congénères. Si on ajoute à cela qu'il y eut certainement absorption par le vainqueur d'une partie des populations asservies, on comprendra qu'il y ait entre le Nord et le Sud une antipathie aussi marquée. L'unification nationale est loin d'être complète, et la protection de la France s'est imposée à un moment critique pour la nation annamite, car son unité était alors à la merci du premier prince débonnaire.

Notre intervention a eu pour résultat d'éviter un nouveau démembrement et en assurant la paix intérieure du pays nous avons resserré les liens communs qui unissent chacune des parties de l'Empire. Aujourd'hui, il n'y a plus de Cochinchine, pas plus qu'il n'y a de Tonkin, il n'y a que l'Indo-Chine française. Entre chacune de ces parties, certaines formes de gouvernement diffèrent, mais le fond est le même. Ensemble elles doivent se développer économiquement, ensemble elles doivent se développer moralement. L'une d'elles ne doit pas être en retard sur les autres, et l'instruction doit être donnée aussi libéralement à l'une qu'à l'autre comme l'outillage économique doit être réparti entre elles. Que ce soit le Tonkin, que ce soit la Cochinchine, c'est la terre d'Annam, dont tous les habitants doivent se considérer comme les fils d'une même mère. Mais ceci, les Annamites paraissent l'oublier trop facilement, et encore aujourd'hui les différentes parties de l'Indo-Chine se boudent entre elles. La conséquence est que le Tonkin surpeuplé ne peut plus nourrir ses habitants, et que son surcroît de population ne peut pas aller en Cochinchine apporter le concours de ses bras à la mise en valeur du Delta du Mékong.

Les hautes régions du Tonkin et de l'Annam ne sont pas aimées de l'Annamite pour d'autres raisons. Il les délaisse et se ménage ainsi de riches réserves

pour l'avenir ; le ridicule de ses peurs et de ses appréhensions est critiquable, mais pour l'instant il est inutile de discuter son aversion pour ces régions. Elle existe, c'est un fait acquis, et les raisons données par intéressés, sont plausibles. Il a peur des fièvres, il ne se sent pas chez lui ; pour tout dire, il n'est pas dans son élément.

Mais en Cochinchine ces causes n'existent pas, c'est à peu près le même climat, ce sont les mêmes cultures, pratiquées de la même façon, avec cette différence toutefois que l'effort exigé est beaucoup moindre. Il semble donc que ce pays aurait dû attirer le trop-plein du Tonkin. Il n'en a rien été jusqu'à présent.

Le peuple annamite a à sa disposition plus de terres qu'il ne peut en mettre en culture actuellement. Malgré cela, il souffre des mêmes maux que son parent le Chinois, et le Tonkin lui aussi connaît la disette. La densité de sa population annihile la fertilité de sa terre, les récoltes moyennes suffisent à peine à nourrir ses habitants, et quand elles viennent à être mauvaises, c'est la famine.

Cette appréhension n'a pas encore engendré de mouvement d'émigration, et la perspective de la vie facile et assurée du Cochinchinois n'a pas encore pu décider le Tonkinois à essaimer vers des terres nouvelles qui n'attendent que ses bras pour lui payer au centuple l'effort qu'il fournira. Actuellement, on tente officiellement un essai de colonisation de la Cochinchine par les Annamites au Nord. Cette transplantation réussira-t-elle ? C'est le secret de l'avenir. Mais cet essai doit être signalé et surtout suivi de près par tous ceux qui s'intéressent au développement de notre colonie, car c'est la vraie solution pour la mise en valeur des terres incultes de l'Indo-Chine.

Il n'est nullement besoin de faire appel pour cela à des races étrangères, d'amener à grands frais des immigrants chinois ou javanais : un peu de patience, et la population indigène fournira tous les bras dont on aura besoin. Les œuvres d'assistance médicale, qui se fondent un peu partout, auront pour résultat le développement de la puériculture. La mortalité infantile diminuée chez une population aussi prolifique que l'est celle qui nous intéresse, ce sont les dangers de la surpopulation à brève échéance. Ces dangers ne seront pas à craindre d'ici nombre d'années si l'on a soin de conserver à nos protégés leur patrimoine ; mais il ne faut pas, sous prétexte de besoins immédiats, le diminuer. Il y a des réserves d'hommes suffisantes pour nous procurer la main-d'œuvre qui est nécessaire au développement économique du pays. Il n'est besoin que de la réglementer, et de décongestionner, au profit des régions qui en manquent, celles qui souffrent d'un surcroît de population. Peu à peu l'équilibre s'établira et il est à peu près certain que la colonisation tonkinoise prospérera sur les rives du Mékong, et la population de la Cochinchine doublera en quelques années sans aucun préjudice pour celle du Tonkin,

contribuant ainsi à la fusion intime de la race en une seule et même famille. Et ce, pour le plus grand profit du développement économique de l'Indo-Chine française.

C. M.

(Dépêche Coloniale).

CARTE DE LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR

Nous avons reçu pour notre Bibliothèque du R. P. Enrique Vacas Galindo, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, une Carte fort intéressante de la République de l'Équateur, dressée par ses soins et éditée chez M. Henry Barrère, Éditeur géographe à Paris.

Cette Carte en couleur dressée au 1/1.500.000^{me}, divisée en quatre feuilles, donne avec autant de précision que de détails toutes les indications concernant la Géographie physique et historique de ce pays.

Les personnes qui s'intéressent à cette région pourront se la procurer au prix de 20 francs chez M. Henry Barrère, Éditeur géographe, 21, rue du Bac.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE ET COLONIES.

L'Accord Franco-Libérien. — Le récent séjour à Paris du Président de la République de Libéria a été marqué par la signature d'un arrangement destiné à fixer, d'une façon définitive, les limites de l'Afrique occidentale française et d territoire libérien. L'accord du 8 Décembre 1892 portant délimitation de ces régions était en effet inapplicable sur le terrain, les coordonnées astronomiques ne coïncidant pas, dans la réalité, avec les accidents géographiques et ne pouvant par suite se combiner pour former la ligne frontière. Les négociateurs français et libériens

ont cherché à utiliser, dans la plus large mesure possible, les lignes topographiques naturelles les plus propres à prévenir toutes contestations possibles dans l'avenir et à assurer, de part et d'autre, une domination effective sur les régions délimitées.

Ce résultat a été heureusement atteint grâce à des échanges de territoires au moyen desquels on est parvenu à prendre presque partout des cours d'eau comme ligne frontière ; c'est tout au plus si, sur environ 900 kilomètres de frontière, il y en aura 150 artificiellement déterminés.

L'esprit de conciliation dont se sont montrés animés les négociateurs a été pour beaucoup dans la conclusion d'un arrangement qui ne peut qu'augmenter les sentiments d'amitié et de bon voisinage existant entre les autorités de nos possessions africaines et le gouvernement de Monrovia.

A ce résultat n'a pas été étrangère l'intelligence dont a fait preuve le Président Barclay.

Les ratifications de l'arrangement en question seront échangées à bref délai et les opérations d'abornement seront entamées dans les trois mois qui suivront cet échange.

AFRIQUE.

Traversée d'Afrique par M. et M^{me} Cabra. — Il n'y a plus aujourd'hui en général un mérite exceptionnel à traverser de part en part le continent africain ; le voyage a été souvent accompli et il existe maintenant des facilités de transport qui abrègent beaucoup la route. Mais le voyage dont nous allons parler se recommande surtout par ce fait qu'il a été accompli par une femme, M^{me} Cabra, qui accompagnait son mari, commandant de l'état-major belge. Ainsi qu'elle l'a dit dans une conférence faite devant la Société royale belge de Géographie, son entreprise a pu s'exécuter sans danger et, a-t-elle affirmé, sans grandes difficultés.

De Mombasa où ils ont abordé la côte africaine, M. et M^{me} Cabra ont gagné le lac Victoria en chemin de fer, en franchissant les montagnes qui s'étendent entre le Kilima N'djaro et le Kénia. La ligne traverse la grande réserve de chasse anglaise, où vivent des bandes de singes et d'autruches, des troupeaux d'antilopes et de zèbres qui se dérangent à peine au passage du train.

A partir du lac Victoria, le voyage s'est poursuivi à pied par la route des caravanes qui gagne le lac Albert à Mahagi, point où le Nil sort de ce lac.

M. et M^{me} Cabra se sont dirigés alors vers le Sud par la forêt de l'Itouri pour gagner le lac Albert-Edouard. Cette partie du voyage a été la plus difficile, mais aussi la plus pittoresque, et c'est celle qui s'est effectuée à travers les régions les moins parcourues. Par la région des volcans du M'foumbiro et par le lac Kivou, les voyageurs sont ensuite descendus sur le lac Tanganyika.

Après un séjour de quelques mois à Ouvira, au bord de cette grande mer intérieure, M. et M^{me} Cabra ont repris la route de l'Ouest en traversant le Manyema jusqu'à Kasongo, sur le fleuve Congo. Ils ont pu constater les ravages causés dans toute cette région par la maladie du sommeil et les efforts faits par l'administration de l'État Indépendant pour combattre le mal. De Kasongo à la côte occidentale, le voyage est facile. On atteint Stanleyville en pirogue ou en petit bateau à vapeur : un bateau aménagé pour voyageurs conduit de Stanleyville à Léopoldville, puis le chemin de fer des Cataractes amène à Banane. Il est à noter qu'on peut, en trois semaines, franchir dans d'excellentes conditions de confort la distance entre Stan-

leyville et Banane, soit plus de la moitié de la traversée du continent à hauteur de l'Équateur.

M^{me} Cabra a insisté, dans sa conférence, sur le rôle important, indispensable et bienfaisant que la femme européenne peut remplir dans l'Etat Indépendant.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE ET COLONIES.

L'industrie des Parfums et nos Colonies. — Dans le magistral rapport sur le *Commerce extérieur de la France en 1906* que vient de publier M. A. Picard, une considération générale nous a frappés. L'éminent statisticien, qui excelle à tirer des chiffres la moralité sociale qu'ils comportent, fait remarquer que notre grand commerce d'exportation consiste surtout en produits de luxe. Par atavisme et traditionnelle honnêteté, nos industriels et nos commerçants ne peuvent se résoudre à fabriquer, pour vendre bon marché, des produits inférieurs. Et cependant la caractéristique nouvelle de l'industrie du XX^e siècle doit être sa *démocratisation*. Plus que jamais, le bien-être et le luxe d'apparence, sinon de fond, pénètrent jusqu'au sein des classes populaires; et, subissant le contre-coup d'une excessive production à bon marché, les clients riches, eux-mêmes, en viennent à se désintéresser des produits de grand luxe et de goût exquis, se contentant trop souvent de ce qui satisfait à peine l'employé, le petit bourgeois ou même l'ouvrier.

S'il est, en particulier, une industrie où les errements nouveaux se font surtout sentir, c'est incontestablement celle de la parfumerie et des essences végétales; elle répond si bien aux exigences et aux faiblesses de la vanité et de la coquetterie humaines, qu'elle voit sans cesse croître sa clientèle sinon en qualité, du moins en quantité. Aussi les industriels français devraient-ils, de plus en plus, tout en maintenant leur haute réputation de goût exquis, s'efforcer, pour garantir leur avenir commercial, de *démocratiser*, à leur tour, une production qui fut toujours considérée comme de grand luxe. Cette tendance nouvelle, d'autre part, se recommande à leur réflexion d'autant mieux que les essences et parfums, profitant des progrès de l'hygiène, ne sont plus simplement d'une consommation agréable, mais réellement utile. Il serait donc intéressant de rechercher si les fabricants de parfum français, tout en maintenant la légitime renommée dont ils jouissent, grâce aux fines et délicates odeurs qu'ils excellent à extraire des fleurs du « doux pays de France », ne pourraient pas facilement étendre leur commerce et développer leur industrie par la distillation des végétaux, fleurs, plantes aromatiques ou racines à huiles essentielles, que leur procurerait notre immense empire d'outre-mer ?

Nos colonies, en effet, leur fourniraient, leur fournissent même déjà, en abondance et à bon compte, la matière première qu'ils excellent à transformer de façon exquise pour satisfaire aux exigences les plus délicates du sens si féminin de l'odorat. En Afrique, d'abord, l'Algérie leur offre en quantités presque toujours

grandes le géranium, l'eucalyptus, le thym et la menthe pouliot. La Réunion lui donne aussi, et même avec excès, le géranium et, par surcroît, le vétiver, l'ylang-ylang et la vanille. Mayotte, les Comores et enfin Madagascar produisent encore le vanillier. Nos vieilles colonies d'Amérique, Martinique et Guadeloupe, de même que Tahiti en Océanie, possèdent aussi la vanille. La Guyane, d'autre part, dont l'exubérante végétation, si mal connue et si peu exploitée, nous ménage les plus agréables et enrichissantes surprises, a, dans ses forêts, un bois de rose dont la chimie contemporaine saurait, sans peine, tirer le meilleur parti. Enfin, en Asie, en Indo-Chine et surtout au Tonkin, la badiane, qui provient de l'arbre, et l'essence de Lemon grass abondent au point d'alimenter déjà un réel trafic pour les distilleries et la pharmacie européennes. On comprend donc facilement que la mise en valeur de ces produits végétaux de nos colonies pourraient contribuer au développement de notre si remarquable industrie des parfums. Et ce développement, encore une fois, ne ferait point concurrence à la production d'origine française, parce que les essences et parfums qui proviennent des fleurs ou plantes de notre incomparable sol, ont toujours une finesse, une subtilité, une délicatesse qui en font des produits de grand luxe avec lesquels leurs similaires d'origine coloniale ne peuvent que difficilement rivaliser. Ainsi en mettant en valeur ce que renferment nos colonies, les industries en question répondraient à ce vigoureux mouvement de « démocratisation » des objets de luxe que constate M. A. Picard. Inférieurs presque toujours en qualité aux nôtres, les végétaux à parfums de nos colonies, à cause aussi de l'abondance de leur production, ne peuvent donc que contribuer au développement d'une industrie bien française sans gêner en quoi que ce soit notre agriculture nationale. D'autre part, les plantes qui donnent les parfums d'origine exotique se trouvant sur nos terres coloniales devraient remplacer leurs congénères provenant de l'étranger, qui encombrant nos marchés.

Des faits précis montreront que ces considérations sont fondées et que les résultats heureux qu'elles font entrevoir pour la prospérité de l'industrie nationale, n'ont rien de problématique. Le géranium, par exemple, croît en France, mais les gelées obligent à le renouveler tous les ans, chacun sait cela. Cependant le Midi, et en particulier le département des Alpes-Maritimes, trouve profit à cette culture. Elle se chiffre, bon an mal an, par environ 2.000 kilogrammes d'essence dont la qualité est si supérieure que le kilogramme se vend en moyenne 90 francs. Dans quelle mesure la production coloniale peut-elle concurrencer la production nationale ? Il est facile de s'en rendre compte.

L'Algérie, tout d'abord, produit beaucoup plus d'essence de géranium. Dans le Tell, en particulier, où, grâce au climat, la même plante vit de six à huit ans, on fait trois coupes annuelles. La culture du géranium y est donc intensive ; elle s'élève, en effet, à 35.000 kilogrammes. Mais la qualité ne correspond pas à la quantité et la surproduction a même contraint le cultivateur à ne plus guère soigner son produit, parce que l'économie de main-d'œuvre, ce qui est profondément regrettable, est devenue le meilleur procédé pour retirer de cette culture un bénéfice appréciable. Mêmes causes et mêmes effets à La Réunion. La crise des sucres y a déterminé une soudaine extension de la culture du géranium. Ainsi, tandis qu'en 1900, La Réunion produisait à peine 9.000 kilogrammes, depuis quelques années, la production y dépasse 45.000. Mais les prix de vente ont baissé de 35 à 24 et même 23 francs le kilogramme. Or, selon la finesse du produit, le taux de revient brut est de 23 à 27 francs. La culture du géranium, difficilement rémunératrice en Algérie, ne l'est donc presque plus à La Réunion ; et la prospérité ne peut naître dans ces colonies que par un accroissement de la transformation industrielle et de la consommation populaire du produit naturel ; produit qui, ne cessons pas de le

répéter, ne peut guère faire concurrence au géranium national dont la qualité est si supérieure que les prix se maintiennent.

Le thym, d'autre part, est cultivé industriellement dans le Midi de la France, en Algérie, et en Espagne. Quoique moins riche que les autres en phénols, l'essence française reste préférée pour les usages domestiques. En Algérie, Oran est le centre le plus important de distillation de cette plante; et le produit algérien est plus recherché encore que l'essence espagnole.

L'originalité des subtils parfums de Grasse et de Nice n'est donc point compromise par la concurrence coloniale française. Quant aux autres plantes à essence qui ne poussent pas en France, nos colonies pourraient les fournir à la métropole en qualités et en quantités capables de subvenir à toutes les exigences d'une industrie en constant progrès. Tout d'abord, l'Algérie a presque le monopole de la culture et de la distillation de la menthe pouliot. De même, si les chimistes algériens s'ingéniaient à rechercher de bonnes méthodes de distillation, nul doute que l'eucalyptus, de plus en plus planté dans notre Afrique du Nord, ne rivalise efficacement avec l'eucalyptus australien. Toutefois, jusqu'à ce jour, l'Australie possède les plus belles plantations de cet arbre originaire de son sol.

Ensuite, La Réunion voit croître le vétiver, une herbacée aux racines odorantes; elle le cultive, le distille et l'exporte directement, luttant avec profit contre la production indienne. Enfin, bien que l'ylang-ylang provienne surtout de Manille, La Réunion en possède une espèce dont elle néglige la culture et l'exploitation, tandis que des essais d'acclimatation faits au Tonkin laissent concevoir un avenir très brillant. Ainsi les cultures industrielles de ces plantes à essences ou à parfums ne peuvent pas gêner par leur extension l'activité de la métropole, mais leur industrialisation serait une nouvelle source de prospérité pour nos colonies de l'Algérie, de La Réunion et du Tonkin.

L'exploitation bien comprise de la vanille est encore, pour notre domaine d'outre-mer, une branche d'activité commerciale et industrielle un peu trop négligée. La vanille est, en effet, un des produits odorants les plus communs de nos colonies. Cette plante grimpante, portant des gousses qui, préparées, deviennent la vanille, se trouve à la Martinique et plus encore à la Guadeloupe, où on l'exploite en grand. Il en est de même à La Réunion, à Tahiti et aux Mascareignes. Enfin, on la rencontre encore à la Guyane, où on ne l'exploite pas, et au Congo, où on l'exporte à peine. Le parfum ne se développe que par la dessiccation du fruit sur la liane et par une préparation spéciale qui concentre l'arome. Tandis qu'au Mexique on sèche la vanille au soleil ou même au four, à La Réunion on l'immerge plusieurs fois à l'eau bouillante, ou on la passe à l'étauve. Puis on étire le fruit pour lui donner sa forme allongée en bâtons, qu'on enferme par paquets de 50 dans des boîtes en fer blanc pesant 10 à 12 kilogrammes.

On compte, en général, que 800 fleurs de vanillier fécondées à la main donnent 3 kilogrammes et demi de vanille verte, et 2 kilogrammes de vanille préparée. Enfin, le principe odorant de la vanille est la vanilline que, malheureusement comme tout le monde sait, on contrefait chimiquement. C'est cette concurrence scientifique qui compromet le plus la sécurité des cultures de nos colonies. Ces dernières, en effet, peuvent lutter sans peine contre la concurrence naturelle qui vient du Mexique, de l'île Maurice, des Seychelles, de Ceylan et de Java.

En somme, nos colonies sont en bonne posture aussi bien pour la vanille que pour les autres essences et parfums d'origine végétale. Si l'industrie métropolitaine savait tirer meilleur parti des richesses qu'elles renferment dans cette branche, il est certain que notre commerce en général en profiterait notablement, surtout si, réservant la production nationale, qui convient aux riches, à la consommation de

axe, il dirigeait l'activité industrielle vers la production à bon marché, qui répond à cette « démocratisation » dont nous parlions au début. Il ne sera peut-être pas inutile d'attirer l'attention des intéressés sur cette voie nouvelle qui s'offre à l'expansion d'une des fabrications françaises, depuis longtemps réputée et florissante

PAUL PELLERIN.

La Guyane. — Cette colonie a été laissée dans un abandon qui est à peine croyable. Et si l'on n'y porte pas remède, un danger très prochain la menace.

Son cas est un bel exemple des effets d'une mauvaise réputation. Elle est la plus vaste de nos anciennes possessions. Son territoire équivaut à une vingtaine de nos départements. L'épaisse forêt qui le couvre est riche en caoutchouc, en balatta, en fruits oléagineux, en bois précieux. Le sol, très fertile, est propre à la plupart des cultures tropicales. Quoiqu'on ait déjà tiré plus de 400 millions de ses mines d'or, elles paraissent à peine effleurées. Et cependant tant de conditions de succès réunies ne lui ont servi à rien jusqu'à présent. Une folie de Choiseul y a fait mourir quinze mille colons au XVIII^e siècle. Le Directoire et le Consulat y ont envoyé leurs adversaires comme à la guillotine sèche. Et plus tard on y a installé le bague. Tout cela a créé à la Guyane le renom d'un pays sinistre où l'on ne peut pas vivre et qu'il faut fuir. Elle a été frappée de malédiction par cette réclame à rebours. Et jusqu'ici elle n'en a pas appelé.

Avec le temps, sa situation devient étrange. Si vous regardez au Nord, vous voyez la Guyane hollandaise et la Guyane anglaise qui sont d'une activité économique intense ; aux produits miniers, elles joignent de grandes cultures qui dans la colonie anglaise seulement occupent plus de 150.000 ouvriers ; elles sont outillées à la moderne et ont des ports, des chemins de fer et des routes. Bien loin de souscrire à la légende d'insalubrité que l'on a faite au climat, les Anglais, s'étant aperçus que l'hiver est délicieux à la Guyane, ont adopté Demerara comme station de plaisance. Ils y ont construit de grands hôtels aménagés avec les derniers raffinements du confort. Et de nombreux touristes y vont en villégiature, comme d'autres vont à Nice. D'autre part, si vous regardez au Sud, vous voyez les provinces voisines du Brésil dans lesquelles les exploitations forestières ne cessent de s'accroître. Au milieu, la Guyane française paraît ignorer le mouvement contemporain. C'est une tâche de barbarie que nous entretenons sur la côte d'Amérique. Et comme cette tâche est une preuve d'incapacité, l'expression n'est point trop forte que de dire que cette colonie nous déshonore.

Les habitants, enrichis par la recherche et le commerce de l'or, sont individuellement très prospères ; sur 6.000 familles environ que compte Cayenne, on estime que 3.000 au moins ont plus de 4.000 francs de revenus. Les millionnaires ne sont pas rares parmi elles. Mais l'aménagement du pays ne répond en aucune manière à cette richesse. Il est nul. A peu de chose près, rien n'a été changé à la sauvagerie originelle depuis l'arrivée des premiers navigateurs. Les millionnaires font venir à grands frais des automobiles de France, parce qu'il est convenu que c'est le signe de l'opulence, mais il n'y a point de routes où elles puissent circuler. On aborde à Cayenne sur des radeaux. Dans un récent discours, le secrétaire général de la colonie définissait le seul ouvrage qui ait jamais été construit pour aider au débarquement : « Cette ruine informe que nous appelons notre appontement ». Il existe cependant un budget, et assez élevé, puisqu'il dépasse trois millions. A quoi sert-il ? Depuis bien longtemps on ne semble pas avoir eu dans ce bienheureux pays la moindre idée que le gouvernement a un rôle à jouer dans une société, et qu'à

mesure que des intérêts se créent, son devoir est de pourvoir à leurs besoins collectifs. Jusqu'à une date très récente, l'autorité ne s'était pas même préoccupée de connaître le territoire qu'elle est censée administrer. Point de carte. Dès que l'on quitte la côte, si l'on ne suit pas les rivières, on est en pays inconnu. L'unique production est l'or (dix millions et demi sur une exportation moyenne de onze millions). Cet or est recueilli à l'intérieur. Mais dans quelles conditions ? On s'en souciait si peu qu'alors que les statistiques officielles prétendent que la population de la colonie est de 32.908 âmes, M. Galmot estime à plus de 70.000 le nombre des personnes vivant sur les placers et qui n'ont pas été recensées.

Cet engourdissement ne saurait être plus longtemps toléré. Jusqu'ici il empêchait seulement le développement de la colonie. Si l'on n'y prend pas garde, il va la tuer. Voici, en effet, le fait nouveau qui va changer ses conditions d'existence. Les principaux gisements aurifères sont à 160 kilomètres dans l'intérieur, près de la frontière. Or, la Guyane hollandaise a entrepris la construction d'un chemin de fer dont le terminus sera dans leur voisinage. En partant de Cayenne, il faut deux ou trois semaines d'un voyage pénible et coûteux à travers la forêt pour y accéder. En prenant le chemin de fer à Paramaribo, on y arrivera en trois ou quatre jours. Dès que celui-ci sera ouvert, on peut donc s'attendre à ce qu'une grande partie de l'intérieur de la Guyane française n'emploiera plus d'autre route. Et alors il arrivera fatalement deux choses : la fraude sur l'or deviendra très difficile à réprimer et le transit dont vit Cayenne se transportera à Paramaribo. La colonie sera frappée à la fois dans son budget et dans son commerce.

Veut-on la préserver de cette déchéance ? Veut-on voir se manifester chez elle un peu de l'activité qui distingue ses voisins ? Veut-on qu'elle cesse de faire une exception lamentable auprès de nos autres colonies à grands territoires qui toutes sont en progrès marqués ? Dans ce cas, il nous semble que la première chose à faire serait de lui donner une Constitution rationnelle. A l'heure actuelle, ce sont les élus des 38.000 habitants des statistiques officielles qui disposent de son budget. Cela est aussi absurde que si les élus de Dieppe ou de la Rochelle décidaient du sort d'un quart de la France. Cette population, dont les deux tiers sont entassés à Cayenne et dont le reste est égrené le long de la côte, ignore tout de l'intérieur. Elle n'a aucun titre ni aucune capacité à en régir les intérêts, et l'on a pu voir par ce que nous venons de dire combien elle les néglige. Il serait urgent, imitant à la Guyane ce qu'on a fait au Sénégal, de restreindre les pouvoirs du conseil général aux territoires qu'habitent effectivement ses électeurs. Et le reste du pays serait rendu à l'initiative de la métropole.

Cela fait, la métropole pourrait au moins engager ses gouverneurs à exercer cette initiative. Il est clair qu'il n'y a qu'un moyen de défendre l'intérieur de la colonie contre la puissance d'attraction que va déployer le chemin de fer hollandais : c'est de faire desservir les placers par un chemin de fer français, dont le tracé a été étudié du reste.

Un nouvel arbre à caoutchouc. — M. Gaston Bonnier a présenté à l'Académie des Sciences, une note de MM. Dubard et Eberhardt sur un nouvel arbre à caoutchouc du Tonkin qui fournit un produit de qualité supérieure et qui est très abondant dans plusieurs provinces de notre colonie. On ne connaissait en Indo-Chine, jusqu'ici, que des lianes à caoutchouc dont l'exploitation est difficile et peu rémunératrice. Cet arbre est une espèce qui n'avait jamais été décrite et qui appartient à la même famille que le mûrier de nos pays.

AFRIQUE.

L'industrie des Tapis au Maroc. — Une des industries indigènes les plus répandues au Maroc est l'industrie textile. La fabrication des tapis, des couvertures, des tissus pour vêtements, ceintures, écharpes, foulards ; la vannerie de jonc, de feuilles de palmiers et de sparterie ; et enfin les industries connexes telles que la teinturerie ont été autrefois très prospères au Maroc et le sont restées dans certains centres, malgré la concurrence européenne.

Rabat et Casablanca sont les deux villes où le tissage des tapis a pris le plus d'extension ; leurs produits sont les plus répandus, les plus vulgarisés, et il n'est pour ainsi dire pas au Maroc une famille de quelque aisance qui n'ait son tapis *bidhaoui* (de Casablanca) ou *rebati* (de Rabat). A côté de ces deux productions « classiques » pour ainsi dire, il convient de noter les tapis fabriqués à Fez, à Tétouan, à Ouezzan, à Meknès, à Saffi, à Marrakech et enfin dans les bourgades des régions montagneuses, entre le Rif et le Haut-Atlas : les tapis de la montagne varient suivant la province où ils sont tissés ; ils ont en général beaucoup d'originalité et sont d'une solidité à toute épreuve. Les plus connus sont les *berberi*, qui proviennent des tribus berbères installées au Sud de Fez.

Il est à remarquer que, de même qu'en Algérie et en Tunisie, il n'y a pas de « manufactures » spéciales de tapis au Maroc. Alors qu'il y a des ateliers de tisserands en soie, de tisserands en laines, la fabrication des tapis n'est pas en quelque sorte monopolisée par une corporation de techniciens ; elle est exclusivement domestique et réservée aux femmes, qui emploient leurs loisirs à tisser des produits destinés à la vente hors de la famille. Suivant la ville, suivant la localité, la tradition veut que les femmes s'adonnent activement, médiocrement ou point du tout à la confection des tapis. A Rabat et à Casablanca, où les métiers à tapis sont très nombreux, il est probable que le développement de cette industrie est dû en partie à la facilité avec laquelle on pouvait se procurer des laines d'excellente qualité et à très bon compte.

* * *

La tapisserie est l'occupation favorite des femmes indigènes de Rabat et de Casablanca. Ces femmes, d'ailleurs, lavent et filent elles-mêmes les laines que leurs maris achètent en toison sur les marchés. Certaines d'entre elles teignent les fils destinés au tissage ; néanmoins la teinture est laissée généralement aux soins de professionnels ayant atelier ouvert.

A cet égard, il faut regretter sincèrement que les teinturiers de ces deux ports n'aient pas su mieux résister que leurs confrères des pays voisins à l'introduction des teintures minérales d'origine européenne. On déplore avec raison, en Algérie et Tunisie, l'emploi des anilines dans la teinture des laines destinées à la tapisserie ; certains économistes font même allusion, avec amertume, à l'influence néfaste des anilines *allemandes*. Il est juste de remarquer que les anilines n'ont pas de patrie et qu'au Maroc comme ailleurs, elles sont françaises, anglaises, allemandes ou italiennes.

Les teintures végétales employées à Rabat, à Casablanca et dans toutes les localités marocaines où on fabrique des tapis, sont excellentes ; elles sont le résultat de plusieurs siècles d'expérience locale et routinière et donnent des produits pour ainsi dire inaltérables. Les combinaisons qui président à leur préparation sont

encore l'objet des plus grandes discrétions, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficultés et de pourboires qu'un étranger peut obtenir la révélation de certaines formules. On est donc surpris de constater, d'une part, cette réserve des indigènes pour tout ce qui touche la fabrication de leurs teintures végétales et, d'autre part, la facilité avec laquelle ils pratiquent l'emploi des teintures minérales.

A Casablanca, l'usage des anilines est général et celui des produits végétaux a à peu près complètement disparu. De là une grande dépréciation sur les tapis de cette ville dont les teintes trop criardes choquent souvent l'œil le plus complaisant et dont la durée est passagère. Ces tapis pâlissent rapidement et sans uniformité, de sorte qu'au bout de quelque temps, leur coloris éteint se complique de marbrures blafardes du plus fâcheux effet.

* * *

La mauvaise qualité de ces tapis rend leur prix d'achat des plus abordables, de sorte que les produits de Casablanca sont les plus répandus dans les villes marocaines. A Rabat, on trouve encore des teinturiers qui respectent la tradition et qui n'emploient que des teintures végétales pour colorer leurs fils. Les produits fabriqués avec ces fils continuent à être fort appréciés. Les autres n'ont, sur ceux de Casablanca, que la valeur du dessin et de la composition, qui sont certainement plus raffinés et plus élégants à Rabat.

Ailleurs, les couleurs végétales subsistent en général. Cependant, les anilines commencent à pénétrer à Fez, à Tétouan, à Saffi. Il n'y a guère jusqu'ici que les villages des montagnes qui soient indemnes de cette désastreuse invasion, principale cause de l'avitilissement de l'industrie tapissière dans l'Afrique du Nord.

Il est à remarquer que les indigènes n'emploient pas, — probablement parce qu'ils ne les connaissent pas, — les teintures à base d'*alizarine*, d'origine chimique et artificielle comme les anilines, plus difficiles à employer, mais infiniment plus durables et plus douces de tons. Les *alizarines* sont employées en France pour la teinture de certains draps, notamment ceux destinés à l'habillement des troupes et donnent d'excellents résultats. S'il est vraiment impossible de remonter le courant, et d'obtenir des indigènes qu'ils adoptent à nouveau des couleurs végétales, peut-être pourrait-on les décider à user des alizarines.

* * *

Mais il est évident que seule une intervention européenne pourrait guider les tendances et les habitudes nouvelles à prendre dans la fabrication des tapis marocains; et cette intervention pourrait être d'autant plus facilement française qu'il y a en Algérie et en Tunisie de nombreuses personnes au courant de cette question, des tapis indigènes et qui s'en occupent avec succès. Dans des villes ouvertes comme Casablanca ou Rabat, on peut être persuadé que des ouvriers organisés par des dames françaises parlant arabe (ainsi qu'il en existe à Alger, à Tlemcen, à Kairouan) réussiraient d'autant plus facilement que les habitants des villes du littoral, au Maroc, s'accommodent plus volontiers des innovations qu'en Algérie et en Tunisie et s'intéressent sincèrement aux mesures de progrès. Des initiatives privées, à condition qu'elles offrent des garanties nécessaires, mériteraient d'être aidées et encouragées dans ce sens.

Ces initiatives, si elles arrivaient à bannir l'aniline de la teinturerie des fils destinés à la fabrication des tapis, rendraient de grands services à l'industrie tapissière.

au Maroc. Actuellement, lorsqu'on fait l'acquisition d'un tapis neuf, pour reconnaître l'origine de la couleur, il suffit de mouiller légèrement un linge blanc et de le frotter sur le tapis : si la teinture est minérale, elle déteindra sur le linge. Les amateurs européens, les touristes préfèrent les tapis anciens, aux couleurs estompées, légèrement fondues (et non pas déteintes). Il ne faut pas confondre les vieux tapis dont le temps, en atténuant la vigueur du coloris, n'a fait que le rendre plus agréable à l'œil, et les tapis récemment tissés avec des laines teintées à l'aniline, que de malins courtiers indigènes ont trempés dans l'eau de mer puis exposés au soleil pour les faire pâlir. Les premiers ont une réelle valeur artistique et marchande, les seconds ne valent que par la spéculation dont ils font l'objet au détriment de collectionneurs inexpérimentés.

* * *

Les « métiers » sont partout les mêmes, verticaux, composés de poutres grossières qui occupent le milieu de la principale pièce de la maison arabe. Ils ne diffèrent des métiers algériens ou tunisiens que par les dimensions, d'ailleurs, ces dimensions ne sont pas uniformes au Maroc même et varient suivant la tradition locale.

La femme ou la jeune fille marocaine qui tisse un tapis n'a pas de modèles, pas de repères sur sa chaîne, « elle a le dessin dans l'œil et dans la main », suivant l'expression locale. Ce dessin est invariable dans chaque famille, où il se perpétue de mère en fille. Il n'est pas compliqué à obtenir, néanmoins ses motifs sont assez heureusement combinés pour donner l'apparence d'une réelle complication. C'est surtout à Rabat que les ouvrières savent pratiquer l'enchevêtrement habile des couleurs et des motifs. Leurs dessins sont parfois aussi délicats que ceux que l'on peut rencontrer à Smyrne ; seul le mode de fabrication plus grossier ne leur donne pas le « fini » des produits de l'Asie-Mineure.

Le tapis dit *zerbia* est le modèle le plus communément répandu au Maroc : Rabat et Casablanca ne produisent pour ainsi dire que celui-là. C'est le tapis à laine « près rasée », dont la largeur varie entre 1 mètre et 2 m. 50, et dont la longueur atteint parfois 6 mètres. Le rouge vif domine dans le coloris et forme généralement le « fond » au milieu duquel s'éparpillent les lignes enchevêtrées et en entrelacs des autres couleurs.

Les *qtifa* sont des tapis du même genre comme dessin, mais « à longue laine » ; ils rappellent, comme procédé de fabrication, les tapis veloutés français dits « de la Savonnerie ». Le *Hembal* est un tapis très allongé (long de sept à huit mètres parfois), étroit, à laine très rase, composé de raies brunes, rouges, jaunes et blanches de largeur variable. Il se fabrique de préférence à Ouezzan et à Sale. On tisse un peu partout des petits tapis à bon marché, rayés orange et noir, dans le genre des *hembal*, qui prennent le nom de *tellis*.

Les tapis *berbères*, confectionnés dans les montagnes, sont plus généralement des *qtifu*, ou tapis veloutés de haute laine. Leurs dessins et leurs coloris sont des plus originaux.

On estime à 4.000 la quantité de tapis annuellement mise en vente par les producteurs marocains. Le travail de tissage est d'une extrême lenteur. Un petit tapis demande au moins quinze jours ; il faut trois ou quatre mois pour finir un beau et grand tapis de Rabat. Le prix se détermine à forfait dans l'intérieur, au poids dans les villes du littoral. Le prix du kilogramme oscille entre 3 et 7 pesetas, suivant la valeur de la pièce et aussi parfois suivant la naïveté de l'acheteur. Les tapis marocains s'exportent en Egypte. Il s'en exportait, il y a quelques années, de grandes

quantités en Algérie par la voie de terre, qui les exonérait des droits de douane à l'importation. La révolte du Prétendant ayant intercepté les communications entre Fez et Oudjda a arrêté ce commerce. Par mer, les tapis marocains paient en Algérie les mêmes droits qu'en France, ce qui, grâce à des taxes très élevées, constitue une véritable prohibition. Seuls quelques produits achetés très bon marché par des courtiers peuvent braver les tarifs prohibitifs.

Comme je l'indiquais plus haut, l'industrie tapissière marocaine peut constituer pour le pays une source intéressante de bénéfices et le dédommager, grâce à cette industrie familiale, des progrès que fait la concurrence européenne par l'importation d'objets manufacturés fabriqués auparavant au Maroc. Mais il est nécessaire, pour cela, que les ouvrières en tapis réagissent contre leur tendance à produire du bon marché et du « toc » et que, pour en favoriser l'exportation, nos tarifs douaniers se départissent des rigueurs qu'ils opposent aux tapis marocains.

CH. RENÉ-LECLERC.

AMÉRIQUE.

Les Ports du Brésil. — Les travaux du port de Rio-de-Janeiro se poursuivent régulièrement et devront être terminés en 1910. En Novembre 1906, le directeur technique évaluait à 121.000.000 de francs la dépense des travaux restant à effectuer, et, à cette date, le solde de ressources existant était de 91.000.000 de fr., ce qui présentait un déficit apparent de 30.000.000 de fr. Celui-ci pourra être comblé au cours de la construction, une fois convert le service des emprunts extérieur et intérieur du port, avec le produit liquide des 2 % sur l'importation de Rio-de-Janeiro, la recette des entrepôts, des propriétés, des sections de quais livrés au trafic, et enfin avec les intérêts payés sur les dépôts du solde de l'emprunt existant à Londres.

Toutefois, l'insuffisance des 3,500 mètres de quais en construction devient manifeste, en égard au mouvement du port, de sorte que leur prolongement s'impose et que de nouvelles ressources deviendront nécessaires. Il est probable que, dans le courant de cette année, la première section du port sera livrée au trafic.

Les travaux des ports de Bahia et de Para sont commencés effectivement et les études et devis définitifs approuvés. Ceux de Pernambuco seront effectués dès les études approuvées. Enfin, les études des ports de Victoria et de Rio Grande sont en voie d'approbation.

Le gouvernement se préoccupe en même temps des améliorations des rivières navigables, tant au point de vue des communications que du régime des ports. Les travaux pour prévenir les terribles sécheresses dans les États de Ceara, de Rio-Grande do Norte, de Parahyba et de Piahy se poursuivent activement.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
ULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 17 Octobre 1907.

Présidence de M. ERNEST NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

Preennent place au Bureau : MM. Auguste Crepy, Eugène Vaillant et Auguste Schotsmans.

Le procès-verbal de la précédente Assemblée, tenue le 11 Avril dernier, ne soulève pas d'observations.

Adhésions nouvelles. — Le Comité d'Études a admis 22 membres dans ses séances dernières. Leur liste figure à la suite du présent procès-verbal.

Démission d'un Membre du Comité d'Études. — M. Raymond Théry, dont tous les membres se rappellent l'active coopération au Bulletin lorsqu'il était Secrétaire-Général adjoint, quittant Lille, a donné sa démission de Membre du Comité d'Études. Le Président dit les regrets des Membres du Comité en voyant s'éloigner ce collègue éclairé. Son remplacement comme Membre du Comité d'Études aura lieu à l'Assemblée générale de fin d'année.

Nécrologie. — La Société a perdu les Membres suivants :

MM. V. Dujardin-Scrive.
Aug. Masquelier.
F. Rattel.
Théodore Rouselle.
Jules Verroust.

Elle adresse à leur famille des condoléances sincères.

M. V. Delahodde a fait part au Comité d'Études de la mort du R. P. Bonvoisin, qui a donné une conférence. Le Comité a exprimé des regrets, auxquels l'Assemblée joint les siens. La Bibliothèque a reçu une brochure écrite en souvenir et à l'éloge du R. P. Bonvoisin.

Distinctions honorifiques. — Le Président cite les suivantes, parvenues à sa connaissance, et invite l'Assemblée à joindre ses félicitations aux siennes pour les titulaires. Les Membres sont unanimes à l'approuver.

MM. le Lieutenant-Colonel Duminy, *Officier de la Légion d'Honneur.*
Marcel Laurence, *Chevalier* » »
Ledieu-Dupaix, » » »
M^{lle} Abrey, *Officier de l'Instruction publique.*
MM. Delhayé, » »
Demangeon, » »
D^r Verdun, » »
Delsarte, *Officier d'Académie.*
Ém. Leroy, » »

Le Général Lebon, Membre du Comité d'Études, a été appelé au Conseil supérieur de la Guerre. Tout en le félicitant, et en félicitant le pays, de le voir accéder à cette haute position militaire, l'Assemblée témoigne son regret de voir s'éloigner de Lille une personnalité si sympathique.

Concours. — Monographies. — Ce prix a été attribué à M. Gaston Baelen, pour un travail sur Wasquehal, dont le résumé a été publié dans le Bulletin. Le Président fait remarquer que cette récompense, malgré son importance, n'attire pas assez les concurrents. Il y a cependant là un encouragement à un travail intéressant par lui-même.

Concours Paul Crepy. — Le Prix a été attribué à M. l'Abbé Paul Dussart, élève des Facultés Catholiques, qui a entrepris un voyage en Auvergne, dont il rendra compte dans le Bulletin.

Le *Concours général* s'est accompli le 20 Juin dans les conditions ordinaires. La correction des travaux sera achevée un peu plus tard.

Excursions. — Le procès-verbal du 11 Avril annonçait le départ prochain d'une grande et nombreuse excursion qui devait emmener un groupe de 20 personnes à Constantinople et même sur la côte d'Asie, sous la direction de MM. Beaufort et Vermersch. Cet important voyage s'est heureusement accompli, avec tout le succès dû à la compétence des organisateurs et aux concours qu'ils ont su attirer. Une conférence faite à Belgrade par M. le Vice-Président Vermersch a eu un succès extraordinaire et a attiré une affluence considérable. Une Médaille d'honneur a été décernée à M. Mourkidès, de Constantinople, pour l'aide qu'il a donnée. Un compte rendu dû à la plume de M. Vermersch, paraîtra dans le Bulletin. On remarquera qu'aucune excursion jusqu'à celle-là n'avait réuni un état-major aussi complet; le Président de la Commission des Excursions, M. Beaufort, les deux Vice-Présidents de la Société, MM. Crepy et Vermersch, et un Membre du Comité d'Études, M. Decramer. C'est un fait que nous nous plaisons à signaler.

Excursions. — Le jeudi 20 Juin. — Visite aux Établissements Walker et à l'Indépendante. — Directeurs : MM. Maurice Thieffry et Calonne. — 32 personnes.

Le jeudi 27 Juin. — Excursion à Cassel et à Dunkerque (lauréats du Prix Danel). — Directeurs : MM. Cantineau et Auguste Schotsmans.

Le dimanche 7 Juillet. — Excursion à Cassel. — Directeurs : MM. Cantineau et Henri Beaufort. — 10 personnes.

Dimanche 14, lundi 15 et mardi 16 Juillet. — Excursion à Londres. — Directeurs : MM. Van Troostenberghe et Bonvalot. — 78 personnes.

Dimanche 28 Juillet. — Excursion à Bruges. — Directeurs : MM. Van Troostenberghe et Calonne. — 32 personnes.

Du 5 au 13 Septembre. — Excursion à Nancy, St-Dié, Gérardmer. — Directeur : M. Van Troostenberghe. — 15 personnes.

Ligue Coloniale française. — Le Président, nommé Vice-Président de cette Société, du Conseil de Direction de laquelle M. le Général Lebon a accepté de faire partie, attire l'attention de ses collègues sur cette création. Placée sous le patronage de M. Eug. Étienne, elle a pour but principal de développer le sentiment colonial en France, de manière à lui faire produire tous les résultats dont il est susceptible pour la prospérité et la grandeur du pays.

Les statuts et autres renseignements sont au Secrétariat à la disposition des Sociétaires.

La Société comprend des membres et des adhérents dont la cotisation est respectivement de 5 francs et de 1 franc par an. Un versement de 500 francs acquiert à son auteur le titre de bienfaiteur.

Compte rendu du 28^e Congrès national des Sociétés de Géographie et du Congrès colonial tenus à Bordeaux du 28 Juillet au 8 Août de l'année courante.

La Société était représentée à ces Congrès par M. Émile Bayard, qui y a tenu une place honorable, et nous en a rapporté un compte rendu que les lecteurs du Bulletin y trouveront dans une des prochaines livraisons.

Le Président paie à M. Bayard le tribut d'éloges dû à son dévouement comme envoyé de la Société, et à son talent comme narrateur, car il a su, en trois quarts d'heure, faire passer devant l'Assemblée, en en laissant aux assistants une idée très nette, les nombreux sujets que les Congressistes avaient traités, *in-extenso*, pendant de longues séances. Il n'a pas négligé non plus les agréments extérieurs dont aucun Congrès ne saurait se passer et qui ont le privilège d'y attirer beaucoup de personnes.

La séance est levée à dix heures.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 11 AVRIL 1907.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

4874. DUTHY (Charles), greffier de paix, 31, rue du Grand-Chemin, Roubaix.
Présentés par MM. Boulenger et Cléty.

- N^{os} d'ins-
cription. MM.
4875. HAQUET (Georges), propriétaire, 326, rue Solferino.
A. Haquet et Sebert.
4876. DILLY (Georges), dessinateur, 33, rue Nationale.
Herteman et Ed. Petit.
4877. FRETIN (Louis), fabricant d'huile, Quesnoy-sur-Deûle.
Lesage et Bonvalot.
4878. RICHARD (Georges), ingénieur, 95, avenue de Mons, Valenciennes.
Bonvalot et Van Troostenberghe.
4879. ALBECQ (Léandre), commis des Postes, Pont-à-Marcq.
Calonne et Van Troostenberghe.
4880. HOVELAQUE (Jules), 26, place aux Bleuets.
Convain et Bonvalot.
4881. VAN GREVELYNGHE, 104, rue de l'Hôpital-Militaire.
Van Troostenberghe et Bonvalot.
4882. PICHON (Lieutenant), État-major du 1^{er} corps d'armée, 83 bis, rue St-André.
Général Lebon et Capitaine Chassoux.
4883. CRÉTEUR (Jean), 182, rue de l'Épeule, Roubaix.
Dumoulin et Duthy.
4884. DESWARTE (Albert), rue de la Gare, Bailleul.
Van Troostenberghe et Wecxsteen.
4885. FREYBERG (Paul), directeur des Ecoles Berlitz du Nord, 5, rue Faidherbe.
A. Meyer et Andrieu.
4886. LEPAGE, employé, 39, rue de Lannoy.
Loviny et Van Troostenberghe.
4887. ONOF (Jérôme), 23, rue des Poissons, Bailleul.
Van Troostenberghe et Wecxsteen.
4888. DOSSCHE (Auguste), constructeur, 53, boulevard Victor-Hugo.
Van Troostenberghe et J. Mercier.
4889. LEMAIRE (M^{lle} Marthe), 26, rue Grande-Chaussée.
M^{mes} Pauris et Coppin.
4890. LE PHILIPPONAT (Henri), entrepreneur, 18, rue du Marché.
Maugrez et Bonvalot.
4891. BORRIGITE (Arthur), 1, rue Denis-Godefroy.
Cornille et Clot.
4892. OPSOMER (M^{lle}), institutrice, rue du Faubourg-d'Arras.
Decaux et M^{me} Martin.
4893. STAUB (Rodolphe), négociant, rue du Bombardement.
Merchier et E. Nicolle.
4894. DE CLOQUEMENT, dir. de l'Ag. du Crédit Lyonnais, 140, r. du Collège, Roubaix.
Boulenger et Cléty.
4895. SIMON, peintre, 152, rue Solferino.
Vaillaut et Henri Beaufort.
-

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 11 AVRIL 1907.

J. — LIVRES.

1° DONNS.

- 72^e session du Congrès archéologique de Beauvais 1905. — *Don de la Société française d'Archéologie de Caen.*
- Livret de l'excursion en Orient et en Grèce 1907. — *Don de M. Henri Beaufort.*
- Statistiques générales de Madagascar, fin 1905. — *Don du Gouvernement général de Madagascar.*
- Musée des Beaux-Arts de Budapest, 1906 (catalogue des tableaux). — *Don de M. le Dr Vermersch.*
- Jérusalem et les sanctuaires de la Judée, par Augustin Albouy. Paris, Firmin Didot, 1894. — *Don de M. Quiévreux.*
- Rouen pittoresque, par Allais, de Beaurepaire, etc. Rouen, Augé, 1886. — *Don de M. Quiévreux.*
- Notice historique sur la Guyane française, par Henry Richard, 1906. — [*Don du Commissaire de l'Exposition coloniale de Marseille 1906.*
- Lot de Bulletins de la Société. — *Don de M^{me} Dupont.*
- Traité franco-siamois du 23 Mars 1907, par J. Joubert. Paris, Chaix, 1907. — *Don de l'Auteur.*
- La Serbie à l'Exposition Universelle de Liège de 1905. Belgrade, 1905. — *Don de MM. Henri Beaufort et le Dr Vermersch.*
- Four national exhibitions in London, and their organiser par [Ch. Lowe. Londres, Fisher, 1892. — *Don de M. Decramer.*
- Exposé de la situation générale des territoires du Sud de l'Algérie présenté par M. Jonnart, Gouverneur-général, 1906. Alger, 1907. — *Don de M. le Gouverneur-général.*
- Explorations dans l'Afrique australe de Livingstone, par le Dr Livingstone. [Paris, Hachette, 1881. — *Don de M. Quiévreux.*
- Le Mortain pittoresque, par J.-L. Talagrand. Paris, Quantain. — *Don de M. Quiévreux.*
- Le premier établissement des Néerlandais à Maurice, par le Prince Roland Bonaparte. Paris, 1890. — *Don de M. Quiévreux.*
- Nouveaux zigzags en France, par M. Henri Boland. Paris, Hachette, 1907. — *Don de M. E. Nicolle.*
- Histoire de Wasquehal, par Gaston Baelen. Lille, Danel, 1907. — *Don de l'Auteur.*
- Compte rendu de la campagne 1906-07 dans le Sud algérien. Alger, Heintz, 1907. — *Don du Gouvernement général de l'Algérie.*
- Dix années du Bulletin de la Société, 1893-1902 et un autre lot de 1903 à 1907. — *Don de M. Cornée.*
- Le Père Bouvoisin des Frères-Prêcheurs. Notice nécrologique. — *Don de M. Bonvoisin-Brame.*

- Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de France. Tome V, 2^{me} livraison. Paris, Imprimerie Nationale, 1906.
— *Don du Ministère de l'Instruction publique.*
- Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de France, 1903-1904. Paris, Imprimerie Nationale, 1906. —
Don du Ministère de l'Instruction publique.

2° ACHATS.

- La Perse en automobile, à travers la Russie et le Caucase, par Claude Inet.
L'Aurore australe (Société australienne), par Biard d'Aunet. Paris, Plon, 1907.
En Allemagne, Rhin et Westphalie, par Jules Huret. Paris, Charpentier, 1907.
L'Afrique romaine, par Gaston Boissier. Paris, Hachette, 1907.
Deux années au Setchouen, par le D^r Legendre. Paris, Plon, 1906.
L'avenir économique du Japon, par A. Viallatte. Paris, Rivière, 1907.

II. — CARTES.

DONS.

- Plan de Constantinople, Galata, Pera, Pancaldi et Chichli (1905-1910), publié par
the Annuaire oriental et printing. — *Don de M. Mourkildès.*
- Carte de Constantinople, 1903. Échelle 1/33333 dressée par l'ingénieur Sloniewski.
— *Don de M. Mourkildès.*
- Carte du district aurifère du Witwatersrand. Transvaal et Afrique du Sud, par
Goldmann. Johannesburg, Décembre, 1894, nos 1 et 2. — *Don de M. Tramin.*
- Deutsch-Ostafrika redigirt par D^r Richard Kiepert, échelle 1/2.000.000. — *Id.*
- Kaart van de Zuid Afrika ansche Republiek (Transvaal), à l'échelle de 1/5.000.000.
Uitgave J. Smulders et Cie. La Haye, Janvier, 1896. — *Id.*
- Map of the Transvaal Goldfields, publiée par E. Stanford. Londres, 1896. — *Id.*
- Stanford's Map of British South Africa au 1/5.000.000. — *Id.*
- Feuilles de la Carte de l'Afrique du Sud à l'échelle de 1/2.000.000.
- | | | |
|--------------------------------------|---|--------------------------|
| Mossamedes, n° 48. | } | <i>Don de M. Tramin.</i> |
| Linyanti, n° 49. | | |
| Tête, n° 50. | | |
| Quilimané, n° 51. | | |
| Windhoek, n° 53. | | |
| Vryburg, n° 54. | | |
| Pretoria, n° 55. | | |
| Port Nolloth, n° 58. | | |
| Ville du Cap, n° 59 (2 exemplaires). | | |
| Pietermaritzburg, n° 60. | | |
-
-

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Jeudi 28 Février 1907.

LA MER ROUGE

ET LES PRINCIPALES ROUTES MARITIMES VERS L'EXTRÊME-ORIENT

Par M. GEORGES RICHARD,

Avocat à la Cour d'Appel de Paris, ancien chargé de Missions.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. Georges Richard exprime toute la joie qu'il ressent de se retrouver après vingt ans devant la Société de Géographie de Lille, dont le Président était, à cette époque, il aime à s'en souvenir, M. Crepy, le père de l'honorable Président de la séance de ce soir. Il nous entretint alors de la grande île de Madagascar où il a fait un très long séjour (huit années exactement). C'est ainsi que, soit pour s'y rendre, soit pour en revenir, il eut souvent l'occasion de traverser la mer Rouge, dont il a surtout parlé dans son intéressante conférence.

L'intérêt principal de la mer Rouge réside en ce qu'elle est la route de cet Extrême-Orient où se pose un redoutable problème, d'une gravité incommensurable. Qui eut dit, il y a quelques années, qu'une nouvelle puissance avec qui il faut maintenant compter, surgirait là-bas

presque inopinément ! Nous avons assisté à cette transformation inouïe du Japon et à ses conséquences vraiment stupéfiantes.

Plus d'un a souri en voyant le pygmée japonais s'attaquer au colosse russe. On ne mettait généralement pas en doute le succès final de la Russie. Aussi la victoire du Japon jeta-t-elle l'Europe dans une profonde stupéfaction. Seuls, ceux qui furent à Pékin, lors de la guerre sino-japonaise ou de la prise de cette capitale par les alliés, n'en furent aucunement étonnés. Ils avaient, seuls aussi, pu apprécier l'organisation de l'armée japonaise, son esprit de discipline et son admirable abnégation poussée jusqu'au délire, à tel point que les officiers durent souvent refréner leurs hommes. Les chefs japonais prêchaient d'exemple. A nous d'en tirer profit et de nous préoccuper maintenant de ce qui pourra advenir demain. De grands événements se préparent encore en Extrême-Orient. La Chine elle-même se transforme et la Chine, on le sait, renferme quatre cent millions d'habitants ! L'exemple du Japon a plus fait en ceci que toutes nos guerres injustes après tout. Rappelons seulement la guerre de l'opium et comment aussi nous avons froissé souvent l'âme chinoise en nous attaquant aux monuments les plus sacrés. Les Chinois ont compris maintenant que nous ne sommes pas toujours invincibles. La Chine se militarise et voici que les Japonais veulent la diriger, c'est là le danger pour nous. Le Japonais, a dit un savant docteur de l'Institut Pasteur, est la diastase du moût chinois.

Or nous sommes les voisins immédiats de la Chine ; de longues frontières nous sont communes et plus que d'autres nous avons à craindre une Chine nouvelle. Ne lâchons point par peur ce que nous possédons. Nous pouvons encore nous entendre avec notre voisine. Faisons lui d'abord comprendre que nous ne voulons pas nous emparer du Yunnan et du Kouang-Si et surtout que nous valons mieux comme voisins que les Japonais. Faisons lui remarquer que ceux-ci ont jeté les yeux sur les îles Hawaï et les Philippines, cherchant ainsi à cerner la Chine et qu'elle a tout intérêt à rester en bons termes avec nous. Les Chinois ont compris la nécessité de ne plus rester isolés et d'entrer, au contraire, dans le mouvement mondial ; Madame Massieu, l'exploratrice décorée l'année dernière de la Légion d'Honneur, dit même que cela va très vite. Elle voyagea en Chine à plusieurs reprises et doit être bien renseignée.

Nous avons donc tout intérêt à étudier les routes qui mènent à cet Extrême-Orient. Laisant volontairement de côté les routes continen-

tales, nous passerons seulement en revue les routes maritimes. Nous en comptons cinq :

- 1^o L'ancienne route par le cap des Tempêtes ou de Bonne-Espérance ;
- 2^o La route la plus suivie, celle de la mer Rouge ;
- 3^o Celle de Panama, qui sera ouverte plus tôt qu'on ne le pense ;
- 4^o La route du cap Horn ;
- 5^o Le passage du Nord-Est.

Cette dernière route, presque toujours obstruée par les glaces, ne sera jamais pratique. La troisième et la quatrième sont plutôt longues, aussi nous ne nous arrêterons que sur les deux premières.

La route du Cap est aussi longue, elle n'est pas la meilleure assurément pour la marine marchande, mais il n'en est pas de même pour la marine de guerre. Il est si facile d'obstruer le Canal de Suez ! Cette route a été suivie dernièrement par la flotte russe de l'amiral Rodjestvensky, qui s'est en somme assez bien comportée, malgré son peu d'homogénéité. Le héros a dû prévoir ce qui devait lui arriver, il savait qu'il allait à une mort certaine et cependant il n'a pas hésité. Gloire à celui qui sut accomplir cette course extraordinaire pour venir succomber aussi près du but. Cette entreprise gigantesque a démontré la possibilité pour une marine de guerre de refaire le même parcours. Les Japonais qui ont considérablement augmenté leurs flottes depuis la fin de cette guerre, ont songé à étudier cette route dans le sens contraire. Une escadre japonaise se rendra ainsi prochainement en Angleterre. Est-ce une simple visite de politesse ? N'est-ce point plutôt une sorte de grande manœuvre préparatoire ? Qu'en sortira-t-il ? Ne sommes-nous point appelés un jour à voir toutes les flottes japonaises s'avancer sur nous par la route du Cap !

Et nous, nous désarmons Madagascar ! Les Anglais ont désarmé l'île de Ste-Hélène. Nous devrions au contraire renforcer Madagascar et la Réunion. Il faudrait souhaiter que pour le bien de l'Europe, il y ait dans le Sud de l'Afrique, des républiques très florissantes.

Pour nous, veillons surtout Madagascar où la colonisation est très possible, quoi qu'en dise l'Administration. On n'aurait pas dû refuser

les colons Boers, comme on l'a fait pour plaire à l'Angleterre. Avec des colons attachés au sol et cent mille familles françaises établies sur le haut plateau, nous aurions là-bas des défenseurs. L'ambition japonaise est, ne l'oublions pas, sans limite. Les Malgaches ont entendu parler des Japonais et voient en eux des libérateurs possibles. (Il en est de même partout en Afrique et en Asie). Aussi s'attendent-ils à les voir arriver un jour ou l'autre et les appellent-ils peut-être de leurs vœux. La route du Cap leur est largement ouverte. A Diégo-Suarez il n'y a pas le dixième de ce qui est nécessaire pour notre défense ; à Tuléar, il n'y a rien de fait, et de même dans toute l'île.

La route de l'Extrême-Orient par le Canal de Suez et la Mer Rouge est pour le moment la plus fréquentée par les navires de commerce, cela va sans dire, et par les flottes de guerre. Les paquebots y luttent de vitesse et de confortable.

Cette route peut être bloquée facilement, mais c'est un moyen extrême. Est-elle fermée pour un agresseur, elle le sera pour tous indistinctement.

La traversée de la mer Rouge, bien que pénible, est excessivement intéressante. Cette mer est une sorte de golfe très allongé de plus de deux mille kilomètres. Sa plus grande largeur est de 360 kilomètres. Il y règne une température de fournaise très pénible à supporter de Juin à Octobre. D'un côté elle borne l'Égypte où nous avons laissé de grands souvenirs : Kléber, Champollion s'y sont illustrés. Le Canal de Suez est notre œuvre. Pas un de ceux qui ont l'occasion de passer par la mer Rouge, ne manque de débarquer à Alexandrie pour pousser une pointe jusqu'au Caire. M. G. Richard nous en montre quelques vues intéressantes, mais revenons à notre traversée et voyons-en les principaux points :

Port-Saïd. On y voit des constructions modernes avec leur charpente tout en fer et formant un singulier contraste avec les vieilles constructions égyptiennes. Cette ville s'est considérablement développée depuis trente ans. Elle doit son importance à sa position au débouché du Canal de Suez qui, pour son entretien constant, exige l'emploi de bateaux-machines extraordinaires.

La presqu'île Sinaitique. En la côtoyant, on y jouit d'effets de

lumière très curieux. Les montagnes rosées ou violacées de cette partie des côtes de la mer Rouge se profilent en un ciel merveilleux d'éclat.

Djeddah. Sur la côte de l'Arabie Pétrée est le port de La Mecque. Une route cailloutuse, surchauffée, conduit de *Djeddah* à ce célèbre lieu de pèlerinage musulman. Elle est parsemée de nombreux cadavres de pèlerins morts de privations ou de maladie contractée en cours de route. Les profanes ne sont point admis à La Mecque, deux ou trois Européens à peine ont osé s'y risquer (Gervais-Courtellemont, un Anglais et un Autrichien seuls y ont été jusqu'à présent). *Djeddah* est une grande ville. Ses maisons de cinq étages, aux *moucharabihs* curieusement découpées, forment un singulier contraste avec les maisons ordinaires des Arabes. A la sortie de *Djeddah*, sur la route que suivent les pèlerins escortant le tapis sacré jusqu'à la kasba de La Mecque, se trouve le tombeau d'Ève, au dire des musulmans. A en juger par ses dimensions, la mère du genre humain devait être d'une longueur démesurée. Les Yemens de l'Arabie Heureuse sont les types les plus curieux que l'on puisse rencontrer dans cette partie de l'Asie. On en voit surtout à Moka, où, soit dit en passant, il n'existe que très peu de café de ce nom. La plus grande partie du café portant ce nom provenant surtout du Harrar et du Kaffa où doit aboutir un jour le chemin de fer de Djibouti. Les Arabes de la mer Rouge se sont beaucoup croisés avec les peuplades de l'Afrique orientale. On y retrouve partout leur type, principalement aux Comores, au Zanzibar et même à Madagascar.

Souakim, ville située sur un îlot à l'intérieur des terres. Elle fut le dernier refuge des Anglais lors de la révolte du Soudan, après la prise de Khartoum par le Mahdi. Aujourd'hui les Anglais ont repris le dessus. Ils ont créé tout auprès un nouveau port, appelé *Port-Soudan*, qu'ils ont relié par une voie ferrée à Berber où se centralisent les produits du Soudan égyptien. Autrefois ces marchandises suivaient le cours du Nil jusqu'à la mer Méditerranée, maintenant elles sont dirigées vers Port-Soudan. Comme la distance de ce port à Berber n'est que de 500 kilomètres, on économise ainsi plus de 1.500 kilomètres, tout en évitant de nombreux transbordements. C'est grâce à leur opiniâtreté que les Anglais sont ainsi parvenus à accaparer tout le commerce du Soudan. Les fonds ayant servi à la construction du chemin de fer Berber-Port-Soudan, proviennent du budget de l'Égypte qui a ainsi payé l'instrument

de sa déchéance commerciale au point de vue des produits de l'Afrique centrale.

Si les Anglais quittaient l'Égypte actuellement, ils n'en auraient pas moins tout le commerce du Soudan au grand profit de leur marine marchande. Leur plan lentement préparé, sagement conduit et opiniâtrement poursuivi, leur a valu cet avantage extraordinaire.

Massaouah, également sur un îlot, est avec son territoire une colonie italienne. Le climat de Massaouah est excessivement torride (1). Aussi quelques instants d'exposition au soleil suffisent à déterminer une mort certaine. Pour s'en préserver, les sentinelles, quoique couvertes du khaki colonial, doivent se tenir en outre sous une espèce de parasol fixe, ce qui ne contribue guère à les rendre invisibles.

Djibouti est déjà mieux partagé. Ce point important que nous occupons est appelé à devenir un débouché de l'Abyssinie quand le chemin de fer de Djibouti à Addis-Ababa sera terminé.

Nous sommes en excellents termes avec le Négus. Ménélik est un profond politique, il a eu à se défendre contre tout le monde et il a vaincu toutes les difficultés. Nous n'en voulons point à son indépendance et tous doivent la respecter, car l'Éthiopie (2) mérite de vivre. Son peuple est après dix siècles la seule race chrétienne qui ait résisté en Afrique aux musulmans. Toujours depuis leur conversion les Éthiopiens ont eu à lutter pour leur indépendance. Un peuple, quelle que soit sa couleur, qui sait se comporter comme les Éthiopiens l'ont fait, mérite à coup sûr de vivre et d'être respecté. Ce serait un crime de s'unir à d'autres pour chercher à l'anéantir. La Suisse Africaine mérite mieux que cela et son vaillant peuple a toute notre sympathie.

(1) On y a déjà constaté 51 degrés à l'ombre.

(2) Éthiopie. Cette dénomination est préférable à celle d'Abyssinie, terme méprisant, employé par les Turcs.

II.

Séance du Dimanche 20 Octobre 1907.

LA FRANCE AU MAROC

I. DE TANGER A ALGÉSIRAS. — II. APRÈS CASABLANCA

Par M. PAUL BOURDARIE,

Membre de la Mission hydrographique du Maroc,
Directeur de la « *Revue Intelligène* ».

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

M. Paul Bourdarie a brillamment inauguré la série de nos conférences 1907-08. Membre de la mission hydrographique, il eût pu nous parler des mœurs et coutumes curieuses des Marocains, qu'il a pu observer tout à loisir, mais il a préféré nous montrer les dessous de la question marocaine et mettre à nu en quelque sorte le squelette même de cette affaire, qui nous préoccupe à juste titre. Ce faisant, il a donné à sa conférence un cachet d'originalité qui l'a différenciée nettement de celles que nous eûmes précédemment sur ce sujet, aussi a-t-elle été vigoureusement applaudie par le nombreux auditoire qui se pressait dans la salle.

Il y a longtemps que la France s'occupe du Maroc. Déjà, du temps de Louis XIV, un Sultan de ce pays avait jeté les yeux sur une princesse de la cour du grand roi. Aujourd'hui il ne s'agit plus de mariage, mais d'une union intime avec nos voisins pour le plus grand bien des deux parties contractantes.

L'accord de 1904 avec l'Angleterre se trouvait déjà en germe en celui qui suivit les incidents de Fachoda. L'entente était décidée dès cette époque et ne fit que croître depuis, à chaque voyage en France du souverain anglais. L'empereur Guillaume vit avec inquiétude les progrès successifs de cette entente, qui pouvait réduire à néant ses propres visées. Aussi ne devait-on pas tarder à le voir s'immiscer dans les affaires du Maroc. Dans la question marocaine, il n'y a pas seulement à considérer le pays en lui-même, mais il y a aussi une question de politique européenne, on pourrait même dire mondiale, provoquée par la rencontre de deux impérialismes.



(Cliché Dyé).

UNE PORTE DE MOGADOR.

Ce qu'est le Maroc ? Ce n'est point une entité au point de vue géographique certainement. Sa population n'est pas plus homogène. Trois races en effet s'y rencontrent : les Arabes et les Berbères, unis quelque peu par les liens d'une religion commune, et d'autre part les Juifs qui dépendent étroitement des premiers et sont astreints à vivre en des quartiers séparés appelés *mellahs*. On appelle au contraire *médinas*, les quartiers musulmans. Des portes, que l'on peut facilement fermer en temps de trouble, permettent d'accéder de l'une dans l'autre de ces divisions urbaines.

Au point de vue politique, le pays est pareillement divisé. Le Sultan

Abd-el-Azis se trouve en présence de deux prétendants. L'un est le Roghi qui se fait passer pour le frère du Sultan et se trouve actuellement dans le Rif. L'autre est Mouley-Hafid, propre frère d'Abd-el-Azis, en ce moment à Marrakech, où il cherche à gagner le plus grand nombre de partisans possible.

Pour l'Allemagne, le Maroc fait partie du marché d'Orient, âprement défendu par l'Angleterre, moins vivement par nous-mêmes. Guillaume II comptait sur les Russes pour défendre celui d'Extrême-Orient. Par contre, il aurait bien voulu nous voir nous engager à fond au Maroc. C'eût été affaiblir d'autant l'entente cordiale. Nous avons été assez sages pour ne vouloir malgré tout que la pénétration pacifique. Voyant cela, l'empereur Guillaume, profitant des revers des Russes en Extrême-Orient, voulut éprouver la valeur de cette entente cordiale qui l'inquiétait tant, nous en décourager si possible, et il exécuta son programme avec toute la mise en scène dont on le sait coutumier. C'est ainsi que nous le voyons paraître tout à coup à Tanger, se posant en protecteur de l'Islam, suivant en cela sa politique d'un panislamisme tout spécial, un des leviers de la politique allemande. Il en fit au Maroc un moyen de pression qui aboutit en fin de compte à une explosion de fanatisme, prélude d'un mouvement xénophobe général. Les Marocains encouragés, réclamèrent la réunion d'une conférence internationale. Pour nous, nous restions fidèles à notre politique de pénétration pacifique, n'ayant eu que le tort de voter une somme vraiment insuffisante pour la mener à bien. M. Delcassé, notre Ministre, qui la dirigeait, partisan convaincu de l'entente cordiale, dut ensuite, sous la pression de la diplomatie allemande, quitter le ministère et les choses s'envenimèrent à tel point qu'une catastrophe était imminente. Des deux côtés, on se préparait activement à la guerre. Une fois de plus on réfléchit et on accepta la proposition de l'Allemagne d'aller à Algésiras.

Qu'avions-nous besoin de nous rendre à ce Congrès ? disaient ceux qui n'en étaient pas partisans. N'étions-nous point d'accord sur le Maroc avec les seules nations intéressées, l'Angleterre et l'Espagne ? Nous n'en avons pas moins été à Algésiras et y avons obtenu à peu près ce que nous désirions, seulement nous avons eu l'air de l'obtenir par faveur de puissances qui n'avaient rien à y voir.

Après la Conférence, l'établissement de la Banque et l'organisation de la police sont à entreprendre, mais l'état du pays rend la besogne bien difficile. Le Maroc n'est pas plus sûr qu'auparavant. Ainsi eut lieu l'assassinat de M. Charbonnier la veille même du débarquement de la

mission hydrographique dont fit partie M. Paul Bourdarie lui-même. L'acte d'Algésiras avait reconnu l'indépendance du Sultan et le régime de la porte ouverte. L'Allemagne montra dès lors un appétit fort disproportionné avec ses intérêts au Maroc. Elle envoya au Sultan une mission qui fit sensation par le caractère même de ceux qui la commandaient : le major Tshudi et le capitaine Wolf.

Partout les Allemands allèrent de l'avant et ils eurent bientôt à effectuer des travaux dans divers ports, Tanger, Larache, etc... En



(Cliché Bourdarie).

LE PORT DE RABAT. LA GRUE ALLEMANDE.

même temps, ils menaient une campagne souterraine pour ruiner partout notre influence. Sous prétexte de protection consulaire et agricole, ils avaient commencé à constituer une sorte de cadastre qu'ils auraient ensuite cherché à faire valoir. A Marrakech, le docteur allemand Holzmann et le docteur Mauchamp, Français, rivalisaient d'influence, mais ce dernier l'emportait tellement sur son adversaire par les éminents services rendus à la population que son adversaire chercha bientôt à l'évincer. On fit courir toutes sortes de bruits sur son compte pour exciter la population. Il était alors question de télégraphe sans fil. On fit croire au peuple crédule que par ce moyen on pouvait faire surgir instantanément au Maroc tout un corps d'armée ennemi et il n'en fallut pas plus pour soulever une partie de la population contre l'innocent

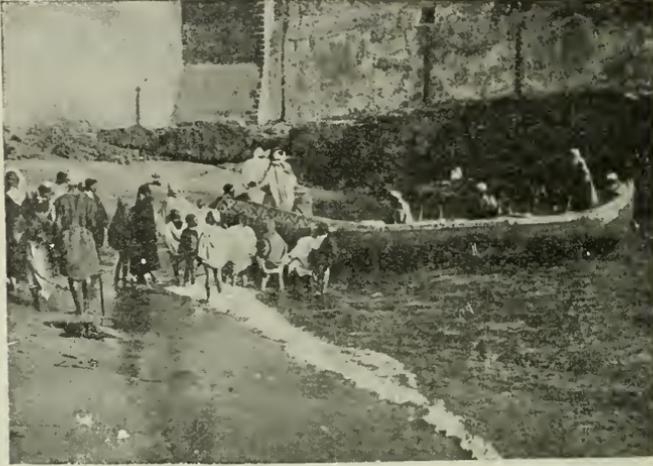
docteur Mauchamp et ce, sur la simple vue d'un piquet quelconque planté sur la terrasse de sa maison. Le malheureux docteur fut poignardé, puis lapidé en un guet-apens concerté.

Pour le venger, nous décidions d'occuper Oudjda jusqu'à ce que justice fût faite. Ce moyen d'intimidation était par trop indirect pour influencer les populations insoumises du Sud marocain et quelques mois après survenaient les graves événements de Casablanca.

Les mêmes menées en furent la cause et non comme on l'a dit le sifflet de la locomotive de la Compagnie marocaine qui avait installé un petit chemin de fer pour faciliter ses travaux. Les Allemands en avaient établi un semblable à Rabat pour la construction d'un fort. La brèche qu'il fallut faire aux murs de cette ville pour le laisser passer est aujourd'hui bouchée, mais n'empêche que de part et d'autre des murs, la ligne existe toujours et les Marocains la foulent aux pieds sans en être le moins du monde offusqués. Le gouverneur de Casablanca eût pu empêcher à temps les scènes de pillage qui s'y succédèrent, l'attitude des Marocains étant alors plus significative que jamais. Règle générale, on peut à certaines manifestations de mépris juger du changement de la mentalité populaire. Quand Mouley-el-Amin réclama l'aide des marins du *Galilée* il était trop tard. L'enseigne Bollande, avec une poignée d'hommes, débarqua et s'approcha en toute confiance de la porte marine. Les gardes marocains firent traîtreusement feu sur le malheureux enseigne qui ne s'y attendait guère, appelé qu'il était par le gouverneur lui-même. Nos marins durent se frayer un chemin jusqu'au Consulat à travers ces rues marocaines si étroites qu'il faut parfois se garer dans l'encoignure d'une porte pour laisser passer des chameaux avec leur charge. Une des premières choses à faire en ce pays, ce sera de donner de l'air et de dégager ces villes marocaines qui étouffent dans leurs murailles de construction portugaise. Nos braves marins ne purent bientôt suffire à leur tâche et le général Drude débarquait bientôt avec un corps d'occupation fort de 500 hommes et porté aujourd'hui à sept mille. La ville enfin dégagée, le général a étendu le cercle de ses opérations et a assaini le pays dans un rayon de quinze à vingt kilomètres. Notre armée a fait voir en ces tristes jours que la campagne odieuse menée par des antimilitaristes inconscients, n'avait pas encore causé tout le mal que l'on pensait.

Nous sommes aujourd'hui en présence d'un fait et d'une situation toute spéciale. Ce qui s'est passé à Casablanca peut se répéter ailleurs, en d'autres ports encore plus musulmans, Safi, Rabat, etc. Il faudrait

donc les occuper tous dès maintenant, d'autant plus que nos navires ne pourront bientôt plus tenir en mauvaise saison dans cette mer sans



(Cliché Dyé).

BARCASSE DANS LE PORT DE SAFI.

ports, *mare importuosum*, comme disaient les anciens. Nous y avons renoncé devant l'attitude des Espagnols, comme nous le verrons plus loin.

Quelle est maintenant notre situation ? Où en sommes-nous avec les nations étrangères, puisqu'on ne peut les ignorer dans la question marocaine ?

L'Angleterre ? Nous n'avons plus à nous en préoccuper. Son loyalisme nous est maintenant démontré et puis, disons-le, elle est aussi intéressée que nous au maintien de l'entente cordiale.

L'Espagne ? Notre associée depuis 1904. Le roi, parent d'Édouard VII et ami de notre Président, nous est tout acquis.

Baucoup pensent comme lui et le soutiennent contre le parti de ceux qui voient dans le Maroc une revanche possible de Cuba. Tout en reconnaissant les droits historiques de l'Espagne sur ses Présidios, il faut bien reconnaître que par eux elle n'a jamais exercé une bien grande influence. Elle n'y avait d'ailleurs pas l'élite de sa population : des petits commerçants tout au plus, bon nombre d'ouvriers et pas mal de gens sans aveu. L'Espagne a de toute évidence le plus grand intérêt à

suivre la politique française au Maroc. Les nuages qui ont pu s'élever ne tarderont guère à se dissiper.

A Casablanca, tandis que les nôtres se battaient courageusement, les Espagnols se sont contentés de rester l'arme au pied. Ils ne s'y occupèrent que de police et encore l'exercèrent-ils d'une manière fort étroite. C'est même cette attitude qui nous a dissuadé d'occuper les autres ports marocains.



(Cliche Bourdarie.)

OUVRIERS CORROYEURS TEINTURIERS A RABAT.

Et l'Allemagne ? Nous sommes heureux de constater aujourd'hui sa grande modération. Déjà les journaux officiels reconnaissent qu'il y a quelque chose de changé, que l'acte d'Algésiras est dans le cas présent inefficace et laissent entendre que la seule solution admissible ne peut être qu'un protectorat français secret et même franchement avoué. Il y a donc de la part de l'Allemagne un changement de front complet. Elle n'a rien dit à l'occupation d'Oudjda et n'a fait aucune opposition aux débarquements et opérations de Casablanca. Elle n'a simplement parlé que pour réclamer une indemnité pour ses nationaux. Comment expliquer ce revirement subit ? Est-ce le sentiment de sa responsabilité dans les événements passés ? Est-ce satisfaction de nous voir un peu

plus engagés dans l'affaire du Maroc, toujours pour diminuer la valeur de l'entente cordiale ? Il y a cela, mais il y a surtout autre chose. Depuis Algésiras deux années se sont écoulées et depuis l'industrie allemande si prospère, a subi une crise violente. L'or s'est raréfié ; l'industrie est dans le marasme par suite d'une trop grande surproduction et les Banques en profitent pour exiger 7, 8, 9 et même 10 %. L'Allemagne a besoin de l'argent français. Aussi a-t-elle fait taire la presse. Engagée pour 480 millions avec son chemin de fer de Bagdad, il lui faudrait encore 800 millions pour le terminer. On espère bien trouver 120 millions à Vienne, 80 en Suisse et 200 sur le marché allemand, mais le reste, où le trouver tant que les marchés de Londres et de Paris lui restent fermés ? Si l'Allemagne nous déclarait la guerre, elle ne saurait même où emprunter. Sans doute elle a d'importantes valeurs en portefeuille, mais encore faut-il trouver des acheteurs ! L'Allemagne, avec toutes ses rodomontades, nous le voyons aujourd'hui, a tout simplement voulu sauver la face et ne désire rien tant que de faire avec le Maroc et son chemin de fer de Bagdad une sorte de balance commerciale. Elle veut que nous lui achetions son silence, profitons-en pour lui tenir la dragée haute.

Il y a donc de ce côté une détente qui pourra être suivie bientôt d'une entente. Nous en avons là de nouvelles preuves dans les visites à Berlin de MM. Étienne et Hubert, et dans celle que fit à Paris le représentant de la Ligue coloniale allemande, qui compte plus de 250.000 adhérents. M. L. Hubert voit même dans toutes ces tentatives successives de rapprochement le prélude d'une grande entente internationale qui se fera plus tard, lorsque s'élèvera menaçant le fameux péril jaune dont il est tant parlé.

Quant au Maroc, c'est la bouteille à l'encre, pourrait-on dire. Nous y voyons un Sultan presque méconnu en présence de deux prétendants qui ne demandent qu'à l'évincer. Sans pouvoir aucun, il a dû même laisser à Raïssouli, véritable chef de bandits, le soin de faire la police aux portes de Tanger. Ce sont de ces choses qu'on ne voit vraiment qu'au Maroc ! Bou Amara, le roghi, immobilise de son côté une partie des troupes du Sultan. Mouley-Hafid a réuni autour de lui de puissants caïds qui lui font la cour. Il semble avoir gagné à lui Si Aïssa Ben Omar en se l'attachant comme ministre de la guerre, mais ce dernier lui restera-t-il fidèle ? On voit aussi auprès de Mouley-Hafid, un certain Ma-el-Ainin, marabout du Sud, sorcier et négrier tout à la fois, qui le flatte et vit largement à ses dépens avec toute sa suite. Quant au

Sultan, réduit aux abois, il se trouve actuellement à Rabat où il a demandé une entrevue avec M. Régnauld. Sa mahalla et celle de Mouley-Hafid sont en marche l'une vers l'autre et la rencontre pourrait bien se faire sous nos yeux devant Casablanca. Le Général Drude a même été prié par les intéressés de garder la plus stricte neutralité. Qu'advient-il de cette rencontre, peut-être bien peu de chose. Les Marocains si farouches et si excités, quand ils marchent sur des étrangers, se causent souvent entre eux fort peu de dommage. Au surplus, que l'un ou l'autre l'emporte, il n'y aura encore probablement rien de changé au Maroc si nous n'y mettons bon ordre. — Nous aurions toujours le spectacle des grands pressurant les petits au point que ceux-ci trouvent tout travail inutile. Les gouvernants de là-bas ont tout intérêt au maintien de cet état de choses et c'est là le grand obstacle à la civilisation du pays. Pour nous, qui avons reconnu officiellement Abd-el-Azis en lui conférant la Légion d'Honneur, il nous le faut soutenir malgré tout. Maintenant que nous l'avons entièrement sous la main, profitons de ses bonnes dispositions, poussons-le dans la voie des réformes et aidons-le matériellement. Bien que la Banque d'État soit seule chargée des emprunts, qui nous empêche de prêter au Sultan sur les gages qui se promènent en Europe à la recherche d'un prêteur bienveillant. Le Maroc n'est-il pas libre après tout? N'est-ce point l'argument que l'Allemagne nous a déjà servi? Nous pouvons le lui retourner à notre tour.

L'acte d'Algésiras n'est plus qu'une peau de chagrin déchirée, tous les faits l'annihilent. C'est à la France qu'il appartient de restaurer le Maroc et non à une Commission internationale. Nous avons vu en Crète et en Chine ce qu'ont su faire les concerts des diverses puissances. Nous sommes libres d'agir, il n'y a plus de danger du côté de l'Allemagne et il n'y a plus en Espagne qu'un léger nuage qui finira bien par se dissiper. Quand nous disons qu'il n'y a plus rien du côté de l'Allemagne, c'est de l'officielle, entendons-nous, que nous voulons parler. De la part de certains nationaux allemands, il existe encore une campagne sourde contre la légion étrangère. On l'accuse d'avoir poussé aux meurtres par ses excitations et des faits répréhensibles. On n'a eu en somme que deux seuls faits à leur reprocher et les deux coupables ont été sévèrement punis. On reconnaîtra que c'est peu pour la façon dont ce corps est constitué. Nous ajouterons de plus qu'un tiers de nos légionnaires est d'origine allemande.

La campagne continue toujours. Nombre de légionnaires reçoivent

encore des lettres les engageant, moyennant une récompense pécuniaire, à révéler tout ce qui se passe d'anormal parmi eux, ceci pour servir de base à des accusations ultérieures. Mais enfin dans tout ceci l'Allemagne officielle, répétons-le, n'est pour rien.

Marchons donc délibérément dans la voie qui nous est tracée, sans broncher et sans soucis de certains intérêts électoraux. Soyons fermes et il se pourrait bien, que comme les Anglais en Égypte, nous soyions pour toujours implantés au Maroc pour notre plus grand profit et le plus grand bien de l'humanité tout entière.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1907

EXCURSION EN ORIENT

DU DIMANCHE 14 AVRIL AU VENDREDI 17 MAI 1907.

Directeur : M. Henri BEAUFORT. Président du Comité des Excursions.

Le grand géographe Élisée Reclus, par ironie sans doute, estimait que « la meilleure façon de voyager » était de rester au coin de son feu, les pieds sur les chenets, avec un livre documenté dans les mains.

Mieux vaut certes faire ainsi de la géographie en chambre que d'imiter cette anglaise, qui, profondément endormie dans son compartiment, se révélait un peu plus loin en s'écriant : « Aoh ! je n'ai pas vu le cascade, mais je peux toujours écrire sur mon portefeuille que j'ai passé devant ».

Pour être à même d'apprécier « la meilleure façon de voyager » il suffit d'entreprendre avec la Société de Géographie de Lille un de ces longs et

intéressants voyages que les Directeurs ont minutieusement préparés au coin de leur feu et mûrement étudiés dans les soirées d'hiver.

Avec un programme intelligemment coordonné, on est forcé de reconnaître que rien n'a échappé à leur œil investigateur ; et cette manière de voyager laisse des impressions durables chez ceux qui ont eu comme nous le bonheur de pouvoir les ressentir.

La grande excursion de 1907 s'est faite en Orient. Pour une telle direction il fallait la sage expérience et la grande habileté du Président du Comité des Excursions.

M. Henri Beaufort a déjà, inscrites sur ses tablettes, de lointaines randonnées. Sa course en Orient complète sa croisière de 1902 en Russie ; et dans tous les pays visités, du Volga aux rives enchantées du Bosphore, partout il met en honneur le beau renom de notre chère Société.

Le 14 Avril 1907, à l'heure où notre ville fête avec enthousiasme l'arrivée d'une musique anglaise, 20 membres de la Société de Géographie de Lille, avec un peu d'émotion mêlée à beaucoup de joie, serrent la main aux parents et amis venus à la gare souhaiter un heureux voyage à ceux que le train emporte vers l'attrait de l'inconnu lointain, vers le mystérieux Orient.

L'*Ostende-Vienne* nous avait réservé à Bruxelles des places occupées déjà par des voyageurs d'Outre-Manche. Malgré la sympathie engendrée par l'entente cordiale, nos usurpateurs doivent, non sans maugréer, plier bagage et nous céder leurs compartiments.

Ainsi confortablement installés nous arrivons le lendemain à 5 heures et demie du soir à VIENNE, où nous attend à la gare, le sourire aux lèvres, le très aimable guide, M. Koprivia, heureux de revoir quelques membres de la Société de Géographie de Lille.

M. Koprivia a guidé, en effet, il y a une dizaine d'années, un groupe d'excursionnistes dirigés également par M. Henri Beaufort.

VIENNE. — La saison n'est guère propice pour la visite de la capitale de l'Autriche. Les rigueurs de l'hiver, dont les morsures cette année se sont fait sentir dans toute l'Europe, ont retardé les parures printanières de la ville. Si les arbres des « Ring » ne sont pas encore verts, si le Prater est désert, l'impression que nous ressentons en parcourant la ville n'en est pas moins excellente.

Vienne par ses monuments, ses grandes artères, ses larges boulevards et l'élégance de ses habitants, nous rappelle Paris et peut être placée parmi les plus belles capitales de l'Europe.

Malheureusement la vie s'éteint, du moins à cette époque, à partir de 9 h. et demie du soir, et la ville s'endort dans des vespers mélancoliques. Les cafés se vident ; seuls, quelques retardataires restent attablés pour lire le journal et boire leurs deux verres d'eau ou le kapuziner traditionnel.

Le progrès sous toutes ses formes a pénétré au cœur de cette opulente cité. De nombreux tramways électriques la sillonnent en tous sens et des voies souterraines transportent également les voyageurs.

Les pompiers pour se rendre plus vite sur les lieux de l'incendie ont des automobiles et nous avons été témoin de leur course vertigineuse.

Les deux jours passés à Vienne sont employés à visiter les principales curiosités.

Il y a peu de capitales qui réunissent autant de beaux édifices. La période brillante de son développement architectural date surtout de l'époque de son agrandissement, c'est-à-dire en 1859, après la démolition de l'enceinte et des fossés qui entouraient la cité.

Je ne m'étendrai pas longtemps sur la description des monuments. Mon excellent confrère et ami le Docteur Maurice Dhalluin a fait, il y a quelques années, une conférence très applaudie sur l'Autriche et nous a parlé longuement de Vienne (1).

Notre promenade dans la ville nous permet d'admirer, non loin de notre hôtel, l'*Église votive*, bâtie en reconnaissance de la protection divine qui fit échapper l'Empereur à la main d'un meurtrier en 1853. Les moindres détails de cette église gothique sont fouillés avec une rare précision ; le portail est notamment d'une grande richesse.

La *Rathaus* (Hôtel de Ville) est un chef-d'œuvre d'art gothique avec sa tour haute de 100 mètres et sa grande cour des Arcades. Les noctambules viennois se donnent rendez-vous aux sous-sols du Rathaus après la fermeture des cafés. Dans ces galeries souterraines, richement décorées de fresques, circulent les Viennois et les Viennoises en quête de rafraîchissements et de plaisirs.

Au moment de notre passage dans une des grandes cours de l'Hôtel de Ville, un bataillon de sergents de ville escorté d'une musique municipale se rend à la Cathédrale pour assister au *Te Deum* chanté en l'honneur du dixième anniversaire de l'élection du maire de Vienne.

La *Cathédrale St-Étienne*, un des plus beaux monuments de l'ancien style allemand, est située non loin du Graben, quartier des riches magasins. Elle a la forme d'une croix latine d'une longueur de 110 mètres ; elle renferme la crypte impériale dans laquelle on dépose, depuis Ferdinand II, les intestins des membres de la famille impériale.

L'*Église des Augustins*, avec sa façade modeste, contient le magnifique mausolée de l'archiduchesse Marie-Christine, sculpté par Canova. Une des chapelles de cette église garde dans des urnes d'or les cœurs des membres défunts de la famille impériale. Nous avons remarqué dans une chapelle mortuaire le tombeau du célèbre médecin van Swieten.

(1) Bulletin de la Société de Géographie, 1901 (2^{me} semestre), page 77.

L'Église des Capucins est visitée surtout pour le caveau sépulcral des membres des familles régnantes d'Autriche. Parmi ces 92 tombeaux, placés pêle-mêle dans ces couloirs étroits, nous remarquons surtout ceux de Marie-Louise et du duc de Reichstadt.

Cette sépulture est moins somptueuse que celle des rois d'Espagne. Dans le Panthéon de l'Escorial, des escaliers de marbre et des revêtements de porphyre ; ici de la pierre et des dalles humides qui glacent les visiteurs et leur font peut-être mieux comprendre le néant des grandeurs humaines.

C'est dans la crypte de cette église qu'Edmond Rostand a écrit le sonnet suivant devant la tombe de l'Aiglon :

Dors dans cet endroit pauvre où les archiducs blonds
Sont vêtus d'un airain que le temps vert-de-grise.
On dirait qu'un départ dont l'instant s'éternise
Encombre les couloirs de bagages oblongs.

Des touristes anglais traînent là leurs talons.
Puis ils vont voir, plus loin, ton cœur dans une église.
Dors, tu fus ce jeune homme et ce fils, quoi qu'on dise.
Dors, tu fus ce martyr : du moins nous le voulons.

Un capucin pressé d'expédier son monde
Frappe avec une clef sur ton cercueil qui gronde,
Dit un nom, une date, — et passe en abrégeant.

Dors ! Mais rêve en dormant que l'on t'a fait revivre.
Et que laissant ton corps dans son cercueil de cuivre
J'ai pu voler ton cœur dans son urne d'argent.

Le père Capucin qui guide les étrangers dans ces sombres galeries est certainement très érudit, mais il a la tête près de sa... calotte. Malheur au touriste qui délie sa langue ! Il lance des yeux furibonds et ses éclats de voix font comprendre qu'il n'est pas content.

Le *Parlement* avec ses lignes sévères classiques porte de riches sculptures grecques. Une large rampe conduit par un grand propylée aux salles des séances et devant le monument s'élève la colossale « Fontaine de Minerve », que couronne la statue de cette déesse haute de 3 à 4 mètres.

La *Bibliothèque* fidéicommissaire de la famille impériale, dont l'entrée est permise seulement avec une autorisation du cabinet de l'Empereur, est ouverte sur la présentation de la carte de la Société de Géographie de Lille. Les 80.000 volumes sont placés dans une magnifique salle dépassant en richesse décorative celle de l'Escorial.

Le *Musée Impérial* abrite des collections splendides. La décoration intérieure est très imposante ; et, en entrant, les visiteurs sont frappés à la vue d'un superbe escalier dominé par le célèbre Thésée de Canova.

Le *Palais Impérial* (Hofburg) développe sur la place St-Michel sa longue façade construite en 1893 et dont l'ensemble architectural ne plaît pas, dit-on, à l'Empereur François-Joseph. Il est question de la démolir à bref délai.

C'est dans la cour du palais que nous avons assisté à la parade militaire, beaucoup moins importante qu'à Madrid.

Les Viennois sont essentiellement musiciens et leurs nombreux théâtres permettent aux amateurs d'y passer de délicieuses soirées.

L'*Opéra Impérial*, superbe monument de style Renaissance française, surpasse toutes les scènes lyriques par son merveilleux orchestre et ses éminents artistes. Il nous a été donné de l'apprécier dans « *Manon* », régal pour l'oreille avec cette suave musique de Massenet et régal pour les yeux avec la fraîcheur des décors.

De superbes statues ornent la plupart des grandes places de Vienne.

La plus monumentale et la plus artistique est celle de Marie-Thérèse, une des plus remarquables œuvres d'art de la plastique contemporaine.

La grande Impératrice est assise sur un trône, indiquant de la main droite le château impérial qui lui fait face, la main gauche, tenant le sceptre, appuyée sur le parchemin où est enregistrée la Pragmatique. Des hommes d'État, des généraux et des savants de l'époque figurent sur les reliefs du piédestal.

On sait que Marie-Thérèse, attaquée par toutes les puissances de l'Europe, fut obligée d'abandonner sa capitale, emportant avec elle l'archiduc son fils, La reine, tenant entre ses bras le jeune archiduc âgé de quelques mois, adressa aux Hongrois ces paroles si touchantes : « Abandonnée de mes amis. « persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai « d'autre ressource que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma « constance. Je mets en vos mains la fille et le fils de vos maîtres qui attendent « de vous leur salut ».

Les palatins sont attendris, versent des larmes, tirent leurs sabres et s'écrient ; « *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresia* ».

En face du palais impérial s'élève le monument en bronze de François II. L'Empereur figure en costume romain.

Mozart, Beethoven, Schiller, Goethe sont aussi glorifiés à Vienne. La musique et la poésie sont deux fleurons de sa couronne artistique, et, en élevant des statues à ces génies, elle a voulu leur rendre un éclatant hommage en perpétuant leur souvenir.

SCHÖNBRUNN. — Aucune autre grande capitale ne possède des environs aussi pittoresques que ceux de Vienne. En été le Viennois, comme le Parisien, déserte la ville le dimanche et passe la journée dans les allées embaumées de la forêt de Vienne.

A cette époque de l'année on se sent plutôt attiré vers l'excursion de Schönbrunn où un tramway vous conduit. Point n'est besoin de soleil pour accom-

plir ce pèlerinage. Le cadre historique dans lequel est plongé ce joyau impérial s'illumine lui-même par ces souvenirs que Rostand a ravivés dans « l'*Aiglon* ».

A l'entrée du château se tiennent des soldats bosniens coiffés du fez rouge.

Un magnifique jardin avec de jolis parterres et de grands bassins encadre de tous côtés cette demeure où Napoléon I^{er} eut son quartier général en 1805 et 1809. L'aigle noir à deux têtes, en fer forgé, semble planer sur la gloriette de l'Aiglon et sur ce fameux parc,

Où si le prisonnier risquait au fond un pas
• Il fleurissait de suite un œil sous chaque feuille.

C'est à Schönbrunn que mourut le roi de Rome en 1832. Nous visitons successivement les appartements impériaux, le salon de laque, le salon des potiches, la chambre à coucher du roi de Rome, la fameuse salle en bois de rose avec ses peintures japonaises, qui a coûté plus de deux millions. Toutes ces reliques sont entourées de soins religieux ; en les frôlant, nous feuilletons en esprit une page de notre histoire, dont l'évocation dans ce palais solitaire fait penser à la patrie absente.

Notre itinéraire étant réglé, nous quittons Vienne le jeudi 18 Avril, à 9 heures du matin par la gare de Statsbahnhof.

Bientôt on franchit la March qui sépare l'Autriche de la Hongrie.

A Presbourg, ancienne capitale de la Hongrie et ville du couronnement des rois hongrois, descend une jeune duchesse de Vienne en toilette excessivement simple. Les honneurs lui sont rendus à la gare.

Au delà de Presbourg on remarque de vastes vignobles. Le train s'arrête quelques instants à Ersek-Ujvar. Un orchestre ambulante s'installe près de notre wagon-restaurant et joue à notre grande surprise la *Marseillaise*. Il est bien difficile aux Français de cacher leur nationalité. Leur exubérance sortant par tous les pores est pour les étrangers un bon signalment.

Le chemin de fer se rapproche du Danube ; dans les plaines le gibier à poil et à plumes abonde et n'est nullement effaré à l'approche du train.

A 1 h. 40 nous arrivons dans la capitale de la Hongrie.

Je m'efforcerais à reproduire aussi fidèlement que possible les impressions ressenties au cours de notre séjour dans cette ville si intéressante et si hospitalière.

BUDAPESTH. — Budapesth reçoit la visite de nombreux touristes. Située sur la route de l'Orient, ses sites pittoresques, ses monuments grandioses, ses sports variés et ses distractions de toute espèce ne font pas mentir son surnom de « Petit Paris ».

Budapesth est formée par la réunion de deux villes, Bude, rive droite, et Pesth, rive gauche. Cette fusion date de 1873. La population totale approche de 720.000 habitants, et Pesth figure dans ce chiffre pour 600.000.

Pesth, la ville moderne, commerçante et animée, s'embellit et s'agrandit tous les jours.

Bude, au contraire, marque le pas et reste l'antique cité aux souvenirs historiques.

Le Danube sépare les deux villes et roule à cette saison des eaux limoneuses qui nous font penser au bleu chanté par Strauss en de classiques mélodies. Ses quais sont très animés. De nombreux débarcadères y sont installés pour les bateaux qui font le service des voyageurs et des messageries entre Vienne et Budapesth et entre Budapesth et Belgrade. De gracieux petits bateaux sillonnent le Danube en tous sens et transportent les touristes aux divers centres d'excursion. Quatre magnifiques ponts sont jetés sur le fleuve : le grand pont suspendu, avec ses trois travées, qui a coûté deux millions ; le pont Marguerite en fer, construit de 1872 à 1879 par la Compagnie de Fives-Lille ; le pont François-Joseph près de la douane ; et le pont de jonction du chemin de fer. Un pont vient d'être construit tout récemment, le pont Élisabeth.



BUDA-PESTH. — LE PONT ÉLISABETH.

Les beaux hôtels sont situés près du Danube à côté de l'Office des voyages où les étrangers sont cordialement reçus et très bien renseignés.

La Société de Géographie de Lille n'a qu'à se louer de la grande amabilité de ses agents qui ont singulièrement facilité la tâche de notre Directeur. Un journal de la ville signale notre passage à Budapesth ; le même soir, à l'hôtel Hungaria plusieurs d'entre nous subissent très courageusement jusqu'à une heure avancée de la nuit, les supplices de l'interview. Le lendemain, des articles intéressants paraissent sur la Société de Géographie de Lille et sur les produits manufacturiers de Lannoy.

Notre promenade dans la ville se fait en voiture ; grâce à la bonne organisation toutes les curiosités ont pu être visitées pendant ces trois journées bien employées.

PESTH. — L'avenue Andrässy tirée au cordeau est la principale artère de Pest. C'est dans cette longue et large rue que se concentrent l'activité et la vie fébriles de la ville. Le théâtre hongrois, l'opéra royal, les musées profilent sur la belle avenue leurs él gantes silhouettes.

L'*Opéra Royal* nous rappelle un agréable souvenir. Des loges ont été mises gracieusement à notre disposition par l'Office des voyages. Inutile de dire que nous avons passé une soirée délicieuse en savourant le grand opéra de *Aïda*. Une petite remarque : les entr'actes sont très courts et la représentation est



BUDA-PESTH. — LE PARLEMENT.

terminée à 11 heures. A signaler aussi une innovation dans les autres théâtres : à spectacles variés. Le parterre est transformé en salle à manger. Très original

le coup d'œil des nombreuses petites tables éclairées par des lampes électriques à abat-jour rouge et où sont installés des groupes qui se restaurent tout en s'amusant.

Une des curiosités de la ville est sans contredit le *Parlement*, qui est un bijou d'architecture gothique de proportions imposantes.

Bien qu'il y eût séance, nous avons pu le visiter après avoir été reçus très aimablement par le premier conseiller du président de la Chambre.

Les salles sont aménagées avec luxe et partout l'élégance la plus raffinée rivalise avec le goût le plus artistique.

La salle du trône est de toute beauté et l'escalier richement décoré de marbre et de dorures est une vraie merveille.

Comme renseignements communiqués, je puis vous dire qu'il y a 450 députés et que la gauche domine, c'est-à-dire les indépendants qui veulent la séparation de l'Autriche. Les députés touchent 20 couronnes par jour et ont 50 % de réduction sur le chemin de fer et sur le . . . buffet.

Quant aux négociations actuelles de la Hongrie avec l'Autriche, M. Kosuth, Ministre du Commerce, a déclaré que leur but tendait vers la conclusion non d'une union commerciale mais d'un traité de commerce dont l'échéance est fixée à 1917, traité qui assurera à la Hongrie une plus grande indépen-



BUDA-PESTH. — LA NOUVELLE BOURSE.

dance économique ; et, ainsi à partir de 1917, on établirait un territoire douanier indépendant.

En face du Parlement, la *Cour de Cassation* et à droite les *Ministères de l'Agriculture et de la Justice*.

Non loin de là se trouve la *Place de la Liberté*, quartier entièrement neuf et qu'occupait jadis une caserne de sinistre mémoire, parce que c'est entre les murs de cette bastille hongroise que furent exécutés un grand nombre de héros de l'indépendance nationale.

Toutes les maisons de cette place, dit notre guide, ont été dégrevées des contributions à la condition qu'elles fussent bâties en cinq ans. C'était un stimulant pour activer la construction et l'embellissement.

Sur le pourtour de cette place se trouvent la *Banque*, la *Caisse d'épargne postale* et la *nouvelle Bourse*.

Le Président de la Chambre de Commerce nous fait les honneurs de ce dernier et vaste édifice. Toutes les dépendances sont visitées sous sa direction.

On ne peut quitter Pesth sans aller admirer le monument du comte Étienne Széchényi qui s'élève devant l'Académie des Sciences. Notre guide le salue en l'appelant « le plus grand Hongrois ». C'est lui en effet qui a le plus contribué à l'embellissement de la ville. Il a abandonné une année de ses revenus (60.000 florins) — c'est toujours le guide qui parle — à la fondation de l'Académie des Sciences, en disant à ses amis : « Messieurs, j'espère avoir 365 amis et je compte que chacun d'eux m'assurera l'existence en me donnant un repas tous les jours ».

BUDE. — Bude, ainsi que je l'ai dit, est située sur la rive droite du Danube.

Deux monuments frappent la vue des visiteurs : la Citadelle et le Palais du Roi.

La *Citadelle* n'a rien de remarquable. On l'escalade pour jouir du panorama. Mais la même vue se dessine peut-être mieux du haut des jardins du Palais du Roi.

Le *Palais du Roi* que nous visitons en détail est de toute beauté. C'est une enfilade de salons où les ors se jouent à travers les richesses des meubles et des tentures.

Dans une des salles du Palais il y a entre autres quatre magnifiques Gobelins représentant les quatre saisons, d'une valeur de 60.000 florins chaque.

Dans une autre salle le guide nous fait remarquer deux autres Gobelins qui ont coûté un million et qui ont été donnés par la France.

A deux pas de l'Hôtel de Ville et du monument de la Défense nationale, érigé aux héros qui tombèrent en 1848 pour l'indépendance de la patrie, se dresse l'*Église St-Mathias*, construite en 1236 par le roi Béla IV, dans le style roman et rebâtie au XV^e siècle par le roi Mathias Corvin dans le style gothique.

Sous les Turcs l'église a servi de mosquée pendant 150 ans. L'intérieur est orné de peintures polychromes.

C'est dans cette église qu'a eu lieu en 1867 le couronnement du roi François-Joseph et de la reine Élisabeth.

Bude est célèbre aussi par ses sources thermales alcalines et sulfureuses. Avec le docteur Bela Bosanyi nous visitons celles de St-Lucasbad, établissement balnéaire remarquablement aménagé et admirablement situé au bord du majestueux Danube au milieu d'un parc splendide.

Les environs de Bude sont très pittoresques et les étrangers ne quittent pas la ville sans faire une excursion dans les ravissantes montagnes de Buda aux vallées luxuriantes de verdure et aux panoramas splendides sur Buda-Pesth.

L'excursion la plus facile et la plus intéressante est celle de Széchenychegy (montagne des Souabes), qui doit son nom aux troupes impériales qui y campèrent en 1685 lors de l'expulsion des Turcs. Cette promenade dure une heure et demie environ et on arrive au sommet du mont, où il y a un observatoire, en chemin de fer à crémaillère. Là se trouvent aussi des villas et des restaurants très fréquentés en été.

Pour cette excursion le groupe n'est pas complet. Deux d'entre eux, la médecine et la pharmacie, partisans de l'*utile dulci*, sont allés se rendre compte si les eaux de Hunyadi-Janos ne sont pas un mythe et si elles existent vraiment aux environs de Budapesth.

Cette exploration les a rassurés pleinement et ils ont pu constater l'emplacement des sources salines en même temps que la grande urbanité du propriétaire.

L'heure du départ a sonné et nous faisons nos adieux à Budapesth le dimanche 21 Avril, à 3 heures de l'après-midi, non sans avoir rempli une feuille où les touristes étrangers sont priés de répondre à titre d'orientation aux questions posées par le Bureau des étrangers.

Ce referendum fait honneur à l'esprit d'initiative de l'Office des voyages et je suis persuadé qu'ils tiennent compte des observations consignées, surtout de celles des membres de la Société de Géographie de Lille.

Et maintenant en route pour *Belgrade* !

De Budapesth à Belgrade le paysage est assez monotone, du moins jusqu'à la tombée de la nuit. Le train traverse des plaines basses et marécageuses, en partie inondées, dans lesquelles barbotent des cigognes.

Tantôt il se rapproche du Danube, tantôt il s'en éloigne pour s'arrêter bientôt à Zimony ou Semlin, station frontière autrichienne, située au confluent du Danube et de la Save.

Enfin à 10 h. 1/2 nous arrivons dans la capitale de la Serbie. Une surprise nous est réservée. Notre collègue, M. Fernand Legrand, Consul de Serbie, est à la gare, entouré de tous les membres de la Réunion Française et de quelques dames intrépides qui n'ont pas reculé devant l'heure avancée de la soirée.

M. le Docteur Markovitch, Président de la Société d'Hygiène scolaire et

de l'Instruction populaire gratuite, nous souhaite la bienvenue en manifestant dès notre arrivée le grand amour de la Serbie pour la France.

L'un de nous répond en témoignant la réciprocité de sentiments de la France pour la Serbie et le hall de la gare retentit de cris « Vive la Serbie. Vive la France ».

Nos aimables guides nous conduisent ensuite en voiture à notre hôtel, où la connaissance se fait plus intimement et où les conversations se prolongent assez tard dans la soirée.

Le lendemain matin les membres de la Réunion Française sont à l'hôtel et avec ces amis si sympathiques nous visitons Belgrade toute la journée.

BELGRADE. — Vous vous demandez sans doute le pourquoi de cette cordiale réception des membres de la Société de Géographie à Belgrade.

Nous devons, laissez-moi passer le mot, ce luxe de camaraderie à notre Consul de Serbie qui, nous en avons été témoins, non seulement est très aimé à Belgrade, mais aussi très écouté. M. Legrand travaille en effet de toutes ses forces à accroître l'expansion de l'influence française en Serbie.

Il existe à Belgrade une Société « La Réunion Française », dont il est le discret bienfaiteur, composée de Français résidant dans la capitale de la Serbie et de Serbes parlant couramment notre langue. Ce cercle intime, où l'on vient lire les journaux et les périodiques français et où l'on enseigne notre langue, comprend environ 400 membres, qui sont le dévouement et l'amabilité personnifiés : ils nous l'ont bien prouvé lors de notre séjour à Belgrade.

Un des membres les plus dévoués, M. Vaillant, Conseiller du commerce extérieur, a demandé très instamment à l'un de nos excursionnistes de faire une conférence au profit d'une œuvre naissante : l'Instruction populaire gratuite et l'Hygiène scolaire.

Un Français ne peut refuser le concours de sa parole, surtout dans un pays ami et on a répondu à M. Vaillant que la conférence aurait lieu.

Cette nouvelle a mis au comble de la joie les Français de Belgrade. Immédiatement un comité s'est formé pour nous recevoir, comité composé des notabilités intellectuelles de la ville et de dames très distinguées.

C'est avec ce comité, M. Vaillant en tête, que nous allons parcourir les curiosités de Belgrade.

Le programme de la journée est tracé d'avance et nous n'avons qu'à suivre nos guides.

Belgrade qui, il y a 40 ans, comptait à peine 25.000 habitants, en a aujourd'hui 80.000, parmi lesquels 5.000 juifs environ. La domesticité est presque toute autrichienne.

Si cette ville ne se transforme que très lentement, c'est que personne ne travaille à son embellissement et que le pays ne fait rien pour la capitale.

Cependant elle est située dans un site très pittoresque sur une langue de

terre formée par le Danube et la Save. Du haut de la citadelle on a une vue superbe sur le Danube qui, à ce moment, est sorti de son lit et inonde tout le pays et plus loin sur Semlin.

Dans la citadelle se trouve la prison bondée de détenus, de forçats qui circulent les fers aux pieds et dont le grincement lugubre des chaînes parvient jusqu'à nous. Par une faveur spéciale il nous est permis de les voir, du haut des remparts, dans le bas des casemates et d'étudier de près le rictus de ces mines patibulaires.

Mais les yeux se détournent vite de ce triste tableau, et, à la descente de la citadelle, ils sont heureusement charmés par la vision du marché.



LE MARCHÉ DE BELGRADE.

Le marché est toujours dans une ville, surtout à l'étranger, la première des excursions du matin et ce n'est certes pas la moins intéressante. C'est là en effet que l'on saisit sur le vif le côté original d'un pays et que l'on peut admirer les jolis costumes des paysans et des paysannes.

Sur la place du Marché s'élève l'*Université*, qui renferme un musée assez intéressant.

Du haut du belvédère de l'Université la vue plonge sur Belgrade et ses faubourgs et donne une légère illusion d'une ville orientale. Les Turcs ont appelé Belgrade, « le petit Stamboul ».

M. le Recteur de l'Université, M. Schwiz, nous fait visiter la maison uni-

versitaire et se trouve très flatté de recevoir la visite de géographes lillois. M. le Recteur est le géographe le plus réputé de la Serbie.

Nous continuons notre promenade dans la capitale par la visite de la *Cathédrale orthodoxe*, qui n'a rien de remarquable.



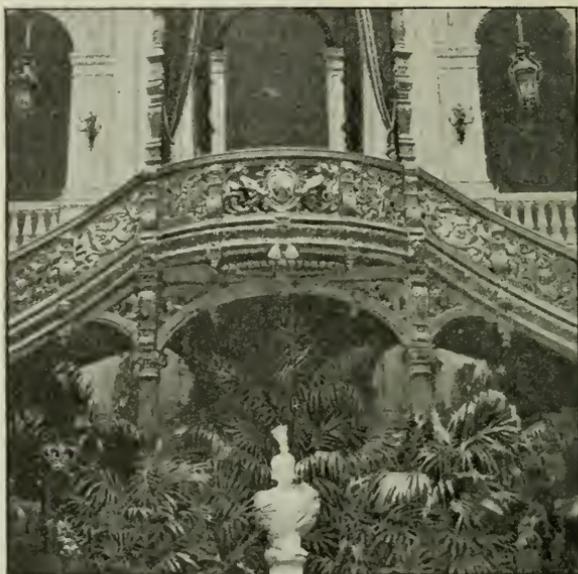
UN ENTERREMENT DANS UNE RUE DE BELGRADE.

La *Banque Nationale* est de date récente. La salle du conseil attire notre attention par ses peintures murales serbes représentant la reproduction des tapis qui se fabriquent dans le pays, à Pirot principalement.

Ensuite nous nous rendons au *Palais du Roi*. Malgré la présence de Sa Majesté, une autorisation spéciale est accordée à M. F. Legrand et avec nous entrons dans la demeure royale.

Le monument est d'une extrême simplicité, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il reflète bien les mœurs familiales des Serbes qui, jadis, un peuple de serfs et de pâtres, est resté un peuple de paysans et un peuple sans aristocratie, car la vie économique en Serbie ne crée pas de véritables classes sociales; naturellement entre le paysan, l'industriel ou le professeur, il y a des différences, mais non un fossé.

La salle du trône est très vaste, sans grande richesse. Il en est de même des autres salons ; dans la salle à manger une table est dressée pour le roi Pierre I^{er}. Rien dans l'agencement ne présage qu'il va se livrer à un repas de Lucullus. Le menu, détaillé par son serviteur, est très frugal.



BELGRADE. — ESCALIER DU PALAIS ROYAL.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le magnifique escalier en bois, sous lequel est placé le buste du roi offert par ses camarades de la promotion de Saint-Cyr.

La place de la cour du palais, où joue la musique pour le relèvement de la garde, était la partie du Konak où s'est accompli en Mai 1903, le drame nocturne dans lequel le roi Alexandre et la reine Draga ont trouvé la mort. Afin d'effacer ce tragique souvenir, l'aile du bâtiment royal a été rasée et il ne reste plus rien.

Peut-on dire qu'il n'en reste plus rien dans les esprits ? Les Serbes éludent la question quand elle est poussée par la curiosité des étrangers et font ainsi comprendre qu'ils préfèrent « imiter de Conrart le silence prudent ».

Cette matinée favorisée par un temps splendide se termine par un déjeuner offert par la Réunion Française au groupe de nos excursionnistes, ce qui nous permet d'admirer leur local et une fois de plus, dans une plus stricte intimité, leur exquise affabilité. A ce déjeuner assiste notre chargé d'affaires, M. Rogier Clauss.

La *Manufacture des Tabacs* est visitée l'après-midi de la façon la plus intéressante, sous la direction du Directeur général des monopoles du tabac, du sel et des allumettes.



BELGRADE. — COUR DU PALAIS ROYAL.

Le personnel comprend 720 femmes et 120 hommes, dont le salaire est très modeste. On fabrique 20.000 cigarettes à l'heure. L'établissement est bien tenu ; les machines de fabrication ont suivi le progrès.

Les cigarières sont moins bruyantes que celles de Séville. Ce n'est pas « l'œil noir de Carmen qui nous regarde », mais l'œil bleu et calme de la femme serbe. Le prosaïque mouchoir en fanchon remplace ici la fleur de grenade si provocante dans les cheveux des Sévillanes.

La cigarette serbe est excellente et le Directeur nous en offre une ample provision pour notre long voyage, ce qui n'est pas déplaisant aux fumeurs de notre groupe.

A 6 heures du soir a lieu dans la salle de fêtes de l'Université la conférence faite par un membre de notre Société. C'est là que s'est donné rendez-vous la belle société de Belgrade. Les dames belgradoises sont nombreuses. Les

Ministres de l'Instruction publique et de la Justice, le Métropolitain, le Préfet, les Professeurs de l'Université et des Officiers honorent de leur présence cette réunion très brillante et très distinguée.

La Société de Géographie de Lille a été heureuse, non pas du succès de la conférence, mais de sa coopération à une œuvre humanitaire. Le produit des entrées permettra au Docteur Markovitch de continuer son apostolat en faveur de son œuvre, en prenant modèle sur celles qui fleurissent en France.

Et cette inoubliable journée de Belgrade se clôture par un banquet de cent couverts offerts par la ville et la Société d'Hygiène scolaire et d'Instruction populaire gratuite, sous la Présidence de M. le Ministre de l'Instruction publique de Serbie.

Nos oreilles sont charmées par les discours vibrants de patriotisme envers la France et par les paroles élogieuses pour la Société de Géographie de Lille.

L'heure avance et il faut songer, à notre grand regret, à quitter nos bons amis de Belgrade.

Le départ est triomphal, le mot n'est pas exagéré. Les membres de la Réunion Française, hommes et femmes, nous conduisent à la gare. Des mots aimables sont échangés et de chaleureux remerciements leur sont adressés par tous les excursionnistes.

Et tandis que le train de nuit nous enlève à 11 heures pour *Sofa*, les mouchoirs s'agitent une dernière fois et des au-revoir sympathiques et bruyants se confondent avec le premier roulement de la machine.

Cette journée si bien remplie à Belgrade laisse chez chacun de nous un souvenir impérissable. Elle compte parmi les plus belles du voyage et augure bien de toutes les autres qui seront également pleines d'agréables surprises.

Après un sommeil bien léger et très peuplé de riantes impressions, le réveil se fait insensiblement. Nos yeux se dessillent et la première ville importante depuis Belgrade se fait apercevoir, Nisch, qui a une population de 22.000 habitants.

En s'éloignant de Nisch, on voit à gauche de la voie une tour carrée. C'est la fameuse tour des Crânes qui nous rappelle le triste souvenir de la cruauté des Turcs.

Puis le train s'engage dans les gorges de Slouva-Panina. Après un passage des plus pittoresques on arrive à la frontière bulgare, à Tzaribrod. C'est ici que se font le visa des passeports et la visite de la douane.

Notre groupe est dispensé de ces deux formalités, toujours un peu ennuyeuses. Le gouvernement de Bulgarie, pour nous éviter toutes sortes d'impedimenta et nous faciliter l'exécution du voyage, avait envoyé à la gare-frontière une délégation officielle composée du commissaire de police chargé du service des passeports, d'un attaché aux affaires étrangères et d'un professeur de l'Université, parlant tous trois admirablement la langue française.

Nous sommes ainsi bien entourés et bien gardés. Une excursion dans ces

conditions présente de sérieuses garanties. Afin d'être exacts au rendez-vous, les délégués bulgares ont dû partir de Sofia la veille et passer la nuit dans un hôtel près de la gare de Tzaribrod, où ne se rendent pas précisément des personnes de marque.

Nos mentors deviennent très utiles. Nous les assaillons de questions auxquelles ils répondent très aimablement et leurs documents sont pour nous très précieux.

Ne sommes-nous pas à la source des renseignements ? Aussi nous en profitons largement.

Tandis que notre train grimpe dans le sauvage défilé de Dragonnan pour descendre ensuite au milieu de collines arides, où nous apercevons encore de la neige, ils donnent d'intéressants détails sur leur pays, deux fois plus grand que la Suisse.

La Bulgarie, dont Voltaire a parlé avec dédain dans son roman de *Candide*, est en progrès depuis 30 ans. Le budget s'élève à 125 millions, dans lesquels 50 millions sont affectés au Département de la guerre. L'armée peut mettre 300.000 hommes sur pied de guerre.

La Macédoine, où toute la population parle le bulgare, est toujours la question brûlante d'actualité.

Les Grecs et les Serbes veulent son partage : les Bulgares réclament des réformes.

Il y a 300.000 Macédoniens en Bulgarie — c'est toujours l'attaché au Ministre des Affaires étrangères qui parle — et 20.000 à Sofia. Les meilleurs éléments de l'armée, du journalisme, du professorat, en un mot, des professions libérales se recrutent parmi les Macédoniens,

La conviction et la chaleur de ces arguments nous laissent deviner la nationalité de notre guide très érudit. Macédonien, il ne peut rentrer en Macédoine, et, il y a dix ans qu'il n'a vu les siens.

Le train continue à nous emporter vers Sofia au milieu d'une conversation intéressante et animée. On nous fait remarquer une grande plaine où fut livrée la terrible bataille de 1885, qui décima tant de vies serbes et bulgares et qui décida de l'issue de cette néfaste guerre entre voisins.

Bientôt se dessine la silhouette du mont Vitos, couvert de neige (3.200 m.) ; et vers 11 heures nous descendons à Sofia, où nous attendent aussi des membres délégués de l'Alliance Française.

Avec ces aimables compagnons bulgares nous visitons les principales curiosités de la ville.

SOPIA. — Sofia, capitale de la Bulgarie, est une ville de 70.000 habitants. Comme Belgrade, elle ne présente rien de remarquable au point de vue archéologique et architectural. Néanmoins, il est intéressant de la parcourir, parce qu'elle marque la limite du monde européen et du monde oriental.

Sofia se compose de deux parties bien distinctes : la vieille ville et la nouvelle ville.

La première a l'aspect de toutes les villes turques ; des rues étroites, tortueuses, sales, encombrées ; des maisons basses entassées les unes sur les autres, où fourmille une population sordide.

La nouvelle ville est en voie de formation, d'un ensemble un peu mélancolique. Des monuments surgissent de terre. A côté de l'Imprimerie Nationale on bâtit une nouvelle Cathédrale. Dans un récent concours d'architecture ouvert pour le projet de construction du Palais de Justice de Sofia, c'est un Français qui a remporté le premier prix avec un projet portant l'inscription : Lex. Pax. Jus. Les deuxième et quatrième prix sont également échus à des Français. C'est donc un succès pour l'art français.

Dans quelques années Sofia, par ses embellissements, sera méconnaissable, ce qui lui enlèvera un peu de sa monotonie.

Les principales curiosités sont le *Musée National*, musée lapidaire très remarquable, qui était autrefois la plus intéressante des mosquées de Sofia.

L'*Imprimerie Nationale* que nous avons visitée également est un des plus beaux édifices actuels de la capitale.

Au cours de notre promenade nous pénétrons dans le *Jardin Zoologique* qui appartient au prince Ferdinand. C'est une de ses propriétés de prédilection. Aussi le jardin est-il bien entretenu et renferme-t-il de belles collections d'oiseaux, le prince étant un grand amateur ornithologiste !

Les ours et les aigles abondent. Ils proviennent du reste des montagnes du pays. Les vendeurs d'oursons viennent souvent assiéger la grille du jardin zoologique pour offrir leurs marchandises ; les oursons sont vendus à des prix dérisoires, 5 francs, si j'ai bonne mémoire.

Le *Sobranié* est la Chambre des Députés. C'est un monument d'architecture très simple, de modeste décoration à l'intérieur, et néanmoins beaucoup plus majestueux que la Skouptchina de Belgrade.

Dans la salle des Pas-Perdus se trouvent les bustes des présidents de la Chambre. Celui de Petkoff est drapé d'un crêpe noir ; quelques jours avant notre arrivée, le Président du conseil des Ministres venait d'être assassiné, en sortant d'une séance, non loin du Sobranié.

Devant le Sobranié s'élève un grand monument à la mémoire du tzar Alexandre II. Les grandes lignes de cette statue monumentale rappellent la statue du Général Faidherbe. La pose du Tzar est la même et l'attitude du cheval sur le socle est presque identique.

Notre course dans la ville est un peu précipitée. Cependant nous pouvons visiter, grâce à l'obligeance et à l'intelligence de nos ciceroni, les choses les plus intéressantes.

Notre soirée se termine au *Théâtre National*, récemment construit, un vrai bijou oriental.

On n'y joue que le vaudeville. Pas d'opéra-comique, ni opérette. Pas de musique. La ville de Sofia a offert très aimablement des loges au groupe des excursionnistes. Nous en avons profité. La pièce a été jouée en bulgare. Malgré toute notre attention il nous a été bien difficile à la sortie de nous communiquer nos impressions.

Le lendemain, mercredi 24 Avril, nous quittons Sofia vers 11 heures et demie du matin.

Si notre réception a été dans la capitale de la Bulgarie un peu moins enthousiaste que dans la capitale de la Serbie, elle n'en a pas moins été cordiale et ici encore nous avons emporté un excellent souvenir de nos amis de Sofia.

De Sofia à Constantinople le train marche à certains endroits, bien qu'il soit express, à une allure tellement modérée que les chiens trottant le long de la voie pour manger les morceaux qu'on leur jette peuvent le suivre à la course.

Il faut signaler aussi le primitif des gares des petites localités turques où il n'y a pas de quais ni de barrières. Tout le monde a libre accès près du train, même les bêtes. Les enfants viennent jusqu'aux portières tendre la main pour recueillir quelque menue monnaie.

Quelques villes importantes pendant le trajet : Sarambey, où le train stoppe assez longtemps pour permettre au personnel ottoman de reprendre le service. Nous faisons connaissance à la gare avec les petits cireurs turcs. Philippopoli, capitale de la Roumélie orientale, sur les deux rives de la Maritza, dont la population très hétéroclite se compose de Bulgares, de Turcs et de Grecs. Andrinople, une des grandes villes de la Turquie d'Europe, assez pittoresquement située sur un renflement de la rive droite de la Maritza.

De cette ville à Constantinople le trajet se fait en sept heures par une route monotone. La voie décrit des courbes interminables sur un plateau aride et elle descend par des pentes douces jusqu'à la mer de Marmara.

Nous suivons la mer assez longtemps pour nous engager ensuite dans la banlieue de Constantinople. Il est 7 heures du matin. L'animation règne sur les routes et dans les faubourgs. Des chameaux apportant des provisions à la ville nous donnent la vision de l'Orient.

Nous arrivons enfin au principal but de notre voyage, dans cette ville extraordinaire, où nous attendent à la gare les membres de la Réunion Française ayant à leur tête M. E. Giraud, Président de la Chambre de Commerce de Constantinople, Secrétaire de l'Union Française, entouré de M. Marius Garnier, Secrétaire de la Société de Géographie, et du très sympathique M. Léandre Mourkidès, sans oublier Georges d'Andria, qui sera notre guide pendant notre séjour à Constantinople.

La douane turque — dont on avait fait un tableau si noir — qui confisque journaux, livres, guides, est pour nous paternelle et débonnaire.

Les recommandations de M. le Préfet du Nord et du Général Lebon auprès de notre Ambassadeur M. Constans, sans oublier celles très précieuses de mon

sympathique ami M. Crémont, Consul de Turquie, nous avaient déjà précédés, et c'est grâce à leur appui bienveillant que tout s'est passé pour le mieux dans le meilleur des mondes.

CONSTANTINOPLE. — Jeudi 25 Avril. — Nous passons sept jours à Constantinople. C'est suffisant pour en visiter les principales curiosités, observer la population et se familiariser avec cette ville dont le panorama est unique au monde et qui possède tous les enchantements,

Constantinople, la vieille Byzance, est une reine coquette et amoureuse de sa beauté qui échappe à toute description.

Par sa position merveilleuse, elle semble commander à tout l'ancien continent. Au Nord, la mer Noire lui ouvre la voie des pays septentrionaux, tandis que vers le Sud la mer Méditerranée la rapproche des contrées méridionales et occidentales.

Constantinople comprend trois villes séparées par la Corne d'Or et le Bosphore : Péra-Galata, quartier européen ; Stamboul, quartier turc ; et Scutari, sur la rive d'Asie, qui est considéré ainsi comme le faubourg asiatique de Constantinople.

Cette triple ville étrange a environ 25 kilomètres de circonférence et sa population, assez difficile à préciser, varie de 1 million à 1 million 200.000 habitants composés de quatre peuples différents, turcs, arméniens, grecs et juifs.

Ainsi que la Rome antique, elle est bâtie sur sept collines, dont les sommets se mirent dans la mer d'azur qui lui baigne les pieds et d'où s'élancent vers le ciel, semblables à des mâts d'argent, les minarets blancs des mosquées aux dômes étincelants au soleil.

Elle est la ville la plus cosmopolite du globe et elle doit son cosmopolitisme à sa situation entre l'Europe et l'Asie. Cette situation a fait dire à un spirituel voyageur qu'à Constantinople on peut se passer tous les caprices : on peut allumer son cigare en Europe et aller en jeter la cendre en Asie.

Le *Pont de Galata*, qui enjambe la Corne d'Or, est l'endroit le plus vivant, le plus étourdissant de ce grand caravansérail asiatico-européen. Toutes les races de l'Asie et de l'Europe s'y coudoient ; toutes les langues s'y confondent ; toutes les classes s'y rencontrent, depuis le hâve mendiant jusqu'au riche pacha, se ruant de Péra à Stamboul et de Stamboul à Péra. Sur ce pont où il existe un droit de péage, passent plus de 100.000 personnes par jour ; et, ajoute un voyageur, il n'y passe pas une idée tous les dix ans. — Il est divisé en trois tronçons ; celui du milieu est mobile et se déplace pour livrer passage aux navires du Bosphore. Cette opération se fait la nuit ou le matin de très bonne heure, jamais le jour.

Il est question de démolir ce vieux pont de Galata tout bosselé, tout rapiécé, faisant crier ses armatures de tôle sous les sabots des chevaux, et de le rem-

placer par un autre plus moderne. On nous a affirmé que c'est une Société allemande qui en aura l'entreprise.

Avec lui disparaîtront peut-être les costumes qui, du reste, ont déjà une tendance à disparaître. Tel qui a foulé le pont de Galata il y a vingt ans peut en faire la constatation. L'Orient cessera alors d'être l'Orient et le spectacle du nouveau pont de Galata ressemblera alors à celui d'un pont sur la Seine.

Hâtez-vous donc, mes chers lecteurs, de réaliser le plus tôt possible votre rêve qui poursuit tous ceux qui aiment les voyages, celui de voir Constantinople avant que le modernisme européen vienne lui apporter de notables changements. La civilisation y gagnera peut-être, mais l'originalité y perdra beaucoup.

Pour se rendre bien compte de la situation des trois villes, le touriste doit monter à la Tour de Galata, tour ronde, très haute, au sommet de laquelle flotte le drapeau turc et où niche un gardien chargé de signaler les incendies qui sont très fréquents dans cette cité, beaucoup de maisons étant construites en bois.

Le coup d'œil est vraiment féérique et permet ainsi à l'étranger de se faire une idée bien nette de la topographie du pays. Ainsi orienté, la visite de la ville s'opère d'une façon plus compréhensible.

PÉRA. — Et d'abord faisons connaissance avec Péra. C'est là qu'il faut aller pour prendre langue avec les Européens, j'allais dire avec les Parisiens, car la grande rue ressemble aux rues de la capitale, dans laquelle circule une foule élégante parlant français. Les belles maisons de pierre, ses riches magasins, ses beaux cafés ne seraient pas déplacés à Marseille et même à Paris ; et sans le moutonnement des fez et le yachmak de quelques femmes turques, on se croirait en France.

Péra est donc la résidence des Européens et de la société diplomatique. C'est ici que s'alignent les palais des différentes ambassades, dont l'entrée est gardée par des valets assermentés qui ont le droit d'être armés.

Chaque nation a ses cavas — c'est ainsi qu'on appelle ces gardiens. — Ils ont tous un costume éblouissant, chamarré d'or et variant de couleurs suivant la nationalité. La ceinture hérissée de revolvers et de yatagans, ils ont une attitude belliqueuse.

Le cavas de l'Ambassade de France, armé lui aussi de pied en cap, quitte cet air un peu guerrier à la vue de notre carte de la Société de Géographie, ce qui permet de présenter nos hommages à M. Constans.

Notre visite fait grand plaisir à M. l'Ambassadeur de France. M. Constans nous le prouve en faisant lui-même une démarche personnelle auprès du Sultan, pour autoriser les 20 membres de l'excursion à assister à l'imposante cérémonie du Selamlik.

Quelques jours avant notre arrivée à Constantinople, le Sultan avait limité

à huit par ambassade le nombre de personnes pouvant se rendre à cette parade ; cet ordre a été signifié à toutes les ambassades. Mais avec le Sultan, comme avec le Ciel, il y a des accommodements, et tout notre groupe a pu contempler cette fête du vendredi, que je décris plus loin.

C'est à Péra aussi que se trouve le siège de l'Union Française, où les membres de la Société de Géographie de Lille reçoivent durant leur séjour une si cordiale hospitalité.

GALATA. — Galata est le quartier du commerce franc et levantin. Dans ses rues étroites la foule est toujours compacte et bruyante.

Pour se rendre de Péra à Galata, on prend généralement « la Ficelle », qui pour dix centimes transporte en trois minutes les voyageurs d'un quartier à l'autre.

Dans ce faubourg maritime de Constantinople, c'est la vie intense et fébrile qui se déverse vers les quais. La Bourse, la Douane, les bureaux du Lloyd autrichien et des Messageries maritimes y sont installés. Dans les rues qui avoisinent le port, les boutiques des changeurs sont encastrées dans les devantures des magasins. Leur spécialité consiste à soutirer le plus d'argent possible aux étrangers qui changent leur monnaie. Nous en avons fait l'expérience.

Sur les quais une cohue pressée et affairée va et vient, s'ouvrant sans cesse pour livrer passage aux ânes, aux voitures, et aux portefaix qu'on nomme là-bas des hammals. Ces portefaix au teint bronzé, aux épaules de fer, portent sur leur dos des charges de 100 à 150 kilos sans être gênés. Ils sont à Constantinople la bête de somme par excellence ; et, courbés sous le poids des objets qu'ils transportent, ils font songer au vieil Atlas portant le Ciel. Leurs cris écartent la foule, surtout quand, au moyen de leurs longues perches flexibles, ils portent à quatre d'immenses barils d'un poids considérable.

Le proverbe n'a pas tort quand il dit « fort comme un Turc ».

Nous traversons le fameux pont de Galata et nous sommes dans Stamboul, la ville turque chantée par Loti.

STAMBOUL. — Pour décrire ce quartier de Constantinople et vous le faire connaître, il faudrait la plume enchantée de cet écrivain charmeur et aussi tout son fatalisme oriental.

Rien n'est curieux comme ces rues étroites, tortueuses, mal pavées, dans lesquelles grouille une étrange population. Autant Constantinople est éblouissant au dehors, autant il est malpropre et dégoûtant dans ce coin de Stamboul. C'est un décor de théâtre qu'il faut regarder de la salle sans visiter les coulisses.

Et pourtant ces coulisses sont mystérieuses et excitent la curiosité de tous les étrangers. Nous allons y pénétrer.

Original spectacle ! On heurte à chaque pas de grands chiens fauves qui

sont les maîtres des rues et constituent une seconde population de la ville. Chez nous ce sont les chiens qui se dérangent pour laisser passer les voitures et les gens : à Constantinople, on fait un détour pour ne pas les écraser.

Les chiens n'appartiennent à personne ; ils font tout dans la rue. Ils y dorment, ils y mangent, ils y naissent, ils y allaitent leurs petits et ils y meurent.

La ville est ainsi un immense chenil, assez calmé le jour, mais très bruyant la nuit. Semblables aux tribus arabes du désert ils sont toujours en querelle avec leurs voisins. Si un chien sort de son quartier pour s'engager dans un autre, il est sûr d'être assailli et quelquefois dévoré par ses compagnons. Aussi beaucoup d'entre eux portent-ils plaies et bosses !

Les chiens de Constantinople sont très doux et se laissent caresser par les passants ; et, chose extraordinaire, ils ne sont presque jamais atteints d'hydrophobie. Ils se rendent utiles en ce sens qu'ils sont chargés de la voirie, en mangeant les détritux abandonnés le soir sur la voie publique.

Et l'hygiène, me direz-vous ? L'hygiène s'infiltré lentement dans ce pays réfractaire aux idées nouvelles. Il y a pourtant une règle que les Turcs observent sans s'en rendre compte, c'est celle adoptée dans le salut. Jamais le Turc ne donne une poignée de main, mais je doute fort que ce soit dans un but d'hygiène ou pour suivre les théories des impitoyables hygiénistes qui déclarent que la main est un réceptacle de microbes. Leur salut consiste à porter successivement la main droite sur le cœur, les lèvres et le front. Le symbole en est au moins aussi expressif qu'une pression des doigts. Il signifie : « Ta personne est dans mon cœur, sur mes lèvres et dans ma pensée ».

MOSQUÉES DE STAMBOUL. — Stamboul pullule de mosquées. Il y en a près de 500. et 100 seraient d'anciennes églises byzantines. Dans ce nombre il s'en trouve qui n'ont jamais servi au culte chrétien.

Là *Mosquée de la Sultane de Validé* que l'on a en face de soi en débouchant du pont de Galata est située dans un coin très animé. Elle est surtout intéressante par la population bariolée qui envahit ses larges escaliers et s'y étend pour faire la sieste dans des poses à la turque, c'est-à-dire nonchalantes. Les chiens s'y étalent aussi et goûtent un repos paisible. Autour des parvis, sur les côtés de la mosquée, se trouvent de nombreuses fontaines dont l'eau coule incessamment dans des vasques ou dans de longues rigoles. Les chevaux viennent s'y abreuver et le Turc vient s'y laver et faire ses ablutions. Cette petite opération est très suivie le soir au coucher du soleil, quand le muezzin, du haut du minaret, annonce la prière en mélodées nasillardes. Les petites fontaines sont alors envahies et les Turcs se lavent les pieds, la figure, le coude, avant de pénétrer dans la mosquée, l'ablution étant le principal rite extérieur des mahométans.

La *Mosquée de Ste-Sophie* n'a rien de remarquable à l'extérieur. Cet édifice,

avec son immense coupole, a été bâti sous le règne de Justinien et enlevé aux chrétiens par Mahomet II, en 1453. Le croissant a remplacé la croix et les Turcs n'ont pas changé le nom de la vieille basilique chrétienne en la convertissant en mosquée.

Au premier aspect Ste-Sophie ne répond pas à l'idée grandiose qu'on s'en fait. Entourée de bains, d'écoles, de tombeaux, d'échoppes, qui ont été ajoutés après coup, elle ne présente d'abord qu'une masse incohérente de constructions hétérogènes, du milieu desquelles s'élancent ses quatre minarets « doigts qui montrent le ciel », suivant l'expression du poète, ou « chandeliers ornés d'une bobèche d'où émerge une bougie couverte par un éteignoir ».

Mais à l'intérieur rien n'interrompt la vue, et quoique la majeure partie des ornements, frisures et mosaïques à fond d'or, ait disparu sous une épaisse couche de chaux, c'est encore un des plus magnifiques temples que la main de l'homme ait jamais élevés à Dieu.

Nous entrons après avoir enfilé les pantoufles, placées à l'entrée. dont le claquement s'amortit sur les riches tapis d'Orient étendus sur le parterre.

Du haut des tribunes, qui reposent sur de nombreuses colonnes de porphyre et de jaspe, on embrasse admirablement l'ensemble de cet immense vaisseau. Le grand dôme aplati qui, dans la pensée de l'architecte, devait imiter la voûte des cieux est soutenu par quatre arceaux. De cette coupole centrale descendent des lampes en verre de diverses couleurs, entremêlées de globes de cristal et soutenues par des cerceaux de fil de fer de manière à former lustre. Des houppes de soie, des œufs d'autruche, des cassolettes d'or et d'argent y sont également suspendus.

Cette mosquée est illuminée de la manière la plus brillante pendant les fêtes de nuit du Ramazan, auxquelles le Sultan vient assister avec sa cour.

Pour enrichir Ste-Sophie on a dépouillé les vieux temples païens, celui du Soleil à Rome et celui de Diane à Éphèse.

Le Mihrab, niche qui indique la direction de la Mecque, est creusé dans un pilier de l'abside. A sa droite, en haut, est accroché un des quatre tapis sur lesquels Mahomet faisait ses prières. A côté se trouve la petite terrasse où le prêtre lit le Coran en face de la tribune du Sultan.

Nous sommes encore dans la mosquée quand commence la prière. Les étrangers à cette heure sont obligés de l'évacuer. Au moyen d'un petit stratagème — le traditionnel baschich — nous regagnons les tribunes et nous assistons alors aux dévotions des Turcs. On les voit agenouillés sur les nattes ou les tapis, les uns le front contre terre, les autres droits comme des statues, les mains devant le visage, comme s'ils lisaient l'avenir, et quelques-uns enfin, assis les jambes croisées au pied d'un pilier. Tous sont plongés dans la méditation. Rien ne peut les distraire, ni les regards curieux des touristes, ni le vol impétueux des pigeons de la mosquée.

La *Mosquée de Sultan Ahmed*, située sur l'un des côtés de l'At-Meïdan est

dominée par six minarets d'une grande beauté. Elle est, après Ste-Sophie, la principale mosquée de Constantinople et elle a coûté des sommes inouïes, au point que chaque pierre, dit-on, revient à trois aspres. Les murailles sont revêtues de plaques de faïence ; et, on semble assister à une véritable exposition de tapis, tant est varié le coloris de ceux qui recouvrent le sol comme d'un immense damier. Les fenêtres, faites de verres colorés, en petits compartiments, sont d'une remarquable richesse.



MOSQUÉE DE SULTAN AHMED.

L'*At-Meïdan*, vaste place sur laquelle s'élève majestueusement la mosquée de Sultan Ahmed, est l'ancien Hippodrome des Grecs. C'est en cet endroit que se donnaient les spectacles publics, les combats d'athlètes et les courses.

Il reste dans l'*At-Meïdan* trois monuments des Grecs : l'Obélisque de Théodose, la Colonne Serpentine et la Pyramide Murée.

Il y a aussi sur cette place une Fontaine de l'Empereur Guillaume, monument en style byzantin, donné en cadeau au Sultan à la suite du dernier voyage de l'Empereur d'Allemagne.

L'*Obélisque de Théodose* est un monolithe rappelant l'Obélisque de Louqsor de la place de la Concorde. Il a été apporté de Thèbes et érigé par Théodose. Son piédestal assez dégradé est sculpté en bas-reliefs d'un style barbare qui témoigne de la décadence des arts dans ce siècle.

La *Colonne Serpentine* présente l'aspect d'une colonne torse mutilée. Un

examen plus minutieux fait reconnaître les corps de trois serpents entrelacés dont les têtes, dit-on, faisaient chapiteau. On croit qu'ils proviennent du



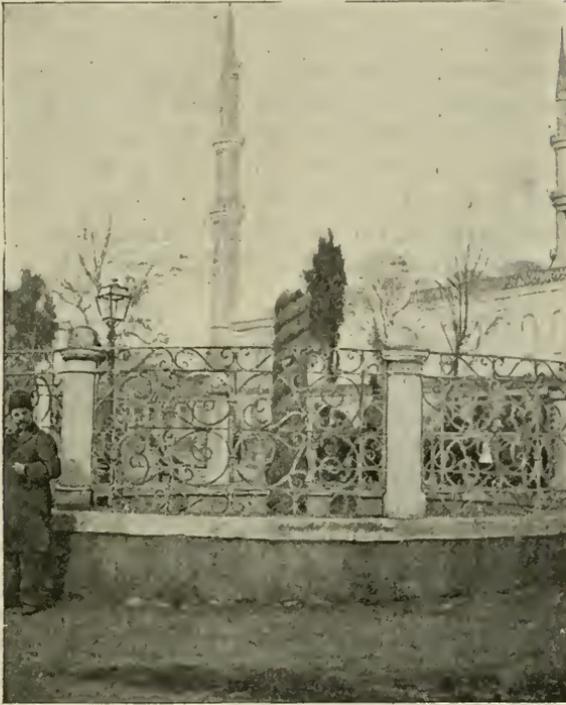
FONTAINE DE L'EMPEREUR GUILLAUME.

temple de Delphes, où ils soutenaient le trépied d'or que la Grèce avait voué à Apollon. S'il faut en croire la tradition, Mahomed II, pour donner une preuve de sa force, aurait abattu la tête de l'un d'eux d'un coup de hache. Les deux autres ont été enlevées en 1700 sans que les Turcs aient fait aucune recherche pour les retrouver.

La *Pyramide de Constantin Porphyrogénète* n'est plus qu'une abominable masse de pierres, un bloc de maçonnerie fendu de tous côtés et qui ne subsistera plus longtemps. Elle était autrefois recouverte entièrement de bronze doré, mais cette riche armature tenta la cupidité du vainqueur et ne tarda pas à disparaître.

La *Mosquée de Bayazid* est surtout visitée pour sa cour, au portique de marbre blanc, dans laquelle voltigent un grand nombre de pigeons, d'où son nom de Mosquée aux Pigeons. Ils nous rappellent ceux de la place St-Marc à Venise. Comme à leurs frères italiens, les touristes leur jettent du maïs, et

quelques coups d'aile viennent délicieusement vous rafraîchir en guise d'éventail, ce qui ne nuit pas en voyage, surtout à Constantinople.



COLONNE SERPENTINE.

Ces pigeons proviennent, dit-on, de deux ramiers achetés à un pauvre qui demanda l'aumône à un personnage turc. Celui-ci en fit don à la mosquée qui, depuis ce temps, est transformée en véritable colombier. Une dotation spéciale est affectée à la nourriture de ces oiseaux. Les pauvres chiens errants y reçoivent aussi la manne... turque, et, le vendredi, des cœurs compatissants distribuent du pain et quelquefois de la viande.

La *Mosquée de Suléïman I^{er}* a été construite avec les matériaux de l'église de Sainte-Euphémie de Chalcédoine. Cet édifice l'emporte sur les autres par la symétrie et l'élégance de son architecture. Vue de profil, elle offre un coup d'œil magnifique avec ses galeries superposées, ses hauts minarets et ses dômes polis.

L'intérieur est d'une grande richesse et les vitraux sont d'une beauté incomparable.

TURBÉS. — Auprès de chaque mosquée est le turbé ou chapelle sépulcrale de son fondateur, dans lequel on voit le tombeau couvert de riches tentures et des ornements du défunt. A la tête du cercueil est placé le turban du monarque, à ses pieds un haut chandelier d'argent et au-dessus un cercle de lampes.

Nous visitons successivement le turbé du Sultan Suleïman, où plusieurs cercueils sont recouverts de cachemires de valeur ; on y conserve un plan en relief de la Mecque et d'anciens manuscrits du Coran faits à la Mecque ; le turbé de la Sultane Roxelane richement décoré de faïences ; le turbé du Sultan Mahmoud II, avec sa balustrade incrustée de nacre et les cercueils de la Valide-Sultane, sa femme, et de son fils Abdul-Haziz, mort en 1876, ainsi que ceux de deux de ses sœurs et de deux de ses filles.

MURS DE CONSTANTINOPLE. — L'étranger qui vient à Constantinople doit inscrire sur son carnet de voyage la promenade autour des antiques murailles de Byzance.

Rien ne peut donner l'idée de l'impression que l'on ressent à la vue de ces murs gigantesques et de ces énormes tours, témoins de la grandeur des œuvres de l'homme.

Pour cette excursion, il faut y consacrer une journée entière et la faire à pied et à cheval. Notre visite s'est effectuée en voiture ; dans ces conditions, on est plus occupé à se précautionner contre les accidents qu'à admirer un des plus saisissants spectacles qu'il soit possible de voir. Les cahots des véhicules s'enfonçant dans les profondes ornières secouent un peu trop le corps des excursionnistes et nuisent aux émotions de l'âme.

Cette promenade doit être solitaire pour le rêveur qui s'extasie devant la solennité de ces souvenirs et la tristesse de ces ruines.

Les remparts de Constantinople sont composés de deux rangs de murailles, flanqués de tours carrées et entourés d'un large fossé revêtu lui-même d'un parapet de pierre, ce qui formait trois enceintes à franchir.

Aujourd'hui les murs sont à moitié écroulés, mais superbes encore à voir avec l'épais rideau de lierre qui les recouvre et les fleurs champêtres qui rampent à leurs pieds. Les fossés arrosés jadis de tant de sang humain nourrissent des cressons et des laitues ; sur les bords paissent des troupeaux de chèvres, et des chiens affamés circulent en bandes à la recherche de quelque nourriture. Des oiseaux nichent dans les brèches faites par les canons et volent de temps en temps entre ces murs cyclopéens, pour animer, eux aussi, ces lieux remplis d'admiration, de respect et de terreur.

Nous continuons notre promenade des murs environnant la ville entre la Mer de Marmara et la Corne d'Or, et dont la distance est de 7 kilomètres environ.

Nous voyons la Porte Dorée, aujourd'hui murée, car, selon une prophétie turque, c'est par là que doit entrer le futur conquérant.

Le Yédi-Kouli est le château des 7 tours. On y remarque une tour dans laquelle étaient enfermés les ambassadeurs des pays en guerre avec la Turquie ; puis la Tour des Exécutions, le Puits Sanglant et la place des Têtes.

Nous passons devant le Top-Kapou (porte du Canon), où se trouve la brèche où pénétrèrent les premiers musulmans dans Constantinople et nous regagnons Stamboul en traversant les quartiers excentriques des Arméniens, des Israélites et des Grecs.

BAZAR. — C'est à Stamboul que se trouve le fameux bazar, une des principales curiosités de la ville, reconstruit en 1894, après le terrible tremblement de terre qui l'a complètement détruit.

Toutes les corporations y sont centralisées et forment comme une ville à part dans l'immense cité. Foire perpétuelle et universelle !

On circule, dans le dédale des ruelles, harcelé par les demandes d'achat des vendeurs. C'est d'abord le bazar égyptien où se vendent les essences aromatiques, le santal, l'ambre gris, le benjoin, le mastic, l'opium, la muscade, le gingembre, sous la garde de marchands accroupis.

Plus loin, le bazar aux babouches, aux étalages encombrés de chaussures bizarres et richement brodées, le bazar des joailliers, des selliers, des pipes, des armes, etc., etc.

Ce qui retient surtout le visiteur, c'est le bazar des tapis et des bibelots orientaux. Fasciné par ces ors et ces couleurs, on ouvre son porte-monnaie. Par expérience n'hésitez pas à offrir la moitié du prix demandé par le marchand. Il se regimbera d'abord, mais finira par vous concéder sa marchandise.

Les vendeurs sont généralement des Juifs, des Grecs, des Arméniens et des Turcs.

Le commerçant turc se reconnaît facilement des Juifs, des Grecs et des Arméniens ; tandis que les Grecs, criards et importuns, font l'article, courent après l'étranger, les Turcs demeurent assis sur leur coussin, les jambes croisées, égrenant leur chapelet ou fumant le narghilé.

Le coup d'œil est vraiment original ; et, en parcourant ces bruyants carrefours, on se sent transporté au cœur de ce mystique Orient de nos rêves.

Les journées à Constantinople se déroulent merveilleusement variées et celle de la promenade sur le Bosphore est des plus reposantes.

LE BOSPHORE. — On prend un bateau à vapeur au pont de Galata et on assiste à une série d'enchantements et de tableaux magiques.

Il n'est point de spectacle comparable à celui qu'offrent les rives du Bosphore, qui semble un fleuve gigantesque coulant entre une ligne de palais, de kiosques, de villages, de jardins et de collines.

Après avoir quitté le grand port du commerce, le bateau glisse sur les eaux bleues dans lesquelles une quantité de marsouins se livrent à des ébats chorégraphiques.



DOLMA-BAGDJÉ.

On laisse à droite la pointe du Serai et on côtoie le *Palais de Dolma-Bagdji* qui borde le Bosphore d'une longueur de 700 mètres. Ce monument, construit en 1853 par le Sultan Abdul-Medjid, présente une série de petits palais de marbre ajoutés les uns au bout des autres. Ce palais a servi aussi de résidence au Sultan Abdul-Azis. C'est de là qu'il fut enlevé en Mai 1876 et transporté avec toutes ses femmes au vieux sérail. Plus tard il fut ramené au palais de Tcheragan, où eut lieu sa fin tragique. Ce Sultan était un homme d'une force peu commune et avait constamment dans son palais un lutteur à son service ; presque tous les jours il se livrait à son sport favori.

Depuis 1876 le palais de Dolma-Bagdji n'est plus habité.

Plus loin, le *Palais de Tcheragan* avec sa belle façade de marbre se mire dans les flots du Bosphore. Il a été construit par le Sultan Abdul-Azis à la place de l'ancienne demeure de Mahmoud II. L'intérieur qu'on ne peut visiter est décoré dans le style oriental.

Le bateau dépasse Orta-Keui, Kourou-Tchesmé, deux villages que réunit une file non interrompue de résidences d'été et arrive à Arnaut-Keui, après avoir traversé un de ces rapides courants si nombreux et si variés dans le Bosphore.

Sur la côte d'Asie, les villages et les palais se succèdent à des intervalles un peu moins rapprochés et se détachent sur un rideau de verdure éclatante, harmonieusement encadrés par des collines aux pentes douces et ménagées.

Plus loin, se déploie le bourg de Thérapia, un des endroits les plus ravissants du Bosphore. Les Ambassades de France, d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, ont leurs palais d'été dans ce paradis terrestre.

Le bateau fait une dernière escale à Yeni-Mahalle et à Roumeli-Kavak ; et, devant nous, le Bosphore s'évase et se perd dans la Mer Noire.

Le retour se fait dans la même contemplation. Les courbes du Bosphore se déroulent gracieuses en s'arrondissant à Bouyouk-Déré. Les rives s'aiment de plus en plus à cette heure de la journée sous les derniers rayons d'un soleil qui se couche au fond de ce féerique tableau, véritable nappe d'or en fusion jetée entre les deux cités de Stamboul et de Péra-Galata. Le ciel dans lequel pointent les nombreux minarets semble s'enflammer en colorant l'horizon de teintes étranges. Puis nous assistons à une rapide succession de tonalités d'une suavité infinie.

C'est le plus beau moment pour contempler Constantinople et cette vision laisse dans nos esprits un souvenir ineffaçable.

Transportons-nous maintenant de l'autre côté du Bosphore, en prenant au pont de Galata le bateau qui fait le service de Scutari et qui passe devant un îlot de rochers surmonté d'une tourelle blanche (Tour de Léandre).

SCUTARI. — Scutari est la ville turque par excellence, la terre d'origine que le musulman contemple avec vénération. Son débarcadère se présente sous l'aspect le plus pittoresque, Une foule bigarrée y circule et coudoie les nombreux touristes à l'affût de voitures pour l'excursion dans l'ancienne Chryso-polis. Le spectacle est varié et offre les contrastes les plus saisissants. À côté de la calèche qui emporte dans son vol rapide la femme voilée de quelque pacha, on aperçoit l'antique araba doré, sorte de tapissière, traîné par des petits chevaux qui remplacent les buffles noirs à la tête ornée de miroirs et de glands aux vives couleurs.

Nous réquisitionnons tous les véhicules modernes et anciens pour nous rendre au mont Bouigou lou. Ici encore, à travers les rues tortueuses et mal pavées, nous faisons des prodiges d'équilibre pour ne pas verser, car nous sommes secoués comme des sacs de noix.

Du haut du mont l'œil embrasse l'ensemble de la grande cité, la mer de Marmara, étincelante aux rayons du soleil et le Bosphore, semblable à un immense serpent aux nombreux replis. Ce site pittoresque attire aux jours de repos une foule considérable ; les femmes surtout s'y rendent en grand nombre et rien n'est plus gracieux que de les voir assises à l'ombre de quelques grands arbres, par groupes étagés de distance en distance, le long des flancs verdoyants de la montagne.

Scutari n'a de remarquable que sa grande Mosquée et ses Cimetières aux allées mystérieuses, bordées de gigantesques cyprès.

En voyant son horizon découpé de montagne; bleuâtres avec les ifs de ses nécropoles, on se rappelle cette phrase de Byron : « O Scutari ! tes maisons
« blanches dominant sur des milliers de tombes, tandis qu'au-dessus d'elles on
« voit l'arbre toujours vert, le cyprès élancé et sombre dont le feuillage est
« empreint d'un deuil sans fin, comme un amour qui n'est pas partagé ».

Un voyageur a dit que Constantinople était une singulière ville ; la moitié appartient aux vivants, l'autre moitié aux morts. En effet, outre les petits cimetières, sans murs, qui s'intercalent entre les maisons, on compte de nombreux champs de sépulture dans la ville ou à ses portes.

Le cimetière de Scutari est peut-être le plus vaste de l'Orient. Il commence avec les dernières maisons du faubourg et descend par une pente insensible jusqu'au golfe de Nicomédie. Les Turcs opulents se font enterrer dans ce cimetière, dans la terre d'Asie où ils croient leurs restes plus rapprochés du Prophète que sur la rive d'Europe.

Toutes les tombes, plantées plus ou moins verticalement, sont d'une uniformité complète et consistent en cippes de marbre, sobres d'inscriptions, coiffés chez les hommes de turbans ou de fez. Une pierre ornée d'une tige de lotus ou d'un cep de vigne avec pampres et grappes sculptés en relief indique la tombe des femmes.

Comme les autres cimetières turcs, celui de Scutari est un lieu de promenade et de réunion. Les oisifs y viennent fumer leur cigarette ; les femmes, accoudées aux cippes funéraires ou assises sur le gazon, y passent quelquefois la journée entière. Les enfants jouent dans les allées à côté des ânes et des chèvres broutant l'herbe du cimetière ; les colombes elles-mêmes viennent chercher asile dans le sombre feuillage des cyprès et partager la paix des morts.

DERVICHES. — Sur la lisière de ce grand champ des morts est situé le tekké des derviches hurleurs, qui est une des curiosités de Scutari.

La salle basse à galeries dans laquelle nous nous entassons est surchauffée ; sur les murailles sont inscrits les versets du Coran. Du côté du mihrab l'iman est assis sur un tapis, entouré de ses prêtres ; les derviches agenouillés lui font cercle.

La prière commence par une psalmodie lente s'accroissant progressivement. L'exercice physique vient ensuite et consiste à se balancer d'arrière en avant et en poussant chaque fois une clameur profonde et prolongée d'une sonorité incroyable et surhumaine.

Puis la frénésie augmente peu à peu ; les mouvements se saccadent de plus en plus ; les vaisseaux du cou se gonflent ; et, sans arrêt, ils continuent à tirer de leur poitrine avec une énergie croissante de véritables aboiements jusqu'à ce que quelques-uns tombent à terre en proie à des accès épileptiformes.

A ce moment les dames, sous la pression nerveuse, se voient souvent obligées de quitter la salle et de fuir ce spectacle écœurant, malgré les bonbons offerts à l'occasion de la fête du Prophète.

A la fin de la cérémonie l'imam, soutenu par deux aides, marche sur les enfants couchés par terre et apportés dans la salle pour les guérir de leurs maladies.

Les derviches tourneurs sont des religieux musulmans qui vivent en communauté et qui valent par dévotion. Leur couvent est situé dans la grande rue de Péra. Quand nous nous sommes présentés pour assister à leurs exercices, la porte du monastère était close. On ne donnait pas de séance à cause d'une indisposition du grand chef. Les mouvements de rotation lui avaient occasionné du vertige..... intestinal.

Les derviches se reconnaissent dans les rues à leurs robes blanches, leurs cafetans bruns et leurs chapeaux pointus en feutre.

LE SÉRAIL. — De quelque point qu'on découvre Constantinople, le sérail ou plus régulièrement seraï, est le premier édifice qui se présente à la vue, regardant l'Europe et l'Asie. Il occupe la pointe du promontoire sur laquelle la ville est bâtie et les eaux du Bosphore viennent briser leurs derniers flots contre sa base solide.

Du temps du Bas-Empire cet emplacement appartenait aux prêtres de Sainte-Sophie qui y avaient leurs habitations; mais lorsque la guerre eut donné à Mahomet la ville des Césars, il choisit très judicieusement ce terrain pour y élever son palais.

Vu du côté de la mer, il ne présente qu'une longue suite de murs crénelés à travers lesquels passe actuellement le chemin de fer.

On pénètre ordinairement dans le sérail par la porte du Canon. Un grand incendie a détruit en 1865 un grand nombre de ses édifices. Il se divise en trois parties : les jardins en grande partie dévastés, la première cour ou cour des Janissaires et le palais.

De la terrasse des jardins on aperçoit le fameux kiosque de Bagdad où se sont tramés tant de complots et se sont dénoués trop souvent des drames funestes et sanglants.

Dans la cour des Janissaires est située l'église de Sainte-Irène, dans laquelle il est impossible d'entrer. Fondée par Constantin-le-Grand, elle ressemble à Sainte-Sophie sur une plus petite échelle et elle est ornée de marbres et de mosaïques. Sainte-Irène n'a jamais été convertie en mosquée. Les Turcs l'ont transformée en arsenal dans lequel se trouve le sabre de Mahomet II.

C'est dans cette partie du sérail que se voit l'énorme platane dit des Janissaires, dont dix hommes ne pouvaient embrasser le tronc et dans lequel les soldats de garde faisaient la cuisine.

La visite du Palais et du Trésor du Sultan ne se fait qu'avec l'autorisation de l'Ambassade.

Dans des armoires vitrées, ce ne sont que sabres, yatagans, poignards, pistolets étincelants de perles et de rubis, robes d'apparats des Sultans de Mahomet II (1433) à Mahmoud (1839), et turbans surmontés d'aigrettes fixées par des joyaux. On montre aussi au public les trois plus grosses émeraudes connues.

On ne peut que regretter l'exiguïté des salles dans lesquelles sont exposées toutes ces richesses et le manque de lumière qui ferait ressortir davantage les brocartes et les ors.

La salle du trône du Sultan attire l'attention du visiteur. Le trône est en forme de divan avec baldaquin soutenu par quatre colonnettes en vermeil, semées d'une innombrable quantité de pierres précieuses non taillées et surmontées par des boules d'or et des croissants.

En face du trône s'ouvre une fenêtre grillée d'épais barreaux dorés. C'était là que se tenaient jadis les pachas et les ambassadeurs, dont les paroles étaient transmises au Sultan, impassible comme une idole dans une chaise de pierre-ries; à proximité, la fontaine où l'on faisait couler de l'eau pour que leur conversation ne fût pas entendue.

La visite se termine par le kiosque d'Abdul-Medjid, d'où l'on découvre sur le Bosphore un admirable panorama. Avant le départ, des gardiens vous offrent un verre d'eau avec de la confiture de roses et une minuscule tasse de café turc.

Cette promenade dans le vieux sérail est bien faite pour tourmenter l'imagination et éveiller en nous un monde de souvenirs. Ses murs n'ont-ils pas été des lieux de délices et des lieux d'horreurs? Et dans leur enceinte, c'était un épouvantable mélange de fêtes, de massacres, de cérémonies religieuses et d'amours, et de folies indescriptibles. C'est là que Mahomet II, le conquérant et le cruel despote, faisait ouvrir le ventre à ses pages pour savoir lequel lui avait volé et mangé un melon. Toutes ces images nous reviennent à l'esprit et notre curiosité ne peut en pénétrer le mystère.

D^r A. VERMERSCH,
Vice-Président de la Société.

(A suivre).

LES TRANSATLANTIQUES DE L'AVENIR

S'il est discutable que l'Angleterre ait révolutionné la marine militaire par la construction de ses cuirassés type *Dreadnought*, il est tout autant permis de se demander si les deux paquebots géants de la Compagnie Cunard sont destinés à créer une révolution semblable dans l'art de la construction navale marchande. Ou bien, au contraire, les navires de ce type resteront-ils des

exceptions, sortes de réclames monstres que les Compagnies construiront pour attirer la clientèle ?

Il nous faut tout d'abord considérer les conditions qui ont décidé la construction de ces navires. Depuis une dizaine d'années, les Américains, puis les Allemands avaient ravi aux Anglais le record de la rapidité de la traversée de l'Océan, ce qu'ils appellent le « blue riband ». Malgré cette situation, rien ne semblait indiquer que les armateurs britanniques allaient faire de leur propre initiative, l'effort nécessaire pour reconquérir ce « blue riband ». Pour qui connaît l'orgueil britannique, il est facile de se figurer à quel point une pareille humiliation le vexait. Sous la pression sourde de l'opinion publique, le gouvernement s'entendit avec la Compagnie Cunard pour la construction de deux paquebots géants qui devaient éclipser, et de loin, tous les autres. La Compagnie recevait du gouvernement anglais une avance immédiate de 26.500.000 francs à 2 3/4 % remboursable en vingt ans et, de plus, une subvention annuelle de 3.750.000 fr., à laquelle vient s'ajouter la subvention ancienne de 700.000 fr. allouée pour assurer un service hebdomadaire dans chaque sens entre les États-Unis et l'Angleterre.

En échange de ces avantages pécuniaires, la Compagnie devait construire les deux navires en question qui devaient, suivant les termes du contrat, prouver être capables de filer plus de 24 n. 1/2 par mer calme pour recevoir la subvention de l'année écoulée ; ils sont de plus disposés pour servir en temps de guerre comme croiseurs auxiliaires. La Compagnie devait en plus devenir essentiellement anglaise, c'est-à-dire que tous ses employés, quelle que soit leur situation, doivent être de nationalité anglaise et que tous ses titres doivent être possédés par des sujets anglais. Il est donc bien évident que l'aide du gouvernement n'a été accordée que pour nationaliser en quelque sorte la Compagnie Cunard et faire de sa prospérité une question nationale.

Les essais de la *Lusitania* ont été un grand succès. Il est à peine besoin de rappeler que ce navire étant muni de turbines, ses essais étaient doublement intéressants et l'on peut dire qu'ils ont été la consécration de la supériorité de celles-ci sur les machines alternatives, au moins autant que l'expérience présente nous permet de porter un jugement. Les essais se firent sur une distance de 300 milles, de l'embouchure de la Clyde au cap Land's End, au tirant d'eau moyen de 9 m. 15, sur une durée de 12 heures, afin d'éliminer l'action de la marée. La moyenne obtenue sur un parcours de 1.200 milles fut de 25 n. 4 avec un maximum de 26 nœuds, alors que le contrat porte que, dans la durée d'un an après la mise en service, la vitesse moyenne devra être de 24 n. 5. On essaya en même temps les facultés giratoires qui furent trouvées satisfaisantes, et le rapport dressé à la suite de ces essais fut des plus optimistes. Nous verrons tout à l'heure qu'il laissait plusieurs points importants dans l'ombre.

Les essais préliminaires de la *Mauvetania* viennent de se terminer. Ils

auraient été satisfaisants, quoique la vérité soit bien difficile à savoir, les armateurs restant volontairement muets sur leurs résultats. Néanmoins, on peut considérer sans crainte comme non fondées les assertions des journaux portant que la vitesse aux essais fut de plus de 27 n. 3/4. Il semble bien qu'elle ait été supérieure à celle de la *Lusitania*, mais il est impossible de savoir dans quelles proportions. Il ne faudrait toutefois pas oublier que la *Mauretania* a fait ses essais avec une coque sale et non complètement délivrée des accessoires de lancement ; on peut donc dire sans exagération qu'elle atteindra une vitesse moyenne de 25 à 25 n. 1/2, supérieure de 1/2 à 1 n. à celle de la *Lusitania*.

De pareils résultats avaient surexcité l'orgueil britannique à un degré qu'il est difficile de concevoir et ce fut au milieu d'un enthousiasme délirant que, le 7 Septembre, à 9 h. 5 du soir, la *Lusitania* quitta Liverpool. Elle s'arrêta quelques heures à Queenstown pour embarquer les émigrants et les sacs de dépêches et le 8 Septembre 1907, à 12 h. 5, elle partit pour son « maiden voyage ». Tous les cinq jours dura la traversée, les journaux furent remplis de marconigrammes relatant les péripéties du voyage et jusqu'au dernier jour, les Anglais espérèrent que leur navire battrait les records précédents. La vitesse moyenne allait en augmentant et ce premier voyage pouvait être un triomphe. Les distances parcourues furent :

Premier jour.....	561 milles.
Deuxième jour.....	575 —
Troisième jour.....	570 —
Quatrième jour.....	583 —
Cinquième jour.....	483 —

Le vendredi 13 Septembre 1907, à neuf heures cinq du matin, la *Lusitania* arriva à Sandy-Hook, après une traversée de cinq jours une heure cinquante-quatre minutes à la vitesse moyenne de 23 n. 01. Elle avait battu de loin les records précédents pour les premières traversées, elle avait aussi traversé l'Atlantique dans le plus court espace de temps, mais elle n'avait pas battu le record de la vitesse qui restait à l'Allemagne avec les 23 n. 15 du *Deutschland*, et les 23 n. 12 du *Kaiser Wilhelm II*. La nouvelle fut aussitôt télégraphiée en Angleterre et malgré tous les efforts faits pour cacher ce sentiment, le désappointement fut grand. On a invoqué que la *Lusitania* avait été retardée dans sa marche pendant six heures par un brouillard qu'elle avait rencontré au large de l'Irlande. Pourtant la différence entre le premier et le second jour ne porte que sur un parcours de 14 milles, ce qui semble prouver que la gêne, si tant est qu'il y en ait eu une, n'a pas été bien considérable. D'ailleurs, le meilleur parcours journalier, les 583 milles du quatrième jour, reste inférieur à celui du *Deutschland* de 601 milles en Septembre 1901. Le résultat n'a donc pas été celui que les Anglais avaient attendu avec tant d'impatience.

Reste une question qui a été volontairement laissée dans l'ombre : c'est celle

de la consommation du charbon. On prétend que celle-ci aurait été de 1.300 tonnes par vingt-quatre heures aux essais et, lors de la première traversée, elle aurait atteint le chiffre plus raisonnable, mais encore très élevé, de 1.000 tonnes par vingt-quatre heures ; pour la troisième traversée, on vient de dire que cette consommation serait de 1.100 tonnes par jour. Il est bien évident que la Compagnie a intérêt à ne pas divulguer cette consommation, mais il est non moins certain que si les chiffres ci-dessus étaient notablement supérieurs, elles les auraient démentis. Nous pouvons donc supposer qu'ils sont proches de la réalité, et c'est là le point noir. En outre, il semble que la chaleur qui règne dans les chambres de chauffe soit considérable, car les journaux relatent que, lors du troisième voyage, la chaleur était telle que l'un des chauffeurs devint fou. Si l'on rapproche que ce défaut est aussi l'un des principaux du *Dreadnought*, on peut se demander si cela tient à une faute de construction ou au contraire si, inhérent aux turbines, ce fait ne peut être atténué actuellement.

Il ne faut pas déduire de ce qui précède que la *Lusitania* ait été un échec. Loin de là, elle n'a pas justifié l'orgueil démesuré des Anglais, mais elle a tenu toutes ses promesses. Il est sans exemple qu'un paquebot donne dès le début sa plus grande vitesse ; au mois dernier, la *Provence* battait son propre record plus d'un an et demi après sa mise en service ; la *Campania* a mis plus de sept ans pour atteindre sa plus grande vitesse. Ce qui est vrai des navires munis de machines alternatives, l'est encore plus de ceux qui comportent des turbines, instruments nouveaux, peu connus des mécaniciens en général. On peut donc être sûr que la *Lusitania* dépassera cette vitesse et qu'elle rapportera tôt ou tard en Angleterre, le ruban bleu de l'Atlantique (1).

Quels sont les enseignements que l'on peut tirer de ce premier voyage ? A la vérité, il est bien difficile de les apprécier. Il est certain que la masse considérable du navire lui assure une stabilité que l'on n'avait pas encore atteinte, que les turbines ont diminué les vibrations dans des proportions considérables, mais ce sont des résultats que l'on connaissait déjà et s'il y en a un qui serait intéressant à connaître, celui de la consommation de charbon, nous avons vu qu'on l'avait volontairement laissé dans l'ombre. On peut se demander dès

(1) Ces lignes étaient écrites avant le troisième voyage de la *Lusitania*, qu'elle a effectué à la vitesse moyenne de 24 n. 01 en 4 jours 19 heures ; c'est un argument en faveur de ce que nous disons. Les chauffeurs étaient cette fois choisis avec soin. Nous devons néanmoins ajouter que, par un heureux hasard, un beau temps remarquable a favorisé le record et qu'ainsi la tenue du navire par mer houleuse et l'action de celle-ci sur la marche moyenne, est encore inconnue ; malgré les expériences précédentes, on n'est donc pas fixé d'une façon définitive sur les qualités nautiques de la *Lusitania*, quoique d'ailleurs, elles soient certainement supérieures à tout ce qui a été produit jusqu'à ce jour.

lors quelles sont les raisons, autres que le désir d'aller plus vite, qui peuvent justifier la construction de tels moustres.

Pourtant, il semble bien, aux yeux de plusieurs juges compétents, que la construction de la *Lusitania* sera le point de départ d'une ère nouvelle pour la marine marchande, et ils appuient leur opinion sur ce fait que des commandes ont été faites ou vont être faites de paquebots encore plus grands. N'a-t-on pas dit que le Norddeutscher Lloyd allait commander un navire de 28 nœuds en service courant, que MM. John Brown, de Clydebank, avaient reçu de la Compagnie Cunard la commande d'un nouveau *Lusitania* agrandi, que MM. Harland et Wolff, de Belfast, étudiaient, pour la White Star Line, les plans d'un navire plus grand encore, mû par des turbines combinées avec des machines alternatives ? Un constructeur de Belfast aurait dit qu'il était possible de construire un navire de 400 mètres de long et de 30 nœuds de vitesse. Tout cela est très possible, mais une question se pose dont la solution a plus d'importance au point de vue de la construction navale que tous ces on-dit : Quelle peut être l'utilité de pareils navires et quels en seront les avantages financiers ?

Ce sont, paraît-il, de puissants moyens de réclame que de tels navires, et une fois que le public a pris une coutume, il en change peu aisément. Par conséquent, les Compagnies qui les construisent, outre qu'elles accroissent leur flotte, attirent vers elles une clientèle qui, sans cela, ne serait pas venue. Cette proposition est vraie en partie. Il est certain que bien des gens, très pressés ou craignant la mer, prendront les navires les plus rapides, mais cette quantité est et ne peut être que la minorité. Le nombre des navires extrarapides est limité, par suite, celui des passagers qui peuvent en profiter ; la grande masse des voyageurs ne craint pas un jour de traversée pour payer moins cher et beaucoup prennent les paquebots ordinaires par suite du manque de place. Les vrais éléments de succès sont la régularité des services, le confortable général à bord et la sécurité. Rien ne peut mieux illustrer cette assertion que l'exemple de notre Compagnie Transatlantique. Après une période très prospère, le naufrage de la *Bourgogne* lui a porté un rude coup ; à ce moment, ses services ont été distancés pour la rapidité moyenne et même le confortable par les Compagnies allemandes ; la clientèle a diminué peu à peu et elle n'a été regagnée que par la mise en service d'unités plus rapides et par une amélioration générale du confortable. Grâce à ces mesures, jointes à d'autres d'ordre financier et commercial, la Compagnie Transatlantique a pu se sortir de la mauvaise période dans laquelle elle se trouvait.

D'un autre côté, il ne suffit pas de dire que ces navires sont une excellente réclame ; encore faut-il savoir ce que cette réclame coûte et ce qu'elle rapporte. On nous permettra sur ce point de douter de l'excellence des résultats et de croire que les Compagnies qui voudraient composer leurs flottes, ne fût-ce qu'en partie, avec de tels navires, courraient vite à leur ruine. Du fait

même que ce sont des réclames aux yeux de leurs partisans, ceux-ci admettent qu'ils constituent une perte. Et il nous faut croire que cette perte est notable pour que la Compagnie Cunard, qui n'a pas, à ce que nous sachions, une trésorerie embarrassée, ne se soit décidée à entrer dans cette voie qu'avec l'aide jusqu'alors sans exemple, que lui a apportée le gouvernement anglais. On peut dire, c'est une hypothèse soutenable, que c'est une phase nouvelle de la lutte commerciale qui s'ouvre et que nous verrons désormais les gouvernements soutenir les Compagnies d'une façon qui, d'ailleurs, peut aussi bien être apparente que cachée. Mais une pareille supposition, quoiqu'elle ne soit pas entièrement fausse, nous semble exagérée à l'heure actuelle. Si les gouvernements se mettent à soutenir ouvertement leurs Compagnies, il n'y a d'abord pas de raisons pour s'arrêter en chemin, et l'on conçoit sans peine les propositions extrêmes qui peuvent se présenter. Et ensuite, les gouvernements finiront plus ou moins rapidement par absorber les Compagnies et leurs intérêts se trouveront en conflit direct; nul ne peut prévoir les conséquences de pareils faits. Toutefois, l'exemple fourni par l'Angleterre, la nation individualiste par excellence, doit être noté soit comme une exception remarquable, soit, au contraire, comme point de départ d'une ère nouvelle de la concurrence commerciale.

En supposant même que l'on passe outre aux deux objections précédentes, la question de savoir si des navires d'un aussi gros tonnage que la *Lusitania* demeureront des exceptions ne serait pas résolue. Cette dernière a un tirant d'eau de 10 m. 20 en charge complète et de 9 m. 15 comme moyenne courante. Quels sont donc les ports qui peuvent l'admettre? Ils ne sont pas nombreux et le décompte en serait bientôt fait. Disons seulement qu'il n'y a pas de port allemand capable de la recevoir, qu'elle ne peut pas remonter jusqu'à Londres où aucun dock ne pourrait la recevoir, ni franchir le Canal de Suez, même sans charge et que le nouveau canal en eau profonde de New-York est à peine suffisant pour lui donner passage. Ajoutons enfin que seul le trafic entre l'Europe et les États-Unis peut à la rigueur s'imposer ces navires, et que les mettre en service sur d'autres lignes serait considéré comme une folie, même par leurs partisans les plus enthousiastes. On voit donc combien est restreinte l'utilisation des bâtiments de ce type, à moins que l'on ne consente à les voir mouiller au large comme le font les autres navires dans les ports de médiocre importance. Pour pouvoir les utiliser, il faudrait des dépenses préliminaires considérables: approfondissement des passes, création de nouveaux bassins et de nouvelles cales sèches, bref tout un renouvellement de matériel qui n'irait pas sans des dépenses impossibles à évaluer, tant au point de vue pécuniaire qu'au point de vue de leur durée.

Mais ce n'est pas encore tout. Les navires d'un tel tonnage ne peuvent se construire qu'en Angleterre; il n'y a que ce pays au monde qui dispose des moyens nécessaires et même là, le nombre des chantiers capables d'entre-

prendre une pareille œuvre est limité. Les Anglais estiment, avec juste raison, que seuls les chantiers de la Clyde, de Belfast et de la Tyne peuvent le faire. C'est une nouvelle difficulté. Il est bien évident que les Allemands ou les Américains pourraient arriver à construire les chantiers nécessaires, mais que d'argent dépensé pour un tel résultat, que de temps avant de l'avoir obtenu.

Nous voyons donc que les raisons qui militent en faveur de la construction de navires au-dessus de 20.000 tonneaux ne sont pas assez puissantes pour nous faire dire qu'ils ne seront, et de longtemps encore, que des exceptions ? La seule raison valable pour de pareils tonnage est le désir d'augmenter la vitesse ; or, nous devons répéter ce qui pourtant devrait bien être connu, c'est que la vitesse coûte très cher. Au delà d'une certaine vitesse, qui est actuellement aux environs de 22 nœuds, les dépenses de charbon et de matières grasses augmentent dans de telles proportions que le bénéfice de temps est largement compensé. Ce n'est pas à dire, d'ailleurs, que les vitesses actuelles sont des maxima intangibles. Loin de là, les turbines sont à peine connues, on les perfectionnera rapidement et l'augmentation de vitesse qu'elles pourront apporter est considérable. Ce ne sont pas les seules ressources que nous ayons. Les chaudières dont se sert la marine marchande sont des chaudières cylindriques, même sur les paquebots les plus rapides ; c'est ainsi que la *Lusitania* est munie de 25 chaudières cylindriques doubles, timbrées à 14 kilogrammes. On peut donc espérer encore, du fait de l'adoption des chaudières à tubes d'eau, une plus grande production de vapeur pour une même dépense de charbon et, partant, un accroissement de vitesse sans augmentation de tonnage. Nous ne parlons là que des faits possibles immédiatement et non pas d'hypothèses plus ou moins hasardeuses ; la question de l'adoption des chaudières à tubes d'eau est en particulier considérée par les meilleurs experts comme devant être résolue favorablement dans un délai très court.

A notre avis, donc, de plus grands navires que ceux de 25.000 tonneaux demeureront, pendant longtemps encore, l'exception. Plusieurs Compagnies, et non des moindres, partagent cet avis. C'est ainsi que la Compagnie Transatlantique, si elle parle de mettre en chantier un navire plus rapide, ne vise pas à un de ces monstres ; M. Ballin, de la Hamburg America Linie, disait récemment qu'il n'avait nulle envie de suivre l'Angleterre dans la voie où elle s'engageait. Enfin, remarquons qu'aucune des fameuses commandes dont on a tant parlé n'a été approuvée officiellement et que, si quelques-unes sont probables, la plupart ne le sont pas. La construction de ces navires ne répond d'ailleurs pas aux besoins présents. Loin de s'augmenter, le trafic entre le continent et les États-Unis décroît, et le moment serait mal choisi pour pouvoir les utiliser.

Que de pareils bâtiments existent, c'est fort bien. Il y en a deux à flot ; nous en verrons d'autres, mais c'est là luxe de nation riche. Ce ne sont pas ceux-là

qu'il nous faut. Que nos transatlantiques jaugent un peu plus de 20.000 tonneaux avec une vitesse de plus de 22 nœuds, et nous aurons tout lieu d'être satisfaits ; là chose n'est pas impossible d'ailleurs et nous la verrons se réaliser. Remarquons en plus que les énormes navires extra-rapides sont rares. Voilà des années que les navires allemands, les mêmes, détenaient le record de la vitesse. Actuellement, le besoin de ces bâtiments ne se fait pas sentir ; ceux dont a besoin sont des navires de 15 à 20 nœuds, ayant un tonnage brut assez considérable pour pouvoir prendre des marchandises en quantité notable ; des navires enfin, comme la généralité de ceux qui ont été construits ces dernières années, répondant à une nécessité bien constatée et non pas ces immenses coques dont malgré toute notre bonne volonté nous ne voyons ni l'utilisation, ni même l'exploitation financière rationnelle.

GABRIEL BURDEAU.

(Dépêche Coloniale).

CARTE DES ENVIRONS DE CHAMONIX

M. Henry Barrère, Éditeur géographe à Paris, a fait don à la Bibliothèque de notre Société d'un exemplaire de la Carte des environs de Chamonix extraite de la Carte du massif du Mont Blanc, dressée à l'échelle du 20.000^{me} par MM. Henri et Joseph Vallot.

Cette Carte, basée sur une triangulation et des levés absolument nouveaux et très précis, auxquels les auteurs travaillent depuis de longues années, constitue un document scientifique d'une réelle importance. La Carte complète qui comprendra 22 feuilles sera publiée au fur et à mesure que les travaux sur le terrain seront terminés.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE ET COLONIES.

Une Colonie neuve : le Haut-Sénégal et Niger. — On annonçait dernièrement que la colonie du Haut-Sénégal et Niger venait d'être dotée d'un

réseau téléphonique ouvert aux communications privées. Quand on pense que voici neuf ans seulement que les habiles manœuvres du capitaine Gouraud permettaient au lieutenant Wœlfel et au sergent Brotières de capturer Samory sur le Haut-Cavally, cette rapidité de transformation du Soudan ne laisse pas d'être assez frappante. Le rapport d'ensemble que vient de publier M. Merleaux-Ponty, lieutenant-gouverneur du Haut-Sénégal et Niger, donne de précieux détails sur cette évolution.

Tout d'abord, une sécurité parfaite règne dans cette immense région, qui pendant près d'un siècle n'avait connu que la guerre. On peut appliquer à tout le Soudan nigérien cette phrase de l'administrateur du cercle de Segou-Segou, où le lieutenant de vaisseau Mage fut si longtemps retenu captif : « Aucun incident n'est venu troubler le calme profond dont ma circonscription jouit depuis plusieurs années et à la faveur duquel la situation économique va sans cesse s'améliorant ». Les indigènes furent d'abord sensibles à l'empire de nos armes. Ils ne nous accueillirent que comme ils avaient accueilli auparavant les conquérants noirs, faiseurs d'esclaves, parce que nous étions encore plus forts que ceux-ci. Il leur a fallu un certain temps pour se rendre compte « que ce n'était pas la même chose ». Aujourd'hui, dit le rapport, « la frayeur instinctive que leur inspirait jadis notre approche a fait place à une reconnaissance et à un attachement qui deviennent chaque jour plus vifs et plus sincères ».

Premier signe de prospérité : la facilité avec laquelle rentre l'impôt de capitation. Dès le premier semestre de 1904 les deux tiers du total en étaient recouvrés. Ceci tient d'ailleurs peut-être à ce que l'indigène ne paye plus que ce qu'il doit, et non pas davantage. Les chefs de canton, jadis collecteurs, s'attribuaient une petite commission. Actuellement ce sont les chefs de village qui apportent au cercle l'impôt de leurs administrés, et ils sont accompagnés par leurs notables qui constatent s'ils versent bien la même somme qu'ils ont reçue. Il y a même des villages nombreux où chaque propriétaire tient à venir payer lui-même sa quote-part au percepteur, comme en France ! Il faut avoir été en Afrique pour savoir le bouleversement de mentalité que ce petit fait représente.

Deuxième signe de ces temps nouveaux : la puissance de travail augmente, et aussi l'initiative. L'indigène sème de l'arachide le long de la voie du chemin de fer et des lianes à caoutchouc autour des villages ; le roi Modemba fait planter d'un coup soixante-sept hectares de coton ; les écoles fondées sont pour ainsi dire envahies. De toutes parts c'est chez l'indigène, dit le rapport, « un véritable éveil d'énergie ».

On se demandera si cette évolution « paye » l'Européen. La réponse n'est pas douteuse. Le chemin de fer Kayes au Niger ne fut ouvert sur ses 563 kilomètres jusqu'à Koulikoro qu'en Décembre 1904. Les recettes de l'année atteignirent pourtant 1.942.000 francs, dont 1.400.000 fr. étaient dus au commerce privé.

Il y a quelque chose de changé depuis la fin de Samory.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 19 Décembre 1907.

Présidence de M. ERNEST NICOLLE, Président.

La séance est ouverte à huit heures et demie.

Preennent place au Bureau : MM. Auguste Crepy, Eugène Vaillant, Henri Beaufort, Cantineau, Eeckman, Fiévet, Godin, Levé.

S'excuse M. Schotsmans.

Le procès-verbal de la séance du Jeudi 17 Octobre est adopté.

Adhésions nouvelles. — La liste des 39 membres admis par le Comité d'Études dans ses séances du 12 Novembre et du 6 Décembre figure à la suite du présent procès-verbal.

Nécrologie. — Les décès suivants ont été signalés :

MM. le Lieutenant-Colonel Duminy.
le Dr Folet.
Florian Gennevoise.
Frédéric Reufllet.
Jules Romey.
Emile Rouzé.
Désiré Suin.
M^{me} Veuve Sébert.

Le Président exprime ses regrets, ils s'étendent à la perte de M. Turquan, conférencier, dont le souvenir est resté à la Société. Les membres de l'Assemblée s'unissent aux paroles du Président.

Concours. — La correction des travaux a eu lieu, et de nombreuses récompenses sont destinées aux lauréats ; elles leur seront distribuées en Séance solennelle au mois de Janvier.

La Commission des Concours a proposé des réformes adoptées par le Comité d'Études. Celui-ci a décidé la suppression du Concours de géographie militaire par suite du changement du plan des études pour les candidats à Saint-Cyr. Il a adopté d'autre part une organisation nouvelle du Concours de géographie commerciale pour l'adapter à des besoins nouveaux. Ce dernier comprendra deux séries, la première réservée aux employés du commerce et de l'industrie avec un prix de cent francs et une Médaille d'argent ; la seconde pour les élèves des écoles professionnelles, industrielles et commerciales, avec des volumes d'une valeur de cent francs au choix du lauréat et une Médaille d'argent.

Des félicitations et des remerciements ont été votés par le Comité d'Études pour le zèle et le talent avec lesquels leur mission a été remplie, à M. Godin, Président. MM. Merchier, l'Abbé Lesne et Demangeon, correcteurs des copies des concurrents, M. A. Levé, qui a proposé les changements décrits et aux autres membres de la Commission des Concours.

Conférences. — En voici l'énumération :

Dimanche 20 Octobre. — M. Bourdarie : *La France au Maroc.*

Jeu-di 24 Octobre. — Mgr Lavest : *Le Kouang-Si.*

Dimanche 27 Octobre. — Mgr Pharès : *La Syrie, le Liban, les Maronites, la France au Liban.*

Jeu-di 31 Octobre. — M. E. Gallois : *Coup d'œil sur l'Amérique du Sud.*

Jeu-di 7 Novembre. — M. le Lieutenant Lanrezac : *La Normandie.*

Dimanche 10 Novembre. — M. l'Abbé Auguste Coupé : *Le long de la Loire. — La renaissance architecturale.*

Dimanche 17 Novembre. — M. Desdevises du Désert : *La Catalogne actuelle.*

Jeu-di 21 Novembre. — M. le Commandant Esperandieu : *Alesia.*

Jeu-di 28 Novembre. — M. Bertier : *L'éducation nouvelle en Europe.*

Dimanche 1^{er} Décembre. — M. le D^r Rivet : *Les Indiens de la République de l'Équateur.*

Dimanche 8 Décembre. — M. le Lieutenant-Colonel Bernard : *Les origines et le règlement de la question siamoise.*

Dimanche 15 Décembre.— M. le Commandant de Lacoste : *Autour de l'Afghanistan par le Karakorum et le petit Tibet.*

Excursions. — M. Cantineau, secondé par M. Decramer, a conduit aujourd'hui même, dans l'après-midi, 42 de nos collègues visiter l'École des Arts-et-Métiers, avec son entente et son habituel dévouement. Il en revient avec des éloges pour l'École et des sentiments reconnaissants pour l'accueil réservé à l'excursion par notre collègue M. Corre. L'éminent Directeur a su mettre son École, la plus jeune parmi les cinq de France, celle d'Angers datant de plus d'un siècle, dans la voie de la prospérité. Elle fait honneur à Lille sous tous les rapports, grâce à la compétence de son Directeur dans son agencement et son organisation.

Concours de Ski. — Une lettre du Club Alpin nous a annoncé l'ouverture de ces épreuves qui ont leur but utile pour animer l'existence des montagnards pen-

dant l'hiver, outre le mâle plaisir qu'elles procurent aux amateurs de ce sport. Le Comité d'Études a voté un prix de 30 francs destiné à les encourager.

Don à la Bibliothèque. — M. le Colonel de Lartignes lui a offert un exemplaire de son rapport sur les opérations qu'il a dirigées au Soudan français contre Samory.

MM. Quarré fils nous ont fait don de divers ouvrages provenant du respecté M. Quarré-Reybourbon.

Des remerciements ont été adressés aux donateurs.

Communication. — Le Congrès Archéologique d'Avallon par M. Albert Levé, membre du Comité d'Études.

M. Levé trace avec talent un tableau séduisant de la contrée qu'il a visitée, et en particulier de ses monuments. C'est de la géographie très détaillée, que cette description des œuvres de la construction avec les applications historiques qui s'y joignent. Son compte rendu, publié prochainement dans le Bulletin, permettra d'apprécier son exposé comme il le mérite.

M. Levé annonce la réunion du Congrès en Normandie, dans la région de Caen, si bien partagée en curiosités archéologiques.

Le Président, en le remerciant, exprime l'espoir que la Société jouira encore des observations de l'orateur au sujet d'un pays qu'il doit connaître et estimer à sa juste valeur, étant Normand d'origine.

Élections. — Le Président annonce qu'il a reçu la démission de deux membres du Comité d'Études après leur départ de Lille. Celle du Général Lebon, qui avait bien voulu s'associer aux travaux de la Société et y apporter sa connaissance des choses géographiques puisée dans sa mission au Japon et cultivée depuis par une attention et une étude constantes et qui nous a témoigné du regret de nous quitter. Celle du Docteur Eustache, notre dévoué collaborateur pendant longtemps. Tous se rappellent ses humoristiques conférences dont nous ne serons pas totalement privés, il nous en donne l'espoir. L'un et l'autre restent membres de la Société, nous leur avons fait savoir combien le Comité serait privé de leur collaboration si entendue et si précieuse et de rapports si cordialement courtois.

En joignant à ces deux vacances la place laissée par M. Raymond Théry, le nombre des membres du Comité à élire est porté à trois, outre le renouvellement triennal de dix membres.

Il est procédé d'abord aux élections de trois membres : elles donnent les résultats suivants :

M. Douxami, Professeur de Géologie à la Faculté des Sciences et M. le Docteur Desplats, Professeur à l'Université Catholique, remplacent M. Raymond Théry et M. le Docteur Eustache, et prenant leur tour seront soumis à la réélection au mois de Décembre 1908.

M. le Général Chamoin, Commandant la première division d'infanterie est également élu en remplacement du Général Lebon, et ses pouvoirs vont jusqu'en Décembre 1909.

Vient ensuite le renouvellement triennal de dix membres :

MM. H. Beaufort, Auguste Boute, Auguste Crepy, Decramer, V. Delahodde, Marcel Delaune, l'Abbé Lesne, Albert Merchier, Ernest Nicolle, Eugène Vaillant sont réélus jusqu'à la fin de 1910.

Le Président félicite la Société d'élections qui lui assurent le concours de membres

du Comité dont les plus nombreux ont fait leurs preuves et dont les trois nouveaux élus sont si bien qualifiés pour prendre part à ses travaux.

La séance est levée à neuf heures et demie.

**MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DU 17 OCTOBRE 1907.**

- | N ^{os} d'ins-
cription. | MM. |
|-------------------------------------|--|
| 4896. | BUSSEMART-DEFFRENNES, propriétaire, 105, rue Blanchemaille, Roubaix.
Présentés par MM. <i>Boulenger et Cléty.</i> |
| 4897. | BONNIER (Veuve Paul), 12, avenue des Lilas.
<i>M^{me} Alfred Maquet et Ernest Nicolle.</i> |
| 4898. | YOUNG, négociant, 10, rue du Général Béziat, Lambersart.
<i>E. Masse et M^{lle} Octoby.</i> |
| 4899. | SCAMPS (Charles), 41, rue de la Redoute, Roubaix.
<i>M^{me} Émile Picavet et Léon Goube.</i> |
| 4900. | QUERLEU (Eugène), employé, 10, rue d'Ennetières.
<i>Jada et Pierre Decroix.</i> |
| 4901. | DERNONCOURT, rentier, 115, rue Pierre-Légrand.
<i>A. Lelu et G. Collette.</i> |
| 4902. | DEGUILLAUME, prof. à l'École nationale des Arts et Métiers, 43, rue Roland.
<i>M^{me} Huchet et M^{me} Sis.</i> |
| 4903. | ARTHAUD, 64, rue Roland.
<i>Pierre Decroix et Vilain.</i> |
| 4904. | FLAMENT (Georges), percepteur, à Cassel.
<i>Paul Meyer et Adolphe Meyer.</i> |
| 4905. | LAISNÉ, 18, rue Guillaume-Werniers.
<i>Auguste Crepy et Alphonse Tys.</i> |
| 4906. | BUYSE (René), employé, 3, rue Vernet, La Madeleine.
<i>M^{me} Martinache et Gras.</i> |
| 4907. | VERSMÉE (M ^{me}), 55, rue Négrier.
<i>Coupy et M^{me} Martinache.</i> |
| 4908. | DE LAVALLÉE (Joseph), ingénieur à la Société Amylo, 60, rue du 14 Juillet, Seclin.
<i>R. Collette et Henri Beauport.</i> |
| 4909. | LAURENT (Eugène), directeur de filature, 25, rue Chanzy, Roubaix.
<i>Bipper et Grandsir.</i> |
| 4910. | COUQUERQUE (Auguste), 24, rue Vanban, Roubaix.
<i>Boulenger et Craveri.</i> |
| 4911. | DE PRAT (M ^{me} Armand), 107, rue Princesse,
<i>Arthur Delerue et P. Heindrickx.</i> |
| 4912. | CASTEL (Arsène), propriétaire, Grande-Route de Béthune, Loos.
<i>Decramer et Lepers.</i> |

N^{os} d'ins-
cription. MM.

4913. QUINT (D^r), 111, rue Solférino.
Decramer et Valentin.
4914. LESUR (Émile), rue des Vosges, Roubaix.
E. Boulenger et Cléty.
4915. BOUBIEZ (Albert), expert chimiste, 105, rue Jacquemars-Giélée.
Ernest Nicolle et Henri Beaufort.
4916. LOUBERT (M^{me}), directrice d'école, 16, rue Philippe-de-Comines.
Melle Opsomer et M^{me} Martin.
4917. FLORIN (Charles), négociant en tissus, 70, rue Inkermann, Roubaix.
Boulenger et Louis Lesur.
4918. DOUBLEMART (M^{me}), 12, place de Strasbourg.
M^{me} Gossart et le D^r Vermersch.
4919. DUREZ (Paul), employé, 41, rue Denfert-Rochereau.
Keller et Boucquey.
4920. LAMBIN (D^r), 29, rue Brûle-Maison.
René Carton et Émile Pollet.
4921. FAGUES (Pierre), employé, 13, rue des Ponts-de-Comines.
Lickens et Merchier.
4922. LEBÈGUE (Fernand), étudiant, 104, rue Boucher-de-Perthes.
Mornir et Ponthieu.
4923. PARTIOT (le Capitaine), officier d'ordonnance du Général gouverneur de Lille,
51, boulevard Vauban.
Général Robert et Lieutenant Le Sur.
4924. MARET (J.-B.), instituteur à Péronne-en-Mélantois.
Acaille Dubreucq et Niquet.
4925. ANDRIEU (A.), négociant en fers, 166, rue Barthélémy-Delespaul.
Wattel et Henri Beaufort.
4926. TIMMERMANS, attaché à l'exploitation du chemin de fer du Nord, à Lille.
Alloutaz et Auguste Schotsmans.
4927. SALÉ, Prévoiseur du Lycée Faidherbe.
Merchier et Prêlat.
4928. BROUTA (Veuve), 102, boulevard de la Liberté.
O. Golin et D^r Hochstetter.
4929. DESPINOY-FRANÇOIS (Géry), propriétaire, 14, rue Gambetta, Haubourdin.
Paul d'Ha'lain et Henri Beaufort.
4930. BUREAU (François), propriétaire, 122 bis, rue de Lille, St-André-lez-Lille.
Louis Depersin et Henri Beaufort.
4931. CHARDOT (Jules), 111, rue Brûle-Maison.
A. Legrain et Henri Beaufort.
4932. DE FELIX (le Colonel), directeur du Génie au Fort St-Sauveur.
De Launoy et Auguste Bonte.
4933. MARTINE (Gaston), négociant, 15, rue de Roubaix.
Ernest Nicolle et Henri Beaufort.
4934. MALAQUIN, Professeur à la Faculté des Sciences, 218 ter, rue Solférino.
Eugène Vaillant et Continneau.
-
-

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 17 OCTOBRE 1907.

J. — LIVRES.

1° DONNS.

- Institution St-Jude à Armentières. — Vingt-cinq ans ! 1882-1907. Annuaire-souvenir. Lille, Maeght et C^{ie}, 1907, 2 exemplaires. — *Don de M. l'Abbé Lamoot.*
- Rapport du chef de bataillon de Lartigue, commandant la région du Sud, sur les opérations qui ont amené la prise de Samory, 1903. — *Don de l'Auteur.*
- Pasteur (l'œuvre, l'homme, le savant), par Faidot. Paris, Vuibert et Nony. — *Don des Éliteurs.*
- L'Océanographie, par le D^r Richard. Paris, Vuibert et Nony. — *Don des Éditeurs.*
- La Côte d'Argent (partie méridionale), par Maurice Martin. Bordeaux, Gounouilhon, 1907. — *Don de l'Auteur.*
- Bruges et ses environs. Bruges, Desclée de Brouwer, 1884. — *Don de MM. Quarré.*
- Anvers et ses faubourgs. Bruges, Desclée de Brouwer. — *Id.*
- Tournai et Tournaisis. Bruges, Desclée de Brouwer, 1884. — *Id.*
- Guide descriptif illustré de la côte de Flandre et des plages de la mer du Nord, par Jean d'Ardenne. Bruxelles, Mertens, 1888. — *Id.*
- Guide Joanne. Lyon, 1888-1889. — *Id.*
- La Grande Chartreuse, par un Chartreux. Lyon, 1889. — *Id.*
- Autun et ses monuments, par Harold de Fontenay. Autun, 1889. — *Id.*
- San Sebastian. Notes de voyage par Adrien Planté. Pau, 1886. — *Id.*
- Vichy historique. Vichy, 1869. — *Id.*
- L'île St-Lazare et le couvent arménien, par Issaverdenz. Venise, 1879. — *Id.*
- Raulin, médecin ordinaire du Roi. Extraits réimprimés d'après les premières éditions par la maison Quantin. Paris. — *Id.*
- Histoire du château de Châteaudun, par Coudray. Châteaudun, 1893. — *Id.*
- Légendes et nouvelles bourbonnaises, par Joseph Bonneton. Paris, Lemerre, 1877. — *Id.*
- Histoire de Saint-Point, par Lex. Macon, 1898. — *Id.*
- Notes historiques sur le vieux Macon, par Guerrie. Macon, 1896. — *Id.*
- Histoire de Wenduine-sur-Mer, par Eug. Roche. Bruges, Daveluy, 1892. — *Id.*
- Histoire de Cassel, par Fournieris. Cassel. — *Id.*
- Les Catacombes romaines. Cimetière de St-Calixte, par l'Abbé Nortel. Rome, 1888. — *Id.*
- Louvain. Guide. Louvain, 1873. — *Id.*
- Guide pittoresque du voyageur en Touraine. Tours. — *Id.*
- Notice sur la station de Chartres, par A. Moutié. Chartres, 1900. — *Id.*
- Cluny, la ville et l'abbaye, par Peujon. Cluny, 1884. — *Id.*

Littoral belge de Knoeke à la Panne, par Heins. Gand, Hoste, 1887. — *Id.*
Description de la Cathédrale, des vitraux de Bourges, par l'Abbé Barreau. Châteauroux, 1885. — *Id.*
Voyage en Bourbonnais, Moulins, Neris, Vichy, par L. Nadeau. Vichy, 1870. — *Id.*

2° ACHATS.

Espagne (Impressions de voyage et d'art), par Henri Guerlin. Tours, Mame, 1907.

JJ. — CARTES.

DONS.

L'Année cartographique. Supplément annuel (17^e année), par Schrader. Paris, Hachette et C^{ie}. — *Don des Éditeurs.*
Environs de Chamonix, extraits de la Carte du massif du Mont Blanc à l'échelle de 1/20.000^e. — Feuille provisoire dressée par Henri Vallot. — *Don de M. Barrière, Éditeur.*

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Séance du Dimanche 17 Novembre 1907.

LA CATALOGNE ACTUELLE

Par M. DESDEVISES DU DÉZERT,

Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

La conférence de M. Desdevises du Désert a été remarquable. Le conférencier s'est révélé successivement avec des qualités d'historien,

d'économiste, d'artiste, et, ce qui ne gâte rien, d'homme de cœur. On nous l'avait présenté comme l'homme à la parole captivante, titre que lui conféraient volontiers ses camarades de la Sorbonne. Ce titre est justifié, car il a réellement tenu sous le charme de sa parole facile et éloquente les nombreux auditeurs qui l'ont vigoureusement applaudi.

La Catalogne est une des régions les plus intéressantes de l'Espagne. Non seulement elle est notre voisine physiquement, mais la race catalane a quelque communauté d'origine avec la nôtre. N'appelaient-on pas autrefois ses habitants les Celtibériens. Ils furent soumis de bonne heure par les Romains qui durent céder à leur tour le pays aux Wisigoths. Au V^e siècle Barcelone en était la capitale. Aux Wisigoths succédèrent les Maures en l'an 712. Bientôt après la Catalogne en fut débarrassée par Charlemagne qui la réunit à son empire. Sous ses faibles successeurs cette possession voisine de la Gaule féodale ne tarda pas, comme elle, à se diviser en petits fiefs indépendants dont le principal fut le comté de Barcelone.

En 1137, le comte Raymond Béranger s'unit à l'héritière de l'Aragon et quand vers la fin du XV^e siècle l'Aragon échut à la Castille, la Catalogne devint, par le fait, partie intégrante de la monarchie espagnole. Seulement si les Catalans acceptèrent facilement leur nouvelle situation, ils ne voulurent jamais abandonner aucun de leurs privilèges (*fueros*) dont ils se montrèrent toujours très jaloux. C'est pour les défendre qu'en 1641, ils se révoltèrent contre Philippe IV. La Catalogne exaspérée se donna alors à Louis XIII qui la fit occuper par nos troupes jusqu'en 1659. Sous Louis XIV, de 1694 à 1697, nouvelle occupation, par les armées françaises. Chose curieuse, la Catalogne qui nous avait désirés à plusieurs reprises résista à Philippe V, petit-fils de Louis XIV. Elle se battit contre la République française, elle lutta contre Napoléon ! Elle résista au XIX^e siècle à Espartero, le champion de la monarchie, même quand il eut reçu le titre de duc de la Victoire ! En résumé, la Catalogne est restée toujours fidèle, d'abord à elle-même, puis à la Couronne d'Espagne. Elle ne s'est soulevée que lorsqu'elle se sentait atteinte dans ses droits et privilèges.

La Catalogne était autrefois déjà fort florissante, mais elle avait beaucoup perdu en temps de troubles et surtout pendant la guerre de la Succession d'Espagne. Tout parut même en ce moment compromis,

mais grâce à l'énergie exceptionnelle de ses habitants, la Catalogne a reconquis sa situation première. Elle l'a même dépassée de beaucoup à l'heure actuelle, car c'est bien la région la plus riche et la plus peuplée de l'Espagne.

La langue catalane est la *llengua lemosina*, dialecte de langue d'oc, moins sonore, mais moins monotone que l'espagnol. Au lieu d'avoir comme celle-ci ces désinences *a, a, os, os.*, si fréquentes et si monotones, elle possède une foule de terminaisons variées qui en font une langue plus agréable à écouter. Aussi ceux qui parlent l'espagnol, le madrilène ou le castillan, par exemple, comme aussi les étrangers qui ont appris l'espagnol classique ne comprennent pas les Catalans. Au contraire, un paysan du Limousin et d'une manière générale un Languedocien ou un Provençal, mis en présence d'un Catalan, se comprennent. C'est qu'en effet la langue est plus française qu'espagnole, elle dérive en un mot de la langue d'oc qui est parlée couramment dans le Midi, et les Catalans appellent eux-mêmes leur langue *la limousine*.

Voici donc encore un nouveau point de commun avec nous. Également au physique le Catalan nous ressemble quelque peu.

Comparons-le par exemple à un Aragonais. Ce dernier est plutôt grand pour un Espagnol. Il est avec cela maigre, osseux, et il a en outre dans les traits quelque chose qui rappelle l'Indien, une certaine raideur et une impassibilité enfin que nous ne retrouvons pas chez le Catalan. En tout celui-ci d'ailleurs lui diffère, ce qui le rend plus semblable à nous.

Le Catalan est plus ouvert, plus travailleur ; il aime la richesse et la liberté ; il est moralement l'antithèse vivante de l'Espagnol en général. Comparons seulement à ce point de vue le Catalan et le Castillan. Que fait ce dernier ? Riche, il est grand seigneur, possède à fond l'art de ne rien faire, se pavane dans les rues, fier et dédaigneux, semblant semer derrière lui la noblesse qui émane de sa personne. Le pauvre, lui, qui n'a rien à dépenser, ne travaille pas davantage. Il vit de peu pour ne pas dire de rien. Il n'est pas de si petit personnage qui n'ait, aussi bien que les grands, cette noble fierté qui les distingue tous.

S'il faut en croire les Catalans, la terre catalane comprend le Roussillon, la Catalogne, Valence, les îles Baléares et quelques districts de la Sardaigne. En réalité, la région dénommée Catalogne est divisée en quatre provinces : Barcelone, Tarragone, Lerida et Girone. Située au Nord-Est de l'Espagne, elle a pour limites au Nord les Pyrénées, à l'Ouest l'Aragon, au Sud la province de Valence et la Méditerranée à

l'Est. Sa forme est à peu près celle d'un triangle rectangle dont le littoral méditerranéen serait l'hypoténuse. Quant à la race catalane, elle occupe une superficie plus grande que la Catalogne. Elle déborde partout, dans les régions limitrophes, en France même dans le Roussillon et on la retrouve encore dans les îles Baléares.

La Catalogne est couverte de montagnes formant un ensemble si complexe que les armées de Napoléon s'y perdaient. Elle ne présente des plaines que le long de son littoral et dans les étroites vallées de l'Èbre et de ses nombreux affluents. Ces cours d'eau gagneraient à être reliés par des canaux. Il y en a déjà qui sont projetés depuis le règne de Charles-Quint et on les attend encore. La question est toujours à l'étude. Laissons-les mûrir, disent les Espagnols. Il en est souvent ainsi de beaucoup de leurs brillants projets ; en attendant des milliers d'hectares sont perdus pour l'agriculture.

Malgré tout, la Catalogne est une province fort riche. Elle fait l'élevage des moutons et des chèvres dans les Pyrénées, des bœufs dans ses plaines, elle cultive les céréales dans les plaines d'Urgel et produit dans le Sud des fruits du Midi. Il y a en somme de tout sur son sol fertile, il y a même encore quelques brigands dans ses montagnes, de quoi donner enfin du fil à retordre à la gendarmerie, la bien méritante, comme on l'appelle là-bas à juste titre. La Sierra donne aussi asile à quelques âmes pieuses. On y trouve des couvents retirés comme au Montserrat, situé à l'Ouest de Barcelone. C'est une des excursions qu'il ne faut pas manquer de faire, étant à Barcelone, c'est même une des plus intéressantes de toute l'Espagne.

En dehors de ses richesses naturelles, la Catalogne a voulu encore s'en créer d'autres par son activité. De vastes usines s'y sont élevées.

Barcelone et ses faubourgs sont devenus un très grand centre industriel. Il est renommé par ses fonderies, serrureries d'art, ferronneries merveilleuses, sa fine carrosserie, ses filatures, par ses habiles constructeurs, ses admirables mosaïstes, ses tissus, son ébénisterie, ses chaussures, ses draps, ses soies et ses dentelles. Pas moyen presque pour nos voyageurs d'y placer quelque chose, tout y est à meilleur marché que chez nous. Les ouvriers, encore trop nouveaux venus des campagnes environnantes, n'ont pas les mœurs des nôtres et travaillent à bon marché. Jamais il ne leur est venu à l'idée de se mettre en grève. Les industriels réalisent de fort beaux bénéfices et ne se contenteraient pas de gains ordinaires comme beaucoup chez nous. On cite là-bas un industriel qui faisait 80.000 francs de bénéfices nets et qui préféra cepen-

dant fermer son usine, ne voulant pas travailler pour si peu. Le procédé est un peu barbare pour les ouvriers, mais il nous montre quel est l'état d'esprit des patrons catalans.

Barcelone est aussi renommée pour ses produits alimentaires, ses vins, ses alcools. Elle a des imprimeries modèles, des ateliers de sculpture, fabrique des instruments de musique. Rien n'y manque. Elle voudrait faire chez elle une exposition que ses seuls produits y suffiraient largement, tandis que quand Madrid voulut avoir son exposition, son industrie locale faisait bien peu d'effet et s'est trouvée absolument éclipsée par les produits des exposants français et allemands.

Du reste Madrid, située au milieu d'un véritable désert par 650 mètres d'altitude, sans eau ni houille, ne semblait point prédestinée à devenir une ville industrielle. Avec sa population actuelle elle serait vouée à la famine, si les chemins de fer n'étaient pas là pour la ravitailler sans cesse. La capitale de l'Espagne compte environ 510.000 habitants.

Barcelone, grâce à sa situation exceptionnelle et à la prodigieuse activité de ses habitants, dont le chiffre officiel de population est 450.000 habitants, ne tardera donc pas à dépasser Madrid. L'agglomération urbaine, jointe à celle des faubourgs, atteint plus de 600.000 âmes.

Barcelone a bien les allures d'une capitale. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir la *rambla*, ce large boulevard qui traverse l'ancienne ville de la *plaza de la Paz*, ornée du monument de Christophe Colomb, à la *rambla de Catalunya*. Il y règne une animation extraordinaire, surtout le dimanche. C'est un va et vient perpétuel, on dirait une ville en fête. Rien n'y manque sur cette rambla, pas même les bombes ! C'est le progrès qui voudrait cela, il faudra s'y habituer !

L'ancienne ville possède une cathédrale qui, sans être de style fort recherché, n'en est pas moins remarquable par la noblesse de ses lignes. Son Palais de Justice est aussi curieux à visiter. On remarque dans la cour du palais des colonnettes si grêles, que l'on a peine à croire qu'elles ne sont pas en fer, et surtout une voûte d'escalier d'une très grande portée et cependant d'une solidité à toute épreuve, malgré son apparente légèreté. C'est une spécialité des architectes catalans.

Un joli parc remplace l'ancienne Citadelle.

Autour de l'ancienne ville les Rondas marquent l'emplacement des anciennes fortifications. Barcelone délivrée à jamais de cette entrave aux développements des villes, a pris depuis une extension considérable. La nouvelle ville tracée en échiquier occupe un emplacement

cinq fois plus grand que l'ancienne et voici qu'elle monte à l'assaut des hauteurs environnantes.

On dirait une nouvelle Syracuse, rien de plus gracieux que de voir des hauteurs du Montjaich ces villas roses, jaunes, oranges, qui s'étagent en un joli pêle-mêle sur leur coussin de verdure.

L'ascension du Tibidabo est également à recommander à ceux qui veulent avoir une vue d'ensemble sur cette immense agglomération.

Dans la nouvelle ville nous remarquerons la rambla de Cataluña qui fait suite à l'ancienne rambla. On y voit le monument de Guell, le grand économiste national. Parallèlement à la rambla de Cataluña et s'étendant de la plaza de Cataluña au faubourg de Gracia se trouve le *paseo de Gracia*, magnifique et large avenue bordée d'une quadruple rangée d'arbres. C'est surtout dans ces avenues que l'on peut juger de la magnificence des constructions particulières où l'on a prodigué le marbre et le granit rose. Barcelone est un véritable centre artistique. Dans quelques paseos, il y a des motifs d'architecture fort ridicules, de mauvais goût, invraisemblables même, mais l'ensemble n'en est pas moins très riche.

L'Université de Barcelone compte plus d'un millier d'étudiants.

Au faubourg de Gracia le fils du banquier Guell a acheté un immense terrain qu'il a transformé en parc entièrement clos d'une enceinte et placé sous la surveillance d'un gérant. Il y a tracé des rues, fait exécuter des viaducs et toutes sortes de travaux d'art. On y voit la reproduction d'un théâtre antique. L'architecte général de cette création est M. Gaudi. Les gens les plus huppés sont admis à faire construire dans l'intérieur du parc après approbation d'un plan qu'ils doivent soumettre au préalable. Ce sera un des coins les plus riches et des plus pittoresques du nouveau Barcelone.

De ce côté la nouvelle ville possède une jolie église qui fait partie du monastère de *las Salesas* ou des Salésiennes et possédera dans un temps donné une des plus grandes merveilles, l'église de la *Sagrada Família* ou de la Sainte Famille. L'architecte est encore M. Gaudi. Cette église ou cathédrale plutôt, sera en granit rose, car elle n'est encore exécutée que partiellement. On y travaille depuis plusieurs années et bien que l'on n'ait fait que la cinquième partie, elle coûte déjà trois millions. A vrai dire, il n'existe pas de plan général, l'architecte qui en a conçu les grandes lignes, ne met à exécution qu'une partie à la fois suivant les ressources dont il dispose. D'après ce qui est fait, on peut déjà juger de la grandeur de l'entreprise. Le style en sera gothique,

mais d'un gothique modernisé. Ce sera d'un mystique absolument profond. En voyant certains détails, on reste d'abord confondu et puis à l'examen tout s'explique et on finit par admirer le génie qui a conçu ce véritable poème de pierre. Le triple portail a des portes par exemple à peu près aussi élevées que la nef principale. Cela ne s'est jamais vu mais on devine bientôt la pensée de l'auteur : l'église voudrait pouvoir embrasser tout le genre humain. Par place, il semble aussi au premier abord que la pierre est à peine dégrossie, en réalité elle représente, ce qu'on ne tarde pas à reconnaître, un bloc de glace en fusion sous les chauds rayons de l'amour divin. Rien de plus émouvant que de visiter ces travaux, surtout quand on peut le faire accompagné de M. Gaudi, l'architecte. Celui-ci est un homme simple qui ne pense nuit et jour qu'à sa grande œuvre, ne vit que pour elle et cela dans la plus grande médiocrité, bien qu'il n'ait qu'un mot à dire pour obtenir beaucoup, comme chaque fois qu'il le fait pour son église. C'est un de ces grands artistes de la Renaissance revenu parmi nous, semble-t-il. Il faut aussi entendre avec quel enthousiasme il parle de Rome. Cet homme qui n'y a jamais mis les pieds, peut vous en causer pendant des heures entières comme s'il avait tout vu, tout étudié.

Barcelone est aussi un centre intellectuel très important. Il a ses historiens, tels que Boffarull, Sampere y Miquel, Pella y Forgas; ses romanciers, comme Victor Cutula, Joan Rosello, Iglesias; de fins poètes, comme Verdager. — Elle a surtout des auteurs populaires comme Russiñol, le grand auteur dramatique dont le conférencier veut résumer l'œuvre :

« Tout entier écrit en catalan, le théâtre de Russiñol appartient exclusivement à l'art moderne, sans le moindre ressouvenir de l'art classique espagnol ou de l'art romantique français. L'inspiration en est absolument libre, et l'observation aiguë de la réalité s'y allie à une très délicate et poétique fantaisie.

C'est par là même que ces œuvres nous paraissent le plus originales et le plus attachantes.

Rien du réalisme grossier qui enchante nos auteurs français et notre public parisien. Le drame catalan se passe à la ville ou à la campagne, mais jamais en un lieu absolument précis et connu; l'auteur marque par là la frontière qui existe entre la banale vie quotidienne et la vie de l'imagination; il place ses personnages dans un milieu factice, mais dont tous les détails sont empruntés à la réalité, et qui vit d'une vie

fictive, plus puissante et plus caractéristique que la vie ordinaire. Ses acteurs appartiennent presque toujours aux classes populaires, dont il paraît très bien connaître les idées simples, les aspirations confuses, le langage incorrect et pittoresque, mais jamais sa verve ne s'égaré jusqu'à la brutalité ou à l'ordure. Il ne met point en scène que de petits saints, il présente à son public plus d'un type vicieux et répugnant ; il les peint, sans scrupule, tels qu'ils doivent être ; mais s'ils vous indignent, ils ne vous dégoûtent point. Nous ne savons si la bonne éducation générale du peuple catalan suffit à expliquer ce fait, ou s'il faut y voir un trait du goût personnel de l'écrivain ; ce qui est certain, c'est que ce théâtre populaire et réaliste ne s'encanaille jamais.

Il est probable que Russiñol n'est pas exempt de scepticisme en religion ou en politique. Ses pièces ne renferment, pour ainsi dire, aucune allusion au Gouvernement ou à l'Église. Le mot de roi n'y est pas prononcé une seule fois. Un vicaire de paroisse traverse la scène dans *le Malade chronique* : c'est, croyons-nous, le seul prêtre qui figure parmi les personnages de l'œuvre.

Les questions sociales paraissent intéresser beaucoup plus vivement l'auteur ; mais ses pièces ne sont jamais des pièces à thèses. On ne le voit ni prêcher ni dogmatiser. Il touche à beaucoup de problèmes sociaux très ardues et très discutés, il les présente avec une telle objectivité qu'il est impossible de connaître par son théâtre ses opinions personnelles en matière sociale.

Homme du Midi, il fait à la passion une large place dans la vie, et sait faire parler ses femmes de façon exquise et charmante ; cependant, l'amour constitue bien rarement le fond même de la pièce et apparaît plutôt comme un incident dramatique que comme le principal ressort de l'action théâtrale.

Ce qui fait, à notre avis, le charme particulier de l'œuvre de Russiñol, c'est qu'on se sent en présence d'un art absolument sincère, auquel la rhétorique, l'odieuse rhétorique, n'a aucune part. C'est la Catalogne moderne qu'il fait défiler sous nos yeux, telle qu'elle s'est montrée à lui, ni pire, ni meilleure, ni plus ignare, ni plus éclairée, ni plus vicieuse, ni plus morale, telle qu'elle est, avec ses antiques vertus, ses vieux défauts, son progrès à fleur de peau, ses vagues aspirations, ses naïvetés, son honnêteté foncière et le manque d'équilibre, qui ne la tire souvent de la routine que pour la jeter aux extrêmes. Merveilleusement varié et vivant est le peuple mis en scène. Paysans, petits bourgeois, soldats, ouvriers, fonctionnaires, artisans, tout « le peuple gris » qui

représente la moyenne d'une nation, vient flâner, travailler, s'agiter et parler devant nos yeux ; nous entrons avec lui dans tous ses lieux de réunion, nous le suivons jusqu'à son foyer, nous voyons ce qui le passionne, comment on le mène, comment on le trompe, comment se poursuit d'épreuve en épreuve et d'expérience en expérience, l'éducation de ce peuple enfant, qui s'ignorait hier et qui commence à prendre conscience de sa force et de sa valeur ».

Il nous le montre dans le genre gai, avec *Joseph le bon Policier* :

« Joseph est un brave ouvrier, veuf, père de trois jeunes enfants, et flanqué d'un inséparable ami qui lui soigne ses enfants pour vivre à ses crochets. A force de démarches et de patience, il a obtenu une place d'agent de police. Le voilà riche désormais, avec une haute-paie de 14 réaux par jour, et il vivrait heureux entre ses trois mioches et leur bonne d'enfants mâle, si les besognes spéciales qui l'attendent n'étaient pour lui un effroi et un dégoût insurmontables. *Le bon agent* a la violence en horreur. Il comprend bien que l'on doit arrêter les filous, les escarpes et les conspirateurs, mais il ne peut se résigner à les arrêter lui-même. Si, par hasard, il a surpris quelques joueurs suspects, il pense immédiatement à l'inquiétude où leur arrestation va plonger leurs femmes, à la détresse de leurs enfants ; son cœur se fend à la pensée qu'il aura mis toute une famille en deuil. Il adresse aux joueurs un sermon si pathétique qu'il en pleure tout le premier d'attendrissement ; les joueurs éclatent en sanglots et témoignent une telle douleur de leurs égarements passés, un si ferme propos de ne plus y retomber, que Joseph finit par leur dire : « Allez-vous-en sans que je vous voie et que Dieu vous donne bonne chance ! — Merci, répond un des joueurs en l'embrassant ; si tous les agents étaient comme vous on crierait bien : « Vive la police ! »

L'inspecteur, qui lui veut du bien, le charge d'une mission de confiance. Il s'agit d'arrêter un anarchiste très dangereux, dont on lui donne l'adresse, en le prévenant que l'anarchiste a des armes. Le pauvre Joseph voit sa dernière heure arrivée ; il recommande ses enfants à son ami et marche héroïquement à son calvaire. Mais il se trouve que l'anarchiste est un simple journaliste, qui brûle du désir d'être arrêté pour faire de la réclame à sa feuille de chou. Il guette à la fenêtre l'arrivée de la police ; il tremble de n'être pas arrêté et, quand Joseph se présente, timide et résigné, un dialogue stupéfiant s'engage entre le

représentant de la force publique et l'ennemi de la société. En Tiberi ne demande qu'à aller en prison et Joseph le trouve si bon, si honnête, si distingué, qu'il se refuse absolument à le conduire au commissariat et lui conseille de changer d'étage pour pouvoir dire que le conspirateur est parti sans laisser d'adresse.

Au bout d'un mois, Joseph n'a pas encore arrêté un seul malfaiteur ; l'inspecteur se fâche et lui donne vingt-quatre heures pour opérer une arrestation ; s'il n'arrête personne dans ce délai, il est révoqué. Joseph, au comble de l'angoisse, décide son ami à jouer le rôle de criminel : il aura fait du tapage sur la voie publique et Joseph le mettra au poste ; il en sera quitte pour une amende de trois douros et, moyennant ce léger sacrifice, Joseph gardera sa place et les trois petits auront à manger. Anton se laisse persuader ; Joseph le ligotte et le mène triomphalement au poste, où leur arrivée est saluée par les applaudissements de tous les sergents : Joseph a arrêté un malfaiteur ! Mais Anton joue si mal son rôle que l'inspecteur s' imagine être en présence d'un habile simulateur et ordonne de le conduire en prison. Pour sauver son ami, Joseph avoue la supercherie. L'histoire paraît si invraisemblable à l'inspecteur qu'il ordonne d'arrêter Joseph à son tour, et l'on ne sait comment finirait l'histoire si une vieille fille, amie d'Antoine et de Joseph, ne venait attester leur véracité. L'inspecteur décide de mettre Joseph dans ses bureaux et la vieille fille épousera l'un des deux amis : « Merci, Paula, merci pour tout ce que vous avez fait. Grâce à vous, je garde ma place. Le mois prochain nous vous marierons ; je ne sais pas encore si ce sera avec Antoine ou avec moi, mais je ne veux pas que vous mourriez vieille fille ». Tout est bien qui finit bien ».

Et dans le genre terrible avec *la Laide*.

« *La Laide* est une créature à part, qui n'a point de place dans la société normale. Toute petite, elle s'est trouvée dédaignée de ses parents et oubliée pour sa sœur cadette, câline et jolie. Elle s'est consolée en travaillant ; elle a beaucoup appris, elle est institutrice adjointe et vient de passer un examen pour obtenir le titre d'institutrice titulaire (*maestra proprietaria*). L'examen a été magnifique, elle en attend le résultat avec confiance ; elle espère que celui qu'elle aime, Julien, saisira l'occasion pour fixer le jour du mariage. Tout lui manque à la fois ! Le jury l'a trouvée savante, très savante ; mais il a donné la préférence à une jolie fille, beaucoup moins ferrée sur le système mé-

trique et beaucoup plus « sympathique ». Julien, qui a jadis aimé la laide, « à cet âge où un jeune homme aime toutes les femmes », lui préfère maintenant sa sœur Lluiseta dans toute l'éclatante beauté de ses dix-huit ans.

Refusée par le jury et dédaignée par celui qu'elle aimait, la laide a un moment de désespoir fou ; c'est le chant de mort de l'âme à qui tout manque à la fois et que toutes les forces malfaisantes de la vie se réunissent pour accabler.

Dans un lugubre éclair lui apparaît l'égoïsme de tous les siens, qu'elle n'avait jamais voulu voir. Son père, vieil imbécile, musard et vaniteux, sa mère, malade imaginaire, gémissante et tyrannique, ne l'aiment que parce qu'elle les fait vivre de son travail ; sa sœur, qu'elle chérissait d'un amour presque maternel, lui prend son fiancé ; Julien l'abandonne pour cette jolie poupée, et tous les deux sont si égoïstes, trouvent leur trahison chose si simple et si naturelle qu'ils osent encore lui offrir leur amitié. Et le jury ! Que dire de ces autorités académiques, de ces prêtres, de ces pères de famille incapables d'apprécier le travail, la science et le dévouement, et assez vils pour donner leur suffrage à une fille sans savoir et sans cervelle — sans pudeur peut-être — pour prix de ses beaux yeux ?

Deux influences vont se disputer la malheureuse.

En Bielo, bancal et manchot, encore plus disgracié qu'elle-même, s'est jeté dans la politique ; il est journaliste et sa joie est de tromper les hommes, d'aiguiser leurs passions, d'empoisonner leurs haines, de les pousser les uns contre les autres. Comme il n'y a pour lui ni amour ni sympathie au monde, personne ne jouira autour de lui de ces biens dont il est privé. Puisque le bonheur lui est refusé, il sera le trouble fête éternel, la harpye qui vient souiller les mets du banquet, il versera à pleine coupe le fiel qui remplit son âme. « La méchanceté est la consolation des désespérés ».

En Matew représente, au contraire, la bonté active et féconde. Il s'est voué au salut du peuple, il le veut instruit, laborieux, juste et moral, et il convie la laide à se consacrer à cette grande tâche rédemptrice, où elle trouvera l'oubli et le bonheur dans le sacrifice et le dévouement.

C'est En Matew qui l'emporte. La laide se met à la tête d'une école socialiste et se prodigue avec le courage du désespéré qui cherche la mort. Mais, dans la Catalogne à peine éveillée aux idées modernes, les idées ne sont encore que des mots, les mouvements sociaux ne sont encore que des modes. La laide a un instant de vogue, puis sa vogue

tombe ; on la trouve trop difficile, trop sévère, on la trouve laide surtout, et les réactionnaires organisent sous ses fenêtres d'odieux charivaris : « La laide que nous avons ici ressemble à un notaire ou à un médecin. Nous la gardons comme un phénomène pour la montrer aux étrangers : la laide ! la laide. . . Elle est verte comme un cédrat et a le nez couleur de foie. Elle fait pleurer ceux qui la voient et rire ceux qui la regardent : la laide ! la laide ! »

Elle parle dans les réunions publiques, elle y a beaucoup de succès, mais, comme En Matew, elle veut le peuple juste et moral ; et le peuple, qui l'applaudit quand elle flatte ses haines, devient froid quand il voit en elle une prêcheuse. A quoi sert de ne plus aller à l'église si l'on retrouve le sermon au meeting ?

Elle est sur le point d'être abandonnée par ses nouveaux amis, elle voit le vide autour d'elle ; son beau-frère lui fait proposer un arrangement : si elle veut cesser de tenir école et de parler dans les réunions socialistes, il lui donnera un logement et lui fera une pension. Elle met ses parents à la porte : « Je vous croyais méchants, mais vous n'êtes même pas méchants, vous êtes des imbéciles ».

Le chagrin, l'abandon, la ruine de ses dernières espérances la pousse alors vers En Bielo ; ce n'est plus une femme, c'est une enragée furie. Elle a poussé à la grève tous les ouvriers de son beau-frère Julien. Voilà deux mois que la grève dure, les ouvriers sont à bout de ressources et de courage. Ils savent qu'il va falloir rentrer à l'usine, beaucoup voudraient déjà reprendre le travail. La laide, qu'on appelle la Vierge rouge, veut incendier l'usine où elle sait son beau-frère enfermé avec sa femme et ses enfants. Lluiseta veut avoir une entrevue suprême avec sa sœur, elle veut faire un dernier appel à son cœur ; elle ne trouve en elle qu'une haine farouche et implacable, la haine de l'amour dédaigné et trahi.

Mais là où échoue toute raison réussit la grâce de l'enfance : la fillette de Lluiseta, une délicieuse bambine de deux ans, lève les yeux sur sa tante, et, encouragée par sa mère, finit par lui tendre les bras, et la laide oublie sa douleur, abdique sa haine, pardonne et se condamne. Elle fait ouvrir toutes grandes les portes de l'usine ; elle engage les ouvriers à reprendre le travail, elle s'accuse de les avoir trompés, et, comme on lui crie qu'elle a trahi et qu'elle s'est vendue, elle se jette par la fenêtre et vient se briser sur les pavés ; « C'était une folle, dit En Matew ». — Non, répond En Bielo, c'était une laide ! »

En résumé, Barcelone qui ne doit sa grandeur commerciale, industrielle et intellectuelle qu'au seul et patient labeur de ses habitants, est la première ville de l'Espagne. Les Catalans qui ont conscience de leur valeur en ont assez d'être dirigés par l'administration castillane et ne veulent point que la Catalogne soit toujours réduite au rôle de la vache à lait des Castellans fainéants. Certains ont même rêvé d'une Catalogne indépendante formant une nouvelle nation, mais dans ce siècle de concentration à outrance les petits États sont appelés à disparaître.

Vouloir en établir, ce serait vouloir faire un pas en arrière, les gens sensés de la Catalogne en conviennent du reste. Ce que les Catalans voudraient surtout ce serait de diriger eux-mêmes l'Espagne et de présider aux destinées du pays avec Barcelone pour capitale. Sont-ils mûrs pour ce rôle ? Feraient-ils mieux que les Castellans ? Nous avons quelque doute à cet égard. Quoi qu'il en soit, la Castille représente le passé, la Catalogne l'avenir.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

EN 1907

EXCURSION EN ORIENT

DU DIMANCHE 14 AVRIL AU VENDREDI 17 MAI 1907.

Directeur : M. Henri BEAUFORT, *Président du Comité des Excursions.*

Suite et fin (1).

MUSÉE IMPÉRIAL. — Le Musée Impérial ottoman situé dans le vieux Sérail excite également notre intérêt. Il renferme une collection unique au

(1) Voir Bulletin de Novembre 1907, page 310.

monde de monuments funéraires grecs et romains et d'antiquités orientales.

La « *Salle des Sarcophages* » renferme les sarcophages découverts à Saïda, l'ancienne Sidon, sur la côte de Phénicie. Celui d'Alexandre-le-Grand est exposé dans une vitrine en verre depuis certains actes de vandalisme dont il a été l'objet.

Tandis que nous examinons la décoration des faces de cet incomparable monument d'une architecture aux lignes impeccables, les explications du Directeur du Musée données à un groupe étranger au nôtre parviennent jusqu'à nous et nous en profitons indirectement mais non indiscretement.

Le Directeur raconte qu'une tête d'un des combattants qui ornent le sarcophage a été dérobée, croit-on, par le fils d'un Consul de France. Une plainte a été adressée et des poursuites allaient commencer, lorsqu'un soir, dans un dîner à l'Ambassade, la tête a été retrouvée dans une serviette de l'un des convives.

Je répète fidèlement ce que j'ai entendu sans y ajouter une parfaite créance.

C'est depuis ce moment que ce monument dit d'Alexandre-le-Grand est recouvert d'une carcasse vitrée. On prétend que ce fameux sarcophage aurait contenu simplement les restes d'un roitelet de Sidon.

En face du Musée Impérial se trouve l'ancien Musée qui date de Mahomet II. Il est décoré à l'intérieur comme à l'extérieur de magnifiques faïences bleues et vertes. Outre les statuettes de bronze que l'on admire dans les vitrines et la collection de marbres byzantins, notre regard est arrêté à la vue des bijoux de tous genres et de toute nature trouvés dans les fouilles des divers pays, bracelets, boucles d'oreilles, colliers en perles, bagues, etc., etc. Cette visite intéresse vivement les dames de l'excursion.

SELAMLIK. — Les membres de l'excursion, grâce à l'aimable intervention de M. l'Ambassadeur de France — ainsi que je le dis plus haut — peuvent assister en groupe à cette cérémonie qui a lieu le vendredi, ce jour-là étant le dimanche des Mahométans.

En compagnie de quelques Français et sous la garde du cavas de l'Ambassade de France, nous quittons tous ensemble en voiture, vers 10 h. 1/2, le palais de M. Constans, heureux d'être honorés d'une pareille faveur, car, pour cette curieuse solennité, il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus,

Le Selamlik est une obligation actuelle acceptée par le Sultan et dont il ne peut se dégager sans une irréparable déchéance. Il consent à cette sortie hebdomadaire, sur les instances des autorités religieuses, estimant que le Commandeur des Croyants donne à ses sujets l'exemple public de la piété.

A l'époque de la splendeur de la Turquie le Sultan se rendait aux grandes mosquées de la cité. Aujourd'hui le Sultan actuel Abdul-Hamid, très craintif, s'est fait construire à trois cents mètres de son palais d'*Yldiz* une mosquée dite *Hamidié*.

C'est à cette mosquée que tous les vendredis le Sultan va faire sa prière officielle au milieu d'une grande pompe et d'un riche apparat.

Ce jour-là la foule ne peut approcher du parcours allant de la porte d'Yldiz à celle de la mosquée. Elle est contenue par un rempart de baïonnettes. Seuls, les privilégiés passent, avec les cavas de leurs ambassades, à travers une triple haie de troupes barrant toutes les routes.

Depuis la bombe lancée il y a quelques années dans le cortège et qui a fait une cinquantaine de victimes, dix mille soldats sont sur pied et entourent dès le matin le palais et la mosquée ; dans leurs rangs passera tout à l'heure Abdul-Hamid.

Il est onze heures. Nous sommes rangés sur une terrasse d'où nous assistons debout à la cérémonie. Le corps diplomatique prend place dans un pavillon spécial et les préparatifs commencent.

Des cantonniers ramassent les cailloux, balaient la chaussée et jettent du sable dans l'allée principale. Un va-et-vient incessant amène les curieux retardataires. Le spectacle devient intéressant.

Le chef des eunuques, à la peau d'ébène, sanglé dans sa redingote noire et le fez rouge sur le crâne, promène son dos voûté dans l'allée où devra passer le cortège impérial. Étrange physionomie et non moins étrange ossature ! Des longs bras ballants, des pieds de géant sur des jambes d'échassier, le buste court, une petite tête, le visage imberbe et flétri, la démarche nonchalante, telles sont les grandes lignes du portrait de cet important personnage.

Les uns après les autres arrivent alors les hauts dignitaires de l'Empire Ottoman, suivis de serviteurs portant dans leurs valises leurs insignes et leurs uniformes de rechange, ainsi que l'exige le cérémonial.

Pendant ce temps des agents secrets inspectent la tenue des étrangers, ainsi que les objets débordant de leurs poches. Une dame à côté de nous est priée de rentrer dans son corsage les reloques qui pendent à sa chaîne ; un spectateur se voit confisquer un étui de pipe qui sort légèrement de la poche de son pardessus, l'agent pensant sans doute à un étui de revolver. Il est absolument interdit d'avoir à la main une lorgnette ou un appareil photographique.

A midi, heure à la franque, les portes du palais s'ouvrent et les musiques jouent l'hymne national. Le défilé des vizirs, des chambellans et des pachas, la poitrine couverte d'insignes et de décorations, a lieu dans un profond silence.

Les voitures des sultanes gardées par des eunuques se mêlent au cortège et viennent se ranger près de la mosquée ; leurs chevaux sont dételés et les odalisques restent dans leurs carrosses pendant la durée de la cérémonie.

Un vivat guttural d'un grand effet part de la première colonne de troupes et se répercute dans les rangs des soldats, tel un écho répétant un son dans le

lointain. La calèche du Sultan débouche du palais et le souverain passe devant son armée.

A ce moment le muezzin, penché sur la balustrade du minaret de la mosquée, psalmodie d'une voix plaintive et rauque l'éternelle litanie : « Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète ».

Le Sultan, coiffé du fez, vêtu d'une simple redingote noire, se rend directement à la mosquée, sur les marches de laquelle l'attendent les dignitaires de la Cour, et se recueille pendant une demi-heure.

La prière terminée, il repasse une seconde fois au milieu de ses troupes et regagne son palais pour n'en sortir que le vendredi suivant et à la même heure.

Cette parade très brillante et très originale est très curieuse et réjouit vivement tous ceux qui ont le plaisir d'y assister.

La dislocation des troupes se fait dans toutes les directions, et c'est à travers les tronçons de l'armée ottomane que nous effectuons notre retour.

Nous quittons la voiture pour le caïque et nous passons l'après-midi aux *Eaux-Douces d'Europe*, situées au fond de la *Corne d'Or*, près de l'embouchure des petites rivières de Kiat-Kané et d'Ali-Bey-Kenī, et rendez-vous de la belle société turque le vendredi.

EAUX-DOUCES D'EUROPE. — Délicieuse promenade sur la Corne d'Or sillonnée d'une variété d'embarcations !

Les bateliers sont aussi habiles que les gondoliers de Venise et les caïques semblent une nuée de mouettes, glissent sur la surface, bondissent sur les vagues et filent comme une flèche.

Nous nous engageons dans le port de guerre où mouillent les navires le long du rivage. Successivement l'Arsenal, la Manufacture des Tabacs ottomans, attirent nos regards. *Eyoub* avec sa mosquée étale devant nous son rideau de verdure, d'où émergent les sombres cyprès de son beau cimetière poétisé par Pierre Loti.

Les rives de la Corne d'Or se rétrécissent. Nous côtoyons de belles prairies traversées par un filet d'eau qu'on prendrait pour une rivière artificielle des parcs anglais. Ces paisibles solitudes se peuplent en ce jour de repos d'une foule de promeneurs et la vallée s'anime. Sur les flancs des verdoyantes collines paissent des chameaux et sur le gazon sont mollement couchées les femmes turques.

La promenade des Eaux-Douces d'Europe si fréquentée le vendredi est un lieu propice pour voir les costumes et étudier les mœurs de l'Orient. Ce qui attire aussi l'étranger, c'est la perspective de voir quelques femmes du Sultan en... liberté. Et pourtant ce mot est impropre, puisqu'elles ne sortent pas de leurs voitures et qu'elles sont sous la surveillance de leurs eunuques. Cependant vues ainsi dans leurs calèches, elles paraissent jouir d'un peu d'indépendance. Au Selamlik leur attitude est compassée et jamais de regards

obliques ; ici, au contraire, le visage est mobile ; on les devine heureuses d'échapper un instant à cette vie domestique si mystérieusement murée. Leur voile (yachmak) qui couvre la figure est tellement transparent que loin de cacher leur beauté il ne peut que la faire ressortir.

Les voitures sont si nombreuses aux Eaux-Douces d'Europe qu'on se croit à une réunion de courses. C'est une vraie foire aux plaisirs en plein vent. Le phonographe nasille à côté du grincement de la mandoline ; les gitanes exécutent leurs danses favorites ; les marchands de rafraîchissements sont hypnotisés devant leurs éventaires ; et, dans ce tohu-bohu chevauchent les eunuques et les dandys.

Comme cadre à cet oriental tableau, les femmes turques se promènent dans la foule vêtues du feredjé, espèce de domino de couleur, l'ombrelle à la main, et toujours voilées, voile fin chez les jolies, voile épais chez les vieilles et les laides.

Et quand l'horizon se pourpre des feux du soleil couchant, les promeneurs regagnent leurs caïques sous le murmure radieux de la Corne d'Or scintillant aux dernières caresses de Phœbus.

ILES DES PRINCES. — PRINKIPO. — Constantinople offre aux touristes une série d'excursions très faciles et très intéressantes qu'ils peuvent effectuer aux environs.

Celle des Iles des Princes peut se faire en une journée si on se contente de visiter Prinkipo seulement.

On prend un bateau de la Compagnie Mahsoussé qui est amarré au quai de Galata. En un clin d'œil le pont se remplit de voyageurs et de marchands de produits orientaux qui viennent vous offrir des hibelots avant le départ.

Une première escale a lieu à Kadi-Kenī, bourg de la rive d'Asie, bâti sur les ruines très apparentes encore de l'antique Chalcédoine et situé en face de la pointe du Séraï. Kadi-Kenī est un lieu de promenade très fréquenté.

Le navire se dirige ensuite sur la première des Iles des Princes, petit archipel semé dans la mer de Marmara à l'entrée du Bosphore et composé de sept îles : *Protî*, *Antigoni*, *Halki*, *Prinkipo*, *Nikandro*, *Oweia* et *Plata*.

Protî est surtout habité par des Arméniens qui y ont consacré une église à St-Georges.

Une troisième escale se fait à l'île d'Antigoni, dont on peut admirer les jolies villas occupées surtout par les Grecs ; dans l'île existent deux monastères grecs.

Le navire s'arrête aussi à l'île d'Halki, coquette et séduisante. Ses quais se reflètent dans une eau bleue et transparente. La température y est très douce.

En quittant Halki le bateau traverse une magnifique baie au fond de laquelle

se dresse *Prinkipo*, la plus importante des Iles des Princes et le but de notre excursion.

Prinkipo est un séjour très salubre et en grande faveur auprès de la fashion constantinopolitaine. La ville bâtie en amphithéâtre, rappelant un peu la baie de Naples, a huit kilomètres de circonférence.

Généralement on effectue le tour de l'île à cheval, à baudet ou en voiture. Cette équipée ne se fait pas toujours sans incident tragi-comique. Dans notre caravane se trouve un gai compagnon, qui a perdu l'habitude de caracoler. Il lutte en de suprêmes efforts pour suivre ses amis, se voit forcé d'abandonner sa monture, et jure un peu tard qu'on ne l'y prendra plus sur... une petite selle turque.

Prinkipo, bordé de gracieuses villas, est une résidence d'été idéale. L'air y est d'une pureté extrême et embaumé de l'odeur des myrthes et des térébinthées. Par des sentiers très pittoresques on arrive au sommet de l'île, d'où l'on domine la mer d'un bleu indescriptible. Le spectacle est ravissant et reposant. A 200 mètres au-dessus du niveau de la mer se trouve un couvent grec consacré à saint Georges, où les Grecs de Constantinople viennent en pèlerinage pour obtenir une guérison miraculeuse.

Quand nous retournons à Constantinople nous avons la bonne fortune d'assister à nouveau sur le Bosphore au coucher du soleil, dont les flèches d'or viennent enflammer les coupoles des mosquées, ce qui complète la poésie de notre excursion.

BROUSSE. — L'excursion à Brousse, dans ce délicieux coin d'Orient, est à recommander aux touristes.

Elle peut se faire en trois jours, aller et retour. Pour ce voyage, il est nécessaire de se munir d'un passeport particulier (teskéré). Toutes les fois qu'un voyageur quitte Constantinople pour se rendre à l'intérieur de l'empire ottoman, cette formalité est obligatoire. Avant le départ il faut faire viser son teskéré et dans chaque ville renouveler sa déclaration.

M. Mourkidès, membre de l'Union Française et de la Chambre de Commerce française de Constantinople est spécialement délégué pour nous accompagner dans cette excursion. Avec un guide aimable autant qu'expérimenté elle est assurée d'un grand succès.

C'est encore au pont de Galata que l'on prend le bateau pour *Mondania*, vieux sabot de mer où le confortable est loin d'exister. La négligence turque est telle que les réparations du navire se font en cours de route. Ainsi, pendant notre trajet, il est resté en panne à cause d'une avarie survenue à la machine. Celle-ci étant en mauvais état, le mécanicien aurait pu la réparer tandis que le bateau était amarré au port de Constantinople. Advienne que pourra, dit le Turc, il sera temps d'y remédier quand l'accident se présentera.

Pendant une heure, le navire n'avancant plus est un peu secoué et em-

brouille les estomacs de nos charmantes excursionnistes. Le soleil darde perpendiculairement ses rayons; bien qu'en première classe, aucune toile ne nous abrite et la plupart d'entre nous sont gratifiés d'une légère insolation.

Enfin il se remet en route et pénètre dans le golfe de Mondania, après avoir doublé le cap Boz-Bouroun.

Devant nous se dresse la cime neigeuse du mont Olympe de Béthynie. Vu de la mer le panorama du « mont du Moine » est de toute beauté. Le navire accoste à Mondania le long d'un appontement de bois sur lequel on débarque.

Au sortir du débarcadère les commissionnaires et les porteurs, au teint basané et au costume oriental, offrent leurs bras et leur cou. Nous traversons, protégés par des barrières, cette haie vivante pour prendre place dans nos compartiments de chemin de fer retenus d'avance et ouverts à tous les vents. Fort heureusement la température est chaude et le temps est merveilleux.

A la gare nous attend M. Lacaze, Chancelier du Vice-Consul de France de Brousse. Il est chargé avec M. Mourkidès de nous piloter dans la ville.

De Mondania à Brousse le trajet est ravissant. Le train s'engage dans un col accidenté. La végétation n'est guère avancée : l'hiver a été également très rigoureux ici. Après avoir décrit quelques lacets, on arrive au point culminant de la colline qui sépare Mondania de la plaine de Brousse. Le spectacle est grandiose par les horizons que l'œil embrasse. Le train descend l'autre versant de la colline et le panorama change continuellement à la satisfaction de nos compagnons de route.

Les membres de l'excursion descendent à la gare de *Tchékirgué*, pittoresque village perché au sommet d'un des flancs de l'Olympe. M^{me} A. Brotte, propriétaire de l'Hôtel d'Anatolie à Brousse, n'ayant jamais répondu aux lettres de notre dévoué Directeur, M. Beaufort s'est vu forcé de prendre logement dans les environs.

Nous ne pouvons regretter ce contre-temps, car de Tchékirgué à Brousse la route est bordée de tous côtés par une végétation luxuriante avec des échappées superbes sur la plaine. Cette promenade en voiture qui nous ramène deux fois par jour à notre hôtel est délicieuse et nous met en contact avec les indigènes des villages environnants se rendant à la ville de Brousse.

Brousse est l'ancienne Pruse, capitale de la Bithynie. Elle demeura la capitale de l'empire ottoman jusqu'à la prise de Constantinople. Sa population s'est considérablement accrue dans ces derniers temps par suite de l'immigration des Musulmans de Roumélie et du Caucase. Aujourd'hui sa population est de 85.000 habitants (Musulmans, 50.000), (Arméniens, 8.000), (Grecs, 18.000), (Juifs, 4.000).

Brousse, suspendue au pied de l'Olympe au milieu d'un fouillis de verdure, est une des plus coquettes et des plus gracieuses villes d'Asie vue à distance. L'illusion disparaît quand on pénètre dans la ville. Les rues où les chiens pullulent sont sales et tortueuses, étroites et mal alignées. Malgré cela le tou-

riste l'aime pour son cachet oriental et son originalité dans les constructions des maisons avec leurs fenêtres grillées, d'où s'échappent les regards des femmes.

Combien d'impressions nous restent de ces allées et venues à travers ces rues étranges ! C'est ici que l'on répète, en altérant un peu le texte, le vers mélancolique de la « *Tristesse d'Olympe* » :

« La maison me regarde et ne me connaît pas ».

Brouse possède certains monuments célèbres qui font affluer chaque année une foule innombrable de voyageurs.

Parmi ces curiosités sont les mosquées, les tombeaux et les bains thermaux.

Les mosquées dont le style arabe et persan s'affirme sont citées comme les types les plus parfaits du genre.

La *Mosquée Verte* est un bijou de l'art ottoman primitif ; c'est le monument le plus remarquable de Brouse. Elle est revêtue de faïences émaillées vert émeraude, d'où son nom de mosquée verte.

On pénètre dans la mosquée par un vestibule, dont les parois comme celles de la nef, sont recouvertes de très belles faïences. Les rosaces se détachent sur un fond vert d'une douce nuance. Le vert un peu criard chez nous est sous le ciel de l'Orient une admirable couleur.

Au fond se détache, entièrement en faïence, le Mihrab d'un grand effet décoratif, avec ses carreaux de fleurs et d'arabesques formant des encadrements du plus charmant aspect. Malgré les tremblements de terre la mosquée verte est assez bien conservée.

A droite de la Mosquée Verte est le Turbé vert, édifice octogonal où repose la dépouille du Sultan Mohamed I^{er} (1421). Le haut des fenêtres est occupé par une énorme rosace polychrome en faïence cloisonnée d'un véritable dessin de châle persan. Les petits vitraux sont remarquables de coloris.

Nous visitons aussi la *Grande Mosquée*, qui ne manque pas d'intérêt au point de vue architectural.

Au centre se trouve une immense coupole vitrée ; en dessous un grand bassin de marbre blanc alimenté par une source perpétuelle et rafraîchie par un jet d'eau. Ce bassin contient des... poissons rouges.

Aux côtés de la porte d'entrée principale sont érigées deux grandes fontaines en marbre où les Musulmans viennent faire leurs ablutions. Au moment de notre visite, les Musulmans entourent les fontaines, c'est l'heure de la prière. Aux coins des nombreux piliers de la mosquée sont accroupis les jeunes croyants auxquels les prêtres expliquent le Coran. Un bruit confus court dans l'immense édifice et nous avons l'illusion de nous trouver dans un marché couvert.

TURBÉS DE BROUSSE. — Les Turbés de Brousse passent à juste titre comme les plus précieux monuments de l'art oriental ; celui de Mustapha vaut à lui seul le voyage.

En les visitant, on se rappelle les phrases écrites par Pierre Loti : « Parmi tant de lieux de paix et de rêve dont l'ensemble forme Brousse, il en est un particulièrement exquis : le bocage funéraire de Mouradié. Là sous des cyprès hauts comme des tours, sous des platanes centenaires grands comme des naobabs nubiens, sont ombragés des kiosques qui servent de dernière demeure à plusieurs Sultans. Des rosiers, comme des lianes, courent d'un arbre à l'autre, fleurissent avec une étonnante profusion le long de sentiers envahis d'herbes folles. De l'eau jaillit partout des vieilles fontaines ; des oiseaux ont des nids dans toutes les branches. C'est le bocage de l'ombre et surtout le bocage des roses en buissons et en guirlandes. Par exception on n'y a pas de vue. On y devine seulement, sans les voir, les plaines d'en dessous. On y est enfermé sous une voûte verte, entre des murs verts qui y font la paix plus inviolable qu'ailleurs ».

Le turbé de Moussa (1413) a son intérieur revêtu de faïence de couleur verte unie. Le tombeau est couvert d'étendards conquis sur l'ennemi.

Le turbé de *Mourad I^{er}* mérite une visite. Au centre de l'édifice se voit une longue caisse rectangulaire formée de plaques de marbre posées de champ et remplies de terre. Contrairement aux usages suivis pour les funérailles des Sultans, Mourad I^{er} avait désiré être enseveli dans la terre et que sa tombe fût arrosée par l'eau du ciel. C'est pour se conformer à cette volonté que l'on a ménagé au sommet de la coupole du turbé une ouverture assez large pour que la pluie puisse mouiller le monument funéraire placé au-dessous.

Dans le turbé on voit sur un banc quelques pupitres où sont rangés d'anciens manuscrits du Coran richement enluminés.

Les turbés du prince *Moustafa* et du prince *Djein*, fils du Sultan Mahomet II le Conquérant, sont décorés tous les deux d'un revêtement de faïences artistiques vert de mer.

Notre visite se termine par le turbé d'*Osman*, le fondateur de la dynastie des Osmaulis (1326).

CITADELLE. — Un des plus importants monuments de la ville est l'ancienne enceinte byzantine que les indigènes appellent Hissar (citadelle). La citadelle comprend une grande terrasse d'où le regard plonge à pic sur la ville. Au milieu se trouve une petite tour de construction moderne. Un guetteur veille jour et nuit, et, en cas d'incendie, donne immédiatement l'alarme par trois coups de canon.

Sur l'emplacement de la citadelle s'élèvent la Caserne, l'Hôpital et l'École des Arts-et-Métiers.

BAZAR. — L'activité commerciale est concentrée au bazar qui est loin d'être aussi vaste que celui de Constantinople.

La visite est peut-être plus intéressante, car, dans le dédale de ses ruelles, on peut y étudier la vie en Orient sous toutes ses formes ; c'est le vrai bazar oriental avec sa somptuosité et son originalité.

Brousse fait un grand commerce de soies. Cette ville est le siège de filatures qui expédient à Lyon la majeure partie de leurs produits. Le sol convient admirablement au mûrier. L'industrie des soies est une des principales ressources du pays. Les affaires se traitent dans l'Ipek-Han, hall des soies, sorte de bourse de commerce où sont situés les magasins et les entrepôts des négociants en soie et des filateurs. Les fabricants sont Grecs, Turcs, Arméniens et Français.

A cette époque de l'année les établissements industriels sont fermés. La campagne séricicole qui dure trois mois s'ouvre en Juin seulement ; la cour de l'Ipek-Han si calme d'ordinaire est transformée en ruche bourdonnante. Partout des cocons amoncelés, apportés de loin par les paysans, autour desquels s'agitent les grands commerçants : la placidité du Turc doit y subir de rudes assauts.

BAINS DE BROUSSE. — Brousse est célèbre également pour ses bains turco-romains situés à Tchekirgué.

La renommée de cette station thermale était déjà grande au Moyen-Age. Les eaux sont sulfureuses et ferrugineuses et s'échappent des contreforts du mont Olympe à 80° centigrades.

Quand nous visitons ces thermes, ils sont à peu près déserts, ce qui nous permet de circuler dans les diverses salles et de nous rendre compte comment les Turcs en traitement prennent leur bain. A la sortie du bain a lieu le massage : après cette opération le malade est amené dans une petite chambre meublée à l'orientale ; il s'enroule mollement dans des couvertures aux vives couleurs ; et, dégustant son café, il se plonge dans l'extase somnolente du rêve.

Les dames de l'excursion sont admises à voir le côté « femmes » et surprennent les baigneuses « dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil ».

ENVIRONS DE BROUSSE. — Les environs de Brousse sont un Éden merveilleux aux paysages pittoresques, aux perspectives inoubliables qui laissent le souvenir d'un rêve étrange et lointain.

Au fond de ce riant tableau la masse imposante du mont Olympe domine les sites ombragés et hypnotise les alpinistes. Avec quel regret deux sœurs de notre excursion doivent renoncer à l'ascension du colosse, dont le point le plus élevé est à 2.500 mètres d'altitude !

Si le mont Olympe n'a ni précipices, ni crevasses, ni glaciers dans le parcours de la route suivie habituellement, il présente d'autres dangers. Les chiens de berger qui sont féroces et les animaux sauvages abondent dans quelques futaies ; et, certains coins sont le repaire de brigands fameux. L'ascension n'est possible qu'à cheval et en compagnie de gendarmes du pays. Nos aimables compagnes pour toutes ces raisons renoncent à aller planter au sommet le drapeau de la vaillance et de l'endurance féminines.

Nous emportons de Brousse un excellent souvenir. enchantés de cette petite excursion de trois jours et nous reprenons à Mondania le même bateau dont la proue est encombrée de moutons. Pendant la traversée les pauvres animaux souffrent du manque d'espace qui les rend immobiles pendant quatre à cinq heures. Pour débarquer, les passagers se voient forcés de se livrer à des sauts de... mouton et d'enjamber ce rempart de ruminants. Plusieurs de ces animaux paient leur tribut à l'emportement de la foule trop pressée de mettre pied à terre.

Notre séjour à Constantinople touche à sa fin. Au cours de ce compte rendu, je manquerais à tous mes devoirs de rapporteur si je ne signalais les marques de vive sympathie qu'ont reçues nos excursionnistes de l'Union Française, de la Chambre de Commerce française et de la Société de Géographie de Constantinople.

À la fin de chaque journée, les salons de leur magnifique local placé au centre du quartier européen de Péra sont ouverts aux membres de la Société de Géographie de Lille, bienfaisante oasis où nous venons nous rafraîchir au contact de cette cordiale amitié. Le premier soin est consacré à la visite de cet immeuble d'une belle allure architecturale, siège de toutes les Sociétés françaises de Constantinople : *Alliance française, Société de Bienfaisance, Sociétés de Secours mutuels, Société des Vétérans de terre et de mer, Société des Membres de l'Enseignement*, etc., etc. M. Constans, Ambassadeur de France, est le Président d'honneur de la Société l'Union Française, reconnue d'utilité publique, et en est aussi le grand protecteur.

Nous parcourons les diverses salles sous la conduite de M. E. Giraud, Président de la Chambre de Commerce française et Secrétaire de l'Union Française, qui tous les jours donne quelques heures de son temps si précieux à fournir des renseignements aux Français de passage.

Notre dévoué mentor nous fait descendre à la salle de réception où un apéritif d'honneur nous est offert, Il nous souhaite officiellement la bienvenue et dit combien il est heureux d'avoir près de lui d'aimables Français. Il lève spécialement son verre aux gracieuses dames de l'excursion qui lui apportent « un sourire de la France ».

Notre sympathique Vice-Président, M. Auguste Crepy, répond en excellents termes improvisés. Il fait l'éloge de l'Union Française et de la Chambre

de Commerce et se dit l'interprète de tous ses compagnons de voyage pour remercier M. E. Giraud de son cordial accueil.

Là ne se bornent pas les prévenances de nos amis de Constantinople. Nous prenons part, dans la salle réservée de l'Union Française, à un déjeuner offert par les membres des Conseils des principales Sociétés françaises de la ville, et rehaussé par la présence de M. A. Gazay, Ministre plénipotentiaire de France.

Ensuite vient le tour de la Société de Géographie de Constantinople qui nous invite, un autre jour, à un dîner tout intime dans la même salle.

Les deux Vice-Présidents de la Société de Géographie de Lille répondent au toast aimable de M. Havard-Duclos, Président de la Société de Géographie de Constantinople, et, la coupe en main, fraternisent avec leur sœur de l'Orient.

Charmante soirée qui se termine par une très intéressante conférence faite par M. Bareilles dans l'immense salle des fêtes ! Cette conférence, à laquelle assiste l'élite de la société française de Péra, est toute d'actualité pour nous. La très savante étude sur « les églises byzantines de Constantinople » est de nature à nous éclairer et à compléter les notions d'histoire et d'archéologie de l'ancienne Byzance. Les nombreuses projections du reste aident les auditeurs à mieux se pénétrer du sujet.

Disons aussi que tous les journaux français de Constantinople ont enregistré nos... déplacements et publié le programme de nos journées. N'oublions pas de citer, après notre départ, l'article très aimable de M. E. Giraud dans le Bulletin mensuel de la « *Revue commerciale du Levant* » à l'égard des excursionnistes de la Société de Géographie de Lille. Si les diverses Sociétés françaises de Constantinople « gardent un excellent souvenir des aimables touristes lillois et désirent être souvent l'objet de semblables visites », nous pouvons assurer à nos amis de l'Orient que « leurs compatriotes du Nord emportent une bonne impression de l'antique Byzance et des Français qui y résident ».

Où l'impression reste bonne de cette ville féerique « voluptueusement couchée sur le divan de sept collines, laissant tremper ses pieds dans une eau de saphir et d'émeraude et baignant sa tête couronnée de coupes et de minarets dans un col rose et bleu qui semble briller derrière une gaze d'argent ».

Je dois donc exprimer mon étonnement à la lecture de la fin de ce passage du livre d'Edmond About « *De Pontoise à Stamboul* » : « Ce qu'il y a de plus « beau dans cette ville et je le sais par expérience, dit Edmond About, c'est « le premier coup d'œil, le profil des collines, la découpe des dômes et des « minarets sur le ciel, la couleur chaude et variée des édifices petits et grands, « le va-et-vient des navires et des caïques sur le Bosphore et dans la Corne « d'Or, la merveilleuse diversité des types et des costumes. Le voyageur assez « heureux ou assez courageux pour s'en tenir à la première impression, s'ex-

« tasier franchement un quart d'heure et retourner chez lui sans demander son « reste, ne ferait pas un mauvais calcul ».

Nous avons le regret de ne pas épouser le concept de l'auteur du « *Roman d'un brave Homme* » et la franchise de dire, nous le savons aussi par expérience, que le souvenir qu'empotent de Constantinople les membres de la Société de Géographie de Lille est des meilleurs et restera longtemps gravé dans leurs esprits.

Constantinople peut s'eupéaniser. Elle conservera toujours sa suprématie sur tous les lieux du monde. Il lui restera toujours son Bosphore, ses mers, son beau ciel, son admirable situation, tout ce que la nature lui a accordé et que les générations ne pourront lui ravir.

Les marins qui ont fait le tour du monde disent qu'ils existe trois choses belles entre toutes : la baie de Rio Janeiro, la rade de Naples et l'entrée de Constantinople, en donnant la préférence à cette dernière.

C'est aussi l'avis de la majorité des touristes.

Nous quittons cette admirable ville le samedi 4 Mai, à 5 heures du soir.

Près du « *Bagdad* » qui doit nous emporter vers Salonique stationne « l'*Ile de France* » de la Revue générale des Sciences, effectuant une croisière. A la vue de ce paquebot-yacht français, notre pensée s'envole vers la patrie absente. Son drapeau tricolore, qui claque sous le courant d'air du Bosphore, semble nous saluer au passage et nous reconforte pour faire la seconde partie de notre voyage.

Sur le quai, les membres de l'Union Française et les dames françaises viennent nous donner une dernière fois une chaude et cordiale poignée de main et les mouchoirs s'agitent au moment du départ.

Le « *Bagdad* » évolue lentement, puis file en ligne droite dans la mer de Marmara. Les mouchoirs deviennent d'imperceptibles points blancs : et peu à peu disparaissent en ombres fugitives toutes ces formes humaines qui s'étagaient tout à l'heure sur les quais animés de Constantinople à qui nous envoyons un dernier salut.

Le navire rase la pointe du séraïl. Les minarets élancés de Stamboul et les vieilles murailles crénelées s'estompent à l'horizon. On voit confusément sur la côte d'Asie Scutari, dont les cyprès se détachent en noir sur le ciel limpide et doré. Pour la dernière fois on se retourne et on dit adieu à cette belle et immortelle reine de l'Orient.

Le temps est admirable. La mer est calme. Le commandant est plein d'égards pour notre groupe. Tout contribue donc à rendre la traversée très agréable.

NAVIGATION. — Le dimanche vers 5 heures du matin nous nous réveillons dans le détroit des Dardanelles, en face de la ville de *Dardanelle* ou *Tchauuk-*

Kalssi. A cet endroit la largeur du détroit est de deux kilomètres environ et le courant des eaux est d'une grande rapidité.

On distingue très bien la ville dont les minarets se dressent au-dessus du détroit. Le « *Bagdad* » fait une escale d'une heure environ. Pendant ce temps le médecin de santé descend à bord. C'est ici que généralement les navires de la Méditerranée purgent la quarantaine.

On embarque aussi des marchandises et les indigènes escaladent le bateau pour vendre des bibelots, et surtout des poteries (Tchanak), d'où le nom donné à la ville de Dardanelle. Le bruit de la grue sert ainsi de réveille-matin aux passagers qui combattent contre leurs draps ; depuis longtemps déjà les femmes turques fument la cigarette sous la tente et se drapent dans leurs couvertures bariolées. Bientôt le pont, une fois la toilette terminée, s'anime et reprend sa physionomie de la veille. L'air du matin est si pur que tout le monde fait provision d'effluves salins.

Le navire se remet en marche et entre dans la mer *Égée* d'un bleu d'azur. Au loin pointent les îles de *Samothrace* et d'*Imbros*. Il se rapproche de l'île de *Lennos*, reconnaissable à son double sommet volcanique et dans laquelle la mythologie plaçait les forges de Vulcain. Une Société allemande y exploite actuellement l'antimoine.

Vers 6 heures du soir le mont *Athos* dessine dans le lointain sa blanche silhouette. L'aimable commandant du « *Bagdad* », pour nous être agréable, ralentit la marche du navire et se rapproche avec prudence du promontoire rocheux. La distance qui nous sépare est de 1 kilomètre seulement, ce qui nous permet de distinguer très nettement à la jumelle les nombreux monastères et ermitages dans lesquels vivent 6.000 moines, et bâtis comme autant de petites forteresses dans les situations les plus pittoresques. Le mont Athos compte 20 grands couvents (17 grecs, 2 serbes, 2 bulgares et 1 russe). Certains de ces religieux vivent en pleine retraite et ne souffrent autour d'eux aucune femme ni même aucune femelle d'animal.

On contourne cette masse hérissée de pics aux pentes rapides ; puis le navire passe devant les presqu'îles d'*Hgiou-Oros* et de *Kassandra*. Le soleil se couche sur la mer. Le crépuscule naissant bleuit l'horizon et transforme les hublots de notre salle à manger en vraies turquoises. Tout est bleu, la mer, le ciel et les étoiles. Le spectacle est grandiose et, devant cette immensité, émeut l'âme.

Tandis que la nuit « sur nous étend ses voiles » le navire continue sa course, s'enfonce dans le golfe de Macédoine, puis s'arrête le lendemain 6 Mai vers 6 heures du matin à *Salonique* qui, après Constantinople, est la ville la plus importante de la Turquie d'Europe.

SALONIQUE. — Cette cité de 110.000 habitants, située au fond d'une large baie paisible comme un lac, s'étage en amphithéâtre. Vu du « *Bagdad* » le

coup d'œil est pittoresque. Le navire n'accoste pas au quai et les passagers doivent effectuer le débarquement en petite barque, obligés parfois de passer par les fourches caudines des bateliers tures, dont le prix n'est pas toujours uniforme.

Salonique est en fête aujourd'hui à l'occasion du lundi de la pâque grecque. Cette coïncidence n'est pas pour nous déplaire, car dans les rues circulent les costumes les plus divers. Les « cireurs » sont légion ici ; ils viennent vous importuner dans les cafés. Les cafetiers sont très tolérants et autorisent ces intéressants personnages à se livrer à leur peu lucrative profession.

Salonique se distingue des autres villes de l'empire ottoman par sa propreté qui, il ne faut pas s'y méprendre, n'a pourtant rien de hollandais. Elle est en train de s'embellir ; et, de grandes artères, sur lesquelles s'élèvent de gigantesques maisons, s'ouvrent un peu partout. Des boulevards plantés d'arbres lui donnent le cachet de nos grandes villes de province.

Salonique et ses environs abondent en débris de l'antiquité et en inscriptions. C'est par un soleil de plomb et un peu en courant que nous visitons l'ancienne Thessalonique.



MOSQUÉE SAINTE-SOPHIE.

La Cathédrale Ste-Sophie, convertie en mosquée et bâtie sur le même plan que la mosquée de Ste-Sophie de Constantinople, n'est plus livrée au culte

depuis son incendie. Elle n'a pas été réparée. On ne peut que le regretter pour l'art byzantin.

L'Arc de triomphe de Constantin est un des plus remarquables monuments de l'Orient. Heureusement pour l'archéologue, on vient de le restaurer très intelligemment.

La Citadelle occupe l'emplacement de l'ancienne Acropole. Deux de nos plus hardis excursionnistes en font l'ascension. Ils constatent en cours de route que les conseils de prudence donnés ne sont pas exagérés. Le haut de la citadelle abrite une colonie de brigands, dont la principale occupation est de rançonner les étrangers qui s'aventurent dans leurs plates-bandes. Leurs mines de gibier de potence font tourner les talons à nos camarades qui échappent à ce guet-apens sans demander leur reste.

Quelques jours avant notre arrivée, le fils d'un riche propriétaire de Salonique venait d'être enlevé à une quarantaine de mètres d'un poste de police et non loin d'une grande avenue très animée. Cet acte accompli avec une rare audace, dans le but d'obtenir une rançon très élevée du père, a produit ici une vive émotion.

A la suite de cette nouvelle on comprend aisément les trances de notre vigilant Directeur quand il a été mis au courant de la fugue de deux membres de l'excursion.

Mais nous rassurons M. Beaufort. Nos amis sont taillés en hercule. On n'enlève pas des blocs d'une pareille résistance. En cas d'alerte ils sauront se défendre « *unquibus et rostro* ».

Salonique est devenu un important centre industriel et un grand port d'exportation. Son port qui est très sûr peut contenir 300 bâtiments. Sa fortune grandissante commence à menacer celle de Constantinople.

NAVIGATION. — Nous quittons Salonique à 4 heures du soir. Au Sud-Ouest s'élève le majestueux Olympe (mont Lacha), d'une altitude de 3.000 mètres, où Homère plaçait le séjour des dieux. Sa masse imposante est coiffée d'un immense chapeau de neige.

Puis on assiste au défilé d'autres montagnes enveloppées de souvenirs mythologiques. Les monts *Pelion* et *Ossa*, moins élevés que l'Olympe, nous rappellent l'équipée des géants voulant escalader le ciel. Leurs fantastiques silhouettes s'enfoncent insensiblement dans les ombres du crépuscule. Les derniers feux du soleil viennent jeter sur la cime des vagues bleues des reflets de pourpre et d'or, donnant l'illusion d'un de ces riches tissus d'Orient sur lesquels scintillent les rubis et les émeraudes.

Ensuite l'astre se plonge dans les eaux et tout cet éclat s'évanouit. Alors flotte dans la voûte azurée le manteau bleu de la nuit parsemé d'étoiles, tandis que les voix cristallines de deux charmantes passagères arméniennes se mêlent harmonieusement au doux susurrement des flots argentés,

Et l'on descend ensuite dans sa cabine pour s'endormir, mollement bercé par le mouvement cadencé du tangage.

Le lendemain le navire se trouve en face de l'île d'*Eubée* (Négrepont) qu'il longe à peu de distance, passe dans le canal d'*Oros* resserré entre les montagnes de l'*Eubée* et de l'île d'*Andros*, et se trouve dans le rayon des *Cyclades*, groupe central des îles de l'Archipel dont *Syra* est la capitale.

L'arrivée à *Syra* est admirable. La ville, quand on la voit de la mer, ressemble à Alger-la-Blanche. On distingue très nettement sa division en trois quartiers. Leur ensemble forme géométriquement trois triangles. Toutes les maisons sont blanches ou bleues et, bâties avec terrasse, s'étagent assez uniformément. L'aspect est très pittoresque.

SYRA. — Quand nous mettons pied à terre, vers 2 heures de l'après-midi, les insulaires font la méridienne. La chaleur est torride et les rues sont désertes. Les géographes lillois, très endurants, et pressés par le temps, se voient forcés de la visiter avec 35° centigrades.

La ville moderne porte le nom d'Hermopolis (ville d'Hermès). On doit signaler comme curiosité la place où se trouve la Chambre de Commerce. Ce vaste emplacement rectangulaire, abrité contre le soleil ardent, est pavé entièrement de dalles de marbre blanc, ce qui augmente encore la luminosité. Il est encadré de palmiers alternant avec des acacias en fleurs. C'est dans ce petit coin de l'Algérie que sont situés les plus beaux cafés ornés d'arcades, fort heureusement, pour se mettre à l'ombre.

Le vieux *Syra* est le *Syra* d'en haut. Sous une température sénégalienne, par un large escalier brûlé par le soleil et un dédale de rues, la petite caravane grimpe en s'épongeant le front. Les dames alpinistes entraînent leurs compagnons ; tous ensemble enfin, la figure rôtie, nous parvenons au sommet de la colline, sur la plate-forme de l'église St-Georges, amplement dédommagés de nos fatigues par le magnifique panorama des *Cyclades*.

La descente se fait lentement sur des pierres polies et glissantes et nous retournons chercher la fraîcheur sur notre cher « *Bagdad* ». Sur le pont se trouve M. Robin, Consul de France à *Syra*, allié à une famille lilloise, et qui vient nous saluer au départ.

Il fait déjà nuit quand le navire se met de nouveau en marche. Notre programme subit en cours de route un complément d'excursion imprévue, car le commandant a reçu l'ordre de prendre des passagers à *Kalamata*.

NAVIGATION. — Nous suivons la côte de *Morée*. Après avoir traversé le canal de *Cervi* qui sépare l'île *Cervi* de l'île *Cerigo* (l'antique *Cythère*), nous doublons le cap *Matapan*, ce cap Tenare si redouté des anciens qu'ils avaient placé là l'une des entrées de l'enfer.

Vers 5 heures du matin nous entrons dans la mer *Ionienne*. Nous passons en

vue de *Navarin*, célèbre par sa bataille navale qui s'est livrée dans sa rade et où la flotte turque fut détruite par les forces coalisées de la France, de la Russie et de l'Angleterre en 1827.

En face de nous, le mont Taygète (2.409 mètres) se hérisse drapé dans son manteau de neige et insensiblement le « *Bagdad* » arrive à 10 heures dans le golfe de Kalamata.

Comme à Salonique et à Syra on n'accoste pas à Kalamata et il faut recourir aux bateliers du pays pour le transbordement. Nouvelle difficulté pour M. Beaufort.

KALAMATA. — Kalamata occupe l'emplacement de l'antique Phérœ, qui fut la principale ville maritime de la *Messénie* du Sud. La ville n'est guère intéressante.

Située à deux kilomètres du quai, une longue allée, poussiéreuse, conduit au centre de la petite cité grecque. Cette avenue est bordée de haies d'orangers en fleurs et entourée de grands jardins plantés de cactus, d'aloès et d'eucalyptus. On se croit transporté en Afrique. Cette végétation ne doit pas nous étonner. Kalamata est bien abritée ; et l'été y est très chaud. Aussi est-elle renommée par ses vergers et ses jardins !

Kalamata fait un grand commerce d'huiles, de figues, d'oranges, de melons et surtout de raisins de Corinthe. Ceux-ci nuisent considérablement à l'industrie des cocons jadis très prospère.

Grâce à ses exportations, cette petite ville jouit d'une certaine aisance et présente assez d'animation. La propreté ne brille pas sur les étalages, mais il faut tenir compte du soleil tropical qui défraîchit notoirement les denrées.

Le bazar très bien approvisionné — sauf de cartes postales — offre un coup d'œil original et la principale rue, assez large, construite par les Français, conduit du bazar à la rivière Nedon.

Ce qui nous surprend, c'est qu'on ne parle pas la langue française à Kalamata. Pour nous faire comprendre nous devons utiliser nos faibles connaissances de la langue anglaise. On parle anglais, mais nullement français. Nous en demandons — toujours en anglais — la raison. On nous répond que beaucoup d'Anglais s'arrêtent à Kalamata avant de se rendre à Sparte, mais qu'on y voit rarement des Français.

Notre promenade est donc sensationnelle. Notre amour-propre national en est flatté et je suis persuadé que le soir, dans la petite ville, le bruit se colportait que 20 Français, membres de la Société de Géographie de Lille, étaient passés à Kalamata. Et nous devons cette visite et ce succès au commandant du « *Bagdad* ». Sans lui Kalamata serait encore pour nous dans les ténèbres de la géographie.

Un canot nous ramène au navire. En attendant le départ, retardé par la quantité considérable de marchandises à embarquer, deux de nos amis ne

peuvent résister au désir de se rafraîchir dans l'onde bleue. La température du reste est délicieuse et la mer est un véritable lac. La transparence de l'eau nous permet de suivre leurs plongeurs et leurs évolutions.

Combien de Français se sont baignés dans le golfe de Kalamata ?

Enfin l'hélice tourne et le navire vogue vers *Patras*, où nous arrivons le jeudi 9 Mai, vers 9 heures du matin au milieu d'un décor noyé dans une lumière d'une tonalité exquise.

PATRAS. — Patras n'a pas de port. On jette l'ancre en face de la ville et on débarque en pleine rade. Des barquettes nous déposent sur le quai en face de la douane, pleine d'égards ici également pour les membres de la Société de Géographie de Lille ; et pourtant on nous l'avait signalée comme très vexatoire.

Malgré l'heure matinale les terrasses des cafés regorgent de monde, mais vers midi elles se vident, tellement la chaleur est torride, pour reprendre leur animation dans la soirée.

Nous parcourons rapidement la ville divisée en deux quartiers : la ville haute et la ville basse.

La ville haute renferme un château vénitien ; la ville moderne est bâtie entre la mer et l'emplacement de la cité antique. Les rues sont larges et à trottoirs de marbre : quelques-unes sont très droites et bordées de maisons à arcades.

Certaines rues près du quai sont corporatives. Dans les unes se trouvent tous les épiciers et les magasins de primeurs ; dans les autres se voient les marchands de nouveautés et les tailleurs.

Ce qu'il y a de plus intéressant à Patras, c'est le coup d'œil général du quai. Le mouvement est incessant. De temps en temps défilent des Grecs enjuponnés, vêtus de la fustanelle ou des Albanais en costume original venus dans le pays pour travailler dans les campagnes. Ces paysans sont très sobres ; végétariens ils ne mangent de la viande qu'une fois par semaine ; ce sont d'excellents travailleurs.

Patras est la première ville maritime commerçante de la Grèce. On exporte annuellement 20 millions de litres de raisins de Corinthe ; c'est aussi un grand marché d'huile, de coton, de figes et de soie.

La station du chemin de fer à voie étroite est située au bout du quai. Les wagons, dans lesquels les gamins du pays jouent à cache-cache, sont éparpillés sur la voie, jusqu'à ce qu'une locomotive vienne les rassembler. Ils sont déjà bondés de voyageurs. Aucune police de surveillance, aucun employé du train ne viennent vous renseigner. Ils montrent le bout de leur nez quand la cloche signale le moment du départ. Et quel départ ?

Le train s'avance le long du quai ; pas de barrière au passage. Aussi les mêmes gamins se soucient du conducteur comme de Colin-Tampon, sautent

sur les marches, mendent aux portières et descendent à la prochaine station !

Ces petits incidents sont vite oubliés devant la beauté du panorama qui, pendant tout le trajet de Patras à Athènes, va se dérouler à nos yeux.

Je ne saurais assez recommander aux touristes ce mode de locomotion.

Le train suit constamment la côte Sud du golfe de Patras d'abord, ensuite celle du golfe de Corinthe. A nos pieds la mer bleue, sur la rive opposée les montagnes avec leurs sommets neigeux. Quand la mer s'esquive à nos regards, ce ne sont que paysages désolés, plaines stériles et fleuves sans eau à cette saison.

Parfois surgissent les murailles crénelées d'une vieille ville telle que *Lépante*, dont la célèbre bataille navale eut lieu, non par ici, mais à l'embouchure du golfe de Patras. Nos souvenirs classiques affluent à la vue des lignes harmonieuses des monts *Parnasse* et *Hélicon*, si chers à nos poètes.

Le train s'arrête quelques instants à *Corinthé*, une des cités les plus florissantes de l'ancienne Grèce, aujourd'hui déchu de sa splendeur et souffrant de la concurrence de Patras où s'arrêtent la plupart des navires d'Europe. La « nouvelle Corinthe », pour reconquérir sa prospérité, escompte le succès du canal de Corinthe ; malheureusement le fameux canal maritime sur lequel on fondait tant d'espérances est plutôt délaissé à cause de son étroitesse. Les grands navires n'osent s'y engager. La longueur du canal est de 6.540 mètres et la largeur de 22 mètres ; la profondeur d'eau est de 8 mètres. A l'endroit le plus élevé la tranchée mesure 80 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Les touristes descendent surtout à *Corinthe* pour visiter l'Acro-Corinthe, beau rocher se dressant à 600 mètres au-dessus de la ville. Il n'est pas au monde un lieu comparable à cette acropole pour réveiller les souvenirs antiques.

En route pour Athènes ! La voie s'élève très lentement sur un plateau séparant le golfe de Corinthe du golfe Saronique et franchit le canal de Corinthe sur un pont de 92 mètres. Elle domine les flots bleus et décrit des méandres qui nous font découvrir des points de vue nouveaux et des perspectives inattendues.

Toutes les îles passent sous nos yeux. Nous longeons toujours la mer sur une route taillée à vif dans le roc ; les courbes sont d'une hardiesse effrayante. A mon avis cette route est plus belle que celle de la Corniche de Nice. Puis la plaine d'Athènes commence, plaine aride avec des arbres ralougris, rappelant un peu la campagne romaine.

Il est 7 heures et demie. Nous sommes à *Athènes* et descendons à la gare du Péloponèse, qui est plutôt une gare de petite ville de province que celle d'une capitale.

Le roi de Grèce, entouré de quelques personnages de la Cour, est sur le

quai, non pour nous saluer, mais pour recevoir un prince de Bavière qui descend de notre train.

Nous nous dirigeons en voiture vers notre hôtel par des chemins poussiéreux et des rues désertes, ce qui nous cause une certaine déception qui s'évanouit dès que nous pénétrons dans les beaux quartiers très anciens et resplendissants sous les feux des lumières électriques.

Le lendemain des landaus confortables sont alignés devant l'hôtel. La visite de la ville se fait ainsi sans fatigue.

ATHÈNES. — Avant la constitution du royaume de Grèce en 1834, Athènes n'était qu'une bourgade gréco-allanaise de 300 maisons groupées au Nord de l'Acropole. Sa population en 1870 s'élevait à 50.000 habitants. Aujourd'hui Athènes est une cité opulente et compte près de 150.000 âmes.

Les quartiers neufs datent de la fin du XIX^e siècle et actuellement la ville s'embellit de jour en jour, grâce à des généreux donateurs enrichis par la banque ou le commerce. Malheureusement elle est mal défendue contre l'aveuglante réverbération produite par tous les marbres blancs des façades de ses maisons et les dalles blanches de ses immenses trottoirs.

La chaleur extrême, le manque de pluie, la terrible poussière, l'abondance des moustiques ne rendent pas son séjour très agréable en été. Aussi beaucoup de familles athéniennes s'expatrient de Mai à Octobre !

Au moment de notre passage, la chaleur est déjà insupportable et nous force à retarder dans l'après-midi l'heure du départ en excursion.

Le soir la ville renaît à la vie et au bruit. Les promeneurs sont nombreux ; les terrasses des cafés bourdonnent sur les places de la Concorde et de la Constitution. L'apéritif grec est ordinairement un petit verre de mastic, liqueur assez analogue à notre anisette, mais beaucoup plus forte, qui doit son nom et son parfum à la résine d'un lentisque, *terebinthus leutescus*, que l'on recueille surtout dans l'île de Chio. En même temps que le petit verre de mastic, on vous apporte une olive et un verre d'eau.

Tous les soirs sur la place de la Constitution, où est situé notre hôtel, une foule compacte se masse pour assister à un concert symphonique qui se prolonge jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les excursionnistes lillois, malgré la douceur de cette musique sous le ciel attique, préfèrent à la lyre du divin Orphée le pavot du grave Morphée et se trouvent chaque soir dans la nécessité de se livrer à un sommeil réparateur.

Athènes vit surtout par son passé. Les détracteurs disent que ses temples ne sont plus que des carrières de marbre et que cette ville est en dépérissement complet.

De l'avis des archéologues, elle peut encore être considérée comme une des plus riches villes de la Grèce et tous ses monuments évoquent de chers souvenirs de l'hellénisme.

Les touristes qui ne conservent pas une bonne impression d'Athènes sont ceux qui n'ont pas préparé leur voyage.

Pour que cette excursion soit profitable, il faut faire appel à ses souvenirs classiques, aimer l'archéologie, et s'intéresser à ces ruines qui renferment toute l'histoire de ce pays qu'un poète ancien appelait si justement « la Grèce de la Grèce ». On ne visite pas la Grèce comme on visite la Suisse et la Norvège avec les seuls yeux du corps, mais aussi et surtout avec les yeux de l'esprit.

L'impression très vive que l'on éprouve à la vue des antiquités d'Athènes ne tient pas seulement à l'incomparable beauté de ses édifices, mais surtout à la façon incomparable avec laquelle ils se détachent si nettement sur le fond uniforme de la ville. Lorsqu'on est sur l'Acropole, on regarde avec les monuments, le cadre merveilleux qui les entoure. Tout ce décor est illuminé par la lumière grecque et la pureté de l'atmosphère. Le bleu du ciel se répand partout : l'ombre là-bas est pleine de clarté.

M^{me} Séverin, Directrice du Collège de jeunes filles de Roubaix, dans une magistrale et inoubliable conférence à la Société de Géographie de Lille, nous a fait entrevoir toute la richesse archéologique de ce pays, dont la beauté a



L'ACROPOLE.

exercé sur elle une sorte de puissant sortilège, et nous a parlé d'Athènes avec une allure littéraire remarquable dont nous garderons longtemps le souvenir.

Moins bien que notre distinguée collègue, je vais très rapidement et très

simplement signaler ce que nous avons vu au cours de notre promenade dans la capitale de la Grèce.

ACROPOLE. — Athènes possède une chose unique au monde, l'*Acropole*, rocher isolé aux arêtes vives, élevé de 150 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur lequel habitaient ses premiers habitants.

Les voitures montent à mi-chemin par une route en lacets. On entre à l'*Acropole* par la porte dite *Porte Beulé*, du nom de Charles Beulé, archéologue français et membre de l'École française d'Athènes en 1852, dont les fouilles sont restées célèbres. C'est lui qui a déblayé le versant Ouest et qui a découvert ce qu'il a appelé les fortifications de l'*Acropole*.

LES PROPYLÉES. — Les premières ruines que l'on rencontre après avoir franchi le seuil de l'*Acropole* sont celles des *Propylées*. Ainsi que leur nom.



TEMPLE DE LA VICTOIRE APTÈRE.

l'indique ils forment en quelque sorte la porte d'honneur ouvrant le sanctuaire.

La toiture est tombée ainsi que l'entablement ; il ne reste plus en place que des pans de muraille et des colonnes de marbre à la chaude patine d'une teinte dorée que l'âge donne aux édifices dans les pays où l'humidité est inconnue. Dans nos pays, au contraire, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre.

TEMPLE DE LA VICTOIRE APTÈRE. — Le Temple de la Victoire Aptère est situé, en avant des Propylées, sur une terrasse haute de 8 mètres. Sur un banc de la plate-forme se repose et rêve une famille lilloise ; cette rencontre fortuite réjouit les dames de l'excursion. Pour l'honneur de notre patrie, j'eusse désiré que cette rencontre se fit à Kalamata pour prouver aux indigènes de ce pays que le Français voyage autant que l'Anglais.

De la terrasse, derrière le temple, on a sur toute la contrée une vue splendide. C'est là, selon la légende rapportée par Pausanias, que se tenait *Égée* attendant le retour de son fils *Thésée*. C'est là qu'il se précipita en voyant la voile noire flotter au lieu de la voile blanche qui devait lui annoncer la victoire sur le Minotaure.

LE PARTHÉNON. — Le Parthénon dédié à Minerve est un des plus éloquents témoignages de l'architecture antique. Il donne bien l'impression de la grandeur et de la force. Il n'est pas colossal et, comme l'a dit un archéologue, il serait à l'aise dans la nef de Saint-Pierre de Rome.

« Tout se tait, a dit Lamartine, devant l'impression incomparable du Parthénon, ce temple des temples, décoré par Phidias, espèce de révélation divine de la beauté idéale reçue un jour par le peuple artiste par excellence et transmise par lui à la postérité en blocs de marbre impérissable et en sculptures qui vivront à jamais ».

Malheureusement une explosion survenue pendant le siège d'Athènes par les Vénitiens et les dévastations éhontées commises par les Anglais, qui se sont emparés des plus belles statues et des frontons, ont complété l'œuvre destructive du temps. Tous ces produits du vandalisme sont au British Museum de Londres.

ERECHEÏON. — L'*Erechtheïon* s'élève près du Parthénon et attire l'attention des visiteurs par la grâce variée de ses portiques et la finesse de sa décoration.

Cet édifice d'ordre Ionique contient de beaux morceaux d'architecture, entr'autres le *Portique des Caryatides* ; c'est bien ici l'art grec, idéal et classique où plane partout l'âme légère de l'antiquité.

Le petit musée de l'Acropole, construit en 1878, est exclusivement destiné aux antiquités découvertes sur l'Acropole même. Il contient donc les fragments de sculpture tombés des temples et des objets trouvés dans les remblais.

Les fouilles n'étant pas terminées, ce musée peut donc s'enrichir de pièces intéressantes.

Ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les bas-reliefs du Temple de la Victoire Aptère et surtout les sculptures des frontons et de la frise du Parthénon.

Notre visite de l'Acropole et de ses dépendances est terminée. Si l'Acropole n'est qu'un amas de ruines, ce sont en tous cas les plus belles ruines du monde, et, ce qui double le grandiose effet de ces nobles débris, c'est leur groupement au sommet de ce monticule rocheux.

Je comprends maintenant le rêve caressé par les artistes de visiter ce coin d'Athènes par un clair de lune. Quelle magique vision sous la troublante lumière de l'astre des nuits ! Quelle impression étrange ! Quel spectacle inoubliable !

Continuons notre pèlerinage sur cette terre classique et évoquons encore nos souvenirs.

THÉÂTRE DE BACCHUS. — Le Théâtre de Bacchus, d'imposante architecture, est assez bien conservé.

C'est un des plus beaux vestiges de l'antiquité. Il pouvait contenir 25.000 spectateurs et était construit tout en marbre. Il servait aussi de tribune où plusieurs philosophes tenaient école et venaient développer leurs doctrines.

THÉÂTRE DE L'ODÉON. — Le Théâtre de l'Odéon, en marbre également, est le seul théâtre de l'antiquité qui était couvert par une toile, dit notre cicerone, ou d'un splendide plafond en bois de cèdre, dit le guide Baedeker.

Il fut construit par un riche Grec en mémoire de sa femme pour servir en toute saison aux concerts et aux représentations dramatiques des Athéniens. Les gradins ont été retrouvés presque entiers avec leurs escaliers et couloirs de circulation. Les fouilles continuent.

ASKLAPÏON. — Le temple d'Esculape est à Épidaure, mais ici se trouve la source sacrée de l'Asklépion qui suinte d'un rocher et se déverse dans un réservoir où se développent des myriades de bactéries. C'est dans cette eau saumâtre que les malades font leurs ablutions et c'est devant l'autel d'*Hygie* qu'ils viennent demander la guérison au dieu médecin.

Le culte d'Asklépios est resté en honneur à Athènes jusqu'à la fin du V^e siècle de notre ère.

ARÉOPAGE. — L'Aréopage s'élève entre l'Acropole et la colline des Nymphes. C'est là que siégeait le célèbre tribunal et il n'est peut-être pas d'endroit, dans l'antique Athènes, auquel sont attachés de si redoutables souvenirs et de plus terribles légendes.

On voit l'emplacement de la tribune creusée dans le roc, tribune où Périclès, Alcibiade et Démosthène firent entendre leurs voix et où Socrate parla au « peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre ». Si c'est dans cette enceinte que tant de décrets iniques ont été prononcés, c'est là aussi que d'éminents citoyens firent éclater leurs généreux accents contre les tyrans de leur patrie.

MAISON DE SOCRATE. — On visite aussi les chambres souterraines connues sous la *Maison de Socrate*, qui sont situées en face du Théâtre de l'Odéon.

Rien n'atteste que cette demeure ait servi de prison à Socrate. Le guide dit aussi que c'est là qu'il s'est empoisonné avec la ciguë. Je me demande si ce n'est pas une tradition fantaisiste, car ces explications ne reposent sur aucune donnée positive.

ARC D'HADRIEN. — L'Arc d'Hadrien, porte très décorative, se trouve



L'ARC D'HADRIEN.

dans un état satisfaisant de conservation. Sur les frises du portique se lisent les

inscriptions si connues : « C'est ici l'Athènes de Thésée, l'ancienne ville. C'est ici la ville d'Hadrien et non celle de Thésée ».

Il ne résulte pas de ces attestations que le monument a été élevé par l'empereur Hadrien lui-même. Tout porte à croire qu'il fut érigé par les Athéniens en signe de reconnaissance pour le fondateur de la nouvelle Athènes.

Après avoir passé sous l'Arc d'Hadrien on entre presque immédiatement dans l'enceinte de l'*Olympeion*.

TEMPLE DU JUPITER OLYMPIEN. — Le Temple de Jupiter Olympien était le plus vaste monument d'Athènes.

Il contenait la statue colossale de Jupiter, une des œuvres géniales de Phidias, et s'élevait à l'endroit où, selon la tradition, s'étaient écoulées les dernières eaux du déluge et où Deucalion reconnaissant avait fondé le premier temple de Jupiter.

Des 120 colonnes de marbre dont se composait l'édifice, il n'en reste plus que 14. Une de ces colonnes a été renversée par le terrible ouragan de 1852. Les morceaux gisent par terre, séparés en disques énormes, non abîmés. On peut ainsi étudier de près l'énorme chapiteau corinthien qui n'a pas moins de trois mètres de large à la partie supérieure.

La vue de ces majestueuses ruines, isolées sur une esplanade déserte, produit une vive impression.

MONUMENT DE LYSICRATE. — Le monument de Lysicrate est un très gracieux édifice qui s'élève sur une petite place.

Il a été longtemps connu à Athènes sous le nom de *Lanterne de Démosthène* et les habitants supposaient assez ridiculement que l'orateur s'y enfermait pour préparer ses discours. Le peuple l'appelle encore aujourd'hui *Lanterne de Diogène*.

Le monument de Burns d'Édimbourg est la copie du monument de Lysicrate d'Athènes. Du reste quelques édifices de la capitale de l'Écosse rappellent ceux de l'Acropole.

TEMPLE DE THÉSÉE. — Le Temple de Thésée est un monument d'ordre dorique très pur et très bien conservé. Vu à distance son aspect est tout à fait majestueux. Toutes ses formes architecturales se détachent bien sur le ciel bleu et ne sont pas écrasées par des constructions.

LE STADE. — Le Stade que nous visitons par un soleil de plomb étend devant nous ses gradins de marbre blanc sur lesquels peuvent s'asseoir 75.000 personnes.

C'est sur le même emplacement que, 350 ans avant J.-C., les Athéniens s'exerçaient entre eux à la course et combattaient sérieusement pour les prix.

Les Grecs ne concevaient rien de comparable à la victoire qu'on y remportait. C'était le comble de la gloire. Horace disait qu'elle élevait les vainqueurs au-dessus de la condition humaine ; ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des dieux.

A l'époque romaine, des combats de gladiateurs et des grandes chasses furent donnés dans le Stade. Quand Hadrien présida les jeux gymniques, on y chassa 1.000 bêtes féroces données par l'empereur.

Aujourd'hui les sports sont un peu moins sanguinaires. Les agiles coureurs, les nerveux gymnasiarques et les adroits discobales se livrent à leurs jeux favoris dans cette véritable fournaise où leurs muscles surchauffés sont mis à la torture. Quelle leçon d'endurance ! Et nous ne pouvons que rendre hommage à ce peuple énergique qui a tant lutté pour son indépendance.

CIMETIÈRE DU CÉRAMIQUE. — Descendons au cœur de la ville et visitons le Cimetière du Céramique, nécropole découverte en 1861 pendant le percement de la route du *Pirée*.

Il doit son nom à sa situation sur un territoire appelé *Céramique extérieur*, à cause des poteries et des tuileries installées dans ce quartier. D'après Aristophane, un marché de courtisanes se tenait au mur du Céramique, comme au mur de graffite.

Au cours de ces travaux on a mis au jour quelques tombes athéniennes admirées dans l'antiquité.

Notre promenade dans ces allées désertes est fort intéressante et nous permet de dégager l'esprit de cette époque. Les sculpteurs athéniens représentaient de préférence sur les monuments funéraires des scènes de la vie domestique et des scènes d'adieu. Ici la morte est par exemple occupée à sa toilette ; elle reçoit un coffret des mains de sa servante. Là-bas le mort, entouré des siens, leur presse une dernière fois la main. Quelquefois des animaux sont dressés en grandeur naturelle sur le socle des tombes et semblent ainsi en être les gardiens.

Ce que nous venons de parcourir appartient à l'Athènes antique. Durant notre court séjour beaucoup de curiosités nous ont échappé, mais celles que nous avons visitées nous ont permis d'apprécier le génie grec. L'amour de la patrie et de la liberté n'était pas pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un sentiment éclairé et fondé sur le goût du beau.

MUSÉE NATIONAL. — Jetons un rapide coup d'œil sur le *Musée National*, vaste bâtiment construit en 1889. Dans ce remarquable Musée, on centralise les antiquités provenant des fouilles faites par l'État. Deux séries y sont particulièrement riches : la série des œuvres archaïques et la série des reliefs funéraires. Cette dernière, par son impression d'ensemble, traduit bien les croyances et les idées des anciens Grecs.

Toutes ces œuvres originales sont méthodiquement classées et peuvent être examinées avec fruit.

LE PALAIS ROYAL. — Le *Palais Royal* domine la place de la Constitution. La reine d'Angleterre est actuellement chez le roi de Grèce, ce qui nous empêche de visiter l'intérieur du palais, qui n'a du reste rien d'artistique. Quant à l'extérieur, c'est un grand édifice quadrangulaire, d'un aspect lourd et monotone. Il a plutôt l'apparence d'une caserne que d'une résidence royale, et, de plus, il est maladroitement badigeonné de couleur jaune pour imiter, dit-on, la patine des marbres de l'Acropole, ce qui a fait dire à Edmond About que c'est « une insulte à Phidias ».

En face du Palais Royal se trouve la Légation de France, où nous sommes très aimablement reçus. M. l'Ambassadeur est très heureux de notre visite et s'intéresse beaucoup à l'excursion que nous effectuons et qui se termine sous d'heureux auspices.

L'UNIVERSITÉ. — L'Université est un des plus beaux monuments de l'Athènes grecque.

Cet établissement a été fondé par souscription et organisé à la manière allemande. Le nombre des étudiants est de 2.500, dont les trois quarts pour le droit et la médecine.

Parmi les professeurs, l'Université d'Athènes compte un de nos anciens et distingués maîtres de l'Université de Lille. Avec M. le Dr Phocas, plusieurs de nos membres ont passé quelques heures charmantes pendant lesquelles ils ont pu visiter l'hôpital, vieille bâtisse qui disparaîtra sous peu, et sa clinique privée, vaste hôtel très aéré et bien aménagé pour l'usage hospitalier.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES. — L'Académie des Sciences, située à côté de l'Université, a été construite aux frais du baron Sina de Vienne, en 1885, dans le but d'y établir l'Institut de Grèce analogue à l'Institut de France.

Cet édifice a été érigé à l'imitation des monuments de la Grèce ancienne aux portiques ioniens ; aux frontons décorés de statues, et rehaussé de vives couleurs et de dorures.

PHALÈRE. — Les excursions dans les environs d'Athènes sont également très intéressantes.

La température est tellement sénégalienne que nous nous sentons le besoin d'aller une après-midi au devant de la brise marine et nos voitures nous conduisent à *Phalère*, plage favorite de la société athénienne qui s'y donne rendez-vous pour y prendre des bains.

Sillonnée de jolies villas, la baie de Phalère présente un coup d'œil charmant, animée souvent par la présence d'escadres étrangères. Dans ses eaux

bleues sommeillent actuellement un croiseur anglais et un croiseur russe. Subitement un remous se produit sur le navire anglais et nous assistons de loin à une baignade générale des marins du bord.

Quelques excursionnistes, au pied alpin, préfèrent la prise de la montagne à celle de la mer, et s'en vont par cette chaleur torride escalader le mont escarpé de *Lycabette*, que les Grecs modernes appellent *Montagne de Saint-Georges*, du nom de la petite chapelle qu'ils y ont élevée. Nos alpinistes féminins reviennent enchantés de leur excursion, car du sommet la vue embrasse une grande partie de l'Attique. Le Lycabette est certainement le point le plus favorable pour étudier la topographie d'Athènes et de ses environs.

LE PIRÉE. — Nous quittons Athènes le dimanche 12 Mai par le même soleil et la même poussière et c'est en voiture que nous arrivons au *Pirée*, port d'Athènes qui en est éloigné de 8 kilomètres.

Cette ville moderne, dont l'accroissement a été plus rapide que la capitale de la Grèce, a une population actuelle de 55.000 habitants.

Aujourd'hui le Pirée a beaucoup dépassé Patras et Syra. La ville n'offre aucun intérêt; seul son quai présente de l'animation. Les plus gros navires de guerre peuvent y mouiller et c'est l'une des plus importantes escales des grandes Compagnies de navigation française, italienne, autrichienne, allemande et roumaine.

En devenant un grand entrepôt de denrées, céréales, charbons, bois, etc., le Pirée s'est transformé petit à petit en ville industrielle et les fabriques surgissent de tous côtés.

Dans le port les navires sont nombreux; un mouvement de barques le sillonne en tous sens, ramenant les passagers à leurs navires respectifs. Le coup d'œil est vraiment pittoresque.

Le « *Sénégal* » est sous pression. Les passagers sont nombreux à bord. C'est ce paquebot des Messageries Maritimes qui va nous ramener dans notre chère patrie.

NAVIGATION. — A 11 heures il largue ses amarres. Nous faisons nos adieux à cette terre classique, chantée par Homère, qui n'existait pour nous que dans le pays du rêve et que nous avons touchée du doigt de la réalité.

Bientôt le sommet déchiqueté du Lycabette et le glorieux rocher de l'Acropole disparaissent à nos yeux.

La longue traversée commence.

Nous revenons sur nos pas en contournant de nouveau la Morée. Nous avons bien le temps de faire connaissance d'abord avec le distingué commandant du « *Sénégal* », M. Ristorcelli et ses aimables officiers, ensuite avec les passagers de toute nationalité. L'intimité est vite scellée.

On voit passer des types de races différentes. On entend toute espèce

d'idiomes. A côté des touristes de tous pays se rencontrent des riches négociants venant faire du négoce en France ou des industriels français revenant d'une tournée d'affaires à l'étranger. Et, si l'on se sent tant soit peu moralisé, on a le loisir de se livrer à de curieuses études de mœurs, au milieu de cette foule si mélangée que l'on coudoie, comme dans une rue de Lille.

Là-bas, à l'avant du navire, grouille étendue sur des lambeaux de tapis une foule d'émigrants pour les deux Amériques. Les femmes sont entassées en un monceau, comme des ballots de marchandises, entourées de leur progéniture ; les hommes fument et jouent aux cartes. Ce coin tout oriental est très bruyant sous ce ciel bleu et par une mer si clémente.

C'est ainsi que les heures fuient, et, insensiblement, le navire poursuit sa course.

De temps en temps pour rompre la monotonie de la traversée, de blanches mouettes escortent la poupe, en quête de morceaux de pain qu'on leur lance dans l'eau ; ou bien encore le cri de la sirène avertit un ermite niché dans une montagne qu'un bateau passe dans ses parages. C'est alors un échange de saluts. Le solitaire répond par un tintement étouffé de cloche et agite quelque chose de blanc. J'ignore si c'est son mouchoir...

On n'a aucun renseignement sur ce bizarre anachorète. Le commandant sait qu'il habite là depuis une douzaine d'années. Sa retraite est vraiment mystérieuse. Son ermitage paraît microscopique et ne semble pas très éloigné de la mer, ce qui lui permet de... pêcher à la ligne pour se distraire et pour se sustenter.

Singulière existence ! Qui connaîtra jamais un jour son histoire ou son roman ? Amours, religion, politique conduisent quelquefois à l'exil volontaire, à l'abnégation. Peut-être aussi ce reclus est simplement un détraqué, un vain chercheur de la pierre philosophale dans ces montagnes du Péloponèse !

Quoi qu'il en soit, il vit ici avec son secret et personne ne songera jamais à troubler sa solitude. Seul, le sifflet des navires qui sillent dans la mer Égée le rappelle à la réalité. Quand sa clochette ne tintera plus, le pauvre ermite aura déserté sa Thésaïde pour le... grand voyage probablement.

Il est 8 heures du soir. Les croupes des montagnes se noient dans des flots de lumière crépusculaire et présentent des nuances bleues, rosacées et violettes, qui, fondues ensemble, forment une teinte admirablement douce à l'œil. On se promène d'un bout à l'autre du navire, heureux de contempler ce grandiose spectacle de la descente de la nuit sur la plaine liquide dans l'embrassement du firmament.

Les *Caps Malée et Matapan* ne troublent pas notre sommeil. Le lendemain lundi 13 Mai nous sommes dans la mer Ionienne.

Dès le potron-jaquet tout s'éveille à bord et se ranime. Les matelots font la

toilette du bâtiment. Les passagers viennent par petits paquets sur le pont respirer l'air salubre du matin et la nouvelle vie recommence.

Le hasard du tourisme nous apprend que le « *Sénégal* » transporte à Marseille des comédiens revenant d'Asie-Mineure. L'un de nous, avec un flair d'impresario, s'intéresse au sort de ces artistes, dignes de pitié, et organise pour la Caisse des Naufragés et pour eux, une soirée à bord.

Toute la journée est employée aux détails de la fête de bienfaisance qui promet d'être ravissante et surtout fructueuse.

Un programme est imprimé et distribué ; les matelots improvisent un théâtre drapé aux couleurs de toutes les nations. Le soir un jet de lumière électrique fait ressortir les toilettes légères des dames et à 8 heures et demie la soirée de gala ouvre ses portes à la... charité. Chansonnettes comiques, monologues, vers de Rostand, comédie, forment un répertoire varié à même de dérider les farouches Américaines et les pudibondes Anglaises.

La soirée est délicieuse. Les vagues accompagnent en sourdine ce concert en pleine mer et les rayons lunaires déversent leur blanche clarté sur cette élégante assemblée. Dans l'escarcelle tombe une pluie de piécettes à l'effigie de presque tous les souverains d'Europe. L'obole de la charité est internationale et nous avons l'extrême satisfaction de donner au commandant du « *Sénégal* » une somme assez rondelette pour la caisse de secours des marins naufragés et quelque soulagement à l'infortunée de nos artistes qui rentraient en France pauvres comme Job.

Comme Titus, nous n'avons perdu notre journée !

La nuit nous passons dans le détroit de *Messine* sans tomber de *Charybde* en *Scylla*. Au contraire, après un doux bercement, le lendemain mardi 14 Mai, les intrépides de notre groupe sont à 4 heures du matin sur la passerelle du Commandant pour voir le panache de fumée du Stromboli, volcan très actif de l'archipel des *Iles Lipari*.

Nous passons à quelques kilomètres du géant et nous recevons à cette distance une pluie de cendre qui nous remet en mémoire « que nous sommes poussière et que nous retournerons en poussière ».

Près de moi se trouve un touriste écossais, membre de la Société de Géographie d'Édimbourg, très vigoureux malgré ses 75 ans. Il est venu aussi pour admirer le Stromboli et me raconte que tous les matins il est à côté de l'officier de service pour assister au lever du soleil.

En effet, à ce moment, l'astre du jour commence à s'éclairer et le bon vieillard m'entraîne vers ce spectacle féerique. Les yeux remplis de larmes, il reste en extase et de temps en temps fait entendre ces paroles « Beautiful Sun ! Beautiful Sun ! Ce vaillant vieillard est un héliophile enragé. Son tourisme consiste dans la contemplation des levers et des couchers de soleil sur la mer. Le voyage qu'il vient de faire en Égypte n'avait d'autre but « Beautiful Sun of Egypt ! »

Nous naviguons toute la journée sur cette admirable mer Tyrrhénienne et le long de ces côtes qu'a fait vibrer la lyre de Virgile.

Salerne apparaît bientôt au fond de son golfe radieux. Le « *Sénégal* » passe entre la pointe de Campanella et l'île Capri, dont nous apercevons nettement la trouée dans le rocher.

Tous les passagers sont sur le pont pour admirer le féerique panorama qui va se dérouler jusqu'à *Naples*.

Sorrente, perchée sur une falaise, *Cassellamare*, sur les rives du golfe azuré, *Torre-Annunciato*, *Resina* et *Portici* sont groupés autour des flancs décharnés du Vésuve qui domine ces villes ensoleillées et qui, en ce moment, semble plongé dans une profonde léthargie préparant peut-être sournoisement un prochain réveil terrible.

Enfin la courbe gracieuse de la superbe baie de Naples s'étale à nos yeux ravis, et la ville avec ses couleurs variées se détache sur le bleu foncé du ciel. C'est un saisissant spectacle.

À 3 heures, le « *Sénégal* » arrête sa course et se place à 500 mètres du quai.

Immédiatement il est envahi par une nuée de commissionnaires et de faclini se jetant sur nous, comme une meute affamée sur une proie, ce qui retarde un peu le débarquement. En attendant, des plongeurs napolitains guettent les pièces de monnaie des passagers et des piferari chantent des airs populaires.

Une chaloupe à vapeur nous transporte à terre. Le navire ne relâchant que six heures à Naples, nous utilisons le mieux possible ce court espace de temps.

La plupart de nos excursionnistes connaissent déjà du reste cette ville joyeuse et folâtre ; mais on éprouve toujours le même plaisir à la visiter. Son aspect, ses hautes maisons, ses rues animées, ses voitures pittoresques, sa population active et criarde excitent sans la fatiguer la curiosité des visiteurs.

Ce qui ne varie pas non plus à Naples c'est l'insolence des cochers quand arrive le quart d'heure de Rabelais. Malgré les précautions prévues et prises d'une convention en règle, leur mémoire habile fait oublier le prix arrêté, d'où invectives tapageuses qui finissent par énerver les natures les plus placides.

Après une promenade aussi mouvementée, on retrouve avec satisfaction le calme à bord du « *Sénégal* » et sous la chaude couleur de ce beau ciel d'Italie.

La mer qui baigne Naples a des images si douces qu'elle offre à la pensée un espace immense où l'imagination s'égaré et où le poète sent naître en lui les rêveries les plus suaves et les conceptions les plus puissantes.

Quel panorama en effet que celui que nous avons devant les yeux ?

La ville vient de s'allumer de mille feux, illuminant ses rues étagées et la ceinture de ses immenses quais dont la réverbération de la lumière blanche donne des tons argentés aux eaux du golfe.

Des nacelles éclairées à l'acétylène, remplies de musiciens, entourent le

navire ; et, jusqu'à ce qu'il ait levé l'ancre, nous sommes enveloppés de flots de mélodie.

A 10 heures du soir, la sirène annonce le départ. Les passagers ne quittent pas le pont et ne peuvent s'arracher à toutes ces beautés. Dans la mer les masses noires des îles d'*Ischia* et de *Procida* semblent d'immenses géants accroupis sur les eaux ; sur le continent *Pouzzoles* et le promontoire de *Pausilippe* profilent sur l'horizon leur ligne sombre, et, plus haut, le *Château St-Elme* barre le ciel de ses formes fantastiques dans la nuit.

Puis tout s'éteint. Naples disparaît et les ténèbres s'épaississent conviant les passagers au repos.

C'est le retour vers la France.

Le mercredi 15 Mai le « *Sénégal* » passe vers 2 heures de l'après-midi à côté de l'île d'*Elbe* et s'engage entre le cap *Corse* et l'îlot verdâtre de *Giraglia*, ne suivant pas la voie habituelle des Bouches de Bonifacio.

A partir de ce moment la mer devient houleuse et irascible au fur et à mesure que nous approchons de notre bien aimé pays, et, le soir, le pont est désert.

Le lendemain matin les dames de l'excursion se racontent leurs mésaventures stomacales qui sont vite oubliées, du reste, quand on leur annonce les côtes de *France*.

On découvre bientôt l'île de *Porquerolles*, la première des îles d'Hyères, puis la rade de *Toulon*, au fond de laquelle le mont *Faron* élève son chanve sommet.

Au large on aperçoit l'île et le phare de *Planier*, sentinelle avancée du port de Marseille, et plus loin, debout, sur le roc, le *Château d'If*, aux vieux et romanesques souvenirs.

Enfin voici *Notre-Dame de la Garde* ! Marseille ne tarde pas à développer devant nous son imposant panorama.

A 8 heures le « *Sénégal* » entre dans le port de la Joliette, et vers 9 heures, nous mettons le pied sur le sol français.

La dislocation du groupe se fait dans la ville phocéenne. Deux de nos amis déjà se sont laissé séduire par la beauté de Naples et ont prolongé leur voyage dans les environs de cette ville enchanteresse. Quelques-uns restent à Marseille dans leurs familles pour se reposer des fatigues du voyage ; d'autres toujours intrépides continuent à excursionner dans le Midi de la France. Paris retient aussi des membres de l'excursion ; de sorte que la rentrée à Lille le jeudi 16 Mai à 8 heures et demie du soir, est un peu moins triomphale que le départ, car le groupe est réduit à sa plus simple expression.

Tout a contribué à rendre ce voyage un des plus intéressants qu'ait faits jusqu'à ce jour la Société de Géographie de Lille.

La santé des excursionnistes a été parfaite et le médecin de la petite caravane n'a eu à rédiger aucun bulletin de maladie. Le temps aussi a été excep-

tionnellement beau. La pluie qui a arrosé nos deux premiers jours s'est vue chassée par la fée qui préside aux voyages de la Société de Géographie de Lille ; et, pendant 32 jours, le soleil a pris sa place pour nous accompagner dans tous les pays traversés. Ce n'est que sur la route de Marseille à Paris que nous l'avons retrouvée, augmentant ainsi la tristesse du retour.

Pour ce beau voyage nous avons tous indistinctement emporté avec nous notre petit bagage de poésie, de gaieté et la lumineuse clarté d'un cœur ouvert à l'enthousiasme.

Aussi sommes-nous tous revenus « gais et contents » comme dans la chanson de Paulus.

Nous sommes revenus surtout l'esprit réconforté. Nous avons pu nous rendre compte que les Français sont reçus à l'étranger d'une façon cordiale et sympathique. Que ces pays soient l'Autriche, la Hongrie, la Serbie, la Bulgarie, la Turquie et la Grèce, partout la France est aimée, partout on veut l'imiter dans ses institutions.

N'est-elle pas à la tête des nations démocratiques et l'avant-garde de la civilisation ? N'est-elle pas aussi l'exemple et l'idée ? On sait au dehors que ses initiatives sont fécondes et que ses ressources sont grandes. Elle ne s'enferme pas dans sa tour d'ivoire ; au contraire, elle communique son énergie, quand elle le peut, aux nations étrangères et étale au grand jour les progrès de ses lois sociales et économiques.

Telle est l'impression générale qui se dégage à la suite de cet exode à l'étranger et sur laquelle je termine ce trop long compte rendu.

Docteur ALBERT VERMERSCH,
Vice-Président de la Société.

1^{er} Septembre 1907.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

FRANCE ET COLONIES.

Conférence de M. Joseph Challey à l'Union Coloniale sur l'Algérie.

Son voyage a été rapide — un mois — mais il a pris contact avec toutes les couches de la société.

Il a eu la joie de trouver une Algérie prospère, vivante, malgré la phase difficile qu'elle traverse. Sur son admirable littoral, qu'il a parcouru en automobile dans le département d'Alger, il a trouvé un vignoble merveilleux. Dans la Mitidja, ces pays anciens se sont combinés en vergers fertiles. Blidah est le pays du rêve, de l'activité et du repos combinés. Il s'est senti fier de penser qu'un pareil spectacle pouvait lui être offert. L'Algérie est pour le voyageur d'aujourd'hui une véritable révélation. Elle présente cette particularité qu'on ne rencontre dans aucune colonie étrangère que colons et indigènes y vivent et travaillent ensemble et s'y disputent pacifiquement la terre. Prenant en exemple l'Inde anglaise qu'il connaît bien, M. Chailley montre qu'il n'y a pas de colons ou fort peu. C'est le mérite de la colonisation française d'avoir su faire vivre ensemble, en communauté de travail et d'intérêts, l'indigène et le colon.

Elle suffit aujourd'hui à elle seule à ses dépenses civiles ; les dépenses militaires restent à peu près seules à la charge de la métropole et nous y entretenons une armée magnifique bien supérieure à ses besoins. Les résultats de l'autonomie de ses services : agriculture, forêts, postes et télégraphes sont admirables. Grâce à ses emprunts — et à celui de 160 millions que le Parlement ne lui marchandera pas — elle a pu les doter, ces services, de telle façon que le pays a pu être admirablement mis en valeur. Les dépenses de chacun d'eux ont augmenté, mais les recettes couvrent déjà les frais et les dépasseront sans tarder.

On a élargi le champ de la colonisation ; elle n'est plus limitée au littoral, elle fait l'ascension des Hauts-Plateaux et c'est même là qu'est son terrain d'action le plus vaste.

M. Chailley est allé visiter ces régions où ne passaient pas d'habitude les rapporteurs du budget : Bel-Abbès, Tiaret et certains centres nouveaux lui ont paru en pleine prospérité ; les colons sont nombreux, ils travaillent et s'enrichissent. Dans une commune où 600 enfants fréquentent les écoles, 20 familles seulement ont demandé l'assistance et pas une de celles-ci n'est française.

En réalité il n'y a presque plus de petite colonisation, rien que de la moyenne et de la grande.

Pendant longtemps on a donné la terre. On a ainsi attiré beaucoup de monde ; mais quand on a vu des domaines vendus jusqu'à six fois de suite par autorité de justice, il a bien fallu se rendre compte qu'il y avait un vice initial. On ne trouve plus en Algérie de domaines de 20 hectares. Les familles s'arrondissent, achètent des terres aux indigènes autour de leurs concessions et la natalité augmente : elle est de trois enfants chez les Français et de 3 1/2 en moyenne chez les Espagnols. Les colons font de véritables fortunes malgré les difficultés avec lesquelles ils se trouvent aux prises et qui sont souvent la conséquence du climat irrégulier. L'orateur, prenant au hasard parmi les nombreuses monographies qu'il a rapportées, cite des exemples de l'ingéniosité des colons à parer à ces difficultés naturelles et à augmenter le rendement de leurs terres.

Quant aux indigènes eux-mêmes, ils cessent peu à peu d'être les misérables qu'on croyait. En Kabylie, leur condition devient excellente. Non seulement ils ont pu racheter tous les terres confisquées en 71, mais encore ils ont créé de nouveaux villages, ils possèdent des immeubles sur le littoral, c'est la prospérité. Les Arabes eux aussi arrivent à acheter des terres ; ils commencent à comprendre quelque chose au travail, à l'emploi des capitaux, leurs progrès sont marqués. L'orateur raconte, de façon humoristique et suggestive, une conférence qu'il eût au cours de son voyage, avec des colons et des administrateurs. Il avait tenu à les interroger

ensemble, sur la condition actuelle des indigènes. Les colons les divisaient en deux catégories : les riches, qui ne le seraient pas longtemps, parce que vaniteux et paresseux ne voulant ni travailler, ni économiser et n'y arrivant que lorsque, dépouillés de tout, ils y sont contraints ; les pauvres, commençant par où finissent les riches, vivant chez l'Européen et comprenant à la longue le parti qu'ils peuvent tirer du travail et du progrès, devenant ensuite valets de ferme, gagnant et faisant gagner pour revenir ensuite racheter les terres dont ils s'étaient eux-mêmes dépossédés.

Les administrateurs affirmaient, au contraire, qu'il n'était pas nécessaire que les Arabes fussent d'abord ruinés et qu'ils profitaient de la leçon, de l'exemple, qu'ils avaient sous les yeux. L'un d'eux conta que, grâce à la Caisse de prévoyance, il avait pu vendre dans son cercle plus de 160 charrues françaises aux indigènes et M. Chailley ajoute : « Quand on vient aujourd'hui du fond de l'Oranie, le spectacle est comparable à celui que nous voyons en France et qui faisait dire aux caïds tunisiens venus à Paris pour l'arrivée du tsar : Où est donc le désert ? »

L'esprit des colons est d'ailleurs meilleur. Ils savent que l'administration protège les indigènes contre ceux qui voudraient les exploiter et s'efforcent de pratiquer la politique d'association.

Chez les administrateurs il y a également de grands progrès. Ils parlent arabe et c'est là une obligation qu'il ne faut pas cesser de leur imposer. Il est désolant de voir que le personnel de la justice échappe à cette nécessité. Sur 105 juges de paix, cinq seulement ont passé l'examen de deuxième catégorie, qui est déjà à peu près insignifiant ; les autres ne savent pas un mot d'arabe. Déplorable état de choses, qui tient à ce que les nominations dépendent de la place Vendôme et non du Gouverneur Général.

L'orateur aborde ensuite une question brûlante. La querelle latente entre l'Algérie et la France.

L'Algérie est-elle séparatiste ? Non. Parmi les Algériens il n'y a que des patriotes et pas un séparatiste. On cite quelques instituteurs hervéistes ; mais cela ne compte pas. Aucun Algérien ne veut rompre le lien qui unit l'Algérie à la métropole, cela est certain. Maintenant ce lien tend-il à se rompre tout seul, c'est une autre affaire : à vingt-cinq heures, vingt heures bientôt des côtes de France, on n'est pas séparatiste. Mais il peut se développer un esprit particulariste qui est déjà en puissance en Algérie. Là-bas comme en France existe l'esprit de clocher. Il existe de ville à ville, il existe pour l'Algérie toute entière. Il y a rivalité par exemple entre Alger, Oran et Constantine. Alger est le deuxième port de France — le sait-on ? — il a grandi comme charbonnier au détriment de Gibraltar et de Malte. Oran est jaloux. On va dépenser 16 millions pour faire un port concurrent qui, probablement ne réussira pas.

Comment se manifeste l'esprit particulariste algérien qui ne ressemble en rien à l'esprit séparatiste ? La population algérienne est faite d'anciens colons, fils de colons et de leurs enfants, trois ou quatre générations ayant vécu en Algérie par l'Algérie, faisant maintenant leur éducation au collège, au lycée en Algérie, leurs études de droit ou de médecine en Algérie, leur service militaire en Algérie, éprouvant de moins en moins le besoin, sauf pour certains examens, de venir en France et n'y venant guère que pour s'amuser... mauvaise leçon ! A côté de cela des éléments ethniques. A six heures de l'Espagne, l'Algérie de l'Ouest est peuplée d'Espagnols qui s'y marient et s'y créent une famille. Par la loi de 89, à vingt et un ans, les fils d'Espagnols nés en Algérie sont Français. Le sont-ils de cœur ? Aux élections de 1908 un grand nombre de municipalités vont tomber aux mains de ces Espagnols francisés ; ils auront des candidats à la députation ; ils ont leurs jour-

naux ; ils continuent de parler l'espagnol. Y a-t-il là un danger possible ou est-ce un très grand danger ?

M. Chailley fait de cette population espagnole un très grand éloge en tant que travailleuse, sobre et imbuë de qualités morales enviabiles. Ils ont défriché le sol et c'est à eux que l'Oranie doit sa prospérité.

Faut-il suspendre la loi de 1889 et ne faire Français que ceux qui voudront l'être ou adopter le système anglais : leur donner tous les droits civils et pas de droits politiques ?... Mais, ils n'ont pas fait acte d'hostilité. Prenons garde d'en faire des adversaires. Ne vaudrait-il pas mieux essayer de les transformer en bons Français par l'éducation ?

Selon que l'on emploiera l'un ou l'autre système les résultats peuvent être différents. Quant à l'orateur, il serait assez partisan de la liberté. Les Espagnols sont venus de leur plein gré parce qu'ils ont trouvé une terre accueillante et fertile, sur laquelle ils s'enrichissent ; les liens entre eux et leur pays d'origine se distendent peu à peu ; ils y vont, mais ils reviennent avec joie, certains deviennent instituteurs, facteurs, curés, ils arborent parfois le drapeau espagnol ; certains croient que le roi d'Espagne a prêté l'Algérie à la France et qu'il la reprendra un jour... Tout cela n'est pas grave : laissons-les libres et instruisons-les !

La Commission du budget paraît hostile à un projet de loi qui prévoit la création d'une sorte d'Université algérienne. Il est à craindre que cette hostilité ne soit mal vue là-bas. L'Algérie veut avoir des Instituts techniques qui lui fabriquent sur place des jeunes gens se destinant à l'agriculture, aux sciences mécaniques, politiques, économiques, avec certificats spéciaux... On pourrait se demander : Après tout, pourquoi pas ?

Paul Bert a, en 1879, motivé la création des Écoles supérieures d'Algérie dans un rapport admirable. Cependant, elles ne donnent pas à la colonie tout ce qu'elle se croyait en droit d'en attendre. Elle veut une Université et des Instituts techniques... C'est ici qu'intervient la crainte de l'esprit particulariste. L'Algérie va-t-elle se recruter absolument et uniquement par ses propres moyens ? La colonisation y attire déjà moins de Français, puisqu'il reste moins de place à prendre ; allons-nous nous trouver en présence de la mentalité algérienne seule, avec des éléments ethniques — maltais, italiens, espagnols — très importants ?

Les Anglais ont une théorie très vieille et très juste : ce n'est pas le sang qui fait la nationalité. Pour être Anglais il faut être élevé avec des Anglais, vivre avec des Anglais, penser comme eux, avoir même leurs préjugés... Il en est de même pour les Français et de même pour les Algériens. Ils feront des Français d'une qualité moins pure et alors que ne pas craindre pour les Italiens, les Espagnols, les Maltais devenus Français d'Algérie.

C'est ce que pense la Commission du budget quand elle repousse le projet de création de ces Universités.

Les maîtres, les instituteurs, les universitaires algériens ont au contraire une autre manière de voir. Ils estiment, eux, que leur enseignement, même donné là-bas, sera plus efficace, pour la préparation des cerveaux algériens « à la française », que la fréquentation des écoles de France si elle est imposée aux élèves de certaines conditions, et ils disent : laissez-nous agir !

Entre ces diverses opinions il faut prendre un parti et M. Chailley, en tant que rapporteur du budget de l'Algérie, se demande quel sera le sien.

Les Algériens sont très émus. Ils le supplient de marcher contre la Commission, il reçoit à ce sujet de nombreux télégrammes... que faire ? Il lui est venu une idée : les arguments sont également forts de part et d'autre et c'est courir gros risques que de prendre seul une décision dans un cas si grave. Pourquoi ne ferait-

ou pas une enquête sur place ? On en a fait une récemment sur un cas identique : MM. Moissan et Bouchard sont revenus avec un rapport remarquable. Si l'on envoyait en Algérie des hommes pris un peu dans tous les milieux compétents, mêlés à la cause coloniale, à l'administration, à l'instruction publique, etc. . . , et si on les chargeait de voir les représentants de toutes les races, de tous les intérêts, peut-être reviendraient-ils avec un travail qui fixerait tous les points obscurs et permettrait de prendre une décision en connaissance de cause.

C'est à cette proposition que s'arrête M. Chailley. Il y a dans l'assistance de savants professeurs, des universitaires qui connaissent l'Algérie, il leur demande leur avis.

Quand les applaudissements qui ont accueilli cette belle conférence se sont tus, M. Augustin Bernard, professeur en Sorbonne, prend la parole. Il s'associe aux conclusions de l'éminent orateur : A son avis, il est impossible de revenir sur la loi de 89. Quant à l'enseignement, c'est un service public comme un autre ; il faudrait que le choix des instituteurs et des maîtres dépendit du gouverneur. Envoyer les élèves en France présente des avantages et des inconvénients. N'y a-t-il pas à craindre qu'ils n'y restent comme les paysans se fixent à la ville quand ils ont passé par le régiment ? Quant à l'enseignement en Algérie, celui des Ecoles supérieures est donné par des professeurs empruntés à la métropole, ce qui est déjà une garantie ; mais les étrangers ne les suivent guère. Peut-être faudrait-il, en effet, qu'elles soient plus appropriées au pays. Le mot Université n'est qu'un titre derrière lequel on peut mettre ce qu'on veut. Dans tous les cas il faut souhaiter que les Gouverneurs Généraux aient sur les Ecoles supérieures un droit de regard et de contrôle.

M. Gautier, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, fait une déclaration à peu près identique. Quel que soit le sang qu'on infuse à l'Algérie, on fera toujours de l'Algérien avec sa mentalité algérienne, un particulariste, mais non séparatiste. Il ne paraît pas croire que l'enseignement donné dans les Ecoles supérieures puisse exercer une influence quelconque sur cette mentalité. Le rectorat poursuit dans la réforme proposée le moyen d'obtenir un peu plus d'élasticité dans ses finances. Pour les délégations financières, auprès desquelles l'École des lettres est impopulaire, elles cherchent à obtenir un enseignement plus en rapport avec l'évolution économique du pays. Telle est la situation.

Les deux savants professeurs ont été d'autant plus applaudis qu'ils s'associaient, au fond, aux conclusions de l'éminent conférencier qui avait tenu pendant une heure son auditoire sous le charme.

BOULLAND DE L'ESCALE.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

AFRIQUE.

L'hydraulique agricole en Algérie. — La direction des travaux publics et des mines près le gouvernement général de l'Algérie vient de publier le

compte rendu des travaux et dépenses de l'hydraulique agricole pendant l'année 1905. Ce fascicule de près de 400 pages. (Alger, impr. Léon, 1907), ne contient guère que des statistiques, dont la lecture est fort austère ; les tableaux sont précédés d'un simple exposé récapitulatif, et l'on pourrait souhaiter que les lignes directrices de l'action d'un aussi important service fussent dégagées en quelques pages d'un accent plus personnel. Nous sommes donc réduits à des feuilles patientes à travers ces colonnes de noms et de chiffres et, si le travail est un peu ingrat, nous avons du moins la satisfaction d'observer qu'il n'est pas inutile. Aussi bien avons-nous, pour nous guider, les indications du « projet d'emprunt de 1907 », qui a été rédigé sous l'inspiration directe de M. Jonnart lui-même.

Sur cet emprunt, dont l'émission va être demandée ces jours prochains au Parlement, une somme de 10.667.000 francs est prévue pour l'hydraulique agricole, mais il est certain que ce service absorbera, en fait, beaucoup plus, car nombre de travaux sont portés au compte du budget de la colonisation — les deux services sont intimement associés — et des fonds de concours viennent grossir les ressources du budget spécial. En 1906, le crédit de l'hydraulique agricole était un peu inférieur à 600.000 francs, dont 108.000 furent employés à des dépenses d'études, de gardes de canaux, etc. . . et le reste en travaux, neufs ou d'entretien ; les crédits ouverts sur fonds d'emprunt, de concours et divers ont fait monter à 2 millions environ les dépenses autorisées. C'est là presque exactement le total de 1905, 2.008.700 francs, dont 485.500 sur fonds d'emprunt, 359.800 sur divers chapitres du budget de l'Algérie, 275.500 sur fonds communaux ou départementaux, 310.000 enfin, provenant de contributions de particuliers ou de Syndicats. On voit par cette simple énumération quel est le caractère particulier de ces travaux, pour lesquels tant d'efforts s'associent et se disciplinent sous la direction technique des Ponts et Chaussées.

Le bon aménagement des eaux est une préoccupation capitale des pouvoirs publics, en un pays surtout agricole, où la nature est si vivement capricieuse ; la fortune de l'Afrique romaine a été due à ces travaux hydrauliques que nous n'avons parfois qu'à relever pour rendre la vie à des districts retournés au désert depuis les invasions arabes. Le service de l'hydraulique est donc un de ceux qui doivent prêter l'attention la plus éveillée aux découvertes de l'archéologie ; le relevé topographique des ouvrages hydrauliques des Romains sera utilement consulté à côté des statistiques pluviométriques et des tableaux de jaugeage des fleuves et des sources. Ces tableaux et statistiques se précisent très heureusement depuis quelques années ; les stations d'observation ont été multipliées et l'étude des sources est poursuivie de concert par les agents des ponts et chaussées, ceux du service vicinal, distinct du précédent dans les provinces d'Oran et d'Alger seulement, et ceux des eaux et forêts. Ainsi est établi pièce à pièce un inventaire des ressources hydrauliques de l'Algérie, qui permettra de ne plus pousser des travaux sans ordre, au hasard des préférences de tel ou tel ingénieur.

Notons en passant le fait climatique qu'expriment, en concordance avec ceux d'années antérieures, les tableaux pluviométriques de 1905 : les observatoires côtiers de la province de Constantine recueillent des quantités d'eau relativement considérables, supérieures à celles que l'on relève en France sur le littoral atlantique ; 1.575 millimètres à Bougie, 1.621 à Bugeaud, au pied des pentes de l'Edough, 978 à la lisière maritime de la plaine de Bône, 1.200 à la Calle. On retrouverait des chiffres analogues dans la Kroumirie tunisienne, à Tabarca et à Ain Draham. Pénétrons cependant à l'intérieur : Souk Ahras n'a plus que 642 millimètres, Constantine, 700, Sétif, 430 ; Tébessa plus au Sud, sur les steppes des hauts plateaux, 302. Ainsi s'explique la présence sur la côte de forêts puissantes, encore respectées par

les déboiseurs, tandis que le revers intérieur du Tell, moins arrosé, n'a de bouquets d'arbres naturels que sur les sommets que baignent les nuages, ou dans des fonds abrités, réceptacles d'alluvions des hauts. L'aménagement des eaux pluviales dans l'intérieur apparaît d'autant plus indispensable que la hauteur annuelle des précipitations est moindre et que la saison pluvieuse est davantage resserrée en quelques mois d'hiver.

Le système jadis préféré était celui des barrages ; des travaux de ce genre, remarquables comme succès d'ingénieurs, ont été échelonnés, dans l'Oranie, aux débouchés septentrionaux des rivières qui tombent dans la plaine de l'Habra. En 1902 encore, on étudiait de nouveaux barrages, celui, par exemple, de l'oued Fodda, affluent de gauche du bas Chélif, dont le coût était estimé 2.200.000 francs. Le rapport sur 1905 se borne à propos de ce projet, à la mention : « Réalisation particulièrement délicate », formule qui est, en style administratif, d'une discrète mais décisive éloquence. Le rapport sur le projet d'emprunt 1907 est plus explicite : il dit très carrément que, sauf circonstances tout à fait exceptionnelles, on doit renoncer à construire de grands barrages : ce sont des frais disproportionnés, eu égard à la superficie qui peut bénéficier des irrigations, et l'on est toujours exposé à des catastrophes en cas de crues extraordinaires. De plus, l'hygiène prescrit de ne pas créer artificiellement des lacs toujours plus ou moins vaseux, qui sont des foyers de culture pour les moustiques et le paludisme. Les barrages-réservoirs sont donc condamnés ; on avait d'abord pensé en élever un pour protéger Batna contre les fantaisies de l'oued Azeb ; on s'est décidé depuis à creuser plus profondément un canal ouvert jadis par le génie ; il en coûtera quatre fois moins et l'on aura moins de surprises à craindre.

Au dangereux barrage-réservoir, en effet, on tend à substituer maintenant le barrage-dérivation, qui n'emprisonne pas l'eau des crues, mais lui ouvre des chemins agrandis et régularisés : tel est le procédé adopté pour la vallée du Chélif, dont le climat, abrité du vent de mer et du sirocco saharien, est si particulier dans le Tell qu'il permet tout au moins des essais — n'affirmons pas plus pour le moment — de cultures tropicales. Une autre conséquence de la suppression des barrages-réservoirs est l'adduction d'eau potable en divers centres par des canalisations spéciales ; ainsi Perrégaux et des villages voisins empruntaient jusqu'ici leurs eaux d'alimentation au grand réservoir de l'Habra et, malgré des filtrages répétés, ils n'arrivaient pas à les débarrasser absolument de leurs impuretés ; voulait-on, de temps en temps dévaster le bassin, il fallait suspendre temporairement la distribution de l'eau dans les villages. Aujourd'hui, des sources vont être captées dans des douars voisins de Perrégaux ; on est sûr de leur abondance et de leur qualité ; tout un district, peuplé de colons laborieux, en profitera.

D'autres travaux concourent au même objet d'hygiène : on sait que la Metidja du temps de la conquête, composée de halliers et de marécages, était très malsaine ; elle a été transformée par des drainages et des plantations et l'on ne se douterait guère, en traversant aujourd'hui les merveilleuses cultures de Boufarik qu'il y eût là naguère un véritable cimetière d'Européens. Aujourd'hui, le service de l'hydraulique poursuit, dans toutes les plaines littorales le dessèchement des eaux stagnantes : les environs de Bône verront, avant peu d'années, disparaître le lac Tazzara, dont les alluvions seront livrées à la culture ; des ouvrages du même ordre ont assaini les alentours de Philippeville et de Bougie. Les ingénieurs ont soin, partout où ils rencontrent des arbres, de les respecter, parce qu'ils contribuent à la solidité de la terre végétale et à la salubrité de l'atmosphère ; tel est le cas, spécifié au rapport de 1905, près des cours d'eau de la région de Jemmapes et Philippeville.

Enfin il est intéressant de remarquer que les subsides des pouvoirs publics vont ici à des groupements privés, dont le service des ponts et chaussées s'efforce de hâter la formation ; le concours des finances de la colonie est assuré lorsque les intéressés ont garanti une participation montant à un certain chiffre ; ainsi sur le bas Sébnou, après deux tentatives infructueuses, on a enfin réuni des propriétaires possédant les 660 hectares fixés comme minimum pour déterminer une subvention des deux tiers aux frais d'un barrage de dérivation. Sur 186 entreprises du service de l'hydraulique en 1905, trois montent à plus de 100.000 francs, 24 dépassent 20.000 fr. et, pour les 159 autres, la dépense moyenne est de 3.643 fr. seulement ; on voit qu'il s'agit surtout de petits travaux, c'est-à-dire d'une association plus intime des services publics à la très grande diversité des conditions locales. S'il est vrai que, pour les travaux de ports, il faut concentrer les frais, en matière d'hydraulique au contraire, la division est féconde, car elle s'assouplit à la dispersion et à la variété de la vie agricole elle-même.

HENRI LORIN.

Le Commerce extérieur du Maroc en 1906. — D'après les rapports consulaires anglais tout récemment distribués, en 1906 le commerce extérieur du Maroc s'est élevé à 118.300.000 fr., en progrès de 7.500.000 fr. sur 1905. Ces 118.300.000 fr. représentent la valeur des transactions dans les huit ports de Tanger, Tetouan, Larache, Rabat, Casablanca, Mazagan, Saffi et Mogador, puis à Melilla et dans les établissements espagnols du Rif, enfin sur la frontière algérienne.

Dans ce total, la France et ses colonies tiennent la tête avec un chiffre de 47.300.000 fr., représentant 40 % de l'ensemble du trafic. La Grande-Bretagne vient ensuite avec 37.900.000 fr., soit 32,1 % du total du commerce extérieur. Au troisième rang, et très loin en arrière, se place l'Allemagne avec 13.400.000 fr. ; sa part, dans l'ensemble des transactions, n'est que de 11,4 %. L'Espagne arrive ensuite avec seulement 5.600.000 fr.

Si dans les ports du Nord — Tanger, Tetouan et Larache, — ainsi qu'à Mazagan, nous sommes inférieurs à l'Angleterre, à Rabat, Casablanca, Saffi et Mogador, notre commerce est prépondérant.

À Casablanca, la valeur de nos importations s'est élevée en 1906, à 7.500.000 fr., sur un ensemble de 48.200.000 fr. L'Angleterre vient ensuite avec 5.100.000 fr., puis l'Allemagne avec seulement 2.700.000 fr., enfin l'Espagne avec 470.000 fr. Dans le mouvement des ports, le pavillon français se place également en tête avec 93 navires et 83.973 tonnes ; ensuite viennent le pavillon anglais (92 navires et 58.849 tonnes), puis le pavillon allemand (51 navires et 50.948 tonnes).

Par Melilla, les transactions n'ont pas dépassé 4.400.000 fr.

Sur la frontière algérienne, les échanges deviennent de plus en plus actifs. En 1906, ils se sont élevés à 10.700.000 fr., en progrès de 1.700.000 fr. sur l'année précédente. Dans son rapport de cette année, le consul anglais à Tanger attire, comme il l'avait fait en 1905, l'attention de ses compatriotes sur l'importance commerciale de cette voie de pénétration au Maroc. Dans son opinion, c'est la route de l'avenir ; et très prochainement, elle deviendra le principal chemin d'importation vers le Sud marocain.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND SEMESTRE DE 1907.

Grandes Conférences.

	PAGES.
Liste des Conférences de la Société de 1900 à 1907.....	50
R. P. TRILLES. — Un peuple du Congo français : les Fang (compte rendu)....	5
RENÉ HENRY. — La Crise serbe (compte rendu).....	9
HENRI LORIN. — La Question marocaine après Algésiras (compte rendu).....	17
Abbé GAETAN TAQUET. — Quatre cents jours en Palestine (compte rendu)	97
RÉGINALD KANN. — Deux Colonies nouvelles : les Philippines ; Formose (compte rendu).....	106
ED. SAUVAGE. — Le Ski.....	114
Abbé MAURICE DAVID. — Le Caucase (compte rendu).....	161
ALBERT DE POUVOURVILLE. — La race néo-latine et l'Algérie en 1907 (compt. r.).	171
CUÉNOT. — Autour du Mont Blanc	176
GABRIEL LOUIS-JARAY. — Impressions d'un voyage d'étude en Autriche-Hon- grie (compte rendu)	191
D ^r L. JOUBIN. — L'Industrie ostréicole en France (compte rendu).....	225
LENNEL. — Calais (compte rendu).....	236
E. COLLIN. — Un Voyage au travers des Vosges lorraines, alsaciennes et Com- toises (compte rendu).....	246
LUCIEN TIGNOL. — A travers la Chine (compte rendu).....	255
GEORGES RICHARD. — La Mer Rouge et les principales routes maritimes vers l'Extrême-Orient (compte rendu).....	295
PAUL BOURDARIE. — La France au Maroc (compte rendu).....	301
DESDEVICES DU DÉZERT. — La Catalogne actuelle (compte rendu)	350

Communications.

EUGÈNE GALLOIS. — Voyage dans l'Amérique du Sud.....	23
MAURICE HAMELIN. — L'émigration officielle en France.....	25
ED. BUCHÈRE. — La Colonisation sur les Hauts-Plateaux algériens.....	27

	PAGES.
D ^r CHARCOT. — Expédition française au Pôle Sud.....	31
Ligue Coloniale française	37
CH. RENÉ-LECLERC. — La Population israélite du Maroc	133
JEAN RODES. — La Chine nouvelle.....	137
X. — Le Tombeau de l'Amiral Courbet	195
HENRI LORIN. — La Situation au Maroc.....	212
L. PERRUCHOT. — Les Transformations des ports maritimes de la Belgique... ..	215
CH. DE MILLON. — Golfe Persique et Chemin de fer de Bagdad.....	272
C. M. — La Colonisation annamite.....	275
Carte de la République de l'Équateur.....	278
GABRIEL BURDEAU. — Les Transatlantiques de l'avenir	344
Carte des environs de ChamoniX.....	351

Excursions.

Liste des Excursions de la Société de 1900 à 1907.....	87
LESSENS. — Excursion dans l'Isère, les Hautes-Alpes et la Savoie	118, 196
E. WICART. — Excursion à Cassel.....	129
E. CANTINEAU. — Excursion des Lauréats du Prix Danel en 1906 à Cassel et à Dunkerque.....	207
J. CLAEYS. — Excursion à Londres	264
D ^r VERMERSCH. — Excursion en Orient	310, 371

Procès-verbaux.

Assemblée générale du Jeudi 17 Octobre 1907.....	289
Assemblée générale du Jeudi 19 Décembre 1907	353

Congrès.

46 ^e Congrès des Sociétés savantes.....	144
--	-----

Bibliographie.

G. HOUBRON. — L'Aurore australe, par M. Biard d'Aunet	40
» A travers la Banquise, du Spitzberg au Cap Philippe, par le Duc d'Orléans	144
» A travers l'Hindo-Kush, par le Prince Louis d'Orléans et Bragance	146

Faits et Nouvelles géographiques.

I. — GÉOGRAPHIE SCIENTIFIQUE. — EXPLORATIONS ET DÉCOUVERTES.

France.

	PAGES.
A l'Observatoire du Pic du Midi	147

France et Colonies.

Développement de la politique indigène	41
Une Conséquence du traité franco-siamois	43
L'Accord Franco-Libérien	278
Une Colonie neuve : le Haut-Sénégal et le Niger	351
Conférence de M. Joseph Chailley à l'Union Coloniale sur l'Algérie	405

Afrique.

Voyage du Dr Wollaston de Monbaz au Congo	148
La Mission du Capitaine Arnaud à travers le Sahara	149, 218
Dans l'Ouadaï	219
Sénégambe-Niger	219
Traversée d'Afrique par M. et M ^{me} Cabra	279

Régions polaires.

La Recherche du Pôle Nord en ballon	220
L'Expédition arctique William Bruce	221
Expédition du Capitaine Mikkelsen	221

II. GÉOGRAPHIE COMMERCIALE. — FAITS ÉCONOMIQUES ET STATISTIQUES.

France et Colonies.

Compagnie générale transatlantique	44
Chemins de fer de l'Indo-Chine et du Yunnan	45
La Richesse minière du Tonkin	47
Le Commerce des Colonies en 1906	151

Le Riz en Indo-Chine	155
Les Jardins d'essais de la Martinique	159
L'Extension du Port de Marseille	221
Le Recensement de l'Algérie	222
L'Industrie des Parfums et nos Colonies	280
La Guyane	283
Un nouvel arbre à Caoutchouc	284

Asie.

Le Chemin de fer de Pékin à Hankou	49
--	----

Afrique.

L'Industrie des Tapis au Maroc	285
L'Hydraulique agricole en Algérie	409
Le Commerce extérieur du Maroc en 1906	412

Amérique.

Le Commerce des Bananes au Costa-Rica	49
Les Ports du Brésil	288

III. — GÉNÉRALITÉS.

La Marine marchande en 1906	160
Le Tour du Monde en quarante jours	160
Le Record des Transatlantiques	224



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

SOCIÉTÉ DE VALENCIENNES

LISTE DES MEMBRES

=====
ANNÉE 1907
=====

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 21 DÉCEMBRE 1895.

M. PAUL CREPY, décédé le 11 décembre 1899,
était Président de la Société depuis sa fondation le 14 juin 1880.

MEMBRES D'HONNEUR

avec l'année de leur nomination.

Années MM.

1892. BAYET, C. ✱, I. 🌀, 🌀, Directeur de l'Enseignement Supérieur au Ministère de l'Instruction publique, Président du Congrès des Sociétés françaises de Géographie à Lille en 1892, rue Gay-Lussac, 24.
1890. BINGER (Louis) (le Colonel), C. ✱, I. 🌀, Directeur au Ministère des Colonies, rue de Prony, 15, Paris.
1903. CHARLES-ROUX (Jules), A. 🌀, C. ✱-✱, ancien Député, Président du Comité de Madagascar, Vice-Président de la Cie Universelle du Canal de Suez, rue Pierre Charron, 12, Paris.
1886. DEBIDOUR, ✱, I. 🌀, Inspecteur général de l'Instruction publique, Président d'Honneur de la Société de géographie de l'Est., 7, rue Nicole, Paris V^e.
1905. DE GUERNE (Le baron Jules), ✱, A. 🌀, Bibliothécaire de la Société de Géographie de Paris, rue de Tournon, 6, Paris.
1899. DE PRAT (Oscar), ✱, (M), ✱-✱-✱, Membre de la Mission du Commandant Marchand, Percepteur de Morbecque, à Hazebrouck (Nord).
1883. DUPUIS, G. C. ✱, Explorateur du Tonkin, rue Saint-Georges, 43, Paris.
1882. FONCIN (Pierre), ✱, I. 🌀, Inspecteur général de l'Instruction publique, Fondateur et ancien Président de l'Union Géographique du Nord, rue de Grenelle, 45, Paris. Alliance française Domicile, 4, rue Michelet.
1883. GUILLOT (E), I. 🌀, Professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne et à l'École supérieure de Commerce, ancien Secrétaire général de la Société, Secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Paris, rue Cardinal Lemoine, 4.
1882. HARMAND (docteur), ✱, ✱, Ministre plénipotentiaire au Japon, à Tokio.
1903. HAUMANT, I. 🌀, Chargé de Cours à la Sorbonne, 9, rue Campagne-Première, Paris.

Années MM.

1905. LABBÉ (Paul), Secrétaire général de la Société de Géographie Commerciale de Paris, rue du Tournon, 8.
1881. LÉGER (Louis), ✠ , I. ☉ , ✠ , Professeur au Collège de France, Professeur honoraire à l'École des Langues orientales, Professeur à l'École supérieure de Guerre.
1886. LEVASSEUR, C. ✠ , I. ☉ , C. ✠ , Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts et Métiers, rue Monsieur-le-Prince, 26, Paris.
1892. MONTEIL, O. ✠ , A. ☉ , Lieutenant-Colonel d'infanterie de marine, Explorateur, rue d'Aumale, 10.
1888. PERROT (Georges), C. ✠ , I. ☉ , Membre de l'Institut, rue Cassini, 4, Paris (XIV^e).
1881. SUÉRUS, ✠ , I. ☉ , Proviseur du Lycée Henri IV, à Paris, ancien Secrétaire-général de la Société.
1890. TRIVIER (Ernest), ✠ , Capitaine au long cours, Explorateur de l'Afrique centrale, Rochefort.
1883. WIENER, O. ✠ , Ministre plénipotentiaire de France, rue Margueritte, 6, Paris 17^e.

MEMBRES CORRESPONDANTS (1)

avec l'année de leur nomination.

Années MM.

1905. ARDAILLON, ✠ , Recteur de l'Académie de Besançon.
1902. BERINDEI (C. A), ingénieur-chimiste, Precupetii Noni 19 bis, à Bucharest (Roumanie).
1904. BERRET, Professeur au Lycée Hoche, Avenue de Seeaux, 1, Versailles.
1902. CARTON (Dr), ✠ , I. ☉ , ✠ , membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, Médecin-Major de 1^{re} classe au 4^e régiment de tirailleurs, Villa Stella, à Khereddine (Tunisie).
1886. DELAMARE, O. ✠ , I. ☉ , C. ✠ , Colonel en retraite, rue Ste-Marthe, 24, Toulouse.
1895. DELESSERT DE MOLLINS (Eugène), ancien Professeur, ancien Archiviste de la section de Roubaix, villa Ma Retraite, à Lutry, canton de Vaud (Suisse).
1883. DES CHESNAIS (le R. P. RENÉ LE MENANT), Missionnaire apostolique, 31, rue Dombasle, Paris-Vaugirard.

(1) N. B. — Les Membres correspondants jouissent gratuitement des avantages réservés aux Membres titulaires. S'ils cessent pendant plus de 18 mois leurs rapports avec la Société, leur silence est considéré comme une démission tacite de leur part.

Années. MM.

1891. DU FIEF, ✚, Professeur honoraire à l'Athénée royal, Secrétaire-général de la Société royale belge de Géographie de Bruxelles, rue de la Limite, 116.
1898. LACAN, ✚, I. 🌿, ✚, Secrétaire de la C^{ie} du Chemin de fer du Nord, rue de Dunkerque, Paris.
1894. LEMIRE (Charles), C. ✚, Résident honoraire de France, rue de Condé, 15, Amiens.
1894. LOISEAU (Paul), Président de la Société de Géographie commerciale du Havre.
1903. MATHUISIEUX (Vicomte Méhier de), explorateur, chargé de mission des Affaires étrangères, boulevard Maillot, 46, Neuilly-sur-Seine.
1893. PFISTER, ✚, A. 🌿, Professeur à la Sorbonne, Paris.
1901. PILLET (Mgr. A.), Prêlat romain, à Grésy-sur-Aix (Savoie).
1890. RENOARD (Alfred), I. 🌿, ancien Secrétaire-général de la Société, rue Mozart, 49, Paris.
1891. SALONE (Émile), I. 🌿, Professeur agrégé d'histoire au lycée Condoreet, rue Jouffroy, 68, Paris.
1905. SIX (Georges), Inspecteur d'Académie à Bourges.
1904. SOIL DE MORIAMÉ (E.-J.), ✚, I. 🌿, C. ✚, Vice-Président du Tribunal civil et Président de la Société historique et archéologique de Tournai, rue Royale, 45, Tournai.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

<i>Président</i>	MM. NICOLLE (Ernest), ✚, A. 🌿, O. ✚✚, Ancien Lieutenant de vaisseau, Manufacturier.
<i>Vice-Présidents</i>	BOULENGER (Ed.), A. 🌿, O. ✚, Négociant à Roubaix. GREPY (Auguste), ✚, Négociant. LEFEBVRE (Georges), A. 🌿, Négociant, à Toureoinq. VERMERSCH (Albert), A. 🌿, Docteur en Médecine, Pharmacien honoraire.
<i>Secrétaire Général</i> ..	MERCHIER (A.), ✚, I. 🌿, Professeur agrégé d'histoire au Lycée.
<i>Secr. général adj.</i> ...	DUPONT (Jules), Avocat.
<i>Secrétaire</i>	VAILLANT (Eugène), ✚, I. 🌿, O. ✚, ✚, Vice-Consul de Perse, à Lille.
<i>Trésorier</i>	BEAUFORT (Henri), A. 🌿, Négociant.
<i>Trésorier adjoint</i> ...	SCHOTSMANS (Auguste), Négociant.
<i>Bibliothécaire</i>	HOUBRON (Georges), A. 🌿, Licencié en droit, Membre de la Commission de la Bibliothèque de la Ville.
<i>Archiviste</i>	CANTINEAU (E.), I. 🌿, Membre de la Commission historique du Nord, Membre honoraire de l'Institut Royal de Lisbonne.

COMITÉ D'ÉTUDES.

- MM. BONTE (Auguste), Maire de Lambersart, Conseiller d'arrondissement.
CLÉTY, avocat, à Roubaix.
CRAVERI (Annibal), Propriétaire à Roubaix.
DECRAMER, Pharmacien, à Lille.
DELAHODDE (Victor), Négociant, à Lille.
DELAUNE (Marcel), Député du Nord, industriel.
DELEBECQUE, Ingénieur, Directeur des Sociétés gazières de Lille.
DEMANGEON, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.
DESTOMBES (Paul), † , Architecte, à Roubaix.
DUVILLIER (Georges), Filateur de coton, à Tourcoing.
EUCKMAN (Alex.), I. ☞ , O. ✱ , Conseiller du Commerce extérieur, Secrétaire Général honoraire, Membre de la Commission historique du Nord; Correspondant de Sociétés de Géographie.
EUSTACHE (G.), † , Docteur, Professeur à la Faculté libre de Médecine de Lille.
FIÉVET (Félix), Propriétaire, à Lille.
GODIN (Oscar), A. ☞ , C. † , Industriel, Membre correspondant des Sociétés de Géographie de Madrid, de Lisbonne et de la Suisse orientale, à Lille.
GOSSELET, O. ✱ , I. ☞ , † , Doyen honoraire de la Faculté des Sciences, Correspondant de l'Institut, à Lille.
JUNKER (Ch.), I. ☞ , Filateur de soie, à Roubaix.
LEBON (Général), C. ✱ , I. ☞ , Commandant le 1^{er} Corps d'Armée.
LESNE (l'Abbé), Professeur à la Faculté libre des Lettres.
LEVÉ (Albert), † , Juge honoraire, à Lille.
MASURE-SIX, I. ☞ , Propriétaire à Tourcoing.
MASUREL (Edmond), A. ☞ , Industriel à Tourcoing.
PAJOT (Henri), Notaire honoraire, à Lille.
PALLIEZ (Alexandre), C. † , Consul de Suède, à Lille.
PETIT-LEDUC (Joseph), A. ☞ , Publiciste à Tourcoing.
PROUVOST (Amédée), † , Industriel à Roubaix.
THÉRY (Raymond), (M), A. ☞ , O. † , Ancien notaire, Secrétaire-Général adjoint honoraire.
THIEFFRY (Maurice), Négociant, à Lille.
VAN TROOSTENBERGHE (Théophile), Représentant, à Lille.

Vice-Présidents honoraires. — MM. VERLY (Hippolyte), ✱ , Homme de Lettres.
MASUREL (François), ✱ , A. ☞ , Ancien Président du Tribunal de Commerce de Tourcoing.

Secrétaire-Général honoraire. — M. EUCKMAN (Alex.), I. ☞ , O. ✱ .

Secrétaire-Général adjoint honoraire. — M. THÉRY (Raymond), (M), A. ☞ , O. † , Ancien notaire.

Treasorier-honoraire. — M. FERNAUX-DEFRANCE, I. ☞ .

AGENT-SECRETARE.

L'agent de la Société se tient au Secrétariat, rue de l'Hôpital-Militaire, 116, chaque jour non férié, le matin, de 7 h. 3/4 à 8 h. 3/4; le soir, de 4 h. à 8 heures.

COMMISSIONS.

Le Président de la Société, le Secrétaire-Général et le Secrétaire-Général-Adjoint font de droit partie de toutes les Commissions.

1^{re} COMMISSION : BULLETIN ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

- | | |
|-----------------------------------|----------------------------------|
| MM. MERCHIER, *, I. ☉, président. | MM. EECKMAN (Alex.), I. ☉, O. ✱. |
| DUPONT, rapporteur. | HOUBRON (G.), A. ☉. |
| CANTINEAU, I. ☉. | FIÉVET. |
| CRAVERI. | PAJOT (Henri). |
| CREPY (Auguste), †. | PETIT-LEDUC, A. ☉. |
| DEMANGEON. | THÉRY (R.), (M), A. ☉, O. †. |

2^e COMMISSION : CONCOURS.

- | | |
|--|-------------------------------|
| MM. GODIN (O.), A. ☉, C. †, président. | MM. LEFEBVRE (Georges), A. ☉. |
| L'abbé LESNE, rapporteur. | LEVÉ, †. |
| CANTINEAU, I. ☉. | PETIT-LEDUC, A. ☉. |
| CLETY. | THÉRY (R.), (M), A. ☉, O. †. |
| DELAHODDE. | THIEFFRY (Maurice). |
| DEMANGEON. | VAILLANT, *, I. ☉, O. †, †. |
| EECKMAN, I. ☉, O. ✱. | VERMERSCH (Dr), A. ☉. |
| FIÉVET. | THOMAS (Lieutenant), adj. |
| HOUBRON (G.), A. ☉. | PONCELET (Lieutenant), id. |

3^e COMMISSION : BIBLIOTHÈQUE, CARTES ET COLLECTIONS.

- | | |
|-------------------------------------|---------------------------|
| MM. EECKMAN, I. ☉, O. ✱, président. | MM. DESTOMBES (Paul), †. |
| DEMANGEON, rapporteur. | GODIN, A. ☉, C. †. |
| CANTINEAU (E.), I. ☉. | HOUBRON (G.), A. ☉. |
| DELEBECQUE (E.). | PAJOT (Henri). |
| DERVAUX (E.), †. | THÉRY (R.), (M), A. ☉, †. |

4^e COMMISSION : FINANCES.

- | | |
|--------------------------------|-------------------------------|
| MM. PAJOT, président. | MM. LEFEBVRE (Georges), A. ☉. |
| GODIN, A. ☉, C. †, rapporteur. | LEVÉ, †. |
| BEAUFORT (Henri), A. ☉. | PALLIEZ (A), C. †. |
| CANTINEAU, I. ☉. | SCHOTSMANS (Auguste). |
| CLÉTY. | THÉRY (R.), (M), A. ☉, O. †. |
| CREPY (Auguste), †. | VAILLANT, *, I. ☉, O. †, †. |
| DELEBECQUE (E.). | POUILLE, A. ☉, adjoint. |
| EECKMAN, I. ☉, O. ✱. | |

5° COMMISSION : EXCURSIONS ET VOYAGES.

MM. BEAUFORT (Henri), A.  , présid.	MM. CALONNE (Albert),	adjoint.
D ^r VERMERSCH, A.  , rapporteur.	DHALLUIN (Paul),	id.
CANTINEAU, I. 	FERRAILLE (Albert),	id.
CREPY (Auguste), 	D ^r GAUDIER, A. 	id.
DECRAMER (Louis).	GOUBE (Léon),	id.
DUPONT (Jules).	MULLIER (Albert),	id.
FIÉVET.	MULLIER (André),	id.
GODIN (O.), A.  , G. 	ODOUX,	id.
PALLIEZ (A.), G. 	PROUVOST (Amédée fils),	id.
SCHOTSMANS (Aug.)	RAVET (Prosper),	id.
THIEFFRY (Maurice).	RENOUARD (Xavier),	id.
VAILLANT (E.),  , I.  , O.  , 	ROLLIER,	id.
VAN TROOSTENBERGHE.	SAVARY,	id.
BONVALOT, A.  , adjoint.	THIÉBAUT (Raymond),	id.
DELEPLANQUE (Remy) id.	VANDERHAEGHEN, (Henri),	id.

6° COMMISSION : FÊTES ET RÉCEPTIONS.

MM. BEAUFORT (Henri), A.  , présid.	MM. CALONNE (Albert),	adjoint.
HOUBRON (G.), A.  , rapporteur.	GOUBE (Léon),	id.
DECRAMER (Louis).	ODOUX (Ernest),	id.
SCHOTSMANS (Auguste).	RAVET (Prosper),	id.
THIEFFRY (Maurice).	RENOUARD (Xavier),	id.
VAN TROOSTENBERGHE.	THIÉBAUT (Raymond),	id.
BONVALOT, A.  , adjoint.		

SECTION DE ROUBAIX.

Chargée de l'organisation des Cours et Conférences dans cette Ville.

MM. BOULENGER (Edm.), A.  , O.  , présid.	MM. JUNKER (Ch.), I. 
PROUVOST (Amédée),  , vice-pr.	DESTOMBES (P.), 
CLÉTY (Jules), secrétaire.	ROUSSEAU (A.), I. 
CRAVERI (A.), archiv.	DROULERS (Ch., fils).
FADHERBE (Alex.), I.  , 	CHAMPIER (Victor), 

SECTION DE TOURCOING.

Chargée de l'organisation des Cours et Conférences dans cette Ville.

Président d'Honneur : M. MASUREL (F.), , A. 

MM. LEFEBVRE (G.), A.  , président.	MM. LAHOUSSE (Jules).
DUVILLIER (G.), vice-président.	LEGRAND-JOIRE (Ludovic).
PETIT-LEDUC, A.  , secrétaire.	SALEMBIER (Léon).
MASUREL (Edmond), A. 	ROBBE (Urbain).
MASURE-SIX, I. 	JOURDAIN (Eugène).

MEMBRES FONDATEURS.

- N^{os} d'ins-
cription. MM.
308. † BARATTE (Jules), Officier d'Administration du croiseur *Le Renard*.
 544. BÉTHUNE (Clément), Propriétaire, rue St-Jacques, 25, à Lille.
 1684. BLONDEAU (M^{lle} Louise), Propriétaire, rue Royale, 118, à Lille.
 158. † BOSSUT (Henry), Vice-Président de la Société, à Ronbaix.
 1490. COQUELLE (Félix), A. , , , , Consul du Péron, Juge au Tribunal de Commerce de Dunkerque.
 56. † CREPY (Paul), , A. , C. , , Nég., Président de la Société, à Lille.
 1491. CREPY (Auguste), , Négociant, rue des Jardins, 28, Lille.
 175. † DASSONVILLE-LEROUX, Négociant en laines, à Tourcoing.
 302. † D'AUDIFFRET (marquis), O. , Trésorier-payeur général du Nord, à Lille,
 1177. † DEBRUYN, Notaire honoraire, Lille.
 971. DELATTRE-PARNOT (M^{me}), Propriétaire, rue d'Inkermann, 18, à Lille.
 613. EECKMAN (Alex.), I. , O. , Secrétaire Général honoraire, rue Jean-saus-Peur, 48, à Lille.
 1478. FORSTER (J.), Doct. en médec., 10, S^t George's Road Eccleston Square, Londres.
 60. † FROMONT (Auguste), I. , Propriétaire, à Lille.
 2862. GALLOIS (Eugène), Explorateur, rue de Mézières, 6, à Paris.
 2954. † KUHLMANN-AGACHE (M^{me} F.), Propriétaire, à Lille.
 454. LORENT-LESCORNEZ, Filateur de lin, rue Inkermann, 36, à Lille.
 184. † MAHIEU (Auguste), , Filateur de lin, ancien Maire d'Armentières.
 1153. † MARACCI (M^{me}), Propriétaire, à Lille.
 350. NICOLLE (Ernest), , A. , O. , , Président de la Société, sq. Rameau, 11.
 1741. PHALEMPIN (Charles), C. , 70, avenue des Ternes, Paris.
 214. POTÉ (Jules), A. , rue Mercier, 2, Lille.
 96. RENOUARD (Alfred), I. , ancien Secrétaire-général de la Société, à Paris.
 138. † SCHOTSMANS (Émile), Négociant, à Lille.
 356. † SCRIVE-DE NEGRI (Jules), C. , manufacturier, à Lille.
 2395. WALLAERT (Georges), Manuf., Juge au Tr. de Comm., pl. de Tourcoing, 6 à Lille.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ (1).

Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais).

- N^{os} d'ins-
cription. MM.
2796. DEMEURE (Léon), industriel.
 2775. HOUCKE (Maurice), brasseur.
 2648. SCHOTSMANS (Henri), industriel.

(1) Les Membres de la Société peuvent se procurer au Secrétariat le Diplôme de la Société contre le versement de cinq francs.

Les noms des membres *protecteurs* sont précédés d'un astérisque (*).
 Ceux des membres *fondateurs* sont rappelés par deux astérisques (**).

N^{os} d'ins-
cription. MM.

Annappes.

3740. HAUTE (Jules), propriétaire.
1731. LEMAIRE (Alfred), propriétaire, près la gare d'Ascq.

Armentières.

284. BADART (M^{me}), directrice du Collège de jeunes Filles.
4271. BIEBUYCK (Arnold), ingénieur, rue Marle, 4.
2263. BLOEM, industriel, rue Sadi-Carnot, 6.
3897.* BOCQUET (Honoré), gérant de la Maison Mahieu.
1973. BOYER (Edouard), propriétaire, rue Bayard, 36.
912. CADO (Edmond), propriétaire, rue Sadi-Carnot, 22.
3829. CARDON (Maurice), brasseur, rue St-Roch, 1.
4484. CARDON-MASSON, industriel.
3147. CHARVET-LOGOGE, fabricant, rue Nationale, 132.
186. CHAS, négociant en toiles, rue de la Gare, 1.
3563.* CUVELIER, Directeur d'assurances, boulevard Faidherbe, 4.
2061. DANCOISNE (Henri), propriétaire, rue du Moulin, 1.
189. DANSETTE (Jules), député, rue Nationale, 27.
3775. DEBOSQUE (Émile), ⚡, (M), industriel, rue Bayard, 5.
2992. DUFOUR (Étienne), chez M. Dufour-Lescornez, rue Lamartine, 29.
3718 * DUHOT frères, industriels, rue de Strasbourg, 3.
4029.* FEINTE (Constat), industriel, rue Nationale, 38.
1998. HÉNAUX (Victor), propriétaire, rue Sadi-Carnot, 12.
4755.* JEANSON (Ch.), fabricant, rue Nationale, 74.
4517. LABBÉ, ⚡, directeur de l'École professionnelle.
4257. LAMBERT (Paul), manufacturier, rue Bayard, 43.
825. LESCORNEZ (Paul), brasseur, rue de Flandre, 25.
3521. MAMET, manufacturier, rue du Faubourg-de-Lille, 1.
755. MARTIN (Jules), négociant, rue du Faubourg-de-Lille, 35.
942. MIELLEZ, ⚡, fabricant de toiles, rue de Strasbourg, 1.
4448.* QUENSON DE LA HENNERIE (Augustin), fondé de pouvoirs de la Banque
Devilder.
2972. ROGEAU (Paul), manufacturier, rue Denis-Papin, 6.
2278. SALMON (René), industriel, place de la République, 7.
3013. SCHULZ (Constant), fabricant de toiles, rue Nationale, 1.
2767. THILLEUR, filateur, rue des Rotours, 17.
1607. TURPIN (Louis), fabricant de toiles, rue Nationale, 5.
4221. VERBRUGGHE (Henri), représentant de la filature Dansette frères.
940. VILLARD, fabricant de toiles, rue de Strasbourg, 2.

Arras.

674. BOUTHORS, ⚡, Directeur des Contributions directes.
572. GRONIER JEUNE, Boulevard Crespel, 22.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

Audregnies (*Belgique*).

2032. Madame la Supérieure du Pensionnat St-Bernard.

Avelin (*Nord*).

3101. MOUTIEZ (Madame Charles).

Bailleul.

919.* HIE-DELEMER, maire, fabricant de toiles.

3773. WEEXSTEEN (Remy), fabricant de toiles, rue du Poisson, 9.

Baisieux.

3489. PATERNOSTER-SCOL (Arthur), industriel.

Barry-Maulde près Tournai (*Belgique*).

224. Madame la Supérieure des Dames Bernardines.

Beauvois (*Nord*).

4440.* DELÉTANG, directeur de la Maison Michau.

Billy-Montigny.

3229. LAVAURS, $\frac{2}{3}$, directeur de la Compagnie des Mines de Courrières.

Bonsecours. *par Péruwelz* (*Belgique*).

4230.* THERY (Alban), rentier, avenue de la Drève.

Calais.

476. BECQUART (Henri), négociant, rue du Vauxhall, 38.

109. BRETON (Ludovic), ingénieur, directeur du tunnel sous-marin, directeur-propriétaire des Mines d'Hardinghen, 17, rue St-Michel.

Canteleu-Lambersart.

4792. HENNION (Madame), avenue des Magnolias.

Canteleu-Lille.

3842.* MULLIEZ, brasseur, rue de Dunkerque.

3744. TOURNEMINE (Édouard), caissier comptable, quai de l'Ouest, 36.

Capdenac (*la Gare*).

3573. LOUBET, représentant.

N°s d'ins-
cription. MM.

Cassel.

1654. AMAT (Gaston), A. , propriétaire, au château de l'Hutseval.
1807. LOORUIS (Émile), Hôtel du Sauvage, Grande-Place.
2677. MÈNECLÀEY, A. , Conseiller général, maire.

Chaville (Seine-et-Oise.)

4129. TARIBLE (J.), docteur en pharmacie, Villa des Merisiers.

Comines.

- 4070.* COUSIN frères, industriels.
3426.* DURIEZ-LAMBIN, industriel.
3058. GALLANT, manufacturier.
4239.* HASSEBROUCQ (Liévin fils), industriel.
1470. VANDEWYNCKELE fils (Auguste), manufacturier.
4071.* VERHAEGHE, industriel.

Condé-sur-Escaut.

1239. BEAUMONT-COUSIN (Louis), entrepreneur de travaux publics.
1831. PUREUR (Pierre), A , brasseur.

Courrières (Pas-de-Calais).

2500. BERNARD (André), industriel.

Croix-Wasquehal.

2142. BALCAEN, fabricant de biscuits, rue de la Gare.
4814. CHEMINADE, rentier, avenue des Marronniers.
4558. CLARISSE (Émile), rue de Roubaix, 49.
4251. DEFONTAINE (Henry), avenue des Marronniers, 29.
4707. FAULKNER (Angus).
2892. GERMAIN (Léon), comptable, rue du Trocadéro.
250. MATHIEU, I. , instituteur, place St-Martin.
2082. MAFILLE (Auguste), employé chez M. Holden, boulevard de la Chapelle.
2785. PETIT-DUPIR, négociant, rue de Roubaix.
3056. PLATEAU (Alfred), industriel.
4608. RAMSDEN (M^{lle} Marion), Professeur d'anglais, Place St-Martin, 5.
2891.* SEYNAVE-DUBOCAGE, industriel, 47, rue de Roubaix.
2496. TOUSSAINT (Alphonse), pharmacien, place St-Martin.

Denain.

2707. VERLEY (Gaston), rue du Quesnoy.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

Deûlémont (Nord).

2845. CLARO (Lucien), tissage mécanique.
1551. FLIPO (Louis), rentier.

Diekirch (Grand Duché de Luxembourg).

3905. NELLES (Alfred), directeur de l'hôtel des Ardennes.

Douai.

4078. BAR, docteur en droit, rue Champion, 7.
634. JOPPÉ (Ed.), O.  A. , Cons. à la Cour d'Appel, r. de l'Abbaye des Prés 44.
2884. THIRY (Ch.), Directeur des Mines de l'Escarpelle, rue de Lewarde, 11.
3427. VERLEY (René), rue des Glacis, 8.

Dunkerque.

3268. BERNARD (Carlos), négociant, 14, rue du Sud.
1490.**COQUELLE (Félix), A. , , , Consul du Pérou, juge au Trib. de Commerce.
4743. JANNIN (Albert), l. , Consul du Chili, Juge au Tribunal de Commerce, rue Royale, 38.
3332. SMAGGHE, conducteur des Watteringues, rue de la Gare, 23.
2386.* TRESKA-COQUELLE (H.), malteur, rue de Calais, 33.

Emmeières-Avelin.

2591. ROBERT (Madame), propriétaire.

Estaires.

1472. ERNOUT (François), propriétaire.
1710. LEFRANÇO (Auguste), fabricant de toiles.

Fiers.

3130. DUPIRE (Édouard), entrepreneur de peinture.
3785. LEPERS (Louis), brasseur au Breucq.
4715. LEPERS (Pierre), brasseur.

Forest par Ascq.

- 36.* LERAILLER (G), fabricant.

Fournes.

404. GONBERT, A. , chef d'institution.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

Gondcourt (Nord)

4224. BAUDUIN (Arthur), brasseur.
3599. STORME (Georges).
4571. Thomas MARQUANT, fabricant d'huiles.

Hallennes-lez-Haubourdin.

3068. PLATEL (Amédée), étudiant.

Halluin.

- 3320.* DEFRETIN (E.), fabricant de toiles.
3608.* DELATRE, frères, manufacturiers.
4064.* DEMEESTER (Alfred), industriel.
4065.* DEMEESTER (Jules), brasseur.
4219*. DUVERDYN, brasseur, rue de Lille, 193.
3422. HENNION (Jules), fileteur.
1488. LEFEBVRE-HOLLEVOET (Léon), représentant, rue de Lille, 198.
4069.* LEMAITRE-DEMEESTER, fils, industriels.
3314. LORDANT-DUPONT, fabricant de linge de table.
3579. POLLET (Charles), comptable.
2295. RABIER (René), percepteur des Finances.
3310. VAN HEDDEGHEM, fabricant de chaises, rue de Lille, 58.
4620. VERCLYTTE, pharmacien.

Haubourdin.

77. BONZEL (Arthur), A. , distillateur.
4790. COLLET, Commis principal des contrib. ind., rue Sadi-Carnot, 159.
1714. CORDONNIER (Célestin), brasseur.
2309. COUSIN-DEVOS, maire.
4223*. CUVELIER-BOUTRY, propriétaire, rue de Béthune, 104.
3089. CUVELIER-VERLEY (Albert), négociant en vins.
1225. DEFRETIN, architecte.
2925. FIGHAUX, manufacturier.
4139. FLOURENS (Madame), rue du Rivage, 26.
3588.* GAGEDOIS, industriel, rue Potié.
4220. LEFEBVRE (Alfred), tanneur.
470. LORIDAN (Victor), I. , directeur de l'école primaire supérieure.
726. NICOLE, architecte, bibliothécaire du Comice agricole de Lille.
1467.* ROSE (Maurice), brasseur.
738. SANDER (Ad.), blanchisseur de fils et tissus.
949. VERLEY (André), propriétaire.
4403. VERLEY-GALLOO (Pierre), rue de la Gare, 35.
4671. WAYMEL (M^{lle}), rue de la Deûle, 14.

Hautmont.

3777. BARBET-MASSIN (Madame), rue des Bateliers, 22.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

Hazebronck.

- 2959* CHAMONIN (Ernest), propriétaire, rue de la Clef.
4516. HOUCHE (Henri), rue du Pont, 1.
3888. POUPART, docteur en médecine.

Hellemmes (près Lille).

4804. AGACHE (Émile), brasseur, rue Raspail.
2650. BASSELART, propriétaire, rue Chanzy, 51.
2300. GUILLEMAUD, filateur.
3401. LEFEBVRE-COUPLET, brasseur.
100. LEMAIRE, A. , instituteur retraité, rue Sadi-Carnot, 93.
2831. STERMANN (E.), directeur de la filature Lorent-Lescornez.

Hem.

1120. MULATON-LEBORGNE (Jean), assurances Victoria.
2330. MULATON (François), industriel.

Hénin-Liétard (Pas-de-Calais).

1193. CAULLET (Édouard), négociant, rue de la Place.
234. DESMARS (Alfred), ingénieur-chimiste.

Houplin (Nord).

2695. DELAUNE-TILLOY (Madame Alfred), propriétaire.

Houplines (Nord).

4606. BECQUART (Lucien), fabricant de toiles.

Kemmel (Belgique).

4618. LEGRAND (M^{lle} Juliette), hôtel Petit Ypres.

La Madeleine-lez-Lille.

3151. BEELI, propriétaire, rue du Pré-Catelan, 17 bis.
1688. BELIN (Jules), propriétaire, rue Gambetta, 44.
4359. BENOIT, docteur en médecine, rue de Lille, 59.
4414. BOCQUET (M^{lle} Gabrielle), employée, rue de Lille, 244.
4834. CARÈME (Lucien), prof. au Lycée Faidherbe, rue de Lille, 197.
2101. CHOQUEL (Gustave), fabricant de fours, rue de Lille, 181.
811. CREPELLE-FONTAINE, , chaudronnier-constructeur, rue de Lille, 152.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

3920. DESRUMAUX-LEHEMBRE, propriétaire, rue de Lille, 103.
4027. FLEURY-LEGRAND, industriel, rue de Lille, 102.
1253. FONTAINE (Georges), propriétaire, ancien maire, rue de Lille, 184.
2764. FONTAINE (Maurice), négociant, rue de Lille, 199.
2212. HESPEL (Ernest), négociant en vins.
1709. HOCHSTETTER (Jules), A. , directeur des Usines de Produits chimiq. du Nord.
3139. JEAN (Fernand), employé, rue du Chaufour, 1.
3774.* LEMETTER (G.), négociant en bois, rue du Quai, 160.
4588. MALAGIÉ (Georges), Président de la Société des voyageurs, rue Thiers.
4781. MASUREL (Edmond), sous-chef de bureau, rue du chaufour, 8.
3907.* MORREEL (Georges), négociant, rue Thiers, 12.
4125. MULLIEZ (Jean), rue de Lille, 188.
4576. NYS (Félix), représentant, rue des Gantois, 75.
4336. PLATEL (Charles), propriétaire, rue Faidherbe, 51.
4289. SALEMBIER-DELEBARRE, négociant, rue de Lille, 118.
3006. THOMASSIN (Madame), rue de Lille, 117.
4357. VERROUST (Jules), propriétaire, rue Faidherbe, 78.

Lambersart.

4061. COGEZ (Henri), rentier.
2808. CREPY (Fernand), filateur de coton, rue Flament-Reboux.
2514. CREPY (Maurice), filateur de coton, rue Flament-Reboux.
739. DE CAGNY (Edm.), courtier, rue des Écoles.
1597. DELCOURT (A.) fils, teinturier.
2762. DRIEUX (Achille), villa Marie, avenue de l'Hippodrome.
2501. DURAND (Fernand), négociant, villa Souvenir, rue du Bois.
4838. FOURNIER (Achille), rue de la Carnoye.
2409. GRIMONPREZ (Léon), propriétaire.
4165. HAINEZ,  L., architecte départemental, villa Regina.
4126. LAGACHE (M^{me}), villa Antonia, avenue de l'Hippodrome.
3813. LEROY (Albert), représentant, rue Queeq, 61.
1037. NUYTTEN, négociant.
3791. PLANCQ, boucher, rue de l'Abbé-Deleplanque.
3418. VAILLANT-DESUELLE, industriel.
568. WANNEBROUCQ (Paul), rue de Lille, 59.
3455. WGEUX, propriétaire, villa Van Dyck, avenue de l'Amiral-Courbet.

Lannoy.

4751. DEFFRENNES (Anselme), industriel.
2483. DUJARDIN (Pierre), pharmacien.
2332. LEBORGNE (Ferdinand), fabricant de tapis.
4454. PARENT (Albert), filateur.

Lens (Pas-de-Calais).

4405. CHANTREAU, pharmacien, Avenue St-Edouard.
4238. NIEUVIARTS (Fernand), pharmacien.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

2169. RINCHEVAL-PARISSE, brasseur.
236. STIÉVENART (Arthur), fabricant de câbles, 48, rue de Douai.

Lesquin.

1726. DE JAEGHÈRE (Édouard), brasseur.

LILLE.

317. ABREY (Miss), A. , professeur de langue anglaise, r. de l'Hôpital-Militaire, 33
2356. ABRY (Georges), négociant en bois, rue de Faubourg-de-Béthune, 46.
1708. AERTS-BECQUART (Henri), ancien brasseur, rue Malus, 14.
1826. AERTS-DEBAISIEUX, négociant, rue à Fiens, 8.
2821.* AGACHE (Edmond), propriétaire, rue Delezenne, 3.
48. AGACHE (Edouard), , président honoraire de la Société industrielle, rue d
Tenremonde, 18.
3646. AGUILAR (Ferdinand), commis-négociant, rue Brûle-Maison, 31.
537. ALAVOINE (Melle Berthe), A. , institutrice, place Philippe-de-Girard, 10
1031. ALAVOINE, sous-chef de section des Postes et Télégraphes, rue du Molinel, 74.
4706. ALLANTAZ, inspecteur au Chemin de fer du Nord, rue de Loos, 18.
257. ALLARD (M^{me}), propriétaire, rue Royale, 104.
3767. AMELIN (Alfred), représentant, place de la République, 4.
3795. AMELIN (Maurice), S. Directeur du dépôt des Forges de la Providence, rue
Nicolas-Leblanc, 53.
4213. ANDRIEUX (Étienne), place Simon-Vollant, 17.
3356. ANGELO (Alfred), négociant, rue de Turenne, 67.
4755. ARDOIN (Madame), rue de Thionville, 36.
4547. ARNAUDON (Camille), entrepreneur, rue Jacquemars-Giélée, 22.
2100. ARQUEBOURG, ingénieur, boulevard Bigo-Danel, 33.
2303. ARTAU (Louis), tailleur, rue Nationale, 110.
3270. ARTAUD (Charles), représentant, rue Jacquemars-Giélée, 76.
4630. ASEBROUCQ (Henri), représentant, rue Nationale, 288.
4339. AUBERT, officier d'administration de 1^{re} cl. du génie, fort St-Sauveur.
4691. AUBERT (docteur), rue Thiers, 5.
4696. AUBRY (Commandant), rue Colbert, 139.
4714. AULA, libraire, Place du Lion d'Or, 12.
3444. AUSSET (D^r), A. , boul. de la Liberté, 153.
4858. AUSSINE, directeur de l'École Ozanam, rue St-Gabriel.
4672. AVON, capitaine, attaché à l'arsenal, rue de Lens, 53.
3659. BACH (Charles), employé à la Préfecture, place Richebè, 4 bis.
4761. BACQUET-CHEVALLAY (Madame), rue d'Inkermann, 14.
2308. BADTS (M^{lle} Emma), négociante, boulevard Bigo-Danel, 8.
3237. BAELDE docteur en médecine, boulevard de la Liberté, 43.
4627. BAER (Bernard), rue du Lombard, 5.
2451. BAGGIO-DUVERDYN (M^{me} J.), propriétaire, rue de la Barre, 29.
1018. BAILLEUX (Edmond), propriétaire, rue de Toul, 1.
1456. BAILLIARD (Victor), négociant, rue du Faubourg-de-Roubaix, 199.
4722. BAILLIE (Henri) fondé de pouvoirs, rue de la Louvière, 82.
3111. BAILLEUIL-BAUDON (M^{me}), propriétaire, boulevard Vauban, 7.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

4836. BAL (Fernand), négociant, rue de Paris, 28.
 1519.* BARATTE fils, négociant, rue Gombert, 20.
 2698. BARROIS (Auguste), industriel, rue du Faubourg-de-Roubaix, 124.
 21. BARROIS (Ch.), O. , I. , , Prof. à la Faculté des Sciences, rue Pascal, 37.
 784. BARROIS (Henri), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 135.
 326. BARROIS (Théodore), député, I. , Dr, professeur à la Faculté de Médecine, rue Nicolas-Leblanc, 51.
 507. BARROIS (M^{me} V^e Théodore), rue de Lannoy, 63.
 4685. BASSOT-FÉRON, ingénieur des mines, Place du Concert, 10.
 3921. BASTIDE-HERLAND (M^{me} V^e), rue d'Isly, 60.
 1286. BASUYAU, receveur de l'Enregistrement, rue Caumartin, 32.
 3615.* BATAILLE (Georges), industriel, boulevard de la Liberté, 177
 4829. BATAILLE, Agent Général d'Assurances, rue Masséna, 28.
 1080. BATTEUR, directeur d'assurances, rue Chevreul, 2.
 1622. BATTEUR (Carlos), , I. , architecte, rue Jean-sans-Peur, 9.
 1670. BATTEUR-VANUXEM, vérificateur, rue d'Antin, 19.
 4100. BAUDIN (A.), , Commandant en retraite, rue Blanche, 18.
 4435. BAUDOU, directeur de l'octroi, rue Flamen, 14.
 4281. BAUMGARTNER, rue Nationale, 126.
 4680. BAUVIN (Armand), ingénieur, rue Bourjemois, 13.
 4425. BAYARD (Emile), lieutenant au 43^e Régiment d'infanterie, rue d'Isly, 61.
 4451. BAYART (le Chanoine), boulevard Vauban, 60.
 3448.* BAYART (Henri), sous-directeur général d'assurances, rue de Bourgogne, 28.
 4057. BEAL (D^r), square Jussieu, 5 bis.
 1566.* BEAUFORT (Henri), A. , négociant, rue de Lens, 63.
 2592. BEAUFORT-RIGOT, négociant, rue Saint-Pierre, 27.
 3786.* BEAUREPAIRE, peintre, boulevard de la Liberté, 60.
 1009. BÉGHIN (Auguste), négociant, rue Solférino, 40.
 4104. BÉGHIN (Théodore), représentant, rue de Loos, 6.
 4228. BEIRNAERT, commerçant, rue Faidherbe, 44.
 1628. BELVAL, commissionnaire en douanes, rue des Buissons, 11.
 1227.* BÉRIOT (Madame V^e Camille), fabricant de chicorée, rue de Douai, 69.
 1836. BERNARD (Achille), architecte, rue du Quai, 12.
 3395.* BERNARD (Benjamin), propriétaire, rue de Thionville, 31.
 2776. BERNARD (Étienne), industriel, rue de Courtrai, 22.
 2469. BERNARD (Eugène), chirurgien-dentiste, rue des Poissonceaux, 31.
 1072.* BERNARD (Jean), raffineur, rue de Courtrai, 20.
 2124. BERNARD (Maurice), membre de la Chambre de Commerce, r. de Courtrai, 14.
 2228. BERNARD (M^{me} Georges), propriétaire, rue des Canonnières, 17.
 4042. BERNARD, étudiant, place Sébastopol, 2.
 2774. BERNARD (M^{me} V^e Benjamin), propriétaire, place aux Bleuets, 7.
 606. BERNARD-WALLAERT (M^{me} V^e), rue Jacquemars-Giélée, 36.
 4298. BERNHEIM, négociant, rue Jeanne-d'Arc, 11.
 1279. BERTELOOT, propriétaire, rue du Marché, 38.
 1841. BERTHERAND (M^{me} V^e), propriétaire, rue des Jardins-Caulier, 2.
 3031. BERTIN (B.), négociant, rue de Paris, 246.
 4648. BERTIN (Armand), receveur de l'enregistrement, rue Henri Kolb, 48.
 4737. BERTOUT (Auguste), négociant, rue Gambetta, 98 bis.
 544.*BÉTHUNE (Clément), propriétaire, rue Saint-Jacques, 25.
 3169. BETTMANN, chirurgien-dentiste, boulevard de la Liberté, 38.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

4342. BEUX, négociant, rue de Roubaix, 24.
 3039. BEUQUE (Louis), négociant, boulevard de la Liberté, 80.
 4760. BEYLEMANS, entrepreneur de transports, rue Pierre LeGrand, 112.
 4713.* BICHOFFE, directeur de la Banque Générale française, rue Jean Roisin, 13.
 4353. BIDART (M^{me} Vve), rue Jacquemars-Giélée, 69.
 4762. BIENAIMÉ, ingénieur, rue Fénélon, 18.
 2144. BIENVENU, percepteur des contributions directes, rue d'Anjou, 21.
 27. BIGO-DANEL (Émile), 彡, I. 彡, I, imprimeur, rue Royale, 85.
 520. BIGO (Louis), représentant des Mines de Lens, boulevard Vauban, 95.
 2246. BIGO (Auguste), propriétaire, rue Watteau, 3.
 2349. BIGO (Omer), A. 彡, imprimeur, boulevard de la Liberté, 95.
 4249. BIGO-DEJARDIN, industriel, rue d'Esquermes, 122.
 3883. BIGOT, capitaine au 16^e bataillon de chasseurs, rue Barthélémy-Delespaul, 114.
 1901. BIGOTTE (François), négociant, rue d'Amiens, 19.
 2298. BIGOTTE (Albert), négociant, rue Solférino, 334.
 4135. BINAULD (Florent), Conseiller général, brasseur, rue d'Arcole, 11.
 2454.* BINET (Adolphe), industriel, rue Inkermann, 36.
 4090. BIZARD (M^{me} Vve), boulevard de la Liberté, 121.
 3804. BIZARD (Général), O 彡, Commandant la 2^e brigade d'Infanterie, rue Solférino, 38.
 2924. BLANCHET (Gabriel), élève de l'école de Commerce, place Cormontaigne, 4.
 2588. BLANQUART (Aimable), propriétaire, rue Brûle-Maison, 101.
 4615. BLANQUART (M^{lle}), rentière, rue de Paris, 14.
 1684.**BLONDEAU (M^{lle} Louise), propriétaire, rue Royale, 118.
 1220. BLONDIN, 彡, juge honoraire, place de la Gare, 11.
 4160. BLOT (Léon), négociant, boulevard Bigo-Danel, 2 bis.
 3843. BLUM (Félix), négociant, rue des Ponts-de-Comines, 50.
 957. BLUM (Pierre), gérant, rue Saint-Augustin, 29.
 3669. BOCQUET (Alfred), négociant, rue Solférino, 175.
 4585. BOCQUET, ingénieur, rue des Ponts-de-Comines, 61.
 1907. BOCQUET (M^{me} Edmond), propriétaire, rue Royale, 114.
 4640. BŒUF (Émile), courtier, rue André, 9.
 4741. BOHEM (Jules), rentier, rue Thiers, 40.
 3736. BOISSARD (Adéodat), docteur en droit, boulevard Vauban, 69.
 1796. BOISSE-SCRÉPEL (J.), fabricant de toiles, place de Tourcoing, 2.
 1608. BOITEL (Georges), négociant, rue d'Angleterre, 53.
 900. BOITIAUX, négociant en lins, rue du Molinel, 55.
 2242. BOITIAUX (Jérôme), boulevard des Écoles, 56.
 1937. BOLLAERT (Félix), administrateur des Mines de Lens, boulevard de la Liberté, 133.
 4484. BONDUELLE (Joseph), industriel, rue Véronèse, 2.
 3776. BONET (P.), 彡, ingénieur, rue Solférino, 248.
 4545. BONNET (J.-B.), représentant, rue des Postes, 169.
 262. BONTE (Auguste), juge au Tribunal de commerce, rue des Trois-Mollettes, 5.
 4231. BONVALOT, A. 彡, opticien, rue Esquermoise, 79.
 3598. BOONE (Lucien), étudiant, rue Solférino, 298.
 4152. BOONE (E.), ingénieur civil, boulevard Victor Hugo, 28.
 4241. BOREL, agent général de la Grande-Chartreuse, rue Nationale, 290.
 4816. BOUCHER (Madame), rue de la Bassée, 21.
 4592. BOUCHERY (Georges), négociant, boulevard Victor Hugo, 59.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

2038. BOUCHEZ (M^{me} V^{ve}), rentière, rue Solférino, 153.
 2455. BOUCHEZ (Alfred), fabricant de toiles, rue de Paris, 146.
 3279. BOUDIGNIÉ (Jules), propriétaire, 141, rue Solférino.
 4367. BOUDRY (Émile), propriétaire, rue Durnerin, 7.
 3400. BOUILLET-BIGO, brasseur, rue Belle-Vue, 71.
 4723.* BOULANGER, tanneur, faubourg de Douai, 4.
 4006. BOULY, directeur du Comptoir d'escompte, rue Nationale, 96.
 4765. BOURGEOIS (M^{lle} Renée), employée des télégraphes, place de la République, 1.
 2970. BOURSE (Charles), propriétaire, rue Virginie-Ghesquière, 13.
 4033.* BOUSSEMART, négociant, rue Jeanne-d'Arc, 72.
 506. BOUTEMY (Madame), boulevard de la Liberté, 159.
 3708.* BOUTRY (Édouard), filateur, rue du Long-Pot, 80.
 2672. BOUTRY (Léon), bijoutier, rue des Manneliers, 10-12.
 2708. BOUTRY (Madame Henry), propriétaire, boulevard de la Liberté, 17.
 3144. BOUTRY (Léon), filateur, rue du Long-Pot, 67.
 2761. BOUTRY-BRAME (J.), étudiant, rue de Douai, 5.
 253. BRABANT (Paul), fabricant de céruse, boulevard Louis XIV, 4.
 2391. BRAME (Auguste), pharmacien, rue Gambetta, 250.
 481. BRAME (Madame Max), rue Royale, 83.
 3224. BRASSEUR (M^{me} Jeanne), propriétaire, rue Nationale, 324.
 4683. BRASSEUR (Jules), représentant, rue Duplex, 16.
 4580. BRISY (Marcel), employé, place Richebé, 15.
 2834. BROSSARD (M^{me} V^{ve}), rue Faidherbe, 7.
 4014. BROUTIN (Eugène), représentant, rue Gatel-Béghin, 2.
 1842. BRULÉ (E.), Hôtel de la Paix, rue de Paris, 46.
 3251. BRULIN (Henri), Agent de Charbonnages, rue des Stations, 21.
 3666. BUISSET-DUPIR, négociant, rue Masurel, 13.
 2145. BULTEAU (M^{me} V^{ve}), boulevard de la Liberté, 47.
 628. BUREAU (Ernest), négociant en fils, rue de la Bassée, 46.
 4354. BUTZBACH (Eugène), ingénieur, rue Aubert, 63.
 4658. BUYSCHAERT, appareils de chauffage, rue du Faubourg-de-Roubaix, 99.
2979. CAILLE (Jules), instituteur, rue de l'Hôpital-Militaire, 79.
 2696. CALMETTE (Docteur), O. , I. , directeur de l'Institut Pasteur, boul. Louis XIV.
 1442. CALLENS (Henri), négociant, rue Fontaine-del-Saulx, 1 bis.
 4040. CALOINE (M^{lle}), rentière, rue André, 3.
 1812.* CALONNE (Albert), commis des postes et télégraphes, r. du F.-de-Roubaix, 133.
 3402. CAMBIER-DUFOUR (Georges), rue Jean-sans-Peur, 4.
 2221. CAMUS (Félix), avocat, rue de Bourgogne, 15.
 867. CANNISSIÉ (Émile), banquier, boulevard de la Liberté, 93.
 2272. CANNISSIÉ (Maurice), représentant de Commerce, rue Manuel, 81.
 3362. CANONNE (M^{lle}), institutrice, rue Esquermoise, 23.
 1071. CANTINEAU-CORTYL, I. , membre de la Comm. historique, rue Colbert, 173.
 4248. CARDINAL-THIRIEZ, propriétaire, rue Duhem, 22.
 3667. CARLIER, employé, rue Caumartin, 42.
 2039. CARLIER (Édouard), négociant, rue Caumartin, 24.
 4499. CARLIER (Georges), rue Gauthier-de-Chatillon, 10.
 1963. CARLIER (Victor), I. , docteur en médecine, rue des Jardins, 46.
 4503. CARMIER-ROSE (Madame V^{ve}), boulevard de la Liberté, 171.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

1173. CARON, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 15.
 2134. CARON (M^{lle} Coralie), propriétaire, rue Boucher-de-Perthes, 47.
 4859. CAROW (Edouard), rue Manuel, 98.
 4655. CARPENTIER, rue d'Angleterre, 46.
 2544. CARPENTIER (Madame V^{ve} Auguste), rue de Puëbla, 14.
 3441. CARPENTIER (M^{lle} Louise), artiste-peintre, rue Nationale, 95.
 3871. CARPENTIER (Gaston), rue de Roubaix, 36.
 4784. CARPENTIER (Henri), ingénieur, rue du Sec-Arembault, 12.
 1799. CARPENTIER (Paul), A. , avocat, rue Jacquemars-Giélée, 35.
 4174. CARPENTIER-GOUSSEAUME (Docteur), rue de Turenne, 33.
 2319. CARRÉ (Lucien), employé à la Préfecture du Nord, place Cormontaigne, 10.
 4186. CARRÉ DE MALBERG, juge au tribunal civil, boulevard de la Liberté, 121.
 2838. CARRETTE (Alphonse), rentier, rue Jeanne-d'Arc, 76.
 3072. CARRON-FLAMENT, négociant, boulevard Victor-Hugo, 46-48.
 1525. CARRON-VILLERS, négociant, rue de Bruxolles, 15.
 1870. CARTON (René), courtier, rue Nationale, 53.
 210. CASTELAIN (F.), I. , docteur en médecine, rue Négrier, 28.
 3975. CASTELOT (Henri), rue Brule-Maison, 110.
 1682. CASTIAUX (Eug.), propriétaire, rue Desmazières, 7.
 2036.* CATEAUX (Edmond), rue Ratisbonne, 10.
 3070. CATEL-BÉGHIN, filateur, boulevard de la Liberté, 21.
 2620. CATOIRE (M^{me} Victor), rue de Bourgogne, 7.
 3661. CAUCHE, ancien notaire, rue de Tenremonde, 11.
 4008. CAUDRELIER (J.), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 6.
 1077.* CAULLIEZ (Henri), nég. en laines, consul de la Rép. Argent., r. Desmazières, 14.
 2786.* CAULLIEZ (Alexandre), négociant en laines, rue de Béthune, 56.
 107. CAVRO, I. , directeur de l'école primaire, square Ruault, 12.
 522. CAZIER, A. , commis-négociant, rue Durnerin, 16.
 1390. CHALANT (Armand), propriétaire, Parc Monceaux.
 4718. CHAMOIN (Général), Commandant la 1^{re} division, rue des Stations, 92.
 4226. CHAMPIONNET (G.), représentant des forges, rue Nationale, 9.
 4462. CHARBONNEAUX (M^{me}), rue Inkermann, 5.
 782. CHARBONNET (Paul), professeur, rue du Vieux Marché aux Moutons, 10.
 4395. CHARLES (M^{lle} Marguerite), rue du Port, 88.
 4016. CHARMEIL, I. , professeur à la Faculté de médecine, boul. de la Liberté, 134.
 4179. CHARPENTIER, ingénieur des Mines, rue Colbert, 119.
 4381. CHARRAS (M^{me} Vve), rentière, rue des Fossés, 6.
 3286. CHARRUEY (Madame Veuve), propriétaire, rue André, 4.
 4747. CHASSOUX, capitaine breveté, rue Voltaire, 33.
 4808. CHATELAIN (M^{lle} Marie), rentière, rue St-Étienne, 74.
 4309. CHATTELEYN, constructeur, boulevard de la Liberté, 55.
 4218. CHAUVEL, négociant, rue de Turenne, 17.
 2864. CHESNELONG, , avocat, rue Royale, 99.
 4788. CHEVREL, élève à l'Institut Industriel, rue des Postes, 4.
 4275. CHEVRESSON-LEDUC, boulevard Vauban, 52.
 3302. CHOLLET (l'abbé), rue d'Isly, 3.
 1008. CHOMBART de LAUWE (Pierre), avocat, boulevard Vauban, 1
 3047. CHOQUEREAUX (Jules), propriétaire, boulevard de la Liberté, 151.
 1817. CHOQUET (Louis) père, négociant, rue Solférino, 116.
 1815. CHOQUET (Raoul), ingénieur, rue de Canteleu, 48.

N^{os} d'ins
cription MM.

966. CHOTIN (L.), docteur en médecine, boulevard de la Liberté, 215 bis.
 3895. CHRÉTIEN (G.), employé, rue d'Isly, 54.
 3255. CLAEYMAN, entrepreneur de peinture, 34, rue Négrier.
 1960. CLAINPANAIN (Th.), propriétaire, rue de Puébla, 9.
 2576. CLÉMENT (Victor), I. , secrétaire de la Chambre de Commerce, r. Solferino, 14.
 3950. CLERC, O , intendant militaire, rue de la Chambre-des-Comptes, 4.
 4062. CLOT-MATHIEU, rue d'Isly. 82.
 4167. CLUZET, ingénieur, place Simon-Vollant, 10.
 2533. COCARD (Jules), A. , fondeur, rue de Valenciennes, 13.
 2701. COCHEZ, A. , professeur, avenue des Lilas, 9.
 3141. COCQUEREZ-DIMIEZ, bonneterie, rue des Sept-Agaches, 4.
 3754. CODVELLE (Paul), A. , directeur d'École, rue de Juliers, 73.
 3707. COEVEG-RENOUARD, négociant, boulevard des Écoles, 1.
 4279. COLBIANT (Georges), directeur de tissage, rue Barthelemy-Delespaul, 86.
 4997. COLLARDET, pharmacien, rue de Béthune, 51.
 4397. COLLETTE (Georges), négociant, rue des Manneliers, 8.
 4024. COLLETTE (Henri), ingénieur, rue Brûle-Maison, 95.
 4758. COMBEMALE, , I. , Doyen de la Faculté de Médecine, boul. de la Liberté, 128.
 140. COMÈRE (L.), fabricant de plâtre, rue de la Halle, 9.
 4552. COMPAGNON, représentant, rue Jean Bart, 6.
 1510. CONSTANT (Victor), employé de Commerce, rue de Loos, 27.
 3343. CONTAL, , architecte-paysagiste, 9, rue St-Firmin.
 1785. CONVAIN-MINET, propriétaire, boulevard de la Liberté, 34.
 2132. CONVAIN (Léon), commerçant, rue Neuve, 21.
 4483. COPPENS, (Docteur), rue du Molinel. 13.
 2554. COPPIN (M^{me} Charles), rentière, place Philippe-Lebon, 28.
 288. COQUELLE (Edmond), A. , négociant, rue Jacquemars-Giélée, 22.
 4166. CORDIER, pharmacien major, place Sébastopol, 32.
 546. CORDONNIER (L.), , architecte, rue Marais, 8.
 2235. CORNÉE (Ferd.) chef de division de Préfecture en retraite, rue Solferino, 316.
 2510. CORNILLE, négociant en vins, rue de Douai, 83.
 4662. CORNILLE-LEGRAND, rentier, boulevard de la Liberté, 146.
 4402. CORNILLOT (Louis), confiseur, rue de l'Hôpital-Militaire, 7.
 4577.* CORRE, , directeur de l'École des Arts et Métiers, boulevard Louis XIV, 6.
 32. COSSET, A. , négociant, rue Turgot, 45.
 4273.* COTTIGNIES (Alban), , propriétaire, rue de la Halle, 43.
 4630. COUPY (Edmond), électricien, rue des Bouchers. 8.
 793. COURMONT (Léon), négociant, rue Brûle-Maison, 75.
 4022. COURTECUISSÉ (Victor), A. , rue Nationale 101.
 3854. COURTIN, Lieutenant au 43^e de ligne, rue Fontaine-del-Saulx, 23.
 2130. COUTURIER (Émile), rentier, rue Jeanne-d'Arc, 74.
 1044. COX-CAPPELLE (E.), propriétaire, rue de Fleurus, 30.
 4787. CREMER, rue Catel-Béghin, 10.
 344. CRÉMONT, , distillateur, boulevard de la Liberté, 219.
 807. CREPELLE (Jean), , constructeur, rue de Valenciennes, 50.
 4726. CREPIN (Léandre), rue du Priez, 9.
 1301. CRÉPIN (Florimond-Henri), industriel, rue Nationale, 247.
 280. CREPY (M^{me} Vve Adolphe), propriétaire, rue de Cantelou, 39.
 1491.**CREPY (Auguste), , négociant, rue des Jardins, 28.
 263. CREPY (Ernest), filateur de lin, rue de la Bassée, 35.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

293. CREPY (Eugène), filateur de coton, boulevard de la Liberté, 19.
 4523. CREPY (Eugène), rue d'Isly, 88.
 474.* CREPY (M^{me} Paul), propriétaire, boulevard Vauban, 29.
 266. CRESPEL (Albert), , fabricant de fils retors, rue des Jardins, 18.
 670. CRESPEL (R.), négociant en cires, rue Léon Gambetta, 56.
 3360. CREVAUX, , I. , professeur au Lycée Faidherbe.
 4847. CREVEL, boulevard Louis XIV, 9.
 4854. CRISTIN (Henri), commerçant, rue de la Barre, 116.
 1692. CROIN (Paul), rentier, rue du Buisson, 63.
 1453. CROUAN (Alexandre), agent de change, rue d'Angleterre, 71.
 2433. CUVELIER (Lucien), filateur, rue de Bouvines, 12.
1769. DAMIDE-LEMAIRE, propriétaire, Grand'Place, 9.
 493. DANCHIN (F.), A. , , avocat, Membre de la Commission Historique, quai de la Basse-Deûle, 34.
 626. DANIEL (Louis), A. , , imprimeur, rue Jean-sans-Peur, 17.
 2373. DANIEL (Georges), notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 62.
 3252. DANNA (Georges), négociant, rue Princesse, 61.
 4634. DARNOUX, ingénieur, rue Pierre Legrand, 113.
 4830. DARRAS (Emile), négociant en fouritures, rue Grande Chaussée, 22.
 1032. DAUCHEZ (René), rue Jacquemars-Giélée, 60.
 3501. DAUTHULE, lieutenant, rue Jacquemars-Giélée, 45.
 2853. DAVID-WIART (Madame), fabricante de tulle, boulevard Montebello, 14.
 3500.* DAWSON (Albert), négociant, rue de la Louvière, 32.
 3499.* DAWSON (George), négociant, rue de la Louvière, 30.
 4413. DEBACHY, fabricant de corsets, boulevard de la Liberté, 91.
 3857.* DEBAILLEUL (Armand), rue du Vieux-Faubourg, 5^{bis}.
 4083. DEBAILLEUX (Bernard), rentier, rue des Meuniers, 27.
 2662. DEBAYSER (Camille), rue du Faubourg-de-Roubaix, 152.
 320. DEBAYSER (Edouard), courtier, rue de la Chambre-des-Comptes, 3.
 1982. DE BEUGNY D'HAGERUE (Amédée), père, propriétaire, rue Royale, 134.
 704. DEBIÈVRE (E.), I. , rue du Faubourg-de-Roubaix, 201.
 1501. DEBIÈVRE-FOURNIER, négociant, rue d'Artois, 24.
 4079. DEBIÈVRE-LABBÉ, représentant, rue de Lannoy, 98.
 3592. DEBLOCK (Veuve), rentière, rue Jacquemars-Giélée, 116.
 502. DEBON, I. , professeur de philosophie au lycée, boulevard de la Liberté, 60.
 605. DE BOUBERS (Julien), propriétaire, rue Négrier, 5.
 3912. DEBRAUWÈRE, huissier, rue Jacquemars-Giélée, 45.
 4583. DEBREU (Henri), négociant, rue Pierre Legrand, 180.
 2345. DE BRUYN, industriel, rue de l'Espérance, 22.
 2855. DEBUCHY (Maurice), fabricant de tissus, rue des Stations, 12.
 4096.* DEBUCHY (René), industriel, rue Nationale, 220.
 1889. DECALF (Gaston), directeur de tissage mécanique, avenue de Dunkerque, 233.
 4352. DE CALLENSTEIN (Paul), bijoutier, rue Esquermoise, 28.
 3540. DECAMPS-BASSEZ, (M^{me} V^{ve}) rue Blanche, 68.
 1856. DECARNE (Gustave), négociant, rue des Buisses, 2.
 4777. DÉCATORRE, rue St-Firmin, 24.
 4140. DECAUX, instituteur, rue Brûle-Maison, 155.
 4542. DECLERCQ, directeur de tissage, rue d'Angleterre, 69.
 4149. DECLERCQ (Gustave), fabricant de tulle, boulevard Bigo-Daniel, 24.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

4835. DECLERCQ (Madame veuve), boulevard Bigo-Danel, 2.
 3309. DECOSTER (l'Abbé P.), rue des Stations, 73.
 3259. DECOSTER-HUET (Edouard), négociant, rue de la Louvière, 128.
 2372. DECOSTER-NICOLLE, négociant, rue Blanche, 16.
 2907. L'ECOURCHELLE (Gustave), étudiant, rue Nationale, 299.
 2794. DECRAMER (Louis), pharmacien, rue de Juliers, 105.
 1538. DECROIX (Madame Charles), propriétaire, rue Barthélemy-Delespaul, 138.
 2001. DECROIX (Jules), avocat, place de la République, 10.
 2002. DECROIX (Henri), banquier, rue Royale, 42.
 2074. DECROIX (Georges), industriel, rue de Paris, 52.
 2541. DECROIX (Pierre), A. , banquier, rue Royale, 42.
 4540. DECROIX (M^{me} Pierre), propriétaire, rue Royale, 99.
 2850. DECROIX-CUVELIER (M^{me}), propriétaire, rue Mehl, 1.
 3258. DECROIX, pharmacien, rue d'Esquermes, 45.
 4809. DECROIX (B.), rue de l'Hôpital-Militaire, 84.
 4196. DEFFONTAINE (Madame Veuve), propriétaire, rue Jules-de-Vieq, 20.
 4549. DEFFRENNES (Adolphe), marbrier, rue des Fossés-Neufs, 57-59.
 1630. DEFIVES, négociant, boulevard Victor Hugo, 51 *bis*.
 3342. DEFIVES (Charles, fils), négociant, rue Gantois, 77.
 237. DEFRENNE, propriétaire, rue Nationale, 295.
 788. DE GERMINY (le Comte Auguste), rue St-André, 6.
 4534. DE GIGORD, capitaine d'artillerie, rue Royale, 418 *ter*.
 1803. DE GRAEVE-CABY, dentiste, rue des Fossés, 23.
 3519. DEHEULE, négociant, place de Tourcoing, 15.
 4426. DEHOVE (Commandant) , rue Denfert-Rochereau, 27.
 2809. DE JAGHERE (P.), rentier, rue de Toul, 14
 3671. DE KERARMEL, receveur de l'enregistrement, rue Malus, 15.
 3685. DE KYNDT, rue Nationale, 145.
 1796. DELACOURT (Madame Gustave), boulevard de la Liberté, 10.
 2442. DE LAFOSSE (Victor), propriétaire, rue St-André, 23.
 3042. DELAHAYE (Émile), représentant, boulevard Victor-Hugo, 250.
 644. DELAHODDE (Victor), négociant, rue Gauthier-de-Châtillon, 17.
 2573. DELAHOUSSE (Léon), rue des Chats-Bossus, 23.
 1740. DELAMARE (H.), négociant, rue des Stations, 4.
 4551. DE LANAUZE (Frédéric), représentant, rue Nationale, 124.
 4704. DELANNOY-SIX, paveur, rue de Fleurus, 15.
 4032. DELANNOY, ingénieur, rue Barthélemy-Delespaul, 160.
 4250. DELANNOY-AGACHE, propriétaire, boulevard de la Liberté, 122.
 3307. DELATRE, professeur, rue Barthélemy-Delespaul, 126.
 4603. DELATRE, A. , courtier, boulevard Montebello, 49.
 892. DELATRE-CARETTE, rue du Faubourg-de-Roubaix, 192.
 971.**DELATRE-PARNOT (M^{me}), propriétaire, rue Inkermann, 18.
 2694. DELAUNE (Marcel), député du Nord, rue de l'Hôpital-Militaire, 120.
 3463. DELAUNOY, commandant, r. d'Angleterre, 32.
 4728. DELBAERE (M^{lle}), institutrice, rue Brûle-Maison, 23.
 4625. DELBROUQ (l'abbé), directeur de St-Joseph, rue Solférino, 92.
 4518. DELCOURT-DECOSTER, directeur d'assurances, rue Jacquemars-Guélée, 133.
 4629. DELCOURT, rue de Paris, 89.
 3465. DELÉARDE, rue de Fleurus, 20.
 3007. DELEBARRE (Charles), négociant, boulevard des Ecoles, 18.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

- 4377.* DELEBARRE (M^{me} V^{ve} Léon), propriétaire, rue Caumartin, 25.
 1874. DELEBECQUE (Emile), directeur des Sociétés gazières, rue Saint-Sébastien, 23.
 2271. DELEBECQUE, propriétaire, boulevard de la Liberté, 105.
 3760. DELECROIX (Em.), rue de Lannoy, 20.
 487. DELEDICQUE (Paul), notaire, boulevard de la Liberté, 101.
 1207. DELEFILS (Eugène), agent d'assurances, boulevard de la Liberté, 11.
 2749. DELEFORTRY (Paul), représentant de commerce, rue Jacquemars-Giélée, 96.
 4670. DELEMAR (Louis), étudiant, rue de la Petite-Allée, 18.
 619. DELEMER (M^{me} V^{ve} H.), rue Brûle-Maison, 55.
 2394. DELEMER (Eug.), avocat, rue Jean-sans-Peur, 10.
 4261. DELEPINE (l'Abbé), professeur de Géographie à la Faculté libre des Sciences, rue du Port, 41.
 1492. DELEPLANQUE (Georges), notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 58.
 3808. DELEPLANQUE (Rémy), directeur d'assurances, boulevard de la Liberté, 110.
 2051. DELEPOULLE (Edouard), brasseur, rue de la Fontaine-Delsaux, 41.
 3341. DELEPOULLE (Louis), entrepreneur, 38, rue d'Arras.
 4063. DELERIVE-DELANNOY (Madame), boulevard Vauban, 3.
 787. DELERUE (Arthur), filateur de lin, rue des Fossés-Neufs, 53.
 4235*. DELESALLE (André), négociant, rue des Jardins, 11 *bis*
 4443.* DELESALLE (Charles), Maire de Lille, rue Brûle-Maison, 96.
 2678. DELESALLE (Emile), rue de Jemmapes, 71.
 2163. DELESALLE (Maurice), filateur, rue du Pont-Neuf, 13.
 1151. DELESALLE-VAN DE WEGHE (Louis), filateur de lin, rue Pierre-Légrand, 204.
 2112. DELESALLE (Henri), rue des Fossés, 27.
 3677. DELESALLE-LEGRAND (M^{me}), rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, 24
 3023. DELESALLE (M^{lle} Marie), propriétaire, rue de Bourgogne, 9.
 3789. DELESTRAINT (Charles), lieutenant au 10^e Chasseurs, rue Colbert, 54.
 1297. DELESTRÉ (Albert), fabricant de toiles, rue Colbrant, 10.
 220. DELETTRE (Henri), propriétaire, rue de Turenne, 72.
 2690. DELÉVAR (Alfred), négociant, rue Pierre-Légrand, 302.
 3145. DELFORGE (Gaston), étudiant, rue Colbrant, 20.
 427. DELHAYE (M^{lle}), A. $\frac{1}{2}$, institutrice, boulevard de la Liberté, 97.
 4686. DELMOITIEZ, rentier, rue de la Chambre des Comptes, 7.
 4769. DELMOTTE (Alfred), négociant, boulevard de la Liberté, 43.
 2461. DELOBEL (Eugène), facteur aux Halles centrales, rue Ratisbonne, 65.
 3548. DELOTTE (H.), rentier, rue des Pyramides, 12.
 4216.* DELPLANQUE (Gustave), industriel, place de Tourecoing, 22.
 4657. DELRUE (Eugène), représentant, rue d'Artois, 191.
 4675. DELSART, substitut, rue Henri Kolb, 50.
 3223. DEMAN, libraire, rue Esquermoise, 69.
 4535. DEMANGEON, professeur à la Faculté des Lettres, rue Denis-Godefroy, 3.
 4761. DEMARCO, pâtissier, place du Théâtre, 44.
 4405. DEMARCY (Alphonse), employé, rue Lamarek, 1.
 376. DE MONTIGNY (Alfred), $\frac{1}{2}$, directeur d'assurances, rue de Béthune, 59.
 577. DE MONTIGNY (M^{me} Philippe), propriétaire, rue Royale, 87.
 4505. DE MONTLEBERT, contrôleur à la Banque de France, rue Royale, 75.
 828. DEMOTIER, inspecteur des biens des Hospices, rue Boileux, 7.
 4075. DE MYTTENAERE (Maurice), négociant, place de la Nouvelle-Aventure, 14.
 743. DENECK (M^{me} V^{ve} Gustave), négociant, rue Solférino, 289 *bis*.
 3471. DENIS DU PÉAGE (Henri), étudiant, rue Royale, 94.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

4391. DENIS-POLLET, négociant, rue Nationale, 123.
 2897. DENY (Arthur), comptable, rue Voltaire, 25.
 1389. DE PARADES, négociant, rue Brûle-Maison, 64.
 4632. DEPERNE-MEURISSE (Madame), rue Jean-Peur, 25.
 4237. DEPERNIN (Louis), représentant, rue de Paris, 105.
 2381. DEPRICK, (Arthur), Inspecteur général d'Assurances, rue Baptiste Monnoyer, 9.
 434. DERACHE (Ch.), ✕, courtier, rue Molière, 3.
 4855. DERAET, (César), A. , négociant rue des Chats Bossus, 24.
 4406. DERAM, pharmacien, rue Nationale, 269.
 4390. DÉRÉMAUX (Émile), rue Caumartin, 23.
 1695. DERIEPPE (Maurice), brasseur, place Sébastopol, 29.
 3145. DERNONCOURT (Jules), représentant, rue Barthélémy-Delespaul, 40.
 902. DERGEUX (Eugène), pharmacien, rue du Faubourg-de-Roubaix, 154.
 4631. DEROUBAIX (Madame Victor), rue de Paris, 53.
 3841. DERREVAUX (H.), A. , négociant, rue Gambetta, 219.
 4401. DE RUYVER (Victor), constructeur, rue d'Artois, 68.
 1854. DERVILLE, marbrier, rue des Pyramides, 30.
 4473. DERVILLE-DELESPIERRE, propriétaire, square Dutilleul, 13.
 4507. DERYCKE, tailleur, rue Nationale, 84.
 2934. DERYCKER, propriétaire, rue Basse, 33.
 2398. DE SAINT-LÉGER, prof. à la Faculté des Lettres, rue de Paris, 60.
 4840. DE SAINTE CLAIRE, Capitaine au 16^e chasseurs, rue de Turenne, 37.
 3096. DESBONNETS (Jules), fabricant de toiles, rue Lafontaine, 28.
 4154.* DESBORDES, ✕, directeur des Douanes, rue des Jardins, 9 bis.
 4210.* DESCAMPS-AGACHE (Maxime), négociant, boulevard de la Liberté, 140.
 122. DESCAMPS (Madame Anatole), boulevard de la Liberté, 36.
 1128. DESCAMPS (Édouard), filateur de lin, boulevard Vauban, 45.
 1677. DESCAMPS (Ernest), industriel, rue J.-J.-Rousseau, 38.
 4211. DESCAMPS (l'Abbé), rue de Turenne, 64.
 2354. DESCATOIRES, propriétaire, rue Jean-Jacques-Rousseau, 23.
 3576. DESCHILDRE (M^{me} Vve), rue Princesse, 27.
 994. DESCHINS (Léon), négociant, 10, boulevard des Ecoles.
 3001. DESFONTAINES (Henri), entrepreneur, rue Pierre-Légrand, 161.
 1103. DESMAZIÈRES (E.), propriétaire, boulevard de la Liberté, 165.
 1809. DESMAZIÈRES (Maurice), négociant, rue des Arts, 34.
 2387. DESMAZIÈRES (Alfred), avoué, rue de Puébla, 5.
 4563. DESMAZIÈRES-DEGOUY, propriétaire, rue Nationale, 208.
 3410. DE SMET, employé, rue de Loos, 24.
 2495. DESMETRE-STRAT (M^{me}), négociante, rue des Meuniers, 24.
 4323. DESMIDT, rue du Faubourg-de-Roubaix, 118.
 2568. DESNOULEZ (Gustave), propriétaire, rue d'Anjou, 49.
 2251. DESPLATS (D^r), , professeur à la Faculté libre de médecine, boulevard Vauban, 56.
 3494. DESPLINDRE (Désiré), fabricant, passage N.-D.-de-la-Treille, 11.
 3019. DESPRETZ (Eugène), géomètre-expert, rue de l'Hôpital-Militaire, 60.
 1913. DESPRETZ (Henri), négociant, rue Alexandre-Leleux, 46.
 4103. DESREUMAUX-VANDERHAGHEN, négociant, rue Malus, 17.
 4464. DESREUMAUX, A. , expert et liquidateur, rue du Sec-Arembault, 12.
 2840.* DESROUSSEAUX (Paul), notaire, boulevard de la Liberté, 143.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

4308. DESTAILLEURS (M^{me} Émile), place de Tourcoing, 18.
 4639. DESTAILLEURS (Madame Charles), charbons, place Cormontaigne, 36.
 2700. DESTOMBES (Delphin), courtier, rue Desmazières, 12.
 623. DE SWARTE (Edouard), ✕, propriétaire, rue des Stations, 181.
 4131. DEWAILLY-NICOLAS, rue Solférino, 251.
 3872. DEVAU, employé, rue de Pas, 5.
 4388. DEVENNE (Georges), capitaine du génie, rue de Fleurus, 26.
 4208. DEVEY (Albert), notaire, rue Tenremonde, 5.
 1095. DEVILDER (Henri), banquier, admin. de la banque de France, rue du Priez, 2.
 1432. DEVILLERS (M^{me}), boulevard Vauban, 68.
 4385. DEVOS-VALLOIS (M^{me}), rue Jacquemars-Giélée, 5.
 2382. DEVOS-DURBAN, représentant, rue Nationale, 113.
 4730. DEWAILLY (Georges), employé, rue du Curé St-Etienne, 21.
 2494. DEWALEYNE (Victor), A. ⚡, rentier, rue Barthélemy-Delespaul, 32.
 4412. DEWAS (Alphonse), ingénieur, rue de l'Arbrisseau, 50.
 4191. DEWAS (Paul), fermier, rue du Faubourg-des-Postes.
 810. DEWATINES (Félix), relieur, rue St-Étienne 66 bis.
 4044. DEWEZ, négociant, rue de Paris, 49.
 4818. DEWILDE (Emile) rue du Faubourg de Roubaix, 120.
 4276. DEWILDE (Paul), industriel, rue de Roubaix, 33.
 1186. DEWORST (F.), fabricant de lainages, rue de Roubaix, 11.
 4487. DEYDIER, rentier, place Cormontaigne, 6.
 2773. DHAINAUT, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 125.
 1592. D'HALLUIN-VERBIEST (Paul), agent de change honoraire, rue Jean-Bart, 38.
 485. D'HALLUIN, (M^{me} Marie), rue St-André, 52.
 1816. D'HALLUIN-GHESQUIER, filateur de lin, boulevard de la Liberté 6.
 2818. D' HOUR (L.), docteur en médecine, rue d'Arras, 72.
 4560. DILLIES (Louis), représentant, rue du Sec Arembault, 12.
 1273. DOLEZ (Jules), ✕, avocat, rue Patou, 22.
 1933. DONY (A.), contrôleur des contributions indirectes, 56, rue Jean-Bart.
 3496.* DOUMER (D^r), I. ⚡, professeur à la Faculté de Médecine, rue Nicolas-Leblanc, 57.
 2661. DOURIEZ (M^{me}), propriétaire, place de Tourcoing, 5.
 4757. DOUXAMI, maître de Conférences, rue Brûle-Maison, 159.
 1493.* DOYEN (M^{me}), boulevard de la Liberté, 25.
 3337. DRAMAIX (Adolphe), voyageur de commerce, 15, rue St-Firmin.
 736. DRIEUX (Victor), filateur de lin, rue de Fontenoy, 31.
 3529. DRIEUX-DUFOUR, filateur, boulevard Vauban, 44.
 4242. DRUEZ (Ch.), négociant, rue Coquerez, 11.
 392. DUBAR (Gustave), O. ✕, ✕, directeur de l'*Écho du Nord*, rue de Pas, 9.
 3262. DUBOIS (M^{me}), propriétaire, rue Brûle-Maison, 90.
 1130. DUBOIS (Auguste), propriétaire, boulevard Vauban, 98.
 3123. DUBOIS (Henri), négociant, rue de l'Hôpital-Militaire, 66.
 1847. DUBOIS-LEFEBVRE (Joseph), négociant, rue Solférino, 254.
 1397. DUBREUCQ (Horace), fabricant d'amidon, rue Pierre-Légrand, 268.
 1738. DUBUISSON (Alphonse), I. ⚡, architecte, rue des Stations, 93 bis.
 104. DUBUS, I. ⚡, instituteur, rue Colbert, 134.
 340. DUCASTEL (M^{me} Pauline), institutrice, rue Nationale, 61.
 4568. DUCROCQ (Maxime), A. ⚡, ✕, notaire, boulevard de la Liberté, 64.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

2447. DUCROCQ (Melle), A. , prof. à l'École Florian, rue Barthélemy-Delespaul, 63.
 4301. DUFOUR, pharmacien, rue des Postes, 51.
 1846. DUFOUR (Henri), directeur d'école, rue Durnerin, 30.
 4778. DUFOUR, directeur de la Compagnie Lilloise, rue d'Angleterre, 10.
 3470. DUFOUR-ROUZÉ (Paul), filateur, rue Inkermann, 31.
 1212. DUHEM (Arthur), fabricant de toiles, rue St-Genois, 18.
 988. DUHEM-POISSONNIER (Antoine), propriétaire, rue de Puebla, 37.
 578. DUJARDIN (Armand), propriétaire, boulevard Vauban, 27.
 662. DUJARDIN (Victor), notaire honoraire, boulevard de la Liberté, 125.
 2425. DUJARDIN (Louis) propriétaire, rue Inkermann, 40.
 4589. DUMINY, lieutenant-colonel d'artillerie, rue de Condé, 117.
 4739. DUMONT, inspecteur au chemin de fer, rue André, 49 bis.
 4480. DUMOULIN (Victor), confectionneur, boulevard des Ecoles, 54.
 4857. DUMOULIN, calandreur, rue du Gard, 11.
 4562. DUPLEIX (Pierre), propriétaire, rue Patou, 5.
 4296. DUPONT, propriétaire, boulevard de la Liberté, 227.
 3415. DUPONT (Augustin), industriel, rue de Bourgogne, 39.
 3732. DUPONT (Jules), avocat, rue Jacquemars-Giélée, 42.
 3233.* DUPONT (Louis), propriétaire, rue de Canteleu, 6.
 2607. DUPONT (Madame), rue d'Anjou, 4.
 697. DUPONT (Melle), institutrice, rue du Court-Debout, 11.
 3881. DUPONT (Pierre), propriétaire, avenue des Lilas, 21.
 213. DUPRET (Arsène), I. , maître élémentaire, au lycée.
 3212. DUPRET-LORTHOIS, négociant, rue Masurel, 11.
 2522. DUQUESNAY (Albert) fils, négociant en vins, rue Nicolas-Leblanc, 19.
 2822. DUQUESNE (Georges), rue Jacquemars Giélée, 102.
 4687. DUQUESNE (Paul), instituteur, rue des Processions, 11.
 2477. DURET (H.), docteur en médecine, boulevard Vauban, 21.
 2584. DUTOIT (Jules), comptable, rue Meurein, 14.
 808. DUVAL-LALOUX (Madame Veuve), boulevard de la Liberté, 103.
 2450.* DUVERDYN (Eugène), manufacturier, rue Royale, 45.

 1578. ECROHART, entrepreneur de maçonnerie, rue des Augustins, 3.
 613.**EECKMAN (Alex.), I. , O. , Secr. gén. honoraire, r. Jean-Sans-Peur, 48.
 4833. EGO, fabricant de pain d'épices, rue de Paris, 259.
 4616. ELOIR (Achille), A. , profess. à l'école primaire supérieure, boul. Louis XIV.
 2061. EPERIN, directeur mécanicien, rue de Lens, 26.
 4049. ERNECQ, propriétaire, rue du Faubourg-de-Douai, 114.
 4606. ERNECQ (Édouard), commis négociant, rue d'Artois, 136.
 2931. ERNOULT (Émile), représentant de Commerce, rue des Stations, 147.
 3941. ETIENNE (Émile), employé, rue de Belle-Vue, 38.
 1052. EUSTACHE (G.), , doct., prof. à la Fac. libre de méd., rue Nationale, 237.
 2468. EYCKEN (Raphaël), ingénieur, place Sébastopol, 18.
 1002. EYSENBOUT (E.), changeur, rue Brûle-Maison, 44.

 2745. FACHE (Charles), pharmacien, rue Pierre-Légrand, 157.
 4356. FACQ (Louis), négociant, rue Esquesmoise, 55.
 228. FACQ (Paul), fabricant de mobilier, rue Royale, 10.
 1927. FARINAUX (Albert), négociant, rue des Augustins, 7.
 448. FAUCHEUR (Edmond), , prés. de la Chambre de Commerce, square Rameau, 13

N^{os} d'ins-
cription. MM.

946. FAUCHEUR (Félix), filateur de lin, boulevard Vauban, 16.
 947. FAUCHEUR (Albert), filateur de lin, rue Nationale 281.
 2448. FAUCHEUR (René), filateur, boulevard Vauban, 13.
 1790.* FAUCHILLE (Auguste), avocat, rue Royale, 56.
 3779.* FAUCHILLE (Charlemagne), agent de change, rue Basse, 28.
 4282.* FAUCHILLE (M.), rue Gauthier-de-Châtillon, 28.
 4453. FAURE (M^{lle} B), rue Masséua, 17 bis.
 4290. FAURE (Pierre), industriel, rue Jean Levasseur, 18.
 3531. FAURE DE LA VAULX, propriétaire, place de Tourcoing, 19.
 2344. FAUVARQUE-PICAVET, propriétaire, rue Négrier, 13.
 2644. FAUVEAU (Arthur), propriétaire, rue Jean-Bart, 10.
 3845. FAUVERGUE (Napoléon), négociant, rue du faubourg de Roubaix, 223.
 3876. FAVIER (Edmond), A. , licencié en droit, rue de Loos, 3.
 2233. FAVRELLE, représentant de commerce, rue des Pyramides, 14.
 4843. FELDMANN, Général, hôtel militaire, place aux Bleuets.
 3575. FERA (Oscar), propriétaire, rue Princesse, 29.
 252.* FERNAUX-DEFRANCE, I. , trésorier honoraire, rue du Dragon, 14.
 3133. FEUILLET (l'Abbé), professeur au Collège St-Joseph, rue Solférino, 92.
 4302. FICHELLE (M^{lle}), A. , professeur, rue du Bas-Jardin, 9.
 2411. FIÉVET (Albert), propriétaire, rue de Turenne, 49.
 4533. FIÉVET-MAQUET, propriétaire, rue St-Jacques, 21.
 2070. FINOT, , I. , archiviste du département du Nord, rue du Pont-Neuf, 1.
 401. FLAMANT (M^{lle} Adeline), I. , directrice de l'Ecole Florian, rue Gombert, 11.
 4684. FLEURYNCK (Charles), employé, rue Bichat, 4.
 4509. FLODIN (Axel), masseur, rue Jean-Sans-Peur, 3.
 1703. FLORIN-DEBAYSER (Paul), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 184.
 3880.* FLORIN-HERBAUX, industriel, rue de Douai, 96 bis.
 3234. FOCKEDEV, négociant, square Rameau, 15.
 597. FOLET, , I. , docteur, doyen honoraire de la Fté de méd., r. Solférino, 232.
 243. FONTAINE-FLAMENT, filateur de coton, rue de l'Hôpital-Militaire, 41.
 2381.* FONTAINE (Louis), greffier en chef du Trib. de Commerce, boulevard Vauban, 10.
 2986. FONTAINE-GOBLET, Hôtel Moderne, parvis Saint-Maurice, 7.
 4046. FONTAINE-MOREL, rue du Faubourg-de-Roubaix, 157.
 2534. FOUQUES (Augustin), direct. partic. de la Cie d'assur. générales, r. Patou, 30.
 1588. FOURNIER (A.), propriétaire, rue de la Bassée, 29.
 4123. FRANCHOMME (Marcel), boulevard de la Liberté, 203.
 2792. FRANCHON, rentier, rue d'Artois, 22.
 4841. FRANCK, Colonel, directeur du Génie, square Ruault, 20.
 4234. FRANÇOIS (Paul), équipements militaires, rue de Paris, 264.
 4193. FRANÇOIS (Madame Henri), rue de Denain, 1.
 4415. FRANÇOIS (Louis), directeur d'assurances, rue Charles-de-Muyssart, 28.
 1978. FREMAUX (Albert), négociant en toiles, rue Nicolas-Leblanc, 38.
 1235. FREMAUX (Henri), propriétaire, rue Négrier, 23.
 187. FREMAUX (Léon), A. , négociant en toiles, rue de l'Hôpital-Militaire, 29.
 2244. FREMAUX (Paul), industriel, rue Nicolas-Leblanc, 38.
 658. FRELICH, professeur, rue Gambetta, 58.
 324. FROMENT (M^{lle}), professeur, rue Nicolas Leblanc, 5.
 4694. GACHE, libraire, place du Lion-d'Or, 12.
 4841. GADENNE (Paul), square Morisson, 4.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

4265. GADENNE (Paul), propriétaire, rue de Valenciennes, 42.
 1069. GAILLET (Paul), ingénieur civil, rue d'Artois, 19.
 4085.* GALLE (Louis), rédacteur au journal « la Dépêche », rue Nationale, 7.
 2937. GALLEY-BUTIN, représentant de commerce, rue de Fleurus, 38.
 4019. GAMBY (Francis), négociant en soieries, rue Basse, 54.
 3657. GAMOT, négociant, rue de Béthune, 38.
 2807. GAND (M^{me} A.), propriétaire, rue du Pont-Neuf, 44.
 4748. GARNIER (Alphonse), sous-directeur des Ateliers de Fives-Lille, r. des Ateliers.
 2815. GARRIGOUX, négociant en métaux, rue Barthélémy-Delespaul, 134 bis.
 4330. GASSER, ingénieur, boulevard des écoles, 2.
 2839. GAUDIER, A. , docteur en médecine, rue Inkermann, 25.
 4772. GAUDIN, propriétaire, boulevard de la Liberté, 148.
 1509. GAVELLE-BRIERE. , A. , filateur, rue des Stations, 86.
 3653. GEERAERT (Auguste), négociant, rue de la Vieille-Comédie, 16.
 4161. GENEAU (J. B.), négociant, rue de Valmy, 40.
 1539. GENNEVOISE (Florian), ancien avoué, rue Jacquemars-Giélée, 54.
 691. GENNEVOISE, ancien notaire, rue Gambetta, 35.
 4759. GENNEVOISE, fabricant, rue du Sec-Arembault, 16.
 1187. GENOUX-ROUX (Adolphe), anc. directeur du Crédit du Nord, bd de la Liberté, 29.
 3507. GÉRARD, agent commercial, place Simon Volland, 11.
 2552. GHESQUIER (Désiré), arch., aquar., prof. à l'École des B.-Arts, r. St-André, 104.
 4416. GHILLAIN (A.), employé, rue St-Gabriel, 11.
 4311. GIARD, libraire, ex-élève de l'École des Chartes, rue Royale, 2.
 4444. GILLET, Docteur en Médecine, rue Nicolas-Leblanc, 8.
 4638. GILSON (Camille), square Jussieu, 2.
 3511. GIRAUD (Paul), négociant, rue St-André, 87.
 897. GOBERT, pharmacien, rue Esquermoise, 26.
 4783. GODEFROY (Madame), façade de l'Esplanade, 6.
 1572.* GODIN (O.), A. , C. , industriel, corresp. de Sociétés de Géog. r. St-Nicolas, 18.
 1023. GODRON (Émile), avoué, boulevard de la Liberté, 103 bis.
 4303. GOLDBERG, négociant, rue de la Chambre des Comptes, 12.
 2401. GONNET (M^{me} Aimé), propriétaire, rue Royale, 89.
 1563. GOREZ, A. , docteur en médecine, rue Jean-sans-Peur, 12.
 2340. GOSSART (Albert), conseiller général, ingénieur des arts et manufactures, rue St-Gabriel, 105.
 2297. GOSSART (Madame Édmond), rue Jacquemars-Giélée, 129.
 8. GOSSELET, O. , I. , , doyen honor. de la Fac. des Sciences, rue d'Antin, 18.
 4564. GOUBE (Charles), rentier, rue Barthelemy-Delespaul, 88.
 4245. GOUBE (Léon), industriel, rue du Marché, 86.
 4246. GOUBE (Louis), industriel, rue Gantois, 79.
 3561. GOUBE (René), voyageur, rue Barthélemy-Delespaul, 112.
 2771. GOUBET (Alphonse), agent général d'assurances, boulevard Vauban, 26.
 1789. GOUDAERT, pâtissier-confiseur, rue des Chats-Bossus, 8.
 4468. GRAER (Edouard), commerçant, rue de la Monnaie, 89.
 1959. GRANDEL (Charles), propriétaire, place Richebé, 4 bis.
 3652. GRANDEL (Edouard), courtier, rue de Loos, 58.
 757. GRARD (Auguste), propriétaire, rue d'Isly, 108.
 126. GRATRY (Jules), manufacturier, rue de Pas, 11.
 2176. GRIAUX (M^{me} L.), propriétaire, rue Jean-sans-Peur, 64.
 2932. GRIMONPREZ (Paul), avenue de Dunkerque, 42.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

483. GROLEZ-LEMAN, boulevard des Ecoles, 33.
 4471. GROS (Julien), négociant, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, 12.
 4526. GROUZET, rue du Marché-aux-Bêtes, 13.
 3655. GRUSON (Alfred), employé, rue de la Louvière.
 1902. GRUSON, , I. , inspecteur général des Ponts et Chaussées, directeur de l'Institut industriel du Nord, rue de Bruxelles, 4.
 4060. GRUYELLE (Jules), imprimeur, rue de la Louvière, 68.
 4050. GRUYELLE (Victor), imprimeur, rue de la Louvière, 68.
 4789. GUELORGET, repr. des H.-Fourneaux de Pont-à-Mousson, pl. Gormontaigne, 12.
 4082.* GUELTON (Fernand), place de la Nouvelle-Aventure, 14.
 2224. GUÉRIN, directeur de l'Industrie linière, rue des Stations, 75.
 4055. GUERMONPREZ (Romain), étudiant, rue Princesse, 17.
 4797. GUIFFRAY, chef de bataillon au 43^e Rég. d'infanterie, rue Henri Loyer, 9.
 4498. GUIHENEUF (Auguste), receveur principal des Contributions indirectes, rue Gauthier-de-Châtillon, 5.
 3464.* GUILBAUT (Georges), membre de la Chambre de Commerce, rue Basse, 45.
 3421. GUILLUY (Maurice), commissaire-priseur, rue Jean-Bart, 24.
 3245. GUYOT (Alfred), industriel, rue du Faubourg-de-Roubaix, 207.
3138. HACHET (M^{me}), professeur, rue André, 20.
 2444. HACQUIN, , I. , prof. de langues, traducteur juré, boul. de la Liberté, 69.
 2772. HAGELSTEIN (Iwan), ingénieur, rue des Sept-Agaches, 6.
 1701. HALLEZ (Gaston), ingénieur, place Simon-Vollant, 11.
 1920. HALLEZ (Paul), I. , professeur à la Faculté des Sciences, rue Jean-Bart, 52.
 3894. HAMY (Henri), rue Meurein, 10.
 1667. HAMY (Léon), confectionneur, rue Meurein, 10.
 2178. HANUS-BRIELMAN, propriétaire, rue Colson, 6.
 4554. HAQUET, Administrateur du Bureau de Bienfaisance, rue Jean Bart, 62.
 3249. HARLÉE, voyageur de commerce, rue d'Artois, 30.
 2867. HAUTECEUR-BOUCHART, négociant, rue Neuve, 8.
 4581. HAUTECEUR-BONDEL (Charles), quincaillier, rue des Jardins, 13.
 2610. HAUWELLE (C.), facteur assermenté près le Trib. de Commerce, rue Puëbla, 43.
 4439.* HAYEM, voyageur, rue Colbrant, 19.
 3059. HÉAULME, fabricant d'ornements d'église, rue Faidherde, 33.
 93. HELLUY, professeur, rue Boileux, 24.
 4452. HENNETON (Alfred), ingénieur-électricien, rue Colson, 5.
 455. HENRY (Charles), propriétaire, rue Denis-Godefroy, 7.
 3618. HERBEAU-LEMAIRE (V^{ve}), rue Caumartin, 2.
 464. HERLAND (M^{me} V^{ve} Alphonse), propriétaire, rue des Fossés, 41.
 2473. HERLAND (Alphonse), , propriétaire, square Rameau, 4.
 92. HERLEMONT, professeur à l'École supérieure, rue St-Firmin, 8.
 1418. HERLIN (Georges), notaire, boulevard de la Liberté, 22.
 2895. HERPIN (M^{lle} J.), square Rameau, 2.
 4812. HERREMAN (Élie), huissier de la Banque de France, rue de la Barre, 31.
 3461. HERTEMAN (Paul), employé, rue Bernos, 10.
 1529. HEYMANN-LÉVY (Alex.), bijoutier, Grande-Place, 46.
 899. HEYNDRYCKX (Paul), filateur lin, rue des Processions, 67.
 3937. HIRCH D'AUBYN, A. , professeur au Lycée Faidherbe, rue de Bruxelles, 20.
 822. HOCHSTETTER (Paul), docteur en médecine, rue de Paris, 137.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

4839. HOCQUE (Firmin), ingénieur, rue Stappaert, 35.
 255. HOCQUET, pharmacien, rue Léon-Gambetta, 64.
 4508. HOFMAN-BANG (Docteur), rue Jeanne-d'Arc, 7 bis.
 1148.* HOUBRON (G.), A. , homme de lettres, rue Brûle-Maison, 34.
 1770. HOUBRON (Maurice), négociant en vins, boulevard de la Liberté, 132.
 1737. HOUDOY (Armand), A. , avocat, square Jussieu, 8.
 380. HOUZÉ DE L'AULNOIT (M^{me} V^{ve}), rue Royale, 61.
 2828. HOUZÉ DE L'AULNOIT (Paul), avocat, rue Royale, 53.
 453. HOUZÉ (M^{me} Léon), square Jussieu, 11.
 4644. HOUZET (Albert), négociant, rue des Ponts-de-Comines, 26.
 845. HUET (M^{me} Charles), propriétaire, rue des Jardins, 9.
 4742. HUET (Eugène), pharmacien, place de Strasbourg, 4.
 4066.* HUET (André), industriel, boulevard de la Liberté, 20.
 4817. HUGOT (Louis), rue d'Holbach, 1.
 3274. HUMBERT (M^{me} Émile), propriétaire, boulevard de la Liberté, 56.
 1697. HUMBERT-DELOBEL, industriel, rue de Duinkerque, 40.
 4138. HUVELIN, conservateur des hypothèques, rue Brûle-Maison, 89,
 124. IBLED (Henry), ingénieur, rue d'Isly, 2.
 3741. JACQUART (M^{lles}), rue de Gand, 32.
 4355. JACQUEY, professeur à la Faculté de Droit, rue de Valmy, 36.
 3924. JADA, employé, rue Ste-Anne, 5.
 1124. JANSENS (Victor), négociant en vins, square Ruault, 10.
 2532. JAUMARD (Amédée), place Richebé, 15.
 4649. JOIRE-VERNIER (Madame), boulevard de la Liberté, 129.
 4115. JOMBART (M^{me} V^{ve}), rue de Toul, 20.
 2456. JOMBARD-GUILLEMAUD (M^{me} V^{ve}), imprimeur, rue Solférino, 98.
 460. JONCKEERE, négociant en produits chimiques, rue Baptiste-Monnoyer, 4.
 4842. JONCQUEZ, négociant, rue de Valmy, 1 bis.
 3349. JONCH-CORNELIS, employé, rue St-André, 38.
 3226. JOUNIAUX (Alcide), A. , préparateur de chimie à la Faculté des Sciences,
 rue Barthélémy-Delespaul, 87.
 3171. JOURDAIN, instituteur, rue de La Madeleine, 35.
 2237. JOUVENEL (Fernand), rentier, rue des Stations, 10 bis.
 4813. JUIN (Théodore), tailleur, rue de Pas, 3.
 4775. JUNGEBLÖDT, ingénieur civil, boulevard de la Liberté, 54 bis.
 3425.* KAUFFMANN (G.), courtier, rue Alexandre-Leleux, 34.
 3260. KELLER (Victor), , officier d'administr. principal, en retraite, r. Négrier, 35.
 3474. KESTNER, ingénieur, boulevard Vauban, 22.
 2112. KETELAIR, escompteur, rue St-André, 21.
 4826.* KING, Consul d'Amérique, rue des Stations, 97 bis.
 3535. KIPS-MORIVAL, mécanicien, rue des Tours, 1.
 301. LABBE (Henri), artiste peintre, rue du Metz, 6.
 3586. LABENNE, négociant, rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 45.
 2750. LACOMBE, ingénieur-chimiste, rue de Bourgoigne, 41.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

102. LADRIÈRE, I. ☞, directeur honoraire, rue de l'Hôpital-Militaire, 85.
 4155. LAFOURCADE, négociant, rue des Tanneurs, 18 et 20.
 4021. LAGAISSE, ✠, propriétaire, rue de Bourgogne, 45.
 4573. LAGOUTTE, employé, rue de l'Arc, 21.
 4018. LALLEMENT, officier d'administration principal, Bureau de l'Intendance, place aux Bleuets, 28.
 3558. LAMARE, Magasin St-Jacques, rue des Suaires, 19-23.
 4690. LAMBERT (M^{lle} Louise), rue Virginie Ghesquière, 16.
 3743. LAMBRECQ (François), timbrophile, rue Neuve, 9.
 3735. LAMBRET (docteur), A. ☞, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine, boulevard de la Liberté, 229.
 3477. LANCIAUX, employé, rue Bernos, 36.
 840. LANCIEN, A. ☞, juge de paix, rue des Pyramides, 39.
 3219. LANGLAIS (Émile), prop. des Grands magasins du Bon Marché, r. National
 4196. LANGLOIS (Jules), ingénieur, place Cormontaigne, 18.
 2666. LA RIVIÈRE (G.), O. ☞, ingénieur en chef de la navigation, rue Royale, 79.
 208. LAROCHE (Jules), négociant, Grande-Place, 13.
 1660. LARUE (Paul), de la Maison Fichet, rue Nationale, 13.
 2896. LASCHAMP (Joseph), ✠, capitaine en retraite, rue Jacquemars-Gâlée, 55 bis.
 1457. LAURENGE (Marcel), entrepreneur, boulevard Vauban, 110.
 1561. LAURENGE (Eugène), entrepreneur, rue Pierre-Martel, 6.
 365. LAURENT (Adolphe), négociant en lins, rue du Faubourg-de-Roibaix, 225.
 3417. LAURENT (Auguste), employé, rue Mourmant, 9.
 711. LAURENT (Julien), négociant en rouenneries, rue à Fiens, 5.
 3030. LEBAS (Julien), ingénieur, rue de Trévisé, 37.
 2757. LEBECQ (A.), directeur des Entrepôts, rue Colbert, 201.
 4773. LE BIGOT, imprimeur, rue Nicolas Leblanc, 25.
 274. LE BLAN (Paul), ☞, flâteur de lin, rue Gauthier-de-Châtillon, 24.
 2460. LE BLAN-DELESALLE (M^{me} Julien), propriétaire, rue des Fleurs, 11.
 3283. LEBLAN (M^{me} Vve), rue des Pyramides, 35.
 4108. LEBLOND, receveur de rentes, rue Marais, 4.
 4641. LE BON (Général), G. ☞, I. ☞, commandant le 1^{er} Corps d'armée, rue Négrier.
 4203. LE BRETON (Émile), directeur du Crédit Foncier, rue Inkermaun, 2.
 4845. LEBRUN (M^{lle}), rue du Faubourg de Douai, 106.
 4673. LECASSE, Inspecteur des Postes et Télégraphes, rue Faidherbe, 37.
 855. LECAT (Léon), A. ☞, sous-ingénieur des ponts et chaussées, rue des Fossés-Neufs, 69.
 4862. LECHEN (Alfred), imprimeur, rue des Stations, 97.
 4074.* LECHEN, PATTYN, LEFORT, industriels, rue du Molirel, 41.
 4274. LECLAIR (Edmond), docteur en pharmacie, rue Puëbla, 35.
 3638. LECLERCQ, pharmacien, rue Colbert, 167.
 2342. LÉCLUSELLE, transports, boulevard des Ecoles, 6.
 1245. LECOCQ (Alphonse), rentier, rue Colbert, 25.
 2470. LECOCQ (Adolphe), rentier, rue St-Etienne, 39.
 2611. LECOCQ (Ernest), propriétaire, quai Vauban, 3.
 4374. LECŒUVRE (Madame), institutrice, avenue des Lillas, 1.
 3254. LECOINTE DES ILES (C.), propriétaire, rue d'Artois, 44.
 2205. LECOMTE-GERNEZ (Paul), négociant, place Sébastopol, 26.
 2542. LECONTE (Adolphe), fabricant, rue Neuve, 10.
 3654. LECROART (Charles), négociant en houblons, rue Manuel, 97.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

1646. LEDIEU (Achille), C. , consul des Pays-Bas, rue Négrier, 49.
 3762. LEES-LAUTIAUX, négociant, boulevard Bigo-Danel, 17.
 4372. LEFEBVRE (docteur en médecine), rue St-André, 28.
 2440. LEFEBVRE (Achille), filateur de coton, rue Léon-Gambetta, 290.
 1604. LEFEBVRE (Charles), changeur, rue Nationale, 69 bis.
 869. LEFEBVRE (Désiré), représentant, rue du Faubourg de Roubaix, 170.
 2423. LEFEBVRE (Émile), avocat, rue Basse, 44.
 4031. LEFEBVRE (Gaston), employé, rue Voltaire, 5.
 3840. LEFEBVRE (Louis, fils), rue de Bourgogne, 35.
 4500. LEFEBVRE (Louis fils), rue du faubourg-de-Roubaix, 190.
 1608. LEFEBVRE (Paul), artiste-peintre, boulevard de la Liberté, 209.
 3363. LEFEBVRE (Victor), A. , professeur à l'École supérieure, rue des Pyramides, 40.
 2480. LEFEBVRE (M^{me}), professeur de musique, rue Patou, 15.
 1791. LEFEBVRE-COUSTENOBLE (Th.), fabricant de céruse, rue de Douai, 105.
 2441. LEFEBVRE-FAURE (François), filateur de coton, rue Nationale, 320.
 3839. LEFEBVRE-LENGLART (Louis), rue de Bourgogne, 35.
 4668. LEFEBVRE (Lucien), imprimeur, rue André, 30.
 3112. LEFEBVRE (Léon), imprimeur, rue de Tournai, 88.
 2844. LEFÈVRE (Adolphe), négociant, rue Gambetta, 78 bis.
 593. LE FORT (Hector), , médecin, rue Colbert, 44.
 4291. LE FORT (D^r), chirurgien des hôpitaux, rue André, 34.
 4602. LE GALL, , I. , Trésorier Payeur-général, rue d'Anjou, 2.
 1954. LEGAY-MASSÉ, propriétaire, rue Nationale, 147.
 2088. LEGAY (Ch.), docteur en médecine, placé aux Bleuets, 22-24.
 390. LÈGEREAU, instituteur en retraite, rue de Lannoy, 92.
 2612. LEGRAIN (André), négociant, rue André, 43.
 4695. LEGRAND (l'abbé), maison St-Louis, rue du Port, 60.
 4519. LEGRAND (Albert), employé, avenue St-Maur, 12.
 4803. LEGRAND (François), négociant, rue de Fives, 57.
 3551. LEGRAND (Madame veuve Albert), rue de l'Arc, 10.
 3118. LEGRAND (E.), peintre, rue de la Piquerie, 16 bis.
 4548. LEHEMBRE (Gustave), huissier, rue Basse, 7.
 3293. LEHEMBRE-LERUSTE (Henri), fabricant, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, 22
 2392.* LELEU (Adolphe), négociant, parvis St-Maurice, 6.
 4286. LELEU (Benjamin), receveur des hospices, rue de la Barre, 41.
 4799. LELEU GAREMIN (Jules), négociant, rue des Suaires, 12.
 2385. LELOIR-DELANNOY (Henri), négociant en grains, rue Esquermoise, 12.
 2527. LELONG (Louis), propriétaire, rue Solférino, 44.
 2034. LEMAIRE (M.), rentier, rue Colbert, 70.
 3310. LEMAIRE-BIGO, rue Solférino, 267.
 2147. LEMAY, ancien notaire, rue Solférino, 47.
 4492. LEMERLE, inspecteur des douanes en retraite, rue Solférino, 29.
 1853. LEMOINE (D^r), I. , professeur à la Faculté de Médecine, rue Inkermann, 34.
 685. LEMOINIER (Raymond), A. , propriétaire, rue de la Louvière, 25.
 4158. LEMOYNE, employé, rue du Gros-Gérard, 27.
 4200. LENGART (Alphonse), rue du Faubourg-de-Roubaix, 257.
 4177. LENGLET (Louis), vérificateur des douanes, rue Thiers, 42.
 3656. LEPÉE-GUICHARD, propriétaire, rue de Valmy, 41.
 4159. LEPER, négociant, rue Lafontaine 31.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

3479. LEPERCQ (Alexandre), rue d'Isly, 77.
 1923. LEPEZ (André), entrepreneur, rue Jacquemars-Giécèle, 131.
 3134. LÉPINE (Édouard), , directeur de brasserie, rue Inkermann, 41.
 3660. LEPOT (Clément), A. , pharmacien, rue de Roubaix, 27.
 2622. LERNOULD (Alphonse), boulevard de la Liberté, 32.
 2673. LERNOULD (Léonce), négociant, rue Gambetta, 30.
 584. Le Roy (Félix), , anc. député, anc. président du tribunal civil, r. Royale, 105.
 3940. LEROY, négociant, avenue Butin, 32.
 2882. LEROY (Célestin), entrepreneur, rue de la Plaine, 58.
 4156. LEROY (Émile), représentant, rue Mirabeau, 14.
 1711. LEROY (Louis), fabricant de toiles, rue du Dragon, 8.
 664. LEROY-DELESALLE (Paul), négociant en lins, boulevard de la Liberté, 139.
 4292. LESAGE, capitaine au 43^e régiment d'infanterie, rue Roland, 66.
 1544. LESAY (Auguste), propriétaire, rue d'Isly, 5.
 4544. LESAY-LIAGRE, négociant, rue de Paris, 33.
 33. LESERT, géomètre, rue Brûle-Maison, 53.
 3721. LESNE (l'Abbé), professeur à la Faculté libre des Lettres, r. de Canteleu, 10.
 2768. LESNES (Aimé), I. , directeur d'école primaire supérieure, boulev. Louis XIV.
 4844. LESTIENNE (Alfred), négociant, rue d'Arras, 121.
 116. LESUR, I. , directeur honoraire, rue Jeanne-d'Arc, 78.
 4575. LE SUR, lieutenant au 16^e chasseurs, rue Basse, 22.
 3647. LE THIERRY (M^{lle} Clotilde), boulevard de la Liberté, 42.
 3836. LEULIEUX, négociant en soies, Marché-aux-Fromages, 11.
 3678. LEURIDAN (l'abbé), bibliothécaire diocésain, boulevard Vauban, 60.
 4317. LEURIDAN (Émile), rue de Loos, 29.
 2663. LEVÉ (Albert), , juge au tribunal civil, rue des Pyramides, 6.
 2808. LEVÊQUE (Clément), négociant, rue Esquermoise, 24 *ter*.
 4283. LEVERD, industriel, rue de Wazemmes, 174.
 1924. LÉVI (Otto), négociant en lins, rue des Augustins, 7.
 4733. LÉVY, négociant, place Sebastopol, 23.
 4378.* LEYS (Léon), agent de change, rue Puebla, 18.
 4457. LEYS (M^{lle} Léonie), rue des Postes, 102 *bis*.
 1211. LÉZIES, négociant en tapis, rue des Postes, 18.
 887. LHEUREUX, , inspecteur des Postes et Télég., rue Barthélemy-Delespaul, 70.
 1961. LIAGRE (Achille), architecte, rue de Bruxelles, 11.
 2374. LIAGRE (Paul), agent de change, rue du Palais, 13.
 4476. LIBER (Adolphe), professeur, rue Nationale, 295.
 4039. LIBERT (Madame Veuve), parvis St-Michel, 16.
 2341. LIÉGEOIS-SIX, A. , imprimeur, rue Gambetta, 244.
 3453. LIEKENS (Georges), employé, rue du Metz, 28.
 4570. LIEM (Eugène), négociant, rue Solférino, 108.
 3896. LIÉNART-DELESALLE, rue de Bourgogne, 52.
 4097. LIÉNART (Louis), propriétaire, rue Rocroy, 4.
 4153. LIRONDELLE, maître de Conférences à la Fac. des Lettres, boul. des Écoles, 2.
 4436. LOBRY (Louis), pharmacien, rue du Priez, 30.
 4531. LOIZON, négociant, rue Colson, 2.
 374. LONCKE (M^{me} E.), propriétaire, boulevard de la Liberté, 13.
 330. LONGHAYE (M^{me} Édouard), propriétaire, boulevard de la Liberté, 161.
 1210. LONGRÉ (Georges), entrepreneur de pavages, rue Solférino, 264.
 1020. LOOTEX, I. , docteur en médecine, rue de Tenremonde, 2.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

- 454.** LORENT-LESCORNEZ, filateur de lin, rue de Thionville, 11.
 2646. LORETTE (M^{me}), professeur de chant, place Sébastopol, 25.
 4146. LOTTE (Eugène), rue Stappaert, 4.
 3609.* LOUBRY, directeur de la Banque de France, rue Royale, 73.
 3435. LOUIS (Georges), A. , pharmacien, rue Froissart, 11.
 3995.* LOVINY, pharmacien, rue Pierre-Légrand, 50.
 382. LOYER (Madame V^e Ernest), filateur de coton, place de Tourcoing.
 2256.* LUNEAU, , négociant, rue Nationale, 19.
 4295.* LYON (Georges), O. , I. , recteur de l'Académie, rue Saint-Jacques, 22.
 1949. LYS-TANGRÉ, entrepreneur, rue des Postes, 191.
2369. MABILLE DE PONCHEVILLE (Albert), notaire, rue de Pas, 18.
 4463. MACAIGNE (Pierre), officier d'Administration, rue du Port, 31 bis.
 843. MAC LACHLAN (Georges), commissionnaire, rue des Fossés, 34.
 2948. MAHIEU (Julien), rentier, boulevard de la Liberté, 121.
 4681. MAHIEU (Adonis), propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 110.
 1704. MARLIEZ (Jules), propriétaire, rue Nationale, 106.
 3625. MAIRESSE, négociant, rue des Ponts-de-Comines, 11.
 1090. MALLET (Désiré), , sous-ingénieur des ponts et chauss., r. Brûle-Maisen, 36.
 3917. MALVAULT, rentier, square Jussien, 18.
 4614. MANSO (M^{me}), directrice d'École, square Ruault, 26.
 4217. MANTEL, pharmacien, rue de Douai, 13 bis.
 3140. MANTEZ, propriétaire, rue de Fives, 24.
 3002. MAQUART, pharmacien, rue de Turenne, 30.
 3919. MAQUET (Émile), négociant, rue Solférino, 8.
 240. MAQUET (Ernest), négociant en lins, place aux Bleuets, 11.
 523.* MAQUET (M^{me} Alfred), propriétaire, boulevard Vauban, 31.
 2645. MAQUET (Maurice), A. , négoc. en lins, Secrét. du Club alpin français, rue Patou, 25.
 352. MARCHANT-DE PACHTÈRE (M^{me}), propriétaire, rue Ste-Catherine, 82.
 4354. MARLIER-LAMBILLIOTTE, courtier, rue Solférino, 290 bis.
 3094. MARQUIS (H.), bandagiste, place du Lion-d'Or, 17.
 2964. MARTEL (A.), négociant, rue de Thionville, 33.
 4003. MARTIN (Paul), A. , négociant, rue de Paris, 76.
 1298. MARTIN (Édouard), notaire, rue Jacquemars-Giélée, 11.
 419. MARTIN (M^{me}), I. , directrice de l'École primaire, place Philippe-le-Bon, 23.
 4613. MARTINACHE (Madame), quai de la Basse-Deûle, 48 bis.
 1840. MARIE-BROUDEHOUS (M^{me} V^e), rentière, rue Blanche, 45.
 3493. MASINGUE, peintre-décorateur, rue de Roubaix, 43.
 399. MASQUELIER (Auguste), , négociant en cotons, rue de Courtrai, 5.
 3158. MASQUELIER (Georges), négociant, boulevard de la Liberté, 50.
 3157. MASQUELIER (Valéry), directeur d'assurances, façade de l'Esplanade, 20.
 1986. MASSE (Edmond), propriétaire, rue Nationale, 53.
 4050. MASSE-POLLET (Madame), rue Nationale, 216.
 4334. MASSELOT (M^{lle} Clara), employée des postes, rue Parrayon, 7.
 4365. MASSIN, directeur de la halle aux cuirs, boulevard de la Liberté, 171.
 4335. MASURE (L'abbé Émile), archiviste diocésain, rue de Turenne, 34.
 1571. MATHON (Madame Achille), , propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 125 bis.
 1625. MAUGRÈZ (Jules), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 176.
 2351. MAUROIS (Edouard), représentant, rue Manuel, 4.

- N^{os} d'ins-
cription.
- MM.
4118. MEESEMAEKER (M^{lle}), rue des Brigittines, 22.
 2898. MELCHIOR (Pierre), propriétaire de l'Annuaire, rue Pierre-Légrand.
 4285. MENEBOODE (Lucien), pharmacien, rue du Long-Pot, 124.
 4746. MENKO (Nathaniel), négociant de déchets, place de Strasbourg, 7.
 3103. MÉRAT, propriétaire rue Solférino, 257.
 1270. MERCHIER,  I , professeur Agrégé d'histoire au Lycée, rue Charles-Quint, 7.
 3442. MERCIER (Jules), A. , commis-négociant, rue Virginie-Ghesquière, 17.
 4472. MERTIAN DE MULLER (M^{me}), rue Masséna, 77.
 2119. MERVILLE (Paul), constructeur, rue du Marché, 96.
 2084. MEUNIER, directeur de l'Union générale du Nord, boulevard de la Liberté, 35.
 4701. MEUNIER (Victor), charbons, quai du Wault, 19 et 21.
 4190. MEURICE, tanneur, rue du Faubourg-des-Postes, 119.
 2143. MEURILLOX, architecte, rue de Thionville, 30.
 134. MEURISSE (Paul), négociant en bois, rue des Meuniers, 4.
 1473. MEYER (Adolphe), représentant, rue Solférino, 299.
 2208. MEYER (Paul), commis-négociant, rue d'Isly, 83.
 4341. MILLIEZ (Lucien), négociant, rue des Sarrazins, 19.
 2671. MINET (Siméon), tailleur, rue des Manneliers, 6.
 3796. MINISCLOUX (Colonel), rue du Faubourg-de-Roubaix, 114.
 3250. MIQUET-POTTIER, rentier, rue Solférino, 243.
 3142. MOISSERON (Jules), ingénieur, rue de Jemmapes, 20.
 3619. MOLLET (l'abbé E.), supérieur de l'École Jeanne-d'Arc, rue Colbert, 25 bis.
 2910. MONOT (Adolphe), employé de commerce, façade de l'Esplanade, 60.
 1005. MONTAIGNE-BÉRIOT (Alphonse), banquier, boulevard de la Liberté, 195.
 1800. MONTAIGNE (Léon), receveur de rentes, rue Solférino, 316 bis.
 4609. MONTAIGNE (Paul), appareils de chauffage, rue Gambetta, 213.
 4674. MONTPELLIER (Albert), industriel, quai de l'Ouest, 46.
 3997. MOREAU (Gaston), rue Louis Faure, 7.
 3703. MOREL (M^{lle}), rue Blanche, 49.
 1243. MOREL (Alfred), tapissier, rue Esquermoise, 29.
 4490. MOREL (F.), directeur de filature, rue de la Bassée, 41.
 2099. MOREL, imprimeur, rue Ste-Catherine, 13.
 3028. MOREL (Joseph), négociant, place du Théâtre, 31.
 4780. MOREL (Victor), représentant, rue d'Enfert-Rochereau, 13.
 4711. MOREUVAL (Abel), rue Nicolas-Leblanc, 39.
 1918. MORIVAL (Paul), fabricant de baseules, place du Théâtre, 54.
 4429. MORNIE (Edouard), employé, rue Masséna, 22 bis.
 2474. MORONVAL (Léon), huissier, rue Basse, 7.
 1293.* MOTTE (Pierre), notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 37.
 3307. MOTTEZ (Madame Paul), rue des Fleurs, 18.
 1657. MOULAN (Charles), négociant, rue Patou, 37.
 4860. MOUQUET (Charles), boulevard Vauban, 28.
 99. MOURCOU, architecte, rue Manuel, 103.
 2108. MOURCOU (Maurice), propriétaire, rue de Thionville, 32.
 4467. MOUREZ, (Arthur), rue des Suaires, 4.
 2100. MOURMANT (Narcisse), négociant, rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 18.
 1952. MULÉ (Charles), négociant, rue du Vieux-Faubourg, 50.
 4692. MULLER, tailleur, rue des Ponts-de-Comines, 24.
 204. MULLIER (Albert), négociant en lins, boulevard de la Liberté, 142.
 3999. MULLIER (André), négociant, rue Jean-Bart, 43.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

3853. MULNER (Albert), négociant, rue Lepelletier, 18.
 1663. MUylaERT Eugène), A. ☞, sellier, rue des Chats-Bossus, 1.
 2315. NAVARRE, notaire, rue Gambetta, 23.
 536. NEUT (M^{me} Emile), propriétaire, rue Desmazières, 5.
 3865. NEWNHAM (Alfred), A. ☞, architecte, rue de Valny, 5.
 466. NICODÈME, ingénieur, boulevard de la Liberté, 138.
 4734. NICOLAS (Gaston), représentant, place de la Gare, 11.
 350.**NICOLLE (Ernest), ☞, A. ☞, O. ☞, manufacturier, square Rameau, 11.
 254. NOQUET, ☞, docteur en médecine, rue de Puebla, 33.
1834. OBIN (Emile), propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 67.
 377. OBIN (Jules), teinturier, rue des Stations, 101.
 4438. ODOUX (Ernest), représentant, rue Roeroy, 2.
 2402. OLIVIER (Auguste), négociant en toiles, rue Basse, 42.
 3296. ORANIE-L'HÔT, entrepreneur, rue des Jardins-Caulier, 9.
 319. OVIGNEUR (Emile), O. ☞, I. ☞, avocat, rue Jacquemars-Giélée, 37.
 4418. OVIGNEUR (M^{me} Gustave), rue Nicolas-Leblanc, 8.
 4173. OXTOBY (M^{lle}), professeur de chant, rue Nationale, 282.
3284. PAILLOT (R.), I. ☞, O. ☞, Docteur ès Sciences, boulevard Montebello, 35.
 4373. PAINBLAN, Docteur en médecine, rue Jacquemars-Giélée, 26.
 2149. PAINDAVOINE (Gustave), constructeur, boulevard Victor-Hugo, 79.
 1603. PAJOT (André), ☞, changeur, rue Patou, 9.
 1837. PAJOT (PAUL), négociant, rue Grande-Chaussée, 38.
 2407. PAJOT (Henri), notaire honoraire, rue Patou, 28.
 4474. PAJOT (l'Abbé), professeur au Collège St-Joseph, rue Solférino, 92.
 4383. PAJOT (Maurice), boulevard Vauban, 34.
 2915. PALLIEZ (A.), C. ☞, Consul de Suède et de Norvège, rue Solférino, 187.
 3407. PALLIEZ (Ed.) négociant, rue de Ban-de-Wedde, 20-22.
 1271. PANNIER (Paul), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 15.
 1846. PAQUET (M^{me} A.), propriétaire, rue Solférino, 104.
 4185. PARANCE (Henri), employé, rue Gustave-Jonequet, 17.
 3397. PARÈ (Marcel), étudiant, rue de Tournai, 43.
 3071. PARENT (Gaston), représentant, rue de la Clef, 25.
 1419. PARENT (Henri), fabricant de brosses, rue Nationale, 161.
 2990. PARENT-HOING (M^{me} Vve), fabricante, rue des Tours, 34.
 4041.* PARENT-BREUVART, représentant, rue Vantroyen, 24.
 4727. PARENTY, directeur de la Manufacture de tabacs, rue du Pont-Neuf, 39.
 1719. PARSY (JULES), négociant en toiles, rue des Augustins, 7 bis.
 2123. PASTEAU, notaire, rue Tenremonde, 6.
 2956. PAURIS (Fernand), négociant, rue de l'Hôpital-Militaire, 40.
 1075. PAYEN (Frédéric), ancien greffier, boulevard Bigo-Danel, 21 bis.
 2280. PEÇQUEUR, négociant en huiles, rue de Lannoy, 14.
 2647. PEÇQUEUR-CARRÉ (L.), négociant, rue du Molinel, 37.
 4147. PELLETIER (Madame), boulevard de la Liberté, 60.
 4399. PELTIER (Paul), employé, rue Denfert-Rochereau, 69.
 1940. PENNEQUIN (L.), architecte, place Sébastopol, 19.

nos d'ins-
cription.

MM.

3347. PENNEQUIN, rentier, rue Caumartin, 27.
 4622. PERSYN (M^{lles}), rentières, rue Virginie Ghesquière, 8.
 4621. PETIT, docteur, rue Jean-sans-Peur, 6.
 4850. PETIT (Charles), A. , propriétaire, rue de Turenne 5.
 4851. PETIT (Georges), A. , propriétaire, rue de Turenne. 28.
 4837. PETITPREZ, dessinateur en tissus, rue Neuve, 20.
 4350. PETYT, employé, rue du Bas-Jardin, 11.
 3328. PEUCELLE (Jules), négociant, rue du Faubourg-de-Roubaix, 126.
 3938. PHALEMPIN-GROLEZ (Madame Vve), rue du Château, 2.
 3673. PIAT (Madame), propriétaire, square Jussieu, 10.
 439. PICAVET-QUEF, (M^{me} Vve Léon), filateur de lin, boulevard Louis XIV, 3.
 769. PICAVET-FAYS (Louis), rue Charles-de-Muyssart, 13.
 4482. PIEDANNA (Paul), Quai de la Basse-Deûle, 66.
 4493. PIERRA (M^{me}), rus Roland, 67.
 3305. PIGACHE, I. , chef de bureau de l'Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées
 rue du Marché-aux-Bêtes, 21.
 4736. PIGON (Arthur), fabricant de toiles, rue d'Isly, 73.
 4825. PIHEN, industriel, passage Fontaine del Sault, 1,
 1105. PILATE (Auguste), chef d'institution, rue Négrier, 26.
 3457. PILATE (Victor), représentant, rue du Quai, 12.
 3606. PITON (Alfred), ingénieur, rue Nationale, 222.
 2951. PLAIDEAU (Fernand), propriétaire, rue Puébla, 15.
 4431. PLAIDEAU-DELECROIX, propriétaire, rue des Fossés, 17.
 4805. PLAISANT-MINET (Adolphe), Gérant, rue Barthelemy-Delespaul, 129.
 2741. PLANCKE (Henri), manufacturier, rue du Molinel, 78.
 4424. PLATEAUX (Victor), entrepreneur, rue de Canteleu, 50.
 385. PLATEL (Albert), négociant en bois, rue de la Préfecture, 2.
 2410. PLAYOUST (Paul), négociant en toiles, rue à Fiens, 6.
 3911. PLOUVIER (Fernand), négociant, rue des Augustins, 23.
 2465. POILLON-SIX, propriétaire, rue Alexandre-Leleux, 36.
 3424. POISSONNIER (Louis), négociant, rue Basse, 36.
 2649. POLLET (Émile), comptable, rue Baptiste Monnoyer, 8.
 3449.* POLLET (Jules) fils, fabricant, rue Pierre-Légrand, 288.
 4306. POLLET-LEGRAND (M^{me}), mercerie en gros, rue des Arts, 62.
 3113. PONCELET, lieutenant au 43^e de ligne, quai du Wault, 10.
 4396. PONTHEU (Auguste), fabricant, rue de l'Hôpital-Militaire, 35.
 211.*POTIÉ (Jules), A. , propriétaire, rue Mercier, 2.
 4703. POUCHAIN (Henri), employé, rue Mirabeau, 25.
 452. POUILLE (Émile), A. , propriétaire, rue Fontaine-del-Saulx, 22.
 2752. POUMAERE (Albert), professeur, rue de Fives, 96.
 2136. PRATE (Louis), négociant, rue Nationale, 74.
 4700. PRÉLAT, I. , directeur de l'Enseignement primaire du Nord, rue d'Antin, 35.
 3847.* PRÉVOST (Charles), rue Patou, 12.
 2691. PRÉVOST (Ernest), directeur de filature, rue des Stations, 147.
 698. PRÉVOST (François), commis-négociant, rue Denis-Godefroy, 3.
 2277. PREYS (Hippolyte), courtier de commerce, rue Desmazières, 8.
 2982. PRONAU (Élie), instituteur, impasse Scalbert, 12.
 2121. PROUVOST (Adolphe), fabricant, rue du Vieux-Marché-aux-Chevaux, 10.
 2083. PROUVOST (Gustave), greffier de justice de paix, rue de l'Hôpital-Militaire, 74.
 4371. PRUD'HOMME, juge au tribunal, rue Solférino, 234.

- | N ^{os} d'ins-
cription. | MM. |
|-------------------------------------|--|
| 3281. | PRUVOST (Emmanuel), étudiant, rue de la Préfecture, 1. |
| 409. | PRUVOT (Achille), représentant de commerce, rue Henri-Kolb, 61. |
| 735. | QUARRÉ-PRÉVOST, rue Boucher-de-Perthes, 78. |
| 4360. | QUEMBRE, contrôleur des mines, rue d'Isly, 158. |
| 1221. | QUÉNET (Edouard), propriétaire, rue Brûle-Maison, 69. |
| 2728. | RAFIN (Eugène), employé à la Banque de France, rue Royale, 73. |
| 3704. | RAGOT (Ed.), négociant, rue Grande-Chaussée, 6-8. |
| 858. | RAJAT (R.), avocat, rue Nationale, 116. |
| 3165. | RAMBURE (Chanoine), Pro-Recteur des Facultés catholiques de Lille
boulevard Vauban, 60. |
| 86. | RAQUET (Desiré), changeur, rue Nationale, 91. |
| 2098.* | RATTEL (Félix), propriétaire, rue Solférino, 241. |
| 881. | RAUX (M ^{me} Émile), négociant en charbons, place de la République, 3. |
| 1869. | RAVET-DE-MONTEVILLE (G.), courtier, rue Nationale, 83. |
| 2851. | RAVET (Prosper), courtier, rue Inkermann, 2. |
| 2540. | RÉGENT (Ernest), négociant, place Sébastopol, 23. |
| 2991. | REGNART (Paul), rue Brûle-Maison, 93. |
| 678. | REMY (M ^{me} Émile), propriétaire, rue des Arts, 16. |
| 2290. | REMY (Charles), négociant en fers, rue des Jardins, 5. |
| 1739. | RENARD (Henri), ingénieur-chimiste, Usine à gaz de Vauban. |
| 2000. | RENAUT (Charles), propriétaire, rue André, 49. |
| 4333. | RENAUX (Georges), commerçant, rue de Paris, 72. |
| 681. | RENOUARD (Émile), filateur et fabricant de toiles, rue Jeanne-d'Arc, 13. |
| 4145. | RENVOISÉ (Adrien), receveur principal des Postes, Hôtel des Postes. |
| 292. | REUFLET (Frédéric), avocat, rue Nationale, 104. |
| 2842. | RICARD, conseiller de Préfecture, rue Jacquemars-Giélée, 61. |
| 2875. | RICHEBÉ (Émile), brasseur, rue Pierre-Légrand, 56. |
| 169. | RICHEZ, I.  , directeur de l'École primaire, rue Fabricy. |
| 1093. | RICHMOND (Julien), rue Henri-Loyer, 1. |
| 2389.* | RICHTER (Frédéric), fabricant de bleus, boulevard Vauban, 67. |
| 4763. | RIEZ (Léon), vétérinaire, rue Jeanne-Maillotte, 20. |
| 3211. | RIGAUX (Gustave), rue de l'Arc, 14. |
| 72. | RIGAUX (H.), A.  , archéologue, rue du Chanfour, 14. |
| 2449. | RIGOT-DUBAR, propriétaire, rue de Thionville, 40. |
| 765. | RIGOT-LEFEBVRE, négociant en vins, place aux Bleuets, 13. |
| 2262. | RIGOT-SUIN, négociant, place aux Bleuets, 19. |
| 4510. | ROBAUT (l'Abbé), professeur au Collège St-Joseph, rue Solférino, 92. |
| 4693. | ROBERT, Général commandant la subdivision de Lille, rue Meurein, 18. |
| 2985. | ROBILLART (Jean), masseur, rue Basse, 8. |
| 3649. | ROBLOT-DELÉARDE, négociant, rue Jean-sans-Peur, 16 bis. |
| 1659. | ROCHE (Madame Eugène), rue de la Vieille-Comédie, 16 bis. |
| 4310. | ROGEAU-LEPERS, négociant, rue de Paris, 160. |
| 3658. | ROGER-AERTS (M ^{me} Veuve), rue de Turenne, 59. |
| 1176. | ROGEZ (Louis), fabricant de fils à coudre, rue de la Justice, 23. |
| 2119. | ROGEZ (Edouard), propriétaire, boulevard Victor-Hugo, 55. |
| 1795. | ROGIE, tanneur, rue des Stations, 64. |
| 1179. | ROGIE (Docteur), professeur à la Faculté catholique, rue du Port, 56. |

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

4827. ROGIER, Capitaine au 43^e Rég., rue Brûle-Maison, 25.
 2047. ROLANTS (Edmond), A. , , pharmacien supérieur, rue Brûle-Maison, 67.
 602. ROLLEZ (Arthur), directeur d'assurances, boulevard de la Liberté, 48.
 1835. ROLLIER (Théophile), rentier, rue des Poissonceaux, 16.
 4642. ROLLIN (Madame), institutrice, avenue des Lillas, 2.
 4304. ROSSIGNOL (Aug.), industriel, rue Nicolas-Leblanc, 12.
 3238. ROUGÉE, fabricant, boulevard de la Liberté, 99.
 3860. ROURE (Auguste), notaire, rue de Pas, 13.
 1047. ROURE (Ernest), négociant, rue Mercier, 7.
 4738. ROUSSEAU, juge, rue Nicolas-Leblanc, 23.
 4376. ROUSSEL (Alfred), constructeur, rue Alexandre-Leleux, 40.
 3742. ROUSSEL (Ch.), notaire, rue de la Barre, 37.
 3908. ROUSSELLE (Émile), constructeur, rue Pierre-Légrand, 170.
 203. ROUSSELLE (Théodore), agent général d'assurances, rue de Bourgogne, 56.
 239. ROUZÉ (Émile), , A. , juge au Trib. de comm., r. Gauthier-de-Châtillon, 20.
 653. ROUZÉ (Léon), brasseur, boulevard de Montebello, 48.
 4164. ROUZÉ-STEVERLYNCK (Paul), entrepreneur, rue Brûle-Maison, 84.
 4753. ROZENDAAL (Jules), rue Puébla, 25.
 665. RYCKEWAERT, fabricant de sacs en papier, rue d'Arras, 84.
4702. SACRÉ-DEFRENNE (Madame Maurice), rue de Turenne, 61.
 3581. SAILLY (Paul), négociant en houblons, rue du Chevalier-Français, 6.
 2211. SAINT-LÉGER (M^{me} Georges), fabricant de fils à coudre, rue des Fossés-Neufs, 2.
 3221. SAINT-MARTIN (DE), caissier de la Banque de France, rue Royale, 3.
 2920. SAINT-VICTOR (DE), inspecteur divisionn. d'assurances, rue Jean-sans-Peur, 62.
 3106. SALEMBIER (l'abbé), professeur aux Facultés Catholiques, boulev. Vauban, 60.
 1932. SALEMBIER-DUBREUCQ (L.), , brasseur, rue Gantois, 28.
 4082. SALEZ (Madame veuve), rue Henri Kolb, 45.
 2709. SALLE (Victor), négociant, rue Henri-Loyer, 20.
 4729. SALMON (Honoré), Ingénieur-directeur des ateliers de Fives-Lille, rue des Ateliers, 2.
 4832. SALOMÉ, Capitaine du Génie à la Citadelle.
 3577. SALOMEZ (Victor), représentant, rue Mercier, 70.
 1811. SALOMON (dit Chevalier), carrossier, boulevard Vauban, 24.
 2255. SANDERS (F.), courtier, rue Gantois, 47.
 2009. SANTENAIRE-DUFOUR (Émile), négociant, rue St-Gabriel, 55.
 4225. SAUVAIGE (Gaston), boulevard de la Liberté, 51.
 1416. SAVARY (Gustave), rentier, rue Denfert-Rochereau, 19.
 4433. SAYOYE (M^{me} E.), rue Solférino, 193.
 763. SCALBERT-BERNARD, banquier, juge au Tribunal de Commerce, r. de Courtrai, 17.
 4423. SCALBERT (Henri), rue St-Pierre, 2.
 961. SCHEIBI (Frédéric), place Richebé, 2.
 1883. SCHEPENS, négociant en vins et spiritueux, place de Tourcoing, 11.
 4819. SCHILLEMANS (Lieutenant-Colonel) sous-chef d'État-Major, rue St-Martin, 3.
 2843.* SCHOTSMANS (Auguste), négociant, boulevard Vauban, 9.
 2282. SCHOTSMANS (Jules), négociant, rue du Metz, 10.
 447. SCHUBART, (M^{me} V^{ve}), rue St-Jacques, 19.
 3412.* SCHULZ, représentant, boulevard des Écoles, 12.
 4229.* SCORSSERY-LEPERS (M^{me}), rue de Loos, 60.

- N^{os} d'ins-
cription. MM.
1999. SCRIVE (André), manufacturier, rue de Turenne, 53.
 4861. SCRIVE (Gustave), fils, assurances, rue de l'Arc, 22.
 609. SCRIVE (M^{me} Albert), fabricant de cartes, rue des Buisses, 13.
 3042. SCRIVE (Olivier), rue du Lombard, 1.
 3961.* SCRIVE-LOYER, rue Gambetta, 294.
 356.** SCRIVE-DE-NÉGRÉ (Madame veuve), rue Léon-Gambetta, 292.
 565. SCRIVE (Gustave), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 99.
 4386. SEBERT (Émile), administrateur du bureau de bienfaisance, r. St-Firmin, 1.
 2577. SÉBERT (M^{me}), propriétaire, rue des Arts, 3.
 4796. SECRET (Amédée), boulevard Vauban, 63.
 1517. SÉE (Paul), ingénieur, rue Brûle-Maison, 58.
 3787. SEITERT, Directeur du Crédit du Nord, rue Jean Roisin, 4, 6, 8.
 2457. SELOSSE (Louis), avocat, rue St-Pierre, 5.
 4348. SÉNÉCHAL (l'Abbé René), rue Nationale, 210.
 4744. SERGENT (Gastou), ingénieur, quai du Wault, 25.
 3372. SIX (Henri), négociant, rue Grande-Chaussée, 52.
 4308. SIX (M^{me} Vve), propriétaire, rue Alexandre-Leleux, 38.
 4364. SIX (Henri), industriel, rue Colbert, 148..
 4848. SIX (Jules), notaire, rue Royale, 41.
 1696. SMITH (Alfred), négociant, rue Arnould-de-Vuez, 4.
 3459. SMITS (Albert), ingénieur, rue Colbrant, 23.
 2296. SNOWDEN (Robert), filateur, boulevard Bigo-Danel, 26.
 1637. SOCKEEL (D^r Arthur), O. , , rue Charles-Quint, 9.
 4612. SOULISSE, directeur d'assurances, rue Solférino, 30.
 3922. SPINAERT, chef de gare St-Sauveur, boulevard des Écoles, 25.
 3859. SPIRE, receveur des finances honoraire, rue des Postes, 11.
 1257. SPRIET (Alphonse), fabricant de toiles, rue Léon-Gambetta, 289.
 3828. STAELS (J.), négociant, rue Charles-de-Muyssaert, 43.
 967. STALARS (Carl), , teinturier, rue Jacquemars-Giélée, 100.
 4536. STHAL (Paul), directeur des Etablissements Kuhlman, pl. de Tourcoing, 14.
 3578. STER, négociant, rue de Wattignies, 1.
 4456. STEVERLYNCK-LEFEBVRE (Eugène), manufacturier, rue de Roubaix, 26.
 4539. STEVERLYNCK (Amaury), négociant, rue de la Digue, 17.
 707. STEVERLYNCK (Gustave), négociant en savons, rue Deschodt, 5.
 4073. STIEN (Edmond), propriétaire, rue de la Louvière, 7.
 1302. STIÉVENARD (Henri), fabricant de couvertures, rue du Pont-à-Raisnes, 4.
 3107. STOFFAES (chanoine), professeur à la Faculté libre des Sciences, directeur de
 l'Institut catholique des Arts et Métiers, rue Auber, 6.
 4091. SUBRA (Bernard), ingénieur, rue des Frères-Vaillant, 10.
 4470.* SUPÉRIEURE (M^{me} la), des Filles de la Charité, rue de la Barre, 16.
 2375. SURMONT (D^r), l.  prof. à la Faculté de Médecine, rue du Dragon, 10.
 2758. SWYNGHEDAUF (Constant), négociant, avenue des Lilas, 48.
 231. SWYNGHEDAUF, I. , professeur au lycée Faidherbe, rue Roland, 74.
2359. TAILLIE (Th.), commerçant, place du Lion-d'Or, 10.
 2261. TANCREZ (Gustave), négociant, rue des Jardins-Caulier, 42.
 977. TANGUY (J.-B.), filateur, rue de la Louvière, 33.
 4420. TAVERNIER (Albert), quincaillier, rue Gambetta, 242.
 4732. TELLIER (Louis), serrurier d'art, rue Gambetta, 177.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

4258. TENIERE, architecte expert agréé, rue de Bourgogne, 13.
 2352. TESMOINGT (Albert), industriel, rue Pascal, 29.
 1829. TESSE (Édouard), négociant en huiles, rue Solférino, 318.
 3323. TESSE (Victor), négociant, place Richebé, 9.
 3227. TESTELIN (J.), fondeur en cuivre, rue des Bouchers, 12 B.
 283. THELLIER DE LA NEUVILLE (Paul), avocat, rue des Jardins, 26.
 1058. THÉODORE (Alphonse), propriétaire, rue Solférino, 197.
 4059. THÉODORE (Émile), rue Solférino, 226.
 1256. THÉRY (Gustave), A , avocat, square Dutilleul, 33.
 1403.* THÉRY (Raymond), M , A. A , O. A , Secrétaire-Général adjoint honoraire, rue Faidherbe, 19.
 2008. THÉRY-BAROUX (Georges), négociant, rue des Arts, 24.
 3051. THIBAUT (Alfred), entrepreneur, rue de Paris, 256.
 4568. THIBAUT (Henri), entrepreneur, rue des Postes, 104.
 2656. THIÉBAUT (Raymond), négociant, rue des Suaires, 15.
 954. THIEFFRY (Maurice), fabricant de toiles, boulevard de la Liberté, 207.
 3825. THIÉTART, négociant, rue du Dragon, 8.
 4591. THIEULLET, pharmacien, rue Colbert, 101.
 127. THIRIEZ (M^{me} Vve Alfred), rue Nationale, 308.
 1150. THIRIEZ (Julien), manufacturier, rue du Faubourg-de-Béthune, 56.
 3352. THOMAS, lieutenant au 16^e Bataillon de chasseurs, rue de Valmy, 38.
 4617. THOMAS, (M^{me}), place de Tourcoing, 3.
 1926. THOMAS (Pierre), négociant en papiers, rue des Arts, 47.
 991. THOMAS-LESAY, propriétaire, rue Nationale, 279.
 3651. THOMASSIN (Fernand), fondé de pouvoirs, rue Ratou, 13.
 4320. TILLOY (M^{me} Ernest), propriétaire, rue Nationale, 163.
 95. TILMANT (Lucien), boulevard des Ecoles, 26.
 2658. TIPREZ (Auguste), syndic des faillites, rue de l'Hôpital-Militaire, 89.
 3391.* TITREN (Théop.), A , A. A , Vice-Prés. du Bur. de bienf. pl. Cormontaigne, 24.
 409. TOUSSIN (Georges), filateur de coton, rue Royale, 55.
 2152. TRANNIN (Henri), I. A , rue de Loos, 13.
 1162. TRISBOURG (Ernest), rue St-André, 48.
 4489. TROCHON, directeur de l'Union Industrielle du Nord, b^d de la Liberté, 50.
 4721. TRONQUEZ (Anatole), employé, rue du Molinel, 53.
 2404. TURCK (Georges), A. A , sculpteur, rue Solférino, 283.
 202. THYS (Alphonse), fondé de pouvoirs de la maison A. Crepy, r. des Jardins, 24.
 2133. UHLIG (Henri), négociant en vins, rue Solférino, 220.
 4485. VACOSSIN-DECAUX, propriétaire, rue Blanche, 57,
 3034. VAHÉ, ancien notaire, rue Royale, 96.
 3903. VAILLANT, répétiteur général au Lycée Faidherbe, pl. du Lion-d'Or, 14 bis.
 1898. VAILLANT (M^{me}), propriétaire, rue Colbrant, 8.
 3168. VAILLANT-DESCHINS, entrepreneur, rue Inkermann, 49.
 1082. VAILLANT-HERLAND (E.), A , I. A , O. A , O. A , A , vice-consul de Perse, place de Béthune, 7.
 387. VAILLE (M^{lle}), A. A , institutrice, rue des Tours, 14.
 437. VALENDUCQ (Jean), propriétaire, rue de la Préfecture, 1 ter.
 3075. VALENTIN (A.), pharmacien, rue de Wazemmes, 79.

Nos d'ins-
cription.

MM.

3263. VALIN (G.), bandagiste, rue Esquermoise, 36.
 3084. VALLET (Léon), boulevard de la Liberté, 223.
 708. VAN BUTSÈLE (Edmond), courtier, rue Louis Faure, 8.
 1463. VAN BUTSÈLE (Louis), apprêteur, rue d'Arras, 66.
 4678. VANCOSTENOËL (Albert), rue Molière, 8.
 4712. VANDAELE (Louis), rue Esquermoise, 65.
 4810. VANDAME (André), rue St-Gabriel, 56.
 1088.* VANDAME (Émile), brasseur, rue Royale, 102.
 1089. VANDAME (Georges), brasseur, conseiller général, rue de la Vignette, 65.
 2063. VANDAME (Joseph), brasseur, rue de Tenremonde, 10.
 4849. VANDAMME (Paul), rue du Gros-Gérard, 23.
 3898. VANDAMME-BROUTIN, rue des Postes, 14.
 2137. VAN DEN BAVIÈRE, principal clerc de notaire, rue de l'Orphéon, 22.
 1559.* VANDENBERGH, I. , architecte, boulevard de la Liberté, 46.
 3584. VANDENBEUSCH (Ferdinand), sculpteur, rue St-Étienne, 66.
 2336. VAN DEN BULCKE, architecte, rue de Valmy, 30.
 2537. VANDENBUSSCHE (Gaston), négociant, place Philippe-de-Girard, 17.
 3358. VAN DEN DRIESSCHE, représentant, rue d'Artois, 52.
 412. VAN DEN HEEDE (Adolphe), O. , , ancien horticulteur, rue St-Firmin, 18.
 1055. VANDENHENDE (Jules), négociant en épiceries, rue des Guinguettes, 79.
 4315. VANDERVINCK (Léon), rue Nationale, 218.
 2065. VAN DE WALLE (M^{me}), propriétaire, rue Nationale, 270.
 783. VANDEWEGHE (Albert), filateur, rue Patou, 1.
 2763. VANESTE (Auguste), bijoutier, rue Nationale, 90.
 4270. VAN EYCKE (François), tailleur, boulevard de la Liberté, 59 bis.
 2664. VAN GREVELYNGHE (Ernest), chimiste, place de Tourcoing, 7.
 4623. VANGREVENYNGE, instituteur, avenue des Lilas, 4.
 2281. VANLAER (Émile), notaire, boulevard de la Liberté, 84.
 2266. VAN MANSART, propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 108.
 4011. VAN PETEGHEM (Albert), négociant, rue de Turême, 52.
 1694. VAN REMOORTÈRE, ancien magistrat, rue Solférino, 288.
 3831. VAN RYSWYCK (Marcel), rue Jean-Bart, 32.
 4717. VANSTEENBERGHE (Madame veuve), rentière, rue Henri-Kolb, 41.
 3146. VANTOURT, propriétaire, rue Jeanne-d'Arc, 21.
 2569. VAN TROOSTENBERGHÉ (Théophile), courtier en fils, rue Jean-Bart, 26.
 1085. VANVERTS, pharmacien, rue de Paris, 199.
 2811. VARAIGNE (Louis), propriétaire, rue de la Bassée, 54.
 3835. VASSE (Joseph), percepteur en retraite, rue Brûle-Maison, 73.
 121. VATINELLE (Jules), représentant, rue Barthélemy-Désespaul, 188.
 4750. VAUBAN (Jules), négociant, boulevard de la Liberté, 235.
 3906.* VEILLET (Madame), hôtel Terminus, gare de Lille.
 2062. VERCOUSTRE (M^{me} Léon), rue St-Catherine, 7.
 2493. VERDIER (Jean), négociant en charbons, rue Solférino, 225.
 4023. VERDUN, A. , professeur à la Faculté de Médecine, rue du Palais, 6.
 4782. VERHAEGHE (Madame), rue Colbert, 29.
 3154. VERIN (Émile), négociant, boulevard Vauban, 96.
 1702. VERLÉ, chef du service extérieur du Gaz de Wazemmes, rue d'Iéna, 66 bis.
 563. VERLEY (Charles), C. , ancien prés. du Trib. de Com., rue de Voltaire, 40.
 2885. VERLEY (Madame Benjamin), propriétaire, rue Marais, 13.
 1793. VERLEY-BIGO (Pierre), banquier, rue Royale, 49.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

1145. VERLEY-BOLLAERT, banquier, boulevard de la Liberté, 9.
 2960. VERLEY (Georges), négociant, rue Royale, 103.
 2526. VERLINDE (Auguste), A.  constructeur, boulevard Papin, 4.
 15. VERLY,  homme de lettres, vice-président honoraire, rue Solférino, 7.
 2428. VERMERSCH (Albert), A.  docteur en médecine, rue des Postes, 95.
 737. VERMESCH, représentant, rue Grande-Chaussée, 26.
 4110. VÉRON, capitaine rapporteur, rue Blanche, 62
 4628. VERSCHUERÉ-BRICQUET, rentier, rue du Château, 26.
 3863. VERSTRAETE (Docteur), rue Solférino, 190.
 3509. VIENNE (D^r), rue Nationale, 326.
 3035. VIENNE-BARATTE, boulevard de la Liberté, 3.
 3468. VIFQUAIN (Léon), fabricant, rue Pierre-Légrand, 331.
 3725. VIGIN-WARAMBOURG, négociant, rue du Vieux-Faubourg, 18.
 4432. VIGNOL (Madame), rue St-Genois, 12.
 2408. VILAIN (Paul), architecte, rue Petite-Allée, 16-18.
 2232. VILLAIN (Roméo), constructeur, rue des Rogations, 18.
 3093. VILLETTE (Eugène), A.  industriel, rue Jean-Levasseur, 4.
 854. VILLETTE (Paul), propriétaire, place Sébastopol, 32.
 4419. VILLETTE, rentier, rue Fabriey, 2.
 3683. VINCENT, O. , I. , O. , préfet du Nord.
 402. VINCENT (Georges), agent d'assurances, rue Desmazières.
 504. VIRNOT (Urbain), propriétaire, rue de Thionville, 5.
 785. VIRNOT (Victor), négociant, rue de Gand, 2.
 4434. VISTE, entrepreneur, rue Gambette, 8.
 4853. VITU (Lucien), rue Gounod, 16.
 4236. VOITURIEZ (Docteur), rue Jacquemars-Giélée, 53.
 3440. VOITURIEZ, industriel, rue Jacquemars-Giélée, 135.
 4182. VOREUX (Joseph), fabricant, rue de Rocroy, 4.
 4677. VUYLSTEKE (Madame), rue Colson, 10.
3346. WAGNIER (Charles), huissier, rue de Bourgogne, 16.
 3335. WALBECQ, , négociant, 16, rue de l'Hôpital-St-Roch.
 3927. WALKER (James), Vice-Consul d'Angleterre, rue des Stations, 95.
 3967. WALKER (Henry), industriel, rue de Turenne, 44.
 312. WALLAERT (M^{me} Auguste), boulevard de la Liberté, 23.
 969.* WALLAERT-BARROIS (Maurice), manufacturier, boulev. de la Liberté, 44.
 2395.** WALLAERT (Georges), manufacturier, place de Tourcoing, 6.
 4802. WANNEBROUQ (Maurice), rue de Bourgogne, 26.
 1828. WAREIN (Henri), , constructeur, boulevard Montebello, 54.
 278. WARGNY, fondeur en cuivre, juge au Tribunal de Commerce, boulevard de la Liberté, 185.
 4752. WARGNY-CARON, négociant, rue Nationale, 100.
 3295. WATERLOT-LAMBELIN (Henri), propriétaire, 9, place de Tourcoing.
 3918. WATRELOT (Eugène), rue d'Angleterre, 39.
 2740. WATRELOT (Henri), propriétaire, rue du Palais, 2.
 803. WATTEAU (E.), négociant en charbons, rue Jean-sans-Peur, 44.
 4807. WATTEL (Floris), représentant, rue d'Artois, 64.
 4370. WATTINSE-VANDAMME (M^{me}), rue Nationale, 232.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

4828. WAUQUIER (Georges), constructeur, rue de Wazemmes, 67.
575. WEBER (M^{me} veuve), rentière, rue des Fossés-Neufs, 65.
4326. WEISS (Edmond), négociant, rue André, 17.
4327. WEISS (Yvan), A. , négociant, boulevard de la Liberté, 137.
2104. WEMAERE (Constant), négociant, rue Solférino, 222.
827. WERQUIN (Edouard), A. , avocat, rue des Fossés, 8.
4256. WERQUIN, propriétaire, rue Lequeux, 3.
3846. WIART (Georges), tapissier-décorateur, rue Nationale.
848. WICART (Alphonse), fabricant, rue Tenremonde, 7.
2958. WILLM (Edmond), prof. honoraire, à la Faculté des Sciences, rue Barthélémy-Delespaul, 87.
4392. WOLFF (Colonel), C , rue Baptiste-Monnoyer, 17.

Lomme.

1251. JOLIVET (G.), propriétaire.
1878. NICOLLE (Louis), manufacturier.
307. VERSTRAETE (Madame Eugène), propriétaire.

Lompret (Nord).

3547. MARESCAUX (Florimond), horticulteur.

Londres.

58. CAMBON (Paul), C , I , G C , ambassadeur de France.
1478.** J. FORSTER, docteur en médecine, 10, St-George's Road Eccleston Square.

Loos (Nord).

1593. ARNOULD (Colonel), , , rue Gambetta, 24.
3419. COUSIN (Paul), grande route de Béthune, 174.
4976. DESIGNOLLE (Emile), chef du bureau à la Préfecture, rue de la Deûle, 16.
4408. DEWAILLY (Henri), pharmacien, Grande route de Béthune, 141.
3868. GRANDEL (Paulin), ingénieur, directeur technique des usines Kuhlmann.
4176. JACQMARCQ (Docteur), grande route de Béthune, 82.
862. LAINÉ (M^{me} Veuve), distillateur.
4068. LEPERS (Louis), propriétaire, grande route de Béthune, 21.
4555. LEZAIRE (Denis), brasseur, rue d'Ennequin, 67.
4578. LEZAIRE (Camille), brasseur, rue d'Ennequin, 67.
4572. RAMON, cultivateur.
2046. ROSSIGNOL (Emile), rue d'Ennequin, 4.

Longwy-Haut (Meurthe-et-Moselle).

4189. D'HEPSEL (Adalbert), chef de bataillon au 162^e régiment d'infanterie.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

Marœu-en-Barœul.

1958. CATRY-DESPRETZ, industriel.
4520. COPPIN (Maurice), rue Nationale, 113.
2005. DUCROCQ (M^{me} Paul).
2852. FRANCHOMME-DESCAMPS, château du Lazaro.
4852. LAMBLIN (Victor), propriétaire.
4253. LESAFFRE (Emile), industriel.
1945. MULLIEZ-SAMIN, propriétaire.
2253. VANDERHAGHEN (M^{me} Georges), brasseur.

Marquette.

2668. LARIVIÈRE (René), de la maison J. Scrive et fils.

Marquillies.

3532. BOULANGER (M^{me}), propriétaire.

Menin (Belgique).

- 3738.* MICHEL-JACKSON, industriel.

Merville.

3928. DUHAMEL (Léon), industriel.

Meurchin.

4801. TACQUET, directeur des Mines.

Mondrepuis (Aisne).

407. LEFEBVRE (Ernest), propriétaire.

Mons-en-Barœul.

4120. BARBE (Madame), route de Roubaix, 74.
2214. BOUCQUEY-RICHARD, route de Roubaix, 41.
4162. COISNE-MAUVIEZ (Madame), route de Roubaix, 61.
4092. DAUBRESSE-MAUVIEZ, propriétaire, route de Roubaix,
4581. DELESPAUL-CARDON, propriétaire, route de Roubaix, 45.
4245. DEVERNAY (Félix), propriétaire, rue de Roubaix, 97.
4745. DRUESNES, Professeur au Lycée Faidherbe, rue de Roubaix, 187.
4814. DUTRECOQ (M^{lle} Jeanne), rue de Roubaix, 236.
4010. FERRAILLE, ancien pharmacien, route de Roubaix, 306.
4804. GHÈMAR (Georges), étudiant, rue Désiré Courcol, 3.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

- 3993.* GRAS-COPIE, rue Mirabeau, 34.
3688. LEY-GAUDOUX, boucher, rue Victor-Hugo, 7.
4624. MANIER, instituteur.
4664. MAYETE, rue Chateaubriand, 1.
4538. MICHAUX (Paul), employé, rue de Roubaix, 127.
4005. PAGNERRE, architecte, route de Roubaix, 261.
4610. POTTIER, filateur, rue Pasteur, 13.
4651. SOLBREUX (Henri).
4719. THUVIEN, ingénieur, rue Chateaubriand, 7.
1819. VANDORPE-GRILLET, négociant, route de Roubaix, 3.
784. VIRNOT (A.), négociant.
4491. WAYMEL (Paul), brasseur.

Mouchin (*Nord*).

2260. VARLET (Pierre), propriétaire.

Moucron.

2765. DE GEYTER, ingénieur.

Mouvaux (*près Roubaix*).

963. MASUREL-JONGLEZ (M^{me} V^{ve}), propriétaire, route de Lille.

Nice.

2832. DELANNOY (Clotaire), rue Macaragni, 12.

Nielles-lez-Bléquin (*Pas-de-Calais*).

- 4455.* QUENSON DE LA HENNERIE, Maire.

Oignies (*P.-de-C.*).

2582. BOULANGER (Charles).
4247. BUCHET (Henri), agent général des mines d'Ostricourt.
2323. SAVARY (J.-B.), brasseur.

Orchies.

3976. COCHET, propriétaire, Grande Place.

Paris.

4051. BORDAT (Gaston), conférencier, avenue de la Grande-Armée, 22.
1086. CREPY (Auguste), rue de Flandre, 123.
1776. DELSART, rue Murillo, 6.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

2523. DESCAMPS (Auguste), boulevard Beauséjour, 1, Passy.
2847. DOUVY, négociant, rue Michel-Ange, 9 bis (XVI^e).
863. DUBAR (Paul), rue Pierre-le-Grand, 9.
766. DU BOUSQUET, , , , ingénieur en chef de la Traction au chem. de fer du Nord
2862.**GALLOIS (Eugène), explorateur, rue de Mézières, 6.
570. JACQUIN (E.), insp.-chef de service au Ch. de fer du Nord, rue de Chabrol, 12.
3100. JUNOT, directeur de l'agence des Voyages Pratiques, rue de Rome, 9.
1741.**PHALEMPIN, C. , avenue des Terres, 70.
96.**RENOUARD (Alfred), I. , adm^r général des Stés techniques, rue Mozart, 49.
2833. SAUTAI (Charles), propriétaire, avenue de Friedland, 6.

Pérenchies

2259. BOUCHERY (Henri), directeur de peignage.

Peruwelz.

4593. LESENS (Georges), ancien juge de paix.

Phalempin.

- 1426 RABOISSON, rentier.
4099. SANTRÉ, directeur d'école.

Pont-à-Marcq.

4798. DISTINGHIN (François), propriétaire.

Pont-de-Nieppe (Nord).

2684. CHIEUS-ERNOUT, brasseur.

Quesnoy-sur-Deûle.

2817. DERVAUX (Maurice), filateur.
3613. DERVAUX (Victor, fils), filateur.
1655, LEPERCQ-GRUYELLE (Madame Paul), fabricant d'huiles
4637. PASQUESOONE, assurances.
4521. VANDERMERSCH (Albert), fabricant d'huiles.

Roneq.

2030. DELAHOUSSE (Lucien), fabricant.

Ronchin.

3964. DECOURRIÈRE (Th.), route de Douai, 130, au Petit-Ronchin.
1091. GROLEZ (Jules), pépiniériste.
1674. TACQUET-DECROMBECQUE, route de Douai, 108, au Petit-Ronchin.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

Roubaix.

2042. ALLARD (Alphonse), entrepreneur, rue Notre-Dame, 24.
 2706.* ALLART, ancien maire, Grande-Rue, 144.
 3782* ARNOULD-DELCOURT directeur d'assurances, boulevard de Paris, 51.
- 2067.* BASTIN (Alexandre), négociant, boulevard d'Armentières, 108.
 2680. BAYARD (Alfred), propriétaire, rue Boucher-de-Perthes, 89.
 775. BAYART (Charles), fabricant de tissus, rue de la Fosse-aux-Chênes, 33.
 891. BAYART (Alexandre), commis-négociant, boulevard de Strasbourg, 86.
 4666. BÉRAT (M^{lle}), fleuriste, rue de la Gare, 5.
 4477. BERNAERT, rue de l'Espérance, 1.
 1216. BERNARD, docteur en médecine, rue Pierre-Motte, 55.
 3129. BERNARD, bois de teinture, rue des Longues-Haies, 23.
 4119. BETTREMIEUX (Paul), docteur en médecine, rue St-Vincent-de-Paul, 30.
 3456. BIPPER, A. , directeur du conditionnement, boulevard d'Halluin, 35.
 3189.* BOSSUT-SCREPEL, fabricant, boulevard de Paris, 108.
 773.* BOULENGER (E.), A , O. , négociant en tissus, place Chevreuil, 14.
 1785. BOULENGER (E. V.), rue Colbert, 65.
 4656. BOUVRY (Albert), architecte, rue Neuve, 48.
 1167. BRACKERS-D'HUGO, fabricant, rue de Mouvaux, 26.
 2476. BROQUET-FRANÇOIS, négociant, rue du Vieil-Abreuveir, 39.
 3292. BUNS, huissier, rue du Vieil-Abreuveir, 31.
 4496. BURKARD, ingénieur, rue du Grand-Chemin, 67.
 1392. BETRUILLE (le docteur), A. , rue du Château, 13.
4513. CARIAGE, directeur de filature, rue Chanzy, 61.
 4427. CARISSIMO (Fernand), négociant, rue de l'Industrie, 51.
 1425. CARISSIMO (Florent), fabricant, rue Nain, 17.
 772. CARISSIMO (Madame Henri), rue du Grand-Chemin, 68.
 3201.* CATEAU-HANNART (Alexandre), rue Dammartin, 20.
 1900. CATTEAU (J.), employé de commerce, rue Sainte-Thérèse, 67.
 4116. CHAMPÉ (Victor), , administ. de l'École nat. des Arts industriels, place Chevreuil.
 2489. CHATTELEYN (Félix), avocat, rue Mimereel, 15.
 1511. CLAUDE, notaire, rue Neuve, 43.
 3178. CLÉTY, avocat, rue St-Georges, 40.
 4361. CLÈVE, directeur, boulevard de la République, 29.
 1575.* CONSTANT, pharmacien, boulevard de Paris, 1.
 1857. CRAVERI (Annibal), boulevard de Cambrai, 40.
4195. DAMEZ (Alfred), rédacteur en chef du Nord-Touriste, r. du Général Chanzy, 29.
 4521. DANSET (Camille), Agent d'Assurances, rue Notre-Dame, 30.
 3820. DAUTREMER (Paul), représentant, rue du Coq-Français, 123.
 3818. DAZIN (M^{lle} Louise), propriétaire, rue Neuve, 51.
 3953.* DAZIN (Victor), rue Neuve, 49.
 4321. DAZIN-FLIPO (M^{me} veuve), propriétaire, Grande rue, 105.
 4198. DE BECKER (Jules), teinturier, boulevard de Cambrai, 12.

N^{os} d'ins-
cription. MM

3271. DEBLOCK (Albert), pharmacien, rue de l'Épeule, 178.
 4478. DEBUCBY (Docteur), Grande-Rue, 241.
 4553. DE CALLENSTEIN (Auguste), bijoutier, Grand'Rue, 18.
 4512. DE CHABERT (Docteur), rue des Arts, 57.
 866. DECHENAUX (Edouard), éourtier, rue de Lille, 54.
 4708. DEFRENNE (Edouard), boulevard de Cambrai, 30.
 3131. DEGRAEVE (Émile), manufacture de caoutchouc, rue du Coq-Français.
 3044. DE LANOË, ingénieur, rue Vauban, 25.
 3960.* DELATTRE-VARLET (Achille), rue Neuve, 40.
 2639. DELESALLE (Ch.), agent d'assurances, rue Dammartin, 33.
 3386.* DELESCLUSE (Félix), industriel, boulevard de Belfort, 74.
 3378.* DELESCLUSE (Louis), industriel, rue du Coq-Français, 108.
 4486. DELESTANG, rue Nain, 53.
 4794. DELMASURE (Paul), négociant en laines, rue du collège, 150.
 2781.* DELVAS, négociant, boulevard d'Armentières, 119.
 2670. DEMILLY (Arthur), négociant, rue Pauvrée, 19.
 4020. DERNONCOURT (Jules), représ. de la Cie des Mines d'Anzin, rue d'Alsace, 70
 4325. DERVILLE, docteur, rue du Grand chemin, 58.
 3819. DERVILLE (Eloy), entrepreneur, rue Saint-Vincent-de-Paul, 20.
 3794. DERVILLE-WIBAU (Louis), entrepreneur, rue Saint-Vincent-de-Paul, 16.
 864. DESBONNETS (Alfred, fils), négociant, rue Mimerel, 4.
 4768. DESCAT (Georges), négociant, rue de l'Épeule, 177.
 2814. DESCHODT (Georges), pharmacien, Grande-Rue, 26.
 4205. DESMARCHELIER (Georges), fabricant, rue Nain, 30.
 2499.* DÉSPATURE-GRYMONPREZ, membre de la Commission administrative des
 Hospices, rue d'Inkermann, 32.
 4479. DESROUSSEAU (Aristide), négociant, b^d d'Armentières, 115.
 4646. DESROUSSEAU (Hector), employé, boulevard de la République, 35.
 2035.* DESTOMBES (Louis), entrepreneur, rue Neuve, 21.
 2041. DESTOMBES (Paul), $\frac{1}{2}$, architecte, rue de Lille, 61.
 3032. DESTOMBES (Pierre), propriétaire, boulevard de Cambrai, 33.
 3037. DEVEUGLE-QUINT, industriel, rue de Lille, 178.
 3240.* DEWAEGHENAERE (Oscar), marchand tailleur, rue de la Gare, 74.
 882.* DHALLUIN-LEPERS frères, fabricants, rue de la Fosse-aux-Chênes, 27 bis
 4411. D'HALLUIN (Jean), clerc de notaire, rue de Lille.
 3038. DHALLUIN (Paul), entrepreneur, rue du Moulin, 50.
 2679. DIDRY (Fidèle), pharmacien de 1^{re} classe, rue Notre-Dame, 32.
 3947. DISPA (Jules), fondeur, rue de Lommelet, 31.
 3210.* DROULERS (Charles), rue de Dammartin, 16.
 3569. DUBAR-PENNEL (Firmin), rue de Lille, 20.
 2141.* DUBURCQ, pharmacien, contour St-Martin, 10.
 4793. DUCATTEAU (Paul), rue Richard Lenoir, 35.
 3745. DUCOULMBIER (Victor), négociant, boulevard de la République, 65.
 3726. DUFOSSEZ, comptable, rue de la Gare, 72 bis.
 3949. DUJARDIN (Eugène), négociant, Grande-Place, 6.
 3405.* DUJARDIN (Jean), représentant, rue de l'Industrie, 47.
 4089. DUMOULIN (Arnould), industriel, rue Descartes, 67.
 911. DUPIN (Eugène), négociant, rue Charles-Quint, 32.
 890. DURANT (Clément), A. $\frac{1}{2}$, publiciste, rue des Champs, 7.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

3948. DURANT (Emile), commerçant, rue de la Gare, 115.
 4288. D'USSEL (Guy), négociant, hôtel Ferraille.
 652. DUTHOIT-DELAOUTRE, propriétaire, rue Saint-Georges, 35.
 4550. DUVILLIER (Jules), courtier-juré, rue Pellart, 82
1116. EECKMAN (Henri), agent général d'assurances, rue de Lannoy, 93.
 424.* ELOY-DUVILLIER, fabricant, boulevard de Paris, 67.
 3405.* ELOY-LECOMTE (Émile), fabricant, boulevard de Paris, 135.
 4122. ERNOULT (Jules), filateur, rue du Grand-Chemin, 72.
163. FAIDHERBE (Alexandre), I.  , professeur, rue Isabeau-de-Roubaix, 17
 164. FAIDHERBE (Aristide), instituteur, rue Brézin, 48.
 349. FERLIÉ (Cyrille), négociant, rue Neuve, 27.
 3033. FÈVRE (V.), banquier, rue du Pays, 16.
 4652. FIGUIER (Julien), employé, rue de Cassel, 29.
 4322. FLIPO-COUSIN, propriétaire, Grande-rue, 159.
 4786. FOHLEN (Désiré), négociant, rue du Chemin de Fer, 25.
 1882. FONTAINE, notaire, rue Saint-Georges, 25.
 861. FORT (J.), négociant en tissus, rue de Lille, 41.
 4791. FOURNIEZ-DELAHAYE (César), négociant en laines, rue des Arts, 17.
- 2486.* GAMBART (René), docteur en droit, rue Nain, 16.
 3179.* GAYDET (Paul), teinturier, rue du Grand-Chemin, 48.
 3383.* GLORIEUX (Henri), fabricant, rue Charles-Quint, 44.
 3914. GOUPIL (Jules), expéditeur, rue du Grand-Chemin, 64.
 4643. GOUPIL (Pierre), expéditeur, rue des Arts, 63.
 4387. GRANDSIR (Edmond), négociant, boulevard Gambetta, 96.
 4422. GRANDVARLET (Paul), rue du Grand-Chemin, 33.
 3184. GRIMONPREZ (Paul), négociant, rue du Chemin-de-Fer, 9.
 4497. GRUAUX (Achille), négociant, rue Blanchemaille, 29.
 2801. GRYMONPRÉ-DESTOMBES, rue des Fabricants, 10.
- 4035.* HANNART (M^{me} V^{ve} Georges), rue de Barbieux, 30.
 3267. HANNOTTE-DEMANNE (M^{me}), propriétaire, rue Notre-Dame, 43.
 4556. HEYNDRIKX (Pierre), manufacturier, rue Dammartin, 39.
 4421. HUBAUX (Arthur), teinturier, rue Inkermann, 94 bis.
 4444. HUVENNE, entrepreneur, rue Fontenoy, 84.
- 1119.* IZART (Jules), négociant en tissus, rue d'Isly, 49.
4117. JANSSENS-DEROUBAIX, négociant, rue du Chemin-de-Fer, 27.
 4653. JONNIAUX (Valery), employé, rue d'Alsace, 34.
 4337. JONVILLE (Paul), négociant, rue St-Georges, 45.
 3181.* JOURDAIN (Albert), négociant, boulevard de Cambrai, 65.
 2066.* JOURDIN (Aug.), négociant, rue Vauban, 14.
 161. JUNKER (Ch.), I.  , filateur de soie, rue d'Avelghem, 58.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

2484. KOSZUL (Julien), directeur de l'École nationale de musique, r. Charles Quint.
- 3372.* LAGAGE (César), négociant, rue Pierre-Motte, 53.
2581. LAUBIER (Jules), employé, rue Colbert, 4.
- 640.* LEBURQUE (Oscar), A. , négociant en tissus, rue de la Gare, 91.
4277. LECHANDELIER (Auguste), directeur de filature, rue Chanzy, 46.
- 1024.* LECLERCQ-HUET, fabricant, boulevard de Paris, 74.
- 3392.* LECLERCQ-MULIEZ, industriel, rue St-Georges, 42.
4619. LEDUC (Octave), négociant, rue Pellart, 73.
3720. LEFEBVRE (Jean), négociant, rue de Lille, 99.
4665. LEMAIRE-DUVILLIER (Madame), boulevard de Paris, 123.
3946. LEPERS (Georges), docteur en médecine, rue du Trichon, 65.
- 1641.* LEPLAT (César), propriétaire, rue Inkermann, 94 ter.
4465. LÉPOUTRE (A^{nc}), manufacturier, rue Pellart, 36.
4514. LÉPOUTRE (Louis), manufacturier, rue du Pays, 24.
3822. LESER (Émile), rue des Longues-Haies, 8.
4800. LESSENS-DAUTREMER, boulevard Gambetta, 38.
- 3208.* LESTIENNE (Waldemar), négociant, rue Neuve, 60.
3525. LESUR, représentant, rue Vauban, 57.
3083. LEVEUGLE, commerçant, Grande-Rue, 262.
4709. LEVEUGLE, rue d'Alma, 22.
- 3374.* LORTHOIS (Joseph), négociant, rue Inkermann, 87.
2475. LOUCHEUR-FACQUES, négociant, Grande-Rue, 10.
4368. LUSSIEZ (Charles), représentant des mines d'Aniche, rue du Curoir, 59.
3485. MARTIN-FREMONT, comptable, rue de Lannoy, 58.
4206. MASSON (Madame Armand), propriétaire, rue Neuve, 53.
- 3390.* MASUREL (Émile), propriétaire, rue de Barbieux.
2488. MASUREL (Madame Veuve Eugène), rue du Manège, 3.
- 3391.* MASUREL (Georges), boulevard de Cambrai.
52. MASUREL (Paul), propriétaire, négociant, à Barbieux.
156. MASUREL-WATTINE (J.), négociant, rue du Chemin-de-Fer, 48.
- 3177.* MATHON (Eugène), boulevard d'Armentières, 114.
860. MEILLASSOUX, teinturier, rue Saint-Jean, 30.
- 3164.* MEILLASSOUX (Albert), industriel, rue Saint-Jean, 30.
3053. MESSELIN (H.), rue Dammartin, 75.
4515. MOTTE (V^o Georges), boulevard Gambetta, 27.
327. MOTTE-VERNIER (M^{me} V^o), négociante, rue Neuve, 56.
451. MOTTE (Albert), manufacturier, boulevard Gambetta, 23.
4494. MOTTE (Etienne), manufacturier, Grande-Rue, 393.
- 2491.* MOTTE (Eugène), industriel, rue Saint-Jean, 36.
3185. MOUSSET, négociant, rue de Lille, 15.
3600. NATALIS (Édouard), négociant, rue Blanchemaille, 35.
- 3192.* NOBLET (A.), fabricant, rue de la Gare, 29.
4679. NUYTS (Albert), constructeur-mécanicien, rue d'Inkermann, 53.
- 3387.* OLIVIER (Léon), , membre de la Chambre de Commerce, rue Daubenton, 48.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

- 1536.* OUDAR (Achille), négociant, rue de l'Industrie, 59.
 4312. OUTTERS-ELOY, directeur d'assurances, rue Fosse-aux-Chênes, 67.
3030. PARENT (D.), bonnetier, rue St-Vincent-de-Paul, 15.
 3036. PENNEL (Auguste), entrepreneur, rue du Curoir, 63.
 3264. PIAT-AGACHE, fabricant, place de la Liberté, 28.
 3029. PICAVET (M^{me} Émile), rue Blanchemaille, 118.
 2722.* PILLÔT (René), courtier-juré, boulevard de Paris, 46.
 4661. POISSONNIER, employé, rue de Valmy, 69.
 1410.* POLLET (César), fabricant, rue Nain, 38.
 3303. POLLET (César fils), fabricant, rue du Curoir, 56.
 1437. POLLET-MOTTE (Joseph), fabricant, boulevard Gambetta, 25.
 4266. POUILLE-DECRESSONNIÈRE (Avis), agent de charbonnages, boulevard
 d'Armentières, 46.
 3194.* POUTRAIN (Édouard), assurances, rue Blanchemaille, 61
 3222.* PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DE COMMERCE.
 1030. PROUVOST (Amédée), $\frac{1}{2}$, peigneur de laines, boulevard de Paris, 113.
 4207. PROUVOST (Amédée) fils, manufacturier, boulevard de Paris, 73.
 3389.* PROUVOST (Albert), industriel, boulevard de Paris, 50.
 3382.* PROUVOST-FAUCHILLE (Édouard), propriétaire, boulevard de Paris, 121.
 2881. PROUVOST-MASUREL (Paul), fabricant, rue des Fabricants, 58.
2632. RASSON (Édouard), industriel, boulevard de Paris, 47.
 3880. RASSON, entrepreneur, boulevard de Strasbourg, 62.
 157. REBOUX (Alfred), $\frac{1}{2}$, rédact. en chef du *Journal de Roubaix*, Grande-Rue, 71
 4287. REQUILLART (Alexandre), négociant, boulevard de Paris, 82.
 4127. REQUILLART (Paul), négociant, rue des Fabricants, 7.
 3171.* REQUILLART (Victor), propriétaire, place Chevreul, 8.
 3371.* RIBEaucourt (Édouard), industriel, rue du Grand-Chemin, 37.
 3930. ROBYN (Albert), avocat, docteur en droit, rue de l'Alouette, 49.
 333. ROGIER (Moïse), entrepreneur, rue de Lorraine, 10.
 4437. ROMÉY (Jules), ingénieur, boulevard de Cambrai, 6.
 4101. ROSE (l'abbé), vicaire, contour St-Martin, 21.
 4500. ROSSEL, rue d'Isly, 118.
 889. ROUSSEAU (Achille), A. $\frac{1}{2}$, maison Allart-Rousseau, Grande-Rue, 142.
 607. ROUSSEL (Émile), teinturier, rue de l'Épeule, 151.
 746. ROUSSEL (François) fils, industriel, boulevard de Paris, 35.
3153. SEGARD-DEMANNE, fabricant de harnais, rue de l'Ermitage, 21.
 3085. SELOSSE (H.), négociant, rue du Château, 15.
 3484. SELOSSE (Praxille), négociant, rue du Collège, 101.
 3348. SELOSSE (Théophile), négociant, rue de Cassel, 7.
 4635. SEUTIN (Alphonse), professeur de musique, rue de Lannoy, 129.
 2987. SEVERIN (Madame), A. $\frac{1}{2}$, directrice du Collège de jeunes filles, boulevard
 de Douai, 4.
 4446. SIX (Paul), rue du Collège, 29.
 172. SKÈNE et DEVALLEE, constructeurs, rue Watt, 60.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

762. STRAT (Jules), négociant en tissus, rue Fosse-aux-Chênes, 24.
4076. STRUF (Charles), négociant, boulevard de Cambrai, 35.
- 1496.* TERNYNCK (Edmond), fabricant, le Huehon, rue Barbieux.
3426. TERNYNCK (Félix), propriétaire, rue de Lille, 49.
788.* TERNYNCK (Henri), filateur et fabricant, rue de Lille, 25.
4212. THIBEAU (Ernest), A. , architecte, boulevard Gambetta, 19-21.
3231. THIEULEUX-BROUX (Émile), propriétaire, rue Blanchemaille, 51.
1213.* THOYER, , directeur de la succursale de la banque de France, rue de Tourecoing.
3386.* TOULEMONDE (Émile et Paul), fabricants, rue du Pays, 23.
3197.* TROLLER (Léon), négociant, rue de Cassel, 39.
4557. TURBELIN (M^{me} Arthur), rue du Trichon.
4366. VANDAMME (Louis), négociant en laines, rue Pellard, 162.
4705. VANDENBERGHE-LEPOUTRE, industriel, rue Neuve, 50.
3373. VANOUTRYVE (Félix), industriel, boulevard de la République, 91.
2880. VANOUTRYVE (Auguste), fils, industriel, boulevard de la République, 89.
723. VERSPIEREN (A.), assureur, rue Dammartin, 8.
3543. VILLALARD (Louis), agent d'affaires, rue de la gare, 64.
3530. WAELES (Albert), employé, rue du Collège, 95.
4669. WATINE (Louis), fabricant, Grande Place, 49.
745. WATINE (Paul), C. , propriétaire, rue Pauvree, 5.
630. WATTINE-HOVELACQUE, propriétaire, boulevard de Paris, 43.
3388.* WATTINNE fils (Auguste), rue de Lille, 15.
3203.* WEYER (Georges), rue Nain, 8.
4654. WERBAUX (Alphonse), avocat, rue du Grand Chemin, 44.
3022. WICART, pharmacien, rue Blanchemaille, 134.
2952. YAGER (Léon), employé, rue de Lorraine, 18.

Saint-André-lez-Lille.

4734. APPLINCOURT (Léon), rue Pasteur, 2.
4856. BOULANGER (M^{le}), rue de Lille, 98.
4771. BOUR (Camille), rue Ste-Hélène.
4579. CAUSAERT (Louis), conseiller municipal, rue Ste-Hélène.
3159. FÉRON, secrétaire de Mairie.
3026. FRETEUR-PARENT (Albert), rue de Ste-Hélène.
3398. HOVELACQUE (L.), rue de Lambersart, 46.
4080. LECLERCQ-DOIGNON, relieur, rue de Lille, 51.
4735. MONNIER-BRIDE, conseiller municipal, rue de Lille, 40.
4559. PARENT (Alphonse), rue de Lille, 33.
3021. PARENT-CHOQUET, rue Sadi-Carnot, 11.
4749. THOMAS (J.), propriétaire, rue Faidherbe.
4770. VAN ASTEN, chevilleur, rue de Lille, 65.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

Seclin.

4756. BATHIAT, docteur en médecine.
4614. BOUTRON (Maurice), receveur de l'enregistrement.
3336. CLAEY (Arthur), voyageur de commerce.
4525. COLLETTE (Albert), notaire.
3512. DELATTRE-DEWALEYNE, rue d'Arras.
4168. DELECAMBRE (Paul), rue Notre-Dame.
4442. DESCAMPS (M^{me} V^{ve} Emile).
378. DESURMONT (Achille), filateur de lin.
1012. DESURMONT (Édouard). A. , maire, filateur.
3816. DUJARDIN (l'abbé Achille).
4530. DURIEZ (Henri), filateur.
2285. GRUSON (Théodore), négociant en grains.
403. GUILLEMAUD (Claude), filateur de lin.
2529. LECLERCQ (Auguste), brasseur.
1590. THUET, farinier, 7, rue de Lille.

Templeuve (Nord)

2536. BARATTE (Paul), A  maire.
4012. BATAILLE (Alphonse), négociant.
3057. DORCHIES (H.), notaire.
3048. DUBREUCQ (Achille), brasseur.
2172. HAZARD-THIEFFRY, propriétaire.
3024. JOUNIAUX, instituteur.
3338. LEBOUQCQ (Paul), adjoint au maire.
4724. NIQUET, directeur de l'École des garçons.
3462. SCHULZ (Edgard), entrepreneur.
4252. TISON, docteur en médecine.

Thumesnil.

3916. DAMIENS (Charles), employé, rue Pasteur, 110.
3869. MERVELLE (Alfred), filateur.

Toul.

248. BARDEL, Officier au 39^e régiment d'artillerie.

Tourcoing.

2275. BARBENSON, A. , directeur d'École municipale, rue du Calvaire.
3988. BELLAMY, négociant, rue de l'Épidème, 7.
1360.* BERNARD-FLIPO (Louis), filateur, rue de Lille, 68.
1240. BIGO (Madame Vve), rue de Guisnes, 56.
2193.* BINET (Hilaire), industriel, rue Carnot, 82.

Nos d'ins-
cription.

MM.

2274. BINET (Arthur), employé de commerce, rue de Turenne, 14.
 4529. BITTEBIÈRE (Léon), employé, rue Winoc-Chocqueel, 38.
 3214. BON (Théodore), directeur de l'École industrielle, rue du Casino, 68.
 3161. BOURGOIS (Gustave), entrepreneur, rue de la Croix-Rouge, 165.
 1324. BOURGOIS-LEMAIRE, commis-négociant, rue Corneille, 15.
 4507. BOURGOIS-WATTEL, brasseur, rue Winoc-Chocqueel, 38.
 2643. BRUNEAU (Henri), pharmacien, rue de Lille, 2.
 1306. BULTÉ (Éloi), receveur municipal, rue d'Hayré, 23.
 3075. BURMS-DEMARY, entrepreneur, rue de Gand, 34.
2715. CALLENS-BOUSSEMAERT, commis-négociant, rue du Calvaire, 17.
 920. GAULLIEZ-LEURENT (Maurice), industriel, rue du Dragon, 13.
 3766. CHANTRY (Léon), entrepreneur, rue Nationale, 119.
 1381. CLAEYS (Jules), pharmacien, rue Delobel, 29.
 3087. CORDIER-MEURISSE, A. $\frac{1}{2}$, négociant, rue St-Jacques, 49.
1634. DANDUY (Célestin), négociant, boulevard Gambetta, 5.
 3087. DASSONVILLE (Victor), filateur, rue de Gand, 15.
 2824.* DEBISSCHOP-DESTOMBES, industriel, rue Desurmont, 53.
 1409. DECONINCK-DEMORTIER (Louis), représentant, rue de la Latte, 51.
 2199. DELAHOUSSE-BOUCHART, représentant de commerce, rue de Gand, 25.
 2713. DELAHOUSSE (Jean), commis-négociant, rue Ste-Barbe, 22.
 3031. DELAHOUSSE-LEVEUGLE (Henri), négociant, rue des Carliers, 22.
 4343. DELANNOY (M^{lle} Élise), rue Nationale, 121.
 3629. DELEGRANGE (le Docteur), rue de Gand, 26.
 1295.* DELEMASURE-FLAYELLE (François), bonnetier, rue de Tournai, 89.
 1968.* DELEPOULLE-JOIRE, négociant, rue Levetrier, 19.
 1730. DELEPOULLE-JOMBARD (Paul), négociant, rue des Ursulines, 30.
 3553. DELERUE (Eugène), greffier au Tribunal de Commerce, rue de Roubaix, 96.
 2179. DELESCLUSE (Édouard), employé d'administration, rue de la Blanche-Porte.
 4599. DELMASURE (Jean), industriel, rue de Tournai, 77.
 3215. DELREUX (Auguste), employé, rue de l'Abattoir, 27.
 1893. DELRUE (Louis), représentant de commerce, rue Motte, 22.
 3430. DEPREZ (Georges), industriel, rue Nationale, 79.
 3368. DERVAUX (Charles), représentant, rue St-Jacques.
 1632.* DERVAUX (Eugène), $\frac{1}{2}$, propriétaire, rue St-Jacques, 60.
 2634. DERVAUX (Paul), industriel, rue d'Anvers, 74.
 4344. DERVEAUX (Paul), négociant, rue du Midi, 43.
 2081. DESCHEMAKER (Camille), fabricant, rue de Roubaix, 200.
 2719. DESFERRET (Charles) E^e de Cee, rue de Chantilly, 24.
 1892. DESNOYETTES (Charles), représentant de commerce, rue de la Cloche, 67.
 2203. DESPINOY, pharmacien, rue de Lille, 34.
 1258.* DESTOMBES (Émile), courtier juré, rue Jacquart, 28.
 2597. DESTREBECQ (B.), marbrier, rue Nationale.
 3429.* DESURMONT-BOSSUT (Paul), industriel, rue Winoc-Chocqueel, 36
 1401.* DESURMONT-JONGLEZ (Théodore), filateur, rue de Gand, 4.

N^{os} d'ins-
cription. MM.

- 1289.* DESURMONT-JOIRE (Paul), négociant, rue de Gand, 23.
 2087. DESURMONT-MOTTE (Jules), boulevard Gambetta, 62.
 2633. DEWAVRIN-DELETOMBE (Fernand), rue Chanzy, 2.
 4598. DUBRULLE-LEFEBVRE, constructeur, rue du Collecteur, 64.
 4699. DUCOULOMBIER (Henri), négociant, rue du Blanc-Seau, 20.
 3438. DUJARDIN (Auguste), représentant, rue de Roubaix, 31.
 2928. DUMONT, docteur en médecine, rue Fidèle-Lehoucq, 34.
 3697. DUMORTIER (J.), propriétaire, rue Nationale, 107.
 3063. DUMORTIER-WITTEMBERG, ingénieur, rue Winoc-Chocqueel, 116.
 3064. DUMORTIER-MOURAUX (M^{me} V^e), rue des Piats, 16.
 4716. DUMORTIER-PRUVOST, négociant, rue des Orphelines, 33.
 1051. DUPAS, directeur de l'école communale du Pont-de-Neuville.
 4561. DUPONT (docteur), rue de Mouvaux, 147.
 1378. DUPONT (Jules), commis-négociant, rue de la Cloche, 78.
 1318.* DUPREZ-LEPERS (Louis), $\frac{1}{2}$, filateur, rue des Piats, 74.
 2504. DUTERTE (Adolphe), représentant de commerce, rue de Lille, 150.
 4037. DUTERTE (Victor), filateur, rue du Haze, 69.
 2927. DUVILLIER (Edouard), filateur de laines, rue d'Havré, 16.
 296. DUVILLIER (Joseph), filateur de laines, rue du Tilleul, 62.
 1308.* DUVILLIER-LABBE (Emile), avocat, rue de l'Industrie, 3.
 1969.* DUVILLIER-MOTTE (Georges), filateur de coton, rue Dervaux.
1367. FICHAUX, $\frac{1}{2}$, docteur en médecine, rue Faidherbe, 31.
 3932. FLIPO-LEFEBVRE (François), filateur, rue de Tournai, 91.
 1396.* FLIPO-PROUVOST (Charles), filateur, rue de Tournai, 115.
 4501.* FLIPO-SEGARD, négociant, boulevard Gambetta, 69.
 1288.* FOUAN-LEMAN (V^e), peigneur de laines, rue de Roubaix, 65.
 2812. FOURMENTIN (L.), employé de commerce, rue de Wailly, 9.
1825. GADENNE (Henri), employé de commerce, rue des Ursulines, 7
 1372.* GLORIEUX-FLAMENT (Alphonse), fabricant, rue des Orphelins, 18.
 2602.* GRAU (Denis), bijoutier, Grande-Place.
 1334.* GRAU (Henri), courtier juré, rue de l'Abbé-de-l'Epée, 13.
 2890. GRIMONPREZ (Ernest), commerçant, Hôtel du Cygne.
 3699. GUENOT (Albert), directeur de filature, rue Winoc-Chocqueel, 122.
 2361.* GUTKIND (Gustave), négociant en laines, rue des Ursulines, 39.
251. JEAN, instituteur, rue des Cinq-Voies.
 2547.* JOIRE-DESURMONT (Georges), banquier, rue de Lille, 53.
 2014.* JOIRE-WATTINNE (Jules), banquier, rue de Lille.
 927. JONGLEZ (Charles), propriétaire, rue des Anges, 18.
 928. JONGLEZ-ELOI (P.), filateur de laines, rue des Ursulines, 25.
 1386.* JOURDAIN (Eugène), O. $\frac{1}{2}$, A. $\frac{1}{2}$, C. $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{2}$, fabricant, rue de la Gare, 17.
 4823. JOURDAIN (Eugène), fabricant, rue des Piats, 74.

N^{os} d'ins-
cription.

MM.

1241. LAHOUSSE-BIGO, entrepreneur, rue des Carliers, 37.
 4379. LAMON-VEIL (Alfred), peigneur, boulevard Gambetta, 187.
 930. LAMOURETTE-DELANNOY (Ph.), filateur de laines, rue Blanche-Porte, 58.
 3698. LAVOLÉE (G.), directeur de filature, rue de Guisnes, 47.
 3700. LEBLANC-LECLERCQ (Paul), négociant, rue de Roubaix, 15.
 1756. LECAT (Madame Emile), négociant, Grande-Place, 3.
 1313. LECLERCQ (Gustave), entrepreneur, rue de la Boule-d'Or, 21.
 2902. LECLERCQ (H.), employé de commerce, rue Jacquart, 34.
 2031. LEGONTE (M^{lle} E.), directrice de l'Institut Sévigné, rue des Orphelins.
 3983. LEUC (Jules), négociant, rue de Roubaix, 66.
 4347. LEFEBVRE (Émile), rentier, rue des Ursulines, 47.
 4432.* LEFEBVRE (G.), A. , négociant, rue Nationale, 95.
 4566. LEFEBVRE D'HALLUIN, brasseur, rue Nationale, 131.
 3900. LEFEBVRE-WATINE (René), rue Leverrier, 49.
 4544. LEGRAND (Ludovic), avocat, rue Leverrier, 8.
 1485. LEGRAND (René), avocat, rue d'Havré, 22.
 1781.* LEGRAND-DESURMONT, industriel, rue Nationale, 74.
 3520. LELONG-WALLERAND, propriétaire, rue du Calvaire, 45.
 1348. LEMAIRE (Henri), libraire, Grand-Place, 28.
 4567. LEMAN-VANDEKERKHOVE (Paul), rue de l'Épidême, 5.
 1745.* LEPLAT (Émile), filateur, rue de Guisnes, 198.
 335. LEROUX-BRAME (Ch.), négociant en laines, rue Delobel, 26.
 3626. LEROY (Hippolyte), comptable, rue Winoc-Chocquel, 153.
 4445. LESAGE-SUN, pharmacien, rue de Roubaix, 423.
 3867. LESERRE (M^{lle} Gabrielle), rue de la Latte, 5.
 1361.* LEURENT (Jean), filateur, rue du Tilleul, 59.
 2634.* LEURENT LEFORT, industriel, rue du Conditionnement, 45.
 4222.* LEURENT-BEGHIN, industriel, rue du Conditionnement, 30.
 4389.* LEURENT-HASSEBROUCQ, industriel, rue du Conditionnement, 43.
 2823.* LEURENT-NICOLLE (Edouard), industriel, rue Gambetta, 48.
 3862.* LEVIN (Alidor), pharmacien, rue de Gand, 53.
 1323.* LOMBARD (Henri), négociant, rue de Roubaix, 116.
 1821.* LORTHOIS-DELOBEL (Jules), négociant, rue de Lille, 72.
 4522.* LORTHOIS-SIX, industriel, boulevard Gambetta.
4774. MAILLARD (J.-B.), architecte, rue Nationale, 34.
 2601.* MALARD (Georges), industriel, rue de Guisnes, 75.
 4527. MALFAIT-DUQUESNOY, industriel, rue de Gand, 29.
 2651. MARESCAUX (Madame Floris), rue Sainte-Barbe, 30.
 4346. MASQUELIER-DEWAVRIN, entrepreneur, quai du Canal, 10.
 768. MASURE VAN ELSLANDE (Eugène), fabricant de tapis, rue de Gand, 42.
 1284.* MASURE-SIX (François), I. , propriétaire, rue de Lille, 106.
 1282.* MASUREL (Edmond), A. , filateur, rue Nationale, 63 bis.
 325. MASUREL (François), , A. , propriétaire, rue de Lille, 83.
 722. MASUREL (Albert), A. , manufacturier, rue du Bois, 144.
 3637.* MASUREL-TIBERGHIEN (Félix), fabricant, rue de Lille, 135.
 923. MOTTE-JACQART (A.), filateur de laines, rue Fidèle-Lehoucq, 28.
 4345. MOULIN (Émile), fabricant, rue Nationale, 140.
 1673.* MULLER (Félix), représentant, rue du Haze, 83 bis.

N^{os} d'inscriptions.

MM.

2055. ODOUX (François), négociant, place de la République, 2.
 2202. OMEZ-LEBLANC (Aug.), employé de commerce, rue des Poutrains, 122.
 3866. ORÉLIO, commerçant, rue St-Jacques, 38.
2181. PENNEQUIN-DESMETTRE (M^{me} V^{ve}), rue de Guisnes, 109.
 1619. PETIT-LEDUC (Joseph), A. , rédacteur au *Journal de Roubaix*, rue Louis Leloir, 78.
3696. PETITOT-ROBBE, filateur, rue de la Malsence, 4.
 4688. PIOT, directeur de tissage, boulevard Gambetta, 341.
 4565. PLAYOUST-LEFEBVRE, industriel, rue Nationale, 112.
 1346.* POLLET-CAULLIEZ, négociant, square Hôtel-de-Ville, 2.
2226. RASSON-VALENTIN (Joseph), négociant, rue de Roubaix, 140.
 932. RASSON-WATTINNE (E.), industriel, rue Nationale, 67.
 4604. ROBBE, filateur, rue de la Malsence, 29.
 4822. ROBBE (Urban), filateur, rue Verte-Feuille.
 4824. ROGISTER (M^{me} V^{ve}), boulevard Gambetta, 28.
 2549.* ROUSSEAU-LIÉNART, industriel, rue Verte, 27.
 2498. RUFFIN (A.), chimiste, rue Winoc-Chocqueel, 135.
4821. SALEMBIER (Léon), négociant, rue de Guisnes, 79.
 4233.* SAMYN (Achille), expéditeur, rue de la Gare, 10.
 2080. SCRÉPEL-LOIRE (Louis), fabricant, rue de Lille.
 4502.* SEGARD-CARISSIMO, négociant, boulevard Gambetta, 84.
 1801. SEVIN-HENNION (Adolphe), courtier-juré, rue des Ursulines, 44.
 1357. SIMOENS-PILLE (Léon), commis-négociant, rue du Château, 26.
 4267.* SION (Louis), filateur, rue du Général Drouot, 248.
 921. SIX (Auguste), filateur de laines, rue du Château, 62.
 3611. SPINNEVIN, carrossier, rue de Lille, 158-174.
 2595. STEINBACH (Jean), rue Motte, 5.
 2201. STUPEY (Paul), fils, professeur de musique, rue des Poutrains.
 1322.* SUIN (Philippe), rentier, rue de Roubaix, 128.
 3253. SUIN (Désiré), négociant, rue Nationale, 153.
915. TAFFIN-BINAULD, brasseur, rue du Tilleul, 30.
 3437. THARIN-CALLENS, représentant, rue des Poutrains, 42.
 1970.* TIBERGHIEU-DESURMONT, fabricant, rue de Lille.
 1974.* TIBERGHIEU-LEPOUTRE, fabricant, rue du Dragon.
 3394.* TIBERGHIEU-MOTTE, rue de Lille, 87.
 4594. TIBERGHIEU-TOULEMONDE, industriel, rue Leverrier, 20.
 3600. TIERS (Louis), représentant, rue Winoc-Chocqueel, 38.
 3933. TONNEL-ÉQUINET, entrepreneur, rue Martine, 3.
 2360.* TRENTESAUX-DESTOMBES, négociant en laines, rue de Lille, 112.
 3552. TRIGALLEZ, rentier, boulevard Gambetta.
2746. VANDEKERKOVE-BOUSSEMARY, négociant, rue de Lille, 138.
 1311.* VAN ELSLANDE (Joseph), négociant, rue du Hase, 27.
 4601. VAN HECKE (Joseph), employé, rue du Calvaire, 47.

N^{os} d'inscriptions. MM.

4000. VANZEVEREN (Alphonse), teinturier, rue Belle-Vue, 47.
548. VASSEUR (Victor), A. , bibliot.-archiv. de la Ville, r. de l'Amiral-Courbet, 18.
4820. VERMERSCH (Docteur), rue de l'Abattoir, 29.
2245. VIENNE-FLIPO, industriel, rue Chanzy, 43.
3160. VIENNE, docteur en médecine, rue d'Austerlitz, 25.

4608. WALTER (Madame), directrice des Cours secondaires, rue de Lille, 86.
4689. WATTEL-DEWEVER (Madame), propriétaire, rue Nationale, 82.
2019.* WATTEL-GIMMIG (Auguste), négociant, rue de Roubaix, 100.
2234. WATTEL (M^{me}), propriétaire, rue du Sacré-Cœur, 17.
1976. WATTEEUW, A. , publiciste, rue St-Jacques, 39.
4584. WAUQUIEZ-ROBBE, filateur, rue de la Malsence, 27.
1356. WERBROUCQ-BESÈME (Victor), représentant, rue de l'Hôtel-de-Ville, 13.
2551. WITEMBERGHE-OGER, représentant de commerce, rue de la Malsence.

Valenciennes.

4504. QUIÈVREUX (Charles-Joseph), place Verte, 2.

Versailles.

2732. BIDART (le capitaine), professeur-adjoint à l'École militaire de St-Cyr, boulevard du Roi, 32.
2250. GROUSSEAU, , député du Nord, avocat, rue St-Louis, 20.
2364. ROGIE (M^{me}), boulevard du Roi, 1.
1074. WANNEBROUCQ-DUTILLEUL (M^{me} V^{ve}), propr., aven. de Villeneuve-l'Étang, 5.

Wambrechies.

4142. BECQUART-CRESPEL (M^{me} V^{ve}), filateur.
4663. LELONG, pharmacien.
3770. SÉNÉLAR (Géry), négociant.
4460. VALLOIS, notaire.
3238. VANDENBOSCH (Jean), filateur.

Wattrelos.

4113. BRIET (Adolphe), rue Carnot, 270.
4299. LEMAN-LERUSTE, place du Sapin vert.
-

SOCIÉTÉ DE VALENCIENNES

BUREAU :

MM.

<i>Président</i>	DOUTRIAUX, I.  , anc. bâtonnier de l'ordre des Avocats.
<i>Secrétaire-Général</i>	DAMIEN, I.  , directeur de l'école primaire supérieure.
<i>Secrétaire</i>	GIARD (Pierre), imprimeur-libraire.
<i>Trésorier</i>	DESRUELLES, A.  , liquidateur-syndic.
<i>Commission administrative</i>	BOUTRY, avoué.
	BULTÔT (Edouard), A.  , avocat, Valenciennes.
	CELLIER, avocat.
	GOUVION (Albert), ingénieur, Anzin.
	LAMENDIN, A.  , directeur d'école, à Valenciennes.
	ST-QUENTIN (Fénelon), I.  , avocat.
	VARLET, notaire à Bouchain.

MEMBRES ORDINAIRES.

- M^{me} Veuve ACREMANT, propriétaire, Valenciennes.
- MM. AMAND (Victor), suppléant du Juge de paix, Condé.
- ANDRÉ, notaire, Mortagne.
- ANDT (le docteur), A. , pharmacien, Valenciennes.
- BAILLY, avocat, Valenciennes.
- BARON fils, marchand boucher, Valenciennes.
- BAROU, I. , proviseur du lycée, Valenciennes.
- BATAILLE (Jules), rue Capron, Valenciennes.
- BATIGNY, entrepreneur de peinture, à Valenciennes.
- BECK, pharmacien, Valenciennes.
- BERTAU (Edgard), propriétaire, Valenciennes.
- BILLET (François), , distillateur, Marly.
- BINOIS (Albert), rue du Quesnoy, Valenciennes.
- BLARY, I. , instituteur, Raismes.
- BOUCHER, brasseur, Valenciennes.
- BOURLON, docteur en médecine, à Valenciennes.
- BOUTRY, avoué, rue Capron, Valenciennes.
- BRABANT (Edmond), fabricant de sucre, Maire, Onnaing.
- BUGNOT, négociant, Valenciennes.
- BULTOT (Paul), ancien notaire, Anzin.
- BULTOT (Edouard), A. , avocat, Valenciennes.
- BURTH (J.), tailleur, Valenciennes.

- MM. CARPENTIER, ancien commissaire-priseur, Valenciennes.
 CARTIGNY, notaire, Valenciennes.
 CASTIAU, notaire, Condé.
 CASTIAU, ✱, docteur en médecine, député, Vieux-Condé.
 CAULLET, ✱, conseiller général, Haspres.
 CELLIER (Eugène), avocat, Valenciennes.
 CHAMFORT, notaire, Valenciennes.
 CHAMPAGNE, directeur de l'École supérieure, Denain.
 CHAMPY, directeur-général-adjoint, C^{ie} des Mines, Anzin.
 CHESNEL, pharmacien, Valenciennes.
 CLOART, I. Ⓔ, instituteur, Maing.
 COHEN, dentiste, Valenciennes.
 COPIN (Léon), A. Ⓔ, professeur de piano, Valenciennes.
 COULON (Hector), I. Ⓔ, (M), huissier, Valenciennes.
 COURTIN, industriel, Raismes.
- DAMIEN, I. Ⓔ, Ⓕ, directeur de l'école supérieure, Valenciennes.
 DAVAINÉ (Émile), ✱, conseiller général, St-Amand.
 DEFLINE, ingénieur des mines, Valenciennes.
 DÉFOSSEZ, docteur en médecine, Abscon.
 DEHON et SEULIN, imprimeurs, Valenciennes.
 DELAME (Maurice), juge au Tribunal de Commerce, Valenciennes.
 DELCOURT (Th.), notaire, Valenciennes.
 M^{me} DELCOURT (Paul), propriétaire, Valenciennes.
 MM. DELHAYE (Jules), propriétaire, Valenciennes.
 DEPREZ (Joseph), ingénieur, Anzin.
 DEROMBY, I. Ⓔ, juge de paix honoraire, Valenciennes.
 DERVAUX, ✱, industriel, Condé.
 DESCAMPS, docteur en médecine, Raismes.
 DESORBAIX (Victor), avocat, Valenciennes.
 DESRUELLES, A. Ⓔ, liquidateur et syndic, Valenciennes.
 DEVILLERS (Charles), ✱, I. Ⓔ, avoué, Maire de Valenciennes.
 DEWALLE, propriétaire, Valenciennes.
 DOUAY, avocat, Valenciennes.
 DOUCHY (Georges), avocat, Valenciennes.
 DOUTRIAUX (Auguste), I. Ⓔ, avocat, Valenciennes.
 DOUTRIAUX (André), avocat, Valenciennes.
 DREYFUS (Madame Veuve Léopold), Valenciennes.
 DREYFUS (Madame Veuve Salomon), Valenciennes.
 DREYFUSS (Louis), A. Ⓔ, huissier, Valenciennes.
 DUBIEZ (Jules), juge de paix, Valenciennes.
 DUBOIS-RISBOURG, constructeur, Anzin.
 DUCATEZ, avoué, Valenciennes.
 DUPAS-BRASME, négociant, Valenciennes.
 DUPONT (Paul) fils, banquier, Valenciennes.
 DUPONT (Paul) père, Ⓔ, banquier, Valenciennes.
- EWBANK (Georges), avocat, Valenciennes.

MM. FALLY (Émile), brasseur, Condé.

FALLY, notaire, Valenciennes.

FDÉVET, huissier, Valenciennes.

FRANÇOIS, ✱, directeur général de la Cie des mines, Anzin.

FRAPPART, entrepreneur, Saint-Saulve.

FROMENT (M^{me} Veuve Jules), propriétaire, Valenciennes.

GIARD (Georges), imprimeur-libraire, Valenciennes.

GIARD (Pierre), imprimeur-libraire, Valenciennes.

GOUVION (Albert), ingénieur, Anzin, *membre fondateur*.

GRIMONPREZ (Eugène), propriétaire, Valenciennes.

HARMEGNIÉS, fabricant de cordages, Anzin.

HAUVILLE, ✱, directeur des douanes, Valenciennes.

HENRY (Victor), I. ✱, secrétaire de la Chambre de Commerce, Valenciennes.

HERBET, négociant, Valenciennes.

HUART, imprimeur, Valenciennes.

IÉNART (Jules), négociant, Anzin.

JACOB (André), négociant, Valenciennes.

LACROIX, fabricant de produits chimiques, Valenciennes.

LALOUX, ingénieur à la Compagnie des mines d'Anzin.

LAMBERT, I. ✱, inspecteur primaire honoraire, Raismes.

LAMENDIN, A. ✱, directeur d'école municipale, Valenciennes.

LAPCHIN (Ch.), propriétaire, Valenciennes.

LEBACQZ (Charles), A. ✱, Valenciennes.

LEGAT (Julien), ✱, A. ✱, ✱, ancien président du Tribunal de commerce, Valenciennes.

LE CERF (M^{me} V^{ve}), Valenciennes.

LEDIEU (Adhémar), commissionnaire, Valenciennes.

LEFEBVRE (Émile), propriétaire, Valenciennes.

LEFRANÇOIS-CLAISSE, négociant, Valenciennes.

LEMAIRE, architecte, Valenciennes.

LEMAIRE, notaire, Valenciennes.

LEPEZ, maire, conseiller d'arrond., Raismes.

LEROY (Edmond), greffier du Tribunal de commerce, Valenciennes.

LOBERT (Albert), négociant, Valenciennes.

LOSSIGNOL (Lionidus), Denain.

MABILLE DE PONCHEVILLE (Henri), banquier, Valenciennes.

MAILLET, constructeur, Anzin.

MALISSART-TAZZA, ✱, constructeur, Anzin.

MALOTET, A. ✱, professeur d'histoire au lycée.

MANOUVRIER, ✱, docteur en médecine, Valenciennes.

MARBOTIN, avoué, Valenciennes.

- MARGERIN, docteur en médecine, Valenciennes.
 MARGERIN frères, négociants, Valenciennes.
 MARIAGE, ✱, docteur en médecine, Valenciennes.
 MARTIN (Mlle), I. Ⓔ, directrice du Collège de jeunes filles, Valenciennes.
 MASCART, I. Ⓔ, Ⓔ, professeur, Valenciennes.
 MASINGUE, négociant, Mortagne.
 MATHAREL (DE), receveur des finances, Valenciennes.
 MEMERÉ. (M), caissier, Valenciennes.
 MENTION (Alfred), St-Amand.
 MER (Gustave), rue du Grand-Fossart, 14, Valenciennes.
 MESTREIT, directeur de la Compagnie des Tramways, Anzin.
 MICHEL, juge au tribunal civil, Valenciennes.
 MOREAUX-STURBOIS, La Sentinelle.
- NAMUR, ✱, (M), notaire honoraire, Valenciennes.
- PATOIR-LIONNE, I. Ⓔ, maire, Wallers.
 PETITPREZ, supérieur du collège Notre-Dame, Valenciennes.
 PIÉRARD (Louis), ✱, consul de Belgique, Valenciennes.
 PIÉRARD (Georges), banquier.
 PIÉRARD-DUPONT, négociant, Valenciennes.
 PLICHON-HAVEZ, Saint-Amand.
 POLLET, négociant à Denain.
 PREVOST (le Comte Henri), ✱, Brebière, St-Lucien
- RÉSIMONT, ✱, administ.-directeur des forges du Nord et de l'Est, Valenciennes.
 ROGER, notaire, Valenciennes.
 ROGUIN, avocat, Valenciennes.
 RICHEL (M^{me}), Valenciennes.
- SACLIER, ✱, ingénieur en chef à la Compagnie des Mines, Anzin.
 SAINT-QUENTIN (Fénelon), I. Ⓔ, avocat, Valenciennes.
 SCHRYVER (DE), directeur de la Société franco-belge, Raismes.
 LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS, Valenciennes.
 STIÉVENARD (François), marchand épicier, Valenciennes.
- TASSIN (Victorien), ancien maire, Crespin.
 TAUCHON, ✱, I. Ⓔ, docteur en médecine, Valenciennes.
 THELLIER DE PONCHEVILLE, ✱, avocat, Valenciennes.
 THIERRY, Directeur des Mines de Douchy.
 TRUC, ✱, I. Ⓔ, sous-préfet, Valenciennes.
 TURBOT, ✱, industriel, conseiller général, Anzin.
- VAILLANT, A. Ⓔ, ancien fabricant de sucre, Raismes.
 VAN-DE-VELDE, avoué, Valenciennes.
 VARLET, notaire, Bouchain.
 VENOT, industriel, Onnaing.
- WILLOT, docteur en médecine, Valenciennes.





G Société de géographie
11
S56
t.47-48

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
